





# MYSTIQUES CHRETIENS

## II. Dix-septième au Vingtième siècle

BENOIT DE CANFIELD  
MARIE DE L'INCARNATION  
JEAN DE BERNIERES  
JACQUES BERTOT 6565  
MARIE PETYT 119  
ROBERT BARCLAY 293  
FRANÇOIS DE FÉNELON  
MADAME GUYON  
ARCHIMANDRITE SPIRIDON 509  
UN MOINE DE L EGLISE D ORIENT  
LILIAN SILBURN 615

**BENOIT DE CANFIELD 1562-1610**  
**MARIE DE L'INCARNATION 1599-1672**  
**JEAN DE BERNIERES 1601-1659**  
**JACQUES BERTOT 1620-168165**  
**MARIE PETYT 1623-1677119**  
**ROBERT BARCLAY 1648-1690293**  
**FRANÇOIS DE FÉNELON 1651-1715**  
**JEANNE-MARIE GUYON 1648-1717**  
**ARCHIMANDRITE SPIRIDON 1875-~1720509**  
**UN MOINE DE L EGLISE D ORIENT 1893-1980**  
**LILIAN SILBURN 6151908-1993**

# BENOIT DE CANFIELD

REIGLE DE PERFECTION TROISIÈME PARTIE. Chapitres 1 à 15. De la Volonté de Dieu essentielle, parlant de la vie super-éminente.

*1. Qu'est-ce que la volonté de Dieu essentielle. Que c'est Dieu même ; et de la différence entre icelle<sup>1</sup> et la volonté intérieure.*

Ayant achevé les deux premières parties, à savoir de la volonté extérieure et intérieure contenant la vie active et contemplative, reste maintenant que nous venions à la troisième<sup>2</sup>, traitant de la volonté de Dieu essentielle et contenant la vie superéminente<sup>3</sup>.

Donc cette volonté essentielle est purement esprit et vie, totalement abstraite, épurée et dénuée de toutes formes et images des choses créées, corporelles ou spirituelles, temporelles ou éternelles, et n'est appréhendée [ni] par le sens, ni par le jugement de l'homme, ni par la raison humaine ; mais est hors de toute capacité et par-dessus tout entendement des hommes, pour ce qu'elle<sup>4</sup> n'est autre chose que Dieu même : elle n'est chose ni séparée, ni encore jointe, ni unie avec Dieu, mais Dieu même et son essence. Car cette volonté étant en Dieu, s'ensuit qu'elle soit Dieu, puisqu'en Dieu n'y a que Dieu<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Icelle* : celle-ci. Nous laisserons le savoureux *icelle* dans le texte mais moderniserons doncques en *donc*, ains par mais, avecque en *avec*, jà en *déjà*, cestuy-cy par *celui-ci*.

<sup>2</sup> Dans l' « Épître nécessaire au lecteur » qui précède cette troisième partie, Benoît résume ses thèmes principaux en quelques propositions soutenues par des références à Denys, Bonaventure, Harphius, etc. : « Être uni à Dieu sans aucun moyen » – « Contempler l'essence divine sans formes et images » – « Cessation d'opération, ou bonne oisiveté » – « Dénudation d'esprit » – « In-action de Dieu » – « Annihilation »...

<sup>3</sup> *Essentiel, superéminent*... : supérieur. Tous ces mots se réfèrent au vocabulaire de Ruusbroec et Harphius pour désigner les hauts degrés de la vie mystique où l'âme contemple l'essence du Divin dans une extase où les facultés humaines sont anéanties. Voir *Dict. de Spiritualité*, article « Essentiel ».

<sup>4</sup> *pour ce qu'elle* : parce qu'elle.

<sup>5</sup> Succède aux paragraphes suivants un développement scolastique sur l'unité divine, en pleine conformité avec Bonaventure et saint Thomas, où « il n'y a pas en Dieu de distinction réelle de puissances ou d'attributs » (Gilson).

Car s'il y avait autre chose que lui, il y aurait quelque imperfection en lui, toutes choses étant imparfaites qui ne sont lui, voire même il y aurait beaucoup d'imperfections, si sa volonté était avec son essence : car il ne serait une simple essence et *purus actus*, comme tiennent tous les Docteurs, mais aurait composition, qui apporte beaucoup d'imperfection. Car ainsi il aurait quelque chose en quelque partie de soi, qu'il n'aurait en une autre, et n'aurait tout en toute partie. Il aurait quelque perfection en une partie, qu'il n'aurait en une autre, et ainsi ne serait infiniment parfait en toute perfection : voire même il ne serait Dieu, si sa volonté avait être à part et ne fût son essence, pour ce qu'il ne serait infini ni en volonté ni en essence : car là aurait fin son essence, où sa volonté commencerait ; et là finirait l'être de sa volonté où son essence commencerait.

Pour ce qu'aussi il serait fini ; si fini, alors limité ; si limité, créé ; si créé, et par conséquent créature, et non créateur et Dieu. Et pour ce que aussi, s'il est limité, quelqu'un l'a limité ; si quelqu'un l'a limité, quelqu'un est plus grand que lui, et par conséquent n'est Dieu, qui n'a personne plus grande que lui.

En outre, si sa volonté est séparée d'avec son essence, qui est-ce qui l'aurait séparée ? Non la créature, pour ce qu'elle ne pouvait, ni le Créateur, pour ce qu'il ne le voudrait : elle ne pouvait, pour ce qu'elle n'était ; lui ne le voulait, pour ce que par tout soi également il s'aimait. De<sup>6</sup> dire qu'au commencement elles ont commencé séparément, serait dire qu'il y avait deux Dieux ; de dire qu'après Dieu se serait séparé, est directement contre la raison et est chose impossible, puisqu'un seul Dieu comme un seul Dieu ne se peut séparer, non plus qu'un comme un se peut diviser. Et si nous voyons que les créatures, comme le feu et l'eau, la nature desquelles<sup>7</sup> est un rayon ou étincelle de la perfection de cette nature divine, se conservent en unité et en leur entier, que non seulement elles ne se séparent d'elles-mêmes, mais qu'aussi étant séparées elles se réunissent, à plus forte raison se voit cette perfection d'unité en cette nature, qui est créatrice de celles-ci. Et posé le cas que cette nature se puisse séparer, et qu'elle le fit, nulle des deux serait Dieu, vu que nulle des deux serait infinie, attendu qu'il n'y peut avoir qu'un infini.

Mais j'estime chose superflue d'amener tant de raisons pour une chose si claire, savoir est que la volonté de Dieu est Dieu même, et qu'il n'y a de composition en lui, puisque tous les docteurs

---

<sup>6</sup> Nous introduisons le début d'une nouvelle phrase.

<sup>7</sup> Tournure fréquente pour : « dont la nature ».

unanimement l'affirment<sup>8</sup>. Saint Hilaire parlant ainsi : *Dieu qui est vie n'a pas de composition, ni lui qui est force n'a en soi aucune infirmité, ni qui est lumière n'est entouré d'obscurité, ni qui est esprit est formé de choses dissemblables ; mais tout ce qui est en lui est un<sup>9</sup>, tellement que sa volonté, étant en lui, est lui-même et son être et son essence, car tout ce qu'il a est lui-même. Et pour ce le Maître des Sentences dit : *La pureté et simplicité de cette essence est si grande qu'il n'y a rien en icelle qui ne soit elle-même, le même est celui qui a ce qu'il a.**

Et saint Hilaire<sup>10</sup> : *Dieu ne subsiste point humainement en telle façon que ce soit, autre chose ce qu'il a et autre celui qui l'a, mais tout ce qui est en lui est vie et nature, et parfaite et infinie, n'ayant en elle choses dissemblables, ains [mais] est vivante elle-même en tout et partout. Et Boèce<sup>11</sup> parlant du même point : *Cela est vraiment un qui n'a nul nombre, qui n'a nulle autre chose que ce qui y est, et à qui on ne peut attribuer aucun sujet.**

Saint Augustin aussi dit : *En la substance de Dieu il n'y a rien qui ne soit substance, comme si là autre chose était la substance et autre ce qui arrive à la substance ; mais tout ce qu'on y peut entendre est substance. Et ces choses peuvent être facilement dites et crues, non toutefois vues sinon par le cœur pur. Et en un autre endroit : *En la nature d'un chacun des trois, cela est ainsi que celui qui possède, soit ce qui est possédé, comme étant une substance simple et immuable. D'où aussi Isidore<sup>12</sup> dit : *Dieu est simple, soit en ne perdant pas ce qu'il a, soit pour ce qu'il n'a autre chose qui ne soit lui-même, et autre chose qui soit en lui. Par toutes lesquelles autorités [est] abondamment prouvé que la volonté de Dieu est Dieu même, à savoir une même simplicité, une et unique essence.***

Donc tout en premier lieu, j'admoneste le lecteur qu'il n'ait à chercher ni contempler cette volonté essentielle sous quelques images, formes ou similitudes<sup>13</sup>, tant spirituelles ou subtiles puissent-elles être, mais au contraire s'éloigne de toutes telles images comme indignes d'icelle, voire à elle contraires ; et montant

---

<sup>8</sup> Tous les textes qui suivent sont tirés des *Sententiae* rassemblant les opinions des Pères de l'Église, manuel de base des écoles de théologie et œuvre du « Maître des Sentences », Pierre Lombard (-1160). Voir note 15, [O].

<sup>9</sup> L'édition Osmont (« pirate ») ne donne que le latin. Afin de rendre le texte lisible pour un lecteur moderne, nous lui substituons la traduction jointe dans l'édition « officielle », mise en italiques. Il en sera de même pour les autres citations latines.

<sup>10</sup> Hilaire de Poitiers, évêque, 310/320-367.

<sup>11</sup> Boèce (-524), auteur du *De Consolatione philosophiae*.

<sup>12</sup> Isidore de Séville, évêque, (-636).

<sup>13</sup> *similitudes* : comparaisons.

par-dessus soi-même et tout ce qui est créé, qu'il la contemple telle qu'elle est en vérité, à savoir (comme il est dit) l'essence de Dieu. Je réplique derechef qu'on y prenne garde, pour ce que cet erreur<sup>14</sup> est commun pour la mauvaïse habitude qu'a notre esprit de la contempler ainsi sous quelque forme.

Et notez qu'à cette volonté ici se doivent référer, réduire et rapporter les deux autres précédentes<sup>15</sup>, faisant toutes les œuvres tant extérieures [qu']intérieures, corporelles que spirituelles, en cette volonté, c'est-à-dire en l'unité de l'essence de Dieu, sans en jamais sortir. Et si ce mot « volonté » semble à quelques-uns empêcher, en faisant venir quelques images, ou présentant à l'âme quelque autre objet que cette même essence, qu'elle rejette et prenne d'ores en avant ce mot essence, ou Dieu, bien qu'à la vérité il n'est ici question du mot, mais de la simplification d'esprit, laquelle découvre une même chose sous les trois mots, à savoir volonté, essence et Dieu.

La différence de la volonté intérieure et essentielle est que l'une précède et l'autre suit ; l'une est le moyen, l'autre la fin ; l'une intérieure, l'autre intime ; l'une unitive, l'autre transformative ; l'une est presque toute essentielle, l'autre totalement essentielle ; l'une a quelques images, bien que fort subtiles, l'autre est toute nue sans aucune forme. En l'une, l'âme fait encore quelque chose, bien que fort secrètement ; en l'autre, elle est toute oïseuse<sup>16</sup> ; en l'une, elle est aucunement<sup>17</sup> active, ou l'agente, en l'autre passive ou la patiente, pâtissant l'inaction<sup>18</sup>, ou intime opération de l'Epoux. Et finalement comme la volonté intérieure naît de la première, qui est extérieure, ainsi la volonté essentielle naît de la seconde, qui est intérieure.

## *2. Qu'il n'y a nul moyen humain de parvenir à cette volonté essentielle, et les raisons pourquoi.*

Maintenant donc ayant vu quelle est cette volonté, et la perfection et sublimité d'icelle, il semble nécessaire que montrions le moyen d'y parvenir, moyen dis-je, sans moyen. Car tenez pour tout assuré que nul acte, méditation, pensée, aspiration ou opération profitent ici, avec [nul] discours, exercice ou enseignement, ni nul moyen doit ici moyenner entre l'âme et cette volonté essentielle ou essence

---

<sup>14</sup> *erreur* est masculin au XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>15</sup> Les deux volontés précédant la volonté *essentielle* de Dieu propre à cette dernière partie de la *Reigle* : celle *extérieure* de Dieu (première partie) et *intérieure* de Dieu (deuxième partie).

<sup>16</sup> *oïseuse* : inactive.

<sup>17</sup> *aucunement* : quelque peu.

<sup>18</sup> in-action : action divine sur (l'âme).



de Dieu, mais cette seule fin sans aucun moyen nous doit attirer à elle et nous élever à l'heureuse vision et contemplation d'icelle. Car cette essence, étant toute supernaturelle, ne peut être comprise<sup>19</sup> de notre sens et jugement ; étant incompréhensible, n'est comprise par la raison. Cette essence n'est comprise que hors de nous, mais tandis que nous faisons quelque aspiration, ou opération, nous sommes dedans nous.

Elle n'est comprise sinon quand on est le patient, mais quand l'âme produit quelque acte, elle est l'agente. Elle est dessus nous, mais tous nos actes sont dessous nous. Toute pensée ou opération, quelle qu'elle soit, est moindre que nous, mais cette essence est plus grande que nous. Deux contraires ne peuvent être en un sujet ; mais tout exercice et opération apportent quelque image, qui est contraire à la pure essence divine, *ergo* [donc] ne peuvent être ensemble dans l'âme. *Qui est attentif à plusieurs choses a moins d'attention à chacune*<sup>20</sup>.

*Ergo*, qui entend à<sup>21</sup> la créature comme à quelque moyen, acte ou opération, comprend moins du Créateur. Pour comprendre cette essence, il faut y entendre uniquement, mais si nous faisons quelque discours, nous ne faisons pas ainsi. Elle n'est comprise sinon quand elle nous comprend et possède ; mais elle ne peut ainsi nous posséder quand nous sommes remplis de pensées, ou embesognés d'actes et opérations. Elle est parfaitement simple et ne peut être comprise, sinon d'un esprit parfaitement simplifié. Nulle contemplation spéculative peut transformer, mais l'amour seul. Quand le sens ou intellect sort pour faire quelque opération, l'âme sort quand et quand vers le même objet, et ainsi est comme courbée et fléchie sous elle, et par conséquent ne peut monter par-dessus soi. Par toutes ces raisons donc ici est manifesté qu'en cette affaire, il ne faut user de moyen humain ni penser qu'on puisse parvenir à cette essence par la raison ou discours de l'intellect, mais au contraire, qu'il faut retrancher comme grandement nuisible tous tels discours et opérations, et totalement arrêter l'opération de l'intellect, selon qu'en a divinement parlé saint Denis écrivant à Timothée, disant : *Quant à toi, Timothée, touchant les visions mystiques, (à savoir l'essence divine, comme est clair et comme l'interprète quelque Docteur) par une forte récollection laisse les sentiments et opérations intellectuelles, et toutes choses sensibles et invisibles, et autant qu'il te sera possible, élève-toi par ignorance à la vision de celui qui est au-dessus de toute substance et connaissance.*

---

<sup>19</sup> *comprendre* au sens étymologique de contenir.

<sup>20</sup> Sans doute un axiome d'Aristote (Orcibal).

<sup>21</sup> *entend à* : fait attention à.

Donc par tout ce qui est dit ci-dessus, je conclus que, puisque ni les aspirations, méditations et discours de l'entendement ne profitent pas, et puisque tout sens, jugement et raison humaine doit succomber à la gloire de Dieu, puisque finalement tout acte et opération intellectuelle doit ici être retranchée, je conclus, dis-je, qu'il n'y a nul moyen humain ou actif d'y aborder.

Cette essence ne peut être comprise, sinon comme elle-même se donne à comprendre, ni [ne se peut] entendre, sinon comme elle-même se donne à entendre ; ni [ne peut être] vue, sinon comme elle-même se donne à contempler, ni goûtée, ni connue, ni possédée, sinon comme elle veut être goûtée, connue et possédée. Elle se laisse comprendre quand, comment et à qui il lui plaît ; elle se donne à entendre, goûter et être possédée quand, comment et à qui il lui semble bon, et de nous, nous n'y pouvons rien.

*3. Qu'il y a un moyen sans moyen, savoir passif, non actif ; tout divin, et par-dessus tout entendement ; non humain, ni par les actes de l'esprit ; et que ce moyen est de deux sortes.*

Mais bien que (comme est prouvé) il n'y a moyen humain de voir cette essence, il y en a toutefois un divin. Bien qu'il n'y ait moyen actif ou actuel<sup>22</sup>, c'est-à-dire où l'homme puisse opérer ou être l'agent, il y en a toutefois un passif ou essentiel, où l'homme ne fait rien mais est le patient ; et pour ce qu'on n'y fait rien, je l'appelle moyen sans moyen. Car eu égard à ce qu'ainsi nous parvenons à notre dernière fin, il est vraiment moyen ; ainsi eu égard à ce que l'âme y désiste d'opérer, il est sans moyen, vu que tout moyen importe opération. Ou bien il se peut dire un moyen tout divin, non humain pour ce que l'Esprit divin y fait tout, et rien l'humain : Dieu seulement y opère, et l'âme ne fait que souffrir.

Donc ce moyen, pour dire en bref et en un mot, ne sera autre que la continuation de cette volonté, en la poursuivant toujours sans interrompre, et suivant toujours son trait<sup>23</sup> déjà goûté et expérimenté en la volonté intérieure, jusques à tant qu'elle nous ait mené à l'essentielle. Et ainsi selon notre promesse, se verra clairement comme toute la vie spirituelle, depuis le commencement de la vie active jusques à la sublimité de la vie superéminente, est contenue en ce seul point de la volonté de Dieu, sans en jamais sortir, ni la laisser, ni changer, comme étant toute entièrement en elle-même le vrai commencement, parfait moyen et fin très heureuse.

---

<sup>22</sup> *actuel* : réel, effectif.

<sup>23</sup> *trait* : attraction.

Mais cette continuation se fait en deux façons, l'une par la seule influence, soüefve<sup>24</sup> opération et très intime inaction de cette seule volonté, par lesquelles elle anéantit toutes les actions de l'âme, et la simplifie, et consomme<sup>25</sup> en elle ; l'autre se fait non par cette seule opération, mais aussi par quelques très subtiles industries de notre côté, non que telles industries soient des actes de l'âme, mais tant s'en faut qu'au contraire elles servent pour assoupir toutes actuelles opérations d'icelle et pour la rendre nue.

L'un desquels moyens est plus particulier et servira pour ceux seulement, ou au moins principalement, qui ont pratiqué cet exercice. L'autre est plus général, et servira tant pour ceux-ci que pour les autres, qui ne l'ont pas suivi, mais quelque autre chemin, et ne sont pas toutefois arrivés à ce haut degré et fin heureuse. L'un est pour ceux qui ont goûté cette intérieure volonté et son trait susdit, l'autre pour ceux qui ne l'ont pas expérimenté. L'un est pour ceux qui ont la ferveur et dévotion, l'autre tant pour ceux-ci que pour les autres, qui n'ont que la nue dévotion intellectuelle.

L'un n'est pas toujours si totalement assuré, comme est l'autre. En l'un, cette volonté dispose l'âme par ses douces influences et familières caresses ; en l'autre, il semble au commencement que l'Epoux se tient plus éloigné et laisse à l'âme se disposer elle-même. En l'un, se trouve quelque dévotion sensible redondante des puissances intellectuelles ; mais en l'autre, particulièrement au commencement, l'on monte par-dessus tout sens, voir et entendement, et là, par la nue foi on voit Dieu, et par nu amour on l'embrasse et possède. Bien qu'en la fin, nonobstant tout cela, ces deux moyens se rapportent et mènent à un même but, et se goûtent d'une même façon.

#### *4. Quatre points principaux du premier moyen, et l'explication du premier point.*

Dont [sic] touchant le premier moyen : il contient quatre points par lesquels le trait de cette volonté est suivi, et icelui continué, et heureusement accompli, et consommé en la volonté essentielle. Dont le premier est une très subtile connaissance de l'imperfection de sa contemplation. Le second un écoulement de ses fervents désirs en Dieu. Le troisième une parfaite dénudation d'esprit. Le quatrième une continuelle proximité et proche vision de cet objet, et heureuse fin finale.

---

<sup>24</sup> *souef* : agréable aux sens et à l'esprit.

<sup>25</sup> *consomme* : consume.

Nota<sup>26</sup>. Touchant le premier, est à savoir qu'il n'y a si haute contemplation qui ne puisse être plus haute, ni pensée si abstraite qui ne puisse être plus abstraite, ni lumière si grande qui ne puisse être plus grande, ni trait si fort qui ne puisse être plus fort, ni finalement conversion quelconque si simple qui ne puisse être plus simple, ni union si étroite qui ne puisse être plus étroite. Et [le fait] que ce[la] peut être, et ne l'est pas, vient de nous et de notre faute, et non de Dieu, qui ne désire et ne peut qu'infiniment désirer de se communiquer. Donc, en toutes nos contemplations, il y a quelque obscurité, en toutes nos abstractions quelque image concrète, en toutes nos lumières quelques ténèbres, en toutes nos attractions quelque retardement, en toutes conversions quelque aversion ou rétraction<sup>27</sup>, et en toutes nos unions quelque désunion ou entre-deux, quelque parfaites qu'elles soient, et ce par notre faute propre.

Et pour autant que les fautes, d'autant plus qu'elles sont intrinsèques<sup>28</sup> et subtiles, d'autant moins sont-elles connues et remédiées ; de là advient que ces fautes ici sont fort rarement ou jamais remédiées ni connues, pour être très subtiles et secrètes.

Sur quoi il faut noter que d'autant plus subtil et illuminé est l'esprit, d'autant plus subtiles et secrètes aussi faut-il que soient les tromperies et fautes ; car autrement il les connaîtrait et découvrirait. Mais en cette vie superéminente, l'esprit est grandement illuminé et subtil, et par conséquent ses fautes et tromperies très cachées et subtiles. D'où il s'ensuit que ceux-là se trompent beaucoup, qui observent en cette vie leurs imperfections et fautes en même façon et non plus subtilement qu'en l'autre, ne se souvenant qu'à la mesure que l'esprit est plus subtil, la nature se cherche plus finement, et secrètement.

Et ces fautes, pour sembler petites, ne sont pas pourtant un petit dommage, vu qu'ici, la moindre impression du sentiment, la plus petite opération du sens, l'image la plus déliée et la plus courte distraction, empêche une grande élévation et extension ou étendement d'esprit ; et la moindre immortification, affection ou recherche de nature, empêche un grand avancement spirituel.

Ceux donc s'abusent bien, qui en cette vie avalent toutes ces choses ou passent légèrement dessus, comme s'ils étaient encore en la vie active, n'employant pas fidèlement le talent, lumière et subtilité d'esprit à l'arrachement de leurs totales imperfections, mais y faisant comme les borgnes et se flattant tacitement, disent que telles

---

<sup>26</sup> Nota en marge.

<sup>27</sup> *rétraction* : retour en arrière.

<sup>28</sup> *intrinsèques* : intimes.

ne sont pas imperfections, et ainsi se donnent trop de liberté et secrètement dorlotent et accoquent leur sensuelle nature, usant de telle grâce et subtilité d'esprit pour s'introvertir pour leurs consolations, et non à la parfaite abnégation, connivant toujours avec leurs imperfections, et faisant ainsi les ambidextres et jouant des deux mains : tantôt se mettant du côté de l'esprit, tantôt du côté de la chair, voulant jouir des délices spirituelles ensemble et des sensuelles, voulant être tout esprit sans contrister la chair.

Quelquefois encore touchant le fait d'oraison, ils se contentent de se laisser tromper du prétexte du bien, comme de penser et reconnaître que telle façon de faire ou procédure est sainte et est louée en la vie spirituelle, comme des aspirations, images et autres choses semblables apportant sensible consolation ; et pourtant quand cela semble bon à la sensualité, [ils] se contentent d'en user, bien que secrètement ils n'ignorent qu'en cette vie elles empêchent grandement, comme aussi toutes les autres sortes de fautes et tromperies qui adviennent en notre contemplation et union, qui n'en sont jamais totalement exemptes, pour finement qu'elles s'y soient ingérées et secrètement cachées.

Donc pour retourner à notre propos, l'âme, bien qu'elle soit en grande lumière et haute contemplation, si est-ce que maintenant<sup>29</sup> elle y découvre quelques fautes et imperfections, lesquelles ôtées, elle suit d'une plus haute volée et d'une plus grande vitesse et légèreté, le susdit trait de son Époux.

Cette connaissance d'imperfections ni l'amendement d'icelles ne vient pas d'elle, car tant elles étaient subtiles et intrinsèques qu'elle ne les pouvait voir, tant déliées et spirituelles qu'elle ne les pouvait d'elle-même ni connaître ni corriger. Car tout ainsi comme l'Ange ne peut actuellement agir outre la sphère de son activité, ainsi aucunement<sup>30</sup> puis-je dire de l'âme qu'elle ne peut ni savoir ni opérer outre l'étendue ou circonférence ou dernier cercle ou capacité de son esprit. Or est-il que cette connaissance d'imperfections est hors de sa capacité, et le parfait amendement hors et par-dessus son opération, et pour ce n'y peut rien. Non pas toutefois qu'elle ne soit idoine et suffisante par la grâce de Dieu de ce faire, mais pour ce qu'elle est si aveuglée et ces choses si subtiles à discerner, elle si faible à opérer et cette œuvre si difficile à faire que, sans quelque lumière et force, c'est une besogne hors de son étendue et capacité. Cette connaissance donc vient d'en haut : ces subtiles ténèbres sont découvertes par la vraie lumière, ces imperfections se découvrent par la même perfection, par son

---

<sup>29</sup> cependant maintenant...

<sup>30</sup> *aucunement* : en quelque façon.

approchement et plus domestique et familière demeure dans l'âme, là où il découvre et fait voir à l'âme trois fautes ou imperfections en sa contemplation, et les amende et répare.

La première desquelles est un trop grand bouillonnement de désirs et ferveurs de l'âme, sentant trop l'actif, empêchant la douce paix et souef repos de l'Epoux dans l'âme, et son unique, entière et parfaite opération, absolu et entier domaine et seigneurie en icelle. Et par ce moyen, elle ne se laissait pas être parfaitement illuminée, et ne se tenait pas aux doux baisers, ardents et flamboyants et chastes embrassements, mais demeurait aucunement courbée en elle-même.

La seconde est en une secrète, subtile et inconnue image, que l'âme retient de la volonté de Dieu, qui empêche de la voir essentiellement.

La troisième est que quelquefois elle ne regardait son Epoux sans hésitation comme vraiment présent, et comme plus présent qu'elle-même, plus dedans elle qu'elle-même, plus elle qu'elle-même, mais comme en Paradis, ou quelque part plus éloigné d'elle qu'elle : d'où advenait que ni la foi n'était si vive, ni l'espérance si grande, ni l'amour si brûlant, ni les familiarités si très admirables, comme autrement elles eussent été.

Je n'entends pas qu'elle découvre toutes ses fautes parfaitement devant que de venir au degré suivant, pour ce qu'à grand peine peuvent-elles être connues devant que par l'Esprit de Dieu elles soient amendées. Toutes les trois imperfections sont directement contraires à ces trois points et perfections suivantes, pour ce [nous] en parlerons ensemblement.

### *5. Du trop grand bouillonnement des désirs et de l'écoulement d'iceux fervents désirs et actes en Dieu, où est montrée une subtile et essentielle élévation d'esprit. Second point.*

Nous n'entendons pas<sup>31</sup>, par ce trop grand bouillonnement de désirs, blâmer ici les saints désirs qui sont en Dieu en leur essence, ou en tant qu'ils sont bien réglés, mais en tant que mal réglés, ou accompagnés de quelque circonstance empêchant leur plénitude ou plein accomplissement et déification par une totale entrée, absorbissement<sup>32</sup> et mort en Dieu. Cet empêchement est le trop

---

<sup>31</sup> Texte reproduit dans les *Justifications*, (clé XV, Non désir), de Mme Guyon, depuis : « Nous n'entendons pas ... », jusqu'à : « ...l'accroissement de notre amour », début du quinzième paragraphe qui suit. Les huit paragraphes omis dans l'édition « officielle » (voir note ci-dessous) n'y figurent évidemment pas.

<sup>32</sup> *absorbissement* : absorption (néologisme).

grand bouillonnement à savoir actif : je dis « actif », pour exclure le passif, qui est doux, sans bruit, sans actes, profond et déforme, mais au contraire c'est actif, impétueux, remuant, superficiel et sentant trop l'homme, la nature et l'opération naturelle et humaine. Et ces deux désirs sont semblables à deux eaux, dont l'une est bouillante, impétueuse, faisant grand bruit, et toutefois n'est pas creuse<sup>33</sup> ; l'autre [est] douce, sans bruit et rassise, et toutefois bien creuse.

Donc ce bouillonnement des désirs, bien qu'au commencement il était bon, est ici néanmoins vicieux et doit être retranché. Non qu'il faille laisser les bons désirs, mais l'imperfection d'iceux ; non qu'il les faille quitter, mais accomplir ; ni les perdre, mais purifier et parfaire en Dieu, comme *in causis seminalibus* : la semence n'est pas perdue pour être jetée en son lieu, mais se purifie et multiplie. Car tout ainsi que le grain n'est [pas] perdu pour être jeté en terre, mais se purifie et multiplie, ainsi les désirs ne sont [pas] perdus pour être jetés en Dieu, mais se purifient, se multiplient et accomplissent.

Et comme la cause ne produit pas son effet, comme le grain le blé, qu'il ne soit consommé et amorti, ainsi les bons désirs ne produisent jamais leurs effets, à savoir l'union et la transformation, qu'ils ne soient consommés et assoupis en Dieu. Sur quoi notre Seigneur dit : *Si le grain de froment tombant en terre n'est mort, il demeure seul ; mais s'il est mort, il fructifie abondamment*<sup>34</sup>. Et tout ainsi qu'au commencement le grain est nécessaire, ainsi à la fin l'est sa corruption comme l'un est nécessaire au commencement, aussi l'autre l'est à la fin pour avoir du blé. De même est-il des bons désirs et de leur anéantissement pour avoir l'union de Dieu. Mais comme en telle corruption le grain n'est proprement dit être corrompu, mais plutôt transmué ou changé en blé, ainsi ses désirs ne sont pas proprement dits être anéantis, mais plutôt changés et transformés en union. Et toutefois comme ce grain ne revient jamais à soi, mais demeure toujours transformé ou transmué en blé comme en son effet, dernière fin et perfection, ainsi les désirs ne doivent jamais revenir, mais demeurer transformés en union, comme en leur effet et comble de leur perfection.

Mais comme il ne faut jeter le grain en tout lieu ni en tout temps, mais en son lieu et en son temps, aussi ne faut-il pas laisser ou anéantir ces désirs en tout lieu, mais seulement en Dieu ; ni en tout exercice, mais en l'exercice de l'union ; ni au commencement, mais en son temps, qui est après la vie active. Là où se voit comme ceux qui se trompent, qui pensent qu'il faille toujours opérer et produire

---

<sup>33</sup> *creuse* : profonde.

<sup>34</sup> Jean, XII, 24, commenté par Maître Eckhart, Tauler et la *Perle Évangélique*.

des fervents actes ou aspirations<sup>35</sup> ; et encore davantage ceux qui estiment telle façon de faire la vraie union, et condamnent le contraire comme chose quasi injuste et oisiveté vicieuse. Mais de ceci se dira en son lieu.

Or l'âme ayant trouvé cette faute et empêchement en son chemin et union, y remédie par un écoulement de ses ferveurs en Dieu<sup>36</sup>, non qu'elle y fasse quelque chose, mais qu'elle souffre en elle telle opération.

Cet écoulement d'ardents désirs en Dieu est un changement de l'amour pratique pour le fruitif, ou bien est le final repos et parfait accomplissement des désirs en Dieu, où le désir est absorbé et changé en possession.

Ce mot « écoulement »<sup>37</sup> contient deux choses, à savoir la mort et la vie, ou bien la perte et le gain, pour ce qu'en tant que la ferveur coule hors de l'âme, elle s'assoupit et meurt, s'évanouit et se perd ; mais en tant que cela se fait en Dieu, elle s'augmente davantage et vit plus qu'elle jamais. Et pour ce[la] je ne dis pas « anéantissement » comme s'ils étaient anéantis en Dieu, mais un « écoulement » en Dieu, comme étant en lui préservés. Aussi je ne dis pas une préservation des pensées et désirs, mais « écoulement », pour montrer qu'ils changent de lieu ou sujet.

Sur quoi<sup>38</sup> il y a encore en ce mot « écoulement » trois points à considérer, à savoir : 1. le changement de lieu ou sujet des désirs, 2. Le deuxième, le changement des mêmes désirs, 3. Le troisième, les moyens de tels changements.

Touchant le premier, les désirs changent leur suppôt ou sujet où ils demeuraient, car au lieu qu'ils étaient subjectivement en l'âme, ils sont en Dieu, pour être dans l'âme subjectivement : s'entend que l'âme les possède, connaît, sent et entend en ses puissances supérieures, et inférieures, en l'intellect, mémoire, volonté et raison, ou en la partie concupiscible ou irascible, etc.

Et quand, en nulle de ces puissances, elle ne sent, comprend ni appréhende tels désirs, ils sont hors de l'âme. Or, après cet écoulement l'âme ne les sent ni comprend en nulle desdites puissances. Et par ainsi sont hors d'icelle : elle ne les peut sentir ni comprendre pour trois causes.

---

<sup>35</sup> add. marg. : « L'union ne s'acquiert par l'opérer ni tandis qu'on opère ».

<sup>36</sup> Référence à Harphius.

<sup>37</sup> Les guillemets sont remplacés par des parenthèses dans l'original.

<sup>38</sup> Longue suppression dans l'édition « officielle » depuis « Sur quoi... » jusqu'à : « ...en la chose désirée. », soit huit paragraphes. Il s'agit des deux premiers points annoncés.



Premièrement pour ce qu'ils sont changés et rendus purement spirituels (comme sera dit au point suivant), tout voile, image, forme et tout ce qui est compréhensible des sens leur étant ôté. Et pour autant que l'âme n'a pas de coutume et ne peut encore opérer et voir purement spirituellement, mais avec quelque mélange de sentiment ou aide de quelque image ou forme, de là advient qu'elle ne peut voir ni comprendre ses désirs ainsi spiritualisés, épurés et déiformes.

La deuxième raison est pour ce que la douce opération et vive inaction de Dieu est si efficace et souève en elle qu'elle est toute fondue et liquéfiée en son Bien-aimé : elle perd toutes ses forces et opérations propres, etc., laisse aller à sa douce impulsion et plaisir, y entendant uniquement.

Une autre troisième raison est que par cet écoulement, elle est merveilleusement purifiée, étendue et totalement abstraite<sup>39</sup>, et ainsi incapable des choses concrètes.

Car, comme les choses concrètes, à savoir qui ont des formes, empêchent l'abstraction en telle sorte que, tandis que l'âme a en elle chose aucune concrète, elle ne peut jamais être parfaitement abstraite, ainsi au contraire l'abstraction empêche de voir les choses concrètes, en telle sorte qu'il est impossible que l'esprit parfaitement abstrait puisse comprendre les choses concrètes. D'ici advient que les personnes spirituelles ne s'aperçoivent souvent de ce qu'on leur dit ou fait, ni de ce qui est à l'entour d'eux, comme il se lit de saint Bernard et de saint François, qui passant par une ville et multitude de peuple, ne s'en aperçut nullement, mais après demanda à son compagnon combien il y avait encore jusques à la ville déjà passée. Sainte Catherine de Sienne aussi en ces abstractions ne sentit quand on la piqua à la plante du pied. Beaucoup d'autres raisons je pourrais amener pour montrer qu'en cet écoulement les désirs ne se comprennent ni se sentent plus en l'âme, et n'y sont plus, mais s'en vont en Dieu.

Où aussi les désirs se changent (qui est le second point) à savoir : la cause se change en l'effet ; le moyen, en sa fin ; le souhait en la chose souhaitée ; le désir d'union en union ; le désir de la vision, possession et fruition de Dieu en la même vision, possession et fruition de Dieu ; l'intime et profond soupir après les caresses de l'Epoux, en familières caresses ; les ardentés attentes après ces baisers, aux mêmes baisers ; les intolérables désirs de ces souëfs embrassements, aux mêmes chaleureux et chastes embrassements.

---

<sup>39</sup> *abstraite* : totalement tirée hors de soi par l'extase.

Là l'âme dit avec intime jubilation de cœur : *Laeva ejus sub capite meo*<sup>40</sup>, etc. Maintenant elle a trouvé *ubi cubet in meridia*<sup>41</sup>. Là elle se vante disant : *Dilectus meus mihi, et ego illi*<sup>42</sup>; *ego dilecto meo et ad me conversio illius*<sup>43</sup> ; *inter ubera mea commorabitur*<sup>44</sup> ; *de ore ejus accipi lac et mel*<sup>45</sup> ; *meliores sunt ubera tua vino fragrantia unguentis optimis*<sup>46</sup>. Là sont les doux colloques : *ecce tu pulchra es amica mea, ecce tu pulchra es*<sup>47</sup> ; et elle : *ecce tu pulcher es dilecte mi et decorus*. Là il la caresse et lui montre toute sa beauté en tous ses linéaments depuis les pieds jusques à la tête, etc., et enfin vient à conclure en disant : *Haec requies mea, in saeculum saeculi hic habitabo*<sup>48</sup>. O heureuse l'âme qui a ainsi changé les actes en la chose en laquelle ils agissaient, ses désirs en la chose désirée !

Mais pour voir plus essentiellement et plus intrinsèquement comme ce changement se fait, il faut venir au troisième point, qui le découvrira. Il faut donc savoir que ce changement contient trois choses, à savoir une claire manifestation de la chose désirée ou en laquelle on agit, un remplissement des désirs, ou effectuation et consommation d'actes, et un évanouissement d'iceux désirs et actes.

Touchant donc la première, cette manifestation de la chose désirée, qui est Dieu, ne vient pas toute à la fois, mais petit à petit, et comme par degrés selon l'accroissement de notre amour.

Car au commencement Dieu est dans l'âme, mais elle ne le sait point ; après il s'y montre, mais obscurément ; en après plus clairement, mais sous quelque ombre ; mais enfin très clairement, sans ombre, comme en plein midi. Tous lesquels degrés nous sont montrés aux *Cantiques* par l'Épouse. Car le premier nous est montré quand elle dit : *Je l'ai cherché, et ne l'ai pas trouvé*<sup>49</sup>. Là où on voit deux choses, à savoir que Dieu était en elle, et qu'elle ne le

---

<sup>40</sup> Ct 2, 6 & 8, 3

<sup>41</sup> Ct 1, 6 : Apprenez-moi... où vous vous reposez à midi.

<sup>42</sup> Ct 2, 16 : Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.

<sup>43</sup> Ct 7, 10 : Je suis à mon bien-aimé et son cœur se tourne vers moi.

<sup>44</sup> Ct 1, 12 : Il demeurera entre mes mamelles.

<sup>45</sup> inspiré par Ct 4, 10.

<sup>46</sup> Ct 1, 1-2 : Vos mamelles sont meilleures que le vin / Et elles ont l'odeur des parfums les plus précieux.

<sup>47</sup> Ct 1,14 : Que vous êtes belle ma bien-aimée...

<sup>48</sup> Ps. 131,15 : C'est là pour toujours le lieu de mon repos ; c'est là que j'habiterai, parce que je l'ai choisi.

<sup>49</sup> Ct 3, 1.

savait point : l'une desquelles est prouvée par ce mot *quaesivī*<sup>50</sup> puisque, comme est clair et selon le dire de saint Augustin, qu'elle ne le chercherait et même ne le pourrait pas chercher sans lui ; l'autre, à savoir qu'elle ne savait pas qu'il fût en elle, est clair par ce mot : *non inveni*.

Le second degré de cette manifestation nous est montré quand Dieu se montre être dans l'âme, mais obscurément, et plutôt par quelques effets, comme fervents désirs et bonnes inspirations, que non par quelque connaissance essentielle, ce qui est montré par la parole de l'Épouse disant : *Je l'ai tenu et ne le laisserai*<sup>51</sup>, tant que je l'aie introduit. Car parce qu'elle dit *tenu*<sup>52</sup>, elle montre qu'elle savait qu'elle l'avait en elle ; mais en ce qu'elle dit *donec introducam*, etc., elle montre de ne le posséder ni de le voir et jouir de lui encore si à plein comme elle désirerait, mais que ce serait pour quand elle l'aurait introduit en la maison de sa mère. Et cette façon est quand l'époux commence à se montrer non seulement comme Seigneur, mais comme Époux, non seulement par secrètes inspirations, mais par intimes attouchements ; et enseigne l'âme non comme maître par préceptes, mais comme ami et époux par douces attractions. Mais d'autant qu'encore cette jouissance et vision de son Époux n'est en la perfection, elle ne cesse de crier à lui avec toute sa force et fond de son cœur : *Qui est-ce qui te donnera à moi pour être mon frère sachant les mamelles de ma mère, à ce que je te puisse trouver seul dehors et te baiser ?*

Ce qu'elle obtient au troisième degré de cette manifestation, qui est plus clair et excellent que celui-ci, et est quand l'époux s'approche si près de l'épouse qu'elle voit sa vraie ombre, à savoir une déiforme ou image, en et sous laquelle elle le voit, connaît et contemple y faisant sa demeure et disant : *Je me suis assis à l'ombre de celui que j'avais désiré*<sup>53</sup>. Là, elle l'écoute, là elle l'adore, là elle ouït ses familiers colloques, doux propos et paroles melliflues<sup>54</sup> ; là, elle reçoit les promesses de vie, les arrhes de mariage et l'assurance des épousailles ; là, elle est caressée et baisée ; là, elle reçoit les ornements, bijoux et vêtements nuptiaux.

Là finalement, elle est faite capable des embrassements essentiels et purement spirituels de son Époux sous l'ombre duquel elle est

---

<sup>50</sup> *quaesivi* : j'ai cherché [...] *non inveni* : je n'ai pas trouvé.

<sup>51</sup> *lairaī* = laisserai. Ct 3,4.

<sup>52</sup> *tenui* : j'ai tenu [...] *donec introducam* : tant que je l'aie introduit.

<sup>53</sup> Ct 2, 3.

<sup>54</sup> de miel, couler.

encore assise : *Donec aspiret dies et inclinentur umbrae*<sup>55</sup>. Jusques à tant mêmes que le jour des noces et de la vision essentielle vienne, l'ombre ou image sous laquelle elle le voyait étant dissipée et évanouie, lequel jour des noces et heureuse vision avec dévôts et profonds gémissements et avec toute importunité priant l'époux, en lui demandant et disant : *Ubi cubes in meridie*<sup>56</sup> : ô mon Epoux, ô ma joie, ô le centre de mon coeur, où est-ce que vous couchez ? Où et comment vous trouverai-je tout nu et dévoilé sans aucune image, ombre ou obscurité ?

Ce que le très amoureux Epoux ne pouvant nier, se montre à elle selon le désir de son cœur, de sorte qu'elle le voit en une façon non seulement indicible, mais inexcogitable<sup>57</sup>. Ce qui est le quatrième degré, qui est encore si haut par-dessus tous les autres que non seulement ceux qui n'y ont jamais été ne le peuvent imaginer, mais aussi ceux qui [y] ont été ne le peuvent comprendre, vu qu'il surpasse toute imagination intellectuelle, opération, sens, raison et jugement humain, pour ce qu'il se fait hors de l'homme.

Car comme l'Epoux s'abaisse dessous soi, l'épouse s'élève dessus soi, pour se rencontrer, baiser, embrasser et solemniser leurs noces. En ce degré elle chante : *Je suis à mon bien-aimé, et sa conversion est à moi*, prenant similitude des mariés et de l'acte de mariage pour signifier l'actuelle union et mutuelle jouissance l'un de l'autre après tel mariage spirituel et encore par une semblable similitude que : *Mon bien-aimé me demeurera entre mes mamelles*<sup>58</sup>, voulant par cette similitude<sup>59</sup> de mariage déclarer l'étroite union, cet incompréhensible amour et mutuelle adhésion ne pouvant pas mieux être expliqués que par la similitude de tel acte, qui a en soi actuelle<sup>60</sup> adhésion, mutuel embrassement, fervent amour, contentement des deux côtés, et la plus parfaite union qui puisse être entre deux amateurs<sup>61</sup>, comme dit l'Écriture, où des deux est faite une chair<sup>62</sup>. Et ne disant pas *erit*, mais *commorabitur*<sup>63</sup>, elle nous signifie la continuation de telle union.

---

<sup>55</sup> Ct 2, 16 : Jusqu'à ce que le jour commence à paraître, et que les ombres se dissipent peu à peu. (Sacy).

<sup>56</sup> Ct 1, 6 : ... Où vous vous reposez à midi...

<sup>57</sup> *inexcogitable* : inimaginable.

<sup>58</sup> Ct 1, 12.

<sup>59</sup> *similitude* : comparaison.

<sup>60</sup> *actuelle* : réelle.

<sup>61</sup> *amateurs* : amants.

<sup>62</sup> Mt 19, 5.

<sup>63</sup> Et ne disant pas *sera*, mais *demeurera*...

Après cette si parfaite manifestation, ensuit le remplissement des désirs, et ce conséquemment, car à même mesure que cette manifestation s'augmente, le désir se remplit, tellement que, quand la manifestation est parfaite, le désir est totalement rempli. Au commencement, en ce grand et ardent désir, Dieu était, bien qu'il ne se montrât qu'obscurément, lequel désir d'autant plus qu'il s'augmentait, d'autant plus Dieu s'y manifestait qu'il lui était Dieu, tant pour sa grande splendeur, gloire et familiarité que pour<sup>64</sup> la capacité plus grande de l'âme. Tellement qu'enfin le désir étant très grand et parfait, il s'y montre parfaitement, dont l'âme le voyant parfaitement en elle-même a tout ce qu'elle demande, et son désir est tout rempli et est semblable au vase ou éponge qui, jetés en la mer, sont entièrement remplis, lesquels tout ainsi qu'étant remplis ne peuvent plus recevoir.

Ainsi le désir rempli et contenté ne peut plus désirer, car comme ainsi soit que nulle chose ne peut plus recevoir qu'elle en a la capacité, selon le dire du philosophe : *Tout ce qui est reçu est reçu selon la capacité de ce qui le reçoit*<sup>65</sup>, s'ensuit que le désir ne peut plus rien désirer étant rempli. Car comme la capacité du vase est la dimension de sa concavité, ainsi la mesure du désir est la force de son vouloir ; et comme cette concavité remplie, le vase est plein, ainsi le vouloir satisfait, le désir est rempli. Donc ce vouloir, par cette manifestation de Dieu en l'âme, est satisfait, et par conséquent le désir rempli, tout acte particulier effectué, et toute opération en sa fin consommée.

D'où nécessairement s'ensuit le troisième point, à savoir l'évanouissement de tels désirs, actes et opérations, pour ce que quand le désir est rempli, il s'évanouit et n'est plus. Quand les actes sont effectués, ou opérations consommées en leur fin, ils ne sont plus. Car toutes ces choses sont envers Dieu comme la cause séminale envers son effet ; tellement que comme la cause ayant produit son effet, comme le grain le blé ou semence d'homme l'enfant, elle n'est plus, ainsi ces désirs, actes et opérations ayant produit leur effet, à savoir la possession de Dieu, ne sont plus.

Mais toutefois comme le grain et la semence, bien qu'ils ne soient plus en leur forme, toutefois bien en leur substance, ainsi ces désirs, actes, etc., bien qu'ils ne soient plus en leurs images, [sont] toutefois bien en leur essence. Et comme ceux-là, pour produire leur effet, il a fallu qu'ils aient perdu leur forme, aussi ceux-ci. Et comme la substance de ceux-là n'est [pas] morte, mais vivante en leurs effet, ainsi est-il de ceux-ci : car comme le grain se change en blé, ainsi le

---

<sup>64</sup> *pour* : à cause de.

<sup>65</sup> Pris chez saint Thomas.

désir en la chose désirée. Et bien que le désir et les actes ne soient plus, mais sont évanouis, toutefois leur essence est conservée en Dieu : car tout ainsi que bien que la glace s'évanouisse quant à sa forme, sa substance toutefois est conservée en l'eau où elle est consommée, ainsi les désirs, actes, etc., bien qu'ils s'évanouissent quant à leur image, leur essence demeure toujours en Dieu, où ils sont consommés.

Et bien que<sup>66</sup> dessus j'aie comparé ce désir à un vase, toutefois en ceci il lui est dissemblable, à cause que le vase, bien qu'il soit plein, toutefois il demeure vase ; mais celui-ci étant rempli, n'est plus. La raison est pour ce que la force de vouloir est la capacité du désir, de sorte que quand il n'y a nulle force de vouloir, il n'y a nul désir ; mais quand on a ainsi Dieu, on n'a plus force de vouloir, pour ce que l'on a tout ce que l'on peut vouloir. Ergo, n'ont plus de capacité de désirer, et s'ils n'ont plus de capacité de désirer, donc n'ont plus de moyen de désirer ; s'ils n'ont plus de moyen de désirer, donc n'ont plus de désir, bien qu'aussi on pourrait bien dire que le désir est en tout semblable au vase en disant qu'aussi le vase plein n'est pas vase, pour ce que celui-là est vase seulement qui est creux et capable de recevoir quelque chose, mais le vase plein n'est tel, et ainsi le vase non vase ; et de même le désir.

Le désir est des choses absentes et qu'on n'a pas en possession ; mais ici l'âme a Dieu, et pour ce ne le désire, mais le désir s'en va, et la fruition demeure.

Voilà donc les trois points par lesquels se fait le changement du désir en la chose désirée, et de l'acte en la chose en laquelle on agissait, Heureuse l'âme qui expérimente en elle cette manifestation, ce remplissement et cet évanouissement ! Heureuse l'âme qui ainsi manifestement voit l'Epoux en elle, qui en est ainsi pleinement remplie et qui ainsi en lui laisse évanouir ses désirs et actes particuliers !

Voire très heureuse l'âme, car en telle manifestation elle le voit, où et comment il couche en elle : in meridie, à savoir en l'ardeur de son amour et abondance de sa clarté. En tel remplissement, elle se voit toute saisie et remplie de son Epoux, qui s'est tellement ingéré en elle et ainsi revêtu d'elle comme d'un vêtement que toutes ses forces bandées à sa réception, occupées en lui, employées en son entretenement<sup>67</sup>, et toute remplie, elle demeure comme l'épouse enceinte.

---

<sup>66</sup> Omission des deux paragraphes suivants dans l'édition « officielle ».

<sup>67</sup> *Entretènement* : entretien, conversation (anglicisme ?)

En tel évanouissement de désirs, elle demeure plongée en l'abîme de la divinité de son tant désiré et amoureux Epoux. Rien de beau ne lui manque après telle manifestation, nulle douceur [n']est hors d'elle après tel remplissement, nul empêchement d'union après tel évanouissement. Par cette manifestation, elle voit son Epoux tout nu, en ce remplissement le reçoit en elle, et par cet évanouissement se joint à lui, ainsi nue comme lui. Toute beauté y est montrée aux yeux de l'Epouse, laquelle la ravit en admiration ; toute douceur infuse aux plus secrètes et amoureuses parties, qui la confit en douceur. Tous secrets lui sont découverts, qui la font étonner. Rien n'est si beau que cette vision, rien si plaisant que cette douceur, rien si étroit que cet embrassement.

Ô quelle chose si glorieuse que de voir contempler la nudité de son Dieu ! Quelle chose si douce que quand l'âme s'unit avec lui et lui donne place entre ses mamelles ! Quelle oeuvre si noble que son unique et douce opération en elle, sans qu'elle fasse rien que souffrir son inaction<sup>68</sup>. O quelle immense beauté reluit en cette vision où est découverte la divine face amoureusement riante sur l'âme ! Ô quelle douceur est-ce qu'elle sent quand, tous deux dénués, ils s'entr'embrassent ! Quelle suavité coule en toutes ses puissances, quand la senestre de l'Epoux est sous son chef, et sa dextre l'embrasse, s'infond en elle, et par vif attouchement besogne<sup>69</sup> au fond de toutes ses intimes parties ? Certes nul ne peut connaître telle beauté, ni excogiter telle douceur, ni imaginer tel suave attouchement, que celui qui les a expérimentés, ni encore celui sinon alors seulement qu'actuellement il les expérimente.

### *6. De la parfaite dénudation d'esprit.*

Dénudation d'esprit est une divine opération purifiant l'âme, et la dépouillant entièrement de toutes formes et images, des choses tant créées qu'incrées, et la rendant ainsi toute simple et nue, et la fait capable de voir sans formes.

Premièrement, je l'appelle divine opération, pour exclure l'humaine, pour ce que nulle telle ne peut effectuer cette dénudation. La raison est que nulle opération humaine ou acte de notre esprit peut être sans formes ou images, pour ce qu'ils sont nécessairement formés et imaginés devant que [d']être produits : aussi toute chose opère selon son naturel, mais toute opération humaine est imaginative. Ergo, elle opère par image, et par conséquent ne peut opérer cette dénudation et abstraction ; car comme un contraire ne peut opérer son contraire, comme les ténèbres ne peuvent opérer la lumière, le

---

<sup>68</sup> Action intime de Dieu en l'âme : *in-action*.

<sup>69</sup> *besogne* : travaille.

froid le chaud, la mort la vie, ni l'amertume la douceur, ainsi l'opération imaginaire ne peut effectuer celle qui est abstractive et vide de toutes images.

En outre, je dis « purifiant l'âme », etc., et « la rendant ainsi toute simple et nue, la fait capable » et suffisante de voir et contempler sans images, auxquelles paroles sont contenus deux effets de cette dénudation, à savoir purgation et illumination : purgation pour ce qu'elle purifie l'âme de toutes images, illumination pour ce qu'elle la rend capable de voir sans images les choses spirituelles.

La purgation se fait par le feu d'amour, l'illumination par l'inaccessible lumière de Dieu, lesquels bien que toujours elle les opère tous deux, toutefois plus l'un en un temps, et plus l'autre en un autre, savoir est : au commencement la dénudation opère plus en l'âme par purgation et en la fin par illumination. Le premier s'opère quand l'homme retient encore quelque chose du sien, le second quand il est tout anéanti.

Or cette dénudation, par son premier effet de purgation, particulièrement et sur toutes autres impuretés, purge l'âme d'une très secrète image que toujours elle retenait de la volonté de Dieu, qui est la deuxième faute occulte susdite de contemplation. Laquelle image était si subtile, déliée et spirituelle qu'en la volonté intérieure jamais l'âme ne s'en aperçût, mais se persuadait que purement et sans voile ou image elle contemplât cette volonté en son essence. Et même [elle] ne se peut jamais apercevoir de cette image jusques à tant qu'elle en soit purgée, pour ce qu'elle ne peut connaître telle image jusques à tant qu'elle en voit l'esprit. Or elle ne peut voir l'esprit tandis qu'elle a quelque image, pour ce qu'aussi telle image est le dernier cercle de sa capacité ou l'étendue de son esprit, et par ainsi outre icelle ne peut voir ni entendre, et ainsi n'a aucune capacité de juger de cette capacité, à savoir si elle est image ou par esprit. Finalement, pour ce qu'une chose imparfaite n'est [pas] connue imparfaite à celui qui ne sait chose plus parfaite. Mais l'âme ne sait ici chose plus parfaite, pour être cette image la chose la plus haute et pure qu'elle a jamais contemplée, et par conséquent ne la peut reconnaître pour imparfaite, bien que, quand elle en est purgée, elle connaît l'avoir été.

Si on me demande comment elle s'en défait, puisqu'elle ne la connaît, je répons (comme dessus) que [c'est] par le feu d'amour, qui toutefois est opération divine et non pas sienne, et en laquelle elle est plus passive qu'active. Cette opération d'amour divine est si interne, intrinsèque et puissante, et efficace, qu'elle besogne plus vivement en elle que jamais elle n'avait encore senti. Et si fort est ce trait qu'il tire l'âme encore plus hors d'elle que jamais ; si ardent est ce feu d'amour qu'il consume en elle toute impureté. Finalement, si



étroite est cette union qu'elle est toute abîmée en Dieu, où toutes ses imperfections sont noyées, consumées et anéanties.

Et par même moyen reçoit-elle une nouvelle lumière et autre capacité que toutes celles qu'encore elle a eues, et est faite capable d'opérer essentiellement et supernaturellement, hors et par-dessus elle-même, et toute intelligence naturelle et humaine, qui est le second effet de cette dénudation, à savoir illumination. Car elle est ici enivrée et submergée de tant de clarté et lumière qu'elle en est revêtue comme d'un vêtement, transformée en icelle et faite la même lumière. Car comme ainsi soit qu'en cette étroite union, Dieu soit la source et fontaine de toute cette lumière inaccessible, et plus intimement et intrinsèquement dans l'âme, et plus près d'elle qu'elle-même, et qu'en cette familière union, nul secret de son Epoux lui est celé, elle voit par conséquent ce mystère plein de toute joie et étonnement, à savoir l'Epoux tout découvert en elle, le contemple tout nu et sans voile ou image, le voit comme en plein midi, comme il couche et repose en elle comme en sa propre maison, opère doucement et familièrement en elle.

Et voyant, goûtant et expérimentant comme il est plus près d'elle qu'elle-même<sup>70</sup>, qu'elle est plus lui qu'elle-même, et qu'elle le possède non comme quelque chose ni comme elle-même, mais plus que toute chose et plus qu'elle-même. Selon cette lumière, elle se comporte tellement que sa joie, sa vie, sa volonté, et son amour, et ses regards sont plus en lui qu'en elle-même, et ce d'autant plus qu'elle connaît qu'il est meilleur, plus digne qu'elle, et qu'elle a expérimenté qu'il est plus doux et suave qu'elle, et finalement qu'elle le voit plus beau et glorieux qu'elle : voire ayant parfaitement connu qu'il est tout et qu'elle n'est rien, et qu'en lui est toute beauté, bonté et douceur, et qu'en elle n'est rien, elle demeure, réside et vit uniquement en lui, et rien en elle-même<sup>71</sup>.

D'où suit qu'elle est toute en Dieu, toute à Dieu, toute pour Dieu, et toute Dieu, et rien en elle-même, rien à elle-même, rien pour elle-même, rien elle-même. Elle est toute en l'esprit, volonté, lumière et force de Dieu, et rien en son esprit, volonté, lumière et capacité propre et naturelle. En cette capacité<sup>72</sup>, en cet esprit et en cette lumière, elle voit cette volonté essentielle, à savoir l'essence de Dieu, comme est écrit : *En ta lumière nous verrons la lumière*<sup>73</sup>.

---

<sup>70</sup> Référence aux *Confessions* d'Augustin.

<sup>71</sup> Réf. à Bonaventure

<sup>72</sup> *capacité* : possibilité de contenir.

<sup>73</sup> Ps 35, 10.

Ici elle contemple les choses secrètes et inscrutables, ici elle a accès à la lumière inaccessible, ici elle découvre les mystères ineffables, ici voit-elle les choses admirables, ici elle est remplie de toutes choses délectables, car d'autant qu'elle est unie à Dieu, elle connaît tous ses mystères secrets et merveilles. Car puisque Dieu s'est montré à elle, comment toutes autres choses ne se révéleront-elles à elles ? Et ayant trouvé en elle-même la source de toutes douceurs et voluptés, et source de toutes délices, de joies, comment ne serait-elle noyée de cette source de douceur spirituelle, et submergée de l'impétueux torrent de céleste volupté ? Comment les secrets de Dieu ne seront-ils révélés à celle à qui il a ouvert et montré son cœur, ou ses mystères cachés et inconnus à celle à qui il s'est découvert et apertement<sup>74</sup> montré soi-même ?

### *7. De la proximité ou continuelle proche vision et assistance de la fin heureuse.*

Après cette dénudation d'esprit, vient le quatrième et dernier degré de ce moyen, à savoir la proximité, ou proche assistance de cette essence, qui n'est autre chose qu'une continuelle présence et habitude d'union entre Dieu et l'âme son épouse, en laquelle l'âme revêtue de Dieu, et Dieu de l'âme sans se retirer et sans aucune rétraction ou intervalle, vivent l'un dans l'autre, sans jamais se retirer hors de l'un l'autre, ou jeter aucun regard hors l'un de l'autre, là où l'âme poursuit l'Epoux avec tant de légèreté, vitesse, force et impétuosité, et court après lui avec tant d'avidité, soif et insatiabilité, et lui est conjointe par une si amoureuse inclination et indissoluble adhésion que non seulement il pourrait sembler le corps et l'ombre, ou bien qu'elle suit l'Agneau quelque part qu'il aille<sup>75</sup>.

Mais aussi elle pourrait sembler le même corps et l'Agneau même, l'odeur, douceur et beauté duquel l'ont tant fait courir après lui, tant enivrée et si violemment ravie que, du plus profond de son coeur, elle s'abhorre elle-même et infiniment s'éloigne de toutes pensées d'elle-même et de tout sentiment de douceur, pour appréhender parfaitement la totalité de cette substance, pour s'y jeter et ingérer éternellement, s'y perdre irrécupérablement, pour y mourir totalement, et finalement pour l'être uniquement, et ce pour le nu amour d'icelle essence ; et hait à mort tout ce qui peut faire sentir quelque plaisir, ou avoir autre pensée d'elle-même, ou qui lui donne à savoir qu'elle est une et son Epoux un autre, auquel plus que sa

---

<sup>74</sup> *apertement* : clairement.

<sup>75</sup> Apoc 14, 4.

vie elle désire avec toutes créatures d'être fondue, liquéfiée, consumée et anéantie.

Ici, elle s'étend et reçoit cette essence en elle, non comme un vase reçoit quelque chose, mais comme la lumière de la lune le soleil. Ici elle étend ses purs et blancs bras pour plus étroitement embrasser et étreindre son Epoux, mais en est plus étroitement embrassée et étreinte. Ici, elle ouvre la capacité de tout son esprit pour engloutir cet abîme, mais au contraire s'en trouve être heureusement absorbée et engloutie, et ne sait que faire pour satisfaire à l'impétuosité de cet amour : seulement elle demeure en une pure, simple et invertible<sup>76</sup> conversion à Dieu, auquel elle demeure si immuablement fichée que (comme est dit<sup>77</sup>) elle s'en *revêt*, car par ce fixe regard elle la voit seulement, par cette simple conversion elle se divertit de toutes créatures, et par l'invertibilité ou immutabilité d'icelui, elle les oublie toutes.

Reste donc que ses puissances soient uniquement occupées en lui, qu'elle n'entende ni aime, ni remémore que lui ; et ainsi vraiment elle le *revêt* et se transforme en lui. Car comme, d'un côté, l'âme avec toutes ses forces est ouverte à Dieu, ainsi de l'autre côté lui, avec ses immenses douceurs, ne cesse de s'infondre en elle. Et d'autant plus simplement qu'elle se convertit à lui, d'autant plus abondamment il s'infond ; et au contraire, d'autant plus abondamment qu'il s'infond, d'autant plus elle se convertit à lui, tellement que, par une merveilleuse réciprocation d'amour, ils s'entrevissent l'un l'autre, se donnent possession l'un de l'autre, s'entre- embrassent l'un l'autre et se fondent l'un l'autre. D'ici donc, et de cette simple et invertible conversion à Dieu, vient cette habitude d'union ou continuelle assistance de l'essence divine.

La différence de ce degré et de l'autre précédent de dénudation est principalement en tant que l'autre n'est que l'union simple, mais en celui-ci est l'habitude et continuation d'icelle.

Les causes de cette continuation sont lumière et amour. Car non seulement elle trouve ici que Dieu est en elle, mais aussi qu'il n'y a rien en elle que lui. Tellement qu'elle a tant habité en l'abîme de son rien et le connaît si bien que, par même moyen, elle voit que le même [la même chose] est de toutes autres choses qui, pour sembler quelque chose, lui causaient ténèbres. Et avec cela cette connaissance est affirmée et pratiquée par l'amour qui est si fervent et si attrayant, si ravissant, liquéfiant et fondant qu'étant par icelle ravie, tirée, engloutie et liquéfiée en Dieu, toutes les autres choses sont semblablement fondues, liquéfiées, consommées et anéanties

---

<sup>76</sup> *invertible* : constante.

<sup>77</sup> Rom. 13, 14 et Eph. 2, 24.

: d'où arrive, (comme est dit) qu'elle ne peut voir autre que Dieu. Et d'autant que ces causes sont habituelles, aussi est leur effet, car cette annihilation est si parfaite et habituelle en l'âme en ce degré ici que, toutes choses parfaitement réduites à rien, elle demeure comme suspendue en une immense vacuité ou nihilité, sans pouvoir voir ni appréhender chose aucune, ni même elle-même ; laquelle infinie vacuité, ou nihilité, ressemble à la sérénité du ciel sans aucun image<sup>78</sup>, et est une déiforme lumière.

Or en cette lumière est aussi l'amour (non autre chose) qui doucement enflamme, brûle et allume l'âme, et ce si secrètement, simplement et intimement qu'elle ne cause nul mouvement ou motion de l'âme qui puisse empêcher cette sérénité, mais au contraire, elle en est si subtilement agitée et si doucement éprise qu'elle se fond, liquéfie et s'évanouit davantage, et est sa tranquillité et sérénité augmentée.

Cette vaste solitude de nihilité est cette solitude de laquelle l'Epoux dit : Je la mènerai en solitude et parlerai à son coeur<sup>79</sup>. Et d'autant que cette immense spaciosité de nihilité lui est maintenant comme habituelle, pour en avoir vu le fond par expérience, et cet amour comme connaturelle pour être fondue et transformée en elle, de là, dis-je, advient que le fait est continuel, à savoir l'habitude d'union, ou continuelle assistance et proche vision de cette essence.

Et ainsi est chassée la dernière susdite faute secrète de contemplation, qui était que quelquefois l'âme ne regardait pas son Epoux comme vraiment présent et plus présent qu'elle, plus dedans elle qu'elle-même, plus elle qu'elle-même, mais comme en Paradis ou en quelque lieu plus éloigné d'elle qu'elle : car toute cette imperfection est ici corrigée comme au degré de dénudation.

Et ici aussi est montré à l'âme ayant découvert en elle et expérimentalement goûté comme son Epoux est plus dedans elle qu'elle-même. Aussi par ce degré de continuelle et habituelle union, elle s'y exerce toujours sans en douter plus ni hésiter, de sorte qu'une telle âme vit toujours en lumière, toujours en la vie, toujours en l'Epoux céleste, sans que les ténèbres, la mort ou [le] diable lui puissent nuire ou approcher.

Même, est faite la même lumière<sup>80</sup>, et pour ce les ténèbres s'enfuient d'elle et lui sont tout ainsi comme la lumière : Quia tenebrae non

---

<sup>78</sup> corrigé en *image* par Orcibal.

<sup>79</sup> Osée 2, 14.

<sup>80</sup> la lumière même.

obscurabuntur abs te, et nox sicut dies illuminatur<sup>81</sup>, etc. Elle est faite la même lumière et le même Epoux, et pour ce<sup>82</sup>, Egredietur diabolus ante pedes ejus ; ante faciem ejus ibit mors<sup>83</sup>. Telle personne mène la vraie vie active et contemplative, qui ne sont pas séparément accomplies (comme beaucoup pensent), mais conjointement en un même temps, pour ce que la vie active de telle personne est aussi contemplative, ses oeuvres extérieures intérieures, corporelles spirituelles, et temporelles éternelles, faisant ainsi de deux choses une<sup>84</sup>.

*8. Du deuxième moyen. Que ce moyen n'est autre chose que la volonté de Dieu, illustrée<sup>85</sup> par l'annihilation, laquelle a deux points, connaissance et pratique ; et du premier point.*

Ce second moyen est (comme dessus est dit) plus éloigné du sentiment, plus supernaturel, plus spirituel, plus nu, plus extatique et plus parfait que l'autre. Car là où l'autre opère nuement, extatiquement et supernaturellement - alors seulement, ou au moins principalement, quand l'âme est tirée hors d'elle par la force du susdit actuel trait de la volonté de Dieu -, celui-ci aussi opère supernaturellement quand tel trait n'est si actuel, mais virtuel. L'autre moyen est spirituel, nu, supernaturel et extatique, alors que l'âme est spiritualisée, dénuée, supernaturalisée et extatiquée<sup>86</sup> ; mais celui-ci, quand on est même extérieurement empêché des images et embesogné aux affaires naturelles, ce moyen rendant les choses extérieures intérieures, corporelles spirituelles, concrètes abstraites, et naturelles supernaturelles, bien que de vrai l'autre aussi, bien entendu et naïvement<sup>87</sup> pratiqué, en fait de même, mais non pas toutefois si explicitement comme celui-ci, comme Dieu aidant sera ci-après montré et manifesté.

Mais ici premièrement, j'avertis que ce moyen n'est pas profitable à tous, ni même convenable, ni expédient, pour ce qu'il y pourrait

---

<sup>81</sup> Les ténèbres [des œuvres extérieures] ne seront pas obscures avec toi, et la nuit [de la vie active] sera illuminée comme le jour [de la vie contemplative]. (trad. donnée dans l'éd. de 1610).

<sup>82</sup> *pour ce* : à cause de cela.

<sup>83</sup> Ps 138, 12 : Le diable sortira de devant ses pieds ; la mort s'enfuira devant sa face.

<sup>84</sup> Eph. 2, 14.

<sup>85</sup> Variante de l'édition « officielle » : manifestée.

<sup>86</sup> Néologisme de Benoît !

<sup>87</sup> *naïvement* : exactement.

avoir ou sembler d'avoir quelque danger à ceux qui ne sont bien illuminés ; ou bien qu'il ne sera bien entendu.

Or ce moyen ici [ci] ne sera autre que le commencement et la fin, à savoir cette volonté de Dieu, laquelle (comme est dit) il ne faut jamais laisser, et sera ici ce point illustré par un autre son contraire, à savoir de l'annihilation, à ce que ainsi les deux contraires se découvrent mieux et se manifestent l'un l'autre.

Donc pour parvenir et être uni à cette volonté essentielle, il la faut toujours voir ; pour la toujours voir, il ne faut rien voir qu'icelle ; pour ne voir rien qu'icelle, il faut savoir qu'il n'y a rien qu'icelle et vivre selon ce savoir.

Deux points donc sont requis en cette besogne, savoir est de connaître qu'il n'y a rien que cette volonté, et de pratiquer cette connaissance : lesquels deux points seront tout le sujet de ce deuxième moyen, et seront parfaits et accomplis seulement par et en cette volonté sans en jamais sortir.

Donc touchant le premier, cette volonté nous montrera et enseignera qu'il n'y a rien qu'elle, et ce très facilement et clairement, si considérons qu'est-ce que c'est. Car puisque elle n'est autre que Dieu même, s'ensuit qu'il n'y a rien qu'elle. Que cette volonté est Dieu même, a été montré au premier chapitre, et qu'il n'y a rien que Dieu ; maintenant conviendra à le déclarer, qui est chose si évidente que tant la raison et philosophie, la théologie et docteurs, que la sainte Écriture et les exemples nous le montrent.

Car premièrement la raison nous dit que nous ne pouvons être que rien (comparative à l'être de Dieu indépendant) puisque Dieu est infini : car si nous étions quelque chose, Dieu ne serait pas infini, car là son être aurait fin, où le nôtre commencerait.

En outre, L'être et le bien est une même chose<sup>88</sup>. Si donc l'homme a l'être, il est bon. Mais il n'est pas bon : Car il n'y a personne qui soit bon que Dieu seul<sup>89</sup>. Ergo, il n'a pas l'être.

Les philosophes aussi savaient cette vérité, quelques-uns assurant qu'il n'y avait qu'un être qui fût vraiment être.

Les docteurs aussi affirment le même, car saint Bonaventure et saint Jérôme disent que : *Dieu seul est vraiment, à l'Essence duquel notre être étant comparé n'est pas*. Davantage, l'Écriture prouve le même, car quand Moïse demanda qui dirait à Pharaon qu'il aurait envoyé, Dieu répondit qu'il dirait que c'était celui-là qui est, et au Cantique

---

<sup>88</sup> Saint Thomas.

<sup>89</sup> Marc 10, 18.

de Moïse : *Voyez que je suis seul*<sup>90</sup>. Et en l'Évangile il est écrit : *Je suis qui me donne témoignage de moi-même ; et : Je suis, ne craignez point*<sup>91</sup>. Et à un autre endroit est écrit : *Je suis qui suis*<sup>92</sup>. En tous lesquels passages il y a une grande emphase en ce mot *suis*. Exemples ou figures de ceci étaient montrés en l'appréhension de notre Seigneur, où incontinent qu'il dit : *Je suis*<sup>93</sup>, tous ses ennemis tombèrent par terre à la renverse, nous enseignant que quand il est question de l'être de Dieu, tous les autres êtres tombent à la renverse, s'anéantissent et ne sont plus ; en quoi il y a cinq choses à remarquer en ce tombement à la renverse.

Premièrement, qu'ils ne pouvaient aller plus avant, montrant que quand Dieu demande son droit d'être infini, notre être qui par orgueil s'avance et s'agrandit, ne se peut plus avancer.

Secondement, non seulement ils ne purent s'avancer, mais tombèrent à la renverse, nous enseignant que quand la vérité est connue, non seulement notre être ne se peut avancer, mais aussi se désavance et va en arrière, car ils ne tombèrent pas devant, mais en arrière, comme la fausseté non seulement n'approche point de la vérité, mais aussi s'enfuit d'elle, selon qu'il est écrit : Comme la cire se fond devant la face du feu<sup>94</sup>, etc.

Troisièmement, est à noter que non seulement ils n'allaient pas en avant ni en arrière, mais aussi tombaient par terre, montrant que l'Être de Dieu non seulement fait que notre être orgueilleux n'aille en avant, et qu'il aille en arrière, mais aussi qu'il tombe par terre, à savoir en son non-être, et s'anéantit du tout.

Quatrièmement notez que ceux là étaient ses ennemis, et qu'ainsi sont tous ceux qui par orgueil veulent anticiper sur l'être de Dieu.

Finalement non seulement ils étaient ses ennemis, mais aussi l'allaient appréhender, garrotter, lier, ôter ses forces, et finalement le mettre à mort, pour prouver et avérer<sup>95</sup> qu'il n'était pas Dieu, et de même font<sup>96</sup> spirituellement ceux qui veulent avoir [l']être auprès de l'être de Dieu.

Si ici on me demande : « Qu'est-ce donc que la créature ? », je réponds qu'elle n'est qu'une pure dépendance de Dieu. Si derechef

---

90 Deut. 32, 39.

91 Jn 8.18 ; Mc 6.50.

92 Exode 3, 14.

93 Jn 17, 18.

94 Ps. 67, 3.

95 « avoué » que nous corrigeons en « avérer ».

96 « tout » que nous corrigeons en « font », suivant Orcibal.

l'on me demande : « Qu'est-ce que c'est que cette dépendance ? », je réponds que c'est une telle chose qui ne se peut expliquer par parole, mais par quelque similitude l'on en peut savoir quelque chose. Donc<sup>97</sup> la créature est telle envers Dieu que sont les rayons envers le soleil, ou la chaleur envers le feu, ou l'humidité envers l'eau, car comme ces choses-là dépendent si entièrement de leur origine que sans le soutien et continuelle communication d'icelle, elles ne pourraient subsister, ainsi la créature dépend si totalement du Créateur que sans sa continuelle manutention elle ne pourrait être.

Et comme toutes ces choses se doivent référer entièrement à leur origine, comme les rayons au soleil, la chaleur au feu et l'humidité à l'eau, selon la maxime disant : *Tout être qui est tel par participation, est référé à l'être qui est tel par essence*<sup>98</sup>, ainsi la créature se doit référer entièrement au Créateur. Et par conséquent, comme tout ce qui est aux rayons, chaleur et humidité ainsi référés, est le même soleil, feu et eau, ainsi tout ce qui est en la créature est le même Créateur. Et pour ce, tout ainsi que le soleil incontinent qu'il se cache et se retire, les rayons ne sont plus, ainsi si Dieu se cachait et se retirait de la créature, elle s'évanouirait. Mais comme les rayons, chaleur et humidité, bien que tout ce qui est en eux soit soleil, feu et eau, néanmoins ne sont pas essentiellement soleil, feu et eau, considérés en eux-mêmes, mais une certaine dépendance ou étincelle d'iceux, ainsi la créature, bien que tout ce qui est en elle soit Dieu, toutefois elle n'est pas Dieu, considérée en elle-même.

Si on me dit que la créature, si elle est une dépendance de Dieu, donc elle est quelque chose : je réponds qu'elle est et qu'elle n'est point, tout ainsi comme ces rayons et cette chaleur ; car si on regarde les rayons sans voir le soleil, et l'on sent la chaleur sans voir le feu, ils sont ; mais si on regarde le soleil même ou le feu, il n'y a plus de rayon ni de chaleur, mais tout est soleil et tout feu. Ainsi si on contemple la créature sans contempler le Créateur, elle est ; mais si on contemple le Créateur, il n'y a plus de créature, car comme le soleil s'attribue et s'approprie tous ses rayons comme lustres issus et sortis de lui, et comme il les révoque<sup>99</sup> à leur origine, sa grande lumière les absorbe, annihile et rédige<sup>100</sup> en rien, de même le Créateur s'attribue et s'approprie la créature, comme quelque étincelle sortie de lui et la révoque à soi comme à son centre et origine, et en son infirmité l'annihile et réduit à rien.

---

<sup>97</sup> « chose, dont » que nous corrigeons en « chose. Donc ».

<sup>98</sup> Saint Thomas.

<sup>99</sup> *révoquer* : en parlant des choses, annuler, déclarer nul.

<sup>100</sup> *rédige* : réduit.



Voilà donc comme la créature est quelque chose considérée à part, mais rien considérée en l'immensité de Dieu et son être infini, auprès duquel elle n'est point. Donc d'autant qu'ici est question de trouver Dieu et cette infinie essence, il ne faut considérer la créature comme quelque chose, mais comme absorbée en cet abîme. Voilà donc succinctement prouvé que Dieu est toutes choses et qu'il n'y a rien que lui, qui est le premier point. Maintenant donc est à parler du second, qui est touchant la pratique de celui-ci.

*9. Pratique de l'annihilation, deuxième point. Que l'homme est la source de tout erreur et du trop grand avancement<sup>101</sup> de l'être des créatures, et ce par ses ténèbres et non par son être ; lesquelles ténèbres annihilées, tout cet erreur est aboli ; que telle annihilation ne peut être active, mais passive.*

Ayant donc par le premier point trouvé qu'il n'y a rien que cette volonté, mais qu'elle est tout, il faut voir par le premier la pratique de ceci, à savoir comment il faut vivre en cette nihilité [néant] des créatures et contemplation de ce tout. Car il y a beaucoup à dire entre cette connaissance et la pratique, voire tant qu'il s'en trouve beaucoup qui ont l'une, mais peu qui font l'autre, car beaucoup vous diront qu'il n'y a que Dieu, mais presque personne qui pratique ce qu'elle [il] dit.

Or je ne trouve moyen si convenable que la même volonté, sans la laisser aucunement. Donc quiconque veut ôter tous empêchements et entre-deux entre Dieu et soi, quiconque veut continuellement demeurer en la sublime contemplation, finalement quiconque veut sans cesse adhérer uniquement à Dieu et étroitement embrasser l'Epoux, qu'il mette tout en premier lieu ce stable fondement, et qu'il se fie à l'immobilité, fermeté et vérité d'icelui : à savoir qu'il n'y a rien que Dieu. Puis qu'il en poursuive la pratique en se tenant toujours en cet abîme, y faisant sa demeure et le contemplant toujours, et ceci par la mort ou annihilation de soi-même, comme lui étant le seul empêchement de ceci, ou la racine d'où bourgeonnent, ou la source d'où sourdent, et la fontaine d'où coulent tous les autres.

Car les choses en elles-mêmes sont telles qu'elles sont, et non plus ni moins qu'elles sont en vérité, ni autres que Dieu les a faites : tellement que si elles avancent trop leur être, anticipant, entreprenant et enjambant sur celui de Dieu, et occupant sa place, cela ne vient pas d'elles, mais de nous. Et pour ce<sup>102</sup> elles ne doivent

---

<sup>101</sup> *avancement* : action de se mettre en avant.

<sup>102</sup> de nous est pour ce (T, corrigé).

mourir ou être annihilées, de quoi aussi n'avons pas le pouvoir, mais nous-mêmes, de quoi avons la puissance. Mais d'autant que nous-mêmes, à savoir le corps et l'âme sont en même rang que les autres [choses], ayant tel être et ni plus grande ni plus petite [sic] d'eux-mêmes, que Dieu leur a donné, tellement que la faute de leur trop grand avancement d'eux et des autres créatures ne vient pas d'eux comme tels, mais du péché, ténèbres et ignorances. Il ne faut pas aussi que nous tuions et annichilions [annihilions] le corps, ni l'âme, ni autre chose, ce que ne pouvons pas faire, mais le péché, ténèbres et ignorance.

Or ce péché, ténèbres et ignorance ne savent pas s'annihiler pour n'avoir aucune lumière, ni ne le peuvent pas faire pour n'avoir aucune puissance, ni ne le veulent faire pour n'avoir aucun amour, mais au contraire s'en vont toujours s'augmentant. L'homme aussi auquel ils demeurent et auxquels il s'est transformé, ne le sait pas faire, pour ce que ces ténèbres l'ont aveuglé, ni le peut pour ce que cette impuissance l'a affaibli, ni le veut pour ce que cette malice l'a endurci. Reste donc cette volonté, qui est Dieu seul, pour faire ce chef- d'œuvre d'annihilation : icelle est la lumière qui sait, la puissance qui peut, et la charité qui veut anéantir ce péché, ces ténèbres et cette ignorance, lesquelles anéanties, toutes choses qui en dépendent comme de leur origine, et l'entre-deux entre Dieu et nous, sont par conséquent quand et quand annihilées.

Mais à ce que cela se puisse effectuer en nous par cette volonté, il faut quelque disposition de notre côté. De laquelle disposition est maintenant à parler, disposition dis-je, non remote<sup>103</sup>, comme est celle de la vie active, comme est l'abolissement des péchés, passions et affections<sup>104</sup>, mais de la vie contemplative, comme est l'assoupissement de très subtiles images, mouvements et opérations, et en somme tout ce qui est contraire à cette susdite mort et annihilation. Cette disposition doit être passive, ou permissive, non active, et la souffrons et permettons, et ne la faisons pas. Et quand je l'appelle disposition de notre côté, j'entends seulement que la patience<sup>105</sup> ou permission vient de notre côté, et non l'opération, qui vient seulement de la part de Dieu.

Pour consentir à cette mort et permettre cette annihilation, et pour n'empêcher pas Notre Seigneur, il se faut garder de ces imperfections susdites, c'est à dire qu'il faut que lui par sa pleine et vérisime présence les consume en nous, lesquelles comme elles

---

<sup>103</sup> *remote* : éloignée (?).

<sup>104</sup> *affections* : attaches de l'âme.

<sup>105</sup> *patience* : passivité.

sont très-subtiles<sup>106</sup>, secrètes et inconnues, ainsi le dommage qu'elles infèrent à l'autre est très- subtil, secret et inconnu, et d'autant moins sont-elles remédiables, d'autant plus qu'elles sont ainsi secrètes, voire quelques-unes d'elles masquées du voile de piété, selon qu'il est dit au chap. 3 et comme se verra ci-dessous.

Donc tout en premier lieu mettrons une règle, par laquelle on découvrira toutes ces imperfections pour secrètement qu'elles soient cachées, à savoir : Tout<sup>107</sup> mouvement et tout acte de l'âme est ici imperfection. La raison est qu'ils sont contraires à cette mort et annihilation totalement nécessaires à la contemplation supernaturelle. Car tout ce qui a mouvement ou action, est en vie et n'est pas mort, et tout ce qui se mouve<sup>108</sup> ou fait quelque chose, est quelque chose, et par conséquent n'est pas annihilé.

Mais d'autant que ces actes ou mouvements en ce degré sont si secrets que presque jamais on s'en aperçoit, il sera nécessaire ici d'en apporter quelques-uns, et quand et quand déclarer<sup>109</sup> leur imperfection selon cette règle avec leurs remèdes.

### *10. Des empêchements de cette annihilation, et de très subtiles et inconnues imperfections de contemplation.*

La première de ces imperfections subtiles et inconnues, en cette vie superessentielle, est de contester ou combattre contre les pensées superflues et distractions ; et la raison est pour ce que, par telles contestations, les pensées s'impriment plus fort dans l'esprit. Car comme ainsi soit que la volonté qui aime ou hait une chose, réveille l'intellect pour comprendre et la mémoire pour remémorer telle chose, il s'ensuit que d'autant plus qu'ainsi la volonté aimera ou haïra telle chose, d'autant plus l'intellect et la mémoire seront éveillées à l'entendre et remémorer, tellement que d'autant plus que la volonté hait et s'émouve [s'émeut] contre ces pensées, d'autant plus sont-elles comprises de l'entendement, et remémorées par la mémoire, et plus imprimées en l'esprit : voilà pourquoi il ne faut pas s'émouvoir, ni contester contre les pensées et distractions.

Une autre raison aussi est que d'autant plus ainsi on conteste, d'autant plus y a de mouvements et actes dans l'âme, et ainsi d'autant plus est-on éloigné (selon notre règle) de cette mort et annihilation, puisque d'autant plus qu'on fait, d'autant plus on est.

---

<sup>106</sup> Trait d'union de l'original.

<sup>107</sup> Majuscule de l'original, et add. marg. : « Reigle pour découvrir les imparfaits de contemplation », soulignant l'importance du passage.

<sup>108</sup> *se mouve* : se meut (de mouvoir).

<sup>109</sup> *déclarer* : exposer.

Le remède de cette imperfection de contestation est son contraire, à savoir mépris de telles pensées et distractions, par l'annihilation de soi-même en cet abîme de lumière et vie, où étant annihilé, les pensées conséquemment s'évanouiront. Car le même abîme qui annihile la personne, noie aussi ces distractions. Et ne faut faire différence de [entre] sentir et non sentir ces pensées, mais se tenir toujours ferme et assuré en son rien, et laissant combattre son Tout, à savoir cette volonté essentielle et son Dieu. Et cette sorte de procédure<sup>110</sup> (je ne dis combat) se doit observer en cette vie superéminente contre toutes tentations.

Une autre imperfection en cette vie est d'attacher son esprit à quelque exercice particulier. La raison est pour ce qu'ainsi on est propriétaire de soi-même et de son exercice, tellement qu'on n'est pas libre pour s'abandonner totalement à l'Epoux et suivre son trait<sup>111</sup>, ni se dénuer comme est nécessaire pour le contempler et pour le recevoir pleinement et à toute heure en soi ; bref, on est ainsi quelque chose, ce qui est contraire à l'annihilation, sans laquelle ne se peut avoir la transformation.

Donc il faut être libre sans telle particularité d'exercices, à celle fin que sans aucun empêchement, ce grand Tout nous puisse attirer<sup>112</sup>, absorber et annihiler, et nous transformer en lui.

En outre, est ici imperfection de retenir quelques formes ou images, tant subtiles puissent-elles être, soit de l'humanité ou divinité, soit de la puissance, sagesse ou bonté, voire soit de l'unité, Trinité ou de l'essence de Dieu, ou même de cette volonté superessentielle, pour ce que toutes telles images, pour déiformes qu'elles puissent sembler, ne sont pas Dieu même, qui n'a nulle forme ou image quelconque.

Notez toutefois que cette totale dénudation et dépouillement d'images s'entend en cette annihilation passive. Mais en l'annihilation active (qui est plus parfaite), il en est autrement. Car icelle permet les images de la Passion et autres susdites. Lesquelles deux annihilations seront expliquées par ci-après.

Il faut donc ici se hâter de se dépêtrer de toutes images, tant subtiles que grosses, à celle fin que l'âme nue puisse voir Dieu son Epoux nu, ce qui se fait uniquement par cette annihilation et mort, pour ce que si on est quelque chose, on a quelque image ; pour ce que aussi si on vit, on agit, et tout acte a image.

---

<sup>110</sup> *procédure* : manière d'agir.

<sup>111</sup> *trait* : corde ou lanière en cuir par laquelle les chevaux tirent une voiture.

<sup>112</sup> *attirer* : attirer.

Or cette annihilation ne peut faire, mais la peut-on seulement souffrir : même si on y pensait opérer et faire quelque chose, on s'en trouverait autant plus éloigné qu'on y aurait opéré, pour ce que d'autant plus on opère, d'autant plus on vit, et est-on ; et d'autant plus qu'on vit et est-on, d'autant plus est-on éloigné de la mort et non-être. Permettons donc que celui-là qui vit, nous fasse en lui mourir, et [celui] qui est, nous fasse voir en lui notre non-être.

Une quatrième imperfection est de désirer l'union sensible, comme font beaucoup, voire et [et même] presque tous, sans s'en apercevoir pour ne la connaître pas. Car bien qu'explicitement ils ne cherchent telle union sensible, encore implicitement ils le font : témoin de ceci est qu'ils ne sont jamais en repos qu'ils n'aient quelque sentiment d'union. D'où advient qu'ils vivent toujours en la pauvreté de leur âme, sans pouvoir atteindre à la pure et nue contemplation, et comme enfermés dans le pourpris<sup>113</sup> de nature, et enclos et circuit du sens<sup>114</sup>, ne peuvent sortir hors d'eux-mêmes aux choses supernaturelles ni connaître comme Dieu est, purement esprit et vie. Et bien que quelquefois l'esprit voudrait faire quelque sortie généreuse dehors, le sens l'empêche, qui ne veut être sevré de la mamelle de sensible consolation, mais va toujours béant après sa pâture et hennissant après son avoine, et ainsi ne cesse qu'il n'ait rabattu par son importunité l'esprit élevé.

Remède de quoi est de changer cette sensibilité en nu amour vide de tout sentiment, qui est stable, perdurable et toujours de même, sachant que Dieu n'est nullement sensible et n'est aucunement compris du sens, mais [est] un pur esprit. Car qui considère bien ceci, verra quelle folie c'est de se vouloir unir à celui la nature duquel est plus pure et spirituelle que celle des Anges, par le moyen du sens qui, lui, est commun avec la nature des bêtes. Ce que quand on aura bien vu, on permettra facilement que cet Esprit et vie amortisse<sup>115</sup> et anéantisse notre sens et mort.

Une cinquième imperfection est que souvent on cherche quelque assurance ou connaissance expérimentale qu'on est uni. Et celle-ci est aucunement<sup>116</sup> semblable à la précédente, mais plus subtile. Car en celle-ci on se persuade, même on proteste qu'on ne demande ni cherche consolation sensible, mais seulement de s'unir à Dieu en esprit, bien que de vrai on la cherche ; ce qu'appert de là en tant [en ce] que l'on n'est content, et même doute-on être éloigné de Dieu, qu'on n'ait eu quelque illumination particulière ou connaissance

---

<sup>113</sup> *pourpris* : étendue, clôture.

<sup>114</sup> *du sens* : de la sensualité.

<sup>115</sup> *amortisse* : détruisse.

<sup>116</sup> *aucunement* : quelque peu.

expérimentale, pour être acertenés qu'on est un<sup>117</sup>. Où l'on fait beaucoup de fautes : car, premièrement, on n'a pas une ferme confiance, mais une défiance en Dieu ; secondement, on ne l'aime pas par un nu amour, mais par le sensitif. Troisièmement, on bâtit sur le sable, et se fie-t-on aux sens, et s'y arrête-t-on comme sur un bon appui. Et finalement elle fait qu'on ne peut jamais sortir hors de sa terre et hors de soi, ni s'abandonner du tout<sup>118</sup> entre les mains de Dieu.

Donc pour obvier à ce mal, il ne faut jamais chercher assurance expérimentale, c'est-à-dire quelque lumière perceptible des sens, ni qui donne quelque élancement<sup>119</sup>, ni le moindre attouchement, mais s'unir à Dieu par une vive foi et nu amour ; ce qu'infailliblement se fera quand on aura permis que cet infini Etre nous ait réduits à rien. Car n'étant plus nous-mêmes, nous ne nous fierons plus en nous-mêmes, mais voyant que Dieu est tout et partout, serons unis parfaitement à lui.

Sixièmement, en cette vie superessentielle, est une imperfection d'élever son esprit, pour ce que, premièrement, en cela est un propre acte ; secondement, il y a un aveuglement qui ignore que déjà l'esprit est là où il demande, à savoir en Dieu, et Dieu en lui, là où l'âme délivrée de tel aveuglement voit qu'elle est, et vit plus en Dieu qu'en elle-même, et Dieu plus en elle qu'elle-même.

Et non seulement cet acte procède d'aveuglement, mais aussi cause davantage d'aveuglement pour deux causes : premièrement, pour ce que par cet acte l'homme est davantage en soi, et ainsi plus éloigné de son rien ; secondement, pour ce qu'il est<sup>120</sup> plus éloigné de Dieu, la lumière laquelle étant en lui et lui cependant la cherchant comme plus éloignée de lui que lui, il s'ensuit qu'il soit plus éloigné de lui que devant.

Il ne faut pas donc faire tel acte d'élévation d'esprit, mais, demeurant en son rien et en ce Tout, on se [le] doit contempler et continuellement embrasser.

Septièmement, il se faut garder d'une très subtile tromperie par le moyen d'une image très déliée qui arrive quand l'âme ayant quitté et perdu les images de toutes les choses qu'elle a jamais vues, ouïes ou connues, elle tâche de contempler Dieu comme grand, à savoir de grande étendue comme le ciel, employant et étendant son esprit à cette sorte de grandeur ; et même [elle] est bien aise quand elle le

---

<sup>117</sup> *acertenés* : assurés qu'on est uni (avec Dieu).

<sup>118</sup> *du tout* : tout à fait.

<sup>119</sup> *élancement* : élan.

<sup>120</sup> « de son rien. Secondement pour ce qu'il est » oublié chez (O).

peut ainsi voir, et pense-[t-]elle que si ainsi ne le voit, que sa contemplation ne vaudrait guère, et ainsi tâche d'ainsi [sic] voir son infinité, ne s'apercevant pas que cela est une forme ou image formée plutôt par l'âme que par la vérité là même et n'est pas la même vérité ni Dieu, bien qu'en la volonté intérieure cette image fût profitable. Toutefois, ici on doit voir Dieu plus essentiellement, et ce, par lui-même et notre total anéantissement.

Huitièmement, est contre la perfection de cette vie de chercher Dieu. La raison est que telle recherche présuppose l'absence, puisque jamais l'on ne cherche ce qu'on a déjà présent. Donc c'est une grande imperfection de chercher Dieu en cette vie essentielle, puisque on l'a. Et vient cette imperfection faute de foi, ne voyant [pas] qu'on a ce qu'on cherche. Et non seulement cette faute vient des ténèbres, mais aussi cause des ténèbres, et le [fait] même [de] chercher fait qu'on ne peut pas trouver.

Toutes choses ont leur temps, comme dit le Sage<sup>121</sup> : il y a un temps de chercher et temps de trouver, un temps de semer et un temps de cueillir. Et tout ainsi que celui qui voudrait toujours semer et tourner la terre, ne pourrait jamais cueillir, ainsi qui voudrait toujours chercher Dieu par la vie pratique, ne le pourrait jamais trouver et en jouir en la vie fruitive. Car la cause même, étant mal ordonnée ou réglée, non seulement ne produit pas son effet propre, mais aussi cause un effet contraire ; comme de toujours semer non seulement ne produit du fruit, mais au contraire stérilité : ainsi est-il de cette recherche de Dieu, mais de ceci est amplement traité au chapitre 5.

Le remède de quoi est de trouver et de posséder Dieu par la perte et anéantissement de soi-même.

Neuvièmement, est ici imperfection de désirer Dieu, ce pour semblables raisons que dessus. Car ce qui est en désir n'est pas en possession ni fruition, mais ici Dieu se donne en possession et fruition, et pour ce, ne le doit-on désirer comme absent, mais en jouir comme présent.

En ce désir est aussi un acte empêchant la totale annihilation, de quoi est naïvement parlé au cinquième chapitre et est fort utile à voir.

Dixièmement, est imperfection de penser en Dieu, pensée imaginaire, pour ce qu'on ne le doit et pour ce qu'on ne le peut faire : on ne le doit pour ce que c'est un acte qui est contraire à l'annihilation. On ne le peut pour beaucoup de raisons alléguées au second chapitre qui sont profitables à voir : comme pour ce que

---

<sup>121</sup> Eccl. 3, 1-8.

Dieu est du tout surnaturel, mais la pensée est chose naturelle ; Dieu est plus grand et par-dessus nous, mais notre pensée est moindre et dessous nous, etc. Il faut donc le contempler, et non pas penser en lui.

Onzièmement, c'est quelque imperfection de jeter comme un regard en Dieu, pour ce qu'il a quelque secret mouvement et acte subtil. Mais il faut être si parfaitement uni à cette essence que toujours notre regard soit continu et non distrait, à savoir non interrompu, et ainsi [il] n'y aurait pas de besoin d'acte particulier pour le continuer, joint que l'âme y devrait être tant assoupie et si éloignée de tout propre mouvement que son regard fût seulement le patient<sup>122</sup> du regard de Dieu, non que son regard ne vît pas Dieu, mais que ce regard fût tiré hors de l'âme par cette beauté et vie, et non envoyé d'icelle âme, à celle fin qu'ainsi l'âme demeure parfaitement la patiente et en son rien.

Car tout ainsi que le soleil frappant sur quelque corps diaphane, à savoir transparent comme l'eau, le verre et cristal, attire et tire hors une réciproque splendeur devers lui, ainsi Dieu qui jette ses rayons de son regard sur l'âme<sup>123</sup>, attire vers lui un réciproque regard. Mais comme cette réciproque splendeur de l'eau et du cristal ne vient pas d'eux seulement ni par leur vertu, mais par le soleil, ainsi ce regard parfait ne vient pas de l'âme, ni par quelque acte sien, mais de Dieu. Et comme cette splendeur n'est pas la splendeur de l'eau, mais du soleil, laquelle pénétrante et clarifiante l'eau retourne vers le soleil, ainsi ce regard n'est de l'âme, mais de Dieu : lequel étant l'Esprit et la vie et lumière, pénètre et clarifie l'âme, et ainsi s'en retourne à Dieu, et quant et quant tire l'âme avec lui, [âme] qui se fait une même chose avec lui.

Car tout ainsi qu'au regard corporel, les choses envoient leurs formes ou espèces sensibles à l'œil, et puis s'en retournant, la vue ou puissance visible, qui ainsi en a été touchée, court et s'en retourne partialiser avec elles<sup>124</sup>, c'est-à-dire adhérente et s'unissante à elles, concourt avec elles, jusques aux choses d'où elles venaient et qui les envoyaient ; et ainsi est causée la vision d'icelles choses. De même est-il de la vision spirituelle, où Dieu envoie des lumières déformées et son Esprit à l'âme, et s'en retournant à Dieu, l'âme qui en a été doucement touchée, concourt partialement avec elles et s'unissant avec elles, concourt avec icelles, et ainsi voit Dieu. Ce qui est selon son dire même, disant que sa parole ne retournerait

---

<sup>122</sup> *patient* : qui reçoit l'impression d'un agent (= pâtissant).

<sup>123</sup> L'optique traditionnelle supposait une vue active, explorant les objets de ses rayons.

<sup>124</sup> *partialiser avec elles* : faire partie d'elles.



pas vide, mais ferait tout ce qu'il dirait, à savoir tirerait les âmes avec elle en Dieu.

Finalement, est imperfection de trop observer ces mêmes ou semblables imperfections, car comme ainsi soit qu'icelles soient imperfections pour être ou continuer quelque acte et qu'en les recherchant on fait quelque acte, il s'ensuit qu'en les recherchant on fait quelque imperfection. Donc il ne les faut pas rechercher, sinon très subtilement, à savoir par une œillade qui passe vite comme un éclair ; et ceci non seulement pour les connaître, mais pour les amender, il ne faut rien faire du tout, mais souffrir à savoir l'engloutissement et anéantissement de cet abîme.

Toutes ces imperfections donc contiennent cette annihilation. Or ne faut-il pas penser que tant de points apportent quelque multiplicité en cet exercice ? La raison est que, bien qu'ils aient [il y ait] beaucoup d'imperfections, toutefois se remédie par un seul point et perfection. Car comme elles toutes proviennent d'une cause, à savoir l'être, ainsi sont-elles remédiées par une et unique cause contraire, à savoir le non-être, car comme toute imperfection vient quand l'homme est quelque chose, ainsi toute perfection [naît<sup>125</sup>] quand l'homme est anéanti : car alors Dieu seul vit et règne.

Lesquelles fautes, si à quelqu'un ne semblent pas telles, c'est pour leur très grande subtilité ; s'il pense qu'elles soient petites, c'est pour ce que le grand dommage qu'elles apportent est très secret ; si finalement elles lui semblent plutôt perfections, c'est pour ne considérer de quelle vie on parle, à savoir de la superéminente. Donc il faut savoir que comme elle est sublime, les règles doivent répondre à sa sublimité, et qu'ainsi les règles de la vie active ou illuminative ne lui sont pas propres pour être trop basses, tout ainsi que ces règles ne sont pas propres pour icelles, pour être trop hautes. Et comme les règles de grammaire ne peuvent pas servir à la philosophie, ainsi les règles et la méthode de la vie active, ou illuminative, ne conviennent pas à la vie superéminente.

### *11. De deux sortes d'annihilation : la différence de l'une et de l'autre, et comme elles servent aux deux amours.*

Mais d'autant que ce dernier chapitre a enseigné cette annihilation seulement par le total anéantissement et assoupissement de tout acte, cessation de toute opération, et repos de tout mouvement en Dieu, et que toutefois il est besoin quelquefois d'user de tels actes et opérations, et avoir tels mouvements, comme en la rénovation d'opération, en l'étude, en la prédication, en la pratique de la

---

<sup>125</sup> Ajout emprunté à la version « officielle ».

passion, etc., il est nécessaire de montrer aussi l'annihilation et la pratique d'icelle touchant tels actes. Car bien que, par le huitième chapitre, est montré que tant ces actes que toutes autres choses ne sont rien, et on en a la science de ce leur [*sic*] rien et annihilation, toutefois non pas la pratique. Donc l'un de ces points est autant nécessaire que l'autre en cette besogne comme dessus est dit, à celle fin de ne pouvoir jamais voir autre que Dieu seul, qui est la fin de cette annihilation.

Donc pour pratiquer ceci, premièrement j'avertis le lecteur qu'il a ici à lever son esprit pour opérer plus spirituellement, plus subtilement et plus sublimement, et plus je ne dis éloigné, mais contraire au sens<sup>126</sup> qu'il n'a encore fait ; pour ce que, là ou ci-dessus, il a simplement annihilé toutes choses, il le faut faire ici doublement. Car là où dessus il les a annihilées quand elles sont évanouies, il le faut faire ici quand même elles demeurent.

Pourquoi faire, et pour éclaircir et élucider cette annihilation, est ici nécessaire d'en faire une division, la divisant en passive et active.

L'annihilation passive est quand la personne et toutes choses sont annihilées, assoupies et évanouies, et l'appelons passive pour ce qu'elles pâtissent cette annihilation, et de celle-ci a été parlé jusques à maintenant avec ses empêchements et imperfections au chapitre précédent.

L'annihilation active est quand la personne et toutes choses ne sont ainsi passivement annihilées, mais bien activement, à savoir par la lumière tant naturelle que supernaturelle de l'intellect, par laquelle il découvre et sait assurément qu'elles ne sont rien, et s'appuie sur cette connaissance et vérité, bien que le sens contredise.

L'une est quand il n'y reste aucune image et sentiment des créatures. L'autre quand il y a quelque image et sentiment, mais toutefois on connaît par cette lumière qu'elles ne sont rien. L'une consiste en connaissance expérimentale, se voyant être rédigés<sup>127</sup> à rien, comme est écrit : *Je suis réduit à rien*<sup>128</sup>. L'autre consiste en connaissance vraie, mais non expérimentale selon le sens, mais bien selon l'intellect. Et pourrait-on dire que l'une est simple, à savoir passive, l'autre double, à savoir active et passive, bien que la passive n'y soit selon le sens, mais selon l'esprit.

De ces deux annihilations, l'active est la plus parfaite pour deux causes, à savoir pour sa force et continuation. Pour sa force, d'autant qu'elle annihile toutes choses avec soi-même, non seulement quand

---

<sup>126</sup> *sens* : sensualité.

<sup>127</sup> *rédigés* : réduits (latinisme).

<sup>128</sup> Ps. 72 22.

elle est aidée de l'actuel trait<sup>129</sup> de cette volonté, mais aussi quand la personne est en stérilité ; et [elle] les annihile tout autant quand elles demeurent que quand elles ne demeurent pas et s'évanouissent ; ce qui est un point très subtil et qui doit être bien remarqué, car par ainsi elle annihile même et les choses qui demeurent et ce qui annihile, à savoir son esprit et sa connaissance, en tant que créature avec toute son opération, et ne permet que chose quelconque, image ou sentiment demeure, que Dieu seul.

Pour sa force aussi, d'autant que ni la multitude des affaires extérieures, ni la multiplicité des opérations intellectuelles n'est suffisante pour empêcher cette annihilation ou distraire la personne. Troisièmement pour sa force, pour autant que non seulement elle est éloignée des sens, mais aussi contraire, tellement qu'elle annihile les choses non seulement quand l'âme est élevée par-dessus elles, mais même quand elle est parmi elles et les regardant non autrement que si elle ne les regardait point.

D'où aussi nécessairement advient la continuation de cette annihilation, qui est la seconde perfection de cette annihilation active, lesquelles perfections de force et continuation ne sont pas si parfaitement en l'annihilation passive, qui toujours attend (comme est dit) l'actuel trait de Dieu.

Beaucoup y a qui connaissent et pratiquent la passive, mais l'active est tellement sublime, subtile et si éloignée, voire et [et même] contraire aux sens que je ne sais s'il s'en trouve deux entre deux mille qui la pratiquent naïvement<sup>130</sup>, à faute de laquelle pratique, incontinent qu'ils font quelque œuvre corporelle ou spirituelle, comme l'étude, etc., ils sont déboutés<sup>131</sup>, abattus, distraits et rués jus<sup>132</sup>, et vivent ainsi toujours en pauvreté.

Ces deux annihilations servent aux deux amours, à savoir fruitive et pratique, qui contiennent toute la vie spirituelle. A la fruitive sert la passive, et à la pratique l'active. Car comme ainsi soit que ces deux amours ne sont jamais parfaits que de l'une ne soit fait l'autre, [jusqu']à ce qu'ainsi en l'amour pratique on puisse jouir de Dieu, tout ainsi qu'en la fruitive, il faut nécessairement que cette annihilation active entrevienne<sup>133</sup> pour assoupir les actes de cet amour pratique, qui autrement seraient obstacles de telle fruition, et comme un entre-deux entre Dieu et l'âme.

---

<sup>129</sup> *trait* : attraction.

<sup>130</sup> *naïvement* : exactement.

<sup>131</sup> *déboutés* : poussés dehors.

<sup>132</sup> *rués jus* : abattus.

<sup>133</sup> *entrevienne* : se produise.

Donc comme l'annihilation passive anéantit toutes choses, ôtant tout sentiment d'icelles et les transportant ainsi en l'amour fruite, de même l'active les anéantit non moins quand elles demeurent (bien que non selon le sens) et ainsi les transporte au même amour fruite ; tellement que l'amour qui, sans cette annihilation active, serait seulement pratique, par icelle est fait fruite ; de sorte que, par cette annihilation active, on jouit continuellement de Dieu, soit qu'on opère ou produise des actes, ou non. Mais comme cette annihilation active n'est pas sensible, mais seulement spirituelle et supernaturelle, ainsi la fruition à laquelle elle nous transporte, n'est pas sensible, mais purement spirituelle et supernaturelle.

*12. En quoi consiste cette annihilation active, à savoir à s'égaliser à la passive, et en quoi sa pratique, à savoir en lumière et ressouvenance.*

La perfection de cette annihilation active consiste à s'égaliser à la passive en la passive annihilation et évanouissement des choses selon l'esprit, non selon le sens ; et ceci toujours, c'est-à-dire qu'alors elle est très parfaite, quand elle annihile aussi vraiment les choses que les sens comprennent comme s'ils ne les appréhendaient pas, et donne autant d'assurance et repos à l'esprit et union avec Dieu parmi elles, comme parmi celles qui sont totalement absorbées et annihilées, et parmi celles qui même n'ont jamais été.

Car par ainsi quand on voit, on ne voit pas ; et quand on ouït, on n'ouït pas ; quand on goûte, flaire et touche, on ne le fait pas ; quand la partie concupiscible, irascible et raisonnable désirent, abhorrent ou choisissent quelque chose, elles ne le font pas, vivant ainsi en une perpétuelle mort, et mourant ainsi en une éternelle vie, et finalement ensevelis ainsi au triomphe de la victoire, comme ce vaillant capitaine Elzéare qui était enseveli en la gloire de sa victoire, quand oppressé dessous la bête qu'il avait tuée, y acheva ses jours<sup>134</sup>. Car cette bête est tout le monde sensible, en tuant lequel et l'annihilant l'on se tue et s'annihile-t-on quant et quant soi-même ; et ainsi est-on comme enseveli sous icelui : Et notre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu<sup>135</sup>.

Le sommaire de la pratique de cette annihilation consiste en deux choses, à savoir lumière et ressouvenance. La lumière est généralement pour toujours. La souvenance est pour nous relever, quand nous l'avons quelquefois oubliée et sommes distraits.

---

<sup>134</sup> 1. Macab. 6, 43.

<sup>135</sup> Col. 3, 3.

Touchant la première, cette lumière est une pure, simple, nue et habituelle foi, aidée par la raison, ratifiée et confirmée par l'expérience, et n'est sujette aux sens, n'y n'a aucune société ni commerce avec iceux, voire leur est contraire, et a sa résidence in apice animae [en la plus haute partie de l'âme], et contemple Dieu sans aucun moyen ou entre-deux.

Je dis qu'elle est « pure » pour exclure l'aide des sens, tellement qu'en vain cherche-t-on l'appui ou assurance d'iceux, auxquels il faut totalement renoncer. Premièrement, pour ce qu'on ne peut avoir toujours l'aide de sensible dévotion, mais cette foi doit être toujours. Secondement, pour ce que, quand on l'a, elle n'est assurée, mais incertaine et flottante ; mais cette foi ne doit être flottante. Et non seulement il faut totalement renoncer aux sens, mais aussi les totalement anéantir, pour ce que les sens sont faux et mensongers, nous faisant accroire que les choses sont ; mais au contraire cette foi doit être vraie, les annihilant. Les sens sont ténébreux, nous faisant vivre en eux, mais au contraire cette foi doit être lumineuse, nous faisant vivre en esprit.

Secondement, je l'appelle « simple » pour exclure toute multiplicité de ratiocination, comme étant fort contraire à cette pureté de foi. Premièrement, pour ce qu'elle la rend humaine ; mais elle doit être divine. Secondement, pour ce qu'elle fait produire des actes, et par conséquent cause l'être, non l'annihilation. Troisièmement, elle cause des entre-deux et nuages entre Dieu et l'âme.

Troisièmement je dis « habituelle » où il y a un grand concept et bien à remarquer, à savoir qu'elle doit être continue, sans intermission ou relâche, pour ainsi sans cesse voir cet abîme de rien et de tout. Ce que bien qu'il semble difficile, ce néanmoins se peut faire pour deux raisons : l'une est que, tout ainsi que l'Ange qui est en terre, est toutefois au ciel pour l'habitude qu'il a à sa place au ciel, ainsi cette lumière et foi, bien que quelquefois elle ne voit actuellement ce rien et ce tout, ce néanmoins elle les voit par cette habitude qu'elle a de le voir. Et tout ainsi comme l'Ange en un clin d'œil monte au ciel, ainsi cette lumière et foi, en un clin d'œil, revient à l'actuelle contemplation de Dieu et de ce rien. Et comme l'Ange, depuis qu'il est ainsi monté en sa place, y est non dès alors, mais dès le commencement, ainsi cette lumière, dès qu'elle voit actuellement ce mystère, le voit non dès alors, mais dès le commencement, c'est-à-dire comme si jamais elle n'en eût été distraite.

La deuxième raison est que, tout ainsi comme la charité, qui est propre à la volonté, opère et aime quand même elle ne le fait actuellement, mais virtuellement, ainsi cette lumière et foi, qui est

propre à l'entendement, opère et voit ce mystère quand même elle semble l'oublier et en être distraite.

Quatrièmement, je dis « aidée de la raison », à savoir du premier point susdit appelé connaissance, qui est fondée sur la raison, philosophie, Docteurs, Ecriture et exemple, comme là est montré. Toutes lesquelles preuves se réfèrent à ce mot de raison, dont cette foi s'aide ; à quoi n'est contraire ce que dessus est dit, que cette foi exclut toute ratiocination, car là j'entends du deuxième point, à savoir de la pratique de l'annihilation, qui doit être vide de toute telle multiplicité de discours, mais ici j'entends du premier point, à savoir de la connaissance, qui s'aide de cette raison et ratiocination.

Cinquièmement, je dis « confirmée par l'expérience », à savoir quand l'âme abîmée [engloutie] et tirée en Dieu en ce gouffre se voit réduite à rien, car par ainsi sa lumière et foi est grandement augmentée, de sorte qu'il lui est fort facile toujours après de croire à cette annihilation et, par cette lumière, de s'y enfoncer.

Sixièmement, je dis « qu'elle n'est sujette aux sens, etc. ». La raison est que tout ainsi que l'entendement n'est sujet à aucun organe, ainsi n'est cette lumière, qui appartient à cet intellect, et par conséquent n'est sujette aux sens, puisque nulle puissance de l'âme ne peut sentir sans son propre organe.

Septièmement, je dis que « cette foi et lumière est contraire aux sens », pour ce que même ils combattent *ex diametro* [diamétralement], l'un niant ce que l'autre affirme, les sens disant que telle ou telle chose est, et au contraire cette foi disant qu'elle n'est pas.

Huitièmement je dis qu'elle réside *in apice animae* [en la plus haute partie de l'âme], pour être la place la plus éloignée du sens et la plus proche de Dieu, et toute la fin, hauteur et comble de l'âme.

Neuvièmement, je dis « qu'elle contemple Dieu sans aucun entre-deux » pour n'être empêchée, mais totalement affranchie et délivrée des sens et de toutes choses sensibles.

Touchant le deuxième point, cette ressouvenance est une inspiration, un éclaircissement, un attouchement ou un élanement de la lumière divine, qui donne sur l'âme, et qui plus soudain et plus vite qu'un éclair, la frappe et la réveille, et fait voir où elle est, à savoir entre les bras de son Epoux. Et ainsi, par cette ressouvenance, l'âme se relève, quand elle semble distraite. Je dis : quand elle semble distraite, non pas quand elle l'est, comme est montré dessus, parlant de la foi habituelle.

Et notez premièrement que je l'appelle « ressouvenance », non introversion, pour deux causes : l'une est pour ce que l'introversion importe acte, dont cette ressouvenance n'en a rien ; l'autre est pour ce que cette introversion importe et présuppose extroversion et

distracted, ce que ne fait cette ressouvenance, pour ce qu'elle annihile tout ce qui pourrait apporter distraction.

Secondement je l'appelle « ressouvenance » pour qu'elle n'est aucun acte de l'âme, mais l'opération de Dieu en elle, et ne vient pas d'elle mais de lui.

Troisièmement pour ce qu'elle ne change aucunement l'état de l'âme en la faisant approcher de Dieu ni Dieu d'elle, mais seulement la fait voir où et en quel degré et état elle est, à savoir en ce Tout.

Quatrièmement, pour ce qu'elle est vite et plus tôt faite qu'un acte.

Cinquièmement, pour ce que l'âme y est plus tôt qu'elle ne peut penser, et même avant qu'y penser, comme est dit, pour l'habitation de sa foi et lumière.

Voilà donc les deux points par lesquels on pratique cette annihilation active, le premier desquels sert pour la continuer, l'autre pour se relever, quand il semble qu'on a perdu telle continuation.

### *13. Des imperfections ou empêchements de cette annihilation active.*

La pratique de cette annihilation se verra encore plus clairement par ses imperfections et empêchements, desquels allons parler.

Et premièrement est une imperfection de douter de la vérité de la vraie présence de Dieu, ou bien de le croire à demi, ou bien de le croire comme d'une croyance négligente et comme endormie.

Secondement, de ne vivre selon cette croyance, c'est-à-dire s'amuser aux choses en les estimant comme quelque chose, et de ne s'éveiller à contempler et continuellement embrasser cette beauté et gloire de son Epoux, que non seulement il reconnaît être présent, mais uniquement présent, sa présence faisant annihiler et évanouir toutes choses.

Troisièmement, de croire aux sens, et les laisser dominer sur la lumière, raison et foi, ou les aucunement écouter, vu qu'ils sont mensongers, vu que la mort entre par eux, vu qu'ils sont les fenêtres d'icelle, que la vie ne peut entrer par eux, qu'ils sont le parti contre lequel on combat pour les annihiler, et pour ce ne doivent être écoutés en leur cause propre, mais amortis<sup>136</sup> et anéantis ; finalement vu que cette vie est par-dessus tous sens.

Quatrièmement, de fuir quelque œuvre<sup>137</sup> nécessaire intérieur ou extérieur, craignant la distraction. Car ici se voit l'erreur et ténèbres

---

<sup>136</sup> *amortis* : détruits.

<sup>137</sup> *œuvre* = travail.

de telle personne, et l'imperfection de son annihilation, qui pense que telle chose soit là où elle n'est pas ; et à lui vraiment qui ainsi l'estime, elle est quelque chose et pourtant à craindre, mais si son annihilation était parfaite, elle ne serait rien, et pour ce point à craindre. Voire qui ainsi craint la chose, en reçoit double dommage et doubles ténèbres, à savoir de la chose qui lui est tournée en ténèbres et de la crainte qui par son émotion<sup>138</sup> lui cause obscurité. Là où ceux s'abusent qui, quand ils sont commandés à faire quelque chose, murmurent et s'excusent sous prétexte de s'adonner à l'esprit, et fuyant ainsi ce qu'ils disent chercher, à savoir Dieu qui est en telle œuvre, et causant un triple obstacle et ténèbres : premièrement l'œuvre, secondement la crainte d'icelle, troisièmement leur propre volonté et inobédience<sup>139</sup>.

Cinquièmement, est une grande imperfection de tacitement différer sa simple conversion à Dieu, comme on fait souvent quand on a en main quelque œuvre extérieur ou étude, etc., en pensant que, quand tel œuvre sera achevé, je me retirerai en Dieu. Car en ceci se trouvent deux imperfections : l'une que déjà l'on n'est pas uni ni annihilé en tel œuvre ; l'autre qu'il pense même qu'il ne le peut être durant icelui. Toutes deux sont erreurs et contre cette annihilation qui, étant pratiquée, ôte toutes choses d'une même façon et continuellement cause une parfaite union. Il y a aussi la sensualité, qui très secrètement demande être consolée par l'union sensible, ce qu'elle voit ne pouvoir être durant tel œuvre.

Sixièmement, est une très secrète imperfection de s'introvertir. La raison est que telle introversion présuppose l'extroversion, et qu'on était dehors, ce qui est directement contre cette annihilation, icelle nous faisant être toujours introvertis par le total absorbissement<sup>140</sup> de tout ce qui nous pourrait extrovertir ou distraire.

Elle est aussi imperfection pour ce qu'elle use d'un ordre renversé, à savoir en s'enfuyant de ce qu'elle devrait faire fuir et évanouir, à savoir toutes choses ; car quand l'âme s'introvertit, elle s'enfuit et a comme une certaine crainte des choses extérieures ; aussi d'autant plus qu'elle s'enfuit et a peur, d'autant plus leurs images s'impriment en elle. Davantage, elle leur donne le lieu et la place de Dieu, qui au lieu qu'il devrait être en tout lieu, tellement que sa vraie présence dusse faire évanouir ces choses, elle au contraire donne tant de lieu à ces choses, que leur présence fait évanouir Dieu.

---

<sup>138</sup> *émotion* : agitation.

<sup>139</sup> *inobédience* : désobéissance.

<sup>140</sup> *absorbissement* : absorption (néologisme).



En outre telle sorte d'introversion est quelque sensibilité, et même ne se contente-t-on pas et ne croit-on que l'on soit bien introverti, qu'on n'en ait eu quelque goût pour s'assurer.

Finalement cette introversion est tellement imparfaite que c'est toujours à recommencer, car en s'enfuyant ainsi des choses, incontinent qu'on est à faire quelque œuvre, on est derechef parmi elles, et ainsi toujours distrait, et ainsi à recommencer. Je dis donc qu'il ne faut pas s'introvertir pour ce qu'il ne faut jamais être extrovertis, vivant continuellement avec toute constance en cet abîme de l'Être de Dieu, et en la nihilité de toutes choses.

Septièmement, est une imperfection de faire différence entre le sentir et non-sentir, c'est-à-dire que, quand on sent et expérimente par lumière particulière ce Tout et ce rien, à savoir que Dieu est tout et que la créature n'est rien, il ne le faut non plus croire que quand on n'a pas telle lumière ; ni moins quand on n'a pas telle particulière lumière, que quand on l'a, dont il arrive que, quand par quelque grande attraction on est tiré profondément en Dieu, on croit très assurément qu'il est tout, pour ce qu'on le voit, et que toutes autres choses ne sont rien, pour ce qu'on les voit absorbées en cet abîme ; mais quand on est laissé en aridité sans aucun goût, ils pensent tout autrement. En cela donc, beaucoup faillent, faisant ainsi Dieu plus grand, plus parfait en un temps qu'en un autre, et les créatures plus quelques fois qu'un autre. La raison [est] pour ce qu'ils jugent non selon la lumière de la foi et de la raison, mais selon l'appréhension des sens.

Huitièmement, est imperfection de prendre la susdite souvenance comme acte, ou mouvement propre ou chose active de son côté, pour ce qu'ainsi elle empêcherait la vraie contemplation ; mais [il] la faut prendre comme une opération et mouvement de Dieu, et Dieu même à celle fin que jamais rien n'entrevienne entre Dieu et l'âme.

Neuvièmement, est une imperfection de ne [pas] se contenter de cette très simple ressouvenance. Et la raison est pour ce que tout ce que l'on fait après en scrutinant<sup>141</sup>, désirant et s'introvertissant, tend à la multiplication et être, non à la simplification et non-être. En quoi on s'abuse beaucoup puisque toujours on va cherchant davantage, tantôt en chassant les choses que déjà on devrait savoir être rien, tantôt en cherchant Dieu, que déjà on devrait croire être plus près de nous et plus nous que nous-mêmes. Et d'autant plus qu'ainsi l'on cherche et opère, d'autant moins on trouve pour la grande multiplicité et mouvement de l'âme. Et au contraire, d'autant moins qu'on y cherchera et opérera en se contentant de

---

<sup>141</sup> *scrutinant* : examinant attentivement.

cette nue et simple ressouvenance, d'autant plus on verra Dieu, pour la simplicité et sérénité de l'âme.

Finalement, est imperfection de ne pratiquer continuellement et sans cesse cet exercice, à savoir de ce Tout et de ce rien, laquelle est ordinaire à beaucoup qui l'interrompent et coupent le fil de cette habituelle annihilation à tout acte, émotion, œuvre et mouvement qui se présente, et ceci pour ce qu'ils marchent selon le sens et non selon la nue foi : ils ne peuvent, dis-je, voir ce Tout au Créateur, ni ce rien à la créature.

Le remède de toutes ces imperfections est manifeste, à savoir pour demeurer continuellement en cette annihilation, lumière et ressouvenance, selon qu'il est déclaré au chapitre précédent.

Ici est à noter que, comme en la volonté intérieure, il ne faut plus retourner à l'extérieure, mais faire toutes ses œuvres en la volonté intérieure : ainsi étant arrivé à cette superéminente, ne faut retourner ni à l'une ni à l'autre, mais continuellement vivre en icelle, y rapportant toutes ses œuvres, les faisant et spirituellement, voire et les consommant comme est montré en icelle, par le moyen de cette annihilation.

Nous n'entendons point quand nous disons qu'il ne faut retourner à la volonté extérieure qu'il faille mépriser les œuvres extérieures (car même avons averti de cette tromperie<sup>142</sup>) mais entendons qu'on les spiritualise et annihile à mesure qu'on les fait.

En outre, il faut choisir l'un ou l'autre de ces moyens, qui sera plus convenable à son esprit, sans s'empêcher<sup>143</sup> de tous deux, dont le deuxième est le plus parfait, et ce principalement en l'annihilation active.

*14. Qu'il ne faut pratiquer ces deux annihilations, l'une au temps et lieu de l'autre, mais chacune en son propre temps et lieu. Quel est le temps et lieu de l'une et de l'autre. De trois sortes d'opérations. De la vraie et fausse oisiveté, avec leurs différences et marques pour les connaître.*

Ces deux annihilations se doivent pratiquer chacune en son temps et lieu propre, et non l'une au temps et lieu de l'autre. Or, pour savoir le lieu propre de l'une et de l'autre, il faut se souvenir que, comme est touché au chapitre 11, ces deux annihilations servent aux deux amours, à savoir la passive à l'amour fruitif, c'est-à-dire à l'introversion, nue contemplation et fruition de Dieu, l'active à

---

<sup>142</sup> En I, 5.

<sup>143</sup> *s'empêcher* : s'embarrasser.

l'amour pratique, c'est-à-dire à l'extroversion vigoureuse et fidèle opération, soit corporelle ou spirituelle.

Tellement que le propre lieu de l'annihilation passive est quand il est question de l'amour fruitif, pour ce qu'elle réduit à rien tout mouvement et toutes opérations, et fait évanouir toutes formes et images, faisant ainsi jouir de Dieu.

Le propre lieu de l'annihilation active est quand il est question de l'amour pratique, car par icelle comme par une transcendance d'esprit, comme est montré, sont réduites à rien toutes œuvres, actes et opérations, tant du corps que de l'esprit, de sorte que, sortant ainsi sans sortir, opérant sans opérer, étant, sans sortir de son rien, vivant et toutefois mort, on fait de l'amour pratique l'amour fruitif, et de la vie active la vie contemplative, et jouit-on autant de Dieu selon la nue foi en l'opération et activité, comme au repos et oisiveté, ce qui est le sommet et comble de perfection : voilà les propres lieux de ces deux annihilations.

Ceux donc font mal qui les déplacent et renversent leur ordre, usant de l'annihilation passive en assoupissant leurs actes et opérations (comme font quelques-uns) quand il faudrait fidèlement opérer par amour pratique, et usant de l'annihilation active (comme font beaucoup) en produisant des actes quand il les faudrait assoupir et jouir de Dieu par amour fruitif. Car les premiers tombent en une fausse oisiveté, les autres en une préjudiciable activité. Les uns, par une extrémité de repos, font mal leur devoir, les autres, par une extrémité d'opérer en vain, pensent ainsi jouir de Dieu.

Or pour réconcilier ces deux extrémités et obvier à ces deux fautes après avoir montré leur propre lieu, il convient montrer leur propre temps (à savoir de ces deux annihilations). Car bien que déjà nous ayons vu que le lieu propre de la passive est en l'amour fruitif, et de l'active en l'amour pratique, toutefois cela ne démontre pas le temps quand telle annihilation passive et son amour fruitif doivent avoir leur lieu, et quand l'active avec son amour pratique, à faute de laquelle connaissance on tombe aux susdits inconvénients. Et pour ce le faut ici déclarer.

Donc l'amour pratique ou opération est de trois sortes, à savoir extérieure, intérieure et intime : extérieure au regard des œuvres corporelles, intérieure en discours et études, intime en la rénovation d'opération en l'oraison.

Touchant l'opération extérieure ou œuvres corporelles, il les faut faire quand l'obéissance, l'obligation, charité ou discrétion<sup>144</sup> les exigent, le tout suivant la règle de la volonté extérieure ; et si suivant

---

<sup>144</sup> *discrétion* : discernement.

cette règle, ils ne sont pas nécessaires, ne faut sortir de l'amour fruitif pour les faire. Car bien que l'annihilation active réduise à rien toutes nos opérations, toutefois ne se faut donner tant de liberté, et à escient en faire des superflues. Car qui aime le danger périra en icelui<sup>145</sup>, et qui trop embrasse mal étreint. Même, il est impossible que celui qui ainsi sciemment fait des œuvres superflues, puisse pratiquer cette annihilation active. La raison est qu'il ne peut avoir cette ressouvenance, donnant ainsi une fausse liberté, et même se trompe d'autant plus dangereusement qu'il les passe ainsi légèrement sous ombre de cette annihilation, d'autant que l'affection<sup>146</sup> ou passion qui l'émeut à<sup>147</sup> ainsi opérer et parler superfluellement<sup>148</sup>, et est contre la susdite règle, lui ôte telle ressouvenance.

Mais si au contraire on ne veut faire telles oeuvres suivant la susdite règle, c'est une paresseuse oisiveté, d'autant plus dangereuse qu'elle est masquée du voile de contemplation.

Touchant l'opération intérieure, comme est l'étude, ratiocination, [etc.], il en faut faire selon que la nécessité nous dictera, sans que l'on en fasse de superflues, qui ne se font jamais sans passion, affection ou négligence. Et si l'on n'y donne ordre et prend garde, une grande immortification et dérèglement s'en engendrent et s'élèvent en notre cœur, s'y nourrissent et s'accroissent d'autant plus que moins on les découvre pour telles sous prétexte de perfection ou annihilation. D'où ensuit une pernicieuse et fausse liberté d'esprit, se laissant aller à toutes sortes de pensées superflues, vaines imaginations et frivoles discours ; et ainsi est faite ouverture à toute passion comme orgueil, estime de soi-même, soupçon, jugement et mépris du prochain, vaine joie, tristesse, crainte, ire, courroux, envie, et tout malheur, sans qu'on en fasse grand compte par sa stupidité<sup>149</sup> et insensibilité au mal, comme ayant perdu la syndérèse<sup>150</sup> de conscience.

Mais si on trouve que, suivant ladite règle, il soit la volonté de Dieu que ainsi l'on discoure, étudie, etc., et toutefois on le refuse, c'est une paresseuse pusillanimité, encore que palliée du manteau de piété et prétexte de s'adonner à l'esprit.

---

<sup>145</sup> Eccl. 3, 7.!

<sup>146</sup> *affection* : attache de l'âme à quelque chose (péjoratif).

<sup>147</sup> *l'émeut à* : la pousse à.

<sup>148</sup> *superfluellement* : en vain.

<sup>149</sup> *stupidité* : apathie.

<sup>150</sup> *syndérèse* : remord de conscience.

Touchant l'opération intime, comme la rénovation d'opération à nos prières, il la faut produire alors seulement quand, à faute de secours divin, ou vigueur et vivacité d'esprit, ou à cause de tépidité<sup>151</sup>, ou endormissement de nature, l'âme s'abaisse et devient assoupie et comme endormie, et ainsi oublie cet objet béatifique. Mais tandis que par l'attraction ou inaction de l'Epoux, ou par une vigueur et vivacité d'esprit, ou même par adhésion à simple ressouvenance, on peut demeurer uni avec Dieu en l'amour fruitif, il ne faut pas laisser cette annihilation passive et cet amour fruitif qui en dépend, pour sortir à l'annihilation active et amour pratique par actes ; bien que cette union ou ressouvenance en l'amour fruitif soit si nu et insensible que l'on n'ait nul sentiment, consolation, ni nulle autre assurance ou satisfaction de nature.

Et c'est ici la vraie oisiveté, où est l'épreuve de la fidélité, et où l'âme est constituée en la vraie pauvreté, et patience d'esprit, et résignation essentielle. C'est ici où est le dernier épuisement<sup>152</sup> de tout ce qui est d'humain dans l'âme. C'est là où est la parfaite mort et la pleine victoire, et où l'on rend l'esprit à Dieu, et finalement où l'homme est rendu divin ; d'autant que par telle constance et mort, Dieu vit et règne en lui, y opérant toutes ses oeuvres.

Par cette oisiveté et cessation d'opération, on est constitué en une parfaite abstraction et dénudation d'esprit, où l'âme chasse loin tous vices et impuretés, et où sont pratiquées toutes les vertus et perfections, bien que essentiellement et sans multiplicité d'actes particuliers. Car là y a une merveilleuse vigilance et garde de cœur, qui ne peut laisser entrer non seulement aucun consentement ni délectation, mais aussi nulle pensée ou sentiment du péché, comme étant contraire à cette oisiveté ou annihilation passive ; tellement que toutes les passions y sont apaisées, et toutes les affections mortifiées, et tous les mouvements arrêtés. Là est l'amour réglé, le désir réfréné, la joie modérée, la haine amortie, et la tristesse mitigée ; la vaine espérance y est éteinte, le désespoir rebuté, la crainte chassée, l'audace réprimée, l'ire apaisée, et en somme tout dérèglement de l'âme y est dressé et réformé. Et si la moindre passion, affection, ou dérèglement ou pensée oiseuse y est, il n'y a plus parfaite oisiveté ni annihilation passive.

Touchant les vertus, quelle humilité est-ce d'ainsi s'anéantir, quelle patience d'ainsi attendre, quelle constance d'ainsi persévérer, quelle longanimité d'ainsi profondément souhaiter, et quelle pureté de cœur de s'ainsi simplifier ! Et finalement quelle foi est si vive, quelle espérance si ferme, quelle charité si ardente, que celle qui se trouve

---

<sup>151</sup> *tépidité* : tiédeur.

<sup>152</sup> Cf. latin *evacuatio* : le fait de vider complètement.

en cette annihilation ou oisiveté ! Bien que toutes ces vertus, comme absorbées en la divinité, s'y pratiquent essentiellement, comme en leur source et fontaine, plutôt qu'actuellement, selon qu'en dit quelque bon docteur moderne<sup>153</sup>.

Ceux donc font mal, lesquels quand ils n'ont [pas] quelque union perceptible et expérimentale se reculent de cette annihilation, mort et expiration<sup>154</sup>, retournant et rentrant en eux-mêmes, en reprenant leurs propres actes, sans patienter en cette oisiveté, langueur et pauvreté d'esprit. Le plaisir de Dieu, ni son parler purement spirituel, ni son illumination essentielle ou supercéleste, bien que seulement en icelle annihilation ou oisiveté, expiration et mort, se trouvent cette essentielle connaissance et pure vision de Dieu. Tellement que, se reculant en cet endroit, et rentrant ainsi en eux mêmes, ils s'éloignent de toute connaissance pure, supercéleste, et de toute union, supernaturalisation et transformation en Dieu, vivant ainsi toujours en eux-mêmes, en leur propre sens et vieil homme : ce qui est encore clairement montré par toutes les raisons mises au troisième chapitre, prouvantes que nuls actes propres ou opérations<sup>155</sup> humaines peuvent produire cette transformation et union divine, mais la seule annihilation.

Mais ces personnes, pour mieux satisfaire en cet endroit à la nature et sensualité, se contentent de se laisser tromper d'un prétexte de vertu, disant qu'il faut coopérer avec Dieu en cette annihilation et qu'il ne faut être oiseux, la vérité étant qu'en cette oisiveté on est moins oiseux, comme dessus est dit, que moins nous y opérons, et d'autant plus que telle opération est spirituelle et ressemblante à celle de Dieu, et éloignée du sens et de l'opération ordinaire, laquelle, comme est prouvé au susmentionné chapitre troisième, ne peut immédiatement unir l'âme à Dieu.

Mais [quoi] que ces personnes prétendent, si elles regardaient bien le fondement de leur âme, elles trouveraient que c'est l'amour propre, infidélité, pusillanimité, propre recherche et impatience d'esprit, qui les font ainsi sortir de cette annihilation, bien que la nature se couvre du prétexte de vertu. Et [il] s'en trouve quelques-uns, lesquels par cette tromperie ont demeuré longues années comme à la porte de perfection, sans jamais entrer, d'autant qu'au lieu d'entrer en Dieu par cessation de leur propre opération et annihilation d'eux-mêmes, ils sont rentrés en leur terre et en leur nature par une rénovation de leurs propres actes et opérations

---

<sup>153</sup> Probablement Harphius.

<sup>154</sup> *expiration* : le fait d'expirer.

<sup>155</sup> *opérations* : façons d'opérer.

humaines ; mais étant avertis de ce point, ils sont facilement entrés en cette porte.

Mais bien que la plupart des personnes spirituelles donnent dans cette extrémité, il est toutefois possible d'en trouver d'autres qui sont en l'autre extrémité d'oisiveté, prenant l'extrémité pour le moyen, et la fausse oisiveté pour la vraie, et pour ce, semble ici nécessaire d'en parler, et de la différence de l'une et de l'autre.

L'oisiveté donc fausse est un repos en la nature et non en Dieu, en laquelle on n'opère ni en la nature ni en Dieu ; et diffère de la vraie et bonne en ce que la fausse est oisiveté, mais non annihilation, nourrissant en elle un grand amour propre. La bonne oisiveté est une totale annihilation, consumant tout l'homme. L'une est détournée de Dieu et réflécsée<sup>156</sup> sur soi ; l'une [l'autre] est détournée de soi, et réflécsée et adressée en<sup>157</sup> Dieu. L'une désire consolation et soulas<sup>158</sup>, l'autre uniquement Dieu. L'une est la mort ou annihilation imaginaire, l'autre réelle et de fait. Et ainsi l'une est fort prompte à rentrer au vieil homme et en son propre vouloir, l'autre se méprise tout à fait. De l'une on fait la fin et but pour reposer en icelle, de l'autre on fait le moyen pour par icelle reposer en Dieu. L'une fait l'âme stépide<sup>159</sup>, ténébreuse et ignorante de vertu, l'autre fait le contraire. L'une élargit et rend grossière et endormie la conscience, et insensible de ses fautes et imperfections ; l'autre la rend délicate, découvrant et sentant ses moindres dérèglements. L'une rend la personne impatiente et triste quand il en faut sortir pour faire les œuvres d'obédience<sup>160</sup> et charité, l'autre la fait être résignée et joyeuse. L'une est immortifiée et cache plutôt ses imperfections qu'elle ne les mortifie, comme se voit en leur vie hors de telle oisiveté. L'autre est mortifiée, arrachant par la racine et du fond du cœur ses imperfections. Finalement l'une enorgueillit et fait avoir bonne estime de soi, l'autre humilie et fait qu'on se méprise.

Pour conclure, l'une est sans adhésion aucune et ressouvenance de Dieu, et s'arrêtant finalement en ce repos, se délibère<sup>161</sup> de ne produire jamais aucune action, encore qu'on se voit abattu et en la pure nature. L'autre a toujours au moins quelque petite adhésion ou ressouvenance de Dieu, encore que bien spirituelle, et a ce jugement

---

<sup>156</sup> *réflécsée* : réfléchie (reflected, anglicisme).

<sup>157</sup> *adressée en* : dirigée vers.

<sup>158</sup> *sonlas* : plaisir.

<sup>159</sup> *stépide* : stupide.

<sup>160</sup> *obédience* : obéissance.

<sup>161</sup> *se délibère* : se propose.

et délibération de se relever par opération si d'aventure on se voyait déçu [déchu] et tombé en la pure nature par un assoupissement des puissances et endormissement des fonctions de l'âme.

Voilà les différences de ces deux oisivetés, et marques pour connaître l'une de l'autre, et surtout la dernière est propre à cet effet, qui est une différence de marque fort claire et manifeste, et peut servir pour toutes les autres. Notez ici toutefois que, pour quelque peu d'oubliance de Dieu en ce repos, qui souvent par fragilité arrive, il ne faut pas s'en décourager et rejeter le tout comme fausse oisiveté, mais seulement *pro tanto* et non *pro toto*, c'est-à-dire pour le temps qu'on a ainsi oublié Dieu, et non pour le reste. Et la faut corriger par vigilance et non rejeter par pusillanimité.

Voilà donc les trois sortes d'opérations, ou trois sortes d'amour pratique : extérieure, intérieure, et intime ; et comme chacun a ses deux extrémités et son moyen, à savoir le trop tôt opérer, qui est la fausse liberté, le trop tard d'opérer, qui est la fausse oisiveté, et l'opérer au dû temps, qui est la sainte activité, étant pratiquée toujours par son active annihilation comme dessus. Et quand il n'est le temps de sortir à telle activité et amour pratique par l'annihilation active, il faut perpétuellement demeurer en l'union et amour fruitif par l'annihilation passive. Par ainsi donc se voit ici le propre temps de ces deux annihilations, comme ci-dessus avons montré le propre lieu.

*15. La manière d'opérer par les trois sortes d'opérations, extérieure, intérieure, et intime, où est montré la réduction de la vie active et contemplative à la vie superéminente ; et la pratique des deux premières volontés en la troisième.*

Ayant donc trouvé le lieu et temps, où et quand il faut opérer, il faut ici montrer la manière, comment il faut ici opérer. Et ayant trouvé trois sortes d'opérations ou d'amours pratiques avec leur propre lieu et temps, il faut ici trouver la façon et manière d'opérer d'une chacune.

Et premièrement, touchant l'opération extérieure et intérieure, lesquelles bien que leur lieu et temps soit de même en cette volonté essentielle qu'en la volonté extérieure, suivant la règle des choses commandées, défendues et indifférentes, soit corporelles, soit spirituelles, - laquelle règle il ne faut jamais laisser sous aucun prétexte de perfection, - nonobstant, la manière d'opérer en est autant éloignée que cette vie et volonté superéminente est plus sublime qu'icelle extérieure et active ; d'autant qu'étant en cette troisième, il faut faire en icelle les opérations de la première, sans toutefois descendre ou retourner en arrière à icelle volonté première.



Donc, quand il est question de l'amour pratique et opération extérieure, comme les oeuvres et exercices corporels, ou de l'amour et opération intérieure, comme [la] vertu, l'étude, [la] résistance en [au] péché, tentation, passion, affection, etc., il ne les faut pas faire comme en la première volonté, à savoir avec l'objet de la volonté extérieure, ou pour ce que Dieu le veut, mais avec l'objet de la volonté essentielle, à savoir l'essence divine, ou pour ce que Dieu est, comme connaissant vraiment qu'ainsi faisant on donne lieu à Dieu, qui ainsi reluera en lui, et qu'en faisant le contraire par sa propre volonté et ténèbres, il [on] ne jouira de Dieu ni verra cette essence.

Tellement que, quand on fait quelque bon œuvre extérieure, ou qu'on embrasse quelque vertu, ou résiste à quelque vice ou passion, il faut faire non pas en dressant quelque intention, mais en connaissant très assurément, très simplement et très purement qu'ainsi Dieu sera ; mais [qu']en faisant le contraire, lui-même serait, et Dieu ne serait pas, quant à lui ni pour lui ; et non seulement quant à lui, mais aussi quant à Dieu même autant qu'il a pu ; d'autant que par son péché et propre volonté anticipant sur l'être de Dieu, il s'est levé<sup>162</sup> soi-même, faisant ainsi son Dieu et idole de soi-même, de son péché et de sa passion.

Et notez que je ne dis qu'en faisant telle et telle chose, Dieu sera là, c'est-à-dire en icelle chose, ni alors, ni en tel temps, mais simplement que Dieu sera là : raison est que ce mot essence, ou Dieu, *abstrahit ab hic et nunc*<sup>163</sup>. Tellement qu'il ne sera pas en tel bon œuvre, mais tout partout, comme très bien expérimente l'âme qui, par telle pratique, se voit emportée admirablement en cet être quasi tout par tout avec lui, et comme si toutes choses étaient fondues en icelui, et semble ne marcher plus sur la terre. Aussi je ne dis que l'âme verra Dieu alors, mais simplement qu'elle le verra, c'est-à-dire non pas comme dès alors, mais dès le commencement ou sans commencement, pour ce qu'en lui elle voit l'éternité sans fin ni commencement.

Davantage, d'autant que toute la vie active, comme la pratique des vertus et résistance aux vices, et aussi la vie contemplative sont réduites à cette vie essentielle, et par ainsi sont pratiquées par ces deux points, Tout et rien, il faut autant soigner d'être ici toujours en ce Tout et en ce rien, comme aux autres deux vies d'être toujours en la volonté de Dieu et en notre abnégation, sachant que, quand nous perdons l'être de Dieu et trouvons nous-mêmes comme quelque

---

<sup>162</sup> *levé* : élevé.

<sup>163</sup> arrache d'ici et maintenant.

chose, nous faisons contre la volonté divine et la perfection, et selon notre propre volonté, vice et imperfection.

Voilà pourquoi il ne faut [pas] faire peu d'état de ce tout et de ce rien, principalement quand il est question de faire quelque chose de vertu ou perfection, et de fuir quelque vice et imperfection. Et [il] ne faut [pas] se laisser aller à ses affections et dérèglements sous prétexte de l'annihilation active, pensant en icelle les annihiler, car il ne se peut faire, puisque la même affection, passion, dérèglement et faux être, est l'absence du vrai être. De sorte que c'est chose aussi impossible d'être sciemment dérégulé et ensemble annihilé, que c'est chose possible d'être et ensemble de n'être point, puisque même en étant passionné, on est, ce qui s'oppose diamétralement au non-être et annihilation. Telle annihilation donc n'est qu'en feintise<sup>164</sup> et non en vérité, et ne sert de rien sinon *de couvrir leur péché par excuse*<sup>165</sup>.

Mais ceci s'entend de la passion ou tentation à laquelle on consent. Car pour celles auxquelles par la raison on ne consent point, et qui toutefois par sentiment demeurent en l'âme, il les faut toujours annihiler par l'annihilation active, et ainsi n'y reconnaître autre que ce Tout, comme en la première partie on ne reconnaissait autre que la volonté de Dieu. Et notez que si réellement on repousse tous vices et passions par son rien et par l'être de Dieu, finalement on remportera l'absolue et pleine victoire de [sur] la tentation, et sera-t-on si stabilisé<sup>166</sup>, consolé et confirmé en cette pratique qu'on trouvera beaucoup plus de contentement à ce ainsi mortifier que jamais on ne sentait à suivre sa propre volonté et affection, pour ce qu'ainsi opérant, toute la peine, contradiction, fâcherie, qu'on sentait en renonçant à son vouloir et affection, est, *ipso facto*, sur le champ et sans aucun délai, changées en joie, en consolations, possédant pour soi-même non quelque grâce ou vertu, mais Dieu même pour lequel uniquement il [on] s'est ainsi renoncé.

Par ceci donc se voit la manière de l'opération extérieure et intérieure, à savoir qu'elle se doit pratiquer non en la volonté ou suivant la volonté extérieure, mais par et en l'essence de Dieu et volonté essentielle. Non qu'il faille mépriser ou omettre les choses extérieures, mais il les faut faire avec perfection, en spiritualisant les choses corporelles et réduisant ainsi la vie active à la contemplative, et la volonté extérieure et intérieure à la troisième et l'essentielle, et ceci en remarquant le lieu où, le temps quand, et comment et la manière comme il faut opérer, comme aux deux derniers chapitres est montré.

---

<sup>164</sup> *feintise* : dissimulation.

<sup>165</sup> Ps. 140, 4.

<sup>166</sup> *stabilisé* : établi.

Quant à la volonté intérieure et de son opération je n'en parlerai pas, tant pour ce qu'elle est pour la plupart comme les effets de la première, qu'aussi pour ce qu'elle est parfaitement contenue en ces deux, comme le moyen en ses deux extrémités.

Or ayant vu la manière de l'amour pratique ou opération extérieure et intérieure, il reste maintenant l'opération intime, laquelle se fait en l'oraison quand l'âme, comme est susdit, se voit du tout<sup>167</sup> abattue et sans ressouvenance de Dieu. Combien cette opération doit être pure, simple, spirituelle et éloignée du sens, son nom et épithète d'infinité<sup>168</sup> le démontre assez : car puisque l'intimité et pureté, ou spiritualité en cet endroit n'est qu'une même chose, il s'ensuit que comme rien n'est si intérieur que ce qui est intime, aussi que rien n'est si pur, ni spirituel.

La raison pourquoi cette opération doit être si simple et pure, est à celle fin qu'elle n'éloigne trop l'âme de l'union et amour fructif, et ne s'approche trop de la nature, et ne l'abatte par trop en elle-même, mais qu'au contraire elle l'approche et remette immédiatement à l'union, et nous jette en l'essence de Dieu, nous éloignant de nous-mêmes et nous élevant par-dessus la nature.

Beaucoup de personnes font contre la règle de cette intimité d'opération, les unes toujours plus, les autres moins. Car il y en a qui ne cessent de produire de fervents actes et opérations naturelles, s'éloignant par icelles d'autant plus de la vraie union et essentielle contemplation qu'ils pensent ainsi s'en approcher ; et [ils] vivent d'autant plus en eux-mêmes et en la nature que plus ils pensent ainsi vivre en Dieu et en son essence, n'étant telle opération ni intime ni pure, mais extérieure et impure. Et ceux-ci non seulement font contre la pureté et intimité d'opération, mais aussi contre son dû temps, pour ce qu'ils opèrent toujours sans donner lieu à l'amour fructif.

D'autant y en a qui opèrent avec même violence et impulsion de mouvements naturels, mais non pas toujours, mais alors qu'ils se sentent assoupis et abattus. Ceux-ci font aussi contre l'intime pureté d'opération de cette vie, bien qu'ils observent le temps.

Finalement, il y en a qui, ainsi abattus, produisent des actes beaucoup plus subtils, mais non pas encore assez purs pour correspondre à la pure intimité ici requise, mais sentant trop le propre mouvement et force naturelle, et même le désir et satisfaction de nature.

---

<sup>167</sup> *du tout* : tout à fait.

<sup>168</sup> Justement corrigé par Orcibal en *intimité*.

Mais la plus pure et intime, la plus naïve et parfaite opération en cet endroit est, comme intime, une pure et simple ressouvenance de Dieu faite et pratiquée par pure et nue foi, de laquelle est parlé au douzième chapitre, étant icelle seule le vrai moyen de ces deux susdites extrémités de fausse oisiveté et dommageable activité, et icelle étant seule l'intime opération qui remet l'âme immédiatement à l'union et amour fruitif, et qui la jette en l'essence de Dieu. Car, d'un côté, elle s'oppose à l'oisiveté, endormissement et assoupissement de nature, éveillant toujours l'âme et la faisant attentive à son tout ; de l'autre côté, elle milite contre la dommageable activité, en tant qu'elle opère non par mouvement naturel, mais par vertu de la pure foi qui est surnaturelle et vertu infuse : non tant par l'homme que par ce Tout et par cette essence même qui, par son lustre, inspiration et lumière, la frappe et réveille, et quasi lui disant : « Me voici<sup>169</sup> ».

Les imperfections qu'on peut commettre contre cette pure ressouvenance, sont mentionnées au treizième chapitre, lesquelles peuvent toutes comprendre par ces deux, à savoir d'y ajouter ou diminuer. Car de diminuer, à savoir d'être moins occupé que par une pure et simple ressouvenance, est de tomber en l'une des extrémités d'oisiveté, pour ce qu'on ne saurait être moins occupé et attentif sans être assoupi et oisieux<sup>170</sup>.

D'ajouter aussi, à savoir par autres actes propres, comme voulant plus s'approcher de Dieu qu'il ne lui semble être par cette ressouvenance et nue foi. Car quiconque fait ainsi s'en éloigne d'autant, et tombe ou décline vers l'autre extrémité de dommageable activité, comme voit celui qui n'étant accoutumé d'opérer nuement par-dessus la nature par vraie et nue foi, et lequel ne trouvant ici son accoutumé appui de sentiment. Car tel ne se contentant de cette pure et nue ressouvenance, multiplierait ses propres actes, s'éloignant ainsi d'autant plus de cette essence que plus ainsi il la chercherait.

Si toutefois au commencement pour n'être accoutumé à telle pure opération, on fait davantage que la simple ressouvenance, il faut l'annihiler par l'annihilation active ; et de même, si cette ressouvenance semble à quelques-uns d'avoir quelque ressemblant d'actes. Si aussi au contraire on en fait moins qu'icelle, il faut se relever comme est dit par la même simple ressouvenance.

Et bien que je die que cette ressouvenance se doit prendre plutôt passivement et comme l'acte et lumière de Dieu, que non pas notre

---

<sup>169</sup> Isaïe 52, 6.

<sup>170</sup> *oisieux* : inactif.

opération, ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas quelque devoir de notre côté, non pas quelque acte naturel, mais par le lustre de la foi supernaturelle, non par quelques mouvements humains, mais par une adhésion et consentement à l'être et lumière de Dieu, prévenant et éveillant l'âme quand elle est aussi endormie et abattue. Et bien que je die qu'elle se doit prendre ainsi comme œuvre de Dieu, ce n'est pas à dire que nous ne puissions toujours faire et avoir cette ressouvenance quand nous voulons, vu que cette essence ou cette lumière est toujours de même façon présente, est présente à la porte et heurte<sup>171</sup>, et qu'icelle nue foi aussi par laquelle nous la voyons, [est] toujours dans l'âme et habituelle.

Par ainsi donc se voit l'opération intime, de sorte que, comme au chapitre précédent a été montré le propre lieu et temps, où et quand il faut exercer les trois sortes d'opérations en l'amour pratique, ainsi est ici montré la manière comment il les faut exercer. Et par ainsi se voit comment les deux premières vies se réduisent et se pratiquent en cette troisième, sans jamais descendre d'icelle.

Car comme le philosophe ne doit pas retourner en arrière à l'école et aux règles de grammaire, mais en la philosophie pratiquer la grammaire, aussi la personne spirituelle arrivée à cette vie superéminente ne doit pas descendre ou retourner en arrière aux deux premières vies, mais les doit parfaitement pratiquer en la dernière sans en sortir, non qu'il faille mépriser ou omettre les choses extérieures (car de cette tromperie avons assez souvent parlé), mais qu'il les faille faire avec perfection, c'est-à-dire en cette troisième vie et volonté, spiritualisant ainsi les choses corporelles, et faisant la vie active quant et quant être contemplative ; et ceci en remarquant le lieu où, le temps quand, et la manière comment il faut opérer, comme en ces deux derniers chapitres est montré.

Or pour dire<sup>172</sup> précisément et particulièrement quand on est apte à cet exercice, et quand à chacune partie d'icelui, c'est chose difficile, ou plutôt impossible, à raisons des diverses circonstances qui peuvent changer, ôter ou diminuer telle aptitude.

Car on doit considérer s'il y a beaucoup ou peu de temps qu'on est converti et qu'on pratique la vie spirituelle et parfaite.

Deuxièmement si la conversion a été ordinaire, et par la pure raison, ou bien si elle a été extraordinaire ou inaccoutumée.

---

<sup>171</sup> Apoc. 3, 20. Voir Tauler et Maître Eckhart.

<sup>172</sup> Cette conclusion se retrouve à la fin du chap. 20 de l'édition Orcibal (et avant le sommaire de toute la pratique) puisque le *Traité de la Passion* de la version « officielle » de 1610 est intercalé à cet endroit.

Troisièmement si la personne est naturellement d'un esprit de constance, ou bien légère, soudaine<sup>173</sup> et volage.

Quatrièmement si elle est fervente ou tépide<sup>174</sup>.

Cinquièmement si elle est simple ou subtile.

Sixièmement si elle est seule ou près de maître ou directeur.

Et selon ses conditions et aptitudes, il faut entreprendre l'exercice, et passer de l'un à l'autre partie. Autre reigle particulière on ne saurait donner sinon en général, savoir est que la première [partie] est pour ceux qui se doivent exercer en la vie active, la seconde pour ceux qui sont aptes à la vie contemplative, et la troisième pour l'esprit qui est propre à la vie suréminente. Fin de la troisième partie<sup>175</sup>.

Quelques extraits d'une lettre adressée à Jean-Baptiste de Blois (-1609), frère capucin dont toutes les paroles « étaient efficaces et spirituelles, de manière qu'il était aimé d'un chacun », peuvent contribuer à éclaircir ce que Benoît entendait par « volonté de Dieu » :

### ***LETTRE CONTENANT LA RÉPONSE A UN DOUTE TOUCHANT L'OBJET DE LA VOLONTÉ DE DIEU.***

Vous dites qu'il y a grande différence entre Dieu et sa volonté, de ma part je ne connais point telle différence, car je pense qu'autant qu'on voit cette volonté essentielle seulement en Dieu, autant voit-on Dieu, et ce comme une chose non diverse, car en Dieu n'est autre que Dieu.

#### §

...au commencement cette volonté semble extérieure, puis après intérieure et finalement essentielle, non qu'elle soit en elle variable et différente, mais cela vient de nous, qui la contemplons aussi selon notre lumière, laquelle est petite...

---

<sup>173</sup> *soudaine* : trop prompte.

<sup>174</sup> *tépide* : tiède.

<sup>175</sup> Suit un « *Examen pour la troisième partie*. Que l'âme s'examine [...] contre l'enseignement du quatorzième chapitre. Si pour la brièveté quelque chose en cet examen semble obscure, il en faut chercher l'intelligence dans le livre et chapitre coté, d'où elle est tirée. *Fin de l'Examen de la troisième partie*. » Cet examen constitue le chapitre 21 de l'édition Orcibal. Bien évidemment nous ne donnons pas l'ajout « *Touchant la Passion* ».

## §

Il faut donc savoir que cette volonté extérieure est semblable à la rivière qui coule en la mer, car ainsi cette volonté porte notre âme en Dieu, et comme l'eau de la rivière n'est appelée la mer, bien qu'elle soit la même eau, ainsi cette volonté extérieure n'est proprement appelée Dieu, bien que ce ne soit qu'un même esprit. Et comme les bornes seulement, et non la substance, la font appeler rivière et non mer, ainsi les bornes de cette volonté, et non la substance, la font appeler volonté, et non Dieu. Et comme les bornes de la rivière ne viennent pas d'elle, ainsi les bornes de cette volonté ne viennent pas d'elle, mais de nos ténèbres et capacité limitée. Et comme s'il n'y avait point de terre, nous ne pourrions voir la rivière, mais toute mer, puisqu'il n'y aurait de bornes, ainsi s'il n'y avait en nous de ténèbres, nous ne verrions plus cette volonté comme telle mais seulement Dieu, comme il est déclaré au neuvième chapitre de la troisième partie. Et comme le navire en cette rivière, n'ayant en soi empêchement, nécessairement est transporté par le fil d'icelle jusques dans la mer, ainsi l'âme n'ayant en elle empêchement est nécessairement portée par le cours de cette volonté en la nue essence de Dieu. Et comme quand on est ainsi mené dans la mer Océane, l'on ne voit plus de rivière (bien que la même substance), ains [mais] la mer, ainsi qui est mené en l'essentielle, ne voit plus cette volonté comme telle, mais Dieu seul.

## §

Au commencement, je l'appelle volonté seulement, et non Dieu, parce que l'un de ces deux mots convient mieux à la vie active que l'autre, et puisque que plus proprement dit-on en la vie active : « Je ferai telle chose pource [parce] que c'est la volonté de Dieu », que de dire : « pource que c'est Dieu ». Aussi que ce serait une doctrine trop sublime et aucunement scabreuse pour les commençants. [...] En la vie contemplative aussi je ne prends [pas] ce mot Dieu, pource qu'il y a encore image, bien que fort subtile et secrète.

D'Orléans ce 10 d'août 1593.

Votre F. en Jésus-Christ F. B.





# MARIE DE L'INCARNATION

*Un choix dans sa Correspondance spirituelle*<sup>176</sup> :

*L.1 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, fin 1626 (?).*

... Après ces sacrifices de la pénitence, mon esprit étoit rempli de tant de nouvelles lumières qu'il étoit offusqué et éblouy, s'il faut ainsi parler, de la grandeur de la Majesté de Dieu. Ce qui luy étoit montré auparavant par une véritable affirmation, il ne le pouvoit plus voir que dans la négation, et par dessus tout cela il voyoit ce grand Dieu comme un abyme sans fond, impénétrable et incompréhensible à tout autre qu'à luy même. En quelque lieu que je me trouvasse, à quelque occupation que je fusse appliquée, je ne me pouvois voir qu'absorbée et abymée dans cet Estre incompréhensible, ny regarder les créatures que de la même manière. De sorte que je voyois Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu, et cette infinie Majesté étoit à mon égard comme une grande et vaste mer qui, venant à rompre ses bornes, me couvroit, m'inondoit et m'enveloppoit de toutes parts. Je me sentois comme perdue à l'égard de la nature, et dans cette perte je ne pouvois ny voir ny comprendre rien de beau que les perfections qui m'étoient montrées. Je ne pouvois comprendre comme les hommes oublient si facilement celui dans lequel ils sont, et par lequel ils vivent et subsistent, et je voyois en même temps comme la bonté infinie de Dieu retient sa justice, de crainte qu'elle ne punisse ces ingrats, et qu'elle n'écrase ceux qui se laissent aller à l'offense mortelle.

*L.5 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, début 1627.*

Je croy que notre Seigneur vous veut conduire par la voye d'un grand dénuement, et je suis extrêmement consolée de la disposition où il vous met touchant les larmes : car bien que ce soit un don, si est-ce pourtant que la nature s'y peut prendre en tant que cela lui plaist en

---

<sup>176</sup> MARIE DE L'INCARNATION URSULINE (1599-1672) / CORRESPONDANCE / Nouvelle édition par Dom Guy OURY moine de Solesmes / Préface de S.E. le Cardinal Charles JOURNET / Ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique / Abbaye Saint-Pierre, Solesmes 1971 .

quelque façons. Or l'esprit épuré de toutes choses, sans s'arrêter aux dons, s'élançe en Dieu par un certain transport qui ne luy permet pas de s'arrêter à ce qui est moindre que cet objet pour lequel il a été créé, et c'est en cela que consiste la parfaite nudité. Une fois que j'estois bien fort unie à cette divine Majesté, luy offrant, ainsi que je croy, quelques âmes qui s'étoient recommandées à mes froides prières, cette parole intérieure me fut dite : .Apporte-moy des vaisseaux vuides. Je reconnus qu'elle vouloit parler des âmes vuides de toutes choses, qui comme S. Paul courent sans cesse au but afin d'y arriver, et que c'est dans ces âmes-là que Dieu réside volontiers et qu'il prend plaisir de se familiariser. Et quand il nous dit : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, il nous instruit que comme il est un et éloigné de la matière, ainsi il veut que les âmes qu'il a choisies pour arriver à une haute perfection, soient unes, c'est-à-dire dépouillées de toutes choses, et de l'affection même de ses dons; afin qu'étant attachés à luy seul, elles soient faites un même esprit avec luy [...]

*L.6 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, 27 juillet 1627.*

[...] Premièrement j'ay souffert une peine extrême de ne pas assez aimer, qui est une peine qui martyrise le cœur. Là dessus Notre Seigneur me donna un si puissant attrait, qu'il me sembloit que je tenois mon cœur en mes mains luy en faisant un sacrifice. [...] Enfin mon Ame étoit insatiable ne voulant que la plénitude de l'amour. En cet attrait, ces angoisses intérieures me serroient étrangement par la présence amoureuse de Notre Seigneur qui m'étoit si intimement uni que je ne le puis exprimer. [...] Après cette occupation d'esprit, je fus deux ou trois jours que je ne pouvois faire autre chose que de dire à l'Amour : Hé quoy, un chétif cœur est-il digne de Jésus? Des personnes aussi chétives que je suis pourront-elles aimer Jésus? Il m'est demeuré en l'âme une impression qui m'a toujours continué depuis, qui est que je me voy comme immobile et impuissante à rien faire pour le bien-Aimé. Je me voy comme ceux qui sont anéantis en eux-mêmes, et cela me met dans un extrême abaissement, qui me fait encore davantage aimer : car je voy très clairement qu'il est tout et que je ne suis rien, qu'il me donne tout et que je ne puis luy rien donner. [...] De Tours, le 27 Juillet.

*L.9 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, 1634 (?)*

Vous souvenez-vous de cette lumière que N. S. me donna au commencement de ma conversion, par laquelle je voyois toutes les choses créées derrière moy, et que je courois nue à sa divine Majesté? Cela se fait tous les jours aux dépens de mes sentimens.

Je pensois dès ce temps que ce fût fait, parce que je voyois toutes choses sous mes pieds. Mais hélas ! je ne voyois pas encore ce qui étoit en moy de superflu; et c'est ce que le divin Jésus retranche continuellement. Ce n'est pas tout; il me fit voir une âme nue et vuide de tout atome d'imperfection, et Il m'enseigna que pour aller à luy il falloit ainsi être pure. Or comme je luy étois unie très-fortement, je croyois qu'en vertu de sa divine union il me rendroit telle qu'il me l'avoit fait connoître et qu'il ne m'en coûteroit pas davantage. Mais l'Amour m'aveugloit et m'empêchoit de voir ce que j'avois à souffrir pour arriver à la parfaite nudité. J'étois bien éloignée du terme que je croyois tout proche; car je vous avoue que plus je m'approche de Dieu, plus je voy clair qu'il y a encore en moy quelque chose qui me nuit et qu'il me faut ôter. Quand je considère l'importance de cette admirable vertu, je crie sans cesse à ce divin Epoux, et le conjure d'ôter sans pitié tout ce qui me pourroit nuire. Il le fait, mais comme je vous ay dit, c'est un martyr qui m'est continuel, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur. [...]

*L.17 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, 3 mai (?) 1635.*

[...] Là-dessus m'étant endormie, il me sembla qu'une compagne et moy nous tenant par la main cheminions en un lieu très-difficile. Nous ne volions pas les obstacles qui nous arrêtaient, nous les sentions seulement. Enfin nous eûmes tant de courage, que nous franchîmes toutes ces difficultés, et nous arrivâmes en un lieu qui s'appelait la tannerie, où l'on fait pourrir les peaux durant deux ans, pour s'en servir après aux usages où elles sont destinées. Il nous fallait passer par là pour arriver à notre demeure. Au bout de notre chemin, nous trouvâmes un homme solitaire, qui nous fit entrer dans une place grande et spacieuse, qui n'avait point de couverture que le Ciel : Le pavé étoit blanc comme de l'albâtre, sans nulle tache, mais tout marqueté de vermeil. Il y avoit là un silence admirable. Cet homme nous fit signe de la main, de quel côté nous devions tourner, car il n'étoit pas moins silencieux que solitaire, ne nous disant que les choses qui étaient nécessaires absolument. Nous aperçûmes à un coing de ce lieu un petit hospice ou maison fait de marbre blanc, travaillé à l'antique d'une architecture admirable. [...] La situation de cette maison regardoit l'Orient. Elle étoit bâtie dans un lieu fort éminent au bas duquel il y avoit de grands espaces /177, et dans ces espaces une Église enveloppée de brouillards si épais que l'on n'en pouvoit voir que le haut de la couverture qui étoit dans un air un peu plus épuré. Du lieu où nous étions il y avoit un chemin pour descendre dans ces grands et vastes

---

<sup>/177</sup> Le rocher de Québec d'où l'on domine les Laurentides.

espaces, lequel étoit fort hazardeux pour avoir d'un côté des rochers affreux, et de l'autre des précipices effroiables sans appui : avec cela il étoit si droit et si étroit, qu'il faisait peur seulement à le voir. [...]

Le plaisir que je ressentais d'une chose si agréable ne se peut expliquer. Je m'éveillay là dessus jouissant encore de la douceur que j'avais expérimentée, laquelle me dura encore plusieurs jours. Mais je demeuré en suite fort pensive ce que voulait signifier une chose si extraordinaire, et dont l'exécution devait être assurément fort secrète [...]

Au commencement de cette année comme j'étais en oraison, tout cela me fut remis en l'esprit avec la pensée que ce lieu si affligé que j'avais veu étoit la nouvelle France. [...]

*L.56 De Québec, à son Fils, 4 septembre 1641.*

Mon très cher et bien-aimé filz,

La vostre m'a aporté une consolation si grande qu'il me seroit très difficile de vous l'exprimer<sup>178</sup> ; J'ay esté toute cette année dans de grandes croix pour vous, mon esprit envisagent les escueils où vou[s] pouviez tomber. En fin, nostre bon Dieu luy donna le calme dans la créance que son amoureuse et paternelle bonté ne perdoit point ce qu'on avoit abandonné pour son amour. La vostre m'i confirma, mon très cher filz, et me fit voir ce que j'avois espéré pour vous et bien par dessus mes espérances, puisque sa bonté vous a plasé dans un ordre si saint et que j'honore et estime grandement; j'avois souhaitté cette grâce pour vous lors de la réforme de St-Julien et de Marmoustier, mais comme il faut que les vocations viennent du ciel, je ne vous en dist mot, ne voulant pas mettre du mien en ce qui apartiens à Dieu seul.

Vous avez esté abandonné de vostre Mère et de vos parans. Cet abandon ne vous a-il pas esté utile ? Lors que je vous quitté, n'ayant pas 12 ans, je ne le fist qu'avec des convulsions estranges qui n'estoient conneue que de Dieu seul. Il failloit obéir à son divin vouloir qui vouloit que les choses se passassent ainsi, me faisant espérer qu'il auroit soin de vous. Mon cœur s'afermi pour surmonter ce qui avoit retardé mon antrée en la sainte Religion 10 ans antiens. Encore falut-il que la nécessité de faire ce coup me Fust signifiée par le R. Père dom Raymon et par des voys que je ne puis pas coucher sur ce papier, bien vous le diroi-je à l'oreille; je prévois

---

<sup>178</sup> Claude Martin avait sollicité dans les derniers jours de 1640 son admission au noviciat de la Congrégation des bénédictins de Saint-Maur; le Supérieur général, Dom Grégoire Tarisse l'admit et Claude entra, le 15 janvier 1641, à l'abbaye de la Trinité de Vendôme où se trouvait le noviciat général; il y prit l'habit le 31 et commença sa probation sous la direction de Dom Paul Rivery; il allait avoir 22 ans

l'abandon de nos parens qui m'a donné mille croix, joint à l'infirmité humaine qui me faisoit craindre vostre perte.

Lors que je passé par Paris, il m'estoit facile de vous plasser. La Reine, Madame la duchesse Dayguillon et Madame la Comtesse Brienne qui me firent l'honneur de me regarder de bon œil et qui m'ont encore honorée de leurs commandemens cette année par leur Lestres ne m'eussent point refusé ce que j'eusse désiré pour vous. Je remersié Madame la duchesse Daiguillon du bien qu'elle vous a voulu faire ; mais la pensée qui me vint pour lors fut que si vous estiez avancé dans le monde, vostre âme seroit en danger de ce perdre. De plus, les pensées qui m'avoient autre fois occupé l'esprit pour ne désirer que la pauvreté d'esprit pour héritage, pour vous et pour moy, me firent résoudre de vous laisser une seconde fois entre (les) mains de la Mère de bonté, me comfiant que puisque j'allois donner ma vie pour le servise de son bien-aimé fils, elle prendroit soin de vous. Ne l'aviez-vous pas ausy prise pour Mère et pour Espouse lors que vous entrâte dans la Congrégation, (le jour de la Purification)? Vous ne pouviez donc attendre d'elle, q'un bien pareil à celuy que vous possédez. C'eût esté quelque chose que les avantages qui ce sont présantez pour vous à Paris, mes qui eussent estez infiniment ravalez au-desous de ceux que vous possédés maintenant. Je crois, et la vostre me l'assure, que vous ne les regrettez pas, ni l'abaissement de naissance dont vous me parlez, qui n'et nulement concidérable, je ne sçais qui vous en a donné connoissance; je n'eusse eu garde de vous en parler. Je ne vous ay jamais esmé que dans la pauvreté de Jésus-Christ dans laquelle se retrouve tous les trésors.

Il est certain, vous n'estiez pas au monde que je les souhaittois pour (vous) ; mon cœur en ress(ent)oit des mouvemens si puissans que je ne les puis exprimer. Vous estes donc maintenant dans la milice, mon très cher fils. Au nom de Dieu, faitte estat de la parole de Jésus-Christ et pansez qu'il vous dit : « Celuy qui met la main à la charue et tourne le dos arrière n'et pas propre pour le royaume des cieux ». Ce qu'il vous promet est bien plus grand que les avantages qu'on vous faisoit espérer, que vous devez estimer boue et fange pour vous acquérir Jésus-Christ. Vostre glorieux patriarche saint Benoist vous en a donné un grand exemple. Imité-le, au nom de Dieu, et que mon cœur ait cette consolation, par la première flotte, que mes veux offerts à sa divine Magesté depuis z I an sans intermision ayant estez reçeus au ciel. Je vous vois en de saintes résolutions, c'est ce qui me fait espérer que Dieu vous donnera la persévérance. Il ne se passe jour que je vous sacrifie à son amour sur le cœur de son bien-aimé fils. Plaise à sa bonté que vous soyez un vray holocauste tout consommé sur se divin autel.

Il est vray ce que vous dites, mon très cher filz. J'ay trouvé en Canada tout autrement que ce que j'an pansois, mais en un divers sans que vous n'avez pansé. Les travos m'i sont dous et si facile à porter que j'y expérimente ce que (dit) Nostre Seigneur : « Mon joug est dous et mon fardeau léger ». Je n'ay pas perdu mes peines dans le soin espineux d'une langue estrangère qui m'et maintenant si facile que je n'ay point de peines d'enseigner nos saints mistères à nos Néophites dont nous avons eu grand nombre cette année : plus de 50 séminaristes, plus de 700 visites de sauvages et sauvagesses que nous avons tous assistés spirituellement et temporellement. La joye que mon cœur ressans dans le saint employ que Dieu me donne esuye toutes les fatigues que je peux prendre dans les ocasions ordinaires. Je suplie nostre Rde Mère Françoise de Saint-Bernard de vous envoyer une copie du récit que je luy fais du progrès de nostre séminaire.

Pour tout le christianisme, voilà 3 nations qui veulent se venir randre sédantaire à Sillery. Leurs filles seront pour le séminaire. Tous les chrestiens font très bien. Un Montagnés, nouveau chrestien, a fait l'office d'apostre en sa nation et a esbranlé avec le R. Père Le Jeune les 3 nations dont je vous parle. Des lestres qu'on escrit de nos séminaristes (au dit Rd Père), lors qu'il catéchisoit les (dites) nations, ont tiré tous ces bons catécumaines en admiration et leur a donné envie de nous donner leurs filles, puisqu'elles peuvent parvenir à ce que font les filles Françoise, tant au chemin du salut que pour les siances d'où il sembloit que leur misérable condition d'estre née dans la barbarie les vouloit exclure. Tous nos nouveaux chrestiens ont eu fort à souffrir pour la tiranie des hyroquoys qui leur ont livré la guerre comme à nos François.

Mr nostre Gouverneur les a chassé dans un combat qui leur a livré pour sauver nos bons néophites. La relation vous le dira. Les Rds Pères de la Compagnie qui sont aux hurons ont eu des fatigues incroyables dans leurs missions cet hyver, les froids et les !lèges ayent esté extraordinairement exésifs. Ajoutez à cela la barbarie de cette nation qui les a fait souffrir excesivement. Le Rd Père Chaumonnot que vous connoissez a resseny leurs coups. C'et un apostre qui est ravi d'estre trouvé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Il a quasi appris miraculeusement la langue huronne et a fait des merveilles dans une nation où luy et le Rd Père Brébeuf ont jetté les premières semances de l'Évangille. Les Rds Pères Garnier et Pijar ont pansez estre tuez ; Nostre-Seigneur les a gardez miraculeusement. Le Rd Père Poncet a eschapé les mains des yroquois qui estoient escartez lors que son canot passoit vite, conduit par des hurons qui craignoient la mort que ce grand serviteur de Dieu souhaittoit ardamment.

Il est demeurant aux 3 Rivières; (il) assiste les algonquins avec le zèle que vous pouvez juger; il est savant en la langue algonquine. C'est aussy celle que j'étudie, qui me sert aux algonquines et montagnaises, comme estant des nations adjasantes.

La Mère Marie de St Joseph étudie la langue huronne (Nous avons aussy des filles de ce pays; elle y réussit fort bien).

Nous avons néanmoins plus affaire d'algonquin; c'est pourquoi toutes s'y apliquent. L'on a découvert vers les costes du port des nations en nombres qui parlent cette langue : ont les instruit, tous veulent croire. L'on croit qu'il y pourra avoir quelques martirs dans les grandes cources qu'il faut faire, où le diable, enragé de ce (que) Jésus-Christ luy ravit l'empire qui luy avoit osé usurper il y a tant d'années, suscite toujours quelques meschans pour nuire aux ouvriers de l'Evangille. Je souhaite que vous voyez la relation. Je tâcheray qu'on vous en envoie une lorsqu'elle sera imprimée.

Je suis en une consolation très sensible du bon souhait que vous faite pour moy (c'est le martire). Hélas, mon très cher fils, mes péchez me priveront de ce bien; je n'ay rin fait jusque icy qui soit capable d'avoir gainné le cœur de Dieu car, pensé-vous, il faut avoir beaucoup travaillé pour estre trouvée digne de respandre son sang pour Jésus-Christ; je n'ose porter mes prétansions si haut : je laisse faire à sa bonté immance qui m'a toujours prévenue de tant de faveurs, que si sans mes mérites, elle me veut (encore) faire celle où je n'ose prétendre, je la supplie qu'elle le fasse; je me donne à elle, je vous y donne aussy et la supplie, pour une bénédiction que vous me demandez, qu'elle vous comble de celles qu'elle a départie à tant de valeureux soldats qui luy ont gardé une fidélité inviolable.

Si on me venoit dire : « Votre fils est martir », je panse que j'an mourrois de joie. Laissons-le faire; il a ses tems, ce Dieu plain d'amour. Soyez-lui fidelle et vous assurez qu'il vous trouvera les ocasions de vous faire grand saint si vous obéisez à ses divins mouvemens, si vous vous plaisez de mourir à vous-mesme et de suivre l'exemple que tant de grands saints de vostre Ordre vous donnent. Si Nostre Seigneur vous fait la Grâce d'estre profès, je vous supplie de m'an donner avis, et aussy come sa bonté vous a apellée et quelz moyens vous avez pris pour l'exécuter. [...]

*L.66 De Québec, à Mademoiselle de Luynes, 29 septembre 1642.*

[...] Nous avons reçu votre aumône par le moien de Monsieur de Bernières, je vous en rends mes très-humbles remercimens : sans ce secours je croi qu'il nous eût fallu renvoyer nos Séminaristes dès cette année, comme je croi qu'il faudra faire à l'avenir, ainsi que Monsieur de Bernières nous le signifie pour les causes que je vous

dirai, ce qui nous seroit une privation très-sensible, à laquelle néanmoins il nous faut résigner, si notre bon Jésus le veut; nous sommes ses servantes qui devons baisser le col à ses jugemens. Vous sçavez la grande affection qu'a eu pour nous notre bonne fondatrice, qui nous a amenées en Canada avec une générosité, comme tout le monde sçait, des plus héroïques. Elle a demeuré un an avec nous dans ce même sentiment et dans un cœur tout maternel, tant à notre égard qu'envers nos Séminaristes. Elle commença ensuite à vouloir visiter les Sauvages de temps en temps, ce qui étoit très-louable : peu de temps après elle nous quitta tout à fait ne nous venant visiter que peu souvent. On jugeoit de là qu'elle avoit de l'aversion de la clôture, et que n'étant pas Religieuse, il étoit raisonnable de la laisser à sa liberté. De notre part nous estimions que pourveu qu'elle nous aidât de son bien ainsi qu'elle s'étoit engagée de parole à laquelle nos amis et nous nous étions confiez, cette retraite ne feroit point de tort au Séminaire. Cependant le temps se passoit et son affection à nous établir diminueoit de jour en jour. Ce qui retarda encore beaucoup nos affaires, c'est que les personnes qui vinrent l'an passé pour établir l'habitation de Mont-Réal, qui sont un Gentilhomme et une Damoiselle de France, ne furent pas plutôt arrivés qu'elle se retira avec eux. Elle reprit ensuite ses meubles et plusieurs autres choses qui servoient à l'Église et au Séminaire et qu'elle nous avoit donnez. Nous laissâmes tout enlever sans aucune répugnance, mais plutôt, à vous dire mon cœur, en les rendant je sentoie une grande joie en moy-même, m'imaginant que notre bon Dieu me traittoit comme saint François que son Père abandonna, et à qui il rendit jusqu'à ses propres habits. Je me dépouillé donc de bon cœur de tout, laissant le Séminaire dans une très-grande pauvreté : Car comme cette bonne Dame s'étoit jointe à nous, et que tout ce qu'elle avoit servoit en commun, nous nous passions de ce qu'elle avoit avec les meubles que nos Mères de France nous avoient donnez pour notre usage, sa fondation étant si petite, qu'elle n'eût pas suffi à nous meubler pour nous et pour nos Séminaristes. Par cette retraite elle ne nous a pas laissé pour coucher plus de trois Séminaristes, et cependant nous en avons quelquefois plus de quatorze. Nous les faisons coucher sur des planches mettant sous elles ce que nous pouvons pour en adoucir la dureté, et nous empruntons au magasin des peaux pour les couvrir, notre pauvreté ne nous permettant pas de faire autrement. De vous dire que notre bonne fondatrice a tort, je ne le puis selon Dieu : Car d'un côté, je voi qu'elle n'a pas le moien de nous assister étant séparée de nous, et son bien n'étant pas suffisant pour l'entretenir dans les voyages qu'elle fait : D'ailleurs comme elle retourne dans le siècle il est juste qu'elle soit accommodée selon sa qualité, et ainsi nous n'avons nul sujet de nous plaindre si elle retire ses meubles : et enfin elle a tant



de piété et de crainte de Dieu, que je ne puis douter que ses intentions ne soient bonnes et saintes. Mais ce qui m'afflige sensiblement, c'est son établissement à Mont-Réal où elle est dans un danger évident de sa vie à cause des courses des Hiroquois, et qu'il n'y a point de Sauvages sur le lieu. Et ce qui est le plus touchant, elle y reste contre le conseil des Révérends Pères et de Monsieur le Gouverneur qui ont fait tout leur possible pour la faire revenir : Ils font encore une tentative pour lui persuader son retour, nous en attendons la réponse qu'on n'espère pas nous devoir contenter. Ce grand changement a mis nos affaires dans un très mauvais état : Car Monsieur de Bernières qui en a la conduite me mande qu'il ne les peut faire avec le peu de fondation que nous avons qui n'est que de neuf cens livres. Les Mères Hospitalières en ont trois mille et Madame la Duchesse d'Aiguillon leur fondatrice les aide puissamment; avec tout cela elles ont de la peine à subsister. C'est pourquoi Monsieur de Bernières me mande qu'il nous faut résoudre si Dieu ne nous assiste d'ailleurs, de congédier nos Séminaristes et nos ouvriers ne pouvant suffire à leur entretien, puisque pour paier seulement le fret des choses qu'il nous envoie, il lui faut trouver neuf cens livres qui est tout le revenu de notre fondation. Et de plus, dit-il, si Madame votre fondatrice vous quitte, comme j'y voi de grandes apparences, il vous faudra revenir en France, à moins que Dieu ne suscite une autre personne qui vous soutienne.

A ces paroles ne direz-vous pas, Mademoiselle, que tout est perdu? En effet on le croiroit s'il n'y avoit une providence amoureuse qui a soin des plus petits vermisseaux de la terre. Cette nouvelle a beaucoup affligé nos amis qui en savent l'importance, et néanmoins mon cœur est en paix par la miséricorde de notre bon Jésus pour lequel nous travaillons. Dans la confiance que j'ay en son amour, j'ay résolu de retenir nos Séminaristes et d'aider nos pauvres Sauvages jusqu'à la fin. J'ay encore retenu nos ouvriers pour bâtir le Séminaire, espérant qu'il ne nous a pas amenées ici pour nous détruire et nous faire retourner sur nos pas. Si pourtant sa bonté, ou son aimable justice le vouloit pour châtier mes péchez, me voilà prête d'en recevoir la confusion à la vue de toute la terre: Il ne m'importe ce qui m'arrive, pourveu qu'il en tire sa gloire : Et à l'heure que je vous écris, mon cœur possède une paix si accomplie que je ne vous la puis exprimer : J'ay une singulière satisfaction de vous le dire comme à celle que j'aime et que j'honore le plus en ce monde. Oui, Mademoiselle, puisque votre humilité se porte jusqu'à me vouloir honorer de votre affection et bienveillance, vous avez si fort gagné mon cœur, qu'il ne se peut empêcher de vous dire les biens et les maux qui lui arrivent.

Après ce que Monsieur de Bernières m'a écrit, il sera sans doute épouvanté voyant que je lui demande des vivres comme à l'ordinaire, et de plus que je lui envoie des parties pour six mille livres qui ont été employées à paier les gages de nos ouvriers, et à l'achat des matériaux de notre bâtiment, sans parler du fret du vaisseau : Car en tout cela nous n'avons que la providence de notre bon Dieu : On dit que tout est perdu, et cependant je me suis sentie portée intérieurement à poursuivre ce que notre Seigneur nous a fait la grâce de commencer en sa nouvelle Église. L'arrivée des vaisseaux nous donnera une nouvelle instruction, et peut-être un nouveau courage pour travailler plus que jamais au service de notre Maître.

[...]

Comme j'étois sur le point de finir cette lettre, il est arrivé une barque de Mont-Réal qui nous apprend que cette bonne Dame est résolue d'y passer l'hiver parmi les dangers. Je vous avois bien dit que ses intentions sont bonnes et saintes, car elle m'écrit avec une grande cordialité et me mande que le sujet qui la retient à Mont-Réal, est qu'elle cherche le moien d'y faire un second établissement de notre ordre au cas qu'elle rentre dans la jouissance de son bien. Mais je n'y voi nulle apparence, et le danger où elle est de sa personne me touche plus que toutes les promesses qu'elle me fait. Voilà le vaisseau prest de lever l'ancre, ainsi il faut que je finisse et que tout de nouveau je vous rende mes très-humbles remerciemens de tous vos bienfaits. Et à l'égard de l'affection que mon cœur a pour vous, la parole est trop foible pour l'exprimer : Que l'amour infini de notre aimable Jésus vous le dise donc, puisque lui seul sçait ; que je suis toute vôtre; Oui sans réserve je suis votre très-humble.

De Ouébec le 29. Septembre 1642.

*L.68 De Québec, à son Fils (1), 1<sup>er</sup> septembre 1643.*

[...] Vous pouvez croire qu'apprenant que vous êtes tout à Dieu par les saints vœux de la Religion, mon cœur a reçu la plus grande consolation que d'aucune nouvelle que j'aye apprise en ma vie. La miséricorde infinie de Dieu m'a fait cette grâce en vous la faisant. (Je vous avois donné à luy avant que vous fussiez né. Estant au monde mon cœur soupiroit sans cesse après luy ; afin qu'il plût à sa bonté de vous accepter. A peine aviez-vous atteint l'âge de treize ans qu'il me promit qu'il auroit soin de vous, ce qui donna à mon cœur un repos que je ne vous puis dire. Lorsque vous fûtes un peu plus grand et qu'on me disoit que votre vie étoit un peu trop libre, j'entray à votre sujet dans des croix qui me faisoient recourir sans cesse à Dieu, que je sçavois pourtant bien ne vous devoir pas manquer; mais vous pouviez par vos manquemens renverser ses desseins, ou plutôt moy en être la cause. Ce fût alors que je luy donnay pour

garant de votre âme la sainte Vierge et saint Joseph, par lesquels je vous offrois chaque jour à sa divine Majesté. Pensez-vous, mon très cher Fils, que je ne visse pas bien que lors que je vous parlois de Dieu, des biens de la Religion, et du bonheur de ceux qui le servent, votre cœur étoit fermé à mes paroles? Je le voyois, et c'étoit là le plus grand sujet de mes croix; car il me sembloit qu'à chaque pas vous alliez tomber dans le précipice : Mais j'avois toujours dans le cœur un instinct qui me disoit que Dieu avoit une grâce à vous faire pour vous appeller au temps et en la manière qu'il m'avoit appelée pour le servir d'une manière toute particulière. Et en effet je la vois à peu près décrite en ce que vous me mandez qui vous arriva. Remarquez bien cela, mon très cher Fils, si vous me survivez vous en sçavez davantage, puisque vous voulez que je vous donne mes papiers, si l'obéissance le permet en ce temps là, je le veux afin que vous connoissiez les excez de la bonté divine sur moy, aussi-bien que sur vous.

C'est un excez de l'amour de notre divin Maître de brûler nos cœurs sans les consumer. C'est néanmoins un effet de notre misère de ce que son opération n'a pas tout son effet. L'agent ne manque pas de son côté, mais notre froideur s'oppose aux touches divines, et empêche l'âme d'arriver à ce parfait anéantissement qui surpasse toute purification imaginable. Je n'ay pas cessé, mon très cher Fils, de prier pour vous, et je ne manque point de vous offrir sur l'Autel sacré du cœur très-aimable de Jésus à son Père éternel. (Mais quoy, me dites-vous, je suis sacrifié sur le cœur qui met l'incendie par tout, et je ne brûle pas? Pensez-vous que nous sentions toujours le feu qui nous brûle, je parle de ce feu divin; nous ne serions jamais humbles, si nous ne sentions nos foiblesses, et il est bon que l'amour nous rende son feu insensible afin que nous brûlions plus purement).

[...] Remarquez bien ce point, notre propre amour nous rend esclaves et nous réduit à rien; car est-ce quelque chose que de sortir du tout pour être à nous-mêmes, qui ne sommes qu'un pur rien? Ne cherchez donc point d'autre cause de ce que nous ne sommes pas saints dès la première communion que nous faisons. La méditation de ce grand silence où Dieu vous a appelé, vous fera voir plus clair que moy dans cette matière. Et de plus, vous avez tant de Saints parmy vous consommez au service du grand Maître, qu'avec leurs avis et leurs exemples, vous deviendrez saint si vous voulez.

[...] Quant aux pensées que vous me proposez; croyez-moy, ne vous portez à rien qu'à suivre Dieu; je veux dire que vous vous abandonniez à sa conduite avec une douce confiance, et que vous attendiez dans la paix du cœur ce que ses desseins auront projeté pour vous. Après cela ne vous mettez point en peine, il vous conduira par la main, car c'est ainsi qu'il se comporte envers les

âmes qui cherchent à le contenter, et non pas à se satisfaire elles mêmes. O qu'il est doux de suivre Dieu! Je ne vous dis pas cecy afin que vous étouffiez son esprit, mais afin que vous le serviez dans une plus grande pureté. et que vous ne respiriez que dans l'accomplissement des desseins qu'il a sur vous pour sa gloire et pour la sanctification de votre âme. L'obéissance exacte à vos Supérieurs sera la pierre de touche qui vous fera connoître si vous êtes dans cette disposition.

Ah, mon cher Fils, que cette dépendance des desseins de Dieu sur vous est importante ! C'est le secret pour devenir grand saint et se rendre capable de profiter aux autres. (Je suis ravie de voir ici des Saints -- c'est ainsi que j'appelle les ouvriers de l'Évangile -- dans un dénuement épouvantable; et vraiment cette parole de l'Apôtre leur peut bien être appliquée : Vous êtes morts et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Je n'ay point de termes pour dire ce que j'en connois). Méditez cette sentence et pensez qu'il y a bien loin avant que d'être semblable à notre divin Maître. (Ce que la créature ne peut d'elle-même, Dieu le fait ici d'une façon qu'on n'aurait jamais pensé. Ne croyez pas que quand vous me demandez ce que j'endure et que je n'en omette rien, je vous parle de la disette des choses temporelles, de la pauvreté du vivre, de la privation de toutes les choses qui peuvent consoler les sens, des peines qui les peuvent affliger, des contradictions, des adversitez et de choses semblables; non, tout cela est doux et l'on n'y pense pas, quoyqu'il soit sans fin : ce sont des roses où l'on se trouve trop bien, et je vous assure que la joye que j'y ressens m'a souvent mise en scrupule.

[...]

Il me semble que (je vous voy dans l'impatience de sçavoir si j'ay tant souffert. Ouy, mon cœur ne vous peut rien céler, et je ne suis pas encore au bout, aussi ne suis-je pas encore arrivée à la perfection de ceux dont je vous parle : mais obtenez-moy la grâce d'y pouvoir arriver, ce sera une récompense de ce que j'ay enduré pour vous. Car la crainte que j'avois que vous ne tombassiez dans les précipices que vous couriez dans le monde me fit faire un accord avec Dieu, que je portasse en cette vie la peine due à vos péchez, et qu'il ne vous châtiât pas par la privation du bien qu'il m'avoit fait espérer pour vous. Ensuite de cette convention vous ne sçauriez croire combien grandes sont les croix que j'ay souffertes à ce sujet. Et même sur le point que vous alliez faire votre Profession, je fus une fois contrainte de sortir de table et de me retirer pour vous offrir à Dieu. Ce fut alors que les croix que je souffrois pour vous prirent fin ainsi que je l'ay remarqué, comparant vos lettres avec ce qui m'étoit arrivé. Je vous dis cecy pour vous faire voir combien Dieu vous a aimé, vous tirant à soy par des voyes toutes pleines de sa bonté, et afin que toute votre

vie se consume à luy en rendre de continuelles actions de grâce) : pour moy c'est mon occupation quoique je le fasse très imparfaitement.

[...] (Vous me parlez de votre solitude; il est vray que la retraite est douce et qu'on ne traite jamais mieux avec Dieu que dans le silence: C'est ce qui me console de ce que sa bonté vous a appelé à un Ordre saint où cette vertu règne en sa perfection, et où vous pouvez faire pour vous et pour autrui plus que vous ne feriez de paroles). La vie mixte a son tracas, mais elle est animée de l'esprit de celui qui l'ordonne. Je ne me trouve jamais mieux en Dieu que lorsque je quitte mon repos pour son amour, afin de parler à quelque bon Sauvage et de luy apprendre à faire quelque acte de Chrétien : je prens plaisir d'en faire devant luy, car nos Sauvages sont si simples que je leur dirois tout ce que j'ay dans le cœur. Je vous dis cela pour vous faire voir que la vie mixte de cette qualité me donne une vigueur plus grande que je ne vous puis dire. Aussi est-ce ma vocation que je dois aimer par dessus toute autre : et si je puis avoir le bien de n'être plus Supérieure, et de me voir délivrée de l'inspection que je suis obligée d'avoir sur un Monastère que nous faisons bâtir, je seray ravie de n'être plus que pour nos Néophites : C'est peut-être mon amour propre qui me fait parler, mais sans avoir égard à mes inclinations, je désire que la volonté de Dieu soit faite.

[...]

Vous me demandez si nous nous verrons encore en ce monde? je ne le sçay pas ; mais Dieu est si bon que si son nom en doit être glorifié, que ce soit pour le bien de votre âme et de la mienne, il fera que cela soit; laissons-le faire, je ne le voudrois pas moins que vous, mais je ne veux rien vouloir qu'en luy et pour luy; perdons nos volontés pour son amour. Je vous voy tous les jours en luy, et lors que je suis à Matines le soir, je pense que vous y êtes aussi, car nous sommes au chœur jusqu'à huit heures et demie, ou environ, et comme vous avez le jour cinq heures plutôt que nous, il semble que nous nous trouvons ensemble à chanter les louanges de Dieu. (Vous me réjouissez de ce que vous aimez l'humilité : en effet vous en aviez bien besoin aussi bien que moy, car le monde nous en avoit bien fait à croire) : conservez toujours l'amour de cette précieuse vertu, qui est le fondement solide, sans lequel tout l'édifice de la perfection que vous voulez élever en votre âme seroit ruineux et de peu de durée. (Enfin demeurez dans la consolation que vous avez d'être serviteur de Dieu et que je suis sa servante, qui sont les plus nobles de toutes les qualitez, et celles que nous devons le plus aimer). Demeurons en Jésus, et voyons-nous en luy.

De Québec le 1. Septembre 1643.

*L.84 De Québec, à l'une de ses Sœurs /179, 3 septembre 1644.*

Ma très-chère et très-bonne Sœur. Notre bon Jésus soit à jamais l'objet de votre amour. C'est avec la plus tendre affection de mon cœur que je chéris le vôtre, et plus étroitement que jamais, puisque vous voulez être toute à Dieu. Vous me demandez des avis spirituels pour mener une vie parfaite dans l'état d'une véritable veuve qui ne veut plus avoir d'amour que pour Jésus-Christ :

Et sur tout vous me demandez comme j'ay fait quand Dieu a permis que je l'aye été. O mon Dieu ! je serois bien empêchée de vous le dire, car ma vie a été un tissu d'imperfections et d'infidélitez. Mais du côté de la grâce, je vous avouerai que Dieu me faisoit riche et qu'il me donnoit tout, en sorte que si j'eusse été bien obéissante à ses mouvemens, je serois à présent une grande Sainte. Puisque vous le voulez sçavoir; ce que je tâchois de faire, c'étoit de vuidier mon cœur de l'amour des choses vaines de ce monde : je ne m'y arrêtois jamais volontairement, et ainsi mon cœur se vuidoit de tout, et n'avoit point de peine de se donner tout à Dieu, ni de mépriser tout le reste pour son amour.

Ne faites-vous point quelque peu d'oraison mentale? Cela vous serviroit beaucoup, même pour la conduite de votre famille et de vos affaires domestiques: Car plus on s'approche de Dieu, plus on voit clair dans les affaires temporelles, et à la faveur de ce flambeau on les fait beaucoup plus parfaitement. On apprend à faire ses actions en la présence de Dieu, et pour son amour : On n'a garde de l'offenser quand on le voit présent : On s'accoutume à faire des oraisons jaculatoires qui enflamment le cœur, et attirent Dieu dans l'âme ; ainsi de terrestre on devient spirituel, en sorte qu'au milieu du tracas des affaires du monde, on est dans un petit paradis où Dieu prend ses plaisirs avec l'âme, et l'âme avec Dieu.

Dans les occupations néanmoins que je sçay que cause votre négoce, Dieu ne demande pas de vous que vous fassiez de longues oraisons, mais de courtes, et qui soient ferventes. Je me souviens que notre défunte mère, lors qu'elle étoit seule dans son trafic, prenoit avantage de ce loisir pour faire des oraisons jaculatoires très-affectives. Je l'entendois dans ces momens parler à notre Seigneur de ses enfans, et de toutes ses petites nécessitez. Vous n'y avez peut-être pas pris garde comme moy /180, mais vous ne croirez pas combien cela a fait d'impression dans mon esprit. Je vous dis cecy,

---

<sup>/179</sup> Probablement Catherine Guyart qui avait épousé Marc Barillet, maître boulanger; elle avait été baptisée le 27 mai 1602 en l'église Saint-Saturnin et s'était mariée au plus tard au début de 1621; elle eut au moins onze enfans, trois nés sur la paroisse Saint-Symphorien, les huit autres sur celle de Saint-Pierre-des-Corps.

<sup>/180</sup> Catherine Guyart avait trois ans de moins que Marie de l'Incarnation.

ma chère Sœur, afin que vous l'imitiez; car c'est un exemple domestique dont nous devons faire plus d'état que de tout autre, et j'estime que c'est ce que notre bon Dieu demande de vous.

J'ay une singulière joye de ce que vous êtes dans le dessein de demeurer comme vous êtes, le reste de vos jours : je m'assure que vous y possédez la parfaite paix du cœur, puisqu'il n'est plus partagé, et que Dieu seul en est le maître et le possesseur. [...]

De Québec le 3. Septembre 1645.

*L.87 De Québec, à la Mère Françoise de S. Bernard,*

*...Sous-Prieure du Monastère des Ursulines de Tours, 27 septembre 1644.*

Ma très-Révérènde, très-honorée, et très-aimée Mère. Mon cœur ressent tant de tendresses pour celle que je reconnois pour ma véritable Mère, que je ne les puis exprimer. Ouy, je vous ay si présente à mon esprit, qu'il me semble que je suis encore à Tours, et que vous me venez surprendre dans notre petite cellule, où votre affection pour moy vous faisoit me donner la satisfaction que je chérissois le plus. Vous me dites que vos visites à Québec sont fréquentes; les miennes ne le sont pas moins à Tours. Ce sont nos bons Anges qui font cela; parlons-nous donc par leurs intelligences, ou plutôt par notre tout aimable époux, qui sçait que notre amour est en luy, et pour luy. Ma plus que très-bonne Mère, il traite si amoureusement mon âme, que je ne puis m'empêcher de vous le dire dès l'abord. Son amour tient à mon égard des voyes semblables à celles que vous avez veues et sçeues, car mon cœur ne vous pouvoir rien celer. Aujourd'huy je connois bien plus clairement que je ne faisois en ce temps-là, pourquoy il me faisoit passer par tant de différentes voyes. O ma chère Mère, qu'il y a loin de nous à la pureté de Dieu, et que la purgation d'une âme qu'il veut toute pour luy et qu'il veut élever à une haute pureté est une grande affaire ! Je voy ma vie intérieure passée dans des impuretez presque infinies : la présente est comme perdue, et je ne la connois pas : elle ressent néanmoins des effets et des avant-goûts de cette haute pureté où elle tend, et où elle ne peut atteindre. Ce ne sont pas des désirs ny des élans, ny de certains actes qui font quasi croire que l'on possède son Bien : Non, c'est une vacuité de toutes choses, qui fait que Dieu demeure seul en l'âme, et l'âme dans un dénuement qui ne se peut exprimer. Cette opération augmentant, ce qui est passé, pour saint qu'il paroisse, n'est qu'une disposition à ce qui est présent. Si vous sçaviez, ma très-honorée Mère, l'état où j'ay été près de trois ans de suite depuis que je vous ay quittée, votre esprit en frémiroit. Imaginez-vous les pauvres les plus misérables, les plus ignorans, les plus abandonnez, les plus méprisez de tout le monde, et qui ont

d'eux-mêmes ce même sentiment; j'étois comme cela, et je me voyois vraiment et actuellement si ignorante, que le peu de raison que je pensois avoir ne me servoit que pour me faire taire. Lors que mes Sœurs parloient, je les écoutois en silence et avec admiration, et je me confessois moy-même sans esprit. Je ne laissois pas de faire toutes mes affaires, comme si cela n'eut point été, quoy que dans tout ce temps j'en eusse de très-épineuses. Dieu me faisoit la grâce de venir à bout de tout, et je ne sçay comment, car tout ce que je faisois m'étoit désagréable et insipide, et me paroissoit de la qualité de mon esprit. Quelquefois je me trouvois comme ces pauvres orgueilleux, lesquels bien qu'ils ayent l'expérience qu'ils sont pauvres, ne laissent pas de penser qu'ils sont quelque chose, et de vouloir que les autres le pensent comme eux : Tout ce qu'on leur dit leur déplaît, et ils font toujours mauvaise mine. Enfin, ma chère Mère, il n'y a misère que je n'aye expérimentée, et je n'avois aucune facilité qu'à l'étude et à l'instruction de nos Néophites; encore Dieu ne vouloit pas que j'y eusse de la satisfaction, car j'y ay eu mille et mille mortifications, non du côté de Dieu, parce qu'il m'y aidoit extraordinairement, mais de la part des créatures à qui il donnoit le mouvement, et dont il se servoit pour m'affliger. Ce n'est pas que de temps en temps sa bonté ne me fit expérimenter de grands effets de son amour, mais cela n'empêchoit pas que je ne retournasse à mon état de pauvreté et de misère.

Tout cela ne m'a pas peu servy pour connoître le néant de la créature, qui se void bien mieux dans l'expérience de ses propres misères, que dans les veues spéculatives de l'Oraison pour élevée qu'elle soit. A présent Dieu m'assiste puissamment en diverses rencontres qui auroient été capables d'étonner un esprit. Il m'a donné un si grand courage que je ne me connois plus. Vous voyez, ma très-bonne Mère, comme je vous parle avec simplicité comme à ma véritable mère; si votre cœur m'a devancé, le mien vous va trouver pour s'ouvrir à vous, et vous faire voir ce qu'il y a de plus caché. Voulez-vous bien, ma très-chère Mère, que je vous dise que j'ay été extrêmement consolée d'apprendre la manière avec laquelle Dieu vous traite. Je connois une personne qu'il traite de même; peut-être le verrez-vous, car il est passé en France : cette conduite l'a entièrement métamorphosé : car il est devenu tout simple, tout dénué, tout cordial, en un mot, il ne tient à rien dans le monde. C'est là, selon mon petit jugement, une récompense que notre cher époux veut donner aux âmes qui l'ont servy au regard du prochain; service qui tire après soy de grandes fatigues, et où l'on est presque toujours hors de soy, en sorte que l'on y goûte plus de croix et d'amertumes que l'on n'y ressent de consolations. Je n'en ay pas une longue expérience, ma très-bonne Mère, c'est vous qui en pouvez parler comme sçavante, et qui goûtez maintenant les fruits de vos travaux,



en attendant ceux qui ne finiront jamais, et qui ne se trouvent que dans le sein de notre très-aimable Epoux. Vous m'obligez infiniment de m'honorer d'une si grande familiarité. Cela montre que vous êtes toujours la même pour moy, et m'oblige d'être aussi toujours la même pour vous.

De Québec le 27. Septembre 1644.

*L.100 De Québec, à son Fils, 11 octobre 1646.*

[...] Hé, pourquoy ne vous familiarisez vous pas avec un Dieu si bon et si amoureux. Je vous avoueraï que le regardant comme Juge redoutable, il nous faut cacher au fonds des abysmes, et même jusques sous les pieds de Lucifer : Si on le considère comme Père, il demande nos respects et nos obéissances : Mais il est notre Epoux, et en cette qualité, comme dit saint Bernard, il demande de nous un retour réciproque, un retour d'amour). Et de plus notre cœur nous dicte cette leçon d'amour, qu'il nous faut tout convertir en celuy qui n'est qu'amour. O que cette leçon est aimable ! Elle tient ses Diciples en un colloque perpétuel : si par la foiblesse humaine, ou par la nécessité des affaires, ils tombent dans quelque égarement, le cœur attent avec une douce tranquillité la veue de son objet, pour recommencer avec plus de fermeté ses entretiens avec son bien-aimé. Car le moyen de pouvoir vivre si long-temps en ce monde sans la veue et la jouissance parfaite de notre unique bien? Si sa bonté ne se laissoit posséder à l'âme, et si elle ne luy permettoit un amoureux accez auprès d'elle, je vous diray dans mon sentiment que la vie seroit une mort. Prenons donc courage pour nous approcher avec confiance de celuy qui est le plus beau de tous les enfans des hommes. C'est là un passage du Prophète, bien capable de me toucher le cœur, et de me beaucoup occuper l'esprit pour les grands secrets que je comprends dans la double beauté du sacré Verbe incarné, mon très-cher et tout unique bien. Si j'avois votre oreille, je vous en dirois davantage comme à mon très-cher Fils, à qui je ne voudrois rien cacher des dispositions de mon cœur, non plus que des grâces de Dieu sur moy, ni de mes infidélitez en son endroit.

J'ay eu l'année dernière une grande maladie qui m'a pensé emporter, car comme, grâces à notre Seigneur, je ne suis point infirme, je n'ay pas grande expérience des maladies. Je me disposé néanmoins pour mourir, parce que mon mal qui étoit une colique néphrétique accompagnée d'une grosse fièvre, étoit très-violent et dangereux. Pour le présent, je me porte mieux que jamais, et je suis preste d'aller en tous les endroits du monde où l'obéissance me voudra envoyer. [...]

*L.101 De Québec, à sa Nièce, la Mère Marie de l'Incarnation,  
Religieuse Ursuline de Tours, octobre 1646.*

[...] Sçachez donc encore une fois que toutes les âmes à qui Dieu veut faire de grands biens sont conduites par ce chemin. Premièrement il vous a appelée par un grand attrait intérieur, et il vous a donné ensuite de fortes impressions et des désirs ardens d'entrer dans la parfaite imitation de son fils, vous donnant l'expérience de ce que ce même fils a dit autrefois : Nul ne vient à moy si mon Père ne le tire. Il vous a donc tirée dans la solitude où il vous a parlé au cœur, par les saints mouvemens qu'il vous a donnez dans votre enfance spirituelle, où néanmoins quelque vertu qu'on ait, l'on commet beaucoup d'imperfections, comme de présomption, d'amour de propre excellence, de gloutonnie et d'avarice spirituelle : On boit tous ces défauts comme de l'eau et sans qu'on s'en apperçoive, parce que l'envyement intérieur offusque de telle sorte qu'on ne voit rien de mauvais : Un certain mélange des opérations de Dieu et des sentimens de la nature éblouit et fait tout voir le plus parfait du monde au jugement de la raison imparfaite; et au fonds quoique tout cela ne soit pas coupable, n'étant pas voulu ni recherché, ce sont néanmoins de très-grandes impuretez en matière de choses spirituelles, et des imperfections qui rendent l'âme foible quand il faut opérer de grands actes intérieurs dans la pureté de la foy, puis qu'elle est embarrassée dans les sens. Si l'âme demuroit toujours en cet état, elle ne feroit pas un grand chemin dans la voye de l'esprit; Mais Dieu qui vous veut plus parfaite que vous n'êtes, vous a prévenue par un excez de sa bonté pour vous y faire avancer. Vous eussiez été trop foible pour souffrir une si grande soustraction de sa grâce sensible, s'il ne vous eût donné ce qu'il vous donna lorsque vous étiez devant le saint Sacrement. C'étoit pour vous fortifier dans le combat qui est un commencement de purgation de la partie sensitive de l'âme, pour laquelle il ne vous faut point décourager : car ne pensez pas que pour être rentrée dans votre paix ordinaire, tout l'orage soit passé; non, attendez vous à davantage, si Dieu vous aime, comme je le croy de sa bonté. Or vous connoîtrez si vous faites du progresz, et si la purgation a son effet par degré; si vous êtes bien fidelle, patiente, douce et paisible; si vous êtes obéissante à l'opération de celui qui vous purifie; si vous êtes exacte à l'observance de vos Règles; sur tout si vous êtes bien humble dans le temps de la souffrance et du délaissement : J'ajouteray encore, si vous évitez les amitez particulières, et les intrigues où les personnes du Cloître, sur tout celles de notre sexe sont sujettes; enfin si vous fortifiez votre âme contre une certaine humeur plaintive, et contre de certaines

tendresses sur soy-même que l'on a dans les peines que l'on ressent. [...] Voilà pour le temps de l'affliction.

Quant à celui de la bonace, ce que vous avez à faire est de ne vous appuyer jamais non pas même un seul moment sur vos propres forces[...]

Tout ce que je viens de dire regarde vos dispositions présentes, après quoy ne pensez pas que tout soit fait. Si Dieu vous aime vous passerez par des changemens d'états spirituels, dans lesquels vous croirez que tout est perdu pour vous [...]

[...]

*L.109 De Québec, à son Fils, été 1647.*

[...] Mais j'ay à m'entretenir d'autres choses avec vous, mon très-cher Fils. (Quoy, vous me faites des reproches d'affection que je ne puis souffrir sans une répartie qui y corresponde : Car je suis encore en vie, puisque Dieu le veut. En effet vous avez sujet en quelque façon de vous plaindre de moy de ce que je vous ay quitté. Et moy je me plaindrois volontiers, s'il m'étoit permis de celui qui est venu apporter un glaive sur la terre qui y fait de si étranges divisions. Il est vray qu'encore que vous fussiez la seule chose, qui me restoit au monde où mon cœur fût attaché, il vouloit néanmoins nous séparer lorsque vous étiez encore à la mamelle, et pour vous retenir j'ay combatu près de douze ans encore en a-t'il fallu partager quasi la moitié. Enfin il a fallu céder à la force de l'amour divin et souffrir ce coup de division plus sensible que je ne vous le puis dire; mais cela n'a pas empêché que je ne me sois estimée une infinité de fois la plus cruelle de toutes les mères. Je vous en demande pardon, mon très-cher Fils, car je suis cause que vous avez souffert beaucoup d'affliction. Mais consolons-nous en ce que la vie est courte, et que nous aurons par la miséricorde de celui qui nous a ainsi séparés en ce monde, une éternité entière pour nous voir et pour nous conjourer en luy.)

Quant à mes papiers, qui sont-ils? Je n'en ay que peu, mon très-cher Fils : car je ne ni arreste pas à écrire des matières que vous pensez. Il est vray qu'étant malade à l'extrémité j'avois donné le peu que j'en avois à la Mère Marie de saint Joseph pour les faire brûler, mais elle me dit qu'elle vous les enverroit; ainsi ils fussent toujours tombez entre vos mains quand vous n'eussiez pas témoigné les désirer. Mais puisqu'ainsi est que mes écrits vous consolent, et que vous les voulez, quand je n'aurois qu'un cahier j'écriray dessus qu'il vous doit être envoyé, si je meurs sans parler et sans avoir connoissance de ma mort.

Vous désirez sçavoir la conduite de Dieu sur moy. J'aurois de la satisfaction à vous la dire, afin de vous donner sujet de bénir cette

bonté ineffable qui nous a si amoureusement appellez à son service. Mais vous sçavez qu'il y a tant de danger que les lettres ne tombent en d'autres mains, que la crainte que cela n'arrive me retient. Je vous assure néanmoins que cy-après je ne vous cèleray rien de mon état présent : au moins vous en parleray-je si clairement que vous le pourrez connoître. A dire vray, il me semble que je dois cela à un fils qui s'est consacré au service de mon divin maistre, et avec lequel je me sens avoir un même esprit. Voicy un papier qui vous fera voir la disposition où j'étois quand je relevé de maladie il y a près de deux ans. Ce n'est pas que je m'arrête à écrire mes dispositions, s'il n'y a de la nécessité : mais en cette occasion une sentence de l'Escriture sainte, m'attira si fort l'esprit, que ma foiblesse ne pouvant supporter cet excez, je fus contrainte de me soulager par ma plume en écrivant ce peu de mots, qui vous feront connoître la voye par où cette infinie bonté me conduit. (Cette voye n'est autre que son amoureuse familiarité et une privauté intime avec une lumière intellectuelle, qui m'emporte dans cette privauté, sans pouvoir appliquer mon esprit à d'autre occupation intérieure qu'à celle où cette lumière me porte. Les sujets les plus ordinaires de cette privauté sont les attributs divins, les vérités de l'Escriture sainte tant de l'ancien que du nouveau Testament, particulièrement celles qui regardent les maximes du Fils de Dieu, son souverain Domaine, et l'amplification de son Royaume par la conversion des âmes de telle sorte que cet attrait m'emporte par tout, tant dans mes actions intérieures que dans les extérieures. Quand je dis que je ne me puis appliquer à d'autre occupation, j'entens pour m'y arrêter ; car ôté les occupations qui tiennent tout mon esprit, c'est à dire, où ma liberté m'est ôtée par la liaison où la tient cette suradorable bonté de mon divin Epoux, je luy dis tout ce que je veux selon les occurrences, même dans mes exercices corporels, et dans le tracas des affaires temporelles; car il m'honore de sa présence continuelle et familière. Vous n'aviez qu'un an ce me semble quand il commença de m'attirer à cette façon d'Oraison, laquelle néanmoins a eu divers états où il m'est arrivé des choses différentes et particulières selon les desseins que sa bonté a eus sur moy tous pleins d'amour et de miséricorde, eu égard à mes très-grandes vilitez, bassesses, rusticités et infidélitez insupportables à tout autre qu'à une bonté infinie, de laquelle j'ay arrêté le cours un nombre innombrable de fois ; ce qui a beaucoup empêché mon avancement dans la sainteté de laquelle sans mentir je n'ay pas un vestige. C'est ce que je vous conjure de recommander à notre Seigneur, car sans ce point je seray comme la cymbale qui tinte, mais qui n'a qu'un son passager: et je crains beaucoup de détruire les desseins que Dieu a sur moy et de dissiper les grâces qu'il me donne pour les accomplir.

Depuis ma maladie, ma disposition intérieure a été dans un dégage ment très-particulier de toutes choses, en sorte que tout ce qui est extérieur m'est matière de croix. Elles ne me donnent néanmoins aucunes inquiétudes, mais je les souffre par acquiescement aux ordres de Dieu qui m'a mise sous l'obéissance dans laquelle rien ne me peut arriver que de sa part. Je sens quelque chose en moy qui me donne une pente continuelle pour suivre et embrasser ce que je connoîtroy être le plus à la gloire de Dieu, et ce qui me paroît le plus parfait dans les maximes de l'Évangile qui sont conformes à mon état, le tout sous la direction de mon Supérieur. J'y fais des fautes sans fin, ce qui m'humilie à un point que je ne puis dire. (Il y a près de trois ans que je pense continuellement à la mort, et cependant je ne veux et ne puis vouloir ni vie ni mort, mais seulement celui qui est le Maître de la vie et de la mort, au jugement adorable duquel je me sou mets pour faire tout ce qu'il a ordonné de moy de toute éternité. Ces sentimens donnent à mon âme et à mon cour une paix substancielle et une nourriture spirituelle qui me fait subsister et porter avec égalité d'esprit les événemens des choses tant générales que particulières qui arrivent, soit aux autres soit à moy, dans ce bout du monde, où l'on trouve abondamment des occasions de pratiquer la patience et d'autres vertus que je ne connois pas.)

[...]

*L.116 De Québec, à la Mère Marie-Gillette Roland, Religieuse de la Visitation de Tours, 10 octobre 1648.*

[...]

Vous me parlez d'une vie cachée; qu'en diray-je, ma très-chère et bien-aimée Sœur, puisqu'elle est cachée, et qu'il est très-difficile de parler de ce qui ne paroît pas ? Dans ce pais et dans l'air de cette nouvelle Église, on voit régner un esprit, qui ne dit rien qu'obscurité. Tous les événemens qui nous arrivent sont des secrets cachez dans la divine providence, laquelle se plaît d'y aveugler tout le monde de quelque condition et qualité qu'il soit. J'ay veu et consulté là dessus plusieurs personnes, qui toutes m'ont dit : Je ne voy goutte en toutes mes affaires et néanmoins nonobstant mon aveuglement, elles se font sans que je puisse dire comment. Cela s'entend de l'établissement du pais en général, et de l'état des familles en particulier. Il en est de même du spirituel : Car je voy que ceux et celles que l'on croyoit avoir quelques perfections lorsqu'ils étoient en France, sont à leurs yeux et à ceux d'autrui très-imparfaits, ce qui leur cause une espèce de martyre. Plus ils travaillent, plus ils découvrent d'imperfections en eux-mêmes. Et la raison est que l'esprit de la nouvelle Eglise a une si grande pureté,

que l'imperfection pour petite qu'elle soit luy est incompatible; ensuite de quoy il faut se laisser purifier en mourant sans cesse à soy-même. Je me représente ce Christianisme primitif comme un purgatoire dans lequel à mesure que ces âmes chéries de Dieu se purifient, elles participent aux communications de sa divine Majesté. Il en est dis-je ici de même. Cet esprit secret, qui n'est autre que l'esprit de Jésus-Christ, et de l'Évangile, donne à l'âme purifiée une certaine participation de soy-même, qui l'établit dans une vie intérieure qui l'approche de sa ressemblance. Demandez-moy ce que c'est que cette vie, je ne le puis dire, sinon que l'âme n'aime et ne peut goûter que l'imitation de Jésus-Christ en sa vie intérieure et cachée. Elle se trouve toujours petite à ses yeux et défectueuse en ses actions, se comparant à la pureté et à la sainteté de notre divine cause exemplaire. La distance des lieux et le danger que les lettres ne soient interceptées, ne me permet pas d'en dire davantage à ma très-chère Sœur, et même ce que je viens de dire est seulement pour luy obéir, ne m'étant pas possible de luy rien refuser. En attendant que nous nous voyons en l'autre vie qui vous fera voir clair dans mes pauvretés, je vous prie de vous contenter de cela, et cependant de prier pour moy qui suis toute en Jésus, Vôtre. De Québec le 10. Octobre 1648.

*L.123 De Québec, à son Fils, 22 octobre 1649*

[...] Je ne sçay pas ce que vous en avez pu expérimenter, mais il est vray qu'il y a des dispositions durant lesquelles il n'est pas possible de dire ce que l'on ressent dans l'intérieur, non pas même en termes généraux. En voicy deux raisons dont je vous puis parler affirmativement. La première est que la disposition ou état spirituel où l'on est, n'est plus dans le sensible ni dans cette chaleur qui échauffe le cœur et le rend prompt à déclarer ce qu'il ressent : ce qui fait que ceux qui ont déjà fait quelque progres dans la vie spirituelle et qui ont de nouvelles et fréquentes lumières se trouvent heureux de rencontrer quelqu'un en qui ils puissent répendre ce qu'ils estiment ne pouvoir contenir en eux-mêmes. Leur sens peine, parce qu'il n'est pas encore spiritualisé, et quelquefois leur abondance est si grande que s'ils n'évaporeient par la parole ou par des soupirs la ferveur de leur esprit, ils mourroient sur le champ, la nature n'en pouvant supporter la violence. Je connois une personne que vous connoissez bien aussi, qui a autrefois été contrainte de chercher des lieux écartez pour crier à son aise de crainte d'étouffer. Cela se fait sans réflexion et sans dessein par un transport d'esprit dont la nature n'est pas capable. Hors ce transport ces (ils) personnes là sont éloquentes à parler de Dieu dans les rencontres, mais dans le transport si elles parloient à quelqu'un de la chose qui les occupe, cela seroit capable de leur aliéner le sens.

La seconde raison est qu'il se trouve des dispositions intérieures si simples et spirituelles que l'on n'en peut parler, et on ne peut trouver des termes assez significatifs pour se faire entendre. L'onction intérieure que l'on possède ou dont l'on est possédé, est si sublime que tout ce que l'on voudroit dire de celui de qui on veut parler, paroît bas et indigne de luy. Delà vient qu'on se sent impuissant d'en parler. [...]

Mais après tout c'est une vérité, qu'encore qu'en cet état extraordinaire de lumière, on découvre les plus petits atomes d'imperfection tout d'un coup et sans réfléchir, on voit néanmoins qu'il y a toujours à détruire en nous un certain nous-même qui est né avec nous et sans lequel nous serions déjà bien-heureux en cette vie. On tombe, on se relève : c'est comme si vous disiez, qu'il s'élève de petites nuées sur le Soleil qui font de demi-ombres, qui passent et repassent viste. En tombant on se relève, et lors même que l'on tombe on parle et on traite avec Dieu de ce misérable nous-même, qui nous fait faire ce que nous ne voulons pas, en la manière, comme je croy que dit saint Paul : je fais le mal que je ne veux pas faire. Mais suivons l'ordre de votre lettre.

[...] (Ouy mon très-cher Fils, j'aime les maximes que vous sçavez, parce qu'elles portent à la pureté de l'esprit de Jésus-Christ. Il ne me seroit pas possible, quoyque je sois une foible et imbecille créature, de goûter une dévotion en l'air, et qui n'auroit du fondement que dans l'imagination. Notre divin Sauveur et Maître s'est fait notre cause exemplaire, et afin que nous le puissions plus facilement imiter, il a pris un corps et une nature comme les nôtres. Ainsi en quelque état que nous soions, nous le pouvons suivre avec sa grâce qui nous découvre suavement ce que nous devons retrancher car la pureté de son esprit nous fait voir l'impureté du nôtre et tout ensemble les difformitez de nos opérations intérieures et extérieures. L'on trouve donc toujours à pratiquer ces maximes saintes, non avec effort ou contention d'esprit, mais par une douce attention à celui qui occupe l'âme, et qui donne vocation et regard à ces aimables loix. Voilà la dévotion qui me soutient sans laquelle je croirois bâtir sur le sable mouvant. Dieu est pureté et il veut des âmes qui luy ressemblent en tâchant d'imiter son adorable Fils par la pratique de ses divines maximes. Et comme je viens de dire tout se fait doucement, car si le naturel n'est turbulent et inquiet, elles ne sont pas pénibles; parce que depuis qu'une âme veut une chose, si elle est courageuse, c'est demi fait; Dieu y donne son concours, puis la vocation savoureuse, et enfin la paix et le repos de l'esprit. Quand il est question d'y travailler par des actes préveus, résolus et réfléchis, pour prendre un chemin bien court, il me semble que le retranchement des réflexions sur les choses qui sont capables de donner de la peine, est absolument nécessaire, d'autant que

l'imagination étant frappée, l'esprit, si l'on n'y prend garde, est aussi-tôt ému; après quoy il n'y a plus de paix ny de tranquillité. Pour vous dire vray, depuis trente ans que Dieu m'a fait la grâce de m'attirer à une vie plus intérieure, je n'ay point trouvé de moyen plus puissant pour y faire de grands progresz, que ce retranchement universel de réflexion sur les difficultez qui se rencontrent, et sur tout ce qui ne tend point à Dieu, où la pratique de la vertu).

[...]

L'union d'entendement et de volonté est un attrait de Dieu, qui produit tout ensemble un effet de lumière et d'amour, ce qui met l'âme en des privautés avec Dieu qui sont inexplicables; ce qui opère en l'âme des effets très précieux, sur tout une facilité continuelle à traiter familièrement avec sa divine Majesté en quelques affaires qui se puissent rencontrer; et un état de paix actuelle qui est à l'âme une réfection savoureuse où les sens n'ont point de part. Le cœur n'est jamais dans l'abattement; il est toujours vigoureux quand il faut traiter avec Dieu : et lorsque dans la conversation qu'il est obligé d'avoir avec les créatures, il est interrompu, son inaction est un repos et une simple attention à celui de qui il se sent possédé, sans que cette attention empêche le commerce du dehors, pourveu qu'il soit dans l'ordre de l'obéissance ou de la charité.

Mais, mon très-cher Fils, en verité je vous admire des remarques que vous faites sur ce que je vous écris. Soyez persuadé que je ne m'arrête jamais à faire toutes ces distinctions. Voici pourtant quelques mots pour répondre à ce troisième degré que vous dites.

C'est qu'ensuite de cette privauté dont je viens de parler, l'âme ne pourroit pas s'assujétir, non pas même dans un temps libre, à réfléchir sur diverses matières, tant spirituelles puissent elles être : Elle n'y peut penser que par un simple regard. La volonté est toujours dans l'amour actuel avec une liberté entière de parler, quoi que ce parler ne se fasse point par un long discours, mais par une aspiration simple et continue. L'âme a un langage court, mais qui la nourrit merveilleusement, comme si elle disoit : mon Dieu, vous soiez béni. Ce mot, Dieu, dit plus en l'âme qu'on ne peut exprimer. O ma vie, O mon tout, O mon amour ! à mesure que la respiration naturelle se fait, cette aspiration surnaturelle continue : Et lorsque par l'ordre de la charité, ou par l'obligation de quelque emploi il faut interrompre ce langage, le cœur ne cesse point d'être attentif à son objet.

Mais le présent le plus précieux en tout, est l'esprit du sacré Verbe incarné, quand il le donne d'une façon sublime, comme il le donne à quelques âmes que je connois de cette nouvelle Église, et comme il l'a donné à nos saints Martyrs les Révérends Pères de Brébeuf,



Daniel, Jogues et l'Allemand, qui ont fait paroître par leurs généreux courages combien leur cœur étoit rempli de cet esprit et de l'amour de la croix de leur bon Maître. C'est cet esprit qui fait courir par mer et par terre les ouvriers de l'Evangile et qui les fait des Martyrs vivans avant que le fer et le feu les consume. Les travaux inconcevables qu'il leur faut endurer sont des miracles plus grands que de resusciter les morts.

Pour venir au particulier, je vous dis que c'est un présent parce qu'il ne s'acquiert pas dans une méditation : Il peut néanmoins arriver que Dieu le donne à une âme qui aura été fidèle en quelque occasion de conséquence pour sa gloire, et même en une petite faite avec un parfait amour de Dieu et une entière haine de soy-même : Mais pour l'ordinaire il le donne après beaucoup de sueurs dans son service, et de fidélité à sa grâce. Ce don est une intelligence de l'esprit de l'Evangile et de ce qu'a dit, fait et souffert notre adorable Seigneur et Maître, avec un amour dans la volonté conforme à cette intelligence. Concevez un point de la vie cachée du Fils de Dieu, cela contient une sainteté que les plus hauts Séraphins adorent, et ils reconnoissent qu'ils ne sont que des atomes et des néants en comparaison des sublimes occupations intérieures de ce divin Sauveur. Considérez encore les trois années de sa conversation avec les hommes, ses entretiens particuliers, ses prédications, ses souffrances, sa passion, sa mort, vous direz que ces trois années ont porté ce qu'il y a de plus divin : il nous a donné ou acquis tous les biens de la grâce et de la gloire. Par la distinction des états de cet adorable Maître, nous connoissons la différence des nôtres avec quelque proportion, car à Dieu ne plaise que nous fassions de la comparaison entre luy et nous. Dans cet aveu la compagnie familière que l'on a avec Dieu, surpasse ce que j'en ay dit cy-dessus, et donne une générosité bien d'une autre trempe que la première. Cet excellent sermon de la montagne : Bienheureux sont les pauvres d'esprit, etc. et celui de la Cène sont la force et le bastion des âmes à qui Dieu fait ce présent. Ne vous imaginez pas qu'en cette occupation il se passe rien dans l'imagination ou dans le corps; Non, le tout est dans la substance de l'esprit par une infusion de grâce purement spirituelle. En cet état, on ne pratique pas seulement les maximes que vous sçavez, on se sent encore poussé à la pratique de toutes celles de l'Evangile, qui sont conformes à l'état où nous sommes appeliez, et aux emplois où l'obéissance nous engage. L'âme fait plus de chemin en un jour dans cette disposition, qu'elle ne feroit en tout autre dans un mois. Cette approche amoureuse du sacré verbe incarné porte dans l'âme une onction qui ne se peut exprimer, et dans les actions une sincérité, droiture, franchise, simplicité, fuite de toutes obliquittez; elle imprime dans le cœur l'amour de la croix et de ceux de qui l'on est persécuté : Elle

fait sentir et expérimenter l'effet des huit béatitudes d'une manière que Dieu sçait et que je ne puis dire.

Tous ces heureux effets et beaucoup d'autres que je ne dis pas, viennent de l'onction et de l'attrait continuel, avec lequel l'esprit de Jésus emporte l'âme. Cet esprit persuade, convainc, et attire si doucement, qu'il n'est pas possible de luy rien refuser, et de plus il agit dans l'âme comme dans une maison qui luy appartient entièrement. Cette douce persuasion est son langage, et la réponse de l'âme est de se laisser emporter en cédant amoureusement. Ce sont de mutuels regards et des intelligences si pures que nos paroles sont trop basses pour les énoncer. L'âme sans faire peine à la nature, qu'elle attire facilement après soy, se voit tranquille dans les choses les plus pénibles et difficiles. Quand même la nature par foiblesse et infirmité, seroit surprise par quelque tort ou injure qu'on luy fait, l'âme s'en apperçoit aussi-tôt, et la nature n'a plus de force : La paix et l'onction intérieure fait même qu'on aime ceux qui ont fait l'injure. Il en est de même de tout le reste. L'âme est humblement courageuse et sans respect humain dans les occasions où il y va de la justice et de l'équité, néanmoins avec une soumission entière de jugement à ceux qui la dirigent.

Dans cet état l'âme ne commet plus d'indiscrétions, parcequ'elle est unie à Dieu d'une façon qui la rend libre : Elle voit clair en toutes ses opérations, n'étant plus dans des transports de désir et d'amour comme elle a été autrefois. C'est ici la liberté des enfans de Dieu qui les introduit dans sa familiarité sainte par la confiance et par le libre accez qu'il luy donne. Dans les états passez elle étoit dans un ennyvrement et transport qui la faisoit oublier elle-même; mais ici elle est à son bien-aimé, et son bien-aimé est à elle avec une communauté d'intérêts et de biens, si j'ose ainsi parler. Cela fait qu'elle s'expose à tout pour sa gloire, et que nonobstant toutes les croix qui se rencontrent, elle pratique suavement la loy du parfait anéantissement, pour n'être plus, et afin qu'il soit tout et l'unique glorifié. Ce n'est pas qu'il se trouve des occasions où les croix se rendent plus sensibles et qu'il ne s'y commette même des imperfections : mais cela passe vite; l'âme s'humilie et fait facilement sa paix par l'agrément de son humiliation : Car remarquez que plus l'âme s'approche de Dieu plus elle connoît son néant, et quoy qu'elle soit élevée à un très-haut degré d'amour, elle ne laisse pas de s'abaisser à un très profond degré d'humilité, ces deux dispositions s'accordent parfaitement ensemble, ce qui me fait connoître la vérité de cette parole de notre Seigneur, que celui qui s'humilie sera élevé.

[...]

*L.132 De Québec, à un Père de la Compagnie de Jésus (1), 1<sup>er</sup> septembre 1651 [L'incendie]*

Mon Révérend Père. Si les lettres que nous vous avons écrites par la Nouvelle-Angleterre et par les pescheurs vous ont esté rendues, vous aurez appris que la main de Dieu nous a touchées et réduites à l'extrémité, comme je vous vais dire.

Le vendredy de l'Octave de la Nativité de Nostre-Seigneur, une sœur converse novice ayant mis du feu dans la mets ou paitrin où estoit son levain pour boulangier le matin suivant, s'estant oubliée de le retirer, ce feu prit à la mets et à toute la boulangerie, en sorte que sur les onze heures de nuit, une religieuse qui couchoit dans la classe des enfans (qui estoit au-dessus de cette boulangerie) s'éveilla en sursaut au bruit de la flamme qui, estant renfermée, s'entonnait dans le tuyau de la cheminée, bruyant et pétillant d'une estrange façon. Cette pauvre Mère, bien estonnée, courut par tout; elle sonne la cloche, elle crie que l'on se sauve; il estoit temps, mon Révérend Père ! On s'efforce de sauver les enfans, on en vint à bout, mais non pas sans un évident danger; on rompt les grilles, on passe par la sacristie, le feu ayant gagné les autres avenues.

Je voulus monter au dépost ou en nostre petit magasin pour jeter quelques étoffes par la fenestre, me doutant bien que nos pauvres Mères se sauvroient à demy nues. Le bon Dieu me voulant sauver la vie, m'osta cette pensée, me faisant souvenir des papiers de nostre communauté, où je couru pour les sauver. Quoy que le danger n'y fust pas si grand, je vis néanmoins deux feux à mes deux costez et un dernier qui me poursuivoit. Dans ce péril je fis une inclination à mon crucifix m'abandonnant à la Providence divine. Le R. Père Supérieur de vostre maison, et tous vos Pères se jettèrent dans la chappelle, emportèrent le saint Sacrement, et sauvèrent la pluspart des meubles de la sacristie. Un de vos Frères pensa estre dévoré des flammes. Sortant de cette incendie, je trouvay toutes mes pauvres Sœurs presque nues, priant Dieu sur la neige, qui est fort profonde en cette saison. Elles regardoient les effets de la divine Providence avec des visages aussi contens, comme si l'affaire ne nous eut point touché, ce qui fit dire à quelques personnes fort émeues la veue de cet effroyable spectacle, ou que nous estions folles, ou insensibles, ou remplies d'un grand amour de Dieu.

Je vous assure, mon très cher Père que jamais nous ne ressentîmes un tel effet de grâce pour le dénuement entier de toutes choses, qu'à cette heure-là. (Ce que nous possédions en ce monde, d'habits, de vivres, de meubles et autres choses semblables, fut consumé en moins de deux heures.) (Ah ! que vous eussiez eu de compassion de voir nostre chère fondatrice, Madame de la Peltrie, si sensible au

froid, estre pieds nuds sur la neige, n'ayant sur son corps qu'une petite tunique).

La nuit estoit fort sereine, le ciel bien étoilé, le froid très grand, mais sans vent. Au fort de l'incendie il s'en éleva un petit qui jetta les flammes du costé du jardin et des champs, sans cela le fort, vostre maison et les circonvoisines, estoient toutes en danger, tant il sortoit d'étincelles et de charbons ardens portez fort loin par la véhémence des flammes. On trouva du feu dans les ruines plus de six semaines après cet embrasement. Mais retournons à nos pauvres Sœurs.

[...]

*136 De Québec, à son Fils, octobre-novembre 1651.*

[...] Il faut donc que vous sçachiez qu'après qu'humainement j'eus fait tout ce qui se pouvoit faire pour obvier à la perte totale de notre Monastère, soit pour appeller du secours, soit pour travailler avec les autres), je retourné en notre chambre pour sauver ce qui étoit de plus important aux affaires de notre Communauté (voyant qu'il n'y avoit point de remède au reste. Dans toutes les courses que je fis, j'avois une si grande liberté d'esprit et une veue aussi présente à tout ce que je faisais que s'il ne nous fût rien arrivé. Il me sembloit que j'avois une voix en moy-même qui me disoit ce que je devois jeter par notre fenestre, et ce que je devois laisser périr par le feu. Je vis en un moment le néant de toutes les choses de la terre, et Dieu me donna une grâce de dénuement si grande que je n'en puis exprimer l'effet ni de parole ni par écrit. Je voulus jeter notre Crucifix qui étoit sur notre table, mais je me sentis retenue comme si l'on m'eût suggéré que cela étoit contre le respect, et qu'il importoit peu qu'il fut brûlé). Il en fut de même de tout le reste, car je laissé mes papiers et tout ce qui servoit à mon usage particulier. Ces papiers étoient ceux que vous m'aviez demandé, et que j'avois écrits depuis peu par obéissance. Sans cet accident mon dessein étoit de vous les envoyer parceque je m'étois engagée de vous donner cette satisfaction, mais à condition que vous les eussiez fait brûler après en avoir fait la lecture. La pensée me vint de les jeter par la fenestre, mais la crainte que j'eus qu'ils ne tombassent entre les mains de quelqu'un me les fit abandonner volontairement au feu. Et en effet cela se fit par une providence de Dieu particulière, parceque le peu que j'avois jetté fut resserré par une honête Damoiselle qui a des enfans qui ne se fussent pas oubliez d'y jeter la veue. Après toutes ces réflexions, je mis encore la main dessus comme par hazard, et je me sentis portée intérieurement à les laisser. Je les laissé donc pour obéir à l'esprit de Dieu qui me conduisoit, car je vous assure que je ne voudrois pas pour quoy que ce fût qu'on les eût veues : car c'étoit toute la conduite de Dieu sur moy depuis que je me connois. J'avois differé

plus de cinq ans à rendre cette obéissance. J'y avois tant de répugnance qu'il m'a fallu réitérer par trois fois le commandement. J'y obéis enfin, mais à présent c'en est fait, mon très-cher Fils, il n'y faut plus penser.

[...]

*L.153 De Québec, à son Fils, 26 octobre 1653.*

[...]

(Mais sçavez-vous bien, mon très-cher fils, qu'il ne m'a jamais été possible de lui rien demander pour vous que les vertus de l'Evangile, et sur tout que vous fussiez l'un de ses vrais pauvres d'esprit: Il m'a semblé que si vous étiez rempli de cette divine vertu, vous posséderiez en elle toutes les autres éminemment; car j'estime que sa vacuité toute sainte est capable de la possession de tous les biens de Dieu envers sa créature. Puisque vous voulez que je vous parle sans réserve, il y a plus de vingt-cinq ans que la divine bonté m'a donné une si forte impression de cette vérité à votre égard, que je ne pouvois avoir d'autres mouvemens que de vous présenter à elle, luy demandant avec des gémissemens inénarrables que son divin esprit faisoit sortir de mon cœur, que cette divine pauvreté d'esprit fût votre partage. L'esprit du monde m'étoit pour vous un monstre horrible) et c'est ce qui m'a fait vaincre tant d'oppositions qui se sont formées à vos études, parceque dans les sentimens que Dieu me donnoit à votre égard, je voyois qu'il falloit se servir de ce moyen pour parvenir à ce que je prétendois, et pour vous mettre dans l'état où vous pouviez posséder cette véritable pauvreté d'esprit.

(Je rends très-humbles actions de grâces à sa bonté de l'attrait qu'elle vous donne pour la vie mystique. C'est une des dépendances de cette pauvreté d'esprit, laquelle purifiera encore ce qui pourroit être de trop humain dans l'exercice de la prédication, que je ne vous conseille pas de quitter, si ce n'est qu'il cause du dommage à votre perfection, ou à votre santé, ou à l'exercice de votre charge. Si donc vous vous adonnez tout à bon à la vie intérieure, vos prédications avec le temps en seront plus utiles pour le prochain, et Dieu en sera plus glorifié). Celle que vous m'avez envoyée m'a beaucoup plu. Un bon fils donne des louanges à son père, et cela luy est bien séant. Si notre très-cher Père Poncet n'étoit point tombé entre les mains des Hiroquois je luy en donnerois la communication, afin de le consoler dans l'ouvrage de son Ecolier.

[...]

Au reste (il y a bien des choses, et je puis dire que presque toutes sont de cette nature, qu'il me seroit impossible d'écrire entièrement, d'autant que dans la conduite intérieure que la bonté de Dieu tient sur moy, ce sont des grâces si intimes et des impressions si

spirituelles par voye d'union avec la divine Majesté dans le fond de l'âme, que cela ne se peut dire. Et de plus, il y a de certaines communications entre Dieu et l'âme qui seroient incroyables si on les produisoit au dehors comme elles se passent intérieurement. Lorsque je présenté mon Index à mon Supérieur, et qu'il en eut fait la lecture, il me dit : allez sur le champ m'écrire ces deux chapitres, sçavoir le vingt et deux et le vingt et cinq. J'obéis sur l'heure et y mis ce qu'il me fut possible, mais le plus intime n'étoit pas en ma puissance. C'est en partie ce qui me donne de la répugnance d'écrire de ces matières, quoique ce soient mes délices de ne point trouver de fond dans ce grand abyme, et d'être obligée de perdre toute parole en m'y perdant moy-même. Plus on vieillit, plus on est incapable d'en écrire, parce que la vie spirituelle simplifie l'âme dans un amour consommatif, en sorte qu'on ne trouve plus de termes pour en parler).

Il y a vingt ans que je l'aurois fait plus avantageusement et avec plus de facilité, et il y auroit des matières qui donneroient de grands sujets d'admirer la grande et prodigue libéralité de Dieu à l'endroit d'un ver de terre tel que je suis : car j'ay laissé quelques papiers à ma Révérende Mère Françoise de saint Bernard, qui sont mes oraisons des exercices de dix jours que l'obéissance m'obligea d'écrire : j'avois fait encore quelques autres remarques dans un livret touchant les mêmes matières. Si j'avois ces écrits ils me serviroient beaucoup et me rafraichiroient la mémoire de beaucoup de choses qui se sont écoulées de mon esprit. J'ai laissé deux exemplaires de tout cela, car comme mon Directeur vouloit avoir mes originaux, j'en fis une copie dans un petit livret, pour m'en servir dans les occasions. Lorsque j'étois sur le point de quitter la France je retiré adroitement les Originaux qui depuis sont demeurez avec les copies. J'ay depuis demandé les uns et les autres à cette Révérende Mère, afin qu'on ne vît aucun écrit de ma main dans le monde, mais elle me les a refusez absolument, comme elle me mortifia beaucoup avant mon départ parceque j'avois brûlé quantité d'autres papiers de cette nature.

[...]

*L.195 à son Fils, 16 septembre 1661.*

Mon très-cher Fils. J'ay reçu avec une consolation toute particulière vos trois lettres, qui toutes m'ont appris que notre Seigneur vous a rendu la santé. Je vous avoue que (je) craignois que ce mal ne vous emportât, et j'avois déjà fait mon sacrifice en dénuant mon cœur de ce qu'il aime le plus sur la terre pour obéir à sa divine Majesté. Mais enfin vous voilà encore; soiezdonc un digne ouvrier de sa gloire, et consommez-vous à son service. Pour cet effet je suis très-aise que

vous soiez hors de Compiègne, où les soins des affaires temporelles partageoient votre esprit. Servez-vous de ce repos comme d'un rafraîchissement que le Ciel vous présente pour faire de nouveaux amas de vertu et de bonnes œuvres, et pour employer toutes vos forces à la gloire de celui pour qui nous vivons. Vous avez bien commencé, et j'ay pris plaisir à l'adresse avec laquelle vous avez saintement trompé Monseigneur d'Angers au sujet de la réforme de saint Aubin. Il faut quelquefois faire de semblables coups pour avancer les affaires de Dieu, qui a soin puis après d'essuyer les disgrâces qui en peuvent naître de la part des créatures. Vous en avez une preuve, puisque ce grand Prélat vous aime, et que son esprit n'en est pas plus altéré contre vous. J'apprens encore, que vous servez Dieu et le prochain par vos prédications. Vous m'avez beaucoup obligée de m'envoyer celle que vous avez faite des grandeurs de Jésus, et vous avez raison de dire qu'elle trait-te d'un sujet que j'aime. Je l'aime en effet, car tout ce qui parle des grandeurs de notre très-adorable Jésus, me plaît plus que je ne vous le puis exprimer. Je vous laisse à penser si mon esprit n'est pas content quand je reçois quelque chose de semblable de mon Fils que j'ay toujours souhaitté dans la vie de l'Vangile pour en pratiquer les maximes, et pour y annoncer les louanges et les grandeurs du sacré Verbe incarné. Vous n'aviez pas encore veu le jour que mon ambition pour vous étoit que vous fussiez serviteur de Jésus-Christ, et tout dévoué à ses divins conseils, aux dépens de votre vie et de la mienne. La pièce est belle et bien conçue en toutes ses circonstances, mais je crains que ces grandes pièces d'appareil ne vous peinent trop, et que ce ne soit en partie la cause de vos épuisemens. J'y remarque un grand travail, mais la douceur d'esprit s'y trouve jointe. Si j'étois comme ces Saints qui entendoient prêcher de loin, je prendrois plaisir à vous entendre, mais je ne suis pas digne de cette grâce. Il est à croire que nous nous verrons plutôt en l'autre monde qu'en celui-cy. Dieu néanmoins a des voyes qui nous sont inconnues, sur tout dans un pais flotant et incertain comme celui-cy, où naturellement parlant, il n'y a pas plus d'assurance qu'aux feuilles des arbres quand elles sont agitées du vent.

(Vous me demandez quelques pratiques de mes dévotions particulières. Si j'avois une chose à souhaitter en ce monde, ce seroit d'être auprès de vous afin de verser mon cœur dans le vôtre, mais notre bon Dieu a fait nos départemens où il nous faut tenir. (Vous sçavez bien que les dévotions extérieures me sont difficiles : Je vous diray néanmoins avec simplicité, que j'en ay une que Dieu m'a inspirée, de laquelle il me semble que je vous ay parlé dans mes écrits. C'est au suradorable cœur du Verbe incarné : il y a plus de trente ans que je la pratique, et voici l'occasion qui me la fit embrasser.

Un soir que j'étois dans notre cellule traitant avec le Père Éternel de la conversion des âmes, et souhaittant avec un ardent désir, que le Royaume de Jésus-Christ fût accompli, il me sembloit que le Père Éternel ne m'écouloit pas, et qu'il ne me regardoit pas de son œil de bénignité comme à l'ordinaire. Cela m'affligeoit ; mais en ce moment, j'entendis une voix intérieure qui me dit : demande-moy par le cœur de mon Fils, c'est par luy que je t'exauceray. Cette divine touche eut son effet, car tout mon intérieur se trouva dans une communication très-intime avec cet adorable cœur, en sorte que je ne pouvois plus parler au Père Éternel que par luy. Cela m'arriva sur les huit à neuf heures du soir, et du depuis environ cette heure là, c'est par cette pratique que j'achève mes dévotions du jour, et il ne me souvient point d'y avoir manqué, si ce n'est par impuissance de maladie, ou pour n'avoir pas été libre dans mon action intérieure. Voici à peu près comme je m'y comporte lorsque je suis libre en parlant au Père Éternel.

C'est par le cœur de mon Jésus ma vote, ma vérité et ma vie que je m'approche de vous, ô Père Éternel. Par ce divin cœur je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas : je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas; je vous adore pour tous les aveugles volontaires qui par mépris ne vous connoissent pas. Je veux par ce divin cœur satisfaire au devoir de tous les mortels. Je fais le tour du monde pour chercher toutes les âmes rachepties du Sang très précieux de mon divin Époux : Je veux vous satisfaire pour elles toutes par ce divin cœur. Je les embrasse toutes. pour vous les présenter par Lui. Je vous demande leur conversion; voulez-vous souffrir qu'elles ne connoissent pas mon Jésus? permettez-vous qu'elles ne vivent pas en celny qui est mort pour tous? Vous voyez, ô divin Père, qu'elles ne vivent pas encore; Ah ! faites qu'elles rivent par ce divin cœur. C'est ici que je parle de cette nouvelle Église,) et que j'en représente à Dieu toutes ses nécessitez, puis j'ajoute : Sur cet adorable cœur je vous présente tous les ouvriers de l'Évangile ; remplissez-les de votre esprit saint par les mérites de ce divin cœur. Des ouvriers de l'Évangile, mon esprit passe aux Hiroquois nos ennemis dont je demande la conversion avec toutel'instance qui m'est possible. Puis je parle aux deux âmes que vous connoissez, et je dis : (Sur ce sacre cœur comme sur un autel divin, je nous présente N. votre petit serviteur, et ,V. votre petite servante, je vous demande au nom de mon divin Époux, que vous les remplissiez de son esprit, et qu'ils soient éternellement à vous sous les auspices de cet adorable cœur). Je fais encore mémoire de quelques personnes avec qui j'ay des liaisons spirituelles, et des Bienfaiteurs de notre maison, et de cette nouvelle Église. (Je m'adresse ensuite au sacré Verbe incarné, et je luy dis: Vous savez mon bien-aimé tout ce que je veux dire à votre Père par vostre divin cœur et par vostre sainte âme; en



le luy disant, je vous le dis, parceque vous êtes en vostre Père et que votre Père est en vous. Faites-donc que tout cela s'accomplisse,) et joignez-vous à moy pour fléchir par votre cour celui de votre Père. Failes selon votre parole, que comme vous êtes une même chose avec luy, (toutes les âmes que je vous présente soient aussi une même chose avec luy et avec vous. Voilà l'exercice du sacré cœur de Jésus.

J'envisage ensuite ce que je dois au Verbe incarné, et pour luy en rendre mes actions de grâces je luy dis : Que vous rendrai je, ô mon divin Jpoux, pour les excez de vos grâces en mon endroit? C'est par votre divine Mère que je vous en veux rendre mes reconnoissances. Je vous offre donc son sacré cœur, ce cœur, dis je, qui vous a tant aimé. Souffrez que je vous aime par ce même cœur, que je vous offre les sacrées manuelles qui vous ont allaité, et ce sein virginal que vous avez voulu santlffier par votre demeure avant que de paroître dans le monde. Je vous l'offre en action de grâces de tous vos bienfaits sur moi tant de grâce que de nature : Je vous l'offre pour l'amendement de ma vie, et pour la santification de mon âme, et afin qu'il vous plaise me donner la persévérance finale dans vostre grâce et dans vostre saint amour. Je vous rends grâces, ô mon divin Epoux de ce qu'il vous a plu choisir cette très-sainte Vierge pour vostre Mère, de ce que vous luy avez donné les grâces convenables à cette haute dignité, et enfin de ce qu'il vous a plu nous la donner pour Mère. J'adore l'instant sacré de vostre Incarnation dans son sein très pur, et tous les divins moyens de vostre vie voyageère sur la terre. Je vous rends grâces de ce que vous vous êtes voulu faire non seulement vostre vie exemplaire par vos divines vertus, mais encore vostre cause méritoire par tous vos travaux et par l'effusion de vostre Sang. Je ne veux ni vie ni moment que par vostre vie. Purifiez-donc ma vie impure et défectueuse par la pureté et perfection de vostre vie divine, et par la vie sainte de vostre divine Mère. Je dis ensuite ce que l'amour me fait dire à la très-sainte Vierge, toujours néanmoins dans le même sens que ce que je viens de dire, et je ferme par là ma retraite du soir. Dans les autres temps mon cœur et mon esprit sont attachez a leur objet et suivent la pante que la grâce leur donne. Dans l'exercice même que je viens de rapporter je suis le trait de l'esprit, et ce n'est ici qu'une expression de l'intérieur : Car je ne puis faire de prières vocales qu'à la psalmodie, mon Chapelet d'obligation m'étant même assez difficile).

Je porte au col une petite chaîne de fer il y a plus de vingt et trois ans, peur marque de mon engagement à la sainte Mère de Dieu : je n'y ai point d'autre pratique, sinon en la baisant de m'offrir pour esclave à cette divine Mère.

(Accommodez-vous je vous prie, mon très-cher Fils, à ma simplicité, et excusez ma facilité). je puis dire comme saint Paul, que je fais une folie, mais je dirai aussi avec luy, que c'est vous qui me contraignez de la faire. (J'ay encore composé une Oraison, qu'un de mes amis m'a mise en latin, pour honorer la double beauté du Fils de Dieu dans ses deux natures divine et humaine ; voicy comme elle est conçue : Domine Jesu-Christe, splendor paterne gloria, et figura substantia ejus ; Vota renovo illius servitutis qua me totam gemina pulchritudini tua promisi reddituram : omnemque gloria, qua hic haberi aut optari potest rejicio, prater eam qua me vere ancillam tuam in aeternum profitebor. Amen, mi Jesu.

Ce qui m'a donné le mouvement à cette dévotion de la double beauté du sacré Verbe incarné, est, qu'étant un jour en notre maison de Tours dans un transport extraordinaire, j'eus une vue de l'éminence et sublimité de cette double beauté des deux natures en Jésus-Christ. Dans ce transport je pris la plume et écrivis des vœux conformes à ce que mon esprit pût souhaiter. J'ay depuis perdu ce papier. Étant revenue à moy, je me trouvay engagée d'une nouvelle manière à Jésus-Christ, quoique quelque écrit que ce puisse être, il ne puisse jamais dire ce qui se passe dans l'âme quand elle est unie dans son fond à ce divin objet. Dans ce seul mot Figure de la substance du Père, l'esprit comprend des choses inexplicables, l'âme qui a de l'expérience dans les voyes de l'esprit, l'entend selon l'étendue de sa grâce ; et dans ce renouvellement de vœux à cette double beauté, l'âme qui est une même chose avec son bien-aimé entend ce secret, comme elle entend celui de sa servitude envers luy.)

Je vous ay autrefois parlé de la dévotion à saint François de Paule : car je croy que vous n'ignorez pas que ce fut notre bisaveul qui fut envoyé par le Roy Louis, pour le demander au Pape et pour l'amener en France. J'en ay bien entendu parler à mon grand père; et même ma Tante qui est morte lors que j'avois quinze ans, avoit veu sa grande mère, fille de ce bisaveul, qui la menoit souvent au Plessis pour visiter ce saint homme, qui par une pieuse affection faisoit le signe de la croix sur le visage de cette petite en la bénissant. C'est ce qui a toujours donné une grande dévotion à notre famille envers ce grand Saint. Mon grand Père nous racontoit cela fort souvent, afin d'en perpétuer après luy la mémoire et la dévotion, comme il l'avoit reçue de son ayeul.

Voilà le récit d'une partie de mes dévotions, que je vous fais avec la même simplicité que vous me l'avez demandé : Souvenez-vous de moy dans les vôtres, car de mon côté je ne fais rien que vous n'y ayez bonne part.

De Québec le 16. Septembre 1661.

*L.201. De Québec, à son Fils, 10 août 1662.*

Mon très-cher Fils. Je vous ay parlé dans une autre lettre d'une croix que je vous disois m'être plus pesante que toutes les hostilités des Hiroquois. Voici en quoi elle consiste. Il y a en ce pais des François si misérables et sans crainte de Dieu, qu'ils perdent tous nos nouveaux Chrétiens leur donnant des boissons très-violentes comme de vin et d'eau de vie pour tirer d'eux des Castors. Ces boissons perdent tous ces pauvres gens, les hommes, les femmes, les garçons et les filles même; car chacun est maître dans la Cabane quand il s'agit de manger et de boire, ils sont pris tout aussi-tôt et deviennent comme furieux. Ils courent nuds avec des épées et d'autres armes, et font fuir tout le monde, soit de jour soit de nuit, ils courent par Québec sans que personne la puisse empêcher. Il s'ensuit de là des meurtres, des violemens, des brutalitez monstrueuses et inouïes. Les Révérends Pères ont fait leur possible pour arrêter le mal tant du côté des François que de la part des Sauvages, tous leurs efforts ont été vains. Nos filles Sauvages externes venant à nos classes, nous leur avons fait voir le mal où elles se précipitent en suivant l'exemple de leurs parens, elles n'ont pas remis depuis le pied chez-nous. Le naturel des Sauvages est comme cela : ils font tout ce qu'ils voient faire à ceux de leur Nation en matière de mœurs, à moins qu'ils ne soient bien affermis dans la morale Chrétienne. Un Capitaine Algonguin excellent Chrétien et le premier baptisé du Canada nous rendant visite se plaignoit disant : Onontio, c'est Monsieur le Gouverneur, nous tue, de permettre qu'on nous donne des boissons. Nous lui répondîmes : dis-lui qu'il le défende. Je lui ay déjà dit deux fois, repartit-il, et cependant il n'en fait rien : Mais priez-le vous-même d'en faire la défense, peut-être vous obéira-t'il.

C'est une chose déplorable de voir les accidens funestes qui naissent de ce trafic. Monseigneur notre Prélat a fait tout ce qui se peut imaginer pour en arrêter le cours comme une chose qui ne tend à rien moins qu'à la destruction de la foy et de la Religion dans ces contrées. Il a employé toute sa douceur ordinaire pour détourner les François de ce commerce si contraire à la gloire de Dieu, et au salut des Sauvages. Ils ont méprisé ses remontrances, parce qu'ils sont maintenus par une Puissance séculière qui a la main forte. Ils lui disent que partout les boissons sont permises. On leur répond que dans une nouvelle Église, et parmi des peuples non polices, elles ne le doivent pas être, puisque l'expérience fait voir qu'elles sont contraires à la propagation de la foy, et aux bonnes mœurs que l'on doit attendre des nouveaux convertis. La raison n'a pas fait plus que la douceur. Il y a eu d'autres contestations très-grandes sur ce sujet : Mais enfin le zèle de la gloire de Dieu a emporté notre Prélat et l'a

obligé d'excommunier ceux qui exerceroient ce trafic. Ce coup de foudre ne les a pas plus étonnez que le reste : Ils n'en ont tenu conte disant que l'Église n'a point de pouvoir sur les affaires de cette nature. /181

Les affaires étant à cette extrémité, il s'embarque pour passer en France, afin de chercher les moiens de pourvoir à ces désordres qui tirent après eux tant d'accidens funestes. Il a pensé mourir de douleur à ce sujet, et on le voit seicher sur le pied. Je croi que s'il ne peut venir à bout de son dessein, il ne reviendra pas, ce qui seroit une perte irréparable pour cette nouvelle Église, et pour tous les pauvres François /182 ! il se fait pauvre pour les assister, et pour dire en un mot tout ce que je conçois de son mérite, il porte les marques et le caractère d'un saint. Je vous prie de recommander, et de faire recommander à notre Seigneur une affaire si importante, et qu'il lui plaise de nous renvoyer notre bon Prélat, Père et véritable Pasteur des âmes qui lui sont commises.

Vous voyez que ma lettre ne parle que de l'affaire qui me presse le plus le cœur, parceque j'y voi la majesté de Dieu déshonorée, l'Église méprisée, et les âmes dans le danger évident de se perdre. Mes autres lettres répondront aux vôtres.

*L.216 De Québec, à son Fils, 29 juillet 1665.*

Mon très-cher Fils. Je reçeus l'année dernière une lettre de confiance de votre part, à laquelle je ne pus répondre, (à cause d'une grande maladie, dont il a plu à la divine Bonté de me visiter. Elle a duré près d'un an, et je n'en suis pas encore bien guérie, mais je me porte beaucoup mieux que je n'ai fait. Sa divine Majesté m'y a disposée d'une manière extraordinaire et toute aimable, en sorte que je n'ai pas été prise au dépourveu. Vous serez peut-être bien aise d'en sçavoir l'origine et les suites : je vous les dirai, afin que vous m'aidiez à louer ses divines miséricordes.

Avant que de tomber, je vis en songe Notre Seigneur attaché à la croix tout vivant, mais tout couvert de playes dans toutes les parties de son corps. Il gémissoit d'une manière très-pitoyable étant porté par deux jeunes hommes, et j'avois une forte impression qu'il alloit chercher quelque âme fidèle pour luy demander du soulagement dans ses extrêmes douleurs. Il me sembloit qu'une honnête Dame

---

/181 La sentence d'excommunication contre les trafiquants d'eau-de-vie avait été portée par Mgr de Laval le 6 mai 1660 (Journal des jésuites, 282; Mandements... des évêques de Québec, 1, 14-15).

/182 Mgr de Laval quitta Québec le 12 août avec le P. Ragueneau, cf. Journal des jésuites, 310; il devait revenir le 7 septembre 1663 en compagnie du nouveau gouverneur, M. de Mézy. [...]

se présenteoit à lui pour cet effet; mais peu après elle lui tourna le dos et l'abandonna dans ses souffrances. Pour moy, je le suivis le contemplant toujours dans ce pitoiable état, et le regardant d'un œil de compassion. Je n'en vis pas davantage, mais mon mal arrivant là dessus, il me demeura dans l'esprit une impression si forte et si vive de ce divin Sauveur crucifié, qu'il me sembloit l'avoir continuellement devant les yeux, mais qu'il ne me faisoit part que d'une partie de sa croix, quoique mes douleurs fussent des plus violentes et des plus insupportables.

Le mal commença par un flux hépatique et par un épanchement de bile par tous les membres jusques dans le fond des os, en sorte qu'il me sembloit qu'on me perçât par tout le corps depuis la tête jusques aux pieds. J'avois avec cela une fièvre continue et une colique qui ne me quittoit ni jour ni nuit, en sorte que si Dieu ne m'eût soutenue, la patience me seroit échappée, et j'aurois crié les hauts cris.

L'on me donna les derniers Sacremens, que l'on pensa réitérer quelque temps après, à cause d'une rechute, qui commença par un mal de côté comme une pleurésie, avec une colique néphrétique, et de grands vomissemens accompagnés d'une rétraction de nerfs, qui m'agitoit tout le corps jusqu'aux extrémités. Et pour faire un assemblage de tous les maux, comme je ne pouvois durer qu'en une posture dans le lit, il se forma des pierres dans les reins qui me causoient d'étranges douleurs, sans que ceux qui me gouvernoient pensassent que ce fût un nouveau mal, jusques à ce qu'une rétention d'urine le découvrit. Enfin je rendis une pierre grosse comme un œuf de pigeon, et ensuite un grand nombre de petites. L'on avoit résolu de me tirer cette pierre, mais entendant parler qu'on y vouloit mettre la main, j'eus recours à la très-sainte Vierge par un *Menrorare* que je dis avec foy, et au même temps, cette pierre tomba d'elle-même, et les autres la suivirent.

Cette longue maladie ne m'a point du tout ennuyée, et par la miséricorde de notre bon Dieu, je n'y ai ressenti aucun mouvement d'impatience : j'en dois toute la gloire à la compagnie de mon Jésus crucifié, son divin Esprit ne me permettant pas de souhaiter un moment de relâche en mes souffrances, mais plutôt me mettants dans une douceur, qui me tenoit dans la disposition de les endurer jusqu'au jour du jugement. Les remèdes ne servoient qu'à aigrir mon mal et accroître mes douleurs ; ce qui fit résoudre les Médecins de me laisser entre les mains de Dieu, disant que tant de maladies jointes ensemble étoient extraordinaires, et que la Providence de Dieu ne les avoit envoyées que pour me faire souffrir. Etant donc ainsi abandonnée des hommes, toutes les bonnes âmes de ce pais faisoient à Dieu des prières et des neuvaines pour ma santé. L'on

me pressoit de la demander avec elles, mais il ne me fut pas possible de le faire, ne voulant ni vie ni mort que dans le bon plaisir de Dieu. Monseigneur notre digne Evêque m'en pressoit aussi, et je luy répartis que j'étois dans l'impuissance de le faire. Ce très-bon et très-charitable Prélat me fit l'honneur de me visiter plusieurs fois : le R. Père Lallemand me rendit toutes les assistances d'un bon père : La Mère de saint Athanase notre Assistante, quoiqu'elle fût chargée à mon défaut de toute la maison, voulut être mon Infirmière : Et ni elle ni aucune de mes Sœurs, quoiqu'elles me veillassent jour et nuit avec des fatigues incroyables, ne fut par la miséricorde de Dieu ni malade ni incommodée).

A présent je me porte beaucoup mieux : la fièvre m'a quittée, sinon qu'elle me reprend comme font mes douleurs, et en quelques rechutes : et toujours il me reste une grande foiblesse et un dégoût avec la colique continuelle et le flux hépatique qui ne m'a pas encore tout-à-fait quittée : Mais tout cela me paroît comme des roses en comparaison du passé. Je marche par la maison à l'aide d'un bâton. J'assiste aux observances, excepté à l'Oraison qui se fait à quatre heures du matin, parce que mes maux me travaillent un peu en ce temps-là.

Je rends grâces à Dieu de ce qu'il vous a aussi rendu votre santé, et des sentimens de patience qu'il vous a donnez en votre maladie. (Pendant le cours de la mienne sa divine i4 Majesté toujours aimable et toujours pleine de bonté en mon endroit, m'a fait la grâce et l'honneur de me tenir une aussi fidèle compagnie dans mes souffrances, qu'au temps de ma santé dans les emplois et dans les affaires qu'elle désire de moy. Quand une âme se rend fidèle à ses desseins, il la conduit quelquefois dans un état où rien ne la peut distraire, où tout luy est égal, et où soit qu'il faille souffrir, soit qu'il faille agir elle le fait avec une parfaite liberté des sens et de l'esprit, sans perdre cette divine présence) : mais venons à ce qui vous touche.

Vous me marquez dans votre lettre quelques points de confiance touchant vos croix intérieures. Je vous en ay obligation; car je vous diray que cela m'a servi pour aider une âme qui s'est adressée à moy, qui est dans de semblables peines depuis cinq ans. Elles ont commencé par les mêmes occasions, mais je ne sçai si elle aura la même fidélité pour combattre, et pour perséverer dans son combat : parce que son grand mal est que la volonté est attaquée : et elle l'est d'une manière si violente, qu'elle tombe assez souvent sans sçavoir ce qu'elle fait. Cela donne bien de la peine à son Directeur, qui pour éviter de plus grands inconvéniens la prive souvent de communier, et quelquefois assez long-temps, ce qui la porte à des agitations inconcevables; car elle s'en prend à Dieu par des cris et

des paroles qui me font frémir. Ce que je trouve de bon en cette personne, est qu'elle est fidèle à découvrir ses playes au Médecin de son âme, ce qui me fait espérer que Dieu luy fera miséricorde, et d'ailleurs on ne peut voir une personne plus humble, plus douce, plus charitable, plus obéissante. Les peines de N. ne sont pas de cette qualité : elles sont dans l'imagination et dans l'entendement, où elle s'imagine qu'un ou plusieurs démons luy parlent continuellement, et cette imagination la trouble quelquefois de telle sorte qu'elle croit leur répondre et leur acquiescer, ce qui n'est pas : parceque sa volonté est tellement gagnée à Dieu, que le démon n'y peut faire brèche /183. Cette grande croix sera sans doute la matière de sa sanctification, car depuis le matin jusqu'au soir elle traite avec Dieu, luy donnant des marques de sa fidélité, par l'acquiescement qu'elle rend à son esprit et à sa conduite sur elle. Monseigneur notre Evêque n'a point de crainte à son égard non plus que le R. P. Lallemand, à cause de sa fidélité au regard de la tentation, et de sa soumission au regard des ordres de Dieu; et moy j'ajoute, à cause des bas sentimens de son esprit, car elle s'estime la plus misérable de la terre. Elle se recommande à vos prières, et je vous la recommande particulièrement.

Pour vous (je bénis Dieu des grâces qu'il vous fait dans la vie intérieure. O que c'est un heureux partage d'y être appelé et de s'y rendre fidèle ! Prenons courage jusqu'au bout de la carrière. Les peines que vous avez expérimentées vous ont fait du bien : et de plus elles vous peuvent beaucoup servir en la conduite des âmes). C'est une conduite de Dieu assez ordinaire, de faire passer par de grandes épreuves ceux dont il se veut servir dans la conduite des autres, afin qu'ils connoissent les maladies de leurs inférieurs par leur expérience, et qu'ils y apportent des remèdes plus propres et plus convenables.

Dans la même lettre à laquelle je répons, vous me parlez de quelques points d'Oraison qui sont assez délicats. Je vous y répondray autant que ma foiblesse me le pourra permettre. (Je vous dirai donc, selon mon petit jugement, qu'en matière d'oraison surnaturelle, car c'est celle dont vous m'entretenez, je remarque trois états qui se suivent et qui ont leur perfection particulière. Il y a des âmes qui ne passent pas plus avant que le premier; d'autres sont élevées jusqu'au second; d'autres enfin parviennent heureusement jusqu'au troisième. Mais en chacun de ces états il y a divers degrez ou opérations, où le Saint Esprit les élève selon qu'il luy plaît pour sa plus grande gloire, et pour leur perfection particulière, toujours avec des caresses qui n'appartiennent qu'à un Dieu d'une bonté infinie.

---

/183 Catherine de Saint-Augustin, religieuse de l'Hôtel-Dieu.

Le premier état est l'oraison de quiétude, où l'âme qui dans ses commencemens avoit coutume de s'occuper à la considération des mystères, est élevée par un attrait surnaturel de la grâce, en sorte qu'elle s'étonne elle-même, de ce que sans aucun travail son entendement est emporté et éclairé dans les attributs divins, où il est si fortement attaché qu'il n'y a rien qui l'en puisse séparer. Elle demeure dans ces illustrations sans qu'elle puisse opérer d'elle-même, mais elle reçoit et pâtit les opérations de Dieu autant qu'il plaît à sa divine bonté d'agir en elle et par elle. Après cela elle se trouve comme une éponge dans ce grand océan, où elle ne voit plus par distinction les perfections divines ; mais toutes ces veues distinctes sont suspendues et arrêtées en elle, en sorte qu'elle ne sçait plus rien que Dieu en sa simplicité, qui la tient attachée à ses divines mammelles. L'âme étant ainsi attachée à son Dieu comme au centre de son repos et de ses plaisirs, attire facilement à soy toutes ses puissances, pour les faire reposer avec elle. D'où elle passe à un silence, où elle ne parle pas même à celui qui la tient captive, parce qu'il ne lui en donne ni la permission ni le pouvoir. En suite elle s'endort avec beaucoup de douceur et de suavité sur ces mammelles sacrées : ses aspirations néanmoins ne reposent point, mais plutôt elles se fortifient tandis que tout le reste se repose, et elles allument dans son cœur un feu qui semble la vouloir consumer; d'où elle entre dans l'inaction et demeure comme pâmée en celui qui la possède.

Cet état d'oraison, c'est à dire, l'oraison de quiétude, n'est pas si permanent dans ses commencemens, que l'âme ne change quelquefois pour retourner sur les mystères du Fils de Dieu, ou sur les attributs divins; mais quelque retour qu'elle fasse, ses aspirations sont beaucoup plus relevées que par le passé : parce que les opérations divines qu'elle a pâties dans sa quiétude l'ont mise dans une grande privauté avec Dieu, sans travail, sans effort, sans étude, mais seulement attirée par son divin esprit. Si elle est fidèle dans la pratique des vertus que Dieu demande d'elle, elle passera outre, et elle entrera plus avant dans le divin commerce avec son bien-aimé. Cette oraison de quiétude durera tant qu'il plaira à celui qui agit l'âme, et dans la suite de cet état il la fera passer par diverses opérations, qui feront en elle un fond, qui la rendra sçavante en la science des Saints, quoiqu'elle ne les puisse distinguer par paroles, et qu'il luy soit difficile de rendre conte de ce qui se passe en elle).

(Le second état de l'Oraison surnaturelle, est l'Oraison d'union, dans laquelle Dieu après avoir enyvré l'âme des douceurs de l'Oraison de quiétude, l'enferme dans les celliers de ses vins pour introduire en elle la parfaite charité. En cet état, la volonté tient l'empire sur l'entendement, qui est tout étonné et tout ravi des richesses qu'il voit en elle ; et il y a ainsi qu'au précédent divers



degrez qui rendent l'âme un même esprit avec Dieu. Ce sont des touches, des paroles intérieures, des caresses; d'où naissent les extases, les ravissements, les visions intellectuelles, et d'autres grâces très-sublimes qui se peuvent mieux expérimenter que dire; parceque les sens n'y ont point de part, l'âme n'y faisant que pâtre et souffrir ce que le saint esprit opère en elle. Quoique le sens ne peine pas en cet état comme il faisoit dans les occupations intérieures qui ont précédé l'oraison de quiétude, l'on n'y est pas néanmoins entièrement libre; parceque s'il arrive que l'âme veuille parler au dehors de ce qu'elle expérimente dans l'intérieur, l'esprit qui la tient occupée, l'absorbe en sorte que les paroles luy manquent, et le sens mêmes se perdent quelquefois. Il se fait encore un divin commerce entre Dieu et l'âme par une union la plus intime qui se puisse imaginer, ce Dieu d'amour voulant être seul le Maître absolu de l'âme qu'il possède et qu'il luy plaît de caresser et d'honorer de la sorte; et ne pouvant souffrir que rien prenne part à cette jouissance. Si la personne a de grandes occupations, elle y travaille sans cesser de pâtre ce que Dieu fait en elle : Cela même la soulage, parceque les sens étant occupés et divertis, l'âme en est plus libre. D'autres fois les affaires temporelles et la vie même luy sont extrêmement pénibles à cause du commerce qu'elles l'obligent d'avoir avec les créatures : elle s'en plaint à son bien-aimé, se servant des paroles de l'Épouse sacrée Fuions, mon bien-aimé, allons à l'écart. Ce sont des plaintes amoureuses qui gagnent le cœur de l'Époux pour faire à son Épouse de nouvelles caresses qui ne se peuvent exprimer : et il semble qu'il la confirme dans ses grâces les plus excellentes, et que les paroles qu'il a autrefois dites à ses apôtres soient accomplies en elle, comme en effet elles le sont au fonds de l'âme : Si quelqu'un m'aime, je l'aimeray, et mon Père l'aimera; Nous viendrons en luy, et y ferons nostre demeure. L'âme, dis-je, expérimente cette vérité d'où naît le troisième état d'oraison, qui est le mariage spirituel et mystique).

(Ce troisième état de l'oraison passive ou surnaturelle est le plus sublime de tous. Les sens y sont tellement libres que l'âme qui y est parvenue peut agir sans distraction dans les emplois où sa condition l'engage. Il luy faut néanmoins avoir un grand courage, parceque la nature demeure dénuée de tout secours sensible du côté de l'âme, Dieu s'étant tellement emparé d'elle, qu'il est comme le fonds de sa substance. Ce qui se passe est si subtil et si divin, que l'on n'en peut parler comme il faut. C'est un état permanent où l'âme demeure calme et tranquille, en sorte que rien ne la peut distraire. Ses soupirs et ses respirs sont à son bien-aimé dans un état épuré de tout mélange, autant qu'il le peut être en cette vie : et par ces mêmes respirs elle luy parle sans peine de ses mystères et de tout ce qu'elle veut. Il luy est impossible de faire les méditations et les réflexions

ordinaires, parce qu'elle voit les choses d'un simple regard, et c'est ce qui fait sa félicité dans laquelle elle peut dire : Ma demeure est dans la paix. Elle expérimente ce que c'est que la véritable pauvreté d'esprit, ne pouvant vouloir que ce que la divine volonté veut en elle. Une chose la fait gémir, qui est, de se voir en cette vie sujète à l'imperfection, et d'être obligée de porter une nature si corruptible, encore que ce soit ce qui la fonde dans l'humilité.

Je reviens au sujet qui m'a fait faire cette digression, et je dis que quand une âme est parvenue à ce dernier état, ni l'action ni les souffrances ne la peuvent distraire ou séparer de son bien-aimé. S'il faut souffrir les douleurs de la maladie, elle est comme élevée au dessus du corps, et elle les endure comme si ce corps étoit séparé d'elle-même, ou comme s'il appartenoit à un autre).

Voilà ce me semble, mon très-cher Fils, les points que vous m'avez proposez auxquels je vous répons selon ma petite expérience. (Je ne sçay pourtant Si ce que j'en ay dit est bien à propos, tant à cause de mon ignorance, que pour mon peu de loisir, joint à ma très-grande foiblesse qui ne me permet pas de faire une application forte et sérieuse à quoi que ce soit).

*L.222 De Québec, à son Fils, 22 septembre 1666.*

Mon très-cher Fils. Voici la réponse à votre lettre de confiance, qui m'a également consolée et édifiée. Je croy que le saint Esprit vous a donné les saints mouvemens qui vous ont tant pressé le cœur : et c'est un plus grand avantage pour votre bien que le tout se soit passé en esprit de foy, que si vous aviez eu des visions ou quelque chose extraordinaire de sensible, qui sont bien souvent sujètes à l'illusion. Il y en a pourtant de véritables qui viennent de Dieu, mais ce qui se fait en l'âme par l'opération de la foy est plus sûr et d'un plus grand mérite; et cela conserve mieux l'esprit d'humilité. Vivez donc en la possession de cette divine sagesse. J'ay bien compris tout ce que vous m'en avez écrit, (selon les petites lumières que la bonté de Dieu me donne dans la communication foncière, par laquelle elle me fait la grâce et l'honneur de me lier à elle.

Il me semble néanmoins que vous donnez une borne à l'esprit de grâce qui vous conduit, lorsque vous dites que c'est l'esprit d'oraison et d'union où vous devez vous attacher pour le reste de vos jours. Non, ne croiez pas cela à moins d'une révélation bien avérée : parceque dans ce nouvel état d'alliance où vous êtes entré avec la sagesse éternelle, si vous lui êtes fidèle vous irez toujours de plus en plus en de nouvelles communications avec elle. C'est un abysme sans fond qui ne dit jamais, c'est assez, aux âmes qu'elle possède. Je vous avouerai bien une chose que j'ay expérimentée être véritable, que dans le cours de la vie spirituelle, il y a des états où

l'âme souffre de saintes inquiétudes et des impatiences amoureuses, quoi qu'il lui semble être dans la jouissance de son unique bien. Il la fait jouir, puis il se retire pour la faire courir après luy. Ce sont des jeux de cette adorable sagesse) qui est descendue du Ciel pour jouer dans le monde, et pour prendre ses divertissemens avec les enfans des hommes. (Ces divins états ne finissent point jusqu'à ce que cette même sagesse aiant purifié dans son feu l'âme dans laquelle elle se plaît d'habiter, elle la possède enfin parfaitement dans son fonds, où il ne se trouve plus d'inquiétude, je veux dire plus de désir, mais une paix profonde, qui par expérience est inaltérable. Je ne veux pas dire que l'on devienne impeccable, car ce seroit une illusion de le présumer, mais on jouit de la liberté des enfans de Dieu avec une douceur et tranquillité ineffable. Les embarras des affaires, les vexations des Démons, les distractions des créatures, les croix, les peines, les maladies, ni quoique ce soit, ne sauroit troubler ni inquiéter ce fond, qui est la demeure de Dieu, et je croy qu'il n'y a que le péché et l'imperfection volontaire qui le puisse faire. Mais comme dans le Ciel outre la gloire essentielle, Dieu fait goûter aux Bien-heureux des joyes et des félicités accidentelles pour faire éclater en eux sa magnificence divine, ainsi dans ces âmes chéries où il fait sa demeure en terre, outre cette possession foncière qu'il leur donne de lui-même, il leur fait quelque fois sentir un épanchement de joie qui est comme un avant-goût de l'état des bienheureux. Il y a bien néanmoins de la différence entre cet état foncier et cet autre accidentel, parce que ce dernier est sujet au changement et à l'altération, au lieu que le premier concentre de plus en plus l'âme dans son Dieu pour lui faire trouver un parfait repos dans une parfaite jouissance. Ces âmes ainsi avancées ont trouvé leur fin en jouissant dans leur fond de celui qu'elles aiment; et ce qu'elles pâtissent extraordinairement hors de ce fond n'est qu'un excez de sa magnifique bonté. Quoi qu'il arrive elles sont contentes en elles-mêmes et ne veulent rien que dans l'ordre de sa très-sainte et suradorable volonté. Si elles se trouvent engagées dans les affaires temporelles, il ne leur est pas besoin de faire tant de réflexions pour trouver des raisons ou des réponses convenables en celle dont il s'agit, parceque celui qui les dirige intérieurement leur met en un moment dans la pensée ce qui est à dire ou à faire. La façon même avec laquelle elles prennent et envisagent les choses, fait voir en elles la droiture et la direction de l'esprit de Dieu. Ce n'est pas qu'elles ne se sentent portées et qu'elles ne se portent en effet à demander conseil à ceux qui les gouvernent et les dirigent sur la terre; parceque Dieu qui veut que nous nous défiions de nous-mêmes nous soumettant à ses serviteurs, se plaît à cette soumission, et veut que nous en usions de la sorte). Il est très-difficile à ces âmes qui jouissent ainsi de Dieu de rendre conte de leur intérieur,

parceque l'état où elles sont est dans une extrême simplicité, et qu'elles y sont perdues en Dieu qui est l'unité, et la simplicité même.

(Jusqu'à ce que vous soiez arrivé à ce point courez et avancez sans cesse dans les embrassemens de votre divine sagesse : Elle vous arrêtera au temps de son ordonnance, et vous conduira par son esprit saint en tout ce que sa divine Majesté voudra de vous. Par ce peu de mots vous voiez que votre lettre m'est tombée entre les mains : elle n'a été vue ni ne le sera de personne, puisque vous le voulez. Si vous y prenez garde de près vous connoîtrez ma disposition présente, car répondant à l'état où vous êtes, je vous ay insensiblement dit celui où je suis par la miséricorde de celui qui nous prévient de tant de grâces.

Quant à ma disposition corporelle, je suis devenue extrêmement foible par mes grandes maladies qui ont déjà duré deux ans, durant lesquelles je me suis très-mal acquittée de ma charge : je souhaite le repos et nia déposition, avec tranquillité néanmoins, l'esprit qui me fait la grâce de me diriger ne me permettant pas de rien vouloir que dans la conduite de ses adorables desseins sur moy). Je rends très-humbles grâces à la bonté divine de toutes celles qu'elle vous fait et qu'elle vous veut faire, si vous lui êtes fidèle : C'est un point qui me manque, car je serois bien autre que je ne suis si j'avois correspondu à toutes ses faveurs.

*L.242 à son Fils, 12 octobre 1668*

Mon très-cher et bien-aimé Fils,

J'ai reçu vos deux dernières par les deux derniers vaisseaux, et de vos nouvelles particulières par Mesdames N. et N. qui n'avoient pas assez de bouches pour m'en dire et à nos amis, tant elles étoient ravies de vous avoir veu. Dieu soit bény de la manière dont il dispose de votre personne. Ce n'est pas vous qui choisissez vos employes et je ne m'étonne pas si vous avez été surpris du dernier que vous exercez maintenant, puisqu'en effet nous devons toujours penser de nous-mêmes ce que nous sommes en vérité. Abandonnez-vous donc à sa divine conduite, sans faire aucun regard sur vous-même, parce que vous ne vous retireriez pas de cet abîme puisque nous n'arriverons jamais jusqu'au centre de notre néant. Tout ce que je souhaite à votre égard n'est point pour vous-même, ny à cause de ce que vous m'êtes selon le sang, mais que vous soyez, autant qu'il est en vous, un digne instrument de la gloire de Dieu. Pour mon particulier je vous avoue que mes véritables sentimens sur vous et sur moy sont d'appréhender l'élévation, et sur la nouvelle que j'ay apprise de l'honneur que vos révérends Pères vous ont fait de vous élever à la charge que vous avez à présent, j'ay commencé de craindre, mais ayant fait réflexion devant Dieu sur cette matière,

mon esprit s'est arrêté par une pensée qui m'a consolée : que les serviteurs de Dieu se laissent conduire à son Esprit, et que si Dieu ne vous vouloit pas en cet employ, ils n'auroient pas jetté les yeux sur vous.

Voilà, mon très-cher Fils, ce qui s'est passé en moy dans cette occasion, ensuite dequoy je me suis laissée aller à traiter avec notre divin Sauveur sur la fidélité de ses promesses : sa Bonté m'avoit fait l'honneur et la miséricorde de me promettre en vous quittant pour son amour, et pour obéir à ce qu'elle demandoit de moy, qu'elle auroit soin de vous. Voyez, mon très-cher Fils, si vous n'expérimentez pas la vérité et l'effet de ses divines promesses. Pourquoi vous et moy aurions-nous soin de nous-mêmes pour vouloir cecy ou cela? Tenons-nous toujours au dernier lieu et cachez dans notre poussière. Notre divin Maître qui nous trouvera là, nous en retirera si c'est pour sa gloire et pour notre bien, car il est si bon qu'en voulant sa gloire, il veut aussi notre bien et notre sanctification, je l'ay toujours éprouvé. Etudiez-vous à considérer ses saintes démarches et sa conduite sur vous dans tous les états de votre vie et vous connoîtrez cette vérité qui seroit `d capable de faire fondre tous les cœurs d'amour pour un Dieu si libéral et si magnifique...

*L.243 De Québec, à son Fils, 16 octobre 1668.*

Pour moy, mon très-cher Fils,]

Je n'ay plus de paroles aux pieds de la divine Majesté. Mes oraisons ne sont autres que ces mots : Mon Dieu, mon Dieu, soyez béni, ô mon Dieu. Mes jours et mes nuits se passent ainsi, et j'espère que sa Bonté me fera expirer en ces mots, et qu'elle me fera mourir comme elle me fait vivre. J'ay dit en ces mots, je diray mieux en ces respirs qui ne me permettent pas de faire aucun acte et je ne sçay comme il faut dire quand il est question de parler des choses aussi nues et aussi simples que celles-cy qui consomment mon âme dans son souverain et unique bien, dans son simple et unique tout.

Me voyant sujette à tant d'infirmitez, je croyois selon le cours des choses naturelles qu'elles me consumeroient et qu'elles ne se termineroient que par la mort. L'amour qui est plus fort que la mort y a mis fin et par la miséricorde de Dieu, me voilà à peu près dans la santé que j'avois avant une si longue maladie, sans sçavoir combien elle pourra durer. Il ne m'importe pourveu que la très sainte volonté de Dieu soit faite, mais je ne croy pas que ma fin soit bien éloignée étant parvenue à la soixante et dixième année de mon âge. Mes momens et mes jours sont entre les mains de celuy qui me fait vivre et tout m'est égal pourvu qu'ils se passent tous selon son bon plaisir et ses adorables desseins sur moy.

Dieu ne m'a jamais conduite par un esprit de crainte, mais par celui de l'amour et de la confiance. Quand je pense néanmoins que je suis pécheresse et que par le malheur de cette condition je puis tomber en tel état que je serois privée de l'amitié de mon Dieu, je suis humiliée au-delà de ce qui se peut imaginer et je me sens saisie d'une ? crainte que ce malheur ne m'arrive. Si cette crainte étoit de durée, je ne pourrois ny vivre ny subsister, parce qu'elle regarde la séparation d'un Dieu d'amour et de bonté dont j'ay receu plus de grâces et de miséricordes qu'il n'y a de grains de sable dans la mer. Mais la confiance par un seul regard dissipe cette crainte et, me détournant la vue d'un objet si funeste me fait abandonner " entre les bras de mon céleste Époux pour y prendre mon repos.

Je me sens encore puissamment fortifiée de la protection de la très Sainte Vierge qui est notre divine supérieure, par le choix spécial et le vœu solennel que notre communauté en a fait depuis plusieurs années. Cette très divine Mère nous assiste sensiblement, elle nous donne un secours continuel dans nos besoins ", elle nous conserve comme la prunelle de son œil. C'est elle qui soutient notre famille d'une manière secrète, mais efficace; c'est elle qui fait toutes nos affaires ; c'est elle qui nous a relevées de notre incendie et d'une infinité d'autres accidens sous le poids desquels nous devons naturellement être accablés. [Comme nous n'avons pu avoir des religieuses de France, elle nous a donné six novices qui sont toutes de très bons sujets capables de nous aider à soutenir le poids de nos fonctions qui croissent de jour en jour]. Qui puis-je craindre sous les ailes d'une si puissante et si aimable protectrice?

[Remerciez la divine Bonté et cette Sainte Mère de leur assistance sur notre petite communauté et sur moy en particulier qui suis la plus infirme et la plus imparfaite de toutes.]

*L.263 De Québec, au P. Poncet, Jésuite, 17 septembre 1670.*

[...]

Mais je viens à moy-même, mon très-cher Père; que vous diray-je de cette pauvre pécheresse qui est toujours telle que vous l'avez connue? je vous puis assurer que dans mon estimative, je me trouve remplie de défauts qui n'ont point de pareil. Ce sont de certaines vertus, qui me manquent dans ma conduite intérieure pour arriver au point où Dieu me veut; je me voy dans l'impuissance de m'élever dans des pratiques qui me sont obscures, et que je ne connois quasi point: et je me sens dans une pauvreté qui m'anéantit sous son poids aux pieds de sa divine Majesté. Avec tout cela Dieu fait compâtrir avec cet état celui d'union qui me tient liée à sa divine Majesté il y a plusieurs années, sans en sortir un seul moment. Si les affaires soit nécessaires, soit indifférentes font passer quelques objets dans

l'imagination, ce ne sont que de petits nuages semblables à ceux qui passent sous le Soleil, et qui n'en ôtent la vue que pour quelque petit moment, le laissant aussi-tôt en son même jour. Et encore durant cet espace Dieu luit au fond de l'âme, qui est comme dans l'attente, ainsi qu'une personne qu'on interrompt lorsqu'elle parle à une autre; et qui a néanmoins la vue de celui à qui elle parloit. Elle est comme l'attendant en silence, puis elle retourne dans son intime union. Soit qu'elle se trouve à la psalmodie, soit qu'elle examine ses fautes et ses actions, ou qu'elle fasse quoique ce soit, tout va d'un même air, c'est-à-dire que l'âme n'interrompt point son amour actuel. Voilà un petit craion de la disposition où cette âme demeure par état; et c'est sa grâce prédominante. Les effets de cet état sont la paix de cœur dans les événemens des choses, et à ne vouloir que ce que Dieu veut dans tous les effets de sa divine Providence, qui arrivent de moment en moment : l'âme y expérimente la véritable pauvreté d'esprit : elle y possède tous les Mystères, mais par une seule et simple vue, car d'y faire des réflexions, cela luy est impossible : la pensée des Anges et des Saints ne peut être que passagère, car en un moment et sans y penser elle oublie tout, pour demeurer dans ce fond où elle est perdue sans aucune opération des sens intérieurs. Les sens extérieurs ne font rien non plus dans ce commerce intérieur. L'âme est capable de toutes affaires extérieures, car l'intérieure opération de Dieu la laisse agir avec liberté. Il n'y a point de visions ny d'imaginations dans cet état : ce que vous sçavez qui m'est arrivé autrefois, n'étoit qu'en vue du Canada, tout le reste est dans la pureté de la foy où pourtant l'on a une expérience de Dieu d'une façon admirable. Voilà ce que je vous puis dire; et je vous le dis, parce que vous le voulez : mais le secret, s'il vous plaist, et brûlez ce papier je vous en supplie. Priez pour moy qui mérite l'oubli de toutes les saintes Ames.

*L.267. à son Fils, 25 septembre 1670*

[...] Je vous diray avec simplicité, mon très-cher Fils, que Dieu tient sur moy la même conduite qu'il tient sur vous. (Je me voy remplie de tant d'infidélitez et de misères, et j'en suis si souvent anéantie devant Dieu et si petite à mes yeux (pour ce dernier il m'est continuel) que je ne sçai comment y apporter remède, parceque je voy mes imperfections dans une obscurité qui n'a point d'entrée ni d'issue. Me voilà à la fin de ma vie, et je ne fais rien qui soit digne d'une âme qui doit bien-tôt comparoître devant son Juge. Cependant toute imparfaite que je suis, et pour anéantie que je sois en sa présence, je me voy perdue par état dans sa divine Majesté, qui depuis plusieurs années me tient avec elle dans un commerce, dans une liaison, dans une union et dans une privauté que je ne puis expliquer. C'est une espèce de pauvreté d'esprit qui ne me permet

pas même de m'entretenir avec les Anges, ni des délices des Bienheureux, ni des mystères de la foy : Je veux quelquefois me distraire moy-même de mon fond pour m'y arrêter et m'égayer dans leurs beautés comme dans des choses que j'aime beaucoup; mais aussitôt je les oublie, et l'esprit qui me conduit me remet plus intimement [dans mon fond] où je me pers dans celui qui me plaît plus que toutes choses. J'y voy ses amabilités, sa Majesté, ses grandeurs, ses pouvoirs, sans néanmoins aucun acte de raisonnement ou de recherche, mais en un moment qui dure toujours. Je veux dire ce que je ne puis exprimer, et ne le pouvant exprimer, je ne sçai si je le dis comme il faut. L'âme porte dans ce fond des trésors immenses et qui n'ont point de bornes : Il n'y a rien de matériel, mais une foy toute pure et toute nue qui dit des choses infinies. L'imagination qui n'a nulle part à cet état, cherche à se repaître et voltige çà et là pour trouver sa nourriture; mais cela ne fait rien à ce fond, elle n'y peut arriver, et son opération se dissipe sans passer plus avant : Ce sont pourtant des attaques qui pour être foibles et passagères ne laissent pas d'être importunes et des sujets de patience et d'humiliation. Dans cet état les sens, soit intérieurs soit extérieurs, n'ont point de part non plus que le discours de l'entendement : toutes leurs opérations se perdent et s'anéantissent dans ce fond, où) Dieu même agit et où son divin esprit opère. (La foy fait tout voir indépendamment des puissances. L'on n'a nulle peine en cette disposition intérieure de suivre les exercices de la Communauté, les affaires temporelles ne nuisent point parce qu'on les fait avec paix et tranquillité ), ce qui ne se peut faire lorsque le sens agit encore.

Par le peu que je vous viens de dire vous pouvez voir l'état présent de la conduite de Dieu sur moy. (Il me seroit bien difficile de m'étendre beaucoup pour rendre compte de mon Oraison et de ma disposition intérieure, parceque ce que Dieu me donne est si simple et si dégagé des sens, qu'en deux ou trois mots j'ay tout dit. Cy devant je ne pouvois rien faire dans mon Oraison sinon de dire dans ce fond intérieur par forme de respir : Mon Dieu, mon Dieu, mon grand Dieu, ma vie, mon tout, mon amour, ma gloire: Aujourd'huy je dis bien la même chose, ou plutôt je respire de même; mais de plus mon âme proférant ces paroles très-simples, et ces respirs très-intimes, elle expérimente la plénitude de leur signification : Et ce que je fais dans mon Oraison actuelle, je le fais tout le jour, à mon coucher, à mon lever et par tout ailleurs. Cela fait que je ne puis entreprendre des exercices par méthode, tout s'en allant à la conduite intérieure de Dieu sur moy. Je prens seulement un petit quart d'heure le soir pour présenter le cœur du Fils de Dieu à son Père pour cette nouvelle Église, pour les ouvriers de l'Évangile, pour vous et pour mes amis). Je m'adresse en suite à la sainte Vierge, puis



à la sainte famille, (et tout cela se fait par des aspirations simples et courtes. La psalmodie qui est un exercice réglé, ne m'incommode point, mais plutôt elle me soulage. Je suis et pratique encore sans peine les autres exercices de la régularité, et tant s'en faut que mon occupation intérieure m'en détourne, qu'au contraire, il me semble que tout mon intérieur se porte à les garder parfaitement). Mais je m'arrête trop à moy-même, mon très-cher Fils, revenons à ce qui vous touche.

(Prenez votre plaisir dans les emplois que Dieu vous donne, vous y trouverez votre sanctification, et Dieu aura soin de vous par tout. Soiez élevé, soiez abaissé, pourveu que vous soiez humble, vous serez heureux et toujours bien). Je comprend les emplois de votre charge et toutes ses dépendances; je n'y voy rien qui ne soit saint, et qui par conséquent ne soit capable de vous sanctifier.

(Pourquoy me demandez vous pardon de ce que vous appellez saillies de jeunesse: il falloit que tout se passât de la sorte, et que les suites nous donnassent de véritables sujets de bénir Dieu. Pour vous parler franchement), j'ay eu des sentimens de contrition de vous avoir tant fait de mal, depuis même que je suis en Canada. Avant que Dieu vous eût appellé en Religion, (je me suis trouvée en des détresses si extrêmes par la crainte que j'avois que mon éloignement n'aboutit à votre perte, et que mes parens et mes amis ne vous abandonnassent, que j'avois peine de vivre. Une fois le diable me donna une forte tentation que s'en étoit fait, par de certains accidens dont il remplit mon imagination : je croiois que tout cela étoit véritable, en sorte que je fus contrainte de sortir de la maison, pour me retirer à l'écart. Je pensé alors mourir de douleur : mon recours néanmoins fut à celui qui m'avoit promis d'avoir soin de vous). Peu après j'appris votre retraite du monde dans la sacrée Religion, ce qui me fit comme resusciter de la mort à la vie. Admirez la bonté de Dieu mon très-cher Fils; il me donne les mêmes impressions qu'à vous touchant les grâces qu'il m'a faites : (Je me voy continuellement comme étant par miséricorde dans la maison de Dieu). Il me semble que j'y suis inutile; que (je ne sçay rien et que je ne fais rien qui vaille en comparaison de mes Sœurs; que je suis la plus ignorante du monde; et quoique j'enseigne les autres, qu'elles en sçavent plus que moy. Je n'ay grâce à notre Seigneur, ny pensées de vanité ny de bonne estime de moy-même : si mon imagination s'en veut former à cause de quelque petite apparence de bien, la veue de ma pauvreté l'étouffe aussi-tôt). (Admirons donc la bonté de Dieu de nous avoir donné des sentimens si semblables; je le remarque en tout ce que vous me dites par la vôtre.)

(Quant au vœu de la plus grande gloire de Dieu, vous avez les mêmes difficultez qu'avoit sainte Thérèse. Celuy qu'elle avoit fait

étoit général et sans restriction, ce qui la jettoit dans de fréquens scrupules. Cela obligea son Directeur, qui n'en avoit pas moins qu'elle de luy en écrire une formule que je vous envoie, et à laquelle le R. P. Lallemand a jugé à propos que je me tienne. Je l'avois aussi fait général, sçavoir de faire et de souffrir tout ce que je verrois être à la plus grande gloire de Dieu, et de plus grande perfection : comme aussi de cesser de faire et de souffrir ce que je verrois y être contraire : j'entendois le même de la pensée. J'ay continué l'usage de ce vœu ainsi conçu plusieurs années, et je m'en trouvois bien; mais depuis que ce Révérend Père eut veu cette formule dans les Chroniques du mont-Carmel, il désira que je la suivisse. Vous voyez par là, qu'il faut avoir de la direction dans la pratique de ce vœu qui n'est pas si étendu dans la formule que je vous envoie, que dans les sentimens que vous en avez. Voici cette formule:

Vœu de la plus grande perfection ou de la plus grande gloire de Dieu réduit en pratique, et donné à sainte Thérèse pour l'exempter de tout scrupule, elle et ses Confesseurs.

Promettre à Dieu d'accomplir tout ce que votre Confesseur après l'avoir interrogé en confession vous répondra et déterminera que c'est le plus parfait; et que vous soiez alors obligée de luy obéir et de le suivre : mais cette obligation doit supposer trois conditions. La première, que votre Confesseur soit informé de ce vœu, et qu'il sçache que vous l'avez fait. La seconde que ce soit vous-même qui luy proposiez les choses qui vous sembleront être de plus grande perfection, et que vous luy en demandiez son sentiment, lequel vous servira d'ordonnance. La troisième, qu'en effet la chose qui vous sera spécifiée soit pour vous de plus grande perfection. Alors ce vœu qui sera ainsi conditionné vous obligera fort raisonnablement au lieu que celuy que vous aviez fait auparavant par un excès de ferveur, supposoit une trop grande délicatesse de conscience, et vous exposoit aussi bien que vos Confesseurs à beaucoup de troubles et de scrupules).

Voilà mon très-cher Fils, le vœu général modéré et restraint par la formule; mais de quelque manière que vous le preniez je voy bien qu'il vous causeroit de l'inquiétude, ainsi je ne vous conseillerois pas de le faire. Il y faut suivre les mouvemens intérieurs avec une grande fidélité, et vous pourriez vous jeter dans les excès et extrêmez que vous dites.

*L.274 à son Fils, 8 octobre 1671*

Mon très-cher Fils. (Puisque vous désirez que je vous donne quelque éclaircissement sur ce que je vous ay dit dans mes écrits touchant le mystère de la très-sainte Trinité, je vous diray que lorsque cela m'arriva, je n'avois jamais été instruite sur ce grand et

suradorable mystère : Et quand je l'aurois lu et relu, cette lecture ou instruction de la part des hommes ne m'en auroit pu donner une impression telle que je l'eus pour lors, et qu'elle m'est demeurée depuis. Cela m'arriva par une impression subite; qui me fit demeurer à genoux comme immobile. Je vis en un moment ce qui ne se peut dire ni écrire, qu'en donnant un temps ou un intervalle successif pour passer d'une chose à une autre. En ce temps-là mon état étoit d'être attachée aux sacrez mystères du Verbe incarné. Les cinq heures de temps se passoient à genoux sans me lasser ni penser à moy, l'amour de ce divin Sauveur me tenant liée et comme transformée en lui. Dans l'attrait dont il est question, j'oubliai tout, mon esprit étant absorbé dans ce divin mystère, et toutes les puissances de l'âme arrêtées et souffrantes l'impression de la très-auguste Trinité sans forme ni figure de ce qui tombe sous les sens. Je ne dis pas que ce fut une lumière, parce que cela tombe encore sous les sens; et c'est ce qui me fait dire impression, quoique cela me paraisse encore quelque chose de la matière; mais je ne puis m'exprimer autrement, la chose étant si spirituelle, qu'il n'y a point de diction qui en approche. L'âme se trouvoit dans la vérité et entendoit ce divin commerce en un moment sans forme ni figure. Et lorsque je dis que Dieu me le fit voir, je ne veux pas dire que ce fut un acte, parce que l'acte est encore dans la diction et paroît matériel, mais c'est une chose divine qui est Dieu même. Le tout s'y contemploit, et se faisoit voir à l'âme d'un regard fixe et épuré, libre de toute ignorance et d'une manière ineffable. En un mot l'âme étoit abysmée dans ce grand Océan où elle voioit et entendoit des choses inexplicables. Quoique pour en parler il faille du temps, l'âme néanmoins voioit en un instant le mystère de la génération éternelle, le Pere engendrant son Fils, et le Père et le Fils produisant le saint Esprit, sans mélange ni confusion. Cette pureté de production et de spiration est si haute, que l'âme quoiqu'abysmée dans ce tout, ne pouvoit produire aucun acte, parceque cette immense lumière qui l'absorboit la rendoit impuissante de lui parler. Elle portoit dans cette impression la grandeur de la Majesté qui ne lui permettoit pas de lui parler; et quoi qu'ainsi anéantie dans cet abysme de lumière, comme le néant dans le tout, cette suradorable Majesté l'instruisoit par son immense et paternelle bonté, sans que sa grandeur fut retenue par aucun obstacle de ce néant, et elle lui communiquoit ses secrets touchant ce divin commerce du Père au Fils, et du Père et du Fils au saint Esprit, par leur embrassement et mutuel amour; et tout cela avec une netteté et pureté qui ne se peut dire. Dans cette même impression j'étois informée de ce que Dieu fait par lui-même dans la communication de sa divine Majesté dans la suprême Hiérarchie des Anges composée des Chérubins, des Séraphins et des Trônes, lui signifiant ses divines volonte par lui-même

immédiatement et sans l'interposition d'aucun esprit créé. Je connoissois distinctement les rapports qu'il y a de chacune de ces trois personnes de la très-auguste Trinité dans chacun des chœurs de cette suprême Hiérarchie; la solidité inébranlable des pensées du Père dans les uns qui de là sont appellez Trônes ; les splendeurs et les lumières du Verbe dans les autres qui en sont nommez Chérubins; et les ardeurs du saint Esprit dans les autres, qui pour ce sujet sont appellez Séraphins : Et enfin que la très-sainte Trinité en l'unité de sa divine essence se communiquoit à cette Hiérarchie, laquelle ensuite manifestoit ses volontez aux autres esprits célestes selon leurs ordres.

Mon âme étoit toute perdue dans ces grandeurs, et la veue de ces grandes choses étoit sans interruption de l'une à l'autre. Dans un tableau où plusieurs mystères sont dépeints, on les voit en gros, mais pour les bien considérer en détail, il faut s'interrompre : mais dans une impression comme celle-cy l'on voit tout nettement, purement, et sans interruption. J'expérimentois enfin comme mon âme étoit l'image de Dieu), que par la mémoire elle avoit rapport au Père éternel, par l'entendement au Fils le Verbe divin, et par la volonté au saint Esprit : et que comme la très-sainte Trinité étoit trine en personnes, et une en essence; ainsi l'âme étoit trine en ses puissances et une en sa substance.

Il me fut encore montré, qu'encore que la divine Majesté ait mis de la subordination dans les Anges pour recevoir l'illumination les uns des autres, néanmoins quand il lui plaît elle les illumine par elle-même selon ses adorables volontez, ce qu'elle fait pareillement à quelques âmes choisies en ce monde; Et quoique je ne sois que boue et fange, mon âme avoit une certitude qu'elle émit de ce nombre. Cette veue m'étoit si claire qu'encore que je fusse certaine que je n'étois qu'un néant, je n'en pouvois douter (Ainsi se termina cette grande lumière qui me fit changer d'état.

Le reste de cette vision est comme vous l'avez veue en son lieu : mais vous remarquerez, s'il vous plaît, que ces grandes choses ne s'oublient jamais, et j'ay encore celles-cy aussi récentes que lors qu'elles arrivèrent. Pour les termes, ils sont sans étude, et seulement pour signifier ce que mon esprit me fournit, mais ils sont toujours au dessous des choses, parce qu'il ne s'en peut trouver d'autres pour les mieux exprimer.

[...]

(Quant à la seconde chose que vous me demandez touchant mon état présent, je vous diray que quelque sujet d'Oraison que je puisse prendre, quoique je l'aye lu ou entendu lire avec toute l'attention possible, je l'oublie. Ce n'est pas qu'au commencement de mon Oraison, je n'envisage le mystère, car je suis dans l'impuissance de

méditer, mais je me trouve en un moment et sans y faire réflexion dans mon fond ordinaire, où mon âme contemple Dieu, dans lequel elle est. Je luy parle selon le mouvement qu'il me donne, et cette grande privauté ne me permet pas de le contempler sans luy parler, et en ce parler, de suivre son attrait. Si l'attrait est de sa grandeur, et ensemble que je voye mon néant, mon âme luy parle conformément à cela. (Je ne sçai si ce sont ces sortes d'actes qu'on nomme anagogiques, car je ne m'arrête point à ces distinctions.) S'il est de son souverain domaine, il en est de même. S'il est de ses amabilités, et de ce qu'en soy il n'est qu'amour, mes paroles sont comme à mon Époux, et il n'est pas en mon pouvoir d'en dire d'autres; cet amour n'est jamais oisif, et mon cœur ne peut respirer que cela. j'ay dit que les respirs qui me font vivre sont de mon Époux; ce qui me consume de telle sorte par intervalle, que si la miséricorde n'accommodoit sa grâce à la nature, j'y succomberois, et cette vie me feroit mourir, quoique rien de tout cela ne tombe dans les sens, ni ne m'empêche de faire mes fonctions régulières. Je m'apperçois quelquefois, et je ne sçai si d'autres le remarquent, que marchant par la maison, je vais chancelant; c'est que mon esprit pâtit un transport qui me consume. Je ne fais presque point d'actes dans ces occasions, parce que cet amour consommant ne me le permet pas. D'autres fois mon âme a le dessus, et elle parle à son Époux un langage d'amour que luy seul luy peut faire produire : mais quelque privauté qu'il me permette, je n'oublie point mon néant, et c'est un abyme dans un autre abyme qui n'a point de fond. En ces rencontres je ne puis me tenir à genoux sans être appuyée, car bien que mes sens soient libres, je suis foible néanmoins, et ma foiblesse m'en empêche : Que si je me veux forcer pour ne me point asseoir ou appuyer, le corps qui souffre et est inquiet, me cause une distraction qui m'oblige de faire l'un ou l'autre, et pour lors je reviens dans le calme. Comme rien de matériel ne se trouve en cette occupation intérieure, par fois mon imagination me travaille par des bagatelles, qui n'ayant point de fondement, s'en vont comme elles viennent. La raison est que comme elle n'a point de part à ce qui se passe au dedans, elle cherche de quoi entretenir son activité naturelle et inconstante; mais cela ne fait rien à mon fond qui demeure inaltérable. En d'autres rencontres je porte un état crucifiant : mon âme contemple Dieu, qui cependant semble se plaire à me rendre captive : je voudrois l'embrasser et traiter avec luy à mon ordinaire, mais il me tient comme une personne liée, et dans mes liens je voy qu'il m'aime, mais pourtant je ne le puis embrasser. Ah ! que c'est un grand tourment. Mon âme néanmoins y acquiesce, parce qu'il ne m'est pas possible de vouloir un autre état que celui où sa divine Majesté me veut : je regarde celui-cy comme un état de purgation, ou comme

un Purgatoire, car je ne le puis nommer autrement, cela étant passé, je me trouve à mon ordinaire.)

Quand je vous ai dit cy-dessus ce que mon âme expérimente de la signification des actes qu'elle produit, j'ai voulu dire qu'étant poussée par l'esprit qui me conduit conformément à la veue que j'ai, et à ce que j'expérimente dans son attrait, qui ne me permet pas d'en faire d'autres; si cette veue et cette expérience est d'amour, comme celui que j'aime n'est qu'amour, les actes qu'il me fait produire sont tous d'amour, et mon âme aimant l'amour, conçoit qu'elle est toute amour en lui : En voilà l'explication. Je voudrois me pouvoir mieux expliquer, mon très-cher fils, mais je ne puis. Si vous voulez quelque chose de moy, je ne manqueray pas de vous y répondre, si je vis, et si je suis en état de le faire. Si j'étois auprès de vous mon cœur se répandroit dans le vôtre, et je vous prendrois pour mon Directeur. Ce n'est pas que dans l'état où je suis, qui est un état de simplicité avec Dieu, j'eusse beaucoup de choses à dire, car je dirois quasi toujours la même chose; mais il arrive de certains cas où l'on a besoin de communiquer; je le fais avec notre bon Père Lallemand, car encore qu'il touche la 80. année de son âge, il a néanmoins le sens et l'esprit aussi sain que jamais.

Vous avez raison de faire le jugement que vous faites du vœu de la plus grande gloire de Dieu, et de plus grande perfection de sainte Thérèse. J'ai tiré le papier que je vous ai envoyé des Chroniques du Mont-Carmel, qui disent que dans les commencemens elle avoit fait ce vœu absolument et sans restriction. Pour celui que j'ai fait, tout y est compris, et je ne l'ai point entendu autrement, et cela pour toute ma vie. Le R. Père Lallemand me permet de le renouveler de temps en temps comme nous faisons nos vœux de Religion. Il eut envie que je fisse comme il est porté dans ce papier, mais je tâche de me tenir à ce que j'ai fait, et par la miséricorde de Dieu cela ne me cause point de scrupule : si je fais des fautes ou des imperfections sans y penser, j'espère que Dieu tout bon et tout miséricordieux ne me les imputera pas à faute contre mon vœu : il m'assiste pour n'en pas faire sciemment; tout cela par miséricorde, parce que de moy je suis une pauvre et une grande pécheresse : c'est pourquoi priez pour ma conversion.

# JEAN DE BERNIERES

*Jean de Bernières est le mystique accompli co-fondateur de la filiation passant par madame Guyon. Il est au coeur du "premier noeud" normand tandis qu'elle sera au coeur du second noeud parisien.*

*Choix dans la Correspondance (1646-1659)<sup>184</sup>*

6 MARS 1646 JE SUIS BIEN ÉLOIGNÉ DE VOUS CONSEILLER DE DESCENDRE DE LA CROIX. -- DIEU TOUT SEUL SUFFIT À L'ÂME, PUISQU'IL EST SUFFISANT À SOI-MÊME...

Je suis bien éloigné de vous conseiller de descendre de la croix. Je vous y attacherais davantage si je pouvais. [...] ce cher Père me sert encore si puissamment, que la lecture des avis qu'il lui a plu me donner me met toujours en ferveur. Jamais je ne fus plus résolu de travailler de la bonne manière à la pure vertu et bonne mortification que je suis. Il me souvient que dans les dernières lignes qu'il m'écrivait, il mettait : «Courage, notre cher Frère; encouragez-vous les uns les autres à la sainte perfection. Ô que Dieu a peu de vrais et de fidèles serviteurs! Tendez à la pureté vers Dieu.»

Dieu tout seul suffit à l'âme, puisqu'il est suffisant à soi-même. Si nous étions établis comme il faut, dans le pur amour, nous ne voudrions rien posséder avec Dieu, crainte de le posséder moins purement. Mais parce que nous avons des attaches secrètes aux lumières, aux goûts et à la félicité sensible, quand Dieu demeure seul dans nos cœurs, nous ne pouvons être satisfaits, si nous ne sentons la satisfaction de sa présence. Que toutes vos peines cessent, et au lieu de crier miséricorde comme si Dieu vous abandonnait, que votre âme magnifie le Seigneur, et qu'elle se réjouisse en lui seul. Car Il fait de grandes choses en vous en cet état de souffrances intérieures. Il y opère par une Providence spéciale la pureté de son amour, dont le moindre degré vaut mieux que la possession de toutes les créatures.

À la lecture de vos lettres j'ai remercié la divine Bonté des faveurs qu'elle vous départit au travers de toutes ces angoisses et obscurités d'esprit. Et je vous avoue qu'au lieu de vous soulager, si je pouvais

---

<sup>184</sup> JEAN DE BERNIÈRES, *LETTRES & MAXIMES*, Edition par Dom Éric de Reviers, o.s.b. [Tome I Introduction par dom Eric de Reviers et correspondance des années 1631 à 164 -Tome II Etude par Jean-Marie Gourvil et correspondance des années 1647 à1657], « Chemins mystiques ».

augmenter vos peines, je le ferais pour donner lieu de croître en la pureté d'amour. Je suis bien éloigné de vous conseiller de descendre de la croix. Je vous y attacherais davantage si je pouvais. N'attendez de moi que de véritables effets d'amitié et non de vaines tendresses.

[...] Je vous avoue, ma chère sœur que depuis peu, je conçois beaucoup de choses de la vie dont je parle. Vous en avez l'expérience. C'est pourquoi je ne vous en dis pas davantage, si non qu'il faut une rare fidélité pour mener sans discontinuation une si belle vie. C'est ce que nous apprenait notre très cher père<sup>185</sup>, par toutes les maximes<sup>2</sup> de perfection qu'il nous a laissées : de tendre à l'abjection, à la solitude, à la mort de toutes choses, d'anéantir en nous tout esprit humain et mondain, de ne vouloir que Dieu et la croix. Ma très chère sœur, ce cher Père me sert encore si puissamment, que la lecture des avis qu'il lui a plu me donner me met toujours en ferveur. Jamais je ne fus plus résolu de travailler de la bonne manière à la pure vertu et bonne mortification que je suis. Il me souvient que dans les dernières lignes qu'il m'écrivait, il mettait : «?Courage, notre cher Frère?; encouragez-vous les uns les autres à la sainte perfection. Ô que Dieu a peu de vrais et de fidèles serviteurs! Tendez à la pureté vers Dieu.?» Je finirai de même cette lettre. Encourageons-nous les uns les autres pour cet effet. N'ayons rien de réservé et soyons dans une pleine et entière communication de nos dispositions et des grâces que Dieu nous fera, avec simplicité et sans réflexion. Et puis quel moyen de prendre conseil les uns des autres sans cela?

**JANVIER1647 J'AI ÉTÉ DANS DES OUBLIS DE DIEU SI GRANDS QU'ILS VOUS ÉTONNERAIENT TRÈS FORT. -- MA TRÈS CHÈRE SŒUR, IL Y A SI LONGTEMPS QUE JE DÉSIRE VOUS ÉCRIRE DEUX MOTS...**

Ma très chère sœur<sup>3</sup>, il y a si longtemps que je désire vous écrire deux mots que je m'y veux contraindre, mon mal m'en ayant empêché et ma fièvre ne me permettant aucun travail. Vos chères lettres m'ont été rendues ce matin et m'ont beaucoup consolé. J'adorais peu auparavant l'Essence divine et les infinies perfections de Dieu. Je commence à sortir de mon état où j'ai été plus de cinq semaines. Mon corps qui se corrompait appesantissait mon âme ou plutôt l'anéantissait, car elle semblait être réduite au néant et à une entière impuissance de connaître et d'aimer Dieu, dont elle n'avait, ce semble, aucun souvenir, sinon que je me souvenais de ne m'en

---

<sup>185</sup> Note n°1 que l'on retrouvera sous l'édition en deux tomes livrant d'abondants textes mystiques parallèles issus du *Chrétien intérieur* ainsi que d'œuvres d'autres mystiques. Les textes des notes n°1 à n°158 sont omises. De même les [...] précédant et suivant les extraits. Par contre les titres en majuscules relatifs aux lettres entières et souvent longues sont conservés (au moins partiellement).



souvenir pas. Et me voyant dans un état d'incapacité, je demeurais sans autre vue que de mon néant et de la profondeur de la misère et de l'impuissance d'une âme que Dieu délaisse et qu'Il laisse à elle-même. Ce seul sentiment occupait mon âme, et mon néant m'était, ce me semble, connu plus par une certaine expérience que par une abondance de lumière. Jusques à ce que Dieu mette l'âme en cet état elle ne connaît pas bien son infirmité, elle découvre mille fausses opinions et estime qu'elle avait d'elle-même, de ses lumières, de ses sentiments, de ses faveurs. Elle voit qu'elle y avait un appui secret et n'aperçoit cela que quand tout lui est ôté, et que rien ne retourne comme auparavant. Ce qui s'est passé en moi sont des effets d'une maladie naturelle qui néanmoins m'ont réduit au néant et beaucoup humilié. J'ai été dans des oublis de Dieu si grands qu'ils vous étonneraient très fort. Et vous ne croiriez pas qu'une âme qui connaît Dieu et qui a reçu tant de témoignages sensibles de son Amour entrât dans une si grande et si longue privation d'Amour actuel, par pure infidélité et faute de réveiller par quelque petit effort son assoupissement. Quelle différence de ma dernière maladie à la présente. Mon âme était dans celle-là toute enflammée, lumineuse, vigoureuse, supérieure à son corps. L'on entrevoit son néant et son infirmité dans l'oraison, mais les lumières d'icelles et les douceurs empêchent qu'on ne la voie comme il faut. Dieu la fait sentir quelquefois et toucher comme palpablement par l'accablement qui arrive à l'âme. Il ne régnait en moi que des sentiments d'impatience. Par la grâce de Dieu, je n'y consentais pas toujours, mais je n'étais plein que de cela<sup>4</sup>.

**15 FÉVRIER 1647 SOYEZ DONC COMME UNE PETITE BOULE DE CIRE ENTRE SES MAINS, ET SOYEZ CONTENTE DE SES DIVINES DISPOSITIONS. -- MA TRÈS CHÈRE SŒUR, ME VOICI DE RETOUR À CAEN ENCORE MALADE...**

Sans doute, ma très chère sœur, que ce me serait grande consolation que vous fussiez ici, afin que nous puissions parler de ce que nous avons ouï dire à notre bon Père [Chrysostome] et nous entretenir de ses saintes Maximes, en la pratique desquelles l'âme se nourrit et se perfectionne! Mais il faut vouloir ce que Dieu veut, et quoi que vous soyez très éloignée de moi, vous ne laisserez pas d'être toujours ma très chère sœur, puisque Dieu nous a si étroitement unis, que de nous faire enfants d'un même Père<sup>5</sup>, et d'un si accompli en toutes sortes de vertus. Savez-vous bien que son seul souvenir remet mon âme dans la présence de Dieu, quand elle est dissipée, et anime mon courage à puissamment travailler à la bonne vertu? J'avoue que tant plus j'examine les actions que je lui ai vu faire, ses pensées, et ses

desseins, je n'y vois rien que de très dégagé du monde, et de l'esprit humain rien que de très pur, et conforme à l'Esprit de Jésus-Christ, qui sans doute le possédait. Mais, ma très chère sœur, n'aurons-nous jamais son portrait? Que j'ai grand désir de le voir!

Or pour vous dire deux mots de mes misères, elles sont très grandes, et je vous supplie de bien prier Notre Seigneur pour moi. Que je ne me relâche point dans l'infirmité, qui est un état dangereux à une âme faible, et qui n'est pas tout à fait habituée dans la vertu. J'ai connu clairement mon néant dans ma dernière maladie. J'ai vu mon peu de vertu et la profondeur de ma faiblesse. Je ne vous saurais dire comme j'étais disposé. Mais mon esprit était aussi accablé que mon corps, et presque dans une insensibilité et oubli de Dieu. Je ne sentais plus cette vigueur que mon âme avait dans mes autres maladies<sup>6</sup>. Les lumières, vues, et sentiments m'ayant quitté, et tout m'étant ôté, sans le pouvoir recouvrer, j'étais délaissé à moi-même, et je n'avais d'autre sentiment que celui de mon néant et de mon infirmité. Dans cet état je touchai du doigt ma misère extrême, et ne pouvant dire autre parole, sinon, «*redactus sum ad nihilum* 7», j'ai été réduit au néant. Je savais bien que je ne l'ai pas été par une voie extraordinaire, mais par un effet de la maladie, dont la Providence s'est servie pour me donner une connaissance de moi-même, toute autre que je n'avais jamais eue. Il me semble que je ne m'étais point connu jusqu'ici, et que j'avais des opinions de moi plus grandes qu'il ne fallait?; que je m'appuyais secrètement sur les vues et sentiments que Dieu me donnait. Mais tout m'ayant été ôté, et étant demeuré plus de cinq semaines dans une totale impuissance, j'ai été bien désabusé, et ne puis à présent faire autre chose que de rester abîmée dans mon néant, et dans une profonde défiance de moi-même.

## 12 SEPTEMBRE 1647 EN PRÉSENCE DE DIEU TOUT S'ÉVANOUIT COMME UN SONGE.

Ce rayon de lumière divine cause encore une grande surprise dans l'âme touchant l'aveuglement des hommes qui ne pensent à rien moins qu'à Dieu. Je ne m'étonne point qu'une âme qui pense avec application à l'éternité de Dieu, ne s'aperçoive pas du temps qu'elle est en l'oraison<sup>9</sup>?; non plus que quand la grandeur de Dieu ou ses autres perfections l'occupent, les choses qui se passent ici-bas, ne lui semblent que des songes, et toutes les créatures que des néants<sup>10</sup>. Bref, une âme fortement mue de Dieu ne pense rien voir que Lui, en la présence duquel tout s'évanouit comme un songe, et disparaît.

## 12 SEPTEMBRE 1647 DIALOGUE DE L'ÂME AVEC LE BIEN AIMÉ.

Que ce commerce est réel et admirable! L'âme n'emprunte point de paroles tirées des images, et des fantômes des créatures pour parler à l'Époux?; mais elle parle par les infusions qu'elle reçoit de Lui immédiatement<sup>11</sup>.

#### 28 SEPTEMBRE 1647 L'ABANDON À LA PROVIDENCE.

L'abandon à la Providence n'empêche pas que l'on se donne ordre aux affaires, et qu'on n'épargne ses peines pour éviter les dangers et les pertes quand il le faut. Mais ce doit être comme cette digne Mère de Chantal<sup>12</sup>. Car si quelque malheur arrivait contre sa volonté humaine, elle s'arrêta si absolument sur l'ordonnance et la conduite de Dieu, qu'elle y abîmait sa pensée. Pratiquant cette leçon de ne regarder jamais les causes secondes en ce qui arrive, mais uniquement cette première et universelle, qui dans les accidents qui traversent notre vie, dispose de tout souverainement<sup>13</sup>.

#### 20 JANVIER 1648 DIEU VEUT AVOIR QUELQUEFOIS DES BOUCHES INUTILES DANS SA MAISON.

Dieu veut voir quelquefois des bouches inutiles dans sa maison, et des personnes qui ne servent de rien, si ce n'est à faire voir ses bontés et ses magnificences, comme il arrive chez des grands seigneurs qui souffrent assez souvent des personnes manger leur bien, seulement pour faire voir qu'ils sont riches et puissants. Je me réjouis de donner sujet à Dieu de faire voir ses bontés en moi qui suis inutile en sa maison<sup>14</sup>, et je ne doute point qu'il n'y ait dans le ciel beaucoup d'âmes qui n'auront rendu à Dieu que fort peu de service sur la terre, et qu'il fera vivre éternellement dans la maison de sa gloire par pure bonté, et charité.

#### 1648 QUAND L'ON NE VEUT QUE DIEU ET SON BON PLAISIR, L'ON SE SENT PAISIBLE ET CONTENT EN TOUS LES ÉTATS. -- JE N'AI PU VOUS ÉCRIRE PLUS TÔT LES DEUX MOTS QUI SUIVENT...

Dieu ne vous manquera pas, pauvre créature. Qu'est-ce que vous gagnerez de vous tenir tant dans vous-même? Quittez-vous vous-même<sup>15</sup> le plus tôt que vous pourrez, et après avoir essuyé quelques craintes et peines qui vous viendront sur cet abandon parfait, vous marcherez dans les voies de Dieu d'un autre air que vous ne faisiez, et vous trouverez bientôt la région de paix<sup>16</sup>.

#### MARS 1649 LA PURE ORAISON CAUSE LA PERTE DE L'ÂME EN DIEU.

La pure oraison cause la perte de l'âme en Dieu où elle s'abîme comme dans un océan de grandeur, avec une foi nue et dégagée des sens et des créatures<sup>17</sup>. Jusques à ce que l'âme en soit arrivée là, elle n'est point en Dieu parfaitement, mais en quelque chose créée qui la peut conduire à ce bienheureux centre. C'est pourquoi il faut

qu'elle se laisse conduire peu à peu aux attrait de la grâce, pour ainsi s'élever à une nudité totale par sa fidélité. Durant qu'elle demeurera dans ses propres opérations, quoique bonnes et utiles en certain temps, voire même nécessaires, lorsque l'on n'est pas capable de plus hautes pratiques, elle ne parviendra jamais à cet état de la pure union avec Dieu, qui se fait d'une manière qui ne tombe point sous les sens<sup>18</sup>.

#### MARS 1649 L'ÂME DEVIENT UN MÊME ESPRIT AVEC LUI.

L'âme ainsi perdue est tout abandonnée entre les mains de Dieu qui fait en elle est par elle tout ce qui Lui plaît. Elle est dans une soumission continuelle au regard de son bon plaisir et n'opère qu'autant qu'elle est appliquée par l'opération divine. Cette perte la rend plus capable d'opérer hautement, que si elle était encore engagée dans la manière commune d'agir<sup>19</sup>. C'est donc par cette perte que l'âme se trouve bien établie en Dieu, et qu'elle y fait sa demeure; ou plutôt qu'elle devient un même esprit avec Lui.

#### 20 JANVIER 1650 LA GRANDE PASSIVITÉ DE L'ÂME DOIT ÊTRE DE POSSÉDER DIEU EN SON FOND PAR ANÉANTISSEMENT.

La grande passivité de l'âme doit être de posséder Dieu en son fond par anéantissement, et non par aucune créature, puisque ce serait encore un milieu entre Dieu et l'âme qui empêcherait que son union ne fût pure et immédiate, à laquelle union l'âme de cet état est appelée. Et c'est ce qu'il veut d'elle, afin qu'elle soit contente de Lui seul, le possédant par anéantissement. Cet anéantissement ne s'opère que par une entière nudité de toutes choses, à laquelle l'âme n'étant point accoutumée, quand elle s'y trouve, elle croit n'avoir rien, et cependant elle a Dieu en vérité. Qu'elle sache donc que Dieu l'ayant une fois mise dans ce pur état d'anéantissement, elle n'a rien. Et si elle a tout, elle n'a rien, puisqu'elle est dans la privation de toutes les créatures. Et elle a tout, puisqu'elle a Dieu en esprit et vérité.

#### AVRIL 1650 ON NE CONNAÎT LE GOÛT DE DIEU QU'EN DIEU MÊME.

Ici semble commencer la vraie transformation en Dieu, qui seule peut contenter une âme qui en a eu l'expérience. Parce que son goût devient si délicat et si spirituel, qu'elle ne peut plus goûter les créatures dans la lumière qu'elle reçoit de leur bassesse, qui lui semble infinie en comparaison du Souverain Bien. Il n'est pas possible d'entendre ceci que par l'expérience, et l'on ne connaît jamais le goût de Dieu qu'en Dieu même, et par sa divine prévenance<sup>20</sup>. Dieu est goûté à la vérité dans les créatures, et par les créatures?; mais ce n'est rien en comparaison de la manière

essentielle dont je parle, et dont l'âme n'est capable que par la pure transformation.

#### MAI 1650 L'UNION ESSENTIELLE OÙ L'ÂME JOUIE DE DIEU.

À moins que d'en avoir eu l'expérience, il est impossible d'entendre en quelle manière l'âme au-dessus d'elle-même connaît Dieu sans le connaître, le goûte sans le goûter et le possède sans le posséder. Cela est si pur que l'esprit humain n'y peut atteindre?; tout y est plein de ténèbres pour lui. Il faut bien concevoir que quand l'intelligence ou la pointe de l'âme est unie immédiatement à l'essence divine par la foi nue, c'est l'union essentielle où l'âme jouit de Dieu, le possède et y est abîmée d'une manière qui ne se peut expliquer, sinon par quelques effets qui en résultent<sup>21</sup>. Les autres portions de l'âme sont capables des effets de Dieu, mais non pas de Dieu qui ne peut faire son séjour qu'en cette pure intelligence.

#### MAI 1650 DISTINGUER UNION ESSENTIELLE ET UNION ACCIDENTELLE.

En l'union accidentelle l'âme reçoit beaucoup de communications en son esprit et en ses sens, qui découlent de l'essence divine participée en l'âme d'une manière ineffable. Mais souvent cela se fait dans la circonférence de l'esprit humain avec les activités ordinaires. Mais dans l'union et l'oraison essentielle, l'âme est tout à fait au-dessus de l'esprit humain, et Dieu ne lui communique qu'une connaissance inconcevable qui l'abîme et qui la perd en Dieu?; la submergeant dans cet océan infini de grandeurs, où elle ne regarde et ne voit que Dieu seul principalement et uniquement?; laissant néanmoins en toute passivité remplir son esprit et ses sens de tout ce que Dieu lui veut communiquer, autant et en la manière qu'ils en sont capables. Et c'est ce qu'on appelle béatitude essentielle de l'homme spirituel en cette vie<sup>22</sup>.

#### 1651 DIEU SEUL DOIT SUFFIRE À UNE ÂME MORTE ET ANÉANTIE...

Il me fait cette miséricorde qu'il me semble que je n'ai attaché à aucune créature, et que je n'ai besoin d'elles pour ma conduite intérieure; aussi je n'en cherche pas une. Je reçois néanmoins avec humilité, quand la divine Providence le veut ainsi, les bons avis que l'on me donne quelquefois sans que je les cherche. Celui-là seul connaît la solitude admirable que l'âme a en son Dieu qui la rend indépendante de tout ce qui n'est point Lui. Qui en a l'expérience, et cette expérience lui apporte tant de richesses et tant de biens qu'il ne le peut exprimer ni le veut aussi, puisque sa capacité étant toute pleine de Dieu, elle n'a de vue ni d'affection que pour Lui seul. Au commencement que nous parlions de la voie mystique, je ne pensais pas, ni ne concevais pas ce que Dieu y opère.

**1652 SI VOTRE ÂME DURANT L'ORAISON EST SANS PENSÉES ET SANS SENTIMENTS, NE VOUS EN METTEZ POINT EN PEINE...**

Si votre âme durant l'oraison est sans pensées et sans sentiments, ne vous en mettez point en peine, demeurez en cet état de stupidité intérieure. Il est ce semble, sans pensées et sans sentiments?; il n'est pas pourtant sans connaissance et sans amour, puisque la foi est la pure lumière qui vous illumine, et qui vous unit à Dieu. L'esprit humain qui est captivé et obscurci en cet état croit n'avoir rien, et cependant il a tout ce qu'il doit avoir, puisqu'il est en repos, en paix, et en union, quoique d'une manière insensible, et imperceptible<sup>23</sup>.

**1653 DE LA VIE CACHÉE AVEC JÉSUS CHRIST EN DIEU. -- J'AI REÇU GRANDE JOIE D'APPRENDRE DES NOUVELLES DE VOTRE SANTÉ...**

C'est un état de pauvreté qui contient toutes les richesses, parce que l'on y vit de Dieu en Dieu, et l'on s'y trouve tellement perdu, que l'on ne se retrouve jamais<sup>24</sup>. Si vous saviez combien il est rare d'entrer dans la vérité et dans la réalité de cet état, vous ne vous étonneriez pas des souffrances qu'il faut porter afin d'y arriver.

**1653 S'ACCOUTUMER À FAIRE L'ORAISON AVEC LA PURE LUMIÈRE DE LA FOI. -- JE VOUS DIRAI QU'IL NE FAUT PAS S'ÉTONNER DES OPPOSITIONS ET CONTRADICTIONS...**

La foi est un rayon divin qui subsiste en sa pureté, au milieu des brouilleries et inquiétudes de nos sens, et qui nous tient unis à Dieu d'une manière spirituelle et non sensible, qui est plus véritable et réelle qu'elle n'est aperçue ou ressentie. Aussi qui veut habiter la région du pur esprit et quitter le procédé des sens, il faut s'accoutumer à faire l'oraison avec la pure lumière de la foi. Le rayon du soleil naturel demeure en sa pureté au milieu de la bouillie.

**1653 DANS LA VOIE PASSIVE DE L'ANÉANTISSEMENT. -- DEPUIS QUE DIEU PAR SA MISÉRICORDE A INTRODUIT L'ÂME DANS LA VOIE PASSIVE DE L'ANÉANTISSEMENT...**

Depuis que Dieu par sa miséricorde a introduit l'âme dans la voie passive de l'anéantissement, et qu'elle y demeure fidèle, tout ce qui se passe en elle, c'est son divin Esprit qui l'opère ou qui le permet<sup>25</sup>. Soit qu'elle chemine dans les ténèbres ou dans la lumière, qu'elle ait des tentations ou des consolations

**1653 DIEU EST MON ÂME ET MON ÂME EST DIEU. -- POUR LE PRÉSENT IL ME SEMBLE QUE DIEU EST MON SEUL INTÉRIEUR...**

Enfin je ne me puis mieux expliquer, sinon que Dieu est mon âme, ou mon âme est Dieu, pour ainsi parler, et ensuite ma vie et mon opération.

**10 FÉVRIER 1653 CETTE SACRÉE OBSCURITÉ EST PLUS CLAIRE QUE LA LUMIÈRE MÊME.**

Quand l'âme est parvenue à un degré d'oraison où l'esprit humain se trouve perdu dans l'abîme obscur de la foi, elle y doit demeurer en assurance. Car cette sacrée obscurité est plus claire que la lumière même, et cette ignorance est plus savante que la science. Mais la mort de l'esprit humain est rare, et c'est une grâce que Dieu ne fait pas à tout le monde. Il faut passer par plusieurs angoisses, et souffrir plusieurs agonies.

**24 AVRIL 1653 QUI VIT EN DIEU SEUL, VOIT EN DIEU SES AMIS. -- CES LIGNES SONT POUR VOUS RÉITÉRER LES ASSURANCES DE MES AFFECTIONS...**

Jésus Ressuscité soit notre unique vie. Ces lignes sont pour vous réitérer les assurances de mes affections, et que si je vous écris rarement, c'est que je ne crois pas que notre union ait besoin pour se conserver de tous ces témoignages de bienveillance. Il suffit que notre demeure soit continuellement en Dieu, et qu'anéantis à nous-mêmes nous ne vivions plus qu'en Dieu seul; lequel ensuite est notre amour et notre union. Quiconque est arrivé à cet état voit en Dieu ses amis, les aime et les possède en Lui, et comme Dieu, il est partout, il les possède partout. Toutes les vicissitudes, et tous les témoignages d'affection que nous nous rendons par l'entremise des sens, sont bons pour ceux qui vivent dans les sens, ils ne peuvent s'en passer. Mais l'expérience fait connaître, que quiconque a trouvé Dieu en quittant les sens, il trouve tout en Lui. Et il est sans comparaison plus agréable d'en user de cette sorte, qu'autrement. C'est mal juger d'une personne de croire qu'elle oublie ses amis pour ne leur écrire point. Les âmes qui vivent en Dieu ont des intelligences si secrètes et une manière de se communiquer si admirable, que cela ne se comprend que par l'expérience.

**4 MAI 1653 MONSIEUR DE RENTI ÉTAIT MON INTIME AMI.**

Mon Révérend Père, Monsieur de Renti<sup>27</sup> était mon intime ami. J'avais avec lui des liaisons très étroites, ce qui me met dans la confusion d'avoir si peu profité en sa compagnie. Quand il mourut, je ne pus jamais en avoir aucun sentiment de tristesse?; au contraire mon âme en fût toute parfumée d'une bonne odeur que je ne puis dire, et remplie d'une joie même sensible, avec une assurance certaine de sa béatitude. Quoi qu'il soit mort, je me sens encore plus uni à lui que jamais, et me semble avoir autant de familiarité avec lui. Si j'étais assez fidèle à demeurer perdu en Dieu, je l'y trouverais encore mieux.

**JUILLET 1653 IL Y A DIFFÉRENTS ÉTATS DANS LA VOIE MYSTIQUE. -- JE VIENS DE RECEVOIR VOS DERNIÈRES. POUR RÉPONSE...**

C'est un des principaux avantages de cette voie, que l'on y acquiert les vertus sans réflexion et sans peine. Hors de cette oraison, l'on travaille beaucoup et l'on gagne peu.

**23 AOÛT 1653 LA VRAIE ORAISON C'EST DIEU MÊME EN L'ÂME. -- JE RÉPONDRAI À VOS DERNIÈRES, SANS FAIRE RÉFLEXION SUR CE QUE VOUS A DIT MONSIEUR N....**

M29. Je répondrai à vos dernières, sans faire réflexion sur ce que vous a dit Monsieur N. Il ne faut pas s'amuser à regarder ce que nous sommes, mais ce que Dieu est. Si nous nous voyons, il faut que ce soit en Dieu, afin que nous demeurions perdus continuellement en Lui. C'est cette heureuse perte qui fait la félicité de nos âmes en cette vie et en l'autre, et sans laquelle il me semble que l'on ne peut vivre.

Car la vie qui n'est pas de Dieu et en Dieu, est plutôt une image de la vie que la véritable vie<sup>30</sup>. Que l'âme soit en ténèbres ou en lumière, qu'elle ait des jouissances ou des souffrances, des consolations ou des désolations, il importe peu, pourvu que sa vie soit en Dieu, ou plutôt Dieu même.

Tout ce qui n'est point Dieu me semble comme l'extérieur, et l'intérieur est Dieu seul. Il arrive quelquefois que la lumière de Dieu en nous abîme tellement et anéantit toute notre âme et nos puissances, qu'il semble que Dieu y soit seul, y vive et y opère?; et cela d'une manière immobile et immuable, et dans un repos permanent.

Je ne vous dirai donc point de mes nouvelles, sinon que Dieu commence de vouloir être tout en moi, et je voudrais bien ne mettre point d'obstacle à sa divine opération. Tout ce que je fais, c'est de le laisser faire, et tâcher que mon fond soit comme une pure capacité pour recevoir Dieu à mesure qu'il se communique. Et c'est ici où il faut de la fidélité à ne point se soustraire à la communication de Dieu par quelque application au dehors, ou regard, ou inclination vers la créature. Plus Dieu est tout, et plus Il se communique. La plupart du temps nous parlons des effets d'oraison, plutôt que de l'oraison.

Car en effet la vraie oraison c'est Dieu même dans l'âme, et l'âme en Dieu qui y fait heureusement sa demeure d'une manière qui ne se peut exprimer. C'est la parfaite solitude et l'heureux ermitage qu'il faut toujours habiter, et jamais en sortir, quelques changements de lieux ou voyages qu'il faille faire en la terre. C'est ici où l'on comprend comme une même personne est dans le



mouvement et dans le repos?; qu'elle change de lieu sans partir d'une place?; qu'elle est heureuse et malheureuse tout ensemble?; elle est dans les créatures?; elle converse avec elles, et néanmoins elle vit hors des créatures<sup>31</sup>. Pour lors l'occupation extérieure n'empêche point l'intérieure. Car tant qu'elle est dans l'ordre de Dieu, il n'y a plus d'embarras pour elle.

**26 AOÛT 1653 DIEU SEUL, LUI-MÊME, DOIT ÊTRE L'ÂME DE VOTRE ÂME. -- VOS DERNIÈRES ME FONT CONNAÎTRE PLUS CLAIREMENT QUE JAMAIS VOTRE GRANDE VOCATION AU PARFAIT ANÉANTISSEMENT...**

Dieu seul, Lui-même, doit être l'âme de votre âme, et la vie de votre vie, et ensuite la source de tous vos mouvements intérieurs et extérieurs. Vous expérimenterez avec le temps que votre intérieur fera plus, étant abîmé en Dieu. La lumière divine l'anéantissant ou transformant en Dieu. [...] Le P. N. a l'esprit rempli de plusieurs beaux meubles pour y loger Dieu. Il faut qu'il en jette une bonne partie par la fenêtre. C'est-à-dire que s'il lui restait quelques affections, il les doit anéantir. Le cabinet de Dieu doit être tout nu<sup>32</sup>. Aucune créature ne le doit parer. Il fait que N. aille peu à peu au dénuement. Je laisse à votre prudence de lui dire ce que je vous mande, ou non.

**7 SEPTEMBRE 1653 QUAND DIEU DEVIENT L'ÂME DE NOTRE ÂME. -- TOUCHANT LA DÉCLARATION QUE VOUS ME FAITES DE VOTRE ORAISON, MA LUMIÈRE EST PETITE...**

7 sept 53 L'on reçoit une liberté si parfaite que l'on vaque à l'extérieur sans contrainte, et sans extraversion. ... «Je suis, répondit-elle, où j'étais il y a quinze ans.» -- «Et où étiez-vous ?» -- «J'étais dans la perte en Dieu.»

[...] L'on reçoit une liberté si parfaite que l'on vaque à l'extérieur sans contrainte, et sans extraversion. L'on ne craint pas même l'épanchement au-dehors à parler pour secourir le prochain, quand l'établissement du fond est solide

L'on m'a dit depuis peu qu'un bon Père Jésuite assista à la mort de Madame de Chantal. Et comme cette âme était toute perdue en Dieu, et ensuite dans un profond silence intérieur et extérieur, ce bon Père crût qu'il fallait savoir son état pour l'aider en ce passage si important. Et lui demandant : «?ma Mère, où estes vous à présent?» -- «Je suis, répondit-elle, où j'étais il y a quinze ans.» -- «?Et où étiez-vous?» -- «J'étais dans la perte en Dieu.»

**16 DÉCEMBRE 1653 LA BOUE ENTRE LES MAINS DE DIEU FAIT DES MIRACLES. -- IL ME SEMBLE QU'EN LA**

**PRÉSENCE DE DIEU CE MATIN, J'AI REÇU LES PENSÉES  
QUE JE VOUS DIRAI EN TOUTE SIMPLICITÉ...**

Peu d'âmes se trouvent capables des humiliations et anéantissements qu'il faut souffrir pour être tout à Dieu dans cette voie. Notre Seigneur donna la vue à un aveugle avec de la boue<sup>33</sup>. Et si cet aveugle avait raisonné sur ce procédé, je ne sais s'il aurait consenti à cette manière d'agir. La boue entre les mains de Dieu fait des miracles, mais c'est cette divine main qui les opère.

**1654 LE SECRET DE LA PARFAITE UNION AVEC DIEU. --  
POUR RÉPONDRE À VOTRE DERNIÈRE, JE VOUS DIRAI  
DANS MA SIMPLICITÉ ET LIBERTÉ ORDINAIRE...**

M. Jésus soit notre unique et seul appui. Pour répondre à votre dernière, je vous dirai dans ma simplicité et liberté ordinaire, qu'il est vrai qu'il semble que j'ai été d'intelligence avec Dieu pour ne vous donner aucune consolation, puisqu'en effet je ne vous ai pas écrit depuis plusieurs mois?; ne sachant pas comme cela est arrivé, car j'en avais et l'intention et l'affection. Je ne vous crois pas encore assez établi dans la voie de Dieu, pour vous priver de tout secours et de tout appui. C'est pourquoi je ne l'ai pas fait exprès?; mais je pense que Dieu l'a ainsi permis pour vous faire avancer à grands pas dans la pure oraison qui consiste à posséder Dieu dans un parfait anéantissement. [...] Je suis bien aise que vous goûtiez l'oraison sans la goûter, puisque vous êtes résolu de la continuer, non seulement jusqu'à Pâque, mais d'ici à six ans. Donnez-moi de vos nouvelles à Pâque, et je vous dirai mon avis pour la continuation de votre oraison. Car il faut suivre l'ordre de Dieu qui doit être notre unique prétention. Je ne doute point que votre tristesse et vos soupirs ne procèdent de l'aversion que vous avez contre les tentations qui vous importunent. C'est une excellente ignorance que de ne se regarder point soi-même.

**29 MARS 1654 L'ESPRIT DE NOTRE PETIT ERMITAGE. --  
J'AI REÇU VOS DERNIÈRES QUI M'ONT DONNÉ GRANDE  
CONSOLATION...**

[...] Il est si facile de sortir du néant pour être quelque chose, que la plus grande miséricorde que Dieu fasse à une âme en la terre, c'est de la mettre dans le néant, de l'y faire vivre et mourir<sup>34</sup>. Dans ce néant Dieu se cache, et quiconque demeure dans ce bienheureux néant, trouve Dieu et se transforme en Lui<sup>35</sup>! Mais ce néant ne consiste pas seulement à avoir aucune attache aux choses du monde, mais à être hors de soi-même?; c'est à dire, hors de son propre esprit et sa propre vie. C'est Dieu seul qui fait ce grand coup de grâce, et c'est de sa pure miséricorde que nous devons attendre cet heureux état dont les grandeurs et les biens immuables ne se

connaîtront que dans l'éternité. Si les âmes avaient un peu de lumière, toutes leurs prétentions ne seraient qu'à être réduites à ce néant divin. [...]

**30 MARS 1654 N'AVOIR RIEN, C'EST AVOIR TOUT. -- CE MOT EST POUR VOUS ASSURER, QUE JE ME SENS AUSSI UNI À VOUS À CAEN COMME À ROUEN...**

Ce mot est pour vous assurer, que je me sens aussi uni à vous à Caen comme à Rouen, et que notre union s'établit et s'affermir dans le fond de l'âme, aussi bien de loin que de près. [...]

N'avoir rien, c'est avoir tout?; et ne savoir rien, même que l'on soit devant Dieu, est une manière de présence de Dieu très sainte et très utile. À mesure que N. se détachera du monde et de soi-même, Dieu s'approchera de son âme. Il faut qu'elle demeure en sa sainte présence le plus doucement et simplement qu'elle pourra, afin de recevoir des grâces qui l'obligeront de plus en plus à être à Dieu. Quand on a une bonne volonté et qu'on ôte les empêchements que l'on reconnaît et qui étaient volontaires, il ne faut pas amuser son âme à faire des réflexions sur ses misères et ses pauvretés, mais plutôt l'occuper de la vue de Dieu, de Jésus-Christ, ou de quelqu'un de ses mystères, et se contenter souvent d'être en sa sainte présence. Quoique dans une obscurité et grande distraction l'âme est souvent aveugle et ne voit pas Dieu. Mais il lui doit suffire que Dieu la voit et qu'Il la regarde dans le dessein qu'elle a d'être toute à Lui.

**19 AVRIL 1654 IL FAUT MOURIR AUPARAVANT QUE DE VIVRE D'UNE NOUVELLE VIE. -- PUISQUE NOTRE SEIGNEUR VOUS A FAIT LA GRÂCE D'ATTIRER VOTRE ÂME À LUI PAR LE MOYEN DE LA FOI PURE ET NUE...**

Je vous puis assurer que votre état est bon. Ne craignez rien; continuez avec fidélité à perdre votre âme en Dieu. C'est cette heureuse perte que vous ne concevez pas facilement. Je m'aperçois pourtant que vous l'expérimentez. Vivez donc toute perdue en Dieu, et faites ainsi toutes vos actions, sans vouloir exprimer dans votre intérieur des dispositions plus particulières ni des actes plus spécifiés. Si votre esprit humain a de la peine à goûter ce procédé, il ne faut pas être surprise, puisque cela ne lui est pas naturel, mais au-dessus de lui. Quant aux imperfections, que vous me mandez être en grand nombre, je vous prie de ne point faire beaucoup de réflexions volontaires dessus, pour les regarder, ni pour en délivrer votre âme?; tenez-vous perdue, et unie à Dieu?; il les anéantira toutes quand il lui plaira; le trop grand soin de notre pureté intérieure est souvent une impureté devant Dieu. Le divin Soleil éclairera vos ténèbres, et échauffera vos froideurs par ses divins rayons. N'apportez point seulement d'empêchement à sa divine lumière, et vous verrez que tout ira bien.

**13 MAI 1654 IL N'Y A QU'À LE LAISSER FAIRE. -- JE VIENS DE RECEVOIR VOS DERNIÈRES, ET JE SENS MOUVEMENT D'Y RÉPONDRE TOUT PRÉSENTEMENT...**

Mais cet ouvrage est souvent si caché et inconnu, même aux personnes spirituelles, qu'en vérité elles font beaucoup souffrir, ne pouvant concevoir que ce soit une œuvre de Dieu, de ne pouvoir ni penser, ni rien dire de distinct et d'aperçu<sup>36</sup>. Les âmes qui sont en silence parlent suffisamment à ceux qui ont l'expérience des voies de Dieu<sup>37</sup>. Elles remarquent dans la mort la vie et dans le néant Dieu caché qui prend plaisir de les posséder d'une manière admirable, quoi que secrète et intime. Ma lumière est petite?; néanmoins je ne craindrai pas à vous dire que vous ayez à demeurer en repos, et à être totalement passive aux opérations de Dieu. Si vous ne connaissez pas, soyez paisible dans votre ignorance, et vivez sans réflexions volontaires. Soyez attentive sans attention sensible et trop aperçue à vous laisser imprimer aux impressions divines<sup>38</sup>. Il semble qu'il est fort aisé de conseiller une âme que Dieu conduit lui-même. Or il n'y a qu'à Le laisser faire.

**17 SEPTEMBRE 1654 LE SEUL APPUI EST LA PURE FOI. -- PUISQUE CETTE PERSONNE EST AVEC VOUS, PRENEZ-Y GARDE...**

Au lieu que dans les autres [méditations] l'on a des images, des connaissances, et des sentiments de Dieu, en celle-ci l'on possède Dieu même, lequel étant vu au fond de l'âme, commence à la nourrir et à la soutenir de Lui-même, sans lui permettre d'avoir aucun appui sur ce qui est créé. Et c'est ce que l'on appelle science mystique, que cette expérience de Dieu en Dieu même, de laquelle l'on n'est capable, que lorsque le don en a été fait par une miséricorde spéciale. Il faut recommander ce voyage à Dieu, car il ne faut point que la créature y ait part. Monsieur B<sup>40</sup>, prêtre qui demeure avec nous, serait bien capable d'aider votre communauté touchant cette oraison. Il a plus de grâce et de lumière que moi, et est plus disposé d'aller. S'il pouvait faire un petit tour à Paris, je crois que cela vous servirait. Il est à présent auprès de Timothée<sup>41</sup>, où il reçoit beaucoup de grâces touchant cette voie d'anéantissement.

**19 OCTOBRE 1654 QUE L'ESPRIT DE DIEU FASSE SON OUVRAGE À SA MODE. -- VOUS M'OBLIGEZ D'ÉCRIRE QUELQUE CHOSE SUR LES DISPOSITIONS DE LA BONNE MÈRE B...**

19 oct 54 l'âme n'est pas au point de la perfection, qu'elle n'ait outrepassé tout ce qui n'est point Dieu pour arriver à Dieu même, et y vivre dans une nudité parfaite d'être, de vie et d'opération.

**20 OCTOBRE 1654 UN ABRÉGÉ DE LA VOIE MYSTIQUE.**

L'oraison passive est divisée en deux. La première qui est active et passive toute ensemble, c'est à dire où tantôt l'âme agit, et tantôt laisse opérer Dieu en elle. La deuxième est celle qui est passive, et qui ne peut souffrir aucune activité, ayant pour tout appui l'attrait passif de Dieu qui commence à la conduire, ou plutôt à la porter vers Dieu, son Principe et sa dernière Fin. En cet état il faut laisser opérer Dieu, et recevoir tous les effets de sa sainte opération, par un tacite consentement dans le fond de l'âme. L'âme donc qui a expérience de cette conduite passive, se laisse tirer à l'opération divine. Le procédé que tient cette divine opération, c'est d'élever l'âme peu à peu des sens à l'esprit, et de l'esprit à Dieu, qui réside dans le fond<sup>43</sup>.

Dans toute cette élévation, l'âme expérimente qu'il faut qu'elle soit dénuée toujours d'affection des grâces sensibles, des lumières, et des sentiments?; et souvent Dieu, par un trait de sa Sagesse, la dépouille effectivement par des impuissances, des ténèbres, des stupidités, insensibilités que l'on doit souffrir et porter passivement, sans jamais rien faire pour en sortir. Dans ces souffrances, l'âme étant purifiée, est rendue capable d'un plus haut degré d'oraison. Son esprit étant rempli de dons de grâce et de lumières toutes spirituelles et intellectuelles, elle possède une paix admirable. Mais il faut qu'elle soit encore dépouillée de toutes ces faveurs<sup>44</sup>.

Pour cet effet Dieu augmente ses peines intérieures, et permet qu'il lui arrive des doutes et des incertitudes de son état, avec des obscurités en son esprit, si épaisses qu'elle ne voit et ne connaît plus rien. Elle ne goûte plus Dieu, étant suspendue entre le ciel et la terre. Cet état est une suspension intérieure, dans laquelle l'âme ne peut goûter rien de créé ni d'incréd. Elle est comme étouffée, et il ne faut pas qu'elle fasse rien pour se délivrer de ce bienheureux tourment, qui lui donne enfin la mort mystique et spirituelle, pour commencer une vie toute nouvelle en Dieu seul<sup>45</sup>. Vie que l'on appelle d'anéantissement. La force du divin rayon l'ayant tirée hors d'elle-même et de tout le créé, pour la faire demeurer en Dieu seul. Cette demeure et cet établissement en Dieu est son oraison qui n'est pas dans la lumière ni dans les sentiments, mais dans les ténèbres insensibles, ou dans les sacrées obscurités de la foi, où Dieu habite. La fidélité consiste à vivre de cette vie si cachée en Dieu<sup>46</sup>, et si inconnue aux sens, et porter en cet état toutes les peines et souffrances intérieures et extérieures qui peuvent arriver, sans chercher autre appui ni consolation que d'être en Dieu seul. La mort mystique est non seulement continuée, mais augmentée en cet état, et la vie divine prend accroissement<sup>47</sup>.

Les susdites ténèbres de la foi commencent à s'éclaircir, à découvrir à l'âme ce que Dieu est en soi, et tout ce qui est en Dieu<sup>48</sup>. C'est

comme la première clarté que le soleil jette sur l'horizon, auparavant<sup>49</sup> même le lever de l'aurore. Cette lumière est générale, tranquille, sereine, mais qui ne manifeste encore rien de distinct en Dieu, sinon après quelque temps passé. En suite de quoi on découvre Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'abîme de la divinité, d'une manière admirable<sup>50</sup>; Le voyant comme dans la glace d'un miroir<sup>51</sup>, l'on voit quelque belle image qui est dans la chambre. Cette vision de Notre Seigneur Jésus-Christ ne se peut exprimer, et les sens ne la peuvent comprendre qu'avec des images sensibles. L'expérience fait goûter que ce n'est point l'image de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ même. Autrefois elle a reçu des notions de Jésus-Christ dans ses puissances pleines de faveurs et de clartés. Mais elle connaît bien que ce n'est pas cela dont elle jouit. Pour lors, Jésus-Christ commence à être la vie de son âme et le principe de tous les mouvements et opérations.

Ce qui embarrasse les âmes, c'est qu'elles s'imaginent n'avoir rien s'il n'est sensible et aperçu. [...]

**5 NOVEMBRE 1654 MON FOND, C'EST LA SEULE LUMIÈRE DE LA FOI. -- JE CONNAIS UN CERTAIN ÉTAT D'ANÉANTISSEMENT DE LA CRÉATURE...**

M. Je connais un certain état d'anéantissement de la créature, si parfait que si l'âme y pouvait arriver, elle vivrait, ce me semble, dans une grande pureté puisqu'elle vivrait hors d'elle-même et en quelque façon, ne serait plus elle-même ni n'opérerait plus elle-même, mais elle agirait en Dieu par Dieu même. Cette lumière me pénètre si fort que je ne puis prétendre à un autre état et je sens mon cœur si fortement touché d'y aspirer que je ne puis l'empêcher d'y tendre. Mais comme cet ouvrage est un pur effet de la miséricorde de Dieu, je demande le secours de vos saintes prières et de toutes les bonnes âmes que vous connaissez. Je sais bien que l'état dont je parle est un grand don de Dieu et qu'il ne se communique qu'après une longue fidélité. Tout cela ne me décourage point, sentant que mon âme y aspire et qu'on lui en donne le mouvement. Tous les ouvrages extérieurs et les emplois mêmes pour le salut des âmes, ne me semblent pas suffisants pour sanctifier parfaitement une personne si cet état d'anéantissement ne survient. Il est vrai que le travail dans de pareils emplois souvent presse Notre Seigneur de le donner. C'est un état passif qui met l'âme tout à fait entre les mains de Dieu pour en disposer selon sa sainte volonté, et en l'intérieur et en l'extérieur. Le Père N. est pour demeurer estropié en France si son mal de pied continue, au lieu d'aller en Canada souffrir le martyre. Et cependant, comme il est dans l'état d'anéantissement, tout cela lui est indifférent pourvu qu'il soit tout à Dieu, à la mode de Dieu et non à la sienne. On est longtemps à connaître que la

perfection est au-dedans, non au dehors de l'âme, qu'elle consiste à n'être plus du tout propriétaire de sa volonté, de son jugement et de tout ce qui n'est point Dieu<sup>52</sup>. Je me suis toujours conduit pour N. avec assez de réserve sans m'y appuyer totalement ce me semble. Ce n'est pas que je ne crois qu'il n'est pas trompé, mais je sais bien aussi qu'il ne faut pas publier indiscretement ses sentiments sur ce sujet. Il y a de l'obscurité dans cette vie et l'on ne connaît rien avec évidence. Mon fond, c'est la seule lumière de la Foi. C'est elle que je veux suivre, et tout le reste me paraît douteux<sup>53</sup>.

**11 NOVEMBRE 1654 DIEU EST ET VIT, ET CELA ME SUFFIT.  
-- QUAND VRAIMENT ET RÉELLEMENT JÉSUS CHRIST  
EST NOTRE VIE...**

[...] Toutes ces expériences particulières qu'elle a eues autrefois, sont perdues et abîmées dans une unité si pure et si nue, qu'elle ne goûte rien en particulier<sup>54</sup>. Mais tout ce qui est Dieu est son fond, non pas éclairé, mais dans une obscurité divine?; laquelle lui cachant tout, lui donne néanmoins tout d'une manière qu'elle ne peut dire. La faim que Jésus Christ fût sa vie et son tout, est cessée. Il ne lui reste qu'un abîme qui attire de plus en plus une plus grande plénitude de l'abîme de la divinité. Je m'exprime comme je puis, car il faut chercher des termes pour dire quelque chose de la réalité de cet état, qui est au-dessus de toutes pensées et conceptions. Et pour dire en un mot, je vis sans vie, je suis sans être. Dieu est, et vit, et cela me suffit. Je n'ai plus tant d'effets de grâces dans mes puissances qu'à l'ordinaire, ni mes puissances ne goûtent plus rien qui sorte du fond. Il est, ce me semble, infiniment éloigné d'elles à présent.

C'est par le fond seul que je goûte le fond, et toute la divinité me paraît anéantir tout moi-même, sans rien distinguer, si c'est Jésus-Christ ou la sainte Trinité, ou la divine essence. Cette unité divine est à présent mon fond, mais si caché et si perdu, que je ne trouve plus rien, sinon que je me perde moi-même?; et ensuite, je reçois mouvement pour agir et souffrir selon l'ordre de la Providence. Voilà bien des paroles pour ne rien exprimer de ce que je veux dire. Priez Notre Seigneur Jésus Christ de mettre en moi ce qu'Il lui plaira.

**2 FÉVRIER 1655 CE QUI ATTIRE JÉSUS DANS LES  
MONASTÈRES. — JE FERAI TOUT MON POSSIBLE POUR  
ALLER À PARIS...**

J'ai vu des âmes, lesquelles m'ont dit n'avoir pour leurs oraisons que leur néant. Mais je craignais beaucoup que ce ne fut un certain néant que notre esprit forme et prend pour objet, et non pas un néant mystique que Dieu communique à l'âme et qui est le principe de ses opérations. Pour prendre ceci, vous devez savoir que les âmes s'anéantissent par activité. Et pour elles, ce n'est pas par la force de

l'action de Dieu qu'elles sont réduites au néant. Et ainsi elles ne sont pas capables de demeurer en Dieu sans moyen, ni de le contempler comme font les âmes que Dieu y conduit d'une manière particulière. Et Lui seul est le moyen et la fin<sup>55</sup>. Il n'importe pas, ma chère sœur, en quel degré d'oraison l'on soit, pourvu que Dieu nous y mette.

**3 JANVIER 1656 PERTE DE L'ÂME EN DIEU, LA COMPARAISON D'UNE RIVIÈRE -- MA TRÈS CHÈRE SŒUR...**

3 janv 56 quand elle en approche, la mer par un flux vient comme au-devant d'elle pour la solliciter de se hâter de se perdre. [...]

Ma très chère Sœur<sup>57</sup>, Jésus Christ soit notre unique vie. Je viens de recevoir vos dernières qui me consolent beaucoup, apprenant de vos chères nouvelles. O que Notre Seigneur vous fait de miséricordes de vous donner un désir continuel de vous perdre et vous abîmer en Lui! c'est le seul ouvrage de sa main, car Lui seul nous retire de tout le créé et de tous les moyens humains, pour nous unir à Lui d'une manière inexplicable, mais néanmoins véritable et réelle<sup>58</sup>. [...]

Pour cet effet nous prendrons la comparaison d'une rivière, par exemple la Seine. Laquelle va continuellement pour se perdre en la mer, mais quand elle en approche, la mer par un flux vient comme au-devant d'elle pour la solliciter de se hâter de se perdre. Et puis quand elle est arrivée à la mer, alors on peut dire qu'elle est véritablement perdue, et qu'elle n'est plus puisque la mer seulement paraît<sup>59</sup>.

**13 AOÛT 1656 IL BLESSE D'UNE MANIÈRE QUE LUI SEUL PEUT GUÉRIR. -- MON ORAISON A BIEN CHANGÉ...**

Mon oraison a bien changé. Ce n'est plus qu'un exil ou un bannissement de Dieu<sup>60</sup>?; et non pas comme à l'ordinaire une union avec Lui. L'état de lumière et d'amour s'est évanoui, ce n'est pas pourtant ce qui m'afflige<sup>61</sup>. Car quand Il revient quelquefois Il ne me satisfait pas, puisque le fond de mon âme ressent une inclination vers Dieu qui ne peut être contentée que de Dieu même. Mais comme mes imperfections et mes infidélités ne me permettent pas de m'en approcher, je demeure dans des tristesses et dans une désolation que je ne puis exprimer.

**14 SEPTEMBRE 1656 TANT DE GOÛT ET DE SAVEUR À ÊTRE ANÉANTI.**

...il faut se perdre et s'abîmer d'une manière ineffable dans l'infinité de ces trois divines Personnes, pour entrer vraiment et réellement dans leur société. C'est cette divine perte que Dieu seul peut faire, et dont l'âme n'a expérience que lorsqu'elle est réduite au néant<sup>62</sup>. Il y a tant de goût et de saveur à être anéanti de cette sorte, qu'il est impossible que l'âme puisse se servir d'autre règle, que de se laisser



abîmer dans l'océan infini de la Divinité. Il est plus facile de se taire que de parler de ce degré d'union. Toute expression est au-dessous de l'expérience.

Il suffit à l'âme de se perdre pour être contente et posséder un bonheur inconcevable. Mais quand elle se trouve elle-même par quelque infidélité et détour de Dieu, elle expérimente le dernier malheur qui se peut souffrir en cette vie<sup>63</sup>.

**10 OCTOBRE 1656 EN MÊME TEMPS, SA PRÉSENCE ET SON ABSENCE. -- VOTRE DERNIÈRE LETTRE...**

M. Jésus soit l'unique union de nos cœurs. Votre dernière lettre m'a donné beaucoup de consolation et d'instruction; je vous en suis très obligé. Et par ce mot je vous en témoigne mes reconnaissances, vous suppliant de continuer ce petit commerce spirituel dont j'espère tirer beaucoup de profit. Je vous dirai donc en simplicité, que je sens dans mon intérieur une sympathie et une correspondance avec le vôtre, goûtant ce qui me semble que vous goûtez des secrètes opérations de Dieu dans l'intime de votre fond. Je me sens bien éloigné d'expérimenter les choses que Notre Seigneur vous communique. Mais un degré inférieur ne laisse pas de goûter un supérieur par je ne sais quelle union qui ne le peut exprimer. Je reconnais que votre chère âme est sans doute pénétrée de la lumière éternelle. J'espère qu'elle le sera encore davantage et d'une manière plus essentielle. Plus une âme se va perdant et abîmant, plus elle est transformée en Dieu. Et comme cette perte ne se fait que peu à peu, il faut aussi avec patience et longanimité attendre de la pure miséricorde de Dieu votre abîmement parfait et consommé.

Pour moi je suis toujours dans la même connaissance, que j'ai un fond de corruption infiniment opposé à Dieu. Ce qui fait, comme je vous ai témoigné par mes dernières, ma grande croix et un sujet de souffrances qui ne se peut déclarer. Cette divine présence réelle me cause une absence et un éloignement de Dieu découvrant mes impuretés, me semblant que je n'ai jamais été plus éloigné de Dieu que lorsque je l'ai expérimenté plus proche. En un même moment je goûte sa présence et son absence, et je connais qu'il n'y a point de remède à mon mal, sinon que cette divine présence aille consumant peu à peu mes imperfections comme le soleil quand il se lève dissipe les ténèbres de la nuit<sup>64</sup>. Quand on est arrivé au-dessus de tout moyen, notre avancement dépend de la pure communication de Dieu qui la fait comme il lui plaît. Dans l'état essentiel l'on expérimente une dépendance de Dieu si absolue, que vous savez bien qu'il n'y a rien au ciel et en la terre qui puisse aider, que Dieu seul. Il est vrai que dans le fond Dieu est vie à l'âme. Mais c'est une vie qui produit continuellement des morts, jusqu'à ce que

l'âme soit totalement et parfaitement morte! C'est l'effet le plus nécessaire et le plus ordinaire de Dieu, vivant en la manière dont je parle que de faire mourir. Il est vrai que de mourir de la sorte est l'unique plaisir d'une personne qui veut être toute perdue en Dieu. Ne me refusez pas, Monsieur, vos saintes prières à ce sujet. Je vous assure que je ferai de même pour vous, désirant de tout mon cœur que vous me continuiez votre bienveillance et la qualité de, etc.

**20 NOVEMBRE 1656 QUE NOUS SOYONS UN JOUR TOUS FONDU EN JÉSUS. -- MA TRÈS CHÈRE SŒUR, JÉSUS SOIT NOTRE MORT, NOTRE VIE, NOTRE NÉANT ET NOTRE TOUT...**

Ma très chère Sœur, Jésus soit notre mort, notre vie, notre néant et notre tout. Nous avons vu avec consolation le changement intérieur qu'il a plu à Notre Seigneur vous donner. C'est sans doute une faveur spéciale, sur laquelle il lui faut rendre actions de grâces extraordinaires. C'est un don précieux et qui vaut mieux que tout ce que votre âme a reçu jusques à présent. Enfin c'est Dieu lui-même qui se donne dans le fond de votre âme en vérité et réalité, d'une manière qui ne se peut exprimer, bien que vous en ayez l'expérience. C'est cette expérience qui doit être maintenant votre oraison et votre union avec Dieu<sup>65</sup>. [...]

Vous concevez bien que cette divine union ne se fait plus comme auparavant que votre état fut changé. Car elle se faisait par le moyen des lumières, des ferveurs de grâces et de dons que vos puissances recevaient de la bonté de Dieu, et dans cette jouissance vous Lui étiez unie. Et s'il arrivait que Notre Seigneur vous mît dans la privation, dans les obscurités, stérilités et les peines intérieures, votre union pour lors se faisait par la pure souffrance et dans un état pénible. À présent Notre Seigneur vous a élevée au-dessus de toutes ces dispositions créées, lesquelles quoi que très bonnes et saintes, sont néanmoins finies et limitées. Et ainsi ne peuvent donner qu'une participation bornée et petite, en comparaison de celle que l'on expérimente dans la pente de soi-même en Dieu<sup>66</sup>.

C'est cette heureuse perte qui nous tire de nous-mêmes et jetant notre propre être et notre vie dans l'abîme infini, le transforme en Dieu et le rend tout divin, lui donnant une vie et une opération toute déifiée<sup>67</sup>. Nous avons des joies très grandes de vous savoir arrivée à cet état. Vous voyez le chemin qui a précédé, combien il est long et difficile, et combien une âme est obligée de rendre grâces à Notre Seigneur, de lui découvrir le sentier du néant dans lequel en se perdant soi-même l'on trouve Dieu. Jouissez à la bonne heure du bonheur que vous possédez.

Mais sachez que vous n'êtes encore qu'au commencement de la vie anéantie, et que la porte vous vient seulement d'être ouverte. Y étant

une fois entrée, ne tournez plus en arrière<sup>68</sup>. Mais persévérez pour vous laisser confirmer à ce feu divin qui ne cessera jamais de vous anéantir, si vous ne vous retirez point de sa divine opération. La comparaison d'un feu consumant exprime très bien le degré où vous êtes. C'est le propre de Dieu de réduire non seulement sa créature à la petitesse, de la brûler jusques à la rendre cendre et poussière. Mais même il la réduit au néant<sup>69</sup>.

Il est réservé uniquement à sa toute puissance aussi bien de perdre les âmes dans le néant mystique, que de les tirer du néant naturel par la création. C'est ici où commence la théologie mystique cachée aux sages et aux prudents, et révélée aux petits<sup>70</sup>. Pour tout conseil nous vous disons que vous vous mêliez le moins que vous pourrez de votre anéantissement, puisque les efforts de la créature ne peuvent aller jusque-là. Il faut qu'ils succombent et que Dieu seul opère d'une manière ineffable. Il y a seulement dans le fond intérieur un consentement secret et tacite. Que Dieu fasse de la créature ce qu'il lui plaira<sup>71</sup>. Vous goûterez bientôt ce que c'est que le repos du centre, et comme on jouit de Dieu en Dieu même<sup>72</sup>.

**21 JANVIER 1657 LES BIENS QU'APPORTE CETTE SORTE D'ORAISON SONT INNOMBRABLES. -- JÉSUS LA LUMIÈRE ÉTERNELLE...**

Car la lumière éternelle se lève dans son fond comme un beau soleil sur l'horizon<sup>74</sup>, et dissipant peu à peu les ténèbres de son esprit humain, lui donne des intelligences du procédé mystique, et de la perte et anéantissement qu'elle doit souffrir en s'abîmant en Dieu<sup>75</sup>.

**23 JANVIER 1657 DE L'ANÉANTISSEMENT MYSTIQUE. -- POUR CE QUI VOUS REGARDE...**

M. Pour ce qui vous regarde, nous n'avons rien à dire, sinon que nous remarquons que l'esprit de Jésus-Christ veut anéantir le vôtre pour se mettre en sa place, et devenir la vie de votre vie et le principe de tous vos mouvements tant intérieurs qu'extérieurs. C'est la plus grande grâce que l'on puisse recevoir en la terre, et c'est où vous devez tendre, consentant volontiers de tout perdre pour posséder cet heureux trésor. Cela ne se fait que par une expérience, par laquelle on goûte que le fond de notre âme est plein de Dieu. Dans lequel on trouve sa vie, son centre et son repos, et hors duquel il n'y a pour l'âme qu'inquiétude, douleur, et misère.

Vous avez raison de dire que tout votre bonheur est de rentrer dans votre fond, ou plutôt dans Dieu même. Cela est très vrai et tout réel et non imaginaire. [...]

D'où vient aussi que vous ne vous mettez plus en peine d'être assurée de votre état? Votre seul appui est Dieu, et il n'est pas difficile de comprendre comme les créatures ne servent pas

beaucoup, lorsqu'il plaît à Dieu de se donner Lui-même et de nous aider d'une manière essentielle. [...]

Les fleurs d'un arbre s'épanouissent fort facilement et promptement, mais le fruit n'est produit qu'avec le temps. Ceci vous doit servir de précaution, pour ne pas croire que vous soyez dans toute l'étendue de l'anéantissement que vous voyez et goûtez, puisque la formation réelle de Jésus-Christ ne se fait que dans la réelle souffrance, la réelle abjection, et la vraie mort de soi-même. Vous concevrez mieux cette vérité que nous-mêmes. Elle est d'importance dans la voie mystique, dans laquelle on s'abuserait aisément si nous ne savions que la seule mort donne la vie, le néant, le tout, et la nuit obscure de toutes sortes de privations de créature, la Lumière éternelle qui est Jésus-Christ. Vous êtes heureuse d'avoir vocation à cette grande grâce, prenez courage.

**9 AVRIL 1657 TOURNEZ VOTRE ÂME DU CÔTÉ DE LA CONFIANCE EN DIEU. -- J'AI FAIT RÉFLEXION SUR CE QUE VOUS ME MANDEZ DANS VOTRE DERNIÈRE...**

Vous penchez toujours un peu du côté du scrupule et de la timidité. Tournez votre âme du côté de la confiance en Dieu et d'une sainte assurance et espérance, qu'il ne vous rebutera pas pour vos misères et pauvretés<sup>76</sup>. Et ne manquez pas de le prier souvent qu'il accomplisse en vous sa sainte volonté<sup>77</sup>.

**9 AVRIL 1657 C'EST DIEU SEUL QUI FAIT CET OUVRAGE...**

Prenez néanmoins courage, car je ne doute point que Notre Seigneur ne vous appelle à la mort mystique dans laquelle l'on possède Dieu hors de soi-même<sup>79</sup>. Pour lors l'âme est ravie en Dieu par une extase admirable, qui ne se ressent point dans les sens, ni dans les puissances, mais qui s'opère seulement dans le pur fond de l'âme. Et c'est en quoi consiste la vie mystique ou divine : quand Jésus-Christ vit en nous et que nous ne vivons plus, qu'il opère en nous et que nous n'opérons plus qu'en lui<sup>80</sup>. Pour arriver à cette mort dont je parle, il faut traverser des voies et des passages pénibles et difficiles, où l'esprit meurt peu à peu, sans qu'il contribue lui-même à se faire mourir<sup>81</sup>. C'est Dieu seul qui fait cet ouvrage. Nous ne devons point y ajouter ni diminuer.

**26 AOÛT 1657 SOUFFRIR EN PATIENCE PASSIVE. -- MA TRÈS CHÈRE SŒUR,**

C'est la seule chose que je vous recommande : de souffrir en patience passive toutes les pointes des douleurs des épines intérieures dont votre âme est remplie. Je suis bien aise que vous ayez horreur de vous-même. Vous verriez encore bien plus le fond de votre corruption si la lumière était plus grande. Ne croyez néanmoins pas être sans amour secret ni caché, quoique vous n'en

ayez aucun effet savoureux ni sensible. Prenez donc courage, et ne craignez pas votre intérieur?; il est comme il doit être. Dieu le changera quand Il lui plaira.

**30 AOÛT 1657 C'EST LA DERNIÈRE LECTURE QU'IL FAUT QUITTER, QUE CELLE DE L'ÉCRITURE SAINTE. -- JE NE MANQUERAI PAS DURANT VOTRE RETRAITE...**

Jésus soit notre tout pour jamais. Je ne manquerai pas durant votre retraite d'avoir un soin très particulier de vous devant Notre Seigneur, afin qu'il achève en vous ce qu'il a si bien commencé. Dans votre solitude tenez votre âme dans le repos que Dieu lui communique, sans l'interrompre pour faire quelque lecture que ce soit, ou des prières vocales que lorsque vous en aurez facilité. Dans ce divin repos votre âme reçoit une union spéciale et secrète avec Dieu, et en cette union consiste principalement votre oraison. Dans l'état d'activité, on cherche Dieu par des considérations, des affections, et des résolutions.

Dans celui de passivité on a trouvé et goûté Dieu, et on demeure en repos avec Lui, recevant en cette disposition tout ce qui est donné à notre âme, soit lumières ou ténèbres, goût ou dégoût, recueillement ou distractions. Ces choses sont dans les dehors de l'âme, et la quiétude, le calme et la paix sont dans le fond. C'est pourquoi cette diversité et variété qui se rencontrent dans les sens n'incommodent pas la paix qui est dans l'intime de notre âme.

**20 SEPTEMBRE 1657 UNE VUE SIMPLE ET AMOUREUSE DOIT NOURRIR VOTRE ÂME.**

Une vue simple et amoureuse doit nourrir votre âme<sup>82</sup>. Et quand même elle serait toute spirituelle et que vos sens ne l'apercevront pas, il ne faut laisser de vous en servir. Car désormais, il ne faut plus changer de procédé intérieur, quelques sécheresses, ténèbres, ou étouffement intérieur qui vous arrivent. Nous supposons, comme je le crois, véritable, que Dieu vous cherche pour se communiquer à vous d'une manière pure et spirituelle [...]

La passivité dont je vous parle, n'empêchera pas que vous n'agissiez intérieurement, et extérieurement quand ce sera l'ordre de Dieu. Car l'âme passive n'est pas comme un tronc d'arbre qui n'a nulle action, ni opération. Mais les vues, les mouvements, et les sentiments qu'elle a, c'est Dieu qui les opère en elle et par elle d'une façon qu'on ne peut comprendre, à moins que de l'expérimenter. Laissez donc pour l'ordinaire votre âme sans beaucoup agir, et croyez que Dieu agira en elle. Je dis croyez, car souvent il vous paraîtra le contraire dans les grandes agitations d'esprit, les troubles et les impuissances que vous aurez quelquefois par intervalle. Demeurez ferme et constant, et Dieu ne laissera pas de faire ce qu'Il prétend en vous. Je vous supplie de ne me pas oublier en vos saintes prières. Votre

humilité à m'écrire de votre oraison vous disposera à ce que Notre Seigneur lui-même vous éclaire. Car pour moi je ne suis que ténèbres et que corruption. Je refuserais nettement mes amis de correspondre à leurs désirs si je faisais tant soit peu de réflexion sur ce que je suis. Souvenez-vous bien que les sécheresses, tristesses, ennuis, impuissances, et oppressions intérieures, étouffent les opérations sensibles de notre âme, mais non pas celles de Dieu. Et c'est assez à une âme passive<sup>83</sup>.

**20 SEPTEMBRE 1657 LA FIDÉLITÉ D'UNE ÂME CONSISTE À RECEVOIR LA MORT QUE TOUTES CES CHOSES LUI DONNENT, ET À NE POINT AGIR AUTREMENT. -- LES TÉNÈBRES, LES SÉCHERESSES ET LES ÉTOUFFEMENTS INTÉRIEURS...**

Les ténèbres, les sécheresses et les étouffements intérieurs que l'on expérimente quelquefois, de sorte qu'il semble que l'on soit tombé dans un abîme, ne nous doivent pas étonner, puisque ce sont des effets de Dieu résidant au fond de l'âme, qui la veut purifier et la rendre capable de ses divines communications...

**29 SEPTEMBRE 1657 MOURIR AU DÉSIR DE NE PAS MOURIR.**

Que mon esprit meurt, à la bonne heure! Mais s'il ne meurt pas si tôt que je le désire, il faut avoir patience et mourir encore au désir de ne mourir pas assez tôt.

**6 OCTOBRE 1657 DANS L'Oraison, IL NE FAUT JAMAIS QUITTER JÉSUS CHRIST. -- TOUCHANT LA DIFFICULTÉ...**

M. Touchant la difficulté qui est venue à la personne dont il est question lisant sainte Thérèse<sup>84</sup>, pour l'image de Jésus-Christ. Je vous dirai en peu de mots qu'elle doit garder en son oraison la conduite passive qu'on lui a conseillée. Il faut donc qu'elle se tienne passive dans son état de repos. Que si l'image de Jésus-Christ lui est donnée, qu'elle ne la quitte point. Si elle lui est ôtée, qu'elle ne la cherche point. Mais qu'elle conserve toujours une intention de ne se séparer jamais de la sainte présence de Jésus-Christ, laquelle lui est communiquée d'une manière cachée et imperceptible dans l'oraison de repos, quoiqu'elle n'en ait pas la pensée dans l'esprit. C'est une présence de grâce qui suffit pour dire qu'en effet il ne faut jamais quitter Jésus Christ. Et une âme ferait très mal sous prétexte de dénuement, de faire dessein d'une abstraction qui la séparât de l'humanité sainte de Jésus-Christ<sup>85</sup>. Si cette personne ne peut pas encore comprendre ce que j'ai dit, qu'elle ne s'en mette pas en peine et qu'elle ne craigne pas d'avoir un repos dans lequel l'image de Jésus-Christ ne paraisse point.

**13 OCTOBRE 1657 SUR L'ANÉANTISSEMENT ET LA DÉIFICATION. -- IL Y A BIEN DE LA DIFFÉRENCE ENTRE LA LUMIÈRE DE L'ANÉANTISSEMENT, ET LA RÉALITÉ...**

Plus Dieu qui est la Lumière éternelle croît, plus nous connaissons que nous sommes éloignés d'être anéantis et déifiés. Cet état n'arrive à l'âme que peu à peu, et après une infinité de morts et d'angoisses réellement expérimentées, et non en lumière seulement. Comme votre degré est supérieur au mien, vous entendez mieux que moi ce que je veux dire. Et je ne puis rien dire sur votre état présent, sinon que je reconnais pour certains que la Lumière éternelle commence Elle-même à pénétrer votre intérieur. Et cette pénétration continuant, Elle la perdra en Dieu et la déifiera peu à peu<sup>86</sup>. C'est pourquoi il ne faut s'étonner s'il reste en nous un grand fond de créatures et d'orgueil à détruire. Quand nous vous verrons, nous vous dirons nos pensées plus facilement.

**28 OCTOBRE 1657 SI DIEU VOUS APPELLE PAR GRÂCE...**

Si Dieu vous appelle par grâce à la pure passivité dans l'oraison, ne la quittez pas, parce qu'elle donne lieu à l'opération secrète de Dieu, qui va anéantissant d'une manière inconcevable les affections et les attaches de toutes créatures en nous, et nous fait aussi mourir à nous-mêmes<sup>87</sup>. Dites souvent : « Que mon âme meure de la mort des justes<sup>88</sup> ». Dieu tout seul opère cette sainte mort qui est si précieuse devant ses yeux<sup>89</sup>, et ne l'opère que dans l'état passif, sans quasi que nous puissions apercevoir aucune opération de notre part. Vous direz peut-être que votre intérieur est plein de distractions et de ténèbres : à la bonne heure ! Cet abîme de misères et de pauvreté n'empêche pas que Dieu n'agisse secrètement et imperceptiblement, pour jeter votre âme et toutes ses opérations propres dans le néant. Ne vous imaginez donc pas qu'il ne se passe rien en elle. Mais demeurez seulement paisible et tranquille, et l'ouvrage de Dieu se fera. Et ce bienheureux néant d'opération vous approchera de Dieu et vous Le fera goûter. Si votre esprit humain naturellement raisonnant et pénétrant trouve à redire à ce procédé intérieur, dites-lui qu'il n'y entend rien et que cet état est élevé au-dessus de sa capacité. Que s'il demeure aveugle, il verra les merveilles de Dieu par les lumières de la foi pure qui seule découvre la manière d'opérer de Dieu en l'âme dans l'état passif<sup>90</sup>.

**1 JUILLET 1658 VOUS ÊTES EN CHEMIN VERS UN PAYS QU'ON APPELLE LE NÉANT.**

[...] Comme du soleil s'écoule la variété des couleurs sur les fleurs, quoique le soleil ne contienne qu'en éminence les couleurs, et non point formellement, car on aurait beau regarder de près le rayon du soleil si on y découvrait les couleurs qu'il répand sur les fleurs. De même Dieu tout nu n'a rien, ce semble à l'esprit humain, et

néanmoins Il donne à l'âme tout ce qu'elle a besoin par écoulement<sup>91</sup>.

Il ne faut pas s'étonner si votre nature craint votre vocation au prochain. Car sans doute elle y trouvera sa mort et son anéantissement d'une manière et d'un biais que vous goûtez déjà. Et il faut que vous sachiez que par ce moyen seul vous arriverez au parfait néant de vous-même, et qu'il ne le faut point espérer ailleurs. Heureuse l'âme à laquelle Dieu se donne. C'est une grâce et un trésor que les sages et les prudents ne connaissent point. Il court un bruit que vous êtes allés tous deux vous rendre chartreux. D'autres disent que vous êtes allés à Rome, et moi je dis que vous êtes en chemin pour aller dans un pays qu'on appelle le néant. On croit que je cache votre dessein. Je me trouve si bien à Caen, que je ne pourrai pas me résoudre d'aller à Paris cette année, si ma présence n'y était très nécessaire?; ce que je ne prévois pas puisque vous seul pouvez mieux faire que moi.

**29 SEPTEMBRE 1658 IL DOIT SUFFIRE DE LAISSER BRÛLER CE FEU INTÉRIEUR. -- LA PERSONNE DONT IL EST QUESTION...**

Il sera bon qu'elle continue ses emplois ordinaires de charité et d'obligation, les faisant en esprit d'abandon à l'ordre de Dieu. Mais aussi avec une inclination continuelle à chercher uniquement Dieu pour se perdre, et se reposer uniquement en Lui notre centre, et notre béatitude<sup>93</sup>. [...]

J'oubliais à dire que le Feu dont j'ai parlé, brûle l'âme sourdement et sans y produire aucune lumière distincte dans les puissances, mais seulement un repos et un calme. C'est assez pour être en union avec Dieu, en quoi consiste la vraie oraison.

**7 OCTOBRE 1658 QUAND DIEU SE MANIFESTE LUI-MÊME ET RÉVÈLE, Ô QUELLE PERTE! QUEL ANÉANTISSEMENT DANS UNE ÂME! -- C'EST LUI SEUL QUI PEUT OUVRIR LA PORTE AU RÉEL ANÉANTISSEMENT...**

Jésus-Christ soit notre unique vie pour le temps et pour l'éternité<sup>94</sup>. C'est Lui seul qui peut ouvrir la porte au réel anéantissement de la créature et qui peut faire cette grande miséricorde à une âme, sans laquelle tout ce qu'elle a reçu jusqu'ici de faveurs, de dons de lumières, de transports, d'amours, de ravissements mêmes si vous voulez, sont si peu de chose, qu'en vérité ce n'est rien en comparaison de la réalité du néant.

Toute la voie mystique est remplie de miséricordes qui passent au-delà de nos mérites, et qui sans doute seraient capables de nous contenter si Notre Seigneur ne nous faisait voir un peu en passant la vérité de la réalité du néant. Quand elle touche le fond de notre



intérieur seulement en passant, il nous demeure des intelligences et des certitudes que tout ce qui est moins que Dieu n'est rien, et que Dieu seul est notre tout?; et que pour y arriver il faut que Lui-même nous perde et nous anéantisse. C'est pour lors qu'Il nous ouvre la porte du réel anéantissement dans lequel Dieu est seul et la créature n'est plus. Dieu vit et opère, et la créature ne vit et n'opère plus<sup>95</sup>. Nous avons souvent la lumière de cet heureux état. Mais je vous confesse que très peu de personnes y arrivent en réalité, parce que Dieu ne les y appelle pas<sup>96</sup>.

**10 OCTOBRE 1658 DIEU ÉCOULÉ DANS VOTRE FOND SOLLICITE ET TIRE VOTRE ÂME DE PASSER DU RAYON EN LUI SEUL. -- JE RECONNAIS PAR LA LECTURE DE VOTRE DERNIÈRE...**

Lui qui seul veut être son centre<sup>97</sup>, sa béatitude, et le principe de tous ses mouvements et opérations, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. [...] Dieu vous veut tout à Lui, en Lui, et par Lui-même vous n'aurez jamais de repos que cela ne soit<sup>98</sup>. Ayez un peu de patience et vous connaîtrez bientôt par expérience, que ce pénible ouvrage de sortir de soi-même, est opéré de Dieu, d'une manière au-dessus de toute manière, très simple, très douce, et très efficace [...]

**31 OCTOBRE 1658 UNE DIFFÉRENCE TRÈS GRANDE ENTRE LA LUMIÈRE DU RAYON ET LA LUMIÈRE DU CENTRE. -- J'AI LU AVEC ATTENTION VOTRE DERNIÈRE, ET J'AI CONSIDÉRÉ...**

Monsieur<sup>99</sup>, Jésus soit notre unique tout pour jamais. J'ai lu avec attention votre dernière, et j'ai considéré les opérations de Dieu dans le centre de votre âme avec les effets qui les accompagnent. Selon mon petit discernement, je trouve le tout dans la vérité, croyant que c'est Jésus-Christ Lui-même, Vérité éternelle qui commence à se manifester en son infini et immensité.

Et vous anéantissant par sa plénitude, Il vous fait changer d'état intérieur, y ayant une différence très grande entre la lumière du rayon et la lumière du centre<sup>100</sup>. La première fait chercher Dieu et donne une agilité à l'âme pour le trouver<sup>101</sup>. La seconde donne Dieu même qui commence à le rendre principe des opérations, mouvements<sup>102</sup>, et vues de notre âme, qui paraissent comme des ruisseaux d'eau vive qui sortent de la source<sup>103</sup>, ainsi que vous l'exprimez fort bien<sup>104</sup>. [...]

**12 DÉCEMBRE 1658 L 3,20 UN PAUVRE CHÉTIF HOMME QUI TEND À L'ANÉANTISSEMENT EST CAPABLE DE TOUT. -- JE NE VOUS PUIS EXPRIMER LA JOIE QUE NOUS AVONS TOUS RÉCEMMENT D'APPRENDRE PAR VOS CHÈRES LETTRES VOTRE SACRE...**

12 déc 58 Vous expérimenterez des secours extraordinaires de Dieu, lequel s'Il ne fait pas réussir ce que vous prétendez pour les affaires extérieures de sa gloire, Il avancera celles de votre intérieur, vous jetant dans une plus grande perte de vous-même et un plus profond abîmement en Lui

Monseigneur 106, [...] Ne quittez jamais (permettez-moi de vous parler de la sorte) cette manière d'agir en esprit de mort et d'anéantissement, quelque effort que vous fassent les prudents et les sages, lesquels ne s'y peuvent ajuster. Ils veulent toujours agir appuyés sur leur lumière et les âmes anéanties perdent la leur pour demeurer abîmées en Dieu, qui seul doit être leur lumière et leur tout. Dans le grand emploi que Notre Seigneur met sur vos épaules, et dans toute la conduite de votre vie, ne vous comportez jamais autrement<sup>107</sup>. [...]

Vous expérimenterez des secours extraordinaires de Dieu, lequel s'Il ne fait pas réussir ce que vous prétendez pour les affaires extérieures de sa gloire<sup>108</sup>, Il avancera celles de votre intérieur, vous jetant dans une plus grande perte de vous-même et un plus profond abîmement en Lui.

**16 DÉCEMBRE 1658 C'EST UN GRAND DON D'ENTRER DANS LE NÉANT, PLUS GRAND D'Y HABITER, ET TRÈS GRAND D'Y ÊTRE CONSOMMÉ. -- JE REÇOIS VOTRE DERNIÈRE ET Y RÉPONDS EN PEU DE MOTS...**

M. Jésus soit notre unique tout pour le temps et l'éternité. Je reçois votre dernière et y réponds en peu de mots. La grande et longue expression de votre intérieur présent, et la petite qui est à la fin de votre lettre, ne disent qu'une même chose. Il est vrai que c'est un grand don d'entrer dans le néant, plus grand d'y habiter, et très grand d'y être consommé; c'est ce que notre bonne sœur N<sup>109</sup>. voulait dire par le don et l'augmentation du don. Votre état intérieur présent n'est qu'une continuation, et augmentation du don qui vous a été fait d'expérimenter que votre âme tombe dans le néant?; et que tout ce qu'elle fait opère ou souffre, petit ou grand, extérieur ou intérieur, lui est essentiel, à proportion du degré du néant, où elle habite<sup>110</sup>. Je ne m'étonne point que la moindre action que vous faites vous vient de Dieu, et donne à votre âme une constitution qui ne se peut exprimer, sinon quand on l'expérimente. Dire quelque chose d'indifférent au prochain, qu'on est obligé de lui dire par l'ordre de la Providence est aussi bien de Dieu, que de traiter avec Dieu de la conversion de son âme. C'est un secret du néant qui est ineffable et qui augmente de la déification, sans quasi en avoir la vue ni le goût. En tout ce que l'on fait, dit, et opère par l'ordre de Dieu, augmente l'anéantissement sans penser même au néant<sup>111</sup>. Je ne doute point que Notre Seigneur ne vous continue ses

miséricordes, et ne vous fasse entendre beaucoup mieux que je ne le pourrais faire, quelle doit être votre conduite touchant votre intérieur. Lui seul parle au cœur et l'instruit d'une manière adorable<sup>112</sup>. Il faut aussi L'écouter et demeurer abandonné à ses divins mouvements et saintes persuasions.

**21 DÉCEMBRE 1658 VOTRE ORAISON S'AUGMENTERA PEU À PEU AVEC LA FIDÉLITÉ DE LA FAIRE TOUS LES JOURS...**

Monsieur<sup>113</sup>, Je suis fort obligé à Monsieur votre frère de m'avoir procuré l'honneur de votre connaissance, vous assurant que j'ai reçu beaucoup de joie de vos lettres, qui m'apprennent les grâces et les miséricordes que Notre Seigneur vous a faites, et vous fait encore à présent. Il ne faut pas que rien du monde vous empêche d'y être très fidèle, et vous ne devez pas faire difficulté de tout quitter pour vous mettre en état d'obéir aux inspirations divines qui vous appellent avec tant d'amour et de bonté à la Religion. Quand il ne serait pas question de penser à votre salut, lequel vous ne pouvez pas faire dans le monde à cause de la corruption et des péchés qui s'y commettent, l'amour que Notre Seigneur vous témoigne mérite bien que vous correspondiez à ses divins attraits, et que vous le suiviez en quittant père, mère, frère, et sœur, amis et toute la fortune mondaine<sup>114</sup>. Quel honneur Notre Seigneur vous fait, mon cher Monsieur, de vous choisir parmi un million de jeunes hommes qui mènent une vie déréglée, pour vous appliquer à son service particulier et vous mettre au nombre de ses bons amis et serviteurs! Quand vous auriez à quitter une couronne, il ne faudrait pas délibérer. Puisque servir Dieu c'est régner<sup>115</sup>, et que d'être objet en la Maison de Dieu vaut mieux que d'habiter aux palais des gens du monde. Vous avez trop tardé?; il faut exécuter promptement le dessein généreux que Notre Seigneur met dans votre âme, et suivre pour ce sujet le conseil de votre sage directeur qui comprend fort bien la volonté de Dieu sur vous. C'est de lui que vous devez apprendre le temps et la manière de votre retraite. Votre oraison s'augmentera peu à peu avec la fidélité de la faire tous les jours. Votre directeur qui est sur les lieux, vous fera changer d'oraison quand il le jugera à propos. Mais au nom de Dieu, mon cher Monsieur, ne tardez plus à quitter le monde. Prenez extrêmement garde à la Religion ou la retraite que vous choisirez et prenez du temps pour y penser. Vous seriez bien avec Monsieur votre frère à Paris. C'est une maison pleine de bons serviteurs de Dieu et de grande bénédiction<sup>116</sup>.

**4 JANVIER 1659 TOUTE VOTRE ORAISON, DANS LE DÉLAISSEMENT INTÉRIEUR OÙ VOUS ÊTES, EST DE N'EN AVOIR POINT...**

4 janvier 59 Cette extrême pauvreté intérieure nous remplit de Dieu, à la vérité d'une manière insensible et imperceptible à notre esprit humain. Trois ou quatre moments d'une telle oraison valent mieux qu'un jour entier de l'oraison qui ne se fait qu'en pensée et en sentiments amoureux

[...] Je ne vous parle point de l'oraison dans laquelle vous devez vous entretenir, puisque toute votre oraison, dans le délaissement intérieur où vous êtes, est de n'en avoir point. C'est néanmoins la plus parfaite de toutes les oraisons que de porter et de sentir la pesanteur de la croix que Dieu met sur nos épaules. C'est la réelle et véritable oraison. L'abandon et la perte s'y trouvent sans que l'on se l'imagine. Cette extrême pauvreté intérieure nous remplit de Dieu, à la vérité d'une manière insensible et imperceptible à notre esprit humain. Trois ou quatre moments d'une telle oraison valent mieux qu'un jour entier de l'oraison qui ne se fait qu'en pensée et en sentiments amoureux<sup>119</sup>.

**12 JANVIER 1659 C'EST LE TRÉSOR DES TRÉSORS DE SE PERDRE EN DIEU. -- COMME JE PENSAIS RÉPONDRE À VOTRE DERNIÈRE, NOUS NE L'AVONS PU TROUVER...**

L'état de ce néant divin n'est opéré que par la divine essence, non plus goûtée en lumière divine, mais en elle-même, en pure et nue foi, et abstraite de toutes les choses créées qui sont du ciel ou de la terre<sup>120</sup>. C'est le trésor des trésors de se perdre en Dieu. C'est cette perte qu'on a goûtée de si loin et pour laquelle on a couru avec tant d'angoisses et de morts. Le divin rayon commence cette course puisque touchant le centre de l'intérieur, il réveille l'inclination essentielle qui fait chercher Dieu et qui ne donne point de repos qu'on ne l'ait trouvé [...]

La présence réelle de Dieu ne peut pas souffrir que nous ayons autre occupation que Lui seul. Demeurez donc ainsi perdu et faites tout ce que sa sainte volonté voudra de vous, d'actions ou de souffrances, puisque votre seul fond doit être en Dieu uniquement. En cet état la liberté commence d'être très grande<sup>121</sup>; nos puissances et nos sens n'étant embarrassés d'aucune réflexion, et se laissant appliquer uniquement à l'œuvre extérieure de Dieu.

**24 JANVIER 1659 PRENEZ GARDE À NE PAS VOULOIR ÊTRE SI FORT ABANDONNÉ QUE VOUS VOULIEZ TOMBER DANS L'OISIVETÉ. -- JE VOUS CONFESSE QUE JE SUIS MORTIFIÉ D'ÊTRE OBLIGÉ DE VOUS AIDER, AYANT MOI-MÊME BEAUCOUP BESOIN DE SECOURS...**

L'abandon ne consiste pas à ne rien faire dans l'intérieur, à n'avoir ni pensées, ni affections, ni sentiments<sup>122</sup>; mais à les recevoir plutôt de Dieu que de les exciter avec nos industries par effort d'esprit. C'est une chose dont il faut se défaire peu à peu pour se laisser entre

les mains de Dieu, qui gouvernera notre intérieur comme il Lui plaira<sup>123</sup>; soit qu'il y arrive des lumières ou de l'obscurité, de la facilité ou de la peine. [...] Le temps où votre âme sera plus embarrassée, ce sera quand la lumière de la foi l'éclairera en obscurité. Ne vous dégoûtez pas de telles ténèbres?; elles purgeront votre esprit et le rendront capable des communications divines<sup>124</sup>. Ceux qui commencent croient ne rien faire quand ils tombent dans cet état d'obscurité, et l'expriment aux autres comme ils le croient. Et c'est ici la source de toutes les contradictions et persécutions que l'on fait aux mystiques. Prenez-y garde et nous écrivez de temps en temps s'il fait jour ou s'il fait nuit dans votre âme, s'il y fait chaud ou froid, si vous vous reposez ou si vous agissez.

**26 JANVIER 1659 L'ÂME AGIT PLUS DANS LA SIMPLICITÉ QUE DANS LA MULTIPLICITÉ. -- MONSIEUR, JÉSUS SOIT VOTRE LUMIÈRE. C'EST À LUI À VOUS ÉCLAIRER DANS VOS PETITS DOUTES TOUCHANT VOTRE ORAISON...**

Que si le regard et cette vue s'éclipse, ce qui arrive très souvent au commencement, rappelez ce simple souvenir, non par voie de méditation, mais par un simple souvenir de la même vérité<sup>125</sup>. Vous n'aurez pas continué longtemps cette façon d'agir avec fidélité et pureté de cœur, que vous en sentirez du profit et de la facilité. Je dis pureté de cœur, car quand nous faisons oraison la moitié de la journée, nous n'avancons qu'à proportion que nous n'irons aux moindres affections des créatures, même celles qui paraissent les plus légitimes, comme des parents et des amis, et aux desseins même de glorifier Dieu, auxquels Il ne nous appelle pas et où nous nous engageons souvent plus par notre volonté que par la sienne<sup>126</sup>.

Si vous vous comportez de la sorte, ne craignez point l'oisiveté intérieure, car l'âme agit plus dans la simplicité que dans la multiplicité. Plus l'intérieur est pur et simple, plus il est agissant. C'est une erreur qui dans le commun des hommes de ne pas croire que cette vérité, et de remplir leur esprit d'une infinité de pensées qui les met en distraction plutôt qu'en recueillement?; lequel doit être plus du côté de la volonté que du côté de l'entendement. Je veux dire que la volonté ayant fait mourir les affections répandues dans les créatures, elle produit un amour tout simple vers Dieu qui lui donne un recueillement amoureux et une union avec Lui, laquelle seule vaut mieux que la multiplicité des sentiments et affections qu'elle avait auparavant<sup>127</sup>.

**10 FÉVRIER 1659 TRÈS SOUVENT ON IMITE JÉSUS-CHRIST QU'EN APPARENCE ET EN IDÉE. -- IL FAUT QUE VOUS DISIEZ LA MÊME CHOSE DANS LA PERSÉCUTION...**

Abandonnez-vous au soin et à la conduite de votre Père qui est aux Cieux. Il a plus de véritable amour pour vous que toutes les

créatures ensemble n'en pourraient avoir. Tous les solitaires<sup>128</sup> ont beaucoup de joie de vous voir réduit à la pauvreté. Ils vous feront part de tout ce que Dieu leur donnera puisque Monseigneur de Perrée<sup>129</sup> et vous, êtes du nombre des solitaires. Mais votre bonheur est bien meilleur que le nôtre, puisque vous êtes destiné à une vie mourante et souffrante, et nous, à une vie contemplative qui est toute pleine de douceur<sup>130</sup>.

19 FÉVRIER 1659 LA DIFFÉRENCE ENTRE L'ABANDON ET L'OISIVETÉ. -- J'AI LU VOS DERNIÈRES DU SEPTIÈME DE CE MOIS AVEC ATTENTION, ET J'AI REMARQUÉ LA CONDUITE PARTICULIÈRE QUE DIEU TIENT...

Ensuite Notre Seigneur vous conduit par les aridités, sécheresses et peines intérieures. Ne refusez pas la miséricorde qu'Il vous fait de vous traiter de la sorte, et de laisser votre âme abîmée dans des états si pénibles. C'est par là qu'il veut devenir le maître, et établir son Royaume. Tout autre moyen ne vous serait pas si avantageux, quoiqu'il fût plus agréable à vos sens et à votre esprit. Quand il serait en votre pouvoir de changer tant soit peu votre intérieur, vous ne le devriez pas faire. Les voies de Dieu sont au-dessus des pensées des hommes?; lesquels se trompent souvent au choix des moyens qu'ils prennent pour Le servir. Je Le remercie de tout mon cœur de vous conduire de cette façon<sup>131</sup>.

Vous connaissez vous-même qu'elle vous humilie et abaisse votre orgueil. Demeurez-y donc abandonné; et quand même vous n'auriez dans toutes vos oraisons, ni lumières, ni douceurs, et que vous en tiriez souvent de grands chagrins intérieurs et de pressantes peines d'esprit, il n'y a rien qui nous fasse tant mourir à nous-mêmes, que de souffrir en patience. L'on s'imagine que la seule contemplation ou oraison qui se fait avec facilité par les puissances de l'âme, avance beaucoup la mort de nous-mêmes. Je ne puis pas nier qu'elle n'y arrive. Mais l'impuissance des mêmes puissances, opprimée sous le fardeau des peines intérieures, y sert sans comparaison davantage. Et l'âme sans oraison qui lui paraisse ne laisse pas d'en avoir une très bonne qu'elle ne sent et ne goûte point.<sup>132</sup>

Vous voulez savoir la différence qu'il y a entre l'abandon et l'oïveté. Elle est très grande. Et quand vous serez plus éclairé et plus expérimenté, vous la connaîtrez aisément. Mais la nuit obscure où vous êtes, vous ôte tout discernement<sup>133</sup>. L'oïveté consiste à ne rien faire du tout, laissant son âme volontairement distraite et inutile, dans la croyance qu'elle ne peut rien faire. L'abandon empêche qu'on ne fasse rien par soi-même, mais soumet à l'âme faire tout ce que Dieu veut.

Le directoire ou la méthode que vous demandez pour l'abandon serait contraire à l'abandon même, qui n'a point d'autre manière que de se laisser entre les mains de Dieu pour faire de nous sa sainte volonté. Un directoire est pour nous marquer ce que nous devons faire et pratiquer?; et la fidélité à l'abandon consiste à faire la conduite de Dieu uniquement et non pas la nôtre.

16 MARS 1659 L'ESSENTIEL DE LA VIE MYSTIQUE. -- JE VOUS SUIS INFINIMENT OBLIGÉ...

Vous n'avez rien à craindre, mon très cher Frère. La grâce de mort et d'abandon que Notre Seigneur vous donne est précieuse. Ne vous en retirez jamais sous prétexte de ne rien faire et d'agir à l'extérieur sans aucun mouvement intérieur. Cette inaction dont vous me parlez dans vos lettres est une véritable action, mais que Dieu fait, plutôt que vous-même. Et laquelle étant toute spirituelle est cachée à vos sens qui n'agissent que d'une manière grossière et avec réflexion, croyant que l'âme n'opère pas lorsqu'elle opère plus parfaitement et plus purement. Vivez donc désormais, mon très cher Frère, sans scrupule de n'apercevoir point votre intérieur?; n'y pensez seulement pas. Il vous suffit de savoir que Dieu le fasse en sa manière, et que par son union secrète et intime, Il devienne le principe de toutes vos actions extérieures et intérieures. Moins vous aurez soin de vous, plus Dieu vous gouvernera d'une manière spéciale.

Et vous devez estimer, sans comparaison, davantage un petit degré de mort et d'anéantissement intérieur, que toutes les actions extérieures les plus saintes et les plus éminentes qui ne découlent pas d'un fond mort et anéanti. Je suis assuré que vous êtes plus uni à Dieu avec cette constitution intérieure, que si vous convertissiez toute la Chine sans icelle. Il faut mesurer la grandeur de la sainteté par la grandeur de l'union que l'on a avec Dieu?; laquelle se reconnaît par la profonde mort que l'on a de soi-même et des créatures. C'est ici l'essentiel de la vie mystique. [...]

Et c'est un grand aveuglement de ce que les serviteurs de Dieu n'en font presque nul état, croyant que la vie mystique n'est que pour les solitaires. Vous savez bien mieux que moi, très cher Frère, cette importante vérité?; Dieu vous l'enseignant par expérience, puisque vous êtes dans les affaires sans affaires, et que le grand tracas qui est dans l'ordre Dieu, ne vous occupe point. Si l'on veut que vous soyez Docteur, soyez-le?; il importe peu, pourvu que la mort et le néant soient de la partie. Laissez à la bonne heure disposer de vous, comme N. et vos amis voudront<sup>134</sup>. Exposez seulement vos désirs, et ne vous mettez pas en peine, si on les considère, ou non. Votre bonheur doit être de vous perdre en Dieu, et non pas de faire de grandes choses à l'extérieur.

**29 MARS 1659 IL FAUT RECULER LES AFFAIRES DE DIEU  
POUR VAQUER À DIEU SEUL..**

Il faut reculer les affaires de Dieu pour vaquer à Dieu même, puisque c'est Lui seul qui nous donnera la grâce d'y pouvoir réussir, et de ne pas nous y chercher<sup>136</sup>.

**2 AVRIL 1659 LA NON-ORAISON EST LA VOIE POUR  
L'ORAISON MYSTIQUE. « MONSIEUR, JÉSUS-CHRIST  
CRUCIFIÉ SOIT NOTRE UNIQUE AMOUR. VOTRE  
DERNIÈRE M'A BEAUCOUP CONSOLÉ...»**

Monsieur N.<sup>137</sup> aidera mieux que nul autre. Je le supplie de laisser votre âme dans une parfaite liberté, sans vouloir qu'elle s'applique à quelque chose en l'oraison, sinon quand Dieu le voudra. La non-oraison est la voie pour l'oraison mystique<sup>138</sup>. C'est une vérité qui trouble tous ceux qui marchent par un autre chemin, mais il faut que chacun suive sa grâce. Durant cette sainte semaine, et pendant les fêtes les plus grandes de l'année, vous devez demeurer dans la froideur et l'obscurité où Dieu vous laisse, sans vouloir vous exciter à des vues ou aux amours des mystères<sup>139</sup>. Vous les honorez parfaitement, quand vous laisserez mourir votre âme dans l'état pénible où Dieu la met. En souffrant la continuation de votre mal de tête et les peines de votre intérieur, vous imitez la Passion de Notre Seigneur, sans la méditer?; et la plupart des chrétiens la méditent sans l'imiter<sup>140</sup>. Ne vous étonnez pas de votre mal de tête, quand il y aurait du remède, vous ne le sentiriez pas sitôt<sup>141</sup>. Je connais de mes amis qui l'ont porté quatre et cinq années et qui en sont délivrés. Quand il vous resterait toute votre vie, il n'empêchera que vous ne fassiez oraison en la manière que Dieu veut de vous<sup>142</sup>; au contraire il y servira beaucoup. Car si vous aviez la tête saine et libre, vous ne pourriez pas vous empêcher d'agir et de faire des efforts en l'oraison. Dieu fait bien ce qu'il fait et avec une sagesse admirable<sup>143</sup>. Pourvu que votre volonté puisse mourir à l'affection de toutes les créatures, et n'avoir de l'amour que pour l'unique plaisir de Dieu, votre oraison non seulement sera bonne, mais excellente<sup>144</sup>.

**16 AVRIL 1659 L'HUMILITÉ ET L'ABANDON DOUCEMENT  
EXERCÉ EN SA PRÉSENCE. -- J'AI GRANDE JOIE DU  
BONHEUR QUE POSSÉDEREZ UN JOUR EN VOUS  
SACRIFIANT TOUT ENTIER AU SALUT DES PAUVRES  
CHINOIS...**

Dans cet état de simple attention votre âme sera sujette, aussi bien que dans la méditation, à des distractions, des obscurités, des dégoûts, et des incertitudes intérieures. Quand cela arrive, ayez patience d'une manière simple, sans crainte de consentir à ces choses<sup>145</sup>. L'humilité et l'abandon à Dieu doucement exercé en sa



Présence, vaux mieux infiniment que toutes les productions d'actes contraires aux sentiments et tentations qu'on a dans la nature. On s'imagine qu'il les faut détruire et s'en défaire avec force, et je conseille le contraire. Quand vous l'aurez expérimenté, vous vous en trouverez bien.

Mais ce qui vous embarrassera souvent sera de ne savoir ce que vous faites : si vous avez de l'oraison, ou si vous n'en avez pas<sup>146</sup>; si vous consentez ou non aux distractions<sup>147</sup>; et si ce n'est point paresse que cette simple attention. L'on craint de n'y pas assez exercer les puissances de son âme. Laissez passer toutes ces pensées et ne changez pas votre manière intérieure, demeurant en patience le mieux que vous pourrez, en attendant que l'orage se passe, ne vous mettant pas en peine des divagations de votre imagination, qui ne fera que courir de tous côtés<sup>148</sup>.

Ne faites point de violence pour la retirer, vous contentant de demeurer en humilité et douceur d'esprit, qui la ramènera peu à peu<sup>149</sup>.

#### MAXIMES NON DATEES

#### M 3, 2 L'ÉTAT PASSIF N'EST PAS POUR TOUTES LES ÂMES QUI TENDENT À LA PERFECTION.

L'oraison qui se fait avec foi simple<sup>150</sup>, sans raisonnements et méditations, est bonne. Elle est fondée dans les Pères, et peut être appuyée de quantité de passages. Mais c'est un don de Dieu particulier et une oraison extraordinaire dont l'on ne peut être capable qu'après s'être exercé longtemps dans la méditation et dans la mortification. Que si l'on y veut conduire les âmes d'une autre façon, il faut changer la manière que l'on tient pour la conduite des novices, et renverser l'ancienne et louable coutume de donner des sujets de méditation dans toutes les communautés religieuses. Cette oraison pratiquée par ceux qui n'en ont point le don particulier et extraordinaire, ne fait nul effet en eux et les laisse croupir dans beaucoup d'imperfections, comme la colère, le mépris de l'opinion des autres, l'arrêt à son propre jugement, et la promptitude trop grande à dire ses pensées<sup>151</sup>. Enfin chaque maître dans la vie spirituelle croit que sans y être appelé et appliqué de Dieu, c'est une source d'illusion, et d'orgueil, ou pour le moins un amusement, après quoi l'âme se dégoûte tout à fait de l'oraison, et retourne dans son train ordinaire.

#### M 3, 3 L'ÉTAT PASSIF CONSISTE À SUPPRIMER NOTRE ACTIVITÉ PROPRE, POUR ENTRER DANS L'ACTIVITÉ DE DIEU.

**M 3, 3 L'état passif ne consiste pas à n'avoir point de pensées, ni à ne point faire d'actes; mais seulement à supprimer notre activité propre, pour entrer dans l'activité de Dieu**

L'état passif ne consiste pas à n'avoir point de pensées, ni à ne point faire d'actes?; mais seulement à supprimer notre activité propre, pour entrer dans l'activité de Dieu qui doit disposer de toute notre âme, et de toutes ses puissances; de sorte que si Dieu donne à l'âme en cet état le mouvement de produire quelque acte, il ne faut pas le rejeter activement, ni le supprimer.

**M 3, 4 L'ÉTAT PASSIF CONSISTE À SE LAISSER POSSÉDER PAR L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST.**

Cet état consiste à se laisser posséder à l'Esprit de Jésus-Christ qui veut vivre Lui Seul et opérer en l'âme. Et lorsque l'âme sent les premiers attraits de cet heureux état, et qu'elle l'expérimente avec suavité, elle n'a rien à faire qu'à demeurer abandonnée à l'opération de Dieu en elle. Cet abandon passif se ressent mieux qu'il ne s'exprime. Jamais on ne le comprendra par la seule lecture et par l'expression, à moins que l'on ne soit prévenu par une lumière particulière qui se fait connaître<sup>152</sup>.

**M 3, 6 L'ÉTAT DE L'ÂME DANS CE PREMIER DEGRÉ DE VIE PARFAITE DEMEURE DÉNUÉ ET ÉTOUFFÉ.**

Les distractions, les tentations, les ténèbres, et les sécheresses de l'intérieur ne lui feront plus de peur, puisqu'elles serviront même à l'établir dans l'état passif. C'est ce qui oblige à les porter en paix et résignation. En ce commencement l'âme ne produit pas beaucoup d'actes. Les pensées de Dieu, de la Sainte Vierge, et des mystères même s'anéantissent, et l'intérieur demeure comme dénué et étouffé. Et cela est comme j'ai dit l'oraison de ce degré, laquelle il ne faut pas changer sous prétexte de mieux en faisant des actes propres, ou en cherchant de bonnes lumières et de saintes pensées, lorsqu'il n'en vient point de la part de Dieu<sup>153</sup>.

**M 3, 8 LE SECOND DEGRÉ DE L'ÉTAT PASSIF EST ILLUMINATIF.**

Le second degré est illuminatif. C'est à dire que l'âme étant déjà accoutumée de vivre dans le dénuement de son propre esprit, et ayant fait une oraison fort obscure et même pénible, elle commence à avoir des goûts et des lumières qui la confirment dans son procédé intérieur, et qui lui font expérimenter le degré qu'elle ne voyait qu'en lumière et en spéculation. Elle reçoit pour lors des connaissances de Dieu et de ses perfections, des joies de Jésus-Christ et de ses mystères avec de grands sentiments. Elle a facilité de produire des actes intérieurs et extérieurs, et elle sent fort bien que cette production ne la fait point sortir de la passivité<sup>154</sup>. Pour lors la

crainte et l'incertitude où elle était dans les premiers degrés, se changeant en confiance et en assurance. L'âme en cet état entre dans une grande liberté pour se laisser mouvoir et appliquer à l'Esprit de Dieu.

**M 3, 9 EN CE SECOND DEGRÉ DE VIE UNITIVE, L'ÂME ÉPROUVENT ENCORE DE GRANDS DÉLAISSEMENTS.**

L'âme en ce second degré de vie unitive éprouve encore de grands délaissements, ténèbres, sécheresses, et abandonnements de la partie sensible. Et ne faisant plus fond sur ce qui se passe dans les sentiments, mais uniquement sur l'Esprit de Dieu qui la gouverne, elle demeure fidèle au milieu de toutes les diversités et changements sensibles; son abandon étant arrivé au point d'une parfaite indifférence et soumission à la volonté divine<sup>155</sup>.

**M 3, 10 LE DERNIER DEGRÉ C'EST L'UNITIF, OÙ L'ÂME DEVIENT UN MÊME ESPRIT AVEC DIEU.**

Le dernier degré c'est l'unitif, où l'âme devient un même esprit avec Dieu. Cette heureuse union fait qu'elle ne retourne presque jamais à ses propres activités. Mais si elle agit, si elle souffre, si elle converse, si elle dit ses prières vocales, c'est Dieu qui fait principalement toutes ces choses en elle. Comme le fer qui est devenu comme du feu dans la fournaise perd sa noirceur et sa froideur naturelle pour se revêtir des qualités du même feu, ainsi ce degré d'union élève l'âme à un si haut état, qu'en vérité elle y est dépouillée du vieil homme, et revêtu du nouveau qui est Jésus-Christ<sup>156</sup>; lequel lui communique d'une manière admirable toutes ses inclinations, ses sentiments, et ses mouvements, étant comme la source de ses opérations.

**M 3, 11 DANS CE DERNIER DEGRÉ DE LA VIE UNITIVE LE TEMPS D'ORAISON N'EST PAS RÉGLÉ COMME AUX AUTRES PRÉCÉDENTS.**

Dans ce dernier degré de la vie unitive, le temps d'oraison n'est pas réglé comme aux autres précédents; savoir : de méditation ou de simplicité. Parce que l'âme agissant en ces deux degrés avec effort sensible<sup>157</sup>, elle pourrait, à moins que le temps de son oraison ne fût réglé, y intéresser la santé du corps; et ensuite rendre une personne indisposée et peut-être incapable des autres emplois que Dieu demanderait d'elle. Mais en ce troisième degré, Dieu agissant beaucoup plus que l'âme qui demeure passive, elle peut très facilement continuer son oraison et la faire plus longue que dans les premiers degrés, ou même continuelle, autant que les affaires de Dieu lui permettront<sup>158</sup>.



# JACQUES BERTOT

## Directeur mystique

*Correspondance avec Madame Guyon.*

### *4.34. Du centre de l'âme.*

Notre Seigneur m'a fait voir un secret du fond et du centre de l'âme par lequel on voit et découvre si ce qui émane de l'âme vient de ce fond et centre, et cela par la comparaison d'une fontaine qui donne ses eaux sans se diminuer et sans que ces mêmes eaux puissent rentrer en leur source si premièrement elles ne vont se perdre et ne se perdent en la mer et de là reviennent en la source et par la source : cette source se nourrit et se soutient en donnant ses eaux mais elle ne peut se nourrir des mêmes eaux.

Le centre n'est pas vraiment centre en l'âme s'il n'est une source féconde qui ne puisse se tarir ; et ainsi les intérieurs qui ne sont encore arrivés à être vraiment source et à donner les eaux comme les sources les donnent ne doivent [pas] être appelés centre, mais une [133] touche ou lumière qui conduit peu à peu au centre.

Cette eau divine ou ces lumières fécondes qui sortent du centre comme d'une source nourrissent l'âme en émanant de son fond et centre sans y rentrer, mais plutôt l'âme, à mesure qu'elles sortent de la source, les va perdant en Dieu qui est vraiment la vie qui produit cette source divine dans le fond et le centre ; et telles lumières ne peuvent être nourriture à tel fond qu'en les perdant en Dieu à mesure qu'elles coulent de son centre. Et quand il découle des lumières d'une âme dont elle se peut nourrir sans les perdre, c'est signe qu'elles ne sont pas du centre mais des puissances, et par conséquent qu'elles ont des images dont l'âme se peut nourrir par les puissances. Et quand au contraire elles sont du centre et que ce sont lumières de source et de l'eau vive, comme elles n'ont vie qu'en Dieu, aussitôt qu'elles sortent de leur source, il faut qu'elles se perdent en leur source qui est Dieu pour avoir vie

et donner vie en l'âme ; ou bien elles ne seront nullement nourriture au fond et au centre de l'âme.

Elles sont vie aux autres âmes qui ne sont pas dans le centre mais qui y vont, à cause qu'elles sortent de la source et qu'il n'y a pas un centre si avancé comme celui d'où elles viennent. Et si l'âme d'où elles viennent voulait se nourrir de telles lumières comme venant de la source, elle ne le pourrait, d'autant qu'étant émanées du fond, elles ne sont (aussitôt qu'elles en sont sorties) plus vie proportionnée au centre, et il faut les perdre en Dieu pour les y purifier et les rendre capables qu'elles [134] coulent par le fond en principe de vie qu'elles auront en Dieu. Ainsi toutes les lumières ne peuvent avoir vie pour le centre qu'autant qu'elles sont en Dieu et émanent de Dieu.

Il n'est pas possible que telles âmes du centre fassent de magasin : leur source est assez féconde pour les nourrir et pourvu que leur fond - et leur centre - se perde et se laisse perdre en pure et nue lumière de foi, il suffit, car leur perte, leur rien et leur nudité est leur fécondité sans mesure, étant par là mises en Dieu où telle foi les perd. Et une âme serait extrêmement heureuse si elle ne se pouvait pas retrouver. Mais, ô malheur ! elle se retrouve incessamment par les créatures et par les faiblesses ! mais aussi elle peut incessamment se perdre, comme nous perdons et retrouvons incessamment la lumière du soleil en clignant les yeux à tout moment par faiblesse et aussitôt les rouvrant tout de nouveau pour jouir de la lumière du soleil.

*« Onze dernières lettres de M. Bertot dans le même ordre à une même personne : »*

*[1]. 4.71. [2<sup>e</sup> lettre]. Silence devant Dieu.*

[240] Puisque vous voulez bien que je vous nomme ma Fille, que vous l'êtes en effet devant Dieu qui l'a ainsi disposé, vous souffrirez que je vous traite en cette qualité, vous donnant ce que j'estime le plus, qui est un profond silence. Ainsi lorsque vous avez peut-être pensé que je vous oublierais, c'était pour lorsque je pensais le plus à votre perfection. Mais je vous parlerai toujours très peu : je crois que le temps de vous parler est passé, et que celui de vous entretenir en paix et en silence est arrivé. Demeurez donc paisible, contente devant Dieu ou plutôt en Dieu dans un profond silence. Et

pour lors vous entendrez ce Dieu parlant profondément et intimement au fond de votre âme.

Là Dieu ne parlera en vous que comme Il parle en Lui-même, et Il ne vous dira que ce qu'Il Se dit à Soi-même. Il Se dit : « Dieu » ; Dieu le père en Se connaissant dit : « Dieu », et c'est la génération du Verbe ; le père et le Fils, se disant une parole d'amour, en produisent l'Amour qui est Dieu, et c'est la production du Saint-Esprit. Dieu a proféré de toute éternité dans Soi-même : « Dieu, Dieu », et c'est ce Dieu que Dieu veut exprimer et imprimer en vous. Et comme je ne suis que l'écho de Dieu, je ne puis vous répéter autre chose, et dans le temps et dans l'éternité, que : Dieu.

[2]. 4.81. *L'état d'anéantissement parfait en nudité entière.*

*De l'état d'anéantissement parfait en nudité entière, où l'âme est et vit en Dieu, au-dessus de tout le sensible et perceptible.*

Le dernier état d'anéantissement de la vie intérieure<sup>186</sup> est pour l'ordinaire précédé d'une paix et d'un repos de l'âme dans son fond, qui peu à peu se perd et s'anéantit, allant toujours en diminuant, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de sensible et de perceptible de Dieu en [259] elle. Au contraire elle reste et demeure dans une grande nudité et pauvreté intérieure, n'ayant que la seule foi toute nue, ne sentant plus rien de sensible et de perceptible de Dieu, c'est-à-dire des témoignages sensibles de Sa présence et de Ses divines

---

<sup>186</sup> Admirable 81<sup>e</sup> lettre qui conclut la contribution de Bertot aux volumes du *Directeur mystique*. Elle fut publiée sans attribution par J.-L. Goré, *La notion d'indifférence chez Fénelon et ses sources*, appendice « Sur l'anéantissement », p. 286 à 292, à partir de la pièce 6411 conservée aux A.S.-S. Cette pièce comporte 4 feuillets d'une belle écriture inconnue de copiste. Elle est intitulée « Description du dernier état d'anéantissement de la vie intérieure » et porte une annotation de Gosselin : « J'ignore de qui est ce fragment... ». Madame Guyon avait donc communiqué à Fénelon une copie de cette lettre de son maître. J.-L. Goré la rapproche des écrits de Bernières, tout en l'attribuant (sous réserve) à Fénelon. Cognet pensait à Madame Guyon, tout en notant une différence de style (*Dict. Spir.*, art. « Guyon », col. 1330). Tout cela souligne le lien intérieur qui unit Bernières, Bertot et Madame Guyon.

opérations, et ne jouissant plus de la paix sensible dont elle jouissait auparavant dans son fond ; mais elle porte une disposition qui est très simple, et jouit d'une très grande tranquillité et sérénité d'esprit, qui est si grande que l'esprit est devenu comme un ciel serein.

Et dans cet état il ne paraît plus à l'âme ni haut ni bas, ne se trouvant aucune distinction ni différence entre le fond et les puissances, tout étant réduit dans l'unité, simplicité et uniformité, et comme une chose sans distinction ni différence aucune. D'où vient que quelques uns appellent aussi cet état, état d'unité et de simplicité. Mais dans la dernière consommation de cet état, il ne paraît plus dans l'âme ni unité ni simplicité, tout cela étant comme perdu et anéanti. Et bien plus, elle n'a plus de chez soi, c'est-à-dire elle n'a plus d'intérieur, n'étant plus retirée, ramassée, recueillie et concentrée au-dedans d'elle-même; mais elle est et se trouve au-dehors dans la grande nudité et pauvreté d'esprit dont je viens de parler, comme si elle était dans la nature et dans le vide. D'où vient qu'elle ne sait si elle est en Dieu ou en sa nature.

Elle n'est pourtant pas dans la nature ni dans le vide réel, mais elle est en Dieu qui la remplit tout de Lui-même, mais d'une manière très nue et très simple, et si simple que Sa présence ne lui est ni sensible ni perceptible, ne paraissant [260] rien dans tout son intérieur qu'une capacité très vaste et très étendue.

Dans cet état, l'âme se trouve tellement contente et satisfaite qu'elle ne souhaite et ne désire rien plus que ce qu'elle a, parce qu'ayant toujours Dieu et étant toute remplie et possédée de lui dans son fond, quoique d'une manière très simple et très nue, cela la rend si contente qu'elle ne peut souhaiter rien davantage. L'âme se trouve comme si elle était dissoute et fondue, ainsi qu'une goutte de neige qui serait fondue dans la mer, de manière qu'elle se trouve devenue comme une même chose avec Dieu. Dans cet état il n'y a plus ni sécheresses, ni aridités, ni goût, ni sentiment, ni suavité, ni lumière, ni ténèbres, et enfin ni consolation ni désolation, mais une disposition très simple et très égale.

Il est à remarquer que quand je dis qu'il n'y a plus de lumière en cet état, j'entends des lumières distinctes dans les



puissances. Car l'âme, étant en Dieu, est dans la lumière essentielle, qui est Dieu même, laquelle lumière est très nue, très simple et très pénétrante, et très étendue, voyant et pénétrant toutes choses à fond comme elles sont en elles-mêmes : non d'une manière objective, mais d'une manière où il semble que toute l'âme voit, et par une lumière confuse, générale, universelle et indistincte, comme si elle était devenue un miroir où Dieu Se représente et toutes choses en Lui. L'âme se trouve comme dans un grand jour et dans une grande sérénité d'esprit, sans avoir rien de distinct et d'objectif dans les puissances, [261] voyant, dis-je, tout d'un coup et dans un clin d'œil toutes choses en Dieu.

Cet état est appelé état d'anéantissement premièrement parce que toutes les lumières, vues, notions et sentiments distincts des puissances sont anéantis, cessés et comme évanouis, si bien que les puissances restent vides et nues, étant pour l'ordinaire sans aucune vue ni aucun objet distinct. Néanmoins l'imagination ne laisse pas de se trouver souvent dépeinte de quelques espèces qu'elle renvoie à ces autres puissances et qui les traversent de distractions ; mais ces distractions sont si déliées, qu'elles sont presque imperceptibles, et passent et repassent dans la moyenne région, comme des mouches qui passent devant nos yeux, sans qu'on les puisse empêcher de voler.

Secondement cet état est aussi appelé état d'anéantissement parce que toutes les opérations sensibles et perceptibles de Dieu sont cessées et comme évanouies. Et même cette paix et ce repos sensible[s] qui restai[en]t en l'âme après toutes les autres opérations sensibles, tout cela, dis-je, est anéanti. L'âme demeure nue et dépouillée de tout cela, sans avoir plus rien de sensible ni de perceptible de Dieu, se trouvant en cet état toujours dans une grande égalité et dans une disposition égale, soit en l'oraison, soit hors de l'oraison, dans une disposition intérieure très nue sans rien sentir de Dieu, si ce n'est dans certains intervalles, mais rarement. D'où vient que la plupart des personnes qui sont dans cet état ne font plus guère d'oraison parce qu'elles ont toujours Dieu et sont toujours en Dieu, étant comme je viens de dire, toujours en même état, dans l'oraison comme [262] hors de l'oraison. Et comme elles sont pour l'ordinaire dans une grande nudité intérieure, cela fait qu'elles pourraient bien s'ennuyer dans l'oraison si le temps était trop long. Mais il faut surmonter

toutes les difficultés et y donner un temps suffisant, lorsqu'on est en état de le faire.

Il est à remarquer encore que, bien que ces âmes se trouvent pour l'ordinaire dans une égale disposition intérieure, c'est-à-dire toujours égales dans leur fond et toujours dans cette disposition très nue et très simple, il se passe néanmoins de temps en temps de certaines vicissitudes et changements de dispositions en leurs sens, et même leurs puissances se trouvent quelquefois émues et agitées par quelque sujet de peine. Pendant ces vicissitudes et agitations, elles ne laissent pas de demeurer en paix en leur fond, ce qui se doit entendre d'une paix nue, simple et solide.

Enfin, en cet état, Dieu est la force, l'appui et le soutien de ces âmes dans ces occasions de souffrances, de peines et de contradictions qui leur arrivent, leur donnant la force et la grâce de les porter en paix et tranquillité, non en les appuyant et soutenant sensiblement comme dans l'état précédent, mais en leur donnant une force secrète et cachée pour soutenir ainsi en paix et tranquillité ces souffrances, peines et contradictions. Ce qui est une marque infaillible que ces âmes sont à Dieu, car si elles n'étaient que dans la nature, elles n'auraient pas cette force de souffrir. Cependant la nature ne laisse pas de ressentir quelquefois des peines et contradictions, et leurs puissances, surtout l'imagination, ne laisse pas comme je viens de dire [263] de demeurer durant quelque temps dépeintes et agitées de ces peines. Mais Dieu les soutient par une vertu et une force secrète en nudité d'esprit et de foi, si bien qu'elles souffrent et supportent tout avec paix et tranquillité d'esprit. Car quoique leurs puissances et leurs sens soient dépeints de leurs sujets de peine et que cela les émeut et agite, néanmoins elles demeurent en paix dans leur fond sans fond et dans une paix sans paix, c'est-à-dire dans une paix qui n'est plus sensible, mais nue, simple et solide : c'est comme un certain calme repos et tranquillité de toute l'âme.

Enfin l'état et la constitution ordinaire[s] de ces âmes est de ne rien voir de distinct dans leurs puissances et de ne rien sentir dans leur intérieur de sensible de Dieu, ni de Ses divines perfections, opérations, écoulements, infusions, influences, goûts, suavités ni onctions, et de se trouver dans cette grande nudité d'esprit sans autre appui ni soutien que la foi nue. Mais quoiqu'elles ne voient rien de distinct, elles voient néanmoins

toutes choses en Dieu et, quoiqu'elles ne sentent rien, qu'elles ne goûtent rien, qu'elles ne possèdent rien sensiblement de ces divins écoulements, néanmoins elles ont et possèdent réellement Dieu au-dedans d'elles-mêmes.

Dans cet état ces âmes vivent toujours à l'abandon et étant abandonnées d'état et de volonté à la conduite de Dieu sur elles, pour faire d'elles et en elles tout ce qu'il voudra pour le temps et pour l'éternité; et bien qu'elles ne soient plus en état d'en faire des actes sensibles, elles ne laissent pas d'être abandonnées, ne désirant jamais rien que ce que Dieu voudra, ni [264] vie ni mort. Elles ne pensent à rien, ni au passé ni à l'avenir, ni à salut ni à perfection ni à sainteté, ni à paradis ni à enfer; et elles ne prévoient rien de ce qu'elles doivent faire et écrire dans les occasions qui ne sont pas arrivées, mais laissent tout cela à l'abandon. Et quand les occasions se présentent d'écrire, de dire ou de faire quelque chose, alors Dieu leur fournit ce qu'elles doivent dire et faire, et d'une manière plus abondante, féconde et parfaite qu'elles n'auraient jamais pu prévoir d'elles-mêmes par leur prudence naturelle.

Enfin dans cet état ces âmes jouissent d'une grande liberté d'esprit, non seulement pour lire et pour écrire, mais aussi pour parler dans l'ordre de la volonté de Dieu. Et ces âmes parlent souvent sans réflexion et comme par un premier mouvement et impulsion qui les y porte et entraîne.

Ces âmes ne laissent pas en cet état si simple et nu de s'acquitter fidèlement des devoirs de leur état, car Dieu qui est le principe de leurs mouvements et actions, ne permet pas qu'elles manquent à rien de leurs obligations.

***Opuscule 1. Conduite de Dieu sur les âmes. (Extraits).***

Or il faut savoir une grande vérité que, selon le dessein éternel de Dieu sur une âme, Dieu aussi lui a choisi un aide et un directeur conforme, car, quoique passagèrement Dieu donne quelquefois des lumières par des personnes qui sont inférieures aux âmes qu'elles éclairent, ce n'est pas par état. Et ainsi supposé que Dieu veuille se servir d'une personne pour conduire une autre dans l'état de la foi ou de la contemplation, il faut par nécessité qu'elle y soit, et même en un état supérieur pour influencer sur elle; de cette manière Dieu conforme la

personne qui doit diriger et aider à Son dessein éternel, à celle qui [10] doit être aidée, éclairée et dirigée. Ici je parle de l'état spécial de l'intérieur des âmes et non de l'état commun de l'Eglise. Car il est très certain que ceci n'a pas de lieu pour les supérieurs, car quoiqu'ils soient souvent très inférieurs en lumière et en oraison à leurs sujets, cependant ceux-ci doivent obéir et s'ajuster à leurs ordres, et quoique parfois ils n'entendent pas ce qu'un supérieur pourrait dire, cependant Dieu, par une bénédiction particulière, ne laissera pas de les éclairer par eux, ou d'inspirer les supérieurs afin de les faire aider. Je parle donc seulement des âmes que Dieu veut conduire par autrui et par choix : il faut que le directeur soit dans l'état nécessaire pour influencer sur elle, si bien que quand il s'aperçoit être surpassé par leur degré, ne pouvant y suffire, il doit adresser ces âmes à un autre pour y suppléer, car s'il est d'oraison et vrai serviteur de Dieu, il expérimentera facilement qu'il ne passe pas par lui les grâces nécessaires pour le soutien et la nourriture de telles âmes. Mais aussi quand il y a un ordre divin les grâces découlent abondamment et c'est un moyen très divin qui fait avancer les âmes d'une manière admirable, d'autant qu'il suffit d'être soumis pour avancer et même pour voler dans le dessein éternel de Dieu.

Les âmes qui ne savent pas ce secret divin, croient toujours que la conduite intérieure immédiate est la plus avantageuse et la plus facile. Elles se trompent parce que assurément la médiante est la plus assurée et la plus prompte. Elle est la plus assurée car une âme n'a qu'à croire dans sa suite ; et [11] ainsi comme Dieu Se donne médiatement par ce canal, il n'y a qu'à demeurer ferme à ce qui est dit et réglé et c'est assez. Elle est la plus prompte, d'autant qu'on n'a pas besoin de réfléchir si les choses réglées sont de Dieu ou non, comme dans la foi immédiate, où il y a tant de ténèbres, d'incertitudes et de précipices, spécialement si l'âme est beaucoup avancée ; au lieu que dans l'autre, on n'a qu'à se tenir aux paroles et laisser couler et perdre l'intérieur dans l'inconnu que renferment les paroles du directeur, qui sont autant essentielles que l'ordre divin en cette subordination est essentiel. Car il faut remarquer que tous les directeurs qui conduisent les âmes par ordre de Dieu n'ont pas toujours un ordre éminent et essentiel : il y a des ordres divins communs sur les âmes communes du degré de méditation et d'autres ordres communs sur les états qui la suivent ; et l'ordre que j'appelle essentiel ne se trouve que lorsque Dieu désire de

conduire des âmes en foi pour les faire trouver Dieu et être en Dieu.

Or il est très certain, quand tel ordre essentiel se trouve entre un directeur et une personne dirigée, que Dieu assiste spécialement le directeur pour cet effet et qu'Il Se donne et Se communique par son moyen éminemment à l'âme dirigée, comme une source d'eau vive toujours coulante, non toujours par des grâces sensibles et visibles, mais bien par une communication réelle et véritable à laquelle on est autant fidèle que l'on se soumet nuement et humblement et que l'on marche légèrement en ne voyant ni ne sentant, mais en croyant ce qu'on nous déclare de la [12] la part de Dieu. Ce qui est cause que, par cette voie médiate, l'âme en un instant peut faire des démarches infinies et aussi grandes que cette voie dans la suite, aussi bien que l'immédiate met vraiment en Dieu et Le fait trouver d'une manière très éminente, et autant éminente que l'ordre de subordination est essentiel et que l'âme dirigée s'y rend à l'aveugle, ou plutôt s'y perd sans réserve, pour se perdre à la fin en Dieu par ce moyen, sans plus se retrouver elle-même. L'âme dirigée ne doit pas regarder cette voie comme une chose créée, ni le directeur comme une créature ; mais bien comme Jésus-Christ et comme un canal divin qui souvent à son insu communique les choses dont elle ne s'aperçoit pas. Il y aurait infiniment à dire sur ceci mais je serais trop long.



# MARIE PETYT Béguine

*Marie Petyt, I. Autobiographie*<sup>187</sup>

[...]

*11. Attrait du monde. Grave maladie.*

(I Ch.11) Revenue chez mes parents, j'ai repris d'une certaine façon mes pratiques de dévotion ; mais il me semble avoir agi de la sorte plus par respect pour mes parents que par amour pour Dieu et désir de lui plaire. Mon cœur restait attaché aux choses du monde. Tous mes efforts tendaient à me rendre jolie, à m'arranger au goût du monde. Je voulais être plaisante à regarder. Pour le surplus, j'aimais toujours la promenade, les jeux de cartes ; j'étais curieuse de voir jouer la comédie, danser, et ainsi de suite. [...]

À cette époque le Seigneur m'a visité en m'envoyant une longue et grave maladie. Je fus même en danger de mort. Ma mère m'avertit que je devais me préparer à me confesser et à recevoir le saint Sacrement. Mais, hélas, mon aveuglement était tel que je ne voyais même pas le mal qui était en moi ; et je ne trouvais rien à confesser. Je ne me souviens pas d'avoir jamais confessé toutes ces fautes passées, car je ne les considérais pas comme des péchés. [...]

(I/Ch.12) plus tard, vers l'âge de seize ans, je fus encore une fois éloignée de la maison. Les parents me placèrent à lire. Je crois qu'il voyait un certain danger pour moi dans la présence d'un officier de notre armée cantonnée chez celui-ci semblait me poursuivre de ses assiduités peut-être astucieuses. Mon éloignement devait me soustraire au danger.

À Lille je me trouvais chez des gens pieux et de conduite fort édifiante. Ils prenaient soin de moi comme s'ils avaient été mes vrais parents. Ils ne me permettaient guère de sortir seule [...]

Ma mère ne me privait ni de jolies robes ni de bijoux : elle me donnait tout ce que je désirais et ne me refusait rien. Mon cœur n'aspirait plus qu'à l'état de mariage et, pour mieux réussir à atteindre mon idéal, je me rendis un jour en pèlerinage à une statue miraculeuse de la Sainte Vierge et lui fis une sotte prière qui m'a souvent fait rire dans la suite pour son aveugle stupidité. Je priai donc notre bonne Mère de me rendre jolie et bien faite et agréable afin de pouvoir plaire à quelque jeune homme et me faire aimer de

lui ! Je me rendais compte qu'il y avait quelque chose dans ma personne qui ne pouvait plaire aux gens du monde. J'avais une épaule plus haute que l'autre et ce défaut m'était venu à force de me tordre le bras vers l'arrière pour mieux lacer mon corset. J'espérais que la sainte Vierge m'aurait guérie de ce défaut et je la priais de m'exaucer afin de pouvoir mieux plaire au monde. [...]

(1/Ch. 13) Il arriva, peu de temps après ce pèlerinage, que mon âme fut touchée brusquement et illuminée soudain d'un rayon de lumière divine. Dans cette clarté je vis avec évidence la détestable abjection des choses périssables et de tout ce qui est dans le monde. Je vis en même temps toute la dignité, l'éminence, la délectable bonté des biens éternels que l'on acquiert en détestant et en abandonnant tout ce qui est du monde, pour l'amour de Jésus. Cette manifestation évidente de la vérité fit naître dans mon âme un puissant désir de quitter le monde et d'entrer au couvent pour y servir Dieu.

Si je ne m'abuse, Dieu m'a donné là un certain goût de la gloire et des jouissances du ciel afin de mieux détacher mon cœur des amours terrestres et l'attacher amoureusement aux joies éternelles. Ceci se passait le jour de la vigile de saint Étienne. Cette fête se célèbre en grande solennité à Lille dont la cathédrale est placée sous le vocable de ce saint. En cette vigile je fus émue jusqu'aux larmes en écoutant les cloches que l'on sonnait pour la fête. Il me vint à l'esprit de considérer la haute et grande dignité des Saints dont l'Église nous invite à méditer l'éminence par la célébration solennelle de leur fête.

À dater de ce jour je demeurai fort attachée à la piété et à la dévotion. Je commençai à prendre goût aux choses de Dieu. Il me vint aussi un nouvel attrait pour faire certaines mortifications. Pendant un assez long temps, j'ai dormi sur la dure, cultivant en moi un sentiment de sainte haine de moi-même. Cela dura jusqu'au jour où la dame chez qui j'habitais s'aperçut de la chose et m'y fit renoncer. J'aimais entendre la parole de Dieu : je l'écoutais avec attention et plaisir. J'aimais être seule et trouvais grande satisfaction dans la prière. Les images pieuses m'inspiraient une dévotion sensible et je faisais volontiers mes prières devant elles. Mon cœur se détachait du monde de plus en plus, mais non pas d'un seul coup ni tout à fait. Il m'arrivait encore de ressentir un certain attrait pour les choses du monde, car ma résolution de renoncer entièrement à lui et de le mépriser n'était pas encore fortement ancrée dans mon cœur. C'est pourquoi j'avais toujours plaisir à porter de jolies robes.

Après un séjour d'un an à Lille je suis rentrée chez nous. J'avais alors dix-sept ans. Par la grâce de Dieu l'attrait que j'avais pour Lui



et pour la piété m'a été conservé depuis. Mais malgré tout je restais fort occupée des choses du monde, des biens de la terre, de l'argent. Dans la maison de mon père, je vivais au milieu de tout cela. Les images y étaient celles de la richesse, de l'abondance. Mon cœur s'y portait avec ardeur pour les posséder, pour en jouir. [...]

Mais la bonté de mon Bien-Aimé ne connaît pas de limites. Tel est l'amour qu'il porte à l'ingrate et mauvaise créature que je suis qu'Il ne s'est pas lassé et que, par trois fois bien distinctes, Il m'a touché le cœur avec une force extrême. Alors il ne me fut plus possible de résister. Sa main était trop puissante : sa grâce me terrassait. Il me fit sentir qu'il était le plus fort. Ah, quand Il le veut personne ne pourrait résister à sa puissance. Le coup décisif était porté : Dieu m'avait touché le cœur d'une telle manière qu'il ne demeura plus en moi qu'une nausée à la pensée du monde et de ses biens.

[...] ...je refusai d'accepter ce livre. J'avais peur que cette lecture ne me donnât le goût de la vie religieuse. Je sentais que ce petit livre était comme un filet où j'allais être prise. Et c'était bien cela. Comme ce religieux insistait beaucoup pour me le faire accepter et lire, je finis par céder, quoiqu'à contrecœur. J'entrepris la lecture et à mesure que je lisais mon cœur perdait sa dureté et s'assouplissait pour mieux accueillir les motions divines. Je ne tardai pas à prendre goût à cette lecture au point que je ne pouvais plus m'en détacher. La méditation de cette vie des moniales enflammait mon cœur et me tenait éveillée la moitié de la nuit.

De plus en plus mon cœur s'enflammait à l'amour de mon Bien-Aimé. Aucune chose extérieure ne me touchait plus. Bien que notre maison fut une maison de commerce où souvent des marchands et d'autres personnes recevaient l'hospitalité, je me comportais cependant d'une façon très retirée. J'y vivais comme dans une maison étrangère, ne m'attirant rien de ce qui s'y passait, comme si cela ne me regardait pas. Je ne restais à table que tout juste le temps qu'il fallait. Dès que j'avais achevé mon repas, je prenais mon assiette et, tirant ma révérence, je sortais de table sans dire un mot. Puis je me retirai dans ma chambre et là je restais seule pendant toute la journée sans adresser la parole à qui que ce fut, familier ou étranger. Je vivais comme un ermite. Je descendais pour les repas et pour me rendre à l'église. Parfois aussi je m'isolai dans le jardin et m'asseyais au bord de l'eau. Je prenais grand plaisir à me trouver dans des endroits isolés : je considérais le monde créé et par les créatures je m'élevais à la connaissance et à l'amour du Créateur. Là, au bord de l'eau, il me semble avoir reçu certaines consolations intérieures de mon Bien-Aimé et avoir éprouvé sa présence. Il me parlait intérieurement comme un fiancé parle à celle qu'il aime :

douces paroles et caresses d'amour qui m'invitaient à répondre à l'amour.

(I/Ch.16) Je me sentais fortement attirée à pratiquer la prière intérieure, l'oraison mentale. J'y passais un temps considérable. Pour y trouver plus de saveur et pour en prolonger la durée j'utilisais certaines images de piété représentant la douloureuse passion du Christ. Je les considérais de temps en temps avec attention et une tendre dévotion. Je les contemplais avec amour. Ces images me servaient à alimenter ma prière. Je consacrais habituellement plusieurs heures du jour à l'oraison, car la prière et le service de Dieu n'étaient devenus doux et pleins d'agrément. Je crois que de toute la journée que je ne faisais pas autre chose que de prier, contempler dévotement les images saintes et lire de bons livres. J'emportais partout avec moi une petite image du couronnement d'épines. Dans quelque endroit que je fusse, à l'église ou ailleurs, je plaçais cette image devant moi et la regardais. Toute mon âme se concentrait à la contempler avec une foi si vive et des mouvements du cœur si ardents que je fondais habituellement en larmes. Lorsque je n'avais pas quelque image devant les yeux je ne pouvais guère prolonger mon oraison. Quand mon ardeur s'attédisait, j'avais recours à ce moyen pour la raviver, pour soutenir mon attention, etc. Je n'étais qu'une enfant qui apprend à marcher et qui s'accroche à toutes sortes d'objets pour aider sa faiblesse et s'empêcher de tomber. Ces images d'ailleurs me donnaient une représentation si vivante de mon Bien-Aimé que je croyais le voir en chair et en os.

Pour le surplus, j'avais pris goût à la lecture de certains livres de spiritualité et tout particulièrement ceux de Thomas à Kempis et de Canfeld. Quoique j'eusse peine à comprendre ce dernier ouvrage, je tirais cependant profit de sa lecture, surtout de la première partie. Celle-ci me donna quelque lumière quant à la pratique de la mortification des sens externes. D'ailleurs j'étais presque constamment averti intérieurement quand il fallait mortifier la vue, le goût, l'ouïe, l'envie de parler, et ainsi de suite.

La pénitence aussi exerçait de l'attrait sur moi ; mais ne sachant trop comment faire pour la pratiquer, j'utilisais cependant un certain temps, pour y dormir, une sorte de claie faite comme les paniers d'osier. Parfois aussi je ne m'étendais pas pour dormir, mais, assise sur une chaise, j'appuyai simplement la tête au bois de mon lit. Il m'arrivait d'en agir ainsi pendant plusieurs semaines d'affilée, car je passais très peu de temps à dormir. En effet, mon Bien-Aimé me tenait fort tendrement occupée de lui et m'enflammait du désir de me cloîtrer.

(I/Ch.17) Ma mère ne savait plus que penser de moi. Elle me voyait changer, vivre seule et retirée, indifférente à tout ce qui se

passait chez nous, aux choses du ménage comme à celles du commerce. Elle se doutait bien que tout cela tendait à une bonne fin ; c'est pourquoi elle ne me défendait rien. Elle faisait même semblant de ne rien remarquer. Parfois cependant elle entraït brusquement dans ma chambre pour voir ce que je faisais. Quand elle me trouvait occupée à prier ou à lire, elle se retirait sans rien dire. Pour en avoir le cœur net, elle finit pourtant par interroger une de mes cousines qui habitait chez nous et couchait dans ma chambre. Cette cousine était elle aussi une fille très pieuse et elle s'est fait religieuse dans la suite. Ma mère lui demanda quelles pouvaient être mes intentions et elle lui répondit, je crois, que « *cousine Marie* » avait choisi la meilleure part, comme Madeleine. Je ne lui avais cependant jamais rien confié de mes intentions, mais notre façon de converser, etc. lui avait tout fait comprendre.

Un jour je me résolus à faire part à mes parents de mes désirs et de mes intentions. Un soir je m'approchais de leur lit et tombant à genoux je les suppliai humblement de vouloir me donner leur consentement. L'accueil que me fit mon père ne fut pas encourageant du tout. Ses paroles étaient dures : il repoussa ma demande, non sans mépris, me disant que tout cela n'était qu'enfantillages et qu'il ne voulait plus en entendre parler. Ces paroles me mirent à rude épreuve ; mais je crois qu'il agissait ainsi pour m'éprouver, parce que j'étais encore très jeune.

Je n'osai plus parler de ces choses à mon père, mais je suppliai ma mère d'intercéder pour moi auprès de lui. De son côté ma mère faisait tout ce qu'elle pouvait pour éprouver ma vocation. Elle s'y prenait d'une manière adroite et détournée. Elle voulait savoir d'abord quel était le motif qui me poussait et si peut-être quelque chose m'avait peinée. Elle me demanda si j'avais envie de quelque nouvelle robe ou d'une parure : elle me les eût données très volontiers. Peut-être me déplaisait-il d'épouser un marchand ? Dans ce cas elle m'eût trouvé pour mari un avocat !

Je lui répondis fort courageusement : « *ma chère maman, lui dis-je, toutes ces choses que vous m'offrez ne pourraient me contenter ni satisfaire mon cœur. Je sens que les désirs de mon cœur ne seraient pas comblés. Plus vous me donneriez de robes, de bijoux, etc., plus j'en voudrais d'autres et je ne veux pas d'autre époux que Jésus. Tout ce qui est du monde est incapable de me satisfaire* ».

(I/Ch.18) Voyant que ma résolution était si bien prise, ma mère se mit à me supplier : « *puisque je ne voulais pas renoncer à des projets, — me dit-elle, en pleurant — Nîmes résoudra quelque autre choix, elle me demandait de satisfaire tout au moins un seul de ses désirs et de lui donner la consolation d'entrer dans un couvent*

rapproché de chez nous soit à Ypres soit ailleurs. De cette manière elle aurait la joie de pouvoir me faire une visite chaque année. Elle avait été très peinée du choix que j'avais fait d'un couvent situé à Gand. Elle aurait aimé me voir entrer chez les urbanistes à Ypres où ma tante était religieuse. Mais mon Bien-Aimé me donna la force de rester insensible à ses larmes et aux plaintes de son cœur maternel. Le seigneur m'a donné le courage de franchir ce petit obstacle et de briser le lien d'affection naturelle qui m'attachait à ma mère. N'était-ce pas pour le bon plaisir de mon Seigneur, pour pouvoir lui donner en plénitude mon cœur et mon amour, pour m'attacher toute entière à Lui dans un détachement plus complet de tout ? Je répondis donc : « ma chère mère, je désire entrer dans un couvent situé loin de tous ceux que j'aime afin que leur visite ne soit pas une occasion de distractions et un empêchement au progrès spirituel. J'ai entendu dire que les amis occasionnent de graves distractions aux religieux, et c'est ce que je voudrais éviter ». Je crois que Notre Seigneur m'a dicté cette réponse, car je ne savais pas très bien ce que ces paroles pouvaient signifier. Mon Bien-Aimé avait suscité en moi un désir instinctif que je suivais à l'aveuglette de vivre quelque part très loin de ceux que j'aimais. Dès cette époque le Seigneur avait résolu de m'attirer à un genre de vie très solitaire. Sans cette disposition je n'aurais pu suivre ma vocation — comme il est apparu clairement dans la suite. En effet, ma mère devait mourir peu de temps après mon départ pour le couvent et si j'avais été à ce moment moins loin de la maison paternelle j'aurais certainement dû y rentrer pour un temps assez long. J'aurais dû remplacer ma mère et faire le ménage, car j'étais l'aînée et mes sœurs étaient encore bien jeunes. Moi-même je n'avais que 17 ans. Mon père se serait dit que j'étais suffisamment jeune pour retarder ma vocation de quelques années ; et dans l'intervalle je me serais fourvoyée dans le monde et m'y serais noyée. Combien sages sont les conseils de Dieu qui dispose toutes choses à la fin la meilleure. Qu'il en soit loué !

## II. Une vocation qui cherche son vrai cadre.

(I/Ch.19) comme ma mère était pieuse et craignait Dieu elle n'osa plus résister à ma résolution. Quoi qu'il en coûtât à sa tendresse maternelle de me voir partir si loin d'elle, elle se soumit néanmoins à la volonté divine. Elle sacrifiait volontiers son inclination propre pour me permettre de suivre l'appel du Seigneur. Pour le surplus, elle obtint de mon père que je pourrais aller me présenter à Gand dans un couvent appelé « Groenen Briel » afin d'y être reçue. C'était un couvent de chanoinesses régulières de Saint-Augustin. J'emportais avec moi une lettre de recommandation de mon confesseur dont une des sœurs était religieuse dans ce couvent.

Déjà il avait fait une démarche personnelle en ma faveur et c'est sur sa parole que j'avais été accepté d'avance.

Et les religieuses ne plurent beaucoup et je leur plut beaucoup aussi, surtout parce que ma voix était bonne et qu'il me serait possible de bien chanter au chœur. Je crois bien que ce détail les décida plus que les autres qualités qu'elles auraient pu découvrir en moi. Ces dernières étaient en effet fort médiocres. Je fus donc admise au consentement de la communauté entière. Les religieuses m'ont confié dans la suite que toute la communauté s'était rendue chez l'Abbesse pour la prier de m'accepter immédiatement. Elles s'y furent évidemment poussées par leur bonté naturelle et par le bon Dieu. J'ai compris plus tard que Dieu en avait ainsi disposé et m'avait voulu placer d'abord dans ce couvent pour me conduire ensuite au genre de vie ou il m'a fixé maintenant. Par l'intermédiaire d'une novice de ce couvent, j'allais être conduite à notre saint Ordre. Sans cela je ne serais jamais arrivé au Carmel, car je ressentais une grande affection pour les Augustins et ne connaissais personne dans les autres Ordres religieux.

\*

Cependant dès que je fus revenu de ma visite à Gand, les Français commencèrent à envahir la Flandre pour assiéger Saint-Omer. Nous fûmes tous forcés de fuir en grande hâte et de nous cacher dans un bois, car les Français pillaient notre village et molestaient tous les habitants. Mon père ne voulut plus me permettre d'aller au couvent, tout d'abord parce que le pillage lui avait fait subir de gros dommages et aussi parce que toute la contrée était dans l'agitation. Je fus donc forcé d'attendre encore une année entière. Il était exigé une dot importante et dans les circonstances où nous étions mon père n'aurait pu disposer d'une telle somme.

Mes parents nous firent habiter à Menin chez une de mes tantes en attendant que l'ordre fut rétabli dans le pays. À Menin je fus placée dans l'occasion de converser avec des personnes de l'autre sexe et d'aucuns voulurent me demander en mariage. Je n'osais dire que j'avais l'intention d'entrer en religion. De crainte de provoquer des railleries je me comportais comme les autres et faisais semblant de me plaire à leurs conversations et leurs avances. Petit à petit je finis par m'y complaire réellement et bientôt je ressentis de l'affection pour un de ces jeunes gens. Si mon Bien-Aimé n'y eût mis bon ordre et que nos parents ne nous eussent brusquement rappelés à la maison, je courais grand risque de m'embourber dans le monde et de ne plus penser à me faire religieuse ; car l'affection croissait de part et d'autre. Cependant lorsque je fus rentrée chez mes parents et que je n'eus plus l'occasion de m'entretenir avec ce jeune homme tout fut aussitôt fini, toute affection disparut. Parfois

il venait dans notre village, mais je ne m'en souciais guère. Il m'écrivait des lettres que je ne lisais jamais et auxquelles je ne répondais pas. Je remercie Dieu de m'avoir tenu par la main, car étant à la maison j'y fus menacée d'un danger bien plus grand. Le Malin tendait un piège après l'autre pour y prendre ma pauvre âme. Mais mon bien-aimé a rompu le filet et j'ai été délivrée.

(I/Ch.20) Le siège Saint-Omer me força de demeurer chez mes parents en attendant l'autorisation de me rendre dans ce couvent où j'avais été acceptée. Cependant j'avais abandonné mes toilettes et parures et portait une robe très simple et usagée, voulant signifier par là que le monde n'avait plus aucune prise sur moi. Je voulais montrer à tous mon intention de le quitter bientôt.

Ma façon de m'habiller était celle d'une espèce de petite bigote ; et mes parents y consentaient.

Pendant tout ce temps je m'exerçais modérément à la piété, à l'oraison, en pratiquant la solitude, en me tenant à l'écart de tout le monde. La solitude d'ailleurs m'était toujours douce : retirée dans ma chambre je m'y occupais à coudre l'une ou l'autre chose pour l'église. Parfois sans qu'on le vît, je me laissais enfermer dans l'église et quand je m'y trouvais seule, je nettoyait l'autel et les confessionnaux. J'y prenais grande satisfaction. Mais quand on se fut aperçu de ma façon d'agir, je n'osais plus récidiver.

Lorsque j'eus pris la résolution de ne plus avoir ni toilettes ni parures, je portais tous mes petits bijoux d'or et pendentif à ma douce et bonne Mère pour orner sa statue. Je crois que cette petite offrande lui fut agréable et que dans la suite elle m'a payée en surabondance par les grâces divines qu'elle m'a obtenues.

Quoique je fusse très silencieuse et retirée du monde, évitant surtout de converser avec des laïcs, le Malin ne manqua pas de pousser quelqu'un à m'aimer. C'était un jeune homme riche, beau et honnête. Ces intentions étaient droites et il me demanda en mariage. Il m'avait déjà recherché je dis et je l'aimais bien pour sa politesse, son honorabilité et son bon naturel. Mais l'amour de mon bien-aimé tenait mon cœur. Je parlais donc à ce jeune homme très librement avec une courageuse franchise, et je lui dis que j'avais choisi de vivre désormais une vie toute angélique et qu'il ne m'était plus possible d'aimer quoi que ce fut des choses du monde. Le reste de mon discours ne me revient plus d'une façon très précise, mais je sais bien qu'il y était question du mépris des biens terrestres et de l'amour de Dieu. Le jeune homme qui ne s'attendait pas à de telles paroles, se montra tout confus et prit congé de moi. Dans la suite il ne m'a plus jamais importunée.

(I/Ch.21) Ce temps d'attente dura environ un an et cependant mon attrait et mes désirs de vie religieuse devenaient de plus en plus vifs. [...]

Ma mère m'ayant donc conduite en ce couvent elle prit congé fort affectueusement et satisfaite de son sacrifice. La coutume de ce couvent voulait que les filles gardent pendant un an leurs vêtements habituels avant de recevoir l'habit religieux. Pendant cette année on leur enseigne le chant. Elles suivent l'office au chœur et participent à presque tous les actes de la communauté. Mais comme je savais bien le chant, je fus admise à la vêtue après huit mois. On dit que ma mère, en apprenant cette nouvelle, en eut une telle joie qu'elle en devint malade et mourut après quelque temps. Cette mort me causa une grande tristesse non tant pour la perte d'affection et parce que je lui étais très attachée, mais il me semblait que j'aurais encore eu besoin de son aide maternelle tant que je n'aurais pas fait ma profession. L'Abbesse me consola beaucoup : elle me dit que désormais elle me servirait de mère et que d'ailleurs je devais prendre comme mère la Très Sainte Vierge Marie.

*1. Au couvent des chanoinesses régulières de Saint-Augustin<sup>188</sup>.*

(I/Ch.22) Avant d'avoir été admise à la vêtue, j'avais ressenti de temps en temps un certain trouble de la vue. J'avais très peur que ceci ne fût un empêchement pour persévérer dans la vie conventuelle [ici une note pour référer à Deblaere]. Je cherchais donc refuge auprès de mon aimable Mère et lui confiai ma détresse. Je cachai autant que je le pouvais ce défaut de ma vue, si bien que personne ne s'en aperçut. Et je reçus le saint habit. Mais après un mois ou deux, les religieuses finirent par remarquer le défaut, car il m'arrivait de devoir m'arrêter pendant la lecture au chœur ou au réfectoire. Il m'était parfois impossible de poursuivre. Cependant extérieurement on ne voyait rien à mes yeux ; et comme ce trouble de la vue ne se manifestait par aucun indice extérieur, plusieurs religieuses crurent que je simulais afin de trouver un prétexte raisonnable pour quitter le couvent. Ces soupçons me firent beaucoup souffrir. On eut recours à bien des remèdes ; il y eut de nombreuses consultations. Mais rien n'y fit.

J'avais porté l'habit pendant cinq ou six mois lorsqu'on prit la résolution de me faire sortir. Je ne pouvais plus m'acquitter convenablement de l'Office et ne pouvait en être dispensée, disaient les religieuses, puisque l'Office était un point des constitutions de leur fondation. Ce fut pour moi une tristesse que je ne puis exprimer. Je pleurais toutes les larmes de mes yeux, à en devenir aveugle. J'aimais toutes les sœurs et le couvent et le genre de vie qu'on y

---

<sup>188</sup> Ici reprise de titrage ...par le traducteur (et non par moi).

menait. Tout m'y plaisait à l'extrême. Il y régnait une atmosphère d'amour et de grande paix. Les religieuses étaient très adonnées à l'oraison mentale, à la mortification. Elles étaient très régulières pour l'observance. Leur façon d'être était simple et dévote. Elles ne possédaient absolument rien, aucun objet inutile ou curieux ne se trouvait dans les cellules et le couvent, avec son aspect de pauvreté, ressemblait à quelque couvent où le vœu de pauvreté était beaucoup plus rigoureux. Jamais je ne pourrais louer comme il convient ce couvent dont j'ai pu constater la vertu et la vie édifiante. Toutes les sœurs étaient animées d'un même zèle pour progresser dans la voie de la perfection et comme elles étaient si bonnes et généreuses (et moi si mauvaise et lâche) je n'étais pas digne de demeurer en leur sainte compagnie. Cependant mon désir était très grand de rester parmi elles. Je les priai donc très humblement, puisque je ne pouvais être une moniale du chœur, de demeurer tout au moins comme sœur converse, pour les servir. Mais elles me le déconseillèrent, par affection pour moi disaient-elles. [...]

(I/Ch.23) Notre Seigneur me fit trouver quelque consolation auprès d'une religieuse que l'on considérait comme une sainte. [...]

Voici de quoi il s'agissait : un certain père de notre Ordre (le Carmel) qui fut plus tard mon confesseur pendant quatre ans, était venu voir un jour sa cousine, dame Victoria, du temps où celle-ci était scolastique et novice comme moi. Elle était d'ailleurs ma grande amie. Me voyant passer par hasard près de la grille, ce Père avait dit à sa cousine : « cette fille ne persévéra pas ». Sa cousine, étonnée, lui avait répondu qu'elle n'en croyait rien, que toute la communauté était satisfaite de moi et que je me plaisais au couvent. Malgré tout il s'en était tenu à son opinion, quoique ne me connaissant pas, ne m'ayant jamais vue avant ce jour-là et n'ayant jamais entendu parler de moi.

Lorsque je fus admise à la vêtue cette religieuse dite à son cousin : « qu'en pensez-vous maintenant ? Cette fille est admise à la vêtue ? Croyez-vous encore qu'elle ne restera pas ? » Il répondit qu'il ne changeait pas d'opinion. Après la vêtue la religieuse insista encore : « cette fille a reçu l'habit, mon cousin ; il est certain qu'elle restera parce qu'elle s'adapte parfaitement ici ». Le père lui avait alors répondu : « Elle ne restera pas, car Dieu l'a choisi pour vivre dans un autre endroit ».

Je ne sais si ce père était éclairé de quelque lumière surnaturelle. Plus tard je lui ai parlé de cet incident et lui ai demandé quelle raison l'avait poussé à affirmer d'une manière si catégorique que je quitterais ce couvent. Il m'a répondu qu'il avait senti comme une certitude intérieure.



(I/Ch.24) La résolution fut donc prise définitivement de me faire sortir. Depuis ce moment je fus séparée de la communauté. Je ne pouvais plus participer à la vie régulière et j'étais comme un membre coupé du corps [...dans l'original] Cela dura environ trois semaines, en attendant que mon père vînt me chercher. Cette séparation, je le sais, était de tradition dans le couvent lorsqu'une conventuelle devait rentrer dans le monde. Elle me fut néanmoins fort pénible et réellement crucifiante ; d'autant plus que j'avais remarqué que certaines sœurs croyaient toujours que j'avais simulé afin de pouvoir sortir honorablement. D'aucunes me raillaient disant que si je m'étais montrée plus zélée on ne m'aurait pas forcée de quitter le couvent. Il leur semblait que je ne possédais pas l'ardeur qu'il eût fallu ; et sans doute avaient-elles raison en cela. Les novices, me disaient-elles, doivent être si ardentes qu'il est nécessaire de modérer leur zèle. Elles ne doivent pas se contenter de suivre les prescriptions de la Règle, mais se montrer avides de faire toujours plus qu'il n'est imposé. Il est vrai que cette sorte de zèle n'était pas en moi. Je ne cherchai guère à faire autre chose que ce qu'imposaient les constitutions religieuses ; et je me plaisais à obéir exactement à la maîtresse des novices. Cela je l'effectuais ponctuellement et, me semble-t-il, avec zèle. Comme la modération est chez moi un caractère de nature et que les passions avaient peu de prise sur moi, je me conformais assez facilement à toutes mes obligations. Peut-être certaines religieuses suspectaient-elles mes intentions à cause d'un détail qu'elles avaient remarqué dans ma conduite : j'avais en effet une peur instinctive, parfois manifestée, à la vue de certains instruments de pénitence tels que lanières, disciplines garnies de pointes, etc. Au début ces disciplines m'avaient causé un grand souci. J'avais peur de me les appliquer et ce n'est pas sans grands efforts que je réussis à surmonter cette aversion naturelle. Cela dura quelque temps, jusqu'au jour où je résolus de me donner vigoureusement la discipline, d'abord avec des orties, ensuite avec des chaînettes. Après avoir fait souffrir ma chair de diverses façons, j'en arrivai à me haïr moi-même et ainsi disparut la peur que j'avais eue. Je n'éprouvais plus guère d'aversion pour les disciplines ; mais sans doute les religieuses gardaient l'impression que je leur avais faite au début. Dieu l'avait ainsi voulu et cette disposition providentielle devait lui permettre d'accomplir sa volonté dans la suite.

L'amie dont j'ai parlé — dame Victoria — me recommanda donc à une certaine béguine du petit béguinage de Gand. Elle lui demanda de préparer un logement convenable où je pourrais servir tranquillement le Seigneur.

Elle croyait avoir réussi ; mais il n'en était rien, car la béguine chez qui elle avait voulu me placer était tombée malade. Lorsque je

me présentais chez elle il lui fut impossible de me loger et je ne savais plus où aller. Elle accepta cependant de m'héberger pour une nuit. C'était pure charité de sa part, car elle habitait un couvent (ou plusieurs béguine étaient réunies). Le lendemain, à grand-peine, elle réussit à me trouver une autre demeure. Je m'y trouvais toute seule, désolée, abandonnée et comme repoussée de tous. Le couvent d'où j'étais sortie de m'offrait aucun refuge, bien au contraire.

Mais tout me semble s'être fait par une très spéciale permission de Notre Seigneur. Il en avait ainsi disposé afin de m'attirer plus fortement à Lui grâce à ces pénibles contrariétés. La suite l'a bien prouvé. Comment expliquer sinon que ces religieuses que j'avais dû quitter et qui s'étaient toujours montrées si bonnes et si aimables eussent agi en cette circonstance avec tant de rigueur ? Je le sais bien, je ne méritais pas mieux ; mais je crois cependant que si elles m'ont repoussée, si elles m'ont interdit de venir converser avec elles, c'était simplement pour détourner mon affection et pour éviter des difficultés, des tristesses, des soucis inutiles. On ne saurait leur reprocher d'avoir mal agi à mon égard.

Le moine à qui mon amie m'avait recommandée avait adopté, lui aussi, une attitude très réservée. Loin de m'attirer et de s'occuper de moi, il ne consentait guère à m'écouter sinon en confession je lui avais cependant demandé à diverses reprises de bien vouloir me diriger et me conduire. Je ne sais pas pour quelle raison il m'a laissée pendant tout un mois abandonné à moi-même, alors que je faisais preuve de tant de bonne volonté.

I/Ch.25) Le diable s'était mis en campagne et se servait de cette occasion pour me pousser au découragement, au désespoir. J'étais tentée d'abandonner tout espoir et de renoncer à l'état religieux. J'aurais pu rentrer à la maison paternelle et diriger le ménage. Ma mère était morte depuis quelques mois déjà et comme j'étais l'aînée il me semblait qu'il m'incombait de la remplacer. Je me sentais si seule aussi, abandonnée de tous et repoussée. Je ne connaissais personne dans cette ville et m'y trouvais comme si j'étais tombée du ciel tout à coup. Je ne savais que faire ni à qui m'adresser. J'étais tirée tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, comme une balance dont le plateau penche et se relève. Parfois j'aurais voulu me tourner entièrement vers Dieu et finir ma vie à son service en parfaite solitude et retraite du monde. Parfois au contraire je me sentais porté à rentrer chez mon père, — comme je viens de le dire. C'était là d'ailleurs le seul motif qui aurait pu me décider à vivre dans le monde pour lequel je ne ressentais plus aucun attrait.

Et tandis que j'étais dans cette indécision, Dieu éclaira mon âme comme d'un rayon lumineux. Il m'incitait à me jeter dans ses bras

paternels, comme un enfant, à l'aimer comme un enfant et n'avoir recours qu'à Lui seul. Ce rayon de la grâce opéra immédiatement son effet dans mon âme et je me sentis aussitôt revigorée et fortifiée en Dieu. Toutes mes peines et mes tourments disparurent. Rien de ce qu'on pouvait me faire souffrir ne me touchait plus.

Je trouvais en la compagnie de mon bien-aimé tant de satisfaction et de contentement que je ne demandais ou n'attendais plus rien, ne m'inquiétant plus des hommes et de ce qu'ils pouvaient faire ou dire ou penser. Je n'en faisais pas plus de cas que du vent qui souffle.

Il me semble que la grâce que j'ai reçue à ce moment ne m'a plus quittée depuis ; c'est pourquoi je n'ai plus jamais attaché d'importance à la faveur ou à la défaveur des gens. Dès ce temps-là au cœur fut détaché des choses humaines et libre. Il n'avait plus d'autre souci que de fixer son regard sur le bien-aimé qui m'attirait avec tant de force et de tendresse. Cette liberté du cœur détache de toutes préoccupations et affections humaines [et] m'a été d'un très grand secours pour le progrès de la vie intérieure. Je me sentais si peu gênée et troublée par les choses extérieures qu'il me semblait presque ne plus vivre dans le monde. J'étais tellement recueillie et tournée vers l'intérieur que je ne prêtais plus attention à quoi que ce fût et ne m'attirais plus rien. La plupart du temps, à l'église, à la maison, en rue, à l'ouvrage, mes sens étaient comme fermés ; si bien que je ne connaissais pour ainsi dire personne.

(I/Ch.26) Cette grâce divine croissait en moi de jour en jour, si bien qu'en l'espace d'un mois ou deux, j'étais devenu une autre personne. Mon confesseur avait aussi pris à cœur mes progrès spirituels. Il commença de m'éprouver et de m'exercer posant un grand nombre de mortifications et d'actes de pénitence. Mon bien-aimé me fit la grâce de pouvoir les accomplir joyeusement et avec entrain. Je me sentais intérieurement animé d'un grand zèle et j'avais soif de perfection. Il me semble que mon directeur n'aurait rien pu m'imposer qui fut trop lourd, trop difficile ou trop pénible. J'aurais tout accepté avec joie. Il brûlait en moi comme un grand feu qui me poussait à courir avec ardeur dans le chemin des vertus, des mortifications et surtout dans la voie de l'oraison. J'étais bien décidée à sacrifier tout ce que je possédais, ma chair, mon sang et même ma vie, pour obtenir de vivre une vie très intérieure et très parfaite.

Mon confesseur ayant remarqué le grand accroissement de la grâce divine en moi et son action puissante hésitait sur la façon de me diriger : il se demandait quels exercices spirituels il devait me proposer. Il me commanda de me retirer dans l'une ou l'autre église, de m'y tenir tranquille devant le très saint sacrement et d'y prier bien dévotement à fin de connaître, par la grâce divine, le chemin par

lequel Sa Majesté voulait me conduire et m'attirer. Lorsque j'aurai reçu cette illumination de l'âme, il me faudrait écrire tout ce que j'avais appris et soumettre cet écrit à mon confesseur. C'est aussi ce que je fis.

Au cours de cette oraison, mon bien-aimé me donna une connaissance si claire du genre de prière qu'il voulait, des exercices spirituels que je devais pratiquer, de la voie par où il voulait me conduire que je n'eus aucune peine à couvrir de mon écriture une page entière. Cependant l'état qu'il m'avait été montré dans cette lumière était d'une si haute perfection, d'une simplicité si pure ; au moment où j'écris ceci, je ne l'ai pas encore expérimenté d'une manière parfaite. Ce que mon bien-aimé m'avait montré c'était la fin à laquelle il m'appelait. À cette époque je ne comprenais pas comme je le comprends aujourd'hui le vrai sens de ce qui m'était montré. Il me semble d'ailleurs que pour vivre en perfection la doctrine qui m'était montrée alors par Notre Seigneur, les efforts de tous les jours de ma vie entière seraient à peine suffisants.

(I/Ch.27) Lorsque mon confesseur eut pris connaissance de ce que j'avais écrit, il ne manqua pas de m'humilier fortement et de me mortifier. Il me dit : « Vous ne savez pas ce que vous avez écrit et vous n'y comprenez rien... », etc. Au fond il disait vrai. Dans la suite je me suis moquée de moi-même à la pensée de mon invraisemblable audace. Comment avais-je osé parler d'une doctrine d'aussi éminente pureté alors qu'en somme j'avais à peine fait les premiers pas dans le chemin des vertus et de la vie intérieure ? Je suppose que mon bien-aimé voulait me proposer à cette époque la fin où je devais tendre. Peut-être voulait-il orienter quelque peu mon confesseur et lui montrer la conduite qu'il aurait à suivre pour me guider. Mon confesseur me dirigea en effet selon la grâce qu'il avait reçue. Il commença par m'imposer un grand nombre de pénitences, une stricte mortification des sens, surtout quant à la vue et à la parole. Comme la maison où j'habitais alors était située à un bon mille de notre église, il me commanda de faire tout le trajet aller-retour sans lever les yeux une seule fois, ni dans la rue ni même à l'église. Je ne pouvais même pas faire attention à l'image du sol et des pavés sur lesquels je marchais. Il m'avait ordonné de tenir constamment mon esprit élevé en Dieu, sans faire attention à quoi que ce fût. À la maison il ne m'était pas permis de regarder personne, pas même lorsqu'une personne étrangère entrait ou sortait. Je devais me comporter comme si j'étais aveugle.

Par la grâce de Dieu, je parvins à accomplir très exactement ce qui m'était commandé. Je ne crois pas avoir jamais négligé en rien d'obéir aux ordres de mon confesseur. Je serais plutôt morte. Je ne songeais même pas à faire quelque objection ou à montrer quelque

préférence pour ceci ou cela. La nature en moi semblait ne plus exister. Mon âme, oui tout mon être ressemblait à une cire molle : il se laissait rouler, tordre, redresser, défoncer comme bon semblait à mon directeur. J'étais comme une enfant innocente, sans volonté, sans intelligence, sans préférences sans malice ; douce et tranquille comme un petit pigeon. C'était la grâce de Dieu qui opérait tout cela en moi ; je n'y avais aucun mérite.

(I/Ch.28) J'avais pris tellement l'habitude de me mortifier quant à la vue que certaines béguines demandèrent à la Grande Dame si j'étais aveugle. Elles ne m'avaient jamais vu lever les yeux. Parfois, pour mortifier ma vanité, mon confesseur me donnait l'ordre de froisser et de chiffonner ma belle guimpe ou de frotter de craie mon voile noir, etc.

Quant aux pénitences corporelles, celles-ci étaient assez rudes étant donné ma complexion assez faible et ma jeunesse. Je n'avais pas vingt ans. Pendant six semaines il me fit prendre la discipline une fois par jour. Pour le surplus, nuit et jour, je devais porter autour du corps des ceintures garnies de petites pointes. Cela me faisait très mal surtout lorsque je prenais mes repas et que le corps gonflait. Les petites pointes entraient dans la chair. Ces ceintures me faisaient aussi souffrir lorsque j'avais à faire une course un peu longue, lorsque je m'agenouillais ou que je voulais m'étendre pour dormir, etc. Pourtant je n'osais révéler par aucun signe extérieur la douleur que je ressentais à ces occasions. Je craignais de manquer ainsi à la plus élémentaire obéissance ; car mon confesseur m'avait ordonné de porter ces instruments de pénitence tant qu'il ne m'en aurait pas dispensé.

Après trois semaines il me demanda comment je les avais supportés. Je lui dis : « mon Père, je me sens très affaiblie par ces pratiques ». Je ne sais pas s'il a bien compris ce que je lui disais. Toujours est-il qu'il m'ordonna de continuer jusqu'à nouvel ordre ; et très simplement j'ai continué. Quand ces pratiques eurent duré six semaines, il me demanda si je portais toujours ces ceintures et comme je lui répondais affirmativement il fut très perplexe et comme atterré. Il s'excusa disant qu'il avait oublié de rapporter son ordre.

Je pense que Notre Seigneur a permis tout ceci pour m'habituer dans la suite à mortifier l'amour déréglé que j'aurais pu avoir pour ma propre personne et aussi pour me faire comprendre par cette expérience qu'on ne saurait se tromper ni mal faire en obéissant humblement et simplement à ses supérieurs, uniquement pour Dieu. En effet lorsque le cœur est attentif aux ordres des Supérieurs (puisque les Supérieurs tiennent la place de Dieu lui-même) il n'est pas possible que Dieu puisse permettre que ses supérieurs aux

confesseurs se trompent. Que si même Dieu permet quelquefois qu'un directeur donne un ordre imprudent ou mal fondé il saura bien arranger les choses de façon qu'il s'ensuive un plus grand bien et que l'ordre inconsidéré n'ait pas, pour l'âme ou le corps, la suite nuisible qu'on aurait dû en attendre selon toute vraisemblance.

Tout cela je l'ai bien compris alors et plus tard cette vérité est devenue de plus en plus évidente pour moi. Il est certain que cette pratique imposée par mon confesseur aurait normalement dû porter un réel préjudice à ma santé. Il n'en fut pas ainsi et cependant, bien des années plus tard, je portais encore dans ma chair des cicatrices des blessures faites par les petites pointes de ces ceintures.

(I/Ch.29) Mon confesseur m'exerçait fortement à mortifier mon intelligence. Tout ce qu'il me commandait, il voulait que je le fasse aveuglément. Je dois avouer d'ailleurs que cela ne me coûtait guère et je n'y éprouvais aucune répugnance ou difficulté. Ce n'était pas vertu, car cette soumission simple et sans arrière-pensée était, je crois, dans la ligne de ma nature. C'est ainsi qu'un jour il me fit transcrire un long écrit. Ce travail me prit bien trois semaines, mais j'y avais pris goût, car cet écrit traitait d'un certain exercice de la présence de Dieu en nous, d'une désappropriation totale de toutes choses créées, ainsi que du pur amour de Dieu. Lorsque j'eus terminé ce travail il me donna l'ordre de le brûler, sauf la dernière page. Revenu à la maison je jetai tout au feu, le cœur joyeux et satisfait. J'en fis le sacrifice à Dieu sans qu'il m'en coûtât ; et cependant j'avais trouvé grande satisfaction à cette lecture. C'est d'ailleurs ce qu'avait remarqué mon confesseur. Croyant que je m'y étais très attachée il avait voulu m'éprouver en ordonnant de brûler ce que j'avais transcrit. Mais lorsqu'il apprit que j'avais jeté ces papiers au feu comme il l'avait ordonné de le faire, il me réprimanda vertement disant que j'étais une sotte, et ainsi de suite.

Notre Seigneur me fit la grâce, en cette occasion comme en d'autres, d'accepter ses réprimandes sans le moindre trouble et fort paisiblement. Je ne ressentais même aucune mortification. Mon confesseur semblait m'étudier pour tâcher de trouver quelque occasion de me mortifier. Mais je crois qu'il aurait pu tout me dire et commander sans que j'eusse senti la moindre peine mortifiante.

À cette époque j'éprouvais souvent de grandes difficultés pour combattre le sommeil qui me prenait lorsque j'étais à l'oraison ou à l'église. C'est que je dormais très peu la nuit à cause de mes instruments de pénitence dont j'ai parlé déjà. Malgré tous mes efforts pour résister au sommeil il m'arrivait de m'endormir le front au sol à l'église ou dans ma chambre. Je dormais debout ou en marchant ; et cela m'était un véritable tourment.

Une nuit du Vendredi saint j'étais allée méditer les stations au chemin de la Croix avec mes compagnes du béguinage. Tandis que je baisais la terre devant une station en méditant dévotement le mystère qui s'y trouvait représenté, je m'endormis, le front contre les pierres et demeurai ainsi pendant plusieurs heures sans avoir conscience d'exister [...ds l'original] Toutes celles qui passèrent près de moi, et en particulier mes compagnes d'habitation, crurent que j'étais tellement perdue dans ma méditation que j'en avais oublié de me relever et de rentrer au logis. Elles m'ont souvent demandé ce qu'il en était et lorsque je leur disais que je m'étais endormie elles ne me croyaient pas. Quant à moi, tantôt je croyais m'être endormie d'un sommeil naturel, tantôt je me prenais à douter. Je n'ai jamais bien su ce qu'il en avait été au juste.

(I/Ch.30) Vers cette époque, mon père fut pour moi une occasion de souffrir. Lorsque j'avais dû quitter le couvent (des chanoinesses), voyant mon chagrin il m'avait demandé si je voulais entrer dans un autre couvent. J'avais dit oui et que j'en avais le plus vif désir, — ce qui était vrai. Il s'était alors adressé aux Urbanistes d'Ypres ou ma tante (la sœur de mon père) était religieuse. La mère Abbessse promit volontiers de m'accepter. Elle avait compassion de mon père dont elle voyait le chagrin et pour le surplus, elle craignait de me voir reprendre goût à la vie mondaine. Elle dit que leur Règle permettait de dispenser de l'Office et de le remplacer par la récitation d'un certain nombre de Pater lorsque les circonstances l'exigeaient. La faiblesse de ma vue ne devait donc pas être un empêchement à l'acceptation au couvent.

Mon père m'écrivit pour m'annoncer qu'une place m'y était offerte et pour m'inviter à venir immédiatement. Je communiquais cette lettre à confesseur, mais il ne consentit pas à me laisser partir. Il me dit que j'étais appelée à une vie plus silencieuse et solitaire que celle des couvents. Je lui obéis et renonçai à ce couvent. J'écrivis à mon père que j'avais l'intention de demeurer à Gand pour y servir Dieu, doucement et dévotement, sous l'obéissance et la direction de mon confesseur. Cette réponse mécontenta mon père. Il lui vint des soupçons et il crut que j'avais l'intention de reprendre la vie du monde ; qu'échappant à sa surveillance et à son autorité, la vie de dévotion dont je lui parlais n'était qu'un prétexte pour reprendre ma liberté. Il n'écrivit une lettre fort amère où se lisait le trouble et l'inquiétude où il était. Il me reprochait en outre de l'avoir couvert de confusion en lui demandant de me trouver une place dans un couvent.

Mais mon bien-aimé me fortifiait de sa grâce ; Il me fit accepter tout ceci sans trouble. Je remis toute l'affaire entre ses divines mains, Lui demandant d'arranger tout au mieux selon sa seule convenance.

C'est ce qui est arrivé. Malgré tout le respect que j'avais pour mon père et ma crainte, son mécontentement ne me touchait pas très fort. Je me suis demandé parfois sans m'en inquiéter, conservant une douce confiance en Notre Seigneur et ne cherchant qu'à lui être agréable. C'est bonté de Dieu qui m'a donné cette force et qui, en même temps, adoucissait le cœur de mon père. Sans que j'eusse rien fait pour le mériter mon père me rendit bientôt toute l'affection de son cœur paternel. Il me préférait à toutes mes sœurs qui lui rendaient pourtant de grands services, tandis que je n'étais pour lui d'aucune utilité. Il ne fit plus jamais aucune objection à projet bien au contraire il encouragea disant plus je tâcherais de servir Dieu avec fidélité, plus il me chérirait ; et qu'aussi longtemps qu'il lui resterait ne fût-ce qu'un denier, j'en aurais la moitié. [...]

Quelques mois après que j'eus écrit cette lettre, mon père mourut saintement comme je viens de le dire, en l'année 1663.

### *3. Chez une compagne*

(I/Ch.33) cependant la grâce de Dieu avait commencé de travailler mon âme d'une façon constante elle me transformait en une autre personne. Aussi mon confesseur ne manque-t-il pas de faire des reproches aux sœurs du couvent que j'avais dû quitter, leur demandant où elles avaient eu la tête lorsqu'elles m'avaient forcée de sortir, alors que je possédais toutes les qualités et les grâces pour mener la vie religieuse, etc. sans doute lui manifestèrent-elle alors le désir de me voir et de s'entretenir avec moi. Il m'envoya chez elle et elles me reçurent avec beaucoup d'amitié de bienveillance. La mère Abbesse fit venir toutes les religieuses à la grille pour m'écouter. Dieu voulut qu'en ce moment la grâce échauffât tellement mon cœur en illuminant aussi mon esprit que je pus parler d'abondance des choses divines et de la vie spirituelle, comme si j'en avais eu l'expérience depuis de longues années.

Elles s'entre-regardaient, étonné de m'entendre parler de la sorte, de me voir si changer, éclairer des choses de la vie intérieure en secours espace l'une d'elles me demanda à voix basse (et sans que les autres puissent l'entendre) si je venais demander d'être acceptée de nouveau. Mais je lui répondis que non. Je me sentais attirée pour lors à une vie plus intérieure et silencieuse. Depuis ce jour les religieuses de ce couvent me restèrent très dévouées et attachées.

Je demeurais depuis cinq mois au béguinage lorsque mon confesseur m'envoya une de ses filles spirituelles qui me demanda de me rendre avec elle à Bottelaer, en pèlerinage à Saint Anne. Et tandis que nous faisons côte à côte, pour revenir à Gand, il nous vint à chacune au même moment et sans que l'autre le sût, une



même pensée. Ma compagne me dit : « Ma sœur, il me vient une idée à propos de nous deux, mais je n'ose pas la dire ». À quoi je répondis aussitôt : « Moi aussi je viens d'avoir une idée ». Et comme elle insistait et me priait de m'expliquer je lui dis : « Il me paraît que le bon Dieu a disposé les choses de façon que nous puissions vivre ensemble ». Elle me répondit qu'elle venait d'avoir la même pensée ; mais elle ne voyait pas que la chose fut réalisable parce que plusieurs cousines, auquel sa mère tenait beaucoup, habitaient avec elle.

Cette fille fit part à notre confesseur de l'idée que nous avions eue toutes les deux sur la route de Bottelaer. Il approuva le projet et 20 ans par l'lui-même à la mère de ma compagne. Elle fut immédiatement d'accord et fit déménager les cousines ; ce qui donna lieu à bien des commentaires, car les amis de la maison s'étonnaient qu'on fit déménager ces personnes pour me céder la place.

(I/Ch.34) Dès le premier jour où je fus installée dans cette maison, notre confesseur nous donna un ordre du jour régulier : deux heures de méditation par jour, les jeûnes et les disciplines conformément aux prescriptions de notre saint Ordre (du Carmel), des leçons spirituelles, le silence et les colloques dévots. Tout cela devait se faire aux heures déterminées. Nous suivîmes très exactement ces prescriptions. Mon bien-aimé m'inspirait un tel zèle à observer ponctuellement tous les points de cette règle que pour rien au monde je n'aurais omis le moindre détail. L'idée ne me serait même pas venue de ne jamais pouvoir transgresser une seule prescription. Mon observance était si stricte au moment du silence ma bouche se fermait quelque fut l'endroit où je me trouvais dans la rue, quand je me rendais à l'église avec ma compagne, nous n'osions ni l'une ni l'autre dire le moindre petit mot même lorsque l'occasion nous y poussait ; ce qui arrivait assez souvent.

Afin de pouvoir observer exactement les heures régulières et suivre ponctuellement l'ordre du jour fixé, j'emportais partout un sablier. Pendant les récréations ou lorsque je me rendais à l'église, je le fixais sous mon tablier ; si bien que ma compagne me disait en riant que si jamais on devait peindre le portrait l'artiste ne pourrait manquer de me représenter muni de mon sablier.

Cette exactitude de la vie régulière m'a été d'un très grand appoint pour mon progrès spirituel. La fidélité dans l'observance jointe à l'attrait de la solitude, du silence et de la retraite a été le fondement essentiel, l'assise sur laquelle fut édifiée dans la suite toute ma vie intérieure. Pour chaque acte d'observance régulière ou d'obéissance j'avais la certitude de faire la volonté de Dieu le renoncement incessant à ma volonté propre pour faire celle de Dieu m'a valu une

abondance de grâces qui m'ont permis de me rapprocher de Dieu. De cette manière je parvins à une certaine disposition ou façon d'être qui me permettait de faire tous mes exercices spirituels avec zèle et sans trop de relâchement.

(I Ch.35) Afin de me mettre en état de suivre avec plus de constance et de liberté l'ardent attrait intérieur pour la perfection, mon bien-aimé m'accorda une faveur qui me fut très utile à cet effet. Il n'inclina à me charger, par amour, de toutes les besognes ménagères : la cuisson, la lessive, etc., chaque fois que ma compagne avait quelque difficulté à s'en occuper. Quoique je n'y étais obligé d'aucune façon, mon bien-aimé m'inspira de m'en charger par condescendance et affection fraternelle. C'est d'ailleurs en raison de cette obligeance que je lui témoignais que ma compagne et sa mère se conformaient entièrement à mon attrait pour la dévotion et la vie intérieure. Par les attentions que j'avais pour elles, je crois avoir gagné leur cœur. Elles me furent bientôt attachées par une singulière affection : à tel point qu'elles voulurent s'en remettre à moi pour toutes leurs affaires de famille et me demandèrent de les arranger comme il me semblait bon. Je saisis cette occasion, qui me paraissait voulue par Dieu, pour fixer la marche habituelle du ménage selon ce qui me semblait être la volonté divine. Je commençais par supprimer radicalement les visites et les invitations à dîner faites à des amis ou à des étrangers. La seule exception était faite pour le fils de la maison qui venait dîner chez sa mère une fois l'an. Je réglais ensuite l'ordinaire de la table conformément aux exigences de la sobriété et de la pauvreté, n'admettant aucun extra, aucune friandise. On prenait un seul repas complet par jour et le soir nous nous contentions d'une simple tartine. Les dimanches et jours de fête faisaient exception. Petit à petit nous nous privâmes aussi de fruits. M'accompagner sa mère, — qui était une pieuse veuve —, se plia donc entièrement à mes préférences et à mes désirs, avec une réelle joie et satisfaction de l'âme. La mère de ma compagne était cependant une femme d'un certain âge déjà et jamais elle n'avait été habituée à ce genre de vie. Elle s'y conforma avec une humilité d'enfant sans jamais formuler la moindre objection et sans montrer de quelque façon son déplaisir. Tout ce que je faisais ou disposait, elle le trouvait toujours très bien.

Quant à moi, j'étais honteuse en voyant sa grande vertu et la satisfaction qu'elle avait à tendre au bien. Je savais que sa nature l'inclinait dans un autre sens ; mais elle réprimait courageusement ses penchants naturels afin de ne pas nous déplaire et de ne pas faire obstacle au genre de vie que nous voulions mener. Parfois même elle encourageait sa fille à se conformer totalement à nos façons. Car ma compagne se sentait un peu plus disposée que moi à la vie active. De nature elle était d'un tempérament plus actif. Mais sa

mère l'engageait à se plier à notre attrait pour la solitude, etc. Et comme elle avait de l'affection pour moi et qu'elle avait pris goût à nos colloques et à mes conseils, elle fit tout à son possible pour s'adapter à notre esprit et n'y point faire obstacle.

En évoquant tous ces souvenirs, je me sens poussé à louer Dieu et à le remercier de sa sollicitude paternelle. Il a écarté tous les obstacles, disposant toutes choses selon mon attrait et dans la ligne de ma vocation. C'est à moi seule que je dois m'en prendre d'être restée si longtemps en chemin sans faire de progrès plus rapides. Que j'ai honte en écrivant ceci !

(I/Ch.36) Lorsque tout fut ainsi réglé dans le ménage, notre maison se mit à prendre l'aspect d'un petit ermitage, tout séparé des choses du monde. Nous n'avions plus aucune connaissance de ce qui se passait dans la ville, pas plus que si nous avions été dans un désert. Dans la solitude constante de cette vie régulière, notre désir de perfection et le zèle de l'atteindre ne semblèrent croître sans cesse. Rien, en Dieu et pour lui, ne me semblait impossible ni même difficile. En entendant parler de l'éminente sainteté de sainte Thérèse, je me disais, innocente que j'étais, « moi aussi je désire devenir sainte ! » C'est que je sentais en moi la ferme volonté de ne m'épargner aucun effort, aucune peine pour acquérir la vertu et y persévérer. J'avais aussi l'espoir que la grâce de Dieu ne me manquerait jamais, pas plus qu'elle n'avait fait défaut aux saints.

Notre Seigneur m'avait donné en partage une grande candeur et simplicité d'esprit. Aujourd'hui je m'étonne et me demande comment il a été possible que mon esprit fût alors à ce point simplifié, car j'en étais à mes débuts dans la vie spirituelle et personne ne m'avait rien appris à ce sujet. Un jour, au moment d'entrer au confessionnal, ma compagne avait oublié les fautes dont elle voulait s'accuser. Comme elle ne savait plus que dire notre confesseur la mortifia quelque peu, lui disant : « Pieuse sotte, seriez-vous donc si simple que vous n'ayez plus rien à confesser ? Allez donc trouver le sacristain et qu'il vous place sur l'autel ! » En sortant du confessionnal, elle me raconta ce que le confesseur lui avait dit et commandé. Plus sage que moi, elle savait bien qu'il n'avait pas pris la chose au sérieux. Mais moi, ne comprenant pas ce qu'il y aurait eu d'inconvenant à exécuter un tel ordre, je l'engageai à obéir simplement sans avoir égard à la foule qui emplissait l'église, — car c'était un dimanche. Comme elle refusait de s'adresser au sacristain je m'étonnai très sincèrement, prenant pas comment elle osait se dispenser d'exécuter un ordre reçu. Ne cessant de la pousser je lui dis que l'obéissance doit être aveugle, sans considération ni réflexion d'aucune sorte. Ma compagne me dit en riant : « comment ferais-je bien pour me hisser sur l'autel ? » Croyant toujours bien

faire, je lui dis : « Prenez cette chaise et vous pourrez y monter ». Et comme elle me demandait encore ce que j'aurais fait si j'avais reçu un tel ordre, je lui répondis en toute sincérité que j'aurais escaladé l'autel le plus simplement du monde, comme s'il n'y avait eu personne dans l'église.

(I/Ch.37) A l'occasion de ce petit incident et en d'autres circonstances encore, notre confesseur avait fini par remarquer mon excessive candeur et ma simplicité d'esprit. Aussi fut-il obligé de se surveiller et de prendre garde à ce qu'il me disait ou commandait. Je ne me demandais jamais si ce qu'il m'ordonnait de faire était bien ou mal et je crois que s'il m'avait commandé de sauter à l'eau de faire telle ou telle chose inconvenante j'aurais immédiatement exécuté l'ordre croyant bien faire et pensant que la chose était bonne.

Afin de nous exercer méthodiquement à renoncer à notre sens propre et à notre propre volonté, notre confesseur nous ordonna de nous soumettre l'une à l'autre, tour à tour. Je veux dire que ma compagne et moi, à tour de rôle et pendant quinze jours, devons exercer l'une la charge de supérieure, l'autre celle de subordonnée. Il voulait ainsi nous habituer à ne jamais rien faire ou omettre de notre propre autorité. Quand ma compagne était en charge, elle s'efforçait de me mortifier, surtout pour voir si je ne manifesterai pas quelque préférence ou déplaisir. Elle voulait savoir si mon obéissance était aussi simple que celle que je préconisais et si réellement j'étais aussi exempte de respect humain que je le semblais être. C'est ainsi qu'un jour elle me fit prendre des vêtements de servante, sales et de mauvais goût et me mettant une cruche entre les mains, le commanda d'aller acheter du lait au marché. Ce marché se tenait un endroit fort éloigné de la maison je sortis fort simplement ne pensant guère à la façon dont j'étais accoutrée et sans faire attention aux personnes que je croisais, — comme si la rue avait été déserte. Mais je ne pouvais m'empêcher cependant de remarquer qu'en m'apercevant certaines personnes s'arrêtaient pour me dévisager, — faite comme je l'étais ! Elles semblaient douter que ce fût bien moi, car elles me connaissaient de vue, mais ne m'avaient jamais rencontré vêtue de cette façon. À mon insu ma compagne m'avait suivie dans la rue et jouissait du spectacle. Lorsque j'eus parcouru une première rue et la moitié d'une autre, elle me tira par la robe et me fit rentrer sans me permettre d'aller plus loin. Elle me demanda quelles avaient été mes impressions et je lui répondis que j'avais agi tout simplement et que si j'avais éprouvé quelque répugnance naturelle celle-ci avait été très facilement surmontée par le renoncement à ma volonté propre et par ma soumission à l'autorité d'autrui.

(I/Ch.38)

Notre confesseur nous ordonna aussi de changer de chambre et de lit chaque semaine pour supprimer en nous toute attache ou satisfaction des sens, — au cas où il en aurait eu. Il m'enleva aussi mon crucifix et toutes mes petites images où s'alimentaient ma dévotion. Il voulait éviter que je m'y attache d'une affection trop sensible. Il est vrai qu'au début je ressentais pour tous ces objets une dévotion fort sensible, jusqu'au jour où je fus entièrement mortifiée et dégagée. Ces mortifications et d'autres semblables m'ont fait grand bien. Je parvins ainsi et petit à petit à une indifférence telle que tout ce qui était manifestation extérieure ne m'inquiéta plus guère. Je pris l'habitude de chercher uniquement à l'intérieur et je finis à la longue par y trouver tout.

Pour des raisons que j'ignore, notre confesseur jugea bon de nous commander de temps en temps, au cours de l'année, un certain relâchement de notre stricte observance. Par manière de récréation il nous faisait prendre un peu plus de nourriture, boire un peu de vin, ajouter un plat un peu plus soigné à notre ordinaire. Il me semble avoir toujours éprouvé une certaine répugnance à ces sortes de récréations, aussi, pour leur donner quelque valeur spirituelle, nous avons pris l'habitude d'inviter l'une ou l'autre bonne âme qui se trouvait dans le besoin. Ces réfections leur étaient bien nécessaires et nous, considérant ces personnes comme des épouses pauvres du Christ, prenions plaisir à les choyer, à leur procurer quelque joie. C'était là notre vraie récréation.

#### *4. Tertiaire du Carmel et direction de Michel de Saint-Augustin.*

(I/Ch.39) Après avoir eu ce père comme confesseur pendant une année et qu'il m'eût exercé et éprouvé par la mortification, comme une novice, il voulut bien contenter mon désir et m'admettre à faire profession dans le tiers ordre de Notre-Dame du mont Carmel. Je fis donc profession entre ses mains un Vendredi saint, faisant vœu d'obéissance et perpétuelle chasteté suivant les prescriptions de la règle du tiers ordre. Je choisis, pour l'ajouter au mien, le nom de Sainte Thérèse : sœur *Maria a sancta Teresia*. Je ressentais pour cette sainte un très particulier attrait.

Quoique je n'eusse fait vœu d'observer que la règle du tiers ordre, notre confesseur nous fit suivre l'observance des religieuses (du second ordre) quant aux jours de jeûne et d'abstinence, quand on pénitence, au silence, etc. Il nous était facile d'observer tout cela puisque personne n'y venait jamais mettre obstacle. À cette époque la règle du tiers ordre n'avait jamais n'avait pas encore été imprimée ; et pour le surplus, je me sentais porté à une observance plus stricte que celle des tertiaires. La règle du tiers ordre a été

prévue en effet pour toutes sortes de personnes qui peuvent l'observer tout en vivant dans le monde.

Plus tard, pour certaines raisons, il parut opportun de me faire renouveler la profession que j'avais faite. Sous la direction d'un nouveau confesseur que j'eus alors, — et qui est resté toujours dans la suite mon père spirituel —, je recommençais en quelque sorte un nouveau noviciat. Ce directeur devait entreprendre de labourer le sol de mon âme et le rendre fertile dans l'exercice de la vie intérieure. À cet effet il m'enseigna l'esprit de l'ordre, montrant ce qu'il est, en quoi il consiste, à savoir une perpétuelle prière et conversation avec Dieu, une pratique attentive de la présence de Dieu, alimentée et fortifiée par la mortification incessante et le renoncement à toute chose créée ; la pratique enfin des trois vertus théologiques de foi, d'espérance et d'amour.

(I/Ch.40) Notre premier confesseur nous avait dirigé pendant quatre ans. À ce moment il plut à Dieu qu'il fût déplacé et nous nous demandions à qui nous pourrions nous adresser pour le plus grand bien de notre âme. Pendant quelques jours ma compagne et moi nous priâmes notre seigneur de nous faire connaître sa volonté. Nous fûmes tous deux poussées à nous adresser à un Père, lecteur en philosophie. Nous nous présentâmes à lui, nous confiant absolument à sa conduite et direction. Depuis longtemps déjà j'avais eu l'impression que ce Père pourrait être très bon pour moi et qu'il comprendrait notre esprit. Je le considérais comme un homme très vertueux, mortifié, silencieux et solitaire, pratiquant intensément la vie intérieure. Je pensais qu'il n'aurait pas manqué de me faire progresser dans la voie de la perfection et de l'oraison. Je ne désirais pas autre chose. D'autre part j'avais l'impression d'avoir besoin d'être guidé vers Dieu d'une façon un peu différente de celle qui m'avait été proposée jusqu'ici. Mon opinion et mon espoir ne furent pas déçus. Ce que je trouvais chez mon nouveau directeur dépassa mon attente. Lorsque je commençais à comprendre et à goûter sa doctrine, je vis bien que Dieu m'avait adressé à lui et qu'il était le directeur spirituel tout indiqué conduire où Dieu le voulait.

(I/Ch.41) lorsque ce révérend père eut entrepris de me faire avancer dans le chemin de la vie spirituelle, il s'aperçut qu'il me manquait une certaine base solide pour la pratique parfaite des vertus. De temps à autre certaines choses parvenaient encore à me troubler ou à m'enlever la paix intérieure. Étant d'avis qu'un édifice s'écroule à la moindre tempête si ses fondations ne s'appuient pas sur le sol ferme, il me dit qu'il fallait commencer par établir fortement le fondement d'une vie vertueuse pour y élever ensuite la tour de la perfection évangélique. « Je vois bien, me dit-il, que vous

avez construit en hauteur d'une certaine façon, mais sans creuser en profondeur ». Il lui semblait bon de reprendre le travail dès le début. Quant à moi j'y étais bien résolue, car je ne demandais que de me rapprocher de Dieu. Il me fit d'abord méditer la vie et les vertus du Christ, me proposant de tâcher de les imiter et de les vivre à mon tour. Il me dit que je devais travailler à me rendre toute conforme à la sainte humanité de Jésus, tant pour ce qui est du comportement extérieur que pour l'humilité, la douceur, l'amour et l'amitié, en un mot : pour toutes les vertus et façons d'agir. Il nous engagea fortement à réaliser cette conformité au degré le plus parfait et à imiter tellement le Christ dans nos façons de vivre, d'agir et de converser, que la vie de Jésus soit manifestée en nous par une imitation parfaite. Lorsque nous serions parvenus à incarner en quelque sorte en nous la sainte humanité de Jésus, il nous aurait proposé, — disait-il —, une nouvelle étape. Celle-là tendrait à nous rendre conforme à l'esprit du Christ, à ses qualités d'âme, à ses saintes intentions, afin qu'ainsi nous fussions unis au Christ en totalité.

(I/Ch.42) Lorsque nous fûmes appliquées pendant deux ou trois mois à cet exercice, il nous amena petit à petit à la pratique d'un recueillement plus simple. Il me fut permis alors d'abandonner les activités de la méditation. (Je n'avais jamais été très à l'aise quand il me fallait faire travailler mon intelligence). Il nous fit adopter la pratique des trois vertus théologales. Cette pratique devait être continue, pendant et hors le temps de la prière, entretenue par quelques actes simples et sans effort, sous forme d'aspirations, orientations de la pensée attention à la présence de Dieu, ce père plein d'affection qui tient sans cesse le regard fixé sur nous, prêt à nous assister, nous aider, nous tendre la main quand nous lui demandons sa grâce.

Lorsque j'eus acquis une certaine assurance dans cette pratique au point d'y sembler bien établie, sa Révérence me conseilla d'abandonner de plus en plus toute activité propre pour arriver par degrés à me contenter d'une foi nue en la présence divine et d'une conformité de volonté tournée vers Dieu. Dans les débuts cette pratique me fut fort difficile et j'y trouvais peu de goût. Il m'était dur d'être sevrée de la douceur des consolations intérieures sensibles. Car en même temps notre Seigneur avait commencé de me placer dans un état de sécheresse, d'obscurité, de souffrances intérieures, de pauvreté et d'abandonnement spirituel. Cet état de mon âme a duré un an environ.

(Cette nouvelle pratique me coûtait aussi) parce que je n'étais guère habituée à me tenir intérieurement attentive à Dieu une façon si dépouillée, simple et purement spirituelle. Je ne connaissais pas encore l'accès au désir de l'esprit. Toujours fort mêlé à ce qui relève

des sens, l'esprit ne percevait rien qui ne fut mélangé de sensibilité, de goût sensible. Je restais pour ainsi dire entièrement enfermée dans ma propre personne. C'est pourquoi l'oraison et la pratique de la présence de Dieu par la foi nue me paraissaient si difficiles et dures et sans saveur aucune. Il m'arrivait d'être très fatigué de lutter contre mes pensées, de tâcher de les réduire au silence, de les supprimer ou de les oublier. Parfois les distractions et les pensées importunes me submergeaient créant en moi un réel vacarme. Les sens eux-mêmes se déchaînaient et se dispersaient comme des bêtes sauvages ; et je ne parvenais plus à les faire taire ou à les reprendre en main, si ce n'est parfois après avoir longuement prié.

(I/Ch.43) L'oraison m'était très difficile : je m'y sentais froide, sans consolation ni goût. Aucun bon mouvement ne se faisait sentir. Malgré cela je persévérais dans l'oraison sans jamais en abandonner la pratique ni écourter le temps [.....] Bien au contraire, j'y consacrais plus de temps que jamais et autant qu'il m'était permis. Je demeurai souvent plusieurs heures en oraison. Grâce à cela l'esprit finit par prendre petit à petit le dessus sur les sens, parvenant d'une certaine façon à s'introduire et à se maintenir dans une contemplation de la présence de Dieu par la seule foi. Parfois l'esprit parvenait à demeurer en repos en Dieu. Par degrés la nature et les sens perdaient leur force et leur vivacité, par une mortification ininterrompue et rigoureuse de tout l'humain. Quant à la sensibilité, je demeurai certes dans un état de sécheresse et de déréliction ; mais il restait dans mon âme impuissant désir de perfection et la volonté d'acquérir les vertus en mortifiant ma nature. Cependant ce m'était un grand tourment de sentir en moi la force et même la violence du désir de me rapprocher de Dieu par la pratique de toutes les vertus et par l'oraison mentale, et d'autre part de me sentir en même temps privé du secours de mon bien-aimé. J'aurais voulu recevoir ses lumières, être fortifié par lui, ressentir un attrait sensible pour celui que d'autre part je désirais de toute la force de ma volonté. Mais au lieu de cela je me sentais comme retenue de force et il me semblait ne pas pouvoir avancer malgré tous mes efforts et toute mon application. Mon confesseur lui-même s'est parfois étonné de voir comme je saisisais mal sa doctrine. Je ne progressais pas aussi vite qu'il l'avait attendu, malgré le désir extrême que j'en avais et malgré l'application avec laquelle je travaillais à mon progrès spirituel.

(I/Ch.44) ce fut en réalité par un dessein providentiel de Dieu que je fus ainsi placée dans un état de sécheresse malgré l'ardeur de mes désirs et la générosité de mon application. Dieu voulait me mortifier à fond pour me conduire ainsi à la connaissance fondamentale et à la méfiance de moi-même. Jusqu'à présent j'avais beaucoup trop compté sur mes propres forces pour acquérir les vertus et les grâces spirituelles. Je m'étais comportée comme si tout cela pouvait



s'obtenir à force d'application et de travail actif. Le fait d'éprouver le contraire me donna une grande méfiance de moi et je confessai volontiers mon impuissance à tout bien, si mon Bien-aimé ne daignait lui-même mettre la main à l'ouvrage. Je comprenais maintenant que ni celui qui plante ni celui qui arrose ne sont rien, mais Dieu seul donne la croissance ; et j'ai su qu'il est vain de se lever avant le jour si la grâce divine ne prévient, n'accompagne et ne suit.

La privation de l'action coopérante de mon bien-aimé fut très utile pour mortifier ce qu'il y avait de déréglé dans mon désir de perfection, etc. Il se mêlait à tout cela beaucoup trop de recherche personnelle, trop d'amour-propre, trop d'impatience et d'agitation, trop d'inquiétude naturelle. Les bons désirs dont j'ai parlé n'étaient ni bien ordonnés ni bien modérés. Ils n'étaient pas équilibrés par un véritable abandon à la volonté de Dieu. Je me cherchais moi-même en aspirant à Dieu, aux vertus, à la perfection ; et je n'agissais pas purement et simplement pour plaire à Dieu en accomplissant sa volonté. C'est pourquoi j'éprouvais cette tristesse, cette souffrance, cette inquiétude, cette peine intérieure de me sentir privé des grâces sensibles. Ce qu'on possède ou désire avec une affection déréglée et avec esprit d'appropriation, on n'en est jamais privé sans éprouver regrets, tristesse et souffrance.

(I/Ch.45) Ce qui prouve que ces désirs n'étaient pas bien réglés, qu'il s'y mêlait trop de recherche personnelle, c'est qu'il m'arrivait parfois de ressentir un vrai chagrin en voyant que Dieu prévenait quelqu'un de plus de faveurs que moi ou que telle personne faisait des progrès plus rapides dans l'oraison, dans la pratique des vertus et de la vie parfaite. Je supportais difficilement qu'on pût me surpasser en cette matière. Il me semblait que notre seigneur me faisait tort en ne m'accordant pas ces sortes de faveurs, étant donné l'intensité de mes désirs et de mes efforts. C'était certes une grande faute contre l'humilité. Qu'avais-je donc mérité du bon Dieu plus qu'une autre ? Si les efforts semblaient généreux, ne s'y mêlait-il pas beaucoup recherche personnelle et de confiance en ma propre activité ?

Je ne sais s'il n'y avait pas aussi quelque tentation de l'Ennemi. Ces pensées, en effet, et ses mouvements d'amour-propre étaient pénibles et me faisaient mal au cœur. Ils me plongeaient dans la tristesse et me faisaient souvent pleurer. Ces sentiments de jalousie que je ressentais en voyant d'autres plus favorisées de grâces m'étaient particulièrement pénibles, car je voyais parfaitement qu'ils étaient contraires autant à la raison qu'à l'amour fraternel. Malgré les efforts que je faisais en tâchant de cultiver et de mettre en œuvre la vertu contraire, je ne parvenais pas à surmonter ces

mouvements spontanés. J'étais forcée de me placer dans un état d'acceptation silencieuse et de passive soumission au bon vouloir de Dieu, dans l'attente qui Lui plût de me débarrasser de cet amour-propre. Cette tentative causa en moi une humiliation extrême dont il résulta un réel dégoût de moi-même. Je ne pouvais plus me supporter.

Cependant ce n'était pas encore la véritable humilité, où ne se mêle ni trouble ni découragement. L'humilité vraie ne décourage jamais ni ne trouble l'âme d'aucune façon. L'âme vraiment humble peut se sentir tourmentée, malade, infirme, privée de la grâce divine, etc., mais quelle que soit sa peine elle y trouve la paix et le repos. Elle conserve la tranquillité dans tout ce que Dieu lui envoie, pour l'intérieur comme pour l'extérieur ;

(I/Ch.46) En outre, j'éprouvais en moi un autre combat et qui m'était fort pénible. Il m'était devenu impossible d'écouter une instruction spirituelle sans qu'il me vînt une grande tristesse accompagnée d'une surabondance de larmes. Je ne parvenais pas à me faire une raison et aucune considération n'était capable de me calmer, tant était grande la passion et intense le désir qui me portaient aux choses spirituelles. Quand j'écoutais ces sortes d'instruction, mes désirs s'enflammaient ; mais en même temps je me sentais comme retenue et impuissante à réduire ces désirs en actes. Je crois que Dieu le permettait ainsi. Parfois je priais mon confesseur de ne rien me dire qui pût m'attirer à la perfection spirituelle, puisque je ne parvenais pas à mener à bien ces aspirations et qu'ainsi s'augmentaient simplement les souffrances et les tourments de mon âme. Malgré cette prière il continua néanmoins, me disant qu'il ne cesserait point et que si je ne parvenais pas à ce moment à saisir ses indications spirituelles et à les mettre en pratique, un jour viendrait où je les comprendrais et saurais les réduire en actes.

Il continua donc, faisant tomber avec plus d'abondances que jamais la parole de Dieu et les enseignements du Christ dans la terre aride et stérile de mon cœur. Non sans succès d'ailleurs ; car dans la suite la graine d'une si parfaite doctrine a produit dans mon âme une abondance de fruits.

(I/Ch.47) Les enseignements qu'il me proposait tendaient tous à ce seul point : faire place à la grâce divine en purifiant, en vidant l'homme intérieur, en le purgeant de tout esprit de vaine possession. Arracher de mon cœur toutes affections dérégées, toutes attaches, tout désir trop violent, toute recherche égoïste des biens spirituels. Modérer tous mouvements désordonnés, etc., vers les choses de la vie intérieure. J'étais en effet si pleine de désirs, d'aspirations : je voulais atteindre les plus hauts degrés de la perfection. Un état

moins relevé n'aurait pu me donner satisfaction et paix. C'est pourquoi mon confesseur m'a pris à pratiquer la mortification intérieure. Pour les mortifications extérieures, je ne trouvais plus guère à m'y exercer, car mes sens semblaient assez bien mortifiés quant aux passions et mouvements déréglés.

Mon confesseur m'enseigna donc la pratique de la pauvreté en esprit : comment il faut se priver volontiers de toutes faveurs spirituelles et divines et se contenter non pas du don, mais uniquement de Celui qui donne. Il m'enseigna de même à renoncer à tout ce qui n'est pas Dieu. Il me montra comment je devais me renoncer à moi-même, à tout amour-propre, à toute recherche personnelle ; et supprimer une fois pour toutes et totalement tout regard jeté sur mon propre moi. Ma volonté avait à se plier humblement et à se soumettre aux vouloirs divins, acceptant toutes ses dispositions quant à ma personne et à celle des autres. Apprenant à me connaître et me voyant indigne de recevoir la moindre grâce, je devais acquérir par cette connaissance une profonde humilité.

Il me montra ce qu'est le véritable amour de Dieu, un amour pur et droit, me poussant à servir Dieu pour lui-même, parce qu'il en est digne, - et non dans l'espoir de quelque récompense ou de quelque satisfaction personnelle.

Il me fallait, — disait-il —, réduire l'importance des créatures, les supprimer en quelque sorte en oubliant qu'elles existent ; se comporter comme s'il n'y avait pas d'autres créatures que moi. Mais aussi adhérer à Dieu l'adorer en esprit et en vérité par une foi pure et dépouillée en la présence de Dieu au secret de mon âme et dans toutes les créatures. Mépriser, enfin, les douceurs de la dévotion sensible ; mais et la force de l'amour qui pousse l'âme à demeurer fidèle à faire en toutes circonstances ce qui plaît le plus à Dieu.

Ayant ainsi vidé mon fond de toutes attaches déréglées, de toutes recherches impatientes de la nature, confesseur me dit qu'il me serait facile d'acquérir alors une constante paix intérieure dans la pureté du cœur et le silence de la sensibilité, me disposant ainsi au recueillement attentif à saisir le bon vouloir divin, etc. Ainsi devait se réaliser en moi un commerce intérieur ininterrompu avec Dieu, étant sans cesse occupé de lui seul par la foi et dans l'amour. À cela, — me disait mon confesseur —, se réduit l'esprit du Carmel, tout le contenu et toute la pratique de la vie carmélitaine. Tous les efforts de mon confesseur n'avaient tendu qu'à cela : imprimer dans notre esprit le véritable esprit du Carmel.

(I/Ch.48) Afin de me faire acquérir plus de constance et de facilité dans la pratique de cette doctrine, mon confesseur m'enseigna la sainte liberté de l'esprit. Grâce à celle-ci aucun découragement

résultant de causes externes ou internes, aucune variation de l'état de mon âme, aucun changement ne serait plus capable de m'attirer et de me faire redescendre dans la nature. Cette liberté de l'esprit doit nécessairement produire une indifférence à tous ceux qu'il plaît à Dieu de faire ou de ne pas faire en moi : indifférence à la possession comme à la privation, à la pauvreté spirituelle comme à la surabondance, au doux comme à l'amer, etc. Tout accueillir avec égalité d'âme comme venant de Dieu et partant, comme étant le plus utile.

Il me dit que par la simplicité d'esprit je devais tâcher de progresser tellement que j'en arriverais à ne plus même faire attention à mon état intérieur ni au travail qui s'opérerait en moi, ne sachant plus si la nature était ou non dans la souffrance. Hors Dieu, je ne devais m'arrêter à rien, ne m'appuyer à rien qu'à lui seul. Je devais m'efforcer sans cesse de surnager comme un certain oiseau, — me disait-il —, qui bâtit son nid sur les eaux et y demeure en sécurité soit que le flux le soulève ou que le reflux l'abaisse, sans s'inquiéter du mouvement des eaux [.....] Cette comparaison fut pour moi un trait de lumière. Elle me fit comprendre qu'il faut bâtir son nid en Dieu et sur sa volonté sainte. C'est là qu'on doit se tenir sans bouger, sans s'inquiéter du flux et du reflux de la grâce. Indifférent à tout ce qui est au-dessous, l'âme tâche de surnager sans cesse, par un mouvement intérieur d'amour. Toute créature et tout ce qui n'est pas Dieu, il faut le considérer comme une eau mouvante qui s'écoule et fuit et à laquelle il n'est pas possible de s'appuyer à demeure. Cette comparaison et quelques autres restèrent fixées dans ma mémoire pendant deux ans et j'en ai tiré grand profit.

(I/Ch.49) Pour mieux retenir les directives spirituelles de mon confesseur, je pris alors l'habitude de les transcrire presque mot pour mot chaque fois que j'avais été à confesse ou que j'avais pu converser avec lui. Après les seize mois qu'il avait été notre confesseur un cahier presque entier se trouvait rempli. Il s'y disait toutes sortes d'instructions touchant diverses matières, mais ayant quelque rapport avec la manière de faire oraison et de s'y perfectionner. [.....] Tout cela était exprimé à peu près dans les mêmes termes que dans les traités que ce révérend père a écrits plus tard. [.....] Il me demanda en effet de lui confier ces notes et lorsqu'il les eut revues, il me dit d'en faire une copie qu'il emporta.

Parce que les instructions doctrinales de mon confesseur étaient si profondes, si justes et si pures, je tenais sa vertu et sa dignité en très singulière estime. Le respect que j'avais pour lui était si grand que me trouvant en sa présence, c'est comme si je m'étais trouvée devant Dieu. C'est à peine si j'osais le regarder. Lorsqu'il m'arrivait de lever les yeux sur lui, quand il disait la messe ou pendant l'office divin,

cette seule vue m'élevait vers Dieu, m'incitait au bien ou à la vertu. Cependant il m'était venu un scrupule à cette occasion et je ne savais pas si je pouvais agir comme je le faisais. Ne s'y mêlait-il pas peut-être quelque sornois attrait sensible ? Je m'en ouvris donc à lui et comme je lui demandais quelle était en cette occurrence la conduite la plus parfaite, il me répondit que le plus sûr était de se mortifier.

J'avais fini par comprendre qu'en toutes circonstances et occasions il avait sans cesse à l'esprit et dans le cœur la mortification de l'homme intérieur et extérieur. Toutes ses directives tendaient à dégager l'âme d'elle-même et de tout le créé, à la séparer des créatures et d'elle-même pour la conduire toute et en toute pureté à Dieu seul. Et je compris alors le bienfait que j'avais reçu lorsque le bon Dieu m'avait fait trouver ce confesseur. J'avais l'impression que mon bonheur ne pouvait consister qu'à vivre sous sa conduite et son obéissance. La moindre parole, le moindre geste où je pouvais entrevoir une manifestation de sa volonté, je les considérais comme s'ils avaient été adressés par Dieu lui-même. Un jour sa révérence ayant remarqué ce comportement, il me demanda quelle raison m'avait poussé à m'attacher à lui ; et je lui répondis : « Père, il n'y a pas d'autre raison que la grande intégrité et pureté de votre façon de vivre ».

##### *5. Départ du père Michel de Saint-Augustin*

Le moment approchait où il plairait à notre seigneur que mon confesseur fût déplacé. J'en éprouvais quelque tristesse parce que je m'imaginai que je ne trouverais personne qui pu me conduire à la vie parfaite de la même manière que lui et selon le même esprit. Pour le surplus, je me trouvais encore plus ou moins dans un état d'aridité spirituelle et de peines intérieures ; et j'aurais eu besoin de son assistance qu'au temps des faveurs spirituelles. Le Malin me tentait aussi et me tourmentait de diverses façons. Mais mon confesseur me dit d'abandonner toute inquiétude à ce sujet et d'avoir confiance en Dieu. Il m'arriverait, — me disait-il —, une des trois choses suivantes : ou bien Dieu m'enverrait quelqu'un qui pourrait m'aider ; ou bien lui-même se chargerait de m'aider ; ou bien il me délivrerait de toutes les peines intérieures. Il arriva ce qu'il avait prévu, car, peu de jours après le départ de mon confesseur, notre seigneur fit cesser toutes les peines et les difficultés. L'obscurité et l'aridité prirent fin. D'un seul coup je passais de la nuit au grand jour : mon esprit était éclairé, ma mémoire ouverte et souple, ma volonté pleine d'ardeur. Je me rappelais et comprenais parfaitement toutes les instructions dont le Révérend Père m'avait si abondamment comblée. Mon âme commença de jouir d'une paix

profonde ; les exercices spirituels et l'oraison étaient doux et faciles. Les instructions de mon confesseur agissaient et produisaient leurs premiers fruits en moi. Je semblais voler plutôt que de marcher dans le chemin de la perfection. Il y avait en moi quelque chose de divin qui me poussait sans cesse vers mon bien-aimé et m'encourageait à surveiller attentivement mes façons d'être et de faire. Je me sentais infatigable autant qu'insatiable dans mes aspirations vers Dieu. Je ne pouvais trouver aucun repos tant que je n'aurais pas rejoint celui que mon âme désirait. Tous mes soins comme toutes les pensées avaient comme seul objet de lui plaire le mieux possible et de le servir le plus parfaitement.

(I/Ch.51) À partir de ce moment, l'oraison devint quelque peu surnaturelle. Le plus souvent elle se réduisait à un silence intérieur, un repos en Dieu par la foi nue et vivante en la présence de Dieu. Toutes les activités grossières et multiples des puissances internes avaient cédé et il ne restait plus qu'un regard simple de la foi, une douce et silencieuse inclination de l'amour orienté vers Lui.

Tous les actes de mon activité naturelle m'ennuyaient et me fatiguaient à l'extrême. Ils me semblaient sans utilité et ne servaient guère qu'à troubler le repos intérieur, à obscurcir la lumière qui était en moi, à faire sortir l'esprit de sa silencieuse simplicité pour le jeter, non sans dommage, dans le tourbillon du multiple.

Lorsque l'occasion se présentait de pratiquer quelques actes intérieurs de vertu je le faisais avec autant de calme et de simplicité qu'il m'était possible, afin de maintenir l'esprit dans son état de simplicité, bien dégagé de la sensibilité et des sens.

(49) Tout cela je le pratiquais pour lors dans la mesure où la grâce de Dieu me révélait les secrets de cette pureté et liberté de l'esprit. Pendant les premiers temps en effet, la lumière divine était encore relativement faible. C'était comme une aube qui commençait à poindre et dont la lumière devenait plus intense par degrés.

(I/Ch.51) Les derniers jours qui précédèrent le départ de mon confesseur, je me sentais poussée à lui demander de me diriger en restant toujours mon père spirituel. Je souhaitais surtout de me laisser conduire dans la même voie et selon le même esprit. Son premier mouvement fut de m'opposer un refus très net. Il craignait que le fait de s'occuper d'une personne habitant une autre ville puisse être d'un mauvais exemple pour d'autres. Ce n'était pas, croyait-il, une chose à conseiller et il pourrait lui devenir difficile d'accorder ou de refuser la même faveur à d'autres.

Mais comme il voyait bien que j'y tenais et que mon zèle était si grand pour suivre son esprit, il se sentit intérieurement porté à accepter cette charge. Il consentit donc et me permit de lui écrire une fois tous les quatre mois pour lui rendre compte de ce qui s'était

passé dans mon âme pendant ce temps. Il m'imposa cependant de le relater en peu de mots. Je devais décrire brièvement les changements qui auraient pu se manifester dans ma façon de prier et éventuellement, les grâces ou lumières que j'aurais reçues. Tout cela devait lui être soumis afin qu'il pût me faire connaître son avis à ce sujet et me donner son approbation. Il le fallait, me disait-il, pour éviter tout risque d'erreur et pour que je ne prenne pas l'habitude de me fier à mon propre jugement. Car ce Père m'avait toujours conduite par une voie de grande simplicité, de soumission et de renoncement aux lumières de ma propre intelligence.

Cet arrangement me donna satisfaction. Les trois ou quatre lettres par an que je recevais de lui m'instruisaient et me rassuraient quant au chemin spirituel où j'étais engagé. Je ne demandais pas davantage. Je m'évertuais alors à mettre en pratique ce que ses lettres m'indiquaient. Je travaillais à atteindre parfaitement la fin qui m'était proposée par sa Révérence, sans désirer quoi que ce fut d'autre. Cette assurance, cette paix, ce recueillement en son fond, cette simplicité à m'en tenir à l'exercice et à la doctrine qui m'était proposé me furent d'un grand secours et d'un réel profit. Grâce à cette attitude, j'ai pu faire des progrès sérieux en très peu de temps. Mon esprit se stabilisait assez bien. La sensibilité, l'attention et les affections de l'âme ne se fixaient guère sur des sujets divers et ne s'éparpillaient pas ici et là. Aussi me fut-il possible de poursuivre avec plus de vigueur et exclusivement l'Unique nécessaire. Quoique j'en eusse parfois fort envie, je renonçai à satisfaire ma curiosité par la lecture de toutes sortes de livres spirituels ; et je m'en trouvais fort bien.

En cette matière aussi je me mortifiais, refusant à la nature le plaisir et la satisfaction qu'elle aurait pu y puiser. Car la lumière intérieure qui m'éclairait semblait m'inviter à poursuivre en toutes circonstances la mort de la nature en lui retirant tout aliment et toute chose où elle aurait pu trouver un regain de force et de vitalité. Je n'étais pas parvenue à trouver la paix et le repos intérieurs avant d'avoir désavoué et abandonné tout cela par esprit de mortification. En cette matière de lectures je m'en tenais strictement à la règle et n'y consacrait que le temps fixé par la sainte obéissance. Pour le surplus, j'employais le temps de la lecture non pour y puiser quelque plaisir ou satisfaction et pour suivre mon attrait naturel, mais uniquement par obéissance et pour accomplir la seule volonté de Dieu. Je m'efforçais plutôt de nourrir mon esprit d'une façon plus intérieure par une fidèle adhésion à la volonté divine. Cette méthode ne semblait pure.

Mon âme reçut alors des grâces de plus en plus nombreuses et insignes dans l'oraison. La lumière divine croissait

considérablement et me permettait de mieux découvrir la présence de mon bien-aimé en moi et dans toutes les créatures. Je les voyais comme saturés de son être. Ah, qu'elle n'est pas la bonté de notre seigneur qui vient en aide à l'âme de bonne volonté lorsque celle-ci prend les choses au sérieux et se montre prête à sacrifier tout ce qu'elle possède ! Plaçant toute sa confiance en Dieu, l'âme est assurée qu'Il fera tout Lui-même et qu'Il voudra suppléer aux déficiences de la nature humaine, etc. Car il n'est pas possible que Dieu abandonne une âme qui ne se fie qu'à lui et se borne à faire ce qu'elle peut. Dieu saura bien prévoir les moyens, — n'importe lesquels —, qui viendront la soutenir comme il convient. J'en ai fait l'expérience pendant les premières années qui suivirent le déplacement de mon Père spirituel. Et pourtant, en matière de vie spirituelle, je n'étais qu'une débutante, me tenant à peine sur mes pieds, sans grande lumière et presque sans expérience.

(I/Ch.53) C'est ainsi que notre seigneur a utilisé un moyen très efficace pour me soutenir et me conduire dans le chemin de l'esprit. En effet partout où je me trouvais je croyais toujours voir mon père spirituel présent au côté de mon Dieu. Cette présence provoquait en moi un grand respect et une grande réserve en toutes circonstances. Elle me stimulait sans cesse à me tenir attentivement sur mes gardes. Mon père spirituel semblait en effet me réprimander quand je faisais ce que je ne devais pas ; et il semblait m'encourager à la vertu et à la mortification. Quand il m'arrivait d'être tentée ou en lutte avec moi-même ; quand occupée de quelque objet j'éprouvais des difficultés dans l'oraison ou dans les exercices spirituels ; quand ma nature me donnait du fil à retordre (car ma nature ne voulait pas toujours admettre qu'elle fut exclue de tout et soumise à toutes les privations), alors mon Père spirituel me semblait être là pour me montrer à surmonter discrètement toutes ces difficultés. Il m'indiquait la ligne de conduite à suivre en telle ou telle circonstance, dans telle ou telle difficulté intérieure.

Toutes les instructions qu'il m'avait données jadis paraissaient alors d'une façon si claire qu'elles semblaient m'être adressées à l'instant même. Bien plus : je comprenais, je saisisais leur sens profond beaucoup mieux qu'auparavant. Je dois à la vérité de dire que j'ai été souvent assistée de cette manière, encouragée et consolée autant et même plus que si mon père spirituel avait été physiquement présent. J'ai joui de cette faveur pendant environ sept ans, si j'ai bon souvenir ; jusqu'au temps où vraisemblablement je commençais à acquérir une certaine stabilité de l'âme et quelque expérience de la vie intérieure et de sa pratique.

Cette présence de mon père spirituel au côté de notre Seigneur me semble avoir été une certaine impression dans la mémoire et dans



l'intelligence. On pourrait l'appeler une image intellectuelle. Elle était très simple et presque entièrement spirituelle. Elle ne s'alourdissait jamais de mouvements naturels, n'entraînait ni multiplicité, ni affection sensible, ni sympathie humaine, comme il arrive souvent dans les débuts, surtout quand il s'agit d'une personne dont on reçoit beaucoup de secours et que l'on chérit de tout son cœur en Dieu. Non, mon bien-aimé n'a jamais laissé mon cœur et mes affections s'abaisser à ce point ni chercher ailleurs qu'en Lui seul quelque satisfaction ou quelque affection. Lorsque mon cœur trouvait quelque joie dans l'affection d'une créature, ce sentiment servait plutôt d'échelle pour monter jusqu'à mon bien-aimé. Jamais je ne m'y suis reposée ou accrochée. Tout ce que je découvrais dans ces sentiments était pour moi comme un coup d'éperon et me faisait voler vers Dieu dans un élan d'amour et de reconnaissance pour la bonté qu'il me témoignait en soutenant ma débilité par un si doux moyen.

Je commençai petit à petit à expérimenter la très haute pureté et l'insigne perfection où tendait la doctrine qui m'avait été donnée. Je me sentis alors si désireuse de posséder cet esprit que mon cœur en était tout ardent et s'enflammait de désir. C'est alors que j'entendis distinctement en moi ces mots : « *Si tu es fidèle, je t'élèverai au même esprit que ton père spirituel* ». Il me semble pouvoir croire en toute humilité que notre Seigneur a daigné réaliser cette promesse. Qu'il en soit béni éternellement, Lui qui a tout fait Lui-même, se contentant du rien que j'y ajoutais.

(I/Ch.54) Il me souvient encore de quelques autres grâces que mon bien-aimé m'a données tout gratuitement. Elles me furent d'un grand secours pour le progrès de mon âme et me permirent de faire un long trajet en peu de temps. Elles me donnaient par surcroît une certaine facilité pour progresser en me déchargeant du poids des attaches aux choses créées et au bien-être ou la commodité physique. La grâce divine me poussait fortement à chérir la sainte pauvreté et à la pratiquer de toutes façons, autant que le permettait ma condition. Tout ce qui sert à l'usage du corps devait être de médiocre qualité et réduit au minimum. Je recherchais les choses peu coûteuses et les plus grossières : tout juste ce qu'exigeait la nécessité et rien de plus. Tout objet utile ou commode dont cependant je pouvais me passer, je tâchais de me l'interdire ; et je ne cessais d'être troublée intérieurement tant que je ne m'en étais pas privée. Dans notre cellule je n'employais pas de prie-Dieu pour y placer mon crucifix, me contentant d'une planchette que j'avais fixée au moyen de deux clous et à laquelle de temps en temps je m'appuyais un peu au cours de l'oraison. Il me vint à l'esprit que je pourrais me passer même de cela. N'était-ce pas contraire à l'esprit

de pauvreté et de détachement du créé qui ne permet l'usage des choses que pour autant qu'il est nécessaire, aussi bien quand on est malade qu'en bonne santé ?

Il en était de même pour toutes les choses que j'utilisais pour le bien de mon corps. Je ressentais comme une aversion naturelle de tout le superflu, ou le précieux, ou l'agréable, tant pour le vêtement, pour le mobilier que pour la nourriture et la boisson. S'il m'arrivait à l'occasion de devoir user de ces choses, je montrais ouvertement que cela ne me plaisait pas et que j'eusse préféré des choses plus communes et plus mauvaises. Effectivement j'éprouvais plus de satisfaction à user de choses viles et pauvres parce qu'il me semblait qu'une âme qui aime Dieu ne doit aimer que ce qui sent la pauvreté et la sainte simplicité.

Cette stricte sévérité à n'user de rien qu'en cas de nécessité ne m'a jamais troublée intérieurement, car mon bien-aimé m'a toujours gratifiée d'une certaine résolution de l'esprit écartant toute angoisse et tout scrupule. Il me donnait en outre une lumière intérieure me permettant de distinguer avec aisance ce qui était nécessaire de ce qui ne l'était pas. En outre il rendait ma volonté souple et généreuse pour me permettre de pratiquer ce que cette lumière intérieure m'avait fait voir et comprendre. Chaque fois que je suivais les indications intérieures, je ressentais aussitôt un surcroît de grâce divine, une augmentation de paix et de repos dans l'âme, une plus douce inclination d'amour pour Dieu, etc. S'il en avait été autrement, la sévérité de mes mortifications eût certainement gêné la sainte liberté de l'esprit. C'est le propre de l'Esprit de Dieu quand Il travaille une âme et la pousse soit à la pénitence, au jeûne, à l'abstinence, aux veilles passées en prière ou à quelque autre chose, d'agir toujours en fixant une mesure. Il donne à cette âme un discernement et une direction qui la force à ne pas nuire irrémédiablement au corps, à ne pas l'abattre, afin qu'il reste en état de suivre l'esprit et de se tenir à son service.

Les motions de l'esprit de Dieu sont toujours accompagnées d'un silencieux apaisement de la sensibilité, d'une paix ou tranquillité de l'âme, d'une certaine assurance intérieure ou paisible certitude que ces sortes de motions ou inspirations viennent du bon esprit. Elles s'accompagnent aussi d'un humble abandon, d'une calme soumission à la volonté et au bon plaisir de Celui qui en est l'auteur. S'il en va autrement la chose devient suspecte et pourrait être l'œuvre du Malin ou de l'esprit propre. En un mot : là où agit l'Esprit de Dieu il y a liberté, humilité, soumission, amour et discrétion.

(I/Ch.55) Par la grâce de Dieu je me suis habituée à me montrer d'ordinaire assez dure pour moi-même. Je me gardais attentivement d'avoir trop de compassion et d'amour pour mon propre corps. Je

voulais l'habituer à se contenter de peu. Quand il se plaignait un peu d'une incommodité quelconque, — comme par exemple le froid —, je n'y prêtais guère attention. Quelque glaciale que fut la température je ne m'approchai du feu qu'une seule fois la semaine, quand je ne pouvais éviter de le faire. Les autres jours j'en restais éloignée, même quand je venais de passer quatre ou cinq heures à l'église et que, d'être resté à genoux si longtemps, j'avais les membres tout raidis et glacés. Si je me tenais à l'écart du foyer ce n'était pas uniquement par amour de la mortification. Je craignais d'y trouver en outre une occasion de distraction et de paroles inutiles ; et je voulais conserver à tout prix le recueillement intérieur de toutes les puissances. Je n'employais pas non plus de chaufferette si ce n'est lorsque j'avais à faire quelque travail à l'aiguille. En dehors de ce cas il me semblait que l'usage de la chaufferette n'était qu'une satisfaction accordée à la nature et contraire à l'esprit de pénitence. Il faut d'ailleurs que la nature prenne patience, en ceci comme en bien d'autres choses, et qu'elle obéisse à l'esprit, que cela lui plaise ou non. Et l'esprit au fond de moi se sentait attiré ou poussé par je ne sais quoi de divin qui le stimulait à n'accorder aucun répit à la nature, en rien, et à la faire mourir sans cesse pour l'amour de Dieu.

Je croyais avoir remarqué en outre que l'habitude de s'approcher du feu hors les cas de nécessité (comme je viens de le dire) provoque habituellement un amollissement du cœur : l'amour effectif, l'attention à Dieu et l'orientation vers Lui faiblissent en nous. Aussi me semblait-il préférable de sentir mon corps tout raidi et glacé que de voir l'amour pour mon bien-aimé s'attédir dans mon âme.

I/Ch.56) Plus tard lorsque mes forces physiques eurent diminué et que ma santé ne fut plus aussi bonne, au temps où je vins habiter en communauté avec un petit nombre d'autres sœurs, j'ai dû tempérer quelque peu la rigueur de ma conduite en cette matière. Je ne voulais pas que cette rigueur pût troubler les sœurs et les faire souffrir inutilement. Peut-être n'avaient-elles pas reçu les grâces suffisantes pour refuser à la nature toute espèce de soulagement. Et d'autre part il me semblait qu'à cette époque mon esprit n'était plus tellement poussé à mortifier le corps. Peut-être l'amour-propre était-il déjà mieux dominé par l'amour divin qui avait pris la première place dans mon âme. Cela donnait à l'âme une plus grande liberté et suffisamment de force pour pouvoir user du créé en Dieu et pour Lui.

Lorsque le corps ne se porte pas très bien ou qu'il est affaibli, notre seigneur permet à l'esprit de rendre un peu la main et d'accorder quelque commodité au corps : un peu de repos, un peu de nourriture pour refaire ses forces, etc. L'âme fait tout cela

purement en Dieu et pour Lui, avec une sainte liberté d'esprit. Intérieurement éclairé elle sait jusqu'où elle peut aller : autant et rien de plus. Elle vit dans un esprit de foi et d'amour et c'est dans cet esprit qu'elle fait ou omet tout ce qu'il faut. J'ai souvent remarqué ceci : dès qu'a pris fin l'état maladif et que le corps est un peu soulagé, l'esprit se sent de nouveau poussé par l'amour à se priver de toute commodité, de tout ce qui est dans la ligne de la nature et qui lui serait agréable. Il me semblait alors qu'il m'était dit : « *Tu dois porter dans ton corps la mort du Christ* ». Et je comprenais qu'il me fallait en quelque sorte crucifier tout mes sens, tous les membres de mon corps en les privant de tout ce qui leur plaisait. Je devais demeurer dans un continuel esprit de mortification et le renoncement à tout ce qui n'est pas Dieu.

Tant que durera ma vie ici-bas je crois qu'il ne me sera jamais permis de m'écarter de cet esprit de mortification ni croire que cela suffit et que la nature est bien morte à toute créature. La nature n'est jamais morte tout à fait. À la moindre occasion, quand on y pense le moins, elle peut revivre. Le bien-aimé aime que son épouse le suive dans les choses dures et pénibles à la nature et qu'elle embrasse la croix des souffrances en esprit d'amour. Elle expie ainsi ses fautes et celle des autres, comme il plaît à Dieu d'en disposer.

(I/Ch.57) Tandis que j'écrivais ces pages, j'ai eu la pensée que certains pourraient se scandaliser en les lisant et en m'entendant faire ma propre louange. Peut-être pourrait-on croire que tout cela a été dicté par l'orgueil ou que tout au moins il y paraît une insupportable estime de moi-même. C'est pourquoi je n'ai plus osé continuer. Mais il me fut dit intérieurement : « Poursuis ton travail en toute simplicité, je m'occupe du reste ». Aussi bien je me suis souvent étonnée de la façon dont j'obéissais en cette matière. Je sens qu'en ceci quelqu'un me vient en aide tout particulièrement. Mais je ne sais quel est celui qui m'aide : est-ce mon bien-aimé ou son aimable Mère ou son aimable Père Saint-Joseph où mon saint Ange ? Tout ce que j'écris m'est dicté au moment voulu, phrase par phrase, d'une manière étonnante. Mon cœur demeure dans la simplicité et le calme ; et les sujets se présentent à point nommé : « ceci et rien de plus ». [.....] Il me vient à la mémoire tout juste ce que la plume peut transcrire tant que le loisir me le permet [.....] Avant comme après je n'y pense pas. Quand je vais commencer d'écrire mon cœur en est totalement détaché et la plupart du temps je ne sais pas ce que je vais écrire<sup>189</sup>. Puis lorsque je prends la plume, tournant vers Dieu un regard d'amour, tout m'arrive à la mémoire

---

<sup>189</sup> Guyon.

petit à petit, - même ce qui y s'est passé il y a très longtemps et à quoi je n'avais plus pensé depuis des années.

Quand j'écris je me comporte d'une façon plus passive que actif. C'est comme si j'écoutais quelqu'un qui me dicte et m'inspire ; et quand bien même j'aurais écrit pendant plusieurs heures d'affilée, je ne ressens aucune fatigue. Au contraire de ce qui m'arrive dès que je suis forcé d'écrire sur d'autres sujets. Il me semble bien permis de croire que je ne me suis pas trompé lorsque j'ai cru que mon bien-aimé et ma bonne Mère promettaient de m'aider à accomplir cette tâche imposée par l'obéissance et de m'apporter doucement à la mémoire tout ce que je devrais écrire, sans que mon cœur en soit un seul instant distrait de son amour. Tout cela je l'ai éprouvé constamment. Qu'ils en soient tous loués et bénis à jamais ! J'ai compris une fois de plus ce que peut l'obéissance.

(I/Ch.58) J'ai dit déjà que l'esprit me permettait d'user d'un peu plus de tolérance pour le corps lorsque celui-ci était affaibli ou malade. Il faut bien comprendre qu'il ne s'agit ici que d'atteintes assez graves, lorsque je sentais vraiment que mon corps n'en pouvait plus. Quand il s'agissait de faiblesses ordinaires ou de légères maladies, — dont j'ai presque toujours été affligé depuis de longues années —, il ne m'était jamais permis d'y faire attention ; et j'ai été rarement sans ressentir quelque souffrance physique. Mais je sentais bien que je ne pouvais rien concéder à la nature quant au repos à la nourriture : je devais m'en tenir strictement à l'ordinaire. Il me faisait tout supporter à fond en esprit de pénitence et de mortification et par amour pour notre seigneur. Ces petites difficultés et ses peines je les surmontais courageusement sans écouter ce que pouvait me souffler mon imagination. Quand on commence à faire attention à ces malaises et à prendre son mal au sérieux l'esprit perd aussitôt de sa vigueur et nous nous replions sur notre pauvre moi.

\*

(I/Ch.59) Au temps voulu par notre seigneur il jugea bon de m'affliger de quelques soucis et de quelques souffrances extérieures. Je dois avouer cependant que, par sa grâce, j'ai senti très peu de peine. Ma conscience rendait témoignage de mon innocence et de mes bonnes intentions. En cette occurrence j'avais agi pour l'amour de Dieu, pour aider une âme qui craignait Dieu et pour la soustraire à certaines occasions de péché. Cette personne d'ailleurs s'était plainte à moi et m'avait demandé de la tirer de ce péril. J'avais compris que son âme était en danger et c'est pourquoi je jugeais bon et même nécessaire de prévenir sa mère. C'est aussi ce que j'ai fait, lui conseillant de reprendre sa fille chez elle dans sa maison. La mère suivit mon conseil. Mais notre seigneur permit que

le maître de la maison d'où cette fille avait été retirée sur mon conseil prit la chose extrêmement mal, se jugeant offensé et diffamé. Je n'étais coupable de rien puisque j'avais nettement spécifié que le danger ne venait absolument pas de lui. Sans doute notre seigneur permettait-il tout cela pour m'éprouver un peu et sans doute aussi, pour m'apprendre à ne me mêler de rien sans avoir d'abord pris conseil de mon confesseur. De cette façon seulement on est sûr d'agir par obéissance.

Cet homme offensé m'écrivit une lettre d'une inexprimable méchanceté. Outre les paroles blessantes et des reproches qu'elle contenait, cette lettre me menaçait d'un procès en diffamation. Cet homme voulait me citer devant un tribunal ecclésiastique pour que lui soit rendu l'honneur qu'à son avis je lui avais pris. Je n'oserais pas transcrire ici tout ce qu'il écrivait. Mais à l'intervention de mon confesseur et grâce aux bons renseignements qu'il voulut bien donner de moi, (illis.) put être calmé et la tempête s'apaisa.

Peu de temps après, mon bien-aimé me gratifia d'une autre croix. Une demoiselle dévote désireuse de laisser tous ses biens pour le culte de Dieu et de la Sainte Vierge, ainsi que pour le soulagement des indigents, voulut me faire sa légataire testamentaire et me charger d'exécuter ses pieuses intentions après sa mort. J'y consentis volontiers ; mais après sa mort, ses amis m'entraînèrent dans un vilain procès. Ils menacèrent de me ruiner par leurs procédures et de me laisser sans même une chaise où je pourrais m'asseoir. Leur intention était de me fatiguer par leurs menaces, par les ennuis et les affronts qu'ils me prodiguaient. Ils voulaient ainsi me pousser à renoncer à mon action. Ils savaient combien j'aimais le silence, la retraite, et ils me croyaient incapable de poursuivre une action en justice.

Cependant mon bien-aimé me donna le courage nécessaire. À mon avis, je le dois à l'intervention de cette bonne demoiselle défunte qui voulait que fussent exécutées ces pieuses dispositions. Les adversaires s'écrient c'est de plus en plus et je fus même averti qu'ils avaient formé le projet de me jeter à l'eau. Notre seigneur ne permit pas mon cœur fut troublé de quelques craintes ou que je fusse ému par cette menace. Pendant la prière je n'y pensais même pas et leur souvenir ne me causa jamais une seule distraction. Je ne fus jamais troublé à l'idée qu'il pouvait s'en suivre un vilain procès. D'ailleurs un juriste éminent m'avait affirmé que ma cause était bonne et que je ne pouvais perdre ce procès. En outre j'avais confié mes intérêts à un très honnête procureur qui traita toute cette affaire par pure charité et pour la gloire de Dieu, sans demander ni accepter aucun honoraire. Mais surtout : Dieu agit puissamment en cette affaire poursuivie à sa gloire. Il ne tarda pas à la mener à bonne fin par un

accord des parties. Et c'est ainsi que, par la spéciale intervention de Dieu et par un effet de sa bonté, j'ai pu me tirer de cette agitation sans préjudice pour la paix de mon âme et pour le recueillement de mon esprit.

(I/Ch.60) À l'époque où je résidais encore à Gand notre seigneur permit que j'eusse à porter une lourde croix à cause de l'estime exagérée de certaines personnes qui venaient de toutes parts vers moi et me considéraient un peu comme une demie-sainte ! Je n'y étais pour rien, me semble-t-il ; je ne faisais rien de spécial ni d'extraordinaire, car j'ai toujours été et suis encore ennemie des choses ou des attitudes qui vous singularisent. Je déteste tout ce qui peut donner l'apparence de sainteté ou d'insigne dévotion. L'affectation de la dévotion dans les expressions du visage ou dans les paroles, je l'ai toujours eue en horreur, car elle est sœur de l'hypocrisie. Mes façons d'agir, mes attitudes, mes expressions étaient simples et sans détour. J'avais Dieu devant les yeux, à qui je cherchais à plaire, et non pas aux hommes. Je crois bien que dans toutes les façons de faire je me montrais très réservée et mortifiée, très retirée des choses du monde. Cela, je ne pouvais pas le cacher, car notre seigneur m'avait bien fixée dans cette attitude. Mais ces choses ne suffirent pas à motiver l'estime exagérée que les gens me témoignaient. Bien d'autres que moi ont reçu des grâces pareilles. C'est pourquoi cette opinion du monde me pesait comme une lourde croix : je savais qu'il n'y avait rien de particulier en moi. Parfois j'avais l'idée que ces gens se moquaient de moi tout simplement ; et quand je remarquais qu'on me manifestait de l'estime, il me semblait que l'on voulait me faire injure.

D'aucuns me demandaient de leur promettre de les assister à l'heure de la mort, comme s'ils espéraient que ma présence leur obtiendrait quelque consolation et assistance de Dieu pour leur âme.

D'autres, — même des religieuses —, me prièrent plusieurs fois de les bénir et de les instruire de certaines choses ayant trait à leur vie intérieure et à leur conscience. Je n'ai jamais voulu faire cela (sauf une seule fois, il y a peu de temps, parce qu'il m'avait été commandé de le faire par obéissance). Je tâchais de fuir et d'éviter tout cela, comment fait d'un serpent.

Les enfants dans la rue, les mendiants à l'entrée de l'église criaient en voyant (était-ce nos cris ou bien le croyait-il vraiment ?) : « Voilà la Sainte ; faites place ; saluez-là ! » Parfois cela ne me faisait rien, quand je croyais qu'ils se moquaient de moi. Mais plus souvent ces choses me rendaient tellement triste que je ne pouvais m'empêcher de pleurer abondamment. J'avais l'impression de tromper tout le monde. Et puis, l'estime des gens me faisait souffrir.

Je disais à ma compagne, en pleurant amèrement : « Ne pourrais-je donc jamais vivre dans un endroit où on me méprisera ? »

\*

### *III. l'Ermitage » à Malines.*

Quand elle quitte Gand pour s'établir à Malines, Marie de Sainte Thérèse était simple tertiaire du Carmel. Elle ne trouva pas immédiatement à se fixer à l'« Ermitage », avec une petite communauté, après avoir fait des vœux de tertiaire régulière.

*Les faits relatés à cet endroit du récit biographique se sont produits effectivement dès les débuts du séjour à Malines (1657), pendant une période de préparation. Mais ils se sont poursuivis pendant 10 ou 11 ans (vers 1667) quand Marie de Sainte Thérèse était « recluse » à l'« Ermitage » et y rédigeait son autobiographie. Les textes qui suivent constituent donc en partie une anticipation chronologique. (Note du traducteur)*

#### *1. Les débuts*

(I/Ch.61) Il a plu au bon Dieu de combler ce désir, car peu de temps après, il fit pleuvoir sur moi tant de mépris, de calomnies et de mensonges que j'y fus comme submergée. Ceci a duré quelque dix ou onze ans. Notre seigneur s'est servi à cette fin de divers instruments ; mais l'épreuve fut pleine de consolation et elle a été d'un grand profit pour mon âme. Le seigneur m'a appris à m'en servir pour acquérir toutes sortes de vertus. Cela s'est passé quand je suis venu me fixer à Malines, tout au début (1657). Parce que Dieu le permettait, il s'est trouvé là quelques personnes inspirées du diable, qui ont aiguisé leur langue pour me nuire. Tant qu'elles pouvaient, elles crachaient des choses abominables pour souiller mon honneur et ma réputation. Aux yeux d'un grand nombre je devins bientôt un objet de mépris et de dérision, car ces personnes avaient une grande audience. Elles avaient la langue si bien pendue ! Dieu permit le triomphe de leur malice ou de leur aveuglement. Elles affirmaient avec tant d'assurance des choses qu'elle dépeignait d'ailleurs en couleurs si vives qu'on les croyait généralement sur parole.

Cependant je les ai vaincus, non en me disculpant, mais par une humble patience et en me taisant. Je leur laissais dire ce qui leur plaisait, et elles finirent par se lasser. Je laissais au seigneur le soin de me disculper après ma mort. Cela me permettait de passer ma vie dans le mépris et l'humiliation. Quand on me rapportait quelque infamie qui se racontait sur mon compte mon cœur se remplissait habituellement de joie et de satisfaction et je m'écriais : « Ma gloire n'est pas dans la bouche des hommes, mais dans celle de Dieu ».



Aujourd'hui je dirais plutôt « ma gloire est de me sentir entourée de honte, de mépris, d'opprobre ; de vivre dans une perpétuelle humiliation, pour être rendue conforme à mon bien-aimé Jésus torturé, méprisé, humilié, calomnié. »

(I/Ch.62) On disait de moi que la vie que je menais n'était pas honnête et pour le prouver, on inventait toutes sortes de choses manifestement fausses. Des personnes qui nous connaissaient et ne pouvaient ajouter foi à ces racontars venaient cependant de temps en temps chez nous pour mieux examiner la maison. Poussées par la curiosité elles fouillaient les plus petits coins et ne trouvant pas ce qu'on leur avait dit elles semblaient tout interdites. C'est pour la même raison, je crois, qu'un homme de qualité vint nous faire plusieurs visites à des heures insolites. Sans doute voulait-il voir si d'aventure il n'aurait pas rencontré quelqu'un chez nous. Parfois il arrivait très tôt le matin, vers 5 h 30, d'autrefois dans la soirée quand il faisait déjà presque nuit, d'autres fois encore dans le courant de la journée. Mais il n'y rencontra jamais que les personnes de la maison.

Un jour on nous avertit qu'un groupe de personnes était en route pour visiter la maison et pour nous séparer, sous prétexte que notre vie n'était pas honnête. On prétendait nous expulser de la ville parce que, disait-on, l'évêque de Gand déjà nous avait chassés de sa ville à cause de notre conduite honteuse. Tous mes voisins se trouvaient sur le pas de leur porte pour voir comment allait se dérouler cette scène. Quant à nous, rien de tout cela ne nous troublait. Notre conscience ne nous reprochait rien ; qu'avions-nous à craindre ? Aussi nous préparions-nous en silence à subir l'assaut sans trouble, prêtes à accepter les pires affronts par amour pour notre seigneur. Mais il ne vint personne et tout en resta là. Je ne sais comment ni par qui cette chose a été arrêtée.

Pendant toutes ces années, on a raconté beaucoup de choses sur mon compte, ce qui nous a rendues odieuses et méprisables aux yeux du monde. Il y avait de quoi nous faire craindre de tous. Ces calomnies venaient de quelques personnes qui nous avaient prises en aversion et que le diable instiguait et excitait contre nous. Voyant qu'il n'avait pas réussi à nous nuire dans la communauté même, le Malin avait choisi de nous tourmenter par des moyens venus de l'extérieur, et il inspirait toutes sortes de mensonges et d'accusations. Je passerai sous silence ce que furent ses mensonges et ces calomnies. Notre Père spirituel nous avait conseillé de saisir cette occasion pour pratiquer la vertu de la façon la plus parfaite ; de ne présenter aucune défense ni justification, mais de tout supporter en silence. Remettant toute l'affaire entre les mains de Dieu qui saura bien faire éclater la vérité en temps voulu, il nous restait en

attendant de prier pour ceux qui nous persécutaient et poursuivaient de leurs calomnies.

(I/Ch.63) Vers la fin de cette période dont je viens de parler, il y eut une personne qui m'avait été adressée par l'Obéissance et avec qui j'avais dû parler parfois à cœur ouvert. En réalité elle agissait sans franchise et jouait double jeu. Elle était moins attentive à tirer profit de mes paroles qu'à y chercher matière à me nuire, me faisant dire des choses que je ne voulais pas. Il y avait en elle un fonds de malice et de duplicité ; c'est pourquoi elle jugeait les autres à sa propre mesure. Elle m'avait posé bien des questions insidieuses, soumis des objections, espérant tirer quelque venin de mes réponses. Ma simplicité et ma droiture naturelle m'empêchèrent de la soupçonner le moins du monde et je traitais avec elle en parfaite bonne foi. Et pendant tout ce temps cette personne s'occupait à me noircir comme un corbeau, en ville, hors ville, auprès de religieux et de laïcs, voire chez les membres d'un autre Ordre monastique. Elle jouait sa partie avec un art si parfait qu'elle ne tarda pas à surpasser toutes les autres mauvaises langues. J'ai été littéralement encerclée ou inondée de honte, de mépris, d'humiliation, de dérision et de souffrance intérieure, jusqu'au jour où il plut à notre seigneur de me prêter main-forte pour surmonter tout cela et pour m'élever d'un élan par-dessus la nature et les créatures. En effet cette épreuve me fit faire un grand bond en Dieu : elle me détacha merveilleusement de tout ce dont je n'étais pas encore entièrement libéré.

Notre seigneur avait permis que cette personne me noircît aussi auprès de mon Père spirituel. Elle lui rapporta tant de choses vraisemblables, lui fournit matière à tant de soupçons et sut présenter ses affirmations d'une manière façon si vive, avec toutes les apparences de la vérité, qu'il y ajouta foi, tout au moins en grande partie. Il vint même me trouver pour me réprimander. Sa mine était grave et sévère. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Je me disculpai lui disant que rien n'était vrai de ce que cette personne lui avait dit ; que j'avais été accusée faussement ; que j'étais innocente et que je pouvais affirmer mon innocence en toute vérité ; etc. Malgré mes affirmations il semblait ne pas me croire. Ses réprimandes et son attitude dure, si différente de celle qui lui était habituelle, m'allèrent droit au cœur. Lourde était ma peine en voyant que mon seul ami me faisait défaut à son tour et se tournait contre moi. Ce qui m'était le plus pénible était de sentir qu'il ne me croyait plus. Cependant en sa présence je parvins à ne pas montrer que je souffrais. La partie supérieure de mon âme se maintenait fermement établie dans la pratique de la vertu et dominait les peines sensibles de la nature. J'apostrophais mon âme et la soutenait par des actes de vertu. Je lui suggérai qu'on ne doit pas s'appuyer sur les hommes.

Je disais : « Mon âme, prends ton vol ; ne demeure pas dans ces bas-fonds. Il est temps : Dieu a permis cette rencontre pour te ménager une sortie, pour te faire passer par-dessus les créatures est au-dessus de toi-même, en lui. Voici le moment de mourir à toi-même et à toutes choses qui sont au monde. Tiens-toi tranquille dans ta médiocrité et ton humiliation : aux yeux de Dieu tu ne seras pas amoindrie quoique les hommes te méprisent et te rejettent. Qu'importe cela ? Remercie Dieu de cette grâce insigne et ne la gaspille pas. Voici la matière et voici la possibilité : progresse en Dieu, merveilleusement ».

(I/Ch.64) Ayant donc repris courage avec vigueur je me suis jetée dans les bras de Dieu, lui abandonnant ma personne et toutes choses. Et depuis ce moment il m'est venu dans l'âme d'une telle force que je suis restée depuis lors comme un roc inébranlable au milieu des vagues de la mer. Je n'ai plus perdu la paix intérieure. Bien au contraire : lorsqu'une épreuve similaire arrive encore je ressens en mon fond une joie durable. J'ai compris que notre seigneur a permis toute cette peine, ces informations calomnieuses et les sévérités de mon Père spirituel pour mon plus grand bien et pour le progrès de mon esprit. Le lien ténu et subtil qui m'attachait encore à ce Père spirituel, à ma propre personne et à autre chose a été rompu. Avant d'avoir subi cette épreuve, je ne le savais même pas que ce lien existait : c'était si subtil et caché. La nature est extraordinairement secrète. Les mouvements d'amour-propre nous sont si cachés qu'il est difficile de les reconnaître, à moins que notre seigneur dans son incommensurable miséricorde ne suscite quelque occasion de répondre généreusement à sa bonté.

Ce lien subtil dont je venais d'être libéré consistait en ceci : qu'il me semblait jouir de quelque crédit et de quelque estime auprès de sa Révérence et, sournoisement, la nature y trouvait une nourriture.

(I/Ch.65) On disait aussi de moi que l'esprit qui m'animait n'était pas l'esprit du Christ, mais celui du démon : un esprit d'orgueil, de vaine gloire, de concupiscence, etc. Il est vrai que j'aurais pu être souillée de tous ces péchés, sans le savoir, car les autres voient bien mieux nos défauts que nous-mêmes. Aussi aurais-je dû remercier le bon Dieu d'avoir montré à autrui mes fautes cachées et mes mauvais penchants. Je pouvais de cette façon les connaître et m'en corriger. Mais quand bien même le monde entier serait venu me l'affirmer, je ne pouvais m'imaginer ni croire que l'esprit qui était en moi fut celui de Satan. Je portais au secret de mon âme le témoignage trop clair et trop certain que l'esprit de Jésus vivait en moi ; et ces deux esprits ne sont-ils pas radicalement opposés l'un à l'autre ? Pleine de joie et d'allégresse je dis donc à

mon âme : « Un autre Compagnon est en toi que celui que l'on prétend. Soit en paix et réjouis-toi de sa présence ».

Depuis que je me suis établie à Malines, le Seigneur m'a fait suivre des chemins tout différents de ceux où je marchais à Gand. Là ce n'était qu'estime, considération, affection, faveur de la part de ceux qui me connaissaient. J'avais peine à écarter tous ceux qui voulaient entrer en relation avec moi. Tout était bien : on admettait tout ce que je faisais, louant mes actes comme les omissions. Les filles de notre paroisse étaient édifiées par mon exemple et voulaient le suivre autant que possible. À Malines au contraire, et dès le début, tout ce que je faisais ou ne faisais pas été blâmé, condamné, méprisé. Grands et petits, connus ou inconnus, tous trouvaient à me critiquer. J'y reviendrai plus tard lorsque j'écrirai la relation de l'état de sécheresse, d'obscurité, de privation de grâces où j'ai été plongée durant quelques années. Ployant sous les humiliations et le mépris, j'étais comme immergée dans les souffrances externes et internes, jusque par-dessus la tête comme on dit. Mes yeux étaient de vraies fontaines de larmes, mon cœur était un puits de soupirs angoissés, de torturantes craintes.

(I/Ch.66) Tous ces chemins de peines et de souffrances quoiqu'il fussent hérissés de ronces, ont fini par me sembler doux et facile et j'y ai marché allègrement. Certes il en a coûté beaucoup à la nature avant d'être arrivé à cet état. (J'y reviendrai plus tard). Cette peine m'a assuré une route large et facile vers Dieu ; elles m'ont ouvert un accès permettant de progresser vers Lui en rejetant derrière moi toutes les choses créées. Elles m'ont valu de trouver Dieu, de le contempler dans la paix, de m'élever vers Lui. Grâce à ces épreuves, je suis devenue comme insensible à toutes choses, mon cœur étant immunisé contre les traits des hommes et ceux du démon. Elles m'ont conduit à la connaissance de mon néant et m'y ont fixée à demeure. Et dans cette connaissance et possession de mon rien j'ai trouvé tout bien.

Aussi les âmes sont-elles redevables d'une très grande reconnaissance quand Dieu leur fait la grâce d'être éprouvées par des peines extérieures et intérieures, des tribulations, persécutions, tentations, sécheresses et ténèbres, privation de biens spirituels ou matériels, calomnies, mépris, humiliations et souffrances de toutes sortes. Ces âmes prédestinées se trouvent ainsi purifiées merveilleusement, comme l'or par le feu. Elles deviennent des vases précieux où Dieu peut verser le baume insigne de ses dons et de son amour, pour sa joie et sa satisfaction.

Et plus difficiles sont les chemins, plus pénibles à la nature, plus durement rongé l'âme ce feu purificateur, meilleur aussi sera la purification. Que ces âmes ne recherchent ni soulagement ni

adoucissements naturels : qu'elles laissent le feu faire son œuvre, qu'elles ne tâchent pas de l'éteindre en demandant aux créatures quelque consolation sensible, sans proportion à Dieu. Que leur seul exercice soit de pâtre à fond leur souffrance ; et surtout, qu'elles s'estiment trop heureuses et choisies de Dieu lorsqu'Il leur permet de s'approcher de Lui par ce chemin. Car cette voie est la plus sûre, la plus parfaite et la plus courte. La voie la plus utile est celle où la nature meurt radicalement à tout le créé et à elle-même pour vivre uniquement par l'esprit en Dieu.

(I/Ch.67) Il m'a été dit souvent que j'avais un caractère trop renfermé et triste, que dans la conversation je manquais d'amabilité et de gentillesse. On me reprochait des manières trop réservées, ce qui empêchait les gens de trouver satisfaction à traiter avec moi. Et on me critiquait parce qu'on me jugeait incivil, grossière, incapable de me conformer aux usages du commerce avec les hommes. Mais tout cela, il m'était bien difficile d'y rien changer.

Intérieurement il m'était montré à suivre les illuminations de la grâce, conformément à ma vocation et à ma profession ; et cette lumière ne me permettait pas de faire ou d'omettre certaines choses pour les yeux du monde et pour lui plaire. [...] Sans me soucier d'aucune autre considération, il ne fallait suivre et pratiquer à fond ce que la lumière intérieure me présentait comme étant le plus agréable à Dieu et par conséquent le plus parfait. Ce qu'on en pourrait dire ou croire ou juger, je le laissais à la grâce de Dieu. Cette conduite m'a coûté souvent de pénibles efforts et une mortification incessante, car je devais sans cesse obéir à cette lumière intérieure qui m'invitait à me séparer de tous, à renoncer à tout ce qui est humain et naturel. Cela me forçait souvent à paraître incivil ou grossière à ceux qui vivaient selon la nature. D'aucuns étaient d'avis que je me rendais odieuse et que, puisqu'il faut vivre en société, il convient de se plier aux usages. Ils disaient encore que l'amitié pouvait être bonne et que je n'accordais pas assez à la raison naturelle, etc.

Il y a peu de jours encore je fus ennuyée à ce propos parce que je m'étais abstenue de visiter ou de faire visiter en mon nom une personne que nous connaissions et qui était malade. Elle n'était d'ailleurs pas si malade qu'elle dût garder le lit. D'autre part, j'avais refusé de recevoir une autre personne qui venait parfois jusque deux fois la semaine uniquement pour causer de choses, bonnes ou indifférentes, par pur délassement et pour entretenir une amitié simplement naturelle. À l'une comme à l'autre de ces visites il ne pouvait y avoir aucun avantage d'ordre spirituel.

Voyant qu'il y avait là une grande perte de temps, un danger de troubler la paix du cœur et un empêchement de s'entretenir sans

cesse avec Dieu selon ma profession, mon âme se sentit fortement poussée à me dispenser de ces obligations, dût-il en résulter quelque peine ou souffrance pour ces personnes et peut-être, la perte de leur amitié. (Elles nous rendaient parfois certains services d'amitié ; mais je sentais qu'il ne m'était pas permis de m'arrêter à cette considération).

(I/Ch.68) Je proposais cette difficulté à l'une de nos sœurs, chargé de m'assister en ces matières. Mais comme elle ne savait pas bien ce que c'est que de mortifier la raison naturelle et les considérations humaines, elle ne partagea pas ma façon de voir en ces deux occasions. Elle me présenta plusieurs arguments que j'aurais pu facilement réfuter par de bonnes raisons naturelles, mais mieux encore par des raisons d'ordre spirituel. Il n'empêche qu'à cette occasion j'eus à subir un certain combat intérieur. Ma nature me montrait que, par ma conduite, je m'attirais la disgrâce, l'inimitié, le mépris des autres. Pourquoi, — m'objectais-je —, ne pas me montrer plus conciliante, plus sociable ? D'autres âmes qui cherchent Dieu ne le font-elles pas ? Et je me plaignais à mon bien-aimé qu'il m'eût gratifié d'un caractère si sombre et si étrange, me rendant désagréable au prochain, surtout aux étrangers à la maison. Car pour celles qui habitent avec moi et généralement pour ceux qu'un véritable amour de Dieu unit à moi je n'éprouve aucune difficulté à me montrer aimable et affectueuse. Dans mon commerce avec eux, mon naturel revêche ne paraît guère. C'est que l'attrait divin qui nous unit fait s'épanouir le cœur et crée tout naturellement une bonne amitié. Tout alors va de soi, sans idée préconçue et sans effort.

Mais en dehors de cela toute compagnie, toute conversation me sont odieuses : j'ai peine à m'y joindre et elles ne me laissent que tristesse. Il en résulte une certaine façon d'être désagréable et sombre, comme il arrive lorsqu'on agit à contrecœur et par contrainte. Car mon esprit ne veut pas se plier à cette contrainte. Il ne le veut ni le peut, car il se sent attiré par l'esprit divin au désert de son propre fonds pour y goûter l'aimable présence et communauté divine, libre et séparée de toutes choses créées. Pour goûter cette présence au secret de l'âme il est requis une très grande purification intérieure et celle-ci ne peut s'atteindre ni se conserver si l'on continue d'entretenir quelque commerce avec les hommes ou d'avoir des préoccupations humaines ; — surtout lorsque ce commerce et ces préoccupations ne sont pas toujours orientés vers Dieu.

Dans ces occasions je sens très nettement que Dieu arrête l'influx de sa grâce et me retire sa présence. Il semble s'enfuir de moi ou se cacher tant que durent ces conversations ou visites. Il semble même

alors m'enlever tous mes biens spirituels et je me sens toute différente de ce que j'étais. Je suis comme une autre personne, jusqu'au moment où je me retire dans ma chambre et me retrouve en parfaite solitude, isolée de tout ce qui est du monde. Alors mon bien-aimé vient à ma rencontre et remplit mon âme de tous biens, de toutes ses bénédictions divines. Il veut, sans aucun doute, m'attirer à Lui seul, renouveler et confirmer l'appel à la vie érémitique. Il veut que j'apprenne à connaître ainsi ce qui Lui plaît et Lui déplaît.

(I/Ch.69) Je vais reprendre ce que j'ai commencé de relater concernant le combat intérieur que j'avais ressenti à l'occasion de ces visites que je ne pouvais tolérer.

Je sentais intérieurement que l'esprit s'opposait à la nature et celle-ci à l'esprit. Sans doute notre seigneur savait-il que l'esprit aurait été trop faible et je fus comme enveloppée d'une lumière ou clarté divine, comme si j'avais été placée au centre d'un soleil. Et dans cette lumière quelqu'un parlait et m'instruisait de la part de mon bien-aimé. Je ne voyais pas celui qui parlait ni ne savais qui il était. Le lendemain seulement, tandis que je réfléchissais à ce qui m'était arrivé et me demandait qui pouvait m'avoir instruite d'une façon si claire et si douce illuminant mon intelligence et fortifiant mon âme, j'ai cru comprendre, étant en oraison, que celui qui avait parlé était mon bon père Saint-Joseph. [Non !]

Il m'avait dit qu'une âme qui abandonne à Dieu tout ce qu'il veut qu'elle abandonne n'est jamais abandonnée de Lui. Jamais, m'avait-il dit, pour rien au monde ni par crainte de l'opinion ou du jugement de qui que ce soit je ne pouvais me dispenser de suivre et de vivre en perfection la vie à laquelle j'avais été appelé : la vraie vie solitaire des ermites.

Il m'avait fait comprendre que la vraie vie érémitique était une mort au monde et aux créatures ; que les œuvres extérieures de miséricorde envers le prochain ne devaient pas être pratiquées par ceux qui mènent cette vie, si ce n'est exceptionnellement, sur un ordre spécial du bon Dieu. Il arrive en effet que Dieu leur commande telle ou telle œuvre pour le bien de quelque âme déterminée. Il faut alors s'adonner à cette œuvre pour un temps très court afin de tâcher de sauver cette âme que Dieu a confiée à leurs soins et de la conduire à la béatitude par leur travail, mais davantage encore par leurs prières.

Mais pour entreprendre une telle œuvre il faut une lumière exceptionnelle qui permet de discerner quand Dieu nous la commande et en faveur de qui. Car souvent, — pour ne pas dire presque toujours —, il ne s'agit que d'une tentation destinée à

troubler notre solitude et introduire la multiplicité et la dispersion dans la simplicité de notre retraite.

## *2. La solitude*

(I/Ch.70) Saint-Joseph m'a fait comprendre aussi et de façon très claire la différence qui existe entre les âmes appelées qui font profession de mener la vraie vie érémitique solitaire et retirée du monde, et celles dont la vocation est de pratiquer la vie active ou la vie mixte.

Ce qui pour celles-ci est vertu, mérite, chose agréable à Dieu, devient défaut ou imperfection pour les vrais solitaires. C'est pourquoi les âmes appelées à la vie érémitique ont à subir les critiques de ceux qui ne connaissent pas la voie par où Dieu conduit ces âmes. Ils ne sauraient comprendre quelle inexprimable pureté et quel détachement d'esprit sont exigés de ces âmes solitaires ; comment il est requis d'elles une mort totale à la nature. On les condamne disant qu'elles sont personnes sans amour, n'ayant aucun égard pour leur prochain. On leur reproche de manquer de discrétion, d'être bizarre et égoïste, en un mot étrange, ne servant à rien et préoccupées seulement de leur propre repos.

Pour la plupart des gens l'excellence et la fécondité de cette vie toute divine reste chose inconnue. C'est que, dans cette sorte de vie les vertus essentielles, l'esprit et les grâces qu'il a reçues sont extrêmement intérieures et ne se manifeste à l'extérieur par aucune apparence brillante. Dieu connaît ces âmes, mais le monde les ignore. Tous leurs soins d'ailleurs se réduisent à demeurer ignorer des hommes afin que le trésor qu'elles portent ne leur soit ravi.

(I/Ch.71), Mais si ces âmes nobles et cachées ne sont pas connues ni appréciées à leur juste valeur, si on les juge parfaitement inutiles, elles sont cependant les colonnes de la communauté chrétienne. Dans leurs cellules solitaires, elles produisent plus de fruits pour la Sainte Église, par l'indicible pureté et par la puissance de leur ardente oraison, que ceux qui s'adonnent à de nombreuses œuvres extérieures au service de l'Église. Ceux-ci ne possèdent pas généralement une aussi parfaite purification intérieure ni un amour aussi désintéressé ; et par conséquent, leur union à Jésus est aussi moins parfaite.

Les âmes solitaires sont les meilleurs intermédiaires entre Dieu et les hommes. La prière évite à l'humanité bien des maux, bien des châtiments dont Dieu menace le monde. Grâce à leur prière, beaucoup d'âmes se convertissent à une vie meilleure. Elles obtiennent des grâces pour les autres dans la mesure où elles sont agréables à Dieu. Les vivants et les morts expérimentent la puissance de leur amour et de leur zèle. Souvent, ici-bas, les



hommes ne savent pas d'où leur est venu tel secours, par quelle intercession tel malheur leur a été évité, comment la grâce de Dieu a été augmentée dans leur âme et les a poussés au bien. Eh bien, ce sont ces bonnes âmes solitaires qui ont intercédé pour eux auprès de leur bien-aimé, par pure charité chrétienne.

Ces âmes sont en vérité des Mères ou des Pères qui souhaitent engendrer tous les hommes au Christ pour leur salut. Et réellement elles engendrent une foule d'âmes par l'ardeur de leur amour et par les amoureux gémissements qu'elles adressent au bien-aimé dont elles sont si rapprochées et qui les traitent avec une si intime familiarité. Comment prétendre que ces âmes sont inutiles et stériles et sans amour pour le prochain ? Si la fécondité de leur amour ne paraît pas à l'extérieur elle existe néanmoins et plus qu'on ne saurait croire. Tout ceci je puis l'affirmer parce que j'en ai fait l'expérience, – pour autant toutefois qu'il m'est permis de croire à mes propres perceptions.

Tous les trésors que les âmes solitaires ont acquis, la vertu, les grâces, les biens spirituels, elles les tiennent cachés sous les cendres d'une humilité profonde, d'une sainte et silencieuse solitude. C'est ce dont elles font profession et qui leur permet de progresser en toute sécurité.

(I/Ch.72) Cet esprit de solitude conduit mon âme avec discrétion et discernement. C'est ainsi qu'il me laisse toute liberté de me montrer sociable et un peu moins silencieuse et retirée avec mes consœurs, tout au moins lorsque les circonstances semblent le demander. Au contraire dans toutes les autres occasions mon bien-aimé veut m'avoir toute à lui. Il veut que je fasse place à sa grâce et suive entièrement ses divines motions. Il se montre extrêmement jaloux et ne tolère pas que je passe mon temps à quelque autre chose ou que je m'occupe de ce qui n'est pas Lui seul. Pour vivre en perfection la vie des ermites, il faut demeurer orienté vers lui de toute son âme et de tout son cœur.

Et cependant notre seigneur permet certes quelques adoucissements en temps voulu pour nos petites sœurs. Par exemple, si je remarque que l'une d'elles ressent quelque difficulté intérieure, si je la vois d'humeur chagrine ou mal disposé de corps ou d'esprit, quand bien même j'éprouverais en ce moment un fort attrait au silence et à la solitude, l'amour m'enjoint de l'appeler chez moi et de la reconforter par quelques bonnes paroles. [Note = + elle écrit pour les autres] Ou bien je leur permets de prendre ensemble quelque délassement. L'esprit se plie avec souplesse à ces choses et m'accorde de leur témoigner un peu plus d'amitié et de tendresse, de m'entretenir aimablement avec elles et même de leur dire l'une ou l'autre chose qui puisse les amuser et les récréer. Ces

modérations de rigueur sont nécessaires pour remonter un peu l'âme et le corps et les rendre plus aptes à l'oraison.

(I/Ch.73) Que votre Révérence me pardonne : je m'aperçois qu'une fois de plus je viens de faire une digression et que j'ai perdu de vue mon propos. Ce que mon bon père Saint-Joseph m'a donc fait comprendre c'est qu'il ne m'est pas permis d'accorder aux bienfaits reçus, à l'amitié des hommes une importance telle qu'ils me feraient de quelque façon transgresser notre Règle ou les Constitutions. Le commerce avec le monde ne doit non plus devenir tel qu'il pourrait nuire à la pureté et simplicité de l'esprit, qui appartient tout à Dieu. Saint-Joseph semble me montrer que nul bienfait des hommes n'est comparable à ceux du bon Dieu, lesquels sont insondables et inexprimables. Mon bon Père semblait me dire : « Voilà tout ce que Dieu t'a donné. Ne te sens-tu pas obligée de te conformer à fond à son bon plaisir et à fermer ton cœur et tes sens à tout ce qui est du monde ? »

Il m'était proposé en même temps l'exemple d'une reine : quelle insupportable indignité, quelle indifférence, quelle grossièreté ne manifesterait-elle pas si, aimablement invité par le roi et tandis qu'il l'attend pour lui réserver un amoureux accueil, s'attarderait à causer avec les domestiques et gens de l'office ? Ce roi n'aurait-il pas raison de s'indigner, de repousser cette reine et de lui retirer son amour ? Il en va de même pour moi lorsque je m'attarde à m'entretenir avec des créatures quand il ne plaît pas à mon bien-aimé ou sans son ordre.

(I/Ch.74) Mon bien-aimé m'a dit, pour me consoler et me reconforter, que mon naturel lui plaisait et que je ne devais pas en désirer d'autre. Il m'a fait comprendre que mon caractère naturel était fort utile pour suivre ma vocation à la vie solitaire. Mon âme alors comme soulevée par une main puissante au-dessus de la nature, au-dessus des impressions et états mouvants des puissances inférieures, au-dessus de tout ce qui pourrait la troubler ou tourmenter, soit par le fait des hommes soit par celui du Malin qui dresse la nature corrompue contre l'esprit –, mon âme s'est trouvée tout soudain placée comme dans une région céleste où ne souffle aucun vent.

Mon bien-aimé m'a fait aussi comprendre que je dois être tout entier à lui seul et pour toujours, qu'il veut posséder mon âme en totalité. Ce jour-là et plusieurs jours de suite Il a rempli mon âme de joies si célestes, de délices si divines qu'il ne m'était pas possible de les décrire. Je me sentais contrainte de m'écrier : « O Dieu jaloux ! O feu qui dévore ! À combien juste titre ainsi nommé ! Combien jaloux Vous montrez-vous à l'âme que Vous voulez vôtre entièrement et exclusivement, et comme le feu d'amour que Vous allumez en elle

sait consumer tout ce qui n'est pas exclusivement pour Vous, vers Vous et en Vous. Vous ne tolérez rien, non, pas même les choses les plus anodines ! »

Souvent je me suis sentie comme remplie d'un feu, je ne sais comment, et maîtrisée par une force divine, et poussée à satisfaire tous les désirs de Dieu. Intérieurement il m'était montré avec évidence que je devais m'unir à lui par un constant amour, par un dépouillement radical de tout le créé. L'attrait que je subis et si puissant que je serai prête, ce me semble, à passer par le feu et l'épée pour atteindre ce bien que Dieu présente à mon âme avec tant de bonté. Comment alors ne pas mépriser quelques critiques des hommes ? Comment m'empêcheraient-elles de suivre la route par où Dieu me conduit ? Plaire à Dieu, que faut-il d'autre ? Tout le reste n'est rien.

### 3. Suite du récit biographique

*(Note du traducteur. Les textes que Marie de Sainte Thérèse place au début de son séjour à Malines furent écrits par elle quelque dix ans plus tard. Ils sont en quelque sorte le résumé d'une assez longue évolution intérieure dont il est évident que Marie de Sainte Thérèse a rendu compte à son père spirituel par des billets et des lettres. Ceux-ci furent classés par le Père Michel de Saint-Augustin et réunis dans la deuxième partie de son édition. Il traite de la mortification extérieure et intérieure, de la conformité à la volonté divine. Ils ont trait en outre à l'appel puissant à la vie érémitique. La traduction de ces billets qui donnent le détail du résumé biographique qui précède a été publiée déjà par « La vie spirituelle » et par « Les études Carmélitaines ».)*

(I/Ch.75), Mais revenons maintenant au récit de ma vie.

Il me faut dire encore qu'étant sorti depuis quatre ans (du couvent des chanoinesses à Gand) j'ai renouvelé une fois encore ma profession de tertiaires de Notre-Dame du mont Carmel, entre les mains du révérend père Gabriel qui était prieur à Gand à cette époque. J'avais été poussée à le faire d'abord à cause d'un sentiment de spéciale dévotion, mais aussi parce que vers cette époque j'étais mieux instruite des obligations et des engagements d'humble obéissance des sœurs tertiaires régulières vis-à-vis de leurs supérieurs. Jusqu'à ce jour je m'étais imaginé appartenir à l'Ordre ; mais mon cœur n'était pas uni à l'Ordre par le lien de l'amour. C'est pourquoi notre seigneur fit en sorte qu'un nouveau confesseur plus occupait de ma direction. Il m'a pris fort bien en quoi consiste l'esprit de notre Ordre et comment on les doit vivre si l'on veut être carmélites et vraie fille de notre aimable Dame.

Plus tard, quand j'habitais encore à Gand, étant allé à Malines pour trouver auprès de mon Père spirituel un peu de nourriture spirituelle et les instructions quant à la conduite intérieure, sa Révérence me demanda après quelques jours si je ne me sentais pas poussée intérieurement à lui faire une demande. Je lui dis que non ; il renouvela cette même question trois jours en suivant sans expliquer toutefois ce qu'il voulait dire et ce qu'il attendait de moi. Chaque fois je lui répondais négativement. La troisième fois cependant je lui dis que je me sentais inclinée à me priver désormais de viande, et comme je lui demandais si c'était cela qu'il attendait de moi il me répondit que c'était cela en effet. Mais néanmoins sa Révérence ne voulut pas me donner cette permission ; à moins, me dit-il, que notre seigneur ne manifeste par un signe certain que tel était son bon plaisir.

Revenu à Gand, je me préparais à manger de la viande comme à l'accoutumée, mais cela me fut impossible. Je m'affaiblis et devins malade. J'éprouvais un réel dégoût de la viande, car cette nourriture me causait de pénibles dérangements d'estomac. Avant ce jour je n'avais jamais ressenti pareille chose. Ma compagne qui n'avait jamais remarqué ce dégoût auparavant crut qu'il s'agissait d'un manque d'appétit, sans doute parce que la nourriture ne me plaisait pas. Aussi s'évertua-t-elle de préparer la viande de diverses façons. Mais le résultat était toujours le même. Au contraire les jours où nous dînions de légumes cuits je me sentais en parfaite santé, alerte et bien disposée, comme si j'avais été une autre personne que la veille. Ma compagne et sa mère furent contraintes d'avouer que notre seigneur désirait que je m'abstienne de viande. Il faut ajouter que j'éprouvais presque la même aversion et les mêmes malaises à manger du poisson.

J'écrivis donc à mon Père spirituel pour relater ce qui s'était passé et pour lui demander l'autorisation de me priver désormais de viande et poisson. Il refusa me disant d'essayer encore, pour éprouver la réalité du signe divin. Je m'efforçais pendant environ six semaines encore, faisant tous les efforts possibles pour surmonter mon aversion et supprimer les malaises. Cependant lorsque sa Révérence eut reçu les témoignages de ma compagne et sa mère je reçus l'autorisation et je pus, par obéissance, me priver de viande et de poisson. Je m'en suis tenue à ce régime, si j'ai bon souvenir, pendant six ou sept ans. Pendant tout ce temps je me suis fort bien portée, tandis qu'avant cela j'étais souvent malade.

(I/Ch.76) Lorsque j'eus pratiqué cette abstinence de viande et poisson pendant quelque deux ans, mon âme se sentit profondément désireuse d'une vie plus retirée, solitaire et cachée, une vie vraiment pauvre à la façon des solitaires et des ermites. La

solitude et le silence n'étaient jamais assez complets à mon gré. C'est en eux que je trouvais toute paix et toute satisfaction.

Vers cette époque j'eus la visite d'une personne pieuse dont le grand désir était de servir Dieu en perfection dans la solitude. Nous nous ouvrimmes l'une à l'autre. Nos désirs, nos aspirations intérieures concordaient parfaitement. Toutes deux nous désirions mener ensemble un genre de vie où il serait possible d'observer sans atténuation la règle primitive de Notre-Dame du mont Carmel. Cette observance différait d'une certaine façon de celle des Carmélites déchaussées et se rapprochait davantage de celle que suivirent les saintes Euphrasie et Euphrosine.

Cette observance à laquelle nous aspirions consistait en une retraite plus absolue, sans parler ni visite. Quant à l'ordinaire : jamais viande ni poisson, même en cas de maladie ; jamais de vin ; pas de fruits : pommes, poires, cerise, noix, raisins, etc. ; ni sucre ni épices dans la préparation des mets, hors le cas de maladie ; rarement des œufs. Se nourrir essentiellement de légumes de notre jardin. Vivre en perpétuel silence dans la solitude de notre cellule avec deux fois une heure de colloque par semaine. (Cette récréation étant d'ailleurs supprimée pendant l'Avant et le Carême).

Tout cela nous paraissait encore fort peu de choses au gré du zèle qui enflammait pareillement mon cœur et le sien. Nous ne pouvions imaginer observance plus stricte et sévère que notre cœur n'en désirât de plus rigoureuses encore. Nous avons donc fait part de nos désirs à mon Père spirituel qui ne rebuta pas en principe notre projet surtout en ce qui me concernait personnellement. Quant à cette autre dame pieuse, bien des indices semblaient montrer que Dieu l'appelait aussi à ce genre de vie. Je ne parlerai pas ici de ces indices, quitte à y revenir une autre fois.

(I/Ch.77) Si mes souvenirs sont exacts, il m'est arrivé plusieurs fois, après la communion et tandis que j'étais intimement recueillie, de voir que certaines bonnes âmes se joindraient à moi pour pratiquer cette rigoureuse manière de vivre et qu'elles formeraient avec moi comme une association spirituelle. Une fois je vis que Jésus prenait grande satisfaction en ses âmes ; qu'elles étaient comme des temples ou des demeures où il se reposait. Mais il se plaisait particulièrement en l'une d'elles qui se trouvait à la tête des autres. Celle-ci, Il la prenait familièrement par la main et semblait l'amener en divers endroits où elle était chargée de Le représenter et de prendre sa place.

Après avoir éprouvé ces choses je demeurais si tranquille et reconfortée que j'eusse volontiers accepté de mourir. J'étais prêt à tout et ne semblait craindre aucune souffrance qui aurait pu m'être imposée.

Pourtant il ne me souvient pas de m'être jamais fortement appuyée sur ces sortes de communications. Je ne me demandais pas si tout cela était purement d'ordre surnaturel. À cette époque je n'avais pas grande expérience pour discerner les activités que Dieu opère dans l'esprit qui lui, subit passivement. Dans la suite il m'est toujours resté quelque arrière-pensée à ce sujet et me suis demandée si l'intelligence naturelle n'avait pas ici joué quelque rôle. En effet cet esprit suscitait en moi en ces occasions et qui me représentait dans le futur une communauté complète autour de moi, n'a pas continué d'agir sous cette forme dans la suite. Plus tard j'ai désirée pouvoir réunir quelques âmes seulement qui, sans former une véritable communauté régulière, en auraient été plutôt l'esquisse et la préparation.

Il me semble cependant que dans la suite et pendant l'oraison, il me fut souvent demandé de me présenter spontanément pour gagner des âmes à Dieu ; et il est vrai aussi que je me suis souvent sentie enflammée de zèle à cette fin. Mais notre seigneur semblait se contenter de cette bonne disposition sans montrer de quelque façon qu'Il voulait donner à notre zèle l'occasion de s'extérioriser dans une œuvre.

(I/Ch.78) Au début, lorsque le seigneur semblait m'attirer à ce nouveau genre de vie, j'eus la visite d'un grand serviteur de Dieu. Il était venu tout spontanément ou peut-être sous la motion du Saint-Esprit. Avant ce jour je n'avais jamais rien entendu de lui. Lui-même ignorait tout de mes projets et du travail que Dieu opérait pour lors dans mon âme. Il était venu simplement pour me dire de prendre garde et de bien veiller à coopérer à la grâce divine. Il me faudrait être bien attentive à la grâce, me disait-il, d'autant plus qu'il discernait en moi des dispositions et conditions que Dieu pourrait utiliser pour réaliser de grandes choses à sa gloire. « Je ne vous dis pas cela, — poursuivit-il —, pour vous inciter à une vaine gloire, mais afin que vous ne négligiez pas les dons de Dieu ». Ces paroles me parurent étranges, car j'avais le sentiment très vif de ma petitesse, de mon insignifiance et de l'absolue inutilité de ma personne.

Cependant mon bien-aimé ne cessait plus d'enflammer mon cœur et de l'attirer à pratiquer cette vie rigoureuse dont j'ai parlé. Mais mon Père spirituel qui était très humble ne voulait pas prendre la responsabilité d'une décision. Il trouva bon que je m'adresse à quelques autres spirituels expérimentés. Je devais leur ouvrir mon cœur, leur dire le travail qui s'opérait dans mon âme, les mettre au courant, en outre, de la vie que j'avais menée depuis ma profession religieuse et comment j'avais servi Dieu pendant ces dernières

années. Ils pourraient mieux juger alors si l'esprit qui opérait en moi et l'attrait intérieur suscité étaient ou non de Dieu.

J'eus grand-peine à me résoudre à ces démarches. Aussi bien je ne connaissais personne et je n'aimais pas frayer avec les gens. D'autre part, je savais bien que les opinions sont habituellement divergentes, ce qui peut devenir très crucifiant pour une âme. Je savais aussi que l'utilisation d'un grand nombre de clés différentes détraque une serrure. Enfin je me disais que sa Révérence possédait assez de lumières pour juger les choses qui se passaient dans mon âme et pour se rendre compte si elles étaient ou non du bon esprit.

Mais pour complaire à ce désir qui lui était dicté par son humilité, je me confiais cependant à ce grand serviteur de Dieu dont je viens de parler. Il venait me voir de temps en temps, par charité. Il me paraissait posséder beaucoup de lumières pour discerner les esprits et juger des choses de l'âme. Il était un homme simple ayant l'expérience de l'oraison et de la vie intérieure. À mon sens, il n'avait pas son pareil dans la ville entière.

M'ayant donc écoutée et interrogée il estima que toutes ces choses venaient du bon esprit. Il me confirma dans mes bonnes intentions et m'encouragea à poursuivre courageusement dans cette voie en me confiant entièrement à Dieu. Il me dit que Dieu réalise parfois de grandes choses en se servant d'âmes simples et humbles, pour confondre ainsi la sagesse et la science du monde.

Je me tins pour satisfaite sans plus chercher conseil ailleurs. Je n'attachais pas grande importance au fait de m'engager personnellement à suivre cette voie. M'abandonnant au cours des événements je laissais à notre seigneur le soin de décider si d'autres âmes encore viendraient ou non se joindre à moi dans la suite. Mon intention n'avait jamais été de fonder une communauté. À supposer que personne ne viendrait adopter notre genre de vie, je pourrais finir mes jours en compagnie de cette personne pieuse dont j'ai parlé déjà. Quant à celle-ci, j'étais intérieurement certaine qu'elle était appelée à vivre ce genre de vie, qu'elle serait notre fille et sœur malgré ceux à qui Dieu permettrait de s'y opposer. J'avais reçu de tout ceci de nombreuses assurances intérieures que je m'abstiendrai de relater ici.

(I/Ch.79) Tandis que je recommandais toute cette affaire à Dieu, le priant de susciter quelque bonne occasion pour me permet de réaliser convenablement mes projets, il arriva qu'un vieillard qui occupait une maison à Malines vînt à mourir. Cette maison appartenait à nos Révérends Pères et se trouvait située près de leurs couvents, attenante à leur église. On l'appelait « l'Ermitage » parce qu'une recluse y avait habité jadis.

Les supérieurs estimèrent que cette maison se prêtait parfaitement au genre de vie recluse et solitaire que je désirais pratiquer. On pouvait en effet y demeurer entièrement séparé du monde. Il suffirait d'y aménager un petit oratoire où nous pourrions faire nos dévotions et y suivre, de jour comme de nuit, l'office chanté par les religieux.

Ce projet me plut beaucoup et je me hâtais de me rendre à Malines. En même temps j'avais demandé le consentement de mon père, qui vivait encore à cette époque. Je n'osais pas changer de manière de vivre sans avoir obtenu son consentement. Connaissant sa générosité et ce sentiment de piété je ne doutais pas de sa permission. En effet, dès la première lettre que je lui écrivis il m'accorda joyeusement la faveur que je lui demandais en toute humilité.

Lorsque ma résolution fut arrêtée d'aller prendre possession de cette maison, ma compagne de Gand et sa mère décidèrent de m'accompagner et d'aller vivre avec moi à Malines. Elles regrettaient de me voir les quitter, car elles s'étaient habituées à ma présence auprès d'elles. Pour le surplus elles croyaient, je ne sais pourquoi, qu'elles ne pourraient plus se passer de moi. Quant à moi, j'appréhendais que cette décision ne bouleversât quelque peu notre projet. Elles ne se sentaient pas particulièrement attirées à ce genre de vie solitaire et voulaient me suivre plus par affection naturelle que par attrait divin. On acquiesça cependant à leur demande de m'accompagner parce qu'elles faisaient preuve de tant de bonne volonté et se déclaraient prêtes à tout ce qui serait exigé d'elle. Et c'est ainsi que nous sommes parties ensemble de Gand en octobre de l'année 1657. Je n'ai cependant jamais consenti à admettre ma compagne à faire profession et à s'engager comme les autres sœurs. À elle et à sa mère j'ai simplement permis de vivre et d'habiter avec nous, comme les enfants de la maison. Notre seigneur arrange tellement les choses qu'une occasion honorable leur permit à toutes deux de retourner à Gand après avoir vécu chez nous pendant environ un an et demi.

La première année de mon séjour définitif à Malines, notre seigneur me fit de nombreuses et grandes grâces. Il travailla mon âme par des illuminations très pures et lumineuses me poussant à un genre de vie très simplifiée et d'oraison très élevée. C'est ce dont je vais parler maintenant.



#### 4. Établissement à l'« Ermitage » et profession<sup>190</sup>

(I/Ch.80) A cette époque où mon bien-aimé inondait mon âme de sa lumière céleste et de ses grâces, me comblant de ses faveurs et joies spirituelles, mon cœur s'enflamma d'un grand zèle pour faire pratiquer par d'autres âmes qui cherchaient Dieu la vie de bonheur dont je jouissais. Ce bonheur, je l'avais trouvé dans la solitude tant désirée, dans une manière de vivre dans la retraite, dans la sainte pauvreté et dans l'abstinence de tout ce dont la nature peut se priver raisonnablement et avec discrétion. Toutes ces mortifications étaient douces et agréables à pratiquer, comme si la nature n'y avait éprouvé aucune répugnance. Rien ne me semblait trop dur ou trop lourd ; en rien je ne parvenais à trouver objet de mortification et je ne goûtais de saveur qu'aux choses ayant trait à Dieu et capables de me rapprocher de lui.

J'avais sans cesse en tête cette vérité que plus on se prive de choses naturelles et d'êtres créés, plus on obtient Dieu. Tant selon la nature, tant plus selon l'esprit. Moins on possède de choses créées, plus on possède Dieu ; plus éloigné du créé, plus rapproché de lui. Je courais alors dans le chemin de la perfection, poussé par une faim que rien ne pouvait rassasier. Quoi d'étonnant ? Le feu de l'amour me faisait brûlante. Une force me poussait et j'étais infatigable à pratiquer les exercices spirituels et à m'adonner à l'oraison mentale. Chaque jour j'expérimentais le bien qui en résultait pour mon âme. C'est pourquoi je priais et suppliais souvent notre seigneur qu'il daignât susciter quelques bonnes âmes et les inciter à Le servir en toute pureté. Il me semblait en effet que dans le monde entier il ne se pouvait trouver manière de vivre mieux faite pour le servir en plus grande perfection et simplicité. C'est qu'ici tout ce qui empêche d'atteindre la perfection est radicalement supprimé et exclu.

Je croyais cependant qu'il se trouverait très peu d'âmes dont la piété et le courage seraient suffisants pour pratiquer ces choses toute leur vie durant et sans aucun relâchement. Peut-être y aurait-il quelques hommes choisis, animés d'un grand zèle pour la pratique de la vertu et de la mortification. Je pensais surtout à cette pieuse personne dont j'ai parlé déjà. Elle me semblait capable de mener cette sorte de vie et du premier instant où je l'avais connue j'avais été intérieurement assuré que Dieu nous l'avait prédestiné et réservé. C'est pourquoi je demandais parfois à notre seigneur de vouloir l'attirer fortement et de ne point la laisser en repos qu'elle ne réponde à ses motions. Et c'est ce qui est arrivé. De crainte de trop m'étendre sur ce sujet, je ne dirai pas comment elle a été tirée et

---

<sup>190</sup> Dernier titrage du traducteur. Par la suite il se contente des sections en titres romains.

incitée par Dieu. Les signes évidents de l'appel divin ont été manifestés merveilleusement en elle. Peut-être un autre un jour seront-ils relatés.

La grâce de Dieu travailla donc si bien cette âme pieuse et la poussa si loin qu'elle finit par briser tous les obstacles. Rejetant toutes les considérations d'ordre naturel et les vaines craintes, elle se résolut à la fin. Ayant demandé et obtenu d'habiter ici, elle mit aussitôt en pratique la résolution qu'elle avait prise de mener une vie de recluse. Dès qu'elle se fut fixée chez nous et qu'elle commença de goûter ce qu'est la solitude et la vie de renoncement à tout ce qui est du monde, notre seigneur la dédommagea des morts et souffrances de la nature qu'elle avait subies pour lui plaire. Il la gratifia de très douces onctions de l'esprit, d'un brûlant amour et de fruitions divines.

\*

Après une probation de quelque deux ans dans ce genre de vie et comme dans l'entre-temps nos Constitutions et formes d'observance avaient été approuvées par notre Révérendissime Père Général, nous avons toutes deux fait profession avec vœux perpétuels d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, pour autant que la pauvreté absolue puisse être pratiquée en dehors d'un couvent régulièrement organisé.

Un an plus tard, notre seigneur nous envoya encore une sœur destinée au service et qui serait aussi chargée de nous procurer les choses nécessaires. Cette sœur a fait aussi une profession simple sans s'engager davantage.

(I/Ch.81) Après que la grâce divine et sa lumière eurent augmenté dans mon âme pendant un temps assez long et qu'elles l'eurent placée comme en plein midi, il plut à notre seigneur de faire diminuer petit à petit cette grande clarté intérieure. (Peut-être était-ce bien de ma faute. N'avais-je pas été inattentive à coopérer comme il aurait fallu à ces grâces et avais-je bien tout fait pour les conserver ?)

\*

#### *IV. Nuit et déréliction*

Le travail surnaturel qui s'opérait dans mon esprit cessa donc petit à petit. Les infusions de la grâce divine, etc., ne s'arrêtèrent pas tout d'un coup, mais par degrés et si doucement que je ne m'en aperçus à peine. Jusqu'au jour où, ayant tout perdu, je me trouvais livrée à mes seules forces naturelles et sans appui. Je ne sentais plus aucun secours d'en haut. Ce fut la nuit complète dans mon âme.

Les choses s'étaient à peu près passées comme pour la lumière du jour. Le soleil arrivé au sommet de sa course, en plein midi, commence à décliner. Le soir vient, le soleil perd quelques degrés de lumière sans que nous puissions le percevoir ; jusqu'au moment où, privé de clarté, nous nous trouvons dans la triste obscurité de la nuit.

Cet état d'abandon m'était nécessaire. Il me fallait être éprouvée et purifiée comme l'or, dans le feu de nombreuses peines extérieures et intérieures, dans les tentations, les souffrances et les luttes.

Et sans doute, dans l'état de joies spirituelles ou j'avais été placé précédemment, j'avais été instruite de la pratique parfaite des vertus, de la simplicité intérieure, du détachement de tout ce qui n'est pas Dieu, de l'amour de Dieu pur et sans image, de la connaissance de mon propre néant, du renoncement à mon moi, etc. Mais pour pratiquer tout cela et l'atteindre en perfection, il m'avait manqué jusqu'à présent l'occasion de mettre en œuvre ce que j'avais appris par illuminations divines. Autre chose est connaître tout cela et s'y sentir inclinée, autre chose le pratiquer et mettre en œuvre quelque soit l'état où l'on se trouve, dans toutes les occasions et rencontres.

(I/Ch.82) Il est d'une perfection médiocre et incomplète de pratiquer généreusement les vertus, de se montrer fidèle à Dieu, de tendre vers lui par amour, de se détacher du créé, de ne trouver joie et satisfaction qu'en Dieu seul, quand tout cela se pratique au temps des faveurs spirituelles. Dieu attire l'âme et la comble amicalement ; Il la submerge des faveurs spirituelles et lui fait goûter ses touches divines. Alors tout se fait comme de soi, sans effort ni peine. L'amour sensible que l'on éprouve rend tout facile ; et la grâce pousse l'âme à tout bien, à toutes vertus, en lui faisant doucement violence.

Dans cet état toutes ces faveurs sont fort utiles et profitables pour l'âme et la font progresser rapidement, tant que Dieu la maintient dans cet état et ne la dispose pas à quelque degré plus élevé. Mais quand Dieu décide de la conduire par des chemins plus escarpés et réservés, lorsque le temps est venu de la placer dans une nuit obscure privée de tout secours sensible et de toute infusion perceptible de grâce divine il reste cependant dans cette âme quelque chose des faveurs surnaturelles dont elle a joui précédemment. Ces grâces persistent dans l'âme qui ne les perçoit plus et l'empêche, quoique mortifiée et privée d'affections sensibles, de trouver quelque satisfaction dans les créatures. L'âme demeure incapable de se tourner vers les choses créées.

C'est pourquoi lorsque les faveurs divines lui sont prodiguées, l'âme doit les tenir en grande estime et remercier Dieu de les lui avoir

données. Qu'elle les accepte en toute humilité, attentive à s'y montrer fidèle et à les conserver par une généreuse coopération.

(I/Ch.83) Il a donc semblé bon à mon bien-aimé de me conduire par un chemin très dur et fort pénible à la nature et à l'esprit. Il m'a placé dans un état de dénuement extrême et de désolation de l'âme. Il fallait bien que je sente et que j'éprouve le fait de mon impuissance, de mon incapacité au bien, de mon néant, de ma fragilité, de ma misère et de mon abjection. Notre seigneur a voulu me faire sombrer dans une humilité profonde et me fixer dans la connaissance de mon néant. Pour arriver à cette fin il a employé tant et de si divers moyens qu'il ne m'était plus possible de ne pas être foncièrement écrasé et anéanti.

Car mon bien-aimé a infligé à ma nature coup sur coup blessures sur blessure. Ma nature a été comme forcée de mourir totalement à toutes ses inclinations, à toutes les subtiles adhérences qui la maintenait en vie, et tout particulièrement au goût des faveurs divines. Jamais je n'avais remarqué cette attache aux dons surnaturels avant d'en avoir été privé.

Il était nécessaire, comme je l'ai dit, que ce nouvel état me fût envoyé. En moi les vertus théologiques de Foi, d'Espérance de Charité devaient en arriver ainsi à opérer d'une façon parfaite. En outre les rafales et les tempêtes que je subissais devaient mieux enraciner dans mon âme toutes les autres vertus chrétiennes. C'est de cette manière qu'un arbre secoué de toutes parts par les vents pousse plus profondément ses racines dans la terre.

(I/Ch.84) Auparavant, j'avais dans l'intelligence la connaissance de toutes les vertus et ma volonté était suffisamment inclinée à les pratiquer ; mais je n'avais eu aucune occasion particulière de mettre réellement en pratique cette connaissance et ces bons mouvements. Je ne possédais pas non plus la vraie connaissance de mon néant. Pour établir en moi réellement cette connaissance et l'incorporer en quelque sorte à ma nature même il était nécessaire de me faire passer par certaines épreuves et expérimentations. Pour avoir l'expérience de ce que c'est vraiment je devais être précipité dans une totalité de misère et de douleur. Il me fallait être dépouillée de toutes les grâces, de toutes les opérations sensibles de la vertu, etc., comme si je n'avais jamais rien possédé de tout cela. C'est aussi ce qui m'est arrivé pendant un temps assez long. Je crois bien que cette nuit de l'âme, cette privation de toute grâce sensible ont duré quatre ou cinq ans. La privation n'était pas sans cesse aussi extrême et violente. Parfois elle s'éclairait de quelque lumière divine ; parfois une grâce sensible me réconfortait.

Quand je percevais ces sortes de faveurs, je pensais que la nuit avait pris fin avec toutes ses souffrances antérieures ; mais je me

trompais, car bientôt je me retrouvais en pleine obscurité. De même que cet état de privation s'était lentement établi en moi et qu'il s'était mis à faire nuit dans mon âme sans que je m'en fusse aperçu, de la même façon il a pris fin. Petit à petit le jour renaissait dans mon âme et le ciel se fit beau, calme et serein.

Sous leur forme la plus extrême, les peines intérieures, les angoisses, les aridités, la dérégulation de l'esprit durèrent environ deux ans. De Dieu je n'obtenais rien ou presque. De personne ne me venait aucune consolation, aucun réconfort. Le ciel me semblait fermé. Pas une goutte de rosée. Nulle pluie sur la terre aride de mon âme qui se desséchait de plus en plus et semblait condamnée à disparaître.

(I/Ch.85) Avant de poursuivre la description de cet état de dérégulation intérieure, il me semble utile de relater ce qui m'était arrivé quelques semaines plus tôt, avant que je ne fusse placée dans cet état de peines et de souffrances. Parfois pendant l'oraison il m'avait été montré une représentation des péchés commis par quelques religieux d'un certain Ordre. Aux yeux de Dieu, ces religieux étaient comme des fruits de Sodome, brillants en apparence, mais à l'intérieur tout rempli de chancre [?] et de pourriture. Aussi la colère de Dieu s'était-elle enflammée contre eux. Notre seigneur semblait menacer de leur envoyer un grand mal, de retirer d'eux sa main et ses bénédictions, permettant qu'il survienne quelque grand scandale qui les aurait couverts de confusion. Les bons allaient pâtir avec les autres et, à leur grande honte, recevraient des coups douloureux. Le Seigneur ne voulait pas tolérer plus longtemps leur malice cachée sous d'aussi beaux dehors.

Je redoutais fort l'exécution de cette menace, mais plus encore m'affligeait du tort fait à la Majesté divine par ces péchés. D'une part mon zèle me portait à désirer le châtement, mais d'autre part je voyais le grand mal qui en résulterait et le tort qui serait fait à l'honneur de cet Ordre religieux. Je me sentis donc poussée à m'offrir à mon bien-aimé afin qu'il se venge sur moi par toutes les souffrances qui lui plairaient de me faire endurer. Je priais mon bien-aimé et la bonne Mère, avec beaucoup de tendresse, leur demandant de détourner cette main menaçante et de ne point frapper d'une manière visible.

Ils me promirent de retenir la main de la justice divine et de tendre à ses religieux une main miséricordieuse et bienfaisante afin que les bons puissent maintenir le bien et le bon ordre dans leur religion. Et vers le même temps, il est arrivé comme l'avaient promis le seigneur et ma sainte Mère. En effet, contrairement à toutes les prévisions humaines et d'une façon pour ainsi dire miraculeuse, les bons ressentirent tout à coup l'intervention de notre seigneur et de

la bonne Mère dans une importante affaire dont devait dépendre le salut de la province entière.

(I/Ch.86) peu de temps après ce fait mon bien-aimé permit que mon corps fut affligé de douleurs insupportables. Personne ne comprenait la nature de ces souffrances. D'aucuns étaient d'avis qu'elles n'étaient pas naturelles parce que les remèdes usuels demeuraient sans effets. D'autres disaient qu'il devait y avoir là quelque diablerie, car ils n'avaient jamais constaté chez personne des douleurs de cette nature. Moi non plus, je n'en avais jamais ressenti de pareilles ; et je suis porté à croire que le Seigneur avait donné puissance au démon pour m'assaillir, pour me torturer l'âme et le corps, extérieurement et intérieurement, en m'affligeant de toutes sortes de douleurs. Tout est arrivé en même temps : et l'aridité, et la déréliction de l'esprit, et les souffrances physiques et celles qui me venaient des hommes.

Ces douleurs étaient telles que je ne saurais les comparer à rien. C'était comme une grande torture, un martyre. Si dans ces circonstances mon bien-aimé ne m'avait pas assistée sans que je le sache j'aurais succombé, je crois, sous la douleur ou me serais abandonné au désespoir. Ma chair était comme traversée et percée de toutes parts de couteaux ou de glaives. Parfois mes entrailles me semblaient brusquement arrachées. Les sœurs pleuraient de compassion en me voyant dans cet état lamentable. Les plaintes et souvent les cris que la souffrance m'arrachait ne leur permettaient plus de se reposer, ni de jour et de nuit. Ces crises duraient parfois pendant plusieurs heures et les sœurs étaient forcées de me maintenir pour empêcher de me déchirer et lacérer les membres. Car la douleur me rendait comme folle.

Après avoir subi cette torture pendant des heures j'étais à bout, le corps épuisé comme après une longue et grave maladie. Je devais alors prendre quelque nourriture pour refaire mes forces avant de me remettre encore une fois sur le chevalet de torture. Habituellement il m'était donné chaque jour quelques instants de répit, comme pour me permettre de reprendre haleine. Ces douleurs durèrent quelques semaines, mais je ne sais plus au juste combien. Je crois que jamais je ne pourrais les oublier ; et aujourd'hui encore mon amour est si médiocre que la nature tremble de peur à ce seul souvenir.

Afin que cette souffrance me fut encore plus lourde à porter, mon bien-aimé permit qu'elle fut mal jugée par d'aucuns qui y voyaient un signe de malédiction. Pour eux la chose était certaine puisque, disaient-ils, le Malin me tenait sous son pouvoir pour torturer ma chair et troubler mon âme de toutes sortes de tentations bizarres. Ces appréciations étaient d'autant plus pénibles qu'elles émanaient

parfois de certains ecclésiastiques. Ils disaient aussi que j'empêchais Dieu d'étendre ses bénédictions sur notre maison.

Un ecclésiastique en particulier me causa beaucoup de tracas et d'ennuis en exerçant de mille manières et en me contrariant. Il voulait, je pense, éprouver la valeur de ma vertu et de mon esprit de ce mortification. Il semblait m'étudier pour trouver de nouveaux moyens de faire souffrir ma nature et la pousser à se révolter. Mais hélas, comme ce personnage ne comprenait pas ou guère mon état intérieur et ce que le Seigneur me donnait à souffrir, il me traitait avec beaucoup de rudesse, portant ses coups à l'aveuglette et me causant blessure sur blessure. Et le pire était qu'à ce moment-là je n'avais personne à qui me confier. Les luttes intérieures, les tentations, etc., je devais tâcher de m'en tirer toute seule comme je pourrais ; car à cette époque mon Père spirituel était absent pour un temps assez considérable.

(I/Ch.87) il semblait étrange à plusieurs, et même à des ecclésiastiques, de me voir éclater en sanglots lorsqu'ils me faisaient quelque peine. Ils s'étonnaient et ne pouvaient comprendre qu'une âme abandonnée de Dieu pût être attristée et troublée par quoi que ce soit. Surtout quand il s'agissait d'une âme qui s'était exercée à l'oraison et à la mortification depuis de si longues années déjà. Au fond ils n'avaient pas tort et le fait est réellement étonnant, mais cette impassibilité qu'ils auraient voulu trouver en moi n'existe que chez les âmes qui sont dans la lumière et qui goûtent les faveurs divines. Celles-là sont en effet impassibles et insensibles à tout ce qui leur arrive à elle-mêmes et aux autres. C'est parce qu'elles tiennent pour ainsi dire toute chose sous leurs pieds. Grâce à cette lumière divine qui les enveloppe de toutes parts elles demeurent élevées en Dieu, ravies au-dessus de tout ce qui pourrait les émouvoir et les troubler. Rien n'a de prise sur elles, tout fait ricochet.

Mais il en va tout autrement pour les âmes placées dans un état de nuit obscure, de déréliction et de privations spirituelles. Elles restent plongées dans une mare de tortures intérieures, dans une fournaise d'anéantissement. Dans cet état de purification et d'épreuve, Dieu permet que toutes les passions de l'âme retrouvent un regain de vie et elles renaissent plus vivaces qu'au temps de la première conversion de cette âme. Celle-ci se voit contrainte de reprendre les armes pour combattre ses passions, pour les réduire, pour les fouler sous les pieds. Et cela lui demande maintenant plus d'efforts et d'application et de force qu'au temps où elle ne faisait que commencer.

Tout cela je l'ai expérimenté moi-même, dans l'état où Dieu m'avait placé. Je ne savais plus que penser de moi, car je me sentais rétive et sensible au moindre mal qui m'était fait. Auparavant je ne savais

guère ce qu'étaient les passions, la susceptibilité, l'énervement. Dès l'enfance j'avais joui d'un tempérament doux et facile, modéré. J'étais très accommodante de caractère. Je ne me souviens pas qu'avant le temps dont je parle maintenant, j'ai éprouvé jamais des mouvements de colère, d'impatience, d'agacement nerveux. Ni tristesse ni joie excessive non plus, pour rien au monde. Je faisais tout naturellement toutes choses de la même façon, si bien que rien ne semblait pouvoir me troubler ou m'énervier. Et maintenant, voici que j'étais devenue sensible et délicate autant qu'un enfant qui vient de naître et qu'un fêtu peut blesser.

(I/Ch.88) Je n'en reviens pas encore aujourd'hui de l'hypersensibilité dont j'avais été affligée tout à coup. Une attitude un peu sévère, un mot dit d'une façon qui ne me plaisait pas, une appréhension, une simple idée : tout cela suffisait à me blesser intérieurement, à me faire mal, à me torturer. Je ne parvenais pas à rejeter cela, à le dominer en pratiquant quelque acte de vertu. Jadis cela m'aurait fait rire. Je n'y aurais même pas fait attention. Et maintenant j'en pleurais et gémissais !

Plus je faisais des efforts et me tortillait pour me dégager de ma sensibilité naturelle et de l'agitation des passions qui remplissaient mon cœur de tristesse, d'amertume et de terreur, et plus je m'y enfonçais, plus je m'y empêtrais. Je n'étais pas assez abandonnée ni soumise à la volonté de Dieu ; ce qui m'empêchait de supporter toutes les souffrances de cet état sans adoucissements, sans consolations divines, sans assistance de ceux qui dirigent mon âme. Et j'étais impuissante à résister comme il eût fallu aux mouvements imparfaits qui troublaient mon âme.

Dans le triste état où celle-ci avait été mise, elle semblait prêter le flanc à toutes sortes de peines et de tourments, ouverte aussi à toutes les tentations, croix, angoisse et inquiétude. Ouverte hélas à toutes les mauvaises inspirations, à toutes les mauvaises motions. Avant ce temps mon âme ne s'ouvrait guère qu'aux clartés surnaturelles, aux motions et impressions divines, aux aspirations du Saint-Esprit et aux mouvements de l'amour. Quel changement et quelle différence d'un état à l'autre ! Dans l'état de faveur spirituelle, la grâce semblait soulever mon âme. Comme l'aigle elle volait en fixant le soleil pour vivre en Dieu comme une créature céleste n'ayant plus rien de commun avec ce qui est sur terre. Mais dans l'état de déréliction voici que j'étais devenu comme un ver de terre : je rampais sur le sol, me tortillait dans ma nature agitée de mille pensées étranges, troublée par les doutes, les peines, les inquiétudes de mon âme. Et comme un ver misérable, je me sentais foulée aux pieds, écrasée, incapable de me tirer d'embarras.



(I/Ch.89) Malgré cette délicatesse exagérée de la sensibilité, etc., les mouvements fonciers de ma volonté n'avaient jamais cessé de tendre au bien. Jamais ma volonté n'avait consenti à s'incliner vers quelque mal. Dieu m'a toujours préservée de pareille inclination. Ma grande souffrance et son vrai tourment était d'ailleurs de percevoir en moi des mouvements contraires à la vertu et à la perfection. Mais Dieu avait aussi mis en moi une horreur du mal, que je craignais comme l'enfer. Dans la partie supérieure de mon âme, le désir de Dieu était aussi intense que jamais. Cependant ce m'était un martyre de me sentir privée de la grâce divine et des effets sensibles de la vertu.

Il me semble bien à présent que pendant ce temps d'épreuve et de dérégulation je pratiquais les vertus par la volonté et conformément aux exigences de notre état et des circonstances. Mais à cette époque il me semblait que je ne les pratiquais plus parce que les révoltes de la nature persistaient, que les passions ne s'apaisaient pas, que la paix sensible de l'âme ne se rétablissait pas. [.....] Aussi me semblait-il que je ne pratiquais aucune vertu, que j'étais incapable de les pratiquer à cause de cette impuissance au bien que je ressentais. La révolte de la nature était si sensible et si vivace qu'elle couvrait les opérations de la volonté tendue vers le bien et vers Dieu.

(I/Ch.90) Pendant longtemps, je me suis sentie emprisonnée dans les limites étroites de ma nature, comme dans un cachot obscur, liée, bâillonnée, chargée de fers. Je ne pouvais mouvoir les puissances intérieures pour les orienter vers Dieu ou pour les intéresser à quelque bien. L'oraison et les exercices spirituels me rebutaient. J'en avais le dégoût et je redoutais les heures qui leur étaient réservées.

Cependant malgré l'aversion que je ressentais je ne m'en suis jamais dispensée. Jamais je n'ai écourté le temps, mais le redoublait au contraire, pour porter un coup au Malin et à la nature. Je ne voulais pas me départir de la régularité qui est requise de quiconque veut être un jour une âme de prières. Toutefois une heure passée en oraison était un véritable tourment. Il me fallait constamment ramer contre le courant. Souvent il m'était impossible de recueillir mes pensées et de les rendre attentifs à Dieu. Je n'y parvenais même pas le temps d'un Ave Maria. Une muraille de fer semblait s'être élevée entre Dieu et mon âme. Surtout pendant l'oraison je me sentais si séparée de mon bien-aimé et si loin de lui qu'Il me paraissait se trouver à mille lieues. C'est ainsi tout au moins que je percevais les choses par l'expérience sensible ; car ma volonté n'était jamais séparée de Lui.

Dans la prière je m'évertuais comme je pouvais afin de me tenir sans cesse occupée de Dieu. C'était en vain. Que de fois me suis-je relevé de l'oraison sans avoir pu former une seule bonne pensée. Je ne faisais que chercher sans trouver jamais. Le seigneur m'avait si bien enlevé le don de la prière que je ne savais même plus ce qu'elle est et comment il faut s'y préparer. C'était comme si je n'avais jamais pratiqué l'oraison. J'estimais avoir obtenu un grand résultat déjà lorsque je parvenais à établir un peu de silence et de paix dans mon cœur. Car mon âme était comme une mer aux vagues mêlées par la tempête. Pourtant j'avais toujours été d'un naturel calme, nullement agité. Ma pensée ne s'était jamais attachée à la multiplicité des choses. Maintenant mon oraison et ma solitude n'étaient plus que vacarme et agitation. J'étais assaillie de pensées multiples et parfaitement inutiles. Elles emportaient mon âme je ne sais où. Il ne me venait pas, il est vrai, beaucoup de pensées mauvaises, mais pas de bonnes non plus. Je devenais stupide et ignorante pour les exercices de la vie intérieure. Je n'aurais su qu'en dire et j'étais aussi incapable de la pratiquer que si je n'y avais eu aucune expérience.

(I/Ch.91) Cet état misérable me fit craindre bientôt d'avoir perdu pour toujours, et par ma faute, la grâce de Dieu. J'avais l'impression combien douloureuse que mon bien-aimé s'était définitivement écarté de moi et m'était devenu étranger. J'éclatais en sanglots, je gémissais et me lamentais disant à notre seigneur : « Ah, pourquoi m'avez-vous à jamais repoussée loin de votre regard ? Serais-je privée de votre face divine pour l'éternité ? Ayez pitié de l'œuvre de vos mains, de cette œuvre que vous avez créée à votre ressemblance ! »

Mes craintes étaient parfois si vives et je désespérais tellement de mon salut éternel que mon cœur était prêt de se briser de douleur. Souvent il a défailli sous le coup de ses impressions angoissantes. Il me semblait que depuis longtemps déjà il m'avait été dit que Dieu m'avait certainement condamné à la damnation éternelle ; et je ne parvenais pas à rejeter cette tentation. La terreur et l'angoisse brisèrent tellement mon corps en l'espace de huit ou dix jours que j'en avais vieilli de vingt ans. Mes orbites et mes joues s'étaient creusées au point qu'en me voyant si changée en quelques jours, les sœurs ne savaient plus que penser.

Je crois qu'aucune tentation ne m'a jamais tourmentée avec autant de vigueur et si longtemps que cette tentation de désespoir. J'étais insupportable à moi-même. Je me voyais comme un abîme de défauts et d'imperfections sans nombre. Il me semblait que les sœurs aussi ne pouvaient plus me supporter. Parfois je me sentais si méprisable et dégoûtante que je me jugeais digne d'être chassée par les sœurs. Et je m'étonnais de leur bonté, de leur patience :

comment pouvaient-elles me tolérer si longtemps parmi elles ? Et cependant ces sentiments n'étaient pas l'effet d'une véritable et foncière humilité, car il s'y mêlait encore beaucoup de découragement et de pusillanimité.

Le malin faisait tout son possible pour éveiller en moi toutes sortes de mauvais penchants en même temps qu'un dégoût du bien, de la confession, de la sainte communion, de l'observance régulière, des sermons, de lecture spirituelle, etc. Je ne pouvais plus entreprendre une bonne œuvre quelconque sans me faire violence et quand je l'avais entreprise j'assistais sans goût et restais froide comme la pierre. Rien ne parvenait plus à éveiller en moi quelque bon mouvement : ni la confession, ni la communion, ni les sermons ou instructions spirituelles. Il ne m'est pas possible de donner une idée de la souffrance et de la tristesse que me causaient les exercices de piété. Je crois que l'enfer avait été déchaîné pour m'attaquer avec une violence redoublée pour me vaincre et me pousser à tout abandonner. C'était surtout pendant l'oraison et pendant l'Office que j'avais à souffrir. À ces moments il m'était suggéré d'horribles pensées de blasphème contre Dieu et les saints, des railleries méprisantes pour le culte et les cérémonies de l'Église, des doutes quant au Saint-Sacrement de l'autel et même quant à l'existence de Dieu. Et ces doutes étaient présentés avec des arguments plus forts qu'on ne saurait dire.

(I/Ch.92) Parfois je me sentais poussée à une telle extrémité par ces souffrances, ces angoisses, ces peines de l'esprit, que le monde ne paraissait se resserrer sur moi. C'était comme si mon âme avait été prise entre deux grosses meules, comme si des épées la traversaient, comme si elle avait été suspendue entre ciel et terre sans trouver d'appui ni par le haut ni par le bas. Nul soutien ni de Dieu ni des hommes. Parfois j'éclatais et disais en pleurant à mon confesseur : « Le ciel et la terre se dressent contre moi. Où dois-je me tourner ? Dieu me crucifie. Les hommes me crucifient. Les démons me tentent jour et nuit, sans un moment de répit et mieux que tous les autres, ma propre nature me crucifie le plus durement ».

Pendant un certain temps, je fus tentée d'attenter à la vie : les raisons et les moyens m'ont été suggérés, comme si l'on me disait : « A quoi bon passer ta vie dans un pareil tourment. Choisis plutôt la souffrance la plus courte. Tu feras tout ce que tu voudras : jamais tu ne seras sauvée ». Le suicide m'était représenté comme si facile que cela ne semblait plus rien du tout. Cependant comme le Malin ne réussissait pas aussi bien qu'il aurait voulu, il me suggéra de nuire à ma santé physique en ne mangeant plus rien ; mais je lui répondis : « Ne vous en déplaît, je mangerai pour soutenir ma vie et la consacrer au service de Dieu et de la bonne Mère ; quand bien

même je devrais être maintenue dans ces souffrances toute ma vie durant. Je ne manquerai pas à ce que je dois faire, parce que je sais que cela plaît à Dieu ».

Une nuit, tandis que je dormais, je me vis entourée de diables. Ils tenaient une longue banderole de papier où se trouvaient inscrits les nombreux péchés qu'ils prétendaient que j'avais commis. On y voyait, me semble-t-il, mes plus légères fautes contre la pureté du cœur ; mais ils me les représentaient comme de très graves péchés, des péchés impardonnables. J'étais remplie d'angoisse. Je ne savais où me tourner tant j'avais peur. Sans doute les démons agissaient-ils ainsi me pousser au découragement et au désespoir.

À plusieurs reprises le Malin a tenté de m'étouffer en pesant sur mon cœur ou de m'étrangler en me serrant la gorge. Je me sentais alors en péril de mort. Je l'ai souvent senti peser sur moi pour m'étouffer : c'était comme une montagne qui pesait sur moi et j'avais la gorge serrée.

(I/Ch.93) Il me tombe sous la main une relation que j'ai dû faire par obéissance au sujet de cet état de dérélition intérieure. Je ne savais pas que je possédais encore ce papier et je crois utile de le transcrire ici, en le complétant. Cette relation commençait ainsi : « j'ai cru comprendre que notre seigneur a résolu de me faire boire le calice de la souffrance, tant quant au corps qu'à mon âme. Je me sens fortifiée et encouragée à accepter ce calice, joyeusement, et à embrasser la souffrance avec amour. Intérieurement je suis instruite de la manière dont je devrais me comporter en cette occurrence.

Pendant plusieurs jours j'ai subi une grande dérélition avec sécheresse et obscurité de l'esprit. Les ténèbres semblaient si profondes, et si sensibles aussi qu'on aurait cru pouvoir les toucher de la main. En outre je subissais une peine intérieure qui torturait mon âme d'une manière à la fois spirituelle et sensible. Plus je me tournais vers Dieu, intérieurement, plus je m'efforçais de former des actes d'amour, d'humilité, d'abandon, plus aussi augmentaient les souffrances intérieures, les obscurités, les aridités de l'esprit.

Je ne sais comment je passais le temps de l'oraison. Je n'étais pas occupée de Dieu et cependant aucune autre chose ne venait me distraire. Mes pensées ne semblaient fixées nulle part. En moi il n'y a plus ni vie ni affection : rien ne m'attire ni vers Dieu ni vers les choses créées. Et de ma propre personne je n'ai que dégoût et horreur, ayant peine à me supporter avec patience.

Quant à mon intérieur, je me sens comme enfermée dans un cachot obscur, liée à je ne sais quoi. Je ne puis plus bouger. Parfois seulement je perçois comme de très loin une pauvre lueur de bonne volonté désireuse de plaire à mon bien-aimé, à lui rester fidèle, à ne

l'irriter en rien. Mais ce bon vouloir me paraît si débile et faible qu'il ne résisterait pas à la moindre occasion, à la plus petite tentation. Cependant durant toute cette période j'ai été harcelée de tentations et je ne sais comment j'y ai pu résister avec la grâce de Dieu.

Le sentiment que j'éprouve pour lors est celui de n'avoir jamais aimé ni goûté. J'ai l'impression qu'il n'y a plus d'espoir pour moi de retrouver jamais tout cela. Il me faut alors pratiquer le renoncement, le détachement et le complet abandon au bon plaisir de Dieu. Mais ces pratiques elles-mêmes ne me donnent aucune consolation et n'atténuent pas les souffrances intérieures, au contraire, comme je l'ai dit déjà, ses souffrances semblent augmentées par ces pratiques. Je tâche de me tenir comme morte sous les coups de ces terribles souffrances intérieures, sans désirer qu'elles prennent fin, prête à les supporter jusqu'au dernier jour de ma vie, pourvu qu'il plaise à Dieu.

(I/Ch.94) En ces occasions, la vue, la compagnie, la conversation des hommes me sont extrêmement pénibles. Il m'est impossible d'ouvrir mon cœur à qui que ce soit. J'ai expérimenté qu'en le faisant les souffrances, obscurités, tentations s'en trouvaient fortement accrues. Le mieux est de pâtir en silence. Tout ce qu'on peut me dire pour me consoler ou me reconforter n'a aucune prise sur moi : je ne crois rien de ce qu'on me dit. La seule pensée que notre communauté puisse devenir plus nombreuse et que je devrais continuer de la diriger remplit mon cœur d'angoisse tellement que je me sens sur le point de défaillir. Je me sens si vaine, si vide de toute grâce divine, privée de lumière, de soutien. Je ne perçois plus les influences de la grâce et c'est comme si Dieu m'avait repoussé.

Comment pourrais-je fortifier les autres, les inciter à la pratique des vertus, les instruire de la manière de faire oraison, enflammer leur amour pour Dieu, quand en moi l'amour est comme glacé, que ma foi est pleine d'obscurité, que mon espérance vacille et que je ne sais même plus par où commencer ? Ces sentiments reprennent vigueur dès qu'une personne semble vouloir demander d'entrer chez nous. J'ai peur de scandaliser et de troubler tout le monde ; car je ressens pour moi-même un tel mépris qu'il me semble être la dernière des dernières, indigne de vivre, d'être placée au rang des autres créatures et de partager avec elle les bienfaits du bon Dieu. Comment la terre peut-elle encore me porter ?

Je me sens indigne de la place que j'occupe et je voudrais la quitter s'il n'était permis. Il me semble que l'on ne peut plus rien attendre de moi qu'une vilaine chute et le scandale public qui couvrirait de honte notre Ordre et notre famille religieuse. J'ai averti mon confesseur et les sœurs et les ai mis en garde contre moi. Les

supérieurs se trompaient à mon sujet, me semble-t-il : ce qui les attendait n'était que honte et confusion.

Je fus tentée de manquer à l'obéissance et de partir sans rien dire. La place que j'occupais m'était devenue intenable : je n'y pourrais plus vivre ni mourir, surtout s'il devait y arriver un plus grand nombre de postulantes.

Je doutais tellement de moi-même que je ne parvenais plus à me persuader que l'esprit où je vivais était bon. Si même un ange était descendu du ciel pour me l'affirmer je ne l'aurais pas cru. Une grande peur, une véritable angoisse emparait de moi lorsque je poussais mes soupirs vers Dieu et le nommais mon Dieu ou mon bien-aimé. Je croyais faire injure à Dieu de l'appeler ainsi quand je me sentais si froide et séparée de son amour. Mon cœur tremblait de crainte lorsque je priais Dieu et lui faisais quelque demande.

(I/Ch.95) Un jour en recevant la sainte communion, il me vint à l'esprit qu'avant d'avoir été placée dans cet état je m'étais offerte pour endurer beaucoup et de grandes souffrances afin d'apaiser sa divine Majesté irritée par les péchés de quelques-uns. Il semblait m'être dit : « Réfléchis donc et comprends que Dieu a accepté ton offrande volontaire et que l'état où tu te trouves est un effet de sa sainte volonté. Il a été fait selon ton désir ». Cette pensée était en moi très vivante et me donnait une certaine certitude. Elle me donna le courage de m'offrir une nouvelle fois à Dieu. Pour atteindre le même but, je me déclarais prête à souffrir encore davantage, s'il plaisait à Dieu. Dans la suite j'ai souffert plus paisiblement, attentive à ne rechercher en rien ni soulagement ni adoucissement à ces peines intérieures, etc. Je m'appliquais avec plus de simplicité à subir totalement cet état douloureux, quand bien même il aurait duré jusqu'à la fin de ma vie. Cependant l'éloignement de mon bien-aimé et le refroidissement de mon amour restaient pour moi une peine immense. Mais je me réjouissais néanmoins à la pensée d'être digne du souffrir un peu pour le bon Dieu.

*(Vers cette même époque, elle écrit à son directeur :)*

(I/Ch.96) notre seigneur me maintient dans un état de souffrance et de déréliction. Celui-ci semble même augmenter en intensité. La crainte de voir s'augmenter le nombre de nos sœurs s'est un peu calmée depuis que votre Révérence m'a réconfortée à ce sujet. Mais les autres peines et cette angoisse qui serre mon esprit ont augmenté. Tout n'est que doute dans mon esprit et crainte d'être abandonnée et rejetée de Dieu. L'aridité et l'obscurité sont si sensibles que je croirais pouvoir les toucher. Et chaque jour j'éprouve de mieux en mieux que la grâce de Dieu diminue en moi, que mon désir et mon zèle d'atteindre la perfection faiblissent. Ce

qui diminue aussi c'est le courage physique de supporter les grandes souffrances pour l'amour de Dieu, car un fétu me pèse autant qu'une poutre. Je demeure froide et insensible comme une pierre pour tout ce qui concerne la vertu, l'esprit, Dieu.

Il en va de même d'ailleurs pour tout ce qui a trait aux choses extérieures, aux créatures, car plus rien ne me tient à cœur. Je vis comme si je ne vivais pas, tant selon l'esprit que selon la nature. Toutes les puissances naturelles sont comme écrasées, pressées, privées de tout appui, assaillies et dominées de toute part. Je n'y vois plus d'issue.

Je crois que les peines de que mon bien-aimé me donne à souffrir sont une sorte de purgatoire où l'âme se trouve, d'une manière spirituelle, torturée et purifiée. Lorsque ma nature me fait mal et qu'elle gémit de douleur il semble qu'on me dise : « Prends garde : ne descend pas de la croix. Garde-toi de chercher consolation ou soulagement en rien. Offre tes souffrances pour la fin que Dieu s'est proposée. Si la nature commence à faiblir et que le poids lui devient trop lourd à porter, lève les yeux sur le Christ-Jésus, crucifié, abandonné. Lui aussi a été pauvre et privé le tout soutien, au point de ne pas trouver où reposer la tête ».

Dans une lumière intérieure, je médite les peines, les souffrances, la dérélition de Jésus crucifié, souffrant dans son âme et dans son corps par amour pour nous. Cette méditation m'encourage pour quelque temps et je veux souffrir pour son amour. Mais cette clarté intérieure ne demeure guère en moi. Elle disparaît très vite ; et avec elle la certitude que j'avais de souffrir cette peine pour les péchés des autres. Cette certitude, en effet, soulage et adoucit les souffrances intérieures, etc., et ainsi elle vous empêche de souffrir nuement comme Jésus a souffert sur la croix. C'est ce que je comprends maintenant mieux que jamais.

Au temps de cette souffrance totale, les forces physiques défaillant, on ne peut plus parler ni presque respirer. L'intelligence est incapable de former une seule pensée ni la volonté aucun acte. Seule me reste le vouloir de me soumettre à Dieu pour souffrir et m'abandonner à ce qu'Il voudra faire de moi. Mais ce qui cause mon plus grand tourment c'est de sentir l'absence de mon bien-aimé.

(I/Ch.97) Mon bien-aimé continue de me laisser dans un état de lourdeur et de non-compréhension. Mon intelligence reste incapable de ne rien saisir, tant de l'intérieur que des choses extérieures. Je me sens impuissante à converser avec qui que ce soit. De là, je crois, ma timidité et la crainte que j'ai de devoir paraître au parloir. On dirait que j'ai passée ma vie entière dans quelque désert. Il me semble que cet état doit me conduire une grande purification et simplification de l'intelligence.

J'éprouve une réelle aversion pour tout ce que j'entreprends. Presque constamment j'ai le cœur plein de dégoût et d'amertume en faisant ce que je dois faire. Si je lis une chose bonne, je ne la saisis pas. Tout se butte à moi, sans pénétrer. Parfois, — et même souvent —, mes puissances naturelles sont pleines de mouvements mauvais. Sans fin je pleurerai de tristesse sans savoir pourquoi. Je dois faire un effort pour me retenir. D'autre part je sens une inclination à l'énervement, aux paroles inconsidérées. Mais heureusement la grâce de Dieu me retient. Pour le surplus je me rends à l'oraison comme si j'allais à la torture, tant ma nature y répugne. Je ne sais plus d'ailleurs comment faire pour m'y occuper de Dieu. Les puissances intérieures sont en moi comme des bêtes sauvages déchaînées : je ne parviens pas à les maîtriser. Parfois cependant, et pour un court instant, l'esprit reprend sa domination sur la nature. Alors je parviens à me tenir recueilli en Dieu. Oublieuse de ma propre existence, il ne demeure plus qu'une simple orientation vers Lui.

Parfois aussi un puissant désir m'attire vers Dieu et mon amour s'enflamme ; mais cela ne dure guère plus que le temps d'un miserere. D'autres fois la présence de Dieu se manifeste dans mon âme. Quand je perçois cette présence, j'imagine que l'état de sécheresse a pris fin, que désormais le temps va se maintenir au beau. Mais bientôt mon bien-aimé se cache de nouveau m'abandonnant dans les ténèbres, les anxiétés, les douleurs, et mon cœur soupire après lui.

Je m'étonne et n'y comprends plus rien. Comment ces diverses choses peuvent-elles exister en même temps et se concilier ? Je me sens placé dans un état de privation et de dérélliction, pauvre, pleine de sécheresse et d'obscurité. Dans ma nature je perçois les mauvais penchants, les mouvements désordonnés, les révoltes. Je me sens faible et impuissante, sans zèle et sans élan. L'esprit est comme étouffé sous le poids des peines intérieures. La plupart du temps il est comme rejeté à droite, à gauche, par les vagues d'une mer déchaînée et projeté contre le roc de toutes sortes de récifs. Car les pensées et mouvements divers s'agitent dans mon intelligence comme des vagues labourées par la tempête. [? littéraire !]

Et d'autre part, quant aux effets, la pratique de la vertu est très en progrès, je veux dire : quant à l'humilité, la douceur, la patience. Je supporte bien mieux les défauts des autres, les difficultés, les ennuis, les paroles malveillantes. Les infidélités diverses ne me troublent plus ni ne me chagrinent, malgré les raisons que j'en pourrais avoir. Notre seigneur n'accorde même la grâce de se montrer aimable en ces circonstances et de répondre par de bonnes



paroles. Il m'est aussi donné de me soumettre réellement aux autres, de me renoncer, de me priver pour plaire à autrui, etc.

Et de même quant à la pratique effective (non quant au goût que j'en éprouve), je suis devenue beaucoup plus mortifiée. Je me comporte avec plus d'indifférence étant plus abandonnée, plus tranquille et plus calme quant à la sensibilité. La nature semble toute dominée et mortifier. Je dois être un des meilleurs fruits produits par cet état : les puissances naturelles paraissent tellement apaisées, ordonnées, mortifiées que toute vie des sens semble éteinte, n'éprouvant plus ni goût ni attrait pour rien.

Aujourd'hui, pendant la récollection, notre seigneur a éclairé l'esprit d'une âme pieuse, S.T., et lui a montré l'état où je suis placée. Elle a pu voir d'une façon claire et distincte quels sont les fruits et les mérites produits en moi par cet état de dérélition<sup>191</sup>. Elle a vu la perfection qu'implique une persévérance fidèle lorsqu'on se trouve dans cet état de dépouillement et de mort spirituelle, livrée à toutes sortes de peines intérieures et de souffrance de la nature. [.....] Après la récollection elle vint me trouver, toute joyeuse, pour me féliciter et me communiquer ce qu'elle avait vu. Elle m'a dit que notre état surpasse en valeur, en mérite, en fécondité et perfection tous les états de faveurs et de fruitions spirituelles parce qu'il y est pratiqué un abandon si total de soi et une mort si complète de la nature.

(Vers le même temps, elle écrit encore à son directeur :) )

(I/Ch.98) Je me suis mal exprimée quand j'ai répondu à Votre Révérence que, dans ces grandes souffrances, j'étais abandonné de mon bien-aimé autant qu'une âme qui ne connaît pas Dieu. Il faut bien comprendre que j'ai voulu parler des consolations sensibles, joies intérieures, courage sensible dans les souffrances, amour sensible, zèle, ardeur qui vous pousse à embrasser la souffrance par amour du bien-aimé. Il s'agissait dans ma pensée des satisfactions, joies et tous mouvements sensibles qui émeuvent habituellement le cœur amoureux surtout lorsque, éclairé de quelque façon, il comprend que notre seigneur lui impose une souffrance pour expier les péchés d'autrui et que tel est son bon plaisir.

Toutes ces choses sensibles dont je viens de parler, je ne les ressens d'aucune manière dans l'état de dérélition. Elles seraient en effet d'un trop grand secours. Elles offriraient à la nature un réconfort sensible ; et ce serait alléger singulièrement la douleur et la souffrance. Il ne s'agirait plus alors de cette souffrance nue telle que l'a endurée notre bien-aimé Jésus au temps de sa passion. La

---

<sup>191</sup> Complaisance !

souffrance nue doit être dépouillée de tout ce qui peut entrer dans la sensibilité et lui servir de consolation, satisfaction, adoucissement, etc. Notre seigneur me fait éprouver au maximum l'étreinte de la souffrance. La nature entière est saturée de douleur. Elle est comme jetée dans le pressoir. Des pieds à la tête elle se sent remplie de douleur et rien ne peut la soulager. Mon bien-aimé me donne à goûter l'amertume totale. La volonté de Dieu et son bon plaisir n'ont pour moi aucune saveur et je n'éprouve aucune satisfaction à les accomplir.

Malgré cela et quant à la partie supérieure, je demeure dressée et orientée vers Dieu. Ma volonté résignée se conforme et s'unit au vouloir divin. Quant à cette partie supérieure, je ne perçois absolument rien qu'une conformité de volonté à celle de Dieu. Et cette conformité de volonté de vouloir exclut tous actes de résignation ou de soumission, car la volonté étant unie à celle de Dieu ces actes n'ont plus de raison d'être. Il est inutile de souffler sur les braises quand le feu flambe déjà.

Ma volonté et tout mon être, voici que je les ai donnés si souvent déjà à mon bien-aimé et ne les ai jamais repris. Aussi mon bien-aimé a-t-il fondu ma volonté tout entière en la sienne. Il l'a faite une avec sa volonté. Et cependant la nature continue de souffrir et de gémir ; mais quoiqu'elle soit dans les plus grandes peines, elle ne souhaite plus en être dispensée.

Quant à ses douleurs excessives, ces crises de souffrance, comme Votre Révérence a pu s'en rendre compte quelque peu : quand les entrailles semblent m'être arrachées avec violence ou quand les douleurs me percent comme des couteaux ou des aiguilles –, à ces moments il m'est impossible de fixer le moins du monde mon attention en Dieu. Impossible aussi de faire quelque exercice spirituel si court soit-il. Je ne puis alors que supporter cette souffrance dans l'état de conformité de volonté que je viens de décrire. Je suis alors comme une barque dans la tempête, roulée sens dessus dessous par les vagues déchaînées, et comme elle est incapable de se maintenir sur les flots, je suis incapable de maîtriser mon corps et de le réduire à l'immobilité ne fût-ce que pendant quelque temps<sup>192</sup>.

(I/Ch.99) Pendant quelques mois, j'ai été torturée par une autre sorte de peines intérieures. Cette souffrance était telle que je n'en puis imaginer de plus forte. C'était un insupportable tourment, comme de l'enfer, et j'en étais affligée intérieurement. J'étais comme livrée à des bourreaux diaboliques et chacun d'eux s'évertuant à me traiter le plus brutalement qu'il pouvait. Le

---

<sup>192</sup> Maladie nerveuse.

souvenir est resté vivant dans ma mémoire comment parfois, et même souvent, ils semblaient me déchirer le cœur avec des tenailles de fer. Cette douleur était si sensible, elle me faisait un mal si indicible que si je n'avais pas été soutenue, sans le sentir, par la grâce de Dieu, je serais certainement morte de douleur et de souffrance.

[.....] Mais ces terribles blessures, en réalité, n'étaient pas faites à mon corps. Cependant ma sensibilité les percevait ainsi. En fait la blessure était invisible et elle était faite intérieurement, à mon âme. [.....] Très souvent j'ai été comme étendue sur un chevalet de torture. Tous mes membres étaient comme étirés. Tous les nerfs de mon corps étaient tendus à se rompre. Pendant tout le temps que durait cette torture j'éprouvais une grande et douloureuse anxiété. [.....] mon corps participait aux souffrances et douleurs de l'âme ; et celles-ci étaient plus fortes qu'on ne le pourrait dire. Lorsque j'étais délivrée de cette torture je me retrouvais à bout de force, épuisée comme si j'avais exécuté un travail bien au-dessus de mes forces.

(I/Ch.100) dans le pénible état que j'ai décrit j'étais habituellement affligée d'un grand nombre de peines intérieures et extérieures, assaillie de dures et subtiles tentations qui me blessaient douloureusement. Je me sentais attaquée de toutes parts et ne savais où fuir et trouver secours. Dans l'extrême détresse où j'étais placée j'étais privée des conseils et du réconfort de mon Père spirituel. Celui-ci avait dû s'absenter pour la visite de la Province et pour se rendre ensuite à Rome.

Dans cette bataille j'avais été abandonnée, seule, sans appui, sans consolation ni réconfort. Le ciel et la terre, Dieu et les hommes, tous m'abandonnaient. D'ailleurs si j'avais dû chercher quelque consolation auprès des hommes je n'en aurais pas trouvée car mon bien-aimé avait permis qu'ils se montrassent durs pour moi, amers et sans pitié. Notre seigneur voulait m'empêcher de chercher un appui naturel. J'aurais pu m'y attacher et il fallait que je pâtisse toutes les souffrances de cet état, sans consolation et sans adoucissement.

Mes consœurs aussi se montraient dures pour moi, oui, très dures. Je sentais leur aversion et leur hostilité. Elles étaient comme des bêtes venimeuses. Si je l'avais pu, j'aurais voulu m'enfuir loin d'elles. J'avais peur de me trouver en leur présence ; et malgré cette impression que j'avais, j'étais forcé de converser avec elle et de les diriger. Je ne crois pas qu'elles ont pu remarquer ce que j'éprouvais, car, grâce à Dieu, je parvenais à ne rien montrer de tout cela. Il se peut qu'à mon insu et quand je n'y prenais pas garde je leur ai montré parfois un visage chagrin. Tout cela me coûtait de gros

efforts. En réalité les sœurs ne me donnaient aucune raison d'aversion. C'était le Malin qui troublait ma nature. Il me travaillait tellement à m'exciter contre elles que j'avais toutes les peines du monde à me dominer.

Quand il m'était arrivé de manquer de douceur ou de patience, je m'humiliais aussitôt devant les sœurs, les priant de me pardonner et de m'imposer quelque pénitence. Parfois je leur demandais de me repousser à coups de pied parce que j'étais indigne de demeurer en leur compagnie et surtout d'être leur supérieure. [.....] D'autres fois je leur donnais l'ordre de m'appliquer, chacune, quelques coups de discipline sont sur les bras, soit sur la nuque.

(I/Ch.101) Il m'était venu une grande tristesse et j'éprouvais une réelle aversion de notre genre de vie. Il me semblait impossible d'y persévérer jusqu'à ma mort. Cette perpétuelle solitude surtout et ce silence m'étaient devenus insupportables. Quand je me rendais à notre cellule, de terreur mes cheveux se dressaient sur ma tête. Parfois, entraîné par ma nature, je regardais les murs de cette cellule et n'imaginai être emprisonné dans un vilain cachot d'où il n'y avait plus moyen de sortir. Ma nature se sentait comme un petit oiseau enfermé contre son gré dans une cage et qui vole à droite et à gauche pour trouver une issue.

Il m'arrivait alors de me moquer de moi-même et de ma nature parce que je la voyais si proprement ligotée. Car sans qu'elle me fût sensible, la grâce de Dieu continuait de me donner une grande force. Aussi ne serais-je jamais sortie de ma cellule pour satisfaire mon penchant naturel. Cependant lorsque j'entendais que l'on sonnait à la porte de la maison, j'écoutais dans l'espoir que quelqu'un m'aurait demandé au parloir. C'eût été un motif honorable de m'échapper de ma prison. Lorsqu'en effet j'y étais appelée, ma nature s'en réjouissait ; car le Malin me tourmentait et me tentait le plus fortement quand je me trouvais en cellule ou à l'oraison.

J'avais au plus haut degré le doute que notre genre de vie pût réellement plaire à Dieu. Je doutais que Dieu m'eût appelé à cette façon de vivre, puisque ma nature y éprouvait une telle répugnance. Il me semblait que tout ce qui m'y avait poussée et déterminée n'avait été que pure erreur et tromperie. L'idée ou l'impression que j'avais d'avoir entrepris tout cela sans ou même contre la volonté de Dieu me tourmentait à l'extrême. D'autant plus qu'un homme religieux et spirituel avec qui je conversais quelquefois à cette époque, était du même avis et tâchait de m'en persuader de plus en plus. Ce fut une occasion de grandes difficultés et craintes. Ne serais-je pas, à la fin de ma vie, trouvée sans mérites, malgré la vie si pénible et dure que j'avais menée ?

Je me mis à réfléchir cependant et la pensée me vint que je n'avais jamais rien fait pour suivre ma volonté propre, mais que je m'étais laissée conduire par la sainte obéissance et par mon Père spirituel. Écoutant en lui la voix de Dieu, j'avais toujours obéi avec la candeur d'un enfant. Je rejetais donc tous les doutes et les craintes ; je les savais sans fondement. Cette pensée suffit à me consoler et à rétablir la paix en moi.

(I/Ch.102) Souvent encore dans la suite, et longuement, j'ai été tentée de quitter cette maison, de m'en aller sans rien dire. Mon imagination me représentait cette vie comme insoutenable, pleine de tristesse, voire dangereuse pour mon salut. Le Malin peignait toutes ces images et les représentait à ma sensibilité sous des couleurs si vives et avec une telle vraisemblance que j'étais prête à y croire.

Et pour rendre la peinture plus vraisemblable encore il augmentait en même temps les douleurs, mais peine, mais tourments. Il rendait plus vive mon aversion de la vie régulière. Il commença par me faire croire que je ne pourrais manger ma ration sans éprouver un grand dégoût et sans haut-le-cœur. Je me mis alors à manger très peu, et bien que mes forces physiques s'affaiblirent bientôt et que je ne pouvais plus me tenir debout qu'à grand-peine. Le Malin provoqua alors en moi le goût d'autre chose, qui n'était pas de l'ordinaire. Des mets dont nous avons fait vœu de vous abstenir me mettaient en appétit. Il évoqua vivement à mon odorat, qui croyait les sentir, les odeurs de toutes sortes de plats chauds et de cuissons. Je croyais surtout percevoir réellement l'odeur de viande bouillie ou rôtie au four. Le temps de réciter un ou deux Pater, l'envie me prenait d'en goûter. Jusqu'au moment où je recherchais et refusais ces sollicitations agréables et appétissantes pour les offrir à mon bien-aimé, en offrant d'amour.

Lorsque je me levais le matin ou la nuit pour prier et louer Dieu, le Malin alourdissait mon corps et le rendait indisposée comme si je relevais d'une grave maladie. Il espérait me voir céder et prolonger mon repos. Mais j'étais tenue par l'obéissance à ne céder en rien, à ne me dispenser d'aucune observance, quelque malade que je me sentisse. Mon Père spirituel avait bien compris en effet qu'il s'agissait là une ruse du démon. Certes mon corps en pâtissait durement, car il était forcé sans cesse d'obéir et de se mettre en route, qui lui plût ou non.

Habituellement la violence que je devais faire pour me lever était telle qu'il me semblait devoir tirer un bœuf de quelque fossé, tant mon corps me paraissait lourd. Et les efforts devaient être d'autant plus violents que mon esprit, impuissant et débile, ne me poussait pas à agir. Quand je m'étais mise debout, je vacillais,

m'appuyant tantôt à un mur tantôt à l'autre, car mes jambes avaient peine à me porter. Je ne parvenais pas non plus à tenir les yeux ouverts tant ma tête était alourdie. Dans cet état je ne traînais jusqu'à l'oratoire, comme je pouvais ; mais je ressentais une amère tristesse et une grande douleur. Ma chair regimbait à se sentir traitée avec tant de rigueur et proprement tyranniser. D'être forcé comme il l'était paraissait à mon être physique un traitement inhumain.

Parfois je faiblissais et les sœurs me reconduisaient en cellule. D'autres fois, quand je me faisais violence pour rester sans faire attention à mes maux, le Malin m'indisposait tellement que je croyais ne plus avoir la force d'articuler les paroles de l'Office. Cependant je ne céda pas. Malgré lui je continuais à réciter avec les autres, tout en restant assise. Parfois je me sentais si mal je croyais mourir. Pour autant qu'il m'en souvient les choses se passaient ainsi jour après jour, sans allégement. Le Malin mettait en œuvre tout ce qu'il pouvait pour me décourager et me faire abandonner la partie. Il ne cessait de me tenter de cette façon.

(I/Ch.103) J'ai subi une autre forme encore de dérélition, de sécheresse, d'obscurité. Ceci était accompagné d'une forte tentation de quitter la maison et d'abandonner mon Père spirituel. Le Malin me tourmentait en inspirant une forte aversion de mon directeur. Il suscitait en moi une foule d'impressions mauvaises, de jugements, d'appréciations malveillantes. Il aigrissait mon cœur. Je ressentais une horreur naturelle, qui me bouleversait, lorsqu'il me fallait me confesser à lui ou l'écouter lorsqu'il parlait ici ou là.

J'étais aussi tentée de me faire quelque mal, de l'une ou l'autre manière. Je glissais au désespoir, car il n'était vivement représenté que, dès à présent et pour toujours, j'étais repoussée de Dieu. J'étais persuadée qu'il n'y avait plus remède ni secours, que tout était fini pour moi et perdu. N'était-il pas évident que j'étais du nombre des damnés ? Le démon ne cessait de m'inciter à toutes sortes de mouvements mauvais et de penchants pervers au point que toutes les passions et presque tous les péchés semblaient grouiller dans la partie inférieure de mon être. Seuls les péchés contre la pureté faisaient exception, car notre seigneur n'a jamais permis jusqu'à présent que je fusse tenté de cette manière.

Il me semblait que le démon ne me quittait pas un seul instant. Il provoquait en moi des tourments inexprimables et des peines intérieures. Je souffrais d'une indicible torture d'enfer. Mon cœur se serrait et je ne parvenais plus guère à prendre aucune nourriture. Le Malin me suggérait vivement de ne plus rien manger, dans l'intention de nuire à ma santé. Je parvins à le vaincre en mangeant pour l'amour de Jésus et Marie, afin de pouvoir user mes forces à les aimer et les servir. Je réussis à agir ainsi malgré le Malin. Mais

j'avais besoin parfois d'exprimer ma résolution à haute voix parce que, intérieurement, j'étais si insensible et perdue que je ne croyais pas que ces résolutions fussent sincères.

Les tourments intérieurs que j'endurais provoquèrent parfois dans ma nature des accès de rage furieuse. À ces moments je me serais volontiers lacéré la chair et détruit le corps. J'étais forcée de fuir et de courir à mon crucifix. Je l'embrassais avec autant de confiance qu'il m'était possible. Alors les violences tombaient, mais je continuais de subir les peines intérieures.

(I/Ch. 104) J'ai été placée parfois dans un état de déréliction d'une autre forme encore. C'était une privation totale de toute grâce sensible. Toutes les puissances intérieures semblaient supprimées. J'étais comme liée et ne parvenais plus à les mettre en branle pour pratiquer la vertu. J'étais comme une paralytique, privée de ses forces physiques et incapables de mouvoir ses membres<sup>193</sup>.

Je ne trouvais plus en moi la force nécessaire pour faire un seul acte de renoncement à ma personne ou d'abandon ni le moindre acte d'humilité, d'amour, de louange, etc. Seule demeurait dans la partie supérieure de mon âme une disposition passive d'abandon à la volonté de Dieu et l'anéantissement en Lui.

Ce qui me restait n'était, je crois, qu'une petite lueur de bonne volonté : la volonté de chercher en toutes choses à plaire à Dieu, à ne pas dévier en cédant à quelque mouvement imparfait. Mais cette petite lueur, cette étincelle de bonne volonté ainsi que les vertus acquises ou infuses et l'habitude du bien demeurent pour lors si profondément enfouies au plus secret de mon âme que je ne perçois plus leurs opérations, ou guère. Je suppose donc que leurs opérations sont imperceptibles et qu'elles se font d'une manière toute spirituelle au plus intérieur de l'âme. Elles s'accompagnent du secours de grâce non sensible et non perceptible qui ont soutenu mon âme et l'ont maintenue dans une fidèle orientation vers Dieu. D'une manière insensible et qui échappe à l'expérience, elles m'ont poussée à vouloir Dieu, à chercher Dieu, à détester tout le reste. Elles m'ont donné la force, que je ne pouvais percevoir, de pratiquer telle ou telle vertu au moment voulu : comme l'humilité, la patience, la prévenance charitable pour plaire aux autres et l' supporter en Dieu des choses qui heurtent la nature. Elles me donnaient en temps opportun la force d'accepter les accusations fausses, les mépris, les difficultés, les humiliations, etc.

Ces vertus étaient opérées en moi je ne sais comment ; car ma nature était pleine de révoltes, de souffrance, de tristesse et

---

<sup>193</sup> Maladie nerveuse, comme chez (la jeune) Thérèse d'Avila.

d'aversion. De toutes parts lui venaient les douleurs. Une peine excessive affectait mon âme, et mon cœur blessé était comme percé d'un glaive ou écrasé entre deux pierres. J'avais peine à respirer. La nature ne pourrait résister longtemps aux souffrances de cet état. Quelques jours suffiraient à la faire succomber. Elle semblait avoir perdu toutes ses forces et il s'en suivait souvent des syncopes. Je ne trouvais plus de soutien, de réconfort ou de consolation en rien. C'était comme s'il n'y avait pas de Dieu. Réduite à cet état, je m'y comporte comme un petit mouton sous la conduite du berger. Je me laisse faire. Je souffre et subis sans récriminations la puissante main de Dieu posée sur moi.

(I/Ch.105) Lorsque l'état que je viens de décrire eut un peu perdu de sa violence et que mes puissances intérieures (à ce qu'il me semble) avait retrouvé quelque liberté d'opération, je m'efforçai aussitôt de faire, à temps et à contretemps, des actes de foi en la présence de Dieu, d'espérance et d'amour. J'invoquais les saints, etc., mais tout cela se pratiquait avec si peu d'onction que j'avais peine à croire à la sincérité de mes intentions. C'est à peine si, au prix de beaucoup d'efforts et de travail, je parvenais à former une seule bonne pensée ou à la méditer le temps d'un Ave Maria. Mon intelligence, ma mémoire, mon imagination était distraite, instable, changeante, capricieuse. On eût dit des oiseaux qu'il est impossible d'attraper. Ceci m'était cependant une occasion nouvelle de m'abandonner toute à Dieu, tout en éprouvant une dure mortification de la nature.

Chaque fois que j'avais réussi à subir les souffrances de ces diverses sortes de dérélition, fidèlement et sans demander de soulagement aux créatures [.....] j'expérimentais dans la suite et goûtais une douce paix du cœur, une tranquillité de la conscience, un sentiment de calme et silencieuse retraite. La nature se trouvait domptée, mortifiée, tandis que mon esprit rendu plus robuste et plus courageux se sentait prêt à supporter toutes sortes de nouvelles souffrances, d'humiliations, de mépris, de calomnies, etc., par amour pour mon bien-aimé.

Je me sentais prête aussi à subir les absences de consolations intérieures, les dérélitions, les aridités, obscurités, tortures extérieures et intérieures, etc. J'y étais d'avance toute disposée, les désirant même avec une joie intérieure. Elles me semblaient maintenant douces comme le miel, si bien que je pouvais dire de tout mon cœur et de tout mon esprit : « Mon bien-aimé vous êtes tout bien et je suis toute vôtre. Vous seul pouviez me suffire. Vous



savez mon cœur : les paroles et les jugements des hommes ne sauraient ne diminuer en rien à vos yeux »<sup>194</sup>.

Oh, combien généreuse est la main de Dieu qui verse ses grâces intérieures dans une âme en compensation des peines et souffrances intérieures qu'elle a généreusement acceptées sans rien concéder à la nature, ni en paroles, ni en actes, ni dans ses attitudes, souffrant sans qu'il y paraisse sur son visage et dominant la nature autant qu'il est possible.

(I/Ch.106) Et cependant parfois, lorsque j'avais été maintenue pendant un temps assez considérable dans cet état de paix et de mortification de la nature, me sentant humble, patiente à souhait, abandonnée à Dieu et n'adhérant qu'à Lui seul en foi nue [.....], il arrivait que notre seigneur permit que je ressentisse soudain quelque brusque retour de la nature. Je l'avais crue morte pour toujours et je pensais que désormais elle n'aurait plus guère donné de difficultés. Mais au moment où je m'y attendais le moins, mon bien-aimé lui permettait d'entrer en révolte contre l'esprit. Ces assauts étaient alors plus durs que par le passé. La nature lançait à l'attaque toutes ses sollicitations aux vices et aux passions, au point que je ne savais plus où me tourner, où me réfugier, où fuir.

En imagination je me voyais pareille à une barque perdue en mer, lancée à gauche et à droite par les flots et parfois recouverte par les vagues. Une barque sans gouvernail ni voile. On n'en est plus le maître ; on ne peut plus la diriger. Tous les moyens que je tentais d'employer restaient vains. Et j'étais forcée d'abandonner la barque de mon âme à la conduite et à la garde de Dieu. Résignée je subissais la violence des flots. Parfois lorsqu'il m'était possible, je tâchais de jeter l'ancre et d'immobiliser l'embarcation. [.....]

Ah, tous ces mouvements d'imperfections, tous ces appels de passions dérégées que ressent avec un trouble aussi vif l'âme qui veut Dieu, vraiment et uniquement ! [.....] Ils sont comme des chiens de chasse qui cherchent à mordre. Leur rage, leurs aboiements, leurs attaques troublent sa paix et l'empêchent de reposer doucement en son bien-aimé.

Parfois notre seigneur a permis que ces révoltes et mouvements désordonnés fussent beaucoup plus forts qu'au temps de ma première conversion. Le Malin y trouvait occasion de m'inviter au découragement et au désespoir. Je sentais en moi une loi opposée à la loi et à la lumière de l'esprit. Et je ne parvenais pas à la rejeter. C'est un vrai martyr pour une âme qui a goûté l'esprit absolument

---

<sup>194</sup> Littérature.

dépouillé, de percevoir encore les mouvements non mortifiés et imparfaits, tout au moins lorsque ceux-ci possèdent assez de violence pour empêcher l'âme de s'en dégager ou de les laisser passer sans y prêter attention. Je m'imaginai alors que tout ce que je faisais ne valait rien, que je reculais sans cesse et que la nature en moi allait reprendre plus de vivacité que jamais.

Je ne comprenais pas quelle est en cette occurrence la prudence divine ni quelles sont les réussites de sa Sagesse. Quand Dieu traite ainsi une âme, il veut lui montrer, lui faire expérimenter son néant. Les états si divers et divergents par lesquels elle doit passer lui montrent comme du doigt ce dont elle est capable par sa seule force et livrée à elle-même. L'âme sait alors que tout ce qu'elle peut faire et toutes les satisfactions qu'elle peut en avoir lui viennent uniquement de Dieu.

(I/Ch.107) Mon bien-aimé m'a donné cette même expérience, mais d'une façon plus claire encore, dans un certain état de privation intérieure. Voici comment. Parfois je me suis trouvée si pauvre, si dénuée de tout, si incapable de tout bien, qu'en rien je ne parvenais à trouver secours. Ni la lecture de livres de spiritualité, ni les pratiques et exercices de piété, rien ne soutenait ou n'alimentait mon esprit. Malgré toute mon application et mes efforts, je ne parvenais à rien produire.

Pourtant tout mon être, avec toutes les tendances de l'âme, semblait orienté vers Dieu et avide de Le posséder. Rien en moi ne se portait vers quelque créature distincte de Lui. De là une souffrance et la tristesse de mon cœur amoureux en sentant que mon bien-aimé se tenait si loin de moi. Il me laissait me débrouiller seule sans me tendre la main pour m'aider à me rapprocher de Lui. C'était Lui seul que je désirais. Par mes seules forces et mes seuls efforts, il m'était impossible de L'atteindre, de m'unir à lui. De cette incapacité j'avais une expérience claire, évidente, distincte et pour ainsi dire tangible.

C'est pourquoi je soupirais ; et la voix de mes désirs criait vers mon bien-aimé : « Sans vous je ne puis rien ; attirez-moi. Si vous ne m'attirez, je ne puis vous atteindre ! » Il m'a semblé souvent que l'Épouse du Cantique a dû éprouver ces mêmes sentiments lorsqu'elle s'écriait : « Attire-moi, bien-aimé ; et nous courrons à l'auteur de tes parfums ». Sans doute avait-elle expérimenté qu'il est impossible d'atteindre le bien-aimé si d'abord il ne vous attire à Lui. Et c'est aussi ce qu'exprime l'apôtre saint Paul quand il dit que personne ne peut prononcer le nom de Jésus si ce n'est par l'Esprit saint ; ou encore : Nous ne sommes capables de rien par nous-mêmes ; tout ce dont nous sommes capables est de Dieu. Et enfin ce que dit la Sagesse éternelle : Sans moi tu ne peux rien faire.

(I/Ch.108) Il est certain qu'au temps de ces épreuves, lorsque l'âme est placée dans la sécheresse et la dérélliction, tous nos efforts, tout ce qui vient de notre activité propre ou de celle d'autrui sont insuffisants à nous donner accès à Dieu et repos en lui. Jusqu'au moment où notre seigneur nous aide en me tendant une main secourable. Alors tout va de soi. On s'en aperçoit immédiatement : on ressent une force intérieure qui permet de faire en toutes choses ce qui plaît à Dieu ou d'éviter ce qui lui déplaît. Et l'on agit alors dans un esprit de foi nue, demeurant parfaitement recueilli et capable de laisser toutes choses et toutes images sans y prêter attention. On s'oriente vers Dieu, on l'adore en esprit et en vérité, on pratique doucement toutes les vertus à mesure que l'occasion s'en présente ; et tout cela s'opère sans travail, paisiblement et avec facilité.

Dans l'état précédent, tout n'était que difficulté et effort ; et malgré tout il restait mal aise de se tenir debout, de ne pas trébucher successivement sur toutes sortes d'imperfections, de ne pas tomber d'un mal dans un autre. La braise du péché n'était pas éteinte et la nature corrompue nous inclinait encore au mal. Tandis qu'à présent l'âme se sent presque constamment auprès de son bien-aimé. Elle domine parfaitement la nature, car elle est aidée par la grâce qui stimule et coopère. L'âme sans qu'une main lui est tendue.

(I/Ch.109) J'ai parlé déjà de certains mouvements non mortifiés, de certaines tendances de mauvaise volonté que je ressentais en moi et malgré moi. Il s'agissait de mouvements de désobéissance, d'appropriation ; ou encore de mouvements de colère, d'aigreur contre le prochain ; mouvements aussi de débit. Il s'agissait parfois de façons impatientes de parler aux sœurs et d'un certain éloignement que j'éprouvais pour elles et pour mon Père spirituel. Je me sentais incitée à mépriser son esprit et sa doctrine, à ne pas y croire. J'étais tentée de ne plus lui ouvrir mon cœur et même de l'abandonner. Parfois j'éprouvais pour lui une telle aversion que j'avais horreur de l'entendre, de le voir, de penser à lui. Un jour cette tentation avait été si forte que je lui dis sans ambages que je renonçai à sa direction. Je le remerciais de l'établissement qu'il m'avait procuré, de l'habit que j'avais porté et aussi de la peine que Sa Révérence s'était donnée pour moi pendant tant d'années. Mais je lui dis aussi que j'étais tout à fait résolu à abandonner et la maison et l'habit et Sa Révérence elle-même.

Voyant bien que j'étais poussé à bout et prête à succomber dans cette lutte trop dure, Sa Révérence mis tout en œuvre pour me rendre le calme et pour me faire comprendre qu'il s'agissait de coups portés par le Malin qui me tourmentait et me tendait ce piège afin de me placer dans un état où mon âme se serait perdue. C'est bien en effet

ce qui serait arrivé si le Malin avait réussi à me soustraire à la direction de celui qui était mon soutien dans l'état de dérélition où je me trouvais.

Jamais encore je n'avais vu mon Père spirituel dans un tel état de tristesse. Il voyait bien le danger que je courais. Car cette opposition et cette aversion que je ressentais risquèrent de me faire perdre tous les fruits de sa doctrine, où j'aurais cependant dû trouver force et consolation. [.....] Il était étonné de me voir si insoumise et même obstinée ; car il me semblait impossible de plier ma volonté à lui obéir aveuglément. Ma raison demeurait en révolte. C'est que le Malin me soufflait des pensées de méfiance et je ne pouvais plus croire aux paroles de mon Père spirituel en qui cependant j'avais eu tant de confiance jadis.

Le Malin ne savait que trop bien qu'il était pour moi le bâton sur lequel je m'appuyais, la colonne à laquelle je me cramponnais au plus fort des tempêtes. Il savait qu'il ne parviendrait pas à me tromper tant qu'une humble et soumise obéissance me tiendrait attachée à cette colonne, tant que je n'aurais pas rejeté la conduite de ce directeur averti. De là ses violences et ses pièges. De toutes manières il tâchait de me séparer de mon Père spirituel ou tout au moins, de m'éloigner de lui. Il n'y réussit pas cependant. Par sa patience et sa discrétion, mon Père spirituel parvint à faire traîner les choses en longueur et à me soutenir jusqu'au jour où la tempête s'apaisa. Voyant clairement le jeu et la ruse du Malin, je demeurais sous la direction de sa Révérence. L'obéissance fut la colonne où je m'accrochais et grâce à Dieu, toutes les répulsions que j'avais éprouvées furent surmontées petit à petit.

(I/Ch.110) Les tentations d'orgueil et de dépit que j'éprouvais me venaient du fait qu'on m'avait enlevé la charge de supérieure. Il est vrai que cela s'était fait à ma demande. Je crois que j'avais été de bonne foi en suppliant avec insistance qu'on me déchargeât du commandement. Il me semble que ce fut par humilité et parce que je me sentais parfaitement incapable de commander. La charge de supérieure me paraissait insupportable, non pas parce que les sœurs me l'auraient rendu difficile. Toutes les difficultés venaient de moi ; car toutes les sœurs étaient bonnes et bien meilleures que moi. Cependant, lorsque la charge me fut enlevée, tandis que je me trouvais dans cet état de dérélition, le Malin trouva l'occasion de me tenter. J'exposerai un peu plus en détail comment il s'y est pris. J'avais le sentiment d'être totalement inutile, d'aucun secours pour les autres ; que je ne possédais pas la manière de gouverner (ce qui d'ailleurs était vrai) ; que non seulement je ne pouvais rien pour les autres, mais qu'en outre, le commandement m'était préjudiciable.

Ma charge en effet me donnait souvent l'occasion de m'inquiéter, de me troubler, de m'attrister, de me tourmenter. D'autre part les incessantes tentations et vexations du démon me faisaient beaucoup souffrir. Mon âme était dans un tel état de dérégulation que mes souffrances personnelles suffisaient amplement à m'occuper. Il m'en venait plus que je ne pouvais porter. J'avais peur de moi-même et n'osait plus me livrer à rien. Lorsque je devais adresser la parole aux sœurs, j'étais rempli de crainte et d'angoisse, car je craignais de parler mal et de ne pas me montrer aussi affectueuse, douce et aimable qu'il faudrait. Car tout, en mon intérieur, n'était qu'amertume et agitation. C'est pourquoi j'ai cru bien faire en me soustrayant aux soins maternels qui incombent à la supérieure et en ne disant rien. Je voulais être déchargée jusqu'à ce qu'eût pris fin l'état de souffrance et de dérégulation où je me trouvais ou tout au moins jusqu'au jour où j'aurai réussi à me modérer et à acquérir des vertus plus solidement établies.

L'autre raison pour laquelle je désirais être relevée de ma charge était que je me sentais plongée dans l'obscurité et privée de toute connaissance quant à la vie spirituelle. Je ne savais plus rien des exercices spirituels et de l'oraison mentale. Je m'y sentais aussi lourde, stupide, ignorante que ceux qui n'ont jamais eu ni le goût ni l'expérience de ces choses. Quand les sœurs ou d'autres personnes venaient me trouver pour me dire leur état intérieur et demander des éclaircissements à ce sujet ou des conseils, je ne savais que dire. J'hésitais comme celui qui ne sait quel chemin prendre. Au début tout cela me semblait très mortifiant et me forçait à renoncer ; car je voyais bien que personne n'était satisfait de ce que je me disais. Elles avaient bien raison de ne pas être satisfaites.

Mon père spirituel savait mes prières insistantes et les plaintes incessantes que je lui adressais de mon incapacité et de cet état de privation spirituelle. Peut-être avait-il aussi reçu les doléances des sœurs qui avaient peine à traiter avec moi. Elles ne trouvaient aucune satisfaction aux paroles que je leur adressais au Chapitre ni aux visites que nos constitutions me forçait à leur faire en cellule pour fortifier et aider les âmes. Aussi jugea-t-il bon de me relever pour quelque temps de ma charge de supérieure. Il voulait voir si les choses iraient mieux lorsque j'aurais été débarrassé du devoir de faire des instructions au Chapitre et de tout le reste. En attendant Sa Révérence consentit à se charger lui-même de mes fonctions, pour le bien des sœurs.

(I/Ch.111), Mais à l'expérience il m'arriva tout juste le contraire de ce que j'attendais. Au lieu d'acquiescer ainsi une plus grande paix et un vrai repos je me retrouvais en pleine bataille et dans un combat plus acharné que jamais. Ce fut d'ailleurs une disposition

particulière de la Providence divine. Il me fut révélé de cette façon un certain défaut d'humilité qui se trouvait en moi et que je ne me connaissais pas. L'humilité que je croyais posséder n'était pas véritable. Ce n'était pas une humilité réelle qui m'avait poussée à faire cette requête non plus que la demande d'être humiliée encore davantage par son Père spirituel et par mes sœurs.

Je crois bien que j'avais agi avec une intention droite et le désir sincère de plaire à Dieu ; mais je croyais être plus mortifiée que je ne l'étais et plus vertueuse en ces deux points. Je ne m'imaginai pas que ces choses m'auraient été si sensibles. Car je ne puis dire combien ma nature m'a fait des difficultés en ces matières avant qu'il me fût possible de la réduire au calme par une pratique constante de la vertu.

Le Malin me suggéra que j'avais tort fort mal agi en me démettant de ma charge ; que cet acte entraînait une humiliation trop forte et un trop grand mépris de ma personne ; que j'avais ainsi perdu l'autorité qui m'avait été imposée par les Supérieurs. D'autant plus que mon Père spirituel m'avait placée sous l'obéissance d'une sœur, sans me laisser aucune liberté ni aucune autorité en rien. Sans doute avait-il agi de cette façon parce qu'il croyait à cette apparence d'une humilité qui semblait ne désirer que la mortification et le mépris, surtout quant aux choses qui ont trait à la partie supérieure de l'âme.

Et alors mon bien-aimé a permis que je ressentisse à ce sujet des regrets, des mouvements d'impatience, de la nervosité et de l'orgueil. Grâce à Dieu, cela n'a pas duré longtemps. J'ai réussi à dominer ces sentiments d'orgueil en pratiquant la vertu contraire. Et le démon d'orgueil fut forcé de battre en retraite. Mais tout ceci m'avait coûté de durs combats et des souffrances fort amères à la nature.

(I/Ch.112) Les mêmes amertumes ne vinrent à l'occasion d'une autre demande que j'avais faite. J'avais prié mon Père spirituel de donner l'ordre aux sœurs de m'observer en toutes matières, d'examiner tout ce que je faisais ou omettais de faire pour m'accuser ensuite au Révérend Père et en ma présence de tout ce qui leur semblait imparfait dans ma conduite ou contraire à la vertu. Afin que la mortification fût plus dure, j'avais demandé d'en être blâmée en leur présence et de me voir imposer quelque pénitence.

Pour ma nature c'était là une nourriture difficile à digérer.

Mon Père spirituel accepta néanmoins la proposition et commanda, ainsi qu'aux sœurs, d'exécuter le projet. Mais grand Dieu ! Ce que j'ai eu de difficultés quand il s'est agi de mettre tout cela en pratique ! Toute la partie sensible de ma nature était prête à éclater de fureur. La partie sensible seulement, car en ce qui concerne la

raison, je persévérerais sans faiblir, recevant les admonestations et les pénitences en toute humilité et en silence. Cette attitude était extérieure et je la voulais ; mais incapable de maîtriser mes sentiments, ce que je ressentais alors était terrible.

Mon doux Jésus ! Combien de chefs d'accusation les sœurs n'ont-elles pas découverts en moi ! Était-ce défaut de lumière m'empêchant de voir mes propres fautes et mes imperfections ? Toujours est-il qu'il me semblait qu'elles m'accusaient à tort et sans fondement réel. Mon bien-aimé permettait qu'elles découvrirent en moi ces défauts et m'en accusassent, afin de mieux mortifier et humilier. Elles avaient en effet la conscience trop délicate pour dire ce qui n'était pas et elles n'auraient pas aimé me faire quelque peine en exagérant ou en aggravant mes défauts. Elles étaient si bonnes que toutes m'aimaient et ce fut certainement pour elles une dure nécessité de l'obéissance que de devoir m'accuser comme elles le faisaient.

Ce fut une disposition spéciale de la Providence que toutes mes actions ou omissions leur apparaissaient tout autres qu'elles n'étaient en réalité et dans mon intention. Elles affirmèrent que je leur avais dit ou fait des choses que je n'avais jamais eu l'intention de faire ou de dire. Ces malentendus se produisaient pour ainsi dire chaque jour, pour la plus grande souffrance des unes et de l'autre. Mais c'était pour moi surtout qu'ils étaient douloureux, car à cette époque j'avais très peu de crédit auprès de mon Confesseur. La Providence divine en avait ainsi disposé. Il ne me croyait guère et, quelques fausses que fussent les accusations, quelque mal interprétés que fussent mes actes, il n'admettait de ma part aucune justification.

Je crois qu'en cette occurrence le Malin a supérieurement joué son rôle pour jeter le trouble dans le cœur des unes et des autres et pour les faire souffrir. Il leur faisait entendre des paroles dans un sens mauvais, qui les attristait. [.....] Et de même, il leur présentait certains de mes actes sous une apparence de malice qui n'avait jamais été dans mon intention. Et tout cela paraissait à chacune si évident qu'elles auraient toutes délibérément attesté sous serment la véracité de leurs accusations.

(I/Ch.113), mais un jour notre Père spirituel étant venu occasionnellement chez nous, il fut témoin de ces discussions et les fit d'un autre œil que nous. Il savait bien, car il en avait l'expérience, quelle était la droiture de toutes les sœurs. Il était persuadé qu'aucune de nous, pour rien au monde, n'aurait voulu mentir, ni surtout, enrober la vérité dans le but de nuire à l'une de nous la faire souffrir. Sa Révérence reconnut aussitôt les agissements astucieux du Malin. Il était éclairé intérieurement, mais en outre, son

expérience l'avertissait. Il avait déjà rencontré des cas analogues dans d'autres communautés religieuses [.....] où parfois le Malin avait pris la forme des Supérieurs pour tromper les religieux. [.....]

Notre Révérend Père jugea que la mésentente chez nous avait été suscitée de la même manière et que le démon ayant pris ma forme extérieure avait agi de façon déraisonnable avec les sœurs afin de faire naître le dissentiment. Cet avis de notre Père spirituel nous fut certes une consolation et me permit de mieux supporter dans la suite toutes les contrariétés sans me laisser troubler par rien.

(I/Ch.114) Avant que ne fût découvert le jeu du Malin, j'avais eu à souffrir plus que je ne saurais et pourrais dire, car les souffrances me venaient de toutes les directions. Les sœurs semblaient fatiguées de vivre avec moi. Toutes cherchaient uniquement à bien servir Dieu, en toute paix et tranquillité de l'âme. Elles souffraient d'être privées de ce calme et de devoir subir les vexations qu'à leur avis, je leur imposais. N'étaient-elles pas en droit d'attendre de moi des consolations et l'aide maternelles ? Ce secours leur était nécessaire pour vivre et supporter une vie aussi solitaire et perpétuellement silencieuse que celle qu'elles menaient ici.

Elles avaient bien raison de vouloir se débarrasser de moi, car elles étaient persuadées que j'étais pour elle un empêchement plus qu'un secours à leur progrès spirituel. Comment dire mes regrets et les efforts que j'ai dû faire pour me vaincre ? Je savais que je n'étais pas coupable, en bien des choses, mais on ne me croyait pas. À cette époque mon Confesseur lui-même ne me croyait plus et lui aussi m'a causé bien des déceptions. Dieu le permettait ainsi. Le Révérend Père accordait plus de créances aux affirmations des sœurs qu'aux miennes. La souffrance que j'éprouvais à cause de son attitude était d'autant plus sensible à ma nature qu'il avait accoutumé jadis de faire grand cas de ce que je disais.

Il n'y a pas lieu de lui faire reproche, car les apparences lui donnaient raison. Pendant tout ce temps d'ailleurs il avait constaté chez moi une apparente diminution de la grâce et peut-être a-t-il eu des doutes à mon sujet. Il a pu croire qu'en bien des choses, dans l'heureux état de faveurs spirituelles où j'avais été, il y avait eu tromperie du Malin. Ne voyait-il pas en effet un changement subit opéré dans mon âme ? Notre seigneur lui cachait sa lumière et il lui était impossible de discerner les desseins providentiels de Dieu en cette occurrence. Dieu m'avait placée dans cet état de dérélition pour le plus grand bien de mon âme : il était nécessaire que mon Père spirituel me fit, lui aussi, souffrir quelque peu. Jusqu'au jour où, comme je l'ai dit, Dieu l'éclaira et lui fit découvrir la tactique du démon.



(I/Ch.115) Tout ce que je viens de relater n'est pas survenu à l'improviste. Mon bien-aimé m'avait averti d'avance que j'aurais à souffrir par le fait de mon Père spirituel et d'autres personnes qui m'étaient des plus attachées. Dans cet état de souffrance passive, j'avais été averti qu'il ne me viendrait aucun secours, aucune consolation de personne, afin que cette souffrance fut toute pure et sans mélange. Je suppose que notre seigneur m'avait averti afin de me permettre de m'armer contre cette souffrance, pour l'heure où elle surviendrait. On dit habituellement que les coups auxquels on s'attend font moins mal. Il n'empêche que lorsque je les ai reçus ils m'ont cruellement blessée et que j'en ai beaucoup souffert. J'avais peine à supporter cette raideur inaccoutumée de mon Père spirituel. Il m'adressait à peine la parole et son attitude restait sévère.

Un jour même je m'en plaignis à lui, amèrement renversant un torrent de larmes. Je le suppliais humblement de ne pas me repousser, de ne pas me refuser l'aide de sa main paternelle. Je lui dis que je me sentais attaquée de toutes parts, abandonnée du ciel et la terre, de Dieu et des hommes et que, sans son aide, je ne parviendrais jamais à soutenir l'état de privation où mon âme se trouvait plongée.

Afin que ma souffrance fût plus intense, notre seigneur permit que je n'obtinse de mon directeur ni secours ni réconfort. Son accueil sévère ne fit supposer que ma demande ne lui plaisait pas, qu'il n'avait plus pour moi que de l'aversion. Cette impression me brisait le cœur. Alors, ne sachant plus où me tourner<sup>195</sup> je pris dans mes deux mains la petite croix de mon chapelet et me mis à lui parler tout en versant des larmes en abondance : « Mon bien-aimé Jésus, dis-je, Vous savez mon innocence et qu'on m'accuse sans raison. Vous savez la droiture de mon cœur et que mon seul désir est de chercher à Vous plaire. Vous savez que tous et toutes me condamnent et le repoussent. Mais si tel est Votre bon plaisir je me résoudrai volontiers à mourir avec Vous sur la croix. Laissez-moi souffrir en Votre compagnie. Vous êtes mon seul ami, le seul compagnon qui me reste dans l'extrême et dur abandon où j'ai été laissée ». [.....]

O divines inventions de l'amour ! Notre seigneur voulait m'attirer à lui, tout entière, par un détachement radical de toute créature. Car une âme, lorsqu'elle ne trouve plus d'appui chez ses plus chers amis, chez ceux qui, après Dieu, étaient ses vrais soutiens, se sent admirablement stimulée à détacher son cœur de toutes choses, à ne plus faire attention aux hommes pour se réfugier en Dieu, pour se presser en lui avec force. Désormais elle ne cherche plus son repos

---

<sup>195</sup> De même madame Guyon se croit abandonnée par monsieur Bertot.

et son refuge qu'en Lui seul ; car c'est en Lui seulement que l'âme peut trouver la stabilité et la paix. Tout le reste n'entraîne que tourments, inquiétudes et angoisses du cœur.

(I/Ch.116) Mon bien-aimé voulait m'éprouver davantage et me purifier comme l'or par le feu. Le temps n'était pas venu de me libérer de cette dure et triste prison où l'état de déréliction, d'obscurité et de souffrance passive avait enfermé mon âme. Il se passa donc un temps assez long avant qu'il me fut possible de trouver, par la Foi, quelque accès en Dieu et de goûter la paix intérieure et la tranquillité du cœur. Dieu sait cependant si je m'efforçais d'y parvenir ! Jamais je n'ai cessé de faire tout ce que je pouvais et je me préparais, par la pratique des vertus, par une stricte attention à me mortifier en toutes choses, à renoncer à tout ce qui n'est pas Dieu.

J'avais désiré faire : je ne parvenais pas à me rapprocher de Dieu. Je restais tout entière dans mes propres limites. Mon bien-aimé demeurait loin de moi, caché par des voiles, comme s'il ne m'avait pas vu, comme s'il se désintéressait de moi. Il s'était enfui au loin et semblait prendre plaisir à me voir lutter toute seule aux prises avec ma nature mal mortifiée. Celle-ci me donnait du fil à retordre, plus que je ne saurais dire, et le soir il m'arrivait d'être plus fatiguée d'avoir lutté contre moi-même et de m'être fait violence que si j'avais bêché et creusé la terre pendant toute la journée.

Aussi bien il me fallait achever mon terme et mourir de morts cruelles et répétées. Ainsi en avait disposé notre seigneur. Et j'ai appris de cette manière que tous nos efforts, tous nos travaux sont vains quand le bien-aimé, par sa grâce, ne met pas Lui-même la main à l'ouvrage. Aussi sommes-nous contraints d'affirmer en toute certitude et de conformer notre conduite à cette vérité : que tout bien et tout mérite en nous vient uniquement de Dieu.

L'avertissement que tous me feraient souffrir lorsque je serai placé dans cet état de privation et de déréliction, notre seigneur me l'avait donné plus d'une demi-année à l'avance. Au moment où Il me l'annonça, il n'était question de rien de tout cela. Le fait surtout que mon Confesseur et ceux qui m'étaient le plus attachés me ferait souffrir était invraisemblable à cette époque.

(I/Ch.117) Je voudrais citer ici quelques dures épreuves et quelques difficultés que notre seigneur me fit supporter :

J'étais alors tentée de ne point faire profession dans le genre de vie que nous menions. Il me semblait que je m'en repentirais après coup ; que ce n'était pas là ma vocation et que je ferais mieux de conserver ma liberté ; que si je m'engageais par vœu il en résulterait un grand dommage pour mon progrès spirituel et qu'au lieu de

suivre les conseils de votre Révérence je ferais mieux de n'écouter que mon propre sentiment. Au contraire, — me semble-t-il —, si je devais persévérer dans cette voie, mon salut y serait compromis, je risquerais d'être damnée, car je sombrerais certainement dans le désespoir, ne serait-ce qu'au moment de la mort. Et quel jugement sévère ne devrais-je pas m'attendre alors à cause de cette charge d'âmes que j'aurais assurée sans nécessité ? Devais-je obéir en cette matière ? Mon vœu d'obéissance ne me liait pas à ce point.

Ces pensées me causaient une souffrance et une anxiété indicibles. Je ressentais certes une certaine bonne volonté pour m'acquitter comme il fallait de mes obligations ; et je voyais très bien ce que j'aurais dû faire et que je ne faisais pas. Mais d'autre part il me semblait ne pas pouvoir agir autrement, quels que fussent mes efforts. Tout cela se produisait à l'occasion de ces états de dérégulation, d'obscurité, d'aridité où j'étais plongée si souvent. Je ne savais plus rien ; j'oubliais les exercices de la pratique des vertus, de l'oraison, de la présence de Dieu. Et j'avais l'impression d'en avoir été privée par ma faute, à cause de mes négligences et manquements. Pour le surplus, je devenais ainsi la cause que les sœurs ne progressaient plus comme il le fallait dans le chemin de la perfection. Je les laissais dans l'ignorance, sans les éclairer. Elles ne recevaient plus non plus ni consolation, ni réconfort, ni aliment spirituel. Quand pouvait-il résulter à la longue si ce n'est un scandale ? Car je serais finalement forcée de tout abandonner si je voulais éviter de sombrer dans le désespoir.

En outre, les sœurs ne trouvant aucune satisfaction chez moi, elles seraient bientôt rongées, consumées par leur mécontentement. Se sentant trompées, surtout par moi, elles porteraient dans leur cœur un véritable enfer de trouble et d'insatisfaction. Je croyais leur donner mauvais exemple en toutes choses, les scandalisant par ma vie grossièrement naturelle et imparfaite. [.....]

Parfois j'éprouvais un sentiment très vif, — et combien pénible à supporter —, de la rudesse, de la malice, de la méchanceté que je croyais découvrir en moi. En pleurant je m'adressais à moi-même des paroles de haine et de mépris, disant : « Si quelqu'un, si les sœurs, si les Supérieurs me connaissaient telle que je me sens être, ils me jetteraient dehors. Comment peuvent-ils me tolérer ici ? » « Mais je m'abandonne à votre très chère volonté, mon bon Jésus, pour l'éternité. Faites de moi selon votre divin bon plaisir. Si Votre Majesté en a ainsi disposé et que votre juste jugement me condamne au feu éternel, que Votre volonté se fasse, pourvu que là je ne doive pas Vous haïr, Vous irriter et blasphémer, mais que je puisse au contraire Vous aimer, Vous qui êtes si digne d'amour ».

(I/Ch.118) L'autre tentation que j'avais à subir était de souhaiter que je n'eusse jamais existé. Pendant l'office divin j'éprouvais une sorte de haine ou d'aversion pour les religieux. Il se formait en moi mentalement des paroles injurieuses à leur adresse, comme si leurs chants et la louange de Dieu m'avaient ennuyée ou agacée. Mon cœur était plein d'amertume pour eux et pour mes sœurs. Quoique leur innocence fût entière et qu'elles ne me donnaient aucune raison, j'avais peine à supporter leur présence et leur conversation. En outre il me venait des tentations de gourmandise, d'envie, de colère, de découragement, de mélancolie, de blasphème. J'étais tentée de désespérer de mon salut, d'attenter à ma vie ou de m'enfuir et de quitter honteusement la maison.

Pendant tout le temps que durèrent ces tentations violentes, j'entendais ou sentais en moi les reproches et les critiques de « quelqu'un ». Il disait : « Voyez donc la supérieure qu'on a placée ici pour conduire les autres, les édifier, les enseigner ! O toi apparence sans consistance réelle ! Comment les gens ont-ils pu s'y tromper ? Qu'on te jette dehors : tu es indigne de cette maison. Voilà donc la méchanceté qui règne en maîtresse chez toi. Distingues-tu bien ton véritable fond ? De ce fonds il ne peut remonter à la surface que boues, fanges, etc. »

Mais votre Révérence saisit-elle bien l'état où j'étais pour lors dans l'oraison et chaque fois que je me tournais vers Dieu ? Plus je faisais effort pour me tourner vers lui et pour faire oraison, plus j'éprouvais de souffrances et de peines de l'esprit. J'étais comme suspendue à quelque gibet, entre ciel et terre, pieds et poings liés, abandonnée, repoussée par Dieu, par les hommes, par tout ce qui est au ciel et sur la terre. De toutes parts je me sentais torturée, tourmentée ; et rien ne pouvait m'aider, rien ne pouvait soulager ou adoucir l'excès de ma souffrance. Cependant je m'efforçais de pratiquer quelques actes de foi, d'espérance, d'amour, des actes d'abandon et de (illisible), et ainsi de suite. Cela n'y changeait rien. Rien ne semblait capable de me procurer le moindre réconfort. Ce remède que j'avais employé jadis au cours des tentations et des assauts et qui m'avait aidée à me maintenir au milieu de la tempête ne produisait plus son effet.

Tous les moyens de secours m'étaient enlevés et je semblais livrée à une foule de mauvais esprits qui me tourmentaient et me torturaient autant qu'ils pouvaient et auquel Dieu avait donné puissance sur moi. Parfois je croyais entendre leurs cris : « Voici, — me disaient-ils —, un petit avant-goût de ce que tu devras souffrir dans l'éternité ! »

Cependant, au cours de ces souffrances, je ne crois pas qu'un seul instant me fit défaut la volonté foncière de me résigner au bon plaisir de Dieu, même s'Il avait décidé de me faire souffrir ainsi éternellement.

Mais le temps d'un Ave Maria me semblait long comme un jour. Pour le reste je ne savais plus ce qu'est le bien, la vertu. Tout était voilé, recouvert par les vagues déchaînées et les hurlements de tempête des mouvements mauvais, des inspirations perverses qui ne me laissaient guère de répit. J'ai dit qu'il me restait une résignation foncière à la volonté divine ; car pour la résignation sensible je ne l'apercevais presque jamais.

(I/Ch.119) Je me sens inclinée à relater ici les forts dégoûts et les révoltes de la nature que j'éprouvais pour tous les exercices spirituels, de jour comme de nuit. Le lever, les veilles, le jeûne, l'oraison : pour pratiquer tout cela, j'étais comme forcée de pousser mon corps ou de le traîner. Il était comme une bête récalcitrante qui ne veut pas vous suivre. Il m'arrivait, la nuit ou le matin, de me faire autant de violence pour me lever que s'il s'était agi de tirer un bœuf de quelque fossé. Je devais mettre en œuvre tout ce que je possédais de force, car sinon mon corps serait devenu le maître. Parfois, pour me donner du courage, j'interpellais mon âme et lui disait : « Tâche seulement de vaincre ton corps,, sinon c'est lui qui te vaincra ». Tous ces efforts pour me dominer me faisaient ressentir une souffrance si vive que mon corps semblait tout meurtri et douloureusement sensible. Mon bien-aimé me laissait endurer tout cela et me rendait la souffrance amère à l'extrême, sans me faire ressentir la moindre aide sensible de sa grâce. Je me sentais entièrement livré à mes propres forces. Je sais bien qu'Il m'assistait d'une façon imperceptible et que Sa main puissante et bonne me soutenait. Sans cela j'aurais succombé et le fardeau trop lourd que je devais porter m'aurait écrasé. Aussi est-ce par la grâce de Dieu que je n'ai jamais rien fait, pour autant qu'il me souvient, ni rien omis qui ne fût selon les prescriptions de la Règle.

(I/Ch.120) J'éprouvais les mêmes dégoûts et révoltes de la nature lorsque je me retirais dans la solitude de notre cellule. Mon sang semblait se figer et tout mon être se crispait d'angoisse et d'horreur. Comment, me disais-je, passer le temps dans une telle dérégulation, dans une si grande sécheresse de l'esprit ? Sans compter les distractions, les tentations, les tortures du cœur.

Parfois je reprenais courage, acceptant de boire le calice amer, embrassant la croix. Je prenais la résolution de persévérer et de souffrir à fond, sans consolation et sans chercher en rien le moindre adoucissement voulant nuement le bon plaisir de Dieu. Mais il m'est impossible de dire combien cette souffrance m'était cuisante, dure, amère, et avec quelle acuité je la ressentais.

Il me semble que l'état où je me trouvais pourrait se comparer à celui des âmes du purgatoire, qui sont privées de consolation, soulagement adoucissement de leur souffrance. De quelque côté qu'elle se tourne elle ne ressent partout que peine tristesse insoutenable. Et cependant elles ne cessent de pousser des gémissements d'amour, dans leur désir d'être auprès de Dieu. Car la privation de la vision face-à-face est leur plus grand tourment. Ainsi de même j'avais beau me tourner de n'importe quel côté, je me trouvais seule, comme une repoussée. J'étais privée de tout sentiment de la présence de mon bien-aimé vers qui, dans la triste solitude où j'étais, j'élevais mes plaintes d'amour. Mais Il ne me répondait jamais. Et la privation de Sa présence rendait bien triste et lourde à porter la solitude de notre cellule.

V. Fin de la nuit obscure.

(I/Ch.121), Mais voilà : notre seigneur est fidèle et ne charge personne au-delà de ses forces. Aujourd'hui je puis m'écrier avec le saint prophète David : Il m'a mené à travers l'eau et le feu et il m'a conduit au lieu du rafraîchissement. Voici que les plaies sont pansées, les blessures guéries. Le petit enfant est né, les douleurs sont oubliées. Et les fruits que je crois avoir récoltés de cet état de souffrance et de dérélition me semblent très grands.

Je crois avoir fait surtout des progrès dans la connaissance foncière de mon propre néant. La médiocre estime que j'avais et la défiance de moi-même se sont accentuées, et ma confiance en Dieu seul s'est considérablement accrue. L'humilité est devenue plus profonde et sa pratique plus constante. La pureté du cœur et la pauvreté d'esprit ont bien augmenté. Il me semble que mon esprit s'est dépouillé davantage de toute attache, de toute inclination, de toute affection pour les créatures, même pour les créatures de l'ordre surnaturel.

Aussi Dieu est-il devenu l'objet de mes aspirations d'une façon plus pure et plus essentielle, j'entends : selon son être et non selon ses attributs.

La subtile recherche personnelle et l'amour-propre naturel sont presque entièrement morts. Je n'abandonne plus aveuglément à Dieu. La foi est devenue plus vivante et plus nue. Je fuis plus habituellement tous les objets où ce n'est pas le bien-aimé seul que l'on veut, que l'on trouve et que l'on aime exclusivement.

Il y a maintenant plus de soumission à Dieu et à des supérieurs. Il y a moins de préférences, de désirs, de refus. Il me suffit de distinguer un signe, si léger soit-il, de la volonté de notre seigneur. Je me sens parfaitement disposée à tout ce qui sera exigé de moi par mon bien-aimé ou par l'obéissance. En un mot : une parfaite indifférence à tout, toutes choses étant égales. Mais en même temps une disposition foncière à me quitter, à me dépouiller de mon moi, à me renoncer, sans chercher en quoi que ce soit repos ou soutien.

(I/Ch.122) Depuis ce temps, mon bien-aimé a commencé de me traiter d'une façon plus aimable et plus douce. La nuit de l'âme n'était pas encore entièrement passée, mais cependant mon bien-aimé me faisait parfois une visite inattendue. Cela durait une demi-heure, une heure parfois. Il me laissait percevoir sa présence en moi. Sans doute voulait-il me consoler, me reconforter, afin de ne pas me laisser sombrer dans le découragement où m'eût inclinée une trop longue privation de sa présence perçue. Il semblait avoir pitié de ma pauvre nature, malade et tourmentée, qui me faisait élever vers lui mes plaintes et mes soupirs amoureux.

Pour me consoler, il me fit comprendre alors que ces souffrances passées et cette dérélliction de l'âme n'étaient pas la punition de quelques fautes, comme je l'avais craint parfois. Je vis qu'il n'était pas irrité et ne m'avait pas repoussé ni rejeté, comme le démon tentait de me le faire croire afin de me pousser au désespoir.

Notre seigneur me fit comprendre que tout cela n'était qu'un effet d'une bonté et d'un amour sans limite ; qu'en me faisant souffrir il voulait obtenir satisfaction pour les péchés et les infidélités de certains. Car ces péchés étaient, aux yeux de Dieu, plus graves que ne le croyaient ceux qui les commettaient.

Ceci ne fit entrevoir la grande malice du péché puisqu'il entraîne des souffrances et des châtements si durs à supporter. Ces souffrances, je n'aurais pas consenti à les endurer un jour seulement si même j'avais ainsi pu gagner un empire. Mais s'il s'agit de satisfaire ainsi la justice divine et faire amende honorable à Dieu, je suis prête à les souffrir encore. Je considérerais comme une faveur et un honneur de pouvoir le faire. Notre seigneur me laisse entendre que cet état de souffrance et de dérélliction perdurerait encore quelque temps, mais qu'il aurait moins de rigueur. Comme on le verra par la suite, les choses se sont ainsi réalisées.

(I/Ch.123) Pour le surplus notre seigneur m'ordonna de pratiquer strictement la retraite et le silence afin de que ma souffrance soit complète, sans adoucissement, sans consolation de la part des créatures. Mon bien-aimé ne tolère pas en moi de tels soulagements. Quand Il le jugera nécessaire, Il viendra lui-même consoler, — comme Il l'a fait quelquefois, rarement, après l'un ou

l'autre assaut trop dur ou une peine trop cuisante. Dorénavant il veut être ma seule consolation, mon unique satisfaction. Il dit : Celui qui cherche à goûter quoique ce soit en dehors de Moi, il lui est impossible de me goûter. Ceci m'a poussé à détester davantage et à rejeter plus radicalement tout ce qui n'est pas mon bien-aimé ; et je me suis écrié avec l'apôtre Saint Paul : j'ai tenu toutes choses pour de l'ordure afin de posséder le Christ.

C'est dans cette voie que je devrais progresser sans faiblir, parce que ce silence intérieur me sera très utile plus tard, lorsque mon bien-aimé (selon qu'Il me l'a montré) travaillera mon âme à l'insu de tous et sans que personne y puisse faire empêchement. Si ce que j'ai cru comprendre intérieurement et si les lumières que j'ai reçues à ce sujet ne sont pas une tromperie, notre seigneur m'a promis de très grandes choses. Il me révélera mon âme. Il l'éclairera, Il se donnera à moi lui-même et s'unira à moi.

(I/Ch.124) Je suis donc restée très longtemps encore dans un état d'aridité et de déréliction. Cependant notre seigneur me visitait de temps en temps en me faisant percevoir, comme je l'ai dit déjà, le fait sensible de ses grâces. Sa faveur était brève et passait aussitôt. Parfois elle demeurait un peu plus longtemps. Lorsqu'elle m'était donnée, le chemin d'accès à Dieu s'éclairait et s'ouvrait devant moi, si bien qu'il me semblait ne plus exister d'intermédiaires entre Dieu et mon âme.

Alors c'était en moi la pleine lumière du jour et je pensais que la nuit ne reviendrait plus jamais. Je me trompais. Bientôt se formait un brouillard, un obscur nuage où mon bien-aimé se cachait. Je ne pouvais plus le voir, je ne percevais plus sa présence. Mais cependant je n'éprouvais plus les tourments intérieurs aussi cruels et il ne me venait plus les assauts et les tentations subtiles de jadis. Ce que je subissais alors était simplement un état d'aridité, de sécheresse, d'obscurité et de vide intérieur.

Quand je me trouvais dans cet état, je ne parvenais guère à faire convenablement oraison. Tous les exercices spirituels je les pratiquais sans sentiment de dévotion, comme si je ne les pratiquais pas. J'éprouvais plutôt une certaine aversion, un certain dégoût. Il en était ainsi même pour la confession et la communion. Je ne parvenais pas à atteindre de recueillement. Aucun bon mouvement, aucune chaleur de sentiment. Il demeurait cependant en moi une certaine force non sensible et non perceptible ; et cette grâce puissante me retenait d'incliner les affections vers les créatures ou de rechercher des commodités matérielles.

Au contraire, une habitude s'était formée en moi et comme une inclination naturelle au bien, à la vertu, à ce qui est parfait. Cette inclination allait de pair avec une aversion et un dégoût de tout ce



qui est imparfait. Mais cette grâce était enfouie si profondément dans le fond de mon âme que je ne la sentais pas ni ne la percevais. Notre seigneur agissait ainsi, je crois, pour me dépouiller entièrement de tout secours et de toute certitude sensible où la nature aurait pu s'appuyer et où elle risquait de s'attacher.

(I/Ch.125) Quand approcha la fin de cet état dont je viens de parler, je me trouvai placée non dans l'obscurité ni non plus dans la lumière. C'était comme une aube, entre la nuit et le jour. Il faisait à moitié clair, à moitié obscur. Cependant cette lumière était pauvre et ce n'était pas elle qui me poussait à faire ou à omettre ce que Dieu voulait ou ne voulait pas. Seule la lumière de la raison naturelle m'y poussait ; et cette lumière est obscure. Elle suffisait cependant à me montrer en temps voulu ce que mon bien-aimé voulait me voir faire ou ne pas faire.

Tout mon être se sentait prêt et disposé à accomplir la volonté divine, promptement et d'un cœur joyeux. Nulle part ailleurs qu'en mon bien-aimé et en ses saintes volontés je ne trouvais vie et satisfaction. Et pourtant, dans l'état où j'étais alors tout cela s'opérait d'une manière non sensible et n'apportait à la nature aucune saveur ni aucune joie.

Je ne sais si l'on me croira. Peut-être pensera-t-on que je ne me comprends pas bien moi-même ou que j'explique mal l'état d'une âme placée dans le dénuement, l'aridité et la dérélition comme l'était mon âme. Il semble d'ailleurs presque impossible et contradictoire dans les termes qu'une âme, quant à la sensibilité, soit abandonnée et privée de toute influence divine et de toute tendance au bien, mais qu'en même temps, quant à la partie supérieure (qui est purement spirituelle, qui est l'être et la substance de l'âme) elle reste habituellement orientée vers Dieu et les choses divines, sans être le moins du monde, me semble-t-il, inclinée vers le créé ou dispersée dans des objets créés.

Quant à la sensibilité et l'expérience sensible, j'étais comme une terre stérile et sans eau, une terre abandonnée vide. Parfois, de toute une journée, je n'avais pas conscience d'avoir ressenti un seul bon mouvement ni d'avoir réussi à fixer mon attention en Dieu, tout au moins pendant un temps appréciable. Quelle que fussent mes efforts je ne parvenais pas, me semble-t-il, à rester recueillie la durée d'un seul Pater. Mes puissants internes étaient comme déchaînés. Elles s'égayaient au-dehors ; et je ne savais même pas après coup sur quels objets elles s'étaient fixées et ce qui les avaient distraites. Cependant je les ramenaient sans cesse dans le silence de ma solitude sans image.

C'est à ce va-et-vient des puissances qui s'évadent que se passait pour moi le temps de l'oraison. Aussi n'avais-je jamais le sentiment d'y récolter quelque fruit appréciable de simplicité, de silence du cœur, de rapprochement de Dieu. Pourtant je ne me sentais pas éloigné de mon Bien-aimé. Je me savais avec lui ou tout au moins assez près. Mais cela se passait dans l'obscurité. Je ne le voyais pas d'un regard clair de la foi. J'étais dans la situation de quelqu'un qui se trouve dans une chambre avec un ami lorsque soudain toute lumière s'éteint. Il ne se croira pas pour autant séparé de son ami. Il ne doute pas de sa présence quoiqu'il ne puisse plus le voir. Il attendra avec patience que la lumière se rallume pour pouvoir regarder son ami comme il le voudrait. Cependant, malgré l'obscurité qui s'est fait, il lui reste possible de converser avec son ami et de traiter avec lui comme auparavant. Il y aura simplement un peu moins de satisfaction et d'agrément. C'est ainsi que mon âme se comporte avec son Bien-aimé lorsque celui-ci se cache dans l'ombre. Elle traite avec lui comme s'il était là. Car si le regard clair de la foi sensible ne lui montre pas son Bien-aimé, elle sait cependant, par la foi nue, qu'il est présent.

(I/Ch. 126) Etant dans cet état je jouissais néanmoins d'une grande paix intérieure. Je n'aurais pu vouloir ou désirer me trouver dans un autre état, car je sentais trop bien que tout ceci était le résultat d'une action spéciale de Dieu, ou tout au moins d'une permission divine. Dieu voulait certes me conduire à une connaissance beaucoup plus profonde et parfaite de moi-même et de mon néant. Une connaissance à laquelle je ne pouvais parvenir sans son assistance constante et son aide très particulière. Et cette connaissance, comme elle était devenue claire et expérimentale en moi !

Cette paix intérieure si grande et cette tranquillité que je possédais dans l'état de privation et de pauvreté, résultaient de la conformité de ma volonté à la volonté divine. J'avais obtenu cette conformité par des renoncements continuels et par la mortification de ma volonté propre. J'avais acquis l'habitude de la faire céder et abdiquer en abandonnant librement au bon plaisir de Dieu en toutes choses. Jamais je n'avais consciemment fait place dans mon cœur à quelque désir, à quelque prédilection quant aux choses temporelles ou même éternelles, quant à la nature ou quant à l'esprit. Je ne voulais que la chère volonté de Dieu.

C'est là que j'avais pris l'habitude de chercher mon seul repos et ma seule satisfaction. Et sans doute il en a coûté bien des morts à la nature. Notre seigneur m'a servi en quantité des plats très amers, au point que je ne goûtais plus la différence de l'amer et du doux, de la

privation et des faveurs. Et je n'ai plus eu envie de rien, pas même de ce qui a trait à l'esprit.

S'il m'avait été accordé liberté de choisir, de préférer, de désirer, il me semble qu'il eut été impossible d'user de cette liberté, car ma volonté semblait morte, anéantie ou tout au moins, dépouillée de tous les désirs imparfaits du vouloir propre. Ma volonté étant ainsi unie à celle de Dieu, toutes choses, tout état intérieur m'était devenu également agréable. Ils étaient tous pareils pour moi. Oh, quel merveilleux échange n'a-t-il pas fait celui qui a donné sa volonté à son bien-aimé ! Un gain spirituel incomparable répond à la perte d'une volonté propre en celle de son bien-aimé ! Pour le peu que l'on donne que ne reçoit-on pas en retour !

(I/Ch.127) À dater de cette époque-là, il se mit à faire jour dans mon âme, de mieux en mieux. Notre Seigneur commença à y projeter quelque rayon de lumière pour dissiper les épais brouillards qui recouvraient mon intelligence et me permettre de mieux saisir désormais les vérités divines. Dorénavant il me serait possible de mieux vivre en lui par le regard purifié et plus clair de la foi. C'est pourquoi la grâce divine me fit voir certaine perfection de vertu et y tendre, inclinant doucement ma volonté à les pratiquer en toute fidélité. Il s'agissait avant tout de la vertu d'humilité avec toutes ses propriétés et qualités. Je me sentais incitée à la pratiquer à toute occasion avec aisance et à trouver satisfaction dans cette pratique, comme je vais le dire.

Les effets ou les fruits principaux que cette grâce produisit dans mon âme furent de me faire pénétrer d'une façon particulière et très profondément dans le fond de mon être. J'y découvris, éclairée d'une vive lumière, les sentiers les plus secrets et les plus cachés de la plus grande humilité, du renoncement, de l'anéantissement mon moi. Cette lumière me faisait voir du même coup les ruses subtiles, les inventions malignes d'une nature qui recherche son bien propre et qui fait sans cesse valoir ses raisons ou ses prétextes dans tout ce que nous faisons ou omettons, dans toute notre activité extérieure. Et cette nature ne cherche rien d'autre que d'éviter ce qui tend à l'humilier et à l'abaisser. Par l'orgueil héréditaire et invétéré qui est en elle, elle est devenue l'ennemi juré de l'humilité vraie. De toute sa puissance et de toutes ses forces elle se dresse contre cette vertu chrétienne divine qui lui est directement opposée.

Il m'apparut que ces lumières étaient le fait d'une grâce très spéciale. Notre seigneur m'avait ouvert les yeux. Reconnaisant enfin ces faussetés et tromperies de la nature je pouvais les fuir. Cette lumière était non seulement utile, mais nécessaire pour me permettre de poursuivre courageusement et avec constance la mort spirituelle de la nature, en toutes choses et en toute occasion. Celui

qui marche les yeux ouverts et dans la clarté du jour ne risque guère de trébucher.

(I/Ch.128)

Le fruit que produisit en moi cet esprit d'humilité fut de conformer plus parfaitement ma volonté à celle de Dieu. Vouloir ce que Dieu veut, ne pas vouloir ce qu'Il ne veut pas, et cela en toutes choses : dans ce qui me concerne personnellement comme dans ce qui touche les autres ; dans ce qui m'est favorable ou défavorable, dans l'amertume ou la douceur, dans la facilité ou la difficulté, dans les souffrances, les peines, les maladies, les dérélictions, dans la privation de consolations divines et humaines, dans l'humiliation, la critique, le jugement faux et les accusations mal fondées, etc.

La grâce de Dieu me donnait de goûter en tout cela une saveur particulière qui était celle de la volonté divine. Je goûtais la volonté du bien-aimé pour elle-même, sans prendre garde et sans penser à mon propre intérêt, à mon repos ou à ma satisfaction, ici-bas ou plus tard. C'est pourquoi j'ai dit que je savourais la volonté divine en soi. Jamais avant ce temps je n'avais pratiqué à ce degré, je crois, la conformité voir l'identité de ma volonté à la volonté divine. Tout au moins, je ne l'avais jamais pratiquée avec autant de constance.

Je ne comprenais plus que quelqu'un pût éprouver de la souffrance d'une chose qui lui arrive par la volonté ou avec la permission du bon Dieu. Il me semblait qu'une âme dont le seul désir est de retrouver Dieu, dont le seul effort est de mourir à soi et de se renoncer par amour pour son bien-aimé, doit découvrir en toutes choses une occasion de joie, de consolation et de paix. Dans tout ce qui lui arrive elle doit conserver la tranquillité de l'esprit, une paisible égalité que rien ne saurait ni ne pourrait troubler.

C'est à juste titre que l'on dit que la volonté et les bons plaisirs de Dieu sont, pour le bienheureux, comme un lit moelleux où il se repose sans fin. Quelle agréable nourriture pour l'âme amoureuse que cette très chère volonté de Dieu ; quelle couchette commode et douce pour y reposer éternellement ! Toutes les difficultés, quelques lourdes à porter qu'elles soient, deviennent légères quand l'âme a les yeux ouverts et voit quel est le bon plaisir de Dieu. Au vrai, dans ces moments je riais de tout ce qui jadis me faisait gémir et pleurer.

La lumière divine m'a enseigné et montré la voie d'une plus grande pureté encore, en ce sens que la consolation et la douceur que je goûtais à faire la volonté de Dieu, il ne fallait pas y reposer ni m'y attacher. J'ai compris que je ne devais jamais m'arrêter à cette saveur, pas même un instant. Même en ceci il faut refuser cette satisfaction donnée à la nature et cette subtile nourriture qui la maintient en vie. Il ne faut pas que la mort de la nature soit retardée

par ce moyen. Car l'esprit solitaire et séparé de toutes choses doit pouvoir s'attacher uniquement au Bien suprême et à l'Être sans image de Dieu, en parfaite pureté. J'ai compris que cette saveur de consolation, cette joie et cette satisfaction, il me faudrait les dépasser doucement, sans y prêter attention ; car tout cela n'étant pas Dieu lui-même ne saurait être pour nous la fin la plus haute.

(I/Ch.129) Et voici le caractère et les états d'âme que ce nouvel esprit d'humidité commença dès lors à imprimer et à réaliser en moi. Je fus de plus en plus profondément établie dans une humilité réelle par une connaissance très essentielle et claire de mon néant et par une mésestime singulière de ma propre personne. Il me semblait habiter maintenant comme au creux d'une très profonde vallée, dans l'humiliation essentielle, le mépris, la méfiance et l'anéantissement de mon moi.

Si, au cours des années précédentes je me suis élevée dans la connaissance de la pureté intérieure, de l'élévation du cœur, des ascensions de l'esprit vers Dieu, et si j'ai gravi ces échelons sous l'impulsion d'un amour brûlant et par diverses considérations, maintenant au contraire il me semble descendre les marches et m'enfoncer, et sombrer ; mais non pas dans les créatures ni dans les sens ni dans la nature. Par une vue sans cesse renouvelée d'un anéantissement plus complet, je descends dans la connaissance fondamentale de mon indignité. Si bien que du plus profond de mon cœur monte vers mon Bien-aimé cette supplication qui exprime ce qu'il y a de plus vrai en moi : « Seigneur, détruisez-moi, car je ne suis pas digne de vivre d'être compté au nombre des créatures de vos mains. Je ne suis pas digne de jouir comme elles de tous vos bienfaits, bénédictions et grâces. Je ne suis même pas digne de ces bienfaits que vous faites aux créatures qui n'ont pas été douées de raison et qui reçoivent ce qu'il faut au corps : la nourriture, la subsistance. Comment oserais-je me comparer à elles, moi qui si souvent ai offensé et irrité Dieu, le Bien suprême, tandis qu'elles n'ont jamais fait pareille chose ?

De cette humble reconnaissance de moi-même découle une paix inamissible. Les pensées d'humilité ne troublent jamais la paix. Bien au contraire : elles nourrissent la paix intérieure et cette paix, jointe à la douceur et à la tendresse de l'amour divin, réjouit l'âme tout entière et la guérit. Elle la revigore aussi et la rend capable de souffrir et de supporter avec joie bien des assauts. L'expérience m'a prouvé bien souvent que l'humilité réelle couvre comme d'une sauce agréable au goût tous les objets d'amertume et de souffrance, intérieure ou extérieure, qui nous sont envoyées. Ce qui de soi est arrêté à la nature, elle l'adoucit. Les fardeaux les plus lourds à porter

deviennent légers. Tout se change en repos intérieur, paix et satisfaction du cœur.

(I/Ch.130) J'estime que celui qui est parvenu à ce degré d'humidité ne saurait plus être attristé ou troublé par rien de ce qui lui arrive, à lui ou à d'autres. Jamais il n'aura l'âme lourde, mais il conservera en toutes circonstances le repos, le silence, la paix intérieure. Ni les vexations qui viennent des hommes ni celles des démons n'auront prise sur cette âme. Et pourquoi ? Parce qu'étant si petite elle parvient à se faufiler à travers tout. Avec une tranquille adresse, elle glisse entre les doigts de ceux qui pourraient l'attrister, la troubler, la faire souffrir. Elle est comme ces petits poissons qui, pris dans le filet, parviennent toujours à s'échapper à travers les mailles et continuent de nager librement. Quel trésor pour une âme qui en est arrivée là ! Un trésor que personne ne pourra lui ravir, car cette paix qu'elle possède, rien ne saurait la détruire.

Même lorsqu'elle remarque que les hommes la haïssent, la persécute, la couvre de leurs railleries ou de leurs affronts ; lorsqu'elle voit que d'aucuns, qui lui devrait le respect, l'interpellent parfois d'une façon impolie, impertinente ou grossière, elle ne se trouble pas pour autant. Rentrant doucement en elle-même et s'enfonçant dans sa petitesse, elle n'a aucune peine à oublier tout cela, en Dieu. Et elle se dit : « Ces gens ont bien raison me détester, de me persécuter, de me mépriser. Si on ne me respecte pas comme on devrait, qu'importe. Y a-t-il en moi quoi que ce soit qui puisse les attirer, et s'attacher à moi, leur inspirer le respect ou l'amitié ? »

L'âme ne ressent d'ailleurs aucune amertume ni aucune aversion pour personne. Car en toute sincérité du cœur elle croit qu'on ne lui fait aucun tort. Aussi ne saurait-elle se plaindre de personne ni accuser qui que ce soit. Jamais elle ne juge une autre âme plus imparfaite qu'elle-même. Et quand elle s'aperçoit que ceux qui lui ont fait injure sont revenus à de bons sentiments et s'accusent de leur faute, elle leur pardonne de tout cœur et ne se souvient même plus du mal qu'on lui a fait. Pour ceux-là elle sera aimable et pleine d'amitié, comme s'ils ne lui avaient jamais rien fait. Elle se comporte avec eux comme avec ses meilleurs amis. Elle excuse leur faute tant qu'elle peut. Elle ne voit pas ce qui peut être chez eux malice ou défaut de vertu. Mais elle croit que Dieu a permis toutes ces choses pour son plus grand bien et de cette façon elle voit le bien partout et ne se laisse troubler par rien.

(I/Ch.131) Il en va de même lorsque l'âme se trouve dans un état de pauvreté d'esprit et comme abandonnée de Dieu. Il lui semble que son Ami divin ne veut plus s'occuper d'elle. Il la repousse et l'a rejetée de devant sa Face. Mais quand ceci lui arrive, l'âme se dit : « Le bon Dieu a bien raison de m'abandonner comme il le fait. Qu'y

a-t-il en moi qui pourrais plaire à Dieu ? Qu'est-ce qui me rendrait digne de son amour et de ses faveurs ? Que de fois n'ai-je pas fait mauvais usage de ses grâces ; que de fois ne les ai-je pas négligées ? Aussi dois-je louer Dieu de sa justice et le remercier. C'est trop déjà qu'Il daigne me compter au nombre de ses créatures et me supporter en sa présence ». L'âme est très loin de s'attendre à être visitée par Dieu ; elle ne le désire même pas pour la joie personnelle qu'elle en aurait. Non, mille fois non : elle glisse au-dessous de ses faveurs, sombrant dans son néant où elle se tient en paix et dont elle se contente.

Mais j'étais insatiable quand il s'agissait de m'amoindrir, de m'abaisser, de descendre dans l'abîme. Plus je m'enfonçais dans mon néant, plus je m'établissais dans ce vide, et plus aussi à tous instants je me sentais attiré à m'y enfoncer davantage. Grâce combien insigne que le bien-aimé m'accordait ! Elle me semble plus grande et plus utile et plus précieuse que toutes les illuminations, que toutes les activités divines que Dieu n'avait jamais opérées en moi. Car cette grâce qui m'avait établi dans l'humilité foncière m'avait aussi placé sur le chemin qui mène à Dieu ; et ce chemin était tellement sûr que le moindre doute n'y était plus possible, ni l'ombre d'une erreur ou d'une tromperie.

Cette humilité avait aussi ancré en moi des vertus si essentielles et parfaites qu'elle semblait y avoir engendré une collection complète de toutes les vertus. Tout mon être en était comme imprégné. Hélas, je ne suis pas toujours restée dans un état aussi parfait et j'en ai eu bien du remords. Il a fallu assez longtemps et il m'a coûté bien des efforts avant que ces vertus ne fussent essentiellement en moi, comme faisant partie de ma nature.

Mais au temps où m'étais donnée cette grâce de l'humilité d'esprit, les défauts, l'amour-propre, la recherche personnelle, etc., n'aurait pas pu trouver place en moi. En ces moments l'âme ne semble plus être pécheresse et aucun mal ne parvient plus à l'approcher. L'esprit d'humilité avait rendu le fond de mon âme si pure, si dépouillée, si détachée, si déiforme, si clair et silencieux et pacifié, si éloigné de toute créature que s'il m'avait été dit que je devais mourir dans quelques minutes je n'aurais pas pu me préparer mieux à la mort. Car j'étais prête à tout moment et disposée à quitter mon propre corps. Ici-bas plus rien ne m'attirait où mes affections et mes désirs eussent pu m'attacher.

(I/Ch.132) Cependant tandis que je me tenais ainsi toute petite, perdue au fond d'une vallée d'humilité et que je lui trouvais dans une paix parfaite sans prétendre à rien et sans rien désirer, non pas même les faveurs de mon bien-aimé, voici que notre Seigneur, sans que je m'y fusse attendu, fit briller soudain et scintiller dans mon

âme un rayon de sa divine lumière. C'était comme le rayon d'un soleil éclatant qui soulevait mon âme et toute sa puissance d'aimer et, d'une façon tout inaccoutumée, l'attirait suavement vers les hauteurs de Dieu. Mon âme sentait s'allumer en elle le feu croissant d'un ardent amour dont la force me poussait et m'élevait vers Dieu.

Ceci n'a rien d'étonnant, car ce n'était que la suite normale d'un état d'extrême humilité. On voit ainsi dans la nature que les brouillards s'accumulent au creux des vallées profondes. Mais quand le jour se lève et que le soleil commence à darder ses rayons sur la terre, il aspire le brouillard et l'attire au-dessus de la terre au plus haut du ciel. Ainsi de même les brumes de la grâce divine descendent habituellement dans les profondeurs des âmes humiliées. Parfois alors, le soleil divin aspire ces âmes et les élève au-dessus d'elles-mêmes, au-dessus de tout ce qui est d'ici-bas.

Ce rayon de la clarté divine m'a donné quelques lumières et m'a permis de connaître certaines propriétés et conditions de ce néant où fut placée l'âme anéantie. J'ai vu ce qui favorise le véritable anéantissement et ce qui le retarde ou l'empêche. Mais je ne sais pas comment je pourrais traduire en parole cette connaissance aussi clairement que je l'ai perçue par illumination. J'ai compris et j'ai vu que seul ce véritable néant est capable de recevoir Dieu, et que toute mon attention, tous mes efforts devaient être orientés à atteindre ce parfait dépouillement et à le conserver sans cesse. Car ce n'est que dans une âme anéantie que Dieu peut vivre sans obstacle et qu'Il y peut, par elle, agir selon Sa très chère volonté.

Ce néant, me semble-t-il, est comme une mort spirituelle de l'homme tant intérieur qu'extérieur. Cette mort doit être de tout temps et de tous instants ; elle ne tolère aucune vie, ne ressent aucun mouvement d'amour naturel, n'éprouve aucune affection aux choses créées en dehors de Dieu. L'âme dépouillée jusqu'à ne plus être rien ne prête plus aucune attention aux choses ; elle les perd et les anéantit en Dieu. Son fond le plus intime doit être vidé de tout, sans soucis et sans images<sup>196</sup>. Hors Dieu, aucun objet ne fixe son attention et sa réflexion.

Il me semble avoir parlé déjà assez longuement des faveurs et consolations spirituelles. Je n'insisterai donc pas ici. Mais sans doute était-il nécessaire que notre seigneur renouvelât cette connaissance par de nouvelles illuminations, car les ténèbres intérieures où j'avais été si longuement plongée m'avaient entièrement caché les anciennes lumières.

(I/Ch.133) Il m'a été mieux montré, intérieurement, comment il faut pratiquer cet esprit d'humilité, cet amoindrissement et

---

<sup>196</sup> Oui ! « nuit » et maladie ont pris fin...



anéantissement de mon moi. Cela doit se faire d'une manière plus élevée, plus dégagée d'images, en plus grande solitude et simplicité et profond. Cette pratique implique que l'on oublie immédiatement, instantanément et son propre moi et toutes les autres choses. Tout doit être, en un seul instant, absorbé par infinie grandeur de Dieu : comme une petite étincelle qui, lancée dans un brasier immense, y disparaît aussitôt et ne se voit plus.

Bienheureuse absorption et bienheureuse disparition. Il m'eût été doux de demeurer toujours dans cet état, car l'âme qui s'y trouve ne saurait pécher. Dans cet état tout l'être sensible et tout l'être physique ont été privés de leurs forces et de leur activité libre : ils sont entièrement soumis à l'esprit et l'esprit est soumis à Dieu.

Dans tout l'homme, tant intérieur qu'extérieur, il règne alors un grand et profond silence qui fait taire les puissances sensibles et rationnelles. Ce silence règne sur tout autant de l'oraison. Il est un doux repos, un sommeil d'amour en Dieu. Peut-être est-ce là cet état dont jouit l'épouse du cantique quand l'époux comment à toutes les créatures de ne point la réveiller avant qu'elle ne le désire. Ce repos en Dieu m'était le plus souvent donné lorsque j'avais eu à supporter de lourdes charges ou à subir de pénibles difficultés. Mon être tout entier s'en trouvait alors réconforté, nourri, dans la joie.

(I/Ch.134) Il me revient à l'esprit un fait que j'ai oublié de relater en parlant de mon état de déréliction. C'est cependant alors que cela s'est passé. Une nuit, pendant mon sommeil, ma douce mère Marie s'est approchée de moi. Elle portait l'Enfant Jésus sur le bras gauche. Tous deux me regardaient avec une grande bienveillance. Leur mine était souriante et ils m'adressaient de bonnes paroles d'amitié et de réconfort. Je ne me souviens pas exactement des termes ; mais je sais combien bien que la bonne Mère me disait certaines choses pour m'apprendre à pratiquer une plus grande pureté d'esprit, un détachement plus complet des créatures. En même temps elle m'adressait des paroles d'encouragement et de consolation.

Elle me parut appuyer l'Enfant Jésus contre son sein béni et l'allaiter. Ce spectacle me causait une grande joie. Alors ma bonne Mère me demanda : « Ma fille, veux-tu aussi prendre mon lait ? » Et comme je lui répondais : « Oui ma bonne Mère », elle me donna son autre sein et pendant longtemps je fus allaitée en même temps que l'Enfant Jésus.

M'étant réveillée cette image demeura en moi, très vivace, et il me sembla qu'une abondance de lait avait coulé dans ma bouche. Le goût en était exceptionnellement doux et agréable ; et il me resta pendant un certain temps.

Je me dis alors que tout ceci ne pouvait pas être un rêve. J'étais sûre de ne pas rêver et la pensée me vint que je devais noter ce fait pour satisfaire à l'obéissance. J'ai d'abord voulu oublier tout cela et n'y prêter plus d'attention qu'à des rêves naturels. Mais le souvenir restait trop vivant ; ce qui était bien exceptionnel, car il m'arrive assez souvent de rêver de choses bonnes élevées, mais je ne me sens jamais porter à les noter comme je l'ai fait dans ce cas-ci. (+note : ce rêve semble être le point de départ d'une expérience de « vie mariale » dont Marie de Sainte Thérèse a rendu compte dans ce billet adressé au père Michel de Saint-Augustin au cours des dix dernières années de sa vie.)

## *VI. « Esprit de prière » perpétuel et supplications*

(I/Ch.135) L'an 1662, en octobre si j'ai bon souvenir, le bon Dieu a daigné infuser en moi le désir spirituel de prier pour le bien de notre pauvre province, dans la situation malheureuse où elle se trouve : afin d'écarter le mal qui la menace et lui obtenir le bien espéré. Cet esprit de supplication est survenu d'une manière exceptionnelle et que je ne crois pas avoir jamais expérimentée auparavant.

Il ne s'agissait pas de gémissements passionnés. Mon zèle ne s'accompagnait pas de tendresse sensible ou d'émotion. Tout se passait pour ainsi dire au secret de l'esprit et restait caché à l'imagination comme la raison naturelle. L'opération en était tout intime, sans mélange d'activités propres. L'esprit seul était en acte et rien de ce qui pouvait venir de moi ne devait s'ajouter à cette opération. Je voyais avec évidence qu'une intervention active de ma part aurait fait disparaître cet esprit de prière.

Il me semblait que l'Esprit divin (dont j'étais alors possédée) suppliait la Volonté divine, en moi et par l'instrument de ma personne. C'est en cela que consistait cette prière : l'Esprit divin suppliait, au moyen de mon esprit, la Volonté divine. Ainsi Dieu lui-même se suppliait et se poussait à la miséricorde.

J'ai donné liberté à l'esprit, un peu plus longtemps que ne le permettait la Régularité. Si je l'avais osé, j'aurais passé la nuit entière ou tout au moins de longues heures dans cette prière, sans me lasser. Je ressentais pour lors un rapprochement exceptionnel de Dieu, presque face à face ou bouche-à-bouche.

Plus tard il m'est venu à l'esprit que cette manière de prier n'était pas sans analogie avec la prière de Jésus dont il est dit dans l'Évangile que Jésus passait la nuit à prier ; ou avec la prière dont parle saint Paul quand il écrit que « l'Esprit supplie avec des gémissements inexprimables » dans et par les âmes qu'Il peut agir en toute liberté.

(I/Ch.136) Ensuite j'ai reçu une lumière infuse et celle-ci m'a donné l'assurance que le courage et la résistance dont les Pères N. et N. faisaient preuve dans l'action qu'ils menaient pour maintenir la Réforme, était très agréable à notre seigneur et à son aimable Mère. J'ai vu avec certitude que l'affaire réussirait, malgré les apparences et contrairement à mes propres appréhensions. Mon bien-aimé semblait se porter garant et promettait de mettre lui-même la main à l'ouvrage, avec son aimable Mère, et qu'Il travaillerait avec les Supérieurs au bon succès de l'entreprise.

Cependant quelque temps auparavant, mon bien-aimé m'avait paru me refuser cette faveur à cause de certains religieux mauvais et très peu réfléchis dont quelques-uns même étaient en charge des Supérieurs. Ces religieux semblaient empêcher les bénédictions et l'aide de Dieu de s'étendre sur la Province dans les nécessités et difficultés où elle se trouve.

J'ai reçu l'assurance aussi que le P. N. ne succomberait pas sous la haine de quelques ambitieux, partisans du relâchement, qui s'efforçaient de combattre certains religieux et de s'en défaire afin de pouvoir, en leur absence, suivre librement leurs inclinations mauvaises. Les ténèbres, en effet craignent la lumière. J'ai compris que Dieu ne permettrait pas à leur malice de triompher de N., si ce n'est pendant quelque temps, afin d'éprouver sa patience et sa mansuétude, et lui faire pratiquer les vertus pour de plus grand mérites et gloire.

Toutes ces assurances m'ont été données et confirmées par trois fois. Elles étaient accompagnées d'une grande lumière intérieure ; surtout la troisième fois, quand je venais de recevoir la sainte communion. C'est alors que j'ai cru voir Jésus et son aimable Mère prenant la province sous leur protection. Cela s'est passé l'an 1662, en octobre.

(I/Ch.137) Dans la suite, Dieu m'a fait voir et comprendre quelle gloire était réservée aux Supérieurs qui ont supporté avec patience les difficultés qu'on leur a faites à tort dans l'exercice de leur charge et de leur gouvernement. Dieu m'a montré avec évidence la valeur de la souffrance, surtout de celle qui résulte d'une injustice et que l'on subit par amour de la justice et pour la gloire de Dieu. Sa Majesté fait une grande faveur à celui à qui il envoie ces sortes de peines.

Cette grande gloire dont je viens de parler, c'est dans l'esprit que je l'ai vue. Je la voyais apparaître en Dieu, comme on voit ou reconnaît une chose dans un miroir. C'est, je crois, de cette manière qu'au ciel les saints voient et connaissent toutes choses dans le pur miroir de Dieu.

Pour l'année 1663, si j'ai bon souvenir, tandis que le pape et les cardinaux s'occupaient pour la première fois de discuter une résolution favorable à notre Province, mon bien-aimé m'a fait connaître ces faits à l'heure même où ils se passaient ; et cette communication me remplit d'une grande joie. Il m'incitait d'une façon toute exceptionnelle à remercier Sa Majesté et à lui adresser les louanges pour ce grand bienfait.

Je voyais cet événement avec autant de clarté et de certitude que si j'avais assisté en chair et en os. Après un certain temps quelqu'un me confia confidentiellement que des nouvelles venaient d'arriver de Rome : contre toute attente et malgré les appréhensions, elles étaient favorables. On s'en réjouissait beaucoup, car les résultats obtenus éte conforme à nos désirs et devait favoriser le bien de la Province et de la Réforme.

Lorsque le Révérend Père Général vint ensuite dans notre pays, j'ai prié mon bien-aimé, pour satisfaire à l'obéissance, et lui ai recommandé le succès et la prospérité de notre sainte Réforme. Notre seigneur m'a semblé me consoler et me reconforter en me montrant que tout se passerait comme nous l'espérons.

Mais quelque temps plus tard (quelques jours, je crois) mon bien-aimé me sembla menacer de retirer son aide parce que Sa Majesté se trouvait tellement offensée et narguée par les mauvais. J'ai cru comprendre qu'Il désirait des prières afin de pouvoir faire miséricorde.

Depuis ce jour notre seigneur a paru me donner, à moi indigne et misérable, un esprit de perpétuelle prière et supplication. Le cœur blessé de tendresse, enflammé de zèle je ne cessais plus guère d'offrir au Père éternel le Précieux Sang et les mérites de son Fils unique, Jésus, en réparation satisfactoire de tout ce qui pouvait offenser Sa Majesté.

Immédiatement après, on m'a confié confidentiellement que les affaires de l'Ordre et de la Province, dont le Supérieur était très occupé en ce moment, se brouillaient tellement qu'il semblait vraiment que notre seigneur avait retiré l'aide qu'il avait d'abord accordée. Mal impressionné, le Révérend Père Général ne voulait ou ne pouvait rétablir la justice et confirmer les justes dans leurs droits.

Nonobstant tout ceci, mon bien-aimé ne cessa point de susciter en moi son puissant esprit de prière (comme je l'ai dit). J'avais une confiance sans bornes de pouvoir incliner la volonté de mon bien-aimé à nous venir en aide pour assurer le succès. Et c'est aussi ce qui est arrivé. Tout se passa à souhait, pour la plus grande consolation de toute la Province, pour son apaisement et son progrès.

Lorsque Dieu daigne m'envoyer cet esprit de prière, je suis toujours sûre d'être exaucée et d'obtenir une issue favorable. Mais il ne m'est pas possible d'avoir cet esprit quand je le voudrais : il faut qu'il me soit donné comme une grâce infuse.

(I/Ch.138) Un jour, je me sentis poussée à prier notre seigneur et à le supplier d'adoucir les maux de Sœur C. qui souffrait des dents, de la gorge, de la langue, des oreilles, etc. Ces souffrances étaient très cruelles et la tourmentait beaucoup. Pendant que je priais, j'étais tourné vers mon bien-aimé avec une grande tendresse et le suppliait de daigner me permettre de supporter les souffrances qu'elle endurait. Je voulais souffrir en mémoire de la douloureuse Passion de Jésus ; car ceci se passait durant la semaine sainte. Et voici qu'à l'instant même ses douleurs ont cessé sans qu'il en demeurât la moindre trace. Elles ne lui sont jamais revenues ; mais au même moment aussi j'ai ressenti des maux de dents et des douleurs dans la tête. C'était tout à fait nouveau pour moi. Exactement au moment où elle était délivrée de ses maux je m'en suis trouvée affligée ; mais par un effet de la grâce divine, il m'a été donné de les supporter avec joie.

Une autre fois je suis sentie poussée de la même manière à prier pour un certain père Bert..., qui était très malade. Au moment où il recevait les derniers sacrements, je priais notre seigneur avec une grande confiance et un amour ardent. Je demandais à mon bien-aimé de vouloir conserver la vie à ce père si celui-ci pouvait encore rendre service à notre Ordre et si les années qui lui seraient accordées devaient lui permettre de mieux assurer son salut et augmenter sa béatitude éternelle. Notre seigneur me dit alors que ce père guérirait de sa maladie. C'est en effet ce qui lui est arrivé.

Une chose identique se produisit une autre fois. Il m'avait été commandé de prier pour un certain Père Matt..., malade à Geel. Il était à l'agonie et les médecins l'avaient abandonné. L'esprit infus de prières me fut accordé. J'ai demandé à mon Bien-Aimé d'épargner ce Père si la vie devait lui être salutaire et utile à notre Religion. Notre seigneur m'a donné l'assurance que le Père ne mourrait pas de cette maladie. Je me sentais poussée de dire au prieur de ne pas se rendre à Geel. Le prieur était prêt à se mettre en route pour assister ce Père au moment suprême, mais je n'ai pas osé, estimant que sa démarche eût pu sembler présomptueuse.

Le vingtième jour après le décès de mon père, étant à l'oraison, il me fut donné une lumière intérieure, une claire évidence. Je compris et fus assuré que l'âme de mon père était délivrée des peines du purgatoire et jouissait de la gloire éternelle. Je fus tout rempli d'une

grande joie et me réjouis de son bonheur. (Mais n'ai-je pas déjà relaté ce fait ?)

(I/Ch.139) Un jour, étant à l'oraison, il ne fut représenté un grand nombre de religieux et de personnes consacrées à Dieu et qui cependant se détournèrent de lui. Notre seigneur semblait m'inciter à prier pour eux ; ou plutôt, l'Esprit de Dieu lui-même priait en moi et par mon intermédiaire, avec des gémissements inexprimables, suppliant la divine Bonté de les retenir de sa puissante main sur la pente où ils glissaient. Je priais Dieu de se les attacher par des liens plus forts que jamais.

Cet esprit de prières suscitait en moi un amour de Dieu très tendre et affectueux, une soif du salut de tous les hommes. J'aspirais à voir Dieu, le Bien suprême et sur-aimable, aimé par eux, honoré, glorifié pour l'éternité. La perte d'une seule âme me cause une très grande tristesse et blesse mon cœur. Mon amour souffre à la pensée qu'une âme pourrait haïr et blasphémer Dieu éternellement. Cette souffrance me vient d'une connaissance tremblante de la très infinie perfection de Dieu. Aussi donnerais-je très volontiers ma vie pour chaque âme en particulier.

Mon bien-aimé m'a poussé en outre à prier pour tous ceux qui me font souffrir et me persécutent, pour ceux qui me méprisent et me calomnient, qui ont combattu et contrecarré mes bonnes intentions, ceux qui m'ont trompé par leurs visages doubles. Je ressentis alors une très aimante sympathie, comme pour mes meilleurs amis. Je priais mon bien-aimé de ne point leur compter tout cela à péché, mais de les payer en bénédictions et grâces.

Il me fut représenté tout spécialement une certaine personne qui m'avait beaucoup fait souffrir et qui était manifestement poussée à la méchanceté par le Malin. Elle me fut représentée d'une façon tellement vivante que j'aurais cru l'avoir auprès de moi en chair et en os. Et l'amour m'inclinait à prier pour elle et à supplier l'infinie miséricorde de Dieu de lui donner le repentir et de lui permettre de mourir saintement.

Ceci me semble plaire à mon bien-aimé. Il aime nous voir pardonner de tout notre cœur, prier pour ceux qui haïssent et nous persécutent et leur souhaiter tout le bien que nous désirons pour nous-mêmes. Notre seigneur m'a fait comprendre qu'une telle prière est exaucée plus rapidement que les autres parce qu'elle jaillit d'un amour sincère et vrai.

(I/Ch.140) Il m'est arrivé de recevoir dans le fond de mon âme certaine lumière quant à l'abondance des grâces et des miséricordieuses faveurs qui me sont offertes dans les saints sacrements. Ils sont en effet comme des sources d'eau vive coulant

sans cesse dans notre âme pour lui donner santé et force et pour la conduire à la béatitude.

Adorables inventions de l'amour que Jésus portait aux siens ! Il a tout donné, tout ce qu'Il possédait, tout ce qu'Il était. Il voulait sauver les siens, les rapprocher de Lui. Quelle ne devrait pas être notre gratitude, notre respect, notre amour en recevant les sacrements ! Notre attention devrait être semblable à celle que Jésus avait quand il les a institués.

Je vois la sainte Église riche de tous les remèdes spirituels divins, de toutes ces choses qui servent à notre salut : petite rivière qui ne cesse de couler des plaies du Christ. Union indicible avec Jésus ! Lumière et tendresse d'amour ! Notre amour aussi cherche à inventer quelque chose pour répondre à l'amour. Mais il ne peut rien. Son activité propre ne parvient à rien. Seule l'action du bien-aimé qui agit !

(I/Ch.141) un jour de vigiles de la Pentecôte, tandis que je récitais l'office, le matin, j'ai cru voir dans mon esprit notre aimable Mère. Elle était présente et écoutait notre récitation avec une joie toute particulière et avec satisfaction. Tout au moins c'est ce que j'ai cru comprendre à voir l'amitié et la mine souriante qu'Elle avait en nous regardant. Elle me paraissait particulièrement aimable lorsque je récitais les antiennes qui sont composées pour chanter ses louanges et dire ses perfections.

Sa présence produisait en moi un sentiment de respectueuse vénération pour Sa Majesté en même temps qu'une tendre affection. De la considérer de cette manière mon esprit bondissait d'une joie extrême et je lui disais : « Bonne Mère, puisque Votre majesté semble trouver tant de plaisir et de satisfaction à écouter les louanges que nous vous offrons, pourquoi ne suscite-t-elle pas un plus grand nombre d'âmes qui la serviraient en cet endroit et chanteraient ses louanges d'un cœur pur ? » Il me semblait ressentir un certain espoir que le nombre de notre communauté s'accroîtrait dans la suite. Mais cependant je n'en étais pas très assuré.

(I/Ch.142) En même temps, je me sentis invitée intérieurement à me préparer à recevoir le Saint-Esprit. Je demandais ce qu'il me fallait faire pour cela. Je voulais savoir ce qui devait plaire au Saint-Esprit et l'attirer en moi. Il me fut répondu : « La pureté du cœur ». Il ne fut dit aussi que je devais recommander à mon Révérend Père de tendre à cette même pureté du cœur afin de se rendre capable de recevoir le Saint-Esprit.

Après quelque temps je sentis s'allumer en moi un tel brasier d'amour divin que tout mon intérieur semblait en feu. Cet état perdura jusqu'au moment où je reçus la sainte communion. Alors je

fus placé, pendant environ une demi-heure, dans un état plus tranquille, plus simple, au-dessus de la sensibilité.

Puis le feu repris encore. Mon cœur s'agitait, battait par à-coups et avec précipitation. Ceci dura jusqu'au soir. La température de mon corps et de mon sang était très forte et j'avais des joues rouges, si bien que les sœurs s'aperçurent qu'il se passait en moi quelque chose d'insolite. Elle me disait : « Ma mère, vous avez certes reçu le Saint-Esprit. Il est en vous. Cela se lit sur votre visage. Votre mine le proclame ». Mais je leur ai répondu qu'elles ne devaient pas s'arrêter à de telles pensées et n'y pas attacher d'importance. « Si vous croyez voir quelque chose, leur ai-je dit, n'y faites pas attention et ne me retirez pas de ma simplicité et de mon innocence. Moi-même je n'y prends pas garde ».

(I/Ch.143) Cet état a perduré pendant tout l'octave de la Pentecôte et je n'en puis pas dire grand-chose. Je percevais bien que j'étais comme saturée de Dieu. Sans cesse je me trouvais comme placée devant sa face. Je dirais volontiers que, presque tout le temps, Il était près de moi. Ma nature semblait transformée au point que je reposais, inspirait, vivait en Dieu. Tout cela, je le percevais d'une manière fort claire. J'étais placée face à face avec Lui, sans effort ni travail. Il suffisait d'une silencieuse attention pour maintenir mon esprit séparé, pur, détaché, libre de tout mélange, sans permettre à la partie inférieure d'agir ou d'intervenir en rien.

Seul l'esprit avait part en cette communication de mon bien-aimé. La moindre immixtion des puissances sensibles eut brouillé le jeu. Leur intervention grossière aurait produit dans l'esprit une nuit qui m'eût caché Dieu irrémédiablement.

L'esprit était tout dans la joie de se sentir si éloigné de la partie inférieure. Il semblait qu'aucun rapport ne pouvait plus exister de l'un à l'autre. Même lorsqu'il se présentait quelque pensée distrayante ou quoique mouvement de sensibilité capable de troubler le silence et le repos de l'esprit, ces choses semblaient se produire loin de moi et il ne m'en restait dans la mémoire qu'une image confuse. C'était comme si cela ne me concernait pas ni ne pouvait m'atteindre. Aussi mon esprit demeurait-il fixement et inébranlablement tourné vers l'être sans image de Dieu. Tout le sursaut de la partie inférieure, l'esprit savait les écarter doucement avec adresse et en silence. Il parvenait à se recueillir, à se concentrer en un seul point en s'enfonçant plus profondément dans son propre fonds. Il n'y avait point de lutte. L'esprit se contentait simplement de détourner son attention de ces divers objets<sup>197</sup>.

---

<sup>197</sup> Si la plongée eut été plus profonde elle en parlerait moins.



Mon bien-aimé m'a fait aussi cette grâce de me sentir calmement saturée, traversée, possédée par une certaine lumière ou clarté divine qui opérait en moi une merveilleuse pureté du cœur. Cette pureté du cœur se réduit à un complet détachement de toutes les créatures et de mon propre moi.

(I/Ch. 144) Un jour de Noël je ne suis trouvée dans une union à l'être sans image de Dieu. Je ne pouvais plus réfléchir à rien et mes puissances internes n'avaient plus d'autre opération que de s'immobiliser et de demeurer dans cette union. Il me vint alors comme une tendance à m'inquiéter parce que je me trouvais tellement privée de toute opération d'amour sensible. Je ne percevais en moi aucun mouvement d'admiration de Dieu ni d'humilité. Aucune connaissance, aucune considération au grand mystère que l'Église propose à notre méditation. Et cependant, ne convenait-il pas de méditer dans une attitude d'adoration ce mystère des mystères et d'y puiser un aliment à notre amour ? .... Et tandis que je me faisais ces réflexions il me fut donné une lumière qui me rassura aussitôt. « Si tu possèdes Dieu, me disais-je, si tu te trouves recueilli en la divinité, dans l'unicité divine, ne possèdes-tu pas l'amour ? Tu es établi dans l'amour, car Dieu et l'amour même. Tu possèdes donc d'une manière suréminente l'amour dans son essence. Tu ne possèdes pas ceci ou cela, mais le Tout ; non les parties seulement, mais la totalité ». Et je ne parvenais plus à connaître autre chose que j'eusse pu aimer. Pour moi il n'y avait plus rien que cette seule unification divine<sup>198</sup>.

Une fois il me fut donné de voir ma bonne Mère, de l'aimer, de la vénérer, de l'adorer en temps qu'absorbée par l'unification à l'Être divin. Je la voyais cachée, contenue en Dieu. Et je me suis dit que les Saints au ciel doivent sans doute se voir et s'entr'aimer de cette façon.

Parfois aussi je crois comprendre que le Malin est plein de haine et de dépit parce que Dieu daigne ennoblir, exalter et diviniser le pauvre petit ver de terre que je suis. Mais alors je me moque de lui, disant que Dieu élève les petits et que ce fut son orgueil qui lui fit perdre sa noblesse et sa beauté.

(Je m'étais ainsi moqué du Malin à propos d'une tentation qu'il avait imaginée jadis, lorsque je me trouvais dans ce douloureux état de déréliction. Il me disait alors : « il est beau, ton bon Dieu que tu t'efforces de servir avec fidélité ! Vois comme il est dur. Il t'oublie, te repousse, t'abandonne, etc..... Veux-tu me servir, moi ? Je te

---

<sup>198</sup> Vraiment ? ou seulement la queue de l'éléphant ?

donnerai une foule de jouissances, etc.... » Comme je me moque d'une tentation aussi grossière, aussi pitoyable !)

(I/Ch.145) Un jour, après avoir reçu la sainte communion, Dieu m'a fait la grâce de m'enseigner par une certaine expérience comment on trouve essentiellement et rencontre son Etre sans image, comment on y est uni par la Foi. Il me semble que cette manière était toute différente de ce que j'avais expérimenté et compris jusqu'à ce jour.

Cette fruition essentielle dont je parle ici reste indépendante de certaines lumières particulières reçues de Dieu. De telles illuminations occasionnelles diminuent ou augmentent, s'obscurcissent ou gagnent en éclats. Mais ici, ces illuminations sont accompagnées d'une lumière divine essentielle, simple, permanente et sans image. On ne s'aperçoit même pas que c'est une lumière. On ne la remarque pas parce qu'en soi elle est si simple, silencieuse et subtile.

Quant à ce qu'elle opère : elle remplit et prend en sa possession les sens internes et externes, les puissances supérieures et les inférieures ainsi que tous les mouvements de l'âme ; elle les rassemble et les unit tous en une seule masse et leur présente ainsi une vue simple sur l'Être divin absolument simple, immuable et sans images. Dans ce simple regard, elle fixe toutes les puissances. On aspire cette lumière simple comme on aspire une douce atmosphère. Et cependant, cette respiration en Dieu s'opère essentiellement et non par une activité propre ou de propos délibéré. Aucune connaissance acquise par l'étude ne s'y trouve mêlée.

Cette respiration simple en Dieu est ce que je viens d'appeler fruition essentielle. Celle-ci ne doit pas être confondue avec la contemplation et jouissance ardente de Dieu. Elle est simple et essentielle.

La contemplation ardente s'opère par le recueillement, un éloignement et une séparation de toutes choses, etc. Mais la fruition essentielle opère de toute autre façon. Il n'y est plus question d'introversio ou d'extraversio : elle est simple. Elle est forte et non tendre comme l'autre. Elle possède aussi une plus grande liberté et domine les choses créées parce que les sens et les autres puissances ne la contrarient pas et n'empêchent plus la contemplation constante, l'adhésion à Dieu et la fruition. Les sens et les puissances sont à ce point réunis dans l'esprit et uni à lui qu'ils n'ont plus avec lui qu'un même objet. Et tandis que le corps s'occupe de quelques travaux matériels, les sens restent tellement libres et détachés qu'ils ne retiennent aucune image ni impression : comme si toutes les choses créées qu'ils utilisent, entendent, voient, goûtent ou sentent

étaient d'une certaine façon absorbées en Dieu et transportées en lui.

(I/Ch.145) Placée dans cet état l'âme n'est pas soulevée au-dessus des sens ou retirée au-dessous d'eux. En pleine liberté elle se trouve au milieu d'eux, ne connaissant plus, ne percevant plus rien, ne s'arrêtant plus à distinguer quoi que ce soit, hors l'unicité de Dieu en tout et au-dessus de tout.

Quand on se trouve dans cet état il ne semble plus permis de pratiquer intentionnellement l'une ou l'autre vertu ni de méditer un objet distinct, pas même l'amour de Dieu. J'entends par là qu'il ne peut y avoir d'acte. Il ne faut pas non plus que ces choses soient présentes à la pensée dans une forme imaginative. La très pure fruition serait troublée par ces intermédiaires et, de la solitude où elle est élevée, replongerait l'âme dans la multiplicité.

Cela ne veut pas dire que l'âme ait été vidée de tout acte d'amour de Dieu ou qu'elle ne soit plus capable de pratiquer les vertus en temps opportun. Il ne lui serait pas possible de demeurer quelque temps dans cet état de simple fruition divine si toutes les choses ne se trouvaient pas essentiellement en elle, de la façon la plus parfaite ; et si, tout au moins pour le temps que perdure cet état, les vertus n'étaient pas pour ainsi dire incorporées à sa nature.

Mais placée dans cet état l'âme oublie les vertus tout comme elle oublie les autres choses créées, afin de demeurer plus intimement et plus attentivement unie au seul Bien suprême. Elle oublie même l'amour ; et cependant sans savoir ni réfléchir, elle aime d'une façon plus réelle et essentielle. Car si elle réfléchissait et savait, elle aurait ces connaissances qui ne sont plus Dieu seul. La plus parfaite et nue simplicité, c'est cela : lorsque l'Un sans image est devenu le seul et unique objet pour une âme.

### *VII. L'État de simplicité essentielle*

(I/Ch.147) j'ai parlé déjà d'une solitude de l'esprit. Elle était une retraite dans quelque chambre secrète de l'âme, séparée de la partie inférieure et des créatures. Dans cette solitude je ne prêtais aucune attention aux choses créées et découvrais ainsi un désert situé dans le fond de mon être. Je percevais un appel au silence des puissances tant internes qu'externes et me sentais portée à y répondre pour jouir plus librement de cette solitude.

Mais l'état de simplicité essentielle dont je traite ici ne résulte pas d'un choix ou de quelque intention. L'âme y est beaucoup plus indifférente à tout et ne recherche pas ce qui pourrait être un indice de la volonté divine. Elle est beaucoup plus libre et détachée. Ni la crainte de Dieu ni celle de perdre son repos silencieux ne trouve ici autant de place que dans l'autre état. La raison en est que cette

solitude suit l'âme partout où elle va, quoique d'une façon moins intime et savoureuse, mais plutôt essentielle et simple.

Ici il n'y a plus, comme dans les autres états et pratiques, des élévations de l'esprit ou des retraites dans les profondeurs. L'âme semble simplement vivre en Dieu, respirer, reposer en lui, tout en demeurant au milieu des choses créées. Mais rien ne trouble son équilibre. Elle n'éprouve le besoin de se détourner de rien, de ne rien faire. Car seule la solitude de Dieu lui apparaît au-dessus de toutes choses.

O bon Jésus qui avez daigné nous éclairer de cette vérité, veuillez nous aider à la mettre en pratique, constamment, pour votre amour et votre gloire.

L'esprit semble me pousser à mieux expliquer ce que je viens d'écrire. Dans cet état de l'esprit a été fait si généreux, sage, éclairé et fort qu'il rirait volontiers des grâces sensibles de Dieu. Pour lui ce ne sont plus là que jeux d'enfant ou si l'on veut : ce lait dont les nourrissons ont besoin à cause de leur faiblesse et parce qu'ils ne pourraient digérer une nourriture plus substantielle.

Placée dans cet état, l'âme ne daignerait même plus faire attention aux faveurs sensibles. Elle a été comme sevrée du sein maternel et n'a plus d'attrait que pour des aliments plus vigoureux. Et je range parmi les faveurs sensibles les douces consolations, les caresses, les unions affectives, les ardeurs sensibles de l'amour, les tendres défaillances, etc. L'esprit comprend très bien que tous ces états sont inférieurs à celui où il est placé. Ils sont beaucoup moins parfaits parce qu'ils restent dépendant d'un grand nombre de variations et d'attache des sens. Dans ces divers états, les âmes sont habituellement vacillantes encore dans leur pratique. Tantôt elles sont bien et tantôt mal disposées, joyeuses ou tristes, calme ou inquiète, tantôt pleines d'ardeur, d'élan et de force, tantôt faibles, fragiles et malades. Tout cela suivant que le flot des grâces sensibles monte ou descend. Et ces variations sont particulièrement nombreuses lorsque l'affection du cœur s'est attachée à ces faveurs et que la nature y trouve joie et satisfaction.

J'entends par là que ces âmes devraient se désintéresser de toutes ces choses comme si elles n'existaient pas. Ces âmes ne doivent ni les souhaiter ni les désirer : ne rien vouloir, ne rien désirer, ne conservant comme seul objet propre de leur amour que l'Être immuable et sans image de Dieu. Et pour celles dont l'esprit n'a pas encore suffisamment progressé, qu'elles s'attachent fermement à la seule volonté, au seul bon plaisir de Dieu, sans avoir de volonté propre, sans rechercher aucune satisfaction, joie, avantage personnel. Qu'elles laissent le flux des grâces sensibles couler au-dessus d'elles et croître ou décroître selon le bon plaisir divin.

(I/Ch.148), Mais bien peu d'âmes, lorsqu'elles sont comblées de ces faveurs sensibles, sont capables de se maintenir dans un état de détachement, de mortification, de pauvreté d'esprit, de dépouillement complet. Rares sont celles qui ne conservent alors que Dieu seul et en toute pureté comme objet de leur contemplation. C'est pourquoi lorsque Dieu a l'intention d'élever une âme et de daigner l'attirer de mieux en mieux à Lui, Il la dépouille de toutes les grâces sensibles, lumières, caresses, etc. Il lui enlève tout ce qui est un appât pour l'amour-propre et qui l'inciterait à prendre repos et satisfaction dans les choses créées. En un mot : il lui retire de la bouche l'aliment où la nature essayait de trouver de quoi entretenir sa vie propre.

Dieu ne laisse à l'âme que la lumière obscure et essentielle de la Foi, par laquelle elle devra s'attacher à la présence divine, et cette lumière obscure de la foi est accompagnée d'un amour fort (et non pas tendre) un amour fidèle et essentiel. Pour le surplus, Dieu laisse l'âme se débrouiller seule, l'observant comme de loin pour voir si elle lui est fidèle.

(I/Ch.149) Il y a six ans, il me fut accordé de voir, une fois, comme un faible rayon de la beauté de l'Être divin, dans le secret de mon âme. La contemplation de ce reflet m'a conduit à la connaissance de la joie inexprimable, de la jouissance, du ravissement de bonheur que goûtent les bienheureux en contemplant l'Être de Dieu qui est au-dessus de la beauté, de la délectation et de l'amour. Il m'en est venu une soif ardente de jouir avec eux du même Objet, face à face, et toute dépouillée des obscurités de la foi, de celles qu'entraîne souvent notre commerce avec les créatures. Aucune chose de la vie terrestre ne pourra plus me donner satisfaction, car tout cède devant le désir, devant la soif de disparaître afin d'être introduite en la pleine possession de l'Être divin.

J'ai bien compris alors ce que dit le saint prophète David : que Dieu et revêtu de lumière comme d'une robe. Et j'étais au comble de l'étonnement à la pensée qu'une âme ayant une seule fois reçue la grâce d'un reflet de la connaissance de Dieu (comme il m'avait été accordé) pût encore détourner, ne fût qu'un seul instant, son regard de la suréminente splendeur de l'Être divin et se tourner si peu que ce soit vers les choses créées pour les considérer avec quelque attention.

J'en suis devenue de plus en plus énamourée de ce Bien suprême et unique, de cet Être essentiellement beau et aimable, de la majesté de Dieu. À dater de ce moment j'ai pris plus soigneusement à cœur de plaire aux yeux de Dieu, qui voit tout. Je m'y sentais poussée d'ailleurs par une amoureuse tendresse, aimant Dieu d'un amour jaloux parce qu'Il est qui Il est.

Comment dire l'excellence de la pureté et de l'innocence au cœur qui me fut ainsi enseigné et proposé ? Même ce que les âmes spirituelles considèrent habituellement comme des vertus, je n'y voyais plus qu'impuretés, tâches, grossiers obstacles à la pleine manifestation de Dieu à l'âme. Oh, comme elles sont aveugles ces personnes que je connais bien ! (Parfois j'ai été obligé de traiter avec elles). Elles croient juger selon l'esprit quand elles veulent avancer et faire avancer les autres vers la perfection. Pour moi, ce n'est pas une petite souffrance de voir qu'elles se privent de ce bien inestimable, de cette béatitude anticipée dont elles pourraient jouir dès cette vie ; et de voir aussi qu'elles privent Dieu de cette satisfaction. Car le bon Dieu ne demande pas mieux que de se communiquer aux hommes, surtout à ceux qu'Il s'est choisis, et de se révéler à eux, de s'unir à eux par l'amour.

Si seulement les âmes étaient fidèles à réaliser la pureté du cœur, le détachement radical et mortifiant des créatures, afin de dégager l'esprit de tout ce qui est trop conforme ou agréable à la nature, de tout ce qui est repos ou agrément sensible. Qu'elles évitent avec crainte toute chose, tout acte, toute certitude, parole ou pensée où y aurait la plus légère apparence de mouvements naturels. Qu'elles les fuient comme le serpent ; qu'elles détestent du fond du cœur toute attache trop étroite aux hommes, toute complaisance, toute sympathie exagérée, toute familiarité avec eux, même s'il s'agit de personnes religieuses et surtout quand elles sont de l'autre sexe. Qu'elles les fuient, même si ces personnes ont de bons prétextes, de bonnes intentions ou lorsqu'elles s'imaginent que c'est un bon esprit qui les pousse et les incite. Que d'âmes ont été trompées parce qu'elles ne savaient pas faire la distinction entre l'esprit ou les motions de la grâce et les mouvements de la nature ou les subtiles intentions du démon ! Ces dernières se mêlent si souvent aux grâces surnaturelles ! Et cependant ces âmes avaient reçu souvent de grandes faveurs d'ordre spirituel et une très haute vocation pour le bien de beaucoup d'autres.

(I/Ch.150) Tandis que j'étais placé dans cet état dont j'ai parlé plus haut et que je contempiais et goûtais dans sa suréminente beauté et amabilité l'Être divin, il ne fut aussi montré pourquoi certaines personnes perçoivent si peu la présence de Dieu dans le fond de leur âme. La faute en est un défaut de pureté du cœur. Elles ne s'efforcent pas avec assez de soin de s'occuper de Dieu et de s'attacher à lui uniquement dans l'esprit et par la Foi. J'ai cru comprendre que la lumière divine ne parvenait pas à traverser entièrement ces âmes et préparer en elles la place où Dieu prend son repos. Il demeure dans ces âmes une certaine résistance qui vient d'elles.

Je voyais clairement l'état où ces âmes se trouvent et mon amour jaloux pour mon bien-aimé en fut douloureusement blessé. Car je ressens toujours cette blessure d'amour lorsque je suis forcé de les abandonner au-dessous ou derrière moi. (Dieu ne les a pas confiées à mes soins ?) Et je sais que notre seigneur est tout disposé à les gratifier comme moi des mêmes grâces et des mêmes manifestations de sa très aimable Présence. Si seulement elles étaient disposées à le recevoir !

Oh, comme alors je Le supplie afin qu'en sa bonté son amour Il daigne anéantir par sa grâce opérante les obstacles, les résistances, etc., et les consumer à jamais. J'ai demandé à mon bien-aimé de prendre possession de ces cœurs à son gré, afin qu'ils vivent en Dieu et que Dieu puisse vivre en eux. Mais il me fut donné une lumière de connaissance et j'ai compris que le seigneur n'agirait pas de cette façon si de leur côté ces âmes ne voulaient pas coopérer fidèlement en s'efforçant d'acquérir la pureté du cœur et le dépouillement de l'esprit. Sous prétexte de suivre les indications et les motions de la grâce, elles donnent trop d'aliment et de créance à leur nature. Il leur manque trop le discernement des esprits. C'est pourquoi elles devraient suivre davantage les avis des autres et soumettre leur jugement propre aux jugements de ceux qu'elles savent plus purement attirés et travaillés par Dieu.

(I/Ch. 151) Le troisième jour après le décès de notre sœur N., ayant offert la sainte communion pour le repos de son âme, j'ai cru la voir en esprit. Je la voyais en grands tourments et peines, environnée de flammes terribles, gémissant et demandant aide et secours.

Depuis ce moment j'ai constamment ressenti une affectueuse tendresse et le désir ardent de lui venir en aide par mes pauvres mérites, etc. Presque sans interruption je me sentais pressée de satisfaire pour ses fautes et d'offrir à cet effet toutes mes communions, disciplines, mortifications, pratiques vertueuses, unissant mes faibles mérites à ceux de Jésus et de Marie.

Ce mouvement qui me pressait et me poussait était par moment si fort et sans relâche qu'il me fallait absolument faire quelque chose pour le repos de cette âme, soit par un acte extérieur, soit par quelque acte intérieur d'amour et d'offrande. On eût dit que quelqu'un me marchait sur les talons pour m'exhorter à agir. Le matin, dès que je m'éveillais, ma première pensée était celle de notre sœur. Ceci m'étonnait d'autant plus que jamais avant ce jour je n'avais pensé aussi continûment à prier pour personne, pas même pour mon père pour ma mère.

La nuit de Noël, sous l'action d'exceptionnelles motions surnaturelles et profondément recueillies dans l'amour divin, il me

fut montré que les souffrances de cette âme étaient fortement diminuées, mais que le temps de sa délivrance était encore éloigné.

Pendant la messe de l'aube le fond de mon être fut tout illuminé d'un rayon de lumière divine. Cette clarté divine demeura en moi pendant au moins un quart d'heure. En même temps il me fut donné quelques illuminations particulières ou vives représentations qui me firent voir les causes principales des durs tourments que notre chère sœur endurait en Purgatoire. Voici ces causes : d'abord elle n'avait pas aimé ou chéri Dieu à la mesure des grâces que Dieu lui avait données à cet effet ; ensuite elle n'avait pas acquis une pureté suffisante du cœur et de l'esprit ; enfin, il y avait eu chez elle un manque notable d'humilité.

Je crois qu'il m'était demandé de satisfaire pour ces trois fautes essentielles. La première œuvre satisfaisante devait être pour moi de m'attacher au souverain bien par un amour pur et net, brûlant et fort ; de me laisser consumer et absorber en Lui par l'amour. Il m'était demandé une grande constance à bannir et à éviter avec soin tout ce qui pourrait être un empêchement à l'action de l'amour divin.

Il m'était aussi proposé avec force la pureté intérieure et l'humilité d'esprit et comment je devais les mettre en pratique et les réaliser. En outre j'étais invité à m'abstenir de certaines choses pour mortifier ma nature, qui semblait y trouver encore de temps en temps quelque aliment et satisfaction. Tout ceci devait durer jusqu'à la Chandeleur, jour où, me semble-t-il, notre sœur serait purifiée et délivrée de ses peines. Ce que je viens de dire se pratiquait intérieurement, dans le fond de mon être, sous forme de claire compréhension, vives perceptions. L'âme écoutait, silencieuse et avec une intense attention.

La veille du Nouvel An, pendant la nuit après matines et tandis que je prenais la discipline, j'ai perçu que notre sœur se trouvait près de moi. Elle marchait encore à mes côtés lorsque je me dirigeais vers notre cellule. Je ne la voyais pas avec les yeux du corps. Je ne la percevais pas comme on perçoit une chose matérielle. Je la voyais avec les yeux ou le regard de l'esprit et percevais sa présence d'une façon à la fois spirituelle et cependant sensible. Je ne trouve pas les mots pour m'expliquer mieux. Mais cette perception que j'avais de sa présence était aussi certaine que si je l'avais vue de mes yeux et touchée de mes mains.

La différence est très suffisante cependant pour se rendre compte qu'il ne s'agit nullement d'une fantaisie de l'imagination ou d'une simple impression. Ceci est tout autre chose. À l'origine cela émane du fond de l'âme et cela se répand jusqu'à produire une certaine perception sensible. Personne ne le peut comprendre s'il ne l'a



expérimenté de quelque façon. Je crois que sainte Thérèse traite le même sujet lorsqu'elle écrit dans son livre du « Château de l'âme » qu'elle percevait à ses côtés la bénie présence du Christ Homme-Dieu et le sentais sans toutefois le voir. Notre sœur semblait me témoigner des marques d'affection et de reconnaissance, comme si elle avait su que Dieu, dans sa miséricorde, avait accepté nos pauvres mérites pour souligner ses peines.

J'ai compris alors que cette sœur avait été sans cesse auprès de nous, souffrant en purgatoire ; et j'en ai conclu que c'était elle qui me pressait avec tant d'insistance et me poussait à lui venir en aide.

(I/Ch.152) Dans la suite, notre seigneur a daigné recueillir mon humble et basse personne aux profondeurs de l'esprit et là Il a fait apparaître en Lui notre chère sœur presque entièrement purifiée. Mon bien-aimé m'a donné l'assurance que le jour de sa délivrance était tout proche. Il m'a semblé que ce jour devait être celui de la circoncision de Jésus, par le mérite de l'effusion des premières gouttes de sang précieux du très doux et aimable enfant. Cet Enfant Jésus, je le voyais dans le fond de mon être, par les yeux de l'esprit. Et brûler d'amour pour ceux qu'Il a choisi et semblait m'inviter avec une infinie tendresse à prier pour la délivrance de notre chère sœur.

Me soumettant aux injonctions de l'esprit de charité, je priais donc avec grande humilité, simplicité, respect et confiance. Et le doux enfant raffermit mon espoir de voir cette âme entrer en paradis le jour de la circoncision. Lorsque vint ce jour, à mesure que s'approchait lors de la grand-messe, je percevais et sentais combien son âme se rapprochait de Dieu.

Pendant la grand-messe je la sentais et voyais intérieurement : elle toute glorieuse et pleine de joie, en possession de Dieu. Mon bien-aimé a bien voulu laisser tomber dans mon âme une petite étincelle de sa gloire et de son honneur. Depuis ce moment j'ai eu la certitude qu'elle est auprès de son bien-aimé et je n'ai plus pu prier pour elle.

Alors je me suis sentie remplie d'un grand bonheur. Mon cœur bondissait de joie et de contentement parce que j'avais vu un petit éclat seulement de l'inexprimable pureté, beauté splendeur d'une âme dans l'état de béatitude céleste. Volontiers je me serais écriée : combien vraies sont les paroles de l'apôtre saint Paul lorsqu'il dit : L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, jamais le cœur de l'homme n'a pu concevoir ce que Dieu a réservé à ceux qui l'aiment.

Plus que jamais je sentis s'enflammer en moi de purs désirs et un céleste amour pour le souverain Bien. Je me sentais pénétrer plus à fond dans la vérité divine : tout ce qui est d'ici-bas apparaissait plus fragile et misérable au regard des biens éternels que nous pouvons obtenir en nous efforçant de les acquérir. Mon âme était comme un

petit oiseau qui vole toujours plus haut, sans poser nulle part ses petites pattes et sans jamais se reposer.

La sœur dont je viens de parler et rester environ un mois dans les peines du purgatoire.

(I/Ch.153) En 1667, le second jour de la Pentecôte, notre seigneur m'envoyait une grave, longue et pénible maladie. Le mal était mortel. Cette maladie a duré près d'une année. À diverses reprises je me suis trouvé en danger immédiat et plus de vingt fois j'ai goûté ce que doit être la mort. Il n'est pas naturel d'avoir pu résister par mes seules forces à ces agonies. En réalité j'étais affligée à la fois de quatre ou cinq maladies et chacune d'elle était mortelle<sup>199</sup>. Pendant tout ce temps j'ai été abandonnée des médecins. Il me semble d'ailleurs inutile de spécifier quels étaient ces maux divers.

Le mal le plus grave semblait être une surabondance débile qui remontait avec une telle violence que tout le monde s'étonnait de ne pas me voir étouffer. La fièvre était constante est très forte. Je ne parvenais à garder les médicaments, ni aliments, ni boissons, et cela pendant plusieurs jours d'affilée. Dès que j'absorbais quoi que ce fut, il me fallait le rendre. Tous mes organes étaient si brûlants à l'intérieur que j'eusse vidé la mer pour les rafraîchir et trancher ma soif atroce. Il y avait un incendie en moi et souvent je n'écriai : je brûle brûle !

Pour le surplus, j'avais une affection de la gorge et au visage un érysipèle qui me rendait aveugle. En outre, une pleurésie, ou je ne sais quel mal aux côtés, m'empêchait de respirer, de bouger, de parler. Enfin, mes nerfs se crispaient et d'abondantes diarrhées accompagnaient mes vomissements de bile.

Dans cette maladie mon bien-aimé n'a pas laissé sans souffrance un seul de mes membres, de la tête aux pieds. Parfois j'avais l'impression d'être étendu, et tirer sur une croix, avec d'atroces souffrances dans toutes les parties de mon corps.

[.....]

(Ch.153 §2) parfois, je ne pouvais m'empêcher de crier de mal quoique, par la grâce de Dieu, j'étais toute résignée et même heureuse de pouvoir souffrir. Mais cette joie résidait dans la partie supérieure.

Tous étaient persuadés que je n'en réchappe près pas, mais moi, je savais intérieurement que je ne devais pas encore mourir par ce que je n'étais pas encore parvenue à la perfection à laquelle Dieu m'avait destinée. Et il m'arrivait de dire aux autres : je ne vais pas mourir, car je ne suis pas encore où je dois être.

---

<sup>199</sup> Trop c'est trop.

(I/Ch.154) Il m'est arrivé quelquefois de recevoir certaines connaissances intérieures par lesquelles notre seigneur me faisait voir qu'il m'avait envoyé cette maladie pour me purifier à fond, comme par un vrai purgatoire. Il fallait que mes sens et tous mes membres fussent purifiés de toute tache de péchés. Je serais alors capable de recevoir en surabondance les grâces divines et de pâtre leur simple action et depuis ce temps, en effet, ces grâces m'ont été accordées d'une façon extraordinaire. Cependant depuis cette grande maladie, mon bien-aimé a laissé passer peu de jour sans m'affliger de quelque malaise ou de quelque souffrance corporelle. Mais ce n'était pas tant pour moi-même que je souffrais alors que pour d'autres personnes pour lesquelles notre seigneur désirait que l'on souffrît.

Notre seigneur m'a accordé cette grâce n'avoir jamais été attristé par la souffrance. Les maladies et les maux physiques m'étaient agréables. J'ai toujours conservé la joie de l'esprit et du cœur. Au plus fort de la maladie, je restais la joie et le bonheur de la maison, non par une piété exubérante, mais par la pure joie du Saint-Esprit, par une conscience bien en paix. De toute ma libre volonté j'acceptais celle de mon bien-aimé, sans préférer la santé à la maladie, la vie à la mort. Tout ce que faisait mon bien-aimé était très bon et très agréable.

Quand je n'en pouvais plus, je m'étendais sur ma couchette et jamais n'y restait bien tranquillement, sans désirer les visites de la conversation. Cela me permettait de mieux converser avec mon bien-aimé et lui faire des caresses. Tantôt je lui parlais le langage de l'amour, tantôt je me reposais doucement en lui. Je n'étais jamais ennuyée d'être seule, au contraire, je jouissais alors d'une grande consolation intérieure parce qu'il m'était possible de m'unir plus paisiblement à mon bien-aimé sans n'être jamais troublé par personne. Car à ceux qui ont une seule fois goûté vraiment le délicieux commerce d'amour avec le bien-aimé, le commerce et la compagnie des hommes deviennent sujets de tristesse, voire de souffrance. Pour moi, il m'était bien doux de trouver mon bien-aimé dans le fond de mon cœur. Étendue sur ma couchette et malade, je m'y trouvais en paix. Mon seul trésor était auprès de moi ; il ne m'était pas besoin de sortir pour le trouver. Ah, quel bonheur pour une âme : elle a trouvé l'amour dans cette union qu'elle ne cesse de poursuivre de tout son cœur !

(I/Ch.155) Au cours de cette grave maladie dont je viens de parler et qui me fut accordée en guise de purgatoire, je n'ai pas été favorisée de consolations intérieures sensibles ou attraites de tendresses pour mon bien-aimé. Tout au moins, il n'y en eut guère, pour autant qu'il me souvient. Pendant tout ce temps j'étais dans un

état de souffrance, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur. Je me sentais privée de tout ce qui aurait pu soulager la nature, adoucir mes souffrances et les rendre moins lourdes à porter.

Notre seigneur permit en outre qu'en même temps j'eusse beaucoup à souffrir de la part des hommes. Quelques méchantes langues me critiquaient haineusement et répandaient sur mon compte toutes sortes de faux bruits afin de me rendre odieuse même à ceux qui m'étaient le plus attachés. Quelque temps avant que ceci ne se produisît quelqu'un m'avait amicalement averti me disant que jusqu'à présent je n'avais pas encore goûté la chair de la langue et que toutes les âmes choisies de Dieu doivent en goûter. C'était à cette pierre de touche, me disait cette personne, que l'on doit être éprouvé. Au moment même je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire ni ce que serait cette épreuve. Mais notre seigneur sut employer à cet effet une de ces mauvaises langues qui me mit en devoir de communiquer à diverses personnes et même à de très bon religieux une foule de vilaines calomnies sur mon compte.

Je n'étais pas encore suffisamment morte pour demeurer insensible, d'autant plus que ma santé était faible et débile et que j'avais été physiquement minée par cette longue maladie. Sans doute, ma volonté restait assez forte pour embrasser cette souffrance avec joie et pour laisser toutes ces calomnies me passer par-dessus la tête comme un ouragan. J'en avais l'habitude. Mais mes forces étaient trop épuisées pour

me permettre de digérer tout cela immédiatement et par pure vertu. Ma sensibilité été trop meurtri pour se laisser aisément étouffer. J'ai dû lutter pendant deux ou trois jours contre ma sensibilité naturelle avant de parvenir à surmonter tout cela. Puis, dans la paix du cœur, j'ai pu laisser ces choses se dissoudre tout doucement en Dieu.

(Ici s'arrête le récit biographique de Marie de Sainte Thérèse)

# ROBERT BARCLAY

## Quaker

*On ne peut connaître le Fils que par l'Esprit*<sup>200</sup>

Je vais expliquer de façon un peu détaillée chacune de ces affirmations, puis je passerai à la dernière partie de la proposition.

§ VI. Ce premier point ainsi établi, j'en arrive au deuxième, à savoir que l'on ne peut connaître le Fils que par l'Esprit, ou que la révélation du Fils de Dieu s'opère par l'Esprit.

(...) Jésus-Christ, en qui et par qui le Père est révélé, se révèle lui-même à ses disciples et amis dans et par l'Esprit "s. Sa manifestation a été extérieure pendant quelque temps, quand il est venu porter témoignage à la Vérité dans ce monde et s'y est montré lui-même totalement fidèle. Mais maintenant qu'il s'est retiré de ce monde quant à l'homme extérieur, c'est d'une manière intérieure qu'il enseigne et instruit le genre humain par son propre Esprit : il se tient à la porte et il frappe ; si quelqu'un entend sa voix et lui ouvre, il entre chez lui (Ap. 3, 20). Paul, dans l'Épître aux Galates (1, 16), parle de cette révélation du Christ en lui, et lui attribue l'excellence de son ministère et la certitude de sa vocation. C'est ce que confirme également la promesse du Christ lui-même à ses disciples : « Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde » [Mat. 28, 20], car il s'agit d'une présence intérieure et spirituelle, comme tous le reconnaissent (je reviendrai plus loin sur cette question) 126.

(...)

(.....)

La connaissance du Christ qui ne provient pas de la révélation de son Esprit dans le coeur n'est donc pas la vraie, pas plus que le bavardage d'un perroquet à qui l'on a appris quelques mots ne peut être regardé comme la voix d'un homme. On peut, en effet, apprendre à ce perroquet, ou à quelque autre oiseau, à prononcer une phrase sensée, telle que ses oreilles extérieures l'ont entendue, mais sans que cela puisse provenir d'aucun principe raisonnable qui le pousserait à s'exprimer ainsi. Or il en est exactement de même de

---

<sup>200</sup> ROBERT BARCLAY LA LUMIÈRE INTÉRIEURE, SOURCE DE VIE, APOLOGIE de la VRAIE THÉOLOGIE CHRÉTIENNE telle qu'elle est professée et prêchée par ce peuple appelé par mépris LES QUAKERS(1675), Introduction, traduction de larges extraits et notes par Georges LIENS ÉDITIONS DERVY 91, boulevard Saint-Germain 75006 Paris. - Je donne trois extraits tirés de trois blocs couvrant les pages 145 à 164, 182 à 201, 208 à 210.

la connaissance des choses de Dieu que l'homme naturel et charnel a recueillie à partir des paroles ou des écrits des hommes spirituels 127. Elles ne sont pas vraies pour lui parce qu'il les conçoit selon l'esprit naturel, qu'elles lui viennent par un organe impropre et ne procèdent pas du principe spirituel ; pas plus que ne le sont, pour l'oiseau qui les émet, les paroles humaines qu'il a acquises par répétition et qu'il prononce avec sa bouche, mais que ne lui inspire aucun principe raisonnable. (...)

(.....)

### *L'Esprit a été promis par le Christ pour toujours*

§ IX. Il nous reste maintenant à examiner notre dernière affirmation, à savoir que ces révélations continuent à être, aujourd'hui encore, l'objet de la foi des saints. (...) Autrement dit ce qu'il faut prouver ici, c'est que les Chrétiens de nos jours doivent être guidés intérieurement et immédiatement par l'Esprit de Dieu, de la même manière que les saints d'autrefois (même si beaucoup ne le sont pas dans la même mesure) .

§ X. Je vais en donner différentes preuves. Je rappellerai tout d'abord la promesse faite par le Christ en ces termes : « Je prierai le Père et il vous donnera un autre consolateur qui restera avec vous pour toujours, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. Mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous et qu'il sera en vous. » « Mais le consolateur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » « Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira vers la vérité tout entière, car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous annoncera les choses à venir » ( Jean 14, 16-17 et 26 ; i6, 13). (...)

(.....)

### *L'Esprit est la vie même du Christianisme*

Affirmer que l'Esprit est intérieur, cela, à mon avis, ne nécessite ni interprétation ni commentaire : « Il demeure en vous et il sera en vous » [ Jean 14, 17]. Cette présence de l'Esprit dans les saints est l'une des choses les plus indispensables à connaître et auxquelles il est le plus nécessaire de croire ; aussi n'y a-t-il rien que l'Écriture affirme d'une façon plus catégorique. « L'Esprit de Dieu habite en vous », dit l'apôtre dans l'Épître aux Romains (8, 9). Et ailleurs : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit ? » (I Cor. 6, 19), « et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (I Cor. 3, 16). Sans cela, dit-il, nul homme n'est chrétien : « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, celui-là n'est pas à lui » [Rom. 8, 9]. (...)

— Il suffit d'ôter l'Esprit, et le Christianisme ne demeure pas plus le Christianisme qu'un corps mort demeure un homme lorsque l'âme et l'esprit l'ont abandonné : les vivants ne peuvent plus alors le supporter, mais l'enterrent loin de leur vue, comme une chose fétide et inutile, quelque agréable qu'il ait été lorsque l'âme le mouvait et l'animait.

— Enfin, tout ce qu'il y a d'excellent, de noble, de précieux et de désirable dans la foi chrétienne est attribué à cet Esprit, sans qui elle ne pourrait pas plus subsister que le monde matériel sans le soleil. C'est à lui que tous les vrais Chrétiens, à toutes les époques, ont attribué leur force et leur vie. C'est par cet Esprit, déclarent-ils, qu'ils ont été convertis à Dieu, délivrés du monde, fortifiés dans leur faiblesse, consolés dans leurs afflictions, rendus fermes dans les tentations, courageux dans les souffrances, et qu'ils ont triomphé au milieu de toutes les persécutions. Oui, les écrits de tous les vrais Chrétiens sont remplis des grandes actions et des choses remarquables qu'ils affirment tous avoir faites grâce à la puissance, à la vertu et à l'efficacité de cet Esprit de Dieu qui opérait en eux.  
(...)

(.....)<sup>201</sup>

*L'inspiration de l'Esprit est « objective » et non pas simplement « subjective »*

§ XI. Il y en a d'autres qui reconnaissent que l'Esprit, maintenant encore, conduit et inspire les saints, mais ils affirment qu'il ne le fait que d'une manière subjective — autrement dit sans que ceux-ci en aient conscience —, en éclairant leur entendement pour qu'ils puissent comprendre les Ecritures et croire aux vérités qu'elles contiennent ; mais pas du tout en présentant ces vérités à leur esprit comme des objets (...).

Cette opinion, quoiqu'elle soit un peu plus acceptable que la précédente, n'est cependant pas tout à fait conforme à la vérité et ne l'exprime pas dans sa plénitude.

D'abord parce qu'il y a bien des vérités qui ne s'appliquent qu'à des cas précis et à des personnes en particulier, et qu'il est très nécessaire qu'elles connaissent, mais qu'elles ne peuvent absolument pas trouver dans les Ecritures, ainsi que le montrera la proposition suivante. (...)

(.....)

Je tire mon second argument de la nature de la Nouvelle Alliance. Il me servira, ainsi que ceux qui suivent, à prouver que nous sommes

---

<sup>201</sup> « ..... » : points multiples de suspensions du traducteur.

conduits par l'Esprit d'une manière à la fois immédiate et objective. La nature de la Nouvelle Alliance est exprimée dans divers passages de la Bible. (...)

(.....)

Cette nature de la Nouvelle Alliance est encore plus amplement décrite par Jérémie (31, 33-34) en des termes que reprend et réaffirme l'apôtre (Hébr. 8, 10-11) : « Voici l'alliance que je concluerai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit le Seigneur. Je mettrai mes lois dans leur esprit et je les graverai dans leur coeur. Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. Personne n'aura plus à instruire son prochain ni son frère en disant : "Connais le Seigneur I", car tous me connaîtront, du plus petit jusqu'au plus grand. »

Ici l'objet est la Loi de Dieu mise dans le coeur et écrite sur l'esprit, au moyen de quoi ils deviennent son peuple et sont conduits à le connaître véritablement.

La Loi ancienne est donc ainsi distinguée de l'Evangile. Auparavant la Loi était extérieure, écrite sur des tables de pierre, mais maintenant elle est intérieure, écrite dans le coeur. Autrefois le peuple dépendait des prêtres pour la connaissance de Dieu ; mais maintenant chacun en a une connaissance certaine et sensible. (...)

(.....)

§ XII. Le troisième argument provient de ces paroles de Jean : « Quant à vous, l'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne ; mais comme son onction vous enseigne toutes choses et qu'elle est véridique et non mensongère, demeurez en lui selon l'enseignement qu'elle vous a donné » (I Jean 2, 27).

Tout d'abord, cela ne pouvait être un privilège spécial, particulier ou extraordinaire, mais quelque chose de commun à tous les saints, puisqu'il s'agit d'une épître à caractère général, adressée à tous ceux de cette époque.

En second lieu, l'apôtre leur présente cette onction en eux comme une pierre de touche encore plus certaine que ses propres écrits, pour discerner et mettre à l'épreuve les imposteurs. Ayant dit, en effet, dans le verset précédent, qu'il leur avait donné des instructions touchant ceux qui les égaraient, il commence celui-ci par ces mots : « Quant à vous, l'onction... », et encore : « Vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne... ». Ce qui signifie que, leur ayant dit tout ce qu'il est possible de dire, il les renvoie, pour tout, à l'onction intérieure qui enseigne toutes choses, comme au rempart le plus solide, le plus fort et le plus inébranlable contre tous ceux qui pourraient les égarer.



Enfin, c'est une chose durable et permanente : l'onction qui demeure. (...)

Je pourrais prouver cette doctrine par bien d'autres passages de l'Écriture que j'ometts par souci de brièveté. Je vais maintenant répondre aux objections faites couramment contre la seconde partie de la proposition.

### *Caractère infaillible des vraies révélations de l'Esprit*

§ XIII. On nous objecte le plus souvent que ces révélations sont incertaines.

Cette objection traduit une grande ignorance chez nos adversaires, car nous distinguons entre la thèse et l'hypothèse, c'est-à-dire entre l'affirmation et la simple supposition. Affirmer, en effet, que la vraie et indubitable révélation de l'Esprit de Dieu est certaine et infaillible, c'est une chose, et c'en est une tout autre que d'assurer que tel homme ou tel peuple en particulier, qui se déclare lui-même guidé par cette révélation intérieure et immédiate de l'Esprit, est effectivement dirigé d'une manière infaillible par elle dans ce qu'il dit ou écrit. Ce que nous soutenons, c'est uniquement le premier point, alors que le second peut être mis en doute. La question n'est pas de savoir qui est ou n'est pas conduit par l'Esprit, mais si tous, oui ou non, doivent ou peuvent être guidés par lui.

Or, comme nous avons déjà prouvé que le Christ a promis à ses enfants que son Esprit les conduirait [Jean 16, 13], et que chacun d'eux doit et peut être dirigé par lui ; si quelques-uns se séparent de ce guide certain par leurs agissements, et prétendent cependant, en paroles, être conduits par lui, alors qu'ils commettent des actes coupables, il ne peut pas en résulter que la véritable direction de l'Esprit soit incertaine ou qu'on ne doive pas la suivre. Ou bien alors, autant dire que le soleil n'éclaire pas parce qu'un aveugle ou quelqu'un qui ferme volontairement ses yeux tombe dans un fossé en plein midi faute de lumière ; qu'aucune parole n'est prononcée parce qu'un sourd n'entend pas ce qui est dit ; ou encore qu'un jardin plein de fleurs odoriférantes n'émet aucun parfum parce que celui qui a perdu l'odorat ne peut le sentir. Dans ces différents cas, la faute revient à l'organe sensible et non pas à l'objet.

De même, toutes ces erreurs doivent être attribuées à la faiblesse ou à la méchanceté de l'homme, et non à l'Esprit Saint. Ceux qui s'opposent le plus farouchement à ce témoignage certain et infaillible de l'Esprit invoquent habituellement l'exemple des gnostiques de l'Antiquité ou, à une époque bien plus récente, les actes monstrueux et abominables des Anabaptistes de Münster '37. Or ces exemples n'ont absolument rien à voir avec nous et ils ne peuvent affaiblir en rien la vérité de notre doctrine. C'est pourquoi,

pour nous garantir plus sûrement contre des attaques de ce genre, j'ai complété ma proposition en y ajoutant ces lignes : « Par ailleurs, ces révélations divines intérieures, que nous posons comme absolument nécessaires pour servir de fondement à la vraie foi, ne contredisent jamais et ne peuvent contredire le témoignage extérieur des Ecritures, ni la droite et saine raison. »

Outre la vérité intrinsèque et indubitable de cette affirmation, l'expérience certaine et bienheureuse que nous en avons nous permet de la soutenir hardiment. Cet Esprit, en effet, ne nous a jamais trompés et conduits ou poussés à rien faire de mal, mais au contraire il se manifeste clairement par ses révélations que nous discernons d'une façon nette quand nous demeurons attentifs dans cette Lumière divine, pure et sans tache, qui constitue l'organe adéquat pour les sentir et les recevoir. (...)

#### § XIV (.....)

Tous ces exemples montrent clairement que c'est une très grave erreur de raisonnement que de mépriser et de rejeter un principe quelconque parce que des hommes qui prétendent le suivre font le mal, lorsqu'un tel principe ne tend pas, par sa nature même et ses conséquences, à faire commettre des actes condamnables.

En outre, il résulte de tout ce que je viens d'exposer que si l'Esprit doit être rejeté sous un tel prétexte, il faut aussi, et pour la même raison, rejeter ces autres principes "9. En ce qui me concerne, le fait que des méchants aient usé indûment des termes mêmes [de Saintes Ecritures, Tradition et raison] pour couvrir leurs mauvaises actions et tromper les gens simples, ne diminue en rien l'estime que j'ai pour le témoignage béni des Saintes Ecritures, ni le respect que j'éprouve pour toute Tradition solide et conforme à la vérité, et ne m'amène nullement à mépriser la raison, cette noble et excellente faculté de l'esprit. Mais de la même façon, je ne voudrais pas que l'on rejette ou mette en doute la certitude de cet Esprit de vérité, que Dieu a donné à ses enfants comme le seul guide qui puisse les conduire à cette vérité tout entière [ Jean i6, 13], sous prétexte que certains ont faussement prétendu être dirigés par lui.

(.....)

#### *L'Esprit, suprême garant des Ecritures et de la Tradition*

§ XVI. J'ajouterai enfin un dernier argument pour prouver que cette révélation intérieure, immédiate et objective, que je viens de défendre si longuement, est le seul fondement sûr, certain et indubitable de toute la foi chrétienne. J'espère que cet argument, si on le pèse correctement, aura du poids auprès de tous les Chrétiens. Le voici :

Ce à quoi tous ceux qui professent le Christianisme, quelle que soit leur confession, sont forcés d'avoir finalement recours lorsqu'on les presse dans leurs derniers retranchements, ce qui sert de garant à tous les autres fondements de la foi, ce pour quoi et à cause de quoi on affirme qu'il faut y croire, et sans quoi l'on convient qu'ils n'ont absolument aucune valeur, c'est cela qui doit être la seule base ultime, véritable, certaine et indubitable de toute la foi chrétienne.

Or c'est bien à cette révélation intérieure, immédiate et objective par l'Esprit que tous ceux qui professent le Christianisme, quelle que soit leur confession, sont forcés d'avoir recours en dernier lieu. (...)

(.....)

Tout d'abord, en ce qui concerne les Papistes, ils fondent leur foi sur l'enseignement de l'Eglise et sur la Tradition. Or si nous les pressons de dire pourquoi ils croient ce que professe l'Eglise, ils répondent : « Parce que l'Eglise est toujours guidée par l'Esprit infaillible. » Ainsi, pour eux, la direction de l'Esprit est l'ultime fondement. Si nous leur demandons, en outre, pourquoi il faut se fier à la Tradition, ils répondent : « Parce que cette Tradition nous a été transmise par les docteurs et Pères de l'Eglise qui, par la révélation de l'Esprit Saint, ont ordonné à celle-ci de la suivre. » Ils font donc tout remonter à la révélation par l'Esprit.

Quant aux Protestants et aux Sociniens, tous ils reconnaissent les Ecritures comme le fondement et la règle de leur foi, les premiers disant que l'Esprit les pousse, subjectivement, à y recourir, les autres déclarant qu'ils les comprennent à l'aide de leur propre raison. Or si on leur demande, aux uns comme aux autres, pourquoi ils se fient aux Ecritures et les prennent pour règle, ils répondent : « Parce que nous y trouvons la pensée de Dieu exprimée par ceux à qui ces choses ont été révélées d'une manière intérieure, immédiate et objective par l'Esprit de Dieu ; et non pas parce que tel ou tel homme les a écrites, mais bien parce que c'est l'Esprit de Dieu qui les leur a dictées. »

Il est donc étrange que des hommes puissent présenter comme si incertain, et si dangereux à suivre, cela même sur quoi repose la base et le fondement certain de leur propre foi, ou qu'ils s'excluent eux-mêmes de cette sainte communion avec Dieu, dont on ne peut jouir que dans l'Esprit, sous la conduite de qui nous devons vivre et marcher.

### *La révélation progressive de la Lumière intérieure*

Si certains, en lisant ces pages, se sentent poussés, par la force de ces arguments tirés de l'Ecriture, à reconnaître et à croire que de telles révélations intérieures sont nécessaires, et que cependant ils s'y sentent étrangers (c'est là la raison pour laquelle, comme je l'ai

indiqué au début, on les nie et les rejette si souvent), qu'ils sachent que ce n'est pas parce qu'elles ont cessé d'être le privilège de tout vrai Chrétien, mais bien plutôt parce qu'eux-mêmes ne sont pas tant chrétiens de nature que de nom. Qu'ils sachent aussi que la Lumière secrète qui brille dans le coeur et qui réprouve l'iniquité est l'humble commencement de la révélation de l'Esprit de Dieu, qui a d'abord été envoyé au monde pour le convaincre de péché ( Jean 16, 8).

— Quand, en renonçant à l'iniquité, tu commenceras à connaître cette voix divine dans ton coeur, tu sentiras, à mesure que le vieil homme ou l'homme naturel, qui ne goûte pas les choses du Royaume de Dieu, disparaîtra avec ses affections corrompues et toutes ses convoitises ; tu sentiras, dis-je, le nouvel homme ou la naissance intérieure de l'enfant qui a des sens spirituels et qui peut voir, goûter, tâter, manier et sentir les choses de l'Esprit 1". Mais jusqu'à ce que vienne ce moment, la connaissance des choses spirituelles ressemble à la foi que l'on accorde à l'histoire.

— De même qu'un aveugle, quelque description qu'on lui fasse de la lumière du soleil ou des couleurs les plus curieuses, ne saurait, si intelligent soit-il, les comprendre aussi bien, d'après les détails les plus précis et les plus concrets qu'on peut lui en donner, qu'un enfant qui les voit ; de même, l'homme naturel, si intelligent soit-il, ne peut comprendre par les paroles les meilleures, pas même par celles de l'Écriture, les mystères du Royaume de Dieu aussi bien que l'enfant le plus jeune et le plus faible, qui les goûte lorsqu'ils lui sont révélés d'une manière intérieure et objective par l'Esprit.

Sois donc attentif à tout cela dans l'humble révélation de cette Lumière pure qui te permettra de voir d'abord les vérités les plus simples à connaître. A mesure que tu deviendras apte à accueillir cette Lumière, tu la recevras de plus en plus et, par une expérience vivante, tu pourras réfuter aisément l'ignorance de ceux qui te demanderont : « Comment sais-tu que tu es animé par l'Esprit de Dieu ? » Cette question te paraîtra alors tout aussi ridicule que de demander à quelqu'un qui a les yeux ouverts comment il sait que le soleil brille en plein midi. (...).

155

### Chapitre III

#### DES ÉCRITURES

Plan du chapitre

(...)

#### *Proposition*

Des révélations de l'Esprit de Dieu aux saints procèdent les Écritures de Vérité, qui contiennent :

1. un récit historique fidèle des actions du peuple de Dieu aux différentes époques et des multiples manifestations singulières et remarquables de la Providence qui les ont accompagnées ;
2. des prophéties touchant de nombreux événements, les uns déjà passés et les autres encore à venir ;
3. un exposé complet et détaillé de tous les points principaux de la doctrine du Christ, contenus dans des déclarations, exhortations et préceptes précieux, qui, sous l'inspiration du Saint-Esprit, ont été adressés de vive voix ou par écrit, à des moments divers et pour des occasions variées, à quelques-unes des Eglises et à leurs pasteurs.

Elles ne sont cependant qu'une expression de la source et non la source elle-même, aussi ne doit-on pas les tenir pour le principal fondement de toute vérité et de toute connaissance, ni même pour la règle première et suffisante de la foi et des mœurs. Néanmoins, comme elles donnent un vrai et fidèle témoignage du premier fondement, elles sont et doivent être regardées comme une règle seconde, subordonnée à l'Esprit, de qui elles tirent toute leur excellence et toute leur certitude. En effet, de même que c'est par le seul témoignage intérieur de l'Esprit que nous les connaissons véritablement, elles témoignent, pour leur part, que l'Esprit est le guide qui conduit les saints vers la vérité tout entière. Ainsi, selon ces Ecritures elles-mêmes, c'est bien l'Esprit qui est le premier et le principal guide. (...)

### *Les Ecritures, règle seconde et subordonnée à l'Esprit*

§ L La première partie de cette proposition (...) nous permet de nous laver de ce reproche dont on nous accable souvent, parmi bien d'autres calomnies, de mépriser et de rejeter les Ecritures. Ce que nous en disons montre, en effet, quelle haute valeur nous leur attribuons : nous les considérons, sans aucune arrière-pensée ni équivoque, comme les meilleurs écrits qui soient au monde. Il n'en existe aucun autre, croyons-nous, qui, à bien des points de vue, leur soit non seulement préférable, mais même comparable. (...) Cependant, nous ne pouvons aller aussi loin que ceux des Protestants qui font dépendre l'autorité des Ecritures de quelque vertu ou puissance qui se trouverait dans ces textes pris en eux-mêmes ; mais nous voulons attribuer cette autorité tout entière à l'Esprit dont ils procèdent.

Nous reconnaissons volontiers la majesté du style des Ecritures, la cohérence entre leurs différentes parties et l'excellence de tout l'ensemble. Mais, vu que c'est à l'homme spirituel, et non à celui qui est charnel, de discerner [le contenu de ces textes], c'est l'Esprit de Dieu qui doit nous donner cette croyance dans les Ecritures capable de convaincre notre conscience ''' ; c'est là ce que quelques-

uns des Protestants les plus notoires ont été obligés de reconnaître, tant dans leurs écrits particuliers que dans leurs confessions de foi publiques. (...)

(.....)

Tout cela fait voir combien il est nécessaire de rechercher la certitude des Ecritures dans l'Esprit et non ailleurs. Les disputes innombrables et les contestations sans fin de ceux qui cherchent ailleurs leur autorité sont une preuve de cette vérité.

Car les Anciens eux-mêmes, dès les premiers siècles, n'étaient pas d'accord entre eux à ce sujet : les uns rejetaient des livres que nous approuvons, et d'autres en approuvaient que quelques-uns d'entre nous rejettent. Et ceux qui ont quelque connaissance de l'Antiquité n'ignorent pas les grandes contestations qui eurent lieu au sujet de la Deuxième Epltre de Pierre, de celle de Jacques, de la Deuxième et de la Troisième de Jean, ainsi que de l' Apocalypse qui, selon beaucoup, même des plus anciens, n'a pas été écrite par le disciple bien-aimé, frère de Jacques, mais par un autre auteur du même nom. Que deviendraient donc les Chrétiens s'ils n'avaient pas reçu cet Esprit, ce sens spirituel qui leur apprend à distinguer le vrai d'avec le faux? (...)

§ II. Ainsi, quoique nous reconnaissons que les Ecritures sont des textes vraiment célestes et divins, et que leur usage est très nécessaire à l'Eglise du Christ et lui apporte un très grand réconfort, (...) nous ne pouvons pas cependant les considérer comme la principale source de toute vérité et de toute connaissance, ni comme la règle première et suffisante de la foi et des moeurs, parce que cette source ne peut être que la vérité elle-même, à savoir ce dont la certitude et l'autorité ne dépendent pas de quelque chose d'autre. Quand nous avons des doutes sur l'origine d'une rivière ou d'un fleuve, nous remontons son cours jusqu'à sa source, et une fois que nous l'avons trouvée, nous nous arrêtons, ne pouvant aller plus loin, parce que c'est l'endroit où elle sort des profondeurs de la terre qui sont impénétrables. Il en est de même pour les paroles et les écrits de tous les hommes : nous devons les confronter à la Parole de Dieu, je veux dire à sa Parole éternelle, et s'ils y sont conformes, nous nous y attachons <sup>47</sup>. Car cette Parole procède toujours et procédera éternellement de Lui, et c'est en elle et par elle que sa sagesse insondable, sa volonté et les desseins impénétrables de son coeur nous sont révélés.

(.....)

La règle principale des Chrétiens sous l'Evangile n'est pas la lettre extérieure, ni la loi écrite et donnée extérieurement, mais une loi intérieure et spirituelle, « gravée dans le coeur » [Hébr. 8, 10], « la

loi de l'Esprit de vie » [Rom. 8, 2J], « la parole qui est près de nous, dans la bouche et dans le coeur » [Rom. 10, 8].

Or la lettre de l'Ecriture est extérieure, c'est en elle-même une chose morte, une simple présentation de réalités excellentes, mais non ces réalités elles-mêmes.

Elle n'est donc pas et ne peut être la première et la principale règle des Chrétiens.

### *Les Ecritures ne peuvent résoudre tous les problèmes particuliers*

§ III. Troisièmement, ce qui est donné aux Chrétiens comme règle et comme guide doit être si complet que cela puisse les conduire et les diriger clairement et distinctement dans toutes les situations et toutes les circonstances qui peuvent se présenter.

Or ils sont amenés à se trouver dans des centaines de situations et de circonstances pour lesquelles les Ecritures ne leur fournissent aucune instruction particulière.

Les Ecritures ne peuvent donc être leur [seule] règle.

Je vais donner deux ou trois exemples pour illustrer et démontrer cet argument. (...)

Il y en a, par exemple, qui sont appelés au ministère de la parole. Paul dit : « Annoncer l'Evangile, c'est une nécessité qui s'impose à moi. Malheur à moi si je ne l'annonce pas ! » [I Cor. 9, 16].

Si l'Eglise, aujourd'hui encore, tout comme à son époque, a besoin de ministres, certaines personnes, plutôt que d'autres, doivent remplir cette charge aussi impérativement que lui. Or l'Ecriture ne dit pas et ne peut dire à qui en particulier elle doit incomber.

(.....)

De plus, quelles règles vont me permettre de juger si j'ai les qualités pour cela ? Comment puis-je savoir si je suis vraiment sobre, doux, saint, irréprochable 149 ? N'est-ce pas le témoignage de l'Esprit dans ma conscience qui doit m'en assurer ? (...)

(.....)

(...) Et il y a bien d'autres difficultés de ce genre qui se présentent dans la vie d'un Chrétien.

En outre, au sujet de ce qui lui importe le plus de savoir : s'il vit réellement dans la foi et est héritier du salut ou non, l'Ecriture ne peut lui fournir aucune certitude, ni constituer une règle pour son cas particulier. Tous s'accordent à reconnaître que cette connaissance est très désirable et reconfortante, et il nous est même expressément demandé de la rechercher : « Examinez-vous vous-mêmes, pour voir si vous êtes dans la foi. Epreuvez-vous vous-

mêmes. Ne reconnaissez-vous pas que Jésus-Christ est en vous ? A moins que vous ne soyez réprouvés » (II Cor. 13, 5 ) ; « C'est pourquoi, frères, apportez tous vos soins à affermir votre vocation et votre élection » (II Pier. i, 10). Or quelle règle tirée de l'Écriture peut m'assurer que j'ai la vraie foi, ou que ma vocation et mon élection sont certaines ?

(.....)

De plus, l'Écriture qui nous exhorte si vivement à rechercher cette certitude 'S° ne se présente absolument pas elle-même comme une règle qui suffise à la donner, mais elle l'attribue tout entière à l'Esprit : « L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8, 16) ; « A ceci nous reconnaissons que nous demeurons en Lui et Lui en nous : il nous a donné de son Esprit » — « C'est l'Esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité » (I Jean 4, 13, et 5, 6).

### *L'Esprit, guide indispensable pour lire les Écritures*

#### § IV (.....)

(...) Ces problèmes, et bien d'autres que je pourrais encore indiquer, font naître dans l'esprit des savants eux-mêmes une infinité de doutes, de scrupules et de difficultés inextricables. Aussi pouvons-nous en conclure en toute sûreté que Jésus-Christ, qui a promis d'être toujours avec ses enfants, de les conduire vers la vérité tout entière, de les garder des pièges de l'ennemi et d'établir leur foi sur un roc inébranlable, ne leur a pas laissé pour principale règle une chose qui, en elle-même, est sujette à tant d'incertitudes. C'est pourquoi il leur a donné son Esprit comme principal guide : ni la teigne ni le temps ne peuvent le détruire, ni les copistes ni les traducteurs le corrompre, et personne n'est trop jeune, trop ignorant, ou n'habite dans un endroit trop reculé pour que cet Esprit ne puisse l'atteindre et l'instruire correctement.

Ce n'est que dans et par la clarté que cet Esprit nous donne que nous pouvons nous tirer des difficultés qui se présentent à nous touchant les Écritures. (...)

### *Vrai rôle et bon usage des Écritures*

§ V. Si l'on me demande si j'entends démontrer ainsi que les Écritures sont tout à fait incertaines et inutiles.

Je réponds : pas du tout. La proposition elle-même prouve quelle estime j'ai pour elles, et pourvu que l'on accorde à l'Esprit, dont elles procèdent, la première place, que ces Écritures elles-mêmes lui réservent, je leur donne volontiers la seconde, qui est tout ce qu'elles s'attribuent à elles-mêmes. C'est ce que déclare l'apôtre Paul, principalement dans deux passages : « Tout ce qui a été écrit dans



le passé l'a été pour notre instruction, afin que, par la persévérance et la consolation que donnent les Ecritures, nous possédions l'espérance » (Rom. 15, 4) ; « Les Saintes Ecritures ont le pouvoir de communiquer la sagesse qui conduit au salut par la foi en Jésus-Christ. Toute Ecriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, convaincre, corriger, instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait, équipé pour toute oeuvre bonne » (II Tim. 3, 15-17).

En effet, quoique Dieu nous conduise d'abord et par-dessus tout par son Esprit, parfois, cependant, il nous fait parvenir son aide et sa consolation par ses enfants qu'il suscite [à cet effet], et à qui il inspire de dire ou d'écrire des paroles au moment opportun <sup>1</sup>. C'est ainsi que les saints deviennent des instruments dans la main du Seigneur pour se fortifier et s'encourager les uns les autres, ce qui contribue à les rendre parfaits et leur communique la sagesse qui conduit au salut. (...).

(.....)

En second lieu, Dieu a jugé bon que nous puissions voir dans les Ecritures comme dans un miroir les épreuves et les expériences vécues par les saints du passé. Constatant, en effet, que notre propre expérience répond aux leurs, nous sommes ainsi grandement fortifiés et encouragés, et notre espoir d'atteindre le même but s'en trouve renforcé. Découvrant l'action de la Providence en leur faveur, voyant les pièges qui les ont menacés et la manière dont ils y ont échappé <sup>2</sup>, nous pouvons ainsi acquérir la sagesse qui conduit au salut, être corrigés à propos et instruits dans la justice.

Voilà quel est le grand rôle des Ecritures et le profit que nous pouvons en retirer : constater qu'elles s'accomplissent en nous et y discerner la marque même de l'Esprit de Dieu et de ses voies <sup>1</sup>, grâce à cette connaissance intime que nous avons de cet Esprit et de son oeuvre dans notre coeur. (...) Il faut bien voir que seul l'homme spirituel peut en faire un bon usage : elles ont le pouvoir de rendre parfait l'homme de Dieu (et non pas l'homme naturel), et tout ce qui a été écrit dans le passé l'a été pour la consolation des fidèles et des saints. C'est de ceux-là que parle Paul <sup>2</sup>B. Quant aux autres, l'apôtre Pierre dit clairement à leur sujet que « les ignorants et les gens mal affermis tordent le sens des Ecritures pour leur propre perdition » [II Pier. 3, 16]. Il s'agit là de ceux qui ignorent la science divine et céleste de l'Esprit, et non pas la littérature des hommes et des écoles que, très certainement, Pierre lui-même, un simple pêcheur, ne pouvait connaître. (...)

*Tout ce qui est contraire aux Ecritures est contraire à l'Esprit*

§ VI. Nous avons montré de quelle utilité sont les Saintes Ecritures à l'Eglise de Dieu lorsqu'on en fait usage selon l'Esprit ; c'est pourquoi nous les regardons comme une règle seconde. Par ailleurs, comme il est communément reconnu par tous qu'elles ont été écrites sous l'inspiration de l'Esprit Saint, et que les erreurs que l'on peut supposer s'y être glissées par l'injure du temps ne sont pas telles qu'il n'y reste un témoignage clair et suffisant touchant tous les points essentiels de la foi chrétienne, nous les considérons comme le seul juge extérieur qui soit compétent pour trancher les controverses entre les Chrétiens, et nous croyons que toute doctrine qui est contraire à leur témoignage peut, par là même, être rejetée comme fausse.

— En ce qui nous concerne, nous consentons de très bon gré à voir juger notre doctrine et notre conduite par les Ecritures. Jamais, dans toutes les controverses que nous avons eues avec nos adversaires, nous n'avons refusé ni ne refuserons d'en faire notre juge et notre pierre de touche. Nous admettons aussi très volontiers, comme une maxime certaine et indiscutable, que tout ce que quelqu'un qui prétend être dirigé par l'Esprit fait de contraire aux Ecritures doit être tenu pour une tromperie du démon. Etant donné, en effet, que ce n'est jamais pour nous couvrir nous-mêmes, à l'occasion de quelque acte condamnable, que nous affirmons être guidés par l'Esprit, nous savons que, comme tout ce qui est mal contredit les Ecritures, cela contredit aussi, et en premier lieu, l'Esprit de qui elles procèdent (...).

*La nouvelle révélation du saint et vieil Evangile*

§ IX (.....)

(...) Nous affirmons que les Ecritures donnent un témoignage complet et détaillé de toutes les bases doctrinales de la foi chrétienne. Car nous croyons fermement que l'on ne doit pas prêcher d'autre doctrine ou d'autre Evangile que celui qui nous a été transmis par les apôtres ; et nous souscrivons bien volontiers à cette sentence : « Si quelqu'un prêche un évangile autre que celui qui a déjà été prêché par les apôtres, et qui est conforme aux Ecritures, qu'il soit anathème. »

Nous faisons donc une distinction [radicale] entre une révélation d'un nouvel évangile et de nouvelles doctrines, et une nouvelle révélation du saint et vieil Evangile et des saintes et vieilles doctrines. Nous agissons en faveur de cette dernière, mais nous rejetons absolument la première, car nous croyons fermement que

personne ne peut établir d'autre fondement que celui qui a déjà été posé. (...)

(.....)

## 182

(.....)

§ XI. Premièrement, Dieu, qui, dans son amour infini, a envoyé son Fils, le Seigneur Jésus-Christ, dans le monde afin qu'il y subisse la mort pour tous, a accordé à chaque homme, Juif ou gentil, Turc ou Scythe, Indien ou barbare, ou de quelque autre nation, peuple ou pays qu'il soit 'e', un certain jour ou temps de visitation, pendant lequel il lui est possible d'être sauvé et de participer aux mérites de la mort du Christ.

Deuxièmement, Dieu a communiqué et donné à chacun, dans ce but, une mesure de la Lumière de son propre Fils, une mesure de grâce, ou encore une mesure de son Esprit, que l'Écriture désigne par différentes expressions, telles que : « la semence du Royaume » (Mat. 13, 18-19), « la Lumière qui rend tout manifeste » (Eph. 5, 13), « la Parole de Dieu » (Rom. 10, 17), « la manifestation de l'Esprit donnée en vue du bien de tous » (I Cor. 12, 7), « un talent » (Mat. 25, 15), « un peu de levain » (Mat. 13, 33), ou encore « l'Évangile prêché en toute créature » (Col. 1, 23).

Troisièmement, Dieu, dans et par cette Lumière ou semence, invite, appelle, exhorte chaque homme et lutte avec lui afin de le sauver. Elle opère le salut de tous ceux qui l'accueillent sans lui opposer de résistance, même de ceux qui ignorent aussi bien la mort et les souffrances du Christ que la chute d'Adam : elle leur permet, en effet, de sentir leur propre misère et les fait participer intérieurement aux souffrances du Christ ainsi qu'à sa résurrection, en les rendant saints, purs et justes et en les délivrant de leurs péchés. Elle sauve aussi ceux qui ont la connaissance extérieure du Christ, en ouvrant leur entendement, afin qu'ils mettent en pratique correctement l'enseignement que renferment les Écritures et sachent en faire un usage salutaire. Mais il est [également] possible, aux uns comme aux autres, de lui résister et de la refuser. On dit alors que Dieu est rejeté et écrasé, que le Christ est à nouveau crucifié et livré ouvertement à l'opprobre dans le cœur des hommes et au milieu d'eux [Hébr. 6, 6]. Cette semence entraîne alors la condamnation de ceux qui lui résistent ainsi et la refusent.

(.....)

Le simple exposé de cette doctrine suffit à montrer nettement toutes les heureuses et excellentes conséquences qui en résultent si l'on y croit, et les preuves que je vais en donner les feront apparaître avec

plus de force encore. Mais auparavant, il est nécessaire que je précise quelque peu l'état de la controverse, ce qui rendra le sujet beaucoup plus clair. Car, quand on ne comprend pas bien quelle est la question débattue, il arrive parfois que les uns fassent valoir des arguments, et que les autres soulèvent des objections qui ne s'y rapportent absolument pas. De cette façon aussi, nous allons exposer et faire comprendre plus complètement notre sentiment et nos convictions à ce sujet.

*Dieu accorde à chaque homme « un jour ou temps de visitation »*

§ XII. Premièrement donc, par ce jour ou temps de visitation que Dieu, disons-nous, accorde à tous, et pendant lequel ils peuvent être sauvés, nous n'entendons pas [nécessairement] la vie entière de chaque homme, quoique pour certains il puisse s'étendre jusqu'à l'heure même de la mort, comme le montre l'exemple du larron qui se convertit sur la croix [Luc 23, 49-43], mais une durée au moins suffisante pour qu'on ne puisse imputer à Dieu la condamnation de personne. Elle peut être plus ou moins longue suivant les cas, selon ce qui semble bon au Seigneur dans sa sagesse. Bien des hommes peuvent donc continuer à vivre une fois ce jour achevé, après lequel il ne leur est plus possible d'être sauvés, et c'est avec justice que Dieu permet alors qu'ils s'endurcissent. (...) C'est ce qu'exprime très bien l'apôtre dans le premier chapitre de l'Épître aux Romains, du verset 18 à la fin, et surtout au verset 28 : « Comme ils n'ont pas jugé bon de garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à leur esprit réprouvé, pour commettre des actes indignes. » (...)

- C'est ce que prouvent aussi les paroles du Christ lorsqu'il pleure sur Jérusalem : « Si tu avais compris, en ce jour qui était le tien, ce qui t'aurait apporté la paix ! Mais maintenant cela est caché à tes yeux » (Luc 19, 42). Ces paroles attestent nettement qu'il y a eu un temps pendant lequel les habitants de Jérusalem auraient pu comprendre son appel, mais que ce temps était désormais passé pour eux, quoiqu'ils aient encore été vivants. Je vais revenir sur ce point par la suite.

*Vraie nature de la Lumière divine ou Christ intérieur*

§ XIII. Deuxièmement, par cette semence, cette grâce, cette Parole de Dieu, ou encore cette Lumière qui, disons-nous, éclaire tout homme, dont chacun a une certaine mesure, et qui lutte avec lui afin de le sauver, mais qui, par l'obstination et la perversité de la volonté humaine, peut être éteinte, étouffée, blessée, écrasée, crucifiée et mise à mort, nous ne désignons pas l'essence ou la nature même de Dieu, prise en soi dans son sens précis, qui ne peut être divisée en

parties ou en mesures, puisque c'est l'Être le plus pur et le plus simple, qui n'est ni composé ni divisible, et que par conséquent tous les efforts des hommes sont impuissants à étouffer, à écraser, à blesser, à crucifier ou à faire mourir, mais nous entendons un principe spirituel, céleste et invisible, en qui Dieu habite en tant que Père, Fils et Esprit.

Tous les hommes possèdent en eux, comme une semence, une mesure de cette vie divine et glorieuse qui, par sa propre nature, les attire, les invite et les incline vers Dieu. C'est ce que certains appellent (...) la chair et le sang du Christ, le corps spirituel du Christ, qui est descendu du ciel et qui constitue l'aliment dont se nourrissent tous les saints pour la vie éternelle.

- Cette Lumière ou semence, qui témoigne contre toutes les mauvaises actions et les réprovoque, peut être étouffée, blessée et mise à mort par elles (...). Tout au contraire, quand le coeur accueille cette semence et lui laisse produire son propre effet naturel, c'est alors que le Christ vient à être formé et ressuscité en nous. C'est ce dont l'Écriture fait si souvent mention lorsqu'elle parle de « l'homme nouveau », du « Christ intérieur, l'espérance de la gloire. » C'est là ce Christ intérieur dont on nous entend tellement parler et porter témoignage, que nous prêchons partout, exhortant les hommes à croire en sa Lumière et à lui obéir, afin qu'ils parviennent à savoir que le Christ est en eux pour les délivrer de tout péché.

*En Jésus-Christ « habite corporellement toute la plénitude de la Divinité »*  
Mais, par là, nous ne prétendons pas du tout nous élever nous-mêmes à ce saint homme, le Seigneur Jésus-Christ, qui est né de la Vierge Marie, et en qui « habite corporellement toute la plénitude de la Divinité » [Col. 2, 9] ; et nous ne nions pas non plus la réalité de son existence présente, comme certains nous en ont accusés calomnieusement. Car, en affirmant que « le Christ », c'est-à-dire « la Parole éternelle, qui était avec Dieu et était en Dieu » [Jean I, 1], habite en nous, nous voulons dire que c'est d'une manière non pas immédiate mais médiante, en tant qu'il est présent dans cette semence qui se trouve en nous, alors que c'est d'une façon immédiate qu'il a habité dans ce saint homme. Il est donc comme la tête et nous comme les membres ; il est le cep et nous les sarments [Jean 15, 5]. (...) C'est pourquoi, de même que nous croyons qu'il a été un homme véritable et réel, nous croyons tout autant qu'il continue à être ainsi glorifié dans les cieux, dans son âme et son corps, et que c'est par lui que Dieu jugera le monde au grand jour du Jugement général.

(.....)

*Lumière intérieure, raison et conscience : différence radicale et relations entre elles*

§ XVI. Sixièmement, ce que nous venons de dire montre clairement que nous ne concevons pas ce principe divin comme une partie quelconque de la nature humaine, ou encore comme un reste quelconque du bien qu'Adam perdit par sa chute, puisque nous le regardons comme une chose distincte et séparée de l'âme de l'homme et de toutes ses facultés. Cependant, la malice de nos adversaires est telle qu'ils ne cessent de nous calomnier, comme si nous prônions une lumière naturelle ou la lumière de la conscience naturelle de l'homme. D'autres, qui penchent vers la doctrine de Socin et de Pélage, se persuadent fausement, mais sans mauvais dessein de nous nuire, que ce que nous prônons est un certain pouvoir, une certaine faculté naturelle de l'âme, et que nous ne différons d'eux que dans la manière de nous exprimer, et non sur la chose elle-même ; alors qu'il ne saurait y avoir une plus grande différence que celle qui existe entre eux et nous à ce sujet : nous savons avec certitude, en effet, que la Lumière dont nous parlons est non seulement distincte, mais d'une nature différente de celle de l'âme de l'homme et de ses facultés.

- A la vérité, nous ne nions pas que l'homme, en tant que créature raisonnable, ne possède la raison comme une faculté naturelle de son âme, grâce à laquelle il peut discerner les choses rationnelles ; car c'est une propriété qui lui est naturelle et essentielle, et qui lui permet d'apprendre et de connaître bien des arts et des sciences, avec plus de succès qu'aucun autre être vivant ne le pourrait avec le seul secours du principe animal.

- Nous ne nions pas non plus que, par ce principe rationnel, l'homme ne soit capable de se faire une certaine idée, d'ordre intellectuel, de la connaissance de Dieu et des choses spirituelles ; cependant, comme ce n'est pas là l'organe adéquat, ainsi que nous l'avons fait voir plus amplement dans la seconde proposition, il ne peut lui être d'aucun usage pour son salut, mais y met plutôt obstacle. De fait, la grande cause de l'apostasie a été que l'homme a voulu approfondir les choses de Dieu au moyen de ce principe naturel et raisonnable et bâtir sa religion dessus, négligeant totalement ce principe ou semence de Dieu dans son coeur. (...)

- Cependant, nous n'entendons pas affirmer par là que l'homme ait reçu la raison pour n'en faire aucun usage, ou pour qu'elle ne lui rende aucun service. Nous estimons qu'elle est faite pour le gouverner et le diriger dans les choses naturelles. Car, tout comme Dieu a donné deux grands luminaires pour éclairer le monde extérieur, le soleil et la lune, le plus grand pour présider au jour et le plus petit pour présider à la nuit [Gen. 1, 16], il a donné de

même à l'homme la Lumière de son Fils, une lumière divine, pour le diriger dans les choses spirituelles, et la lumière de la raison pour le diriger dans les choses naturelles. Et comme la lune reçoit sa lumière du soleil, de même les hommes, s'ils veulent être correctement et sûrement dirigés dans les choses naturelles, doivent laisser éclairer leur raison par cette divine et pure Lumière 202.

Nous convenons donc que la raison éclairée, chez ceux qui obéissent à cette vraie Lumière et la suivent, peut être utile même dans les choses spirituelles, en tant qu'elle lui demeure toujours soumise et sujette ; de même que la vie animale en l'homme, lorsqu'elle est réglée et dirigée par sa raison, l'aide en ce qui concerne les choses rationnelles.

- Nous distinguons aussi cette Lumière, à juste titre, de la conscience naturelle de l'homme ; car la conscience, étant ce qui découle des facultés naturelles de l'âme humaine, peut être souillée et corrompue - il est écrit précisément, à propos de ceux qui sont impurs, que « leur esprit et leur conscience sont souillés » (Tite I, 15) -, mais cette Lumière, elle, ne peut l'être en aucun cas, et jamais, en quoi que ce soit, elle n'a consenti au mal. Il est dit expressément, en effet, qu'« elle rend manifeste tout ce qui est blâmable » (Eph. 5, 13) : elle est donc un fidèle témoin de Dieu contre toute iniquité en l'homme. Le mot conscience, si l'on veut le définir exactement, vient du latin *conscire* et désigne cette connaissance qui naît dans le cœur de l'homme de ce qui est en accord, en contradiction ou en opposition avec tout ce qu'il croit ; il devient donc conscient qu'il commet une transgression chaque fois qu'il accomplit ce qu'il est persuadé de ne pas devoir faire. Aussi, une fois que l'esprit d'un homme est aveuglé ou souillé par une fausse croyance, cette croyance fait naître des scrupules dans sa conscience, et celle-ci le tourmente lorsqu'il agit contre elle. Si, par exemple, un Turc boit du vin - alors qu'il est persuadé, à tort, qu'il lui est interdit de le faire -, sa conscience le lui reproche. En revanche, elle ne le tourmente pas bien qu'il ait plusieurs concubines, parce que son jugement est égaré par la fausse opinion que ceci lui est permis, mais que le vin lui est interdit. Alors que, s'il se montrait attentif à la Lumière du Christ en lui, elle le blâmerait de se rendre coupable de fornication (...).

(...) Ainsi donc, la conscience naturelle de l'homme se distingue nettement de la Lumière, car la conscience suit le jugement mais ne l'éclaire pas; la Lumière, au contraire, si elle est bien accueillie, dissipe l'aveuglement du jugement, ouvre l'entendement et rectifie à la fois le jugement et la conscience. Nous reconnaissons donc que la conscience, [tout comme la raison], est une chose excellente lorsqu'elle est correctement instruite et éclairée. Aussi est-ce à juste

titre que certains d'entre nous l'ont comparée à une lanterne, et la Lumière du Christ à une chandelle. Une lanterne est utile lorsqu'une chandelle lumineuse brûle et brille dedans, mais autrement elle ne sert à rien. C'est donc vers la Lumière du Christ dans leur conscience, et non vers cette conscience naturelle, que nous invitons sans cesse les hommes à se tourner. C'est cette Lumière, et non la conscience, que nous prôtons et que nous leur présentons comme le guide le plus sûr pour conduire à la vie éternelle.

*C'est Dieu seul qui fait briller, quand il le juge bon, la Lumière dans les coeurs*

L'on voit enfin que cette Lumière ou semence n'est pas une faculté ou un pouvoir naturel de l'esprit humain parce qu'un homme qui est en bonne santé peut, lorsqu'il lui plaît, éveiller, mettre en mouvement et exercer les facultés de son âme ; il en est le maître absolu et, à moins d'un quelconque empêchement d'origine naturelle, il peut en faire usage comme bon lui semble. Mais cette Lumière ou semence de Dieu en lui, il ne peut l'éveiller et la faire agir quand il veut : ce n'est que lorsque le Seigneur le juge bon qu'elle se manifeste, brille et lutte avec l'homme. Car quoique chacun, pendant son jour de visitation, ait la possibilité d'être sauvé, il ne peut cependant, à n'importe quel moment, quand cela lui plaît ou qu'il éprouve quelque sentiment de sa misère, éveiller cette Lumière ou cette grâce afin qu'elle attendrisse son coeur : il ne peut que l'attendre 205 (...). La piscine de Béthesda ne guérissait pas tous ceux qui s'y baignaient, mais seulement ceux qui y entraient les premiers après que l'ange avait agité les eaux [Jean 5, 4] ; de même, c'est à certains moments particuliers que Dieu, par amour pour le genre humain, fait agir cette semence dans le coeur de l'homme, lui montrant clairement toutes ses fautes, l'invitant instamment au repentir, lui offrant la rémission de ses péchés et — s'il l'accepte — la possibilité d'être sauvé.

— Il n'y a personne de vivant, et je suis sûr qu'il n'y aura personne à qui parviendra ce livre qui, s'il veut bien examiner fidèlement et honnêtement son coeur, ne sera forcé de reconnaître qu'il a déjà été, dans une mesure plus ou moins grande, sensible à cette inspiration que tous ses efforts personnels et sa propre habileté n'auraient jamais pu lui procurer. C'est alors, ô homme ou femme, que s'est manifesté le jour de la visitation de la grâce de Dieu à ton âme, et tu seras heureux à jamais si tu ne lui résistes pas. C'est là le Jour du Seigneur qui, comme dit le Christ, est comparable à l'éclair qui brille de l'Orient à l'Occident [Mat. 24, 27] ; c'est encore le vent ou l'Esprit qui souffle sur le coeur, et dont personne ne sait ni d'où il vient ni où il va [Jean 3, 8].



*La Lumière divine, accueillie d'abord passivement, fortifie peu à peu la volonté de l'homme*

§ X VII. Cela m'amène enfin à parler de la manière dont cette semence ou Lumière agit dans le coeur de chacun, ce qui fera voir encore plus clairement combien nous différons de tous ceux qui exaltent une lumière ou un pouvoir naturel en l'homme, et que notre doctrine tend, plus que toute autre, à attribuer entièrement notre salut à la puissance, à l'Esprit et à la grâce de Dieu seul.

Certains nous demandent : « En quoi différez-vous des Pélagiens et des Arminiens ? Car si deux hommes bénéficient également d'une lumière ou grâce suffisante, et que l'un d'eux seulement soit sauvé par elle, n'est-ce pas parce que lui seul en a fait un bon usage ? La volonté humaine n'est-elle donc pas la cause qui fait que le premier est sauvé, tandis que le second ne l'est pas ? »

— Voici ma réponse. La grâce ou Lumière présente en chacun est suffisante pour sauver tous les hommes et, par sa propre vertu, elle pourrait les sauver tous : elle plaide et lutte avec eux tous dans ce but. Celui qui résiste à ses efforts est cause de sa propre condamnation, mais à celui qui ne lui résiste pas, elle assure le salut. Le salut de celui qui est sauvé résulte donc du travail de la grâce et non de l'homme ; c'est en lui une attitude passive plutôt qu'une action. Cependant, par la suite, à mesure que l'homme se laisse façonner par elle, elle développe en lui une volonté qui lui permet de devenir un ouvrier coopérant avec cette grâce. Car, selon ce que dit Augustin, « Celui qui nous a fait sans nous ne veut pas nous sauver sans nous. » La première démarche pour l'homme n'est donc pas d'agir, mais seulement de ne pas agir à l'encontre de la grâce. Dans ces moments particuliers de visitation accordés à chaque homme, dont nous avons déjà parlé, celui-ci, croyons-nous, est totalement incapable, par lui-même, de coopérer avec la grâce et de faire un seul pas pour se sortir de son état naturel, tant que celle-ci ne s'est pas emparée de lui. En revanche, ce qui lui est alors possible, c'est soit d'être passif et de ne pas résister à cette grâce, soit, au contraire, de s'opposer à son action.

— Nous disons donc que la grâce de Dieu peut agir sur la nature humaine qui, bien qu'elle soit, en elle-même, entièrement corrompue, souillée et portée au mal, est cependant susceptible d'être façonnée par cette grâce : de même que le fer qui, bien qu'il soit en lui-même un métal dur et froid, peut cependant être échauffé et ramolli par la chaleur du feu ; de même également que la cire fond au soleil. Et, tout comme le fer ou la cire, lorsqu'on les retire du feu ou du soleil, retournent à leur premier état de froideur et de dureté ; ainsi le coeur de l'homme, s'il résiste à la grâce de Dieu ou s'il s'en éloigne, retombe dans son premier état ". J'ai souvent pensé à un

ou deux exemples clairs qui illustrent la manière dont Dieu agit pour sauver tous les hommes. Je vais les indiquer ici pour aider à mieux la comprendre.

Le premier concerne une personne gravement malade, à qui je compare l'homme dans son état naturel et déchu. Supposons qu'après qu'elle ait fait usage de tout ce qui était en son pouvoir et de tous les moyens qu'elle connaissait pour rétablir par elle-même sa santé, Dieu, qui est le grand médecin, non seulement lui donne un remède (...), mais qu'il aille même jusqu'à verser lui-même ce remède dans la bouche du malade et à le mettre au lit. Si ce dernier se laisse faire avec passivité, le remède produira nécessairement son bon effet. Mais si, se montrant entêté et indocile, il veut se lever et sortir dans le froid, ou manger des fruits qui lui sont nuisibles, pendant que le remède opère en lui, alors celui-ci qui, de par sa propre nature, aurait pu le guérir, entraînera cependant sa perte à cause de ces obstacles qui se seront opposés à son action salutaire. Un homme qui se détruirait ainsi lui-même serait assurément la cause de sa propre mort ; mais en revanche qui nierait que, s'il recouvre la santé, le mérite de sa guérison revient totalement à son médecin, et non à quelque action qu'il aurait pu faire lui-même, puisque, pour sa part, il devait non pas agir, mais demeurer passif. (.....)

### *La parabole du semeur et celle des talents*

§ XXII. Dans la parabole du semeur (Mat. 13, Marc 4 et Luc 8), le Christ dit expressément que cette Lumière ou semence salutaire est donnée à tous, au moins dans une certaine mesure. Il explique que cette semence, répandue sur différentes sortes de sols, est la Parole du Royaume, que les apôtres appellent « la Parole de la foi » (Rom. 10, 8) ou « la Parole plantée en vous qui peut sauver vos âmes » (Jac. 1, 21). Ces expressions indiquent bien que c'est elle qui, par sa nature même, a le pouvoir de sauver, car dans une bonne terre elle fructifie abondamment.

Il faut bien observer que cette semence du Royaume, cette Parole surnaturelle et qui, à elle seule, peut assurer le salut, a été en partie répandue sur le sol pierreux, parmi les épines et sur le bord du chemin où, n'ayant pu se développer, elle est restée stérile à cause de ces sols mêmes. Or ce fut la même semence, j'y insiste, que reçut la bonne terre. C'est donc la crainte de la persécution et la séduction des richesses (comme le dit le Christ lui-même dans son explication de la parabole) au qui empêchent cette semence de croître dans le cœur de beaucoup, alors que, par sa propre nature, elle suffit pour assurer le salut, puisque c'est bien la même qui se développe et prospère en ceux qui l'accueillent. Par conséquent, quoique tous ne

soient pas sauvés par elle, Dieu cependant répand et plante cette semence de salut dans le cœur de chacun, et elle croîtrait et délivrerait les âmes si elle n'était pas étouffée et ne rencontrait pas d'obstacles. (...)

-- Il en est de même de la parabole des talents (Mat. a s) : celui qui n'avait que deux talents fut aussi bien reçu que celui qui en avait cinq, parce qu'il en avait fait usage au profit de son maître. Et celui qui en avait un seul aurait pu agir de même. Son talent était de la même nature que les autres, il était capable de rapporter proportionnellement le même intérêt qu'eux. Ainsi, quoique tous ne reçoivent pas la même proportion de grâce — cinq talents pour les uns, deux ou même un seul pour les autres —, tous cependant en reçoivent suffisamment, et on ne leur demande rien de plus que ce qui correspond à ce qui leur a été donné : « A qui on aura beaucoup donné il sera beaucoup demandé » (Luc 12, 48). (...)

### *L'Evangile intérieur et universel*

§ XXIII. En troisième lieu, cette Lumière salutaire et spirituelle est l'Evangile qui, comme le dit expressément l'apôtre Paul, est « prêché en toute créature sous le ciel », cet Evangile même dont il a été fait ministre (Col. I, 23). Car l'Evangile n'est pas une simple présentation de réalités excellentes, mais « la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient » (Rom. 1, 16). Quoique sa présentation extérieure soit parfois prise pour l'Evangile lui-même, ce n'est cependant que d'une manière figurée et par métonymie. Car, à proprement parler, l'Evangile est cette puissance et cette vie intérieure qui proclame « la bonne nouvelle » dans le cœur de tous les hommes, leur offrant le salut et cherchant à les délivrer de leurs iniquités. Voilà pourquoi il est dit qu'il a été « prêché en toute créature sous le ciel », alors qu'il y a des milliers d'hommes et de femmes à qui l'Evangile extérieur n'a jamais été prêché. (...)

### *Sans la Lumière intérieure, la création extérieure ne peut révéler vraiment la puissance et la volonté de Dieu*

— Quoique la création extérieure proclame la puissance de Dieu, c'est cependant en nos cœurs « que se manifeste ce qui peut être connu de Lui. » C'est cette manifestation intérieure qui nous rend capables de voir et de discerner sa puissance éternelle et sa divinité dans la création extérieure. Ainsi, sans ce principe intérieur, nous ne pouvons pas plus comprendre les choses invisibles de Dieu par la création extérieure et visible, qu'un aveugle ne peut voir et discerner la variété des formes et des couleurs ou juger de la beauté de cette création. (...) Et quoique l'on puisse prétendre que la création extérieure, par elle-même, sans qu'aucun principe

suraturel et salutaire soit présent dans le coeur, montre assez clairement à l'homme naturel qu'il existe un Dieu ; à quoi cependant pourrait me servir une telle connaissance, si elle ne me fait pas connaître aussi quelle est sa volonté et comment je dois accomplir ce qui lui est agréable ? Quoique la création extérieure puisse, en effet, faire naître la conviction que quelque puissance ou vertu éternelle se trouve à l'origine du monde, elle ne m'indique cependant absolument pas ce qui est juste, saint et droit, comment je peux être délivré de mes tentations et de mes mauvaises inclinations et parvenir à la justice : tout cela, c'est quelque manifestation intérieure dans mon coeur qui doit me le dire.

« *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous* »

§ XXIV (....)

(...) Ceux qui se contentent de la connaissance extérieure du Christ n'hériteront jamais le Royaume des cieux. Mais ceux qui viennent à connaître cette nouvelle naissance [Jean 3,3], à vivre véritablement dans le Christ, à être des créatures nouvelles, à sentir que « toutes les choses anciennes sont passées et que tout est devenu nouveau », peuvent résolument dire avec l'apôtre : « Même si nous avons connu le Christ selon la chair, ce n'est plus ainsi que nous le connaissons maintenant » [II Cor. 5, 16-17]. Or cette nouvelle créature procède de l'action de cette Lumière ou grâce dans le coeur. (...)

— L'apôtre Pierre, lui aussi, attribue cette naissance à la semence et à la Parole de Dieu, dont nous avons déjà tant parlé. Il dit : « Vous avez été engendrés à nouveau par une semence non pas corruptible, mais incorruptible, à savoir par la Parole de Dieu, vivante et qui demeure à jamais » (I Pierre I, 23). Ainsi, bien que cette semence soit d'apparence si minime que le Christ la compare « à un grain de sénevé, qui est la plus petite de toutes les semences » (Mat. 13, 31 - 32), et qu'elle soit cachée dans la partie terrestre du coeur humain, elle renferme cependant la vie et le salut pour les enfants des hommes, et se révèle à eux à mesure qu'ils l'accueillent.

— C'est dans cette semence, présente dans le coeur de chacun, qu'existe en puissance le Royaume de Dieu, et il peut se développer ou plutôt se manifester dans ce coeur dans la mesure où la semence y trouve un bon sol et y est nourrie et non pas étouffée. Aussi le Christ a-t-il dit aux Pharisiens eux-mêmes, qui pourtant s'opposaient à lui et lui résistaient, et qui étaient regardés avec raison comme des serpents et une engeance de vipères [Mat. 23, 33] : « Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous » [Luc 17, 2.1]. Or ce Royaume ne pouvait être en eux que sous forme d'une semence, tout comme trente ou cent grains sont contenus [en puissance] dans une petite semence qui, déposée dans un terrain stérile, ne pousse

pas parce qu'elle n'y trouve pas de quoi se nourrir 1<sup>6</sup>. De même aussi que le corps entier d'un grand arbre est renfermé potentiellement dans sa graine et se développe le moment venu 7, ou encore que l'homme ou la femme est en puissance non seulement dans l'enfant, mais même dans l'embryon ; ainsi le Royaume de Jésus-Christ, Jésus-Christ lui-même, « le Christ intérieur qui est l'espérance de la gloire » [Col. I, 27] et qui devient « sagesse, justice, sanctification et rédemption » [1 Cor. I, 30], réside dans le coeur de tout homme et de toute femme, dans cette petite semence incorruptible, prêt à se développer s'il est accueilli et nourri avec amour. (...)

### *Bien des Chrétiens méconnaissent la présence de la Lumière en eux*

— C'est certainement parce que cette Lumière, cette semence ou cette grâce qui se manifeste dans le coeur de l'homme est si peu estimée et tellement négligée qu'un si petit nombre de personnes savent que le Christ a pris naissance en elles. Les uns, à savoir les Calvinistes, considèrent la grâce comme une puissance irrésistible et par suite négligent et méprisent cette semence éternelle du Royaume dans le coeur, comme une chose sans nulle importance, insuffisante et inutile pour leur salut s<sup>8</sup>. D'un autre côté, les Papistes, les Arminiens et les Sociniens s'accordent à exalter la puissance de leur propre volonté naturelle et nient que cette petite semence, cette humble manifestation de la Lumière soit cette grâce surnaturelle que Dieu donne à chaque homme pour le sauver. (...) Tous reconnaissent qu'ils la sentent, mais ils ne veulent pas admettre que ce soit cette puissance dont nous parlons. Certains disent que c'est la raison ; d'autres, la conscience naturelle ; d'autres encore, quelques restes de l'image de Dieu qu'Adam aurait conservés après sa chute. Ainsi, le Christ, qui s'est heurté à l'opposition de tous ceux qui n'étaient professants que de nom, lorsqu'il s'est manifesté extérieurement, la rencontre encore aujourd'hui dans sa manifestation intérieure. (...)

### *Connaissance stérile et connaissance fructueuse du Christ*

— C'est pour prêcher ainsi le Christ et conduire les hommes vers sa pure Lumière dans le coeur que Dieu nous a suscités, et c'est aussi pourquoi les sages de ce monde nous tiennent pour fous ; parce que, par l'opération de sa croix dans nos coeurs, nous avons renoncé à notre propre sagesse et à notre propre volonté en bien des domaines, et abandonné les vains cultes, les modes et les coutumes du monde.

-- Depuis des siècles, celui-ci a été rempli d'une connaissance sèche, stérile et infructueuse du Christ, se nourrissant de l'écorce et

négligeant le coeur, courant après l'ombre, mais étrangère à la substance. C'est pourquoi le démon s'inquiète peu que cette sorte de connaissance abonde, pourvu qu'il possède le coeur des hommes, gouverne leur volonté et crucifie la manifestation du Christ en eux, empêchant ainsi la semence du Royaume de prendre racine. Car il les a conduits bien loin, tantôt ici et tantôt là, il les a fait lutter les uns contre les autres, armés d'un faux zèle, se disputer au sujet de telle ou telle observance extérieure, chercher le Christ en dehors dans une chose ou une autre, tels le pain et le vin, et se quereller entre eux pour savoir comment il y est présent, les uns soutenant que c'est de telle manière, les autres de telle autre. Il y en a qui veulent le trouver dans les Ecritures, dans des livres, dans des confréries [societies], dans des pèlerinages et des actions [tenues pour] méritoires. D'autres enfin, se fondant sur une foi extérieure et stérile, pensent qu'il leur suffit de croire fermement qu'il est mort pour leurs péchés passés, présents et à venir, alors que, dans le même temps, il est crucifié et mis à mort en eux, et que, chaque jour, ils lui résistent et s'opposent à sa manifestation dans leur coeur.

— Ainsi, c'est parce que nous voyons l'aveuglement et l'ignorance qui se sont emparés de la Chrétienté, que nous sommes si constamment et si fréquemment conduits et poussés par le Seigneur à appeler, à inviter et à exhorter tous les hommes à se tourner vers la Lumière intérieure, à lui être attentifs et à croire au Christ tel qu'il est en eux. C'est aussi pourquoi, au nom du Seigneur, par sa puissance et son autorité, et non par les arguments et les distinctions des écoles (ce qui fait que bien des sages de ce monde nous tiennent pour fous et insensés), nous les pressons instamment de renoncer à leur sagesse, d'abandonner leur science orgueilleuse, vaine et cérébrale, d'arrêter leur langue, quelque éloquente qu'elle puisse paraître aux oreilles mondaines, de rester en silence, de s'asseoir, pour ainsi dire, dans la poussière [Isa. 47, 1] et de se montrer attentifs à la Lumière du Christ dans leur conscience. S'ils y prenaient garde, en effet, ils la trouveraient aiguisée comme une épée à deux tranchants [Hébr. 4, 12], semblable à un feu ou encore à un marteau qui briserait et brûlerait tout ce qu'il y a en eux de charnel et de corrompu, et elle ferait trembler les plus fermes d'entre eux, les rendant véritablement Quakers. (...)

### *Le salut de ceux qui ignorent tout de l'Évangile extérieur et du Christ historique*

§ XXV. Ce qui nous reste à prouver maintenant, c'est que, par l'opération de la Lumière ou semence, il y en a beaucoup qui ont été et qui peuvent être sauvés, à qui l'Évangile n'a jamais été prêché extérieurement, et qui n'ont aucune connaissance extérieure de

l'histoire du Christ "t. Pour le démontrer plus facilement, nous avons déjà fait voir que le Christ était mort pour tous les hommes, et que par conséquent tous sont éclairés par lui et ont une mesure de cette Lumière ou grâce salutaire, et même que l'Évangile, bien que ce ne soit pas d'une manière extérieure, leur est prêché au-dedans d'eux-mêmes. (...)

(.....)

Mais à tous ces arguments qui prouvent que tous les hommes ont une mesure de grâce salutaire, j'en ajouterai un, et des plus remarquables, que je n'ai pas encore mentionné, à savoir cet excellent passage de l'apôtre Paul à Tite (2, 11) : « La grâce de Dieu, qui apporte le salut, s'est manifestée à tous les hommes. » (...) Pour établir ce point d'une manière encore plus irréfutable, j'y joindrai un autre verset du même apôtre qui nous permet de le commenter par lui-même : « Ainsi donc, comme la faute d'un seul a entraîné une condamnation pour tous les hommes, de même l'œuvre de justice d'un seul procure à tous la justification qui donne la vie » (Rom. 5, 18). (...)

(.....)

On nous objecte (et c'est là la grande objection) qu'il n'y a pas sous le ciel d'autre nom que celui de Jésus qui permette aux hommes de connaître le salut, et que par conséquent ceux qui ne connaissent pas ce nom ne peuvent être sauvés.

A cela je réponds : quoiqu'ils ne le connaissent pas extérieurement, cependant, s'ils le connaissent intérieurement en sentant que sa vertu et sa puissance — autrement dit son nom même, Jésus, qui signifie « sauveur » [Mat. I, 21]— les libère du péché et de l'iniquité dans leurs coeurs, ils sont sauvés par lui. Je reconnais qu'aucun autre nom ne peut assurer le salut, mais le salut dépend non de la connaissance littérale, mais de la connaissance expérimentale : alors que ceux qui ont la connaissance littérale ne sont pas sauvés par elle sans cette connaissance réelle et expérimentale, au contraire ceux qui ont la vraie connaissance peuvent être sauvés sans la connaissance extérieure. C'est ce que les arguments suivants vont mieux faire apparaître.

— Si la connaissance distincte et extérieure de celui de qui je reçois un bienfait était nécessaire pour que je puisse en profiter, dès lors, par la règle des contraires, il s'ensuivrait que je ne pourrais recevoir de mal sans connaître clairement celui qui me l'a causé ; or l'expérience prouve qu'il n'en est rien. Combien y a-t-il d'hommes, en effet, à qui la chute d'Adam a nui, qui ignorent absolument qu'il ait jamais existé ou qu'il ait mangé du fruit défendu ? Pourquoi donc ne pourraient-ils pas être sauvés par le don et la grâce du Christ en eux, qui les rend justes et saints, bien qu'ils ne sachent pas

distinctement [non plus] comment cela leur a été acquis par les souffrances et la mort de Jésus crucifié à Jérusalem, compte tenu surtout du fait que Dieu leur a rendu cette connaissance totalement impossible ?

— De même que bien des hommes périssent par le poison mis dans leur nourriture, quoiqu'ils ne connaissent ni sa nature, ni l'identité de celui qui l'a versé ; de même, à l'opposé, combien y en a-t-il qui sont guéris de leurs maladies par de bons remèdes, sans savoir ni comment cette médecine a été préparée, ni les ingrédients qu'on y a mis, ni souvent qui l'a faite ? Il en est de même dans les choses spirituelles, comme nous allons le prouver.

§ XXVI. (.....)

(...) Un homme, en Chine ou aux Indes, n'est-il pas aussi excusable de ne pas connaître une chose dont il n'a jamais entendu parler que, dans notre pays, un sourd qui ne peut entendre ? Tout comme ce dernier, en effet, ne saurait être blâmé, du fait que Dieu a jugé bon qu'il subisse cette infirmité, le Chinois ou l'Indien n'est pas coupable, puisque Dieu lui a refusé l'accès à cette connaissance. Celui qui ne peut entendre parler d'un événement parce qu'il est absent par la force des choses et celui qui ne peut en entendre parler parce qu'il est naturellement sourd doivent être placés dans la même catégorie.

C'est ce que montre aussi clairement cette parole de Pierre : « Je constate en vérité que Dieu ne fait acception de personne, mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice lui est agréable » (Actes 10, 34). Auparavant, Pierre pensait faussement, tout comme les autres Juifs, que tous les hommes étaient impurs à l'exception d'eux-mêmes, et que personne ne pouvait être sauvé s'il ne s'était converti à leur religion et fait circoncire. Mais, dans une vision, Dieu lui montra qu'il en va autrement et lui dit qu'il ne fallait rien regarder comme souillé ou impur [Actes 10, 14-15]. Pierre voyant ainsi que Dieu exauçait les prières de Corneille, qui était étranger à la Loi et à Jésus-Christ quant à la connaissance extérieure, (...) en conclut que ce qui constitue la marque distinctive d'un homme pieux, c'est la crainte de Dieu et la pratique de la justice, et non une connaissance extérieure et historique. Ceux donc qui possèdent ces qualités, où qu'ils se trouvent, sont sauvés. (...)

(.....)

### *Intuitions préchrétiennes*

(...) Bien des hommes à qui a manqué la connaissance extérieure ont eu la connaissance intérieure par la vertu de cette grâce ou Lumière donnée à chacun, qui a opéré en eux et leur a permis de renoncer à l'iniquité et de devenir justes et saints, comme il a été



prouvé plus haut. Bien qu'ils n'aient pas connu l'histoire de la chute d'Adam, ils ont cependant été sensibles, au-dedans d'eux-mêmes, au tort qu'elle leur a causé, en éprouvant leur propre inclination au mal et la présence en eux du « corps de péché » [Rom. 6, 6] ; et quoiqu'ils n'aient pas eu non plus connaissance de la venue du Christ, ils ont senti néanmoins en eux cette puissance et ce salut intérieur qu'il a communiqué au monde tant avant que depuis sa manifestation dans la chair. (...)

§ XXVII. Nous voyons donc que c'est l'action intérieure, et non l'histoire extérieure et l'Écriture, qui donne la vraie connaissance. C'est grâce à cette Lumière intérieure que beaucoup de philosophes païens ont été sensibles au tort qu'Adam leur a causé, bien qu'ils n'en aient pas connu l'histoire extérieure. Ainsi, Platon affirme que l'âme de l'homme est tombée dans une caverne obscure, où elle ne converse qu'avec des ombres 217 ; Pythagore dit que l'homme erre dans ce monde comme un étranger banni de la présence de Dieu ; Plotin compare l'âme de l'homme abandonné de Dieu à de la cendre ou à un charbon refroidi dont le feu est éteint. Certains déclarent que les ailes de l'âme ont été coupées ou arrachées, de sorte qu'elle ne peut voler vers Dieu. Toutes ces expressions, et bien d'autres semblables que l'on pourrait relever dans leurs écrits, montrent qu'ils n'étaient pas sans avoir un sentiment de cette perte. Ils avaient aussi découvert et connu Jésus-Christ intérieurement, comme un remède en eux, propre à les délivrer de cette mauvaise semence et des mauvaises inclinations de leur coeur, quoiqu'ils n'aient pas pu le désigner de ce nom particulier.

Certains l'ont appelé un esprit saint, tel Sénèque qui dit : « Il y a un esprit saint en nous, qui nous traite comme nous le traitons » (Lettre 41). Cicéron, dans un passage de son livre De la république, cité par Lactance (Institutions divines, VI), le désigne comme une lumière innée. (...) Plotin aussi l'appelle la Lumière et dit que, tout comme le soleil ne peut être connu que par sa propre lumière, il en est de même de Dieu (...)

On pourrait citer encore beaucoup d'autres passages du même genre qui montrent que ces philosophes connaissaient le Christ, et que son action en eux les faisait passer de l'iniquité à la justice et les poussait à aimer cette puissance par laquelle ils se sentaient eux-mêmes rachetés, de telle sorte, comme le dit l'apôtre, qu'ils montraient que l'oeuvre de la Loi était écrite dans leurs coeurs, et qu'ils accomplissaient ses prescriptions, et c'est pourquoi, comme tous ceux qui la mettent en pratique, ils ont, sans aucun doute, été justifiés et sauvés de cette façon par la puissance du Christ en eux. Telle était l'opinion de l'apôtre, et c'était aussi celle des premiers Chrétiens. C'est ainsi que Justin Martyr n'a pas hésité à désigner

Socrate comme un Chrétien. Il dit, en effet, que tous ceux qui ont vécu conformément à la Parole divine en eux, qui est présente en tous les hommes, ont été chrétiens, tels Socrate et Héraclite, et bien d'autres parmi les Grecs, et que tous ceux qui vivent selon la Parole sont chrétiens sans peur ni inquiétude.

Clément d'Alexandrie, dans le premier livre des Stromates, dit que la sagesse ou la philosophie était nécessaire pour les gentils, qu'elle était leur pédagogie qui les conduisait au Christ et par qui autrefois les Grecs avaient été justifiés.

*Par le ministère des Quakers, Dieu exhorte tous les hommes à écouter le Christ intérieur*

§ XXVIII.

Voilà quel est le principe universel et évangélique par lequel le salut du Christ est offert à tous les hommes, tant Juifs que gentils, Scythes que barbares, de quelque pays ou race qu'ils soient [Col. 3, 1]. C'est pourquoi Dieu a suscité à son service, à notre époque, de fidèles témoins et évangélistes, pour qu'ils prêchent à nouveau son Evangile éternel et qu'ils instruisent tous les hommes, aussi bien les grands savants qui se vantent de posséder la Loi, les Ecritures et la connaissance extérieure du Christ, que les infidèles et les païens qui ne le connaissent pas de cette façon. [Il veut ainsi les inviter] tous à se rendre attentifs à cette Lumière intérieure, à connaître le Christ en eux, lui, le Juste, qu'ils ont mis à mort et tourné en dérision pendant si longtemps, et qui ne leur a pas résisté ( Jac. S, 6), et à renoncer à leurs péchés, à leurs iniquités, à leurs croyances erronées, à leurs professions de foi et à leur justice tout extérieures, afin qu'étant crucifiés par la puissance de la croix en eux, ils puissent savoir que le Christ intérieur est « l'expérience de la gloire » [Col. i, 27], qu'ils soient sauvés et marchent dans cette « véritable Lumière éclairant tout homme qui vient au monde » [ Jean I, 9] 256.

208

(.....)

IX (.....)

Si l'on nous demande si nous n'avons pas dit, ou ne sommes pas prêts à affirmer que l'homme est justifié par ses oeuvres, je réponds : personne, je l'espère, n'a lieu d'être offensé si, en cette matière, nous utilisons les termes mêmes de la Sainte Ecriture, qui dit expressément, en réponse à cette question : « Vous voyez donc que l'homme est justifié par les oeuvres, et non pas seulement par la foi » ( Jac. 2, 24). Je ne m'arrêterai pas à prouver la vérité de cette affirmation, puisque ce que dit l'apôtre dans ce deuxième chapitre suffit pour convaincre quiconque voudra le lire et y croire. (...)

(.....)

Cette vérité est si claire et si évidente dans les Ecritures que, si nous voulions en donner toutes les preuves, il nous faudrait transcrire presque tous les préceptes de l'Évangile. (...)

(.....)

### *La nouvelle naissance ou régénération intérieure par le Christ*

§ VIII. Ayant suffisamment prouvé que la justification doit être comprise comme le fait que l'homme est rendu réellement juste, je n'hésite pas à affirmer, et cela non seulement à partir d'une connaissance intellectuelle, mais d'un sentiment intérieur et expérimental de cette réalité, que la cause immédiate et la plus directe (...) de la justification de l'homme aux yeux de Dieu est la révélation de Jésus-Christ en nous, qui transforme, convertit et renouvelle notre esprit. (...)

(...) Cela apparaît de façon évidente dans cet excellent passage de l'apôtre que j'ai inclus dans la proposition elle-même : « En vertu de sa miséricorde, il nous a sauvés par le bain de la régénération et le renouvellement qu'engendre l'Esprit Saint » (Tite 3, 5). Or il n'y a pas de doute que ce qui nous sauve est aussi ce qui nous justifie : les deux verbes, à cet égard, sont synonymes. L'apôtre attribue donc clairement la cause immédiate de la justification à cette oeuvre intérieure de régénération, qui n'est autre que Jésus-Christ révélé dans notre âme, et qui nous permet d'être totalement réconciliés avec Dieu. Le bain de la régénération, en effet, est cette puissance ou vertu intérieure qui purifie l'âme et la revêt de la justice du Christ [Rom. 13, 14], la rendant ainsi digne de paraître devant Dieu.

(...) Un autre passage de l'apôtre dit d'une façon semblable : « Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » (Gal. 4, 19) "7. Et c'est pourquoi il l'appelle « le Christ intérieur, l'espérance de la gloire » (Col. 2, 27). Or ce qui est l'espérance de la gloire ne peut être que ce sur quoi nous pouvons compter immédiatement et de la façon la plus directe pour notre justification, et ce par quoi nous sommes réellement et véritablement rendus justes. (...)

*« Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi »*

§10 (.....)

Il est possible qu'on nous fasse maintenant cette objection : ces oeuvres ne peuvent-elles également être appelées nôtres, puisqu'elles sont produites en nous et, bien souvent aussi, par nous-mêmes en tant qu'instruments ?

Je réponds que c'est un cas tout différent du précédent "8. Dans le premier, en effet, nous vivons encore dans notre propre état naturel, non régénéré, nous agissons de nous-mêmes, nous cherchons à nous sauver par nous-mêmes, en nous efforçant de nous conformer à la lettre extérieure de la Loi. C'est là une tentative faite par l'esprit charnel qui est ennemi de Dieu, et par la volonté mauvaise non encore subjuguée. Dans le second cas, au contraire, nous sommes crucifiés avec le Christ, nous communions à ses souffrances et devenons semblables à lui dans sa mort [Phil. 3, 10] ; notre premier homme, notre « vieil homme avec toutes ses oeuvres » [Col. 3, 9], aussi bien celles qui sont ouvertement mauvaises que celles qui peuvent présenter une apparence de justice, nos propres efforts, accomplis selon la Loi, et toutes nos vaines tentatives sont ensevelis et cloués à la croix du Christ 249. Alors, ce n'est plus nous qui vivons, mais le Christ qui vit en nous et y agit comme ouvrier z". Autrement dit, bien que ce soit encore nous en un certain sens, c'est cependant en fait le Christ, selon ce passage de l'apôtre aux mêmes Galates (2, 20) : « Je suis crucifié et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » : ce n'est plus moi, mais la grâce du Christ en moi. Ces oeuvres doivent donc être expressément attribuées à l'Esprit du Christ ou à la grâce de Dieu en nous, puisque c'est son influence immédiate qui nous fait agir, nous incite à les accomplir et nous en rend capables. (...)

# FRANÇOIS DE FÉNELON

## *Présentation*

François de Fénelon a fait l'objet d'un très grand nombre d'études, dont un bon millier pour le seul dernier demi-siècle<sup>202</sup>. Mais dès que l'on veut approcher son vécu au plan spirituel en négligeant les controverses, choix de textes et études sont plus rares<sup>203</sup> et notre titre « *Fénelon mystique* » demeure original.

On l'a dépouillé de ce qui était essentiel à ses yeux pour le réduire parfois à un « homme de lettres ». Il y a de bonnes raisons à cela. Les autorités religieuses catholiques ou protestantes se méfient de la quiétude mystique. Souvent des critiques préfèrent Bossuet, prélat à la pensée simple et facilement partagée qui occupa une large place dans le canon littéraire français au XIX<sup>e</sup> siècle. Il succéda à Fénelon dont le rayonnement européen n'est grand qu'au Siècle des Lumières précédent. Les défenseurs de l'archevêque ont caché ses relations avec madame Guyon parce qu'elles étonnent en l'absence d'une sensibilité mystique<sup>204</sup>. Enfin certains des textes essentiels n'ont été rendus disponibles que fort récemment. Il s'agit de la correspondance *complète* avec madame Guyon<sup>205</sup> et de la mise en valeur des fragments de lettres assemblés par les membres du cercle mystique animé par Fénelon. Ces derniers lui ont joué un mauvais tour. Ils ont supprimés des noms et des dates pour protéger les membres des deux cercles quiétistes de Cambrai et de Blois. Cette suppression est préjudiciable à toute édition critique<sup>206</sup>.

---

<sup>202</sup> *Nouvel état présent des travaux sur Fénelon*, CRIN 36, 2000, « Bibliographie chronologique (1940-2000) ».

<sup>203</sup> *Fénelon, Œuvres spirituelles*, Introduction et choix de textes par François Varillon S.J., Aubier, 1954 ; François Trémolières, *Fénelon et le sublime, Littérature, anthropologie, spiritualité*, Honoré Champion, 2009.

<sup>204</sup> L'authenticité de la correspondance avec la « Dame directrice » ne sera reconnue qu'en 1907 par un érudit d'origine suisse.

<sup>205</sup> Madame Guyon, *Correspondance Tome I Directions spirituelles*, Honoré Champion, 2003 [CG], [échanges avec Fénelon : « I. La 'correspondance secrète' en 1688 et 1689, II. Le 'complément' de l'année 1690. III. Lettres écrites après 1703, 215-564 ] - Synthèse avec des additions : *La direction de Fénelon par madame Guyon*, présentation par Murielle et Dominique Tronc, 2015, web.

<sup>206</sup> Nous bénéficions de l'édition assemblée par I. Noye et publiée en 2007. Elle achève la monumentale *Correspondance de Fénelon* [CF] sous le titre fort discret de *Suppléments et corrections*. Il s'agit du tome XVIII et dernier de l'entreprise. Il livre à la suite de diverses lettres retrouvées : « II. Lettres spirituelles » [LSP], 87-223. Ces « pages détachées » sont accompagnées de renvois aux lettres éditées dans les tomes II, IV, VI, VIII, XII (1972 à 1999). – Nous allons recourir largement à ce [CF 18].

Le choix de « bonnes pages » par des proches<sup>207</sup> avait en effet sauvé l'essentiel mystique, mais 'trop tôt' en omettant les dates et les noms des correspondants. Ceci a conduit à minorer leur importance au bénéfice de textes complets signés mais souvent d'intérêt mineur.

Car les aspects visibles et multiformes ont été mis en valeur très tôt - ils intéressaient l'histoire du temps -, mais ils ont perdu depuis leur actualité : il s'agit de multiples opuscules rédigés en défense du quiétisme, de ceux rédigés en réaction à la seconde période janséniste, de textes éducatifs et de conseils politiques qui demeurèrent inutiles à la suite du décès du duc de Bourgogne, un temps dauphin.

L'image un peu molle de l'auteur du *Télémaque* destiné à un prince adolescent, ou bien celle de l'archevêque ferrailant contre le jansénisme, a caché la grandeur et la fermeté chirurgicale nécessaire du grand directeur spirituel ; il nous apparaît aujourd'hui comme le plus profond des moralistes<sup>208</sup>.

La trajectoire ascendante qui transforme la vie du jeune abbé, poulain de Bossuet promis à un brillant avenir de par ses capacités intellectuelles, conduira à la grandeur de l'archevêque combattant misères personnelles et collectives sans en tirer aucun profit personnel ou familial. Cette évolution n'a pas été suffisamment soulignée car la statue figée, érigée au siècle de sa mort, ne rend pas compte de l'homme cheminant vers son accomplissement intérieur<sup>209</sup>.

Nous privilégions donc ici les écrits mystiques datant surtout de la fin d'une vie qui se déroule dans l'ombre portée par des politiques religieuses et royales contraires. L'image d'un auteur littéraire laisse place à celle du mystique sobre et sans illusion dont l'esprit subtil n'hésite pas lorsque l'essentiel à ses yeux est mis en cause.

Le *desengaño*<sup>210</sup> parfois évoqué pour rendre compte d'un « tempérament sec » délivré de toute illusion se rattache souvent aux stades mystiques avancés. Il s'agit d'une vision des phénomènes vécus par qui a dépassé le senti et des interprétations tributaires d'époques et de croyances.

Notre florilège sera chronologique pour souligner la dynamique d'une vie consacrée puis donnée à Dieu. Tout commence par une rencontre improbable où l'attirance naturelle n'a guère de part, entre une 'Dame directrice'<sup>211</sup> et le jeune abbé. Rencontre sans sublime ni amalgame, contrairement à l'expression

---

<sup>207</sup> *Œuvres spirituelles de Messire François de Salignac de la Motte-Fénelon...*, Volume second contenant ses lettres spirituelles, A Anvers, Chez Henri de la Meule, 1718 [OS 2].

<sup>208</sup> Comparé par exemple aux *Moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle* assemblés par J. Lafond, « Bouquins », Robert Laffont, 1992.

<sup>209</sup> Des correctifs furent apportés par A. Delplanque (1907), par la *Revue Fénelon* (1911-1812) dirigée par E. Griselle, par Jeanne-Lydie Goré (1957), par Mino Bergamo (1994), par Irénée Noye (2007), par F. Trémolières (2009).

<sup>210</sup> *desengaño* : désillusion, désenchantement. Attribué à des auteurs de la fin du siècle d'or espagnol.

<sup>211</sup> Sobriquet attaché à la 'veuve Guyon' par des ecclésiastiques jaloux ou incompréhensifs : c'est le cas de son inventeur Tronson, malgré son honnêteté rare. Tronson (1622-1700) fut le directeur de Saint-Sulpice et le confesseur du jeune abbé.

malicieuse de Saint-Simon. Puis vient la découverte rendue avec élan et fraîcheur par une identification avec les premiers chrétiens d'Alexandrie conduits par saint Clément.

Ensuite, le pasteur compose des essais titrés et ferraille avec finesse, mais sans fautes dans les combats de la 'querelle quiétiste'. Enfin - condamnation acceptée et silence induit obligent -, le prélat se tait. Mais il s'opposera aux désunions des chrétiens en défendant l'autorité religieuse du pape tandis que sa charge d'âmes lui a fait produire des mandements qu'il jugeait nécessaires à leur conduite.

Plus discrètement il continua à diriger de Cambrai des âmes intérieures - membres du cercle constitué autour de « notre père » - outre la carmélite Charlotte de Saint-Cyprien dont nous reproduisons en premier l'ensemble des rares lettres qui nous sont parvenues – au moment même où madame Guyon, « notre mère », retirée sur les bords de la Loire près de Blois, agissait de même auprès de ses visiteurs. Les deux amis communiquaient par l'intermédiaire de ces derniers, en particulier par le neveu de l'archevêque.

On retiendra de ces aventures d'un passé évanoui la grandeur du moraliste qui traverse les couches superficielles des égoïsmes. Il sait révéler, au sein de ces couches intermédiaires nous séparant du cœur de nous-mêmes, reconnues aujourd'hui de psychologues et de psychanalystes, tous les fils échappatoires. Il les coupe avec une lame dont la précision est illustrée par le récit de Tchoang-tseu<sup>212</sup>. Son seul but est de mener droitement à Dieu. En même temps son devoir de pasteur archevêque lui fait guerroyer en théologie et philosopher assez intelligemment sur l'existence de Dieu<sup>213</sup>. L'abondance de ces derniers textes publics a voilé l'essentiel.

Notre florilège mystique est constitué de parties qui se succèdent chronologiquement : la rencontre mystique avec madame Guyon précède des extraits d'écrits titrés dont se détache le saint Clément. Puis une abondante correspondance de direction privilégie la période de maturité où Fénelon atteint le plein achèvement mystique.

Le florilège spirituel revivifie l'image de Fénelon, mais surtout veut être utile aujourd'hui. Aussi notre contribution dans le plein texte est-elle réduite,<sup>214</sup> car,

---

<sup>212</sup> « Maintenant quand je découpe, je n'ai plus en esprit que le principe. Mes sens n'agissent plus ; seule ma volonté est active. Suivant les lignes naturelles du bœuf, mon couteau pénètre et divise, tranchant les chairs molles, contournant les os, faisant sa besogne comme naturellement et sans effort. Et cela sans s'user... » (*Tchoang-tseu*, chap. 3, B, traduction Léon Wiegner, Cathasia, 1950).

<sup>213</sup> La « nature » est aujourd'hui perçue autrement depuis Darwin, mais chez Fénelon on découvre un beau lyrisme – qui l'interprète 'au second degré' selon la perception unifiante mystique commune à diverses traditions : « Mais parce que Vous êtes trop au-dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais, Vous leur êtes un Dieu caché [...] tout ce qui n'est point Vous disparaît, et à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même... » [OP 1, 44-45].

<sup>214</sup> Le choix de recourir à des notes assez étendues permet de ne pas rompre une première lecture à but méditatif de « Fénelon par lui-même ». - Nous y reportons ce qui est moins « mystique », mais témoigne de résistances diverses de dirigé(e)s comme du soin dévoué du directeur archevêque (il est comparable en cela à celui

plutôt que de paraphraser des sources il faut laisser toute la place aux témoignages personnels : seul l'individu reflète une vie mystique.

Pour la chronologie des événements, on se reportera à celles établies par J. Orcibal dans la *Correspondance de Fénelon*<sup>215</sup>. Ainsi qu'à un « recueil de textes d'époque, rangés dans un ordre aussi rigoureusement chronologique que possible, reliés par une brève narration » pour approcher madame Guyon<sup>216</sup>.

Le dossier à incidences mystiques que nous proposons demande une certaine patience envers des textes qui ne recherchaient aucune diffusion, mais s'adressaient à tel(le) correspondant(e) ciblé(e). Elle est encouragée par le don d'écrire du directeur.

Son lecteur va commencer l'exploration par un témoignage « brut de décoffrage » provenant de sa « dame directrice », texte de sa *Vie par elle-même* qui n'était destiné qu'à un confesseur, le P. Lacombe<sup>217</sup>.

### ***Une rencontre mystique***

Voici un aperçu de l'échange épistolaire suivant la découverte de la vie mystique par Fénelon. Il s'agit d'un dialogue remarquable par son recul pris vis-à-vis de manifestations visibles « mystiques » : elles sont totalement absentes.

La dépendance que manifeste Fénelon vis-à-vis de son initiatrice est fondée sur l'expérience intraduisible, mais très directe de communication de cœur à cœur qu'il ne peut rejeter, malgré son aversion pour certains traits féminins. Madame Guyon ne les désavoue pas : elle se sent d'ailleurs libre vis-à-vis de ses limites, sachant qu'elle n'est rien par elle-même, mais toute efficiente par grâce.

La correspondance entre Madame Guyon et Fénelon constitue à notre connaissance le seul texte relatant au jour le jour la « mise au monde » d'un mystique par une autre mystique servant de canal à la grâce<sup>218</sup>. Le lecteur

---

de l'évêque François dans son pauvre diocèse). Nous y reportons les très précieuses notices d'Orcibal [O] et de Noye [N].

<sup>215</sup> [CF] n° impairs, en fin des volumes.

<sup>216</sup> « *Les années d'épreuves de Madame Guyon, Emprisonnements et interrogatoires sous le Roi Très Chrétien* », Honoré Champion, 2009, [EG], 'dossier' précédé d'une brève synthèse : « Années d'épreuves et stratégie inquisitoriale », 14-30, situant les événements de la période couvrant la majorité des documents livrés dans le présent volume. Ces événements succèdent à ceux, mieux connus, d'une 'période publique' qui prend fin en 1695 (elle couverte par le *Crépuscule des mystiques* de Louis Cognet).

<sup>217</sup> Qui n'était pas un médiocre même s'il reste à l'ombre de sa « dirigée ». Voir *François La Combe (1640-1715), Correspondance avec M<sup>me</sup> Guyon, Œuvres, Études*, assemblées par D. Tronc, hors commerce, 2016.

<sup>218</sup> Repris de [CG 1], 216 sq. - On a perdu une moitié de la correspondance Fénelon-Guyon probablement « des débuts » (Fénelon est « exilé » à Cambrai en 1695 et M<sup>me</sup> Guyon sera bientôt emprisonnée), car on sait que quatre volumes manuscrits qui existaient dans la bibliothèque des Thérésiens furent dispersés à la Révolution. Le premier fut édité dès le XVIII<sup>e</sup> siècle par Dutoit (reconnu authentique en 1907 par Masson) ; nous avons édité le second, découvert par I. Noye, en [CG 1] ; les deux derniers restent des « Anonymes » à découvrir, probablement de l'écriture très reconnaissable de « put » (du Puy).



contemporain imprégné de psychanalyse frémira parfois devant les dérapages sentimentaux de Madame Guyon. Mais interpréter cette relation comme traduisant un érotisme frustré réduit à un connu élémentaire ce qui le dépasse visiblement, si l'on se penche sur ces textes avec respect et honnêteté : ils témoignent de la découverte expérimentale d'un au-delà du monde corporel et psychologique, qu'ils ont appelé Dieu.

Il faut donc accepter d'entrer avec eux dans le territoire inconnu dont ils portent témoignage et que Madame Guyon a exploré seule sans personne pour la guider. Elle a rencontré Fénelon le 13 septembre 1688, après qu'il lui eut été désigné par un rêve :

***Après vous avoir vu en songe, je vous cherchais dans toutes les personnes que je voyais, je ne vous trouvais point : vous ayant trouvé, j'ai été remplie de joie, parce que je vois que les yeux et le cœur de Dieu sont tout appliqués sur vous. [CG I] Lettre 154***<sup>219</sup>.

Il fut le disciple préféré, avec qui elle se sentait en union mystique complète ; il se révéla le seul dont les potentialités fussent égales aux siennes, ce qui explique son immense joie, le soin extrême qu'elle prit à le suivre pas à pas et les analyses remarquables qu'elle lui adressa durant de nombreuses années (dont ne demeurent que le début de leur relation et quelques vestiges) :

***Dieu ne veut faire qu'un seul et unique tout de vous et de Lui : aussi n'ai-je jamais trouvé avec personne une si entière correspondance, et je suis certaine que la conduite intérieure de Dieu sur vous sera la même qu'Il a tenue sur moi, quoique l'extérieur soit infiniment différent. [CG I] Lettre 132.***

Le fondement de la relation de Madame Guyon avec ses enfants spirituels était la communication de la grâce dans le silence d'un cœur à cœur qui se poursuivait même à distance. Elle eut donc à apprendre à Fénelon à aller au-delà du langage, à préférer une conversation silencieuse :

***Lorsqu'on a une fois appris ce langage [...], on apprend à être uni en tout lieu sans espèce et sans impureté, non seulement avec Dieu dans le profond et toujours éloquent silence du Verbe dans l'âme, mais même avec ceux qui sont consommés en Lui : c'est la communication des saints véritable et réelle. [CG I] L. 157.***

Tout au long de ces lettres, elle tente par images d'exprimer le flux de grâce qui passe à travers elle :

***Mon âme fait à présent à votre égard comme la mer qui entre dans le fleuve pour l'entraîner et comme l'inviter à se perdre en elle » (L. 276). Ou encore : « Dieu me tient incessamment devant Lui pour vous, comme une lampe qui se consume sans relâche [...] Il me paraissait tantôt que je n'étais qu'un canal de communication, sans rien prendre. [CG I] L. 114.***

Sa mission est souvent lourde à supporter :

***Dieu m'a associée à votre égard à Sa paternité divine [...] Il veut que je vous aide à y marcher [vers la destruction], que je vous porte***

---

<sup>219</sup> De l'édition du même volume [CG 1].

*même sur mes bras et dans mon cœur, que je me charge de vos langueurs et que j'en porte la plus forte charge. [CG 1] L. 154.*

Elle sait combien cela paraît extraordinaire et elle insiste souvent :

*Ceci n'est point imaginaire, mais très réel : il se passe dans le plus intime de mon âme, dans cette noble portion où Dieu habite seul et où rien n'est reçu que ce qu'Il porte en Lui. [CG 1] L. 146.*

Avec l'autorité que donne l'expérience, elle fonde ontologiquement la paternité spirituelle dans l'importante lettre 276 :

*Le père en Christ ne se sert pas seulement de la force de la parole, mais de la substance de son âme, qui n'est autre que la communication centrale du Verbe.*

Cette circulation de la grâce se fonde sur le « flux et reflux » qui a lieu dans la Trinité même. Elle affirme avec force : « Tout ce qui n'est point cela n'est point sainteté. » La tâche est immense et ne souffre aucun relâche :

*Je me trouve disposée à vous poursuivre partout dans tous les lieux où vous pourriez trouver refuge et, quoi qu'il m'en puisse arriver, je ne vous laisserai point que je ne vous ai conduit où je suis. [CG 1] L. 220.*

Elle va lui faire quitter peu à peu tous ses appuis, à commencer par le domaine de l'intellect auquel s'accroche cet homme si raisonnable et scrupuleux :

*Vous raisonnez assurément trop sur les choses [...] Je vous plains, par ce que je conçois de la conduite de Dieu sur vous. Mais vous êtes à Lui, il ne faut pas reculer. (L. 128).*

Il rend les armes et ironise sur lui-même :

*Je ménage ma tête, j'amuse mes sens, mon oraison va fort irrégulièrement ; et quand j'y suis, je ne fais presque rêver [...] Enfin je deviens un pauvre homme et je le veux bien. (L. 149).*

Elle lui fait abandonner toute ses habitudes d'ecclésiastique, son bréviaire (L. 231 sq.) et même la confession :

*Il faut que (Dieu) soit votre seul appui et votre seule purification. Dans l'état où vous êtes, toute autre purification vous salirait. Ceci est fort. (L. 267).*

Elle lui fait dépasser toute référence morale humaine :

*Je vous prie donc que, sans vous arrêter à nulles lois, vous suiviez la loi du cœur et que vous fassiez bonnement là-dessus ce que le Seigneur vous inspirera. Ce n'est plus la vertu que nous devons envisager en quoi que ce soit - cela n'est plus pour nous -, mais la volonté de Dieu, qui est au-dessus de toutes vertus. (L. 219).*

Le but est d'atteindre l'état d'enfance où Dieu seul est le maître et où nul attachement humain n'a plus cours :

*C'est cet état d'enfance qui doit être votre propre caractère : c'est lui qui vous donnera toutes grâces. Vous ne sauriez être trop petit, ni trop enfant : c'est pourquoi Dieu vous a choisi une enfant pour vous tenir compagnie et vous apprendre la route des enfants. (L. 154).*

Elle le ramène sans cesse à l'essentiel :

***Il faut que nous cessions d'être et d'agir afin que Dieu seul soit. (L. 263).***

On mesure facilement les difficultés de Fénelon : dans cette société profondément patriarcale, ce prince de l'Église à qui toute femme devait obéissance a dû s'incliner devant l'envoyée choisie par la grâce. Elle ne s'y trompe pas et lui dit carrément :

***Il me paraît que c'est une conduite de Dieu rapetissante et humiliante pour vous qu'Il veuille me donner ce qui vous est propre. Cependant cela est et cela sera, parce qu'Il l'a ainsi voulu. (L. 124).***  
Plus tard, elle lui écrit avec humour et tendresse :

***Recevez donc cet esprit qui est en moi pour vous, qui n'est autre que l'esprit de mon Maître qui S'est caché pour vous non sous la forme d'une colombe [...], mais sous celle d'une petite femmelette. (L. 292).***

Leurs deux tempéraments étaient opposés : il était un intellectuel sec et raisonnable, un esprit analytique très fin, un ecclésiastique rempli de scrupules ; elle était passionnée, parfois un peu trop exaltée, et surtout elle ne pouvait rien contre les « mouvements » de la grâce, si prompts qu'elle agissait et écrivait sans y pouvoir rien (L. 253). Elle s'excuse souvent de ce qu'elle est :

***Dieu m'a choisie telle que je suis pour vous, afin de détruire par ma folie votre sagesse, non en ne me faisant rien, mais en me supportant telle que je suis. (L. 171).***

Mais avec tendresse et rigueur, elle le bouscule pour lui faire lâcher ses attachements personnels et le ramener à tout prix vers l'essentiel. On le voit peu à peu abandonner ses préjugés et ses peurs, il la rassure : « Rien ne me scandalise en vous et je ne suis jamais importuné de vos expressions. Je suis convaincu que Dieu vous les donne selon mes besoins. » et il termine en souriant sur lui-même : « Rien n'égale mon attachement froid et sec pour vous. » (L. 172). Surtout il accède à l'essence même de la relation spirituelle :

***Je ne saurais penser à vous que cette pensée ne m'enfoncé davantage dans cet inconnu de Dieu, où je veux me perdre à jamais. (L. 195).***

Il règne entre eux deux un rapport complexe d'autorité réciproque : bien qu'elle lui laisse son entière liberté, il sait bien que sa parole est vérité et avertissement divin (L. 220). Quand elle manque de mourir, il lui écrit, éperdu :

***« Si vous veniez à manquer, de qui prendrais-je avis ? Ou bien serais-je à l'avenir sans guide ? Vous savez ce que je ne sais point et les états où je puis passer. » (L. 249).***

Inversement, elle le considère comme signe de Dieu pour elle et lui affirme toujours sa soumission en tout :

***« Il n'y a rien au monde que je ne condamnasse au feu de ce qui m'appartient, sitôt que vous me le diriez [...] Comptez, monsieur, que je vous obéirai toujours en enfant. » (L. 169).***

Avec une totale confiance et une grande estime, elle se confie à lui car elle est dans un état d'enfance, d'abandon trop profond à la volonté divine pour vouloir encore réfléchir ou décider par elle-même :

***Notre Seigneur m'a fait entendre que vous êtes mon père et mon fils, et qu'en ces qualités vous me devez conduire et me faire faire ce que vous jugerez à propos, à cause de mon enfance qui ne me laisse du tout rien voir, ni bien ni mal, que ce qu'on me montre dans le moment actuel. (L. 280).***

Il lui répondra toujours avec une déférence et une délicatesse extrêmes : sans oser lui donner d'ordres, il lui suggère des solutions dans des problèmes délicats ou familiaux.

Si Madame Guyon a été source de souffrances purificatrices pour Fénelon, il a été pour elle le support de projections psychologiques intenses, qui elles aussi ont été détruites par la Providence. Fénelon fut gouverneur du Dauphin de 1689 à 1695 et aurait pu devenir son Premier ministre après la mort de Louis XIV : Madame Guyon et son entourage ont rêvé d'une France enfin gouvernée par un prince bien entouré et imprégné de spiritualité, au point que Madame Guyon s'est laissée aller à des prédictions à propos de ce prince : « Il redressera ce qui est presque détruit [...] par le vrai esprit de la foi. » (L. 184). On sait que le Dauphin mourut en 1712.

De même, Madame Guyon vit en Fénelon son successeur après sa mort. En avril 1690, croyant mourir, elle lui confia sa charge spirituelle : « Je vous laisse l'Esprit directeur que Dieu m'a donné [...] Je vous fais l'héritier universel de ce que Dieu m'a confié. » (L. 248). Malheureusement Fénelon est mort avant elle en janvier 1715.

Si Fénelon n'a pas pu continuer après elle, il a été d'une grande aide puisqu'il a pris en charge ceux qui se trouvaient autour de lui. Petit à petit, on voit Madame Guyon lui donner des conseils pour diriger certains amis, et il expérimente à son tour la communication de la grâce cœur à cœur avec ses propres disciples :

***Je me sens un très grand goût à me taire et à causer avec Ma. Il me semble que son âme entre dans la mienne et que nous ne sommes tous deux qu'un avec vous en Dieu. Nous sommes assez souvent le soir comme des petits enfants ensemble, et vous y êtes aussi quoique vous soyez loin de nous. (L. 266).***

Ceci ne peut exister que dans son union avec elle, lui explique Madame Guyon :

***Vous ne ferez rien sans celle qui est comme votre racine, vous enté en elle comme elle l'est en Jésus-Christ [...] Elle est comme la sève qui vous donne la vie. (L. 289).***

Comme on le voit très clairement dans les lettres aux autres disciples, il s'est formé autour de Fénelon un cercle spirituel équivalent à celui de Madame Guyon à Blois, au point que tous les appelaient « père » et « mère ».

Tout au long de ces années, Madame Guyon s'émerveilla de leur union si totale en Dieu :

***« Vous ne pourriez en sortir [de Dieu] sans être désuni d'avec moi, ni être désuni d'avec moi sans sortir de Dieu. » (L. 271).***

Elle célèbre la liberté absolue de cette union au-delà de l'humain

***« au-dessus de ce que le monde renferme de cérémonies et de lois » ; « les enfants de l'éternité [...] se sentent dégagés de tous liens bons et mauvais, leur pays est celui du parfait repos et de l'éternelle liberté. » (L. 271).***

*Le jour qu'il tomba malade, je me sentis pénétrée, quoiqu'assez éloignée de lui, d'une douleur profonde, mais suave. Toute douleur cessa à sa mort et nous sommes tous, sans exception, trouvés plus unis à lui que pendant sa vie. (L. 385 adressée à Poiret).*

Même la mort ne pouvait les désunir. »



### ***Fénelon maintient secrètement le contact***

Reste la seule longue lettre de mai 1711 qui nous soit parvenue en témoignage de la poursuite de leur contact épistolaire par questions-réponses. C'est une pièce essentielle et longue qui montre l'importance que Fénelon attachait aux avis de Madame Guyon <sup>220</sup>.

#### ***De FÉNELON avec les réponses de Madame GUYON. 4 (?) Mai 1710.***

**‘Écrit de la propre main de M. l'Archevêque de Cambrai que l'on a avec les réponses en marge de Madame Guion’ <sup>221</sup>.**

**[Question :] Si la guerre dure nous allons être ruinés sans ressource. Les armées seront sur nos terres. D'ailleurs le moindre mauvais événement enlèvera toute cette frontière à la France <sup>222</sup>. Il faut**

---

<sup>220</sup> Pièce 295 de la *Correspondance Tome I Directions spirituelles* [CG 1]. Lettres [CF] 1373 et 1373A. La division en deux lettres séparées sans correspondance entre questions et réponses les rend presque incompréhensibles, rien ne signalant la disjonction d'un paragraphe au suivant. – La difficulté est d'autant plus grande par le « respect » de l'orthographe toute phonétique adoptée par M<sup>me</sup> Guyon. C'est un cas unique dans la [CF]. On est ainsi sûr de ne pas faire dépendre Fénelon d'une encombrante directrice peu cultivée.

Nous annotons ici plus précisément que lors de notre édition antérieure [CG 1] par un choix large des notes [O].

Le manuscrit Coll. Rothchild A[utographes] se présente selon deux colonnes sur des folios (qui furent ensuite pliés en quatre). Fénelon écrivant en colonne de gauche de sa haute écriture, laissait la place libre à droite pour des réponses à venir de sa correspondante. Procédure simple et efficace car l'archevêque disposait d'un porteur et pèlerin bienveillant voyageant discrètement de Cambrai à Blois puis prenant le même chemin du retour (il s'agissait du neveu marquis de Fénelon, ou du bon Dupuy 'Put', ou du chevalier écossais Ramsay...) On se reportera au volume Madame Guyon *Correspondance I Directions spirituelles*, pièce 295, 556 sq., pour des précisions érudites dont les positionnements au sein et entre les divers folios du manuscrit.

<sup>221</sup> Ajout de la main du Marquis de Fénelon son neveu. V. *infra* la section qui lui est consacrée.

<sup>222</sup> C'est l'époque des graves revers français face à deux génies militaires, Marlborough et le prince Eugène. Louis XIV décida de tout risquer : « Je ne consentirai jamais à laisser approcher l'ennemi de ma capitale ». Villars sauvera la

attendre en paix la volonté du P.[etit] M.[âitre] et Le laisser Se jouer de nous.

*J'ai fait réponse sur le mémoire<sup>223</sup> qu'il fallait suivre votre sentiment sur les gens et les places. Peut-être Dieu aidera-t-Il ce bon prince : Dieu peut tout. Je vous avoue que je suis fort affligée que le R[oi] tournât ses armes contre lui, mais, pour tout le reste, on peut le faire si on est sûr de la paix à ses conditions. Mais croyez-vous que les ennemis la donnent de bonne foi et qu'après avoir détrôné le fils, ils ne tâchent pas de détrôner le père<sup>224</sup> ? Je ne vois point qu'on se convertisse ni qu'on s'humilie. Il semble qu'on ne travaille qu'à augmenter la mesure des iniquités. J'en suis souvent affligée.*

[Q.] Vous avez paru avoir quelque pensée que vous ne vivrez pas longtemps. Cette pensée subsiste-t-elle encore ? En quel état est votre santé ? N'avez-vous besoin d'aucun secours pour des commodités dans votre indisposition ? Je serais ravi de vous envoyer tout ce que vous voudriez bien souffrir que je vous envoyasse<sup>225</sup>.

*Il est vrai que la pensée que je mourrais bientôt m'a resté quelque temps dans l'esprit, mais cela m'a été enlevé tout à coup. Tout est dans l'équilibre pour vivre ou mourir. Je vous ai écrit une lettre qu'il y a du temps que put [Dupuy] m'a mandé vous avoir envoyée par*

---

France d'une situation presque désespérée le 23 juillet 1712 par la bataille de Denain.

<sup>223</sup> Il semble s'agir du *Mémoire sur les raisons qui semblent obliger Philippe V à abdiquer la couronne d'Espagne* (OF 7, 164-270) mais cela pourrait aussi être le « nouveau mémoire sur les affaires générales » cité dans la lettre 1370 à Chevreuse du 3 mai : «...je voudrais bien qu'après l'avoir lu vous le confiassiez à M. Dupuy pour en envoyer une copie à N...[M<sup>me</sup> Guyon]. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle voie tout ce que je pense, et qu'elle me redresse si le fond de son cœur est opposé à mes pensées. »

<sup>224</sup> « Les Hollandais demandaient à Louis XIV de tourner ses armes contre son petit-fils roi d'Espagne. Villars déclara, en partant commander la dernière des armées du Roi, que « l'État se trouvant exposé au hasard d'une journée », il avait cru devoir, comme un bon sujet, « presser S.M. de faire la paix à des conditions dures, même en déclarant la guerre au roi d'Espagne ». Cette condition exorbitante fut refusée par Louis ; heureusement Villars fut victorieux... » [O].

<sup>225</sup>« Libérée de la Bastille le 24 mars 1703, Mme Guyon avait été placée sous la surveillance de l'évêque de Blois D. de Bertier et accueillie par son fils aîné Armand-Jacques, seigneur de Briare et de Champoulet, qui vivait à Diziers dans une terre de sa femme. Vers le milieu de 1706 elle voulut s'établir dans un autre domaine, Courbouzon, mais Pontchartrain refusa parce que ç'aurait été sortir du diocèse de Blois. Vers le 15 septembre, elle allait demeurer dans la maison des Forges, près Suèvres, et, au bout de trois mois, elle eut l'autorisation d'acheter à Blois une maison située au dessus des fossés du château. Elle y mourut en 1717, en très bons termes avec D. de Bertier » [O].

*gens sûrs : vous ne m'en dites rien. C'était l'état de mon âme que je vous exposais, elle commençait benedic me pater.*

[Q.] La p.[etite] D.[uchesse]<sup>226</sup> ne m'écrivait presque plus; pour moi je lui écris moitié vérité dite avec beaucoup de douceur et de ménagement, moitié raisonnant sur les nouvelles générales, et amitiés pour ne lui montrer point trop de changement, mais je vois bien que son cœur demeure malade parce qu'elle croit que tous nos bonnes gens<sup>5</sup> ont changé et ont tort à son égard. Elle est piquée à l'égard du P. abbé [de Langeron] et de Dupuy qui ont secoué son joug.

*Il est certain que la petite d[uchesse] est fort peinée du changement universel et qu'elle ne prend point le change, que toute amitié qui ne sera point accompagnée de confiance et de dépendance ne la contentera pas. C'est une crise. J'espère que cela passera et qu'elle rentrera dans la place où elle doit être<sup>227</sup>. Il est plus sûr d'obéir que de commander.*

[Q.] Le petit abbé fait fort bien ici, mais il dort une sixième partie de la journée<sup>228</sup>. Je trouve qu'il vieillit et s'appesantit. J'en crains les suites. D'ailleurs il est bon, accommodant, gai et simple. Il fait d'excellentes instructions dans notre séminaire.

*Le petit abbé ne devrait pas se laisser aller au sommeil : c'est cela qui l'appesantit et qui le vieillit. Comme je dors peu la nuit à cause de mes infirmités, quelquefois je dormirais volontiers de jour une heure, mais je ne m'y laisse point aller. Me trouvant la tête embarrassée jusqu'à en avoir la fièvre, je prie le Seigneur de vous le conserver, car il vous est utile ; je ne puis m'empêcher de déplorer le temps qu'on lui a fait perdre. Quoi, n'est-on pas éclairé là-dessus et n'en est-on point touché, et vous, cher père, comment ne vous êtes-vous pas servi de l'autorité que Dieu vous avait donnée pour le tirer de cette léthargie ?*

[Q.] L'abbé de Chanterac, homme savant, expérimenté, pour toutes les matières ecclésiastiques, et d'un très bon conseil pour le gouvernement d'un diocèse, (c'est lui qui a été à Rome pour moi, et

---

<sup>226</sup> Duchesse de Mortemart, v. *infra* la section qui est consacrée à celle qui fut l'animatrice du cercle des disciples durant les indisponibilités de M<sup>me</sup> Guyon et de Fénelon exilé. - Les noms des destinataires « p.D., put », plus bas « L'ab. De B., L'abé de Leschel, L'abbé Colas », sont rayés.

<sup>227</sup> Cela se produira. Nous pensons qu'elle succéda à M<sup>me</sup> Guyon.

<sup>228</sup> « Langeron souffrait depuis au moins quinze ans d'une propension au sommeil dont il se moquait lui-même [...] Dès le 12 juillet 1710, il n'était plus en état de répondre à Mme de Noailles et allait mourir le 10 novembre suivant à Cambrai [...] » [O]. - Langeron était un « ami intime » dont la perte désolera Fénelon. V. *infra* « A des correspondants connus », L. 667, note.

qui s'y est acquis une grande vénération) est accablé d'inconforts et, à soixante-douze ans, il voudrait fort nous quitter pour aller chercher dans notre pays de Gascogne un climat plus doux dans sa vieillesse caduque<sup>229</sup>. Je n'ai que lui pour conseil éclairé dans les matières difficiles de droit canon. Je ne saurais compter sur les gens du pays. Lui ferais-je toujours violence pour le retenir, ou bien m'abandonnerais-je à la Providence pour m'en passer?

*Je serais très fâchée que l'abbé de Ch[anterac] vous quitte. Croit-il se mieux porter ailleurs et peut-il mieux faire que de consacrer le reste de sa vie pour l'Église ? Que ne donnerais-je pas pour cette sainte Mère si déchirée, si combattue, qui porte dans Ses entrailles un millier d'Esau pour un Jacob ? Si vous pouvez le retenir, tâchez de le faire avec votre douceur ordinaire. Je voudrais qu'il sentît une petite partie de ce que je sens pour l'Église : je ne prie que pour elle et je m'oublie absolument de tout le reste ; je vois ici un mal horrible. Vous avez pu apprendre de p[ut] [Dupuy] tout ce qui s'y passe : je le lui ai mandé afin que vous en fussiez instruit<sup>230</sup>. S'il veut absolument s'en aller, que faire autre chose que s'abandonner ? mais arrêtez-le si vous pouvez.*

[Q.] J'ai ici M. l'abbé de Laval, homme de grande condition<sup>231</sup>, plein d'honneur et de probité, sensible à l'amitié jusqu'à une délicatesse épineuse, assez savant, et véritablement désabusé du jansénisme dont il avait été fort prévenu. Son naturel est haut, sec, négatif, roide, âpre, critique et dédaigneux. Il ne se fait point aimer. Il sent son naturel et voudrait faire mieux, mais l'humeur le tourmente. Il a le cœur serré et ne peut l'ouvrir. Voilà bien des défauts pour l'épiscopat. Mais en comparaison de tant d'autres qui ne valent rien, voilà d'excellentes qualités. Le puis-je proposer comme un bon sujet en cas que le père confesseur du roi trouvât quelque ouverture pour le faire évêque ?

*Ce qui fait qu'il y a si peu de gens qui réussissent, c'est qu'on ne connaît point la petitesse, la hauteur et le partage de ceux qui se*

---

<sup>229</sup> « Pendant sa mission à Rome, Chantérac avait déjà les jambes malades [...] Une aggravation de sa maladie l'avait empêché de signer « à cause du tremblement continu de ses mains » [ce qui suggère une maladie de Parkinson] le second testament qu'il avait passé à Cambrai le 20 juillet 1709 en faveur du séminaire et des pauvres. [...] il mourut à Périgueux le 20 août 1715... » [O].

<sup>230</sup> Des intrigues jansénistes ? Mgr de Noailles, cardinal-archevêque de Paris est gallican, hostile aux jésuites et n'acceptera pas en 1713 la bulle *Unigenitus* suivi en cela par sept autres évêques. Fénelon se bat contre les jansénistes.

<sup>231</sup> Né en 1668, neveu du premier évêque de Québec, il fut proposé par Fénelon et devint en 1709 archidiacre et official : la note d'Orcibal à la lettre 1373A donne sa biographie.



*disent honnêtes gens : il faut porter les défauts, et c'est ce qu'on trouve partout. On regarde l'humilité chrétienne comme une chose honteuse. Les gens mêmes qui en parlent et qui l'affectent en sont infiniment éloignés. Elle ne consiste pas dans les discours, mais dans une simplicité petite et naïve qui n'a rien de lâche et de pusillanime, qui est au-dessus et au-dessous de tout. Vous ne trouverez cela que dans les gens qui aiment Dieu réellement, car tant qu'on s'aime soi-même pour peu que ce soit, on n'est point parfait dans l'amour, et on veut quelque chose et être compté être bon à quelque chose. Que Dieu a peu de cœurs dont Il puisse disposer absolument. Il faut prendre les moins mauvais, et je crois que vous le pouvez proposer pour être évêque]<sup>232</sup>. Ce qui m'effraye, c'est que les gens qui ont été placés parce qu'ils paraissaient opposés au Jan[sénisme], le deviennent dès qu'ils sont placés : on ne trouve que cela, les plus déréglés s'en piquent.*

[Q.] L'abbé de Beaumont<sup>233</sup> a un très bon esprit et une grande étendue de connaissances fort exactes avec un cœur noble, ingénu, et très pieux. Mais il est très lent, d'une exactitude excessive et amusé par ses curiosités<sup>234</sup>. Je ne trouve pas qu'il avance dans l'intérieur, comme je le désirerais. Il y a trop de raison en lui.

*Que ne dites-vous à l'abbé de Beaumont votre pensée, car il croit vous obéir comme un enfant. Rien n'est plus nuisible à l'intérieur que la curiosité et la propre raison. Amour, vous aviez raison de dire qu'il faut devenir comme un enfant pour entrer au royaume des cieux, il faut être tel pour le royaume intérieur. Dieu ne demande pas de tous l'austérité, mais la mortification du propre esprit, qui n'est rendu souple, non plus que la volonté, que par un renoncement continuel jusqu'à ce qu'on n'ait plus rien à renoncer.*

[Q.] Je suis bien embarrassé sur les jansénistes de ce pays. Tout notre clergé en est plein, et nous n'avons presque aucun bon sujet qui ne soit prévenu en faveur de la nouveauté. Si je tenais ferme pour n'admettre que les ecclésiastiques opposés à la nouvelle doctrine, je

---

<sup>232</sup> « Encouragé par Mme Guyon, Fénelon travailla à procurer un « petit évêché », comme Lombez, à l'abbé de Laval [...] La nomination de celui-ci à Ypres le 16 février 1713 parut un grand coup [...], mais il mourut dès le 24 août 1713. » [O].

<sup>233</sup> Beaumont (Pantaléon de), fils de Henri de Beaumont et de Marie de Salignac, sœur consanguine de Fénelon, naquit en 1660 au château du Gibaut. Il fut associé à Fénelon, en 1689, en qualité de sous-précepteur du duc de Bourgogne. La disgrâce qui accabla, au mois de juin 1698, les amis de Fénelon, obligea l'abbé à se retirer à Cambrai, où l'archevêque le fit son grand-vicaire. Il est souvent désigné dans la *Correspondance* sous le nom de *Panta*. Nommé en 1716 à l'évêché de Saintes, il se concilia l'estime et la considération générale. Il mourut à Saintes en 1744.

<sup>234</sup> « En particulier par son goût des recherches généalogiques : voir sa lettre du 4 mai 1710 à Clairambault. Mais Fénelon écrivait le même jour à l'érudit ! » [O].

remplirais mal les places. Je n'aurais que des sujets ignorants et faibles. Le tempérament à prendre, ce me semble, est de se servir des moins mauvais qu'on trouve, de ne mettre point dans les places principales ceux qui sont les plus entêtés, de tâcher de gagner les autres, et cependant de travailler à former des sujets dans d'autres principes opposés. Qu'en pensez-vous ?

*Le mal dont vous vous plaignez est universel. Je crois qu'il faut prendre les moins entêtés, tâcher de les éclairer comme vous faites, et abandonner le reste à Dieu : c'est sa chose. J'espère beaucoup des ouvrages sur saint Augustin et sur saint Thomas, parce que cela éclaire sans combat et effarouche moins les esprits qu'une controverse<sup>235</sup>. J'ai été frappée de ce qu'on n'a pas admis la bulle contre M. de Saint Pons : cela me fait voir qu'on protège secrètement ceux qu'on fait semblant de ne pas approuver. Il n'y a que Dieu qui puisse remédier à un si grand mal et si universel, mais il faut tâcher d'en former d'opposés. Le mal est que, lorsqu'on met ses sujets qui ne sont pas Jan[sénistes] dans les mêmes places où il y en a là, en moins de rien ils sont gagnés. Travaillez infatigablement pour l'Église, et j'espère que vous en recueillerez un jour les fruits et que Dieu vous conservera malgré votre délicatesse. Le R[oi] n'a pas de plus dangereux ennemis. Ils attendent la perte et la destruction de leur patrie avec une ardeur impatiente, ils s'en expliquent même d'une manière autant hardie que honteuse.*

[Q.] Si M. l'abbé de Chanterac veut absolument nous quitter, je prierai M. l'abbé de Langeron de prendre sur notre séminaire l'inspection que M. L'abbé de Chanterac y a ; M. L'abbé de Leschelle<sup>236</sup> est bon homme et bien à Dieu. Mais il a peu de fonds pour le travail ecclésiastique. Il a un neveu qui est incommodé, mais qui est de grande espérance, s'il peut rétablir sa faible santé.

*C'est bien fait de mettre M. l'abbé de L[angeron] dans la place de L. de Ch[anterac]. S'il veut absolument quitter, qu'il dorme moins et Dieu l'aidera pour le mettre à portée de vous être plus utile.*

*Ce que vous dites de l'abbé de Leschelle est très vrai : il le sait et le connaît bien ; il a même des défauts, mais du reste bon et docile. Je*

---

<sup>235</sup> Mme Guyon pouvait avoir reçu une copie du mémoire au P. Le Tellier de février 1710, où Fénelon annonçait : « Je me charge d'une explication claire et précise du texte de saint Augustin [...] M. l'abbé de Langeron travaille actuellement pour faire une semblable explication du texte de saint Thomas... » [O].

<sup>236</sup> Beauvillier aurait fait en 1689 de cet exempt des gardes du corps un gentilhomme de la manche du duc de Bourgogne. Saint-Simon l'oppose à Isaac du Puy comme « dévot de bonne foi aussi et plein d'honneur, mais un des plus plats hommes de France ». Après sa disgrâce il allait parfois à Cambrai, mais l'archevêque n'approuvait pas qu'il « se mêla de direction » [O].

*donnerais ma vie pour un sujet. Il faut espérer que Dieu en donnera à l'Église. Je connais un ecclésiastique qui a été treize ans curé d'une paroisse de mon fils<sup>237</sup>. Il n'a quitté qu'à cause de son dérèglement d'œil. Il a quarante-huit ans, il sait prêcher, il a fort lu et goûté vos écrits contre le Jan[sénisme]. Il n'a pas de bénéfices. S'il était plus jeune, je vous le proposerais. Il est bachelier et n'a pu se pousser da[vantage]. [Il] est sage. Il approuve l'intérieur. Il a des défauts comme de n'avoir pas, à ce qu'on dit, tout le secret possible. Il comprend mieux qu'un autre ce qu'on lui dit et a du fonds. J'ai oui dire à gens qui s'y connaissent mieux que moi qu'il était savant.*

[Q.] Je ne suis point intéressé, mais il y a une certaine libéralité d'abandon qui n'est pas assez journalière et unie en moi. Je ne veux rien réserver ni pour moi ni pour les miens. Je suis ravi quand je donne beaucoup aux pauvres. Je me réduirais avec joie à une vie très petite et très simple : elle me débarrasserait. Je ne crains point de me trouver pour ma personne dans une pauvreté sans secours, si la guerre, qui est à la veille de me ruiner cette campagne, me fait tous les maux qu'il est presque certain qu'elle me fasse.

*Je continuerais de faire comme vous avez fait, retranchant le superflu de la table, car je crois qu'il faut éviter la magnificence trop forte comme la lésine. Je suis très persuadée que, pensant comme vous pensez, vous seriez content d'une fortune médiocre, mais Dieu vous ayant mis sur le chandelier pour éclairer, il faut y rester jusqu'à ce qu'on vous en ôte. Je crois qu'Il vous a donné exprès du revenu afin de vous faire connaître et de vous rendre utile. Je le prie d'achever en vous son œuvre. Vous savez que rien au monde ne m'est aussi cher que vous : croissez, multipliez, remplissez la terre.*

*Je voudrais savoir si vous avez reçu mes deux lettres, mandez les mots à Put, qui disent que vous les avez reçus avec un oui ou non pour la dernière. Si je dois vous faire un plus grand détail, mandez que j'écrive plus amplement. Si ce que j'ai écrit suffit, usez-en auprès de Dieu comme il vous plaira pour lier ou délier. Si vous voulez que je fasse à l'abbé Colas<sup>238</sup> ce que je vous ai mandé, un oui*

---

<sup>237</sup> Armand-Jacques, qui accueillit à Dizier près de Blois sa mère à la sortie de la Bastille le 24 mars 1703. « Vers le milieu de 1706 elle voulut s'établir dans un autre domaine, Courbouzon, mais Pontchartrain refusa, parce que ç'aurait été sortir du diocèse de Blois. Vers le 15 septembre, elle alla demeurer dans la maison de Forges, près Suèvres, et au bout de trois mois, elle eut l'autorisation d'acheter à Blois une maison... » [O].

<sup>238</sup> « Pierre Collas [...] sans doute receveur des tailles à Montargis, cousin germain du mari de Mme Guyon, était un des cinq parents qui confièrent le 27 septembre 1683 la tutelle de ses enfants à Denis Hugué... » [O].

*me suffira. Ne lui nuirais-je point à lui-même par là ? Commandez : vous serez obéi.*

[Q.] Je quitterais, même en pleine paix, mon revenu, qui est grand, pour me retirer dans une solitude où je n'aurais que le nécessaire avec du repos et de la liberté. Je ne serais en peine que pour mon neveu, qui a besoin de mon secours. Mais je crains les grosses dépenses que je fais par l'abord continuuel que nous avons sur cette frontière, et par la facilité avec laquelle nous faisons les honneurs à tous, allant et venant. D'un côté, j'aime à faire honneur à l'Église par une dépense noble et bienfaisante. D'un autre côté je me reproche de n'être pas dans une certaine frugalité apostolique. Il y a en tout cela quelque chose de mélangé et de vertueux humainement. Cela n'est pas assez simple. Qu'en dites-vous ? D[ieu] seul sait ce qu'Il fait en moi pour m'unir à vous.

*J'entre dans toutes vos raisons sur le mémoire qu'on ne m'a jamais exposé de la sorte, mais par le seul revers il n'y a pas à hésiter et le scrupule ne vaut rien en cette occasion. Mille fois à vous dans notre petit Maître* <sup>239</sup>.

§

*Après cette longue lettre de questions et réponses en deux colonnes ne nous est parvenue qu'une seule autre brève missive* <sup>240</sup> :

*De FÉNELON. fin mai 1710 ?*

... On [Fénelon] me charge de vous prier de croire qu'on veut être plus uni que jamais. On se trouve si dépourvu de tout fond au-dedans qu'on y aperçoit rien que la seule nature, sans aucun [don] de grâce. C'est un vide et un néant de tout ce qui est vertueux. On serait tenté de croire que l'on n'a plus aucun reste de foi, ni de trace de christianisme. Cependant on aimerait mieux mille morts que manquer à Dieu, mais tout cela est si obscurci et embrouillé, qu'on [n']y trouve que de quoi se confondre et s'abandonner. On craint de

---

<sup>239</sup> *Le reste de la colonne est resté en blanc et de même f. 4v<sup>o</sup> sauf une annotation : « Cet écrit de la propre main de feu M. l'archevêque de Cambrai, mon grand-oncle, et les réponses en marge de Madame Guion, qui sont de la main de cette dame, doivent être de l'année 1710 qui est le temps où les armées commencèrent à se trouver dans le grand voisinage où elles furent de Cambrai, cette campagne et les deux suivantes. De semblables consultations à une dame par ce grand archevêque, montrent de quelle vénération sa mémoire est digne. J'atteste ces écritures comme les connaissant parfaitement. Le Marquis de Fénelon. »* (Source : Coll. Rothschild A[utographes], XVII, t. V, 296).

<sup>240</sup> [CF] lettre 1377. « Extrait d'une lettre de M. de Cambrai », Aberdeen University Library, ms. 2746.

ne pas avoir assez de foi pour transporter les montagnes, car il faudrait les transporter pour faire un si grand changement.

On fera aussi la neuvaine que vous avez demandée et on la commencera le 29 de ce mois<sup>241</sup>. On vous conjure de ménager votre santé et de ne mourir pas si tôt, car on a grand besoin de vous. On se trouve fort uni à P. P. [le duc de Bourgogne] et au petit abbé [de Langeron]. On aime de tout son cœur et on embrasse votre fils, M. F[orbes]<sup>242</sup>, avec une véritable tendresse. On est à vous sans mesure.

## ŒUVRES & OPUSCULES SPIRITUELS

*Sous le titre de cette seconde partie qui succède à « Une rencontre mystique » je regroupe des passages souvent brefs. Ils ont été relevés au fil de diverses lectures<sup>243</sup>, hors la plus récente qui porte sur la Correspondance.*

*Je suggère de se reporter pour compléments à la seconde moitié du volume [CP 1] : elle est aisément accessible dans la collection de la Pléiade et regroupe de nombreux textes spirituels.*

### *Mémoire sur L'État Passif*

*Écrit à l'occasion des Conférences d'Issy, exposé par une lettre adressée à Bossuet le 28 juillet 1694 : « Je vous expose simplement, et sans y prendre part, ce que je crois avoir lu dans les ouvrages de plusieurs saints...<sup>244</sup> ». Ce mémoire<sup>245</sup> précéderait donc de peu le Gnostique de saint Clément composé durant l'été 1694.*

---

<sup>241</sup> Jour de l'Ascension. La neuvaine se terminerai donc la veille de la Pentecôte, qui tombait le 8 juin 1710. [O]

<sup>242</sup> Entre 1710 et 1717, Madame Guyon eut auprès d'elle à Blois jusqu'à sept Écossais à la fois, ce qui explique la présence de ce manuscrit à Aberdeen. [O]

<sup>243</sup> Faisant appel à diverses sources. Pour ne pas multiplier les notes, je donne en fin de citation leur référence [OC], [OP]... Voir la « Table des sources » *supra*. Les passages retenus peuvent comporter plusieurs paragraphes dont le dernier seul est référé.

<sup>244</sup> [CF] lettre 277. A en croire Fénelon, « ces recueils informes écrits à la hâte et sans précaution, dictés sans ordre à un domestique qui écrivait sous moi, passaient aussitôt sans avoir été relus dans les mains de M. de Meaux... qui n'avait jamais lu les mystiques » [O].

<sup>245</sup> Reproduit par J.-L. Goré, *La notion d'indifférence chez Fénelon et ses sources*, P.U.F., 1956, 194-243, dont nous livrons un choix en signalant les fragments par [EP] paginé accompagnés d'un choix des notes [G].

Si vous prouvez la vérité de l'amour pur d'abandon et de Sainte Indifférence, vous prouverez un état<sup>246</sup>. Cette Indifférence [195] n'est certainement pas une disposition passagère ni un transport de certains moments, c'est un état d'amour, [§ 2] si purifié qu'il n'admet plus que la conformité à la chose aimée. En sorte que l'âme ne s'occupe plus volontairement ni du goust quelle y peut trouver, ni de la peine quelle souffriroit si elle cessoit d'aimer, ni de la récompense attachée à l'amour, ni de son amour même, mais uniquement de son bien aimé. Cet amour si simple qui ne se regarde pas soi-même, pour ne regarder que le bien aimé, et pour vouloir tout ce qu'il veut en ne voulant jamais rien de distinct par soi-même, ne doit changer que pour se purifier davantage, et par consequent pour être de plus en plus dans l'habitude de la sainte indifférence. Si l'âme varie un peu pour de petites infidélités, il ne s'ensuit pas que cet état ne soit point permanent. L'état du Juste ordinaire qui a l'amour habituel, est sans doute permanent, quoy qu'il ne soit ni inamissible à l'esgard des pechez mortels, ni entierement invariable à cause [§ 3] des pechez veniels qui l'alterent un peu sans le détruire. L'état de la sainte indifférence est tout de même un état permanent, quoy qu'il ne soit ni inamissible dans les grands pechez ni inalterable par de petites infidelitez ou fautes passagères [196] qui altèrent la sainte indifférence et qui ne la detruisent pourtant pas.

Dez qu'on a reconnu que la sainte indifférence est un état habituel, il s'ensuit que voilà un état où l'on est indifférent pour tout ce qui n'est pas Dieu même et sa volonté : on est indifférent pour toutes les choses temporelles et sensibles; on est indifférent pour tous les dons ou gousts spirituels qui ne sont pas l'amour de Dieu même. On n'est pas indifférent pour sa volonté qui est Luy même, ni par [§ 4] consequent pour aucun des points de sa Loy et des préceptes<sup>247</sup> de son Église; mais on n'a plus de volonté pour tout le reste, qu'à mesure que la volonté de Dieu se déclare intérieurement ou extérieurement. C'est ce qui fait la nôtre. Nous sommes en suspens pour toutes les choses où la volonté de Dieu est encore suspendue à

---

<sup>246</sup> « Il y a en cette vie un état habituel, mais non entièrement invariable où les âmes les plus parfaites font toutes leurs actions délibérées en présence de Dieu... » (*Maximes des Saints*, XXV, cit. [G], note 2).

<sup>247</sup> [§4] L'orthodoxie de Fénelon qui d'ailleurs fait ici oeuvre de pédagogie spirituelle plus que de doctrine ne peut guère être mise en cause : sa conception de l'indifférence précise au contraire le cadre de notre devoir, tout d'obéissance à la volonté divine signifiée par la « loy et les préceptes ». Il ne saurait être suspect d'illumination et de trop accorder, à l'inspiration individuelle. [G]

notre égard; ensuite nous ne voulons que ce que Dieu nous paroist précisément vouloir<sup>248</sup>.

[197]. Non seulement nous ne voulons point, dans cette indifférence, les choses que nous ne scavons pas si Dieu veut pour nous, mais nous ne nous regardons pas nous-même, ni nostre interest; cela va jusqu'à ne regarder pas même notre amour, pour ne voir que le bien aimé; en effet l'occupation libre a et volontaire de notre amour pour Dieu est une reflexion et un retour sur nous [§5]-mêmes, qui nous distrait un peu volontairement de l'occupation simple et directe du bien aimé<sup>249</sup>; par conséquent, ce retour volontaire seroit une petite altération de la sainte indifférence où l'âme est habituellement. Dez que vous avés admis cet état, vous le nommerez comme il vous plaira. Les mystiques ne disputeroient sur les noms, mais ils ne veulent point d'autre abandon ni d'autre état passif que celui-là; les actes réfléchis sur soy ne sont plus de saison : au lieu de renouveler l'amour, ils interrompent son mouvement simple et direct. Il est vray que tous les actes indif-[198]ferents pour les choses communes de la vie n'interrompent point cet amour habituel et direct, parce que toutes ces choses sont dans l'ordre de cet amour et ne font point retourner l'âme volontairement sur elle-même et sur ce quelle fait.

Les distractions involontaires tout de même, par [§ 6] la raison qu'elles sont involontaires n'alterent point cette tendance simple et directe de la volonté. Il y a aussy beaucoup de retours involontaires sur soi-même, qu'il faut mettre au rang des distractions involontaires; ainsy il ne faut point s'estonner qu'une âme en cet état

---

<sup>248</sup> C'est là la partie proprement ascétique de l'indifférence fénelonienne il faut ne point « occuper » notre esprit à des choses « indifférentes », mais le « désoccuper » des objets mêmes les plus anodins, susceptibles de le disperser par leur seule multiplicité. [G]

<sup>249</sup> [§5] C'est la définition même du Pur Amour. Cf. *Maximes*. 1<sup>re</sup> proposition : « On peut aimer Dieu d'un amour qui est une charité pure, et sans aucun mélange du motif de l'intérêt propre... Ni la crainte des châtimens, ni le désir des récompenses n'ont plus de part à cette amour. On n'aime plus Dieu ni pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant... On l'aime néanmoins comme souveraine et infaillible béatitude de ceux, qui lui sont fidèles. On l'aime comme notre bien personnel. comme notre récompense, comme notre tout. Mais on ne l'aime plus pour ce motif précis de notre bonheur et de notre récompense. » Dans les *Principales propositions du livre des Maximes Justifiées* (III, p. 252), Fénelon citera ses garants et, entre autres, saint Bernard : « On trouve un autre degré plus sublime, et un amour plus digne, savoir quand le coeur étant purifié à fond, l'âme ne désire plus rien et n'attend plus rien de Dieu que Dieu. même... Car l'âme de ce degré ne désire plus rien comme rien, ni félicité, ni gloire, ni aucun autre bien par, un amour particulier d'elle-même » (Serm. IX *De diversis*). [G]

s'occupe de ses affaires et du commerce innocent de ses amis qui est dans l'ordre de Dieu, et qu'elle ait même beaucoup de distractions pendant qu'elle ne peut penser à son état intérieur<sup>250</sup>. Ces affaires se font par fidélité à l'amour sans retour<sup>251</sup> ; ces distractions sont involontaires. Mais l'âme ne peut faire par grace une action de piété qui est contre son attrait de grace ; elle peut bien se distraire infidèlement, mais non pas réfléchir par grace contre [199] son attrait<sup>252</sup>. Cela posé, vous excluez tous les actes réfléchis [qui estoient volontaires,] vous excluez même l'occupation que vous auriez [§ 7] de vostre amour. N'est ce pas là cette nuit de l'esprit dont parle le B. H. J. de la Croix, où l'âme s'unit à Dieu par le non sçavoir et le non vouloir, les puissances estant suspendues pour tous les actes réfléchis ? [EP-194/9].

C'est un état ["l'indifférence"] qui exclut toute gratitude, tout remerciement, tout acte réfléchi et aperçu; où l'âme laisse tout vouloir à Dieu pour elle à son gré, où la volonté de Dieu donne seule le contrepoids au cœur, où l'on n'a plus aucun vouloir propre, où la volonté entièrement abandonnée ne perit pourtant pas tout à fait; cet amour n'oseroit se regarder soy même mais le seul bien aimé; cette volonté trespasée en celle de Dieu ne peut presque cotre nommée d'aucuns termes. Ce n'est ni consentement ni

---

<sup>250</sup> [§6] Fénelon a de l'oraison passive et de la vie de Pur Amour une conception très souple. Bossuet en revanche fait consister la passivité en une ligature absolue des puissances, qui rend l'âme incapable de produire tout acte discursif. « Dieu, écrit l'évêque de Meaux, fait des hommes tout ce qu'il lui plaît, des emporte, les entraîne où il veut, fait en eux et par eux tout ce qu'il s'en est proposé dans son conseil éternel, sans qu'ils puissent résister; parce qu'il est Dieu, qui a, en sa main sa créature, et qui demeure maître de son ouvrage, nonobstant le libre arbitre qu'il lui a donné. Cette proposition est de la foi et paroît incontestablement dans les extases ou ravissements, et dans toutes les inspirations prophétiques (Instruction sur les États d'Oraison, liv. VII, N, 3).

C'est là une conception miraculeuse de la passivité, et en tout cas absolument exceptionnelle. Fénelon s'inscrit au contraire dans la tradition d'une mystique qui se garde bien de réserver à une impuissance absolue dont il est peu d'exemples, le nom de passivité : selon lui au contraire passivité et motions extraordinaires s'excluent. Après saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, il ramène la passivité à une lumière projetée sur notre vie, à une simple vue de Dieu et de notre néant » pacifiant nos aspirations complexes. [G]

<sup>251</sup> C'est-à-dire : sans retour volontaire sur moi-même. [G]

<sup>252</sup> Réfléchir par grâce contre son attrait » : la formule n'est pas très claire. Voici comment nous l'interprétons : L'oraison passive admettra des distractions involontaires et pratiquement inévitables à cause de notre faiblesse plus facilement que des méditations ou des efforts pieux qui la contraindraient dans une voie différente de la sienne. [G]



acquiescement ni union qui est l'acte d'unir, mais unité qui est un état stable. [EP-203].

...il faut que Dieu seul donne le contrepois au cœur, que l'âme n'ait plus aucune volonté propre; il faut que trespassée en Dieu elle se laisse porter par luy, qu'elle ne s'excite plus pour s'unir, mais qu'elle demeure dans l'unité<sup>253</sup>. Voilà la Sainte Indifférence qui est un abandon sans réserve pour l'extérieur et pour l'intérieur. [EP-206].

...l'âme en parfait équilibre ne reçoit le contrepois que de Dieu seul, n'ayant aucun mouvement ou desir propre elle est tournée en tout sens par toutes les impressions de la grâce : c'est comme une boule qui se tourne également de tous les costez, et que la moindre impulsion détermine, parce qu'elle n'a ni situation ni détermination propre<sup>254</sup> -- cet état n'est que la parfaite mort à soy et l'entière docilité à l'esprit Intérieur; c'est ce qu'on voit dans tout ce que faisoient les hommes divins. L'esprit les mène, les ramène, parle à eux, se tait en eux : ils sont livrés à la grâce, *traditi gratiae dei*<sup>255</sup>, ce qui est la vraie passivité; ils n'ont d'autre règle que l'esprit Intérieur qui les conduit. Ils sont des choses contraires à toute la sagesse humaine et sont souvent privés de ce qu'on appelle les pratiques régulières et les moyens [§ 37] extérieurs de la vertu commune; cet état est un état de mort continue à soy et de foi semblable à celle d'Abraham qui va conduit par l'esprit intérieur sans sçavoir où; toutes les mortifications et les austérités imaginables qu'on choisit soy-même n'ont rien de comparable à cet état de foi sans goût ni soutien appere où l'on va toujours sans être jamais sûr de ce que l'on fera et où l'on se laisse toujours mener par cet esprit de grâce et de mort contre tout amour propre. [EP-218/9].

---

<sup>253</sup> Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, strophe XXVI / “Dès que l'âme, en effet, arrive à l'union intime avec Dieu, ses puissances spirituelles n'ont plus à agir et à plus forte raison ses puissances corporelles; l'union à Dieu par l'amour étant accomplie, le travail des puissances est terminé l'âme est arrivée au terme et n'a plus besoin de ces intermédiaires pour y parvenir. Aussi ce qu'elle fait alors avec le Bien-Aimé, c'est de rester dans cet exercice plein de suavité auquel elle est élevée, et de continuer à aimer et à être aimée pour continuer cette union. C'est pourquoi elle demande que personne ne paraisse sur la montagne; de la sorte, la volonté seule se tiendra près du Bien-Aimé, et elle se donnera à lui avec toutes ses vertus de la manière qui a été exposée.” [G]

<sup>254</sup> L'idée de la boule de cire revient souvent sous la plume de Fénelon qui l'emprunte à saint François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, IX: “Le cœur indifférent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel...” [G]

<sup>255</sup> Actes, 14, 24. Il s'agit de Paul et Barnabé. [G]

[§ 41] Quoy qu'il n'y soit pas accompagné de ses dons sensibles et miraculeux qui ne sont pas luy même<sup>256</sup> et qui luy sont infiniment inferieurs, n'est-il pas constant qu'il habite, qu'il agit, qu'il parle, qu'il demande, qu'il désire sans cesse en chacun de nous ? [Il n'est donc question suivant cette verité de notre foi, que de l'écouter, de luy faire un profond silence, de faire tomber tout mouvement et toute pente propre pour recevoir plus librement dans le parfait équilibre toutes les impulsions les plus delicates de cet esprit qui ne cesse de demander.] Il ne cherche qu'à parler, qu'à demander, qu'à operer toutes choses en tous<sup>257</sup>. [L'unique obstacle vient de nos empressements, de nos preventions, de nos volonteés determinées, de nos desirs auxquels nous tenons, de nos repugnances, de nos secrets retranchements, des bornes que nous donnons à cet esprit.] Si nous ne luy resistons pas directement, du moins nous le contristons par nos [§ 42] hesitations dans l'estat de foy et par nos petits melanges. Voila ce monstre de l'estat passif pour lequel on demande des preuves rigoureuses comme contre les nouveauteés des protestons; l'estat passif c'est le christianisme tel qu'il est commandé dans l'Évangile, c'est le pur amour et l'abnegation entiere de soy même; c'est la conformité à toute volonteé de Dieu, [222] c'est la fin essentielle pour laquelle nous avons esté crééés c'est la souplesse de l'âme à toute impression de la grace en sorte que ne voulant rien de distinct par elle-même elle est toujours voulant ce qu'il plaist à Dieu de luy faire vouloir en chaque moment. [EP-221/2].

Il y a un Amour divin extatique qui ne permet point que les amants soient à eux-mêmes, mais à ce qu'ils aiment<sup>258</sup>. Le mot d'extatique ne doit donner aucune idée de ravissement sensible et passager. C'est un amour qui défie l'âme, qui la met hors d'elle, hors de tout retour et de tout interest propre, qui est la sainte indifference, qui ne [§ 49] permet plus à l'âme d'estre sienne, et qui ne l'occupe que du bien-aimé voila dans cet état passif l'indifference voyons quelle en est la raison.

---

<sup>256</sup> Fénelon ne songe point ici aux dons du Saint Esprit proprement dit — dons de conseil, de piété, de force, de crainte, de science, d'intelligence, de sagesse, qui tous perfectionnent l'exercice des vertus et facilitent l'oraison avant même qu'elle ne s'épanouisse en contemplation. Il envisage plutôt par « dons sensibles et miraculeux » les « consolations » ou phénomènes étranges dont parlent les saints. [G]

<sup>257</sup> L'état passif est pour Fénelon l'attitude chrétienne fondamentale et la prise de conscience de l'habitation du Saint Esprit dans l'âme. [G]

<sup>258</sup> [§48] Fénelon suit très exactement le texte de l'Aréopagite. Noms divins, 712 A (trad. Gandillac, P. 107) : " Mais en Dieu le désir amoureux est extatique. Grâce à lui, les amoureux ne s'appartiennent plus; ils appartiennent à ceux qu'ils aiment..." [G]

L'âme dit St Denys<sup>259</sup> entre dans la nuit de l'incompréhensibilité dans laquelle elle exclut toutes les appréhensions [227] scientifiques, elle s'attache entièrement à ce qui ne peut être ni touché, ni vu : elle est toute à celui qui est au delà de tout, elle n'est ni à autrui, ni à aucune chose, ni à soy, mais avec ce qui est entièrement inconnissance incompréhensible par la cessation de toute connoissance, elle y est unie par la meilleure partie d'elle-même (qui est sans doute le fonds intime de la volonté sans réflexion) et par là même qu'elle ne connoit rien elle connoit au-dessus de toute connoissance; voila mot à mot ce que le B. H. J. de la Croix dit de l'évacuation des puissances. Ce n'est ni ravissement ni lumière passagère. C'est l'état d'amour [§ 50] et d'union dans la nuit de la foi et la cessation de tout acte aperçu. Il dit à Timothée dans la mystique contemplation : laissés les sens et les opérations de l'entendement, tout ce qui est sensible et intelligible et tout ce qui est et tout ce qui n'est pas, afin que vous vous esleviez incompréhensiblement, autant qu'il est permis, à l'union [228] avec ce qui est au-dessus de toute essence et de toute science.

Il n'est pas permis de dire qu'il parle d'une contemplation par ravissement qui est passagère et involontaire; c'est des enseignements qu'il donne pour entrer dans cet état, c'est une contemplation libre et active qu'il propose pour les commençants; laissez, dit-il, les sens de l'entendement par un exercice fait avec attention. [EP-226/8].

...cela nous fera entendre la force des paroles de saint Augustin qui raconte sa conversation avec sainte Monique. Il faudrait rapporter le chapitre entier. Il est manifeste que saint Augustin représente une Contemplation absolument conforme à celle dont parle saint Denys; il s'élève vers ce qu'il appelle ailleurs *idipsum* : nous verrons dans son explication des Psaumes que cet *idipsum* selon luy est l'être immobile de Dieu, il passe de degré en degré au dessus de tout ce qui est corporel, il monte intérieurement encore plus haut pensant néanmoins et raisonnant encore. Nous arrivâmes<sup>260</sup>, dit-il, à nos

---

<sup>259</sup> *Théologie Mystique*, 117 A; 997 B, ch. I (trad. Gandillac. p. 177). [G]

<sup>260</sup> Cf. *Confessions*, XI, X. [...] Manifestement Fénelon transcrit de mémoire une citation dont il conserve surtout le mouvement général. [§ 57] Trad. « Supposons un être en qui fasse silence le tumulte de la chair et les images de la terre, de l'eau, de l'air, et aussi des cieus : en qui l'âme elle-même se taise, et se dépasse en ne songeant plus à soi en qui se taisent pareillement les songes, les révélations, toute langue, tout signe, tout ce qui ne nait que pour disparaitre oui, supposons un tel silence de toutes ces choses... puisqu'elles ont élevé leur oreille vers Celui qui les a créées; supposons qu'alors Celui-ci parle seul, non par elles, mais par lui-même; que nous entendions sa parole, non plus par la langue d'un être de chair, ni par la voix d'un ange, ni par le fracas de la nuée, ni par l'énigme d'une parabole, mais que ce soit lui-même, lui que nous aimons sans toutes ces choses, que nous entendions

entendements, [232] et nous les surpassâmes (c'est ce que les mystiques appellent outrepasser) pour atteindre à la region [§ 56] d'abondance intarissable où vous nourrissez, ô Dieu, Israël de votre éternelle vérité. Nous y atteignîmes un peu de tout l'élan de notre cœur (*foto ictu cordis*), nous soupîrâmes, dit-il, et nous laissâmes là comme des marques de notre navigation sur un rivage étranger, les prémices de l'esprit attachées, et nous revînmes au bruit des paroles qui ont un commencement et une fin. Nous disions ensuite si le Tumulte de la Chair se tait etc [...] si l'âme se tait à elle-même, *ipsa sibi anima sileat* [...233] Voilà manifestement l'exclusion de toute image, de tout discours, de tout acte réfléchi, de tout retour sur soi-même et sur sa propre opération; voilà une oraison de silence où l'âme ne parle point à Dieu, mais écoute en silence Dieu qui lui parle de cette parole éternelle et substantielle qui est sans succession de discours; voilà l'amant qui est occupé du bien aimé et point de son amour; voilà la Contemplation active que saint Denys propose à Timothée commençant. Il est vrai que saint Augustin ne l'a icy que passagère, aussi n'est il alors que commençant; nous trouvons encore précisément le même chose dans l'auteur des Méditations attribuées à St Augustin; il veut que dans le silence de toutes les créatures et de lame même, elle se quitte et parvienne [§ 58] à Dieu pour fixer en lui seul les yeux de la foy, *oculos fidei figat*. [EP-231/3].

Mais il n'est pas [§ 68] question de l'autorité de Cassien, il s'agit de celle de saint Anthoine patriarche des Solitaires et des Contemplateurs qui est sans doute de la plus grande autorité pour la vie intérieure. Il s'agit d'une tradition constante, quoique secrète, des plus sublimes solitaires sur une oraison qui est le but de tout leur état; qui est un état elle-même, et une immobilité de lame, une oraison perpétuelle et incorruptible sans discours, sans actes, sans images, qu'on commence selon la méthode de saint Denys par une contemplation active et toute réunie dans une seule occupation simple qui finit par un état de l'âme immobile et par une inspiration semblable à celle des écrivains sacrés. Enfin remontez à saint Clément et vous trouverez dans son *Gnostique* toute la voie de l'oraison passive [§ 69] apprise des Disciples immédiats des Apôtres. Voilà sans doute une Tradition bien constante qui explique les passages mystérieux de l'écriture sur lesquels elle est fondée. N'est il pas admirable d'entendre parler d'un côté saint Clément et

---

sans leur intermédiaire... supposons que ce contact se prolonge, que toutes les autres visions subalternes s'évanouissent, que celle-ci ravisse seule le voyant, l'absorbe, l'abîme en d'intimes félicités... » [G]

saint Anthoine, et de l'autre saint Denys presque dans les mêmes termes ? [EP-238/9].

### *Le Gnostique de saint Clément*

*Le Gnostique, composé peu après le Mémoire sur l'Etat passif, est un opuscule de Fénelon du plus grand intérêt parce qu'il exprime avec bonheur ce que Fénelon entend par amour pur, hors de tout sentiment et ressenti. Il traduit également l'esprit qui animait le cercle quiétiste à l'époque des rencontres d'Issy, et le désir -- largement partagé, il existait également à Port-Royal -- de remonter aux véritables sources chrétiennes, par l'intermédiaire de saint Clément, le plus ancien des Pères. De nombreux thèmes sont repris par Fénelon et madame Guyon : les enfants, notion fondamentale chez Clément signifient jeunesse, nouveauté et non infantilisme ; le christianisme n'est pas une pure espérance, mais implique une certaine participation à la vie divine ; la bonté et l'amour de Dieu créateur sont soulignés et il vaut mieux imiter Jésus plutôt que d'être crucifié avec lui ; le thème de la divinisation est bien présent. En voici quelques extraits de notre édition <sup>261</sup> :*

#### *CHAPITRE III De la vraie Gnose.*

[...] Je dis que c'est l'amour qui fait le comble de la gnose. Ce n'est pas que le simple juste n'ait l'amour à un certain degré ; mais l'amour pur, l'amour qui absorbe toutes les autres vertus en lui, est l'essence de la gnose parfaite. Je vais expliquer ceci dans toutes ces parties et le prouver par les paroles de notre auteur. [...] Je dois donc montrer : 1° que la gnose n'est point le simple état du fidèle ; 2° qu'elle consiste dans la contemplation et dans la charité ; 3° que c'est une contemplation et une charité habituelle et fixe ; 4° que c'est une charité pure et désintéressée. [...]

Vous voyez toujours une sorte de charité pure et permanente, qui surpasse la foi et même l'espérance, qui fait le caractère de la gnose, et qui la met infiniment au-dessus de la foi simple, animée par un amour intéressé pour la récompense telle qu'elle est dans le commun des justes. Vous voyez que la gnose, si on pouvait la

---

<sup>261</sup> *Le Gnostique de Saint Clément d'Alexandrie*, publié par P. Dudon, Beauchesne, 1930, date tardive d'édition d'un texte majeur : Fénelon, malgré son rayonnement, fut assez mal représenté spirituellement. D'innombrables éditions omettent une face intime qui devait demeurer cachée durant les deux siècles qui suivirent sa mort.

Nous avons colligé et (rarement) corrigé le texte sur le *ms.* des Archives de Saint-Sulpice : François de Fénelon, *La Tradition secrète des mystiques ou Le Gnostique de Clément d'Alexandrie*, présentation par Dominique et Murielle Tronc, « Les carnets spirituels », Paris, Arfuyen, 2006.

séparer du salut, serait préférable au salut même, pour une âme généreuse et gnostique, qui n'a point d'autre motif, en aimant Dieu, que l'amour de Dieu même. Voilà saint Clément qui fait ces suppositions impossibles et ces précisions métaphysiques que les savants modernes regardent, dans les mystiques, comme des raffinements ridicules et des nouveautés inventées par des cerveaux creux. Les voilà dans les mêmes termes. C'est que l'amour pur est de tous les temps ; et que l'amour pur, dans la délicatesse infinie de sa jalousie, va jusqu'au dernier raffinement. [...]

Mais reprenons les paroles de notre auteur [Strom. IV, 22, 137] : « Celui qui est parfait, dit-il, fait le bien, mais ce n'est point à cause de son utilité. Quand il a jugé qu'il est bon de faire une chose, il s'y porte sans relâche, non en négligeant ceci et en faisant cela ; mais, étant établi dans l'habitude de faire le bien sans discontinuer, non à cause de la gloire que les philosophes appellent bonne renommée ni pour la récompense qui vient des hommes ou de Dieu, il rend sa vie parfaite selon l'image et la ressemblance du Seigneur. » Saint Clément conclut, en cet endroit [Strom. IV, 22, 138], que celui qui est véritablement bon, et établi dans cette habitude, imite la nature du bien, c'est-à-dire « qu'il se communique et qu'il n'agit que selon sa nature, sans autre pente que celle de bien faire ».

Le gnostique, dit saint Clément [Strom. VI, 9, 73], « demeure dans une même situation et immuable, aimant gnostiquement. » [...] Mais cette contemplation est-elle une espèce d'extase, empêche-t-elle les occupations communes de la vie ? Tout au contraire, c'est une union habituelle avec Dieu, qui anime l'homme et qui facilite toutes les fonctions de la vie où la Providence nous met.

Écoutez saint Clément [Strom. VII, 7, 35]: « ce n'est point dans un lieu marqué, dans un temple choisi, ni en un certain jour de fête marqué, mais c'est pendant toute la vie, et en tout lieu, soit que le gnostique soit seul, soit qu'il se trouve avec plusieurs fidèles, qu'il honore Dieu. C'est-à-dire qu'il lui rend grâce de l'avoir établi dans la gnose. » Il ajoute encore que « le gnostique est toujours avec Dieu sans interruption ». « Toute notre vie, dit-il encore, étant un jour de fête ; persuadés que Dieu est présent partout, nous labourons en le louant, nous naviguons en chantant ses louanges. » Il prie, dit encore ce Père [Strom. VII, 7, 19], « en tous lieux et cela ne paraîtra pas à plusieurs ; il prie en se promenant, en conversant, en se reposant, en lisant, en faisant des choses raisonnables ; il prie en toutes manières » ; c'est-à-dire, quelque chose qu'il fasse.

Toutes ces expressions marquent clairement une contemplation habituelle ; sans actes réfléchis et distincts ; sans effort ni contention d'esprit, sans extase ni lumière particulière ; les différentes pensées n'y entrant point, comme l'assure notre auteur, et les images en

étant exclues. C'est une contemplation d'état permanent et fixe, que nulle occupation extérieure n'interrompt, qui est du cœur, et non pas de l'esprit; de l'amour, et non pas du raisonnement. [...]

Voilà cet, amour d'abandon, duquel on fait un crime aux mystiques. Ils n'entendent, par abandon total, qu'un amour qui n'est borné à aucune épreuve. Au reste, le mot de spirituel est, dans ce langage, plus fort et plus remarquable que dans le nôtre. Car, selon le langage de saint Paul [par ex. I Cor. 2, 15 ; Gal. 6, 1], il veut dire inspiré par l'esprit de Dieu ; au lieu que parmi nous, d'ordinaire, il signifie seulement un homme éclairé sur les choses qui regardent les vertus. Vous voyez que c'est par un amour sans bornes et sans réserve qu'on devient l'homme spirituel, « et qu'on est fait une même chose avec l'esprit de Dieu ». [...]

Voulez-vous savoir encore comment le gnostique prie ! [...] Nous l'avons déjà dit, et je le répète, n'attendez pas des actes variés. Son genre de prière est « l'action de grâce pour le passé, le présent et le futur comme déjà présent par la foi » [Strom. VII, 12, 69]. Mais cette action de grâces comment se fait-elle ? Cette apparente multitude d'actes se réduit à se « complaire simplement dans tout ce qui arrive » [Strom. VII, 7, 45].

Ainsi ce qui est exprimé, d'une manière active et multipliée, se réduit à une disposition simple et passive. Mais rien ne nous montrera davantage la véritable pensée de saint Clément qu'une objection qu'il se fait à lui-même : « Toute union, dit-il [Strom. VI, 9, 73], avec les choses belles et excellentes se fait par désir ; comment donc peut demeurer dans l'apathie celui qui désire ce qui est beau ? » Voici sa réponse : « Ceux qui parlent ainsi ne connaissent pas ce qu'il y a de divin dans l'amour ; car l'amour n'est plus le désir de celui qui aime, mais une ferme conjonction qui établit le gnostique dans l'unité de foi. Il n'a plus besoin ni temps, ni de lieu. Celui qui est ainsi par l'amour dans les choses où il doit être, ayant reçu son espérance par la gnose, ne souhaite plus rien, puisqu'il a autant qu'il est possible ce qui est désirable. »

### *CHAPITRE XI : Le gnostique est déifié. [217]*

Quand on entend dire aux mystiques qu'après les épreuves et la mort intérieure, l'âme est transformée, en sorte qu'elle est déiforme, cet état divinisé ou déifié paraît une chimère à tous les docteurs spéculatifs. Ce n'est pourtant pas une invention moderne : saint Clément, Cassien et saint Denys ne nous permettent pas de le croire. « Celui, dit, saint Clément, qui obéit au Seigneur, qui suit l'inspiration et la prophétie donnée par Lui, devient parfaitement, selon l'image du Maître, « un Dieu conversant dans la chair » [Strom. VII, 16, 101]. « Le gnostique, dit-il ailleurs, est donc déjà

divin et saint, portant Dieu et étant porté de Dieu » [Strom. VII, 13, 82]. [...] « Celui, dit-il encore ailleurs, qui abandonne sa vie à la vérité devient en quelque manière dieu, d'homme qu'il était » [Strom. VII,16, 95]. « Le Verbe, dit-il ailleurs, scelle dans le gnostique une parfaite contemplation selon sa propre image, en sorte que le gnostique est une troisième image divine, semblable autant qu'il est possible, à la seconde cause et à la véritable vie par laquelle nous vivons véritablement » [Strom. VII, 3,16]. Ces passages sont si formels, et les expressions en sont si étonnantes, qu'ils n'ont besoin d'aucun commentaire, pour en sentir la force. On n'a qu'à se représenter toujours combien on serait scandalisé d'un mystique de notre temps qui oserait parler ainsi. [...]

Que si on me presse de dire, en philosophe, mes conjectures, j'avouerais que je ne vois nulle distinction réelle entre l'âme et ses trois puissances. Je ne suis pas même persuadé que le fond de la substance de l'âme soit autre chose que penser et vouloir. Dès que j'ôte penser et vouloir, je ne conçois plus rien qui reste<sup>262</sup>. Une union, qui se fait par contemplation amoureuse ne peut se faire que par pensée et volonté. [...]

En veut-on un exemple ? [...] Je donne celui d'un homme, autant livré par l'habitude que par la nature à son amour-propre. Il s'aime toujours, sans actes formels ni réfléchis [...] il ne se met jamais dans cet amour, mais il s'y trouve toujours actuellement, foncièrement [223] et invariablement établi, toutes les fois qu'il veut s'observer<sup>263</sup>. Il ne pense pas toujours à soi-même [...] Les pensées et les affaires qui l'occupent sont des distractions, si on les considère par rapport aux actes excités et réfléchis ; puisque, dans ce temps-là, il cesse de penser formellement et distinctement à lui-même. [...] Ces apparentes distractions ne peuvent distraire l'âme ; au contraire,

---

<sup>262</sup> Pour une approche convergente, "fénelonienne" par sa finesse, mais rédigée autour de 1820 : Leopardi, *Zibaldone* : « Malgré tous nos efforts, nous ne pouvons imaginer un mode d'être au-delà [page 602] de la matière qui ne soit pas néant. Nous disons que notre âme est esprit. La langue prononce le nom de cette substance, mais l'intelligence ne s'en fait pas d'autre idée que celle-ci : elle ignore de quoi il s'agit. »

*Puis revenant sur ce thème philologique préféré* : « ...tous les mots [page 1224] qui ont, précisément et subtilement, exprimé une idée ...ont toujours ou presque toujours, été universellement employés dans toutes les langues, par tous ceux qui conçurent et voulurent exprimer cette idée avec précision. Cette idée s'est ainsi transmise du premier individu qui la conçut clairement aux autres individus, puis aux autres nations... » (trad. Bertrand Schefer, Allia, 2003).

<sup>263</sup> Du même poète : *Zibaldone*, [page 383] « ...qu'il est sot de confondre l'absence de vérité avec l'absence de jugements, comme s'il n'existait que des jugements vrais ou comme si, du principe énoncé, résultait la nécessité d'un jugement vrai dans l'absolu et non d'un jugement *vraiment* utile et adapté à la nature de l'homme. »



elles sont la pratique de l'attention unique de l'âme à elle-même ; car elle rapporte tout à son intérêt et à son plaisir, dans les affaires et dans les amusements.

Changez seulement les noms ; et dites du gnostique, ou de l'homme passif, touchant l'amour de Dieu, tout ce que je viens de dire de l'homme livré à son amour-propre. Vous n'aurez plus de peine à entendre cette union substantielle, immédiate et permanente, où les formalités des actes excités et réfléchis, ni les pratiques méthodiques ne sont plus d'usage. [... 232]

Le gnostique, dit encore saint Clément, « devenu à Dieu, se crée et se forme lui-même ; et il forme aussi ceux qui l'écoutent » [Strom. VII, 3, 13]. Voilà le gnostique qui n'a point besoin d'être conduit, et qui conduit les autres. Voilà les auditeurs du gnostique bien marqués ; il les instruit, et sa parole met en eux l'ornement de la perfection. Saint Clément ajoute des expressions si étonnantes qu'on ne pourrait les croire, si on ne les lisait. « Le gnostique, dit-il, supplée à l'absence des apôtres; vivant avec droiture, connaissant exactement ; et, dans ceux qui lui sont proches, transportant les montagnes de son prochain et aplanissant les inégalités de leurs âmes » [Strom. VII, 12, 77]. On n'en peut plus douter, voilà le gnostique, qui, sans aucun caractère marqué, enseigne, dirige et perfectionne les âmes, avec une autorité apostolique : portant tout sur lui, comme saint Paul, et étant rempli d'une vertu efficace et miraculeuse, pour la sanctification des âmes. Dieu le fait ainsi, pour suppléer à l'absence des apôtres, laquelle doit durer jusqu'à la consommation des siècles ; ce qui suppose sûrement que Dieu donnera des gnostiques, dans tous les siècles, jusqu'à la fin.

Mais voici une chose bien remarquable, et qui doit être prise comme une clé générale des *Stromates*. Le même saint Clément, qui nous assure tant de fois que le gnostique est dans une union inamissible, imperturbable, inaltérable et qu'après avoir consommé toute purification, il est entré dans l'apathie de Dieu, et qu'il ne peut plus être tenté, ni avilir besoin de vertu ; le même Père, dis-je, nous assure que le gnostique « a des tentations » ; il ajoute aussitôt : « non pour sa purification, mais pour l'utilité de son prochain » [Strom VII, 12, 76]. Voilà le gnostique tenté comme Jésus-Christ, pour autrui. La tentation ne vient pas de son fonds, qui est dans une paix imperturbable ; elle vient d'une impulsion étrangère, c'est ce que semble exprimer cette expression. [...] C'est l'esprit de Dieu qui le mène pour être tenté, c'est un mystère de grâces. Ce qu'il a éprouvé autrefois pour lui-même, il l'éprouve de nouveau pour les enfants que Dieu donne selon la foi. Il souffre les douleurs de l'enfantement, comme l'apôtre. [...] Ainsi quand saint Clément parle de la tradition des apôtres, touchant la gnose, il parle avec la plus grande autorité

qu'on puisse trouver sur la terre, après celle des apôtres. Même, il touche à leur temps ; il dit que ses maîtres ont appris de Pierre, de Jacques, de Jean et de Paul. [... 255]

Il est suffisant à lui-même. Enfin il ne désire rien, même pour sa persévérance ; car lorsqu'on est entré dans le divin de l'amour, l'amour parfait n'est plus un désir, mais une union ou unité fixée et tranquille.

Cette lumière est stable. C'est une égale stabilité de l'esprit ; on n'en peut jamais être arraché. C'est une vertu qui ne se peut perdre ; le gnostique en cet état est dans sa disposition propre et naturelle ; il a l'être même de la bonté. Il est toujours immuable dans ce que la justice demande. L'affliction ne peut pas non plus le troubler, que le feu détruire un diamant. Sa contemplation est infuse et passive ; car elle attire le gnostique, comme l'aimant attire le fer, ou comme l'ancre, le vaisseau ; elle le contraint, elle le violente, pour être bon ; il ne l'est plus par choix, mais par nécessité. La sagesse se contemple elle-même en lui ; c'est dans la volonté du Seigneur qu'il connaît la volonté du Seigneur ; et par l'esprit divin qu'il entre dans les profondeurs de l'esprit.

Il est inspiré, prophète, mais prophète par le pur amour, qui lui rend l'avenir présent ; car c'est l'onction qui lui enseigne tout ; et loin de pouvoir être enseigné, il ne peut être ni entendu, ni compris. Nul chrétien pathique et mercenaire, quand même il serait docteur, ne peut le comprendre, et encore moins le juger. Au contraire, c'est à lui à juger quels sont les fidèles dignes de son instruction sur la gnose. Il est dans l'état apostolique, et suppléant à l'absence des apôtres, non seulement, il enseigne, à ses disciples, les profondeurs des Écritures, mais encore, il transporte les montagnes et aplanit les vallées dans l'âme du prochain. Il souffre intérieurement des tentations pour purifier ses frères. Enfin il est bien heureux, suffisant à lui-même, déiforme ou Dieu sur la terre ; vivant dans la chair, comme sans chair, arrivé à l'âge de l'homme parfait et hors du pèlerinage.

## *L'Union chez Cassien*

*“Tradition des ss. Pères du Désert sur l'état fixe d'oraison continuelle ou Examen de la IX. et X. Conférence de Cassien, par Feu Monsr. Fénelon, Archevêque-Duc de Cambrai.”*<sup>264</sup>

[...] Et il assure que l'Oraison et les vertus sont [336] inséparables, en sorte qu'on ne parvient à ce genre d'Oraison perpétuelle et sublime, qu'après avoir vidé du cœur tout ce qu'on en arrache en le purgeant et tous les débris des passions mortes [...]

Il faut donc qu'il y ait une certaine disposition fixe et habituelle de l'âme, toujours tournée vers Dieu par état, qui soit cette oraison continuelle, et que les affaires ni même les distractions continuelles ne puissent interrompre. Il faut qu'elle dure lors même que l'âme ne l'aperçoit point et que l'imagination présente d'autres objets. C'est une tendance secrète et continuelle de la volonté vers Dieu, qui n'est point un mouvement interrompu et par secousse ; mais une pente habituelle et uniforme, qui fait que la volonté par son état et par son fond ne veut plus que Dieu, et le laisse sans cesse faire tout en elle.

Cette union à Dieu ne peut être ni par effort [337] ni par excitation du cœur, ni par contention d'esprit ni par une vue distincte. Rien de tout cela ne peut être absolument continu : car tout ce qui est distinct et marqué, ne l'est que par être différent de ce qui précède et de ce qui suit ; d'où il faut conclure que toutes ces choses distinctes ne sont que passagères. Aussi voyons-nous que ceux qui parlent de cette Oraison sans interruption, ne veulent pas même la nommer union mais unité, pour en exclure toute action distincte. C'est ce que dit saint François de Sales<sup>265</sup> : c'est pour cela que le même saint dit que l'Oraison, dont il parle, dure même en dormant<sup>266</sup>. C'est cette présence de Dieu que l'Écriture représente comme continuelle dans certains hommes de l'Ancien Testament<sup>267</sup> : Ils marchaient en la présence de Dieu. Toute leur voie, toute leur

---

<sup>264</sup> Couvre les pages 330-368 du troisième et dernier tome de Les Justifications de Mad. J.M.B. de la Mothe Guion écrites par elle-même [...] avec un Examen de la IX. & X. Conférence de Cassien, touchant L'état fixe de l'oraison continuelle, par feu Monsieur De Fénelon Archevêque de Cambrai, « Vincenti », A Cologne, Chez Jean de la Pierre, 1720. Également reproduit par Goré à partir des cahiers 6249-6257 des A.S.-S. Ici nous utilisons l'édition Poiret de 1720.

<sup>265</sup> [*Traité*] *De l'amour de Dieu*. Livr.IX. Ch.14. (note Poiret).

<sup>266</sup> *De l'amour de Dieu*. Livr.VI. Ch.11. (note Poiret).

<sup>267</sup> Gen. 5. v.22.24. Ch.6 v.8,9. Ch.48. v.15. Ps.15 v.8. IV Rois 20. v.3. etc. (note Poiret.).

conduite , toutes leurs actions communes n'étaient que présence de Dieu.

On ne pense pas toujours à la lumière, mais on la voit toujours sans réflexion et c'est par elle qu'on voit tout le reste. Il en est de même pour certaines âmes. Elles ne pensent pas toujours à Dieu d'une façon distincte et aperçue : mais elles en ont toujours une certaine occupation d'autant plus secrète et confuse, qu'elle est plus intime et devenue plus naturelle. Ils ne font point des actes d'amour, mais ils aiment sans penser à aimer ; comme tous les hommes aiment sans cesse à être heureux, sans chercher distinctement [338] ni plaisir, ni intérêt, ni bonheur. L'âme pénétrée de Dieu est de même pour lui. Voilà donc un état où l'on fait Oraison en tout temps et en tout lieu sans intermission. C'est-à-dire que toutes les fois que l'âme s'aperçoit elle-même, elle se trouve non pas disposée à faire des actes ; mais dans une conversion constante, habituelle, et fixe vers Dieu qui est une espèce d'unité avec lui. Dans le moment où l'âme aperçoit Dieu , elle ne commence point à s'unir ; mais elle se trouve déjà toute unie et elle sent qu'elle l'a toujours été, lors même qu'elle n'y pensait pas actuellement.

Voilà ce que les mystiques appellent état d'oraison continuelle.

### *Explication des Maximes (29 janvier 1697)*

Ce n'est point une indolence stupide, une inaction intérieure, une non-volonté, une suspension générale, un équilibre perpétuel de l'âme. Au contraire, c'est une détermination positive et constante de vouloir et de ne vouloir rien, comme parle le cardinal Bona. On ne veut rien pour soi; mais on veut tout pour Dieu : on ne veut rien pour être parfait ni bienheureux, pour son propre intérêt; mais on veut toute perfection et toute béatitude, autant qu'il plaît à Dieu de nous faire vouloir ces choses, par l'impression de sa grâce, suivant sa loi écrite, qui est toujours notre règle inviolable. En cet état on ne veut plus le salut comme salut propre, comme délivrance éternelle, comme récompense de nos mérites, comme le plus grand de tous nos intérêts : mais on le veut d'une volonté pleine, comme la gloire et le bon plaisir de Dieu, comme une chose qu'il veut, et qu'il veut que nous voulions pour lui.

Il y aurait une extravagance manifeste à refuser par pur amour de vouloir le bien que Dieu veut nous faire et qu'il nous commande de vouloir. L'amour le plus désintéressé doit vouloir ce que Dieu veut pour nous, comme ce qu'il veut pour autrui. La détermination absolue à ne rien vouloir ne serait plus le désintéressement, mais l'extinction de l'amour, qui est un désir et une volonté véritable... [OP 1-1024].

*O Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Dans cette impression involontaire de désespoir, elle fait le sacrifice absolu de son intérêt propre pour l'éternité, parce que le cas impossible lui paraît possible et actuellement réel, dans le trouble et l'obscurcissement où elle se trouve. Encore une fois il n'est pas question de raisonner avec elle, car elle est incapable de tout raisonnement. Il n'est question que d'une conviction qui n'est pas intime, mais qui est apparente et invincible. En cet état une âme perd toute espérance pour son propre intérêt, mais elle ne perd jamais dans la partie supérieure, c'est-à-dire, dans ses actes directs et intimes, l'espérance parfaite qui est le désir désintéressé des promesses. Elle aime Dieu plus purement que jamais. Loin de consentir positivement à le haïr, elle ne consent pas même indirectement à cesser un seul instant de l'aimer, ni à diminuer en rien son amour, ni à mettre jamais à l'accroissement de cet amour aucune borne volontaire, ni à commettre aucune faute même vénielle. [OP 1-1036].

Ainsi chaque âme, pour être pleinement fidèle à Dieu, ne peut rien faire de solide ni de méritoire que de suivre sans cesse la grâce, sans avoir besoin de la prévenir. Vouloir la prévenir, c'est vouloir se donner ce qu'elle ne donne pas encore; c'est attendre quelque chose de soi-même et de son industrie ou de son propre effort [...] Si on examine la chose de près, il est donc évident que tout se réduit à une coopération fidèle de pleine volonté et de toutes les forces de l'âme à la grâce de chaque moment. Tout ce qu'on pourrait ajouter à cette coopération bien prise dans toute son étendue ne serait qu'un zèle indiscret et précipité, qu'un effort empressé et inquiet d'une âme intéressée pour elle-même [OP 1-1038].

ARTICLE XXVI / VRAI / Pendant les intervalles qui interrompent la pure et directe contemplation, une âme très parfaite peut exercer les vertus distinctes dans tous ses actes délibérés, avec la même paix et la même pureté ou désintéressement d'amour, dont elle contemple pendant que l'attrait de la contemplation est actuel. Le même exercice d'amour, qui se nomme contemplation ou quiétude quand il demeure dans sa généralité et qu'il n'est appliqué à aucune fonction particulière, devient chaque vertu distincte, suivant qu'il est appliqué aux occasions particulières... / FAUX / La contemplation pure et directe est sans aucune interruption, en sorte qu'elle ne laisse aucun intervalle à l'exercice des vertus distinctes qui sont nécessaires à chaque état... [OP 1-1066].

Elles lui parlent à toute heure comme l'épouse à l'époux. Souvent elles ne voient plus que lui seul en elles. Elles portent successivement des impressions profondes de tous ses mystères et de tous les états de sa vie mortelle. Il est vrai qu'il devient quelque chose de si intime dans leur cœur qu'elles s'accoutument à le

regarder moins comme un objet étranger et extérieur que comme le principe intérieur de leur vie. [OP 1-1070].

...repos de pure union. C'est ce qui fait que saint François de Sales ne veut pas qu'on l'appelle union, de peur d'exprimer un mouvement ou action pour s'unir, mais une simple et pure unité. De là vient que les uns, comme saint François d'Assise dans son grand cantique, ont dit qu'ils ne pouvaient plus faire d'actes, et que d'autres, comme Grégoire Lopez, ont dit qu'ils faisaient un acte continuel pendant toute leur vie. Les uns et les autres par des expressions qui semblent opposées veulent dire la même chose. Ils ne font plus d'actes empressés et marqués par une secousse inquiète. Ils font des actes si paisibles et si uniformes que ces actes, quoique très réels, très successifs et même interrompus, leur paraissent ou un seul acte sans interruption, ou un repos continuel. De là vient qu'on a nommé cette contemplation oraison de silence ou de quiétude. De là vient encore qu'on l'a appelée passive. À Dieu ne plaise qu'on la nomme jamais ainsi pour en exclure l'action réelle, positive et méritoire du libre arbitre, ni les actes réels et successifs qu'il faut réitérer à chaque moment. Elle n'est appelée passive que pour exclure l'activité ou empressement intéressé des âmes, lorsqu'elles veulent encore s'agiter pour sentir et pour voir leur opération qui serait moins marquée si elle était plus simple et plus unie. La contemplation passive n'est que la pure contemplation : l'active est celle qui est encore mêlée d'actes empressés et discursifs. [OP 1-1072].

...une eau tranquille devient comme la glace pure d'un miroir. Elle reçoit sans altération toutes les images des divers objets, et elle n'en garde aucune. L'âme pure et paisible est de même. Dieu y imprime son image et celle de tous les objets qu'il veut y imprimer. Tout s'imprime, tout s'efface. Cette âme n'a aucune forme propre, et elle a également toutes celles que la grâce lui donne. Il ne lui reste rien, et tout s'efface comme dans l'eau dès que Dieu veut faire des impressions nouvelles. Il n'y a que le pur amour qui donne cette paix et cette docilité parfaite. Cet état passif n'est point une contemplation toujours actuelle. La contemplation qui ne dure que des temps bornés fait seulement partie de cet état habituel. L'amour désintéressé ne doit pas être moins désintéressé, ni par conséquent moins paisible dans les actes distincts des vertus que dans les actes indistincts de la pure contemplation. [OP 1-1075].

L'âme désintéressée, comme ce grand saint disait de la mère de Chantal (*Vie de Mme de Chantal*, p. 246), ne se lave pas de ses fautes pour être pure et ne se pare pas des vertus pour être belle, mais pour plaire à son époux, auquel si la laideur eût été aussi agréable, elle l'eût autant aimé que la beauté. Alors on exerce toutes les vertus

distinctes sans penser qu'elles sont vertus, on ne pense en chaque moment qu'à faire ce que Dieu veut... [OP 1-1079].

L'âme paisible et également souple à toutes les impulsions les plus délicates de la grâce, est comme un globe sur un plan qui n'a plus de situation propre et naturelle. Il va également en tous sens, et la plus insensible impulsion suffit pour le mouvoir. En cet état, une âme n'a plus qu'un seul amour et elle ne sait plus qu'aimer. L'amour est sa vie, il est comme son être et comme sa substance, parce qu'il est le seul principe de toutes ses affections. Comme cette âme ne se donne aucun mouvement empressé, elle ne fait plus de contretemps dans la main de Dieu qui la pousse : ainsi elle ne sent plus qu'un seul mouvement, savoir celui qui lui est imprimé [P1-1082] de même qu'une personne poussée par une autre ne sent plus que cette impulsion, quand elle ne la déconcerte point par une agitation à contretemps. Alors l'âme dit avec simplicité après saint Paul : *Je vis, mais ce n'ai pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Jésus-Christ se manifeste dans sa chair mortelle*, comme l'apôtre veut qu'il se manifeste en nous tous. Alors l'image de Dieu, obscurcie et presque effacée en nous par le péché, s'y retrace plus parfaitement et renouvelle une ressemblance qu'on a nommée transformation. Alors si cette âme parle d'elle par simple conscience, elle dit comme sainte Catherine de Gênes : *Je ne trouve plus de moi; il n'y a plus d'autre moi que Dieu*. [OP 1-1081/82].

CONCLUSION DE TOUS CES ARTICLES / La sainte indifférence n'est que le désintéressement de l'amour. Les épreuves n'en sont que la purification. L'abandon n'est que son exercice dans les épreuves. La désappropriation des vertus n'est que le [OP 1-1095] dépouillement de toute complaisance, de toute consolation et de tout intérêt propre dans l'exercice des vertus par le pur amour. Le retranchement de toute activité n'est que le retranchement de toute inquiétude et de tout empressement intéressé par le pur amour. La contemplation n'est que l'exercice simple de cet amour réduit à un seul motif. La contemplation passive n'est que la pure contemplation sans activité ou empressement. L'état passif, soit dans les temps bornés de contemplation pure et directe, soit dans les intervalles où l'on ne contemple pas, n'exclut ni l'action réelle ni les actes successifs de la volonté, ni la distinction spécifique des vertus par rapport à leurs objets propres, mais seulement la simple activité ou inquiétude intéressée : c'est un exercice paisible de l'oraison et des vertus par le pur amour. La transformation et l'union la plus essentielle ou immédiate n'est que l'habitude de ce pur amour qui fait lui seul toute la vie intérieure et qui devient alors l'unique principe et l'unique motif de tous les actes délibérés et méritoires ; mais cet état habituel n'est jamais ni fixe, ni invariable,

ni inamissible : *Verus amor recti*, comme dit saint Léon, *habet in se aposolicas auctoritates et canonicas sanctiones*. [OP 1-1094/95].

*Instruction pastorale sur l'Explication des maximes (15sept1697)*

Tout le plan de mon livre se réduit à deux points essentiels. Le premier est de reconnaître que la charité, principale vertu théologale, est un amour de Dieu indépendant du motif de la récompense, quoiqu'on désire toujours la récompense dans l'état de la charité la plus parfaite. Le second est de reconnoître un état de charité parfaite, où cette vertu prévient, anime tous les autres, en commande les actes, et les perfectionne sans leur ôter leurs motifs propres, ni leur distinction spécifique; en sorte que les âmes de cet état n'ont plus d'ordinaire aucune affection mercenaire ou intéressée. Voilà en gros le plan de l'ouvrage; venons au détail. (OC 2-287a)

... il est certain par la foi que Dieu veut le salut de chacun de nous, et qu'il veut que nous le croyions. ...on n'a qu'à lire ce que j'ai dit de la nécessité indispensable où nous sommes de nous aimer toujours nous-mêmes ; faute de quoi nous tomberions, *suyvant le principe des Manichéens, dans une haine impie de notre âme*, en supposant une mauvaise nature, ce qui seroit *le renversement de l'ordre*. (OC 2-295b)

Celui qui ne s'aime plus d'ordinaire que par charité , et du même amour dont il aime son prochain en Dieu et pour Dieu, ne s'en aime pas moins que celui qui s'aime encore d'un amour naturel et mercenaire, outre l'amour de charité. Plus on s'aime d'un Pléiade , plus on se désire tous les vrais biens. Alors on se désire tous les biens, même temporels, dans l'ordre de la Providence, sans inquiétude ni empressement. À combien plus forte raison se désire t-on tous les biens spirituels pour le salut, qui est la consommation du plus pur amour ? L'âme la plus parfaite désire et demande donc avec l'Église tous les mêmes biens que l'âme imparfaite désire en formant les mêmes demandes. Toute la différence qui est entre elles n'est point du côté de l'objet, mais du côté de l'affection avec laquelle la volonté le désire. Elle se réduit à ce que l'âme parfaite ne se désire d'ordinaire tous ces biens que par un pur amour de charité, au lieu que l'imparfaite se les désire aussi d'ordinaire par un amour naturel qui la rend mercenaire, ou intéressée. (OC 2-296a)

“O mon Dieu, s'écrie ailleurs ce grand saint [Anselme, *De mensuratione Crucis*, cap. IV] celui qui se renonce tout entier pour vous avoir, qui périt à soi-même pour vivre en vous, qui n'est plus rien à soi pour n'être quelque chose qu'en vous , celui-là, pourvu qu'il n'ait plus rien en soi, ne craint plus de rien perdre de soi. Mais



il est toujours assuré que vous conservez ce qui est à vous. Si les peines de l'enfer et celles du purgatoire le menacent, il ne s'en soucie guère, parce que le voyageur sans argent chante devant le voleur. Celui qui s'est renoncé ne craint plus de se perdre..." (OC 2-308b)

"L'amour, dit ailleurs ce Père [saint Bernard, *Serm. 83 in Cant.*], se suffit et se plaît par lui-même et pour lui-même, il est son mérite et sa récompense[...] j'aime parce que j'aime. J'aime pour aimer. L'amour pur n'est point mercenaire, il ne tire point de force de l'espérance." (OC 2-310b)

Cet auteur [Denis le chartreux, *De vit. et fin. solit.*, lib. II, art. XIV] ajoute que « ces enfans cachés sont consumés par l'amour, réduits au néant, transformés en Dieu, et unis à lui indissolublement dans cette transformation. » Dans cette transformation « l'âme sortant de soi, et s'écoulant, est plongée et engloutie dans l'abîme de la divinité, après avoir dépouillé toute propriété de soi-même et de tout le reste des créatures. » Cette propriété dont elle se dépouille est l'intérêt propre. Elle est, dit-il, fondue, anéantie, et perdue à l'égard d'elle-même. Elle n'aperçoit plus de distinction entre Dieu et elle. » « Celui, dit-il encore, qui aime Dieu de toutes ses forces, le fait sans aucune vue d'avantage, ni de récompense, ni parce que Dieu lui convient, ou qu'il en a besoin. » Il ajoute que « cette âme l'aime pour sa beauté, sa sainteté ; etc. » (OC 2-312a) [...] « Il nous a aimés n'espérant aucun bien de nous, car il n'a pas besoin de nos biens. Il nous a créés et régénérés pour notre salut, non pour notre justice, mais pour sa bonté très libérale; car il a fait toutes choses pour lui-même. Ainsi, quand nous l'aimons pour sa très pure bonté, non par l'horreur des peines, ni par le désir des récompenses, nous devenons déiformes. » (OC 2-312b)

Voici ce qu'elle ajoute sur les âmes de la septième Demeure [sainte Thérèse, Ch.III] : « Le premier effet du mariage spirituel est un oubli de soi, en sorte qu'il semble à l'âme, en cet état, qu'elle n'est plus, parce qu'elle est toute en telle manière qu'elle ne se connaît plus. Elle ne songe plus s'il doit y avoir pour elle un ciel, une vie, une gloire, parce qu'elle est toute occupée de celle de Dieu[...]. Ces personnes ne désirent point de mourir, mais au contraire de vivre plusieurs années en souffrant de très grands travaux, pourvu que le Seigneur soit tant soit peu glorifié par là. » Quand elle dit que le motif de la gloire n'encourage plus ces âmes, c'est dans le même sens auquel nous avons vu, dans saint Bernard, que le pur amour ne tire plus de forces de l'espérance. (OC 2-316b)

Il ajoutait [Le frère Laurent de la Résurrection, p. 53] que « depuis il ne songeait ni à paradis; ni à enfer; que toute sa vie n'était qu'un

libertinage et une réjouissance continuelle. » (OC 2-321a) [et aussi (OC 2-268b) après :] « cette peine lui avait duré quatre ans... »

Les suppositions impossibles de la privation des biens éternels en aimant toujours Dieu, ne doivent pas être regardées comme des transports aveugles et rapides qui ne signifient rien de précis. Les saints les ont faites tranquillement, pour exprimer leur disposition ordinaire... (OC 2-323a)

Le repos en Dieu doit être une action véritable. C'est une occupation réelle de Dieu qui consiste dans sa connoissance et dans son amour. *Vacate, et videte quoniam ego sum Deus.* Enseignez que toute la vie intérieure ne consiste que dans des actes réels successifs et délibérés, qu'il faut renouveler le plus souvent qu'on peut, sans inquiétude ni empressement. (OC 2-328a)

*Sur les oppositions véritables...*, XXIV. C'est dans les endroits où saint Thomas veut distinguer précisément la charité et l'espérance qu'on peut trouver ces véritables notions sur ces deux vertus. « Il y a , dit ce saint docteur [2.2 Quaest. XVII, art.VIII puis VI], un amour parfait, et un amour imparfait. Le parfait est celui par lequel on aime quelqu'un en lui-même, en lui voulant du bien, comme un homme aime son ami. L'amour imparfait est celui par lequel on aime quelque chose non en elle-même, mais afin que quelque bien nous en revienne, comme un homme aime la chose pour laquelle il a une sorte de concupiscence. / Ce premier amour appartient à la charité qui s'attache à Dieu considéré en lui-même. L'espérance appartient au deuxième amour ; car celui qui espère tend à obtenir pour soi quelque bien. »

Voilà l'espérance moins parfaite que la charité, et pourquoi? Parce qu'elle cherche Dieu en tant qu'il nous en revient un bien , c'est-à-dire, la béatitude , et que la charité s'attache à lui , en le considérant simplement en lui-même. Cette doctrine est évidemment confirmée par ces paroles du même saint docteur. « Ce qui est par soi est plus parfait que ce qui est par autrui... » (OC 2-412ab)

*Propositions des Maximes justifiées par de saints auteurs (15 décembre 1698)*

La jouissance n'est que l'union ou repos dans le bien-aimé par le pur amour sans le motif de notre utilité. Suivant saint Thomas, plus l'âme s'occupe de cet amour sans chercher même ce qui la regarde dans la louange de Dieu, plus elle est parfaite. Cette perfection commence en ce monde. Elle est l'occupation ordinaire et principale des âmes parfaites. Le saint docteur recommande cette jouissance dans toutes nos œuvres et pour toutes nos œuvres, dans tous les dons et pour tous les dons. Rejeter cette voie, c'est être

aveugle et insensé quoiqu'on soit juste, et toutes les œuvres en sont moins parfaites. (OC 3-254b)

« J'ai par la grâce de Dieu un contentement sans nourriture et un amour sans crainte c'est-à-dire qui ne manque jamais. La foi me semble du tout perdue, et l'espérance morte parce qu'il me semble que je tiens et possède ce que autrefois je croyais et j'espérais. Je ne vois plus d'union, parce que je ne puis plus voir autre chose que Dieu seul sans moi. Je ne sais où je suis, et je ne cherche pas à le savoir, et je ne veux pas le savoir, ni en avoir nouvelle. » Sainte Catherine de Gênes, Vie, Ch. XXII]. (OC 3-255a)

« Il faut tâcher de ne chercher en Dieu que l'amour de sa beauté, et non le plaisir qu'il y a en la beauté de son amour. » Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, liv. IX, ch. X. (OC 3-259b)

« Que l'âme fidèle sache qu'aussitôt que l'esprit atteint à cette sagesse, quand même tous les sages du monde et tous les philosophes viendraient disputer, et lui dire : 'Votre foi n'est pas la foi véritable; vous vous trompez;' l'âme répondrait : 'C'est vous-même qui vous trompez, et c'est moi qui ai la véritable foi d'une manière bien plus heureuse, ayant un fondement infaillible par l'union d'amour, que je ne pourrais l'avoir par les raisonnements et par les recherches. » [Saint Bonaventure, *Myst. Theol.*, Liv.III, part. I.] [...]« L'âme jouit, par cette union intime d'amour, d'une si grande liberté, qu'elle ne peut être conçue que par ceux qui en ont une connaissance expérimentale. » (OC 3-264a)

« Qu'est-ce que chercher son *propre intérêt*, soit honorable, soit délectable, soit utile, *dans le royaume éternel*, sinon faire entrer un ennemi dans la Jérusalem céleste? Qu'est-ce, sinon désirer de trouver dans le paradis ce qui n'y fut et n'y sera jamais, *qui est la propriété*? Le Camus, év. de Belley, *De la souveraine fin des actions chrét.* p. 27.

Si vous continuez à leur dire qu'il faut servir Dieu seulement pour Dieu ; qu'il faut *renoncer à ses intérêts propres et temporels et éternels* pour le seul amour, c'est-à-dire pour le *seul intérêt* de la gloire de Dieu ; qu'il ne faut aimer que Dieu en toutes choses, et n'aimer aucune chose qu'en Dieu ; aussitôt les plus modérés vous enverront au ciel, où ils diront que l'amour de Dieu se pratique de cette sorte, et non pas en terre : comme si le Sauveur nous avait enseigné dans l'oraison dominicale à demander à son Père une grâce d'impossible pratique ici-bas ; quand nous le prions que sa volonté soit faite par nous en la terre, comme elle est faite au ciel par ses élus. Et les moins réservés crieront aussitôt à l'extravagance, à la bizarrerie , ou peut-être à l'erreur ou à l'hérésie ; car étant nourris [...]. en leurs anciennes opinions et coutumes serviles ou mercenaires ils ne peuvent comprendre ce que c'est d'aimer Dieu

pour lui-même : comme s'il n'avait pas assez de propre mérite pour être aimé de cette sorte , quand il n'aurait point eu sa droite les délectations des récompenses qui n'ont point de fin, ni en sa gauche le glaive des supplices. *Ibid.* p. 123. » (OC 3-267ab)

« Ici l'homme déjà fondu recoule en Dieu son origine[...]. Etant transformé au-dessus des images, et n'ayant plus sa propre forme, il arrive à un certain état dénué d'images, et est tellement *déifié, que tout ce qu'il est , et que tout ce qu'il fait, Dieu l'est et l'opère en lui* ; en sorte que ce que Dieu est essentiellement par sa nature, cette âme le devienne par grâce ; car encore qu'elle ne cesse point d'être créature, elle devient néanmoins toute divine et déiforme. Elle meurt étant toute consumée du feu de l'amour [...] C'est ici que l'homme aperçoit qu'il s'est perdu lui-même. *Il ne se connoît, il ne se trouve, il ne se sent plus nulle part; car il ne connoît plus qu'une seule très simple essence qui est Dieu [...] C'est pourquoi il n'y a plus la que la très-pure divinite et l'unit essentielle [...].* Dans cet homme, qui devient un même esprit avec Dieu , Dieu lui-même opère sans intermission. Ainsi les œuvres de cet homme sont au-dessus des œuvres de tous ceux qui ne sont pas dans cette union avec Dieu. *Instit. append. I. c. 1. / Dieu partage son royaume avec cette âme, (OF3-281a), car il lui donne une très pleine puissance sur le ciel et sur la terre, et, qui plus est, sur lui-même, en sorte qu'elle soit la maîtresse de toutes les choses dont il est le maître. Mais elle ne se repose point en ces choses en y regardant sa délectation : car elle est tellement mortifiée qu'elle ne cherche nulle part son propre avantage, nulle part son utilité propre. Ibid.* » (OC 3-280b-281a)

« Ces inquiétudes d'esprit, que nous avons pour *avancer* notre perfection et pour voir si nous avançons, ne sont nullement agréables à Dieu, et ne servent qu'à satisfaire l'amour propre qui est un grand tracasseur. *Entret. VII. p.110.*

Tenez vos yeux haut élevés, ma très chère fille, par une parfaite confiance en la bonté de Dieu. Ne vous empressiez point pour lui ; car il a dit à Marthe , qu'il ne vouloit pas, ou du moins qu'il trouvoit meilleur , qu'on n'eût point d'empressément , non pas même à bien faire. Ne veuillez pas être si parfaite. *Ep. XII. l.VI. p.423.* » (OC 3-282a)

Blosius. « L'âme connaît Dieu mieux que ses yeux extérieurs ne connaissent le soleil visible. Elle est établie en Dieu jusqu'à un tel point qu'elle (OF3-285a) le sent plus près d'elle , qu'elle ne l'est elle-même. De là vient que cet homme mène déjà une vie déiforme et suressentielle, devenant conforme à Jésus-Christ selon l'esprit , selon l'âme et selon le corps. Soit qu'il mange ou qu'il boive, soit qu'il veille ou qu'il dorme, Dieu, qui vit suressentiellement en lui, y opère toujours. Dieu lui-même enseigne un tel homme sur toutes

choses, et lui découvre les sens spirituels et mystiques ; [...] car son âme est déjà un miroir clair et sans tache , convenablement exposé au divin soleil. Louis de Blois : *Inst.* c. XII. § 2.

« Quoique ces hommes aimables soient abondamment éclairés par la lumière divine dans laquelle ils connoissoient clairement ce qu'ils doivent faire et ne faire pas , ils se soumettent néanmoins volontiers aux autres pour l'amour de Dieu [...] Ils n'ont aucun sentiment sur eux- mêmes. *Ibid.* § 4. » (OC 3-284b-285a)

Le frère Laurent. « Depuis mon entrée en religion (ce sont ses paroles) je ne pense plus ni à la vertu ni à mon salut. » *Or l'espace de temps dont il s'agit étoit d'environ quarante ans.* P. 14. (OC 3-287b)

XXV<sup>e</sup> PROPOSITION. / « On peut dire en ce sens que l'âme passive et désintéressée ne veut plus même l'amour en tant qu'il est sa perfection et son bonheur, mais seulement en tant qu'il est ce que Dieu veut de nous. » P. 226. / *Note.* On ne retranche ici le désir de l'amour qu'en tant qu'il est notre propre perfection et notre propre béatitude, comme tout le texte du livre le répète cent fois, c'est-à-dire que je ne retranche que la propriété. Mais on les désire alors en tant que voulues de Dieu pour sa gloire, et de cette manière on ajoute le motif de la charité à celui de l'espérance. » (OC 3-287b)

Vie du frère Laurent. [...] Il disait que toutes les pénitences et autres exercices ne servaient que pour arriver à l'union avec Dieu par amour : qu'après y avoir bien pensé, il avait trouvé qu'il était encore plus court d'y aller tout droit par un exercice continué d'amour, en faisant tout pour l'amour de Dieu[...]. qu'il ne pensait ni à la mort, ni à ses péchés, ni au paradis, ni à l'enfer, mais seulement à faire des petites choses pour l'amour de Dieu. P. 61 et 62. (OC 3-292b)

Cassien. « [...] Cela arrivera quand tout amour, tout désir, toute affection, tout effort, toute pensée en nous , quand tout ce que nous voyons, tout ce que nous disons, tout ce que nous espérons sera Dieu , et que l'unité qui est maintenant du Père avec le Fils, et du Fils avec le Père, sera transfuse dans nos âmes[...]. Telle est la fin de la perfection du solitaire... Cassien Conf. X, ch.VI. » (OC 3-297a)

« Sur quoi son expérimenté maître spirituel, pour l'affermir en ce chemin, lui disoit : N'ayez point soin de vous-même, non plus qu'un voyageur qui est embarqué de bonne foi sur un navire, qui ne prend garde qu'à s'y tenir. *Vie de la Mère de Chantal*, Part. III, Ch. IV. p. 398 et suiv. » (OC 3-298b)

BLOSIUS. / « Enfin toute image ou pensées des choses passagères, même des anges et de la passion du Seigneur, ou toute pensée intellectuelle est à l'homme en cette vie un obstacle, lorsqu'il veut s'élever à l'union mystique avec Dieu qui est au-dessus de toute

substance et de toute intellection. Dans cette heure-là il faut éviter et laisser ces sortes de pensées et d'images saintes (qui en d'autres temps sont reçues et conservées très utilement), parce qu'elles mettent quelque milieu entre Dieu et l'âme. C'est pourquoi que le contemplatif qui désire arriver à l'union, aussitôt qu'il se sent enflammé d'un fort amour de Dieu, et enlevé en haut, retranche les images ; qu'il se hâte d'entrer dans le sanctuaire et dans le silence éternel, où il y a une opération toute divine, et non humaine. I. *App. Inst.* ch. XII. p. 325. » / Le fond caché de l'âme[...] est entièrement simple, essentiel et uniforme. En lui il n'y a point de multiplicité, mais l'unité ou les trois puissances supérieures n'en font qu'une. Ici règnent une tranquillité et un silence suprême, parce qu'aucune image ne peut jamais atteindre jusque là. *Ibid.* Ch. XII. § 4. » (OC 3 -301a)

### *Œuvres spirituelles*

*Nous reprenons les titres utilisés dans l'édition moderne du choix fénelonien [OP] édité par J. Le Brun*<sup>268</sup>.

#### *I. Lettres et opuscules spirituels*

V. Sur les fautes volontaires<sup>269</sup> [...] Concluez, Madame, que, pour faire tout ce que Dieu veut, il y a bien peu à faire en un certain sens. Il est vrai qu'il y a prodigieusement à faire, parce qu'il ne faut jamais rien réserver, ni résister un seul moment à cet amour jaloux, qui va poursuivant toujours sans relâche, dans les derniers replis de l'âme, jusques aux moindres affections propres, jusques aux moindres attachements dont il n'est pas lui-même l'auteur. Mais aussi, d'un autre côté, ce n'est point la multitude des vues ni des pratiques dures, ce n'est point la gêne et la contention qui font le véritable avancement. Au contraire, il n'est question que de ne rien vouloir, et de tout vouloir sans restriction et sans choix, d'aller gaiement au jour la journée, comme la providence nous mène, de ne chercher rien, de ne rebuter rien, de trouver tout dans le moment présent, de laisser faire celui qui fait tout, et de laisser sa volonté sans mouvement dans la sienne. O qu'on est heureux en cet état, et que le cœur et rassasié, lors même qu'il paraît vide de tout ! [...] (OP 1-573).

Souvent la tristesse vient de ce que, cherchant Dieu, on ne le sent pas assez pour se contenter. Vouloir le sentir n'est pas vouloir le posséder, mais c'en vouloir s'assurer, pour l'amour de soi-même,

---

<sup>268</sup> Fénelon, Œuvres I, édition présentée, établie et annotée par Jacques Le Brun, Bibliothèque de la Pléiade, 1983, pages 573 sq.

<sup>269</sup> Opuscule issu d'une lettre du 19 avril [1690 ?] sans doute adressée à Mme de Maintenon. (n. JLB, P1-1423).

qu'on le possède afin de se consoler. La nature abattue et découragée a impatience de se voir<sup>270</sup> dans la pure foi; elle fait tous ses efforts pour s'en tirer, parce que là tout appui lui manque; elle y est comme en l'air; elle voudrait sentir son avancement. À la vue de ses fautes, l'orgueil se dépite, et l'on prend ce dépit de l'orgueil pour un sentiment de pénitence. On voudrait, par amour-propre, avoir le plaisir de se voir parfait; on se gronde de ne l'être pas; on est impatient, hautain et de mauvaise humeur contre soi et contre les autres. Erreur déplorable ! Comme si l'œuvre de Dieu pouvait s'accomplir par notre chagrin ! Comme si on pouvait s'unir au Dieu de paix en perdant la paix intérieure ! *Marthe, Marthe, pourquoi vous troubler sur tant de choses pour le service de Jésus-Christ ? Une seule est nécessaire*<sup>271</sup>, qui est de l'aimer et de se tenir immobile à ses pieds. (OP 1-576)

Quand on est ainsi prêt à tout, c'est dans le fond de l'abîme que l'on commence à prendre pied<sup>272</sup>; on est aussi tranquille sur le passé que sur l'avenir. On suppose de soi tout le pis qu'on en peut supposer; mais on se jette aveuglément dans les bras de Dieu; on s'oublie, on se perd; et c'est la plus parfaite pénitence que cet oubli de soi-même, car toute la conversion ne consiste qu'à se renoncer pour s'occuper de Dieu. Cet oubli est le martyre de l'amour-propre; on aimerait cent fois mieux se contredire, se condamner, se tourmenter le corps et l'esprit, que de s'oublier. Cet oubli est un anéantissement de l'amour-propre, où il ne trouve aucune ressource. Alors le cœur s'élargit; on est soulagé en se déchargeant de tout le poids de soi-même dont on s'accablait; on est étonné de voir combien la voie est droite et simple. On croyait qu'il fallait une contention perpétuelle et toujours quelque nouvelle action sans relâche; au contraire, on aperçoit qu'il y a peu à faire... [OP 1-577, OS 1-94<sup>273</sup>]

Qui vous tendra la main pour sortir du borbier ? Sera-ce vous ? Hé ! c'est vous-même qui vous y êtes enfoncé, et qui ne pouvez en sortir. De plus, ce borbier c'est vous-même; tout le fond de votre mal est de ne pouvoir sortir de vous. Espérez-vous d'en sortir en vous entretenant toujours avec vous-même, et en nourrissant votre sensibilité par la vue de vos faiblesses ? Vous ne faites que vous attendre sur vous-même par tous vos retours. Mais le moindre regard de Dieu calmerait bien mieux votre cœur troublé par cette

---

<sup>270</sup> Ne supporte pas de se voir

<sup>271</sup> Lc, X, 41-42.

<sup>272</sup> Sagesse, 16, 20-21.

<sup>273</sup> OS 1, rappel : Oeuvres spirituelles de Messire François de Salignac de la Mothe-Fénelon, Archevêque de Cambrai, Prince du S. Empire, Premier volume. A Anvers, Chez Henri de la Meule, 1718.

occupation de vous-même. Sa présence opère toujours la sortie de soi-même, et c'est ce qu'il vous faut. Sortez donc de vous-même, et vous serez en paix. Mais comment en sortir ? Il ne faut que se tourner doucement du côté de Dieu, et en former peu à peu l'habitude par la fidélité à y revenir toutes les fois qu'on s'aperçoit de sa distraction. Pour la tristesse naturelle qui vient de la mélancolie, elle ne vient que des corps... [OP 1-578, OS1-96]

...ne se comptant plus pour rien, elles aiment autant le bon plaisir de Dieu, les richesses de sa grâce, et la gloire qu'il tire de la sanctification d'autrui, que celle qu'il tire de leur propre sanctification. Tout et alors égal, parce que le *moi* est perdu et anéanti, le *moi* n'est pas plus *moi* qu'*autrui* : c'est Dieu seul qui et tout en tous; c'est lui seul qu'on aime, qu'on admire, et qui fait toute la joie du cœur dans cet amour désintéressé. [OP 1-588]

Il est donc vrai que nous sommes sans cesse inspirés, et que nous ne vivons de la vie de la grâce qu'autant que nous avons cette inspiration intérieure. Mais, mon Dieu, peu de chrétiens la sentent ; car il y en a bien peu qui ne l'anéantissent par leur dissipation volontaire ou par leur résistance. Cette inspiration ne doit point nous persuader que nous soyons semblables aux prophètes. L'inspiration des prophètes était pleine de certitude pour les choses que Dieu leur découvrait ou leur commandait de faire; c'était un mouvement extraordinaire, ou pour révéler les choses futures, ou pour faire des miracles, ou pour agir avec toute l'autorité divine. Ici, tout au contraire, l'inspiration est sans lumière, sans certitude ; elle se borne à nous insinuer l'obéissance, la patience, la douceur, [592] l'humilité [...] Ce n'est point un mouvement divin pour prédire, pour changer les lois de la nature, et pour commander aux hommes de la part de Dieu [...] elle n'a par elle-même, si l'imagination des hommes n'y ajoute rien, aucun piège de présomption ni d'illusion. [X *De la parole intérieure* (à Mme de Maintenon) OP 1-591-592, OS1-109]

Dans les premiers dépouillements, ce qui reste console de ce qu'on perd; dans les derniers, il ne reste qu'amertume, nudité et confusion. / On demandera peut-être en quoi consistent ces dépouillements; mais je ne puis le dire. Ils sont aussi différents que les hommes sont différents entre eux. Chacun souffre les siens suivant ses besoins et les desseins de Dieu. Comment peut-on savoir de quoi on sera dépouillé, si on ne sait pas de quoi on est revêtu ? Chacun tient à une infinité de choses qu'il ne devinerait jamais. Il ne sent qu'il y était attaché que quand on les lui ôte. Je ne sens mes cheveux que quand on les arrache de ma tête. Dieu nous développe peu à peu notre fond qui nous était inconnu, et nous sommes tout étonnés de découvrir, dans nos vertus mêmes, des vices dont nous nous étions



toujours crus incapables. C'est comme une grotte qui paraît sèche de tous côtés, et d'où l'eau rejaillit tout à coup par les endroits dont on se défiait le moins. Ces dépouillements que Dieu nous demande ne sont point d'ordinaire ce qu'on pourrait s'imaginer. Ce qui est attendu nous trouve préparés, et n'est guère propre à nous faire mourir. Dieu nous surprend par les choses les plus imprévues. Ce sont des riens, mais des riens qui désolent, et qui font le supplice de l'amour-propre. [OP 1-596]

Heureux celui qui présente hardiment toute l'étoffe dès qu'on lui demande un échantillon, et qui laisse tailler Dieu en plein drap ! Heureux celui qui, ne se comptant pour rien, ne met jamais Dieu dans la nécessité de le ménager. Heureux celui que tout ceci n'effraie point. / On croit que cet état est horrible, on se trompe, on se trompe ; c'est là qu'on trouve la paix, la liberté, et que le cœur, détaché de tout, s'élargit sans bornes, en sorte qu'il devient immense; rien ne le rétrécit, et, selon la promesse, il devient une même chose avec Dieu même. [OP 1-602].

On est contristé et découragé quand le goût sensible et quand les grâces aperçues échappent ; en un mot, c'est presque toujours de soi et non de Dieu qu'il est question.

De là vient que toutes les vertus aperçues ont besoin d'être purifiées, parce qu'elles nourrissent la vie naturelle en nous. La nature corrompue se fait un aliment très subtil des grâces les plus contraires à la nature; l'amour-propre se nourrit, non seulement d'austérités et d'humiliations, non seulement d'oraison fervente et de renoncement à soi, mais encore de l'abandon le plus pur et des sacrifices les plus extrêmes. C'est un soutien infini que de penser qu'on n'est plus soutenu de rien, et qu'on ne cesse point, dans cette épreuve horrible, de s'abandonner fidèlement et sans réserve. Pour consommer le sacrifice de purification en nous des dons de Dieu, il faut donc achever de détruire l'holocauste, il faut tout perdre, même l'abandon aperçu par lequel on se voyait livré à sa perte.

On ne trouve Dieu seul purement que dans cette perte de tous ses dons, et dans ce réel sacrifice de tout soi-même, après avoir perdu toute ressource intérieure. La jalousie infinie de Dieu nous pousse jusque-là, et notre amour-propre le met, pour ainsi dire, dans cette nécessité, parce que nous ne nous perdons totalement en Dieu, que quand tout le reste nous manques. C'est comme un homme qui tombe dans un abîme; il n'achève de s'y laisser aller qu'après que tous les appuis du bord lui échappent des mains. L'amour-propre, que Dieu précipite, se prend dans son désespoir à toutes les ombres de grâce, comme un homme qui se noie se prend à toutes les ronces qu'il trouve en tombant dans l'eau.

Il faut donc bien comprendre la nécessité de cette soustraction qui se fait peu à peu en nous de tous les dons divins. Il n'y a pas un seul don, si éminent qu'il soit, qui, après avoir été un moyen d'avancement, ne devienne d'ordinaire pour la suite un piège et un obstacle par les retours de propriété qui salissent l'âme. De là vient que Dieu ôte ce qu'il avait donné. Mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours ; il l'ôte pour le mieux donner, et pour le tendre sans l'impureté de cette appropriation maligne que nous en faisons sans nous en apercevoir. La perte du don sert à en ôter la propriété; et, la propriété étant ôtée, le don est rendu au centuple. Alors le don n'est plus don de Dieu; il est Dieu même à l'âme. Ce n'est plus don de Dieu, car on ne le regarde plus comme quelque chose de distingué de lui et que l'âme peut posséder ; c'est Dieu lui seul immédiatement qu'on regarde, et qui, sans être possédé par l'âme, la possède selon tous ses bons plaisirs. [XI *Nécessité de la purification de l'âme par rapport aux dons de Dieu...* (à Mme de Maintenon) OP 1-605-606, OS1-171-172]

L'amertume d'avoir perdu Dieu, qu'on avait senti si doux dans sa ferveur, est un absinthe répandu sur tout ce qu'on avait aimé parmi les créatures. On est comme un malade qui sent sa défaillance faute de nourriture, et qui a horreur de tous les aliments les plus exquis. Alors ne parlez point d'amitié; le nom même en est affligeant, et ferait venir les larmes aux yeux; tout vous surmonte, vous ne savez ce que vous voulez. Vous avez des amitiés et des peines, comme un enfant, dont vous ne sauriez dire de raison, et qui s'évanouissent comme un songe dans le moment que vous en parlez. Ce que vous dites de votre disposition vous paraît toujours un mensonge, parce qu'il cesse d'être vrai dès que vous commencez à le dire. Rien ne subsiste en vous; vous ne pouvez répondre de rien, ni vous promettre rien, ni même vous dépeindre. [OP 1-607].

XII *Sur la Prière.* On est tenté de croire qu'on ne prie plus Dieu dès qu'on cesse de goûter un certain plaisir dans la prière. Pour se détromper, il faudrait considérer que la parfaite prière et l'amour de Dieu sont la même chose. La prière n'est donc pas une douce sensation, ni le charme d'une imagination enflammée, ni la lumière de l'esprit qui découvre facilement en Dieu des vérités sublimes, ni même une certaine consolation dans la vue de Dieu ; toutes ces choses sont des dons extérieurs, sans lesquels l'amour peut subsister d'autant plus purement, qu'étant privé de toutes ces choses, qui ne sont que des dons de Dieu, on s'attachera uniquement et immédiatement à lui-même. Voilà l'amour de pure foi, qui désole la nature, parce qu'il ne lui laisse aucun soutien; elle croit que tout est perdu, et c'est par là même que tout est gagné. Le

pur amour n'est que dans la seule volonté<sup>274</sup> ; ainsi ce n'est point un amour de sentiment, car l'imagination n'y a aucune part ; c'est un amour qui aime sans sentir, comme la pure foi croit sans voir. Il ne faut pas craindre que cet amour soit imaginaire, car rien ne l'est moins que la volonté détachée de toute imagination. Plus les opérations sont purement intellectuelles et spirituelles, plus elles ont, non seulement la réalité, mais encore la perfection que Dieu demande : l'opération en est donc plus parfaite ; en même temps la foi s'y exerce, et l'humilité s'y conserve. [(à Mme de Maintenon) OP 1-610, OS1-44]

C'est par une espèce d'infidélité contre l'attrait de la pure foi, qu'on veut toujours s'assurer qu'on fait bien; c'est vouloir savoir ce qu'on fait, ce qu'on ne saura jamais, et que Dieu veut qu'on ignore; c'est s'amuser dans la voie pour raisonner sur la voie même. La voie la plus sûre et la plus courte est de se renoncer, de s'oublier, de s'abandonner, et de ne plus penser à soi que par fidélité pour Dieu. Toute la religion ne consiste qu'à sortir de soi et de son amour-propre pour tendre à Dieu. (OP 1-611).

Il n'y a point de pénitence plus amère que cet état de pure foi sans soutien sensible ; d'où je conclus que c'est la pénitence la plus effective, la plus crucifiante, et la plus exempte de toute illusion. Étrange tentation ! On cherche impatiemment la consolation sensible par la crainte de n'être pas assez pénitent ! Hé ! que ne prend-on pour pénitence le renoncement à la consolation qu'on est si tenté de chercher ? Enfin il faut se ressouvenir de Jésus-Christ, que son Père abandonna sur la croix; Dieu retira tout sentiment et toute réflexion pour se cacher à Jésus-Christ; ce fut le dernier coup de la main de Dieu qui frappait l'homme de douleur ; voilà ce qui consumma le sacrifice. Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que quand il nous abandonne. [OP 1-612, OS1-47]

Il n'y a point de milieu : il faut rapporter tout à Dieu ou à nous-mêmes. Si nous rapportons tout à nous-mêmes, nous n'avons point d'autre dieu que ce moi dont j'ai tant parlé ; si au contraire nous rapportons tout à Dieu, nous sommes dans l'ordre ; et alors, ne nous regardant plus que comme les autres créatures, sans intérêt propre et par la seule vue d'accomplir la volonté de Dieu, nous entrons dans ce renoncement à nous-mêmes que vous souhaitez de bien comprendre. [XIII *Sur le renoncement à soi-même* (à Mme de Maintenon) OP 1-615, OS1-63]

Ce qui fait qu'aucune créature ne peut nous tirer de nous-mêmes, c'est qu'il n'y en a aucune qui mérite que nous la préférions à nous. Il n'y en a aucune qui ait ni le droit de nous enlever à nous-mêmes,

---

<sup>274</sup> Tradition du siècle depuis Benoît de Canfield, etc.

ni la perfection qui serait nécessaire pour nous attacher à elle sans retour sur nous, ni enfin le pouvoir de rassasier notre cœur dans cet attachement. De là vient que nous n'aimons rien hors de nous que pour le rapporter à nous : nous choisissons, ou selon nos passions grossières et brutales, si nous sommes brutaux et grossiers, ou selon le goût que notre orgueil a de la gloire, si nous avons assez de délicatesse pour ne nous contenter pas de ce qui est brutal et grossier.

Mais Dieu fait deux choses que lui seul peut faire ; l'une de se montrer à nous avec tous ses droits sur sa créature et avec tous les charmes de sa bonté. On sent bien qu'on ne s'est pas fait soi-même, et qu'ainsi on n'est pas fait pour soi, qu'on est fait pour la gloire de celui à qui il a plu de nous faire, qu'il est trop grand pour rien faire que pour lui-même, qu'ainsi toute notre perfection et tout notre bonheur est de nous perdre en lui. Voilà ce qu'aucune créature, quelque éblouissante qu'elle soit, ne peut jamais nous faire sentir pour elle. Bien loin d'y trouver cet infini qui nous remplit et qui nous transporte en Dieu, nous trouvons toujours au contraire, dans la créature, un vide, une impuissance de remplir notre cœur, une imperfection qui nous laisse toujours retomber en nous-mêmes.

La seconde merveille que Dieu fait, est de remuer notre cœur comme il lui plaît, après avoir éclairé notre esprit. Il ne se contente pas de se montrer infiniment aimable; mais il se fait aimer en produisant par sa grâce son amour dans nos cœurs ; ainsi il exécute lui-même en nous ce qu'il nous fait voir que nous lui devons. (OP 1-616).

Votre bonne volonté n'est pas moins un don de miséricorde, que l'être et la vie qui viennent de Dieu. Vivez comme à l'emprunt; tout ce qui est à vous et tout ce qui est vous-même n'est qu'un bien prêté ; servez-vous-en suivant l'intention de celui qui le prête, mais n'en disposez jamais comme d'un bien qui est à vous. C'est cet esprit de désappropriation et de simple usage de soi-même et de notre esprit, pour suivre les mouvements de Dieu, qui est le seul véritable propriétaire de sa créature, en quoi consiste le solide renoncement à nous-mêmes.

Vous me demanderez apparemment quelle doit être en détail la pratique de cette désappropriation et de ce renoncement. Mais je vous répondrai que ce sentiment n'est pas plus tôt dans le fond de sa volonté, que Dieu mène lui-même l'âme comme par la main pour l'exercer dans ce renoncement en toutes les occasions de la journée.

Ce n'est point par des réflexions pénibles, et par une contention continuelle, qu'on se renonce ; c'est seulement en s'abstenant de se rechercher et de vouloir se posséder à sa mode, qu'on se perd en Dieu.

Toutes les fois qu'on aperçoit un mouvement de hauteur, de vaine complaisance, de confiance en soi-même, de désir de suivre son inclination contre la règle, de recherche de son propre goût, d'impatience contre les faiblesses d'autrui ou contre les ennuis de son état, il faut laisser tomber toutes ces choses comme une pierre au fond de l'eau, se recueillir devant Dieu, et attendre à agir quand on sera dans la disposition où le recueillement doit mettre. (OP 1-620).

Chacun porte au fond de son cœur un amas d'ordure, qui ferait mourir de honte si Dieu nous en montrait tout le poison et toute l'horreur ; l'amour-propre serait dans un supplice insupportable. Je ne parle pas ici de ceux qui ont le cœur gangrené par des vices énormes ; je parle des âmes qui paraissent droites et pures. On verrait une folle vanité qui n'ose se découvrir, et qui demeure toute honteuse dans les derniers replis du cœur. [...] Laissons donc faire Dieu, et contentons-nous d'être fidèles à la lumière du moment présent. Elle apporte avec elle tout ce qu'il nous faut pour nous préparer à la lumière du moment qui suit ; et cet enchaînement de grâces, qui entrent, comme les anneaux d'une chaîne, les unes dans les autres, nous prépare insensiblement aux sacrifices éloignés dont nous n'avons pas même la vue. [XIV Sur le détachement de soi-même (à Mme de Maintenon) OP 1-627, OS1-77]

...sans l'amour de Dieu tout est vide, et avec lui tout est rempli : la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure... [OP 1-635].

Les découragements intérieurs nous font aller plus vite que tout le reste, dans la voie de la foi, pourvu qu'ils ne nous arrêtent point, et que la lâcheté involontaire de l'âme ne la livre point à cette tristesse qui s'empare, comme par force, de tout l'intérieur. [XX De la tristesse (à Mme de Maintenon ?) OP 1-648, OS1-87]

Dieu cache son opération, dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, sous une suite insensible d'événements. C'est par là qu'il nous tient dans les obscurités de la foi. Non seulement il fait son ouvrage peu à peu, mais il le fait par des voies qui paraissent les plus simples et les plus convenables pour y réussir, afin que les moyens paraissant propres au succès, la sagesse humaine attribue le succès aux moyens qui sont comme naturels, et qu'ainsi le doigt de Dieu y soit moins marqué, autrement tout ce que Dieu fait serait un perpétuel miracle qui renverserait l'état de foi où Dieu veut que nous vivions. [OP 1-650].

Notre mal est d'être attaché aux créatures, et encore plus à nous-mêmes. Dieu prépare une suite d'événements qui nous détachent peu à peu des créatures, et qui nous arrachent enfin à nous-mêmes. [...] Il ne nous prive des choses que nous aimons que pour nous les faire aimer d'un amour pur, solide et modéré, pour nous en assurer l'éternelle jouissance dans son sein, et pour nous faire cent fois plus

de bien que nous ne saurions nous en désirer à nous-mêmes... [OP 1-651].

Nous sommes-nous faits nous-mêmes ? Sommes-nous à Dieu ou à nous ? Nous a-t-il fait pour nous ou pour lui ? À qui nous devons-nous ? Est-ce pour notre béatitude propre ou pour sa gloire que Dieu nous a créés ? Si c'est pour sa gloire, il faut donc nous conformer à l'ordre essentiel de notre création, il faut vouloir sa gloire plus que notre béatitude, en sorte que nous rapportions toute notre béatitude à sa propre gloire. [XXIII Sur le pur amour (dissertation, à partir de 1697) OP 1-658, OS1-251]

Ce n'est pas que l'homme qui aime sans intérêt n'aime la récompense; il l'aime en tant qu'elle est Dieu même, et non en tant qu'elle est son intérêt propre ; il la veut parce que Dieu veut qu'il la veuille ; c'est l'ordre, et non pas son intérêt qu'il y cherche ; il s'aime, mais il ne s'aime que pour l'amour de Dieu, comme un étranger, et pour aimer ce que Dieu fait. [OP 1-659, OS1-253]

Je suppose que je vais mourir; il ne me reste plus qu'un seul moment à vivre, qui doit être suivi d'une extinction entière et éternelle. Ce moment, à quoi l'emploierai-je ? je conjure mon lecteur de me répondre dans la plus exacte précision. Dans ce dernier instant, me dispenserai-je d'aimer Dieu, faute de pouvoir le regarder comme une récompense ? Renoncerai-je à lui dès qu'il ne sera plus béatifiant pour moi ? Abandonnerai-je la fin essentielle de ma création ? Dieu, en m'excluant de la bienheureuse éternité, qu'il ne me devait pas, a-t-il pu se dépouiller de ce qu'il se doit essentiellement à lui-même ? [OP 1-662, OS1-257]

Platon fait dire à Socrate, dans son *Festiv*<sup>275</sup>, « qu'il y a quelque chose de plus divin dans celui qui aime que dans celui qui est aimé. » Voilà toute la délicatesse de l'amour le plus pur. Celui qui est aimé, et qui veut l'être, est occupé de soi; celui qui aime sans songer à être aimé, à ce que l'amour renferme de plus divin, je veux dire le transport, l'oubli de soi, le désintéressement. « Le beau, dit ce philosophe, ne consiste en aucune des choses particulières, telles que les animaux, la terre ou le ciel[...] mais le beau est lui-même par lui-même, étant toujours uniforme avec soi. Toutes les autres choses belles participent de ce beau, en sorte que si elles naissent ou périssent, elles ne lui ôtent et ne lui ajoutent rien, et qu'il n'en souffre aucune perte; si donc quelqu'un s'élève dans la bonne amitié, il commence à voir le beau, il touche presque au terme<sup>276</sup>. »

Il est aisé de voir que Platon parle d'un amour du beau en lui-même, sans aucun retour d'intérêt. C'est ce beau universel qui enlève le

---

<sup>275</sup> Le Banquet, 180b.

<sup>276</sup> *Le Banquet*, 211a-b

cœur, et qui fait oublier toute beauté particulière. Ce philosophe assure, dans le même dialogue, que l'amour divinise l'homme, qu'il l'inspire, qu'il le transporte. [OP 1-667, OS1-265]

Pourquoi aime-t-on mieux voir les dons de Dieu en soi qu'en autrui, si ce n'est par attachement à soi ? quiconque aime mieux les voir en soi que dans les autres, s'affligera aussi de les voir dans les autres plus parfaits qu'en soi; et voilà la jalousie. Que faut-il donc faire ? Il faut se réjouir de ce que Dieu fait sa volonté en nous, et y règne, non pour notre bonheur, ni pour notre perfection en tant qu'elle est la nôtre, mais pour le bon plaisir de Dieu et pour sa pure gloire.

Remarquez là-dessus deux choses . l'une, que tout ceci n'est point une subtilité creuse, car Dieu, qui veut dépouiller l'âme pour la perfectionner et la poursuivre sans relâche jusqu'au plus pur amour, la fait passer réellement par ces épreuves d'elle-même, et ne la laisse point en repos jusqu'à ce qu'il ait ôté à son amour tout retour et appui en soi. [XXIV L'amour désintéressé... OP 1-671, OS1-274]

Cette vie de lumières et de goûts sensibles, quand on s'y attache jusqu'à s'y borner, est un piège très dangereux.

1. Quiconque n'a d'autre appui quittera l'oraison, et avec l'oraison Dieu même, dès que cette source de plaisir tarira. Vous savez que sainte Thérèse disait qu'un grand nombre d'âmes quittaient l'oraison quand l'oraison commençait à être véritable. [...]

2. De l'attachement aux goûts sensibles naissent toutes les illusions. [XXV Que la voie de la foi nue et de la pure charité est meilleure et plus sûre... OP 1-674-675, OS1-201-202]

La simplicité est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses passions. Elle et différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples ; ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai, ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont, mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser toutes leurs paroles et toutes leurs pensées et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir trop fait ou trop dit. Ces gens-là sont sincères, mais ils ne sont pas simples; ils ne sont point à leur aise avec les autres, et les autres ne sont point à leur aise avec eux; on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel ; on aimerait mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits, qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est de même : il veut des âmes qui ne soient point occupées d'elles, et comme toujours au miroir pour se composer. [OP 1-677].

Dans le troisième degré, elle n'a plus ces retours inquiets sur elle-même; elle commence à regarder Dieu plus souvent qu'elle ne se

regarde, et insensiblement elle tend à s'oublier pour s'occuper de Dieu par un amour sans intérêt propre. Ainsi l'âme, qui ne pensait point autrefois à elle-même, parce qu'elle était toujours entraînée par les objets extérieurs qui excitaient ses passions, et qui dans la suite a passé par une sagesse qui la rappelait sans cesse à elle-même, vient enfin peu à peu à un autre état, où Dieu fait sur elle ce que les objets extérieurs faisaient autrefois, c'est-à-dire qu'il l'entraîne et la désoccupe d'elle-même, en l'occupant de lui.

Plus l'âme est docile et souple pour se laisser entraîner sans résistance ni retardement, plus elle avance dans la simplicité. Ce n'est pas qu'elle devienne aveugle sur ses défauts, et qu'elle ne sente ses infidélités; elle les sent plus que jamais; elle a horreur des moindres fautes; la lumière augmente toujours pour découvrir sa corruption, mais cette connaissance ne lui vient plus par des retours inquiets sur elle-même; c'est par la lumière de Dieu présent qu'elle se voit contraire à la pureté infinie de Dieu. [OP 1-679].

C'est pourquoi il faut moins compter sur une ferveur sensible et sur certaines mesures de sagesse que l'on prend avec soi-même pour sa perfection, que sur une simplicité, une petitesse, un renoncement à tout mouvement propre et une souplesse parfaite pour se laisser aller à toutes les impressions de la grâce. Tout le reste, en établissant des vertus éclatantes, ne ferait que nous inspirer secrètement plus de confiance en nos propres efforts. [XXVII De la confiance en Dieu OP 1-688, OS1-103]

Le défaut qui est en nous la source de tous les autres est l'amour de nous-mêmes, auquel nous rapportons tout au lieu de rapporter tout à Dieu. Quiconque travaille donc à se désoccuper de soi-même, à s'oublier, à se renoncer, suivant le précepte de Jésus-Christ, coupe d'un seul coup la racine à tous ses vices et trouve dans ce simple renoncement à soi-même le germe de toutes les vertus. / Alors on entend et on éprouve au-dedans de soi la vérité profonde de cette parole de l'Écriture : *Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.* [OP 1-689].

XXIX. *De l'humilité.* / Tous les saints sont convaincus que l'humilité sincère est le fondement de toutes les vertus; c'est parce que l'humilité est la fille de la pure charité, l'humilité n'est autre chose que la vérité. Il n'y a que deux vérités au monde, celle du tout de Dieu et du rien de la créature : afin que l'humilité soit véritable, il faut qu'elle nous fasse rendre un hommage continu à Dieu par notre bassesse, demeurer dans notre place, qui est d'aimer et n'être rien. Jésus-Christ dit qu'il faut être doux et humble de cœur. La douceur est fille de l'humilité, comme la colère est fille de l'orgueil. Il n'y a que Jésus-Christ qui nous puisse donner cette véritable humilité du cœur qui vient de lui : elle naît de l'onction de sa grâce



; elle ne consiste point, comme l'on s'imagine, à faire des actes extérieurs d'humilité, quoique cela soit bon, mais à demeurer à sa place. Celui qui s'estime quelque chose n'est pas véritablement humble ; celui qui veut quelque chose pour soi-même ne l'est pas non plus : mais celui qui s'oublie si fort soi-même qu'il ne pense jamais à soi, qui n'a pas un retour sur lui-même, qui au-dedans n'est que bassesse, et blessé de rien, sans affecter la patience au-dehors, qui parle de soi comme il parlerait d'un autre, qui n'affecte point de s'oublier soi-même lorsqu'il en est tout plein, qui se livre pour la charité sans faire attention si c'est humilité ou orgueil d'en user de la sorte, qui est très content de passer pour être sans humilité, enfin celui qui est plein de charité, est véritablement humble. [OP 1-690].

Voudrait-on être traité par un fils ou même par un domestique comme on traite Dieu ? C'est qu'on ne le connaît pas, car si on le connaissait, on l'aimerait. *Dieu est amour* comme dit saint Jean ; celui qui ne l'aime point ne le connaît point, car comment connaître l'amour sans l'aimer ? [OP 1-698].

O néant, tu veux te glorifier, tu n'es qu'à condition de n'être jamais rien à tes propres yeux : tu n'es que pour celui qui te fait être. Il se doit tout à lui-même; tu te dois toute à lui : il ne peut t'en rien relâcher; tout ce qu'il te laisserait à toi-même sortirait des règles inviolables de sa sagesse et de sa bonté ; un seul instant, un seul soupir de ta vie donné à ton intérêt propre blesserait essentiellement la fin du Créateur dans la création. Il n'a besoin de rien, mais il veut tout, parce que tout lui et dû, et que tout n'est pas trop pour lui. Il n'a besoin de rien, tant il est grand, mais cette même grandeur fait qu'il ne peut rien produire hors de lui qui ne soit tout pour lui-même : c'est son bon plaisir qu'il veut dans sa créature. Il a fait pour moi le ciel et la terre, mais il ne peut souffrir que je fasse volontairement et par choix un seul pas pour autre fin que celle d'accomplir sa volonté. Avant qu'il eût produit des créatures, il n'y avait point d'autre volonté que la sienne. Croirons-nous qu'il ait créé des créatures raisonnables pour vouloir autrement que lui ? Non, non, c'est sa raison souveraine qui doit les éclairer et être leur raison. C'est sa volonté, règle de tout bien, qui doit vouloir en nous : toutes ces volontés n'en doivent faire qu'une seule par la sienne ; c'est pourquoi nous lui disons : Que votre règne vienne, que votre volonté se fasse. [OP 1-700].

Pour mieux comprendre tout ceci, il faut se représenter que Dieu, qui nous a faits de rien, nous refait encore pour ainsi dire à chaque instant. De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit pas que nous devions être encore aujourd'hui : nous pourrions cesser d'être, et nous retomberions effectivement dans le néant d'où nous sommes sortis, si la même main toute-puissante qui nous en a tirés ne nous

empêchait d'y être replongés. Nous ne sommes rien par nous-mêmes : nous ne sommes que ce que Dieu nous fait être. C'est donc, ô mon Dieu, ne vous point connaître que de vous regarder hors de nous, comme un être tout-puissant qui donne des lois à toute la nature, et qui a fait tout ce que nous voyons. C'est ne connaître encore qu'une partie de ce que vous êtes ; c'est ignorer ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus touchant pour vos créatures raisonnables. Ce qui m'enlève et qui m'attendrit, c'est que vous êtes le Dieu de mon cœur<sup>277</sup>. Vous y faites tout ce qu'il vous plaît. Quand je suis bon, c'est vous qui me rendez tel ; non seulement vous tournez mon cœur comme il vous plaît, mais encore vous me donnez un cour selon le vôtre. C'est vous qui vous aimez vous-même en moi ; c'est vous qui animez mon âme, comme mon âme anime mon corps ; vous m'êtes plus présent et plus intime que je ne le suis à moi-même. Ce moi, auquel je suis si sensible et que j'ai tant aimé, me doit être étranger en comparaison de vous : c'est vous qui me l'avez donné ; sans vous il ne serait rien. Voilà pourquoi vous voulez que je vous aime plus que lui. [XXXII *De la nécessité de connaître et d'aimer Dieu* OP 1-701, OS1-11]

Ces bonnes œuvres, qui sont vos dons, deviennent mes œuvres, mais elles sont toujours vos dons, et elles cessent d'être bonnes œuvres dès que je les regarde comme miennes et que votre don, qui en fait tout le prix, échappe à ma vue. / Vous êtes donc, et je suis ravi de le pouvoir penser, sans cesse opérant au fond de moi-même : vous y travaillez invisiblement, comme un ouvrier qui travaille aux mines dans les entrailles de la terre. Vous faites tout, et le monde ne vous voit pas ; il ne vous attribue rien : moi-même je m'égarais en vous cherchant par de vains efforts bien loin de moi. Je rassemblais dans mon esprit toutes les merveilles de la nature, pour me former quelque image de votre grandeur ; j'allais vous demander à toutes vos créatures, et je ne songeais pas à vous trouver au fond de mon cœur, où vous ne cessez d'être. [OP 1-703].

Je me vois horrible, et je suis en paix, car je ne veux ni flatter mes vices, ni que mes vices me découragent. Je les vois donc, et je porte, sans me troubler, cet opprobre. Je suis pour vous contre moi, ô mon Dieu. Il n'y a que vous qui ayez pu me diviser ainsi d'avec moi-même. Voilà ce que vous avez fait au-dedans, et vous continuez chaque jour de le faire, pour m'ôter tous les restes de la vie maligne d'Adam, et pour achever la formation de l'homme nouveau. C'est cette seconde création de l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour. Je me laisse, ô mon Dieu, dans vos mains. Tournez, retournez cette boue, donnez-lui une forme, brisez-la ensuite ; elle

---

<sup>277</sup> Psaume 72, 26.

est à vous, elle n'a rien à dire : il me suffit qu'elle serve à tous vos des- seins, et que rien ne résiste à votre bon plaisir, pour lequel je suis fait. Demandez, ordonnez, défendez que voulez-vous que je fasse ? que voulez-vous que je ne fasse pas ? Élevé, abaissé, consolé, souffrant, appliqué à vos œuvres, inutile à tout, je vous adorerai toujours également, en sacrifiant toute volonté propre à la vôtre : il ne me reste qu'à dire en tout comme Marie : *Qu'il me soit fait selon votre parole.* /, Mais pendant que vous faites tout ainsi au-dedans, vous n'agissez pas moins au-dehors. Je découvre partout, jusques dans les moindres atomes, cette grande main qui porte le ciel et la terre, et qui semble se jouer en conduisant tout l'univers. L'unique chose qui m'a embarrassé est de comprendre comment vous laissez tant de maux mêlés avec les biens. Vous ne pouvez faire le mal ; tout ce que vous faites est bon ; d'où vient donc que la face de la terre est couverte de crimes et de misères ? [OP 1-706].

## *II. Fragments spirituels*

...mon cœur ne veille que pour vous dans la multitude des affaires, des devoirs et des pensées mêmes que vous m'obligez d'avoir; je réunis toute mon attention en vous, ô souverain et unique objet. [OP 1-801].

XLII. / Quoi ! il sera dit que les amants insensés de la terre porteront jusqu'à un excès de délicatesse et d'ardeur leurs folles passions, et on ne vous aimerait que faiblement et avec mesure ! Non, non, mon Dieu, il ne faut pas que l'amour profane l'emporte sur l'amour divin. Faites voir ce que vous pouvez sur un cœur qui est tout à vous. [OP 1-804].

## LETTRES DE DIRECTION

*Nous portons dorénavant toute notre attention sur la Correspondance. Les lettres sont bien adaptées au suivi de la vie intérieure et mystique qui est individuelle, intime, et varie suivant les types psychologiques et les tempéraments. Elles couvrent les trois-quarts de notre Florilège.*

*Nous avons regroupé les extraits chronologiquement au sein de chaque série ou de chaque destinataire<sup>278</sup> puisque la vie spirituelle,*

---

<sup>278</sup> L'édition de référence [CF] respecte un ordre strictement chronologique ce qui noie la minorité spirituelle au sein de multiples « lettres d'affaires ». Son organisation rend difficile une lecture méditative. Par contre l'ordre par destinataire avait été choisi en 1848-1852 dans le huitième tome de l'édition [OC] dite de Paris au sein des lettres rassemblées sous le titre de *Lettres Spirituelles* (LSP 1 à 502) (OC 8). Mais l'ensemble était trop large, le spirituel voilant le mystique. Surtout il a été complété en 2007 par I. Noye qui propose des destinataires (en

*lorsqu'elle s'avère mystique, s'exprime très diversement et s'adapte au caractère de chacun*<sup>279</sup>. Toute approche « généraliste » de nature théorique ou même tout regroupement par thèmes s'avère mal adapté, les mailles du filet laisse passer ce qui est mystique et qui ne peut être rangé dans quelque catégorie.

*Signalons que la « Petite Duchesse » de Mortemart, dont l'importance était reconnue par les membres des cercles qui entouraient Fénelon et M<sup>me</sup> Guyon, retrouve une présence « réelle » grâce aux « bonnes feuilles » qui lui étaient destinées.*

#### « Envoi »

*Le volume second des Œuvres spirituelles [OS], publié en 1718, est un condensé admirable des textes spirituels de Fénelon. Voici quelques fragments*<sup>280</sup>, recueillis avant notre lecture complète de [OFV] que sa lecture a provoquée et dont sont extraites la quasi-totalité de cette partie consacrée aux lettres de direction :

[...] il me semble qu'il ne me reste plus ni force ni haleine pour respirer dans la souffrance. La croix me fait horreur, et ma lâcheté m'en fait aussi. Je suis entre ces deux horreurs à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occasion de souffrance. [...] Il y a en moi, ce me semble, un fonds d'intérêt propre, et une [198] légèreté dont je suis content. La moindre chose triste pour moi m'accable. La moindre, qui me flatte un peu, me relève sans mesure. [...] Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire quand il nous fait lire dans notre propre cœur. (OS2-113).

Il faut nous accoutumer à supporter au-dehors la contradiction d'autrui, et au-dedans notre propre faiblesse[...]. Alors nous [200] désespérons de nous-mêmes, et nous n'attendons plus rien que de Dieu[...]. La révolte intérieure, loin d'empêcher le fruit de la correction, est au contraire ce qui nous en fait sentir le pressant besoin. En effet la correction ne peut se faire sentir qu'autant qu'elle coupe dans le vif. Si elle ne coupait que dans le mort, nous ne la

---

particulier la « petite duchesse » de Mortemart, probable successeur de Madame Guyon, apparaît enfin).

<sup>279</sup> C'est la grande variable humaine, celle des tempéraments, abordée par la caractérologie à l'aide de divers classements, depuis la variété propre à un Lavater (1740-1801) jusqu'à la dichotomie propre à des modernes popularisés par un Mounier (1905-1950) et d'autres : introversion vs. extraversion, etc.

<sup>280</sup> À l'aide de fragments non repérés dans [CF].

sentirions pas. Ainsi plus nous la sentons vivement, plus il faut conclure qu'elle nous est nécessaire. (OS2-115).

Désespérez toujours de vos propres efforts[...] Et n'espérez qu'en la grâce, à l'opération simple, unie et paisible de laquelle il faut s'accommoder. [...] Vous n'aurez ni fidélité ni repos que quand vous consentirez pleinement [218] à éprouver toute cette vie tous les sentiments indignés et honteux qui vous occupent. [...] Accoutumez-vous donc à vous voir injuste, jalouse, envieuse, inégale, ombrageuse. La paix est là : vous ne la trouverez jamais ailleurs. (OS2-123).

## *Duc (1656-1712) puis duchesse (-1752) de Chevreuse*

*Voici des extraits de la correspondance avec le Duc de Chevreuse* <sup>281</sup>, *ami très cher de Fénelon et le confident de Madame Guyon dont il fut son secrétaire pendant les “années de Combat”*<sup>282</sup> :

**433. À UN AMI [CHEVREUSE OU BEAUVILLIER]. 3 Août 1697.**

Je ne veux que deux choses qui composent ma doctrine. La première, c'est que la charité est un amour de Dieu par lui-même, indépendamment du motif de la béatitude qu'on trouve en lui. La seconde est que dans la vie des âmes les plus parfaites, c'est la charité qui prévient toutes les autres vertus, qui les anime et qui en commande les actes pour les rapporter à sa fin, en sorte que le juste de cet état exerce alors d'ordinaire l'espérance et toutes les autres vertus avec tout le désintéressement de la charité même qui en commande l'exercice. [...]

---

<sup>281</sup> Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, duc de Chevreuse (1656-1712). Il fut élève des petites écoles de Port-Royal, gendre de Colbert, beau-frère et ami du duc de Beauvillier, conseiller particulier respecté par Louis XIV, et après 1704, ministre d'État : « les ministres des affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine et des Finances avaient ordre de ne lui rien cacher » (Pillorget, R. et S., *France baroque, France classique 1589-1715, I. Récit*, Laffont, 1995, 1162.)

Saint-Simon lui élève le « tombeau » suivant : « J'ai parlé ailleurs [...] de la droiture de son cœur, et avec quelle effective candeur il se persuadait quelquefois des choses absurdes et les voulait persuader aux autres [...], mais toujours avec cette douceur et cette politesse insinuante qui ne l'abandonna jamais, et qui était si sincèrement éloignée de tout ce qui pouvait sentir domination ni même supériorité en aucun genre [...] C'est ce même goût de raisonnements peu naturels qui le livra avec un abandon qui dura autant que sa vie aux prestiges de la Guyon et aux fleurs de M. de Cambrai [...] Sa déférence pour son père le ruina, par l'établissement de toutes ses sœurs du second lit dont il répondit, et les avantages quoique légers auxquels il consentit pour ses frères aussi du second lit, et qui ne pouvaient rien prétendre sans cette bonté. Jamais homme ne posséda son âme en paix comme celui-là. [...] Le désordre de ses affaires, la disgrâce de l'orage du quiétisme qui fut au moment de le renverser, la perte de ses enfants, celle de ce parfait dauphin, nul événement ne put l'émouvoir ni le tirer de ses occupations et de sa situation ordinaire avec un cœur bon et tendre toutefois. Il offrait tout à Dieu, qu'il ne perdait jamais de vue ; et dans cette même vue, il dirigeait sa vie et toute la suite de ses actions. Jusqu'avec ses valets il était doux, modeste, poli ; en liberté dans un intérieur d'amis et de famille intime, il était gai et d'excellente compagnie, sans rien de contraint pour lui ni pour les autres, dont il aimait l'amusement et le plaisir ; mais si particulier par le mépris intime du monde... » (Saint-Simon, éd. Cheruel, tome 10, chap. 12.).

Voir [CF] T. III, n.15 page 155 sur l'origine de ses relations avec Fénelon et avec Mme Guyon.

<sup>282</sup> Madame Guyon, *Correspondance, Tome II*, très nombreuses lettres transitant par Chevreuse.

La perfection est devenue suspecte : il n'en fallait pas moins pour en éloigner les chrétiens lâches et pleins d'eux-mêmes. L'amour désintéressé paraît une source d'illusion et d'impiété abominable. On accoutume les chrétiens, sous prétexte de sûreté et de précaution, à ne chercher Dieu que par le motif de leur béatitude, et par intérêt pour eux-mêmes: on défend aux âmes les plus avancées de servir Dieu par le pur motif, par lequel on avait jusqu'ici souhaité que les pécheurs revinssent de leur égarement, je veux dire la bonté de Dieu infiniment aimable.<sup>283</sup>

*626. AU DUC DE CHEVREUSE. 31 août 1699.*

...Vous avez l'esprit trop occupé de choses extérieures, et plus encore de raisonnements, pour pouvoir agir avec une fréquente présence de Dieu. Je crains toujours beaucoup votre pente excessive à raisonner. Elle est un grand obstacle à ce recueillement et à ce silence où Dieu se communique. Soyons simples, humbles, et sincèrement détachés avec les hommes. Soyons recueillis, calmes, et point raisonneurs avec Dieu. Les gens que vous avez le plus écoutés autrefois<sup>284</sup> sont infiniment secs, raisonneurs, critiques, et opposés à la vraie vie intérieure. Si peu que vous les écoutassiez, vous écouteriez aussi un raisonnement sans fin, et une curiosité dangereuse, qui vous mettrait insensiblement hors de votre grâce, pour vous rejeter dans le fond de votre naturel. Les longues habitudes se réveillent bientôt, et les changements qui se font pour rentrer dans son naturel, étant conformes au fond de l'homme, se font beaucoup moins sentir que les autres. Défiez-vous-en, mon bon [duc], et prenez garde aux commencements qui entraînent tout.

Je vous parle avec une liberté sans mesure, parce que votre lettre m'y engage et que je connais votre bon cœur, et que rien ne peut retenir mon zèle pour vous. Je donnerais ma vie pour votre véritable avancement selon Dieu. Si nous avions pu nous voir, je vous aurais dit bien des choses. Je suis dans une paix sèche et amère, où ma santé augmente avec le travail<sup>285</sup>. Prions les uns pour les autres : demeurons infiniment unis en celui qui est notre centre commun.

---

<sup>283</sup> « Quant au destinataire, c'est Chevreuse d'après Saint-Simon et Beauvillier selon toutes les autres sources » (CF 7, présentation de la L.433). La lettre se répandit dans toute la Cour et parut « une espèce de manifeste » : elle s'ouvre par « Ne soyez pas en peine de moi, Monsieur : l'affaire de mon livre va à Rome [...] Je demande seulement au Pape qu'il ait la bonté de marquer précisément les endroits qu'il condamne... »

<sup>284</sup> Les amis de Port-Royal qui avaient dirigé son éducation et avec lesquels il n'avait rompu, à cause de Mme Guyon, que vers 1693. Le portrait (ou la caricature) qu'en propose Fénelon, vise surtout Pierre Nicole... [O]

<sup>285</sup> « Saisissante indication psychologique. » [O]

Je salue avec zèle et respect la bonne [duchesse] : je serai dévoué et à vous, mon bon [duc], et à elle jusqu'au dernier soupir. ...

627. *AU DUC DE CHEVREUSE* [Après le 14 septembre 1699]<sup>286</sup>.

... La misère espagnole surpasse toute imagination. Les places frontières n'ont ni canons ni affûts ; les brèches d'Ath<sup>287</sup> ne sont pas encore réparées; tous les remparts sous lesquels on avait essayé mal à propos de creuser des souterrains, en soutenant la terre par des étaies, sont enfoncés, et on ne songe pas même qu'il soit question de les relever. Les soldats sont tout nus, et mendient sans cesse; ils n'ont qu'une poignée de ces gueux; la cavalerie entière n'a pas un seul cheval. M. l'Electeur<sup>288</sup> voit toutes ces choses; il s'en console avec ses maîtresses, il passe les jours à la chasse, il joue de la flûte, il achète des tableaux, il s'endette, il ruine son pays, et ne fait aucun bien à celui où il est transplanté ; il ne paraît pas même songer aux ennemis qui peuvent le surprendre. ...

633. *AU DUC DE CHEVREUSE* [vers le 4 novembre 1699].

... Il y a quatre mois que je n'ai eu aucun loisir d'étudier; mais je suis bien aise de me passer d'étude, et de ne tenir à rien, dès que la Providence me secoue. Peut-être que, cet hiver, je pourrai me remettre dans mon cabinet; et alors je n'y entrerais que pour y demeurer un pied en l'air, prêt à en sortir au moindre signal. Il faut faire jeûner l'esprit comme le corps. Je n'ai aucune envie ni d'écrire, ni de parler, ni de faire parler de moi, ni de raisonner, ni de persuader personne. Je vis au jour la journée, assez sèchement et avec diverses sujétions extérieures qui m'importunent, mais je m'amuse dès que je le puis et que j'ai besoin de me délasser. Ceux qui font des almanachs sur moi, et qui me craignent, sont de grandes dupes. Dieu les bénisse ! Je suis si loin d'eux, qu'il faudrait que je fusse fou pour vouloir m'incommoder en les incommodant. Je leur dirais volontiers comme Abraham à Lot: *Toute la terre est devant nous. Si vous allez à l'orient, je m'en irai à l'occident*<sup>289</sup>.

Heureux qui est véritablement délivré ! Il n'y a que le Fils de Dieu qui délivre: mais il ne délivre qu'en rompant tout lien: et comment

---

<sup>286</sup> Ce court extrait n'est pas « spirituel » mais permet de situer les conditions vécues par l'archevêque et par le dauphin (qui sera critiqué).

<sup>287</sup> « En 1667, les armées de Louis XIV conquièrent Ath. Vauban fera construire une fortification nouvelle entre 1668 et 1674. Cette imposante enceinte comprendra non moins de 8 bastions, reliés par des courtines, elles-mêmes protégées par des tenailles et des demi-lunes. » Bertrand, *Histoire de la Ville d'Ath*.

<sup>288</sup> Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, gouverneur des Pays-Bas espagnols. En mai 1699 l'émeute avait grondé à Bruxelles...[O]

<sup>289</sup> Gen. XIII, 9.



les rompt-il? C'est par ce glaive qui sépare l'époux et l'épouse, le père et le fils, le frère et la sœur. Alors le monde n'est plus rien; mais tandis qu'il est encore quelque chose, la liberté n'est qu'en parole, et on est pris comme un oiseau qu'un filet tient par le pied. Il paraît libre, le fil ne se voit point; il s'envole, mais il ne peut voler au-delà de la longueur de son filet, et il est captif. Vous entendez la parabole. Ce que je vous souhaite est meilleur que tout ce que vous pourriez craindre de perdre. Soyez fidèle dans ce que vous connaissez, pour mériter de connaître encore davantage. Défiez-vous de votre esprit, qui vous a souvent trompé. Le mien m'a tant trompé, que je ne dois plus compter sur lui. Soyez simple, et ferme dans votre simplicité.

...

639. Au DUC DE CHEVREUSE. 30 décembre 1699.

... Écoutez un peu moins vos pensées, pour vous mettre en état d'écouter Dieu plus souvent.

J'ose vous promettre, mon bon cher [duc], que, si vous êtes fidèle là-dessus à la lumière intérieure dans chaque occasion, vous serez bientôt soulagé pour tous vos devoirs, plus propre à contenter le prochain, et en même temps beaucoup plus dans la voie de votre vocation. Ce n'est pas le tout que d'aimer les bons livres, il faut être un bon livre vivant. Il faut que votre intérieur soit la réalité de ce que les livres enseignent. Les saints ont eu plus d'embarras et de croix que vous: c'est au milieu de tous ces embarras qu'ils ont conservé et augmenté leur paix, leur simplicité, leur vie de pure foi et d'oraison presque continuelle. N'ayez point, je vous en conjure, de scrupule déplacé. Craignez votre propre esprit qui altère votre voie; mais ne craignez point votre voie qui est simple et droite par elle-même. Je crois sans peine que la multitude des affaires vous dessèche et vous dissipe. Le vrai remède à ce mal est d'accourir [abrégé] chaque affaire, et de ne vous laisser point entraîner par un détail d'occupations où votre esprit agit trop selon sa pente d'exactitude, parce qu'insensiblement, faute de nourriture, votre grâce pour l'intérieur pourrait tarir : *Renovamini spiritu mentis vestrae*<sup>290</sup>. Faites comme les gens sages qui aperçoivent que leur dépense va trop loin; ils retranchent courageusement sur tous les articles de peur de se ruiner. Réservez-vous des temps de nourriture intérieure qui soient des sources de grâces pour les autres temps, et dans les temps mêmes d'affaires extérieures, agissez en paix avec cet esprit de brièveté qui vous fera mourir à vous-même. De plus, il faudrait, mon bon [duc], nourrir l'esprit de simplicité qui vous fait encore aimer et goûter les bons livres. Il faudrait donc en lire, à moins que l'oraison ne prît la place: et même vous pourriez sans peine accorder

---

<sup>290</sup> Eph. IV, 23.

ces deux choses; car vous commenceriez la lecture toutes les fois que vous ne seriez point attiré à l'oraison; et vous feriez céder la lecture à l'oraison, toutes les fois que l'oraison vous donnerait quelque attrait pour elle. Enfin il faudrait un peu d'entretien avec quelqu'un qui eût un vrai fonds de grâce pour l'intérieur. Il ne serait pas nécessaire que ce fût une personne consommée, ni qui eût une supériorité de conduite sur vous. Il suffirait de vous entretenir dans la dernière simplicité avec quelque personne bien éloignée de tout raisonnement et de toute curiosité. Vous lui ouvririez votre cœur pour vous exercer à la simplicité, et pour vous élargir<sup>291</sup>. Cette personne vous consolera, vous nourrirait, vous développerait à vos propres yeux, et vous dirait vos vérités. Par de tels entretiens, on devient moins haut, moins sec, moins rétréci, plus maniable dans la main de Dieu, plus accoutumé à être repris. Une vérité qu'on nous dit nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-mêmes. On est moins humilié du fond des vérités, que flatté de savoir se les dire. Ce qui vient d'autrui blesse toujours un peu, et porte un coup de mort. J'avoue qu'il faut bien prendre garde au choix de la personne avec qui on aura cette communication. La plupart vous gêneraient, vous dessécheraient, et boucheraient votre cœur à la véritable grâce de votre état. Je prie Notre Seigneur qu'il vous éclaire là-dessus. Défiez-vous de votre ancienne prévention en faveur des gens qui sont raisonneurs et rigides. C'est, ce me semble, sans passion que je vous parle ainsi. Je vis bien avec eux, et eux bien avec moi en ce pays : mais le vrai intérieur est bien loin de là. ...

*Nous donnons en note<sup>292</sup> la réponse du Duc, un exemple de droiture et simplicité.*

---

<sup>291</sup> « Encore un mot bien guyonien [...] » [O]

<sup>292</sup> Lettre 640 B. LE DUC DE CHEVREUSE A FÉNELON. A Paris le 11<sup>e</sup> janvier 1700. Votre réponse, mon bon Archevêque, m'a fait un plaisir que je ne puis vous exprimer. Elle m'a découvert à mes propres yeux, elle a porté la lumière dans les endroits que la nature ne voulait point voir. Il me paraît clairement que tout ce que vous me dites est vrai. Il me semble même que depuis que vous me l'avez dit par votre lettre, la même chose m'est presque continuellement redite au-dedans. Je suis averti, et chaque avertissement tout prompt et léger qu'il est, porte sa conviction avec soi. Pour l'exécution, ce n'est pas la même chose. Il y a quelque changement en moi, mais très petit. Je cesse souvent d'écouter ces avertissements intérieurs dont l'impression s'efface dans le moment qu'on y est sourd, et je demeure enveloppé dans la foule de paroles et d'actions ou circonstances superflues. Cependant il me semble que j'ai bon courage, et votre lettre est pour mon coeur une loi inviolable dont il est bien résolu de ne se départir jamais. [...] /, Mais, mon cher Archevêque, ce que vous me proposez d'excellent et dont le choix est bien difficile, c'est le commerce d'une personne avec qui l'on s'ouvre pleinement et sans réserve en toute simplicité. Je n'en vois qu'une qui ait pour cela tout ce qu'il faut, c'est-à-dire qui soit dans la voie, qui ait de la grâce, que je puisse

... Votre lettre, mon bon Duc, m'a fait un plaisir que nul terme ne peut exprimer, et ce plaisir m'a fait voir à quel point je vous aime. Il me semble que vous entrez, du moins par conviction, précisément dans ce que Dieu demande de vous, et faute de quoi votre travail serait inutile. Comme vous y entrez, je n'ai rien à répéter du contenu de ma première lettre. Je prie Dieu que vous y entriez moins par réflexion et par raison propre, que par simplicité, petitesse, docilité, et désappropriation de votre lumière. Si vous y entrez, non en vous rendant ces choses propres et en les possédant, mais en vous laissant posséder tout entier par elles, vous verrez le changement qu'elles feront sur le fond de votre naturel et sur toutes les habitudes. Croyez, et vous recevrez selon la mesure de votre foi. [...]

*Le chapitre le plus difficile à traiter est le choix d'une personne à qui vous puissiez ouvrir votre cœur. Marv[alière]<sup>293</sup> ne vous convient pas: le bon Duc [de Beauvillier] n'est pas en état de vous élargir, étant lui-même trop étroit. Je ne vois que la bonne petite D[uchesse]; elle a ses défauts, mais vous pouvez les lui dire, sans vouloir décider. Les avis qu'on donne ne blessent d'ordinaire qu'à cause qu'on les donne comme certainement vrais. Il ne faut ni juger, ni vouloir être cru. Il faut dire ce qu'on pense, non avec autorité, et comptant qu'une personne aura tort si elle ne se laisse corriger, mais*

---

voir assez souvent sans qu'on le remarque ou s'en étonne, qui soit franche et simple. C'est la Bon[ne] Pet[ite] Duch[esse][de Mortemart]. Mais je vois en elle bien des choses que je n'approuve pas et quoiqu'elles ne soient point essentielles, je ne pourrais lui parler franchement sans les lui dire. Apparemment cela ne lui conviendrait pas. Ces choses sont un peu trop de liberté en beaucoup de choses où une personne aussi avancée n'en devrait pas prendre. Cependant je n'en juge pas, et je n'aurai nulle peine à lier avec elle ce commerce de simplicité si vous le voulez. Je ne vois nulle autre personne qui me convienne pour cela, comme je viens de le dire. Car je doute que Marv[alière] y fût propre, ni même peut-être le B[on] D[uc][de Beauvillier] que je ne vois pas même assez de suite pour ce commerce, et je n'en sais nul autre. Mandez-moi donc votre avis sur cet article, ou plutôt votre volonté que je veux suivre en tout. Voilà, mon très cher Archevêque, ce que j'avais bien envie de répondre à votre dernière lettre. Vous pouvez juger si vous aviez raison de douter que votre franchise et votre ouverture me fit plaisir. J'ai saisi que Dieu me parle par vous. Je sens que ce qu'il vous fait dire porte sa grâce avec soi. Je me sens ouvert et petit avec joie sous votre main, quoique nature en ait d'abord un peu de tristesse et de serrement, mais passager et sans suite. Je me sens enfin une liaison intime du cœur avec vous qui me porte et m'unit à Dieu. Je vous mande tout de suite et sans réflexion ce qui me vient dans le temps que j'écris, et je ne le relis point [fin de lettre très guyonienne [O]]. Adieu, mon très bon, aimons-nous. Demeurez unis en notre Dieu sans entre-deux et pour toujours.

<sup>293</sup> v. CF 3, L.240, n.2 sur cet homme de confiance de Beauvillier et de Madame Guyon.

*simplement pour décharger son cœur, pour n'user point d'une réserve contraire à la simplicité, pour ne manquer pas à une personne qu'on aime, mais sans préférer nos lumières aux siennes, comptant qu'on peut facilement se tromper et se scandaliser mal à propos; enfin étant aussi content de n'être pas cru, si on dit mal, que d'être cru si on dit bien. Quand on donne des avis avec ces dispositions, on les donne doucement, et on les fait aimer. S'ils sont vrais, ils entrent dans le cœur de la personne qui en a besoin, et y portent la grâce avec eux; s'ils ne sont pas vrais, on se désabuse avec plaisir soi-même, et on reconnaît qu'on avait pris, en tout ou en partie, certaines choses extérieures autrement qu'elles ne doivent être prises. La bonne [petite duchesse] est vive, brusque et libre; mais elle est bonne, droite, simple, et ferme contre elle-même, dans l'étendue de ce qu'elle connaît. Je vois même qu'elle s'est beaucoup modérée depuis deux ans ; elle n'est point parfaite, mais personne ne l'est. Attendez-vous que Dieu vous envoie un ange? À tout prendre, elle est, si je ne me trompe, sans comparaison, ce que vous pouvez trouver de meilleur<sup>294</sup>. Elle a de la lumière; elle vous aime; vous l'aimez; vous vous connaissez; vous pouvez vous voir<sup>295</sup>; vous lui ferez du bien, et j'espère qu'elle vous le rendra même avec usure. Ne vous rebutez point de ses défauts : les apôtres en avaient. Saint Paul ne voulait pas qu'on méprisât son extérieur, *praesentia corporis infirma*, quoique cet extérieur n'eût point de proportion avec la gravité de ses lettres. Il faut toujours quelque contrepoids pour rabaisser la personne, et quelque voile pour exercer la foi des spectateurs. Si la bonne [petite duchesse] vous parle trop librement, et si ses avis ne vous conviennent pas, vous pouvez le lui dire simplement : elle s'arrêtera d'abord. Si les avis que vous lui donnerez la blessent, elle vous en avertira de même. Vous ne déciderez rien de par ni d'autre, et chacun pourra, d'un moment à l'autre, borner les ouvertures de cœur. ...*

**856. AU DUC DE CHEVREUSE. À C[ambrai] 7 septembre 1702.**

... Vous n'êtes point lent, et on a tort de le croire; au contraire, vous avez l'action et la parole prompte. Mais vous mêlez en chaque chose trop de pensées ou étrangères ou non nécessaires au fait précis. Vous joignez à trop de pensées trop de paroles. Vous craignez trop de n'être pas assez clair et d'omettre quelque tour de persuasion. Les précautions ne finissent point. D'ailleurs, la curiosité de l'esprit, passion ancienne et dominante, qui a jeté secrètement de profondes

---

<sup>294</sup> En faveur de la duchesse de Mortemart, la B.P.D. ; voir *infra*, L.912A.

<sup>295</sup> « On ne pouvait en effet trouver étranges ces rencontres de Chevreuse avec sa belle-sœur. » [O]

racines dans votre cœur<sup>296</sup>, vous prend plus de temps que vous ne croyez. Si je pouvais feuilleter vos livres et papiers, je trouverais peut-être bien des coups de crayon, des oreilles, des notes, etc. qui montreraient combien vous lisez à la dérobée. De plus, votre curiosité n'agit pas seulement dans la lecture. Elle prend sur vous, dans les méditations philosophiques<sup>297</sup>, dans les conversations raisonnées, avec les gens d'esprit et presque dans tout le cours de la vie. D'ailleurs, vous traitez dogmatiquement les affaires comme les questions de théologie. *Requiescite pusillum*, disait Jésus-Christ aux apôtres. *Vacate et videte quoniam ego sum Deus*.<sup>298</sup> Cette cessation de l'âme est le plus grand sacrifice. C'est le vrai sabbat. Amusez si vous voulez vos sens et votre imagination à quelque chose qui ne soit pas un piège à l'esprit curieux. Mais suspendez tout ce qui empêche la nourriture et le silence du fond, qui doit laisser faire Dieu. O mon bon cher Duc, je vous aime du vrai amour.

*912A. LE DUC DE CHEVREUSE A FÉNELON. À Dampierre, ce 16<sup>e</sup> mai 1703.*

... Je suis plus content que jamais de la B.P.D.<sup>299</sup>. J'y trouve le même esprit de conduite qu'elle a reçu de vous, avec une simplicité et une lumière merveilleuse. Rien de ce qui devrait la toucher ou peiner ne semble aller à son fond. ...

*1128. Au DUC DE CHEVREUSE. À C[ambrai], 24 février 1707.*

... Je pense souvent à vous avec attendrissement de cœur. J'augmente, ce me semble, en zèle pour Mad. la D. de Chevreuse. Je l'ai trouvée à Chaulnes plus dégagée qu'autrefois. Elle est bonne. Elle sera, comme je l'espère, encore meilleure. Mettez paisiblement l'ordre que vous pourrez à vos affaires, et songez à vous débarrasser. Toute affaire, quelque soin et quelque habileté qu'on y emploie, n'est point bien faite quand on ne la finit point. Il faut couper court pour aller à une fin, et sacrifier beaucoup pour gagner du temps sur une vie si courte. O que je souhaite que vous puissiez respirer après tant de travaux ! En attendant, il faut trouver Dieu en soi malgré tout

---

<sup>296</sup> « Fénelon dénonce souvent les « racines » jansénistes de la formation de Chevreuse. ... » [O]

<sup>297</sup> « Ce n'est pas un hasard si Fénelon reprend ici un titre du P. Malebranche. » [O]

<sup>298</sup> Matth. VI, 31 puis Ps. XLV, 11.

<sup>299</sup> Témoignage qui suggère que la B[onne] P[etite] D[uchesse] de Mortemart devenue confidente en relation étroite avec Madame Guyon à la suite de Fénelon lorsqu'il fallait protéger l'archevêque juste avant l'enfermement « définitif » à la Bastille, pourrait avoir succédé dans la lignée puisqu'elle vécut jusqu'au milieu du siècle suivant.

ce qui nous environne pour nous l'ôter. C'est peu de le voir par l'esprit comme un objet. Il faut l'avoir au-dedans pour principe. Tandis qu'il n'est qu'objet, il est comme hors de nous. Quand il est principe, on le porte au-dedans de soi, et peu à peu il prend toute la place du moi. Le moi, c'est l'amour-propre. L'amour de D[ieu] est Dieu même en nous. Nous ne trouvons plus que D[ieu] seul en nous, quand l'amour de D[ieu] y a pris la place avec toutes les fonctions que l'amour-propre y usurpait. Bon soir, mon bon Duc, ne vous écoutez point, et D[ieu] parlera sans cesse. Sa raison sera mise sur les ruines de la vôtre. Quel profit dans cet échange!

1144 Au DUC DE CHEVREUSE. À C[ambrai] 17 mai 1707.

J'ai attendu, mon bon Duc, tout le plus longtemps que j'ai pu, le passage de M. le vidame. Mais il ne vient point, et je ne puis plus retarder mon départ pour mes visites. Notre P.A. [Langeron] vous dira bien plus que je ne saurais vous écrire. Il vous parlera de tout ce qui regarde la métaphysique et la théologie. Pour la vie intérieure je ne saurais vous recommander que deux points. L'un est d'accourcir tant que vous pourrez toutes vos actions et vos discours au-dehors. L'autre, de jeûner de raisonnement. Quand vous cesserez de raisonner, vous mourrez à vous-même, car la raison est toute votre vie. Or que voulez-vous de plus sûr et de plus parfait que la mort à vous-même? Rien n'est plus opposé à l'illusion de l'amour-propre, que ce qui met la cognée à la racine de l'arbre, et qui fait mourir cet amour. Plus vous raisonnerez, plus vous donnerez d'aliment à cette vie philosophique. Abandonnez-vous donc à la simplicité et à la folie de la croix. Le premier chapitre de la première Ep[ître] aux Cor[inthiens] est fait pour vous. Tâchez de donner une forme à vos affaires, pour vous mettre en repos. Il faut tâcher de calmer la bonne duchesse quand elle s'empresse d'en voir la fin. Mais il faut supporter en paix son impatience et vous en servir comme d'un aiguillon pour vous presser de finir. On gagne en perdant, quand on perd pour abrégé. *Sed ut sapientes redimentes tempus*<sup>300</sup>. Si vous venez l'automne à Chaulnes, faites-le-moi savoir de bonne heure, et mandez-moi, avec simplicité, si je pourrai vous aller voir. Dieu sait la joie que j'en aurai ! Aimez toujours, mon bon Duc, celui qui vous est dévoué *ad convivendum et commoriendum*<sup>301</sup>.

---

<sup>300</sup> Ephes. V, 16 : « ... Et rachetez le temps, (parce que les jours sont mauvais) » (Amelote).

<sup>301</sup> II Cor. VII, 3 : « ...ni la vie, ni la mort (ne vous sépareraient jamais de mon cœur). » (Amelote).

1266. *Au DUC DE CHEVREUSE. À C[ambrai] 3 décembre 1708.*<sup>302</sup>.

... M. le Duc de Bourgogne n'a point eu, dit-on, pendant la campagne assez d'autorité ni d'expérience pour pouvoir redresser M. de Vendosme. On est même très mécontent de notre jeune prince, parce que, indépendamment des partis pris pour la guerre, à l'égard desquels les fautes énormes ne tombent point sur lui, on prétend qu'il n'a point assez d'application pour aller visiter les postes, pour s'instruire des détails importants, pour consulter en particulier les meilleurs officiers, et pour connaître le mérite de chacun d'eux. Il a passé, dit-on, de grands temps dans des jeux d'enfants avec M. son frère...

... M. de Chamillart, qui me représentait très fortement l'impuissance de soutenir la guerre, disait d'un autre côté qu'on ne pouvait point chercher la paix avec de honteuses conditions. Pour moi je fus tenté de lui dire: ou faites mieux la guerre, ou ne la faites plus. Si vous continuez à la faire ainsi, les conditions de paix seront encore plus honteuses dans un an qu'aujourd'hui. Vous ne pouvez que perdre à attendre.

Si le Roi venait en personne sur la frontière, il serait cent fois plus embarrassé que M. le Duc de Bourgogne. Il verrait qu'on manque de tout, et dans les places en cas de siège, et dans les troupes faute d'argent. Il verrait le découragement de l'armée, le dégoût des officiers, le relâchement de la discipline, le mépris du gouvernement, l'ascendant des ennemis, le soulèvement secret des peuples, et l'irrésolution des généraux, dès qu'il s'agit de hasarder quelque grand coup. Je ne saurais les blâmer de ce qu'ils hésitent dans ces circonstances. Il n'y a aucune principale tête qui réunisse le total des affaires, ni qui ose rien prendre sur soi. En un mot un grand joueur qui perd parce qu'il joue trop mal, ne doit plus jouer. Le branle donné du temps de M. de Louvois est perdu. L'argent et la vigueur du commandement nous manquent. Il n'y a personne qui soit à portée de rétablir ces deux points essentiels. ...

*LSP 148. \*Au DUC DE CHEVREUSE (?)*

Pour N....<sup>303</sup>, ce n'est que faiblesse et dissipation. La guerre l'avait trop dissipé; d'autres tentations l'ont trouvé affaibli par celle-là: mais j'espère que l'expérience de sa faiblesse se tournera à profit. Ayez une patience sans bornes avec lui. Parlez-lui quand Dieu vous donne des paroles, et n'en mêlez jamais aucune des vôtres. Ne le

---

<sup>302</sup> Lettre qui souligne les difficultés rencontrées par le dauphin puis les épreuves vécues par l'ancien précepteur devenu dignitaire d'Église pendant les misères de la guerre. En petit corps.

<sup>303</sup> Le vidame d'Amiens, fils du duc de Chevreuse.

pressez jamais par activité et par sagesse humaine; ne patientez jamais par politique et par méthode. Quand vous lui direz les paroles de Dieu, elles seront pleines d'autorité, et vous serez écouté. On peut parler avec force, et attendre avec patience tout ensemble : sa faiblesse même augmentera votre autorité. Elle doit lui faire sentir combien il a besoin de se défier de lui, et d'être docile. Soyez ferme sur les points essentiels, desquels tous les autres dépendent.

Je l'aime toujours tendrement, et j'espère que Dieu ne lui aura montré le bord du précipice, que pour le guérir de sa dissipation, de son goût pour le monde, et de sa confiance en lui-même ; mais il tomberait enfin bien bas, s'il refusait d'être simple, docile et petit, parmi tant d'expériences de sa fragilité et de sa misère. Quand nous ne nous humiliions pas au milieu même de l'humiliation que Dieu nous donne tout exprès pour nous réduire à la petitesse et à la souplesse, nous le forçons malgré lui à frapper des coups encore plus grands, et à nous faire éprouver de plus humiliantes faiblesses. Au contraire, notre petitesse et notre docilité dans la misère apaisent le cœur de Dieu. On peut lui dire avec confiance : vous ne mépriserez point un cœur abattu et écrasé. Dieu s'attendrit, et ne résiste point à cette souplesse des petits.

Parlez donc suivant qu'il vous sera donné une bouche et une sagesse. Tenez l'enfant par la lisière ; ne le laissez pas tomber. Ménagez votre santé, sur laquelle on me met en quelque inquiétude ; reposez-vous et soulagez-vous en tout ce que vous le pourrez. Plus vous prendrez les croix journalières comme le pain quotidien, avec paix et simplicité, moins elles détruiront votre santé faible et délicate ; mais les prévoyances et les réflexions vous tueraient bientôt. Voulez-vous mener tout comme Dieu, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et douceurs ? n'y mêlez rien d'humain, et surtout nulle volonté intéressée pour la réputation de votre famille.

*1611. À LA DUCHESSE DE CHEVREUSE. [Après le 20 novembre 1712].*

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne; mais je crois que nous devons entrer, malgré toute notre amertume, dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous regrettons, et nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire, sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instruments, et il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette épreuve, est de vous apprendre, par une expérience sensible, que vous n'étiez point



encore détachée, comme vous vous flattiez de l'être. On ne se connaît que dans l'occasion, et l'occasion n'est donnée par la Providence, que pour nous détromper de notre détachement superficiel. Dieu permit l'horrible chute de saint Pierre, pour le désabuser d'une certaine ferveur sensible, et d'un courage très fragile auquel il se confiait vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande et douloureuse qu'elle soit, elle ne vous détromperait point de votre détachement : au contraire, plus la croix est accablante en soi, plus vous vous sauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée ; ce serait un prodigieux accroissement de confiance, et par conséquent une très dangereuse illusion. La croix n'opère la petitesse et le sentiment de notre misère, qu'autant que l'intérieur nous paraît vide et obscurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir sa pauvreté au-dedans et la supporter ; alors la pauvreté se tourne en trésor, et on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins, il prie pour nous. Il vous dit encore, d'une voix secrète, ce qu'il vous disait si souvent pendant qu'il vivait au milieu de nous: «Ne vivez que de foi ; ne comptez point sur la régularité de vos œuvres ni sur la symétrie de vos vertus ; portez en paix la vue de vos imperfections; abandonnez-vous à la Providence; ne vous écoutez point vous-même, n'écoutez que l'esprit de grâce.» Voilà ce qu'il disait; voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu, vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai soulagement de cœur d'être très souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous soutienne. C'est un courage qui n'a rien de haut, et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion : on est riche de sa pauvreté. Si on fait quelque faute contre son intention, on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépouille de notre propre cœur. On se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi, et n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu à peu recueillement, silence, dépendance de la grâce pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état, on ne possède plus rien de tout ce qu'on voit, et on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyait avoir perdu.

1647. À LA DUCHESSE DE CHEVREUSE. À C[ambray], 20 février 1713.

Je choisis un petit papier, Madame, tout exprès pour m'ôter la tentation d'écrire une trop longue lettre. Il est bien juste de ne vous fatiguer point, pendant que vous souffrez une si longue infirmité. Je me borne à vous supplier instamment d'éviter toute application aux affaires, vous ne parviendrez point à les régler, et elles nuiront très dangereusement au rétablissement de votre santé. Au nom de Dieu, laissez la décision de tout le détail à M. du Cornet, homme habile, dit-on, et très zélé. Renfermez-vous dans les soins nécessaires pour conduire votre maison et pour ne laisser jamais altérer l'union entre les deux branches. Il suffit que M. du Cornet vous rende compte en gros des décisions faites, et des plans formés, autrement votre santé ne se rétablira point, et votre maison perdra infiniment, si elle a le malheur de vous perdre. Pour l'intérieur tout consiste à porter paisiblement vos croix. Le détachement du monde et l'amour de Dieu les adoucissent, mais cet amour, où le puise-t-on ? Dans une oraison simple, paisible, et plus du cœur que de la tête, qui nourrisse, et qui n'épuise point. Supportez vos défauts, tournez-les en source de vraie humilité. Ne vous en impatientez point contre vous-même. Corrigez-vous doucement et sans chagrin. Tournez-vous souvent du côté de Dieu avec familiarité et confiance pour trouver en lui tout ce qui vous manque en vous. Ne comptez ni sur vos goûts ni sur vos sentiments, souvent ce n'est que naturel, et imagination, mais attachez-vous à une bonne et droite volonté, quoique nue et sèche, elle sera d'un grand prix devant Dieu, si elle porte les fruits que Dieu demande. Mais je parle trop, pardon, Madame. Rien n'égale le zèle et le respect avec lequel je vous suis dévoué à jamais. ...

1675. À LA DUCHESSE DE CHEVREUSE. À C[ambray], 3 [mai] 1713.

Je ne puis, Madame, laisser partir M. Dupuy<sup>304</sup> sans vous dire combien je suis souvent occupé de vos peines, et en crainte pour votre santé. Je connais la bonté de votre cœur et la vivacité de vos sentiments. L'embarras de vos affaires ouvre souvent toutes vos plaies. Il n'y a que Dieu seul qui puisse vous calmer. Il veut néanmoins donner la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Il faut donc que tous nos soins et tous nos désirs ne troublent point cette paix intérieure, qui est le don de Dieu. Travaillons, prions, mais possédons nos âmes en patience, et laissons-nous posséder par l'esprit de paix. Encore un peu et tout ce

---

<sup>304</sup> Le fidèle Isaac du Puy, « fort honnête, fort droit, fort sûr... » selon Saint-Simon, renseignait encore le marquis de Fénelon en 1737.

qui nous reste ici-bas autour de nous va s'évanouir. Nous suivrons bientôt ce que nous regrettons. Il ne s'agit que d'en imiter les vertus. Usez de ce monde comme n'en usant pas ; ce n'est qu'une figure qui passe dans le moment où l'on croit en jouir. Elle impose. Elle éblouit dans le pays où vous êtes ; mais elle n'a rien de durable ni de réel. C'est un fantôme. Heureux qui ne s'y attache point. Je souhaite fort que vous ayez établi un ordre dans vos affaires, afin qu'elles aillent un train réglé par la décision d'un bon conseil, sans vous accabler d'un détail continu. C'est le moyen de vous conserver pour votre maison qui a un besoin infini de votre secours. Jamais personne ne vous sera dévoué, Madame, avec plus de zèle, d'attachement et de respect que. FR. AR. Duc DE CAMBRAY.

*Charlotte de Saint-Cyprien (~1670-1747)*

*Jeune intellectuelle convertie au point de rentrer chez les carmélites, elle bénéficiera de l'exigeante direction par Fénelon : ce dernier encourage puis – plusieurs années passent – coupe court à tout attachement. Voici ce qu'Orcibal nous apprend sur son milieu et sur elle-même :*

« Bien que le marquis de Dangeau et son frère l'abbé fussent depuis longtemps convertis, leur famille opposa, lors de la Révocation de l'Edit de Nantes, une résistance opiniâtre. Ce fut en particulier le cas de leur soeur Catherine de Courcillon et de Jean Guichard, marquis du Péray, dont elle était la quatrième femme. Ils furent accusés de favoriser les évasions et leur fille Charlotte mise aux Nouvelles Catholiques le 5 mars 1686. Fénelon était alors dans l'Ouest, mais, à la demande des Dangeau, Bossuet entreprit cette conversion difficile et, en lui montrant certaines contradictions dans le *Bouclier de la Foi* de Du Moulin, obtint le 1<sup>er</sup> juin 1686 l'abjuration de la jeune intellectuelle. Celle-ci aida alors pendant quelques mois les officières des Nouvelles Catholiques. Elle entra ensuite au Premier Couvent où Fénelon qui « avait examiné » avec elle « ses doutes sur son ancienne religion » (cf. sa lettre inédite du 15 décembre 1713, à la soeur de la carmélite) prêcha le 23 novembre 1687 lors de sa prise d'habit. [...] En janvier 1689 Mme de Péray « attendait W. sa mère pour faire sa profession » qui eut lieu le 13 mai 1689 et fut rehaussée par un sermon de Bossuet. Soeur Charlotte de Saint-Cyprien ne cessa jamais de correspondre avec l'archevêque de Cambrai dont, vingt ans après sa mort, elle faisait l'éloge au marquis de Fénelon. Passée en 1717 à Pont-Audemer pour des motifs inconnus, elle y mourut en 1747. »<sup>305</sup>

---

<sup>305</sup> L.37 [CF 3] note 1.

*Nous disposons de lettres couvrant l'entrée dans la vie religieuse et dans l'intériorité mystique de 1689 à 1696 puis à la maturité de 1711 à 1714. Un condensé en italiques précède les douze lettres qui nous sont parvenues<sup>306</sup>.*

*Choix de citations extrait de la série complète des lettres*

Janvier 1689 : Charlotte craint son engagement et s'embarrasse de ses défauts : « *Si vous abandonnez sans réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille; mais, avant que de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre orgueil. [...] Courage ! aimez, souffrez, soyez souple et constante dans la main de Dieu.* »

Au mois de mai elle fait profession dans une cérémonie « rehaussée par un sermon de Bossuet ».

Août 1695 : Charlotte est encore une intellectuelle, mais « *vous n'avez point d'expérience; vous n'avez que de la lecture, avec un esprit accoutumé au raisonnement dès votre enfance. On pourrait même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant désirer que vous marchiez toujours dans la voie de la plus obscure foi et de la plus simple obéissance.* » « *Plus on a de talents et plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé et mis en poudre, pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu.* »

Novembre : « *N'obéissez point à un homme, parce qu'il raisonne plus fortement ou parle d'une manière plus touchante qu'un autre, mais parce qu'il est l'homme de Providence pour vous [...] Le directeur ne nous sert guère à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui. O ma chère sœur, que je voudrais vous appauvrir du côté de l'esprit !* »

Décembre : « *Je voudrais vous voir pauvre d'esprit, et ne vous reposant plus que dans le commerce des simples et des petits. Les talents sont de Dieu, et ils sont bons quand on en use sans y tenir ; mais quand on les cherche, quand on les préfère à la simplicité, quand on dédaigne tout ce qui en est dépourvu, quand on veut toujours le plus sublime dans les dons de Dieu, on n'est point encore dans le goût de pure grâce. Au nom de Dieu, laissez là votre esprit, votre science, votre goût, votre discernement.* »

Décembre toujours, où Fénelon enfonce le clou : « *J'ai un désir infini que vous soyez simple, et que vous n'ayez plus d'esprit. Je*

---

<sup>306</sup> LSP 26 début janvier 1689 (CF 18-90), LSP 13 à 22 = LL.354, 339, 342, 363S, 329S, 380S, 344S, 1437, 1776, 1514. Soit un total de 11 lettres auxquelles s'ajoute une 12<sup>e</sup> (376S). Leur mise en ordre – nous suivons Orcibal – donne la séquence LSP 26, 17, 14, 15, 19, 13, 16, 376S, 18, 20, 22, 21, données *infra*.

*voudrais que Dieu flétrît vos talents, comme la petite vérole efface la beauté des jeunes personnes. Quand vous n'aurez plus aucune parure spirituelle, vous commencerez à goûter ce qui est petit, grossier et disgracié selon la nature, mais droit selon la pure grâce : vous ne déciderez plus, vous ne mépriserez plus rien; vous ne serez plus amusée par vos idées de perfection. »*

Mars 1696, la plus longue lettre, petit traité intérieur : *« L'âme qui contemple de la manière la plus sublime doit être la plus détachée de sa contemplation, et la plus prompte à rentrer dans la méditation » « il n'est pas nécessaire d'avoir toujours une vue actuelle du Fils de Dieu ni une union aperçue avec lui. Il suffit de suivre l'attrait de la grâce, pourvu que l'âme ne perde point un certain attachement à Jésus-Christ dans son fond le plus intime, qui est essentiel à sa vie intérieure. » « L'acte d'adoration de l'Être spirituel, infini et incompréhensible, qui ne peut être ni vu, ni senti, ni goûté, ni imaginé, etc., est l'exercice tout ensemble du pur amour et de la pure foi. Persévérez dans cet acte sans scrupule : y persévérer, c'est le renouveler sans cesse d'une manière simple et paisible. Ne le quittez point pour d'autres choses, que vous chercheriez peut-être avec inquiétude et empressement, contre l'attrait de votre grâce. » « L'activité que les mystiques blâment n'est pas l'action réelle et la coopération de l'âme à la grâce; c'est seulement une crainte inquiète, ou une ferveur empressée qui recherche les dons de Dieu pour sa propre consolation. / L'état passif, au contraire, est un état simple, paisible, désintéressé, où l'âme coopère à la grâce d'une manière d'autant plus libre, plus pure, plus forte et plus efficace, qu'elle est plus exempte des inquiétudes et des empressements de l'intérêt propre. / La propriété que les mystiques condamnent avec tant de rigueur, et qu'ils appellent souvent impureté, n'est qu'une recherche de sa propre consolation et de son propre intérêt dans la jouissance des dons de Dieu, au préjudice de la jalousie du pur amour, qui veut tout pour Dieu, et rien pour la créature. » « Ce qu'on appelle d'ordinaire un désir est une inquiétude et un élanement de l'âme pour tendre vers quelque objet qu'elle n'a pas; en ce sens, l'amour paisible ne peut être un désir : mais on entend par ce désir la pente habituelle du cœur, et son rapport intime à Dieu, l'amour est un désir; et en effet, quiconque aime Dieu, veut tout ce que Dieu veut. » « Ce n'est pas leur force [des désirs] qui m'est suspecte; ce que je crains, c'est l'âpreté, c'est l'inquiétude qui fait cesser le recueillement. Je demande donc que, sans combattre le désir, on n'y tienne point, et qu'on ne veuille pas même en juger. » Et conclus : *« Voilà les principales choses de la doctrine de la vie intérieure, que je ne puis vous expliquer ici qu'en abrégé et à la hâte, mais qui sont capitales pour vous préserver de l'illusion. »**

Août : « Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort; mais elle ne va qu'à retrancher tout artifice et toute affectation : elle ne va pas encore jusqu'à retrancher les goûts spirituels, et certains petits retours subtils sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter à rien, et de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné » « Je le prie d'être toutes choses en vous, et de vous préserver de toute illusion; ce qui arrivera si vous allez, comme dit le bienheureux Jean de la Croix, toujours par le non-savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même : n'en cherchez point d'autres. »

Décembre : « En vérité on ne peut être à vous plus que j'y suis en N. S. Il me semble que cela augmente tous les jours. »

Décembre encore ? : « Il faut s'oublier, pour retrancher les attentions de l'amour-propre, et non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. »

Quinze ans passent des débuts à la maturité. Charlotte est devenue une confidente :

Janvier 1711 : « Je n'ai point, ma très honorée sœur, la force que vous m'attribuez. J'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite avec un abattement qui montre un cœur très faible. [...] Je vous raconte tout ceci pour ne vous représenter point ma tristesse, sans vous faire part de cette joie de la foi dont parle S. Augustin, et que Dieu m'a fait sentir en cette occasion. »

Décembre de la même année à « ma très honorée sœur » : « A l'égard de vos lectures, je ne saurais les regretter, pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. » « Quand Dieu nourrit au-dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. » « Pleurez, sans vous contraindre, les choses que vous dites que Dieu vous ordonne de sentir, mais j'aime bien ce que vous appelez votre stupidité. Elle vaut cent fois mieux que la délicatesse et la vivacité de sentiments sublimes, qui vous donneraient un soutien flatteur. » « je serai jusqu'à la mort intimement uni à vous avec zèle »

Mars 1714 : « Les dépouillements les plus rigoureux sont adoucis, dès que Dieu détache le cœur des choses dont il dépouille. Les incisions ne sont nullement douloureuses dans le mort; elles ne le sont que dans le vif. Quiconque mourrait en tout, porterait en paix toutes les croix. Mais nous sommes faibles, et nous tenons encore à de vaines consolations. Les soutiens de l'esprit sont plus subtils que les appuis mondains ; on y renonce plus tard et avec plus de peine. Si on se détachait des consolations les plus spirituelles dès que Dieu

*en prive, on mettrait sa consolation, comme dit l'Imitation de Jésus-Christ, à être sans consolation dans sa peine. Je serais ravi d'apprendre l'entière guérison de vos yeux; mais il ne faut pas plus tenir à ses yeux, qu'aux choses les plus extérieures. Je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie intimement uni à vous.*

»

*Reprise de la série complète des lettres :*

*LSP 26. À LA SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN (?)  
[début janvier 1689]*

Il me tarde de savoir de vous comment vous vous trouvez dans votre retraite, en approchant du jour que vous craignez tant, et qui est si peu à craindre. Vous verrez que les fantômes qui épouvantent de loin ne sont rien de près. Quand sainte Thérèse fit son engagement, elle dit qu'il lui prit un tremblement comme des convulsions, et qu'elle crut que tous les os de son corps étaient déboîtés<sup>307</sup>. « Apprenez, dit-elle, par mon exemple, à ne rien craindre quand vous vous donnez à Dieu. » En effet, cette première horreur fut suivie d'une paix et d'une sainteté qui ont été la merveille de ces derniers temps.

J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit, et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnaie. Il n'a pas besoin de vos veilles au-delà de vos forces ; mais il demande un esprit simple, docile et recueilli, un cœur souple à toutes les volontés divines, grand pour ne mettre aucunes bornes à son sacrifice, prêt à tout faire et à tout souffrir, détaché sans réserve du monde et de soi-même. Voilà la vraie et pure immolation de l'homme tout entier, car tout le reste n'est pas l'homme ; ce n'est que le dehors et l'écorce grossière.

Humiliez-vous avec les Mages devant Jésus enfant<sup>308</sup>. En donnant votre volonté, qui n'est pas à vous, et que vous livriez au mensonge si vous la refusiez à Dieu, vous ferez un don plus précieux qu'en donnant l'or et les parfums de l'Orient. Donnez donc, mais donnez sans partage et sans jamais reprendre. O qu'on reçoit en donnant ainsi, et qu'on perd quand on veut garder quelque chose ! Le vrai fidèle n'a plus rien : il n'est plus lui-même à lui-même.

Vous ne devez point vous embarrasser de vos défauts, pourvu que vous ne les aimiez pas, et qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain désir secret d'épargner. Il n'y a que ces réserves qui

---

<sup>307</sup> « Il me semblait que tous mes os se détachaient les uns des autres » (*Vie écrite par elle-même*, début du chap. IV, trad. Grégoire de Saint-Joseph).

<sup>308</sup> Matth. II, 1-11.

arrêtent la grâce, et qui font languir une âme sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez sans réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille; mais, avant que de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre orgueil. Il les emploiera à vous humilier, à vous crucifier, à vous confondre, à vous arracher toute ressource et toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges après vous en avoir frappé, pour vous faire mourir à l'amour-propre. Courage ! aimez, souffrez, soyez souple et constante dans la main de Dieu.<sup>309</sup>.

*LSP 17. L.37 & L.329S*<sup>310</sup>. À LA SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. À Cambrai, 21 août [1695 ou 1696].

Si je vous ai écrit, ma chère sœur, sur les précautions dont vous avez besoin, ce n'est pas que je croie que vous vous trompiez; mais c'est que je voudrais que vous fussiez loin des pièges<sup>311</sup>. Celui de l'approbation de toutes les personnes de votre maison n'est pas médiocre. D'ailleurs vous n'avez point d'expérience; vous n'avez que de la lecture, avec un esprit accoutumé au raisonnement dès<sup>312</sup> votre enfance. On pourrait même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant désirer que vous marchiez toujours dans la voie de la plus obscure foi et de la plus simple obéissance. Vous ne sauriez trop abatre votre esprit, ni vous défier trop de vos lumières et de toutes les grâces sensibles. Il ne faut pas les rejeter, afin que Dieu en fasse en vous tout ce qu'il lui plaira, supposé qu'elles viennent de lui : mais il ne faut pas s'y arrêter un seul instant, et cela n'empêchera point leur effet, si c'est Dieu qui

---

<sup>309</sup> « Les leçons que Fénelon tire de l'exemple des mages situent cette lettre autour d'un 6 janvier. L'allusion à la profession prochaine de la destinataire a pu suggérer de reconnaître en celle-ci M<sup>me</sup> de La Maisonfort, auquel cas la pièce daterait de 1692; mais Jean Orcibal écarte cette identification et juge que la novice « est sans doute une carmélite ». Comme il signale ailleurs que les *Nouvelles ecclésiastiques*, en janvier 1689, faisaient savoir que Mlle du Péray « attendait M<sup>me</sup> sa mère pour faire sa profession », nous pouvons voir en elle la novice anonyme. Elle vivait encore lors des premières éditions des *Oeuvres spirituelles*, et le marquis de Fénelon lui avait vraisemblablement demandé communication des lettres qu'elle avait reçues de Fénelon. » (I. Noye).

<sup>310</sup> Copie faite à Saintes sur l'original [...] (CF 5, L.329S).

<sup>311</sup> « Les pièges seraient alors ceux que tendaient à la néophyte une activité littéraire que les *Nouvelles ecclésiastiques*, sans douter renseignées par les Dangeau, firent connaître à un large public jusqu'en février 1690. [...] Il s'agit d'abord de poèmes sur l'Incarnation (le texte en est conservé) ou sur la Nativité [...] Fénelon « les passait bien plus volontiers » que sa réponse au ministre Jurieu et de petits traités de controverse qu'elle adressait à ses parentes de Hollande... » (CF 3, L.37, n.2)

<sup>312</sup> *depuis* votre enfance (variante relevées [O] dans la L.329S, comme pour les suivantes de cette lettre)



en est la source. Tout ce que vous m'avez écrit me semble bon, et je vous prie de n'aller pas plus loin. Communiquez-vous peu aux autres; ne le faites que par pure obéissance<sup>313</sup>, et d'une manière proportionnée au degré de chaque personne. Il faut que les âmes de grâce se communiquent comme la grâce même, qui prend toutes les formes. Ce n'est pas pour dissimuler, mais seulement pour ne dire à chacun que les vérités qu'il est capable de porter, réservant la nourriture solide aux forts, pendant qu'on donne le lait aux enfants. Le dépôt entier de la vérité est dans la tradition indivisible de l'Église; mais on ne le dispense que par morceaux, suivant que chacun est en état d'en recevoir plus ou moins. Je serai très aise de savoir de vos vues et de vos dispositions tout ce que Dieu vous mettra au cœur de m'en confier; mais je crois que le temps le plus convenable pour cette communication sera celui de mon retour<sup>314</sup>. Alors j'irai vous rendre une visite, où nous pourrons parler ensemble; après quoi vous me confierez par écrit ou de vive voix tout ce que vous voudrez, pourvu que vos supérieurs l'approuvent. En attendant, je prierai notre Seigneur de vous détacher de tous vos proches, pour ne les aimer plus qu'en lui seul, et pour vous faire porter la croix dans l'esprit de Jésus-Christ : tout le zèle empressé que vous avez<sup>315</sup> pour le salut de vos parents leur sera peu utile<sup>316</sup>. On voudrait par principe de nature communiquer la grâce : elle ne se communique que par mort à soi-même et à son zèle trop naturel. Attendez en paix les moments de Dieu. Jésus-Christ dit souvent : mon heure n'est pas encore venue. On voudrait bien la faire venir; mais on la recule en voulant la hâter. L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort, et non pas de vie; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité et son impuissance. Telle est la patience et la longanimité des saints. Plus on a de talents et plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé et mis en poudre, pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu. Vous

---

<sup>313</sup> « Bien qu'elle ne donnât de copies de ses oeuvres que « par obéissance » la religieuse devait savoir que le nouvelliste les qualifiait d' « admirables » et la présentait elle-même comme « un prodige d'esprit et de grâce » : on conçoit l'inquiétude de Fénelon. D'après G. Vuillart Racine lui-même admirait les vers de la carmélite. » (CF 3, L.37, n.5)

<sup>314</sup> Retour à *Versailles*. (var. *ajout*)

<sup>315</sup> le zèle que vous *aurez*.

<sup>316</sup> « Elle avait en Hollande son père, deux soeurs et ses tantes et, si sa mère et d'autres parentes assistèrent à sa profession, le nouvelliste [Boislisle] ne semble pas bien sûr de la sincérité de leurs conversions » (CF 3, L.37 n.7)

m'obligerez sensiblement si vous voulez bien témoigner à la mère prieure et aux autres de votre maison combien je les révère<sup>317</sup>.

*LSP 14. L.339. À SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. 30 novembre.*

Que direz-vous de moi, ma chère sœur ? je n'ai pas encore eu un moment libre pour lire votre *Vie* du Bienheureux Jean de la Croix<sup>318</sup>, mais je m'en vais la lire au plus tôt et bien exactement. Pour vos lettres où vous me parlez de ses maximes, je les approuve du fond de mon cœur : ces maximes sont de l'esprit de Dieu, et il ne peut jamais y en avoir de contraires qui ne soient pernicieuses. Il y a même dans ces maximes bien entendues, de grands principes de vie intérieure qui demandent beaucoup d'expérience et de grâce. Ce que je souhaite de vous, ma chère sœur, c'est que vous ne vous fassiez jamais un appui des talents humains dans votre obéissance. N'obéissez point à un homme, parce qu'il raisonne plus fortement ou parle d'une manière plus touchante qu'un autre, mais parce qu'il est l'homme de Providence pour vous, et qu'il est votre supérieur, ou que vos supérieurs agrément qu'il vous conduise, et que vous éprouvez, indépendamment du raisonnement et du goût humain, qu'il vous aide plus qu'un autre à vous laisser subjugué par l'esprit de grâce et à mourir à vous-même. Le directeur ne nous sert guère à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui. O ma chère sœur, que je voudrais vous appauvrir du côté de l'esprit ! Écoutez saint Paul : Vous êtes prudents en Jésus-Christ ; pour nous, nous sommes insensés pour lui. Ne craignez point d'être indiscrete ; à Dieu ne plaise que je veuille de vous aucune indiscretion ! mais je ne voudrais laisser en vous qu'une sagesse de pure grâce, qui conduit simplement les âmes fidèles, quand elles ne se laissent aller ni à l'humeur, ni aux passions, ni à l'amour-propre, ni à aucun mouvement naturel. Alors ce qu'on appelle dans le monde esprit, raisonnement et goût, tombera. Il ne restera qu'une raison simple, docile à l'esprit de Dieu, et une obéissance d'enfant pour vos supérieurs, sans regarder en eux autre chose que Dieu. Je le prie d'être lui seul toutes choses en vous.

---

<sup>317</sup> révère. J'ai fait de mon mieux ce que la Mère Prieure a souhaité, et on m'a bien répondu. Ne m'oubliez pas quand vous verrez M. que j'honore très particulièrement. Je suis, ma chère soeur, tout à vous en N. S. J. C. (Ajout) - La mère prieure : Marie du Saint-Sacrement de La Thuillerie, présentée en CF 3, L.182, n.1).

<sup>318</sup> « Trois ouvrages de ce titre semblent avoir été à cette date accessible au lecteur français... » (CF 5,L.339, n.1)

*LSP 15. L.342. À SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. À Versailles, 10 décembre [1695].*

Je vous envoie, ma chère sœur, une lettre pour M. Robert. Envoyez-la ou supprimez-la suivant que vous jugerez à propos. Voyez si elle est convenable à son état, et décidez simplement en bonne personne. J'ai beaucoup pensé à vous devant Dieu depuis deux ou trois jours. Je ne saurais souffrir votre esprit, ni le goût que vous avez pour celui des autres. Je voudrais vous voir pauvre d'esprit, et ne vous reposant plus que dans le commerce des simples et des petits. Les talents sont de Dieu, et ils sont bons quand on en use sans y tenir ; mais quand on les cherche, quand on les préfère à la simplicité, quand on dédaigne tout ce qui en est dépourvu, quand on veut toujours le plus sublime dans les dons de Dieu, on n'est point encore dans le goût de pure grâce. Au nom de Dieu, laissez là votre esprit, votre science, votre goût, votre discernement. Le bienheureux Jean de la Croix donnait bien moins à l'esprit que vous. Plus d'autre esprit que l'esprit de Dieu. La véritable grâce nous fait tout à tous indistinctement ; elle rabaisse tous les talents, elle aplanit tout, elle fait qu'on est ravi d'être avec les gens les plus grossiers et les plus idiots<sup>319</sup>, pourvu qu'on y soit pour faire la volonté de Dieu. Pardon, ma chère sœur, de mes indiscretions. Mille et mille fois tout à vous en notre Seigneur Jésus-Christ.

*LSP 19. L.344S. À LA SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. À Cambrai, 25 décembre [1695 ou 1696 ?]*

Je vous envoie, ma chère sœur, une lettre pour M. Robert et je vous prie de la voir, afin que vous soyez dans la suite de notre commerce, et que vous lui aidiez à se soutenir dans ses bonnes intentions pendant que je ne saurais le voir. J'ai un désir infini que vous soyez simple, et que vous n'ayez plus d'esprit. Je voudrais que Dieu flétrît vos talents, comme la petite vérole efface la beauté des jeunes personnes. Quand vous n'aurez plus aucune parure spirituelle, vous commencerez à goûter ce qui est petit, grossier et disgracié selon la nature, mais droit selon la pure grâce : vous ne déciderez plus, vous ne mépriserez plus rien ; vous ne serez plus amusée par vos idées de perfection ; votre oraison ne nourrira plus votre esprit. La conversation du Seigneur est avec les simples ; ils sont ses bien-aimés et les confidents de ses mystères. Les sages et les prudents n'y auront point de part. L'enfant Jésus se montre aux bergers plus tôt qu'aux Mages. Devenez bergère ignorante, grossière, imbécile ; mais droite, détachée de vous-même, docile, naïve, et inférieure à tout le monde. O que cet état est meilleur que celui d'être sage en

---

<sup>319</sup> idiots au sens de simples et ignorants.

soi-même ! Pardon, ma chère sœur : je prie le saint enfant Jésus de vous mettre son enfance au cœur. Demeurez à la crèche en silence avec lui; demandez pour moi ce que je souhaite pour vous. Mille compliments très sincères pour la mère Prieure et pour la sœur de Charost<sup>320</sup>.

*LSP 13. L.354. À la sœur CHARLOTTE DE ST-CYPRIEN. [À Versailles, 10 mars 1696]*<sup>321</sup>.

Vous pouvez facilement, ma chère sœur, consulter des personnes plus éclairées que moi sur les voies de Dieu, et je vous conjure même de ne suivre mes pensées qu'autant qu'elles seront conformes aux sentiments de ceux qui ont reçu de la Providence l'autorité sur vous <sup>322</sup>.

**La contemplation est un genre d'oraison autorisé par toute l'Église ; elle est marquée dans les Pères et dans les théologiens des derniers siècles : mais il ne faut jamais préférer la contemplation à la**

---

<sup>320</sup> « Marie du Saint-Sacrement de La Thuillerie [Prieure déjà citée] et Marie Hippolyte de Béthune-Charost (1664-1709), fille de la « grande âme » du troupeau guyonien. » (CF 5, L.344S, n.4)

<sup>321</sup> Cette lettre constitue un véritable traité intérieur.

Elle est citée dans les « *Vingt questions proposées à M. de Paris par M. Cambrai en présence de madame de Maintenon et de M. le duc de Chevreuse* », question X : « N'est-il pas vrai qu'ensuite j'écrivis à la sœur Charlotte, carmélite, de mon pur mouvement, une lettre qui expliquait toute la matière, que M. de Meaux approuva toute entière, après m'avoir prié seulement d'expliquer, pour plus grande précaution,, le terme d'*enfance*, qui est de l'Évangile ? » (OP 2, 253)

Elle fut approuvée par Bossuet et répandue : « Le succès de ce second essai [après l'*Explication des Articles d'Issy*] sur l'oraison de contemplation et les différents états de la perfection chrétienne ne pouvait qu'encourager Fénelon à écrire l'*Explication des Maximes des Saints* ». [O].

« Fénelon explique dans son *Mémoire sur le refus d'approbation* du 2 août 1696 l'origine de cette lettre : « Dans la suite, une carmélite m'ayant demandé quelque éclaircissement sur cette matière, je lui écrivis une grande lettre dans la plus exacte conformité aux trente-quatre Propositions, où je condamnais très sévèrement toutes les erreurs contraires, que M. de Meaux impute à Mme Guyon. Je l'ai fait de mon propre mouvement, et sans y être même sollicité. N'était-ce pas aller au-devant des occasions de me déclarer ? Avant que d'envoyer cette lettre, où j'avais mis tout ce qui pouvait faire quelque difficulté, je la montrai à M. de Meaux, et je la soumis à sa censure; il l'examina, me proposa d'expliquer plus clairement quelques termes que des gens ombrageux, disait-il, pourraient rendre équivoques; je le fis au-delà de tout ce qu'il souhaitait. Il approuva, il loua ma lettre; il lui donna beaucoup d'éloges inutiles; il dit que, si on en parlait, il dirait qu'elle ne laissait rien à désirer ». (O. F., t. II = OP 2, p. 251) ». (CF 5, L.354, n.1)

<sup>322</sup> Les supérieures du Carmel. Bossuet avait prononcé le sermon lors de la profession.

méditation. Il faut suivre son besoin et l'attrait de la grâce, par le conseil d'un bon directeur. Ce directeur, s'il est plein de l'esprit de Dieu, ne prévient jamais la grâce en rien, et il ne fait que la suivre patiemment et pas à pas, après l'avoir éprouvée avec beaucoup de précaution. L'âme qui contemple de la manière la plus sublime doit être la plus détachée de sa contemplation, et la plus prompte à rentrer dans la méditation, si son directeur le juge à propos. Balthasar Alvarez<sup>323</sup>, l'un des directeurs de sainte Thérèse, dit, suivant une règle marquée dans les meilleurs spirituels, que, quand la contemplation manque, il faut reprendre la méditation, comme un marinier se sert des rames quand le vent n'enfle plus les voiles. Cette règle regarde les âmes qui sont encore dans un état mêlé : mais en quelque état éminent et habituel qu'on puisse être, la contemplation ni acquise ni même infuse ne dispense jamais des actes distincts des vertus ; au contraire, les vertus doivent être les fruits de la contemplation. Il est vrai seulement qu'en cet état les âmes font les actes des vertus d'une manière plus simple et plus paisible, qui tient quelque chose de la simplicité et de la paix de la contemplation.

Pour Jésus-Christ, il n'est jamais permis d'aller au Père que par lui ; mais il n'est pas nécessaire d'avoir toujours une vue actuelle du Fils de Dieu ni une union aperçue avec lui. Il suffit de suivre l'attrait de la grâce, pourvu que l'âme ne perde point un certain attachement à Jésus-Christ dans son fond le plus intime, qui est essentiel à sa vie intérieure. Ces âmes mêmes qui ne sont pas d'ordinaire occupées de Jésus-Christ dans leur oraison, ne laissent pas d'avoir de temps en temps certaines pentes vers lui, et une union plus forte que tout ce que les âmes ferventes de l'état commun éprouvent d'ordinaire. Une voie où l'on n'aurait plus rien pour Jésus-Christ serait non seulement suspecte, mais encore évidemment fautive et pernicieuse. Il est vrai seulement qu'entre ces deux états, de goûter souvent Jésus-Christ ou de demeurer solidement unie à lui, sans avoir en ce genre beaucoup de sentiments et de goûts aperçus, on ne choisit point ; chacun doit suivre en paix le don de Dieu, pourvu que toute l'âme ne tienne à Dieu que par Jésus-Christ, unique voie et unique vérité.

Votre oraison, de la manière dont vous me la dépeignez, n'a rien que de bon : elle est même variée, et pleine d'actes très faciles à

---

<sup>323</sup>« Balthasar Alvarez (1533-1580) entré en 1555 dans la Compagnie de Jésus y exerça les charges de maître des novices, de recteur, de visiteur et de provincial de Tolède. Il était confesseur de sainte Thérèse au moment où elle atteignit les plus hauts états mystiques (1559-1566). Ses idées sur l'oraison de quiétude ou de silence le firent soupçonner d'illuminisme et elles furent condamnées par le visiteur Avellaneda et par le général Mercurian. [...] » (CF 5, L.354, n.3)

distinguer. Ces différents sentiments d'adoration, d'amour, de joie, d'espérance et d'anéantissement devant Dieu, sont autant d'actes très utiles. Pour les lumières, les goûts et les sentiments auxquels vous dites : Vous n'êtes pas mon Dieu, etc., cela est encore très bon ; il faut être prêt à être privé de ces sortes de dons qui consolent et qui soutiennent. Il n'y a que l'amour et la conformité à la volonté de Dieu qu'on ne doit jamais séparer de Dieu même, parce qu'on ne peut être uni même immédiatement à Dieu, pour parler le langage des mystiques, que par l'amour et par la conformité à sa volonté dans tout ce qu'elle fait, qu'elle commande et qu'elle défend.

L'acte d'adoration de l'Être spirituel, infini et incompréhensible, qui ne peut être ni vu, ni senti, ni goûté, ni imaginé, etc., est l'exercice tout ensemble du pur amour et de la pure foi. Persévérez dans cet acte sans scrupule : y persévérer, c'est le renouveler sans cesse d'une manière simple et paisible. Ne le quittez point pour d'autres choses, que vous cherchiez peut-être avec inquiétude et empressement, contre l'attrait de votre grâce. Il y aura assez d'occasions où ce même attrait vous occupera expressément de Jésus-Christ et des actes distincts des vertus qui sont nécessaires à votre état intérieur et extérieur.

Pour le silence dont le Roi-Prophète parle, c'est celui dont saint Augustin parle aussi, quand il dit : Que mon âme fasse taire tout ce qui est créé, pour passer au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu lui-même; qu'elle se fasse taire aussi elle-même à l'égard d'elle-même : *sileat anima mea ipsa sibi*<sup>324</sup> ; que dans ce silence universel, elle écoute le Verbe qui parle toujours, mais que le bruit des créatures nous empêche souvent d'entendre. Ce silence n'est pas une inaction et une oisiveté de l'âme; ce n'est qu'une cessation de toute pensée inquiète et empressée, qui serait hors de saison quand Dieu veut se faire écouter. Il s'agit de lui donner une attention simple et paisible, mais très réelle, très positive et très amoureuse pour la vérité qui parle au-dedans. Qui dit attention, dit une opération de l'âme et une opération intellectuelle accompagnée d'affection de la volonté. Qui dit imposer silence, dit une action de l'âme qui choisit librement et par un amour méritoire. En un mot, c'est une fidélité actuelle de l'âme, qui, dans sa paix la plus profonde, préfère d'écouter l'esprit intérieur de grâce à toute autre attention. Alors l'opération tranquille de l'âme est une pure intellection, quoique les mystiques, prévenus des opinions de la philosophie de l'École, aient parlé autrement. L'âme y contemple Dieu comme incorporel, et par conséquent elle n'admet ni image ni sensation qui le représente; elle l'adore ainsi tel qu'il est. Je sais bien

---

<sup>324</sup> Citation de mémoire de l'extase d'Ostie (*Confessions*).

que l'imagination ne cesse point alors de représenter des objets, et les sens de produire des sensations; mais l'âme, uniquement soutenue par la foi et par l'amour, n'admet volontairement aucune de ces choses qui ne sont ni Dieu ni rien de ressemblant à sa nature, non plus qu'un mathématicien ne fait point entrer dans ses spéculations de mathématique la vue involontaire des mouches qui bourdonnent autour de lui.

Il faut seulement remarquer deux choses sur la contemplation : la première, que le Verbe, en tant qu'il est incarné, quand il parle dans cette oraison, ne doit pas être moins écouté que quand il parle sans nous représenter son incarnation; en un mot, Jésus-Christ peut être l'objet de la plus pure et de la plus sublime contemplation. Il est contemplé par les bienheureux dans le ciel; à plus forte raison peut-il être contemplé sur la terre par les âmes de la plus éminente oraison, lesquelles, étant encore dans le pèlerinage, sont toujours jusques à la mort dans un état essentiellement différent de celui des saints arrivés au terme. Jésus-Christ n'est pas moins la vérité et la vie que la voie. Il n'y a aucun état où l'âme la plus parfaite puisse ni marcher, ni contempler, ni vivre qu'en lui et par lui seul. Il ne suffit pas de tenir à lui confusément; il faut être occupé distinctement de lui et de ses mystères. Il est vrai qu'il y a des âmes qui ne le voient point actuellement dans leur contemplation, et qui croient même pour un temps l'avoir perdu, lorsqu'elles sont dans les épreuves ; mais celles qui n'en sont pas occupées pendant la pure et actuelle contemplation, en sont occupées pendant certains intervalles, où elles trouvent que Jésus-Christ leur est toutes choses. Celles qui sont dans les épreuves ne perdent pas plus Jésus-Christ que Dieu; elles ne perdent ni l'un ni l'autre, que pour un temps et en apparence. L'Époux se cache, mais il est présent : la peine où est l'âme, en croyant l'avoir perdu, est une preuve qu'elle ne le perd jamais, et qu'elle n'est privée que d'une possession goûtée et réfléchie.

La seconde remarque à faire sur la contemplation, est que cette contemplation pure et directe, où nulle image ni sensation n'est admise volontairement, n'est jamais, en cette vie, continue et sans interruption : il y a toujours des intervalles où l'on peut et où l'on doit, suivant la grâce et suivant son besoin, pratiquer les actes distincts de toutes les vertus, comme de la patience, de l'humilité, de la docilité, de la vigilance et de la contrition etc. En un mot il faut remplir tous les devoirs intérieurs et extérieurs marqués dans l'Évangile, loin de les négliger dans cet état de perfection. On ne doit juger du degré de la perfection de chaque âme, que par la fidélité qu'elle a dans toutes ces choses. Si, dans ces intervalles, on ne trouvait jamais en soi ni l'union à Jésus-Christ, ni les actes distincts des vertus, on devrait beaucoup craindre de tomber dans l'illusion. Alors il faudrait, suivant le conseil le plus sage qu'on

pourrait trouver, s'exciter avec les efforts les plus empressés pour retrouver Jésus-Christ et les vertus, si on était encore dans l'état où je vous ai dit que Balthasar Alvarez veut qu'on prenne la rame quand le vent n'enfle plus les voiles. Que si on était dans un état de contemplation plus habituelle, où la rame ne fût plus d'aucun usage, il faudrait, non pas s'exciter avec inquiétude et empressement, mais faire des actes simples et paisibles sans y rechercher sa propre consolation. Cette sorte d'excitation, ou plutôt de fidélité tranquille et très efficace, ne troublera jamais l'état des âmes les plus éminentes, quand elles les feront par obéissance. Peut-être croiront-elles ne faire point des actes, parce qu'elles ne les feront point par formules et par secousses empressées; mais ces actes n'en seront pas moins bons. Il y a une grande différence entre les actes empressés qu'on s'efforce de faire pour s'y appuyer avec une subtile complaisance, ou ceux qu'on fait de toute la force de la volonté, avec simplicité et paix, pour obéir à un directeur. Enfin le fondement, qui doit être immobile, est qu'il n'y a aucun degré de contemplation où l'âme ne se nourrisse, d'une manière plus ou moins aperçue, par la vue de Jésus-Christ, par celle de ses mystères, et par les actes distincts des vertus. Les actes aperçus ne viennent pas toujours également comme on le voudrait, pour se consoler et pour s'assurer<sup>325</sup>. Dans les temps de l'actuelle et directe contemplation, il ne faut pas même interrompre ce que Dieu fait, pour ce que nous voudrions faire; mais, hors de ces temps, il faut toujours un peu plus ou un peu moins d'union aperçue à Jésus-Christ, et d'actes distincts.

Au reste, voici, ce me semble, les véritables notions des termes dont les plus saints mystiques se sont servis si fréquemment et si utilement, mais dont j'entends dire tous les jours avec douleur qu'on a étrangement abusé<sup>326</sup>.

L'abandon n'est que le pur amour dans toute l'étendue des épreuves, où il ne peut jamais cesser de détester et de fuir tout ce que la loi écrite condamne, et où les permissions divines ne dispensent jamais de résister jusqu'au sang contre le péché pour ne le pas commettre, et de le déplorer, si par malheur on y était tombé : car le même Dieu qui permet le mal le condamne, et sa permission qui n'est pas notre règle, n'empêche pas qu'on ne doive, par le principe de l'amour, se conformer toujours à sa volonté écrite, qui commande le bien et qui condamne tout ce qui est mal. On ne doit jamais supposer la permission divine, que dans les fautes déjà

---

<sup>325</sup> Se rassurer.

<sup>326</sup> « Les dix paragraphes suivants constituent une sorte de lexique de la vie mystique » [O].



commises; cette permission ne doit diminuer en rien alors notre haine du péché, ni la condamnation de nous-mêmes.

L'activité que les mystiques blâment, n'est pas l'action réelle et la coopération de l'âme à la grâce; c'est seulement une crainte inquiète, ou une ferveur empressée qui recherche les dons de Dieu pour sa propre consolation.

L'état passif, au contraire, est un état simple, paisible, désintéressé, où l'âme coopère à la grâce d'une manière d'autant plus libre, plus pure, plus forte et plus efficace, qu'elle est plus exempte des inquiétudes et des empressements de l'intérêt propre.

La propriété que les mystiques condamnent avec tant de rigueur, et qu'ils appellent souvent impureté, n'est qu'une recherche de sa propre consolation et de son propre intérêt dans la jouissance des dons de Dieu, au préjudice de la jalousie du pur amour, qui veut tout pour Dieu, et rien pour la créature. Le péché de l'ange fut un péché de propriété; *stetit in se*, comme parle saint Augustin. La propriété bien entendue n'est donc que l'amour-propre ou l'orgueil, qui est l'amour de sa propre excellence en tant que propre, et qui, au lieu de rapporter tout et uniquement à Dieu, rapporte encore un peu les dons de Dieu à soi, pour s'y complaire. Cet amour-propre fait, dans l'usage des dons extérieurs, la plupart des défauts sensibles. Dans l'usage des dons intérieurs, il fait une recherche très subtile et presque imperceptible de soi-même dans les plus grandes vertus, et c'est cette dernière purification de l'âme qui est la plus rare et la plus difficile.

Les mystiques appellent aussi souvent impureté, les empressements de l'amour intéressé, qui troublent la paix d'une âme attirée à la générosité du pur amour. L'amour intéressé n'est point un péché, et il ne peut être permis, dans ce langage, de l'appeler une impureté, qu'à cause qu'il est différent de l'amour désintéressé que l'on nomme pur. Du reste l'amour intéressé se trouve souvent dans de très grands saints, et il est capable de produire d'excellentes vertus.

La désappropriation bien entendue n'est donc que l'abnégation entière de soi-même selon l'Évangile, et la pratique de l'amour désintéressé dans toutes les vertus. La cupidité, qui est opposée à la charité, ne consiste pas seulement dans la concupiscence charnelle, et dans tous les vices grossiers; mais encore dans cet amour spirituel et déréglé de soi-même pour s'y complaire.

L'attrait intérieur, dont les mystiques ont tant parlé, n'est point une inspiration miraculeuse et prophétique, qui rend l'âme infaillible, ni impeccable, ni indépendante de la direction des pasteurs; ce n'est que la grâce, qui est sans cesse prévenante dans tous les justes, et qui est plus spéciale dans les âmes élevées par l'amour désintéressé,

et par la contemplation habituelle, à un état plus parfait. Ces âmes peuvent se tromper, pécher, avoir besoin d'être redressées. Elles ne peuvent même marcher sûrement dans leur voie, que par l'obéissance.

Les désirs ne cessent point, non plus que les actes, dans cette voie; car l'amour, qui est le fond de la contemplation, est un désir continu de l'Époux bien-aimé, et ce désir continu est divisé en autant d'actes réels, qu'il y a de moments successifs où il continue. Un acte simple, indivisible, toujours subsistant par lui-même s'il n'est révoqué, est une chimère qui porte avec elle une évidente et ridicule contradiction. Chaque moment d'amour et d'oraison renferme son acte particulier : il n'y a que le renouvellement positif d'un acte qui puisse le faire continuer. Il est vrai seulement que, quand une personne qui ne connaît point ses opérations intérieures par les vrais principes de philosophie, se trouve dans une paix et une union habituelle avec Dieu, elle croit ou ne faire aucun acte, ou en faire un perpétuel; parce que les actes qu'elle fait sont si simples, si paisibles, et si exempts de tout empressement, que l'uniformité leur ôte une certaine distinction sensible.

J'ai dit que l'amour est un désir, et cela est vrai en un sens, quoique en un autre l'amour pur et paisible ne soit pas un désir pressé. Ce qu'on appelle d'ordinaire un désir est une inquiétude et un élancement de l'âme pour tendre vers quelque objet qu'elle n'a pas; en ce sens, l'amour paisible ne peut être un désir : mais on entend par ce désir la pente habituelle du cœur, et son rapport intime à Dieu, l'amour est un désir; et en effet, quiconque aime Dieu, veut tout ce que Dieu veut. Il veut son salut, non pour soi, mais pour Dieu, qui veut être glorifié par là, et qui nous commande de le vouloir avec lui. L'amour est insatiable d'amour; il cherche sans cesse son propre accroissement par la destruction de tout ce qui n'est pas lui en nous. Quoiqu'il ne dise pas formellement, Je veux croître; qu'il ne sente pas toujours une impatience pour son accroissement, et qu'il ne s'excite pas même par secousses et avec empressement pour faire de nouveaux progrès, il tend néanmoins toujours, par un mouvement paisible et uniforme, à détruire tous les obstacles des plus légères imperfections, et à s'unir de plus en plus à Dieu. Voilà le vrai désir qui fait toute la vie intérieure.

Pour les désirs particuliers sur les moyens qu'on croit les plus propres pour procurer la gloire de Dieu, ils peuvent être bons; mais aussi j'avoue qu'ils me sont suspects, lorsqu'ils sont accompagnés, comme vous le dites, de trouble et d'inquiétude, et qu'ils vous font sortir de votre recueillement ordinaire. Vouloir âprement la gloire de Dieu, et à notre mode, c'est moins vouloir sa gloire que notre propre satisfaction. Dieu peut donner par sa grâce, aux âmes, certains

désirs particuliers, ou pour des choses qu'il veut accorder à leurs prières, ou pour les exercer elles-mêmes par ces désirs. Ils peuvent même être très forts et très puissants sur l'âme. Ce n'est pas leur force qui m'est suspecte; ce que je crains, c'est l'âpreté, c'est l'inquiétude qui fait cesser le recueillement. Je demande donc que, sans combattre le désir, on n'y tienne point, et qu'on ne veuille pas même en juger. Si ces désirs viennent de Dieu, il saura bien les faire fructifier pour vous et pour les autres. S'ils viennent de votre empressement, la plus sûre manière de les faire cesser est de ne vous y arrêter point volontairement. Bornez-vous donc, ma chère sœur, à bien vouloir de tout votre cœur toutes les volontés connues de Dieu par sa loi et par sa providence, et toutes les inconnues qui sont cachées dans ses conseils sur l'avenir.

Voilà les principales choses de la doctrine de la vie intérieure, que je ne puis vous expliquer ici qu'en abrégé et à la hâte, mais qui sont capitales pour vous préserver de l'illusion. Si ces choses ont besoin d'un éclaircissement plus exact et plus étendu, je vous en dirai volontiers ce que j'en connais, et qui est conforme aux propositions de messeigneurs de Paris et de Meaux.

Pour vous, ma chère sœur<sup>327</sup>, ce qui me paraît le plus utile à votre sanctification, c'est que vous fuyiez ce qu'on appelle le goût de l'esprit, et la curiosité : *noli altum sapere*<sup>328</sup>. Faites taire votre esprit, qui se laisse trop aller au raisonnement. Surtout n'entreprenez jamais de régler votre conduite intérieure, ni celle des sœurs à qui vous pouvez parler suivant l'ordre de vos supérieurs, par vos lectures. Les meilleures choses que vous lisez peuvent se tourner en poison, si vous les prenez selon votre propre sens. Lisez donc pour<sup>329</sup> vous édifier, pour vous recueillir, pour vous nourrir intérieurement, pour vous remplir de la vérité, mais non pour juger par vous-même, ni pour trouver une direction dans vos lectures. Ne lisez rien par curiosité, ni par goût des choses extraordinaires : ne lisez rien par conseil, et en esprit d'obéissance à vos supérieurs, auxquels il ne faut jamais rien cacher. Souvenez-vous que, si vous n'êtes comme les petits enfants, vous n'entrerez point au royaume du ciel. Désirez le lait comme les petits enfants nouveaux nés; désirez-le sans artifice. Souvenez-vous que Dieu cache ses conseils aux sages et aux prudents, pour les révéler aux petits; sa conversation familière est avec les simples. Il n'est pas question d'une simplicité badine, et qui se relâche sur les vertus : il s'agit d'une simplicité de candeur,

---

<sup>327</sup> Après le petit traité spirituel impersonnel commence une longue liste de recommandations adaptées aux défauts de Charlotte.

<sup>328</sup> Rom. XI, 20 (Vulg.19) : ...ne vous élevez point...

<sup>329</sup> *Lisez, mais lisez* pour (seconde copie) (CF 5, L.354, n.32)

d'ingénuité, de rapport unique à Dieu seul, et de défiance sincère de soi-même en tout. Vous avez besoin de devenir plus petite et plus pauvre d'esprit qu'une autre. Après avoir tant travaillé à croître et à orner votre esprit, dépouillez-le de toute parure; ce n'est pas en vain que Jésus-Christ dit : Bienheureux les pauvres d'esprit. Ne parlez jamais aux autres, qu'autant que vos supérieurs vous y obligeront; vous avez besoin de ne point épancher au dehors le don de Dieu qui se tarirait aisément en vous. On se dissipe quelquefois en parlant des meilleures choses; on s'en fait un langage qui amuse, et qui flatte l'imagination, pendant que le cœur se vide et se dessèche insensiblement. Ne vous croyez point avancée, car vous ne l'êtes guère : ne vous comparez jamais à personne; laissez-vous juger par les autres, quoiqu'ils n'aient pas une grande lumière. Ne comptez jamais sur vos expériences, qui peuvent être très défectueuses. Obéissez et aimez : l'amour qui obéit marche dans la voie droite, et Dieu supplée à tout ce qui pourrait lui manquer. Oubliez-vous vous-même, non au préjudice de la vigilance, qui est essentiellement inséparable du véritable amour de Dieu, mais pour les réflexions inquiètes de l'amour-propre.

Vous trouverez peut-être, ma chère sœur, que j'entre bien avant dans les questions de doctrine, en vous écrivant une lettre où je vous exhorte à vous détacher de tout ce qu'on appelle esprit et science : mais vous savez que c'est vous qui m'avez questionné. Il s'agit de vous mettre le cœur en paix, de vous montrer les vrais principes et les bornes au-delà desquelles vous ne pourriez aller sans tomber dans l'illusion, et de vous ôter aussi le scrupule sur les véritables voies de Dieu. On ne peut pas vous parler aussi sobrement qu'à une autre, parce que vous avez beaucoup lu et raisonné sur ces matières. Tout ce que je viens de vous dire ne vous apprendra rien de nouveau; il ne fera que vous montrer les bornes, et que vous préserver des pièges à craindre. Après vous avoir parlé, ma chère sœur, avec tant de confiance et d'ouverture, je n'ai garde de finir cette lettre par des compliments. Il me suffit de me recommander à vos prières, et de me souvenir de vous dans les miennes. Je vous supplie de souffrir que j'ajoute ici une assurance de ma vénération pour la mère prieure, et pour les autres dont je suis connu. Rien n'est plus fort et plus sincère que le zèle avec lequel je vous serai dévoué toute ma vie en notre Seigneur.

FR. ARCH. Duc DE CAMBRAY.

*LSP 16. L.363S. À LA SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. Mardi au soir, 7 août [1696 ?].*

J'ai pensé, ma chère sœur, à tout ce que vous m'avez dit en si peu de temps, et Dieu sait combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Je ne saurais assez vous recommander de compter pour rien

toutes les lumières de grâce, et les communications intérieures qu'il vous paraît que vous recevez. Vous êtes encore dans un état d'imperfection et de mélange, où de telles lumières sont tout au moins très douteuses et très suspectes d'illusion. Il n'y a que la conduite de foi qui soit assurée, comme le bienheureux Jean de la Croix le dit si souvent. Sainte Thérèse même paraît avoir presque perdu toute lumière miraculeuse dans sa septième demeure du Château de l'Âme. Vous avez un besoin infini de ne compter pour rien tout ce qui paraît le plus grand, et de demeurer dans la voie où l'on ne voit rien que les maximes de la pure foi et la pratique du parfait amour. Je me souviens de vous avoir écrit autrefois là-dessus une lettre. Si elle contient quelque chose de vrai, servez-vous-en comme de ce qui est à Dieu; et si j'y ai mis quelque chose qui soit mauvais, rejetez-le comme mien. J'avoue que je souhaiterais pour votre sûreté, que M. votre supérieur<sup>330</sup>, qui est plein de mérite, de science et de vertu vous tint aussi bas que vous devez l'être. Il s'en faut beaucoup que vous ne soyez dans la véritable lumière qui vient de l'expérience de la perfection. Vous n'êtes que dans un commencement, où vous prendrez facilement le change avec bonne intention, et où l'approbation de vos supérieurs et de vos anciennes sont fort à craindre pour vous. Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort; mais elle ne va qu'à retrancher tout artifice et toute affectation : elle ne va pas encore jusqu'à retrancher les goûts spirituels, et certains petits retours subtils sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter à rien, et de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné; car ce qui vous est donné, quoique bon du côté de Dieu, peut être mauvais par l'appui que vous en tirerez en vous-même. Ne tenez qu'aux vérités de la foi, pour crucifier sans réserve encore plus le dedans que le dehors de l'homme. Gardez dans votre cœur l'opération de la grâce, et ne l'épanchez jamais sans nécessité. Il y aurait mille choses à vous dire sur cette conduite de foi; mais le détail n'en peut être marqué ici, car il serait trop long, et on ne saurait tout prévoir. J'espère que Dieu vous conduira lui-même, si vous êtes fidèle à contenter toute la jalousie de son amour, sans écouter votre amour-propre. Je le prie d'être toutes choses en vous, et de vous préserver de toute illusion; ce qui arrivera si vous allez, comme dit le bienheureux Jean de la Croix, toujours par le non-savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même : n'en cherchez

---

<sup>330</sup> Le docteur Edme Pirot (163-1713), « esprit le plus éclairé de la Sorbonne [...] fait aveuglément tout ce que veulent les gens qui l'emploient » (P.Léonard). Il participa à l'interrogatoire de Mme Guyon en 1688, mais il « agissait de bonne foi », et « n'a jamais rien su des fourberies, car on n'a jamais voulu que je lui parlasse en particulier » (*Vie par elle-même*, 3.5.7, p.698).

point d'autres. Tout à vous en Jésus-Christ notre Seigneur. À lui seul gloire à jamais.

*376S. à la sœur CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. Samedi 15 décembre [1696].*

...<sup>331</sup> Pour vous, ma chère sœur, je vous conjure de demeurer dans votre cellule loin de tout commerce non seulement au-dehors, mais encore au-dedans, excepté ceux que l'obéissance vous rend nécessaire. Faites taire votre esprit et écoutez Dieu. Vous verrez que ce silence intérieur n'est point une oisiveté, mais une cessation de nos pensées inquiètes, pour recevoir d'un esprit simple et tranquille, et d'une volonté pure et souple les impressions de la grâce. En vérité on ne peut être à vous plus que j'y suis en N. S. Il me semble que cela augmente tous les jours. Plus vous serez rapetissée sous la main de Dieu, plus il nous unira en lui. Ne jugez point, ne décidez point. Laissez-vous mener par vos supérieurs. Les enfants trouvent tout le monde plus grand qu'eux, ne méprisez rien que vous. Que tout vous paraisse géant en comparaison de vous. Parlez, écrivez, raisonnez le moins que vous pourrez. Je suis bien importun de répéter si souvent la même chose, mais il me semble voir combien elle vous importe. D'autres vous parleront autrement. Pour moi je crains toute occupation qui peut nourrir en vous le goût des talents et d'une piété trop lumineuse<sup>332</sup>.

*LSP 18. 380S. À LA SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. [août 1695 - janvier 1697].*

Pour vous<sup>333</sup>, ma chère sœur, je vous dirai que j'ai bien regret de n'avoir pas été libre de vous aller voir avant que de venir ici. Mais cela m'a été impossible, j'espère retrouver cette consolation à notre retour. Cependant je ne puis assez vous redire ce que j'ai pris la liberté de vous dire tant de fois. Craignez votre esprit, et celui de ceux qui en ont; ne jugez de personne par là. Dieu, seul bon juge, en juge bien autrement; il ne s'accommode que des enfants, des petits, des pauvres d'esprit. Ne lisez rien par curiosité, ni pour former aucune décision<sup>334</sup> dans votre tête sur aucune de vos lectures : lisez pour vous nourrir intérieurement dans un esprit de docilité et

---

<sup>331</sup> Exceptionnellement pour cette série des lettres à Charlotte, nous omettons le début relatif à des tiers.

<sup>332</sup> Mot associé à « états sublimes » et « imagination » : à la lettre précédente, « ne compter pour rien toutes les lumières de grâce et les communications intérieures... ».

<sup>333</sup> Début de lettre perdu ?

<sup>334</sup> Au sens de détermination, résolution.

de dépendance sans réserve. Communiquez-vous<sup>335</sup> peu, et ne le faites jamais que pour obéir à vos supérieurs. Soyez ingénue comme un enfant à leur égard. Ne comptez pour rien ni vos lumières ni les grâces extraordinaires. Demeurez dans la pure foi, contente d'être fidèle dans cette obscurité, et d'y suivre sans relâche les commandements et les conseils de l'Évangile expliqués par votre règle. Sous prétexte de vous oublier vous-même, et d'agir simplement sans réflexion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité, ni pour la correction de vos défauts : demandez à vos supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez fidèle à tout ce que Dieu vous en fera connaître par autrui, et acquiescez avec candeur et docilité à tout ce qu'on vous en dira, et dont vous n'aurez point la lumière. Il faut s'oublier, pour retrancher les attentions de l'amour-propre, et non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jalouse contre soi, pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour inspire. Voilà, ma chère sœur, tout ce qui me vient au cœur pour vous : recevez-le du même cœur dont je vous le donne. Je prie notre Seigneur qu'il vous fasse entendre mieux que je ne dis, et qu'il soit lui seul toutes choses en vous. Il sait à quel point je suis en lui intimement uni à vous.

FR. ARCH. DUC DE CAMBRAY.

*La correspondance dut cesser lors de l'exil de Fénelon à Cambrai.  
Quinze années plus tard :*

*LSP 20. L.1437. À LA SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. À Cambrai 17 janvier 1711.*

Je n'ai point, ma très honorée sœur, la force que vous m'attribuez. J'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite avec un abattement qui montre un cœur très faible. Maintenant mon imagination est un peu apaisée, et il ne me reste qu'une amertume et une espèce de langueur intérieure. Mais l'adoucissement de ma peine ne m'humilie pas moins que ma douleur. Tout ce que j'ai éprouvé dans ces deux états n'est qu'imagination, et qu'amour-propre. J'avoue que je me suis pleuré en pleurant un ami qui faisait la douceur de ma vie, et dont la privation se fait sentir à tout moment. Je me console, comme je me suis affligé, par lassitude de la douleur, et par besoin de soulagement. L'imagination, qu'un coup si imprévu avait saisie et troublée, s'y accoutume et se calme. Hélas! tout est vain en nous, excepté la mort à nous-mêmes que la grâce y opère. Au reste, ce cher ami<sup>336</sup> est mort avec une vue de sa fin qui était si simple et

---

<sup>335</sup> Au sens de « faire d'un autre le participant de ce qu'on possède ». [O]

<sup>336</sup> « Fénelon connaissait depuis 1676 « l'ami intime », en la personne duquel il venait de « perdre la plus grande douceur de sa vie et le principal secours que Dieu

si paisible, que vous en auriez été charmée. Lors même que sa tête se brouillait un peu, ses pensées confuses étaient toutes de grâce, de foi, de docilité, de patience, et d'abandon à Dieu. Je n'ai jamais rien vu de plus édifiant et de plus aimable. Je vous raconte tout ceci pour ne vous représenter point ma tristesse, sans vous faire part de cette joie de la foi dont parle S. Augustin, et que Dieu m'a fait sentir en cette occasion. Dieu a fait sa volonté, il a préféré le bonheur de mon ami à ma consolation. Je manquerais à Dieu et à mon ami même, si je ne voulais pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur, je lui ai offert celui que je craignais tant de perdre. On ne peut être plus touché que je le suis de la bonté avec laquelle vous prenez part à ma peine. Je prie celui pour l'amour de qui vous le faites, de vous en payer au centuple.

Je ne me souviens point de ce que vous me mandez que vous m'aviez écrit. Je ne sais si c'est que je ne l'ai pas reçu ou qu'il a échappé à ma mémoire dans la multitude des embarras extraordinaires que j'ai eus cette année. Mais enfin si vous vouliez me pardonner cette faute et daigner me mander simplement une seconde fois de quoi il s'agit, je vous ferais une réponse très ingénue avec tout le zèle d'un homme qui vous honore plus que jamais, et qui vous sera dévoué sans réserve en N[otre] S[eigneur] le reste de sa vie. FR. ARCH. DE CAMBRAY.

*LSP 22. L.1514. À LA SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. 25 décembre 1711.*

Je voudrais, ma très honorée sœur, être à portée de vous témoigner plus régulièrement par mes lettres, combien je vous suis dévoué. Ce que Dieu fait ne ressemble point à ce que les hommes font. Les sentiments des hommes changent, ceux que Dieu inspire vont toujours croissant, pourvu qu'on lui soit fidèle.

---

lui avait donné pour le service de l'Eglise ». Né le 20 juin 1658 [...] Prieur d'Anzeline, il « fut » d'abord chez l'évêque d'Autun G. de Hoquette où il rencontra Bussy-Rabutin à la fin d' août 1677, puis il fit au séminaire de Saint-Sulpice, où il s'était inscrit comme clerc du diocèse de Nevers, un séjour de trois mois (2 novembre 1680 - 2 février 1681). Maître ès arts le 24 mai 1681, il avait commencé ses études théologiques, mais les avait interrompues en 1684 pour prêcher le Carême à Meaux et pour participer, de l'Ascension à la Pentecôte, à une mission à Coulommiers. A la fin de 1685, Fénelon le prit pour collaborateur dans ses missions de Saintonge. L'étudiant dut solliciter des dispenses et n'obtint à la licence de 1688 que le 103<sup>e</sup> rang sur 109. Mais Fénelon le fit nommer le 25 août 1690 lecteur des princes [...] » (CF 3, L.7, n.1).



On ne peut être plus touché que je le suis de vos maux<sup>337</sup>: je leur pardonne de vous empêcher de faire des exercices de pénitence. Les maux qu'on souffre ne sont-ils pas eux-mêmes des pénitences continuelles que Dieu nous a choisies, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions? que voulons-nous, sinon l'abattement de la chair, et la soumission de l'esprit à Dieu? À l'égard de vos lectures, je ne saurais les regretter, pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. Tous les livres les plus admirables mis ensemble nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux d'être crucifié avec Jésus-Christ, que de lire ses *Souffrances*<sup>338</sup>. L'un n'est souvent qu'une belle spéculation, ou tout au plus qu'une occupation affectueuse. L'autre est la pratique réelle et le fruit solide de toutes nos lectures et oraisons. Souffrez donc en paix et en silence, ma chère sœur, c'est une excellente oraison que d'être uni à Jésus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu, sans faire une oraison très pure et très réelle. C'est pour cette oraison qu'il faut laisser les livres, et les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même. Vous connaissez l'endroit où S. Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion, dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'apôtre, il quitta le livre, «et ne voulut point continuer de lire, parce qu'il n'en avait plus besoin, et qu'une lumière de paix s'était répandue dans son cœur<sup>339</sup> ». Quand Dieu nourrit au-dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grâce vous présentera dans l'oraison, pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. O que J[ésus]-C[hrist], parole substantielle du Père, est un divin livre pour nous instruire! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flatter notre curiosité, et entretenir en nous le goût de l'esprit. Dieu nous sèvre de ces douceurs par nos infirmités. Il nous accoutume à l'impuissance et à une langueur d'inutilité qui attriste et qui humilie l'amour-propre. O l'excellente leçon ! Quel livre pourrait nous instruire plus fortement? Ce que je vous demande très instamment, est de ménager vos forces avec simplicité, et de recevoir dans vos maux les soulagements qu'on vous offre, comme vous voudriez qu'une autre à qui vous les offririez les reçût dans son besoin. Cette simplicité vous mortifiera plus que les austérités que

---

<sup>337</sup> Maladie d'yeux.

<sup>338</sup> Les Souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ, du portugais Thomas de Jésus. [O]

<sup>339</sup> *Confessions*, lib. VIII, c. XII, n.29 [O]

vous regrettez et qui vous sont impossibles. Au reste, Dieu se plaît davantage dans une personne accablée de maux, qui met sa consolation à n'en avoir aucune, pour le contenter, que dans les personnes les plus occupées aux œuvres les plus éclatantes. Sur qui jeterai-je mes regards de complaisance, dit le Seigneur, si ce n'est sur celui qui est pauvre, petit, et écrasé intérieurement<sup>340</sup>? Leurs lumières, leurs sentiments, leurs œuvres soutiennent les autres. Mais Dieu porte ceux-ci entre ses bras avec compassion. Pleurez, sans vous contraindre, les choses que vous dites que Dieu vous ordonne de sentir, mais j'aime bien ce que vous appelez votre stupidité. Elle vaut cent fois mieux que la délicatesse et la vivacité de sentiments sublimes, qui vous donneraient un soutien flatteur. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, et soyez également délaissée à son bon plaisir dans les plus grandes inégalités. Encore une fois ménagez votre corps et votre esprit. L'un et l'autre est abattu. Au reste je réponds à votre lettre le lendemain de sa réception, c'est-à-dire le 25 décembre, quoiqu'elle soit datée du 30 d'août. Je n'oublierai pas devant Dieu la personne que vous me recommandez<sup>341</sup>, et je serai jusqu'à la mort intimement uni à vous avec zèle en N [otre] S[eigneur].

*LSP 21. L.1776. À LA SŒUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN. À Cambrai, ce 10 mars 1714.*

J'ai reçu, ma très honorée sœur, une réponse de la personne qui vous est si chère<sup>342</sup> : elle ne tend qu'à entrer en dispute, et qu'à vouloir m'y engager avec ses ministres<sup>343</sup>. Cette dispute avec eux n'aboutirait à rien de solide. Je me bornerai à lui répondre doucement sur les points qui peuvent toucher le cœur, en laissant tomber tout ce qui excite l'esprit à des contestations. La prière ôte l'enflure du cœur, que la science et la dispute donnent. Si les hommes voulaient prier avec amour et humilité, tous les cœurs seraient bientôt réunis, les nouveautés disparaîtraient, et l'Église serait en paix. Je souhaite de tout mon cœur, que Dieu vous détache à mesure qu'il vous éprouve. Les dépouillements les plus rigoureux sont adoucis, dès que Dieu détache le cœur des choses dont il dépouille. Les incisions ne sont nullement douloureuses dans le mort; elles ne le sont que dans le vif. Quiconque mourrait en tout, porterait en paix toutes les croix. Mais nous sommes faibles, et nous tenons encore à de vaines consolations. Les soutiens de l'esprit sont

---

<sup>340</sup> Isaïe, LXVI, 2.

<sup>341</sup> Sans doute sa sœur Catherine du Péray. [O]

<sup>342</sup> Sa sœur Catherine du Péray. [O]

<sup>343</sup> Voir CF 17, L.1776, n.2.

plus subtils que les appuis mondains ; on y renonce plus tard et avec plus de peine. Si on se détachait des consolations les plus spirituelles dès que Dieu en prive, on mettrait sa consolation, comme dit l'*Imitation de Jésus-Christ*<sup>344</sup>, à être sans consolation dans sa peine. Je serais ravi d'apprendre l'entière guérison de vos yeux; mais il ne faut pas plus tenir à ses yeux, qu'aux choses les plus extérieures. Je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie intimement uni à vous, et dévoué à tout ce qui vous appartient, avec le zèle le plus sincère.

Le *Relevé de correspondance* s'avère inutile ici car nous avons repris tout l'ensemble de cette « petite » série de onze lettres, mais très grande par sa profondeur spirituelle.

### *Duchesse de Mortemart (1665-1750)*

#### *Une esquisse biographique*

*La « petite duchesse », proche*<sup>345</sup> *aimée de Madame Guyon*<sup>346</sup>, *prit sa relève au sein du cercle des disciples lorsque cette dernière fut emprisonnée puis assignée à résidence à Blois. La cadette du 'clan' Colbert avait un fort tempérament*<sup>347</sup> *ce qui nous semble assez*

---

<sup>344</sup> Liv. I, c.XXV, n.10.

<sup>345</sup> « [...] On y voit qu'après sa première disgrâce, ce fut chez la duchesse de Charost, à Beynes, château tout voisin de Saint-Cyr, qu'elle trouva asile, et que la duchesse de Mortemart la conduisit à Meaux, le 13 janvier 1695, pour se mettre à la disposition de Bossuet. Ses doctrines ayant été condamnées le 10 mars, et ce jugement suivi de sa rétractation solennelle, elle obtint la permission de se rendre aux eaux de Bourbon; mais les deux duchesses vinrent la prendre, le 9 juillet, et la ramenèrent à Paris, d'abord dans le faubourg Saint-Germain, puis dans le faubourg Saint-Antoine, où Desgrez l'arrêta vers la fin de décembre. » (Boislisle, tome II, n. 4 de sa p. 65).

<sup>346</sup> En témoignent les très nombreux échanges précédant de très peu l'embastillement de Mme Guyon, (*Correspondance Tome II Années de Combats*, lettres à la « Petite Duchesse »). Ils portent sur plus de cent lettres entre juin 1695 et mai 1698, le mois du dernier contact avec l'embastillée).

<sup>347</sup> « Au premier mot qu'ils [les Beauvilliers entreprennent de marier sa fille au fils du ministre Chamillart] en touchèrent à la duchesse de Mortemart, elle bondit de colère, et sa fille y sentit tant d'aversion, que plus d'une année avant qu'il se fit, la marquise de Charost, fort initiée avec eux, lui ayant demandé sa protection en riant lorsqu'elle seroit dans la faveur, pour la sonder là-dessus: 'Et moi la vôtre, lui répondit-elle, lorsque par quelque revers je serai redevenue bourgeoise de Paris.' » (Saint-Simon, *Mémoires*, Chéruel, rééd. 1966, tome 6, chap. 8 [1708], 163).

*prévisible mais lui fut reproché. Après 1717, date du décès de la 'dame directrice', la duchesse corrigée de ses défauts de (relative) jeunesse atteindra quatre-vingt-cinq ans et le demi-siècle des Lumières.*

*Elle aura selon nous succédé à Madame Guyon. Aussi nous explorons sa biographie brièvement en texte courant tout en l'accompagnant d'amples notes. Celles très précieuses de l'éditeur I. Noye accompagnent et authentifient ce qui s'avère constituer la plus longue série de lettres rapportée en [CF 18] pour une même correspondante. De nature plus éditoriale que biographique elles ne sont pas reprises ici, mais leurs attributions et leurs datations assurent la séquence du regroupement.*

*Pour notre chance ! Car l'attribution à la duchesse de Mortemart de lettres nettoyées des renseignements sur leur provenance par les membres du cercle en vue de l'édition de 1718 n'a été établie qu'assez tardivement<sup>348</sup> tandis que l'édition critique de la série « LSP \* » est récente<sup>349</sup> : la filiation mystique fut ainsi trop bien préservée.*

*Nous donnerons après cette esquisse biographique la série reconstituée complète des lettres dont seuls quelques passages seront omis en texte principal.*

*Mais qui était cette « petite duchesse » ? Nous alternons ici Orcibal avec le duc de Saint-Simon, sans oublier en notes Boislisle, regroupant ainsi l'admirable écrivain observateur avec les deux plus grands érudits qui précédèrent l'éditeur de lettres I. Noye :*

« La 'Petite Duchesse' de Mortemart, fille du ministre Colbert et sœur cadette des dames de Chevreuse et de Beauvillier, épousa en 1679 Louis de Rochechouart<sup>350</sup>.

« Ce dernier, né en 1663, « donnait les plus grandes espérances (en 1686 il avait forcé les pirates de Tripoli à se soumettre), mais sa

---

<sup>348</sup> Attribution par A. Delplanque en 1907.

<sup>349</sup> Edition [CF 18] par I. Noye, Droz, 2007 : un progrès par siècle !

<sup>350</sup> « Marie-Anne Colbert, soeur cadette des duchesses de Beauvillier et de Chevreuse, née le 17 octobre 1668, épousa, le 14 février 1679, Louis de Rochechouart, duc de Mortemart, fils du maréchal de Vivonne et général des galères en survivance. Elle n'avait que treize ans, et son mari quatorze. Devenue veuve le 3 avril 1688, elle mourut à Saint-Denis, le 14 janvier 1750. Selon Mme de Caylus, son mariage avait coûté quatorze cent mille livres au Roi. » (Boislisle, tome second, n. 1 de sa p. 7) – « Le Roi donnait d'ordinaire deux cent mille livres, à moins que les embarras financiers du moment ne le forçassent de réduire ses libéralités, M<sup>lle</sup> de Beauvillier eut cette somme quand elle épousa le duc du Mortemart [fils de la 'petite duchesse'], en 1703. » (Boislisle, t. second, n. 3 de sa p. 8).

santé, minée par la phtisie, provoquait dès l'été 1687 de vives inquiétudes. » Il mourut jeune en 1688. En 1689 et en 1690, on voit souvent le nom de sa veuve dans les listes des invitées du Roi et du Dauphin <sup>351</sup>. »

*Cela peut avoir été facilité et facile pour une jeune veuve de vingt-trois ans dont Saint-Simon décrit un charme digne des Mortemart* <sup>352</sup>. *Le duc de Saint-Simon use ensuite de son piquant propre en rapportant une dévotion peu justifiée à ses yeux :*

« La duchesse de Mortemart, fort jeune, assez piquante, fort au gré du monde, et qui l'aimait fort aussi, et de tout à la Cour, la quitta subitement de dépit des romancines<sup>353</sup> de ses soeurs, et se jeta à Paris dans une solitude et dans une dévotion plus forte qu'elle, mais où pourtant elle persévéra. Le genre de dévotion de Mme Guyon l'éblouit, M. de Cambrai la charma. Elle trouva dans l'exemple de ses deux sages beaux-frères [les ducs] à se confirmer dans son goût, et dans sa liaison avec tout ce petit troupeau séparé, de saints amusements pour s'occuper...<sup>354</sup>.

*Nous relevons du même duc de Saint-Simon une note complémentaire du fil principal de ses Mémoires. Elle est bien informée sur l'origine et sur la permanence du « petit troupeau » après la mort de Louis XIV. Elle pose ensuite la duchesse comme*

---

<sup>351</sup> [CF] 3, L.168, n.2 d'Orcibal.

<sup>352</sup> « L'esprit Mortemart » est décrit ainsi de manière irrésistible par le même Saint-Simon à l'occasion d'une autre figure : « Mme de Castries étoit un quart de femme, une espèce de biscuit manqué, extrêmement petite, mais bien prise, et aurait passé dans un médiocre anneau ; ni derrière, ni gorge, ni menton, fort laide, l'air toujours en peine et étonné, avec cela une physionomie qui éclatait d'esprit et qui tenait encore plus parole. Elle savait tout : histoire, philosophie, mathématiques, langues savantes, et jamais il ne paroissait qu'elle sût mieux que parler français, mais son parler avait une justesse, une énergie, une éloquence, une grâce jusque dans les choses les plus communes, avec ce tour unique qui n'est propre qu'aux Mortemart [notre soulignement]. Aimable, amusante, gaie, sérieuse, toute à tous, charmante quand elle voulait plaire, plaisante naturellement avec la dernière finesse sans la vouloir être, et assénant aussi les ridicules à ne les jamais oublier, glorieuse, choquée de mille choses avec un ton plaintif qui emportait la pièce, cruellement méchante quand il lui plaisait, et fort bonne amie, polie, gracieuse, obligeante en général, sans aucune galanterie, mais délicate sur l'esprit et amoureuse de l'esprit... » (*Mémoires*, Chéruel, rééd. 1966, tome 1, chap. 25 [1696], 406.)

<sup>353</sup> « Ce mot se trouve plusieurs fois dans Saint-Simon avec le sens de chansons satiriques, ou simplement de reproches vifs et piquants. » (Chéruel).

<sup>354</sup> Saint-Simon, *Mémoires*, Chéruel, rééd. 1966, tome 4, chap. 12 [1703], 213-214.

*« pilier femelle <sup>355</sup> » lorsque Mme Guyon, sortie de la Bastille, est en résidence surveillée à Blois. Nous indiquons les dates des figures car plusieurs établissent le réseau du « petit troupeau » mystique :*

« Mme Guyon a trop fait de bruit, et par elle, et par ses trop illustres amis, et par le petit troupeau qu'elle s'est formé à part, qui dure encore, et qui, depuis la mort du Roi [en 1715], a repris vigueur, pour qu'il soit nécessaire de s'y étendre. Il suffira d'en dire un mot d'éclaircissement, qui ne se trouve ni dans sa vie ni dans celle de ses amis et ennemis, ni dans les ouvrages écrits pour et contre elle, où tout le reste se rencontre amplement.

« Elle ne fit que suivre les errements d'un prêtre nommé Bertaut [Jacques Bertot, 1620-1681], qui, bien des années avant elle [Jeanne Guyon, 1648-1717], faisoit des discours à l'abbaye de Montmartre, où se rassemblaient des disciples [...] M. de Beauvillier [1648\_1714] fut averti plus d'une fois que ces conventicules obscurs, qui se tenaient pour la plupart chez lui, étoient sus et déplaisaient ; mais sa droiture, qui ne cherchait que le bien pour le bien, et qui croyait le trouver là, ne s'en mit pas en peine. La duchesse de Béthune [1641 ?-1716], celle-là même qui allait à Montmartre avec M. de Noailles, y tenait la seconde place. Pour ce maréchal, il sentait trop d'où venait [415] le vent, et d'ailleurs il avait pris d'autres routes qui l'avaient affranchi de ce qui ne lui était pas utile. La duchesse de Mortemart [la 'petite duchesse'], belle-soeur des deux ducs, qui, d'une vie très-répandue à la cour, s'était tout à coup jetée, à Paris, dans la dévotion la plus solitaire, devançait ses soeurs et ses beaux-frères de bien loin dans celle-ci, et y était, pour le moins, suivie de la jeune comtesse de Guiche, depuis maréchale de Gramont [la Colombe', 1672-1748], fille de Noailles. Tels étaient les piliers mâles et femelles de cette école, quand la maîtresse [Guyon] fut éloignée d'eux et de Paris, avec une douleur, de leur part, qui ne fit que redoubler leur fascination pour elle...<sup>356</sup>. »

Par la suite,

« La duchesse vécut ensuite en liaison étroite avec ses beaux-frères, les ducs de Beauvillier et de Chevreuse. « Plusieurs lettres du P. Lami, bénédictin, nous apprennent que la duchesse faisait de fréquentes retraites au couvent de la Visitation de Saint-Denis, où

---

<sup>355</sup> Le « pilier mâle » est bien entendu « l'abbé de Fénelon, qui était leur prophète, dans qui ils ne voyaient rien que de divin » selon cette même addition au journal de Dangeau (réf. n. suivante).

<sup>356</sup> Saint-Simon, *Mémoires*, Boislisle, 413, « Addition de Saint-Simon au Journal de Dangeau », « 127. Mme Guyon et les commencements de son école. »

l'une de ses filles avait fait profession, et qu'elle y occupa même assez longtemps une cellule [...] Elle y mourut le 13 février 1750 <sup>357</sup>».

« La duchesse de Mortemart étoit, après la duchesse de Béthune, la grande Ame du petit troupeau, et avec qui, uniquement pour cela, on avait forcé la duchesse [la comtesse] de Guiche, sa meilleure et plus ancienne amie, de rompre entièrement et tout d'un coup. La duchesse de Mortemart, franche, droite, retirée, ne gardait aucun ménagement sur son attachement pour M. de Cambrai. Elle allait à Cambrai, et y avait passé souvent plusieurs mois de suite. C'étoit donc une femme que Mme de Maintenon ne haïssoit guère moins que l'archevêque; ou ne le pouvait même ignorer<sup>358</sup>. »

*Doit-on la considérer comme successeur dans la lignée mystique ?  
Déjà dans une lettre de septembre 1697, Madame Guyon lui écrivait :*

« ...Cependant, lorsqu'elle veut être en silence avec vous, faites-le par petitesse et ne vous prévenez pas contre. Dieu pourrait accorder à votre petitesse ce qu'Il ne donnerait pas pour la personne. Lorsque Dieu s'est servi autrefois de moi pour ces sortes de choses, j'ai toujours cru qu'Il l'accordait à l'humilité et à la petitesse des autres plutôt qu'à moi... »

*La petite duchesse pouvait donc transmettre la grâce dans un cœur à cœur silencieux.*

*L'opinion de Fénelon et d'un proche*

*Nous avons quelques lettres à des tiers où Fénelon exprime son appréciation de la Petite Duchesse :*

Au moment où le duc de Montfort leur fils des Chevreuse est grièvement blessé, Dieu « vous met sur la croix avec son Fils; je vous avoue que, malgré toute la tristesse que vous m'avez causée, j'ai senti une espèce de joie lorsque j'ai vu M<sup>me</sup> la duchesse de Mortemart partir avec tant d'empressement et de bon naturel pour aller partager avec vous vos peines. » (L.168 à la duchesse du 7 avril 1691).

A la comtesse de Gramont : « Je suis ravi de ce que vous êtes touchée du progrès de Mad. de Mortemart ; elle est véritablement bonne, et désire l'être de plus en plus. La vertu lui coûte autant qu'à un autre, et en cela elle est très propre à vous encourager. » (L.300 du 22 juin 1695)

---

<sup>357</sup> *Correspondance de Fénelon*, 1829, tome onzième, 345.

<sup>358</sup> Saint-Simon, *Mémoires*, Chérueil, rééd. 1966, tome 6, chap. 8 [1708], 165. – nous modernisons toujours l'orthographe, « gardoit » en « gardait », etc.

A la comtesse de Montberon : « A mon retour, j'espère que nous aurons ici Mad. la d[uchesse] de Mortemart, qui viendra aux eaux. Je serai ravi que vous puissiez faire connaissance. Vous en serez bien contente, et bien édifiée. » (L. entre le 2 et le 6 juillet 1702)

Le duc de Chevreuse écrit à Fénelon : « Je suis plus content que jamais de la B.P.D. [de Mortemart]. J'y trouve le même esprit de conduite qu'elle a reçu de vous, avec une simplicité et une lumière merveilleuse. Rien de ce qui devrait la toucher ou peiner ne semble aller à son fond. » (L.913A du 16 mai 1703).

*Nous tentons une mise en ordre chronologique<sup>359</sup>. Un choix en italiques précède la séquence complète des lettres qui nous sont parvenues.*

*Choix de citations extrait de la série complète des lettres*

*Fénelon est directeur de la « petite duchesse ». Née en 1665, elle est de quatorze ans plus jeune :*

En 1693 :

*Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors, et un peu plus par le dedans. Choisissez les affections les plus vives qui dominant dans votre cœur, et mettez-les sans condition ni bornes dans la main de Dieu, pour les lui laisser amortir et éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maison, votre crainte de déchoir et de manquer de considération dans le monde, votre sévérité âpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est ce que je crains le moins pour vous. Vous la connaissez, vous vous en défiez ; malgré vos résolutions, elle vous entraîne, et en vous entraînant elle vous humilie. Elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangereux. ... Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique et aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain ? ... Nous ne faisons que languir autour de nous-mêmes, ne nous occupant jamais de Dieu que par rapport à nous. Nous n'avancions point dans la mort, dans le rabaissement de notre esprit et dans la simplicité. D'où vient que le vaisseau ne vogue point ? Est-ce que le vent manque ? Nullement ; le souffle de l'esprit de grâce ne cesse de le pousser ; mais le vaisseau est retenu par des ancres qu'on n'a garde de voir ; elles sont au fond de la mer. ... Aimons, et ne vivons plus que d'amour. Laissons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour-propre. Ne nous contentons pas de faire oraison le*

---

<sup>359</sup> CF 18 respecte la séquence des pièces LSP, car elles sont adressées à divers correspondants – dont I.Noye propose souvent une identification. Ici où nous privilégions la répartition par destinataires, ce qui rend une mise en ordre même incertaine souhaitable.



*matin et le soir, mais vivons d'oraison dans toute la journée. (LSP 126\*, juin 1693 ?)*

*Nul couvent ne vous convient; tous vous gêneraient, et vous mettraient sans cesse en tentation très dangereuse contre votre attrait : la gêne causerait le trouble. Demeurez libre dans la solitude, et occupez-vous en toute simplicité entre Dieu et vous. (LSP 135.\*)*

*La solitude vous est utile jusqu'à un certain point, elle vous convient mieux qu'une règle de communauté, qui gênerait votre attrait de grâce ... Vous doutez, et vous ne pouvez porter le doute. Je ne m'en étonne pas : le doute est un supplice. Mais ne raisonnez point et vous ne douterez plus. L'obscurité de la pure foi est bien différente du doute. Les peines de la pure foi portent leur consolation et leur fruit. Après qu'elles ont anéanti l'homme, elles le renouvellent et le laissent en pleine paix. Le doute est le trouble d'une âme livrée à elle-même, qui voudrait voir ce que Dieu veut lui cacher, et qui cherche des sûretés impossibles par amour-propre. Qu'avez-vous sacrifié à Dieu, sinon votre propre jugement et votre intérêt? Voulez-vous perdre de vue ce qui a toujours été votre but dès le premier pas que vous avez fait, savoir, de vous abandonner à Dieu ? ... Que puis-je vous répondre ? Vous demandez à être revêtu ; je ne puis vous souhaiter que dépouillement. Vous voulez des sûretés, et Dieu est jaloux de ne vous en souffrir aucune. ... (LSP 136\*)*

*La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui ; elle se fait tout à tous. Il faut se familiariser avec les défauts les plus grossiers dans de bonnes âmes, et les laisser tranquillement jusqu'à ce que Dieu donne le signal pour les leur ôter peu à peu ... Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. (LSP 130\*, 1693?)*

*J'ai toujours eu pour vous un attachement et une confiance très grande; mais mon cœur s'est attendri en sachant qu'on vous a blâmée, et que vous avez reçu avec petitesse cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélancolique et âpre vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui; vous êtes trop choquée des imperfections, et vous souffrez un peu impatiemment de ne voir point la correction des personnes imparfaites. Il y a longtemps que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance et de support avec lequel N.M. [Notre Mère, M<sup>me</sup> Guyon] se proportionne aux faiblesses d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur, et ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose. (LSP 131\*,1693 ?)*

Lettres postérieures :

*Vous ne garderez jamais si bien M... que quand vous serez fidèle à faire oraison. Notre propre esprit, quelque solide qu'il paraisse,*

*gâte tout: c'est celui de Dieu qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. (LSP 129\*, 1695 ?)*

*Demeurons tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons sans cesse, et où nous ne sommes tous qu'une même chose. (LSP 137\*)*

*Je suis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes; mais il faut s'accoutumer à y chercher peu (LSP 150\*, attribution incertaine)*

*Ne craignez rien : vous feriez une grande injure à Dieu, si vous vous défiiez de sa bonté ; il sait mieux ce qu'il vous faut, et ce que vous êtes capable de porter, que vous-même ; il ne vous tentera jamais au-dessus de vos forces. ... Vous rirez un jour des frayeurs que la grâce vous donne maintenant, et vous remercerez Dieu de tout ce que je vous ai dit sans prudence, pour vous faire renoncer à votre sagesse timide. (LSP 164\*)*

*Ma vie est triste et sèche comme mon corps ; mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. (LSP 165\*)*

Lettres tardives :

*Je suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très pénible ; mais il vous sera fort utile, si vous y suivez les desseins de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi et à dénuer l'âme. Le dégoût n'est qu'une épreuve, et ce qu'on fait en cet état est d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir: on va contre le vent à force de rames. ... Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit, qui pourrait vous donner un art que vous n'apercevriez pas vous-même, pour tendre au but de votre amour-propre : mais comme vous êtes sincèrement en garde contre vous, et comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. ... Votre tempérament est tout ensemble mélancolique et vif<sup>360</sup>: ... Plus vous vous livrez sans mesure pour sortir de vous, et pour en perdre toute possession, plus Dieu en prendra possession à sa mode, qui ne sera jamais la vôtre. Encore une fois, laissez tout tomber, ténèbres, incertitudes, misères, craintes, sensibilité, découragement ; amusez-vous sans vous passionner; recevez tout ce que les amis vous donneront de bon, comme un bien inespéré, qui ne fait que passer au travers d'eux, et que Dieu vous envoie. (LSP 166\*, après juin 1708)*

*Voir nos ténèbres, c'est voir tout ce qu'il faut. (LSP 167\*)*

*Portez en paix vos croix intérieures. Les extérieures sans celles de l'intérieur ne seraient point des croix (LSP 189\*)*

---

<sup>360</sup> En juin 1708, Fénelon la mettait en garde sur son « naturel prompt et âpre, avec un fonds de mélancolie » (CF 14, L. 1215).(Noye)

*Soyez un vrai rien en tout et partout ; mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne résiste jamais, et il n'a point un moi dont il s'occupe. ... Je vous aime et vous respecte de plus en plus sous la main qui vous brise pour vous purifier. O que cet état est précieux ! Plus vous vous y trouverez vide et privée de tout, plus vous m'y paraîtrez pleine de Dieu et l'objet de ses complaisances. ... Vous n'avez qu'à souffrir et à vous laisser consumer peu à peu dans le creuset de l'amour. (LSP 190\*)*

*Tout contribue à vous éprouver; mais Dieu, qui vous aime, ne permettra pas que vous soyez tentée au-dessus de vos forces. Il se servira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. C'est en se cachant qu'elle fait sa principale opération : car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes, s'il montrait sensiblement cette main toujours appliquée à nous secourir. En ce cas, Dieu nous sanctifierait en lumière, en vie et en revêtissement de tous les ornements spirituels ; mais il ne nous sanctifierait point sur la croix, en ténèbres, en privation, en nudité, en mort. ... Que ne puis-je être auprès de vous ! mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je ? Dieu le fait invisiblement, et il nous unit cent fois plus intimement à lui, centre de tous les siens, que si nous étions sans cesse dans le même lieu. Je suis en esprit tout auprès de vous (LSP 192\*, attribution incertaine)*

*Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n'altériez point votre grâce en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre, et vous posséder en vous abandonnant ? ... Qu'avez-vous donc cherché dans la voie que Dieu vous a ouverte? Si vous vouliez vivre, vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévouée à l'obscurité de la foi, à la mort et à l'abandon? ... J'avoue qu'il faut suivre ce que Dieu met au cœur ; mais il faut observer deux choses : l'une est que l'attrait de Dieu, qui incline le cœur, ne se trouve point par les réflexions délicates et inquiètes de l'amour-propre ; l'autre, qu'il ne se trouve point aussi par des mouvements si marqués, qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils sont divins. ... Le mouvement n'est que la grâce ou l'attrait intérieur du Saint-Esprit qui est commun à tous les justes ; mais plus délicat, plus profond, moins aperçu et plus intime dans les âmes déjà dénuées, et de la désappropriation desquelles Dieu est jaloux. Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très simple, très directe, très rapide, qui suffit pour agir avec droiture, et pour reprocher à l'âme son infidélité dans le moment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau ; elle s'efface aussitôt qu'elle se forme, et il n'en reste rien : si vous voulez la voir,*

*elle disparaît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même ? ... Vous êtes notre ancienne, mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que toutes les autres. Vous êtes notre sœur aînée ; ce serait à vous à être le modèle de toutes les autres pour les affermir dans les sentiers des ténèbres et de la mort. (LSP 193\*) Pb : née en 1665 !*

*Pour vous, plus vous chercherez d'appui, moins vous en trouverez. Ce qui ne pèse rien n'a pas besoin d'être appuyé ; mais ce qui pèse rompt ses appuis. Un roseau sur lequel vous voulez vous soutenir, vous percera la main ; mais si vous n'êtes rien, faute de poids, vous ne tomberez plus. On ne parle que d'abandon, et on ne cherche que des cautions bourgeoises. (LSP 198\*, attribution incertaine)*

*Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parce que je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la croix me répugne toujours, et qu'elle m'est nécessaire. Je souhaite fort que vous soyez simple, droite, ferme, sans vous écouter, sans chercher aucun tour dans les choses que vous voudriez mener à votre mode, et que vous laissiez faire Dieu pour achever son œuvre en vous. / Ce que je souhaite pour vous comme pour moi, est que nous n'apercevions jamais en nous aucun reste de vie, sans le laisser éteindre. (LSP 203, 1711 ?)*

*Comment pouvez-vous douter, ma chère fille, du zèle avec lequel je suis inviolablement attaché à tout ce qui vous regarde ? Je croirais manquer à Dieu, si je vous manquais. Je vous proteste que je n'ai rien à me reprocher là-dessus ; mon union avec vous ne fut jamais si grande qu'elle l'est. (LSP 490\*, attribution incertaine)*

*Je crois vous devoir dire en secret ce qui m'est revenu par une voie digne d'attention. On prétend que Leschelle entre dans la direction de sa nièce et de quelques autres personnes, indépendamment de son frère l'abbé, qui était d'abord leur directeur ; qu'il leur donne des lectures trop avancées et au-dessus de leur portée ; qu'il leur fait lire entr'autres les écrits de N., que ces personnes ne sont nullement capables d'entendre ni de lire avec fruit. Je vous dirai là-dessus que, pour me défier de ma sagesse, je crois devoir me borner à vous proposer d'écrire à l'auteur, afin qu'il examine l'usage qu'on doit faire des écrits qu'il a laissés. ... excellentes pour la plupart des âmes qui ont quelque intérieur ; mais il y en a beaucoup, qui étant les meilleures de toutes pour les personnes d'un certain attrait et d'un certain degré, sont capables de causer de l'illusion ou du scandale en beaucoup d'autres, qui en feront une lecture prématurée. Je*

*voudrais que la personne en question vous écrivît deux mots de ses intentions là-dessus, afin qu'ensuite nous pussions, sans la citer, faire suivre la règle qu'elle aura marquée. (L.1121, 9 janvier 1707)*

*Le Grand Abbé [de Beaumont] vous dira de nos nouvelles, ma bonne Duchesse. Mais il ne saurait vous dire à quel point mon cœur est uni au vôtre. Je souhaite fort que vous ayez la paix au-dedans. Vous savez qu'elle ne se peut trouver que dans la petitesse, et que la petitesse n'est réelle qu'autant que nous nous laissons rapetisser sous la main de D[ieu] en chaque occasion. Les occasions dont D[ieu] se sert consistent d'ordinaire dans la contradiction d'autrui qui nous désapprouve, et dans la faiblesse intérieure que nous éprouvons. ... Regardez la seule main de Dieu, qui s'est servi de la rudesse de la mienne pour vous porter un coup douloureux. La douleur prouve que j'ai touché à l'endroit malade. Cédez à D[ieu]; acquiescez pleinement. C'est ce qui vous mettra en repos, et d'accord avec tout vous-même. Voilà ce que vous savez si bien dire aux autres<sup>361</sup>. L'occasion est capitale. C'est un temps de crise. O quelle grâce ne coulera point sur vous, si vous portez comme un petit enfant tout ce que D[ieu] fait pour vous rabaisser, et pour vous désapproprier, tant de votre sens, que de votre volonté! Je le prie de vous faire si petite, qu'on ne vous trouve plus. (L.1231, 22 août 1708)*

*Je vous avoue, ma bonne D[uchesse], que je suis ravi de vous voir accablée par vos défauts et par l'impuissance de les vaincre. Ce désespoir de la nature qui est réduite à n'attendre plus rien de soi, et à n'espérer que de D[ieu], est précisément ce que D[ieu] veut. Il nous corrigera quand nous n'espérerons plus de nous corriger nous-mêmes. ... Il s'agit d'être petite au-dedans, ne pouvant pas être douce au-dehors. Il s'agit de laisser tomber votre hauteur naturelle, dès que la lumière vous en vient. ... En un mot le grand point est de vous mettre de plain-pied avec tous les petits les plus imparfaits. Il faut leur donner une certaine liberté avec vous, qui leur facilite l'ouverture de cœur. (L.1215, 8 juin 1708)*

*Jamais lettre, ma bonne et chère Duchesse ne m'a fait un plus sensible plaisir que la dernière que vous m'avez écrite. Je remercie D[ieu] qui vous l'a fait écrire. Je suis également persuadé et de votre sincérité pour vouloir dire tout, et de votre impuissance de le faire. Pendant que nous ne sommes point encore entièrement parfaits, nous ne pouvons nous connaître qu'imparfaitement. ... Les personnes qui conduisent ne doivent nous développer nos défauts, que quand D[ieu] commence à nous y préparer. Il faut voir un*

---

<sup>361</sup> Allusion brève, mais forte, à la tendance de la duchesse à «régenter» qui avait amené la révolte d'autres membres du «petit troupeau guyonien» dont elle était «l'ancienne»: voir la lettre adressée le 4 (?) mai 1710 par Fénelon à Mme Guyon, n. 4, et la réponse de celle-ci, n. 4. [O]

défaut avec patience. et n'en rien dire au dehors jusqu'à ce que D[ieu] commence à le reprocher au dedans. Il faut même faire comme D[ieu] qui adoucit ce reproche en sorte que la personne croit que c'est moins Dieu qu'elle-même qui s'accuse et qui sent ce qui blesse l'amour. ... D[ieu] est dans notre âme, comme notre âme dans notre corps. C'est quelque chose que nous ne distinguons plus de nous, mais quelque chose qui nous mène, qui nous retient et qui rompt toutes nos activités. Le silence que nous lui devons pour l'écouter n'est qu'une simple fidélité à n'agir que par dépendance, et à cesser dès qu'il nous fait sentir que cette dépendance commence à s'altérer. ... Je vois par votre lettre, ma bonne Duchesse, que vous êtes encore persuadée que nos amis ont beaucoup manqué à votre égard. ... Pour votre insensibilité dans un état de sécheresse, de faiblesse, d'obscurité, et de misère intérieure, je n'en suis point en peine, pourvu que vous demeuriez dans ce recueillement passif dont je viens de parler, avec une petitesse et une docilité sans réserve. Quand je parle de docilité, je ne vous la propose que pour N...[M<sup>me</sup> Guyon], et je sais combien votre cœur a toujours été ouvert de ce côté-là. Nous ne sommes en sûreté qu'autant que nous ne croyons pas y être, et que nous donnons par petitesse aux plus petits même la liberté de nous reprendre. (L.1408)

Je ne puis vous exprimer, ma bonne et très chère Duchesse, combien votre dernière lettre m'a consolé. J'y ai trouvé toute la simplicité et toute l'ouverture de cœur que D[ieu] donne à ses enfants entre eux. ... Je ne sais point en détail les fautes qu'ils ont faites vers vous. Il est naturel qu'ils en aient fait sans le vouloir. Mais ces fautes se tournent heureusement à profit, puisque vous prenez tout sur vous, et que vous ne voulez voir de l'imperfection que chez vous. C'est le vrai moyen de céder à D[ieu] et de faire la place nette au petit M[âitre]. (L.1442, 1<sup>er</sup> février 1711)

Il y a bien longtemps, ma bonne et chère Duchesse, que je ne vous ai point écrit. Mais je n'aime point à vous écrire par la poste, et je n'ai point trouvé d'autre voie depuis longtemps. ... Il suffit d'être dans un véritable acquiescement pour tout ce que Dieu nous montre par rapport à la correction de nos défauts. Il faut aussi que nous soyons toujours prêts à écouter avec petitesse et sans justification tout ce que les autres nous disent de nous-mêmes, avec la disposition sincère de le suivre autant que D[ieu] nous en donnera la lumière. L'état de vide de bien et de mal, dont vous me parlez, ne peut vous nuire. Rien ne pourrait vous arrêter que quelque plénitude secrète. ... Pour moi je passe ma vie à me fâcher mal à propos, à parler indiscrètement, à m'impatienter sur les importunités qui me dérangent. Je hais le monde, je le méprise, et il me flatte néanmoins un peu. Je sens la vieillesse qui avance insensiblement, et je m'accoutume à elle, sans me détacher de la vie. Je ne trouve en moi

*rien de réel ni pour l'intérieur ni pour l'extérieur. Quand je m'examine, je crois rêver: je me vois comme une image dans un songe. ... Mon union avec vous est très sincère. Je ressens vos peines. Je voudrais vous voir, et contribuer à votre soulagement.*  
(L.1479, 27 juillet 1711)





# MADAME GUYON

*Les TORRENTS*<sup>362</sup>

*« Mes jugements [pour purifier les âmes de leurs péchés] se manifesteront comme de l'eau, et ma justice en façon d'un gros torrent. »*

*Lettre de l'auteur à son confesseur servant de préambule. Vive Jésus, Marie, Joseph ! C'est en leurs noms et pour obéir à Votre Révérence, que je vais commencer à écrire ce que je ne sais pas moi-même, tâchant autant qu'il me sera possible de laisser conduire mon esprit et ma plume au mouvement de Dieu, n'en faisant point d'autre que celui de ma main. Mais comme mes infidélités, et la pente naturelle que nous avons à mêler ce qui est nôtre à ce que Dieu fait, pourrai[en]t bien m'engager, sans le vouloir, à mêler mes atomes et mes impuretés parmi les rayons divins, j'espère que Notre Seigneur vous les fera distinguer, et que cette impureté ne pouvant s'allier au soleil, servira à le mieux découvrir, et à faire connaître davantage sa pureté. Je reconnais donc que tout ce qui se trouvera de bon, sera de Notre Seigneur, n'y ayant moi-même aucune part, puisque, lorsque je commence à écrire, je ne sais point ce que je dois écrire ; et que même s'il me venait des pensées sur cela, je les regarderais comme des distractions, et l'attention que j'y ferais, comme des infidélités notables. Tout ce qui se trouvera de gâté, sera mon propre : et comme je sais que c'est à votre lumière, mon très cher Père, que ceci sera exposé, j'écris simplement et sans retour ce qui me viendra dans l'esprit, laissant à Votre Révérence le soin de séparer le vil du précieux, l'humain du divin, et l'erreur de la vérité.*

## **PREMIERE PARTIE**

### **Chapitre I. Divers retours de l'âme à Dieu.**

1. Sitôt qu'une âme est touchée de Dieu et que son retour est véritable et sincère, après la première purgation que la confession et

---

<sup>362</sup> Sous l'emblème d'un TORRENT, on voit comment Dieu, par la VOIE DE L'Oraison passive en FOI, purifie et dispose prochainement les âmes qui doivent arriver ici à une vie nouvelle et toute divine.

Retouché & augmenté sur une Copie revue par l'Auteur [madame Guyon ! La présentation et les notes établies par D. Tronc qui figurent en fin de texte pages 47 à 80 sont omises dans ce tirage des pages 1 à 46].

la contrition ont faite, Dieu lui donne un certain instinct de retourner à Lui d'une manière plus parfaite et de s'unir à Lui. Elle sent alors qu'elle n'est pas créée pour les amusements et les bagatelles du monde, mais qu'elle a un centre et une fin où il faut qu'elle tâche de retourner et hors de laquelle elle ne trouve jamais de véritable repos.

2. Cet instinct est mis dans l'âme d'une manière très forte : en quelques âmes plus, et en quelques autres moins, selon les desseins de Dieu ; mais elles ont toutes une impatience amoureuse de se purifier, et de prendre les voies et moyens nécessaires pour retourner à leur source et origine, semblables aux rivières, qui, après qu'elles sont sorties de leurs sources, ont une course continuelle pour se précipiter dans la mer. Vous voyez même que de toutes ces rivières les unes vont gravement et lentement, et les autres vont avec plus de vitesse ; mais il y a des fleuves et des torrents qui courent avec une impétuosité effroyable et que rien ne peut arrêter. Toutes les charges que vous pourriez leur donner, et les digues que vous pourriez mettre pour empêcher leur cours, ne serviraient qu'à en redoubler la violence.

3. Il en est ainsi de ces âmes. Les unes vont doucement à la perfection, et elles n'arrivent jamais à la mer, ou que très tard, se contentant de se perdre dans quelque rivière plus forte et plus rapide, qui les entraîne avec elle dans la mer ; les autres, qui sont les secondes, y vont plus fortement et plus promptement que les premières. Elles y portent même avec elles quantité de ruisseaux ; mais elles sont lentes et paresseuses en comparaison des dernières, qui se précipitent avec tant d'impétuosité, qu'elles ne sont même bonnes à guère de choses. On n'ose naviguer sur elles, ni leur confier aucune marchandise, si ce n'est en certains endroits et en certains temps. C'est une eau folle et téméraire, qui se bat contre les rochers, qui effraie de son bruit, et qui ne s'arrête à rien ; les secondes au contraire, sont plus agréables et plus utiles : leur gravité plaît, et elles sont toutes chargées de marchandises ; et on y va sans crainte et sans péril.

Il faut voir avec l'aide de la grâce ces trois sortes de différentes personnes sous ces trois figures que j'ai proposées, et commencer par les premières pour heureusement finir par les dernières.

## *Chapitre II. Voie active de la méditation.*

1. Les premières âmes sont celles qui, après leur conversion, s'adonnent à la méditation, ou aux œuvres mêmes de charité ; elles font quelques austérités extérieures ; enfin elles tâchent peu à peu de se purifier, d'essayer certains péchés notables, et même des

véniels volontaires. Elles travaillent selon leurs petites forces à avancer peu à peu, mais faiblement et petitement.

2. Comme leur source n'est pas abondante, la sécheresse les fait quasi tarir. Il y a des endroits même dans les temps d'aridité où elles se dessèchent tout à fait. Elles ne laissent pas de couler de la source ; mais c'est si faiblement qu'à peine s'en aperçoit-on. Ces rivières ne portent point ou peu de marchandises ; et si, pour le besoin public, il faut leur en faire porter, il faut en même temps que l'art supplée à la nature, et trouver le moyen de les grossir, ou par la décharge de quelques étangs, ou par le secours de quelques autres rivières de même espèce, que l'on joint et unit à elles, lesquelles rivières jointes ensemble augmentent l'eau et, se secourant les unes les autres, se mettent en état de porter quelques petits bateaux, non dans la mer, mais dans quelques-unes de ces maîtresses rivières dont nous parlerons ci-après.

3. Ces âmes-ci sont ordinairement peu appliquées au-dedans. Elles travaillent au-dehors, et ne sortent guère de la méditation, aussi ne sont-elles pas propres à de grandes choses. Elles ne portent point pour l'ordinaire de marchandises : cela veut dire qu'elles n'ont rien pour les autres ; et Dieu ne se sert ordinairement de ces âmes si ce n'est pour porter quelques petits bateaux, c'est-à-dire pour quelques œuvres de miséricorde corporelle : encore pour s'en servir, il leur faut décharger des étangs des grâces sensibles, ou les unir à quelques autres dans la religion, où plusieurs d'une grâce médiocre ne laissent pas de porter un petit bateau, non dans la mer même, qui est Dieu, où elles n'entrent jamais dans cette vie, mais bien dans l'autre.

4. Ce n'est pas que ces âmes ne se sanctifient par cette voie. Il y a même quantité de bonnes âmes qui passent pour très vertueuses, qui ne la passent pas, Dieu leur donnant des lumières conformes à leur état, et qui sont quelquefois très belles, et font l'admiration des spirituels ordinaires. Il y a même quelques-unes de ces âmes qui à la fin de leur vie reçoivent quelques lumières passives, selon la fidélité qu'elles ont eue dans leur voie ; mais pour l'ordinaire elles ne sortent point d'elles-mêmes : toutes leurs grâces et leurs lumières, étant d'une manière créée, je veux dire proportionnées à leur capacité, sont distinguées, aperçues et accompagnées de ferveurs ; et plus ces mêmes lumières sont distinguées, aperçues et accompagnées de ferveurs, plus elles s'y attachent, et ne trouvent rien de plus grand en cette vie.

5. Les plus favorisées de ces âmes pratiquent la vertu avec beaucoup de générosité. Elles ont mille inventions saintes et mille pratiques pour se porter à Dieu et pour demeurer en sa présence. Le tout cependant se fait par leurs propres efforts, aidés et secourus de la

grâce. Mais dans ces âmes, leur opérer paraît excéder celui de Dieu, et celui de Dieu ne fait que concourir avec le leur.

6. Je crois que qui voudrait porter ces âmes à une oraison plus élevée n'y réussirait pas pour plusieurs raisons. La première est que, comme ces âmes n'ont rien de surnaturel qu'à mesure de leur travail, si vous leur ôtez leur travail, vous empêchez le cours des grâces, semblables à ces pompes qui ne donnent de l'eau qu'à mesure qu'elles sont agitées. Vous remarquerez même en ces âmes une grande facilité à raisonner, à s'aider de leurs puissances, une activité toujours vigoureuse et forte, un désir de faire toujours quelque chose de plus et de nouveau pour se perfectionner ; et dans les sécheresses, une anxiété pour s'en défaire, aussi bien que de leurs défauts.

7. Ces âmes ont beaucoup de hauts et bas. Tantôt elles font merveille, d'autres fois elles languissent et rampent, et elles n'ont jamais une conduite unie ; d'autant que le principal de leur oraison étant dans les puissances, lorsque ces puissances sont desséchées, soit faute de travail de leur part, soit faute de correspondance de la part de Dieu, elles tombent dans le découragement, ou bien elles s'accablent d'austérités et d'efforts pour retrouver par elles-mêmes ce qu'elles ont perdu. Elles n'ont jamais, comme les autres âmes, une profonde paix ni le calme dans leurs distractions ; au contraire elles sont toujours alertes pour les combattre ou pour s'en plaindre. Elles sont pour l'ordinaire scrupuleuses, entortillées dans leurs voies, à moins qu'elles n'aient l'esprit d'une force assez raisonnable.

8. Il ne faut donc pas porter ces âmes à l'oraison passive : car ce serait les ruiner sans ressource, leur ôtant les moyens d'avancer vers Dieu. Car comme une personne qui serait obligée de voyager et qui n'aurait ni bateaux ni carrosses, ni aucunes autres voies que celle d'aller à pied, si vous lui ôtiez les pieds, vous la mettriez hors d'état d'avancer. De même ces âmes, si vous leur ôtiez leur opérer, qui est leurs pieds, elles n'avanceraient jamais.

9. Et je crois que c'est ce qui fait aujourd'hui les contestations qui arrivent parmi les personnes d'oraison. Celles qui sont dans la passive connaissant le bien qui leur en revient, y voudraient faire marcher tout le monde ; les autres au contraire, qui sont dans la méditation, voudraient borner tout le monde à leur voie, ce qui serait une perte et un dommage qui ne se peut dire. Que faut-il donc faire ? Il faut prendre le milieu et voir si les âmes sont propres à une voie ou à l'autre.

10. Le directeur expérimenté le pourra connaître par l'opposition qu'elles ont à demeurer en repos et à se laisser conduire par l'Esprit de Dieu, par un fourmillement de fautes et de défauts dans lesquels elles tombent sans quasi les voir ou les connaître ; ou, si ce sont des

personnes d'une sagesse et prudence humaines, par une certaine adresse à couvrir et à elles et aux autres leurs défauts, par une attache à leurs sentiments et par quantité de fautes que l'on ne peut expliquer et que le directeur expérimenté connaîtra.

Les faut-il donc laisser toute leur vie dans le raisonnement ? Je crois que si elles sont assez heureuses que de trouver un directeur habile, il ne laissera pas de les faire bien plus avancer : et un nombre infini d'âmes qui ne croient être propres que pour la méditation, arriveraient à la perfection la plus consommée si elles trouvaient un directeur avancé. Et tant s'en faut qu'un directeur de grâce leur nuise : il leur servira infiniment, les faisant marcher selon toute l'étendue que Dieu veut d'elles, ne prévenant pas la grâce ni ne différant pas de la suivre, mais la secondant et y faisant correspondre, au lieu qu'un directeur d'une grâce commune arrête les âmes, empêche qu'elles n'avancent, et se les approprie.

11. Le directeur expérimenté portera donc ces âmes-ci à faire moins de raisonnements et plus d'affections : il les dénuera peu à peu de leur raisonnement, y substituant les bonnes affections en la place ; et s'il voit ces âmes peu à peu se simplifier et goûter plus l'affection que le raisonnement, le raisonnement tarissant peu à peu, c'est une marque qu'il y a quelque chose à faire dans ces âmes pour le spirituel.

12. Il faut remarquer cependant que si le raisonnement tarissait par la faiblesse du sujet et que ces âmes se sentissent portées non à aimer mais seulement à ne rien faire par une stupidité et fainéantise, il faut les porter à s'exercer. Si elles ne le peuvent pas par l'entendement, du moins par l'affection et la volonté, car les âmes qui commencent à se dessécher par grâce ne sont pas plus imparfaites plus elles se dessèchent : au contraire elles ont un instinct de se poursuivre elles-mêmes pour se combattre et de poursuivre la lumière pour la retrouver et la suivre. Il faut donc les aider et les porter, non à se dénuer mais à se remplir plus la volonté que l'entendement. Il ne faut pas les porter à se reposer, mais à courir de toutes leurs forces selon leur petit pouvoir jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de soulager leur travail et leur marcher par quelque voiture, ou plutôt, suivant ma première comparaison, jusqu'à ce que ces petites rivières faibles trouvent le fleuve ou la grande rivière, qui les reçoit dans son sein et les porte dans la mer.

13. Je ne sais pourquoi l'on crie si fort contre les livres spirituels et les personnes qui écrivent et parlent des voies intérieures. Je soutiens que cela ne peut nuire, si ce n'est à quelques âmes qui veulent se perdre pour leur plaisir, à qui non seulement ces choses nuisent mais tout le reste, semblables aux araignées qui convertissent les fleurs en venin. Mais aux âmes humbles et

désireuses de leur perfection, cela ne leur peut nuire, d'autant qu'il est impossible qu'une âme puisse les comprendre et en faire usage si le don ne lui en est donné ; et quelques lectures qu'elles puissent faire, elles ne peuvent se figurer des états qui, étant surnaturels, ne peuvent tomber sous l'imagination, mais bien sous l'expérience. Et de plus, quand la personne voudrait se tromper elle-même et se servir des termes qu'elle aurait lus, le directeur habile dans les interrogations qu'il lui ferait, verrait bien la tromperie. De plus l'état d'une âme dans un degré en suppose toutes les suites, et la perfection va d'un pas égal avec l'avancement intérieur.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des âmes avancées dans l'oraison qui auront des défauts en apparence plus grands que des âmes communes ; mais ils ne sont pas de même ni quant à la nature ni quant à la qualité.

14. La seconde raison pourquoi je dis que ces livres ne peuvent faire de mal, c'est qu'ils portent avec soi tant de morts, de détachements, tant de choses à vaincre et à détruire que l'âme n'aurait jamais assez de force pour l'entreprendre si son intérieur n'est vrai. Et quand même elle l'entreprendrait, elle aurait par ses seules pratiques l'effet de la méditation, qui n'est que de travailler à se détruire. Toute la différence est que l'âme n'agirait pas par un principe divin mais seulement vertueux : ce que le directeur expérimenté découvrirait.

15. C'est pourquoi une âme ne doit jamais se conduire elle-même, ni craindre d'avoir un directeur trop éclairé. C'est se vouloir tromper soi-même que d'en vouloir chercher un autre ; et par une lâcheté de courage vouloir borner l'Esprit de Dieu en bornant sa perfection à telle ou telle chose.

Ce que je conclus de cela, c'est qu'il faut toujours choisir le directeur le plus spirituel, qui en quelque degré que l'on soit, servira ; et que Dieu vous accordera, ô vous qui n'espérez rien de surnaturel, par cet homme qui Lui est cher, ce qu'Il ne vous accorderait pas à vous-même.

16. Mais pour ces directeurs qui s'approprient les âmes, qui les veulent conduire à leur mode et non à celle de Dieu, qui veulent donner des bornes à ses grâces et poser des limites pour les empêcher d'avancer, pour ces directeurs, dis-je, qui ne connaissent qu'une voie et qui y veulent faire marcher tout le monde, les maux qu'ils font aux âmes sont sans remède, parce qu'ils les tiennent arrêtées tout le temps de leur vie à certaines choses qui empêchent Dieu de se communiquer infiniment. Quel compte ne leur faudra-t-il pas rendre de ces âmes ? S'ils n'ont pas de lumière pour les conduire, que ne les laissent-ils aller à d'autres maîtres plus avancés ? Ils devraient avoir assez de charité pour le leur conseiller eux-mêmes.

Il me semble qu'il faudrait agir dans la vie spirituelle comme l'on fait dans l'école : on ne retient pas toujours les écoliers dans une même classe ; on les fait passer dans d'autres plus élevées et les maîtres de sixième et de cinquième ne s'ingèrent pas de montrer la philosophie. O sciences humaines, vous êtes si peu de chose et l'on ne laisse pas de prendre tant de précautions ! O science mystique et divine, vous êtes si grande et si nécessaire ; et cependant on vous néglige, on vous borne, on vous contraint, on vous violente ! O n'y aura-t-il jamais une école d'oraison ! Hélas, pour en avoir voulu faire une étude, on a tout gâté ! On a voulu donner des règles et des mesures à l'Esprit de Dieu, qui est sans mesure. \* .

17. Il n'y a pas une âme qui ne soit capable d'oraison et qui ne puisse et ne doive s'y appliquer. Les personnes les plus grossières et les plus stupides en sont capables. Je le sais par mon expérience : car certaines âmes s'étant adressées à moi, qui avaient une incapacité quasi invincible pour l'oraison et qui ne voulaient pas s'y appliquer, et après s'y être appliquées, voulaient tout quitter ; comme elles avaient bien de la confiance en moi, je les obligeais par une douce violence à continuer malgré leur répugnance et le peu de profit qu'elles croyaient faire, car elles se croyaient tout à fait inutiles. Cependant, après plusieurs années de persévérance, elles sont arrivées à une très haute oraison infuse. Elles m'ont avoué elles-mêmes que si je n'avais tenu bon, elles auraient tout quitté et se seraient perdues. Cependant, si ces âmes avaient trouvé certains directeurs, ils n'auraient pas hésité de leur dire qu'après avoir passé quatre et cinq années à faire l'oraison sans pouvoir ni méditer ni être échauffées de l'amour de Dieu ni sans être plus parfaites, c'était une marque que Dieu ne les y appelait pas. O pauvres âmes ainsi impuissantes ! Vous êtes plus propres à servir aux desseins de Dieu et si vous êtes fidèles, vous ferez mieux oraison que ces grands raisonneurs, qui font plutôt une étude à l'oraison qu'une oraison.

18. Je dis plus, ces pauvres âmes qui paraissent si impuissantes et si incapables, sont très propres pour la contemplation, pourvu qu'elles ne se lassent point de frapper à la porte et d'attendre avec une humble patience qu'elle leur soit ouverte. Ces grands raisonneurs, ces entendements si féconds, qui ne sauraient demeurer un moment en silence devant Dieu, qui paraissent avoir une facilité admirable, qui ont un babil continu, qui savent si bien rendre compte de leur oraison et de toutes ses parties, qui la font toujours comme il leur plaît et avec les mêmes méthodes, qui s'exercent comme ils veulent sur tous les sujets qu'ils se proposent, qui se contentent si fort d'eux-mêmes et de leurs lumières, qui raffinent sur les préparations et méthodes d'oraison, n'y avanceront jamais guère, et après dix et vingt ans de cet exercice, seront toujours les mêmes. O mon Dieu,

enseignera-t-on avec méthode à faire l'amour à l'Amour même ? Hélas ! Quand il est question d'aimer une misérable créature, se sert-on de méthode pour cela ? Les plus ignorants en ce métier sont les plus habiles. Il en est de même, quoique bien différemment, de l'Amour divin.

19. C'est pourquoi, ô sage directeur, si une pauvre âme qui n'a jamais fait oraison s'adresse à vous pour apprendre à la faire, apprenez-lui à bien aimer Dieu et faites-la jeter à corps perdu dans l'Amour, et elle sera bientôt maîtresse. Si c'est un naturel peu propre à aimer, qu'elle fasse de son mieux et qu'elle attende en patience que l'Amour même se fasse aimer à sa mode et non à la vôtre. Des sujets simples, courts, affectifs et peu raisonnés sont les meilleurs pour des commençants. Des vérités solides, lues et un peu digérées hors de l'oraison feront autant que la méditation ; mais faites-leur employer le temps de l'oraison à beaucoup aimer.

### *Chapitre III. Voie passive de lumière*

1. Les secondes âmes sont comme ces grandes rivières qui vont à pas lents et graves. Elles coulent avec pompe et majesté. On distingue leur course, qui a de l'ordre. Elles sont chargées de marchandises et peuvent aller elles-mêmes dans la mer sans s'écouler dans d'autres rivières ; mais elles n'y arrivent que tard, leur marcher étant grave et lent ; de plus il y en a quelques-unes qui n'y entrent jamais ; et pour la plupart, elles se perdent dans d'autres plus grands fleuves ou bien elles aboutissent à quelque bras de mer. Plusieurs de ces rivières-ci ne servent qu'à porter des marchandises, et elles en sont très chargées. On les peut retenir par des écluses et les détourner par certains endroits. Telles sont les âmes qui sont dans la voie passive de lumière. Leur source est très abondante. Elles sont chargées de dons, de grâces et de faveurs célestes. Elles font l'admiration de leur siècle, et quantité de saints qui brillent dans l'Église comme des étoiles lumineuses n'ont jamais passé ce degré.

2. Ces âmes-ci sont de deux manières. Les unes ont commencé par la voie commune et ont été ensuite attirées à la contemplation passive par la bonté de Dieu qui a eu pitié de leur travail inutile, sec et aride, ou pour une récompense de leur première fidélité.

Les autres sont prises comme tout à coup : elles ont été saisies par le cœur et elles se sentent aimer sans avoir appris à connaître l'objet de leur amour. Car il y a cette différence entre l'Amour divin et l'amour humain, que le dernier suppose une connaissance de l'objet, parce que, comme il est au-dehors, il faut que les sens s'y portent ; et les sens ne s'y portent que parce qu'il leur est communiqué : les yeux voient et le cœur aime. Il n'en est pas de



même de l'Amour divin. Dieu ayant une puissance absolue sur le cœur de l'homme et étant son principe et sa fin, il n'est pas nécessaire qu'Il lui fasse connaître ce qu'Il est : Il le prend d'assaut sans donner de bataille. Le cœur est impuissant de Lui résister sans que Dieu use d'une autorité absolue et de violence, si ce n'est en quelques-uns où Il l'a fait pour faire éclater son pouvoir. Il prend donc ces âmes de cette manière, les faisant brûler tout d'un coup ; mais pour l'ordinaire Il leur donne des éclairs de lumière qui les éblouissent et les enlèvent.

3. Rien n'est si lumineux ni si ardent que ces âmes. Les directeurs sont charmés lorsqu'ils les ont sous leur conduite. Et comme le travail de ces âmes-ci n'est pas essentiel, aussi sont-elles plus tôt parfaites selon le degré qu'elles ont à perfectionner. Car comme Dieu ne veut pas d'elles une perfection si éminente que de celles qui suivent ni une purification si profonde, aussi leurs défauts sont plus tôt épuisés.

4. Ce n'est pas que ces âmes dont je parle ne paraissent bien plus grandes que celles qui suivent à ceux qui n'ont pas le discernement divin. Car elles arrivent extérieurement à une perfection éminente, Dieu élevant leur capacité naturelle à un degré éminent. Elles ont des unions admirables, Dieu s'accommodant à leur capacité qu'Il rehausse extraordinairement en quelque manière. Mais cependant ces personnes ne sont jamais anéanties véritablement et Dieu ne les tire pas de leur être propre pour l'ordinaire pour les perdre en Lui.

5. Ces âmes-ci font pourtant l'admiration et l'étonnement des hommes. Dieu leur donne dons sur dons, grâces sur grâces, lumières sur lumières, visions, révélations, paroles intérieures, extases, ravissements, etc. Il semble que Dieu n'ait pas d'autre soin que d'enrichir et d'embellir ces âmes, que de leur communiquer ses secrets. Toutes les douceurs sont pour elles.

6. Ce n'est pas qu'elles ne portent de grandes croix, de fortes tentations qui sont comme les ombres qui rehaussent l'éclat de leurs vertus : car ces tentations sont repoussées avec vigueur, ces croix sont portées avec force, elles en désirent encore davantage, elles sont toutes feu et flammes, toute langueur, tout amour. Elles ont un grand cœur prêt à tout entreprendre. Enfin, en très peu de temps, elles font des prodiges et les miracles de leur siècle : Dieu se sert d'elles pour en faire et il semble qu'il suffise qu'elles désirent quelque chose pour que Dieu le leur accorde. Il semble que Dieu fasse son plaisir d'accomplir tous leurs désirs et de faire toutes leurs volontés. Elles sont dans une mortification très grande, elles portent de très grandes austérités, les unes plus, les autres moins selon leur état et leur degré : car dans chaque état il y a bien des degrés et les

uns arrivent à une perfection bien plus éminente que les autres. Dans la même voie, il y a bien des degrés différents.

7. Le directeur peut beaucoup nuire à ces âmes ou beaucoup les aider, parce que s'il n'entend pas leur voie, ou il les combattra et leur fera bien de la peine, comme l'on fit à sainte Thérèse, ce qui pourtant n'est pas le plus à craindre ; ou bien il les admirera trop et leur fera connaître à elles-mêmes le cas qu'il en fait, et c'est ici où est le grand dommage que l'on fait aux âmes, parce qu'on les amuse autour d'elles, les arrêtant aux dons de Dieu au lieu de les faire courir à Dieu par ses dons.

Le dessein de Dieu, dans la distribution et même dans la profusion qu'Il leur fait de ses grâces, est pour les faire avancer vers Lui, mais elles en font un usage tout différent : elles s'y arrêtent, elles les considèrent, les regardent et se les approprient ; d'où viennent les vanités, les complaisances, la propre estime, la préférence que l'on fait de soi aux autres, et souvent la perte et la ruine de l'intérieur.

8. Ces âmes-ci sont admirables pour elles-mêmes et quelquefois, par une grâce spéciale, elles peuvent beaucoup aider les autres, particulièrement si elles ont été pécheresses. Mais pour l'ordinaire ces âmes ne sont pas si propres à la conduite que celles qui suivent : car comme elles sont très fortes en Dieu et dans un degré éminent, elles ont de l'horreur pour le péché et souvent de l'éloignement pour les pécheurs [et] certaines antipathies qui sont de grâce. Si ces âmes sont supérieures, elles n'ont pas une certaine compassion de mère pour les pécheurs. Et comme elles n'ont pas éprouvé les misères qu'on leur découvre, elles s'en étonnent et s'en formalisent. Elles veulent une perfection trop forte des âmes et ne les acheminent pas peu à peu ; et s'il leur tombe entre les mains des âmes dans l'affaiblissement, elles ne les aident pas selon leur degré et selon les desseins de Dieu, et même souvent les écartent de leur voie. Elles ont peine à converser avec les âmes imparfaites, préférant leur solitude et leur vie à tous les accommodements de charité.

9. Si on entend parler ces personnes et que l'on ne soit pas divinement éclairé, on les croira dans les mêmes voies des dernières et même plus avancées. Elles se servent des mêmes termes de morts, de pertes, d'anéantissement, etc., et il est bien vrai qu'elles meurent en leur manières, qu'elles s'anéantissent et se perdent, car souvent leurs puissances sont perdues ou suspendues à l'oraison, elles perdent même l'usage de s'en servir et d'opérer avec, car tout ce qu'elles reçoivent, c'est passivement. Ainsi ces âmes sont passives, mais en lumière, en amour, en force. Si vous examinez de près les choses et que vous conversiez avec ces personnes, vous verrez qu'elles ont des volontés très bonnes et même admirables. Elles ont des désirs des plus grands et éminents du monde, elles

portent la perfection où elle peut aller, elles sont détachées, elles aiment la pauvreté ; cependant elles sont et seront toujours propriétaires, et même de la vertu, mais d'une manière si délicate que les seuls yeux divins le peuvent découvrir.

10. La plupart des saints dont les vies sont si admirables, ont été conduits par cette voie. Ces âmes sont si chargées de marchandises que leur course est fort lente. Que faut-il donc faire à ces âmes ? Ne sortiront-elles jamais de cette voie ? Non, sans un miracle de la Providence et sans une conduite d'une direction divine, qui porte ces âmes non à résister à ces grâces, non à les regarder, mais à les outrepasser, en sorte qu'elles ne s'y arrêtent pas un moment : car ces vues sur elles-mêmes sont comme des écluses qui empêchent l'eau de couler.

11. Il faut que le directeur leur fasse connaître qu'il y a une autre voie plus sûre pour elles, qui est la foi : que Dieu ne leur donne ces grâces qu'à cause de leur faiblesse. Il faut, dis-je, que le directeur les porte à passer du sensible au surnaturel, de l'aperçu et assuré aux très profondes et très assurées ténèbres de la foi : qu'il ne paraisse faire aucun cas de tout cela, qu'il ne les en fasse pas écrire, à moins que l'âme ne fût dans un avancement si notable dans sa voie qu'ayant des connaissances nécessaires à être sues, il les leur fasse écrire. Encore est-il mieux qu'elles ne les écrivent point, car aussi bien ce n'est pas sur ces connaissances qu'il faut assurer rien, mais sur la Providence. Il est bon de connaître les desseins de Dieu, de travailler à les exécuter ; mais c'est la seule Providence qui en doit fournir les moyens et les faire exécuter. C'est là où il ne peut y avoir de tromperie.

Il est aussi inutile de vouloir discerner si ces choses sont de Dieu ou non puisqu'il faut les outrepasser : car si elles sont de Dieu, elles s'exécuteront par la Providence en nous y abandonnant ; et si elles n'en sont point, nous ne serons pas trompés, ne nous y arrêtant pas.

12. Ces âmes-ci ont bien plus de peine d'entrer dans la voie de foi que les premières, et pour l'ordinaire elles n'y entrent jamais à moins que Dieu n'ait quelque dessein extraordinaire sur elles et qu'Il ne les destine à la conduite des autres. Car comme ce qu'elles ont est si grand et si fort de Dieu, qu'elles en sont certifiées et qu'elles ont même vu accomplir ce qu'elles ont prédit, elles ne croient point qu'il y ait rien de plus grand dans l'Église de Dieu : c'est pourquoi elles s'y tiennent attachées. Ces personnes sont sages, prudentes, elles ont souvent un zèle trop fort contre les faibles et les pécheurs. Elles ne feraient pas une fausse démarche tant elles sont compassées ; mais ce qu'elles veulent, elles le veulent très imparfaitement et très fortement. O Dieu, que de propriétés spirituelles qui paraissent de grandes vertus aux âmes qui ne sont pas éminemment éclairées, et

qui paraissent de grands défauts et bien dangereux à celles qui le sont ! Car les âmes de cette voie regardent comme vertus ce que les autres considèrent comme des défauts subtils ; et même la lumière ne leur en est pas donnée, et lorsque on leur en parle, elles n'y entrent pas.

13. Ces âmes sont fermes dans leurs opinions et, comme leur grâce est grande et forte, elles s'en tiennent plus assurées. Elles ont des règles et des mesures dans leurs obéissances et la prudence les accompagne ; enfin elles sont fortes et vivantes en Dieu, quoiqu'elles paraissent mortes. Elles sont bien mortes quant à leur opérer propre, recevant les lumières passivement, mais non quant à leur fond.

14. Ces âmes ont aussi souvent le silence intérieur, la paix savoureuse, certains enfoncements en Dieu qu'elles distinguent et expriment bien ; mais elles n'ont pas cette pente secrète à n'être rien, comme les dernières. Elles veulent bien être rien par un certain anéantissement aperçu, une humilité profonde, un certain abattement sous le poids immense de la grandeur de Dieu, qui leur fait d'autant plus de peine à porter qu'elles sentent plus fortement ce poids de Dieu. Tout cela est un anéantissement où on loge sans être anéanti : on a le sentiment de l'anéantissement, mais on n'en a pas la réalité, car cela soutient encore l'âme, et cet état lui est plus satisfaisant qu'aucun autre, car il est plus sûr et elles le savent bien.

15. Ces âmes pour l'ordinaire n'arrivent en Dieu qu'en mourant, si ce n'est des âmes privilégiées que Dieu destine à être les lumières de son Église ou pour les sanctifier plus éminemment ; et celles-là, Dieu les dépouille peu à peu de toute leurs richesses. Mais comme il y en a peu d'assez courageuses après tant de biens pour les vouloir perdre, peu aussi et moins que l'on ne peut dire passent ce degré, le dessein de Dieu étant peut-être qu'elles ne le passent pas et que, comme il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père, elles n'occupent que celle-ci ; ou bien faute de courage, faute de directeurs éclairés : ceux qui les conduisent croiraient peut-être les avoir perdues s'ils les voyaient déchoir de ces dons et de ces grâces éminentes. Laissons-en les causes dans le dessein de Dieu.

16. Quelques-unes de ces âmes n'ont pas ces dons gratuits, mais seulement une force généreuse et intime, un amour secret, doux et paisible, général et vigoureux, qui consomme leur perfection et leur vie. Ces âmes sont adroites à cacher leurs défauts et à les déguiser, y donnant toujours quelque couleur ou prétexte.

17. Les épreuves des âmes dont je viens de parler sont aussi extraordinaires que leur état. Elles viennent du démon et, quoique elles soient d'une extrême violence et toutes autres en apparence que celles qui doivent suivre, elles leur servent cependant encore de

soutien. Elles sont livrées au démon qui exerce sur elles ce que peut sa malice, mais elles sont gardées toutes entières malgré les effroyables excès de ces esprits malins. Il faut une lumière bien grande pour discerner le soutien caché dans un état si terrible, mais l'expérience le fait connaître.

#### *Chapitre IV. Voie passive en foi, premier degré*

1. Pour les âmes du troisième degré [ou de cette troisième voie] que dirons-nous sinon que ce sont comme des TORRENTS qui sortent des hautes montagnes ? Elles sortent de Dieu même, et elles n'ont pas un instant de repos qu'elles ne soient perdues en Lui. Rien ne les arrête. Aussi ne sont-elles chargées de rien. Elles sont toutes nues et vont avec une rapidité qui fait peur aux plus assurées. Ces torrents coulent sans ordre çà et là par tous les endroits qu'ils rencontrent propres à leur faire passage. Ils n'ont ni leurs lits réguliers, comme les autres, ni leur démarche dans l'ordre. Vous les voyez courir par tout ce qui leur fait passage sans s'arrêter à rien. Ils se brisent contre les rochers. Ils font des chutes qui font bruit. Ils se salissent quelquefois passant par des terres qui ne sont pas solides. Ils les entraînent à cause de leur rapidité. Quelquefois ils se perdent dans des fonds et dans des abîmes où il y a bien de l'espace sans les retrouver ; enfin, on les revoit un peu paraître, mais ce n'est que pour se mieux précipiter de nouveau dans un nouveau gouffre et plus profond et plus long. C'est un jeu de ces torrents de se montrer et de se perdre et de se briser contre des rochers. Leur course est si rapide que les yeux ne la discernent pas. Ce n'est qu'un certain bruit général, confus et ténébreux. Mais enfin, après bien des précipices et des abîmes, après avoir été bien battus des rochers, après s'être bien perdus et retrouvés, ils rencontrent la mer où ils se perdent heureusement pour ne jamais se retrouver.

2. Et c'est là où autant que ce torrent a été pauvre, vil, inutile et dépouillé de marchandises, autant est-il enrichi admirablement. Car il n'est pas riche de ses propres richesses, comme les autres rivières qui ne contiennent qu'une certaine quantité de marchandises ou certaines raretés ; mais il est riche des richesses de la mer même. Il porte sur son dos les plus gros navires. C'est la mer qui les porte et c'est lui, parce qu'étant perdu en la mer, il est devenu une même chose avec la mer.

3. Il est à remarquer que le fleuve [ou torrent] ainsi précipité dans la mer ne perd pas sa nature, quoique il soit si changé et si perdu qu'on ne le connaisse plus. Il est toujours ce qu'il était, mais son être est confondu et perdu, non quant à la réalité mais quant à la qualité : car il prend tellement la qualité de l'eau marine que l'on ne voit plus rien qui lui soit propre ; et plus il s'abîme, s'enfoncé et

demeure dans la mer, plus il perd sa qualité pour prendre celle de la mer.

4. A quoi n'est pas propre alors ce pauvre torrent? Sa capacité est sans bornes puisqu'elle est celle de la mer même. Ses richesses sont immenses quoique il n'en possède aucunes puisqu'elles sont celles de la mer même. Il est alors capable d'enrichir toute la terre. O heureuse perte, qui te pourrais décrire et le gain qu'a fait ce fleuve inutile et propre à rien, méprisé et appréhendé, qui était un étourdi à qui l'on n'osait confier le moindre bateau, puisque ne pouvant se conserver soi-même et se perdant si souvent, il l'aurait abîmé avec lui? Que dites-vous du sort de ce torrent, ô grandes rivières qui coulez avec tant de majesté, qui êtes la joie et l'admiration des peuples, qui vous glorifiez dans la quantité des marchandises étalées sur votre dos? Le sort de ce pauvre torrent que vous regardiez avec mépris ou du moins avec compassion, qui était le rebut de tout le monde, qui paraissait n'être propre à rien, qu'est-il devenu et à quoi est-il propre à présent ou plutôt à quoi n'est-il pas propre? Qu'est-ce qu'il lui manque? Vous êtes à présent ses servantes puisque les richesses que vous portez sont ou pour le décharger de celles dont il abonde ou pour lui en porter de nouvelles.

Mais avant que de parler du bonheur d'une âme ainsi perdue en Dieu, il faut commencer par l'origine et ensuite poursuivre par degrés.

5. L'âme, comme il a été dit, étant sortie de Dieu, a une pente continuelle à retourner en Lui, parce que, comme Il est son principe, Il est aussi sa dernière fin. Sa course serait infinie si elle n'était interrompue, ou empêchée, ou tout à fait arrêtée par le péché et l'infidélité continuelle. C'est ce qui fait que le cœur de l'homme est dans un perpétuel mouvement et ne peut trouver de repos qu'il ne soit retourné à son principe et à son centre, qui est Dieu : semblable au feu qui, étant éloigné de sa sphère, est dans une agitation continuelle et ne trouve son repos que lorsqu'il y est retourné ; et c'est là que par un miracle naturel, cet élément si actif de lui-même qu'il consume tout par son activité, est dans un repos parfait. \*

O pauvres âmes qui cherchez du repos dans cette vie, vous n'en trouverez jamais qu'en Dieu. Tâchez d'y rentrer, et c'est là où toutes vos pentes et peines, vos agitations et anxiétés seront réduites dans l'unité du repos.

6. Il est à remarquer que plus le feu s'approche de son centre, plus aussi s'approche-t-il du repos, quoique sa vitesse pour y retourner augmente ; mais sitôt qu'aucun sujet ne le retient plus, aussitôt il s'élance en haut avec une vitesse incroyable qui augmente à mesure qu'il s'approche : quoique sa vitesse augmente, son activité diminue.

Il en est de même d'une âme : sitôt que le péché ne la retient plus, elle court d'une manière infatigable pour retrouver Dieu ; et si par impossible elle était impeccable, rien n'empêcherait sa course qui serait si prompte qu'elle y arriverait bientôt. Mais aussi, plus elle approcherait de Dieu, plus sa course redoublerait, et plus cette même course deviendrait paisible : car le repos, ou plutôt la paix (puisque ce n'est pas alors repos, mais une course paisible), augmenterait, de sorte que la paix redoublerait la course et la course augmenterait la paix.

7. Ce qui fait le trouble alors, ce sont les péchés et les imperfections, qui arrêtent pour quelque temps la course de cette âme, ou plus ou moins selon la grandeur de la faute. Alors l'âme sent très bien son activité, comme si, lorsque le feu remonte à sa sphère, il rencontrait quelques obstacles comme quelque morceau de bois ou de paille, il reprendrait sa première activité pour consumer cet obstacle ou entredeux ; et plus l'obstacle serait grand, plus son activité redoublerait : si c'était un morceau de bois, il faudrait une plus longue et plus forte activité pour le consumer, mais si ce n'était qu'une paille, en un moment elle serait consumée et n'arrêterait que très peu sa course. Vous remarquerez que cet obstacle que le feu rencontrerait, ne servirait qu'à augmenter sa course et qu'à lui donner un nouvel empressement de surmonter tous ces obstacles pour s'unir à son centre. Il est à remarquer encore que plus le feu rencontrerait d'obstacles et plus les obstacles seraient considérables, plus ils retarderaient sa course ; et s'il s'en trouvait incessamment et toujours de nouveaux, ce serait autant de sujets qui le tiendraient attaché et l'empêcheraient de retourner d'où il est sorti. On voit par expérience que si on donne toujours du bois au feu, vous l'arrêterez toujours et l'empêcherez de jamais remonter en haut.

8. Il en est de même des âmes. Leurs instincts et pentes naturelles les portent à Dieu. Elles courraient incessamment, sans jamais s'arrêter dans leurs courses, si ce n'était les empêchements qu'elles rencontrent. Ces empêchements sont les péchés et les fautes, qui mettent d'autant plus d'obstacles à leur retour à Dieu qu'ils sont forts et de durée ; en sortent que, si elles pèchent incessamment, elles demeurent arrêtées sans jamais arriver ; et si elles meurent en péché, elles sont hors d'état pour jamais d'arriver, n'étant plus en voie et en course et tout étant terminé pour elles. Les autres qui meurent dans un autre empêchement moindre, qui est le péché véniel, vont dans le feu du Purgatoire achever de consumer ce que le feu de l'amour n'a pas consumé en cette vie ; et les autres avancent, autant ou plus ou moins que ces obstacles qu'elles se fournissent elles-mêmes sont plus ou moins forts.

9. Les âmes qui n'ont jamais péché mortellement doivent donc beaucoup plus avancer que les autres. Cela est vrai pour l'ordinaire, mais cependant il semble que Dieu prenne plus de plaisir à faire abonder ses miséricordes où le péché a plus abondé. Je crois qu'une des causes de cela, qui est dans les âmes qui n'ont pas péché, vient de ce qu'elles ont une estime extraordinaire de leur propre justice en tous les chefs où elle s'étend. Si elles sont vierges, elles sont idolâtres de leur pureté et ainsi du reste ; et cette attache, estime ou amour désordonné de leur propre justice, est un obstacle plus difficile à surmonter que les plus gros péchés, à cause que l'on ne peut point avoir une attache si forte aux péchés qui sont si hideux d'eux-mêmes, comme on en a en sa propre justice ; et Dieu, qui ne violente pas la liberté, laisse jouir ces âmes à leur plaisir de leur sainteté, pendant qu'Il prend ses délices à purifier la boue des plus misérables. Et pour réussir dans son dessein, Il donne un feu et plus fort et plus ardent, qui consume par son activité ces grosses fautes plus facilement qu'un feu plus léger ne consume les plus légers obstacles. Il semble même que Dieu prenne plaisir à faire de ces âmes criminelles le trône de son amour, afin de faire voir son pouvoir, et comment Il peut consommer et rétablir en son premier état cette âme défigurée et même la rendre plus belle que celle qui n'a pas été salie.

10. Ces âmes donc qui ont péché et pour lesquelles j'écris, laissant les autres à part, trouvent avoir un grand feu qui consume en un moment tous leurs défauts et empêchements. Elles s'élancent avec d'autant plus de force que ce qui les retenait était plus fort et plus difficile à consumer. Elles se trouvent souvent arrêtées par des fautes notables que leurs anciennes habitudes avaient contractées, mais ce feu les consume et passe outre, et cela tant et tant de fois et si souvent qu'il n'en trouve plus. Il faut remarquer que plus il va consumant, plus il avance et plus les obstacles qu'il rencontre sont faciles à consumer, en sorte qu'à la fin ce ne sont plus que des pailles, qui, loin d'empêcher sa course, ne servent qu'à le rendre plus ardent.

Tout ceci exposé et supposé, il est aisé d'en faire l'application et de le concevoir comme il est. Il faut donc prendre l'âme dans son premier état et poursuivre, si Dieu, qui fait écrire ces choses (que l'on ne voit qu'à mesure qu'elles s'écrivent), veut que l'on poursuive.

11. Dieu destinant l'âme pour Lui-même, et pour la perdre en Lui d'une manière admirable et très peu connue aux spirituels ordinaires, commence par lui faire sentir intérieurement son éloignement. Sitôt qu'elle a senti et connu son éloignement, cette inclination qui est en elle de retourner à son principe, et qui était comme éteinte par le péché, se réveille. Alors l'âme conçoit une



véritable douleur de ses péchés et sent avec peine et inquiétude le mal que lui cause cet éloignement. Ce sentiment inquiet ainsi mis dans l'âme, lui fait chercher les moyens de se défaire de cette peine et d'entrer dans un certain repos qu'elle voit de loin, mais qui ne sert qu'à redoubler cette inquiétude et à augmenter son désir de Le poursuivre et de Le trouver.

12. Quelques-unes de ces âmes, faute d'être instruites qu'il faut chercher Dieu dans leur fond et là Le poursuivre sans sortir de chez elles, se portent à la méditation et à chercher au-dehors ce qu'elles ne trouveront jamais qu'au-dedans. Cette méditation à laquelle elles sont pour l'ordinaire très peu habiles (parce que Dieu, qui désire autre chose d'elles, ne permet pas qu'elles trouvent rien en cet exercice), ne sert qu'à augmenter leur désir : car leur blessure est au cœur et elles veulent mettre l'emplâtre au-dehors. Cependant c'est flatter leur mal et non le guérir. Elles combattent longtemps avec cet exercice et leur combat redouble leur impuissance. Et si ces âmes, dont Dieu prend soin Lui-même, ne rencontrent quelqu'un qui leur fasse connaître qu'elles prennent le change, elles perdront leur temps et le perdront autant de temps qu'elles demeureront sans secours.

13. Mais Dieu, tout plein de bonté, ne manque pas de leur faire trouver par providence ce secours, quand ce ne serait qu'en passant et pour quelques jours. Ce secours n'est point recherché par elles, quoique elles sentent bien ce qui leur manque sans deviner le remède ; mais par un pur effet de la Providence, elles le trouvent sans le chercher. Car comme elles sont proprement les vrais enfants de Providence, Dieu leur fait trouver sans rien d'extraordinaire ce dont elles ont besoin, mais comme tout naturellement.

14. Lors donc que ces âmes sont instruites par quelqu'un (que la Providence leur envoie) qu'elles n'ont garde d'avancer, parce que leur blessure est au-dedans et qu'elles veulent guérir le dehors, lorsque on les fait retourner au-dedans d'elles-mêmes et chercher dans le fond de leur cœur ce qu'elles cherchent inutilement au-dehors, alors ces pauvres âmes éprouvent avec un étonnement qui les ravit et les surprend tout ensemble, qu'elles ont au-dedans d'elles-mêmes un trésor qu'elles cherchaient si loin. Elles se pâment de joie dans leur liberté nouvelle. Elles sont tout étonnées que l'oraison ne leur coûte plus rien et que plus elles se concentrent, s'enfoncent et s'abîment en elles-mêmes, plus elles goûtent un certain 'je ne sais quoi' qui les ravit et les enlève ; et elles voudraient toujours aimer et s'enfoncer ainsi.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que ce qu'elles goûtent, quelque délicieux qu'il paraisse, si elles sont destinées à la pure foi, ne les arrête pas, mais les porte par là même à courir après je ne sais quoi

qu'elles ne connaissent pas. L'âme n'est plus qu'ardeur et qu'amour. Elle croit déjà être en Paradis car ce qu'elle goûte au-dedans étant infiniment plus doux que toutes les douceurs de la terre : elle les quitte sans peine et quitterait tout le monde pour jouir un moment dans son fond ce qu'elle expérimente. Cette âme s'aperçoit donc que son oraison devient quasi continuelle. Son amour augmente de jour en jour et il devient si ardent qu'elle ne le peut contenir. Ses sens se concentrent si fort et le recueillement s'empare tellement de toute elle-même que tout lui tombe des mains. Elle voudrait toujours aimer et n'être point interrompue.

15. Et comme l'âme en cet état n'est pas assez forte pour ne se point dissiper par les conversations, elle les fuit et les craint. Elle voudrait toujours être en solitude et toujours jouir des embrassements de son Bien-aimé. Elle a au-dedans d'elle un directeur qui ne lui laisse prendre de plaisir à rien et ne lui laisse pas faire une faute sans la reprendre fortement et sans lui faire sentir par ses froideurs combien la faute lui déplaît. Ces froids de Dieu dans les fautes sont à l'âme des pénitences plus terribles que les plus grands châtimens. Elle est reprise d'un regard inutile, d'une parole précipitée. Il semble que Dieu n'ait d'autre soin que de corriger et de reprendre cette âme et que toute son application soit pour sa perfection. Elle est elle-même étonnée, et les autres aussi, de voir qu'elle a plus changée en un mois par cette voie, même en un jour, qu'en plusieurs années par l'autre voie. O Dieu, il n'appartient qu'à Vous de corriger et de purifier les âmes !

L'âme est instruite de toutes les mortifications sans en avoir jamais entendu parler. Si elle pense manger quelque chose à son goût, elle est retenue comme par une main invisible ; si elle va dans un jardin, elle n'y peut rien voir, pas même retenir une fleur ni la regarder. Il semble que Dieu ait mis des sentinelles à tous ses sens. Elle n'ose entendre une nouvelle. C'est alors qu'elle peut dire ces paroles : qu'elle est entourée de haies et d'épines, car si elle veut prendre quelque essor, elle se sent piquée au vif.

Elle voudrait alors, principalement dans le commencement, se consumer d'austérités. Il semble qu'elle ne tient plus à la terre tant elle s'en sent détachée. Ses paroles ne sont que feu et flammes. Dieu a encore une autre manière de punir cette âme, mais c'est lorsque elle est plus avancée : c'est qu'Il se fait sentir à elle plus fortement [et amiablement] après sa chute. Alors la pauvre âme est abîmée de confusion. Elle aimerait mieux le châtiment le plus rude que cette bonté de Dieu après sa chute, qui la fait mourir et abîmer de confusion.

16. Alors l'âme est si pleine de ce qu'elle sent qu'elle en voudrait faire part à tout le monde. Elle voudrait apprendre à tout le monde à

aimer Dieu. Ses sentiments pour Lui sont si vifs, si purs et si éloignés de l'intérêt que les directeurs qui l'entendraient parler, s'ils n'étaient pas expérimentés dans ces voies, la croiraient au sommet de la perfection. Elle est féconde en belles choses qu'elle couche par écrit avec une facilité admirable. Ce sont des *sentiments* profonds, vifs et intimes. Il n'y a plus de raisonnement ici, mais rien qu'amour, le plus ardent et le plus fort. L'âme durant le jour se sent saisie et prise par une force divine qui la ravit et la consume et la tient jour et nuit sans savoir ce qu'elle fait. Ses yeux se ferment d'eux-mêmes. Elle a peine à les ouvrir. Elle voudrait être aveugle, sourde et muette, afin que rien n'empêchât sa jouissance. Elle est comme ces ivrognes qui sont tellement pris et possédés du vin qu'ils ne savent ce qu'ils font et ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. Si ces personnes veulent lire, le livre leur tombe des mains et une ligne leur suffit : à peine en tout un jour peuvent-elles lire une page, quelque assiduité qu'elles y donnent. Ce n'est pas qu'elles comprennent ce qu'elles lisent : elles n'y pensent pas ; mais c'est qu'un mot de Dieu ou l'approche d'un livre réveille ce secret instinct qui les anime et brûle, en sorte que l'amour leur ferme et la bouche et les yeux.

17. C'est ce qui fait qu'elles ne peuvent dire des prières vocales, ne les pouvant prononcer. Un *Pater* les tiendrait une heure. Une pauvre âme qui n'est pas accoutumée à cela ne sait ce que c'est, car elle n'a jamais rien vu ni ouï de pareil, et elle ne sait pourquoi elle ne peut prier. Cependant elle ne peut résister à un plus puissant qui l'enlève. Elle ne peut craindre de mal faire ni ne s'en met en peine, car Celui qui la tient ainsi liée ne lui permet ni de douter que ce ne soit Lui qui la tient ainsi liée, ni de se défendre. Car si elle voulait faire effort pour prier, elle sent que Celui qui la possède lui ferme la bouche et la contraint par une douce et aimable violence de se taire.

Ce n'est pas que la créature ne puisse résister et parler avec effort, mais, outre qu'elle se fait une grande violence, c'est qu'elle perd cette paix divine et sent bien qu'elle se dessèche. Il faut donc que cette âme se laisse mouvoir au gré de Dieu et non à sa mode, et si on a alors un Directeur qui n'est pas expérimenté et qui oblige cette âme à prier [vocalement], outre qu'il lui fait souffrir une gêne très grande, il lui fait un tort irréparable.

18. C'est alors que l'âme a un désir de souffrir si véhément qu'il la fait languir et mourir. Elle voudrait payer pour les péchés de tout le monde et satisfaire à Dieu. C'est alors qu'elle commence à ne pouvoir gagner les indulgences et l'amour ne lui permet pas de vouloir abrégé les peines.

19. L'âme en cet état croit être dans le silence intérieur parce que son opérer est si doux, si facile et si tranquille qu'elle ne l'aperçoit plus. Elle croit être arrivée au sommet de la perfection, et elle ne voit

rien à faire pour elle que de jouir du bien qu'elle possède. Ce degré dure longtemps et va peu à peu s'augmentant, et très souvent il y a des âmes qui ne le passent pas et qui y sont toute leur vie, lesquelles ne laissent pas d'être des saints et l'admiration de tous les hommes. L'âme a dans ce degré certaines sécheresses passagères et courtes qui ne la tirent pas de son degré, mais qui servent à l'avancer.

20. Ces âmes cependant si brûlantes et si désireuses de Dieu commencent à se reposer en cet état et à perdre insensiblement l'activité amoureuse qu'elles avaient pour courir après Dieu, se contentant de leur jouissance qu'elles croient être Dieu même. Et c'est un malheur pour elles irréparable que ce repos et cette cessation qu'elles font de leur course, si Dieu, par une bonté infinie, ne les tirait au plus vite de cet état pour les faire passer dans celui qui suit. Mais avant que d'en parler, il faut dire les imperfections de ce degré.

### *Chapitre V. Imperfections de ce premier degré. Sécheresses*

1. L'âme qui est dans le degré dont je viens de parler, y peut avancer beaucoup et y avance aussi très fort, allant d'amour en amour et de croix en croix ; mais elle tombe si souvent et elle est si propriétaire que l'on peut dire qu'elle ne va qu'à pas de tortue quoique elle paraisse à elle et aux autres courir infiniment. Ici ce torrent est dans un pays uni et n'a pas encore trouvé la pente de la montagne pour se précipiter et prendre une course qui ne doit plus être arrêtée.

2. Les défauts de l'âme dans ce degré sont une certaine estime d'elle-même, plus cachée et plus enracinée qu'elle n'était avant que d'avoir reçu ces grâces et faveurs de Dieu ; un certain dédain et mépris secret des autres que l'on voit si éloignés de sa voie ; une facilité à se scandaliser de leurs fautes et une certaine dureté pour les péchés et pour les pécheurs ; un zèle de saint Jean avant la venue du Saint-Esprit, qui voulait faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains pour les consumer ; une certaine confiance en son salut et en sa vertu en sorte qu'il semble que l'on soit impeccable ; un orgueil secret qui fait, principalement au commencement, qu'on a peine des fautes qu'on a faites en public. On voudrait être impeccable. On a un maintien recueilli et ce recueillement paraît aux autres. On se rend propriétaire des dons de Dieu et on en fait comme s'ils étaient à nous. On oublie sa faiblesse et sa pauvreté par l'expérience qu'on a de sa force, en sorte qu'on perd la défiance de soi-même et qu'on ne craint point de s'exposer aux occasions.

Quoique tous ces défauts et plusieurs autres soient dans les personnes de ce degré, elles ne les connaissent point et il leur paraît même plus d'humilité qu'aux autres à cause que leur humilité est

plus comprise. Mais, patience ! ces défauts se feront sentir et toucher en leur temps.

3. La grâce qu'elles sentent si fort en elles-mêmes leur étant un témoignage qu'il n'y a rien à craindre pour elles, elles s'exposent sans mission divine à parler. Elles voudraient communiquer ce qu'elles sentent à tout le monde. Il est vrai qu'elles font quelque bien aux autres, car leurs paroles toutes de feu et de flammes embrasent les cœurs qui les écoutent. Mais outre qu'elles ne font pas le bien qu'elles feraient si elles étaient dans le degré où l'ordre de Dieu porte à répandre ce que l'on a, c'est que leurs grâces n'étant pas encore en plénitude, elles donnent de leur nécessaire au lieu de ne donner que de leur abondance. En sorte qu'elles se dessèchent elles-mêmes : comme vous voyez plusieurs bassins d'eau au-dessous d'une fontaine, la seule fontaine donne de sa plénitude et les autres bassins ne se répandent les uns dans les autres que de la plénitude que la source leur communique ; mais si on bouche ou si on détourne la source et que les bassins ne laissent pas de couler, alors comme ils n'ont plus de source, ils se dessèchent eux-mêmes. C'est ce qui arrive aux âmes de ce degré. Elles veulent sans cesse répandre leurs eaux et elles ne s'aperçoivent que tard, que l'eau qu'elles ont n'était que pour elles et qu'elles ne sont pas en degré de la communiquer parce qu'elles ne sont pas en source. Elles sont comme ces fioles de liqueur que l'on répand : on trouve tant de douceur dans l'odeur qu'elles rendent en s'épanchant que l'on ne s'aperçoit pas de la perte que l'on en fait.

4. C'est dans ce degré où on prend aisément le change, prenant le moyen pour la fin, et comme il est très long en certaines âmes et que même il y en a quelques-unes qui ne le passent pas, on prend cet état, principalement sur la fin, pour l'état consommé. Ce qui est bien se méprendre. Il est vrai qu'il y a bien du rapport et, à moins que le directeur n'ait passé tous les états, il croira aisément que l'âme est dans la consommation, quoiqu'elle en soit infiniment éloignée. Et ce qui le lui fait croire plus aisément, c'est que l'âme pratique toutes les vertus avec une force admirable : elle se surmonte aisément, elle ne trouve rien de difficile parce que l'amour est fort comme la mort.

5. Il faut remarquer aussi que les vertus paraissent être venues dans l'âme sans aucunes peines : car l'âme dont je parle n'y pense pas puisque toute son occupation est un amour général sans motif ni raison d'aimer. Demandez-lui ce qu'elle fait à l'oraison et durant le jour : elle vous dira qu'elle aime. Mais quel motif ou quelle raison avez-vous d'aimer ? Elle n'en sait ni n'en connaît rien. Tout ce qu'elle sait est qu'elle aime et qu'elle brûle de souffrir pour ce qu'elle aime. Mais c'est peut-être la vue des souffrances de votre Bien-aimé, ô âme, qui vous porte ainsi à vouloir souffrir ? Hélas ! dira-t-elle,

elles ne me viennent pas dans l'esprit. Mais est-ce donc le désir d'imiter les vertus que vous voyez en Lui ? Je n'y pense pas. Mais que faites-vous donc ? J'aime. N'est-ce pas la vue de la beauté de votre Amant qui enlève votre cœur ? Je ne regarde pas cette beauté. Qu'est-ce donc ? Je n'en sais rien. Je sens bien dans le plus profond de mon cœur une blessure profonde, mais si délicieuse que je me repose dans ma peine, faisant mon plaisir de ma douleur.

6. L'âme croit alors avoir tout gagné et tout consommé : car quoique elle soit pleine de défauts que je viens de dire et d'une infinité d'autres très dangereux, qui se sentent mieux dans le degré suivant qu'ils ne se peuvent exprimer, alors elle se repose dans la perfection qu'elle croit avoir acquise ; et s'arrêtant aux moyens qu'elle croit être la fin, elle y demeurerait toujours attachée si Dieu ne faisait rencontrer à ce torrent (qui est comme un lac paisible sur le haut de la montagne) la pente de la montagne, pour le faire précipiter et prendre une course d'autant plus rapide que la chute qu'il fera sera plus profonde.

7. Il me semble que l'âme de ce premier degré, même dans les plus avancés, a une certaine habitude à cacher ses défauts et à elle et aux autres. Elle trouve des excuses et des prétextes. Elle ne les dit jamais ingénument : non par volonté, mais par un certain amour de sa propre excellence, par une dissimulation habituelle sous laquelle elle se cache. Elle n'a pas tant de paix dans ses misères : au contraire elle se sent affligée extraordinairement. Elle a un certain empressement de s'en purifier. Elle le dit historiquement. Celles qui paraissent le plus sont celles qui lui font le plus de peine. Elle goûte et savoure les dons de Dieu. Elle en a un amour d'elle-même secret plus fort que jamais, une estime de sa voie extraordinaire, un secret désir de se produire, une certaine composition extérieure, une modestie gênée et affectée, un fourmillement de réflexions lorsque elle est tombée en quelque défaut apparent, une facilité à juger des autres et, avec tous ces défauts, mille propriétés attachées à ses dévotions : préférant l'oraison au devoir de sa famille, elle est cause de mille péchés que font ceux avec qui elle est.

8. Ceci est d'extrême conséquence, car l'âme se sentant attirée d'une manière si douce et si forte, voudrait toujours être seule et en oraison, et elle en fait plus que ne porte son état et extérieur et intérieur : le premier cause mille bruits, fait faire mille fautes, fait négliger les obligations essentielles ; et le second épuise peu à peu les forces de l'âme et sa vigueur amoureuse, et lui cause des sécheresses qui, n'étant pas de l'ordre de Dieu, lui nuisent, loin de lui servir.

9. Il arrive de là deux inconvénients : le premier, que l'âme veut trop être en oraison et en solitude lorsque elle en a la facilité ; le second

est que lorsqu'elle a épuisé sa vigueur amoureuse, comme c'est par sa faute, elle n'a pas la même force dans la sécheresse : elle a peine à rester si longtemps en oraison, elle en abrège facilement le temps, elle va quelquefois se divertir dans les objets extérieurs ; elle s'abat, se décourage, s'afflige, croyant avoir tout perdu et fait tout ce qu'elle peut pour se procurer la présence et l'amour de Dieu.

10. Mais si elle était assez forte pour tenir une vie égale, et ne point faire plus dans l'abondance que dans la sécheresse, elle satisferait à tout. Elle est incommode au prochain, pour qui elle n'a pas de la condescendance, se faisant une affaire de se relâcher un peu pour le contenter : elle a une sévérité et un silence trop austère où il n'en faudrait pas ; et dans d'autres rencontres, elle a un babil qui ne finit point pour les choses de Dieu. Une femme fera scrupule de plaire à son mari, de l'entretenir, de se promener et de se divertir avec lui et n'en fera point de parler deux heures sans nécessité avec des dévots et des dévotes : c'est un abus horrible.

Il faut satisfaire à son devoir de quelque nature qu'il soit et quelque peine que cela nous cause, quoique même on croit y faire des fautes ; et ce procédé nous fera profiter infiniment davantage, non comme nous croyons, mais en nous faisant mourir. Il semble même que Notre Seigneur nous fasse connaître que cela Lui plaît par la grâce qu'Il y répand. J'ai connu une personne qui jouant aux cartes avec son mari par condescendance, éprouvait une union si forte et si intime qu'elle n'en éprouva jamais de pareille dans l'oraison ; et cela lui était ordinaire dans tout ce que son mari voulait qu'elle fit, quelque répugnance qu'elle y eût ; et si elle y manquait pour mieux faire selon sa pensée, elle connaissait fort bien qu'elle sortait de son état et de l'ordre de Dieu. Ce qui n'empêchait pas que cette personne ne fit souvent de ces fautes, parce que l'attrait du recueillement, l'excellence de l'oraison, que l'on préfère à ces pertes de temps apparentes, entraînent insensiblement l'âme et lui font prendre le change. Et c'est ce qui paraît sainteté en la plupart.

11. Cependant les âmes destinées à la foi ne font pas longtemps et souvent de ces méprises, parce que, comme Dieu les veut conduire dans son ordre divin, Il leur fait bien sentir leur manquement. Et la différence d'une âme destinée pour la foi et d'une autre est que la dernière demeure dans ces dévotions sans peines : c'est lui arracher l'âme que de la tirer de ce tranquille amour ; mais l'autre n'a pas de repos dans le repos même qu'elle n'ait satisfait à son devoir ; et lorsqu'elle y reste malgré l'instinct de quitter le repos, c'est une infidélité qui lui cause de la peine.

12. Il arrive aussi que l'âme par cette mort et cette contrariété se sent plus fortement attachée ou attirée à son repos intérieur : car c'est le propre de l'homme de s'attacher plus fortement à ce qui lui est plus

difficile à avoir (du moins s'il a un peu de courage), et de s'affermir par la contrariété, voulant plus fortement les choses auxquelles on s'oppose. Cette peine de ne pouvoir avoir le repos qu'à demi augmente son repos et fait que, dans l'*action* même, elle se sent tirée d'une manière si forte qu'il semble qu'il y ait en elle deux âmes et deux conversations tout à la fois, et que celle du dedans est infiniment plus forte que celle du dehors. Mais si l'âme veut quitter son *obligation* pour l'*oraison*, elle ne trouve plus rien et son attrait se perd.

13. Je n'entends pas l'*oraison* d'obligation, et dont on s'est fait un devoir auquel il ne faut manquer que par impuissance ; mais je parle d'une oraison que l'on voudrait rendre continuelle, où on se sent entraîné par la force du recueillement. Je n'entends pas non plus par l'*action* celle de propre choix, mais celle du devoir absolu. Car si la personne a du temps après avoir satisfait à ses obligations, qu'elle le donne à l'oraison et qu'elle y emploie tout le temps qu'elle pourra. Alors cela lui servira infiniment. Il faut aussi sous prétexte de l'*obligation* ne se point charger d'actions non nécessaires : l'amour d'un mari, des enfants, de l'économie, pourrait bien se mêler avec le nécessaire ; l'empressement naturel d'achever une chose commencée, tout ceci se découvrira aisément par une âme qui ne se flatte pas. Ceci n'est pas si dangereux.

14. Lorsque le recueillement est bien fort, pour l'ordinaire l'âme ne tombe pas dans ces derniers défauts, mais bien dans les autres : d'excéder dans la retraite. Lorsque la sécheresse commence, il est plus à craindre qu'elle ne se charge d'occupations, à cause de la peine des sens à demeurer en oraison. Mais il faut tenir ferme et y être aussi exact que dans le recueillement. J'ai connu une personne qui en faisait plus lorsque elle lui était la plus pénible, se roidissant contre la peine même ; mais ceci nuit à la santé à cause de la violence et de la peine des sens et de l'entendement, qui ne pouvant s'arrêter à aucun objet et étant privé de la douce correspondance qui le tenait auprès de Dieu, en a des tourments horribles, jusques-là que l'âme souffrirait plutôt les plus grandes austérités que la violence qu'il se faut faire pour s'arrêter sans soutien auprès de Dieu. Ici la peine est intolérable et la nature en est comme dans la rage. Cette personne dont je parle passait quelquefois deux ou trois heures de suite dans cette pénible oraison ; et comme Dieu lui avait donné beaucoup de courage, elle se laissait dévorer à sa peine quoique elle sentît ses sens dans la rage. Et cette personne m'a avoué que l'austérité qui paraît la plus étrange lui aurait passé pour des délices plutôt que de rester ainsi. Et quelquefois elle en faisait pour se soulager, ce qui n'était pas une petite infidélité. Mais comme cette violence si forte dans des sujets si faibles pourrait



ruiner le corps et l'esprit, je crois qu'il est mieux de ne diminuer ni augmenter l'oraison pour les dispositions différentes.

15. Ces sécheresses si pénibles et si douloureuses dont je viens de parler, qui passent parmi certains spirituels peu éclairés pour des états terribles et des épreuves de Dieu les plus fortes, n'appartiennent qu'à ce premier degré de foi et sont souvent causés par l'épuisement ; et cependant les âmes qui les ont passées, croient être mortes et en écrivent et parlent comme du passage le plus douloureux de la vie spirituelle. Il est vrai qu'elles n'ont point l'expérience du contraire ; et très souvent l'âme n'a pas le courage de passer outre, quoique ce soit là si peu de chose. Car ici, dans ces peines qui sont comme un feu brûlant, l'âme y est bien laissée de Dieu, qui retire d'elle son secours aperçu ; mais ce sont les sens qui les causent, parce qu'étant habitués à agir, voir, sentir et goûter et que, n'ayant jamais éprouvé des privations pareilles et ne trouvant pas ailleurs où se repaître, ils sont dans un désespoir épouvantable. L'âme ne laisse pas ici d'être en vigueur : elle se tient ferme si elle a du courage. Sa peine lui est glorieuse et elle n'est pas de longue durée, car les forces de l'âme ne sont pas alors en état de porter longtemps un tel poids : elle retournerait en arrière chercher de la nourriture ou bien elle quitterait tout.

16. C'est pourquoi Notre Seigneur ne tarde guère à revenir : quelquefois même la fin de l'oraison ne se passe pas sans qu'Il revienne. Et s'Il ne vient pas dans la fin de l'oraison, Il revient durant le jour d'une manière plus forte. Il semble qu'Il se repente d'avoir fait souffrir l'âme, sa bien-aimée, ou qu'Il lui veuille payer avec usure ce qu'elle a souffert pour son amour. Si cela dure quelques jours, ce sont alors des peines intolérables. Elle l'appelle doux et cruel. Elle lui dit s'Il ne l'a blessée que pour la faire mourir. Mais cet aimable Amant rit de sa peine et revient mettre sur sa plaie un baume si doux qu'elle voudrait toujours sentir de nouvelles blessures pour avoir toujours un nouveau plaisir dans une guérison qui lui rend non seulement sa première santé, mais même une santé plus abondante.

17. Jusqu'ici, ce ne sont que des jeux d'amour où l'âme s'accoutumerait aisément si l'Ami ne changeait de conduite. O pauvres âmes qui vous plaignez des fuites de l'Amour! Vous ne savez pas que ce ne sont que des feintes, que des essais, que des échantillons de ce qui doit suivre. Les heures d'absence vous marquent les jours, les semaines, les mois et les années. Il faut apprendre à vos dépends à devenir plus généreuses, à laisser aller et venir l'Époux sans Lui rien dire. Il me semble que je vois ces jeunes épouses. Elles sont dans les dernières douleurs lorsque leur Époux les quitte pour peu que ce soit. Elles pleurent trois jours d'absence

comme s'Il était mort, et elles se défendent tant qu'elles peuvent de Le laisser aller. Cet amour paraît fort et grand, cependant il ne l'est nullement. C'est leur plaisir qu'elles ont de voir leur Époux qu'elles pleurent. C'est leur propre satisfaction qu'elles recherchent. Car si c'était le plaisir de leur Époux, elles seraient aussi contentes du plaisir qu'Il prend séparé d'elles à la promenade, à la chasse et ailleurs, que de celui qu'Il prend avec elles. C'est donc un amour intéressé, quoique il ne paraisse pas tel à l'âme : au contraire, elle croit ne L'aimer que parce qu'Il est aimable. Il est vrai, pauvres âmes, que vous ne L'aimez que parce qu'Il est aimable ; mais vous aimez pour le plaisir que vous trouvez dans cette amabilité.

18. Cependant vous voulez bien, dites-vous, souffrir pour l'Ami. Il est vrai, pourvu qu'Il soit témoin et compagnon de votre souffrance. Vous n'en voulez point de récompense, dites-vous. J'en demeure d'accord, mais vous voulez qu'Il connaisse votre souffrance et qu'Il l'agrée, vous voulez qu'Il s'y plaise. Y a-t-il rien de plus juste que de vouloir que celui pour qui l'on souffre le sache, l'agrée et y prenne plaisir ? Oh, que vous êtes loin de compte ! L'Amour jaloux ne vous laissera guère jouir du plaisir que vous prenez à Le voir se satisfaire de vos douleurs. Il vous faudra souffrir sans qu'Il fasse semblant ni de le voir ni de l'agréer ni de le savoir. C'est trop pour vous que d'être agréées. Et quelle peine ne souffrirait-on pas à ce prix ? Quoi ! Savoir que l'Amant voit nos peines et qu'Il y trouve un plaisir infini ! Oh, c'est un trop grand plaisir pour un cœur généreux ! Cependant je m'assure que la générosité la plus forte de ceux de cet état ne passe point cela.

19. Mais souffrir sans que l'Amant le sache, lorsqu'il paraît mépriser et se détourner de ce que nous faisons pour Lui plaire, n'avoir que du rebut pour ce qui semblait le charmer autrefois, le voir payer d'un froid et d'un éloignement effroyable ce que l'on fait pour son seul plaisir et ne point cesser de le faire, voir qu'Il ne paye nos poursuites que de fuites effroyables, se laisser dépouiller sans se plaindre de tout ce qu'Il avait donné autrefois pour gages de son amour et que l'âme croyait avoir payé par son amour, par sa fidélité et par sa souffrance ; non seulement s'en voir dépouiller sans se plaindre, mais voir enrichir les autres de ses dépouilles et ne pas laisser de faire toujours de même tout ce qui peut contenter l'Ami quoique absent ; ne cesser de courir après, et si, par infidélité ou par surprise, on s'arrête pour quelque moment, redoubler sa course avec plus de vitesse, sans craindre ni envisager les précipices, quoique l'on tombe et retombe mille fois, que l'âme soit si crottée et si lasse qu'elle perde ses propres forces pour mourir et expirer par les fatigues continuelles, - où, si quelquefois l'Ami se retourne et la regarde, Il lui redonne la vie et l'empêche de mourir, tant ce regard lui cause de plaisir, - jusqu'à ce qu'enfin l'Ami devienne si cruel

qu'Il la laisse expirer faute de secours ; tout cela dis-je, n'est point de cet état-ci, mais de celui qui suit. Il faut remarquer ici que le degré dont je viens de parler est très long, à moins que Dieu n'ait dessein de faire beaucoup avancer l'âme ; et plusieurs, comme j'ai dit, ne le passent pas.

### *Chapitre VI. Deuxième degré de la voie passive en foi.*

1. Le torrent ayant commencé à trouver la pente de la montagne, commence aussi le *deuxième degré de la voie passive en foi*. Cette âme qui était si paisible sur cette montagne, s'y tenait fort en repos et ne songeait pas à en descendre. Cependant, faute de pente et de descente, ces eaux du Ciel, par le séjour qu'elles faisaient sur la terre, commençaient à se corrompre : car il y a aussi cette différence des eaux qui ne coulent pas et ne se déchargent pas, de celles qui coulent et se déchargent, que les premières (si ce n'est la mer ou les grands lacs qui lui ressemblent) se corrompent, et leur repos fait leur perte. Mais, lorsque étant sorties de leurs sources, elles ont une issue facile, plus elles coulent avec rapidité, plus aussi se conservent-elles.

2. Vous remarquerez que, (comme j'ai déjà dit de cette âme,) dès que Dieu lui a donné le don de la foi *passive*, Il lui a donné en même temps un instinct de courir pour Le trouver comme son centre. Mais cette âme si infidèle (quoiqu'elle se croie pleine de fidélité) étouffe par son repos cet instinct de courir et demeurerait sans avancer, si Dieu ne réveillait cet instinct en lui faisant trouver la pente de la montagne, où il faut qu'elle se précipite presque malgré elle. Elle sent d'abord perdre son calme, qu'elle croyait posséder pour jamais. Ses eaux si tranquilles commencent à faire bruit. Le tumulte se met dans ses ondes, elles courent et se précipitent. Mais où courent-elles? Hélas ! C'est à leur perte [à ce qu'elle s'imagine].

Si elles pouvaient vouloir quelque chose, elles voudraient se retenir et retourner à leur calme. Mais c'est une chose impossible. La pente est trouvée : il faut se précipiter de pentes en pentes. Il n'est point encore ici question d'abîme ni de perte. L'eau (l'âme) paraît toujours et ne se perd point dans ce *degré*. Elle se brouille et se précipite : une onde suit l'autre, et l'autre l'attrape et la choque par sa précipitation.

3. Cette eau rencontre pourtant sur la pente de cette montagne certains lieux unis où elle prend un peu de relâche. Elle se plaît dans la clarté de ses eaux et elle voit que ses chutes, ses courses, ce brisement de ses ondes contre les rochers, n'ont servi qu'à la rendre plus pure. Elle se trouve délivrée de ses bruits et orages et croit être déjà arrivée au lieu de repos ; et elle le croit avec d'autant plus de facilité qu'elle ne peut douter que l'état par lequel elle vient de passer, ne l'ait beaucoup purifiée. Car elle se voit plus claire et elle

ne sent plus la méchante odeur que certains endroits corrompus lui faisaient sentir sur le haut de la montagne. Elle a même acquis une pente, qui est un degré de connaissance de ce qu'elle est : elle a vu par ce trouble des passions ou plutôt des ondes qu'elle n'était pas perdue, mais endormie.

4. Comme lorsqu'elle était dans la pente de la montagne pour arriver à cet endroit uni, elle croyait se perdre et n'avait plus d'espérance de recouvrer la paix ; aussi à présent qu'elle n'entend plus le bruit de ses ondes, qu'elle se voit couler si doucement et si agréablement sur le sable, elle oublie sa peine première et ne croit pas qu'elle doive revenir : car elle voit qu'elle a acquis plus de pureté et elle ne craint pas de se gâter. Car ici elle n'est point arrêtée, mais coule si doucement et si agréablement que rien plus. O pauvre torrent, vous croyez avoir trouvé le repos et y être arrivé ! Vous commencez à vous plaire dans vos eaux : les créatures s'y mirent et les trouvent très belles. Mais vous voilà bien surpris lorsque en coulant si doucement sur le sable, vous rencontrez sans y penser une pente plus forte, plus longue et plus dangereuse que la première. Alors ce torrent recommence son bruit. Ce n'était qu'un bruit médiocre et il devient insupportable. Il fait un bruit et un tintamarre plus grand qu'auparavant. Il n'y a presque plus de lit pour ce torrent, mais il tombe de rochers en rochers, il se précipite sans ordre ni raison, il effraye tout le monde de son bruit, chacun craint de l'aborder.

5. O pauvre torrent, que ferez-vous ? Vous entraînez tout ce que vous trouvez dans votre furie, vous ne sentez que la pente qui vous entraîne et vous vous croyez perdu. Non, non, ne craignez point : vous n'êtes pas perdu, mais le degré de votre bonheur n'est pas encore arrivé. Il faudra bien d'autres bruits et d'autres pertes avant ce temps. Vous ne faites que commencer votre course. Enfin ce torrent courant sent qu'il trouve encore le bas de la montagne et le pays uni. Il reprend son premier calme et même plus grand ; et après avoir passé de longues années dans ces alternatives [suit] le troisième degré, [dont on remet à parler après avoir touché les dispositions à y entrer, et ses premières démarches].

6. L'âme, après avoir passé quelques années dans le lieu tranquille dont nous avons parlé, qu'elle croyait posséder pour toujours et avoir acquis les vertus (ce lui semblait) dans toute leur étendue, croyant toutes ses passions mortes, et lorsque elle pensait jouir avec plus d'assurance d'un bonheur qu'elle croyait posséder sans crainte de le perdre, elle est toute étonnée qu'au lieu de monter plus haut ou du moins de demeurer dans un état égal, elle rencontre sans y penser le penchant de la montagne. Elle est étonnée qu'elle commence d'avoir de la pente pour les choses qu'elle avait quittées. Elle voit tout à coup ce calme si grand se troubler. Les distractions

viennent en foule : elles se battent et se précipitent l'une l'autre ; l'âme ne trouve que pierres en son chemin, que sécheresses, qu'aridités. Le dégoût se met dans ses prières. Ses passions, qu'elle croyait mortes et qui n'étaient qu'assoupies, se réveillent.

7. Elle est toute étonnée de ce changement. Elle voudrait ou remonter d'où elle descend, ou du moins s'arrêter là, mais il n'y a pas moyen. La pente de la montagne est trouvée : il faut que cette âme tombe. Elle fait de son mieux pour se relever de ses chutes. Elle fait ce qu'elle peut pour se retenir et se raccrocher à quelque dévotion. Elle redouble ses pénitences. Elle se fait effort pour regoûter sa première paix. Elle cherche la solitude pour voir si elle la trouvera. Mais son travail est inutile. Elle voit que c'est sa faute ; elle se résigne à souffrir l'abjection qui lui en revient, déteste le péché. Elle voudrait ajuster les choses, mais il n'y a pas moyen : il faut que ce torrent ait son cours. Il entraîne tout ce qu'on lui oppose. L'âme qui voit qu'elle ne trouve plus en Dieu de soutien, va cherchant si elle en trouvera dans la créature ; mais elle n'en trouve point et son infidélité ne sert qu'à l'effrayer davantage.

8. Enfin cette pauvre âme ne sachant que faire, pleurant partout la perte de son Bien-aimé, elle est toute étonnée qu'Il se présente de nouveau à elle. Cette vue charme d'abord cette pauvre âme qui croyait L'avoir perdu pour toujours. Elle se trouve d'autant plus fortunée qu'elle s'aperçoit qu'Il a apporté avec Lui de nouveaux biens, une pureté nouvelle, une plus grande défiance d'elle-même. Elle n'a plus envie, comme la première fois, de s'arrêter : elle court toujours, mais c'est paisiblement, doucement, et elle craint encore de troubler sa paix. Elle appréhende de perdre de nouveau le trésor qui lui est d'autant plus précieux que sa perte lui avait été plus sensible. Elle craint de Lui déplaire et qu'Il ne s'en aille encore une fois. Elle tâche de Lui être plus fidèle et de ne pas faire la fin des moyens.

9. Cependant ce repos l'enlève, la ravit, la rend plus paresseuse. Elle ne peut s'empêcher de le goûter et elle voudrait toujours être seule. Elle a encore l'avidité ou la gourmandise spirituelle. L'arracher de la solitude ou de l'oraison, c'est lui arracher l'âme. Elle est encore plus propriétaire, ce qu'elle goûte étant plus délicat et son goût étant devenu plus fin par la peine qu'elle a souffert. Il semble qu'elle soit dans un nouveau repos.

10. Elle va doucement lorsque tout d'un coup elle rencontre une nouvelle pente plus forte et plus longue que la première. Elle entre tout d'un coup dans une nouvelle surprise, elle veut se retenir, mais inutilement : il faut tomber, il faut courir par les rochers de rocher en rocher. Elle est étonnée qu'elle perd le goût de la prière et de l'oraison. Il faut qu'elle se fasse des violences extrêmes pour y rester.

Elle ne trouve que morts à chaque pas. Ce qui la vivifiait autrefois est ce qui cause la mort.

Elle ne sent plus de paix, mais un trouble et une agitation plus forte que jamais, tant du côté des passions, qui se réveillent avec d'autant plus de force qu'elles paraissent plus éteintes, que du côté des croix qui se redoublent au-dehors : l'âme se trouve plus faible pour les porter. Elle s'arme de patience, elle pleure, elle gémit, elle s'afflige, elle se plaint à son Époux de ce qu'Il l'a ainsi abandonné ; mais ses plaintes ne sont pas écoutées. Plus elle s'afflige, plus elle se plaint de nouveau : tout lui devient mort, elle trouve tout ce qui est bon difficile ; elle sent pour le mal une pente qui l'entraîne.

11. Cependant elle ne se peut reposer dans la créature, ayant goûté du Créateur. Elle court encore plus fort, et plus les rochers et les obstacles sont forts et s'opposent à son passage, plus elle s'opiniâtre à redoubler sa course. Elle est comme la colombe de l'Arche qui ne trouvant pas sur la terre de quoi reposer ses pieds est obligée de retourner. Mais, hélas ! Que fera cette pauvre colombe lorsqu'elle veut retourner en l'Arche ? Noé ne lui tend sa main pour la reprendre. Elle ne fait que voltiger autour de l'Arche, cherchant du repos sans en pouvoir trouver. Elle grommelle autour de cette Arche, jusqu'à ce que le divin Noé, ayant compassion de sa persévérance et de ses gémissements, ouvre enfin la porte et la reçoit agréablement\* .

12. O invention toute admirable et toute amoureuse de la bonté de Dieu ! Il n'amuse ainsi l'âme que pour la faire courir avec plus de vitesse. Il se cache pour se faire chercher. Il s'enfuit pour faire courir. Il laisse tomber en apparence pour avoir le plaisir de soutenir et de relever. O âme forte et vigoureuse qui n'avez jamais éprouvé ces jeux d'amour, ces jalousies apparentes, ces fuites, aimables à l'âme qui les a passées, mais terribles à celle qui les expérimente, vous, dis-je, qui ne savez ce que c'est que les fuites d'amour parce que vous êtes enivrée d'une possession continuelle de votre Bien-aimé - ou que, s'Il se cache, c'est pour si peu que vous ne sauriez juger par une absence longue et ennuyeuse du bonheur de sa présence, - vous n'avez jamais éprouvé votre faiblesse et le besoin que vous avez de son secours. Mais pour ces pauvres âmes ainsi délaissées, elles commencent à ne plus s'appuyer sur elles et à ne s'appuyer que sur leur Bien-aimé. Les rigueurs de ce Bien-aimé leur ont rendu ses douceurs plus souhaitables.

13. Ces âmes font souvent des fautes à cause de leur affaiblissement et que leurs sens ne trouvent plus d'appuis ; et ces fautes les rendent si honteuses qu'elles se cacheraient elles-mêmes, si elles pouvaient, de leur Bien-aimé. Hélas ! Dans l'horrible confusion où elles se trouvent, Il leur montre sa face pour un moment. Il les *touche de*

*son sceptre*, comme un autre *Assuerus*, afin qu'elles ne meurent pas, mais ses caresses si courtes et si tendres ne servent qu'à augmenter leur confusion de Lui avoir déçu. D'autres fois, Il leur fait sentir par ses rigueurs combien leur infidélité Lui déplaît. O Dieu, si ces âmes pouvaient devenir en poudre, elles y deviendraient ! Elles se mettent en cent postures pour réparer l'injure faite à Dieu. Et si par quelques légères promptitudes, qu'elles regardent comme des crimes, elles ont offensé le prochain, quelles satisfactions ne lui font-elles pas ! Elles portent cela si loin qu'elles s'en croient coupables comme d'injures qu'elles lui auraient faites et lui en demandent pardon. Mais c'est grande pitié de voir l'état de cette pauvre âme qui a pu chasser son Bien-aimé. Elle fait tous ses efforts pour se corriger. Elle ne cesse de courir après Lui, mais plus elle court et plus Il fuit ; et s'Il s'arrête, ce n'est que pour des moments, afin de lui faire reprendre haleine. Ensuite elle rencontre un peu de repos, mais plus elle avance, plus ce repos devient court et délicat.

14. Elle voit bien, cette pauvre âme, qu'il faut mourir, car elle ne trouve plus de vie en rien, tout lui devient mort et croix : l'oraison, la lecture, la conversation, tout est mort. Plus de goût à rien : ni aux pratiques des vertus ni au secours des malades ni à tout le reste qui rend une vie vertueuse. Elle perd tout cela ou plutôt elle y meurt, le faisant avec tant de peine et de dégoût que ce lui est une mort. Enfin, après avoir bien combattu, mais inutilement, après une longue suite de peines et de repos, de morts et de vies, elle commence à connaître l'abus qu'elle a fait des grâces de Dieu, et combien cet état de mort lui est plus avantageux que celui de vie. Car comme elle voit son Bien-aimé revenir, que plus elle avance et plus elle le possède purement, et que l'état qui précède la jouissance est une purgation pour elle, elle s'abandonne de bon cœur à la *mort* et aux allées et venues de son Bien-aimé, Lui donnant toute liberté d'aller et de venir comme il Lui plaît. Elle connaît alors que de Le vouloir retenir, ce serait une propriété défectueuse : elle est instruite de ce dont elle est capable. Elle perd peu à peu sa propre jouissance et est préparée par là à un état nouveau. Mais avant que d'en parler, il faut dire que plus l'âme avance, plus [aussi] ses jouissances sont courtes, simples et pures, et plus ses privations sont longues, rudes et angoisseuses, et cela jusqu'à ce que l'âme ait perdu toute jouissance pour ne la plus retrouver jamais. Et c'est ici le *troisième degré* que l'on appelle *perte*, *sépulture* et *pourriture*. Celui-là [le second] se termine à la mort et ne passe pas outre.

## Chapitre VII.

### Section I. Troisième degré de la voie passive en foi. Morts.

1. Vous voyez ces moribonds, lorsque on les croit expirés, reprendre tout d'un coup une nouvelle force et faire cela jusqu'à ce qu'ils expirent. Comme une lampe qui n'a plus d'humeur, jette au milieu de l'obscurité quelques feux, mais ce n'est que pour mourir plus promptement, l'âme jette des feux, mais qui ne durent que des moments. Enfin on a beau combattre contre la mort, il n'y a plus d'humide radical dans cette âme : le soleil de Justice l'a tellement desséchée qu'il faut qu'elle expire.

2. Mais que prétend-il autre chose, cet aimable soleil avec ses ardeurs rigoureuses, que de consumer cette âme? Et cette pauvre âme ainsi brûlée se croit toute glace ! C'est que le tourment qu'elle souffre ne lui laisse pas connaître la nature de son supplice. Tant que le soleil s'est couvert de nuages et lui a fait sentir ses rayons d'une manière tempérée, elle sentait bien sa chaleur et croyait brûler, bien qu'elle ne fût que très peu échauffée ; mais lorsqu'il a dardé à plomb ses rayons, elle se sentait rôtir et dessécher sans croire avoir seulement de la chaleur.

3. O aimable tromperie : ô Amour doux et cruel, n'avez-vous des amants que pour les tromper ainsi ? Vous blessez ces âmes, et puis Vous cachez votre dard et Vous les faites courir après ce qui les a blessées ! Vous les attirez ensuite et Vous montrez à elles. Et lorsque elles veulent Vous posséder, Vous Vous enfuyez. Lorsque Vous voyez l'âme réduite aux abois et qu'elle perd haleine à force de courir, Vous Vous montrez un moment afin de lui faire reprendre vie pour la faire mourir mille et mille fois avec plus de rigueurs. O rigoureux Amant, innocent meurtrier, que ne tuez-Vous tout d'un coup ? Pourquoi donner du vin à ce cœur qui expire et redonner la vie pour la lui arracher de nouveau ? C'est donc là votre jeu : Vous blessez à mort, et lorsque Vous voyez le malade près d'expirer, Vous guérissez sa blessure pour lui en faire de nouvelles ! Hélas, on ne meurt ordinairement qu'une fois et les plus cruels bourreaux dans les persécutions allongeaient bien la vie aux criminels, mais ils se contentaient qu'ils la perdissent une fois. Mais Vous, plus impitoyablement, Vous nous ôtez mille et mille fois la vie et en donnez de nouvelles !

4. O vie que l'on ne peut perdre sans tant de morts ! Ô *mort* que l'on ne peut avoir que par la perte de tant de vies ! Tu viendras à la fin de cette vie. Mais pour quoi faire ? Peut-être que cette âme, après que tu l'auras dévorée dans ton sein, jouira de son Bien-aimé. Elle serait trop heureuse si cela était, mais il faut essayer un autre supplice. Il faut qu'elle soit *ensevelie*, qu'elle *pourrisse* et qu'elle soit



réduite *en cendres*. Mais peut-être ne souffrira-t-elle plus, car les corps qui pourrissent ne souffrent plus. Oh! il n'en est pas ainsi de l'âme. Elle souffre toujours et le sépulcre, la pourriture, le néant lui sont infiniment plus sensibles que la mort même.

5. Ce degré de *mort* est extrêmement long, et dure quelquefois les vingt et trente années, à moins que Dieu n'ait des desseins particuliers sur les âmes. Et comme j'ai dit que bien peu passaient les autres degrés, je dis que bien moins passent celui-ci. C'est ce qui a tant étonné de gens de voir des personnes très saintes avoir vécu comme les anges et mourir dans des peines terribles et quasi dans le désespoir de leur salut. On s'en étonne et on ne sait à quoi attribuer cela. C'est qu'elles mouraient dans ce degré de mort mystique et, comme Dieu voulait avancer leur course parce qu'elles étaient proches de leur fin, Il redoublait leur douleurs, comme à Tauler.

On me dira à cela : c'étaient des saints et consommés selon leur degré et dans leur degré. Mais ils n'avaient pas passé celui-ci, ce qui n'empêche pas que ce ne fussent des saints ; et grand nombre sont canonisés de l'Église qui n'ont éprouvé ce degré qu'en mourant ; et plusieurs n'y sont jamais entrés. Aussi quand je vois des âmes qui disent qu'elles courent si vite, je ne puis m'empêcher de dire qu'elles se trompent. Elles sont toutes consommées, je le veux, oui, dans les états inférieurs qu'elles ne passent peut-être pas ; mais pour avoir parcouru celui-ci, je dis que cela n'est pas. Et cela se vérifie dans la suite.

6. Aussi les âmes qui sont dans l'union au premier degré qui commence la voie de la foi nue dont je parle, se font tort de prendre pour elles les avis des états les plus avancés. Il faut laisser à Dieu de dénuier l'âme. Il le fera bien en Maître, et l'âme secondera le dénuement et la mort sans y mettre d'empêchement. Mais de le faire par soi-même, c'est tout perdre et faire un état vil d'un état divin. Vous voyez aussi des âmes qui, pour avoir lu ou avoir entendu parler du dénuement, s'y mettent d'elles-mêmes et demeurent toujours ainsi sans avancer : car comme elles se dénuent d'elles-mêmes, Dieu ne les revêt pas de Lui-même. Car il faut remarquer que le dessein de Dieu en dépouillant, n'est que pour revêtir. Il n'appauvrit que pour enrichir et Il devient dans le secret le remplacement de tout ce qu'Il ôte à l'âme. Ce qui n'est pas en ceux qui se dénuent d'eux-mêmes : ils perdent bien à la vérité par leur faute les dons de Dieu, mais ils ne possèdent pas Dieu pour cela.

7. Dans ce degré, l'âme ne saurait trop se laisser dépouiller, vider, appauvrir, tuer ; et tout ce qu'elle fait pour se soutenir sont des pertes irréparables, car c'est conserver une vie qu'il faut perdre. Comme une personne qui, ayant dessein de faire mourir une lampe

sans l'éteindre, n'aurait qu'à n'y point mettre d'huile : elle s'éteindrait d'elle-même ; mais si cette personne, en disant toujours qu'elle veut faire mourir cette lampe, ne cessait pas d'y mettre de temps en temps de l'huile, la lampe ne s'éteindrait jamais. Il en est de même de l'âme qui prend vie pour peu que ce soit en ce degré. Si elle se soulage, si elle ne se laisse pas dénuer, enfin quelque acte de vie qu'elle fasse, elle retardera sa mort autant et plus de temps que sa vie sera longue.

8. O pauvre âme, ne combattez pas contre la mort, et vous vivrez par votre mort. Il me semble que je vois ces gens qui se noient : ils font tous leurs efforts pour venir sur l'eau : ils se tiennent à ce qu'ils peuvent, ils se conservent la vie autant de temps qu'ils ont de force, ils ne se noient que lorsque les forces leur manquent. Il en est ainsi de ces âmes : elles se défendent tant qu'elles peuvent pour s'empêcher de périr. Il n'y a que le défaut de force et de puissance qui les fait expirer. Dieu, qui veut avancer cette mort et qui a pitié de cette âme, lui coupe les mains par où elle se tenait attachée et l'oblige ainsi de tomber dans le fond<sup>\*</sup>. Cette âme crie de toutes ses forces pour la douleur qu'elle ressent, mais il n'importe, Dieu est impitoyable et c'est une grande miséricorde de n'en point recevoir en cette rencontre.

O directeurs, soyez les aides de Dieu dans cette œuvre : ne donnez pas secours à cette âme. Et comme il ne vous est pas permis de contribuer à sa mort en l'enfonçant vous-mêmes dans l'eau, il ne vous est pas permis non plus de lui tendre la main pour la soutenir. Ne lui souffrez point d'appui et soyez inexorables à leurs plaintes. Devenez de bronze pour elles, aussi bien que le Ciel l'est devenu, et si vous la voyez mourir, ne donnez pas de sépulture à son corps. L'Amour lui en donnera une telle qu'Il saura : la sépulture et la poussière viendront ensemble.

9. Les croix suivent, les croix augmentent ; et plus les croix augmentent, plus l'impuissance de les porter devient forte, en sorte qu'il semble à l'âme qu'elle ne les peut plus porter. Ce qui est plus pénible en cet état est que l'état de peine commence toujours par quelque chose qui paraît faute à l'âme : elle croit avoir contribué à ce mauvais état. Enfin l'âme devient dans un état presque insensible. Elle commence à s'accoutumer à la peine, à être convaincue de son impuissance, de son inutilité et à désespérer d'elle-même. Elle consent même à la perte de toutes les faveurs et il semble que Dieu les lui a ôtées justement. Elle n'espère plus même les posséder jamais.

Lorsqu'elle voit quelque âme de grâce, sa peine redouble et elle se sent enfoncée dans le plus profond de son néant. Elle voudrait pouvoir les imiter, mais voyant ses efforts inutiles, elle est contrainte

de mourir et d'expirer. C'est alors qu'elle dit avec l'Écriture : Tout ce que je redoutais m'est arrivé. Quoi ! Perdre Dieu, dit-elle et le perdre pour toujours sans l'espoir de Le retrouver jamais ! Quoi ! Être privé d'amour pour le temps et pour l'éternité ! Ne pouvoir plus aimer celui que l'on connaît si aimable ! Oh ! N'est-ce pas assez, divin Amant, de rebuter votre créature, de vous détourner d'elle sans qu'elle perde l'amour, et le perdre (ce semble) pour toujours ? Elle croit, cette pauvre âme, l'avoir perdu ; mais cependant elle n'aima jamais plus fortement ni plus purement. Elle a bien perdu la vigueur, la force sensible de l'amour, mais elle n'a pas perdu l'amour : au contraire elle n'aima jamais mieux. Cette pauvre âme ne le peut croire ; cependant, il est aisé de le connaître, car le cœur ne peut être sans amour. Si elle n'aimait pas Dieu, il faudrait qu'elle aimât quelque autre chose, mais ici l'âme est bien éloignée de prendre plaisir à quoi que ce soit.

10. Ce n'est pas que les sens ne se courbent vers les créatures ; et c'est ce qui fait alors la grande peine de l'âme, qui regarde la révolte des passions et ses défauts involontaires comme des fautes horribles, qui lui causent la haine de son Époux. Elle voudrait se laver, se blanchir et se purifier, mais elle n'est pas plutôt lavée qu'elle s'imagine retomber dans un cloaque plus sale et infect que celui dont elle est sortie. Elle ne voit pas que c'est à force de courir qu'elle se crotte, qu'elle se laisse tomber, et que l'amour la transporte si fort et la fait courir après lui avec tant de vitesse qu'elle ne voit pas les mauvais pas. Cependant elle est si honteuse de courir en cet état qu'elle ne sait où se mettre. Elle va avec une robe toute déchirée. Elle perd tout ce qu'elle a à force de courir.

11. Son Époux aide à la dépouiller pour deux raisons : la première parce qu'elle a sali ses habits si beaux et si magnifiques par ses vaines complaisances et qu'elle s'est appropriée les dons de Dieu par quantité de réflexions et de regards d'amour propre ; la seconde parce qu'en courant, elle serait arrêtée par cette charge : même la crainte de perdre tant de richesses l'empêcherait de courir.

12. O pauvre âme, qu'êtes-vous devenue ? Vous étiez autrefois les délices de votre Époux lorsque Il prenait tant de plaisir à vous orner et embellir : à présent, vous êtes si nue, si déchirée, si pauvre que vous n'oseriez ni vous regarder ni paraître devant Lui. Les hommes qui vous regardent, après vous avoir admirée autrefois et qui vous voient ainsi déchirée, croient ou que vous êtes devenue folle, ou que vous avez commis les derniers crimes, qui ont porté l'Époux à vous abandonner. Ils ne voient pas que cet Époux jaloux, qui n'aime cette âme que pour Lui, voyant qu'elle s'amusait à ses ornements, qu'elle s'y plaisait, qu'elle s'y admirait, qu'elle s'aimait elle-même, voyant, dis-je, cela, et qu'elle cessait quelquefois de Le regarder afin de se

regarder elle-même, et qu'elle diminuait l'amour qu'elle avait pour Lui à force de se trop aimer, la dépouille et fait disparaître toutes ses beautés et ses richesses de devant les yeux.

L'âme dans l'abondance de ses biens trouve du plaisir à se contempler : elle voit des amabilités en elle qui attirent son amour et le dérobent à son Époux. Pauvre folle qu'elle est ! Elle ne voit pas qu'elle n'est belle que des beautés de son Époux et que s'il les lui ôtait, elle deviendrait si laide qu'elle se ferait peur. De plus, elle néglige de suivre l'Époux dans ses courses, dans les déserts, et partout où Il va : elle craint de gâter son teint, de perdre ses pierreries. O Amour jaloux, que vous faites bien de venir traverser cette orgueilleuse et de lui ôter ce que Vous lui avez donné, afin qu'elle apprenne à connaître ce qu'elle est, et qu'étant nue et dépouillée, rien ne l'arrête dans sa course.

13. Notre Seigneur commence donc à dépouiller cette âme peu à peu, à lui ôter ses ornements, tous ses *dons, grâces et faveurs*, qui sont comme des pierreries qui la chargent ; ensuite Il lui ôte toutes ses *facilités au bien*, qui sont comme ses habits ; après quoi, Il lui ôte la *beauté de son visage*, qui sont des divines vertus qu'elle ne peut pratiquer activement.

14. Le *premier* degré de son dépouillement se fait des *grâces, dons et faveurs, amour sensible et aperçu*. Elle s'en sent peu à peu dépouillée. Elle voit que son Époux reprend peu à peu ce qu'Il lui avait donné de richesses. Elle s'afflige d'abord beaucoup de cette perte. Mais ce qui l'afflige le plus, n'est pas tant la perte des richesses que la fâcherie de l'Époux. Car elle croit que c'est par colère qu'Il lui reprend ainsi ce qu'Il lui avait donné. Elle voit bien l'abus qu'elle en a fait et les complaisances qu'elle y a eues, ce qui la rend si honteuse qu'elle meurt de confusion. Elle Le laisse faire et ne Lui ose dire : « Pourquoi reprenez-Vous ce que Vous m'avez donné ? » Car elle voit qu'elle le mérite par l'abus qu'elle en a fait et, dans un silence profond, elle Le regarde d'une manière si pitoyable qu'elle Lui fait bien voir sa peine.

15. Quoiqu'elle garde le silence, il n'est pas profond comme dans la suite : elle l'interrompt par des pleurs et des soupirs entrecoupés. Mais elle est bien étonnée qu'en regardant l'Époux, elle Le voit tout en colère de ce qu'elle pleure la justice qu'Il lui fait, de la mettre hors d'état d'abuser de ses biens, et de ce qu'elle pense peu à l'abus qu'elle en a fait. Cette âme s'aperçoit d'abord de sa faute et de sa méprise. Elle s'efforce de faire connaître à son Époux qu'elle ne se soucie point de ses dons pourvu qu'Il ne soit pas fâché contre elle. Elle lui témoigne que ses larmes et sa douleur viennent de Lui avoir déplu. Il est vrai qu'alors la colère de l'Époux, justement irrité, lui est si sensible qu'elle ne pense plus à la perte de toutes ses richesses,

mais à la colère de son Époux. Elle se met en cent postures pour L'apaiser. Ses soupirs, ses gémissements et ses larmes sont les expressions de sa douleur. Ceci est encore un défaut qui offense l'Ami, mais comme l'âme est encore faible, Il le dissimule.

16. Après l'avoir laissée pleurer longtemps, Il fait semblant d'être apaisé : Il essuie Lui-même ses larmes et la console. O Dieu, quelle joie pour cette âme de voir ces nouvelles bontés de l'Amour, après ce qu'elle a fait ! Il ne lui rend pas cependant ses premières richesses et l'âme ne s'en met pas en peine, se trouvant trop heureuse d'être regardée, consolée et flattée de son Bien-aimé. Au commencement, elle reçoit ses caresses avec tant de confusion qu'elle n'ose lever les yeux. Mais comme les biens présents font oublier les maux passés, elle s'abîme et se noie dans ces nouvelles caresses de son Époux et ne songeant plus à ses misères passées, elle se repaît et se repose dans ces caresses et oblige par là l'Époux de se fâcher de nouveau et de la dépouiller davantage.

17. Il faut remarquer que Dieu n'ôte à l'âme ses richesses que peu à peu : une fois, l'une, et après, l'autre. Plus les âmes sont faibles, plus le dépouillement est long, et plus elles sont fortes, plus tôt il est fait, Dieu les dépouillant plus souvent et de plus de choses à la fois. Mais quelque rude que soit ce dépouillement, il n'est cependant que des choses de dehors et superflues, c'est-à-dire que des dons, des grâces et faveurs, mais non d'autres choses. Cela ne se fait que l'une après l'autre, à cause de la faiblesse de l'âme. Cette conduite est si admirable, c'est un si grand amour de Dieu pour l'âme que l'on ne le croirait jamais à moins de l'expérimenter : car l'âme est si pleine d'elle-même et si pétrie d'amour-propre que si Dieu n'en usait ainsi, elle se perdrait.

18. On dira peut-être : si les dons de Dieu font un tel dommage, pourquoi les donner ? Dieu les donne par un excès de sa bonté, pour tirer l'âme du péché, de l'attache aux créatures, et la faire retourner à Lui ; et s'Il ne les lui donnait pas, elle serait toujours criminelle. Mais ces mêmes dons, desquels Il la gratifie pour la détacher des créatures et d'elle-même, pour se faire aimer d'elle du moins par reconnaissance, cette créature est si misérable qu'elle s'en sert pour s'aimer et s'admirer, qu'elle s'y amuse ; et l'amour-propre est si enraciné dans la créature que ces dons l'ont augmenté : car elle trouve en elle-même de nouveaux charmes qu'elle n'y trouvait pas autrefois ; elle s'enfoncé, elle s'accroche à elle-même, s'approprie ce qui était à Dieu et, se familiarisant trop avec Lui, oublie l'esclavage dont Il l'a tirée et mille autres choses de cette nature. Il est vrai que Dieu pourrait l'en délivrer comme Il peut délivrer l'homme de son fond de concupiscence, mais Il ne le fait pas pour des raisons connues à Lui seul.

19. L'âme ainsi dépouillée des dons de Dieu perd un peu de l'amour d'elle-même et elle commence à voir qu'elle n'est pas si riche qu'elle croyait et que ses richesses sont à son Époux. Elle voit, dis-je, qu'elle en a abusé et consent qu'Il les garde et qu'Il les reprenne. Elle dit : « Je serai riche des richesses de mon Époux et quoiqu'Il les garde, nous serons toujours en communauté de biens : Il ne les perdra pas ». Elle devient même bien aise d'avoir perdu ces dons de Dieu : elle se trouve déchargée, plus légère pour marcher. Enfin elle s'accoutume peu à peu à ce dépouillement, elle connaît qu'il lui a été utile et avantageux. Elle n'en a plus de chagrin. Elle s'ajuste du mieux qu'elle peut avec ses habits et comme elle est belle, elle se contente de ce qu'elle ne laissera pas de plaire à son Époux par ses agréments et par ses habits propres autant qu'elle faisait avec tous ses ornements.

### *SECTION DEUXIÈME. Second degré de dépouillement.*

20. Lorsqu'elle ne pense plus qu'à vivre en paix dans cette perte et qu'elle voit clairement le bien qu'elle lui procure et le dommage qu'elle s'était causé par le mauvais usage qu'elle a fait [des dons qu'on lui a repris], elle est toute étonnée que l'Époux, qui ne lui avait donné trêves qu'à cause de sa faiblesse, vienne avec plus de violence lui arracher *ses habits*.

Ô pauvre âme, que ferez-vous à ce coup? C'est bien pis que l'autre fois, car ces habits sont nécessaires et il n'est pas de la bienséance de s'en laisser dépouiller. Oh ! C'est alors que l'âme s'en défend tant qu'elle peut. Elle fait voir à son Époux les raisons qu'elle a pour ne pas aller ainsi nue : que cela lui serait honteux à Lui-même. « Hélas, dit-elle, j'ai perdu toutes les richesses que Vous m'aviez données, vos dons, la douceur de votre amour. Mais je pouvais encore faire des actions extérieures de vertu. Je faisais des charités. Je faisais l'oraison avec assiduité, quoique vous eussiez ôté vos grâces sensibles ; mais de perdre tout cela, c'est à quoi je ne puis consentir. J'étais encore habillée selon ma qualité, et l'on me considérait encore dans le monde comme votre Épouse. Mais si je perds mes vêtements, cela Vous fera honte à Vous-même. - N'importe, pauvre âme, il faut consentir à cette perte. Vous ne vous connaissez pas encore. Vous croyez que vos habits sont à vous et que vous pouvez toujours vous en servir. - Mais je les ai acquis avec tant de soin. Vous me les avez donnés comme une récompense des travaux que j'ai souffert pour vous. » N'importe : il les faut perdre.

21. L'âme, après avoir fait de son mieux pour les conserver, se sent dépouiller peu à peu. Tout lui devient insipide. Elle ne trouve plus de goût à rien, au contraire tout lui vient à dégoût et elle est mise dans l'impuissance de le faire. Autrefois elle avait des dégoûts, des

peines, mais non des impuissances. Mais ici tout pouvoir lui est ôté. Les forces du corps et de l'âme lui manquent. Elle en perd même le souvenir longtemps. L'inclination lui en reste, qui est comme la dernière robe, qu'il faut perdre à la fin.

22. Ceci se fait très peu à peu et d'une manière pénible, parce que l'âme voit toujours que cela est venu par sa faute. Elle n'ose plus rien dire, car ce qu'elle dirait ne servirait qu'à irriter son Époux, dont la colère lui est plus rude que la mort. Elle commence à se connaître mieux, à voir qu'elle n'a rien à elle et que tout est à son Époux. Elle commence à entrer en défiance d'elle-même. elle perd peu à peu l'amour qu'elle avait pour elle-même. Mais elle ne se hait pas encore, car elle est toujours belle, quoique nue. Elle regarde de temps en temps l'Amant avec un regard pitoyable, mais elle ne dit pas un seul mot, elle s'afflige de son courroux. Il lui semble que ce serait peu d'être dépouillée, si seulement elle n'avait pas fâché son Époux et si elle ne s'était pas rendue indigne de porter ses habits nuptiaux.

23. Si elle avait été confuse la première fois qu'on lui ôta ses richesses, la confusion de se voir nue lui est infiniment plus sensible. Elle ne voudrait pas paraître devant son Époux, tant elle est honteuse. Cependant il faut rester et courir en cet état partout. Quoi ! ne lui sera-t-il pas permis de se cacher ? Non : il faut ainsi paraître en public. Le monde commence à en avoir moins d'estime. On dit : « Est-ce là cette âme qui faisait l'admiration des hommes et des anges ? Voyez comme elle est déçue ! » Sa confusion redouble par ces paroles, parce qu'elle connaît bien que son Époux l'a dépouillée justement. Elle fait ce qu'elle peut afin qu'Il l'a revête un peu, mais Il n'en fera rien après l'avoir ainsi dépouillée de tout, ce qui est une miséricorde infinie, car ses habits la satisfaisaient en la couvrant et l'empêchaient de voir ce qu'elle était.

24. C'est une chose bien étonnante pour une âme qui croyait être bien avancée dans la perfection, de se voir ainsi déchoir tout d'un coup. Elle croit que ce sont de nouvelles fautes, dont elle s'était corrigée, qui reviennent ; mais elle se trompe : c'est qu'elle était cachée sous ses habits qui l'empêchaient de se voir telle qu'elle est. C'est une chose horrible qu'une âme ainsi nue des dons et grâces de Dieu, et l'on ne pourrait à moins d'expérience [savoir ni] croire ce que c'est.

### *SECTION TROISIÈME. Troisième degré du dépouillement.*

25. Mais c'est encore peu, si elle conservait sa *beauté* : mais Il [l'Époux] la fait devenir laide et la fait perdre. Jusqu'ici, l'âme s'est bien laissé dépouiller des dons, grâces et faveurs, facilité au bien :

elle a perdu toutes les bonnes choses, comme les austérités, le soin des pauvres, la facilité à aider le prochain, mais elle n'a pas perdu les divines vertus. Cependant ici [il] les faut perdre quant à l'usage : car pour la réalité, elles s'impriment plus fortement dans l'âme. Elle perd la vertu comme vertu ; mais c'est pour la retrouver en Jésus-Christ.

Cette âme toute humiliée devient\* toute superbe à ce qu'elle croit. Cette âme si patiente, qui souffrait si aisément toutes choses et qui en faisait ses plaisirs, trouve qu'elle ne peut rien souffrir. Les sens perdent leur économie et semblent vouloir se révolter. Elle ne peut ni se mortifier, ni se garder\* de rien par ses propres efforts comme auparavant et qui pis est, cette âme ainsi défigurée se salit à tout moment, à ce qu'elle croit : elle se blesse\* avec les créatures. Elle se plaint avec l'Épouse *que les sentinelles l'ont trouvée et l'ont navrée.*

26. Je dois pourtant dire ici que les personnes de cet état ne font aucune faute volontaire. Dieu leur fait voir en général un si grand fond de corruption qui est en elles, qu'elles diraient volontiers avec Job : *Qui me donnera que je me cache dans l'Enfer jusqu'à ce que la colère de Dieu soit passée ?* Car il ne faut pas croire qu'ici ni dans la suite, Dieu permette que cette âme tombe dans aucun péché réel ; et cela est si vrai que, quoique elle paraisse à ses propres yeux la plus misérable des créatures, lorsque Il s'agit de se confesser, elle ne trouve aucune faute en détail qu'elle ait fait et s'accuse seulement qu'elle est pleine de misères et qu'elle n'a que des sentiments contraires à ses désirs. Il est de la gloire de Dieu qu'en faisant expérimenter à l'âme jusqu'au fond de sa corruption, Il ne la laisse pas tomber dans des péchés. Ce qui fait sa douleur si épouvantable, c'est qu'elle est comme accablée de la pureté de Dieu, et cette pureté lui fait voir jusques aux moindres atomes d'imperfection comme d'énormes péchés, à cause de la distance infinie qu'il y a entre la pureté de Dieu et l'impureté de la créature, de cet homme Adam pécheur. Elle voit qu'elle était sortie toute pure des mains de Dieu et qu'elle a contracté non seulement le péché d'Adam, mais encore mille et mille fautes actuelles, de sorte que sa confusion est au-dessus de tout ce qu'on peut exprimer. Ce qui fait que les hommes la méprisent, n'est point aucune faute particulière qu'ils remarquent en elle ; mais c'est que, ne la voyant plus faire tout ce qu'elle faisait autrefois avec tant d'ardeur et de fidélité, ils jugent par là de son déchet : en quoi ils se trompent beaucoup.

Ceci doit servir pour la suite et pour tout ce qui peut être exprimé trop fortement et que ceux qui n'ont point l'expérience pourraient prendre en mauvaise part. Il faut remarquer encore quand je parle de *corruption, de pourriture, de saleté, etc.*, que j'entends la destruction et la consommation du vieil homme par la conviction



centrale et une expérience intime de ce fond d'impureté et de propriété qu'il y a en l'homme, qui le faisant voir à lui-même ce qu'il est en soi sans Dieu, le fait crier avec David : *Je suis un ver et non pas un homme* ; et avec Job : *Quand j'aurais été blanchi comme la neige et que la blancheur de mes mains éblouirait par son éclat, vous me feriez voir à mes yeux tout couvert d'ordure et mon vêtement aurait honte de me toucher.* .

27. Ce n'est donc pas que cette pauvre âme fasse les fautes qu'elle s'imagine de faire : car elle ne fut jamais plus pure dans le fond ; mais c'est que les sens et les puissances étant sans soutiens, principalement les sens, ils errent vagabonds. De plus, comme la course de cette âme vers Dieu redouble et qu'elle s'oublie davantage elle-même, il ne faut pas s'étonner si, en courant, elle se salit par les endroits pleins de boue où il lui faut passer ; et comme toute son attention est tournée vers son Bien-aimé, quoique elle ne s'en aperçoive pas à cause de son état de course, elle ne pense point à elle, elle ne songe pas où elle met ses pas. Cela est si vrai que cette âme qui se croit la plus criminelle de toutes les créatures, ne fait pas une faute de volonté, quoique elles lui paraissent toutes volontaires, mais bien de *surprise* : souvent même elle ne voit ses fautes que lorsque elles sont faites.

28. Elle crie à son Époux afin qu'Il lui tende la main ; mais Il n'a garde de le faire, du moins d'une manière aperçue, quoique Il la soutienne d'une main invisible. Cette âme pense quelquefois de mieux faire, mais c'est alors qu'elle fait plus mal : car le dessein de son Époux lorsque Il la laisse *tomber, sans* cependant *qu'elle se blesse*, est afin qu'elle ne s'appuie plus sur elle-même, qu'elle reconnaisse son impuissance, qu'elle entre dans un entier désespoir [d'elle-même] et qu'elle puisse dire: *J'ai perdu tout espoir et je ne vivrai plus.*

29. C'est ici que l'âme commence à *se haïr* véritablement *et à se connaître*, ce qu'elle ne ferait jamais si Notre Seigneur ne lui faisait sentir ce qu'elle est. Toutes les connaissances que l'on a de soi par lumière, de quelque degré qu'elles soient, n'ont pas le pouvoir de faire que l'âme se haïsse véritablement. *Celui qui aime son âme la perdra et celui qui la haït, la sauvera.* Il n'y a, dis-je, que cette expérience qui puisse faire véritablement connaître à l'âme son fond infini de misères. Toute autre voie ne peut donner une véritable *pureté* : si elle en donne, ce n'est qu'en superficie et non dans le fond, où l'impureté est cachée et non exprimée et sortie.

30. Ici Dieu va chercher jusques dans le plus profond de l'âme son impureté foncière, qui est l'effet de l'amour-propre et de la propriété que Dieu veut détruire. Il la presse et la fait sortir. Prenez une éponge qui est pleine de saletés, lavez-la tant qu'il vous plaira : vous

nettoierez le dehors, mais vous ne la rendrez pas nette dans le fond, à moins que vous ne pressiez l'éponge pour en exprimer toute l'ordure et alors vous la pourriez facilement nettoyer. C'est ainsi que Dieu fait : Il serre cette âme d'une manière pénible et douloureuse, puis Il en fait sortir ce qu'il y a de plus caché.

Lorsque l'âme sent cette puanteur, elle croit que c'est une nouvelle ordure et qu'elle se salit ; et c'est une tout au contraire. Cette ordure y était et elle ne la voyait pas, elle ne la sent à présent que parce qu'on la lui ôte. Une personne qui aurait une apostume en quelque endroit, n'en a pas de dégoût tant qu'on ne la lui ouvre pas ; mais lorsque le chirurgien fait une incision et qu'il fait sortir le pus, le malade se plaint de la puanteur qui lui fait mal au cœur. Cette apostume était aussi puante lorsqu'elle était cachée et qu'elle était plus dangereuse, cependant on ne se plaignait pas de sa mauvaise odeur. On croit être sali parce qu'elle suppure, et c'est le contraire. Il est vrai que le dehors en est sali pour quelque temps ; mais c'est afin que le dehors et le dedans soient purifiés dans la suite. Si Dieu ne faisait ainsi, l'*amour propre*, cette apostume effroyable, ne sortirait jamais, et plus elle serait couverte de beaux habits, plus aussi serait-elle enfoncée, et plus elle se tournerait au-dedans et gêterait sans qu'on s'en aperçût toutes les parties nobles.

31. Je dis donc que cette voie si abjecte, si pauvre, si sale, a seule le pouvoir de purifier radicalement ; et sans elle on serait toujours sale, quoique l'on parût bien propre. Il faut donc que Dieu fasse sentir à l'âme ce qu'elle est jusqu'au fond. Cette grâce de foi, de dépouillement, s'attache toujours aux défauts les plus essentiels et les plus cachés dans l'amour-propre, à certains défauts mignons que la nature resserre, qu'elle conserve avec soin et que les autres ne voient pas comme des défauts : au contraire, ils paraissent vertus, de sorte qu'en les perdant, il semble que l'on perde la vertu. Car la vertu ne s'acquiert véritablement que par les tentations contraires, ainsi qu'il est écrit : *Celui qui n'est pas tenté, que sait-il ?* Plus nous avons d'attache à une vertu, plus nous sommes exercés sur cette même vertu. Les défauts des autres voies sont connus plus superficiellement. Ceux que Dieu va chercher dans le plus intime de ces âmes, passeraient pour perfections chez les autres, lesquelles ont en effet une prudence admirable, une sagesse grande, mille propriétés qu'elles conservent chèrement. Elles ont du courage : ce sont de grandes âmes. Mais celles-ci n'ont plus rien du tout. Ce n'est plus que faiblesse sur faiblesse, impuissance sur impuissance. On ne leur laisse pas la moindre propriété. Les autres vont par ce qui est et elles subsistent par quelque chose de grand : elles vont de sainteté en sainteté, et celles-ci vont par ce qu'elles n'ont pas. Aussi sont-elles bien éloignées de s'attacher à rien, ayant tout perdu : étant si laides et si sales, à quoi s'attacheraient-elles ?

32. Les plus favorisées de ces âmes-ci, pour l'ordinaire, sont le rebut du monde : elles sont toujours contrariées. Ce que les autres font est admiré ; mais pour elles, il semble qu'elles gâtent tout ce qu'elles entreprennent. Elles ne réussissent à rien et ne sont approuvées en rien. Enfin, il faut que, malgré elles, elles se rendent justice et qu'elles voient tout bien être en leur Époux et tout mal être en elles. On ne saurait croire, sinon par expérience, de quoi la nature abandonnée à elle-même est capable. Oui, oui, notre être propre abandonné à lui-même est pire que tous les diables\*.

33. C'est pourquoi il ne faut pas croire que cette âme ainsi dans la misère soit abandonnée de Dieu. Elle n'en fut jamais mieux soutenue, mais c'est la nature qui est laissée un peu seule et qui fait tous ces ravages sans que l'âme y ait aucune part. Cette pauvre Épouse désolée courant çà et là après son Bien-aimé non seulement se salit beaucoup, comme j'ai dit, mais elle se blesse avec les épines qu'elle rencontre. Elle se fatigue si fort qu'il lui faut mourir et expirer dans sa course sans secours.

Le plus grand bien de l'âme en cette voie est que Dieu lui soit impitoyable et lorsqu'Il veut bien faire avancer une âme, Il la laisse courir jusqu'à la mort ; s'Il l'arrête pour des moments (ce qui ravit et vivifie cette pauvre âme), c'est à cause de sa faiblesse et qu'Il craint qu'elle ne perde courage et que la lassitude ne l'oblige à se reposer.

34. Lorsqu'Il voit cela, Il la regarde pour un moment, et cette pauvre âme par ce regard se trouve prise et blessée de nouveau, mais d'une manière si forte qu'elle est hors d'elle-même et demeure comme défaillie. Elle Lui dirait volontiers : « Hélas ! Pourquoi m'avez-vous tant fait courir ? *Donnez-moi un peu de repos afin que j'avale ma salive. Qui me donnera que je Le trouve seul et que je Le mène dehors* et que je le voie face à face ! » Mais, hélas ! lorsque elle croit Le tenir, Il s'enfuit derechef : *Je L'ai cherché* (dit-elle) *et je ne L'ai point trouvé*. Comme, par ce regard de l'Époux, l'âme est devenue plus amoureuse, elle redouble sa course afin de Le trouver. Cependant elle s'est arrêtée autant de temps que son regard a duré. C'est pourquoi l'Époux ne la regarde que le moins qu'Il peut et que lorsque Il voit qu'elle perd courage. Et si elle était assez forte, elle irait bien plus vite sans s'arrêter : si un voyageur pouvait toujours marcher sans besoin ni de repos ni de nourriture, il irait bien plus vite ; mais il lui faut et l'un et l'autre à cause de sa faiblesse, et l'un et l'autre lui donnent de nouvelles forces qui lui sont données à cause de son besoin et que la nature défaillirait s'il en était privé. Il en est ainsi dans cette voie.

35. Cette âme\* meurt donc ici véritablement à la fin de sa course, parce que toute force active lui manque pour courir : car quoique

elle ait été passive, elle n'avait pas pourtant perdu sa force active quoique elle ne lui parût pas à elle-même ; l'attrait la faisait courir sans qu'elle le sût et connût. L'Épouse dit : *Tirez-moi et nous courrons* : elle court à la vérité, mais de quelle manière ? C'est en perdant tout. C'est comme le soleil qui court incessamment sans sortir de son repos.

L'âme perd tout ici par le *trépas mystique*, pour courir sous un autre pôle ou pour mieux dire [c'est comme un soleil qui] s'éclipse de notre hémisphère, où il ne paraîtra plus, étant caché dans la mer. C'est là le *sépulcre* où l'âme éprouve une tout autre mort et sa puanteur, ainsi qu'il sera dit.

36. L'âme ici se hait si fort elle-même qu'elle ne se peut souffrir : elle n'a des yeux que pour se regarder de travers, elle n'a que du mal à dire d'elle. C'est alors qu'elle n'est *rien* ni devant Dieu ni devant les créatures ni devant elle-même. Elle croit que c'est avec raison que l'Époux la traite de la sorte. Elle croit que c'est sa puanteur qui lui cause du dégoût. Elle ne voit pas que c'est tout le contraire : c'est pour la faire courir qu'Il fuit, c'est pour la purifier qu'Il semble la salir. Lorsque l'on met le fer dans le feu pour le purifier et lui faire perdre sa rouille, il paraît d'abord se salir et noircir, mais après on voit bien qu'il a été purifié. Il ne lui fait expérimenter ses faiblesses qu'afin qu'elle perde toute force et tout appui propre et que, désespérant de tout, Il la porte Lui-même et qu'elle se laisse porter : car quelque forte que soit sa course, elle marche en enfant, mais lorsque elle est en Dieu et que Dieu la porte, quoique elle paraisse se reposer, ses démarches sont infinies, puisqu'elles sont celles d'un Dieu.

37. Cette âme voit encore les autres parées de ses dépouilles. Lorsqu'elle voit une sainte âme, elle n'ose l'aborder et elle la voit parée avec admiration de tous les ornements que l'Époux lui a ôtés. Mais, quoique elle l'admire et qu'elle se sente enfoncée jusques dans l'abîme du néant, elle ne peut pas cependant désirer de les avoir, tant elle s'en trouve indigne. Elle croit que ce serait les profaner que de les mettre sur une personne si couverte de boue et d'infection. Elle se réjouit même de voir que, si elle fait horreur à son Bien-aimé, il y en a d'autres qui font ses délices. Elle est bien éloignée de la jalousie des commencements où elle Le voulait toujours garder et retenir : au contraire, elle est bien aise qu'Il ne la regarde pas afin qu'Il n'en ait pas mal au cœur et qu'Il prenne ses délices avec les autres, qu'elle croit fortunées d'avoir gagné les amours de son Dieu, car pour les ornements, quoique elle les en voit parées, elle ne croit pas que ce soit cela qui les rende heureuses. Si elle trouve du bonheur pour elles à les en voir parées, c'est parce que ce sont les gages de l'amour de son Bien-aimé.

38. Lorsqu'elle se tient si petite auprès de ces âmes qu'elle regarde comme des reines, elle ne sait pas le bien que lui doit produire sa nudité, sa mort et sa pourriture. Il ne la rend nue que pour être son vêtement : Revêtez-vous de Jésus-Christ, dit saint Paul. Il ne la tue que pour être sa vie : Si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous ressusciterons avec Lui. Il ne l'anéantit que pour la transformer en Lui.

Cette perte de vertu ne se fait que peu à peu, ainsi que les autres pertes, et cet entraînement apparent au mal est involontaire, car ce mal qui rend ces âmes si sales à leurs propres yeux n'est point un mal véritable ni dangereux dont elles soient propriétaires, car ici elles n'ont ni de volonté propre ni d'arrêt à quoi que ce soit. Ce qui les salit sont des précipitations et promptitudes, qui ne font que passer et qui ne laissent pas de les remplir de confusion, ce sont certains défauts qui ne sont que dans les sentiments. Sitôt qu'une âme voit la beauté d'une vertu, elle tombe incessamment dans le vice contraire à ce qu'elle croit : par exemple, si elle aime la vérité, elle dit des paroles précipitées ou d'exagération, elle croit mentir à tout moment, quoique en effet elle ne le fasse pas, ne parlant pas contre son sentiment. Si elle aime la douceur, une promptitude inopinée lui survient et il en est ainsi de toutes les autres vertus. Et plus les vertus sont de conséquence et que l'âme y tient plus fortement, (parce qu'elles lui paraissent plus essentielles,) plus lui sont-elles arrachées [en cette manière] avec plus de force et de douleur.

#### *SECTION QUATRIÈME. Entrée dans la mort mystique.*

39. Cette pauvre âme après avoir tout perdu, doit enfin *se perdre elle-même* par un entier désespoir de tout ou plutôt doit mourir accablée de fatigues horribles\*. L'oraison de ce degré est fort pénible parce que l'âme ne pouvant plus se servir de ses puissances dont l'usage lui est entièrement ôté, et Dieu ayant retiré un certain calme doux et profond qui la soutenait, elle reste comme ces pauvres enfants qui vont courant çà et là pour trouver de la nourriture sans trouver personne qui leur en donne. C'est ce qui fait qu'ici l'oraison paraît entièrement perdue, comme en ceux qui ne l'ont jamais faite, mais avec cette différence que l'on sent la peine de sa perte, parce que l'on a connu sa valeur par sa possession et que les autres n'en ont pas de peine parce qu'ils n'en connaissent pas le prix. Elle ne peut plus trouver de soutien dans les créatures et, si elle s'y sent courbée et portée, c'est par impétuosité sans cependant y trouver rien qui la satisfasse. Ce n'est pas que souvent elle ne s'égaré et qu'elle ne voulût se jeter à corps perdu dans les choses qu'elle a goûtées autrefois, mais, hélas! elle y trouve tant

d'amertume qu'elle s'en retire au plus vite, et il ne lui reste que la douleur de son infidélité.

40. L'*imagination* est entièrement détraquée et ne laisse presque point de repos. Les trois puissances de l'âme [l'*entendement*, la *mémoire* et la *volonté*] perdent peu à peu leur vie, en sorte que sur la fin elles n'en ont point du tout, ce qui est très pénible à l'âme et particulièrement à la volonté, qui avait appris de goûter un 'je ne sais quoi' tranquille et doux, qui rassurait les autres puissances dans leur inaction et dans leurs morts et impuissances.

41. Ce je ne sais quoi, qui soutient *dans le fond*, est ce qui coûte le plus à perdre et que l'âme tâche avec plus de force à retenir ; car d'autant plus est-il délicat, d'autant plus lui paraît-il divin et nécessaire, et elle consentirait aisément à ne se servir jamais des deux autres puissances ni même de la volonté d'une manière distincte et aperçue, pourvu que ce 'je ne sais quoi', qui est son favori, lui demeure : car le moyen qu'une âme puisse subsister sans moyens, et sans ce moyen si pur qu'il semble que c'est la fin à laquelle tout aboutit et la récompense de tous les travaux ? Car que veut une âme dans tous ses travaux, que d'avoir ce témoignage dans le fond qu'elle est un enfant de Dieu ? Et toute la spiritualité se termine à cette expérience.

Cependant il le faut perdre comme le reste et ensuite entrer dans la funeste expérience de toutes les misères dont on est plein. Et c'est ce qui opère véritablement *la mort de l'âme* : car, quelque misère que puisse avoir l'âme, si ce 'je ne sais quoi' qui fait la vie de l'âme, ne se perdait, elle ne mourrait pas ; et aussi, si ce 'je ne sais quoi' se perdait sans qu'elle sentît ses misères, elle se soutiendrait et ne mourrait jamais. Elle sait et comprend facilement qu'il faut passer de longues et effroyables ténèbres, qu'il faut perdre tout goût, tous sentiments, quelque délicats qu'ils soient. C'est pourquoi elle porte les privations des soutiens et des goûts avec force, surtout les personnes éclairées et savantes ; mais de perdre un certain soutien presque imperceptible et tomber de faiblesse, tomber dans la misère et la boue, c'est à quoi l'on ne peut consentir parce que l'on n'y doit jamais consentir. C'est où la raison se perd. C'est où les frayeurs et les transes mortelles s'emparent du cœur, qui semble n'avoir de vie que pour sentir sa mort. C'est donc la perte de cet imperceptible moyen et l'expérience de ses misères qui causent la mort.

42. L'âme doit être bien fidèle, dans un temps si nu et si rude, pour ne point laisser ses sens se courber vers les créatures volontairement, cherchant du soulagement et du divertissement volontaire : je dis *volontaire*, car pour des mortifications et attentions [réfléchies] sur soi-même, ces âmes en sont incapables ; et plus elles ont été mortifiées (ce qui paraissait *mort* aux non

expérimentés), plus ont-elles de penchant vers le contraire sans s'en apercevoir, comme un fou qui va errant et vagabond partout ; et si vous vouliez les retenir trop rigoureusement, outre que cela serait inutile, c'est que cette application au-dehors retarderait et empêcherait la mort.

43. Que faut-il donc faire? C'est d'observer de ne rien faire qui soulage les sens d'une manière criminelle et imparfaite, de les souffrir et de les recréer quelquefois en choses innocentes en charité, car comme ils ne sont pas capables de ce qui s'opère au-dedans, ce serait ruiner la santé et même les forces de l'esprit, et peut-être l'intérieur, que de les vouloir gêner. Il faut mépriser cela comme des enfances et n'être pas trop rigoureux en refusant les choses permises.

44. Ce que je dis est pour ce degré : car si l'âme en voulait user ainsi dans le temps de la force et vigueur de la grâce, elle ferait mal. Et même notre Seigneur tout plein de bonté fait bien voir Lui-même la conduite que l'on doit tenir, car dans les commencements, Il presse de si près les pauvres sens qu'Il ne leur donne aucune liberté ; c'est assez qu'ils veuillent quelque chose pour les en arracher : un regard, une parole, la moindre satisfaction ferait souffrir infiniment, et Dieu fait cela pour tirer les sens de leur opérer imparfait, pour les faire entrer au-dedans et, en les sevrant au-dehors, Il les lie au-dedans d'une manière si douce qu'il ne leur coûte presque rien de se priver de tout ; ils y trouvent même plus de douceur que dans la possession de toutes choses. Mais quand ils sont suffisamment purifiés et introvertis, Dieu qui veut tirer l'âme d'elle-même par un mouvement tout contraire, permet que les sens s'extrovertissent et se répandent vers le dehors, ce qui semble à l'âme une grande impureté. Cependant la chose est [alors] de saison et faire autrement, c'est se purifier autrement que Dieu ne veut, et se salir.

45. Cela n'empêche pas qu'il ne se fasse des fautes dans cette extroversion des sens, mais la confusion que l'âme en reçoit et la fidélité à en faire usage, fait le fumier où elle pourrit plus vite : Tout coopère en bien à ceux qui aiment. C'est aussi ici où l'on perd entièrement l'estime des créatures. Elles vous regardent avec mépris et disent : « N'est-ce pas là celle que nous admirions autrefois ? Comment est-elle devenue ainsi défigurée et laide ? ». Hélas, leur dit-elle : Ne me regardez pas par ma couleur noire, car c'est le soleil qui m'a ainsi décolorée. C'est ici qu'elle entre tout d'un coup dans le troisième degré, qui est d'ensevelissement et de pourriture.

#### Chapitre VIII. Troisième degré de la voie passive en foi nue

1. Le torrent, ainsi que nous l'avons dit, a souffert tous les bruits et les renversements imaginables. Il a été battu contre les rochers : ce n'était que chutes de rochers en rochers, mais il a toujours paru et

on ne l'a point vu perdre. Il commence ici à se perdre de gouffre en gouffre. Il y avait encore un marcher, quoique si précipité, si confus et si rompu ; mais ici il s'engouffre avec une impétuosité encore plus forte dans des trous. On est longtemps sans le voir, puis on l'aperçoit un peu, plus par son bruit que par la vue ; mais il ne paraît que pour se précipiter de nouveau dans un gouffre plus profond. Il tombe d'abîme en abîme, de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'enfin il tombe dans l'abîme de la mer où, perdant toute figure, il ne se trouve plus jamais, étant devenu la mer même.

2. L'âme après bien des morts redoublées expire enfin dans les bras de l'Amour, mais elle n'aperçoit pas ces mêmes bras. Elle n'est pas plus tôt expirée qu'elle perd tout acte de vie, pour simple et délicat qu'il fût : tout désir, inclination, penchant, choix, répugnances et contrariétés foncières. Plus elle s'approchait de la mort, plus elle s'affaiblissait et sa vie, quoique languissante et agonisante, était encore vie ; et il pouvait encore rester à l'âme quelque espérance, quoique sa mort fût inévitable. Mais ici, il n'y en a plus. Il faut que le torrent s'abîme et qu'on ne l'aperçoive plus.

3. O Dieu, qu'est-ce que ceci ? Ce qui n'était que des précipices devient des abîmes. L'âme tombe avec entraînement dans un abîme de misères d'où il n'y a nul jour de sortir. Au commencement, cet abîme est moindre ; mais plus elle avance, plus elle en trouve de plus étranges, en sorte que c'est aller de mal en pis, car il est à remarquer que lorsque l'on commence un degré, il tient beaucoup de celui qui précède dans son commencement, et dans sa fin, il commence déjà beaucoup à se ressentir de celui qui doit suivre. Il faut aussi remarquer que chaque degré en renferme une infinité d'autres.

4. L'homme après sa mort, avant que d'être enseveli, est encore parmi les vivants : il a encore figure d'homme, quoique il fasse peur. Cette âme aussi, dans le commencement de ce degré, a encore quelque figure de ce qu'elle était autrefois : il lui reste une certaine impression secrète et cachée de Dieu, comme il reste dans un corps mort une certaine chaleur qui s'éteint peu à peu. Cette âme se présente à l'oraison, à la prière, mais tout cela lui est bientôt ôté. Il faut perdre non seulement toute oraison, tout don de Dieu, mais Dieu même à ce qu'il paraît, et ne le pas perdre pour un, deux ou trois ans, mais pour toujours. Toute facilité au bien, toute vertu active lui sont ôtées. Elle reste nue et dépouillée de tout. Le monde qui l'estimait autrefois tant, commence à en avoir peur. On lui rend encore certains devoirs de bienséance, mais ce n'est que pour l'ensevelir, la cacher dans la terre et ne la plus voir.

Il faut remarquer que ce n'est aucune faute visible qui produit le mépris des hommes, mais l'impuissance de pratiquer ce que l'on faisait autrefois avec tant de facilité : on passait les jours entiers à



l'église ou dans la visite des pauvres malades, souvent même contre son devoir ; on ne peut plus faire ces choses.

5. Elle sera bientôt, cette pauvre âme, dans un entier oubli. Peu à peu elle perd tellement toute chose qu'elle est toute pauvre. Les créatures la jettent dans la terre, puis on n'y pense plus. Tout le monde jette de la terre dessus et on la foule aux pieds. O pauvre âme, il faut que tu te vois faire tout cela. Si un corps se voyait enterrer, quelle peine n'aurait-il point ? L'âme voit tout cela, et le voit avec frayeur, sans cependant y pouvoir mettre ordre. Il faut se laisser ensevelir, couvrir de terre et écraser de toutes les créatures.

6. C'est ici où sont les bonnes croix, et d'autant meilleures que l'âme croit mieux les mériter. Elle commence aussi à avoir horreur d'elle-même. Dieu la rejette si loin qu'Il paraît la vouloir abandonner pour toujours. Il faut, pauvre âme, que vous preniez patience et que vous demeuriez gisante dans le sépulcre.

7. Elle y demeure en paix, quoique avec des horreurs terribles, parce qu'elle voit bien qu'il n'y a pas d'apparence d'en sortir et qu'il y faut demeurer pour toujours ; et aussi bien voit-elle que c'est le lieu qui lui est propre à présent, tout autre étant plus fâcheux pour elle. Elle fuit les créatures de bon cœur, parce qu'elle voit bien qu'il n'y a plus rien à faire pour elle et qu'elles en ont de l'aversion. On parle mal d'elle. On ne la regarde plus que comme une charogne qui a perdu la vie de la grâce et qui n'est plus propre qu'à être enfoncée dans la terre.

8. L'âme porte son abjection. Mais, hélas, que cet état est encore doux ! Et qu'il serait aisé de rester dans le sépulcre s'il ne fallait pas pourrir ! Le vieil homme corrompt peu à peu : autrefois c'était des faiblesses, des défaillances ; ici l'âme voit le fond de sa corruption qu'elle avait ignorée jusqu'alors, car il lui était impossible d'imaginer ce que c'est que l'amour propre et la propriété. Tout ceci se passe dans l'intime de l'âme sans que les sens y participent. O Dieu, quelle horreur pour cette âme de se voir ainsi pourrir ! Toutes les peines, les mépris et les contradictions des créatures ne la touchent plus. Elle est même insensible à la privation du soleil de Justice : elle sait qu'il n'éclaire pas dans les tombeaux. Mais de sentir sa corruption, c'est ce qu'elle ne peut souffrir. O Dieu ! Que ne souffrirait-elle pas plutôt ? C'est cependant un faire le faut. Il faut expérimenter jusqu'au fond ce que l'on est. Mais ce sont peut-être des péchés ? Dieu a horreur de moi. Mais que faire ? Il faut souffrir, il n'y a point de remède.

9. Mais encore si je pourrissais sans être vue de Dieu, je serais contente ; ce qui me fait peine est le mal de cœur que je Lui fais. Mais, pauvre désolée, que ferez-vous ? Il vous doit suffire de n'aimer pas la corruption, mais de la porter. Encore ne savez-vous pas si

vous ne la voulez pas : vous ne sauriez en juger vous-même. Les autres en jugent par la peine qu'elle vous cause.

10. Cette âme ainsi dans la corruption est si pleine d'horreur d'elle-même qu'elle ne peut se souffrir. La peine de souffrir sa propre puanteur est si forte qu'elle n'a plus de peine de tout ce qu'on lui pourrait faire au-dehors. Rien ne la touche plus. Elle se voit digne de tout mépris. Les autres ne la voient plus qu'avec horreur, mais cela ne lui fait point de peine, le mal de cœur qu'elle sent, et sa propre puanteur, lui faisant voir que l'on a raison. Et si elle voit des âmes vivantes en Dieu, elle se croit indigne d'en approcher : elle s'enfonce dans la pourriture comme dans le lieu qui lui est propre.

11. Elle n'a pas de peine que Dieu la rebute, car elle voit si clair le mériter que rien plus. Elle est même ravie qu'Il ne la regarde plus, qu'Il la laisse dans la pourriture et qu'Il donne aux autres toutes ses grâces, que les autres soient l'objet de ses actions et qu'elle ne cause que de l'horreur. Mais ce à quoi elle ne se peut résoudre, c'est que la mauvaise odeur de sa corruption monte jusqu'à Dieu. Elle ne voudrait pas pécher. N'importe, dit cette âme, que je pourrisse, que je sois le jouet de toutes les créatures, que je sois dans le fond de l'Enfer avec les démons, pourvu que je ne pêche pas. Elle ne pense plus à aimer ou à ne pas aimer. Elle s'en croit incapable. Il n'y a plus d'amour pour elle. Elle est devenue bien pis que dans le pur naturel, puisqu'elle est dans la corruption ordinaire au corps privé de vie.

12. Enfin peut-être que cette corruption durera peu ? Hélas ! C'est tout le contraire. Elle durera plusieurs années et ira toujours en augmentant, si ce n'est sur la fin que la pourriture devient poussière et que ce qui est cendre redevient cendre.

13. Ce pauvre torrent va comme un fou, d'abîme en abîme, de précipices en précipices. Cette âme va de pourriture en pourriture : tous ses membres sont attaqués presque en même temps. Il n'y a plus rien pour elle, plus de règlements, plus d'austérités. Il lui semble que tous les sens et toutes les puissances sont dans la confusion. Pauvre âme, que ferez-vous dans cet état ? Il vous faut résoudre à être éternellement la pâture des vers. Votre propre conscience vous reproche l'état où vous êtes tombée. Quelle différence pour ce torrent de couler si agréablement dans la plaine ou de se précipiter dans des gouffres affreux ? C'est pourtant son sort et sa destinée.

Enfin peu à peu l'âme s'accoutume à la corruption : elle la sent moins et elle lui devient naturelle, si ce n'est dans de certains moments qu'elle exhale une puanteur capable de la faire mourir si elle n'était pas immortelle. O pauvre torrent, n'étiez-vous pas mieux sur le haut de la montagne qu'à présent ? Vous aviez quelque légère corruption, mais à présent, quoique vous courriez avec rapidité et

que rien ne vous arrête, vous passez dans des lieux si sales, si corrompus de soufre, de salpêtre et de vilénies, que vous entraînez avec vous la méchante odeur !

14. Enfin cette pauvre âme commence à ne plus tant sentir sa puanteur, à s'y faire, à y demeurer en repos, sans espérance d'en sortir jamais, sans pouvoir rien faire pour cela, et ainsi ses membres, sa chair, tout elle-même s'anéantit et devient poussière. Et c'est alors que commence l'anéantissement, car auparavant, quelque puanteur qu'elle pût avoir, il restait [encore] des marques de l'humanité : un cadavre puant, un reste d'homme. Mais ici, il n'y a plus que de la cendre. L'âme ne souffre plus de la méchante odeur : elle est naturalisée à ces choses, elle ne voit plus rien, et elle est comme une personne qui n'est plus et qui ne sera plus jamais. Elle ne sait ni bien ni mal.

15. Autrefois elle se faisait horreur : elle n'y pense plus. Elle est dans la dernière misère sans en avoir plus d'horreur. Autrefois elle craignait encore la Communion, de peur d'infecter ou déshonorer Dieu : à présent, il lui semble qu'elle y va tout naturellement ! Tout ce qui est de grâce se fait comme de nature et il n'y a plus rien, ni peine ni plaisir. Tout ce qu'il y a, c'est que ses cendres demeurent cendres en paix, sans espoir d'être jamais autre chose que cendres. Lorsqu'elle sentait sa puanteur, elle connaissait encore qu'elle pourrissait ; mais ici elle est pourrie, et rien de dehors ni de dedans ne la touche plus.

16. Enfin, réduite dans le non-être, il se trouve dans ses cendres un germe d'immortalité qui se conserve sous cette cendre, et qui prendra vie dans sa saison. Mais elle n'a pas cette connaissance et ne pense pas se voir jamais revivre ni ressusciter.

17. La fidélité de l'âme en cet état consiste à se laisser ensevelir, enterrer, écraser, marcher, sans se remuer non plus qu'un mort ; à souffrir sa puanteur dans sa fosse et à se laisser pourrir dans toute l'étendue de la volonté de Dieu, sans aller chercher de quoi éviter la putréfaction. Il y en a qui voudraient mettre du baume ou des senteurs pour ne point sentir la puanteur de leur corruption. Non, non : laissez-vous telles que vous êtes, pauvres âmes. Sentez votre puanteur : il faut que vous la connaissiez et que vous voyiez le fond infini de corruption qui est en vous. Mettre du baume n'est autre chose que de tâcher par quelques moyens vertueux et bons de couvrir la corruption et d'en empêcher l'odeur. Oh, ne le faites pas ! Vous vous feriez tort. Dieu vous souffre bien : pourquoi ne vous souffririez-vous pas ? Si vous y regardez de près, vous verrez même que ce que vous ferez pour détourner la puanteur est un état violent pour vous et qu'il vous est plus naturel et meilleur de la sentir.

18. Je crois que le directeur doit donner très peu ou point du tout de secours à cette âme, principalement si son esprit est d'une force assez raisonnable. Car si cela n'était pas, il faudrait la soutenir : autrement, elle pourrait se perdre par la pénétration de la peine, car la peine de la pourriture passe jusque dans la moelle de ses os. Les autres peines sont plus extérieures et ne pénètrent pas si avant. Mais pour les âmes fortes, moins elles sont secourues, soutenues et fortifiées, plus tôt sont-elles réduites en poussière. Ne leur portez donc pas compassion et laissez-les dans leurs ordures apparentes, qui font cependant les délices de Dieu, jusqu'à ce que, de ces cendres, renaisse une nouvelle vie.

19. L'âme réduite au néant y doit demeurer, sans vouloir, lorsque elle est poussière, sortir de cet état ni, comme autrefois, désirer de revivre. Il faut qu'elle demeure comme ce qui n'est plus, et c'est pour lors que le torrent s'abîme et se perd dans la mer pour ne se retrouver jamais en lui-même, mais pour devenir une même chose avec la mer\*.

20. C'est pour lors que ce mort sent peu à peu sans sentir, que ses cendres se raniment et prennent *une nouvelle vie* ; mais cela se fait si peu à peu qu'il semble que ce soit un songe et un sommeil où l'on a bien rêvé : c'est comme un ver qui se forme de la cendre et qui prend vie peu à peu. Et c'est ce qui fait le dernier degré qui est le commencement de la *vie divine et véritablement intérieure*, qui enferme des degrés sans nombre, et où l'on avance toujours infiniment, de même que ce torrent peut toujours avancer dans la mer et en prendre tant plus les qualités que plus il y séjourne.

### *Chapitre IX. Quatrième degré de la voie passive en foi. Vie divine.*

1. Lorsque ce torrent commence à se perdre dans la mer, on le distingue fort bien un temps notable : on aperçoit son mouvement, et enfin peu à peu il perd toute figure propre pour prendre celle de la mer. L'âme tout de même, sortant de ce degré et commençant de se perdre, conserve encore quelque chose de propre ; mais après quelque temps, elle perd tout ce qu'elle avait de propre. Ce corps dont la pourriture a été réduite en cendre, est encore poudre et cendre, mais si une personne avalait ces cendres, il ne resterait plus rien de propre et il en serait fait une même chose avec la personne qui les prendrait. L'âme jusqu'à présent, quelque morte et pourrie qu'elle ait été, a toujours conservé son être propre et ne l'a point perdu. Il n'y a qu'en ce degré qu'elle est véritablement tirée hors d'elle-même.

Tout ce qui s'est passé jusqu'à présent, s'est passé dans la capacité propre de la créature : mais ici, cette créature est tirée de sa capacité

propre pour recevoir une capacité immense en Dieu même. Et comme ce torrent, (par exemple,) lorsque Il entre dans la mer, perd son être propre en sorte qu'il ne lui en reste plus rien, pour prendre celui de la mer, ou plutôt il est tiré de soi pour se perdre en la mer, de même cette âme perd l'humain pour se perdre dans le divin, qui devient son être et sa substance, non essentiellement mais mystiquement. Alors ce torrent possède tous les trésors de la mer, et autant qu'il a été pauvre et misérable, autant est-il glorieux.

2. C'est donc dans ce tombeau que l'âme commence à reprendre vie et la lumière y paraît insensiblement. C'est alors qu'on peut dire avec vérité que *ceux qui reposent dans les ténèbres ont vu une grande lumière ; et que le jour s'est levé sur ceux qui demeuraient dans la région et dans l'ombre de la mort.* Il y a une belle figure dans Ézéchiel de cette *résurrection*, où les ossements reprennent vie peu à peu ; puis cet autre passage : *Le temps est venu que les morts entendront la voix du Seigneur.*

3. O âmes qui sortez du sépulcre, vous sentez en vous un germe de vie qui vient peu à peu. Vous êtes tout étonnées qu'une force secrète s'empare de vous. Ces cendres se raniment. Vous vous trouvez dans un pays nouveau. Cette pauvre âme, qui ne pensait plus qu'à demeurer en paix dans le sépulcre, reçoit une agréable surprise. Elle ne sait que croire et que penser. Elle croit que le soleil a dardé pour un peu ses rayons par quelque fente et ouverture, mais que ce n'est que pour quelque moment. Elle est bien plus étonnée lorsque elle sent cette vigueur secrète s'emparer plus fortement de toute elle-même et que peu à peu elle reçoit une nouvelle vie pour ne plus la perdre, (du moins autant que l'on peut être assuré en cette vie), ce qui n'arriverait pas sans la plus noire infidélité. Mais cette vie nouvelle n'est plus comme autrefois : c'est une *vie en Dieu*. C'est une vie parfaite. Elle *ne vit plus*, n'opère plus par elle-même ; mais *Dieu vit*, agit et opère. Et cela va s'augmentant peu à peu, en sorte qu'elle devient parfaite de la perfection de Dieu, riche de sa richesse ; elle aime de son amour.

4. L'âme sent bien que tout ce qu'elle avait eu autrefois, pour grand qu'il parût, avait été en sa possession. Mais à présent elle ne possède plus, mais elle est possédée. Et elle n'est plus et ne prend une nouvelle vie que pour la perdre en Dieu, ou plutôt elle ne vit que de la vie de Dieu, qui étant le principe de vie, cette âme ne peut manquer de rien. Quel gain n'a-t-elle point fait pour toutes ses pertes ? Elle a perdu le créé pour l'incréé, le rien pour le tout : tout lui est donné, non en elle, mais en Dieu, non pour être possédé d'elle, mais pour être possédé de Dieu. Ses richesses sont immenses : elles sont Dieu même. Elle sent tous les jours sa capacité s'accroître et une largeur et étendue qui augmente chaque

jour. Il semble que sa capacité devienne immense. Toutes les vertus lui sont redonnées, mais en Dieu.

5. Il faut remarquer que, comme elle n'a été dépouillée que très peu à peu et par degré, elle n'est enrichie et revivifiée que peu à peu. Plus elle se perd en Dieu, plus sa capacité devient grande, comme plus ce torrent se perd dans la mer, plus il est élargi et devient immense, n'ayant point d'autres bornes que la mer : il en participe toutes les qualités. L'âme devient forte, immense, ferme : elle a perdu tous les moyens, mais elle est dans la fin. Comme une personne qui marcherait sur la terre pour se perdre en mer, se servirait de ce moyen [de marcher] pour y arriver et perdrait pour s'y abîmer.

6. Cette vie divine devient toute naturelle à l'âme. Comme l'âme ne se sent plus, ne se voit plus, ne se connaît plus, elle ne voit rien de Dieu, n'en comprend rien, n'en distingue rien. Il n'y a plus d'amour, de lumières ni de connaissances. Dieu ne lui paraît plus comme autrefois quelque chose de distinct d'elle, mais elle ne sait plus rien sinon que DIEU EST et qu'elle n'est plus, ne subsiste et ne vit plus qu'en Lui. Ici l'oraison est l'action et l'action est l'oraison. Tout est égal, tout est indifférent à cette âme car tout lui est également Dieu.

7. Autrefois il fallait pratiquer la vertu pour faire les œuvres vertueuses. Ici toute distinction d'actions est ôtée, les actions n'ayant plus de vertus propres, mais tout étant Dieu à cette âme, l'action la plus basse comme la plus relevée, pourvu qu'elle soit dans l'ordre de Dieu et dans le mouvement divin, car ce qui serait de choix propre, s'il n'est dans cet ordre, ne ferait pas le même effet, faisant sortir de Dieu à cause de l'infidélité. Non que l'âme sorte de son degré ni de sa perte, mais seulement du mouvement divin qui rend toutes choses une et toutes choses Dieu, non par vue, application et pensée mais par état, en sorte que l'âme est indifférente d'être d'une manière ou d'une autre, dans un lieu ou dans un autre : tout lui est égal et elle s'y laisse aller comme naturellement.

8. Cette vie est rendue comme naturelle et l'âme agit comme naturellement. Elle se laisse aller à tout ce qui l'entraîne, sans se mettre en peine de rien, sans rien penser, vouloir ou choisir, mais demeure contente, sans soin ni souci d'elle, n'y pensant plus, ne distinguant plus son intérieur pour en parler : l'âme n'en a plus. Il n'est plus question ni de recueillement ou de divagation : l'âme n'est plus au-dedans, elle est toute en Dieu. Il ne lui est plus nécessaire de s'enfermer dans son fond : elle ne pense plus à L'y trouver, elle ne L'y cherche plus. Comme si une personne était toute

pénétrée de la mer, dedans et dehors, dessus et dessous, de tous côtés est la mer : elle n'aurait besoin ni d'un lieu ni d'un autre, mais de se tenir comme elle serait.

9. Aussi cette âme ne se met pas en peine de chercher ni de rien faire. Elle demeure comme elle est et cela suffit. Mais que fait-elle? Rien, rien et toujours rien. Elle fait tout ce qu'on lui fait faire. Elle souffre tout ce qu'on lui fait souffrir. Sa paix est toute inaltérable mais toute naturelle. Elle est comme passée en nature. Mais quelle différence de cette âme à une personne toute dans l'humain ? La différence est que c'est Dieu qui la fait agir sans qu'elle le sache et auparavant c'était la nature qui agissait. Elle ne fait ni bien ni mal, ce semble ; mais elle vit contente, paisible, faisant d'une manière agile et inébranlable ce qu'on lui fait faire.

Dieu seul est son guide, car dans le temps de sa perte elle a perdu toute volonté : ici, l'âme n'en a plus de propre, et si vous lui demandiez ce qu'elle veut, elle ne le pourrait dire. Elle ne peut plus choisir. Tous désirs sont ôtés parce qu'étant dans le tout et dans le centre, le cœur perd toute pente, tendance et activité, comme il perd toute répugnance et contrariété. Ce torrent n'a plus de pente ni de mouvement. Il est dans le repos et dans la fin\*.

10. Mais de quel contentement cette âme est-elle contente ? Du contentement de Dieu, immense, général, sans savoir ni comprendre ce qui la contente, car ici tous sentiments, goûts, vues, notices particulières, quelque délicats qu'ils soient sont ôtés : rien ne touche l'âme, ni amour, ni connaissance, ni intelligence. Ce certain je ne sais quoi qui l'occupait *autrefois* sans l'occuper est ôté, et il ne lui reste rien.

Mais cette insensibilité est bien différente de celle de mort, sépulcre, pourriture : alors, c'était une privation de vie, de mouvement pour les choses, un dégoût, une séparation, une impuissance de mourant et une insensibilité de mort ; mais ici, c'est une *élévation* au-dessus de ces choses, qui n'en prive pas mais les rend inutiles. Un mort est privé de toutes les fonctions de la vie par une impuissance de mort ou par un dégoût de mourant, mais s'il est ressuscité glorieux, il est tout plein de vie sans moyens de se la conserver par usage de ses sens et, étant au-dessus de tous moyens par son germe d'immortalité, il ne sent pas ce qui l'anime quoique il se voie en vie.

11. Je ne saurais mieux expliquer cela que par la mort. Lorsque l'on meurt, on sent la séparation de son âme d'avec le corps. Cette âme est-elle séparée, on ne sent plus rien, mais c'est sans vie et la mort fait la séparation de tout. L'homme ressuscite-t-il, il se sent revivifié. Lorsque il est réanimé, il éprouve en cet état que Dieu est l'âme de son âme, la vie de sa vie et d'une telle manière qu'il s'en rend le principe comme naturel, sans que l'âme le sente ou l'aperçoive à

cause de son *unité et intimité*, s'il est permis de se servir de ce mot. L'âme sent bien qu'elle vit, agit, marche et fait toutes les fonctions de la vie, mais sans sentir son âme.

12. Lorsque nous avons quelque goût de Dieu, si délicat qu'il soit, que l'on connaît ses [sic] enfoncements, certaines langueurs, peines, amours, désirs, jouissance, ce n'est point ce degré ici, mais bien quelque autre, car ici Dieu ne peut être goûté, senti, vu, étant plus nous-mêmes que nous-mêmes, non distinct de nous. Si une personne pouvait vivre sans manger dans un grand dégoût, elle sentirait d'abord son dégoût, ensuite son impuissance de manger, mais elle ne sentirait pas de plénitude. Ici l'âme n'a de pente ni de goût pour rien. Dans l'état de mort et de sépulture, il en est bien ainsi, mais non pas de même. Là, c'est par dégoût et impuissance, mais ici c'est *par plénitude et par abondance*, comme si une personne pouvait vivre d'air, elle serait pleine sans sentir sa plénitude ni comment elle lui serait venue. Elle ne serait pas vide ni impuissance de manger, de goûter, mais hors de nécessité de manger, par plénitude, sans savoir comment l'air entrant par tous ses pores ferait une pénétration égale.

13. L'âme ici est en Dieu comme dans l'air qui lui est propre et naturel pour maintenir sa nouvelle vie, et elle ne Le sent pas plus que nous ne sentons l'air que nous respirons. Cependant elle est pleine et rien ne lui manque : c'est pourquoi tous désirs lui sont ôtés. La *paix* est grande, non comme dans les autres états. Dans l'état passé, c'était une paix inanimée, une certaine sépulture dont il sortait quelquefois des exhalaisons qui la troublaient. Dans l'état de poudre, elle était en paix, mais c'était une paix inféconde, semblable à un mort qui serait en paix dans les orages et les flots les plus mutinés de la mer : il ne les sentirait pas ni n'en aurait pas de peine, son état de mort le rendant insensible. Mais ici, c'est que l'âme est mise au-dessus, comme si, d'une montagne, elle voyait gronder les flots sans craindre leurs attaques, ou, si vous voulez, comme si on était dans le fond de la mer, lequel est toujours tranquille pendant que la superficie est en agitation. Les sens peuvent souffrir leurs peines, mais le fond est de même égalité, à cause que Celui qui le possède est immuable.

14. Ceci suppose la fidélité de l'âme, car en quelque état qu'elle soit, elle peut déchoir et retomber en elle-même. Mais ici l'âme fait des démarches presque infinies dans Dieu et elle peut avancer incessamment, de même que si la mer était sans fond, une personne qui y serait tombée s'enfoncerait jusqu'à l'infini et, allant toujours plus approfondissant cet Océan, plus en découvrirait-elle les beautés et les trésors. Il en est ainsi de cette âme en Dieu.\*.



15. Mais que doit-elle faire pour être fidèle à Dieu? Rien, et moins que rien. Il faut se laisser posséder, agir, mouvoir sans résistance, demeurer dans son état naturel et de consistance, attendant tous les moments et les recevant de la Providence sans rien augmenter ni diminuer, se laissant conduire à tout sans vue ni raison, ni sans y penser, mais comme par entraînement, sans penser à ce qui est de meilleur et de plus parfait, mais se laissant aller comme naturellement à tout cela, demeurant dans l'état égal et de consistance où Dieu l'a mise, sans se mettre en peine de rien faire, mais laissant à Dieu le soin de faire naître les occasions et de les exécuter : non que l'on fasse des actes d'abandon ou de délaissement, mais on y demeure par état.

16. L'âme ne saurait agir pour peu que ce soit sans faire une infidélité : comme dans l'état de mort et de pourriture, elle doit se laisser pourrir sans rien faire et sans avoir envie de rien faire. L'homme qui expire, sent un dégoût de tout ce qui peut entretenir la vie, ensuite une impuissance d'en user ; il meurt et tout lui devient inutile. Dans tous ces états, il faut bien de la fidélité pour se laisser dénuer, quitter la nourriture lorsque le dégoût en prend et laisser toutes choses dans le temps, quelque délicates qu'elles soient. Mais ici l'âme a tout sans rien avoir. Elle a la facilité pour tout ce qui est de son devoir, pour agir, dire et faire, non plus à sa manière, mais en la manière de Dieu. Ici la fidélité ne consiste pas à tout cesser comme celui qui est mort mais à ne rien faire que par le principe vivifiant qui l'anime. Une âme en cet état n'a pente pour rien, mais elle se laisse aller comme on veut et ne fait rien qu'être comme on la met et sans s'en mettre en peine.

17. L'âme ne peut parler de son état, ne le voyant pas, mais bien des actions de vie qu'elle exerce, car, quoique il y ait alors bien des choses extraordinaires, elles ne sont plus comme dans les premiers états où la créature y avait quelque part (ce qui était *être propriétaire*) ; mais ici les choses les plus divines et miraculeuses sont comme toutes naturelles à l'âme, elle les fait sans y penser, et c'est le même principe qui la fait vivre qui les fait en elle et par elle. Elle a comme un pouvoir souverain sur les démons et même sur les esprits des personnes dont elle est chargée, mais tout cela hors d'elle. Comme elle n'est plus propriétaire, elle n'a plus de réserve et, si elle ne peut rien dire d'un état si sublime, ce n'est point qu'elle craigne la vanité, car cela n'est plus ; ce n'est point non plus faute de lumière pour s'exprimer, comme dans les degrés inférieurs. C'est à cause que ce qu'elle a, sans rien avoir, passé toute expression par son extrême simplicité et pureté. Ce qui n'empêche pas qu'il ne se passe mille choses qui sont comme les accidents de cet état et qui n'en sont pas le fond, dont elle peut fort bien parler. Ces accidents sont comme les miettes qui tombent du festin éternel que l'âme

commence dans le temps. Ce sont des bluettes qui font connaître qu'il y a là une source de feu et de flammes. Mais de parler de leur principe et de leur fin, elle n'en peut ni n'en veut rien dire, n'en ayant de connaissance qu'autant qu'il plaît à Dieu d'en donner dans le moment pour le dire et pour l'écrire.

L'âme ne voit-elle pas ses défauts ou n'en commet-elle point ? Elle en commet et les connaît mieux que jamais surtout dans ce commencement de vie nouvelle. Ceux qu'elle commet sont bien plus subtils et délicats qu'autrefois. Elle les connaît mieux parce qu'elle a les yeux ouverts ; mais elle n'en a pas de peine et ne peut rien faire pour s'en défaire. Elle sent bien, lorsque elle a fait une infidélité ou commis une faute, un certain nuage ou bien une poussière s'élever ; mais elle retombe d'elle-même sans que l'âme fasse rien ni pour la faire tomber ni pour s'en nettoyer ; outre que tous les efforts de l'âme seraient pour lors inutiles et ne serviraient même qu'à augmenter l'impureté, et l'âme sentirait fort bien que la seconde souillure serait pire que la première. Il ne s'agit point ici de retour, quelque simple qu'il puisse être, parce qu'en disant *retour*, on suppose éloignement ; et si on est Dieu, il ne faut que demeurer en Lui. De même que, quand il s'élève quelque petit nuage dans la moyenne région de l'air, si l'air souffle, il agite les nuages et ne les dissipe pas ; au contraire, il faut laisser au soleil de les dissiper lui-même : plus les nuages sont subtils et délicats, plus tôt le soleil les a dissipés.

18. Oh, si l'âme avait assez de fidélité pour ne se jamais regarder elle-même, quelles démarches ne ferait-elle pas ! Ses vues propres sont comme de certains petits arbrisseaux qui soutiennent dans la mer et qui empêchent que l'on ne tombe plus avant tout autant que leur soutien dure : si les branches en sont très délicates, le poids du corps les abat et l'âme n'est arrêtée que des moments ; mais si, par infidélité notable, l'âme se regardait volontairement et longtemps, elle serait arrêtée autant de temps que son regard durerait et sa perte serait très grande.

19. Les défauts de cet état sont certaines légères émotions, ou vues de soi, qui naissent et meurent dans le moment : certains vents de vue propre qui passent sur cette mer calme, font des rides, mais ces défauts se dissipent peu à peu et deviennent toujours plus délicats.

20. L'âme au sortir du tombeau se trouve, sans savoir comment cela s'est fait et sans y avoir pensé, revêtue de toutes *les inclinations de Jésus-Christ*, non par vues distinctes ni pratiques, mais par état, les trouvant toutes dans l'occasion lorsque elle en a à faire, sans qu'elle y pense : comme une personne qui aurait un trésor enfermé, sans y penser le trouve dans le besoin. L'âme est surprise que, sans avoir réfléchi sur les états de Jésus-Christ ni sur ses inclinations depuis

les dix, les vingt, les trente dernières années, elle les trouve imprimées en elle par état. Ces inclinations de Jésus-Christ sont la *petitesse, la pauvreté, soumission* et le reste des vertus de Jésus-Christ. L'âme trouve que tout cela se fait en elle, mais si aisément qu'il semble qu'elles lui soient devenues naturelles.

21. C'est alors que son trésor est en Dieu seul, où elle puise sans cesse et sans fin ce qui lui est propre sans le diminuer ni tarir. C'est alors que l'on est *revêtu véritablement de Jésus-Christ*, et c'est proprement Lui qui est agissant, parlant, conversant en l'âme, Notre Seigneur Jésus-Christ étant le principe de ses mouvements. C'est pourquoi le prochain ne l'incommode plus : son cœur s'élargit tous les jours pour le contenir. Elle n'a plus d'inclination ni pour l'action ni pour la retraite, mais pour être ce qu'on la fait être à chaque moment.

22. Comme l'âme peut faire ici des démarches infinies, je laisse à ceux qui en ont l'expérience, de les écrire, la lumière ne m'en étant pas donnée pour les degrés supérieurs et mon âme n'étant pas assez avancée en Dieu pour les voir ni les connaître. Ce que je dirai est qu'il est aisé de remarquer par la longueur des démarches qu'il faut que l'âme fasse pour arriver en Dieu, que l'on n'y est pas arrivé si tôt que l'on s'imagine, et que les âmes les plus spirituelles et les plus éclairées prennent la consommation de l'*état passif de lumière de d'amour*, pour la fin de celui-ci ; et ce n'en est que le commencement. C'est pourquoi les âmes n'avancent pas, pour ne se pas laisser assez dénuer ou pour le faire trop tôt.

23. Tant que l'on trouve goût à quelque pratique ou prière, il ne la faut jamais quitter que le dégoût n'en vienne avec une certaine difficulté et peine de la faire : car d'attendre l'impuissance absolue, c'est attendre des miracles : Dieu les donne à certaines âmes qui n'ont pas la lumière du dénuement et qui n'ont personne pour les y conduire, leur faisant faire d'autorité absolue ce qu'elles ne connaissent pas.

24. Il faut remarquer que, dans la *voie de lumière et d'amour passif*, il y a des sécheresses, aridités, peines, ennuis ; mais le tout n'est ni de la longueur ni de la qualité de celles que j'ai décrites dans la *voie de foi nue*. C'est pourquoi il faut prendre garde de ne s'y méprendre. C'est au directeur de juger de tout. Heureuse l'âme qui en trouve un expérimenté !

25. Il faut aussi remarquer que ce que je dis des *inclinations de Jésus-Christ*, se commence dès que la voie de la foi nue commence : quoique l'âme dans toute sa voie n'ait point de vue distincte de Jésus-Christ, elle a cependant un désir de s'y conformer. Elle désire la croix, la petitesse, la pauvreté ; ensuite ce désir se perd ; et il reste une pente, une inclinaison secrète pour les mêmes choses, qui va

toujours de plus en plus s'approfondissant, se simplifiant, devenant tous les jours plus intime et plus cachée. Mais qui dit *inclination*, pente, tendance, quelque délicates qu'elles soient, dit une chose que l'on ne possède pas et qui est hors de nous. Mais ici les inclinations de Jésus-Christ sont l'état de l'âme, lui sont propres, habituelles et comme naturelles, comme choses non différentes d'elle, mais comme son propre être et comme sa propre vie, Jésus-Christ les exerçant Lui-même sans sortir de Lui et l'âme les exerçant avec Lui, en Lui, sans sortir de Lui, non comme quelque chose de distinct qu'elle connaît, voit, propose, pratique, mais comme ce qui lui est le plus naturel. Toutes les actions de vie comme la respiration, etc., se font naturellement, sans y penser, sans règle ni mesure, mais selon le besoin, et cela se fait sans vue propre de la personne qui les fait. Il en est ainsi des inclinations de Jésus-Christ en ce degré, qui va toujours en augmentant, plus l'âme est transformée en Lui et devenue une même chose avec Lui.

26. Mais n'y a-t-il donc point de croix en cet état ? Comme l'âme est forte de la force de Dieu même, Dieu lui donne plus de croix et plus pesantes ; mais elle les porte divinement. Autrefois la croix la charmait, et elle l'aimait et la chérissait. A présent, elle n'y pense plus, elle la laisse aller et venir, et cette croix lui devient Dieu, comme le reste, ce qui n'empêche pas la souffrance, mais la peine, le trouble et l'occupation de la souffrance. Il est vrai que les croix ne sont plus croix, mais elles sont Dieu : aussi ne sanctifient-elles point, mais elles divinisent. Dans les autres états, la croix est vertu et se relève d'autant plus que les états s'avancent ; ici, elle est Dieu pour l'âme, comme le reste, tout ce qui fait la vie de cette âme, tout ce qu'elle a de moment en moment lui étant Dieu.

27. L'extérieur de ces personnes est tout commun et l'on n'y voit rien d'extraordinaire\*. Plus elles avancent, plus elles deviennent libres, n'ayant rien d'extraordinaire qui paraisse au-dehors qu'à ceux qui en sont capables. Ici tout se voit, sans voir, en Dieu tel qu'Il est. C'est pourquoi cet état n'est point sujet à la tromperie. Il n'y a point de visions, révélations, extases, ravissements, changements. Tout cela n'est point de cet état qui est fort au-dessus de tout cela. Cette voie est simple, pure et nue, ne voyant rien qu'en Dieu, comme Dieu le voit, et par ses yeux.

CONCLUSION de l'Auteur en forme de lettre à son confesseur :

Il ne m'est pas permis de poursuivre ici, tout manquant. Je crois avoir trop pris sur mes lumières naturelles. Vous les discernerez aisément. J'ai fait des réflexions, que peut-être c'était plus par nature que par grâce que j'ai eu instinct d'écrire ; et je veux bien en faire ici ma confession et avouer franchement que j'ai même fait sur

la fin quelques fautes, ayant retenu dans mon esprit certaines lumières qui m'étaient venues à l'oraison sur cet état, au lieu de les perdre. De plus, je n'ai rien distingué, en l'état où je suis, ce qui est naturel ou divin, ce qui est Dieu et ce qui est mien. Je prie Dieu de vous le faire connaître.

Je n'ai point lu ce papier après l'avoir écrit et j'ai été beaucoup interrompue. Lorsque j'avais laissé le sens à moitié, je relisais une ligne ou deux, ou quelques mots, pour poursuivre. Je ne sais si j'ai fait contre votre intention. Cela m'est arrivé quelquefois, mais je n'ai rien relu depuis. Je n'ai point pris garde aux états si j'ai tout dit de chacun ou si j'ai répété. Je laisse tout cela à vos lumières, priant Notre Seigneur de vous éclairer pour vous faire discerner le faux du vrai, et ce que mon amour propre aurait voulu mélanger avec ses lumières.

## *SECONDE PARTIE*

### *Chapitre I. Vie ressuscitée et divine*

1. J'avais oublié à dire que c'est ici où la véritable liberté est donnée : non une liberté, comme quelques-uns s'imaginent, qui prive ou exempte de faire les choses (ce qui est plutôt une privation qu'une liberté, ces âmes se croyant libres parce qu'ayant du dégoût pour les choses bonnes, elles ne les pratiquent plus). La liberté dont je parle n'est pas de cette nature : elle a facilité pour toutes les choses qui sont dans l'ordre de Dieu et de son état, et elle les fait d'autant plus aisément qu'elle en a été privée longtemps et d'une manière plus pénible.

J'avoue que je ne comprend pas l'état ressuscité et divinisé de certaines personnes qui restent cependant toute leur vie dans l'impuissance et dans la perte de tout, car ici l'âme reprend une véritable vie. Les actions d'un homme ressuscité sont des actions de vie, et si l'âme après la résurrection demeure sans vie, je dis qu'elle est morte ou ensevelie, mais non ressuscitée. Pour être ressuscitée, l'âme doit faire les mêmes actions qu'elle faisait autrefois avant toutes ses pertes, et sans nulle difficulté ; mais elle les fait en Dieu. Le Lazare après sa résurrection ne faisait-il pas toutes les fonctions de vie comme auparavant ? Et Jésus-Christ après sa résurrection a voulu même manger et converser avec les hommes. C'est un exemple de ceci. Aussi ceux qui se croient en Dieu et qui sont gênés, qui ne peuvent faire oraison, je dis qu'ils ne sont pas ressuscités. Car ici, tout est rendu à l'âme au centuple.

2. Il y a une belle figure de cela dans Job, que je regarde comme un miroir de toute la vie spirituelle. Vous voyez comme Dieu le dépouille de ses biens, qui sont les dons et grâces ; ensuite de ses

enfants, qui est le dépouillement de ses puissances ; des bonnes œuvres, qui sont nos enfants et nos productions les plus chères ; ensuite, Dieu lui ôte la santé, qui est la perte des vertus, puis Il le fait pourrir, Il le rend un objet d'horreur et d'infection et de mépris. Il semble même que ce saint homme fasse des fautes et qu'il manque de résignation : il est accusé par ses amis d'être puni justement à cause de ses crimes ; il ne reste aucune partie saine en lui. Mais après qu'il est pourri sur le fumier et qu'il ne lui reste que les os, qu'il est un cadavre, Dieu ne lui rend-t-Il pas tout, et ses biens et ses enfants et sa santé et sa vie ?

Il en est de même après la résurrection : tout est redonné, avec une facilité admirable d'en faire usage sans se salir, sans s'y attacher, sans se l'approprier comme autrefois. On fait tout en Dieu et divinement, usant des choses comme n'en usant point. Et c'est où est la véritable *liberté* et la vie véritable : *Si vous avez été semblables à Jésus-Christ en sa mort, vous le serez en sa résurrection. Est-ce être libre que d'avoir des impuissances, des restrictions? Non : Si le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres, mais de sa liberté.*

3. C'est ici où se commence la vie apostolique. Sans se nuire à soi-même, rien ne coûte de ce que Dieu veut, et si une personne est appelée à instruire, à prêcher, etc., elle le fait avec une facilité merveilleuse qui ne lui coûte rien, sans qu'il soit nécessaire de préparer ses discours, pouvant fort bien pratiquer ce que Notre Seigneur Jésus-Christ dit à ses disciples : qu'ils *ne pensent point à ce qu'ils diront, mais que lorsque Il sera temps de parler, Il leur donnera une sagesse à laquelle nul ne pourra résister ni contredire.*

Ceci n'est donné que tard et après qu'on a éprouvé des impuissances terribles, et plus elles ont été grandes, plus la liberté est grande. Mais il ne faut pas se mettre là de soi-même, car comme Dieu n'en serait pas le principe, cela n'aurait pas l'effet qu'on prétendrait. C'est là où l'on fait des conversions admirables sans y penser. On peut bien dire de cette vie ressuscitée que *tous les biens sont donnés avec elle.*

4. Dans cet état, l'âme ne peut point pratiquer la vertu comme vertu : elle ne peut pas même la voir ni la distinguer ; mais les vertus lui sont devenues comme habituelles et naturelles en sorte qu'elle les pratique toutes sans les voir ni les connaître et sans y pouvoir faire aucune application et distinction\*. Lorsqu'elle voit quelque personne dire des paroles d'humilité et s'humilier beaucoup, elle est toute surprise et étonnée de voir qu'elle ne pratique rien de semblable : elle revient comme d'une léthargie, et si elle voulait s'humilier, elle en serait reprise comme d'une infidélité, et même elle ne le pourrait faire, parce que l'état d'anéantissement par lequel

elle a passé l'a mise au-dessous de toute humilité, car pour s'humilier, il faut être quelque chose, et le néant ne peut s'abaisser au-dessous de ce qu'il est. L'état présent qu'elle porte l'a mis au-dessus de toute humilité et de toute vertu par la transformation en Dieu : ainsi son impuissance vient et de son anéantissement et de son élévation.

5. C'est pourquoi ces âmes sont fort communes au-dehors, et n'ont rien qui les distingue des autres, si ce n'est qu'elles ne font de mal à personne, car pour l'extérieur, il est très commun. C'est ce qui fait qu'elles sont très peu connues ; et c'est ce qui conserve leur état et les fait vivre en repos, sans soin ni souci de quoi que ce soit.

6. Elles ont une joie immense, mais insensible, qui vient de ce qu'elles ne craignent ni ne désirent ni ne veulent rien. Aussi rien ne peut ni troubler leur repos ni diminuer leur joie. David l'avait éprouvé lorsque Il dit : Tous ceux qui sont en vous, Seigneur, sont comme des personnes ravies de joie. Une personne ravie de joie ne se sent plus, ne se voit plus, ne pense plus à elle et sa joie, quoique très grande, ne lui est pas connue à cause de son ravissement.

7. L'âme est bien en effet dans un ravissement et une extase qui ne lui cause[nt] aucune peine, parce que Dieu a élargi sa capacité presque à l'infini. Les extases qui causent perte des sens, ne causent cela qu'à cause du défaut du sujet, et font pourtant l'admiration des hommes. Le défaut vient de ce que, Dieu tirant l'âme comme d'elle-même pour la perdre en Lui, mais que l'âme n'étant ni assez pure ni assez forte pour le porter, il faut ou que Dieu cesse de tirer l'âme, ce qui termine l'extase, ou que la nature succombe et meure, ainsi qu'il est arrivé bien des fois. Mais ici l'extase se fait pour toujours et non pour des heures, sans violence ni altération, Dieu ayant purifié et fortifié le sujet au point qu'il est nécessaire pour porter cette admirable extase.

Il me semble que lorsque Dieu sort hors de Lui-même, Il fait une extase ; mais je n'ose dire cela de crainte de dire une erreur. Ce que je dirai donc est que l'âme tirée hors d'elle-même éprouve qu'il se fait en elle une extase, mais extase fortunée parce qu'elle n'est tirée d'elle-même que pour être abîmée et perdue en Dieu, quittant ses imperfections, ses qualités bornées et retirées pour participer à celles de Dieu.

8. O heureux rien, à quoi te termines-tu ! O misères, pauvretés, fatigues, que vous êtes bien et trop bien récompensées ! O bonheur qui ne se peut exprimer ! O âme, quel gain n'avez-vous pas fait pour toutes vos pertes ! L'auriez-vous cru, lorsque vous étiez dans la fange, dans la poussière, que ce qui vous faisait tant d'horreur vous eût dû procurer un bonheur si grand que celui que vous possédez ? Quand on vous l'aurait dit, vous ne l'auriez pu croire. Apprenez à

présent par votre propre expérience comme il fait bon s'en fier à Dieu et que ceux qui mettent en Lui leur confiance ne seront jamais confondus. O abandon, quel bien ne produis-tu pas dans une âme ! Et quelles démarches ne ferait-elle point si elle te savait trouver dès le commencement ! De combien de fatigues ne se délivrerait-elle pas si elle savait laisser faire Dieu !

9. Mais hélas, on ne veut point s'abandonner et s'en fier à Dieu ! Ceux qui le font et qui croient y être si bien établis, ne sont abandonnés qu'en figure et non en réalité. On veut s'abandonner dans une chose et non dans une autre. On veut composer avec Dieu et se borner dans ce qu'on Lui laissera faire. On veut se donner, mais à telle et telle condition. Non : ce n'est point s'abandonner, c'est se figurer de l'être sans l'être. Un abandon<sup>\*</sup> entier et total n'excepte rien, ne réserve rien, ni mort, ni vie, ni perfection, ni salut, ni Paradis ni Enfer.

O pauvres âmes, jetez-vous à corps perdu dans cet abandon : il ne vous en arrivera que du bien. Marchez en assurance sur cette mer orageuse, appuyées sur la parole de Jésus-Christ, qui a promis de prendre soin de ceux qui se perdront et s'abandonneront à Lui. Mais si vous vous enfoncez avec saint Pierre, croyez que c'est votre peu de foi.

Si nous avons la foi et que, sans hésiter, nous allussions tête baissée affronter tous les dangers, quel bien ne nous arriverait-il pas ! Que craignez-vous ? Cœur lâche, vous craignez de vous perdre. Hélas ! Pour ce que vous valez, qu'importe ! Oui, vous vous perdrez si vous avez assez de force pour vous abandonner à Dieu, mais vous vous perdrez en Lui. O heureuse perte ! Je ne le saurais assez répéter. Que ne puis-je persuader à tout le monde cet *abandon* ? Et pourquoi les prédicateurs prêchent-ils autre chose ?

10. Mais, hélas, on est si aveugle que l'on regarde cela comme une folie, un défaut de prudence, une chose qui n'est propre qu'aux femmes ou aux esprits faibles ; mais pour les *grands esprits*, cela est trop bas pour eux : il faut qu'ils se conduisent eux-mêmes avec leur mesure de prudence. Ce sentier leur est inconnu parce qu'ils sont sages et prudents à eux-mêmes, mais il est révélé aux petits qui savent se laisser anéantir et qui veulent bien être le jouet de la divine Providence, lui laissant tout pouvoir de les exercer et traiter comme elle veut, sans résistance, sans se mettre en peine du *qu'en dira-t-on*. O qu'elle a de peine, cette prudence propre, à devenir rien et à ses propres yeux, perdant toute estime de soi-même à cause de sa corruption et à ceux des créatures voulant bien être le rebut d'elles.

On veut se maintenir pour glorifier Dieu à ce que l'on dit, mais c'est pour se glorifier soi-même. Mais vouloir être rien aux yeux de Dieu, demeurer dans un entier abandon, dans le désespoir même, se



donner à Lui lorsque l'on est le plus rebuté, s'y laisser et ne se pas regarder soi-même lorsque l'on est sur le bord de l'abîme, c'est ce qui est très rare et c'est ce qui fait l'abandon parfait\*.

11. Il s'écoule quelquefois dès cette vie quelque chose sur les puissances et sur les sens, qui est comme un épanchement de gloire du dedans ; mais cela n'est pas ordinaire : c'est comme Jésus-Christ dans sa transfiguration. Ce qui est très éminent et une grande pureté.

## *Chapitre II. Paix, et liberté divine*

1. L'âme, après être parvenue à un état divin, est, comme je l'ai déjà dit, un rocher immuable et inébranlable à toutes sortes d'épreuves et de coups, si ce n'est lorsque le Seigneur veut que cette âme fasse quelque chose contre l'ordinaire et l'usage commun : alors, si elle ne se rend pas au premier mouvement, Il lui fait souffrir une peine de contrainte à laquelle elle ne peut résister, et elle est contrainte, par une violence qu'elle ne peut expliquer, de faire ce qu'Il veut.

De dire les épreuves étranges qu'Il fait de ces âmes dans l'abandon parfait, qui ne Lui résistent en rien, c'est ce qu'il ne se peut et ne serait pas compris. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'Il ne leur laisse pas l'ombre d'une chose qui puisse se nommer ni en Dieu ni hors de Dieu.

Et Il les élève tellement au-dessus de tout par la perte de tout que rien moindre que Dieu Lui-même, ni au ciel ni en terre, ne saurait les arrêter. Rien ne peut les captiver, parce qu'il n'y a plus pour elles de malignité en quoi que ce soit, à cause de l'unité qu'elles ont avec Dieu, qui, en concourant avec les pécheurs, ne contracte rien de leur malice, à cause de sa pureté essentielle.

2. Ceci est plus réel que l'on ne peut dire ; et cette âme participe à la pureté de Dieu ou plutôt toute pureté propre (qui n'est qu'une pureté grossière) ayant été anéantie, la seule pureté de Dieu en Lui-même subsiste dans ce néant, mais d'une manière si réelle que l'âme est dans une parfaite ignorance du mal et comme impuissante de le commettre. Ce qui n'empêche pas que l'on ne puisse toujours déchoir, mais cela n'arrive guère ici à cause du profond anéantissement où est l'âme qui ne lui laisse aucune propriété ; et la seule propriété peut causer le péché, car qui n'est plus ne peut pécher.

3. Et cela est si vrai que les âmes dont je parle ont beaucoup de peine à se confesser car lorsque elles veulent s'accuser, elles ne savent qu'accuser, que condamner, ne pouvant rien trouver en elles de vivant et qui puisse avoir voulu offenser Dieu, à cause de la perte entière de leur volonté en Dieu. Et comme Dieu ne peut vouloir le péché, elles ne le peuvent non plus vouloir. Si on leur dit de se

confesser, elles le font, car elles sont très soumises, mais elles disent de bouche ce qu'on leur fait dire, comme un petit enfant à qui on dirait : « Il faut vous confesser de cela » ; il le dit sans connaître ce qu'il dit, sans savoir si cela est ou non, sans reproche ni remords. Car ici l'âme ne peut plus trouver de conscience et tout est tellement perdu en Dieu qu'il n'y a plus chez elle d'accusateur : elle demeure contente, sans en chercher. Mais lorsque on lui dit : « Vous avez fait cette faute », elle ne trouve rien en elle qui l'ait faite ; et si on dit : « Dites que vous l'avez faite », elle le dira des lèvres, sans douleur ni repentir.

4. Sa paix pour lors est si invariable et si inaltérable que rien au monde ni en tout l'enfer ne peut l'altérer un moment. Les sens sont toujours susceptibles des souffrances ; et lorsque ils en sont accablés et que, comme des enfants, ils crient, si on demande à cette personne et qu'elle se sonde, elle ne trouvera rien en elle qui souffre : parmi des douleurs inconcevables, elle dit : « Je ne souffre rien », sans pouvoir dire ni avouer qu'elle souffre, à cause de l'état divin et de la béatitude qu'elle porte dans le centre ou partie suprême.

Et alors il y a une séparation si entière et si parfaite des deux parties, l'inférieure et la supérieure, qu'elles vivent ensemble comme étrangères qui ne se connaissent pas ; et les peines les plus extraordinaires n'empêchent pas la parfaite paix, tranquillité, joie et immobilité de la partie supérieure, comme la joie et l'état divin n'empêche[nt] pas l'entière souffrance de l'inférieure, et cela sans mélange ni confusion en aucune manière.

5. Si vous voulez attribuer quelque chose à cette âme ainsi transformée et devenue Dieu, elle se défendra d'abord, ne pouvant rien trouver en elle qui puisse se nommer, affirmer, entendre ; mais l'âme est dans une négation parfaite. C'est ce qui fait la différence des termes et les expressions qu'on a peine à faire entendre à moins que ces personnes ne soient ainsi.

Cela vient aussi de ce que cette âme, par son anéantissement, ayant perdu tout ce qu'elle avait de propre, Dieu subsistant en elle, elle ne peut se rien attribuer non plus qu'à Dieu, parce qu'elle ne connaît plus que Lui seul, dont elle ne peut rien dire.

6. Aussi tout est Dieu à cette âme : car ici il n'est plus question de voir tout en Dieu, car voir les choses en Dieu, c'est les distinguer en Lui. Par exemple, dans une chambre, je vois ce qu'il y a de différent de la chambre quoique renfermé en elle. Mais tout étant transformé dans la même chambre ou que tout fût ôté de la chambre, je ne verrais plus que la même chambre.

Toutes créatures *célestes, terrestres, pures intelligences*, tout disparaît et est évanoui, et il ne reste que Dieu même comme Il était avant la création. Cette âme ne voit que Dieu partout, et tout lui est

Dieu : non par pensée, vue, lumière, mais par identité d'état et consommation d'unité, qui la rendant Dieu par participation, sans qu'elle puisse plus se voir elle-même, elle ne peut aussi rien voir partout. Ainsi cette âme serait aussi indifférente d'être toute une éternité avec les démons qu'avec les anges. Les démons lui sont comme le reste, et il ne lui est plus possible de voir un être créé hors de l'Être incréé, le seul Être incréé étant tout et en tout, tout Dieu aussi bien dans un diable que dans un saint, quoique différemment.

7. Mais cela est si réel qu'il est impossible que cette âme soit autrement. Aussi toutes les créatures la condamneraient que cela lui serait moins qu'un moucheron, non par entêtement et fermeté de volonté comme l'on s'imagine, mais par impuissance de se mêler de soi, parce qu'elle ne se voit plus. Vous demanderez à cette âme : « Mais qui vous porte à faire telle ou telle chose ? C'est donc que Dieu vous l'a dit, vous l'a fait connaître ou entendre ce qu'Il voulait ? - Je\* ne connais rien, je n'entends rien, je ne pense pas à rien connaître, tout est Dieu et volonté de Dieu, et je ne sais plus ce que c'est que volonté de Dieu parce que la volonté de Dieu m'est devenue comme naturelle. - Mais pourquoi faites-vous plutôt cela que ceci ? - Je n'en sais rien. Je me laisse aller à ce qui m'entraîne. - Hé, pourquoi ? - Il m'entraîne parce que n'étant plus, je suis entraînée avec Dieu et Dieu seul fait mon entraînement. Il va là, Il agit et je ne suis qu'un instrument que je ne vois ni ne regarde. Je n'ai plus d'intérêt distinct, parce que par ma perte j'ai perdu tout intérêt. Aussi ne suis-je capable d'entendre nulle raison ni d'en rendre aucune de ma conduite car je n'ai plus de conduite. J'agis cependant infailliblement tandis que je n'ai point d'autre principe que le Principe infaillible. »

Et cet abandon aveugle est une chose d'état à l'âme dont je parle, parce qu'étant devenue une même chose avec Dieu, elle ne peut voir que Dieu : car ayant perdu toute dissemblance, propriété, distinction, il n'est ici plus question de s'abandonner, parce que pour s'abandonner, il faut être quelque chose et pouvoir disposer de soi.

8. L'âme dont je parle est par cet état perdue en Dieu avec Jésus-Christ, comme dit saint Paul, mêlée avec Lui comme ce fleuve dont j'ai parlé est mêlé dans la mer en sorte qu'il ne se trouve plus : il a le flux et reflux de la mer, non plus par choix et volonté et liberté, mais par état, parce que la mer immense ayant absorbé ses petites eaux bornées et rétrécies, il participe à tout ce que fait la mer, mais sans distinction de la même mer. C'est la mer qui l'entraîne, et cependant il n'est pas entraîné, puisqu'il a perdu tout son propre ; et n'ayant point d'autre mouvement que la mer, il agit comme la mer même, non que par sa nature il ait ces qualités, mais c'est qu'en perdant

toutes ses qualités propres, il n'en a plus d'autres que la mer, sans pouvoir être jamais autre que mer.

Ce n'est pas, comme j'ai dit, qu'il ne conserve tellement sa nature que, si Dieu le voulait, en un moment Il le tirerait de la mer, mais Il ne le fait pas. Aussi cette âme ne perd pas sa nature de créature et Dieu pourrait la rejeter de son divin sein, mais Il ne le fait pas. Cette créature, comme nous avons dit, agit donc comme divinement.

9. Mais, me dira-t-on, vous ôtez ainsi à l'homme sa liberté. Non, car il n'a plus de liberté que par un excès de liberté : parce qu'il a perdu librement toute liberté créée, il participe à la liberté incréée, qui n'est plus rétrécie, limitée, bornée pour quoi que ce soit ; et cette âme est si libre et si large que toute la terre ne lui paraît qu'un point, sans en être enfermée. Elle est libre pour tout faire et pour ne rien faire. Il n'y a point d'état et de condition où elle ne s'accommode ; elle peut tout faire et ne rien faire de ce qu'ils font.

10. O état, qui te pourra décrire et que pourrais-tu craindre et appréhender ? Perte, mort, damnation ? O saint Paul, vous disiez : Qui pourra jamais nous séparer de la charité de Jésus-Christ ? Nous sommes assurés que ni la mort, ni la vie, ni les puissances, etc., ne pourront nous en séparer. Or ce mot, nous sommes assurés, exclut tout doute. Hé, grand saint, où était votre certitude ? Elle était dans l'infailibilité de Dieu seul. On lit si souvent les Lettres de ce grand apôtre, ce Docteur mystique et on ne l'entend pas. Cependant toute la vie mystique, son commencement, son progrès et sa fin, sont décrits par saint Paul, et même la vie divine ; mais on n'en a pas l'intelligence, et une personne à qui l'intelligence est donnée, les y voit plus clair que le jour.

11. O si les hommes qui ont tant de peine à se laisser à Dieu, pouvaient éprouver ceci ! Ils avoueraient que, quoique la voie qui y conduit soit extrêmement dure, un seul jour de cet état récompense bien tant d'années de peines. Mais par où Dieu conduit-Il là ? Par des chemins tout opposés à tout ce que l'on s'imagine. Il édifie en abattant, Il donne la vie en tuant.

O si je pouvais dire ce qu'Il fait et les inventions étranges dont Il se sert pour arriver ici ! Mais \* silence ! Les hommes n'en sont pas capables, ceux qui y sont passés m'entendent. Ici il n'est plus besoin de lieu ni de temps. Tout est égal, tous lieux sont bons et si l'ordre de Dieu conduisait en Turquie, on s'y trouverait également bien, parce que tous moyens sont inutiles et infiniment outrepassés ; étant dans la fin éminemment, il n'y a plus rien à chercher.

12. Ici tout est Dieu : Dieu est partout et en tout ; et ainsi, cette âme est égale en tout. Son oraison est Dieu même, toujours égale, jamais interrompue, non que l'âme l'aperçoive autrement que par un état

de consistance. Et si quelquefois Dieu fait rejaillir quelque écoulement de sa gloire sur ses puissances et sur ses sens, cela ne fait rien à ce fond qui demeure toujours le même. Marie, qui possédait cet état dans un degré le plus parfait qu'une créature le puisse avoir, était indifférente de rester sur la terre après l'Ascension de son Fils ; et elle y serait restée toute l'éternité si tel eût été le bon plaisir de Dieu. Cette âme ne se soucie pas de la solitude ni du grand monde : tout lui est égal. Elle ne pense plus à être délivrée de ce corps pour être unie sans milieu : ici, elle est non seulement unie, mais transformée, changée en l'objet de son amour, ce qui fait qu'elle ne pense plus à aimer, car elle aime Dieu d'un amour-Dieu, et par état, quoique non pas inamissible.

### *Chapitre III. Déformité.*

1. Il me vient dans l'esprit une comparaison qui me paraît assez propre à ce sujet : c'est celle du grain qui est premièrement séparé du mauvais, ce qui marque la conversion et la séparation du péché. Après que ce grain est seul et pur, il faut qu'il soit moulu par l'affliction, croix et maladies, etc. Lorsque il est ainsi broyé et réduit en farine, il faut encore ôter, non l'impur, car il n'y en a plus, mais ce qu'il y a de grossier qui est le son. Et lorsque il ne reste plus que la fleur très fine et épurée de matière, on en fait du pain que l'on pétrit. Il paraît que l'on salit la farine, qu'on la noircit et la flétrit, qu'on lui ôte sa délicatesse et sa blancheur pour en faire une pâte qui paraît bien éloignée de la beauté de cette farine ; ensuite on met cette pâte au feu. Or il faut qu'il en arrive autant à ces âmes. Mais après que ce pain est cuit, il sert à la bouche du Roi, qui non seulement se l'unit par l'attouchement, mais le mange, le digère, le consume et l'anéantit pour le changer en soi et le faire passer en sa substance.

Vous remarquerez que le pain a beau être touché et mangé même du Roi, qui est le plus grand avantage qu'il puisse recevoir, et sa fin, il ne peut cependant être changé en la substance du Roi s'il n'est anéanti par la digestion, perdant toute forme et qualité propre.

2. O que ceci exprime bien tous les états de l'âme : celui d'union, bien différent de la transformation où il faut nécessairement que l'âme, pour devenir une avec Dieu, transformée et changée en Lui, soit non seulement mangée mais digérée, pour, après avoir perdu ce qu'elle avait de propre, devenir une même chose avec Dieu. Cet état est très peu connu, c'est pourquoi il ne s'en parle point. O état de vie ! Que le chemin qui y conduit est étroit ! O amour le plus pur de tous, puisque tu es Dieu même ! O amour immense et indépendant, qui ne peut être rétréci par quoi que ce soit !

3. Cependant ces âmes paraissent des plus communes, ainsi que je l'ai dit, parce qu'elles n'ont rien à l'extérieur qui les différencie, qu'une liberté infinie qui scandalise souvent les âmes rétrécies et resserrées en elles-mêmes à qui, comme elles ne voient rien de meilleur que ce qu'elles ont, tout ce qui n'est pas ce qu'elles possèdent paraît mauvais. Mais la liberté qu'elles condamnent dans ces âmes si simples et si innocentes est une sainteté incomparablement plus éminente que tout ce qu'elles croient saint ; et c'est en ce sens que s'entend ce passage qui dit que *l'iniquité de l'homme vaut mieux que la femme qui fait bien*, parce que les fautes apparentes de ces hommes, qui peuvent seuls porter la qualité *d'hommes* parmi les autres efféminés, valent mieux que ces efféminés, qui font le bien si faiblement, quoique si servement en apparence ; parce que leurs œuvres n'ont pas plus de force que le principe d'où elles partent, qui est toujours par l'effort (quoique beaucoup relevé et anobli) d'une faible créature. Mais ces âmes consommées dans l'unité divine, agissent en Dieu par un principe d'une force infinie ; et ainsi leurs plus petites actions sont plus agréables à Dieu que tant d'actions héroïques des autres, qui paraissent si grandes devant les hommes.

4. C'est pourquoi les âmes de ce degré ne se mettent point en peine ni ne cherchent point à rien faire de grand, se contentant d'être comme elles sont à chaque moment\*. O que faisiez-vous, Marie, sur terre après l'Ascension de votre Fils ? Vous mettiez-vous en souci de convertir bien des âmes ? De faire de grandes choses ? Une telle âme fait plus, sans rien faire, pour la conversion d'un royaume, que cinq cents prédicateurs qui ne sont pas de cet état. Marie faisait plus pour l'Église ne faisant rien, que tous les apôtres ensemble. Ce n'est pas que Dieu ne permette souvent que ces âmes soient connues : non tout à fait, mais quantité de personnes leur sont adressées, à qui elles communiquent un principe vivifiant pour en gagner quantité d'autres à Jésus-Christ. Mais cela se fait sans soin ni souci, par pure providence.

O si on savait la gloire que ces personnes, qui sont souvent le rebut du monde, rendent à Dieu ! On en serait étonné et ravi. Car ce sont elles proprement qui rendent à Dieu une gloire digne de Dieu, sans penser à Lui en rendre, parce que Dieu agissant en elles en Dieu, Il tire de Lui-même en elles une gloire digne de Lui.

5. O combien d'âmes toutes séraphiques en apparence, sont éloignées de ceci ! Mais dans cet état il y a, comme dans tous les autres, des âmes plus ou moins divines. La divine Marie a été privilégiée et, après elle, plusieurs y avancent plus ou moins, selon le dessein de Dieu ; et ceux qui arrivent durant cette vie à cet état, n'y arrivent d'ordinaire que peu avant de mourir, si ce n'est par un

dessein tout particulier de Dieu qui, voulant se servir d'elles et en faire des prodiges, les avance de cette sorte. Mais cela est si rare que rien plus.

6. Car Dieu les cache dans son sein et sous l'extérieur de la vie la plus commune, afin qu'elles ne soient connues qu'à Lui seul, quoique elles fassent ses délices. Ici les secrets de Dieu en Lui, et de Lui en ces pures créatures, sont manifestés, non en manière de parole, vue, lumière, mais par la science de Dieu qui demeure en Lui. Et lorsque il faut qu'une telle âme écrive ou parle, elle est de même étonnée que tout coule de ce fond divin sans qu'elle eût jamais pensé à posséder ces choses. Elle se trouve comme une science profonde, sans mémoire ni ressouvenir, comme un trésor inestimable que l'on ne remarque que lorsque on est obligé de le manifester, et c'est la manifestation pour les autres qui est la manifestation pour soi.

Lorsqu'une telle âme écrit, elle est étonnée qu'elle écrive des choses qu'elle ne connaît et ne croyait pas savoir, quoique elle ne puisse douter de les posséder en les écrivant. Il n'en est pas de même des autres, leurs lumières précédant leur expérience, parce que c'est comme une personne qui voit de loin les choses qu'il ne possède pas : il décrit ce qu'il a vu, connu, entendu, etc. Mais celle-ci est une personne qui renferme en elle-même un trésor : elle ne le voit qu'après la manifestation quoique elle le possédât.

7. Cela n'exprime pas encore bien ce que je veux dire. Dieu est dans cette âme, ou plutôt cette âme n'est plus : elle n'agit plus, mais Dieu agit, et elle est l'instrument. Dieu renferme en Lui tous les trésors, Il les fait manifester par cette âme aux autres, et elle connaît alors, en les tirant de son fonds, qu'ils y étaient, quoique sa perte ne lui eût jamais permis d'y réfléchir. Et je m'assure que toute âme de ce degré m'entendra, et saura très bien la différence de ces états. Le premier voit ces choses et en jouit comme nous jouissons du soleil, mais le second est devenu lui-même le soleil qui ne jouit ni ne pense à sa lumière.

8. Cet état est fort permanent, et il n'y a nulle vicissitude quant au fond qu'un avancement plus grand en Dieu. Et comme Dieu est infini, Il peut diviniser une âme toujours plus et cela en élargissant sa capacité. Marie, comme je l'ai dit ailleurs, était toute remplie de grâce au commencement de sa conception. Et ceci est bien découvert à l'âme. Elle était dans la plénitude de Dieu lorsque elle conçut le Verbe ; et cependant elle croît presque à l'infini jusqu'à sa mort. Comment, si elle était pleine, comme l'ange l'en assure, pouvait-elle se remplir encore ? C'est que Dieu élargissait chaque jour sa capacité, la perdant et dilatant en Lui, comme l'eau dont nous avons parlé, s'étend toujours plus à mesure qu'elle est plus

perdue dans la mer, où elle s'abîme incessamment sans en sortir jamais.

Il en fait de même à ces âmes : toutes celles qui sont en ce degré ont Dieu, mais les unes plus, les autres moins. Elles sont toutes en plénitude, mais elles ne sont pas toutes en égale quantité de plénitude. Un petit vase plein est aussi bien rempli qu'un grand, mais il ne contient pas pareille quantité. Il en est de même de ces âmes : elles ont toutes la plénitude de Dieu, mais selon leur capacité de recevoir ; et ainsi il y en a à qui Dieu accroît chaque jour cette capacité. C'est pourquoi plus les âmes vivent dans cet état divin, plus elles sont agrandies et leur capacité devient toujours plus immense, sans qu'il y ait rien à désirer ni à faire pour elles, car elles ont toujours Dieu en plénitude, Dieu ne laissant jamais un moment de vide en elles. A mesure qu'Il croît et élargit, à mesure Il remplit de Lui-même, comme l'air : une petite chambre est pleine d'air, mais une grande a plus d'air. Augmentez toujours cette chambre, à mesure, infailliblement, quoique imperceptiblement, l'air y entre toujours : de même sans changer d'état ni de disposition, et sans rien sentir de nouveau, l'âme augmente en plénitude et en largeur. Mais jamais la capacité de l'âme ne peut être accrue de cette sorte que par l'anéantissement, parce que jusqu'alors cette âme a une opposition à être étendue.

10. Il est bon d'expliquer ici une chose de conséquence qui est qu'il paraît une contrariété en ce que je dis, qu'il faut que l'âme soit anéantie pour passer en Dieu, et qu'elle perde ce qu'elle a de propre ; et cependant, je parle de capacité, qu'elle retient.

Il y a deux capacités. L'une est propre à la créature et cette capacité est petite et bornée : lorsque elle est purifiée, elle est propre pour recevoir les dons de Dieu, mais non pas Dieu, parce que ce que nous recevons en nous est moindre que nous, comme ce qui est renfermé dans un vase est moins étendu, quoique plus précieux, que le vase qui le reçoit.

Mais la capacité dont je parle ici est une capacité de s'étendre et de se perdre toujours plus en Dieu après que l'âme a perdu sa propriété, qui la fixait en elle-même ; et que n'étant plus arrêtée ni rétrécie, (parce que son anéantissement lui ôtant toute forme particulière, l'a disposée à s'écouler en Dieu de sorte qu'elle se perd et s'écoule en Celui qui ne peut être compris,) plus elle s'y abîme, plus elle s'étend et devient immense, participant à Ses perfections.

11. C'est une capacité de s'accroître et de s'étendre toujours plus en Dieu, y pouvant être de plus en plus transformée, comme l'eau étant jointe à sa source se mélange toujours plus avec elle. Dieu étant notre être original, Il nous a créés d'une nature propre à être unie et transformée et ne faire plus qu'un avec Lui.



#### *Chapitre IV. Mouvements tous divins. Paix inaltérable*

1. L'âme donc n'a rien à faire ici qu'à demeurer comme elle est, et suivre sans résistance tous les mouvements de son moteur. Tous les premiers mouvements de cette âme sont de Dieu et c'est sa conduite infaillible. Il n'en est pas de même aux états inférieurs, si ce n'est lorsque l'âme a commencée à goûter du centre ; mais il n'est pas si infaillible, et qui garderait cette règle sans être dans l'état bien avancé se tromperait.

2. C'est donc la conduite de cette âme de suivre aveuglément et sans conduite les mouvements qui sont de Dieu, sans réflexion\*. Ici toute réflexion est bannie et l'âme aurait peine, même quand elle voudrait, à en faire. Mais comme, en s'efforçant, peut-être en pourrait-elle venir à bout, il faut les éviter plus que toute autre chose, parce que la seule réflexion a le pouvoir de faire entrer l'homme en lui et de le tirer de Dieu. Or je dis que, si l'homme ne sort point de Dieu, il ne péchera jamais ; et s'il pêche, c'est qu'il en est sorti, ce qui ne se peut faire que par la propriété ; et l'âme ne peut se reprendre que par la réflexion, qui serait pour elle un enfer pareil à ce qui arriva au premier ange qui, en se regardant avec complaisance et par préférence de ce qu'il devait à Dieu, s'aima et devint démon. Et cet état serait d'autant plus horrible que l'autre aurait été plus avancé.

3. On m'objectera à cela que l'on ne souffre donc rien en cet état. Non, quant au fond, mais bien dans les sens ainsi que je l'ai dit. Parce que, dira-t-on, pour souffrir, il faut réfléchir, et c'est la réflexion qui fait la partie principale et la plus douloureuse de la souffrance. Tout cela est vrai en certain temps et, comme il est réel que des âmes bien inférieures à celles-ci souffrent tantôt par réflexion tantôt par impression, je dis qu'il est aussi véritable que celles de ce degré ne pourront souffrir autrement que par impression. Ce qui n'empêche pas les douleurs d'être sans bornes et bien plus fortes que celles qui sont réfléchies, comme la brûlure de celui à qui l'on imprimerait le feu serait plus forte que celle d'un autre qui se brûlerait à la réverbération du feu.

4. On dit : mais Dieu les appliquera par réflexion pour les faire mieux souffrir. Dieu ne le fera pas par réflexion. Il pourra leur montrer en un instant ce qu'elles doivent souffrir, par une vue directe et non réfléchie sur elles-mêmes, comme les Bienheureux voient en Dieu ce qui est en Lui et ce qui se passe hors de Lui dans les créatures et en eux-mêmes, sans se regarder ni réfléchir sur eux, mais demeurant fermement attachés, abîmés et perdus en Dieu.

5. C'est ce qui trompe quantité de spirituels qui croient qu'on ne peut rien connaître ni souffrir que par réflexion. Tout au contraire,

les connaissances et souffrances de cette manière sont bien petites en comparaison des autres.

6. Toute souffrance qui se distingue et connaît, quoique exprimée en des termes si exagérants, n'égale point celle de ces âmes qui ne connaissent pas leurs souffrances, et qui ne peuvent avouer ce qu'elles souffrent à cause de la grande séparation des deux parties. Il est vrai qu'elles souffrent des maux extrêmes, il est vrai qu'elles ne souffrent rien et qu'elles sont dans un contentement parfait. Je crois que si une telle âme était conduite en enfer, elle en souffrirait les cruelles douleurs de cette sorte, dans un contentement achevé, non contentement causé par la vue du bon plaisir de Dieu, mais contentement essentiel à cause de la béatitude du fond transformé ; et c'est ce qui fait l'indifférence de ces âmes pour tout état. Cela n'empêche pas, comme j'ai dit, l'extrémité de la souffrance, comme l'extrémité de la souffrance n'empêche pas le bonheur parfait. Ceux qui l'auront éprouvé, le sauront bien comprendre.

7. Ce n'est point ici comme dans l'état passif d'amour, où l'âme est si remplie de suavité ou d'amour pour la souffrance et le bon plaisir de Dieu. Ce n'est point tout cela. C'est par une perte de volonté en Dieu, par un état de déification où tout est Dieu sans voir que cela soit ainsi. L'âme est établie par état dans son Bien Souverain, sans changement. Elle est dans la béatitude foncière où rien\* ne peut traverser ce bonheur parfait lorsque il est par état permanent : car plusieurs l'ont passagèrement avant que de l'avoir par état permanent. Dieu donne, premièrement les lumières de l'état ; ensuite Il donne le goût de l'état ; enfin Il le donne par une notice confuse et non distincte ; puis Il donne l'état d'une manière permanente et y établit l'âme pour toujours.

On me dira que l'âme étant établie dans l'état, il n'y a rien de plus pour elle. C'est tout le contraire : il y a toujours infiniment à faire du côté de Dieu et non de la créature. Dieu ne divinise pas tout à coup, mais peu à peu. Puis, comme j'ai dit, Il augmente la capacité de l'âme, qu'Il peut toujours déifier de plus en plus, Dieu étant un abîme inépuisable. *O Dieu, que Vous réservez de bien à ceux qui Vous craignent* et qui Vous aiment ! Et c'était la vue de cet état qui faisait écrier David si souvent après qu'il se fût purifié de son péché.

9. Ces âmes ne peuvent plus s'étonner, ni pour aucune grâce qu'on leur raconte, ni pour aucun péché que l'on puisse commettre, connaissant à fond et la bonté de Dieu qui cause l'une et la malice de l'homme qui est la source de l'autre. Toute la terre périrait qu'elles n'en auraient pas de peine, si Dieu ne leur imprimait cette même peine. Est-ce donc qu'elles ne sont plus jalouses de l'honneur de Dieu, puisqu'elles ne s'affligent plus des péchés qui se

commentent ? Non, ce n'est point cela. C'est qu'elles sont jalouses de la gloire de Dieu comme Dieu.

10. Dieu est nécessairement obligé d'aimer sa gloire plus que tout autre, et tout ce qu'Il fait en Lui et hors de Lui dans les autres, Il le fait par rapport à Lui. Cependant Il ne peut être fâché des péchés de tout le monde ni de la perte de tous les hommes, quoique, pour les sauver tous, Il se soit incarné et ait pris un corps passible et mortel, Il ait donné sa vie. Elles donneraient aussi mille vies pour les sauver, parce que Dieu, qui les a transformées, les fait participer à ses qualités, et qu'elles voient tout cela comme Dieu. Et quoique Dieu veuille véritablement le salut de tous les hommes, qu'Il leur donne à tous les grâces nécessaires pour le salut, quoique non pas toujours efficaces par leur faute, Il ne laisse pas de tirer sa gloire de leur perte, parce qu'il est impossible que Dieu permette chose au monde en quoi Il ne soit pas nécessairement glorifié, ou par justice ou par miséricorde. Ce n'est pas l'intention de celui qui L'offense et qui Lui rend un déshonneur actif : de la part de Dieu, il n'y a pas de déshonneur passif, et il faut nécessairement, contre la volonté de celui qui L'offense, que son péché retourne à la gloire de Dieu.

11. Quoique Dieu ne puisse être offensé de sa nature, celui qui L'offense mérite des punitions infinies, à cause de la volonté maligne qu'il a d'offenser cette Bonté infinie et de la déshonorer : et s'il ne le fait pas du côté de Dieu, il le fait toujours par son action et par sa volonté. Et cette volonté est si maligne que si elle pouvait ôter à Dieu sa divinité, elle la Lui ôterait. C'est donc cette volonté maligne de la part du sujet qui fait l'offense et non l'action : car si une personne dont la volonté serait perdue, abîmée et transformée en Dieu, était réduite par nécessité absolue à faire les actions du péché, comme certains tyrans ont fait à des vierges martyres, elles les feraient sans péché. Cela est clair.

12. Mais pour revenir, je dis que ces âmes ne peuvent avoir de peine du péché, parce que, quoique elles le haïssent infiniment, elles ne souffrent plus d'altération, le voyant comme Dieu le voit. Et quoique s'il fallait donner leur vie pour en empêcher un seul, si Dieu le voulait, ils la donneraient. Cela est sans actions, sans désirs, sans inclination, sans choix, sans empressement de leur part, mais dans une mort parfaite, ne voyant plus les choses que comme Dieu les voit et n'en jugeant plus que comme Dieu en juge.



# Archimandrite SPIRIDON

## *MES MISSIONS EN SIBÉRIE*<sup>363</sup>

### AVERTISSEMENT

L'Orient et l'Occident chrétiens se sont trop longtemps mutuellement ignorés. Ayant pour tâche de favoriser chez nous une meilleure connaissance de la vie profonde de nos frères chrétiens de Russie, nous ne pouvons mieux faire que d'offrir au lecteur ces récits, dont la fraîcheur et la simplicité le charmeront, comme la lecture des Fioretti franciscaines charment nos amis orthodoxes.

Ces récits n'ont pas de prétention théologique, et si quelque expression — voire quelque attitude — ne cadrerait pas entièrement avec l'enseignement qu'il a reçu, le lecteur catholique n'aurait point de peine à faire lui-même la mise au point.

En janvier 1916, parut à Kiev le premier numéro d'une revue mensuelle intitulée en russe *La pensée chrétienne*. Sous la direction d'un professeur de l'Académie ecclésiastique, V. Exempliarski, elle était l'organe d'un cercle de prêtres et de laïcs qui se proposait de rénover l'Église russe en rapprochant son enseignement des besoins de la vie moderne. Courageuse, ouverte à toutes les recherches religieuses valables, rappelant toujours la nécessité actuelle des préceptes de l'Évangile, groupant les meilleurs théologiens, philosophes, historiens de ce temps, la jeune revue vécut jusqu'en octobre 1917.

Au début de 1917, elle commença la publication d'un récit qui m'enchantait : « Choses vues et vécues. Souvenirs d'un prédicateur des missions de Sibérie ». C'était bien autre chose que ce qu'annonçait le titre : je trouvais là l'éveil religieux d'un enfant russe, son passage éphémère dans un monastère rural, ses pèlerinages, son ministère dans l'Altai, en Sibérie, parmi les indigènes, parmi les forçats, et dans tout cela les notes si particulières de la religion populaire russe.

Le numéro de septembre-octobre 1917 apporta la dernière partie de ces précieux Souvenirs, avec le nom de leur auteur : « archimandrite Spiridon », et j'en entrepris la traduction. C'est cette traduction que j'ai décidé de présenter maintenant au public.

Qui est l'archimandrite Spiridon ? Nous ne savons de lui que ce qu'il veut bien nous dire lui-même. Nous apprenons ainsi qu'il est né en 1875, dans un village, à quatre jours de marche de la petite ville de Zadonsk, province de Voronèj, donc dans la zone centrale agricole, et dans une région de foi ardente : les « fols en Christ » de Voronèj étaient célèbres, et Zadonsk renfermait le tombeau du saint évêque Tykhon, où les pèlerins affluaient. Le jeune Georges deviendra prêtre sans avoir reçu aucune instruction théologique spéciale : il s'est formé auprès de modèles vivants, au cours de ses pérégrinations : Kiev, Odessa, le mont Athos, Constantinople, Saint-Petersbourg.

---

<sup>363</sup> ARCHIMANDRITE SPIRIDON *MES MISSIONS EN SIBÉRIE Souvenirs d'un Moine Orthodoxe Russe*, Traduction et Introduction de PIERRE PASCAL, LES ÉDITIONS DU CERF, 1950

Quand il part pour la Sibérie, le Transsibérien n'est encore construit que jusqu'à Omsk : ce doit donc être peu avant 1896. En Sibérie, nous dit une Préface de l'éditeur, le P. Spiridon passe « plus de dix ans », ce qui nous mène jusqu'en 1906.

Ces quelques dates suffisent pour localiser dans le temps les expériences religieuses du missionnaire. Il s'agit du début de ce siècle, d'une période qui a précédé de peu la première guerre mondiale.

En tout cas, si le texte n'a pas été écrit par l'auteur de sa main, mais a été noté d'après son récit par le rédacteur de la revue, ainsi qu'en témoigne la Préface de l'éditeur, il n'y a aucun doute à avoir sur la réalité du personnage : un des anciens collaborateurs de la Pensée chrétienne, qui habite Paris, m'a affirmé que le P. Spiridon demeurait à Kiev encore après la révolution et qu'il y est mort.

La traduction est fidèle : on n'a pas cherché à rendre plus littéraire la langue de l'archimandrite. On a seulement pratiqué des paragraphes, et ajouté des titres et sous-titres.

Pierre PASCAL.

#### PRÉFACE DE L'ÉDITEUR [de l'original russe]

Je me décide à présenter aux rédacteurs de la « Pensée Chrétienne » les notes que j'ai prises en entendant un religieux de nos missions de Sibérie raconter ce qu'il avait vu et vécu dans ces régions lointaines de notre patrie. Ces notes ont été prises avec toute l'exactitude possible et en conservant cette simplicité qui fait, selon moi, le charme de la narration de notre Père missionnaire. Il était certes bien loin de songer à publier ses souvenirs et de leur accorder en général l'importance qui leur appartient, à mon avis, incontestablement.

Ce ne fut que sur mes instantes prières que mon ami se laissa fléchir et consentit à me faire part de ses souvenirs, dans leur ordre chronologique, et m'autorisa à les publier, au cas où je serais persuadé que cette publication pourrait servir en quelque chose à l'édification de notre vie religieuse. De cela je suis quant à moi entièrement persuadé et je suppose que, si la « Pensée Chrétienne » ouvre ses pages aux Souvenirs du Père Missionnaire, elle fera beaucoup pour l'oeuvre de toutes nos missions, qu'elles travaillent parmi les infidèles ou dans notre propre Église, mais surtout pour ces dernières. Notre époque a vu s'éveiller presque subitement l'intérêt du public pour l'expérience religieuse et pour toutes les questions touchant l'appréhension de la vérité religieuse par le coeur de l'homme, l'influence des convictions religieuses sur sa volonté, les hauts et les bas de l'enthousiasme religieux dans notre vie.

Pour étudier cette expérience, on s'adresse d'ordinaire aux époques lointaines du passé, on se tourne à droite et à gauche, on analyse attentivement tous les récits possibles même les plus fantastiques, et l'on tire de cela des conclusions aussi tranchantes que peu fondées. Les récits du Père missionnaire nous introduisent dans une existence toute proche de la nôtre, l'âme d'un Russe de notre temps, avec toute la complexité de sa vie religieuse. Il me suffira de dire que le narrateur a servi plus de Io ans comme missionnaire et aumônier dans nos bagnes, les a parcourus, a causé avec les détenus politiques ou de droit commun, a su comprendre la richesse de leur vie spirituelle, concevoir lui-même une ardente affection pour ces déshérités et, chose plus rare et plus précieuse, s'attacher leurs coeurs et mériter leur amour et leur confiance. La plupart de ces récits tend précisément à nous faire connaître ce drame de la conscience religieuse, vécu par nos forçats. Et si les

Mémoires de la maison des Morts de Dostoïevski ont soulevé un coin du voile qui cache leur vie intérieure, les souvenirs de notre saint missionnaire sont la preuve éclatante que toujours dans l'âme de l'homme se conserve cette lumière qui brille même au milieu des ténèbres. J'attache aussi un grand prix aux observations du Père missionnaire sur la vie et les croyances de nos indigènes sibériens, sur nos « innocents » de Russie, etc...

C'est, dans ces souvenirs, la vie même de notre patrie qui s'offre à nous prise sur le vif et souvent, qui plus est, sous des aspects qui peuvent n'être pas accessibles à notre observation immédiate. Peut-être une tournure plus littéraire eût-elle rendu ces matériaux plus attrayants et plus intéressants pour le lecteur ; mais je suis profondément persuadé que l'exactitude absolue de la transcription est davantage en rapport avec l'importance et la valeur de semblables observations sur la vie intérieure de l'homme et ses expériences religieuses. Ainsi me permettrai-je de parler à la première personne, comme le narrateur lui-même l'a fait.

## *PREMIÈRE PARTIE*

### *LA FORMATION ET LES PÈLERINAGES*

#### *L'ENFANT ET SA RELIGION*

Je ne sais qui j'étais, ni ce que j'étais avant ma naissance sur la terre. J'y suis venu en l'an 1875. Mes parents étaient de pauvres paysans. De mes trois premières années, je n'ai aucun souvenir, mais de ma quatrième année jusqu'à ce jour je me rappelle tout.

Très tôt je me suis senti un penchant à la contemplation solitaire de Dieu et de la nature. Autant qu'il m'en souvient, déjà dans mon plus jeune âge les voisins me considéraient comme un enfant un peu bizarre. J'avais à peine cinq ans que je me mis à fuir mes camarades et les enfants de mon âge pour m'en aller dans la forêt, errer par la campagne, m'asseoir sur les tertres des champs, où je passais des heures à méditer : y a-t-il un Dieu ? Dieu a-t-il une femme, des enfants ? que mange-t-il ? que boit-il ? d'où vient-il ? quels sont ses parents ? pourquoi est-il Dieu, lui et non pas un autre ? pourquoi moi ne suis-je pas Dieu ? que suis-je, pourquoi voilà-t-il que je marche, je hoche la tête, je parle, je mange, je bois, je suis assis, couché, etc..., tandis que les arbres, les plantes et les fleurs ne peuvent en faire autant ? Le phénomène qui continua le plus longtemps à faire sur moi une forte impression, c'est le soleil et, la nuit, les étoiles ! Je n'arrivais pas à comprendre comment le soleil se déplaçait

Il y avait des jours où j'étais tellement captivé par le soleil que le soir en me couchant je songeais : demain matin, sitôt levé, il faut absolument que j'aille là-bas d'où il vient ; seulement il faudra prendre un morceau de pain et que maman ne me voie pas. Les étoiles ne m'occupaient pas moins que le soleil. Je n'arrivais pas à

m'expliquer pourquoi elles ne se montraient que la nuit. Que sont-elles ? Vivent-elles comme les hommes, ou ne sont-elles que des lampes allumées ? La voie lactée me séduisait tout particulièrement. Une fois, j'entendis dire à un de mes camarades qu'un maître d'école qui logeait chez lui avait conté à ses parents que le soleil était bien des fois plus grand que la terre, et les étoiles aussi grosses que notre terre et même parfois plus grosses que le soleil, mais qu'elles nous paraissaient si petites parce qu'elles étaient très, très haut et très loin de nous. Cet enfant m'intéressa tellement par son récit que j'en fus violemment impressionné et ne dormis pas de la nuit. De bon matin, sitôt le soleil levé, j'allai trouver ce maître. Il me reçut et, quand je lui eus dit le but de ma visite, il se mit à me parler de la terre, du soleil, des étoiles, etc...

Je me rappelle comme si c'était à l'instant comme je retenais ma respiration pour mieux l'écouter. Par moments je sanglotais d'enthousiasme et de joie. Il me semblait voir se dérouler devant moi je ne sais quel tableau effrayant et inconnu !

Je l'écoutai longtemps. Quand il eut fini de me parler de la nature, et qu'il m'eut demandé d'où j'étais et quel âge j'avais, encore sous l'impression de ses récits je retournai à notre jardin, là où poussait le chanvre, j'allai tout au bout de cette chénevière, et là, tombant à genoux, je me mis à prier Dieu. Je ne me rappelle plus ce que je lui demandai à ce moment, mais il me semble que je lui demandai quelque chose. Je priai ainsi avec tant de zèle et avec tant de larmes que j'en avais le visage enflé et les yeux injectés de sang. Quelques jours après, je tombai malade et je fus plusieurs jours au lit. Ma mère, depuis cette maladie, me regardait avec une espèce d'inquiétude.

Je ne sais plus combien de temps après cela, je commençai à apprendre mes prières. La première fut le Notre Père, puis Je vous salue, Marie, et les autres.

Il faut dire la vérité : dès mon enfance, j'ai aimé à prier sans suivre les formules, et ce goût ne m'a pas quitté. Dans le village où je suis né, il y avait des paysans très religieux : ma mère me conduisait souvent chez eux. Ces paysans firent beaucoup, beaucoup de bien à mon âme d'enfant. Mais ce qui la développait le plus, c'étaient les bois, les champs, le soleil et les étoiles du ciel. Je n'oublierai jamais le sentiment d'extase et de joie avec lequel je fixais le soleil ou la voie lactée !

A partir de sept ans, je quittai encore plus souvent la maison pour aller dans les champs. Souvent, avec mon père ou mon oncle ou des travailleurs j'allais dans, la campagne. Alors la nature me séduisit encore plus fortement.



Il y avait des nuits où tout dormait profondément autour de moi, et moi seul je veillais, m'abreuvant jusqu'à pleurer de la beauté et de l'harmonie des corps célestes. Mais ce qui m'étonnait le plus, c'est que (depuis ma plus tendre enfance) je sentais toujours en moi-même un fort penchant à la prière. La nature avait beau me charmer par sa beauté, elle avait beau emplir mon cœur et mon esprit de dévotion à son égard, je sentais toujours que cela ne me suffisait pas, qu'il y avait encore un coin dans mon âme que la prière seule pouvait combler..., la prière non pas des églises, non pas des formules apprises par cœur, mais la prière solitaire, la prière enfantine, qui apparente le fidèle à Dieu.

Une fois j'entendis dire, je ne sais plus à qui, qu'à la Pentecôte à Jérusalem les apôtres reçurent du ciel des langues de feu et, sans avoir jamais appris les langues étrangères, se mirent, sitôt reçues ces langues de feu, à parler en diverses langues. Ce récit me bouleversa tellement que, dès avant le lever du soleil, j'étais parti pour chercher Jérusalem.

J'étais déjà à quelque cinq verstes de mon village, quand je rencontrai une femme portant un enfant dans les bras, qui me demanda : « Où cours-tu, gamin ? ». Je m'arrêtai et, au lieu de répondre à sa question, je lui demandai à elle-même où se trouvait Jérusalem, où, dans quelle direction je devais aller pour trouver cette Jérusalem. La femme me regarde et sourit. Je reste là à la regarder et à attendre ce qu'elle va me dire de Jérusalem et de la route pour y aller et y arriver le plus vite possible. La femme me dit : « J'ai ouï dire que Jérusalem, c'est du côté où le soleil se couche. » Je la saluai et m'en allai de ce côté. Je marchais la plupart du temps en pleine campagne. J'arrivai à un bois ; le soir du même jour il plut fortement, le tonnerre se mit à gronder : je quittai la route et m'assis sous un buisson. La nuit tomba. Je n'avais pas de pain. Je mourais de faim. Le lendemain matin, je me mis debout et repris la même route à la recherche de Jérusalem.

J'avais à peine traversé le bois, que j'entendis crier après moi : « Arrête, arrête, que diable ! où cours-tu ? » Je me retournai et restai cloué sur place. C'était mon père. Il était monté sur le cheval blanc et, le fouet à la main, fonçait sur moi au galop. Un fois à ma hauteur, il mit pied à terre, alluma une cigarette, m'assit sur le cheval, y remonta lui aussi, et nous rentrâmes au pas à la maison. Sur le soir nous étions rendus. Maman tout en larmes vint à notre rencontre. Mon père attacha le cheval à la haie, entra le fouet à la main dans l'izba et de ce fouet dessina sur tout mon corps de telles langues que je ne pus de deux semaines me tourner d'un côté sur l'autre.

Cette année-là je commençai à apprendre à lire. Mon premier maître fut un voisin, le paysan Serge Timoféevitch Timochkin, très pieux. J'apprenais mal. La faute en était, je pense, à cette même nature, dans laquelle j'étais tout entier plongé. Je lus le Psautier, l'Évangile et les autres livres.

Dans ma huitième année, je commençai d'aller à l'école. L'école était pour moi une véritable prison. Moi, petit sauvage, on m'asseyait avec des gamins comme moi et j'entendais des voix, des hurlements, je ne sais quelle langue incompréhensible, tout un monde criant, s'agitant, si bien qu'au milieu de mes camarades je me sentais très, très malheureux.

Pendant deux ans j'allai à l'école. Ce qui me plaisait beaucoup, c'était les Vies des Saints. Entre tous les saints, ceux qui produisaient sur moi la plus grande impression étaient les martyrs et les solitaires ; mais parmi eux, je ne sais pourquoi, je pensais beaucoup à Origène. Je ne me rappelle plus pour quelle raison Origène s'était si profondément gravé dans ma mémoire enfantine. A ce moment, je le voyais même parfois en songe. Une besace sur le dos, avec un long visage imberbe, nu-pied, le bâton dans la main, tel il m'apparaissait.

Dans ce temps-là, il venait souvent à la maison des moines et des religieuses de divers monastères, pour quêter. Avec ces moines, quoique moins souvent, venait nous voir un paysan de notre village. Il y avait des périodes où il faisait l'insensé pour l'amour du Christ, mais dans les intervalles il redevenait pour quelques semaines comme tout le monde. Ce paysan commença à exercer sur moi, par sa personne éminemment sympathique, une forte influence.

Un soir d'été, je rentrais avec mes brebis à la maison. J'ouvre la porte. Je vois, assis dans notre i'zba, ce paysan. Je le salue. Il s'approche de moi et dit : «Allons ensemble au monastère prier ». J'y consens. Le lendemain matin, nous voilà partis pour le monastère. Le soir nous étions déjà dans la chapelle. A dire vrai, ce monastère ne produisit sur moi aucune impression particulière ; mais ce qui me fit beaucoup d'effet, ce fut le bois qui l'entourait de tous les côtés. Le supérieur insista beaucoup pour que je reste. J'y consentis. La première obédience qu'il me donna fut de servir de sacristain. Je l'accomplis avec beaucoup de zèle. Bien que je fusse chaque jour à la chapelle, j'allais, pour trouver le calme de mon âme, dans le bois pour prier. Je passai ainsi dans ce monastère deux ans.

L'un des derniers jours de ma vie monastique, comme j'étais au réfectoire un soir, j'entendis lire la vie de saint Étienne de Perm. Quand le lecteur en vint à parler de ses missions, je sentis s'éveiller dans mon âme le désir d'être missionnaire. Le repas terminé, je

regagnai ma cellule. Je ne pus m'endormir : le sommeil ne venait pas. Je sortis et allai au jardin. Là je m'abandonnai à une ardente prière. Je ne sais si je fis à Dieu quelque demande ou si je déversai simplement devant Lui mes sentiments, Le matin, au lieu de regagner ma cellule, j'allai à la chapelle. Ce qui m'arriva, je ne saurais plus le dire, mais je quittai le couvent nu-pied, sans chapeau, en simple soutane et accourus à la maison.

Chez moi, mes parents m'accueillirent avec une espèce d'effroi. Ils ne pouvaient arriver à comprendre pourquoi j'avais quitté le couvent nu-pied et nu-tête pour revenir à la maison. Deux jours après ma fuite, mes supérieurs apprirent que j'étais chez mes parents. Plusieurs fois ils m'envoyèrent chercher, mais je refusai toujours, et restai à la maison.

Une fois rentré chez moi, je continuai à m'échapper, comme avant, du village dans la campagne., surtout à l'époque où les blés commençaient à fleurir. Mon Dieu ! comme à ce moment-là je me sentais heureux ! Il me semblait que chaque herbe, chaque fleur, chaque épi de seigle me chuchotait de mystérieuses paroles sur une essence divine toute proche, toute proche de l'homme, de chaque animal, de toute chose : herbes, fleurs, arbres, terre, soleil, étoiles, et de tout l'univers !

Dans ce sentiment enivrant je m'enfonçais dans les blés et je m'abandonnais à quelque étrange prière : je me livrais aux pleurs, à la joie, ou à des cris sauvages poussés vers le ciel, ou bien je me couchais sur le dos et attendais, en retenant ma respiration, le dernier moment de ma vie. Quand je devais labourer ou herser, là encore, surtout le matin au lever du soleil et au chant des alouettes, j'entrais en une ivresse singulière de l'âme.

### *LE SAINT HOMME SIMÉON*

A cette époque habitait notre village un paysan nommé Siméon Samsonovitch. Il saluait toujours tout le monde le premier ; en enlevant son bonnet et en s'inclinant très bas, il vous souhaitait : « Serviteur du bon Dieu, que le royaume du ciel te soit donné ! » Ce Siméon vivait très pauvrement. Quand il maria sa fille, il n'offrit à ses hôtes que du pain avec de l'eau bénite du Jourdain à la place d'eau-de-vie. Jamais il ne disait à personne une parole blessante ; si on l'injurait, ou si on l'appelait de quelque vilain nom, à tout il répondait : « Serviteur du bon Dieu, que le royaume du ciel te soit donné ! » Voilà donc que je fis sa connaissance, et nous nous primes l'un pour l'autre d'une ardente affection. Un jour, il vint chez nous dans notre chaumière : nous parlâmes de bien des sujets, et enfin le voilà qui se tourne vers moi en disant : « Allons, serviteur du bon Dieu, chez Tykhon de Zadonsk, allons le prier, il te montrera ta voie

». Mes parents consentirent à me laisser partir avec lui, et deux jours après nous nous mîmes en route tous deux pour aller trouver Tykhon de Zadonsk. C'était le temps du carême. Nous marchâmes quatre jours. Au monastère de saint Tykhon, nous nous confessâmes et reçûmes la sainte communion: Il y avait dans ce couvent un moine Joseph, favorisé du don de clairvoyance. J'allai le voir. Il reçut très bien Siméon ; quant à moi, il me dit que d'ici un an je serais au Mont Athos.

Une fois revenus à la maison, une semaine ne s'était pas écoulée que Siméon partait de nouveau, en secret, sans rien dire à sa femme, en pèlerinage : à Kiev. C'était la onzième fois dans son existence qu'il accomplissait ce pèlerinage. Il lui était même arrivé des histoires comme celles-ci : quelqu'un lui prête, supposons, son cheval et sa charrue pour qu'il puisse labourer ses quelques arpents de terre. Il voit des bonnes femmes cheminant en troupe en pèlerinage : il les arrête, leur demande où elles vont, et quand il apprend qu'elles vont à Kiev auprès du P. Jonas, le voilà qui abandonne tout d'un coup au milieu du champ le cheval du voisin, et s'en va avec elles à Kiev sans même prendre sa besace.

Quel admirable et rare chrétien était ce Siméon Samsonovitch. Cette fois-là, quand il revint de Kiev, le surlendemain de son arrivée il me rendit visite. Nous passâmes toute la journée en entretiens religieux. Siméon me conta une foule de traits excellents et instructifs de sa vie passée. Il aimait à parler de l'apôtre Paul. Il l'estimait par-dessus tous les saints. Il disait que Paul aima le Christ plus que les autres apôtres. Souvent nous partions à travers champs, Siméon et moi, et nous passions le temps à causer religion. Siméon m'aimait d'une affection particulière. Mais ce qui me séduisait le plus chez lui, c'est qu'il conservait dans sa vie spirituelle un parfait équilibre, et ce trait m'attirait singulièrement.

Outre ce Siméon, j'avais encore un ami, Ignace Jakimotchkin. Celui-là aussi était un homme pieux, mais d'une tout autre espèce que Siméon. J'en avais encore un troisième, mais lui aussi, comme vie intérieure, était bien loin de Siméon. Je les voyais souvent, et eux aussi venaient me voir, mais mon âme était fermée pour eux.

Chose bizarre, je ressentis cette année-là un fort attrait pour une jeune fille, mais cet attrait était chaste, quelque chose de nouveau et d'inconnu. J'avais alors 13 ans. Outre cet attrait, j'étais tenté par des pensées blasphématoires : tout cela dans la même année de ma vie. Mon amour pour cette jeune fille ne put pas durer longtemps dans mon âme, il s'éteignit bientôt ; mais les pensées sacrilèges me tourmentaient littéralement. J'en perdais l'appétit, le sommeil, je maigrissais à vue d'oeil, enfin je tombai malade. Vint le temps du

carême. A cause de ces pensées, je n'osai communier, et ainsi je ne fis pas mes Pâques.

Vint la fête de Pâques. Le lundi de Pâques, ce même Siméon vient me voir, et me dit : « Serviteur du bon Dieu, Georges, Christ est ressuscité ! Le royaume des cieux te soit donné ! » Je lui répondis : « En vérité il est ressuscité » — « Eh bien, continue Siméon, te voilà malade : allons donc à Kiev baiser les reliques des saints, ils attendent notre visite ». — « Allons, répondis-je. »

Maman se mit à pleurer. Mon père n'était pas à la maison ce jour-là. « Servante du bon Dieu, Pélagie, dit en se tournant vers ma mère Siméon Samsonovitch, laisseras-tu ton fils aller à Kiev baiser les saints du Christ, ou bien non ? Pourquoi pleures-tu ? Il faut te réjouir de ce que ton fils ira à Kiev en pèlerinage ».

« Je n'ai rien contre, mais il est si original ! que va-t-il lui arriver ? Il s'enfuira encore je ne sais où, loin de nous, et alors nous n'aurons plus qu'à le pleurer toujours. Quand son père va rentrer, nous y réfléchirons ». — « Servante du bon Dieu, Pélagie, recommença Siméon, nous n'avons tous qu'un père qui est Dieu, c'est lui seul que nous devons servir, et servir sans réflexions. »

Une heure ou deux après, mon père rentre à la maison, un peu pris de boisson. Ma mère lui apprend que je veux aller avec Siméon à Kiev en pèlerinage, et que pour cela il faut m'avoir un passeport. Mon père se met à réfléchir et puis il dit en se tournant vers moi : « Je ne sais pas ce qu'il adviendra de toi. Il y en a qui te vantent beaucoup, et d'autres qui te tiennent pour un insensé et un fou. Je ne sais comment faire avec toi. Combien de fois je t'ai battu, privé de dîner, puni, mais tu n'en fais toujours qu'à ta tête. Je ne sais vraiment comment agir avec toi. Si tu veux aller à Kiev, vas-y donc. » Je me réjouis fort.

### *LE PÈLERINAGE A KIEV*

Deux jours après, nous partîmes, Siméon et moi, pour Kiev. Il faut encore ajouter que Siméon Samsonovitch allait avec moi à Kiev sans besace et sans canne. Il avait alors environ 60 ans.

Le premier jour, nous ne parlâmes pas beaucoup. Je remarquai qu'il avait ce jour-là quelque chose qui pesait sur son âme. Le lendemain, il fut tout différent, tout joyeux. « Serviteur du bon Dieu, dit-il le premier, quel âge as-tu maintenant ? » — « Quatorze ans ! lui répondis-je ». « Ça passe vite ! fit Siméon Samsonovitch. Notre vie diminue sans cesse jour après jour, et nous ne voyons pas s'approcher le terme de notre existence terrestre, et le jugement dernier qui nous attend. Je l'ai appris de paysans instruits qui lisaient l'Évangile : il est dit là que les saints brilleront dans le

royaume de Dieu comme le soleil. Ah, mon cher, comme c'est beau, rien qu'à se le figurer, la gloire qu'ils auront ! Je serais prêt en ce monde à ronger la terre, à me donner en pâture aux vers, à mener l'existence d'une bête de somme ou d'un chien infâme, pour être admis au nombre de ces justes. Les gens ne comprennent pas cela. Ensuite, j'ai entendu dire aussi que les pécheurs seront tourmentés éternellement par le feu. Mais, si terribles que soient de pareilles souffrances, ce n'est pas là le dernier châtement. Le plus grand châtement, c'est que Dieu se détournera à jamais des pécheurs. » Et Siméon se mit à pleurer. « Pour moi, les souffrances ne me font pas peur ; ce qui me fait peur, c'est que-Dieu privera les pécheurs de sa grâce. Quand j'y pense, j'ai grand peur. Je suis prêt à prier Dieu non seulement pour tous les chrétiens, mais aussi pour ceux qui ne sont pas baptisés. J'ai tant pitié d'eux tous ! J'ai pitié des Juifs, des Tatars, des pendus, des suicidés. J'ai pitié des enfants sans baptême. De tous les morts j'ai pitié, et même du diable j'ai pitié. Voilà, serviteur du bon Dieu, ce que je ressens dans mon coeur. Est-ce bien ou pas bien, mais mon coeur est comme cela. »

Les paroles de Siméon bouleversaient tout mon être. Je sentais mon âme comme allégée et illuminée ; par moments je pleurais ; mon coeur s'emplissait d'une joie merveilleuse et indicible. « Siméon Samsonovitch, lui demandai-je enfin, comment faut-il vivre pour être agréable à Dieu ? » « Mais, je pense, comme tu vis Le pèlerinage à Kiev maintenant... Si tu continues ainsi, tu seras sauvé », me répondit-il.

« Tu sais, grand-père Siméon, je ne demande rien à Dieu. Je ne demande même pas d'être un saint, pour resplendir comme le soleil. Mais je voudrais de tout mon être l'aimer de telle sorte que personne ne puisse l'aimer plus que moi. Je voudrais tout, tout oublier, oublier mes parents, oublier ma maison, oublier tout le monde, m'oublier moi-même aussi, et me changer tout entier en amour pour Lui. Que je n'hérite pas le royaume de Dieu, que je ne voie jamais Notre-Seigneur dans l'autre monde, mais je voudrais n'être plus un homme, mais être tout amour pour Lui. Siméon Samsonovitch, un jour dans le pré je priais Dieu, et de cette prière je faillis mourir. Mon coeur se brisa, la sueur me coula, je m'affaissai sur la terre, et à ce moment je n'étais plus moi, je n'étais plus qu'amour ardent comme le feu. Voilà, c'est cet amour que je voudrais être ! Et maintenant je ne demande rien à Dieu, rien que l'amour de Dieu. Je voudrais aimer Dieu assez pour me fondre tout entier dans cet amour, pour m'y consumer et ne plus être que l'amour éternel de Dieu. »

Siméon Samsonovitch m'écoutait. Enfin le soleil s'abaissa sur l'horizon, le soir tomba, et nous demandâmes à un paysan, je ne sais

plus en quel village, à passer la nuit. Le paysan nous reçut avec affection, nous fit manger et, encore sous l'impression de notre conversation de la journée, nous restâmes longtemps sans dormir ; enfin le sommeil l'emporta quand même et nous nous endormîmes profondément.

Grand-père Siméon se leva de bonne heure et me réveilla. Notre hôte nous régala avec du lait et des oeufs, et nous nous remîmes en route. Siméon se souvint de notre conversation de la veille, et la poursuivit dans le même esprit :

-- « Serviteur du bon Dieu, Georges, tu parlais hier de l'amour de Dieu, et cela me plaisait fort ; eh bien ! si tu demandes à Dieu cet amour, il est tout-puissant, il peut te le donner. Seulement il faut le lui demander. As-tu eu quelquefois des visions ? »

-- « Non, répondis-je.

-- « C'est que beaucoup de saints ont eu des visions, dit Siméon. »

-- « Grand-père, je n'ai besoin de rien, je voudrais tant me changer tout entier en amour, en pur amour de Dieu. Ce qui m'attire le plus à cet amour, c'est que Dieu, il me semble, aime plus sa créature que lui-même. Quand je songe qu'il y a tant d'étoiles au ciel, et que dans ces étoiles aussi il y a des êtres qui vivent, et que je regarde la terre, où tout verdoie, tout fleurit, les oiseaux se réjouissent et chantent, les grillons murmurent, ah ! comment ne pas L'aimer ? Voilà pourquoi je voudrais me changer tout entier en amour de Dieu ! »

-- « Oui, mon enfant, pour aimer Dieu il faut se renoncer soi-même. On dit qu'il y a de grands saints sur le mont Athos. Oh ! si Dieu nous y conduisait une fois, après nous pourrions mourir ! »

Ces paroles me frappèrent tout d'un coup. J'aurais bien voulu savoir où se trouvait ce mont Athos, mais je ne pouvais le lui demander (je ne le pouvais pas, parce que je ne pénétrais pas bien le sens de ses paroles). Je pensais surtout à l'amour de Dieu. Mon coeur d'enfant à ce moment, après d'aussi doux entretiens, brûlait d'un amour toujours plus ardent de Notre-Seigneur.

Il était environ midi. Siméon était songeur. Nous traversions un bois. Siméon me regarda, soupira et dit : « Quittons le chemin et asseyons-nous un instant. Je suis fatigué. » Nous obliquâmes tous deux et nous assîmes sous un chêne. « Georges, si nous priions le bon Dieu ! Il est notre Père », me dit Siméon.

Siméon priaît debout, moi à genoux. Quand de sa voix cassée il entonna le *Pater*, et qu'ensuite il se mit à genoux, je sentis tout d'un coup mon coeur s'enflammer d'un amour extraordinaire, tout comme la première fois dans le pré. Les larmes se pressaient dans mes yeux, une sueur abondante m'inonda, et je ne pus m'empêcher de cacher à Siméon l'état où j'étais. Plus se prolongeait le chant de

Siméon, plus mon âme s'emplissait d'un amour ardent, indicible, de Dieu. J'aurais voulu alors m'embraser et me changer en cette flamme d'amour délicieuse de Dieu ; j'aurais voulu n'être plus qu'amour de mon Créateur. Quand Siméon eut fini le Pater, j'étais déjà couché sur la terre, complètement épuisé, anéanti par ce feu qui brûlait dans mon âme. Une heure après, nous nous levâmes et partîmes plus loin.

Nous marchions en silence, mais nos âmes étaient tranquilles. Déjà le soleil descendait, et il y avait encore loin jusqu'au prochain village. « Siméon, demandai-je, tu parlais hier de l'Athos. Si tu en sais quelque chose, parle m'en. » — « Sur l'Athos n'habitent que des saints, serviteurs élus du Christ, commença Siméon. Quelques-uns d'entre eux ont vu là-bas la sainte Mère de Dieu, et d'autres avant leur mort la voient et s'entretiennent avec elle. Ceux qui ont été sur la sainte montagne me l'ont raconté. Voilà, mon cher, où il te faudrait aller ! Je pense que tu iras. » — « Mais, grand-père, mon passeport est seulement pour 3 mois, et je n'ai qu'un rouble pour toute fortune », répondis-je. — « Mon cher, s'il plaît à Dieu, il te donnera tout, et tu iras sur l'Athos. Te souviens-tu de ce que t'a dit le P. Joseph à Zadonsk ? Il t'a prédit que tu irais sur l'Athos. L'Athos est le domaine de la Mère de Dieu. Tu iras sur l'Athos, et tu y seras bientôt, c'est mon coeur qui me le dit. »

Je ne pus en entendre plus long : je tombai à ses pieds et le suppliai ardemment de prier pour moi la Reine du ciel. Siméon, me voyant couché à ses pieds, se mit à pleurer comme un enfant et me releva en disant : « Je crois que cette année tu verras l'Athos, mais de là tu reviendras ensuite en Russie. »

Nous entrâmes dans un village pour y passer la nuit. De bon matin nous poursuivîmes notre route. Chose étonnante, plus nous allions, plus j'étais rempli d'enthousiasme pour la Création du Dieu vivant. Tout homme, tout animal, les scarabées, les grillons, les fleurs, les herbes m'étaient si chers et si proches que je les embrassais comme des frères ou des soeurs. Quelle joie je ressentais alors !

Au cours de ce voyage, Siméon tomba malade. J'avais grand pitié de lui. Je lui procurai du lait, et je demandai à un paysan de lui faire un bain. Le paysan m'écouta, nous donna un bain, que je préparai moi-même, portant l'eau et la faisant chauffer, et j'y conduisis Siméon. Je le baignai, le fis suer comme il fallait, et le lendemain mon Siméon était guéri.

Nous fûmes ainsi tous deux jusqu'à Kiev. Tous les jours, en pleins champs, nous priions Dieu, tous les jours nous conversions de Dieu et du royaume des cieus. Notre âme était heureuse. Nous nous sentions les maîtres et les rois de la terre. Toute la nature était en liesse avec nous. Je me trouvais particulièrement heureux, quand



nous avions à traverser des champs et des bois. Mon âme était éveillée par les alouettes, les rossignols, les merles, les chardonnerets, les grues, en général tous les oiseaux, les animaux, les arbres et les herbes, et la nuit les étoiles du ciel. Nous marchâmes ainsi vingt jours.

Le vingt-et-unième jour, nous entrions dans Kiev. Ici je fus frappé surtout par le chant de la Laure. Il me semblait que, si le diable une fois seulement jetait un regard sur l'église de l'Assomption, en entendant ce chant il se repentirait certainement.

Je ne passai à la Laure que quelques jours. Mon Siméon, après avoir visité tous les lieux saints, me fit ses adieux, et retourna chez lui. Je restai à Kiev. Après avoir passé encore quelques jours à la Laure, je priai ardemment Notre-Seigneur et décidai d'aller à pied à Odessa, et ensuite à la Sainte montagne.

### *PÈLERINAGE A ODESSA*

C'était comme cela au commencement de juin. Je suivais la plupart du temps la voie du chemin de fer, craignant de m'égarer. J'étais seul. Il faut dire que, de Kiev jusqu'à Odessa, je me sentais de plus en plus profondément noyé dans l'océan sans bords de l'amour de Dieu pour moi. Il faut dire encore que l'amour divin ne se sent que par l'amour de notre coeur pour Dieu. Oh, comme c'est bon d'aimer Dieu ! Je n'oublierai jamais ces jours dorés de mon existence ! De grand matin, avant même le lever du soleil, je me mettais en route. Que cela était doux ! Le froment, l'avoine, le seigle, comme une mer, se balançaient d'un côté ou de l'autre, les alouettes chantaient, les hirondelles, comme un feu d'artifice, volaient autour et près de vous, et vous alliez comme un seigneur posant ses pas l'un après l'autre sur le merveilleux tapis multicolore, déroulé devant lui, des herbes odorantes et molles.

Ah ! les oeuvres du Seigneur sont belles ! Il y avait des jours et des nuits où je mourais littéralement d'amour pour Dieu. Toutes les parcelles de mon âme et de mon corps étaient saisies par la flamme de l'amour de mon Dieu. Le seul nom de Jésus-Christ ou de Dieu me rendait tout d'un coup une autre créature. Je possédais alors un Évangile en russe. Tous les jours, au milieu des champs et des blés, je m'asseyais quelque part sur du sable ou sur quelque tertre couvert de verdure, et je me mettais avec ardeur à lire ce livre divin.

A cette lecture, j'entrais en un état d'enthousiasme tel, que j'écartais l'Évangile et m'abandonnais à la prière. Oh, comme le Christ à ce moment était près de moi ! Je le sentais en moi, je le sentais dans toutes les formes de la nature. Tout semblait me dire : « Le Christ est en moi ! » Ainsi disaient les champs, les bois, les herbes, les fleurs, les pierres, les rivières, les montagnes, les vallées et toute la

création ! Tout devenait son temple, sa demeure. Il n'était pas d'objet petit ou grand, pur ou impur, où je ne sentisse mon Dieu. Il me semblait qu'il n'y avait que le péché où Jésus-Christ ne fût pas, et que toute la création et tout l'univers étaient le temple et l'habitable de Dieu. Il y avait des jours où ce violent amour de Dieu m'enlevait l'appétit, et je ne voulais rien boire ni manger. Une fois, comme je traversais un bois, je vis tout à coup une chèvre sauvage avec un petit chevreau, et je ne pus continuer ma route, j'avais les jambes brisées : je pus à peine quitter le chemin, je tombai à genoux, et exhalai de nouveau ma prière vers Dieu, et je restai là plusieurs heures sans changer de place.

Ces journées de mon voyage à Odessa furent les plus solennelles de ma vie. J'eus aussi à cette époque des nuits lumineuses. Plus d'une fois, je passai des nuits entières dans l'extase. Je couchais la plupart du temps en pleine campagne. Voici qu'un beau jour, dans je ne sais plus quel petit endroit, je rencontre la police et le commissaire me demande qui je suis et d'où je viens, et me réclame mon passeport. Quand il apprit que j'allais à pied au mont Athos, il éclata de rire. Ensuite il me conduisit chez lui. Là il m'interrogea de nouveau. Je lui fis la même réponse. Il ne riait déjà plus. Il m'offrit le thé, me donna 20 kopeks, et je me remis en route. Je me souviens que, depuis ce jour jusqu'à Odessa, je ne passai plus une nuit sous un toit : toujours dans les champs. Il faut dire que, sans savoir pourquoi, je me mis alors à éviter les gens. Des deux et trois jours de suite je ne prenais rien, mais je me sentais en parfaite santé et plein de force.

Au bout de quinze jours enfin j'arrivai à Odessa. Dès que j'approchai de la ville et que je vis la mer (je ne l'avais jamais vue), mon âme fut encore inondée d'une source jaillissante de joie. Tout en larmes, je regardais cette mer. et tout le temps je chuchotais : « Seigneur, tu peux tout, conduis-moi sur l'Athos. » Quand j'eus pénétré dans la ville même, je demandai avant toute chose : où est le couvent Saint-Pantaleimon ? On me l'indiqua.

Quand j'arrivai dans la rue où se trouve ce couvent, un pauvre vit que j'étais un enfant de la campagne ; il m'arracha mon manteau et s'enfuit. Je ne lui dis rien, et pourtant je le regrettais, mon manteau. J'arrive au couvent. Les moines, en me voyant si jeune, s'intéressèrent à moi et me firent parler. En apprenant que je voulais aller sur l'Athos, les uns se moquèrent de moi, les autres me regardèrent comme un gamin anormal. Un seul me caressa et me dit sérieusement que, petit comme j'étais et puis fugitif de chez mes parents, quand bien même j'aurais de l'argent et des papiers, je ne pourrais quand même pas être reçu à l'Athos. Ces paroles du moine me terrassèrent comme un coup de foudre. Je me mis à pleurer. La

nuit arriva. De désespoir, je ne pouvais ni boire, ni manger. Lorsque tous les pèlerins allèrent se coucher, je sortis de la pièce et commençai à déverser dans une prière tout mon désespoir. A l'aube je regagnai la chambre, où une place m'avait été réservée au milieu des autres pèlerins. Je me couchai. Je vis en songe l'image du saint martyr Pantaleimon.

Le matin je me levai et partis en ville pour me chercher une occupation. Tous ceux à qui je m'adressais se moquaient de moi, et les larmes se pressaient sur mes joues. Je ne sais plus dans quelle rue, s'approche de moi un monsieur assez bien vêtu, qui me demande en me voyant pleurer si fort : « Petit, pourquoi pleures-tu tellement ? » Je lui racontai tout par le détail, comment j'avais quitté mes parents, comment j'étais venu ici Pèlerinage à Constantinople et voulais aller à l'Athos. Après avoir tout écouté, il me conduisit chez lui, s'assit à son bureau, écrivit pour moi une supplique au gouverneur Zeleny, me dit de prendre mes papiers et de les mettre dans cette requête et d'aller trouver tout de suite le gouverneur. Ce que je fis.

J'arrive chez le gouverneur. Quand le gouverneur Zeleny me vit, il se mit à rire, prit de mes mains la supplique et commença à la lire. Ensuite il manda par téléphone l'abbé du couvent de Saint-Pantaleimon. Quand celui-ci arriva, le gouverneur me montra à lui, lui dit de m'expédier aux frais du monastère à la Sainte Montagne. Mon Dieu ! quelle joie emplit alors mon coeur ! Je ne savais comment remercier le Seigneur mon Dieu pour la grâce insigne qu'il me faisait. Les pèlerins les uns après les autres se dépêchaient de m'interroger, et presque tous admiraient la Divine Providence réalisée sur moi.

### *PÈLERINAGE A CONSTANTINOPLE ET A L'ATHOS*

Le lendemain, je m'embarquai avec les pèlerins sur le bateau de Constantinople. La mer fit sur moi peu d'effet. Mais le troisième jour de grand matin j'aperçus une ville d'une extraordinaire beauté : Constantinople ! Je fus surtout frappé du site et de la multitude infinie des minarets. Nous passâmes là cinq jours et visitâmes pendant ce temps tous les saints Lieux. Le temple de Sainte-Sophie fit sur moi une impression profonde, ineffaçable. J'y pleurai, mais mes larmes venaient d'un sentiment de crainte plus fort que moi devant la majesté de ce sanctuaire du Seigneur. Je ne regrettais pas, comme les autres, que ce temple fût une mosquée ; je l'acceptais dans mon coeur, sachant qu'une mosquée est aussi un temple de Dieu. Je visitai les monastères turcs, où les derviches mènent leur danse bizarre.

Enfin arriva le jour de notre départ de Constantinople pour la sainte Montagne. Nous fûmes en route quelques jours. En approchant de l'Athos, je ne pus regarder avec indifférence ce saint lieu : mes jambes tremblaient, mon coeur battait... « Mon Dieu, me disais-je, voici donc où vivent les saints ! Voici où la Reine des cieux se montre à ses justes, voici où repose la grâce de Dieu ! »

Les moines de l'Athos montèrent sur le bateau, nous invitèrent chez eux, tandis qu'avec les autres pèlerins j'allais au monastère de Saint-Pantaleimon. Ce couvent ne me plut pas : les moines restaient froids dans leurs rapports entre eux, et ce trait m'éloignait d'eux. Je quittai ce monastère pour celui de Saint-André, et là je me plus beaucoup.

Les moines de Saint-André, je ne sais pourquoi, firent attention à moi, surtout le moine ascète Martinien, et ensuite Ezéchiél, Barnabé, et l'abbé lui-même, le grand Théoctiste . Celui-là était un très grand moine dans sa sainte demeure. Il était extraordinairement doux et humble de coeur. Avant lui ni après lui, il n'y a jamais eu d'abbé aussi humble dans ce saint monastère. C'est lui qui me reçut dans son couvent.

On m'appelait le Japonais : je suppose que c'est parce que j'avais les lèvres un peu proéminentes qu'ils me donnèrent cet original surnom. Une fois que j'eus été admis comme novice dans ce saint monastère, et quand je remplis mes fonctions dans le choeur, mon âme s'emplit de je ne sais quoi de lumineux, de bon et de saint. Chaque jour j'allais voir le P. Martinien et lui découvrais mes pensées et mes sentiments. La prière restait alors très forte en moi. Chaque jour, je me développais, je grandissais, je me perfectionnais et m'élargissais. Bientôt je tombai malade d'une angine, et l'abbé lui-même, le P. Théoctiste, vint me voir dans mon lit. Au bout de quinze jours, je fus remis. Peu après, on m'envoya à Constantinople. J'y restai quelque temps comme cuisinier, et en même temps j'appris le grec.

A Constantinople, les moines m'aimaient aussi et m'aimaient ardemment. Je visitais souvent les divers lieux saints. Une fois j'allai à Sainte-Sophie et y rencontrai un groupe de mullahs. Ces mullahs m'entourèrent, deux d'entre eux parlaient bien le russe. J'entrai en conversation affectueuse avec eux. Ils me dirent que dans ce temple avaient jadis retenti les discours de saint Jean Chrysostome. Ces paroles d'un mullah turc me firent un tel effet que depuis ce jour je sentis en moi un penchant nouveau pour la prédication. Je suppliai ardemment Notre-Seigneur et la Reine du ciel de faire que je devienne prédicateur. Depuis lors je me mis à lire la Sainte Écriture, les Saints Pères et les oeuvres des pères de l'Église. Entre tous les Pères, j'aimais Origène et saint Basile.

Je passai à Constantinople plusieurs années. Ensuite je revins au mont Athos, et je m'y adonnai de nouveau à la vie ascétique.

Une fois, le jour de la vigile de la Trinité, après être resté debout pendant le long office du jour, je m'endormis et vis un véritable songe. Devant mes yeux s'étend un jardin admirable, orné de plates-bandes, et ces plates-bandes semblables à des vagues se succèdent par rangées les unes aux autres. Elles sont couvertes de fleurs merveilleuses, et dans leurs intervalles passent un homme avec une femme, qui s'approchent de chaque fleur, se penchent sur elle et chantent « Mon paradis, mon paradis ! » Je m'éveillai et sentis que j'avais été quelque part en un lieu mystérieux. Depuis cet instant je ne mangeai ni ne bus de trois jours, et pleurai sans cesse de joie, une joie immense et intérieure. Le P. Martinien, en me voyant en cet état, se réjouit.

Mon existence sur l'Athos, malgré toutes mes aspirations à la vie ascétique, se heurtait extérieurement à de grands scandales. Ils m'apparaissaient surtout en ce que les moines craignaient plus que tout l'oubli des différences nationales. Pour le Petit-Russien, le Grand-Russien était satan, et pour le Grand-Russien le Petit-Russien un démon. En outre, pis encore, ils se divisaient tous en confréries par provinces et par districts. Autre scandale : les succursales construites dans les grandes villes, où les moines se perdent absolument. Troisième scandale, le plus grave : l'argent, l'argent, toujours l'argent ! Combien de fois j'ai essayé de causer à coeur ouvert avec quelques moines, mais toujours je leur cédaï, parce qu'ils se mettaient en colère. Je n'ai pas vu là-bas de grands saints. Si j'entrais dans l'intimité de quelques saints personnages, j'étais vite désenchanté, parce que, avec tous leurs exploits spirituels, il leur manquait le côté moral de la vie, et cela se voyait surtout dans leurs rapports avec leurs proches.

Je vécus ainsi quelque temps sur l'Athos. Après ce séjour, l'abbé décida de m'envoyer à Pétrograd dans sa succursale.

Je fis par hasard connaissance à Pétrograd du principal frère servant du métropolite Palladios. Il me présenta au métropolite, et celui-ci m'expédia à ses frais à Tomsk en Sibérie auprès de l'évêque Macaire, et l'évêque Macaire au chef de la mission de l'Altaï.

En quittant Pétrograd, je n'allai pas tout de suite en Sibérie, mais j'allai d'abord voir mes parents, puis je revins à Pétrograd, et je ne partis qu'ensuite pour Tomsk.

#### *RETOUR AU VILLAGE : LE SAINT HOMME MAXIME.*

Mes parents eurent une très grande joie de me voir arriver. Ils ne savaient plus que penser de moi. Quand ils avaient reçu la première lettre que je leur avais écrite du mont Athos, ils n'avaient pas voulu

croire, me dirent-ils, que j'étais au mont Athos. Le curé de notre village ne voulait pas non plus le croire. Et maintenant grâce à Dieu ! on se revoyait.

Maman aurait bien voulu que j'allasse voir « l'oncle Maxime » : c'est ainsi qu'on nommait un paysan révérend dans les environs pour sa vie sainte et sa clairvoyance. Une foule de peuple se rendait en voiture ou à pied à P. pour le voir, et il ne demandait d'argent à personne. J'écoutai la proposition de ma mère avec quelque incrédulité, mais ma curiosité était mise en éveil, et le jour suivant j'allais trouver avec un paysan le fameux oncle Maxime.

Dès que j'eus mis le pied dans sa chaumière, je vis quelque chose d'extraordinaire. Maxime était à genoux et, les bras levés au ciel, criait : « Qui m'envoie ce missionnaire de Sibérie ? Mon Dieu, un missionnaire pour la Sibérie ? Admirables sont les oeuvres de Dieu ! Étienne, Étienne de Perm est venu me voir ! mon Dieu, mon Dieu, oui c'est bien Étienne de Perm qui est venu à moi ! »

Maxime se releva, s'élança vers moi et se mit à m'embrasser. Puis, comme hors de lui, d'un bond il sortit de l'izba et grimpa comme un chat dans son grenier. Là, il saisit tout un faix de pieux, de bois équarris, de branches, de souches, et les rapporta dans l'intérieur. Il décora tout cela, je ne sais pourquoi, du nom de « lettres » : « Voilà, ce sont des lettres ! répétait-il très vite, en m'expliquant sa science. Ces lettres sont aussi de la science, oui, de la science. » Il prit un pieu dont un bout était recourbé et avait la forme d'une faucille, et dont l'autre bout avait la forme d'un couteau ou d'un sabre. Et cela n'était pas fait par la main de l'homme : c'était l'oeuvre de la nature. Il saisit donc ce pieu et se mit à me donner des explications :

« Voilà, disait-il, les lettres avec lesquelles je lis la sagesse du Seigneur. Regarde, d'un côté c'est une serpe. Cela signifie, mon cher, qu'il viendra un jour où le glaive sera changé en serpe. Oh ! admirables sont les oeuvres de Dieu ! Bientôt viendra le temps où la guerre n'existera pas, entends-tu, n'existera plus. O Seigneur mon Dieu, admirables sont vos oeuvres ! Je suis un moineau, ma mère est une petite mésange, et mon travail n'est pas vain. Admirables sont les oeuvres de Dieu, la guerre doit disparaître de la face de la terre. (Maxime pleure). Il viendra un jour où personne ne fera plus la guerre. (Il cite en entier le passage d'Isaïe). »

Il prit ensuite un autre pieu, puis un troisième, tous différents les uns des autres, et, profitant de ces différences, il commentait à leur aide l'Écriture, ou prédisait de graves événements.

Pour moi, à force de le regarder et de l'entendre, je tombai en un tel état d'attendrissement, que je me mis à pleurer, comme un enfant, des larmes inconsolables. Et en même temps je ressentais une grande joie.

« Écoute, mon cher ! me dit Maxime. Quand le Seigneur te fera faire ces oeuvres admirables, alors souviens-toi de moi, pauvre pécheur. Tu sais, ici sera glorifié le nom de Notre-Seigneur, ici sera son saint lieu. Hélas mon Dieu, mon Dieu ! quel malheur, il n'y a plus maintenant de chrétiens ; malheur ! presque tous sont devenus ennemis du Christ (il pleure). L'Évangile est outragé, oui, outragé. Mais toi, mon chéri, tu seras missionnaire et tu iras en Sibérie. Tu emmèneras là-bas tes parents. Oh, qu'admirables sont les oeuvres du bon Dieu ! On dit que je suis fou, mais, mon chéri, sans folie on n'entre pas dans le royaume de Dieu. Mon chéri (il tombe à genoux et prie), j'ai vu dans le bois la Sainte-Trinité sous la forme de trois guerriers lumineux, semblables au soleil et ceints de rayons de soleil. Admirables sont tes oeuvres, Seigneur ! (Maxime sanglote). Hier j'ai vu Pierre et Paul, les apôtres de Notre-Seigneur. Ils m'ont découvert ta vie, mon chéri, et tu vas accomplir leur oeuvre. Seigneur, Seigneur, Seigneur ! L'oeuvre du bon Dieu est confiée à un homme ! »

Maxime se mit à genoux devant moi, et moi je tombai à ses pieds, comme devant le Seigneur lui-même, et tous deux nous poussâmes de tels sanglots qu'on eût dit que nous pleurions un ami très cher qui venait de mourir. La foule venue auprès de Maxime, en nous voyant pleurer, se mit aussi à sangloter fortement.

« J'ai prié Dieu et les saints apôtres de te protéger, oui, de te protéger. Contre toi, mon chéri, Satan rassemble toute son armée, et il veut te perdre, te perdre à jamais, mais j'ai prié, et ta mère aussi prie Notre-Seigneur. Et ensuite, mon chéri, à ce que j'ai entendu, le diable te poursuivra toute ta vie. Il viendra un jour, mon chéri, où il y aura une guerre terrible, tout l'univers sera en guerre, et toi tu viendras de Sibérie ici et tu iras à la guerre. La guerre, c'est le jugement de Dieu. Ce n'est pas encore le jugement dernier de Dieu. Il accomplit ce jugement sur les chrétiens parce qu'ils ont foulé aux pieds le saint Évangile. Les chrétiens d'aujourd'hui ont renié le saint Évangile (Maxime sanglote). Qu'arrivera-t-il après la guerre, ô mon cher, je ne te le dirai pas encore... »

Après ce discours, Maxime s'assombrit tout d'un coup et rentra en lui-même. Pendant vingt minutes, il resta sans dire un mot, et je ne le quittais pas du regard. Après ce silence, Maxime se tourna vers la foule et lui parla par aphorismes sans grande suite. Ensuite il se mit à parler de nouveau de l'Évangile foulé aux pieds par les chrétiens. « Pour vivre selon l'Évangile, disait-il, il faut être fou. Tant que les hommes seront raisonnables et de sens rassis, le royaume de Dieu ne viendra pas sur terre. »

Le même soir je repris le chemin de la maison. Maxime avait produit sur moi une si forte et ineffaçable impression qu'en le quittant j'étais

tout à fait un autre homme. Une fois rentré, quand je racontai tout ce que j'avais vu et entendu, ma mère me dit tout net que Maxime « prédisait la vérité pure. »

Huit jours après, j'allai seul dans un bois que nous appelions Hautain. Dans ce bois, vers l'endroit où il finit au couchant, je m'assis pour me reposer. Tout à coup j'entends des pas, je regarde, et... effroi ! Maxime s'approche de moi : « Mon ami, je cherchais par ici des ânesses, et c'est toi que j'ai trouvé. Tu sais, je t'aime de tout mon coeur, oui je t'aime. Allons dans l'autre bois. »

Nous y allâmes :

« Regarde, mon ami. Toutes les oeuvres du bon Dieu sont admirables, oh ! admirables. Regarde le bois ; les ruisseaux coulent, les fleurs s'épanouissent, les herbes verdissent, les oiseaux du bon Dieu chantent, et tout cela, ce sont les oeuvres du bon Dieu ! »

Quand nous fûmes au plus profond du bois, Maxime tomba à terre, leva les bras au ciel et chanta : « Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, aie pitié de nous ! » Quand il chanta pour la troisième fois, je m'effondrai à terre et perdis connaissance. Je ne sais si je restai longtemps dans cet état, mais quand je revins à moi je vis Maxime debout au même endroit, les bras levés au ciel. Il chuchotait quelque chose, mais je ne pus distinguer quoi. Je commençai aussi à prier avec lui. Oh ces instants-là ne s'effaceront jamais de ma mémoire !

Quand notre prière fut terminée, Maxime me regarda et fit de nouveau plusieurs genuflexions, après quoi nous nous assimes et, après un moment de silence, Maxime recommença à parler :

« Sans la prière, toutes les vertus sont comme des arbres sans terre. Maintenant il n'y a plus de prière dans la vie des chrétiens, ou bien c'est une prière sans vie. Notre-Seigneur priaît lui-même, il priaît surtout sur les montagnes, sur les sommets des montagnes, là où il était seul sans personne. Le chrétien, mon ami, est un homme de prière. Son père, sa mère, sa femme, ses enfants, sa vie, tout cela, pour lui, c'est le Christ. Le disciple du Christ doit vivre uniquement par le Christ.

Quand il aimera à ce point le Christ, il aimera forcément aussi toutes les créatures du bon Dieu. Les hommes

croient qu'il faut d'abord aimer les hommes, et ensuite aimer Dieu. Moi aussi j'ai fait comme cela, mais cela ne sert à rien. Quand au contraire j'ai commencé d'aimer Dieu avant tout, dans cet amour de Dieu j'ai trouvé mon prochain, et dans ce même amour de Dieu mes ennemis aussi sont devenus mes amis et des créatures divines.

La première forme de l'amour de Dieu est la prière. Actuellement, les chrétiens ont construit partout une multitude de temples, ils sont devenus instruits et savants, mais de prière vivante point. Voilà le



grand malheur. La prière rend l'homme digne de l'Évangile, digne du Christ. Si les chrétiens savaient la puissance de la prière, ils seraient revivifiés. Je n'ai pas beaucoup d'instruction, mais c'est la prière qui m'enseigne comment penser, parler et agir. Mon ami, tu as connu Siméon Samsonovitch. Eh bien, la prière lui donnait une nouvelle vie, et quel homme, quel grand homme c'était ! Nous avons prié souvent ensemble dans la forêt.

Mais ce n'est pas encore assez, de prier. Il faut mourir pour le Christ chaque jour, et cette mort est la vie du chrétien. C'est l'Esprit qui parle en moi de cette façon : il faut mourir pour le Christ. Nous vivons encore, et cette vie n'est qu'une sorte d'enfance de notre âme. L'adolescence, c'est la mort et la mort pour le Christ. Quand les martyrs mouraient pour le Christ, c'est alors qu'ils goûtaient la véritable vie, et cette vie leur était si douce qu'ils oubliaient leurs souffrances et la mort même. Je suis le fou Maxime et je dis que sans cette folie on ne peut recevoir l'héritage du royaume de Dieu. »

— « Oncle Maxime, prie pour moi le bon Dieu, afin que je l'aime plus que moi-même. Je voudrais n'être tout entier qu'amour pour le Christ mon Dieu. Je ne demande rien à Dieu, qu'une seule chose : l'aimer sans relâche jusqu'à m'oublier moi-même complètement. »

Je fis cette demande à Maxime, et il me répondit :

« Sans la prière, on ne peut pas aimer le Christ. Prie plus souvent, et de la prière naîtra en toi l'amour de Dieu. Prie dans la forêt, prie en poussant la charrue, prie aux champs, prie au fond des fossés,... mais prie de telle sorte que nul ne te voie.

Il faut encore que je te dise ce que l'Esprit me suggère : depuis l'instant de la Résurrection du Christ, toute la terre est devenue le trône du Dieu Sauveur. Le trône lui-même, là où le Ressuscité se montre, ce sont nos coeurs. Oh, admirables sont les oeuvres de Dieu ! Quand je prononce le nom du Christ Ressuscité, je deviens comme ivre de joie. Alors il me semble voir le Christ non pas tant dans le ciel, que vivant parmi nous sur la terre, vivant, véritable Roi de Gloire reposant dans nos coeurs. Si nous avions un coeur pur, nous le verrions même avec les yeux de notre corps, comme le Fils Ressuscité de Dieu, vivant sur la terre avec nous, avec ses frères et ses disciples. O qu'il est admirable, le Christ, le Seigneur Ressuscité, notre frère en humanité et Dieu par Sa nature divine ! »

Maxime entonna « Le Christ est ressuscité ! » La joie et la lumière entrèrent dans mon âme. Mon coeur fut embrasé d'une flamme divine, je fléchis les genoux et priai Notre-Seigneur. Maxime posa sur ma tête sa main gauche et chanta plus haut « Le Christ est ressuscité ! » Quand il se tut, mon âme était remplie d'une telle

douceur que j'étais prêt à fondre de cette douceur.

Le soir tombait. Les yeux fixés sur le soleil, Maxime proclama solennellement qu'un jour viendrait où « les justes resplendiraient comme le soleil dans le royaume des cieux. Cela, c'est l'Esprit de Dieu. O, que le Christ est admirable ! Il nous a créés du néant, il nous a appelés à la vie, il nous assure tout ce dont nous avons besoin et, dans un temps relativement court en face de l'éternité, il nous revêtira de sa gloire, si bien que nous serons semblables au soleil ! Je pense qu'un jour viendra où toute créature sentira le Christ ressuscité. »

Après quoi, Maxime tomba sur l'herbe et s'écria à haute voix :

« Seigneur, si cela est possible, aie miséricorde et sauve aussi le diable et toutes ses légions. Georges ! prie et aime le bon Dieu et tout son univers et toute sa création. Ce que tu ne voudrais pas pour toi, ne le veuille pas non plus même pour le diable. Car il a encore la conscience de Dieu, et peut-être cette conscience lui donne-t-elle encore le moyen de se repentir. Voilà comme j'ai pitié pour la créature du bon Dieu ! »

Il faisait déjà sombre, il fallait rentrer à la maison. « Dis-moi, oncle Maxime, lui dis-je en le quittant, que me faut-il faire pour être pur amour de Notre-Seigneur ? »

— « Je te l'ai déjà dit, et je vais te le redire encore, un jour viendra où Dieu te montrera lui-même ce qu'il te faut faire. L'Esprit me parle ainsi en moi-même : pour l'amour du Christ, sois toujours prêt à tout. Celui qui est dans le Christ ne connaît ni les souffrances, ni la mort. »

Après quoi Maxime me dit adieu et s'enfonça encore davantage dans la forêt, et moi je rentrai à la maison.

A la maison, je ne pus ni boire ni manger. Toute la nuit mon cœur brûla du feu divin de l'amour de Dieu et des hommes. Je ne dormis pas. Il me semblait que j'étais dans un autre monde, complètement différent du nôtre. A plusieurs reprises je me mis à pleurer. C'est depuis ce moment que je commençai à avoir pitié de tous et de tout : pitié des morts, pitié des vivants, pitié de tous les hommes sans distinction de nationalité, de religion, d'âge ou de sexe. Pitié de tous les animaux, les oiseaux, les insectes, pitié des plantes, de la terre, du soleil, de l'air. « Admirable Maxime ! Merveilleux Siméon ! pensais-je, le Seigneur vous a récompensés de sa plus grande grâce. Et moi qu'est-ce qui m'attend ? puis-je même rêver d'une hauteur spirituelle comme celle à laquelle se tiennent ces fils du royaume de

Dieu ? » Demain, me disais-je, j'irai de nouveau dans la forêt. Mais Dieu en avait décidé autrement : je tombai malade, et restai quelques jours au lit.

Or le temps de mon départ approchait. Je partis pour la gare voisine. A peine étais-je sorti de mon village, que je vis Maxime qui m'attendait. Il était déjà littéralement possédé de la folie divine. Ni dans ses gestes, ni dans ses paroles, il n'était plus le même homme que j'avais rencontré quelques semaines auparavant dans la forêt. Il parlait par saccades, il entrecoupait son discours de vers, il était très difficile à comprendre. Toute la route je pleurai. Ses paroles avaient beau m'être incompréhensibles, elles avaient une acuité extraordinaire et pénétraient avec une force inouïe dans mon âme. Comme nous approchions de la gare, Maxime, sans me dire adieu, s'enfuit à travers champs dans la forêt et je ne le vis plus ce jour-là. Je fis mes adieux à mes parents, et partis une seconde fois pour Pétrograd.

## *DEUXIÈME PARTIE*

### *LES MISSIONS EN SIBÉRIE*

A Pétrograd, je m'installai à la succursale de saint-André au quartier de Grève. La vie m'y fut très pénible à cause des tracasseries des chantres ; mais je supportais. Je fis par hasard la connaissance du frère servant du métropolite Palladios, et il me demanda, je ne sais pourquoi, si je ne voudrais pas aller en Sibérie comme missionnaire. Le 30 novembre, jour de saint André Premier Apôtre, à la première heure on m'appelle donc auprès du métropolite. J'y vais. Le métropolite me posa quelques questions et m'offrit d'aller en Sibérie auprès de l'évêque de Tomsk, Macaire. J'y consentis. Alors il me donna une lettre pour l'évêque et de l'argent pour la route. Je poussai un cri : voilà ce que signifiait la prophétie de Maxime !

### *PREMIÈRE MISSION DANS L'ALTAI*

J'allai en chemin de fer jusqu'à Omsk, et de là en voiture, le transsibérien étant encore en construction. L'évêque Macaire me reçut avec une bonté inouïe. Je passai chez lui une quinzaine de jours et en remportai la meilleure impression.

Le lendemain de Noël, je partis pour Biisk auprès de l'évêque Méthode. Le chemin, pendant 700 kilomètres, fût très pénible, moins à cause des difficultés de la route qu'à cause des tentations morales, mais Dieu me protégea, et aussi, je pense, les prières de l'évêque Macaire. L'évêque Méthode m'accueillit avec beaucoup de joie. Je vécus chez lui sans occupation définie jusqu'au 17 mai, jour où on m'envoya, en qualité de lecteur, accompagner la procession qui se rendait chaque année avec l'image du martyr Pantaleimon

dans les villages voisins et les villes du district. Il y avait cette fois-là comme prêtre un admirable et pieux curé de campagne, le P. Jean Tamarkin, d'origine mordvine. C'est avec lui que je me mis en route.

La veille de la Trinité, j'eus un songe qui produisit sur mon âme la plus vive impression. J'étais dans la cathédrale saint-Isaac à Pétrograd. Du côté gauche du choeur, l'apôtre Pierre s'avance vers moi et me chuchote à l'oreille : « Dès aujourd'hui tu n'annonceras plus que la parole divine. » Et Paul, en bonnet de moine, avec un doux sourire, me bénit, mais ne me dit rien. Quand je me levai le matin, je me sentis rempli d'une joie extraordinaire.

Et depuis ce jour je prêchai. Mes sermons parurent tellement efficaces à ceux qui les avaient entendus, que les prêtres des environs et les hérétiques venaient les écouter. Je leur semblais une énigme. Beaucoup me demandaient où j'avais appris. Dieu m'est témoin que, depuis ce jour, des milliers de fidèles suivirent nos traces. Il arrivait encore ceci, que le matin le peuple couvrait déjà le versant de quelque colline, attendant de ma bouche la parole de Dieu. Il y avait des fois où sur le soir le peuple en foule attendait mon apparition, et après trois ou quatre sermons en venait à pousser de tels sanglots que j'en étais moi-même honteux. Beaucoup de femmes confessèrent leurs péchés en public, et tout le peuple suivit leur exemple. Un prêtre de l'endroit donnait sur-le-champ l'absolution, et le lendemain la sainte communion. Il arriva que, dans ces endroits, on construisit des chapelles et même des églises.

Trois années, du mois de mai jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre, je prêchai tous les jours la parole de Dieu dans la province de Tomsk. Certains prêtres en étaient mécontents, mais la plupart d'entre eux m'aimaient. L'évêque Méthode était alors mon guide, mon maître et mon bienfaiteur. Je lui dois beaucoup...

Sans compter la procession, j'allai encore avec le P. Michel dans l'Altaï. L'Altaï produisit sur moi une forte impression. C'est là que j'eus le bonheur d'entendre plusieurs fois un célèbre missionnaire et d'apprendre beaucoup de lui.

La troisième année, les évêques m'avaient donné des pouvoirs pour prêcher en tous lieux. Mais il arriva que je fus pour un temps complètement privé du don de la parole. Nous étions arrêtés dans un grand village, on m'avait donné un logement dans la maison d'un marchand, qui avait une fille, une jeune fille, belle comme un ange. Le diable me fit tomber à ses pieds : je commis le péché avec cette jeune fille. Je ne sais comment cela arriva. Elle pleura beaucoup son innocence, et moi je faillis mourir. Il me semblait que tout était perdu, que je l'avais perdue et que j'étais moi-même perdu. Les

parents apprirent la chose, mais ne nous dirent rien. Et, si fort que fût mon repentir, la passion était encore plus forte. Et maintenant, peut-être est-ce encore un péché, je songe que tout cela était peut-être arrangé par les parents. Je décidai de me marier avec elle. Mais Dieu en jugea autrement : elle prit froid et mourut d'une fluxion de poitrine. A partir de ce moment, la force de mes sermons disparut, et je perdis même la prière et l'amour de Dieu pour un temps. J'en étais grandement affligé, désespéré ; je priais, mais je n'avais plus la même vigueur spirituelle. Et je décidai d'aller en pèlerinage en Terre Sainte.

### *A JÉRUSALEM*

En cheminant vers Jérusalem, je m'arrêtai pour voir mes parents, qui se préparaient déjà à émigrer en Sibérie, dans le district de Barnaoul.

Je rendis aussi visite, en passant, à mes amis de Constantinople et de l'Athos, et allai saluer saint Spiridon de Trimythonte dans la ville de Cernero. Je priai ardemment sur les reliques du serviteur de Dieu. Le curé me montra le visage du saint, je tins sa main dans la mienne. Sa main était molle et souple, sa barbe était presque entièrement tombée, sa bouche entr'ouverte, son visage couleur de terre. Je passai là une quinzaine, au milieu d'une nature d'une divine beauté.

Enfin j'arrivai en Palestine. Je passai juste deux mois à Jérusalem, visitai plusieurs fois le tombeau de Notre-Seigneur et celui de la Sainte Vierge, et parcourus dans les environs les lieux sanctifiés par Notre-Seigneur.

Auprès du tombeau du Christ, je me sentis saisi d'un très grand déplaisir. Je n'avais jamais vu de ma vie un aussi horrible trafic des choses saintes. A chaque pas, de l'argent, de l'argent, toujours de l'argent. Les pèlerins vont voir d'abord le patriarche. Il leur nettoie les pieds en même temps que les poches. Les Grecs font entendre aux pèlerins que, s'ils ont eu un enfant mort sans baptême ou quelque parent grand pécheur ou assassin, il faut pour le rachat de leurs âmes faire célébrer là, sur le tombeau du Christ, la sainte Liturgie, la messe d'absolution, comme on dit. « Cette messe absout de tous les péchés », enseignent les moines grecs à nos pèlerins russes. Ceux-ci les croient, et payent 25 roubles par âme. Dans ce cas, la messe est dite par un évêque, pendant l'Offertoire on fait mémoire de ces âmes, et on dit l'absoute. Cela produisit sur moi la plus pénible impression. Ce qui me peina encore, ce fut le commerce effrayant d'objets d'église : des cuves entières remplies de petits flacons d' « huile sainte de saint Nicolas », des croix et des images en bois du chêne de Mambré, etc., etc... Les monastères

avec toutes leurs reliques sont donnés en fermage. Les Grecs font commerce de tout ce qu'ils peuvent. Ils font commerce du tombeau de Notre-Seigneur, des sacrements de l'Église, des saintes reliques, ils font commerce du Christ lui-même...

Mais si auprès du tombeau de Notre-Seigneur je ressentis un violent dégoût pour ce commerce de choses sacrées et pour la vie immorale des moines, je trouvai une grande joie et une consolation dans l'adoration des Lieux Saints marqués par l'Évangile. Je montai sur le mont des Oliviers, je fus à Bethléem, je vis le Jourdain, la mer Morte, le lac de Génésareth ; j'allai à Nazareth, je vis le Thabor, je fus sur la colline où, selon la tradition, le Christ prononça son Sermon sur la montagne. Entre tous ces Saints Lieux, y compris même le Golgotha, celui qui me donna la plus forte impression, une véritable secousse, ce fut l'endroit, où, selon la tradition, le Christ pria à Gethsémani. Là je pleurai violemment ! Grâce à Dieu, du moins je priai là comme il faut. Sans cela mon âme était pleine de douleur et attristée ; j'étais désolé de ce qu'on foulait aux pieds consciemment les choses saintes, de ce qu'on en faisait commerce, de ce qu'on vendait le ciel pour un gain terrestre, de ce qu'on vendait les saints qui estimaient un péché de toucher seulement de l'argent. J'étais offensé, je souffrais jusqu'aux larmes, pour nos pèlerins russes, et surtout les femmes, que les Grecs trompaient partout et outrageaient de toutes façons...

Je rencontrai en Palestine un Juif converti au christianisme. Nous nous parlâmes beaucoup, l'un à l'autre, du Christ. Sa joie après son baptême n'avait pas connu de bornes. Il était originaire de Russie et était venu là adorer le tombeau de Notre-Seigneur. C'était un ouvrier. Ce Juif me toucha jusqu'aux larmes par son amour du Christ. Il ne pouvait jamais passer devant des Juifs de Palestine sans s'arrêter pour leur prêcher le Christ. Les Juifs lui lançaient des injures, lui crachaient au visage, le repoussaient violemment ; comme un doux agneau, il s'essuyait le visage avec sa manche et continuait de leur annoncer le Sauveur. Sa foi était vive, elle embrassait tout ; il ne respirait que le Christ ; le Christ pour lui était tout. Cependant son Christ avait l'air de n'être pas le Christ universel, mais le Dieu d'Israël. Je dois dire que je devais disputer, avec quelque jalousie, le Christ à ce Juif. Il aimait tant Notre-Seigneur qu'il baisait la terre qui était à proximité de tel ou tel lieu consacré. Les derniers jours que je passai à Jérusalem, je ne le quittai pour ainsi dire pas.

« Vous savez, Monsieur, me dit-il, j'ai trouvé Dieu, et maintenant je n'ai plus besoin de rien. J'ai grand pitié des miens, qui ne connaissent pas le Christ, et pourtant Il est le véritable Messie ! O aveuglement d'Israël ! (Il pleure). Il vaudrait mieux pour eux

disparaître tout à fait de la surface de la terre, que d'être privés du salut dans le Christ. Dès lors que je crois, je n'ai plus besoin de rien d'autre. Je rentrerai chez moi, et sûrement amènerai au Christ les parents de ma femme. Vous savez, continuait-il, je me sens maintenant devenu un autre homme. Je ne crains plus la mort, et mon coeur appartient tout entier au Christ. Hélas ! pourquoi les Juifs ne croient-ils point au Christ ? On nous apprend, quand nous sommes encore à la mamelle, à détester le Christ comme le pire ennemi de notre nation. »

Ce Juif était un chrétien comme on en voit peu. Je remarquai en lui le mélange de deux sentiments envers le Christ, un sentiment religieux d'amour pour Lui comme Seigneur et Sauveur, et un sentiment national d'amour pour Lui comme Juif. Ce Juif exerça beaucoup d'influence sur mon âme, en Palestine. Mon cœur s'enflamma de nouveau d'une soif d'amour du Christ, je voulais l'aimer, moi aussi, et l'aimer sans bornes...

De Palestine, je revins à Kiev. Puis je décidai de partir pour Khiva et Boukhara. Je rêvais de prêcher le christianisme dans ces pays mahométans. Mais je ne restai que quelques jours en tout à Khiva et environ un mois à Boukhara. J'y fis la connaissance d'un missionnaire anglais qui y était installé depuis plusieurs années déjà. Ce missionnaire se plaignit à moi de trouver parmi les musulmans un sol très ingrat pour la prédication de l'Évangile. Je résolus de retourner en Sibérie, et peu après l'évêque Méthode m'accueillait à Tchita comme un frère, les bras ouverts.

### *EN MISSION A TCHITA ET IRGUEN*

Je restai à Tchita quelques semaines ; l'évêque me désigna comme lecteur au centre de missions d'Irguen ; un an après, il m'envoya de nouveau prendre part à la procession, où je repris mes fonctions de prédicateur. Cette procession nous conduisit pour la première fois chez les forçats. Depuis lors j'ai rendu visite aux forçats tous les ans, même sans procession, et non seulement à ceux du bagne, mais à tous les prisonniers des geôles de Transbaikalie. Toute mon année était partagée en trois périodes : la mission, la prédication et la visite des prisons.

Bien que, cette année aussi, mes sermons attirassent des foules de peuple, pourtant j'avais conscience que ces prédications de Transbaikalie n'étaient en rien comparables à celles de Tomsk. Je ne sentais plus en moi la puissance d'autrefois... En Transbaikalie je travaillai plus que jamais à me perfectionner moi-même, avec le secours et sous la direction de l'évêque Méthode. Je dois presque tout à cet homme.

Mais c'est à Irguen même, où je vécus d'abord, que j'eus la vive conscience du péril qu'il y avait pour moi à me détacher de Dieu et à me plonger dans les vanités du monde. La nature très sauvage ajoutait encore à mon état d'âme chagrin, et m'emplissait de pénibles pensées. Souvent mon âme défaillait de désespoir et sanglotait pitoyablement. Une fois que j'étais en prière au bord du lac Irguen, je m'endormis sur place. Je vis en songe le P. Jean de Cronstadt, et il me confessa. Après cela il me sembla que mon âme était soulagée. Mais malgré tout je ne connaissais pas la paix véritable. Ce qui me tourmentait le plus, intérieurement, c'était ma participation à cette procession. Sans parler des nombreuses tentations que comportait le voyage, et qui n'étaient pas faciles à surmonter, le pis était que ma conscience n'était pas tranquille.

Il y avait eu vers cette époque je ne sais quelle fuite dans la caisse du magasin des cierges, et il fallait couvrir le déficit par les collectes faites pendant la procession. Je suivis cette procession pendant quatre années, deux comme laïc, et deux comme prêtre régulier, et pendant tout ce temps mon âme demeura épuisée et souffrante. Dans presque tous les sermons que j'adressais au peuple, je lui disais que cette image était miraculeuse, qu'il fallait prier devant elle : « Le regard de cette image, leur disais-je, plonge jusqu'au fond de votre conscience, vous ne sauriez échapper à ce regard, ces saintes prunelles sont tournées vers vous pour éveiller en vous l'esprit de prière. » Je parlais comme cela, et puis je sentais mon âme gémir et crier : « Mon Dieu, que fais-je ? Moi aussi, je trafique des choses saintes. Je ne songe ni à votre salut, ni à vos prières, mais à récolter le plus d'argent possible pour mon évêque. Est-ce lui qui me défendra devant Dieu au jour du jugement, pour ce sacrilège ? » J'allais au peuple assoiffé d'amour pour Dieu, et à ce peuple bon et confiant je vendais les dons de la grâce divine. O, comme j'étais loin de mon clair devoir évangélique ! Et je n'étais pas seul dans mon cas, puisque je n'enseignais pas de moi-même, mais j'étais envoyé par mon évêque, et je faisais ce que les autres avaient fait par tradition avant moi et feraient après moi.

Pendant deux ans, je suivis ainsi la procession comme laïc, et mon âme n'en pouvait plus. Vers la fin de la deuxième année, je décidai de nouveau de me marier avec une lycéenne de dix-huit ans. Je dois avouer que je n'avais pour elle qu'un amour modéré, mais elle me plaisait. Je fis part de cette intention à l'évêque, et il l'approuva. Mais l'évêque avait pour mère une vieille merveilleuse, qui supplia son fils de ne pas permettre mon mariage. Ainsi arriva-t-il. Le matin, l'évêque Méthode avait permis mon mariage, et le même soir il me dit qu'il ne me destinait pas au mariage, mais à l'Église du Christ : « Sache et rappelle-toi, me dit-il, que jamais je ne donnerai mon consentement à ton mariage. »



Je me soumis, mais je tombai en un chagrin encore plus noir qu'avant. Pendant vingt jours pleins je restai dans le désespoir et l'épuisement. Et Dieu m'est témoin, je ne sais pour quelle cause je vis en songe, pendant ce temps, Léon Tolstoï, et nous parlâmes beaucoup en songe de l'Évangile. Maintenant, en me rappelant les souffrances que je supportais alors, j'ai conscience de tout mon coeur du peu qui me séparait de l'abîme du désespoir absolu... Le vingtième jour de mon désespoir, je m'empoisonnai.

Grâce à Dieu, le poison n'était pas mortel. Quand je revins à moi, quand la connaissance me revint, quand je compris toute l'horreur de mon péché, ma conscience me tourmenta effroyablement, et je décidai d'accomplir la volonté de mon évêque. Peu après, Mgr Méthode me fit prononcer mes voeux monastiques en son palais épiscopal de Tchita. Et il arriva que l'évêque me fit prononcer non pas les voeux simples, mais les grands voeux définitifs, et cela en dehors de sa volonté, tout bonnement par erreur : le diacre avait ouvert le Rituel devant lui à cette page, et l'évêque lut ainsi les prières prescrites pour les vœux monastiques solennels. Peu après, il m'ordonna diacre, et quelques jours ensuite prêtre.

Après mon ordination, une nouvelle et dure épreuve m'attendait encore : je fus de nouveau envoyé à la procession de Transbaikalie. Si ce voyage ne tua pas en moi la foi, définitivement, je le dois à une grâce de Dieu. Même aujourd'hui, après tant d'années, je ne peux sans un frémissement intérieur évoquer le souvenir de toutes les douleurs que me fit souffrir cette effroyable et sacrilège exploitation des poches du peuple, confiant et bon. Grâce à Dieu, la procession, comme je l'ai dit, avait lieu l'été. Le reste du temps, je me consacrai aux missions parmi les indigènes et aux prédications dans les prisons. Je parlerai d'abord, en quelques mots, de mes missions.

### *MISSIONS PARMI LES INDIGÈNES*

J'avais fait la connaissance des indigènes au moment où j'étais lecteur au centre missionnaire d'Irguen. Je parcourais à pied les villages les plus proches. Quand j'avais à me rendre dans ceux qui étaient plus éloignés, je prenais, comme font d'ordinaire les missionnaires, cinquante ou soixante kilogs de biscuits que je mettais sur le dos du cheval, je montais par-dessus, et je partais pour les « oulous ». Je visitai de cette façon les Bouriates, les Toungouz, les Orotchènes. J'emmenais d'habitude un interprète avec moi. Au début de mon existence de missionnaire, je voulais avant tout baptiser le plus de gens possible, et je me chagrinais fort si dans un village je n'avais personne à baptiser. Mais dans la suite il se fit en moi un grand changement. Voici comment.

J'étais allé une fois chez un Bouriate pour coucher dans sa hutte. Que vois-je dans cette hutte ? Entre de nombreuses idoles, était pendue une image de la Sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus sur les bras. « Tu es baptisé ? » lui demandai-je. — « Oui, répondit-il ». — « Toui nyre khynda ? » lui demandai-je encore. — « Jean, » me répond le Bouriate. — « Pourquoi alors as-tu dans ta hutte des idoles ? Tu ne devrais avoir que des images chrétiennes, tu devrais prier le vrai Dieu Jésus-Christ. »

— « Mon père, c'est ainsi que je faisais avant, et je priais seulement votre Dieu russe. Mais ensuite ma femme est morte, puis mon fils. J'ai perdu beaucoup de chevaux. On m'a dit que c'était notre vieux Dieu bouriate qui était grandement courroucé contre moi, et qui avait fait mourir ma femme et mon fils et chassé mes chevaux. Alors j'adresse maintenant mes prières à lui et à votre Dieu russe... Tu sais, père, cela m'est bien pénible et bien douloureux maintenant, d'avoir changé mon Dieu contre le vôtre, un nouveau Dieu. »

A ces mots, le Bouriate se mit à pleurer. J'eus grand pitié de lui, jusqu'à en souffrir moi-même, et en même temps de tous ceux qui lui ressemblaient. Je compris alors tout d'un coup ce que c'est que de voler à quelqu'un son âme, de le priver de son bien le plus précieux, de lui arracher et de lui ravir son saint des saints, sa religion et sa philosophie naturelles, pour ne rien lui donner en échange qu'un nouveau nom et une croix sur la poitrine. Le Bouriate dont je parle m'apparut comme l'homme du monde le plus pitoyable et le plus malheureux, privé de son ancienne religion et jeté au hasard de la destinée. Depuis lors, je me promis de ne pas baptiser les indigènes, mais de leur prêcher seulement le Christ et l'Évangile. C'est ma conviction que convertir les gens au Christ, comme ont fait nos missionnaires avec ce Bouriate, ce serait agir avant tout en vrai bourreau des âmes, et non en apôtre du Christ. Je ne sais si j'ai eu raison ou tort, mais depuis ce moment je n'ai fait que prêcher la parole de Dieu, laissant à d'autres le soin de baptiser.

Je rencontrai aussi de grandes difficultés quand il s'agit de prêcher l'Évangile aux bouddhistes. Un jour par exemple, j'allai dans un de leurs monastères. Le « chéré-toui » me reçut très aimablement. Mais, comme il était déjà tard, il remit notre entretien au lendemain matin. Le jour suivant, accompagné de ce même « chéré-toui », je me rendis dans leur pagode. Les moines-lamas étaient déjà assis à leurs places. Le « chéré-toui » s'assit à mon côté. Je commençai ma prédication en racontant comment Dieu créa le monde, comment il envoya son Fils unique sur la terre pour le salut des hommes, comment Notre-Seigneur s'humilia, obéissant à la volonté de son Père céleste, comment il souffrit, ressuscita, monta au ciel, d'où il viendra de nouveau juger les vivants et les morts. Ensuite je passai

à sa sainte doctrine, m'arrêtant surtout au Sermon sur la Montagne. Il me sembla que les lamas retenaient leur souffle pour mieux m'écouter.

Quand j'eus terminé, après une courte pause, je pensais m'en aller, quand je vis se lever un de ces lamas qui me fit un salut, se placa au milieu de ses coréli-gionnaires et se mit à prononcer tout un discours, dénotant des connaissances beaucoup plus étendues que je ne pouvais supposer. Je ne puis rapporter en toute exactitude ses paroles, car il parla longtemps, et moi j'étais très ému et troublé. Mais voici à peu près ce qu'il dit :

« Monsieur le missionnaire, vous nous avez exposé votre religion chrétienne, et c'est avec beaucoup d'affection que nous vous avons écouté et avons entendu chacune de vos paroles. Maintenant, nous vous prions de nous entendre à notre tour, quoique païens et sans culture. Oui, monsieur le missionnaire, la religion chrétienne est certainement la plus haute, la plus universelle. S'il y avait dans les autres planètes des créatures raisonnables semblables à nous, elles ne pourraient pas avoir de meilleure religion que la religion chrétienne. C'est qu'elle ne vient pas des hommes, mais de la révélation divine. La religion chrétienne n'a rien d'humain ni de créé ; elle est pure comme une larme ou comme un cristal, pure comme la pensée de Dieu. Cette pensée est le Logos dont Jean l'Évangéliste dit qu'Il s'est fait chair, qu'il est devenu le Dieu fait homme. Le Christ est le Logos incarné. Sa doctrine a montré au monde de nouvelles voies d'existence pour l'homme, elle lui a révélé la volonté divine. Or cette volonté consiste en ce que les chrétiens vivent comme a vécu le Christ. Et la doctrine du Christ était un écho de sa vie.

Mais voyez vous-même, Monsieur le missionnaire, regardez sans parti-pris : le monde vit-il comme l'a enseigné le Christ ? Le Christ prêchait l'amour de Dieu et du prochain, la paix, la douceur, l'humilité, le pardon universel. Il a ordonné de rendre le bien pour le mal, de ne pas amasser de richesses, non seulement de ne pas tuer, mais de ne pas se mettre en colère, de garder la sainteté du mariage, d'aimer Dieu plus que son père, sa mère, son fils, sa fille, sa femme, et même plus que soi-même. Tel était le Christ, mais tels vous n'êtes pas, vous chrétiens. Vous vivez entre vous comme des bêtes féroces. Vous devriez avoir honte de parler du Christ, quand votre bouche dégoutte de sang. Parmi nous, je ne vois personne qui vive plus méchamment que les chrétiens. Qui donc vole, débauche, pille, ment, guerroit et tue le plus ? Les chrétiens sont les premiers renégats de leur Dieu. Vous venez nous prêcher le Christ, et vous nous apportez l'horreur et le chagrin. Je ne rappellerai pas

l'inquisition, je ne dirai pas ce que les chrétiens ont fait subir aux sauvages. Je ne rappellerai que des événements récents.

C'était au moment où on entreprenait la construction du Transsibérien. Comme vous le savez, il passe près de nous. Et nous nous réjouissions, nous pensions que les Russes introduiraient dans notre existence barbare la lumière et l'amour de la doctrine chrétienne. Nous attendions avec impatience que la voie ferrée approchât de nous. Et ce moment arriva enfin,... pour notre effroi et notre malheur. Vos ouvriers entraient dans nos huttes déjà ivres, enivraient les Bouriates, débauchaient nos femmes, et nous vîmes naître chez nous l'ivrognerie, les pillages, les meurtres, les querelles, les rixes, les maladies. Jusqu'alors nous ne connaissions pas l'usage de la serrure, nous n'avions pas de voleurs, encore moins d'assassins. Et maintenant que nos Bouriates ont goûté à votre civilisation et connaissent ce qu'est, à votre idée, la vraie vie, nous ne savons plus comment en venir à bout. Que Abbida et Moidari nous gardent de pareils chrétiens !

Vos missionnaires sont comme les autres. Ils ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils enseignent. S'ils y croyaient, s'ils vivaient comme le Christ le veut, ils n'auraient pas besoin de prêcher ; nous nous ferions chrétiens de nous-mêmes. Car l'exemple est plus puissant que la parole. Comment en effet resterions-nous dans les ténèbres, si nous voyions près de nous la lumière ? Vous avez tort de croire, Monsieur le missionnaire, que nous sommes ignorants au point de ne pas savoir distinguer le bien et le mal. Mais nous craignons que votre christianisme ne nous rende encore plus mauvais, et ne nous fasse complètement sauvages. Nous en avons vu, de vos missionnaires, qui aiment l'argent, fument, boivent, et se débauchent comme les pires de nos Bouriates. Mais des missionnaires qui aiment réellement le Christ plus qu'eux-mêmes, nous n'en avons point vu.

Vos prêtres disent qu'ils ont reçu de Dieu même le pouvoir de pardonner les péchés et de purifier les âmes, de chasser les démons, de guérir toute maladie parmi les hommes. Et vous, chrétiens, non seulement vous ne nous montrez pas ce pouvoir de supprimer, de purifier et de guérir tout ce qui est mal, impur, difforme, mais vous ne faites que contaminer par votre exemple les païens. Non, Monsieur le missionnaire, que les chrétiens commencent de croire en leur Dieu, et qu'ils nous montrent de quelle façon ils l'aiment. Alors peut-être vous accueillerons-nous, vous autres missionnaires, comme les anges de Dieu, et recevrons-nous le christianisme ».

Sur ce, le lama s'assit, et moi je restai à ma place, comme étranger à tout, comme frappé de la foudre. Si le « chérétoui » ne m'avait invité à me lever, il me semble que je n'aurais pas bougé. Je n'ai jamais de ma vie ressenti de honte ni d'outrage aussi cuisant pour le christianisme que pendant cet entretien et après lui. Je pris congé, montai à cheval et m'en fus droit devant moi. J'étais encore laïc à cette époque. Je remportai de cette tournée la plus triste opinion de moi, de mon existence, et des chrétiens de notre temps en général. Malgré ma douleur et mon dépit, je convenais que sur beaucoup de points le lama avait raison, et je ne pouvais lui en vouloir personnellement. « Que signifie cela, pensais-je ? Les vrais ennemis de la prédication chrétienne ne seraient-ils en effet autres que nous-mêmes, les chrétiens ? Est-il possible que notre vie couvre de honte le christianisme dans le monde ? » Et je sentais avec acuité que c'était bien cela, que ma vie allait à l'encontre de l'Évangile. J'avais fait environ 8 kilomètres, et un terrible mal de tête m'empêchait d'aller plus loin. Je m'arrêtai, entravai mon cheval, étendis ma couverture de feutre, et me couchai face contre terre : les larmes jaillirent à flots de mes yeux. Je m'endormis là. Sur le soir je me réveillai ; le mal de tête avait passé, mais je me sentais toujours sur le coeur un poids mortellement pesant. J'avais envie de pleurer, de sangloter. « Mon Dieu, mon Dieu ! répétais-je. Les païens nous craignent, nous chrétiens, comme une peste. Ils craignent pour eux la contagion de notre vie méchante, immorale. » Et, comme un égaré, je criai : « Seigneur, Seigneur ! Faites de moi ce que vous voulez, permettez seulement que je vous aime de tout mon être. Que je devienne n'importe quel animal, chien, loup, serpent, tout ce que vous voudrez, pourvu que je vous aime de tout mon être ! Ce n'est pas assez de croire en vous. Je veux vous aimer tellement, que je sois tout entier Amour pour vous ! Entendez-vous, Seigneur, mon ardente prière, que je vous adresse ? » Et je poussais de toutes mes forces ces cris déchirants...

J'allai voir les villages bouriates des environs. Dans l'un d'eux, proche du monastère, j'arrivai le lendemain matin. J'entrai dans une hutte. On me reçut aimablement. Le maître de céans était un homme fort sympathique. A peine avais-je eu le temps de boire un verre de thé, que la hutte était pleine de Bouriates, hommes et femmes. Ils me regardaient tous avec affabilité, et je songeais que ces simples sauvages avaient plus de bonté humaine native que nous, chrétiens civilisés. Je causai avec eux, de choses et d'autres, les interrogeai et leur proposai finalement de leur parler de Dieu. Pendant cet entretien, quelques-uns fumaient, d'autres chiquaient, mais tous m'écoutaient avec attention. Quand j'eus terminé, un vieux Bouriate nommé Zaskhoi me regarda d'un air aimable, sourit d'un sourire discret et presque enfantin, et me dit : « Les religions

sont multiples, mais il n'y a qu'un Dieu » -- « Zaskhoi, lui dis-je, si vous vous faisiez baptiser ! » -- « Je n'ai pas encore volé de cheval, me répondit-il, pourquoi me faire baptiser ? » Je reçus de nouveau un choc violent, et de nouveau justifié. Le vieux avait raison à sa façon, car sous l'évêque Méléce on baptisait tous les coquins, larrons et voleurs de chevaux. Ils demandaient le baptême afin d'échapper, comme chrétiens, au châtement de leurs crimes...

Je passai la nuit chez le bon Zaskhoi, et partis plus avant. J'allais de village en village, prêchant le Christ et recueillant partout des marques de bonté des Bouriates à mon égard. Une fois, je m'étais rendu sur les bords du Vitim, où je trouvai, outre les Bouriates, des Orotchènes. Les Orotchènes sont encore moins civilisés que les Bouriates. En dehors de la chasse, ils ont l'air de ne connaître aucun autre moyen d'existence. Ils mènent la vie nomade. Auparavant ils avaient encore des rennes, mais de mon temps les rennes avaient déjà disparu. Les Orotchènes n'ont pas même de huttes, mais des espèces de sacs de peaux de bêtes cousues ensemble, le poil en dehors, et cousues non pas avec du fil, mais avec les veines de ces mêmes bêtes. Autrefois, ils n'avaient que des fusils à pierre, maintenant ils possèdent le plus souvent des carabines. On dit qu'ils les ont obtenues après avoir abandonné leur vieille foi chamanique pour passer au christianisme. Tous ceux que j'ai pu rencontrer étaient baptisés, et la plupart l'avaient été sous l'évêque Méléce. Je me suis laissé dire que la prédication n'avait pas été, tant s'en fallait, le seul moyen d'attirer ces enfants de la nature à l'Église, et que les tentations terrestres y avaient aussi contribué.

Quand je fis personnellement la connaissance des Orotchènes, je pus me convaincre que païens ils étaient avant leur baptême, et païens ils étaient demeurés jusqu'à ce jour. La faute, à mon avis, retombe avant tout sur nos missionnaires. Leur but principal n'est pas d'éclairer ces pauvres gens privés de la lumière du Christ, ni de les confirmer dans la vie chrétienne par l'exemple de leurs vertus, mais de baptiser le plus grand nombre possible d'individus, et de se faire un mérite du nombre des baptêmes auprès des autorités diocésaines, pour s'attirer leur faveur.

J'étais très curieux de connaître les docteurs du bouddhisme dans nos provinces du Nord. Après l'incident que j'ai raconté, j'eus plusieurs fois l'occasion de rencontrer des lamas, et ils m'étonnaient souvent par l'originalité de leurs conceptions religieuses et l'étendue de leurs connaissances. Quelques-uns avaient étudié dans nos universités. Je me souviens d'une conversation que j'eus ainsi avec un savant lama. Nous avions lié connaissance dans la troisième année de mon sacerdoce. Une fois, il me demanda : « Pourquoi tous

les génies de l'humanité sont-ils panthéistes, et partant, plus près de nous autres bouddhistes que de la religion chrétienne, théiste ? Ainsi les philosophes de l'antiquité grecque, et les modernes philosophes allemands. »

Je répondis à cette question que, selon moi, l'homme ne peut vivre sans religion : s'il ne connaît pas le vrai Dieu, il ne lui reste plus qu'à diviniser la nature. L'homme de génie est tout spécialement tenté de se faire une religion de lui-même et de s'opposer à Dieu au lieu de s'incliner devant Lui : « Mais vous, mon cher lama, que pensez-vous du Christ ? »

« Je crois, répondit-il, que le Christ et Bouddha sont deux frères ; seulement le Christ est plus lumineux et plus large que Bouddha. Si tous les hommes étaient de purs bouddhistes, ils dormiraient en paix ; mais si tous les hommes étaient de purs chrétiens, ils ne dormiraient point du tout, ils veilleraient perpétuellement dans une joie ineffable, et alors la terre serait le ciel. »

-- « Oh, m'écriai-je, comme vous avez raison, mon ami ! Que ne recevez-vous le baptême ? »

-- « Il ne s'agit pas du baptême, répondit-il, mais de la régénération de la vie. A quoi vous sert, à vous Russes, de vous dire chrétiens ? Excusez ma franchise, mais vous, Russes, vous ne connaissez pas le Christ et vous ne croyez pas en Lui. Vous menez une vie telle que nous, les sauvages, nous vous fuyons, nous vous craignons comme la peste. »

Je passerai maintenant à mes discours dans les prisons du bagne de Nertchinsk et dans les autres geôles du district de Transbaikalie.

### *TROISIÈME PARTIE*

#### *DANS LA PRISON DE TCHITA*

J'ai passé rapidement sur mon apostolat de Sibérie, et maintenant j'entreprends la description rapide aussi, mais véridique de ma vie dans les prisons du bagne de Nertchinsk et autres lieux de déportation situés par delà le Baikal. J'ai déjà dit comment il m'était arrivé, étant encore dans le monde, de suivre une procession jusque dans certaines prisons de Nertchinsk et d'y prononcer des sermons devant les malheureux forçats. Une fois moine et prêtre, je me mis plus librement qu'auparavant à travailler dans ces prisons. Je commencerai par la prison de Tchita. C'est là qu'après mon ordination je fus envoyé comme aumônier. Cette prison était le dernier point de passage des condamnés avant leur envoi au bagne.

Aussitôt entré en rapports avec les condamnés, je compris tout de suite que, pour agir sur un pareil milieu, il me faudrait absolument

une charité exceptionnelle. Cette charité doit être sincère et agissante. Sinon il vaut mieux ne pas faire connaissance avec ces hommes. Ils sont trop offensés par la destinée, trop aigris contre tout et contre tous : pour les sortir de cet état, il faut que le prêtre se tienne solidement campé des deux jambes sur le terrain d'une charité active. Malheur à l'aumônier des prisons qui préférera l'administration aux détenus !

Et alors, une fois entré dans ce monde, quand je l'eus aimé jusqu'au sacrifice de moi-même, oh alors je vis que pour moi ce monde ouvrait largement son âme. Il me donnait toute liberté de regarder en tout temps dans les recoins les plus cachés de sa vie intime ! Il faut le reconnaître, d'après l'expérience personnelle que j'ai retirée de mon ministère, ce monde du crime a infiniment plus d'idéal, de moralité, et même de religion, que nous n'en avons, nous les libres citoyens de la société libre. J'en ai vu passer par mes mains environ 25.000, que j'ai bien des fois confessés, communiés et persuadés par mes exhortations de changer de vie, de devenir de vrais fils de l'Évangile. J'ai trouvé parmi eux des individus, des types remarquables. C'est de ceux-là que je compte parler. Ceux qui s'intéresseraient à la psychologie du criminel y trouveront aussi leur compte.

### *LE SÉMINARISTE ASSASSIN*

A la prison de Tchita, je fis un jour la rencontre d'un homme condamné à dix ans de travaux publics.

« Je suis sorti du séminaire, me dit-il. Je voulais entrer dans une faculté, mais mes parents (c'était un fils de prêtre) y étaient absolument opposés : ils voulaient que je me marie et que je prenne vite une paroisse, attendu que mon père avait encore d'autres enfants et qu'il fallait les élever. Longtemps je résistai, et puis je résolus de me soumettre à leur volonté.

J'épousai la fille d'un archiprêtre. Ma femme était une vraie colombe d'innocence. Je l'aimais beaucoup. Un jour elle me dit en manière de plaisanterie : « Je ne t'aime pas et je ne sais pas comment j'ai pu t'épouser. » Je pris cela pour une plaisanterie aussi, et nous nous mîmes à rire tous deux, sans concevoir l'un sur l'autre le moindre soupçon. Par hasard, nous avions alors à la maison une petite d'une huitaine d'années, la fille du secrétaire de mairie du canton. Elle entendit tout ce que nous disions ainsi pour rire et, une fois rentrée chez elle, le rapporta à sa mère. Celle-ci le dit à son mari, le secrétaire de mairie. Le lendemain, je rendais visite à mon évêque pour lui demander une paroisse et faire fixer le jour où il m'ordonnerait diacre. Je rentre chez moi : ma femme n'est pas à la maison. Je vais au jardin : elle n'y est pas non plus. Je m'en vais à



l'église, où je comptais la rencontrer. En effet je la trouve près de l'église, dans le clos, assise sur un banc avec le frère de ce même secrétaire. Quand je m'approchai d'eux, elle parut se troubler ; elle me tendit la main, mais ne se leva pas pour m'accueillir. Mon cœur en fut bouleversé. Les paroles qu'elle m'avait adressées l'avant-veille sous forme de plaisanterie me traversèrent le cerveau et se dressèrent devant moi dans toute leur horreur. Au bout de cinq minutes, je l'invitai à rentrer à la maison. Il me sembla qu'elle me suivait à contre-cœur.

J'attendais qu'elle montrât quelque intérêt à ma visite à l'évêque : pas un mot. Voilà, me disais-je, je suis allé chez Monseigneur pour organiser un peu notre nid, pour nous assurer un morceau de pain à tous deux, et puis pour les enfants, pour les nourrir et les élever, et pendant ce temps il se passe ici des choses qui ruinent complètement toute mon existence. Je restai sombre tout le jour. Le soir je me couchai. Elle ne se coucha pas avec moi. Une idée me passa par la tête : regardons son linge. Comme un voleur, je m'approche doucement de son lit, et terreur ! Je me convaincs de la justesse de mes soupçons. Vous pouvez vous représenter à quel point j'étais hors de moi ! Je m'en fus aussitôt chez ce secrétaire, j'égorgeai son frère, je le mutilai, je pris une hache, je coupai la tête de ma femme et je la hachai jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une horrible boue sanglante. Mais avec quel plaisir je faisais tout cela ! Je n'ai jamais encore ressenti une joie semblable à celle que j'éprouvais au moment où je tuais ma femme aimée.

Quand j'eus fini de hacher ma femme et que je me retournai, alors je la vis à mon côté, à genoux et dans l'attitude de la prière sur le plancher ensanglanté de notre chambre. Alors je me précipitai comme un fou dans la rue en criant que j'étais un assassin, que j'avais tué deux personnes. On m'arrêta, on me condamna, et me voilà en route pour les travaux publics pour 12 ans. Vous savez, mon père, je suis dans un état insupportable. La vie n'est plus pour moi qu'une torture. Je suis estropié moralement. Par moments je ne peux plus croire que ce soit moi qui ai commis tout cela. J'ai essayé de prier, mais la prière ne sort pas d'une âme criminelle. Je suis saisi d'un dégoût effrayant. Ah ! Mon père, si vous pouviez m'aider ! »

-- « Mon fils bien-aimé, je t'en prie en pleurant, confesse-toi, confesse-toi de façon qu'après cette confession il ne reste plus sur ton âme aucun péché depuis ton enfance. Sur les péchés les plus terribles, les plus honteux que tu as commis, arrête-toi exprès, et dis-les plus en détail au prêtre. Ensuite, transporte sur toi-même les causes de chaque péché et transporte-les comme sur la cause créée consciemment par toi de ce péché. Alors, mon ami, tout d'un coup, après une telle confession, tu sentiras un immense soulagement.

Enfin, en plus de la confession, je te demande instamment de te livrer à une inlassable prière du coeur. Fais comme cela deux semaines, et tu verras ce qui t'arrivera. »

Il me donna sa parole de mettre en pratique pendant quinze jours mon conseil. Au bout de cinq jours, je voulus le voir. Il était parti pour le bain. Plus tard je le rencontre : « Eh bien, mon ami, que ressens-tu ? » lui demandai-je. — « Que c'est bon, que c'est doux ! Mais il est bien difficile et bien pénible à accomplir, votre conseil ! » je l'embrassai, le priai, le suppliai de continuer ce dur exercice : il y consentit. Le dimanche suivant, pendant mon sermon, je remarquai qu'il sanglotait plus fort que les autres. J'avais pitié de lui. Après la messe, je le fis venir dans le chœur. D'abord il ne voulait pas y entrer, conscient qu'il était d'être un très grand pécheur ; enfin je le persuadai de venir auprès de moi. Quand il monta les marches du chœur, je vis qu'il faisait de profondes génuflexions et sanglotait violemment. Je l'embrassai sur le lieu même, je le couvris de baisers et lui parlai, pour le consoler, de la miséricorde de Dieu. Le forçat se jeta à mon cou, et me mouillant de larmes me dit : « Ah ! mon père, comme je me sens bien, comme mon âme est devenue légère ! Permettez-moi, dimanche prochain, de me confesser et de communier. Je vous demanderai encore le Saint Évangile ».

Le dimanche d'après, ce forçat vint me trouver, si gai et si heureux de vivre que je ne le reconnaissais plus. Il me dit en confession, au milieu de ses pleurs, que cette nuit il avait vu en songe sa femme, qui lui avait dit : « Je te pardonne ! Je ne te demande qu'une chose : crois en Notre-Seigneur-Jésus-Christ et aime-le. » Au nom de l'amour de Dieu pour les pécheurs repentants, je lui donnai la communion dans le chœur, et pendant deux jours il ne cessa de pleurer de joie extrême et d'enthousiasme spirituel. Ensuite il s'acquiesça avec une si grande vénération parmi les forçats, qu'ils l'estimèrent comme un camarade d'une haute valeur morale. Moi aussi, je me réjouis d'une joie sincère, en voyant un homme rendu au Seigneur.

### *LE VIEUX-CROYANT CRIMINEL ENDURCI*

Voici un autre type. Celui-là était un vieux-croyant. Auparavant il riait de moi, et raillait les autres prisonniers parce qu'ils m'aimaient et allaient écouter les sermons que je prononçais tous les jours de fête et en plus deux fois par semaine. Il leur disait souvent : « Voilà votre sauveur qui vient, allez l'écouter ! » Une fois, par hasard je le rencontrai et lui posai je ne sais plus quelle question : il cracha, se détourna de moi et prononça à mon adresse un de ces petits mots d'amitié tel que j'en eus terriblement honte. Mais il m'intéressait, et

je me dis : nous verrons bien qui sera le plus fort, le mal ou le bien, la haine ou l'amour.

Quinze jours plus tard, il tombait malade. Je lui rendis visite. Il s'étonna de ce que j'allais voir un prisonnier hérétique : « Pourquoi, mon Père, venez-vous me voir ? voudriez-vous me convertir à la foi de Nikon ? » — « Non pas, mon ami, ce n'est pas là mon but. Ce qui Le vieux-croyant criminel endurci m'importe seulement, c'est que tu es le fils de Dieu et l'image et la ressemblance de Dieu. » -- « Dites-vous bien la vérité, mon Père ? » — « Oui, mon ami, c'est la pure vérité, ce que je dis là » -- « O mon Dieu, je suis un prisonnier, un homme perdu, de colère j'ai été jusqu'à injurier Dieu,... et voilà que vous me dites, mon Père, que je suis le fils de Dieu ! » A ces mots, le prisonnier enfonça la tête dans son oreiller et pleura comme un enfant. Je lui pris la tête, et l'embrassai en pleurant avec lui, comme lui.

« Mon cher Père, l'entendis-je me dire, pardonnez-moi pour l'amour du Christ. Je vous ai tant maudit tout le temps, que vous ne pouvez vous en faire une idée. Mon père, quand je serai guéri, j'irai à vos sermons et je parlerai de vous aux autres. O mon Dieu, je suis le fils de Dieu ! Oui, cela est possible. Un jour je me repentirai, mais maintenant je suis un effroyable pécheur. Vous savez, mon père, j'ai tué huit personnes, j'ai vécu avec ma mère, je me suis accouplé avec des animaux, j'ai incendié deux églises, j'ai vécu avec ma soeur, dans une de vos églises j'ai pris les saintes Espèces et les ai jetées aux chiens, j'ai volé des chevaux, j'ai violé des femmes et des enfants, voilà le pécheur que je suis !... Et tout cela je vous le dis presque malgré moi.

Vous avez fait sur moi une grande impression parce que, dans un si grand pécheur et dans le dernier des forçats, vous avez découvert un homme, et quel homme, le fils de Dieu ! Voilà ce qui m'a touché, et m'a touché jusqu'au fond de l'âme ! Tous nous méprisent, tous nous regardent comme des ordures, et nous nous haïssons nous-mêmes... mais vous, vous nous trouvez tout à fait différents. Vous savez, mon père, comme cela nous est doux, quand on voit en nous des hommes ! Et de fait serions-nous des bêtes, nous sommes quand même des hommes. Pourquoi nous méprise-t-on ? Hélas ! mon père, si tout le monde nous traitait comme vous, si on avait autant d'affection pour le monde des criminels que vous en avez pour nous, croyez-moi, il n'y aurait plus de criminels sur cette terre. Le mal n'est jamais vaincu que par le bien. Je prendrai mon exemple, Depuis mon enfance, je n'ai pour ainsi dire jamais entendu de personne une bonne parole. Mon père était un ivrogne entre les ivrognes. Ma mère menait une vie de débauche, et moi, par pitié pour elle, après la mort de mon père, je me mis à le remplacer auprès d'elle... et je me suis

perdu au point de faire le mal avec les animaux. Une fois, j'étais tellement désespéré, que j'avais déjà la corde en mains pour m'étrangler, mais un camarade me sauva de cette mort effrayante.

Je rencontrai un jour par hasard une personne pieuse et savante de chez nous, qui causa avec moi, et je lui parlai entre autres choses de mes péchés, du repentir, et elle me dit : si nous avons un sacerdoce le repentir pourrait avoir une valeur de sacrement. Alors une idée me traversa le cerveau : j'irai, me disais-je, dans un des monastères orthodoxes du voisinage, j'y ferai pénitence, et peut-être Dieu me pardonnera-t-il.

Huit jours après, je partais pour l'Ermitage saint-Serge. Je me mis en pénitence auprès d'un prêtre, et lui dis dans ma confession que j'étais un raskolnik. A peine eut-il entendu ces mots, que j'étais hérétique, qu'il se mit à me couvrir de boue en pleine église, à m'injurier, à m'appeler ennemi du Christ, homme perdu, etc... Je serrais les dents, et puis finalement je l'arrangeai de belle manière. Dans quelle fureur j'étais alors ! Depuis ce jour je fus, comme on dit, décidé à tout, et depuis lors, c'est-à-dire pendant quinze ans, j'ai passé tout ce temps à me baigner dans le sang. Que voulez-vous, je resterai ici quelque temps, peut-être qu'un jour je retrouverai ma liberté, et alors il me faudra reprendre mon ancienne occupation. »

Le prisonnier se tut. Je me taisais aussi. Après un long silence, il fixa son regard sur moi et demanda : « Mon père, vous pouvez me confesser et me donner la sainte communion, mais comme cela, sans m'obliger à abjurer ? » — « Si tu le veux, mon fils, répondis-je, je serai toujours prêt à faire cela pour toi. » Il enfonça son visage dans l'oreiller et fut tout secoué de sanglots. Quelques jours après, je le confessai et lui donnai la sainte communion. Vous pouvez vous figurer dans quelle allégresse fut plongée l'âme de ce pauvre forçat ! Quinze jours plus tard, il désira se confesser de nouveau et recevoir la sainte communion. Quelle joie j'avais à le voir toujours en prière à l'église, en prière et pleurant !

### *L'INGÉNIEUR VOLEUR SACRILÈGE*

Un troisième type : c'était un homme d'environ cinquante-cinq ans, de grande taille, maigre d'apparence, mais d'une solide constitution et très énergique. Il était originaire de Moscou, et ingénieur-technicien de son métier. Il n'allait presque jamais à l'église, mais venait très souvent à mes petites réunions. Une fois il exprima le désir de causer en particulier avec moi. J'y consentis.

« Père Spiridon, depuis longtemps je brûle d'envie de vous parler entre quatre yeux d'une certaine chose, mais mon amour-propre m'empêche toujours de me décider. Enfin je me suis surmonté et je suis décidé à vous parler franchement. Voici de quoi il s'agit : j'ai

une habitude invétérée du vol, et quels vols ! Je souffre de cette habitude tout le premier. Si pénible que ce soit à avouer, je vous l'avoue, à vous seul : j'ai une passion insurmontable d'arracher les robes précieuses et les pierres des saintes images. Vous ne pouvez vous le figurer, mais cette habitude ne me laisse de repos ni jour ni nuit. Je me sens attiré dans les églises riches. Étant encore au lycée, en sixième, je fixais mes regards, comme malgré moi, sur tous les trésors d'église, je voulais en tirer profit pour moi-même. Étant étudiant, tantôt par intérêt, tantôt par amusement, je brisais les troncs des églises, les coffres des églises, pour m'en approprier le contenu.

Une fois, je pénétrai dans une église où se trouvait une image miraculeuse. Je m'approchais déjà de cette image, pour faire mon profit de cette proie facile, quand je jetai un regard sur l'Enfant Jésus, et je restai sur place, pétrifié. Quelques instants plus tard, je voulus encore étendre le bras vers l'image, mais pour la seconde fois l'Enfant Jésus paralysa ma volonté par son regard. Voilà, pensai-je, une affaire ratée. Je me retirai dans un coin de cette église et me mis à prier ardemment la Sainte Vierge, pour qu'elle me pardonne mon péché et m'aide à sortir sans encombre. Le matin était venu. A 6 heures on ouvrit les portes.

Je sortis sans être remarqué. Le lendemain j'étais couché à me reposer et je sommeillais, quand je vis en songe, qui croyez-vous, père Spiridon ? La Sainte Vierge, avec le même Enfant Jésus que j'avais vu la veille dans l'église. Elle s'approcha tout près de moi et me dit : « Ne recommence pas, ou tu iras en prison, et pis encore ». A ces mots, comme piqué par une pointe de feu, je me dressai instantanément, tout éperdu de peur.

Il se passa ensuite environ dix-huit mois, pendant lesquels je fis connaissance avec une jeune lycéenne, et pour elle je tâchai par tous les moyens de me procurer quelques ressources matérielles. Hélas ! rien ne rapportait assez et j'étais bien pauvre. En désespoir de cause, je résolus de dévaliser à Moscou une église : je fus pris et envoyé en Sibérie. Je m'enfuis. On me déporta de nouveau.

Quelque temps après, je m'enfuis de nouveau, et pendant mon évasion j'assassinai un marchand de village, pris ses papiers, et vécus dix ans avec ces papiers à Tiflis. Je ne vivais pas trop mal, mais toujours sans épargner les églises du bon Dieu. Je tuais les gardiens, pillais les sanctuaires, les couvents. Un beau jour, le doigt de Dieu tomba sur moi. On m'envoya aux travaux forcés à perpétuité. Comment pensez-vous ? Si je fais pénitence, et si j'abandonne définitivement mes pratiques d'autrefois, Dieu me pardonnera-t-il ? »

-- « Mon fils, répondis-je, c'est pour ceux qui sont comme toi que le Christ est venu sur la terre. Il n'y a pas un seul saint qui n'ait péché devant Dieu, et pas un seul pécheur qui n'ait accompli quelque bonne oeuvre. La sainteté de l'homme devant Dieu ne consiste pas dans la quantité des vertus, mais dans la qualité de ses rapports avec Dieu et sa sainte volonté ».

-- « Ah ! mon père, que je vois bien l'abîme profond qui est en moi ! Il ressemble à une fosse glacée. Que faire maintenant ? Il y a vingt ans que je n'ai pas communiqué, et j'ai peur de recevoir la communion, car j'ai conscience d'être un très grand pécheur. »

Je lui donnai l'Évangile en russe. Quinze jours plus tard, il voulut se confesser à moi, à deux reprises, et reçut enfin la sainte Communion. Un mois après, avant de partir pour les travaux forcés, mon prisonnier tout en larmes me conta qu'il avait de nouveau vu en songe la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus, qui lui disait en l'encourageant-: « Si tu continues de mener cette vie que tu as commencé de mener, tu seras sauvé ! » Après ce songe qu'il avait vu, il se confessa encore et communia.

### *LE BRIGAND CONVERTI*

Au cours de mes entretiens spirituels, je m'efforçais toujours de prouver aux prisonniers que nous ne faisons aucune différence entre les hommes, qu'ils sont tous enfants d'un même Père, le bon Dieu, qui aime et comble également de ses grâces le pécheur ou le criminel le plus endurci, et le plus grand saint ; et même l'amour de Dieu, par pitié pour le pécheur, se fait sentir à lui de plus près qu'au saint. Dieu, par le ministère de son Fils unique, a déversé sur nous son amour infini et sa miséricorde. Nous n'avons qu'à ouvrir notre coeur à cet amour et, sous l'excès de l'amour du Seigneur jaillissant en nous, nous nous écrierons aussitôt, dans un élan d'enthousiasme : « Seigneur, est-ce bien vous qui avez visité la chaumière de mon coeur, sale et sanglante du sang des miens ? »

C'est ainsi que, m'entretenant avec les criminels, je cherchais en eux l'image de Dieu, pour les amener à répondre à l'appel de la voix de Dieu. O que les oeuvres du Christ sont admirables ! De quelle façon et avec quel amour quelques-uns d'entre eux avalaient et dévoraient les paroles d'amour du Christ pour eux ! Un prisonnier tout en pleurs s'approche de moi avec ses chaînes : « Mon père ? Regardez-moi, sauvez-moi, je veux Dieu, c'est Dieu qu'il me faut, mon âme a été ressuscitée par vos sermons, elle a la nostalgie de Dieu. Oh je le veux, Dieu ! — « Mon fils ! Tu es ressuscité à la vie ? » — « Oui, je suis revenu à la vie, mon père, je vis. Je vous en prie, donnez-moi Dieu, c'est Dieu que je veux. » Tous les prisonniers étaient sortis de

l'église ; celui-là seul restait avec ses chaînes, et son gardien auprès de lui.

Je le conduisis dans le chœur ; comme un enfant soumis, il suivait derrière moi. « Avant tout, mon ami, veux-tu que nous priions tous deux ? » — « Prions, mon père », répondit le prisonnier. Nous restâmes une dizaine de minutes à prier. Il pria avec ardeur. Ensuite je lui demandai de s'asseoir sur une chaise. Il s'assit. « Mon ami, ma joie, comme je suis heureux que tu cherches Dieu avec tant de zèle ! Mais Dieu n'entre dans l'âme du pécheur que par la porte de la pénitence ; ouvre lui cette porte, cela est en ton pouvoir. » — « Je vous raconterai auparavant qui je suis, commença le prisonnier, et puis je vous ferai ma confession. Je suis originaire d'Odessa. J'ai été à l'Université. Mais bientôt la boisson m'a perdu. Je quittai l'Université, trois ans durant je frappai aux seuils des asiles de nuit. D'Odessa, la destinée me conduisit à Rostov. Là je continuai à mener la même existence de vagabondage et d'ivrognerie. J'eus l'idée d'améliorer mon sort, c'est-à-dire de m'assurer des moyens d'existence : j'avais 26 ans quand je partis de Rostov pour le Caucase.

Là-bas, je me précipitai à corps perdu dans les combats et le sang. J'organisai jusqu'à six bandes de brigands. Nous n'épargnions personne. Au bout de peu de temps, cinq de ces bandes étaient saisies par la police, et la mienne seule se cachait dans les montagnes, les forêts et les gorges sauvages. Nous n'étions presque jamais sans verser le sang. De mes propres mains je tuais même des femmes enceintes et, leur ouvrant le ventre, j'en extrayais les enfants et les mettais en pièces. Parfois encore il m'est arrivé de violer des enfants et de les voir mourir sur place. Je m'adonnais particulièrement à cette cruauté inhumaine. Nous avions de l'argent en abondance, et de l'or à ne savoir qu'en faire. Oh que ne fis-je pas ? J'égorgeai de ma main deux prêtres. Et je ne parle pas des femmes que j'ai violées ! »

-- « Qu'est-ce qui vous poussait à de tels crimes ? »

-- « Mon père, les passions font de nous les bêtes fauves que vous voyez. Mais ce qui les nourrit et les exaspère, c'est le monde et le milieu où nous sommes nés, où nous avons grandi et vécu. Si nous voyions, nous les criminels, et si nous sentions que les gens nous traitent non pas comme des bêtes féroces, mais comme leurs semblables, alors, croyez-moi, mon père, on ne verrait pas se déchaîner en nous des fauves si sanguinaires.

Prenons si vous voulez, les cabarets d'autrefois, ou nos débits d'alcool officiels d'aujourd'hui. Vous savez ce que c'est que ces boutiques ? C'est le meurtre et le brigandage, seulement sous un autre pavillon ! N'est-ce pas l'ivrognerie qui a fait de moi ce que je

suis ? En assassinant les gens, je me disais : « Tais-toi, ma conscience, le monde fait exactement la même chose que moi, seulement il se cache sous la loi des conventions officielles. » Prenez tous les dieux et les déesses de ce monde, n'est-ce pas juchés sur des vagues de sang humain qu'ils se sentent plus haut que les autres ? Prenez encore, si vous voulez, les femmes publiques ; n'est-ce pas le milieu qui les fabrique ? Et, non contente que, pour un morceau de pain, elles vendent leur corps et leur âme aux passions d'autrui, la société les écrase, les méprise et fait d'elles l'opprobre non seulement de la chrétienté, mais de l'humanité tout entière !

Quand on voit que tout l'univers vit de violence, quand toutes les lois et toutes les puissances de la vie sociale ne constituent qu'une machine inhumaine à l'aide de laquelle les bras sanglants d'une petite poignée de gens violentent et pressurent l'humanité, on sent comme malgré soi se déchaîner les passions, et l'on devient capable de tout. Finalement, on s'exaspère et on devient comme cela une bête féroce. Croyez moi, mon père, par moments on voudrait détruire tout l'univers, on voudrait le consumer dans les flammes, l'étrangler, n'en faire qu'une mare de sang, enfin dessécher cette mare, la réduire en poussière et la disperser dans l'espace infini ! Quel univers est-ce là ? Il faut le détruire. Si ce n'est hypocrisie, violence, lâcheté, je n'y vois rien d'autre. On nous fuit, on nous enferme dans des prisons, on nous enferme, on nous pend, on nous applique la peine de mort, et cela, loin de diminuer notre nombre, ne fait au contraire que l'augmenter de plus en plus. Pourquoi donc notre vie ici-bas mène-t-elle à de tels résultats ?

C'est parce que, à l'époque actuelle, mon père, tous les hommes sont devenus des ouvriers de l'usine où se fabriquent les criminels, et cette usine c'est la vie, la vie humaine. Lorsque je rencontre des prêtres, des prélats, toutes sortes de supérieurs, je me dis oh ! hommes, hommes ! comme vous êtes pitoyables dans vos hypocrisies, dans vos instincts de violence ! N'est-ce pas vous les bourreaux, nos bourreaux, les bourreaux de l'âme humaine ? Vous vous croyez les pasteurs de l'Église du Christ, les gardiens des lois et de la justice, les illuminateurs de la masse ignorante, et en réalité vous n'êtes tous que des bourreaux, et quels bourreaux ! Je frémis même quand je vois ce spectacle : un prêtre, avant le supplice du criminel, lui donne la communion ; deux minutes après la communion, on le hisse sur la potence ; à ce moment le prêtre doit se demander fatalement : qui donc ont-ils pendu, le criminel ou le Christ ? Voilà ce que font les représentants de l'Église du Christ.

Ou bien encore ceci : le directeur de la prison vit en grand seigneur à nos dépens ; avec un traitement de 120 roubles par mois, il envoie ses enfants au lycée et à l'Université, entretient une meute de chiens



de chasse, et après six ou sept ans de service emporte un capital de trente à quarante mille roubles !

Et voilà, mon cher père, ce qui nous rend criminels. Quand tout à l'heure j'ai entendu de votre bouche cet appel à Dieu, je me suis convaincu que vous nous aimiez sincèrement et que vous vouliez notre salut. Ah ! devant un rayon d'amour sincère, pas un criminel ne tiendra. Ainsi, moi qui en suis un, j'en suis venu au point de répondre à votre amour pour nous par un amour égal. Oh, si le monde nous aimait comme vous nous aimez, croyez-le, nous serions de saintes gens ! Si grande est la puissance de l'amour ! Contre l'amour, pas de loi, pas de force, pas de mal qui tiennent. Mais maintenant, voilà la question : est-ce que Dieu me pardonnera mes péchés ? »

-- « Mon enfant chéri, les péchés qui te seront pardonnés, qu'ils t'appartiennent ! et ceux qui ne te seront pas pardonnés, ceux-là, devant Dieu, je les prends sur moi », répondis-je. Le prisonnier, à ces mots, se jeta à mes pieds et fit retentir toute l'église de ses sanglots : « O notre ange céleste, c'est toi qui es descendu du ciel pour nous consoler, malheureux prisonniers ! » Ainsi parlait-il, en embrassant mes pieds. Je pleurais avec lui. Trois jours après, je le confessai et lui donnai la sainte communion. Trois semaines plus tard, on le pendit dans la prison de Tchita. Deux jours avant sa mort, j'allai le voir dans sa cellule, et je le trouvai pleurant à chaudes larmes et priant. Il sentait que ses jours étaient comptés. Je crois fermement qu'il aura trouvé Dieu.

### *LE SANS-PRÊTRE FORÇAT POUR LES AUTRES*

Encore à Tchita, je rencontrais un prisonnier schismatique, qui, presque chaque fois qu'il me rencontrait, souriait et, tirant de sa poche un Évangile slavons tout usé, me demandait comment vivre selon l'Évangile, et ce qu'il devait faire pour hériter le royaume de Dieu. Je lui disais toujours : « C'est par Dieu et le prochain, par l'amour vivant que tu auras pour eux, que tu incarneras en toi tout le Saint Évangile. » -- « Parlez-moi plus simplement, mon père, je ne comprends pas bien cela. » -- « Mon fils chéri, aime Dieu et les hommes de telle sorte que ce ne soit pas toi qui vives, mais Dieu et ton prochain en toi. »

-- « Mon père, voilà déjà dix-sept ans que je suis en prison, et bientôt on m'enverra aux travaux forcés. Je voudrais beaucoup, mon père, m'entretenir un peu avec vous. Je vous demanderai de venir chez moi. »

Quinze jours après, mon prisonnier schismatique, l'Évangile en main, venait me trouver, me demandait ma bénédiction, et

m'annonçait qu'un de ces jours il demanderait au directeur de la prison de le mettre en cellule. En effet l'administration exauça sa prière. Comme j'arrivais quelques jours après à la prison, le directeur me fit dire que le prisonnier de la cellule numéro tant désirait me voir. J'y allai. Le prisonnier schismatique me reçut avec une grande joie. Nous nous assîmes tous deux par terre.

-- « Mon père, j'ai comme un pressentiment qu'il me reste peu de temps à vivre. Je veux m'ouvrir à vous, et vous seul, vous seul saurez ce que je suis.

Je suis de Moscou, mon père, et j'étais un homme riche. Je me mariaï, nous n'eûmes pas d'enfants. Je fis la connaissance de l'évêque vieux-croyant Méthode, le saint homme, que le gouvernement a déporté quelque part en Sibérie. Quoique je sois de la secte des sans-prêtres, cet évêque exerça sur moi une très forte influence. En le quittant, je décidai en moi-même de réciter constamment le Pater. Cela me fut d'abord très difficile ; mais au bout de deux mois j'y étais si bien fait que même en dormant je chuchotais cette divine prière. Mon exemple convertit aussi ma femme à cette pratique. Cela nous procurait beaucoup de douceur et de joie.

La renommée commençait alors de parler de Léon Tolstoï ; j'allai le voir. Il me reçut. Je lui racontai mon existence et il me dit en souriant : « Ne reconnais aucun maître sur la terre ; que le Christ soit ton maître ; achète l'Évangile et prends-le comme guide. » Je le quittai dans d'excellentes dispositions.

Deux mois après cette visite, je pars de bon matin pour Toula, pour voir une de mes connaissances. Je rentre chez moi : tout va bien. Trois jours après, je m'absente encore chez un de mes camarades, mais quand je reviens, j'entends des cris dans la chambre de ma femme, j'accours, je regarde : ma femme était étendue à terre, le coeur transpercé, et près d'elle un de mes amis, qui lui faisait tout le temps la cour Il avait voulu se marier avec elle, mais elle ne l'aimait pas et l'avait repoussé. Lui, bien qu'il fût déjà marié, avec quatre enfants, continuait à faire la cour à ma femme. Après ma visite à l'évêque, ma femme avait cessé d'aller au théâtre et en général elle ne sortait plus du tout. A la vue de ce drame sanglant, je fus frappé d'horreur. L'assassin se jeta à mes pieds, implorant mon pardon. Je voulais d'abord le tuer. Mais je me souvins du Christ, et lui dis : « Va, et n'agis plus ainsi. » Ensuite j'allai à la police et déclarai que j'avais tué ma femme.

On me jugea, on me tint en prison. Je restai relativement peu de temps à la prison de Moscou. On me transféra ensuite à Tioumen. J'y demurai quatre années. De Tioumen, je fus transféré à Krasnoiarsk. Là un meurtre fut commis dans la prison : je le pris sur

moi. Maintenant je traverse votre centrale de Tchita pour aller au bain.

Vous savez, mon père, Dieu m'en est témoin, combien j'aime mes frères les prisonniers ! Ils sont tous pareils à des anges du bon Dieu, et le Christ sûrement les sauvera. Lorsque viendra le jugement dernier, le Christ dira à tous les détenus : mes prisonniers, mes souffrants, mes petits frères, venez auprès de moi ! Je vous ai préparé chez mon Père une demeure spéciale, elle est faite de vos souffrances et de vos larmes brûlantes, et vous resplendirez comme le soleil dans le royaume du Père céleste ! Et tous les prisonniers se réjouiront alors et triompheront éternellement dans le Royaume de l'Agneau de Dieu. »

Le détenu se cacha le visage derrière son Évangile et se mit à pleurer.

— « Quel est d'ordinaire l'état de ton âme ? » — « Mon père, je voudrais aimer tous les hommes, je voudrais tout leur pardonner, à tous, et souffrir éternellement pour tous les hommes. Je crois, mon père, que c'est la prière qui m'a régénéré, car lorsque j'étais libre je n'étais pas ainsi. » — « As-tu quelquefois du chagrin ? » — « Non, jamais. Quand la conscience est pure devant Dieu, le rayon de la joie ne s'éteint pas dans le coeur. Maintenant, outre le Pater, je récite mentalement, le mardi de chaque semaine : « Mon Dieu, vous êtes à moi, et je suis à vous, sauvez-moi ! » Mon père, je ne me serais jamais découvert à vous, si vous ne m'aviez touché au coeur par vos sermons. Ils ont beaucoup d'action sur nos âmes. Ce n'est pas sans raison que tous les détenus vous aiment. Ils se proposent de vous offrir une adresse et une image. Ils vous suivront où vous voudrez, même au milieu des flammes. Moi aussi, je vous aime, mon père. J'ai encore une prière à vous faire : confessez-moi et communiquez-moi. Je n'ai encore jamais communiqué de ma vie. » — « Peut-être voulez-vous aussi, mon fils, que je vous donne la confirmation. » — « C'est bien, je vous en serai très reconnaissant. »

Dans cette même cellule, je lui donnai la confirmation, le lendemain je le confessai et lui donnai la sainte communion. La semaine suivante, j'allai de nouveau le voir. Il me supplia en pleurant de lui donner encore la communion. Je le satisfis. Après quoi, je le perdis de vue.

Un an après, en visitant le bain de Nertchinsk, je le trouvai malade dans l'arrondissement pénitentiaire d'Algatchi. J'eus avec lui un entretien de deux heures. Il était heureux de ma visite. Six mois plus tard, je revins dans cette même prison et, le surlendemain de mon arrivée, les détenus m'appelèrent au lit de mort de ce saint prisonnier. Lorsque je m'approchai de lui, il se souleva de joie et dit en se signant : « Eh bien, mon père, dans une heure je quitterai la

terre. » Cinq minutes après, il ne pouvait déjà plus rester assis, et se coucha. Il chuchotait quelque chose. Ensuite il leva ses yeux vers le haut en disant : « Les cieux se sont ouverts. La Mère de Dieu descend sur moi, et avec elle une grande multitude de saints. Voyez-vous, mon père ? » — « Non, mon enfant, » lui dis-je. — « Et voici le Christ, le Roi de Gloire, qui paraît sur les nuages et descend vers nous. »

A ces mots, toutes les parties de son corps furent agitées d'un mouvement rapide. Il ne détournait plus ses yeux du côté droit. Cette vue commençait à me peser terriblement. « Seigneur, s'écria le mourant, je voudrais encore souffrir pour les autres sur terre. Mais qu'il en soit comme vous le voulez, Seigneur ! Sauvez ce prêtre. »

Un instant encore, et il n'était plus de ce monde. Oh ! comme on le pleura parmi les prisonniers ! Je ne puis jamais l'oublier. Il avait eu encore, auparavant, trois visions qu'il me découvrit en confession. Que Dieu lui donne, après sa mort aussi, le don dont il jouissait déjà sur terre, afin qu'il puisse encore nous aider, pauvres pécheurs, à porter notre lourde croix sur cette terre !

Dans la pratique de mon ministère pastoral dans les prisons, je n'ai pas souvent rencontré des chrétiens aussi exemplaires, mais il y en a. Ces hommes sont véritablement élus tout spécialement par Dieu. Toute leur vie consiste dans le Christ. Combien ils ont supporté de tourments, de souffrances, de vexations de toutes sortes ! et dans tout cela ils n'ont vu que consolation, joie et jouissance spirituelle.

### *LA PÉCHERESSE GUÉRIE*

Une détenue me dit : « Mon père, je voudrais m'entretenir avec vous ». — « Bien, si vous le voulez, nous pouvons causer tout de suite dans l'église ». — « Non, mon père, maintenant je ne peux pas, pour certaines raisons, mais, si vous veniez pour moi demain, comme cela après-midi, je vous en serais extrêmement reconnaissante ».

J'acquiesçai à sa prière et le lendemain après le déjeuner j'arrivai à la prison. Elle m'attendait déjà. Je fis ouvrir l'église. Nous y entrâmes. La surveillante resta sur le seuil.

« Mon père, je suis tourmentée à en devenir folle. C'est mon âme qui souffre. Toute ma vie est bouleversée. Je vous ai accablé d'injures et de malédictions, pour tout ce que vous m'avez fait souffrir avec vos sermons. Pourquoi avez-vous mis toute mon âme sens dessus dessous ? Oh, je suis une grande pécheresse ! Que le Seigneur vienne à mon secours, et allège mes souffrances ! Ma mort, où es-tu ? O Seigneur, sauvez-moi, pauvre pécheresse ».

Je la priaï de se calmer. Une fois revenue à elle, elle commença à me raconter sa vie.

« Mes parents, ainsi commença-t-elle, avaient cinq enfants, trois fils et deux filles. J'étais la dernière. Dieu m'avait dotée d'esprit et de beauté. Un an avant de sortir du lycée, j'étais déjà promise à un étudiant en médecine. Nous vécûmes heureux deux années, puis nous nous séparâmes. Il était très jaloux, et d'ailleurs il n'avait qu'à moitié tort. La flatterie des hommes me fit sortir bientôt du sentier de l'honneur. Après mon divorce, je ne me livrai pas ouvertement à la prostitution, mais je résolus de m'abandonner à mes passions sous une autre forme. Je bâtis à Moscou un hôtel, où je recrutais des jeunes filles d'âge nubile et faisais le trafic des corps humains. D'abord, j'avais pitié d'elles, j'étais tourmentée de remords. Mais avec le temps je méprisai tout cela et me jetai tranquillement tête baissée dans cet horrible métier. O mon père, combien d'yeux infortunés me regardent maintenant, tous les yeux de ces jeunes filles qui me regardent d'un regard suppliant et terrible ! Ils me transpercent de mille tourments.

Voici les yeux de Catherine, qui est morte, et ceux de la chère Jenny, et ceux de Viéra, de Liouba, de Sacha... Oh ! tous me regardent, et tous ces regards me demandent avec reproches : « Pourquoi nous as-tu fait souffrir ? » (Elle pleure).

Une fois calmée, elle continua ainsi :

« Oui, mon père, comment Dieu supporte-t-il encore mes péchés ? J'ai pourri plus de deux cents innocentes jeunes filles. Je les ai jetées par-dessus le bord de la vie, j'ai rompu trente mariages, j'ai empoisonné deux jeunes filles, et fait souffrir une autre jusqu'à la mort. Que n'ai-je point fait ? Hélas ! le souvenir seul m'en accable.

Enfin je résolus un crime encore plus affreux : tuer mon amant, pour qu'il ne puisse plus appartenir à personne. Mon amant était un lycéen de dix-sept ans. C'est à cause de lui que j'ai été envoyée aux travaux forcés. Jusqu'à cette prison de Tchita, j'ai été tranquille. Mais maintenant que j'ai entendu vos sermons, je ne peux plus trouver de refuge, ma conscience s'est réveillée, toutes les jeunes filles que j'ai tourmentées se sont levées comme des ombres, elles me regardent, leurs yeux sont empreints de tant de souffrance et de tristesse qu'ils me transpercent de part en part d'une douleur insupportable : comme un fil aigu et ténu rougi au feu. Mon père, que dois-je faire maintenant, pour alléger un peu mon mal ? »

— « Voici; ma chère enfant. Repentez-vous sincèrement, et repentez-vous de telle sorte que vous vous souveniez de tout ce qui pèse sur votre âme depuis votre enfance. Ensuite exprimez-le devant Dieu, jusqu'au dernier péché. Quelque honte et quelque peine que vous en ayez, vous devez cependant le faire. Plus certains

péchés vous paraîtront exceptionnels par leur malice, plus graves, plus honteux et plus vils que les autres, plus vous devrez vous arrêter sur eux, afin que votre confesseur les connaisse parfaitement. Ce sera là votre première médecine spirituelle. Comme second remède : lisez tout le saint Évangile deux fois. Et enfin, matin et soir, dites cette prière : « Seigneur, ayez pitié aussi de moi pécheresse. » « Priez peu, mais avec ardeur, et ensuite nous verrons ».

Quinze jours après, j'allai la voir. Elle se sentait déjà mieux. Elle avait résolu de suivre mes conseils. Elle voulait se confesser, mais je l'en empêchai encore. Je l'en empêchai non pas que je la trouvasse indigne, mais afin d'affermir ses bonnes dispositions. L'âme de la femme est loin d'être aussi profonde que celle de l'homme, et c'est pourquoi je voulus consolider dans son âme la conscience qu'elle avait de son péché ! Après quoi, je lui achetai un Évangile et la suppliai de le lire deux fois et de prier Dieu. La semaine suivante, j'allai encore la voir : les résultats étaient évidents. Elle était gaie, calme, mais on devinait encore un je ne sais quoi dans son âme.

Le dimanche venu, je cherchai exprès, à son intention, l'Évangile du jour, sur la pécheresse qui lave les pieds du Christ. Je la fis appeler, pour qu'elle assistât ce jour-là à la messe. Elle vint. Je lus l'Évangile. A la fin de la messe, Dieu me prêta son aide pour prononcer sur le thème de l'amour et de la miséricorde infinie du Christ un sermon touchant. Les détenus pleuraient ; elle pleurait aussi. En terminant, j'invitai les détenus à se mettre à genoux, je me mis moi-même à genoux et, me tournant vers l'image du Sauveur à l'autel, je m'écriai : « O Seigneur ! voyez ces prisonniers, il en est parmi eux qui, semblables à la femme adultère qui jusqu'à ton arrivée devant elle avait commis le péché, ont vendu leur corps et leur âme au monde, se sont abandonnés à la débauche..., mais cela avant de te connaître et de te voir, toi le Sauveur miséricordieux des pécheurs tombés. Tu t'es à peine montré à elle, et la voilà à tes pieds, qui implore à chaudes larmes son pardon. Seigneur, considère aussi ces prisonniers : eux aussi répandent leurs larmes sur tes pieds invisibles. Sois miséricordieux, ouvre tes lèvres qui pardonnent, dis-leur à tous : Mes enfants, vos péchés vous sont pardonnés à cause de votre amour pour moi ! »

Toute l'église sanglotait, et la pauvre détenue restait étendue sans connaissance, comme morte. L'office était terminé. Elle ne voulait toujours pas se calmer. Trois jours après ce dimanche, je fus de nouveau chez elle. Elle me reçut en pleurant, et me confia qu'en lisant l'Évangile elle se sentait attirée vers Dieu, et voulait se répandre devant lui en pleurs de repentir.

Ensuite je fus envoyé en mission au bagne. Quand le mois suivant je revins à Tchita, je trouvai ma pénitente complètement abattue :

elle croyait que je ne reviendrais plus jamais. Le dimanche suivant, je la confessai de nouveau, et lui donnai ensuite la sainte communion.

Ce jour fut pour elle le premier jour de sa vie. Elle ressentit une telle joie que dans la suite elle me disait souvent : Je n'ai jamais eu une journée pareille dans mon existence.

### *L'INSTITUTEUR ÉCARTÉ DE L'ÉGLISE PAR UN ARCHIPRÊTRE*

Pendant un de mes sermons j'entendis tout à coup dans la foule des détenus : « Cela vous est facile à vous, bien nourri, bien vêtu d'une pelisse de raton, de nous prêcher la morale : vous devriez bien la prêcher à nos chefs, pour qu'ils nous nourrissent un peu mieux. » Je continuai, sans faire attention. Je venais de terminer, quand je vis les prisonniers entourer le malheureux qui avait ainsi parlé et lever déjà le poing sur lui. — « Que faites-vous, mes amis ? m'écriai-je. — « Il s'est permis de vous offenser, mon père, dirent des voix, nous allons lui apprendre ! » — « Mes amis, même s'il m'avait dit quelque parole outrageante, vous savez qu'il vient seulement d'arriver ici, il me connaît mal, et peut-être a-t-il eu dans sa vie maille à partir avec des prêtres. ». — « C'est à cause d'eux que j'ai été condamné aux travaux forcés ! » répondit en pleurant le prisonnier qui m'avait lancé ce reproche pendant le sermon. Je m'approchai de lui et l'embrassai devant tout le monde en le remerciant de sa franchise.

En me voyant agir ainsi avec celui qui, à leur idée, m'avait offensé, les prisonniers furent complètement désarmés. Quant à moi, je leur parus un sot. Ils se dispersèrent dans leurs chambres, tandis que je rentrai chez moi. Mais ce détenu avait éveillé ma curiosité. La fois suivante, je voulus le voir ; mais il n'assista ce jour-là ni au sermon, ni aux vêpres. Ma curiosité s'en accrut d'autant. Ce ne fut que trois semaines après cela que je le rencontrai par hasard dans la cour de la prison. Je l'arrêtai : « Comment allez-vous, mon ami ? » — « Pas mal » me répondit-il d'un air contraint. — « Je voudrais vous parler, causer un peu avec vous à coeur ouvert. » « Mais moi aussi, mon père, je voudrais causer avec vous. Plus d'une fois, j'en ai eu envie, mais quelque chose me retenait. » Nous convînmes de nous rencontrer à l'église. Il y eut alors un jour de fête, je leur célébrai la messe, et je fis venir ce détenu dans le choeur. Quand les autres furent sortis, nous engageâmes la conversation.

--« Dis-moi, mon ami, pourquoi es-tu en prison ? »

-- « Hélas, mon père, il m'en coûte trop de le dire seulement, commença-t-il. J'étais instituteur. J'ai été élevé dans l'Église orthodoxe et, dans mon enfance, j'étais religieux. Je m'engouai pour les idées socialistes. Je fis connaissance avec quelques socialistes

allemands. Il faut avouer que le socialisme actuel manque de quelque chose d'essentiel : il lui manque, si l'on peut dire, une âme chrétienne. Je fus extrêmement frappé de ce que ce socialisme d'aujourd'hui tendait à remplacer le christianisme. Cela contribuait à m'éloigner de lui. Vous le savez, tous les chefs et les hérauts du socialisme sont des ennemis farouches du christianisme. Une fois en Allemagne, et après y avoir passé quelque temps, je sentis se réveiller en moi un souvenir très amer de notre organisation gouvernementale et ecclésiastique. La semaine sainte, je fréquentai l'église et le vendredi saint je voulus me confesser et communier. Nous avions deux prêtres. Je m'approchai de l'archiprêtre. Sans rien soupçonner, je commençai à me confesser. Je lui dis en confession que je ne croyais pas à la sainteté d'Alexandre Nevski, de Vladimir le Grand, du tsarevitch Dmitri, des princes Boris et Gliéb, ces derniers ayant péri par le glaive pour des considérations politiques, et les premiers n'ayant aucunement montré leur sainteté dans leur vie. — Mais ne pas croire à leur sainteté, c'est le comble de l'impiété ! me répondit l'archiprêtre. — Non, mon père, vraiment je n'y crois pas, et je n'y crois pas encore pour cette raison que d'eux sont venues des guerres et toutes sortes de violences. Il me donna l'absolution, et la communion le samedi saint, et le jour suivant sur sa dénonciation j'étais arrêté, puis condamné, privé des droits civils et déporté comme criminel d'État. Eh bien vous savez, mon père, après ma condamnation, j'ai renié l'Église et toute espèce de christianisme. (Le prisonnier versa quelques larmes). Cela me faisait de la peine, je regrettais beaucoup le christianisme, mais un christianisme où les ministres de l'autel se servent de la confession pour ôter tous leurs droits et leurs biens à leurs pénitents, un pareil christianisme je le maudis et je ne veux pas même y penser. A quoi ressemble-t-il ? Ah, qu'est-ce que les prêtres ont fait du mystère de l'Église du Christ ?

Le Christ aurait-il établi le sacrement de pénitence pour servir à la sauvegarde des empereurs et des rois, pour livrer à d'horribles souffrances et à la vie de la prison ou du bagne les hommes qui pensaient trouver dans ce sacrement l'effacement de leurs péchés et leur paix avec Dieu ? Hélas, mon Dieu, c'est terrible à penser ! Qu'est-ce qu'un christianisme qui se fait le serviteur de tous les bourreaux les plus méchants et les plus inhumains de ce monde et de leurs séides ? Maintenant je ne puis plus, je ne puis plus, mon père, entrer dans une église ni entendre seulement une fois les prières pour le Tsar très pieux, le très-saint synode, l'armée très chrétienne, pour la soumission de tous leurs ennemis et adversaires, etc... J'aimerais mieux voir dans le sanctuaire un chien crevé, que d'entendre ces vilénies ainsi sanctifiées. »

Le prisonnier se tut. Il n'en pouvait plus. Il soupira et reprit ensuite



« Je ne me crois pas anarchiste, j'admets l'existence du pouvoir et du gouvernement, je n'ai absolument rien contre cela. Mais pourquoi, pourquoi donc rabaisser le Christ au rang d'un misérable valet, obligé de servir ces bourreaux, ces vampires et ces tyrans de l'humanité ? Et les évêques, donnez-leur seulement de l'argent, des décorations, donnez-leur le pouvoir, et alors adieu Christ, adieu christianisme, utopie idéaliste, sottise et ignorance des pécheurs galiléens ! Et pourtant ma conscience me tourmente, d'avoir renié le christianisme. »

-- « Mon très cher fils, il ne faut pas désespérer. Prends patience. Rappelle-toi le Christ : il n'a pas maudit le monde qui le crucifiait, il a prié pour lui. Nos malédictions d'hommes sont le signe de notre impuissance et de la faiblesse de nos forces dans nos rapports entre nous. Le Christ aurait pu, d'une seule de ses pensées, non seulement anéantir ses ennemis, mais changer tout l'univers en un néant absolu : eh bien, il prie pour ses ennemis et ne répond point au mal par le mal. Voilà ce qui fait sa force invincible. »

-- « Oui, j'en conviens, mais mon âme est toute rompue, toute estropiée... Pourtant je reconnais ma faute devant le Christ. »

-- « Ensuite, mon ami, vous souffrez non pas pour vos opinions politiques, mais pour votre foi dans le sacrement de pénitence. Il s'ensuit, mon ami, que vous souffrez pour la liberté, qui nous a été donnée à tous par le Christ. » -- « Est-ce possible ? Je souffrirais indirectement pour le Christ ? »

Le prisonnier pencha la tête et j'eus la joie de voir des larmes couler les unes après les autres de ses yeux et tomber par terre.

-- « Je ressens je ne sais quel soulagement, une clarté pénètre dans mon âme : est-il bien vrai que je souffre réellement pour la religion ? » — « Oui mon ami, tu souffres pour elle. »

Cinq jours après cet entretien, il venait lui-même me trouver pour me montrer une lettre qu'il avait écrite à ce même archiprêtre, son ennemi et le fidèle gardien des intérêts du gouvernement. Cette lettre témoignait de sentiments très élevés. Le prisonnier y remerciait de la façon la plus instante l'archiprêtre de son affection pour lui. Je la lus, elle était d'une force extraordinaire. Le prisonnier me la confia pour la faire parvenir à son adresse. Juste une semaine après, il demanda à se confesser et à recevoir la sainte communion. Dans la suite j'eus beaucoup de joie à voir son visage devenir de jour en jour plus lumineux. Il ne pouvait plus manquer une conférence ni un sermon. Tous les jours de fête, il venait à l'église.

En dehors de la prière publique, il s'exerçait à la prière particulière. Je me souviens que pendant le carême il communia trois fois. Il devint très réservé dans ses discours. Je lui achetai un Évangile

russe, et il lisait surtout, je ne sais pourquoi, les paroles d'adieu du Christ. Beaucoup de détenus conçurent pour lui une espèce de vénération. Un jour, il se tourna vers moi et me demanda comment je comprenais Léon Tolstoï. Je lui répondis que, si le monde comprenait l'Évangile de cette façon, il serait déjà à moitié chrétien. Le prisonnier sourit, me salua sans rien répliquer, et s'en fut dîner. Cette figure s'est gravée profondément dans ma mémoire. Je l'estimais et l'aimais comme mon propre frère.

### *LE MAHOMÉTAN BAPTISÉ*

Celui-là était un mahométan. Pas une fois il n'a manqué une conférence ou un office religieux. A l'église, il commença à prier à sa façon ; ensuite il adopta peu à peu nos façons chrétiennes de prier. Sa prière était toujours sincère et ardente. Un jour il demanda à me voir, pour causer à cœur ouvert, comme il disait. On l'appelait Ali.

Ali se mit à me raconter combien il aimait m'entendre dire, dans mes entretiens avec les prisonniers, qu'en dehors de notre misérable petit monde terrestre, il existait une multitude innombrable de mondes pourvus de leurs soleils en nombre infini, avec une infinie multitude de nuances de toutes les couleurs. « Si l'on pouvait, leur disais-je, organiser une expédition qui se transporterait d'une planète à l'autre avec la vitesse d'un rayon de soleil (le rayon de soleil parcourt 280.000 km à la seconde), et si cette expédition cheminaient à travers ces mondes pendant 100 millions d'années, elle ne ferait pourtant que piétiner, car il se découvrirait toujours devant elle des parties de l'univers encore inexplorées ! Eh bien, si tous ces mondes étaient peuplés comme le nôtre d'êtres raisonnables, ces habitants d'une infinité de mondes ne pourraient avoir une religion supérieure en sainteté ou en perfection morale à la religion chrétienne ».

Ali se sentait séduit par ces paroles, et une fois il me demanda : « Si le christianisme est une religion à ce point sainte qu'il n'en est pas d'aussi sainte ni d'aussi parfaite au monde, quand nous mourrons, croirons-nous à la foi chrétienne ? Et alors, où sera-t-il, notre prophète Mahomet ? » — « Mon bon Ali, votre Mahomet sera récompensé lui aussi selon ses oeuvres et je ne crois pas, mon cher ami, qu'il soit définitivement réprouvé par Dieu. Dieu, comme le véritable Père des hommes et comme le créateur de l'univers, aime tous les hommes ; sa grâce, sa providence et sa sollicitude s'étendent sur tous ; il leur donne à tous la vie, la nourriture, la croissance, et enfin la récompense due à leurs oeuvres. »

-- « Mais, mon père, notre mullah dit que seuls les mahométans seront sauvés et trouveront Dieu après la mort, tandis que tous les

autres, les chrétiens, les juifs, les chinois, iront auprès de Satan. » — « Cher Ali, tu es marié ? » — « Oui. J'ai trois femmes. » — « Dis moi, Ali, si chacune de tes femmes te donnait un enfant, et que parmi eux deux ou trois fussent aveugles, comment crois-tu, les reconnaîtrais-tu tous comme tes enfants, ou non ? » — « Certainement, tous seraient mes enfants, et comme leur père j e les aimerais tous, et ceux qui seraient aveugles encore plus. » — « Eh bien, Ali, Dieu aussi nous aime, tous, sans distinction de nationalité ou de religion, d'un amour tellement infini que notre amour le plus fort, en comparaison de l'amour de Dieu, est comme un bloc de glace à côté du soleil. »

A ces mots, Ali leva les bras au ciel dans un geste de prière ; puis, les ramenant sur sa tête, il prononça lentement : « Allah ! Est-ce bien là l'enseignement du christianisme ? » — « Oui, lui répondis-je. »

— « Attendez, attendez, mon père, je veux encore vous poser une question. Pourquoi vous autres chrétiens, n'êtes-vous pas meilleurs que nous ? Nous ne buvons pas d'eau-de-vie, tandis que chez vous presque tout le monde, et même vos femmes, est perdu de boisson. Nous sommes plus justes et plus fidèles que vous, tandis que vous êtes presque tous cruels, déloyaux, menteurs et trompeurs. Nos femmes ne mènent pas une vie honteuse comme les vôtres. Presque toutes les vôtres, surtout à la ville, ont des maris, et se livrent aux autres hommes et font le mal sans vergogne. Nos mullahs ne s'enivrent pas, ne jurent pas, tandis que vos popes, excusez l'expression, mon père, se saoulent comme des porcs. Pourquoi vous conduisez-vous ainsi ? Pourquoi ne suivez-vous pas votre foi chrétienne ? »

Je n'avais pas grand-chose à répondre.

« Tu sais, Ali, tout homme a son libre arbitre et son indépendance, aussi chacun se conduit comme il lui plaît. » — « Non, mon père, il n'y a que des bêtes, des animaux ou des volatiles, qui puissent vivre de cette façon-là. Pour un homme, il faut qu'il y ait Dieu avant tout. Je pense, ajoutait-il, que Dieu a plus de libre arbitre et d'indépendance que l'homme, et pourtant il ne pêche pas, il sait qu'il est Dieu. Le chrétien non plus ne doit pas pécher, dès lors qu'il sait qu'il est chrétien. Donnez-moi donc, mon père, votre Évangile en tatar ou en turc. En avez-vous comme cela ? » — « Oui, répondis-je. »

Je pris congé du musulman, et lui achetai à la ville, à la Société biblique, un Évangile en tatar, que je lui fis porter le même jour par un élève de l'école des missions.

Je retournai une autre fois à la prison organiser des conférences avec les détenus. Je regarde : point d'Ali. Deux jours après, je célèbre la messe ; je regarde : là encore, toujours point d'Ali. Cela me fit rêver,

mais je ne voulus pas encore interroger le surveillant. La semaine d'après, je vins encore à la prison avec le P. Jean, un prêtre indigène bouriate. Je regarde dans l'église de tous les côtés, et ne trouve toujours point d'Ali. Un mois seulement après, Ali revient à l'église, il prie à la mode musulmane. Après la messe, il vient me trouver et me demande : « Mon père, pourrai-je vous confesser mes péchés ? » — « Bien sûr, dis-je. » — « Eh bien alors, je voudrais me confesser. » Le prisonnier, pleurant à chaudes larmes, me confia ses péchés. Finalement, il soupira et dit : « La doctrine du Christ me plaît fort. Je crois que bientôt je serai chrétien. » — « Non, Ali, mon cher, attends encore pour recevoir le baptême, et tâche de vivre seulement un mois au milieu des prisonniers comme l'enseigne l'Évangile. » — « Bien, répondit-il. Je vivrai donc en chrétien. Si les gens m'injurient, et me cherchent querelle, je prierai pour eux. Je leur donnerai tout ce que j'ai. Je les servirai. Je ne me mettrai pas en colère. J'aimerai tout le monde et j'irai faire ma paix avec mes compagnons de détention. Voilà déjà deux mois que je me dispute avec eux : bien sûr, il ne faut pas me baptiser maintenant ? » — « Oui, attends encore un peu, mon cher Ali. »

Il sortit de l'église pour se rendre dans sa chambrée. Un mois se passe, puis deux : je ne vois plus Ali. Une fois, célébrant les vêpres, je vois mon Ali debout dans l'église. Après l'office, il m'attend :

— « Mon père, dit-il gravement, je voudrais encore me confesser. » — « Bien, répondis-je. » Ali me fit cette fois-là une confession générale de tous ses péchés depuis son enfance. Quand il eut terminé, il se leva et me déclara : « Je serai bientôt chrétien. Dès que j'ai commencé à vivre selon l'Évangile, toutes mes peines et mes chagrins ont disparu. Je ne veux plus qu'une chose : aimer tous les hommes et ne leur faire à tous que du bien. » Le mois suivant, je le baptisai.

### *LE CLEPTOMANE ATHÉE*

Mon neuvième détenu était un homme fort beau, et très cultivé. Son vice, son désespoir était la cleptomanie. — « Je ne puis, je ne puis vivre, disait-il, sans voler. Il y avait des jours où je m'abandonnais, comme un enfant, à des sanglots de désespoir. Que faire ? J'avais beau m'adresser à tous les médecins, appliquer tous les conseils qu'on me donnait : rien n'y faisait. Que faire maintenant ? » — « Priez-vous le bon Dieu ? » lui demandai-je. — « Non, voilà bien dix ans que je ne suis pas entré dans une église, que je ne me suis pas confessé et que je n'ai pas communié, et pendant tout ce temps je n'ai jamais prié. » — « Mon ami, demandez au directeur de la prison qu'il vous mette quelque temps dans une cellule isolée. Je viendrai vous voir tous les jours, et nous prierons ensemble tous les deux. » — « Mais j'ai honte de demander cela au directeur. Il ne me

comprendra pas et se moquera de moi. » — « Pourquoi se moquer ? La prison n'est-elle pas, par sa destination même, un établissement de pénitence ? » — « Oui, c'est bien cela, mais... ».

Je compris que la fausse honte l'empêchait, lui, un intellectuel, d'oser parler de prière au directeur de la prison, et de lui demander de le mettre en cellule pour cela. Alors je lui proposai un autre moyen :

« C'est bon ! lui dis-je. Alors, venez pendant l'office dans le chœur, mettez-vous quelque part dans un coin, et obligez-vous à prier. »

Il accepta. Après avoir ainsi assisté à trois offices, il vint se confesser et communier. Cinq jours après, je le revis dans la prison. En me voyant entrer dans l'église, il m'y suivit. Je venais de pénétrer dans le chœur et j'étais en train de découvrir l'autel, quand tout à coup je sentis quelque chose s'effondrer à mes pieds. Je regardai, et vis étendu à terre mon jeune Adonis, qui me remerciait, tout en larmes : il se sentait tout à fait soulagé depuis ce jour, on eût dit que son âme était débarrassée d'un poids énorme. Je me jetai à son cou et l'embrassai. J'étais heureux pour lui. Quand il se releva, le sang avait afflué à son visage et les larmes y avaient laissé une trace délicate. Qu'il était joli à ce moment-là ! On eût dit un ange descendu du ciel. C'est du moins l'effet qu'il me produisit.

### *L'HÉRÉTIQUE*

Cet autre détenu était un hérétique russe. Tout le temps de mon dernier séjour dans cette prison, il assista à mes conférences spirituelles et ne manqua pas un seul des offices. Il aimait beaucoup quand je disais aux prisonniers de conformer leur vie à la doctrine de l'Évangile. Il s'attachait à l'idée que j'avais exprimée dans un sermon en ces termes : « Voyez, mes chers prisonniers, comment le Christ, pour notre salut, s'est soumis à toutes les lois de la vie humaine, à l'exception du péché, afin de nous prouver plus clairement son amour pour nous. Si notre maître s'est humilié un moment pendant sa vie terrestre, à ce point que, Dieu incarné dans notre nature humaine et complètement soumis à ses lois, je le répète, sauf le péché, il a été un des fils les plus pauvres de l'humanité, ne sommes-nous pas obligés, en considérant cet amour sans bornes qu'il a eu pour nous, de mépriser pour lui non seulement parents, femmes, enfants, richesses de ce monde, mais encore notre propre vie, afin d'être avec Lui ? Mes chers prisonniers ! Je vous y invite, noyez vos chagrins, vos souffrances, vos tourments dans les flots de votre amour pour le Christ ! Pour le Christ, on peut renoncer à tout et même se renoncer soi-même. Il est notre consolation, notre résurrection, il est le milieu où nous nous retrouvons nous-mêmes. »

Ces paroles touchèrent le détenu hérétique, et il m'invita à aller le voir dans sa cellule. Quand j'y fus, il se réjouit fort de ma visite. Il me fit asseoir à côté de lui sur le plancher. J'obéis. Il tira d'une poche graisseuse un Évangile et, l'ouvrant au chapitre IV de saint Jean, il me montra le verset 24. Je le lus : — « Mon père, pour l'amour de Dieu, expliquez-moi ce verset. Que signifie : *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité*. Que veut dire : *adorer en esprit et en vérité ?* » — « Mon fils chéri, répondis-je, cela signifie que toute l'existence d'un chrétien croyant doit être pénétrée par l'esprit, comme celle du Christ notre Dieu, et que cette existence du chrétien doit être tellement pure et pieuse qu'aucune fausseté, aucun mensonge, aucune tromperie ou tentation ne puissent la séduire. Elle doit être, en tant que chrétienne, la vie même du Fils de Dieu, être à l'image du Christ, Fils unique de Dieu, qui est la seule Vérité au sens plein du mot. Le jour où nous incarnerons dans notre vie cette vie divine du Christ, alors nous adorerons en vérité, c'est-à-dire que nous nous perfectionnerons dans notre adoption d'enfants de Dieu. Notre vérité consiste à devenir toujours davantage les fils adoptifs de Dieu. »

En parlant ainsi, je regardais l'hérétique, et je vis que ses larmes coulaient à grosses gouttes sur la page de son Évangile.

« Mon père, dit-il à travers ses larmes, pourquoi les prêtres ne nous disent-ils pas tout cela ? S'ils nous apprenaient à bien entendre l'Évangile, notre vie en serait changée. Je vous ai entendu plus d'une fois, et j'ai vu plus d'une fois comment vous traitez les détenus, et cela m'a toujours extrêmement frappé. C'est que vous, mon père, vous ne faites pas de différence entre les hommes, qu'ils soient prisonniers, ou directeur de prison : vous les traitez tous de même. Nous sommes touchés jusqu'aux larmes, quand nous voyons vous écouter et causer et converser librement avec vous le prisonnier russe, le bouriate, le chinois, le musulman, l'hérétique, l'orthodoxe, le luthérien, le juif, le catholique ; pour vous ils sont tous les mêmes, et vous êtes pour nous tous comme un vrai frère, un frère commun. Voilà ce qui nous plaît. Mais maintenant je vous poserai quelques questions, et vous me répondrez. »

— « Bien » répondis-je. — « Dites-moi, au nom du Christ : la guerre est-elle un péché ? » — « Oui, je pense que c'est un péché. » -- « Si on intente un procès, est-ce un péché ? » — « Oui, selon l'enseignement du Christ, la guerre et les procès doivent être bannis de la vie des chrétiens. » — « Et le divorce ? » me demanda-t-il. — « Le divorce non plus, selon la doctrine du Sauveur, ne doit pas exister dans la vie d'un chrétien. » -- « Et le gouvernement ? » — « Pour l'homme naturel, c'est-à-dire pour celui qui n'est pas chrétien, c'est la règle suprême de la vie sociale ; pour le chrétien, c'est une

matière brute avec laquelle les disciples du Christ doivent créer, par la prédication et par leur exemple personnel, les éléments du royaume de Dieu sur la terre. »

— « C'est que voilà, mon père, dit le détenu hérétique, depuis ma plus tendre enfance je cherche Dieu, et j'ai beau regarder, regarder, je ne le trouve nulle part ».

Je lui dis : « Mon cher ami, si tu ne le trouves pas en toi-même, tu ne le trouveras nulle part. C'est avant tout en soi-même qu'il faut le chercher. S'il n'y est pas, alors il faut détruire en soi cette vie ancienne et en commencer une autre, où Dieu ait sa place. Dieu existe en dehors de nous, mais il ne se fait connaître qu'en dedans de nous-mêmes. Il n'y a pas d'autre moyen de connaître Dieu ».

L'hérétique : « Comme cela est bien ! En effet, on ne peut connaître et savoir Dieu qu'en vivant de la vie du Christ ». -- « Oui », fis-je. -- « Mais pourquoi, mon père, personne ou presque personne ne vit-il de la vie du Christ ? Est-ce vraiment si difficile, ou peut-être même est-ce presque impossible, de vivre de cette vie ? »-- « Notre vie doit de toutes les façons être pénétrée du Christ, et pour cela il faut avant tout, de la part de l'homme, une décision libre, mais aussi définitive, de suivre le Christ. De quelques vexations que le monde vous menace, ô hommes, vous devez une fois pour toutes, sans hésitation et sans regret, vous décider à suivre sans retour la doctrine du Christ. Si pour cette doctrine l'exil, le bain, la potence, la mort, nous menacent, tout cela ce ne sont que des étapes, des Synedrions, des Pilate, des Anne, des Caïphe postés à la garde de leurs intérêts terrestres, qui guettent les disciples du Christ ; ils ne doivent pas être pour vous des causes de peur ou d'effroi, mais bien plutôt des occasions de joie et de glorification de Votre Seigneur. »

Le prisonnier s'était mis à pleurer de joie :

« Savez-vous, mon père ; mon âme se remplit de joie à vos paroles. Maintenant, permettez-moi d'être sincère avec vous. Jadis j'étais orthodoxe, et puis j'ai quitté l'orthodoxie. Je vivais dans ma petite ville non pas comme un richard, mais avec une petite aisance. J'ai fait partie pendant sept ans du conseil de fabrique de ma paroisse. Notre église avait deux prêtres, un diacre et deux lecteurs. Le curé était très avare et aimait les sous. Le second prêtre s'adonnait à la boisson et se permettait, en qualité de veuf, de courir de temps en temps les femmes. Le diacre, très fier de sa voix, vidait exprès avant chaque messe une grande bouteille. Pour les lecteurs, il n'y avait rien à dire : tous les deux étaient sobres, et menaient une vie pieuse. Presque chaque jour de fête, ils se querellaient dans l'église et à propos de l'église, se lançaient des reproches et des injures, et il leur arrivait même de se colleter chez eux. Le diacre avait une nombreuse famille. Parfois sa femme venait chez nous pleurer à

chaudes larmes. J'ai pour ainsi dire nourri ses six enfants. Bois, pain, sel, presque tout le nécessaire c'était moi qui le leur donnais : eh bien, le diacre me rendit le mal pour le bien, et les prêtres, eux, ont enraciné ce mal dans mon coeur : savez-vous, mon père, ce qu'ils ont fait ? Ils ont endoctriné le diacre pour qu'il me tuât. Et pourquoi donc ? Sous prétexte que je lui rendais ces services parce que je vivais avec sa femme. Or vous savez, mon père, j'avais ma femme à moi, je n'avais même aucune idée mauvaise, mais le diacre avait été si habilement monté par les autres que j'en vins à avoir peur de lui. Une fois qu'il s'était enivré, la nuit, il se mit à cogner à mes fenêtres ; je sortis, et le frappai d'un coup qui le fit s'effondrer et l'envoya tout droit dans le puits. Quand on l'en retira, il était déjà mort. Je fus condamné aux travaux forcés pour huit ans. Les prêtres, au lieu de prendre ma défense, témoignèrent contre moi. C'est alors que je reniai la foi orthodoxe. Je continue mon récit ?

« Continuez » lui demandai-je.

-- « Je dois dire, mon père, qu'à mon avis les hérétiques sont les plus actifs chercheurs de Dieu. Ils veulent vivre, de leur expérience personnelle, tous les sentiments religieux, et pénétrer de tout leur coeur la vie chrétienne. Il est vrai qu'ils n'ont ni eucharistie, ni sacerdoce...

Mais, la main sur le coeur, n'est-il pas vrai que les orthodoxes, malgré l'Eucharistie et la légitimité de leur sacerdoce, ont une vie religieuse incomparablement inférieure à celle des hérétiques ? L'orthodoxie n'a ni vie, ni progrès.

Les hérétiques ont beau s'écarter de l'Église orthodoxe, du moins ne s'égarent-ils pas dans le paganisme, ne sortent-ils pas de la zone chrétienne. Les orthodoxes par contre sont tombés presque tous, qui dans le spiritisme, qui dans la théosophie, qui dans le matérialisme vulgaire ou scientifique, et le christianisme les ennuie à ce point que la seule lecture, la lecture de l'Évangile par un prêtre à l'église les fait bâiller, et qu'au moment du sermon ils sortent tous. Où que vous regardiez, mon père, vous ne pouvez que hausser les épaules de désespoir. S'il en est quelqu'un qui soit bien résolu à faire son salut, à vivre selon la doctrine du Christ, on le laisse faire, mais l'Église lui est d'un faible secours, car elle ne lui offre plus d'exemples vivants.

Il y a trois ans on a fait l'ouverture des reliques de saint Séraphin. Tous écrivent, tous parlent, tous crient : Voyez, dans l'Église orthodoxe, et seulement dans l'Église orthodoxe il y a des reliques sacrées, seule elle a possédé un saint Séraphin de Sarov, etc... Tous les pieux orthodoxes se sont réjouis, et les pèlerins ont afflué par milliers à l'ermitage de Sarov. J'étais encore en liberté, à ce moment, et je me souviens de tout ce qu'on écrivait de ses miracles, de ses



guérisons, et le reste. Mais pas un prélat, pas un prédicateur, pas un écrivain religieux n'a dit que les reliques de saint Séraphin n'avaient pas du tout été révélées pour guérir nos maladies et nos infirmités corporelles, mais pour que nous vivions, que nous aimions le Christ, et le prisonnier, que nous aimions notre prochain et nos ennemis, comme saint Séraphin a vécu, comme il a aimé le Christ et ses ennemis : cela, personne ne l'a dit. Ensuite il serait mieux que la châsse de ce saint ne soit pas tellement en contact avec l'or, l'or maudit. Que ces reliques restent des reliques. Pourquoi, auprès des saints et autour d'eux, organiser le trafic de leur sainteté ?

Ce saint a passé toute sa vie dans un amour extrême de la pauvreté, dans le jeûne, la miséricorde, etc... Une fois qu'il est mort, et qu'il a reposé quelques années en terre, le voilà qui devient une source de richesses matérielles, un objet de commerce entre les mains du clergé, un emplacement de choix pour des couvents, pour des hôtels si grandioses qu'ils égalent en splendeur les palais impériaux ! Pouvons-nous, dans ces palais à croix et à clochers, trouver et vivre la vie spirituelle et retirée ? Partout il en est de même, dans vos offices religieux et dans votre Église orthodoxe. Voilà le tableau que je me fais de la vie des orthodoxes de notre temps. »

Il faut avouer que sur bien des points le prisonnier hérétique avait raison et qu'il n'y avait rien à lui répondre. Nous continuâmes à causer, et à déplorer d'un commun accord qu'il n'y eût plus sur terre de vrai christianisme. Alors nous décidâmes l'un et l'autre de commencer par notre propre existence et de la transférer de la voie large sur la voie étroite, la voie du Christ. Malgré tout le scepticisme que montrait cet hérétique vis-à-vis de l'Église orthodoxe, il voulut néanmoins se confesser à moi et communier. Il m'avoua plusieurs fois dans la suite que, sans ce sacrement, on ne peut pas être chrétien. Je dois dire que ce détenu était dans toute la prison de Tchita un des plus religieux.

J'ai beaucoup travaillé parmi les prisonniers. J'en ai vu passer beaucoup devant moi, et plus qu'aucun autre aumônier des prisons j'ai eu le bonheur de mériter de leur part une grande affection. Je dois ajouter encore qu'en général il est peu de personnes à qui les détenus découvrent leur cœur. Pour moi ils m'aimaient, et m'aimant ils me parlaient et me découvraient leurs secrets.

### LE PRÊTRE PRÉVARICATEUR

Mon onzième est le prêtre Pierre G. Il avait été curé à la ville et son évêque l'avait en affection. Il était veuf. Il avait suivi les cours missionnaires de Kazan. Comme missionnaire il était, à vrai dire, assez faible ; mais, comme simple curé, il était passable. Cette fonction lui allait. Il assistait souvent aux processions ; on l'envoyait souvent en mission. de-ci de-là. Il aimait la vie large, était très

hospitalier, et ne détestait pas de faire de l'embaras. Si par hasard il allait en voiture par la ville, il ne manquait jamais de donner un rouble ou deux au lieu de 30 kopeks ; il logeait toujours chez des Juifs, jamais chez des Russes ; il aimait les distinctions.

Au moment de la guerre russo-japonaise il s'était embusqué dans quelque Croix Rouge comme secrétaire. Te l'ai souvent rencontré chez des membres du consistoire diocésain, ou à l'hôpital. Il n'avait pas grand esprit, mais ne se laissait jamais prendre de court ; il rusait, flattait, se faisait insinuant, offrait à boire à qui il fallait. Pendant notre révolution, il tâcha de s'adapter aux circonstances de la manière la plus avantageuse pour lui : aujourd'hui acharné droitier, demain de l'extrême-gauche, après-demain pieux curé en dehors des partis...

Il fut élu par l'administration diocésaine comme secrétaire de l'Assistance aux orphelins. Quand vint le moment de la vérification des comptes, il sut offrir à dîner aux vérificateurs et tout alla bien.

Environ huit mois plus tard, le président de l'Assistance vient à passer devant la Trésorerie et rencontre le trésorier. Ce dernier lui dit qu'il a été informé que le Synode a déjà envoyé, à l'adresse du président, le reliquat du dernier crédit, quelques milliers de roubles. Le président est stupéfait d'une pareille nouvelle : il ne sait rien. « Comment, s'écrie le trésorier effrayé ? Mais vous avez déjà reçu plusieurs dizaines de mille. » Le président demande : « Qui a reçu ces sommes ? » -- « Votre secrétaire muni d'une délégation de vous, revêtu de votre signature. » -- « Pas du tout, je ne sais rien, Monsieur le Trésorier, de ce que vous me dites là !, » fit aussitôt le président absolument épouvanté. Le trésorier le conduisit dans son bureau, lui montra les procurations pour recevoir l'argent en son nom, les pièces justificatives avec les noms de tous les membres du comité et la signature personnelle du président et celles des autres membres. Lorsque le président eut tout vu et se fut convaincu du faux commis par son secrétaire ou chargé d'affaires, il poussa un ah ! s'en fut en hâte prévenir l'évêque ; celui-ci prévint le procureur, et l'affaire suivit son cours.

Quand on arrêta ce prêtre, soit poussé par la crainte, soit pour se concilier par son repentir l'indulgence du tribunal, il adressa au procureur une lettre de regrets, dans laquelle, à côté de son crime actuel, il en avouait un autre : il reconnaissait avoir volé 12.000 roubles à l'hôpital où il avait servi comme secrétaire ou administrateur. Virtuosité extraordinaire, que manifestait ce prêtre en pareille matière ? Une fois en prison, ses co-détenus apprirent sa faute et décidèrent de lui faire quelque crasse : j'ai entendu dire qu'ils auraient déversé sur lui un plein baquet d'ordures. Il fut

condamné à sept ans de résidence forcée dans la province de l'Enisseï.

Il se trouva qu'à l'endroit où il s'installa il s'éprit d'une jeune juive et voulut partir avec elle pour l'Amérique. Pour moi, je ne puis le juger. Le fait est qu'une semblable passion était une suite du veuvage, chez un jeune prêtre comme lui, et il faut plutôt le plaindre. Jeune, beau, vigoureux, pourquoi lui défendre de contracter mariage une seconde fois ? Il eût peut-être été un curé exemplaire. Nous le savons bien nous-mêmes. Qui de nous est sans péché, même parmi les moines ? Moi, j'avais pitié du P. Pierre.

### *LE LYCÉEN TERRORISTE*

Vania Botcharov était un superbe lycéen, qui avait dix-sept ans. Son père était un déporté, mais pieux et religieux. Il avait beaucoup d'enfants et, grâce à son habileté extraordinaire dans toutes sortes de spécialités techniques, il possédait un atelier et des ouvriers à lui ; mais son occupation favorite était de travailler l'or. Le héros de notre histoire, si j'ose ainsi parler, était son fils aîné.

En 1905, quand éclata la révolution, elle gagna jusqu'à la Sibérie Orientale, où dans presque toutes les villes poussèrent tout d'un coup, comme des champignons, des comités social-démocrates, s'organisèrent des manifestations, se tinrent des meetings politiques... Vania était un enfant extrêmement impressionnable, nerveux et assez emporté ! Une fois, je le recontre dans la rue, il me dit bonjour et me demande : « Père Spiridon, à votre avis, y a-t-il quelque intérêt à ce que j'entre dans le parti révolutionnaire » ? — « Je ne sais pas, mon cher Vania. Mais je t'en prie, ne fais pas cela ». — « Pourquoi ? » — « Mais simplement parce que je sens que cela tournera mal ». Longtemps et plus d'une fois nous revînmes sur ce sujet.

Après cette conversation, trois mois s'écoulèrent. Tout à coup j'apprends que ce même Vania a tué raide, d'un coup de revolver, le maître de la police de Tchita. Lorsque les soldats s'élançèrent à sa poursuite, il se réfugia dans l'atelier de son père, et de là leur lança une bombe. Un éclat de cette bombe lui enleva, je crois, la main gauche, et il resta plusieurs mois à l'hôpital. Une fois guéri, on le mit en prison. Il y resta quelque temps, et puis le tribunal le condamna à la peine de mort par la pendaison. Un matin sur les 4 heures, on invita son père, sa mère, ses soeurs, ses petits frères, à lui faire leurs adieux. Le père Jacques, moine de la maison épiscopale de Tchita, était aussi présent. Les parents pleuraient à chaudes larmes. Lui, embrassa ses parents et ses frères et leur fit ses adieux en ces termes : « Chers parents, chers frères et chères soeurs ! Vous voyez que je ne verse pas une larme. Je crois que nous quitterons

cette vie terrestre pour une autre vie. Si on me condamne dans l'autre monde comme assassin je me justifierai hardiment, je le prouverai, je dirai que j'ai tué un homme qui était un provocateur entre les provocateurs. Combien il aurait encore expédié de gens au bagne ! Maintenant, c'est moi le dernier qui souffre de sa main. Je l'ai tué, et c'est lui qui me pend ; mais à ce prix combien ont été sauvés ! Je vous en prie, ne pleurez pas. »

Le P. Jacques lui proposa de se confesser et de communier. Mais il refusa tout net et dit, en regardant le prêtre avec colère : « Ne troublez pas mes derniers instants ». Ensuite il monta sur la chaise, se passa autour du cou la corde, repoussa d'un coup de pied la chaise, se balança plusieurs fois d'un côté, puis de l'autre, et quelques minutes après son corps était jeté dans le tombereau. Il était sévèrement interdit de célébrer pour lui tout service ; cependant un prêtre se trouva pour dire une messe de nuit.

## *QUATRIÈME PARTIE*

### *LE BAGNE DE NERTCHINSK*

#### *L'APOTRE DES PROSTITUÉES, CONDAMNÉ INNOCENT.*

Il y avait dans la prison de Nertchinsk un détenu qui mérite une particulière attention. Ce détenu était un saint homme. Voici ce qu'il me raconta :

« Mon père, j'étais un homme riche. Bientôt je perdus mes parents, et restai seul avec ma soeur. Ma soeur mourut à 14 ans du typhus exanthématique. Je me trouvai tout à fait seul. Ma tutrice fut ma tante, la soeur de ma mère. J'étais par nature pitoyable aux souffrances d'autrui et ne pouvais regarder avec indifférence les privations et les larmes des hommes. Un beau matin je me réveille, et j'entends ma tante qui cause avec quelqu'un, et ses paroles étaient fréquemment interrompues par des sanglots. J'étais terriblement intrigué. Dix minutes après, tout se taisait. Je me levai, me débarbouillai, m'habillai et allai trouver ma tante. Elle me dit bonjour. Je ne pus me tenir de lui demander : « Avec qui, ma tante, et de quoi parliez-vous tout à l'heure ? » — « Tu sais, Vania, la petite avec laquelle tu voulais faire connaissance, elle s'est noyée, et ce matin même de bonne heure on l'a retirée de l'étang de la ville. » — « Comment, que dis-tu, tante ? Cette petite qui voulait venir me voir ? » — « Oui, celle-là même. »

J'allai aussitôt à l'endroit où on l'avait retirée de l'eau, et où elle était encore allongée. Le commissaire était là. Je lui dis bonjour, car je le connaissais. Je ne pouvais pas regarder cette malheureuse enfant, elle me faisait trop de peine. Le commissaire me dit : « Savez-vous, Ivan Ivanovitch, je viens de trouver dans sa poche un papier où elle

maudit tout l'univers, qui l'a obligée à se jeter dans l'étang parce qu'elle n'avait pas de quoi manger. Elle était femme publique, et, autant que je sache, il y a à peu près un an qu'elle s'est perdue. »

Je n'y pus tenir : les larmes me coulaient dans la gorge, et je me mis à sangloter. J'avais grand-pitié. De ce jour, je décidai de venir en aide à ces malheureuses créatures. Je visitais les hôtels, je leur distribuais de l'argent, j'en rachetais quelques-unes de ce marécage qui les engloutissait ; j'en habillais, nourrissais et soignais quelques autres. Bientôt elles me connurent et affluèrent chez moi par dizaines. Dieu m'est témoin que je ne me laissais aucunement séduire par elles, mais j'avais grand-pitié d'elles. Je donnai à 92 de ces malheureuses femmes une petite dot pour se marier, j'en soignai environ 300, je fis les funérailles de plusieurs dizaines, et cela toujours à mes frais. J'aurais voulu construire à mes frais un hôpital pour elles, un refuge et un asile pour les vieilles femmes malades. Mais un malheur m'arriva. Qui en fut la cause ? Je n'ai pas pu encore le savoir. (Le prisonnier se mit à pleurer).

Sur les 10 heures du soir, je reviens du théâtre, et que vois-je ? Sur mon lit, une de ces malheureuses femmes, les entrailles ouvertes ! Je fus pris d'une telle épouvante que je ne pouvais faire un mouvement. Enfin, je fis ma déclaration à la police. La police me connaissait bien, à cause de mon affection pour ces malheureuses. Mais beaucoup de tenanciers de ces maisons se réjouirent terriblement de mon malheur. On me jugea et je fus reconnu coupable de cet assassinat, et condamné à douze ans de travaux forcés.

Vous savez, mon cher père, il n'y a pas de créatures plus pitoyables, plus dignes de la commisération de Dieu et des hommes, que ces malheureuses femmes. Si j'ai eu à souffrir pour elles, j'en remercie Notre-Seigneur, précisément d'avoir souffert pour elles. A ma joie, il s'en ajoute encore une autre : ma tante a vendu mon bien et en a employé tout l'argent au rachat de ces infortunées créatures. Cher père, il n'y a rien de plus malheureux, il n'est pas d'être qui ait plus besoin d'une active charité chrétienne, que ces femmes tombées. Je suis plus que convaincu qu'elles sont des martyres souffrantes, et que le Christ les pardonnera plus tôt que les autres. Vous ne savez pas combien de jours elles passent quelquefois à souffrir la faim ; elles n'ont ni chemise, ni jupe ; la plupart sont des orphelines, jetées à la rue par le dénuement ou bien par leur marâtre, et pour un morceau de pain elles vendent leur corps, et vendent aussi leur âme. Si vous en rencontrez qui soient grossières, méchantes, impudentes, d'un cynisme épouvantable, c'est qu'elles regardent les hommes comme des tyrans, comme des brigands, comme des bêtes sanguinaires qui les déchirent avec leurs passions. Souvent, une fois

satisfait, l'homme se met à les battre, à les maltraiter de mille façons et le reste. Mais si vous saviez combien il y en a de douces, d'humbles, de soumises à leur destinée, et qui vont docilement à l'abattoir comme de pauvres brebis ! à un abattoir où c'est leur vie même qui se change en un couteau émoussé pour arracher à leur existence des dizaines d'années ! Voilà, mon père, ce que c'est que les prostituées. »

Le détenu avait terminé son récit. Je me taisais, et lui aussi restait silencieux. Quelques minutes après, je poussai un soupir et levai les yeux sur lui : je vis que son visage brillait de je ne sais quelle joie intérieure. Je l'embrassai et lui dit : « Mon cher ami, porte jusqu'au bout ta lourde croix. Un jour viendra où cette fille te justifiera devant le Juge équitable, et non seulement te justifiera, mais posera sur ta tête resplendissante la couronne d'immortalité. » Il me salua, et je le quittai, chargé par son récit d'une impression à la fois pénible et douce.

### *LE LUTHÉRIEN DÉBAUCHÉ ET MEURTRIER*

Comme je commençais dans la prison l'office du soir, le détenu qui remplissait les fonctions de sacristain s'approcha de moi et m'annonça qu'un des prisonniers voulait me voir après l'office : que fallait-il lui répondre ? Je fis dire que je le recevrais. L'office terminé, ce détenu resta dans l'église à m'attendre. Je l'invitai à entrer dans le chœur.

Le prisonnier : « Voici, mon père, je vous ai entendu hier, et ce matin je suis venu vous demander, pouvez-vous m'admettre à me confesser, je suis luthérien, et je veux me confesser devant Dieu de tous mes péchés, de sorte qu'il ne reste pas un seul péché sur moi, et que je n'aie rien de caché devant Dieu. » — « Bien, mon ami, répondis-je. Seulement, pendant ces trois jours qui viennent, va à l'église, prie le Seigneur notre Dieu, et alors tu te confesseras à moi. »

Le prisonnier : « Tout luthérien que je suis, je crois au Christ et je l'adore comme Dieu. » — Moi : « Cela est bien, mon ami : la foi au Christ est notre vie. »

Le prisonnier : « Je voudrais vous demander, mon père, de vous parler franchement. » — Moi : « Certainement, j'en serai très content. »

Le prisonnier : « Vous venez de dire que la foi au Christ est notre vie ; mais si on transporte cela dans notre vie pratique de tous les jours, elle dit tout le contraire : elle dit que la foi au Christ est la mort, et voilà pourquoi ce n'est pas de cette vie que vivent les hommes. Si le monde se mettait aujourd'hui à vivre de la vie du Christ, cette vie-là condamnerait notre vie actuelle, avec toutes ses richesses et sa

culture, à une mort éternelle ; aussi, au regard de notre vie, le Christ apporte la mort, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'aujourd'hui tout l'univers crucifie le Christ.

Pour ne rien dire des autres, je ne vous parlerai que de moi. J'appartenais à la classe moyenne ; j'ai reçu une instruction secondaire ; je n'avais, semble-t-il, qu'à me laisser vivre et à bénir le Seigneur, mais je choisis la voie large. Bien que je fusse marié et que j'eusse une excellente femme, je me livrai à la débauche. Au début, je cachais ma conduite à ma femme et je tâchais par tous les moyens d'en effacer les traces ; mais ensuite je ne pus plus me cacher d'elle, et finalement elle apprit tout, et non seulement l'apprit, mais me surprit en flagrant délit. Elle commença par s'emporter et me dire des injures ; ensuite, elle se fit à moi et à ma vie débauchée. Seulement, à partir du jour où elle m'avait surpris, elle ne vécut plus avec moi. Je fis si bien, mon père, qu'un jour tout cela me dégoûta et je détestai les femmes.

Une fois, je rencontrai une de mes amies, qui me déclara qu'elle était grosse, et grosse de moi. Je pris peur. Voilà, me disais-je, maintenant je suis pris, c'est bien le moment de crier à la garde ! Quatre jours après cette annonce, je la rencontrai sur le bord de la rivière : nous nous promenâmes, sans doute jusque sur les 2 heures du matin. Là je fis le mal avec elle, et après cela je me mis à la détester tellement que je la pris et la lançai dans la rivière. Le matin, j'entends partout raconter qu'une fille s'est tuée. Je n'avais pas fini de prendre le thé que la police m'arrêtait et me mettait en prison. Oh, malheureux que je suis ! Je passai en prison deux mois, puis je comparus devant le tribunal et fus condamné à huit ans de travaux publics. Voilà où mène la débauche !

Quand je songe maintenant à ma vie passée, elle m'apparaît comme un marais si fangeux qu'en vérité je ne puis croire que j'aie ainsi vécu. Je ne puis croire que ma vie ait été d'un bout à l'autre une telle horreur. Se peut-il que par sa nature notre vie, et la mienne en particulier, soit chose si vilaine, si repoussante, qu'on ait honte à considérer, même par la pensée, son passé ? »

Moi : « Mais, mon ami, n'avez-vous jamais remarqué vous-même dans vos désirs une espèce de contradiction ? » — « Plus d'une fois ! » me répondit le prisonnier. — « Si donc vous aviez donné au côté idéaliste de vos penchants la prédominance sur vos penchants ordinaires qui les contredisaient, pour sûr votre vie aurait acquis une valeur. »

— « Mon père, c'est quand on m'a mis aux fers que je suis rentré en moi-même, et j'ai vu alors que toute ma vie jusqu'à ce jour non seulement m'avait déformé, arraché à ma femme et à mes enfants,

privé de la liberté, mais même m'avait complètement défiguré. C'est alors que j'ai élevé mes cris vers Dieu ! Alors j'ai compris que la vie sans Dieu est une pure folie, une danse d'ivrognes, un cauchemar de fiévreux, une poursuite de mirages, une course à l'aveuglette... Depuis ce jour, j'ai commencé à prier avec ferveur, j'ai lu le saint Évangile, et, vous le savez, depuis ce jour ma vie est devenue plus réelle, plus précieuse qu'avant. Si Dieu le permet, lorsque j'aurai fait mon temps de prison, je prendrai la décision de vivre réellement et pratiquement la doctrine du Christ. »

Ainsi parla le prisonnier. Vint le jour de la pénitence. Elle dura une heure et demie. Oh, quelle joie j'avais à le regarder ! La place où il était agenouillé était toute humide de larmes brûlantes. Les sanglots lui secouaient le corps. S'il avait vu couchés morts devant lui son père et son fils préféré, il n'aurait pas pleuré aussi chaudement qu'il faisait, le malheureux, pendant sa confession. Deux heures après, il recevait la sainte communion. Mon âme en était tout illuminée de joie pour lui.

J'étais content de ce que ces prisonniers, dans leurs fers, allaient au-devant de nous, prêtres ministres de Dieu ou laïcs en liberté, allaient vers le Christ, allaient par la voie du repentir se joindre à la troupe de ses Saints. Au royaume de Dieu, on peut marcher même dans les fers, et personne ne dira là-haut : pourquoi est venu ici ce criminel avec ses fers ? Personne ne te dira là-haut : tu es un prisonnier, tu es privé de tous les droits civils. Le royaume de Dieu est ouvert à tous, mais on y peut entrer par la voie du repentir et non par celle des distinctions sociales ou de classes. Quand je quittai cette prison ce détenu me dit adieu de sa fenêtre en pleurant, en hochant la tête.

### *L'EX-FORÇAT DE SAKHALINE QUI FAIT PÉNITENCE PUBLIQUE*

J'ai fait la rencontre de celui-là dans les circonstances suivantes. Il y avait eu, dans une des prisons du bagne de Nertchinsk, une révolte parmi les prisonniers. Ils s'étaient divisés en deux camps, et chacun était violemment soulevé contre l'autre. Je reçus l'ordre de me rendre d'urgence dans cette prison : ce que je fis aussitôt. La prison était entourée par les soldats. Les détenus, scindés en deux partis, se tenaient dans la cour. Dès que je fus entré dans la prison, et que je m'adressai aux détenus, un des deux camps m'entoura et prêta l'oreille à mon sermon. Voyant que les prisonniers étaient touchés, je tournai mon appel vers l'autre parti, hostile au premier, en le suppliant d'écouter aussi la parole de Dieu, de cesser toute hostilité et de faire la paix. A ce moment, le chef du second parti, un forçat de Sakhaline, me répondit d'un gros mot ordurier, en levant le poing et en me menaçant. Alors je quittai ma place, j'allai droit vers lui, tombai, dans mes ornements sacerdotaux, à ses pieds, et à genoux



devant lui je dis : « Mon fils bien- aimé ! Je suis à genoux devant toi, je t'en supplie, écoute-moi, exauce ma prière et mes larmes, change de vie, deviens un autre homme ! O, si à cet instant, en ce moment, ta propre mère te voyait, et me voyait à genoux devant toi, elle ne tiendrait plus sur ses jambes ; et si elle était déjà morte, rien que de chagrin pour ton âme, elle s'agiterait et se retournerait dans sa tombe. »

A force de le prier et supplier ainsi, j'atteignis mon but : le prisonnier me releva, et nous revînmes, avec beaucoup d'autres prisonniers qui étaient autour de lui, à la place où j'étais d'abord et d'où je me mis à leur faire à tous mon exhortation. Après ce sermon, ce forçat, en présence de tous ses camarades, me donna sa parole d'honneur de prisonnier qu'il renonçait à ses anciens errements. Enfin, après tout cela, le même soir, nous fîmes un service pour les âmes d'un certain nombre de prisonniers et célébrâmes aussitôt après l'office de la nuit. Pendant l'office, je prononçai encore deux sermons. A la fin, les détenus m'exprimèrent le désir de se confesser à moi et de recevoir la communion le lendemain. Parmi eux, se trouva mon premier prisonnier, qui voulut suivre leur exemple.

Le lendemain, à 9 heures du matin, j'entre dans l'église et j'y rencontre mon homme. A peine m'a-t-il aperçu qu'il s'approche de moi et me chuchote : « Mon père, je ne peux pas me confesser et communier. J'ai honte devant mes camarades. » — « Mon ami, écoute-moi aujourd'hui comme tu m'as écouté hier. Pourquoi renoncer au Christ, pour une fausse crainte ? Écoute-moi, mon fils bien-aimé, confesse-toi et communie. » Le prisonnier baissa les yeux et répondit comme à regret : « J'accomplirai votre volonté. Il y a plus de 37 ans que je n'ai pas été à confesse. C'est seulement quand j'étais au lycée que je communiais encore. »

Je le menai aussitôt dans le chœur et le confessai. Sa confession fut touchante. Il faut dire que ce prisonnier avait reçu une instruction supérieure ; la première fois, il avait été arrêté absolument sans raison, et, après avoir séjourné trois mois en prison, il en était sorti tellement aigri qu'il ne reconnaissait plus rien de sacré. Il fut déporté à Sakhaline pour meurtre. Au bout de quelque temps, il s'était enfui. En tout, il s'était sauvé de prison sept ou huit fois, et toutes ces évasions avaient été arrosées de sang humain. Vieux ou jeunes, il n'épargnait personne. Dans beaucoup de prisons on ne l'appelait que « le grand Ivan », c'est-à-dire qu'on le traitait comme un petit roi. Tous les détenus lui obéissaient au doigt et à l'œil. A Sakhaline il avait de sa propre main étranglé plus d'un prisonnier, comme on tue des mouches. Là aussi où j'étais, tout le monde le craignait et le respectait comme un chef absolu. Dans une seule prison de Sakhaline, il avait de sa propre autorité porté contre des

prisonniers six condamnations à mort, et ceux-ci à l'heure fixée s'étaient suicidés.

Après avoir donné, quand il se fut confessé, une absolution générale à un certain nombre de prisonniers qui n'étaient pas venus la veille au soir et que je connaissais par leurs multiples confessions, je commençai à célébrer la messe. Après la lecture de l'Évangile, je prononçai un sermon sur le pardon infini et l'amour du Christ pour les pécheurs repentants. Après les prières de la communion, au moment de m'avancer avec le Saint Calice devant les communicants, je prononçai encore une exhortation d'une dizaine de minutes. Puis je donnai la communion aux détenus, et le tour arriva de notre prisonnier. Quant il ouvrit la bouche et que j'y enfonçai la cuiller avec les Saintes Espèces, il se mit tout à coup à osciller, ses yeux se remplirent de larmes et il trembla de tout son être. Il s'éloigna de la Sainte Table, leva les yeux sur l'Image du Sauveur, et, tendant vers le ciel ses bras de géant, s'écria à haute voix pour que tout le monde l'entende : « Christ ! Christ ! Est-ce toi qui m'as pardonné ? O mon Dieu ! Se peut-il que tu m'aies pardonné, effroyable brigand, assassin que je suis ? O Seigneur ! Je suis comme une éponge toute imbibée, toute saturée de sang humain. J'ai fait périr une centaine de vies innocentes, sans raison. Combien de fois j'ai pillé des églises ! O Seigneur ! Et tu m'as pardonné ? O Seigneur miséricordieux ! J'ai violé ma mère, mes soeurs, mes enfants, et je me suis livré à la bestialité, hélas, qui peut s'égalier à moi en péchés : et vous, vous Seigneur, vous me pardonnez ! Avez-vous entendu, Seigneur, comme toute ma vie je vous ai blasphémé, je vous ai maudit : et toi, Christ, tu m'as tout pardonné ? Son amour pour moi est si grand que je ne peux pas le supporter. Non, je ne pourrai pas le supporter, je ne survivrai pas à ce jour, je mourrai, il me fera mourir, ô Seigneur ! »

A la vue d'une scène aussi extraordinaire, je ne pus continuer à distribuer la communion aux prisonniers : je me retirai dans le chœur, et là, penchant la tête sur l'autel, me mis à pleurer nerveusement. Les détenus, dans l'église, poussèrent de tels sanglots, de tels hurlements, que tout le temple me sembla changé en une rumeur effroyable, déchirant les entrailles. Il y avait là quelques fidèles, venus du dehors, et parmi eux plusieurs femmes, qui eurent des attaques de nerfs.

L'office terminé, j'entends dans la cour un bruit singulier. Je vais regarder à la fenêtre, et que vois-je ? Mon prisonnier, se traînant à genoux devant ses camarades, les priant et les suppliant de lui pardonner tout. Autour de lui s'était rassemblée une telle multitude de prisonniers que la cour n'était plus qu'une masse vivante d'hommes, et tous, comme des hirondelles autour de leur nid,

tournaient autour de mon pénitent. Les uns l'embrassaient ; d'autres, entraînés par la contagion de sa pénitence, avouaient leurs péchés et maudissaient leur existence criminelle ; d'autres encore, levant les yeux au ciel, priaient Dieu de leur pardonner.

Puis, pendant que je prenais mon repas chez le directeur de la prison, voilà que mon homme se présente à lui, et lui demande la grâce d'être mis quelque temps en cellule... Ensuite il m'écrivit beaucoup de lettres, et la dernière disait qu'ayant fini son temps de prison, il partait pour le couvent de Saint-Balaam.

### *LE MULLAH.*

Ce mullah, comme il me le raconta, avait été condamné à la déportation pour je ne sais quelle révolte dans le territoire du Fergana. C'était un homme étonnant que ce mullah ! Combien de bonté, de spiritualité, quelle extraordinaire douceur j'ai trouvé en lui ! Il vint se présenter à moi : « Mon père, je voudrais vous parler. » — « C'est bien, cher mullah, en quoi puis-je vous servir ? » — « C'est que moi falloir aller à la maison, y en a femme, enfants, kichmich, je veux aller à la maison. »

En parlant ainsi, le mullah pleurait, et jusqu'au fond du coeur j'avais pitié de lui, surtout quand les larmes coulèrent sur son visage blanchi par l'âge.

« J'ai eu, continua le mullah, sept ans de bagne. Je vivais dans notre pays de Fergana. Je priais Dieu comme mullah. Il y a eu une révolte chez nous : on m'a condamné aux travaux forcés. »

Il y avait avec lui encore un autre Tatar, qui me raconta comment et pourquoi il avait été condamné. J'avais grand-pitié de lui. Il y avait en vérité en lui je ne sais quelle spiritualité intérieure, qui m'attirait comme un aimant. J'étais ravi jusqu'au fond du coeur. Je m'enhardis jusqu'à lui demander pourquoi il était si sympathique, si bon. Il me répondit :

« Ce matin, j'ai prié Dieu ; à déjeuner, j'ai prié Dieu ; ce soir j'ai prié Dieu ; la nuit, j'ai prié. Dieu, y a être devenu moi. Deux fois y en a moi voir Allah ! »

A ces mots, en se cachant les yeux avec les mains, il se mit à pleurer. Je compris que c'était la prière qui l'avait rendu si bon, et que deux fois dans son existence il avait mérité la grâce de voir une sainte apparition. Je l'embrassai. Quand il quitta le bagne, et vint me rendre visite à Tchita avec le mullah de cette ville, je l'accueillis, Dieu m'en est témoin, comme mon propre père, et nous nous jetâmes en même temps au cou l'un de l'autre, en nous arrosant l'un l'autre à chaudes larmes. Il revint à plusieurs reprises. Une fois rentré dans sa patrie, il m'envoyait chaque année trois ou quatre lettres, et dans chacune il ne manquait jamais de glisser quelque

mouchoir de fine soie. Dans ses lettres, il me remerciait, puis m'invitait chez lui. Il m'écrivit même à Kamenets-Podolsk. Voilà déjà trois ans que je ne reçois plus rien de lui ; selon toute vraisemblance, il a dû remettre son âme entre les mains d'Allah.

Admirable était ce mullah ! Son visage, ses gestes, son regard, attestaient en vérité qu'il était un grand homme de prière devant Dieu. Il y avait des jours où il venait me voir seul chez moi : nous nous regardions, et aussitôt nous pleurions ensemble. Son visage était tellement transfiguré par l'esprit que je le fixais de tous mes yeux et que je voulais toujours et toujours le regarder. Que le Seigneur notre Dieu ne le prive pas de sa grâce infinie ! Ce mullah était un second Corneille le Centurion ; seulement l'autre était un militaire, un officier païen et celui-ci un prêtre, un mullah mahométan.

### *L'AVORTEUR*

Celui-là était un homme profondément pénétré de la conscience de sa culpabilité. Chaque fois que j'apparaissais dans la prison, il ne savait me parler que de ses péchés. Il craignait que ses péchés ne missent obstacle à la miséricorde de Dieu à son égard. La tête déjà blanche, il était comme un enfant pour le caractère. Selon toute vraisemblance, c'est la vie des prisons qui l'avait amené à un pareil état. Voici ce qu'il me raconta :

« Vous savez, mon père, Dieu m'a châtié pour la sale existence débauchée que j'ai menée. Je suis un assassin d'âmes, oui, un meurtrier d'âmes ! Pendant vingt-sept ans, avec un docteur, j'ai fait des avortements. Avant, je craignais Dieu, et ma conscience me reprochait d'exercer ce métier ; plus d'une fois, j'en ai parlé à ma femme : ne devrais-je pas laisser là cette spécialité ? Mais ma femme ne voulait même pas m'entendre. A peine ouvrais-je la bouche qu'elle se mettait à me parler de nos enfants, de leur éducation, de notre logement ; elle se trouvait mal où nous étions, l'appartement était devenu trop petit, il fallait nous acheter un hôtel, ouvrir un cabinet quelque part dans la ville. Elle se mettait à me débiter toutes sortes de doléances, si bien que je l'écoutais, je l'écoutais, et puis je haussais les épaules et continuais de plus belle. Je recueillis, à faire ce métier, une trentaine de mille roubles ; le docteur mon associé en gagna 200.000. Nous avons fort bien arrangé notre affaire : il y avait des patientes qui nous payaient des 500 roubles, quelques-unes davantage encore.

Une fois, je dus m'aliter, et je faillis mourir du typhus ; ce fut un choc qui réveilla ma conscience. Tout en larmes, je priai Dieu de me rendre la santé et jurai, si je guérissais, de quitter ce métier. Trois mois après, j'étais remis, guéri. Ma femme et le docteur

m'obligèrent à reprendre le même travail. Une fois, nous délivrâmes une dame riche d'un avorton de six mois ; quand le docteur le mit dans le bassin, je fus tout saisi de frissons, et je fus pris d'une telle pitié pour cet enfant encore en vie, que les larmes m'en vinrent aux yeux.

Quand le docteur se fut entièrement retiré, de même que moi, de cette honteuse profession, je ne pus me tenir de lui demander : « K. V., dites-moi une chose, je vous prie : pourquoi ma conscience n'est-elle pas en paix à cause de ces avortements ? Savez-vous combien nous en avons, vous et moi, expédié dans l'autre monde, de ces petits bouts d'hommes ? » Le docteur éclata de rire, à l'aveu d'une telle faiblesse, à ses yeux : « Mais demandez donc à votre femme, elle vous dira la même chose que moi. Vous vous dites instruit, et vous ne comprenez pas cette vérité tout à fait élémentaire. Prenez seulement mon microscope, et regardez cette masse de spermatozoïdes que la nature elle-même, sans que nous y soyons pour rien, rejette en liberté, c'est-à-dire à une mort définitive. Combien en avez-vous rejeté, vous-même, de ces âmes et de ces hommes en germe ? Qu'est-ce que la conscience a à voir à cela ? L'homme est une boule de forces brutes qui se sont rencontrées et ont composé telle ou telle forme extérieure, selon leurs éléments constitutifs, et voilà tout ».

Le docteur avait beau essayer de me persuader que faire des avortements et recevoir pour cela de grosses sommes d'argent était une bonne action, au fond de mon âme je ne l'en croyais pas. Je ne le croyais pas, parce que tous nos intellectuels, et en particulier les médecins, ont renié absolument toute foi en Dieu comme Créateur du monde. Je restai environ deux heures chez le docteur, et puis j'allai trouver une de nos patientes. De là, je revins chez moi.

Je n'avais pas encore mis le pied dans mon appartement, que ma femme, furieuse contre moi, saisit un vase de nuit et me le lança à la figure en m'injuriant de belle manière. La colère m'emporta, je pris sous la table une bouteille, et je l'en frappai. Le coup porta juste sur la tempe. Dix minutes après, elle n'était plus qu'un cadavre. Je réfléchis, je réfléchis bien, et puis je tuai notre enfant, un garçon de cinq ans. Voici comment j'avais calculé : on m'enverra aux travaux forcés, plus de mère, il restera seul..., et je décidai de le tuer.

On me condamna, je ne sais pourquoi, à dix-huit ans de travaux forcés. Vous savez, mon père, quand je m'étends pour dormir, il me semble voir une grande marmite qui ressemble à un lac, et de cette marmite on voit monter peu à peu le fond, et ce fond est composé uniquement d'enfants. L'un d'eux vient d'être conçu ; d'autres ont déjà un semblant de forme ; certains sont déjà formés. Parmi eux se trouvent ma femme et mon garçon de cinq ans. Tous tantôt me tirent la langue, tantôt me menacent avec leurs petites mains. Ah !

quel cauchemar je vois là, toutes les nuits ! mon âme est perdue, bien perdue ! »

Le prisonnier fondit en larmes. Je le persuadai de se confesser et de communier, et lui dis de prier Dieu le plus souvent qu'il pourrait. Il le voulut bien. Six mois plus tard, il mourut. Je suis convaincu que son repentir aura été agréé.

### *LE PERSAN CHRÉTIEN DANS LE CŒUR*

Ce prisonnier était un homme d'âge mûr, d'une forte constitution. Tout à coup, pendant la confession des prisonniers, j'entends un bruit de chaînes. Je me retourne, et que vois-je ? La garde avec un prisonnier. Je n'avais pas encore deviné pour quelle raison on l'amenait jusque dans l'église, que j'entendis : « Mon père, oh mon père ! Je veux me confesser. Je suis musulman. Je veux raconter mes péchés ». Il était Persan. — « C'est bien, mon ami, je vais te confesser ». — « Mais tout de suite ! Le coeur me fait mal, je ne puis plus supporter ! » Je le conduisis vers le pupitre, et j'allais le confesser sans lui faire l'imposition de l'étole ; mais il s'en aperçut et me dit : « Mets là ton étoffe sur moi ! » Je lui imposai donc l'étole. Mon Persan tomba à genoux et se confessa avec tant de ferveur, que je voudrais à l'heure de ma mort me confesser comme il a fait. Quand j'eus fini, il se releva, baisa la croix et le saint Évangile, et me dit : « Maintenant, je me sens l'âme plus légère. Mon père, venez me voir aujourd'hui ou demain, j'ai une cellule à moi où je vis ».

Le lendemain, j'allai en effet lui rendre visite : il me fit asseoir sur une chaise, resta lui-même debout et me parla ainsi : « Bien des fois, mon père, j'ai lu le Coran, et j'ai lu aussi votre Évangile. Notre Coran ordonne de battre les hiaours, ceux qui ne sont pas mahométans, tandis que votre Évangile défend de battre les gens d'une autre religion ou d'un autre peuple. J'ai réfléchi, bien réfléchi, et puis je me suis dit : Non, le Christ est plus saint et il aime les hommes plus que Mahomet notre prophète. La paix soit avec lui ! Et j'ai pensé ainsi : si mes enfants se conduisent mal, je me mets en colère, et si ensuite ils se conduisent bien et m'aiment et font ce que je leur dis, je les aime de nouveau et je leur pardonne. De même le Christ dit : il faut faire pénitence et Dieu pardonnera. J'ai compris là que l'Évangile est plus vrai que le Coran. Maintenant j'ai dit tous mes péchés au Christ : il m'a entendu sans doute ? » — « Oui, dis-je, Il sait tout et Il entend tout. » « Cela vaut encore mieux pour moi, dit le mahométan. Qu'il sache donc tout ce que je lui ai dit, et maintenant, je le crois, il me pardonnera. Il dit lui-même qu'il est le Fils de Dieu : cela est essentiel pour moi, c'est devant le Fils de Dieu que je me suis confessé. Désormais je ne recommencerai plus tout ce que j'ai fait. Cela pesait trop sur mon âme, je voulais me couper la gorge, tant cela me pesait. »

-- « Et si tu te faisais chrétien ? » lui demandai-je.

-- « Maintenant, je ne suis guère chrétien. Mais je vais voir, je vais maintenant prier Dieu et, si tout va bien, si tout est clair dans mon coeur, je ne recevrai pas le baptême, mais je vivrai comme cela selon la doctrine du Christ ; si cela ne va pas encore, alors je me ferai baptiser. Je ne comprends pas comment les chrétiens ont une pareille religion, et mènent une si vilaine vie. Notre religion musulmane est moins bonne, et nous vivons mieux que vous. Ah! si tous les Persans étaient chrétiens! Alors il ne mèneraient pas la vie que vous menez. Vous autres Russes, vous avez un grand Dieu comme le Christ, et vous vivez comme si vous n'aviez pas du tout de Dieu. Chez vous on se saouïle, on se vole, on se bat, les femmes s'enfuient, les maris prennent les femmes des autres, on jette à la rue les nouveau-nés, les enfants n'écoutent pas leurs parents, les parents maudissent leurs enfants. Chez vous, on ne prie guère, les prêtres se disputent avec les paysans... Qu'est-ce que tout cela ? Ce ne sont pas là des chrétiens ! Pourquoi cela ?... J'ai entendu dire, mon père, que bientôt tous ceux qui ne sont pas chrétiens deviendraient chrétiens, et que le Christ chasserait loin de lui les chrétiens. Est-ce vrai, cela ? »

-- « Je ne sais pas, mon ami » répondis-je.

Ayant pris congé de lui, je regagnai mon logement. De fait, j'avais je ne sais quel chagrin sur le coeur. Voilà jusqu'aux païens qui nous accusent de ne pas mener une vie digne de chrétiens. N'est-ce pas là le comble ? Non, on ne peut rien imaginer au delà. Vous avez beau méditer, méditer, cela vous pèse singulièrement sur le coeur. De fait, à quoi ressemble maintenant notre façon de vivre ? Notre terre russe est toute semée d'églises, de monastères, de chapelles de toutes sortes, et quand vous jetez les yeux sur notre vie elle-même, vous avez beau chercher mille excuses, vous êtes obligé d'avouer que non seulement nous ne sommes pas chrétiens, mais que nous ne l'avons jamais été, et que nous ne savons pas en réalité ce que c'est que le christianisme. Mais malgré tout, ne nous désespérons pas : un temps viendra où le grain du Seigneur germera et grandira sur le champ de la vie russe. Je suis convaincu que Dieu aime la Russie et qu'il ne la laissera pas périr à jamais.

### LE SACRILÈGE

En entendant mon appel à la pénitence, les détenus fondirent en larmes. Quand j'eus terminé, l'un d'eux s'arrêta et resta immobile tant que ses camarades ne furent pas tous sortis de l'église ; mais sitôt qu'il vit qu'il ne restait plus personne que moi et un des surveillants, il vint à moi, demanda ma bénédiction, et me posa cette question : « Pouvez-vous m'accorder demain une petite heure ? » J'y consentis. Le lendemain, après l'office, je le fis appeler. Le directeur

de cette prison était humain, il lui permit de venir dans son cabinet, où je m'installai pour la circonstance. Là, le détenu se trouva tout à fait à l'aise pour s'entretenir à coeur ouvert avec moi, et commença ainsi :

— « Après vos conférences et vos sermons, je me suis senti la conscience tourmentée... J'ai maintenant le coeur tout bouleversé. Jusqu'ici au contraire, je me sentais parfaitement tranquille. Vous savez, mon père, depuis ma jeunesse je me suis mis à la poursuite des images miraculeuses : je voulais devenir tout de suite riche. Dans cette intention, j'ai vécu dans divers monastères, en qualité de frère lai. J'ai été à la Laure de Kiev, à celle de Potchaev, à Odessa à la succursale de l'Athos, au monastère de Koursk et dans d'autres encore, où se trouvent des images miraculeuses. Plusieurs fois j'ai porté la main sur l'image miraculeuse de Koursk ; deux fois sur la Vierge de Kazan. Dans les Laures, il n'y avait pas moyen ; dans celle de Kiev, je voulais me faufiler dans le Trésor, où sont gardés les objets les plus précieux. Je savais qu'il y avait là les dons en or des princes russes, mais c'était difficile et même impossible. J'estimais que m'emparer de ces choses n'était pas un grand mal. En effet, quel péché y avait-il là ? Ces richesses n'étaient aucunement nécessaires à Dieu. Si vous voulez faire quelque offrande de votre bien pour une bonne oeuvre, donnez aux pauvres qui ont besoin d'un morceau de pain. Cela sera plus agréable à Dieu que si vous ornez d'or et de brillants des images renommées. Et demandez-leur, mon père, pourquoi ils le font. Cette image, avec tous ces ornements précieux, n'en deviendra ni plus sainte ni plus miraculeuse ; elle ne fera qu'induire les riches en erreur par son éclat, et les pauvres en tentation. »

— « Et pourquoi, dis-je, pensez-vous ainsi ? »

-- « C'est que les riches, par leurs riches offrandes, désirent corrompre la Sainte Vierge : ils lui rendent service et, en retour de la faveur signalée que je lui ai marquée, pensent-ils, elle sera obligée de faire pour moi, telle et telle chose, puisque je lui ai fait tant de présents. Quant aux pauvres, qui ont besoin d'un morceau de pain rassis, ils sont tentés par ces riches ornements, et ils ne se contentent pas de penser, ils disent à haute voix : à quoi bon ces images miraculeuses, ces Vierges, pourquoi sont-elles parées d'or et de pierres précieuses ? Elles ne nous connaissent pas, nous autres les pauvres, et elles ne peuvent pas comprendre notre amère destinée. Voilà bien le double péché. C'est là, mon père, pensais-je, de l'idolâtrie pure. L'Évangile demande que nous ornions notre âme, et non des images. Ensuite, mon père, il y aurait en Russie moins d'images miraculeuses, si notre clergé ne s'enrichissait grâce à elles. Dans cet état d'esprit, je décidai plusieurs fois de m'emparer de tous



ces ornements précieux qui sont sur les images : on pourrait, me disais-je, en donner une part aux pauvres. »

Je souris. Le détenu comprit ma pensée et se corrigea sur-le-champ :

« Ce n'est pas seulement une petite partie de ces trésors que j'aurais donnée aux pauvres, mais peut-être leur aurais-je donné le tout. Les apôtres du Christ n'avaient pas d'images miraculeuses ni de somptueuses églises ; ils s'assemblaient pour prier n'importe où, dans une simple chaumière où à la belle étoile, tandis que chez nous on ne voit partout qu'or, argent, riches brocarts, mitres semées de brillants. Et c'est avec toute cette richesse et ce luxe qu'on pense plaire à Dieu et s'ouvrir le royaume du ciel ! Vous savez, mon père, on peut bien prendre aux moines tout ce qu'on veut, car ils n'ont rien en propre. Ayant renoncé à tout bien terrestre, ils ne doivent rien posséder. Je ne sais plus quel saint avait même vendu son Évangile unique, et en avait distribué le prix aux pauvres... »

Le prisonnier se tut.

« Hélas ! pécheurs que nous sommes ! reprit-il. Réellement, je suis un pécheur et un grand pécheur. Mais pour ce qui est de ces images, je n'arrive pas à me trouver pécheur. Peut-être est-ce parce que je n'ai pas pu arriver à voler aucun de leurs ornements. Quant aux autres objets d'église, comme calices, troncs, j'en ai volé beaucoup. J'ai d'ailleurs été condamné pour avoir pillé deux églises. Mais qu'est-ce que cela ? Ah ! si j'avais eu quelque brillant d'une image miraculeuse, voilà qui aurait été sérieux ! Mais je voudrais malgré tout me confesser et communier. »

Je consentis. A dire vrai, ce détenu a besoin d'être beaucoup travaillé, jusqu'à ce que son coeur soit disposé à un sincère repentir. Je m'étonne seulement de voir combien peu un prisonnier prêtre ou moine, ou même novice, en général ecclésiastique, est capable d'un repentir sincère.

### *RÉFLEXIONS DE FORÇATS*

J'ai rencontré celui-là aussi au bain. Il avait 67 ans. Il était déjà presque libéré et vivait en dehors de la prison. C'est vers le mois de juin que j'arrivai là où il se trouvait. J'allai visiter les abris des prisonniers : j'entrai entre autres dans le sien. Comme les autres, il me reçut avec beaucoup d'affabilité. Nous sortîmes et pûmes nous asseoir à quelques pas de là sur l'herbe fraîche, à l'air libre. Il se mit à me parler de son existence à Kara, et du gouverneur de Kara, Razguildiév, qui lançait ses chiens à ses trouses. D'autres prisonniers se joignirent à nous, des prisonnières vinrent aussi, leurs compagnes ou leurs épouses, et s'assirent autour de nous. On

écouta d'abord le vieux, et puis chacun et chacune à tour de rôle conta quelque chose de sa propre existence. Le vieux fit le récit suivant.

« J'avais 25 ans, je n'étais pas encore marié. Nous fîmes donc la noce à un mariage, puis étant ivres nous nous battîmes et sans le vouloir je frappai mon marieur à la tête et le tuai du coup. Voilà donc qu'on m'envoie pour cela à Kara. Jusqu'à Kara je fis toute la route, pendant près d'une année, dans les fers. Bien rarement nous pouvions utiliser des voitures. Une fois arrivé au baigne, juste à ce moment on nous nomma un nouveau chef, ce fameux Razguildiév. C'était une bête fauve, ce n'était pas un homme. Je lui servais de cocher. Mon père, j'étais son plus grand favori, eh bien vous savez, trois fois il m'a fait fouetter, et une fois il a mis ses chiens à mes trouses. »

Le prisonnier fondit en larmes.

— « Pourquoi te faisait-il cela ? » demandai-je.

— « Une fois je n'avais pas donné à manger à temps à ses chiens ; une autre fois je l'avais mené à la Fabrique de Nertchinsk, et j'avais négligé de ferrer un cheval. Voilà la raison. Je vous le jure, plus d'une fois nous avons été tout prêts à le tuer ou à mettre le feu à son pavillon. Voyons, mon père, songez un peu à ce qu'il nous faisait subir ! Un jour, il oblige les prisonniers à creuser un fossé. Tout d'un coup il donne un ordre : jeter vivant tel ou tel dans ce fossé, et nous enterrions vivant notre frère. (Les détenus sanglotent). Tous les jours, il pendait quelqu'un de nous, ou il le faisait déchirer par ses chiens, ou tuer à coups de hache, ou enfouir vivant dans la terre. Vous savez, mon père, à Kara toutes les colonies reposent sur des tombes et sur les fosses des malheureux prisonniers mis à mort par cette bête fauve. Nous avons loué un prêtre pour que chaque jour il célèbre pour lui la messe des morts : quelqu'un nous avait dit que, si on dit la messe des morts pour un vivant, il ne reste pas longtemps en vie. D'autres fois il nous donnait un travail à faire, et nous devions l'accomplir obligatoirement de telle heure à telle heure, et si pour une raison quelconque il n'était pas terminé, s'en manquât-il très peu, aussitôt il vous faisait fouetter,... et là-bas on fouette de telle sorte qu'on vous sort bientôt du hangar les pieds devant pour vous mettre en terre.

Il construisait une route à travers une forêt, et vous pouvez vous figurer comme cette route a été arrosée du sang des prisonniers et semée de leurs os ! Ce n'était pas un homme, mais une bête fauve, et quelle bête ! Kara, c'est un vrai pays de martyrs. Oh ! il ne se gênait pas avec nous. Quelquefois, un surveillant ou bien sa bonne lui chuchotait à l'oreille je ne sais quoi contre l'un de nous, et aussitôt voilà le malheureux livré au fouet, aux chiens qui le déchiraient. Vous voyiez ici dix ou douze prisonniers enterrés

vivants dans un trou, là cinq, huit hommes emportés sur des brancards. Mon Dieu ! où a pu naître cette bête, et qui l'a mise au monde, et comment notre mère la terre humide le porte-t-elle à la lumière du jour ? Il a fait mourir nos frères par dizaines de mille. Certainement il y en avait qu'il fallait punir, mais seulement punir et non pas faire mourir. Or lui nous écrasait tous, coupables et non coupables, comme de simples vipères. Vous savez, mon père, combien d'âmes innocentes il y a parmi nous ; les malheureux périssaient de sa main tout comme les coupables. Je pense comme cela, mon père : cette Kara est une seconde Kiev ; à Kiev sont les saintes reliques, à Kara reposent les reliques des innocents forçats martyrisés. »

Le forçat fondit en pleurs, et les autres pleuraient avec lui. Il y avait là, à côté de moi, un jeune et robuste prisonnier, qui dit après avoir essuyé ses larmes « Pour de tels fauves, il n'existe pas de loi. Si un prisonnier fait n'importe quoi, aussitôt on le punit ; si un chef commet des crimes cent fois plus graves, on ne l'en salue que plus bas. Ah ! je pense souvent à Fedor Kouzmitch, j'ai lu dans le temps son histoire. En voilà un qui a renoncé de lui-même à son trône de tsar, et puis il a quitté Taganrog la besace à l'épaule pour faire l'errant. Si tous agissaient un peu comme cela, s'ils voyaient de leurs propres yeux comment vit la Russie et pourquoi elle est dans le malheur, ils ne nous puniraient pas comme cela. »

— « Non, camarades, dit un troisième, n'attendez rien de bon de cette vie. Dès lors que le pouvoir terrestre a crucifié le Fils de Dieu, nous nous n'avons aucune espèce de soulagement à attendre de ce monde. Le monde gît dans le mal. On me traite d'anarchiste, et je ne suis pas le moins du monde anarchiste. Toute mon existence j'ai souffert parce que j'estime tous les hommes égaux entre eux. C'est que maintenant, mon père, nous vivons sans connaître le Christ. Moi, voilà cinq ans que j'ai commencé de suivre l'Évangile, et je m'en trouve fort bien. »

Une femme : « Oui, mais, André, vivre comme tu vis, c'est difficile. Toi, tu es seul et tu distribues aux pauvres tout ce que tu gagnes, tu vis avec une chemise et une culotte. Mais celui qui a de la famille ne peut pas faire comme cela. »

Une autre femme forçat : « On peut bien, à la rigueur, mener la vie que mène André. Seulement, bien sûr, il faut tout se refuser soi-même et aimer tout le monde : autrement, quand on regarde un peu, partout ce n'est qu'injustice, et même quelle injustice ! Prenez, si vous voulez, la vie de nos frères au bagne. J'ai été une fois dans une prison d'étape, et tous disaient que le directeur faisait mourir de faim les prisonniers, tandis qu'il faisait sa fortune. Et il l'a faite si

bien qu'après sept années passées là, il en a remporté dans les cent mille. Voyez un peu ça ! »

André : « Non, camarades, nous ne devons pas chercher la justice en dehors de nous ; nous n'avons qu'un moyen, c'est de nous attacher à la justice nous-mêmes, et une fois que nous l'incarnerons dans notre vie, alors ce sera bien. »

Les prisonniers se turent. « Dites-moi, les enfants, fis-je, y a-t-il dans votre existence des instants de bonheur ? » — Le vieux : « Très peu : l'un a le mal du pays, et alors sa pauvre tête ne pense plus qu'à cela ; l'autre maudit sa destinée et se trouve horriblement malheureux ; l'autre a pris femme ici, alors il s'inquiète pour sa famille ; bien peu parmi nous s'estiment heureux. »

André : « Si, mon père, il y a dans la vie des instants de bonheur pour celui dont la conscience est pure ; mais celui qui ne l'a pas pure ne connaîtra jamais un instant de bonheur. »

Une jeune femme : « Pour moi, j'ai en Russie un fils et une fille de mon mari légitime, et ici j'ai aussi un garçon. C'est à cause d'eux, mon père, que les idées de bonheur cela ne me concerne pas ; c'est pour eux que me voilà presque toute finie, tant je les regrette ».

Vasili : « Moi aussi, j'ai femme et enfants en Russie, et puis ici j'ai rencontré une autre femme : quel bonheur voulez-vous que j'aie ? Quelquefois on n'en peut plus de désespoir. Vous pleurez, vous pleurez, et toujours pour la même raison. »

Moi : « Dites-moi bien vrai, est-ce que vous priez le bon Dieu ? »

Le vieux : « Oui, mon père, il y en a parmi nous qui font leur prière. Il y en a qui ont tout à fait oublié le bon Dieu. Il y en a encore qui injurient tout net le bon Dieu, que c'est effrayant même à penser. On s'est mis quand même à injurier un peu moins le bon Dieu depuis que vous êtes chez nous. »

André : « Mon père, ainsi, vous nous apportez beaucoup de secours et de consolations dans notre existence de forçats. Par exemple, il y a quatre jours nous avons tous admiré une espèce de miracle : là-bas dans nos abris, deux prisonniers se sont querellés si fort que nous étions tous persuadés qu'ils s'égorgeraient l'un l'autre le soir même. Nous regardons : en voilà un des deux (c'était jusque là un si grand écorcheur qu'il servait de bourreau dans notre prison) qui frappe à la porte de l'autre ; l'autre prend une barre de fer et va à sa rencontre ; au moment de frapper, le bras lui tombe. Ce bourreau était tombé à ses pieds en disant : Le père nous a recommandé de tout pardonner, et voilà, avant le coucher du soleil, je te pardonne. Pardonne-moi aussi ! Nos femmes et nous aussi, nous avons pleuré tout notre saoul, en voyant un pareil tableau. Voilà ce que font vos

leçons, mon père. Non, nous vous en supplions, ne nous abandonnez pas, misérables que nous sommes. »

J'étais tout bouleversé par le récit d'André. Enfin, nous nous levâmes et, avant de les quitter, je les remerciai de cet entretien ; le vieux voulut m'accompagner : « Oui, mon cher vieux, lui dis-je, tu as souffert beaucoup de tourments et de maux. » — « Oui, ce Razguldiev en a expédié beaucoup dans l'autre monde, et cela sans raison. Il n'a mérité que malédiction : pas une chanson de forçat, pas une poésie de forçat, où on ne le maudisse. »

Ayant ainsi pris congé du vieux, je m'en retournai chez moi.

### *LE MOLDAVE PARRICIDE*

Ce forçat-là était un Moldave. Un individu féroce et rapace, mais qui s'était repenti par la suite. Il était d'un âge moyen, trapu d'épaules, robuste, pas très grand. Voici ce qu'il me raconta : « Tout jeune, je détestais le travail, j'aimais à vivre sans rien faire. Le désœuvrement m'apprit à courir les jardins, les vignes, les ruchers des autres. Souvent j'allais en soirée, presque tous les jours je fréquentais les cabarets. Mon père parfois, au début, se mettait à m'injurier, à jurer contre moi ; moi, en entendant ses jurons, je ne faisais que l'exciter : je baissais devant lui ma culotte et je lui disais : « Voilà pour toi, vieux chien ! Vas-y, mords-le... Voilà pour toi, vipère ! Tu n'auras pas longtemps à m'injurier, vieux démon ! Je te ferai bientôt disparaître de ce monde. » Au commencement, il me faisait honte, il me menaçait de Dieu, et alors je lui criais en face : Je m'en fous, de la croix et du bon Dieu ! Ou bien je lui disais tout net : « Ton bon Dieu, voilà où je le mets... » et je l'injuriais moi-même de tout mon répertoire.

Notre existence suivait son train-train quotidien, les jours suivaient les jours, et je devenais de plus en plus méchant, de plus en plus mauvais, de plus en plus débauché. Je commençai à me livrer à la bestialité. Je me mis à voler, à m'enivrer. La vie me rejetait d'un vice dans l'autre, et elle me ballotait si bien que j'en arrivai à me sentir moi-même mal à l'aise.

Une fois, je rassemblai tout mon courage et j'allai trouver un beau soir notre curé pour me confesser à lui, et puis changer de vie. J'allais le trouver avec les meilleures intentions : voilà qu'en arrivant à sa porte, je vois ramener ce même curé complètement saouil. En le voyant dans un pareil état, je me traite moi-même d'imbécile, je hausse les épaules et m'en vais de la cure tout droit au cabaret. De désespoir, je me mis à boire ; du soir au matin je ne faisais plus que boire. Cette nuit-là, j'avais été pris d'une grande pitié pour moi-même, je voulais me corriger. J'allais trouver le curé avec la conscience de ma vie gâchée, et je me disais tout le long du chemin

: non, c'est mal de vivre ainsi, il n'est pas possible de continuer ainsi, il faut faire pénitence, il faut changer, changer du tout au tout. Et voilà ce qui est arrivé ! Non, maintenant, je suis perdu à jamais et sans retour, mon âme est perdue, me dis-je, et je me mis à avaler verre sur verre.

Le matin, tenant à peine sur mes jambes, je revins à la maison. Le vieux, mon père, me dit je ne sais plus quoi, je le saisis à la gorge et le serrai à l'étrangler. Cinq minutes après, mon père rendait son âme à Dieu. Je m'enfuis à toutes jambes. Deux jours après, j'arrivais à Kichinev. J'y passai trois jours, couchant dans les asiles de nuit. Sur le conseil d'un va-nu-pied quelconque, je passai la frontière d'Autriche. Je ne pus pas rester longtemps en Autriche : je ne sais quelle nostalgie me torturait, et je revins en Russie. Je n'étais pas arrivé à cinq verstes de Soroki, qu'on m'arrêtait. Naturellement, je fus jugé et envoyé aux travaux forcés.

Vous savez, mon père, je suis tout torturé de désirs pervers. Mais quand tout cela se calme et que je suis complètement débarrassé de cette affreuse tempête, alors c'est dans mon âme comme une éruption de volcan, une explosion épouvantable de désespoir, de haine contre moi-même, un désir désespéré de m'affranchir de cet état affreux. Que faire ? Je souffre le martyr, je suis épuisé de souffrances. »

— « Mon cher, lui dis-je, il faut te détester à ce point, et t'humilier à ce point que tu te trouves le plus grand pécheur de l'univers, et que, dans cette disposition d'humilité, tu te repentes, et te repentes de telle sorte que rien, pas un péché, n'échappe. Si cela ne te fait pas de bien, alors voici quel sera le remède le plus rapide et le plus radical : si tu veux te débarrasser complètement de tes habitudes chroniques de péché, il faut absolument faire une pénitence publique de tous tes péchés devant tous tes camarades. Voilà quel sera le moyen le plus radical et le plus sûr. »

Le prisonnier se prit à réfléchir : « C'est bien pénible, c'est impossible », dit-il. — « Il n'y a pas d'autre moyen contre les péchés invétérés. » — « Croyez-moi, mon père, c'est trop dur. » — « Il n'y a pas sur terre d'autre remède contre de pareilles habitudes. Ces habitudes ne s'arrachent du fond du coeur de l'homme que par la pioche d'un profond repentir devant Dieu. » — « Non, je ne peux pas. » — « Moi non plus, je ne veux pas vous forcer, mais je dois vous dire une chose, c'est que pour se libérer complètement de ce mal chronique il n'existe aucun autre remède. Songez seulement à ce que vous deviendrez ensuite. Tôt ou tard, vous serez bien obligé de boire jusqu'à la lie les dernières gouttes de votre vie empoisonnée comme elle est. » — « Je le comprends, mais je n'ai pas le courage de me décider. » — « Voici comme il faut faire : demain,

uniquement pour vous, pour vous personnellement, je donnerai une absolution générale, et à ce moment-là vous pourrez vous décider à ce grand acte. »

Le lendemain matin avant la messe, je donnai une absolution générale. Je fus extrêmement ému de n'y pas apercevoir mon prisonnier. Je commençai de célébrer la messe. Au moment de la communion, je prononce mon exhortation, et sur la fin je remarque que les prisonniers écoutent avec une grande attention la parole de Dieu. Quand j'eus terminé, j'invitai les assistants à se mettre à genoux, j'en fis moi-même autant, et prononçai sous forme de prière, selon mon habitude, la conclusion de mon instruction : « O Christ, notre Roi ! Jette les yeux sur ces malheureux prisonniers et ouvre-leur en ce moment les portes d'une fervente pénitence. Ouvre-leur, Seigneur miséricordieux, les portes de ton pardon infini et de ton amour pour eux. Quel mortel, ô Seigneur, est pur devant toi ? Mais toi, toi le Seigneur du ciel et de la terre, remplace pour eux ta justice rigoureuse par la flamme de ton saint amour pour eux, qui fait fondre l'âme et le coeur du pécheur. »

Je ne m'étais pas encore remis debout, que mon prisonnier apparaissait au milieu de l'église et, montant sur les marches, commençait en public et à haute voix la confession de ses péchés. En l'entendant ainsi raconter ses péchés, tous ses camarades pleuraient. Quand il eut terminé, je me tournai vers lui en disant : « Mon fils, mon fils bien-aimé ! Au même moment où tu faisais ta confession, où par ta pénitence publique tu faisais avancer les autres prisonniers dans les sentiers du repentir, le Christ, ami et Sauveur des pécheurs qui se repentent, effaçait de sa main tous tes péchés et toutes tes iniquités sur le livre de sa Justice divine. Selon le pouvoir qui m'a été donné, Il met sur mes lèvres indignes les paroles qu'il a lui-même prononcées un jour, dans un instant solennel de sa vie terrestre :

« Tes péchés te sont pardonnés, encore qu'ils soient beaucoup, parce que tout à l'heure tu m'as aimé beaucoup ».

Le prisonnier sanglotait. Quand il se fut calmé, il s'approcha de la sainte Table. Le lendemain, il me déclara qu'il était comme rené à une nouvelle vie. Il se sentait l'âme en joie, et cette journée fut pour lui une nouvelle entrée dans le monde, dans un monde tout différent de celui qu'il avait connu encore la veille, un monde renouvelé et transfiguré. Je remerciai Notre-Seigneur de la protection si efficace qu'il accorde aux pécheurs.

### *L'OFFICIER FÉLON*

Celui-là était considéré comme un condamné politique, mais moi je le considère comme un criminel de droit commun. C'était un

officier du corps d'État-Major. Il avait vendu les plans de la place de Varsovie à l'État-Major allemand. Voici ce qu'il me raconta :

« J'ai une femme très belle. Il n'y a pas à dire, c'est une femme rangée, et une bonne épouse. Quand j'étais garçon, j'aimais faire la cour au beau sexe, mais pas de la même façon que les autres. Une fois marié, je vécus plusieurs années avec ma femme en toute fidélité et loyauté. Mais quand j'entrai, quelque temps après, à l'État-Major Général, je commençai à mener la vie large. Et alors, pour mon malheur, les femmes commencèrent à se coller à moi.

Je me liai avec une jeune demoiselle d'origine ecclésiastique. Vous savez, je contentais tous ses caprices et toutes ses envies, entièrement et sans réplique. Tout ce que j'avais d'argent, tout passait à cette gentille idole. Cependant elle me déclara qu'elle ne m'aimerait plus, si je lui refusais quoi que ce soit, et un beau soir je remarquai qu'elle me traitait avec beaucoup de froideur, tandis qu'elle regardait avec un intérêt particulier, ce soir-là, comme elle ne l'avait jamais fait, un jeune lieutenant encore garçon. Cette constatation m'enragea tout le soir. Enfin j'obtins d'elle qu'elle allât avec moi dans un cabinet particulier. Là, je passai la nuit avec elle et je parvins à la persuader qu'avant un mois elle aurait une grosse somme d'argent, que selon toute vraisemblance je réclamerais ensuite à ma femme le divorce et me marierais avec elle. Je lui dis tout cela, et elle accepta.

Maintenant, comment me procurai-je cette somme ? Voici : je décidai de vendre à l'Allemagne les plans de la place de Varsovie. Et je les vendis en effet pour plusieurs milliers de roubles. Pour tout dire, j'ajoutai de moi-même à ces plans un croquis dans lequel, pour intéresser l'État-Major allemand, j'avais indiqué de nouveaux tracés de cette forteresse, complètement inconnus. Je fus stupéfait de l'exactitude avec laquelle l'Allemagne était documentée sur tous nos secrets militaires. Je dus employer deux jours entiers à convaincre en personne l'État-Major de l'existence de ces nouveaux forts qui en réalité n'existaient point. Quand ils déployèrent devant moi le plan qu'ils avaient de ces fortifications et qu'ils commencèrent à me montrer les ouvrages, leurs emplacements, leur nature, leur valeur, la date de leur construction ou de leur réfection, je poussai malgré moi un soupir : ils savent tout mieux que nous, ces Allemands, tout ce que nous cachons dans le plus profond mystère, tous nos secrets militaires ! »

L'officier termina son récit, et après un long silence reprit ainsi la parole :

« Elle me dénonça. Voilà ce que c'est que la femme. La femme a besoin de trois choses : l'argent, le mâle, et la toilette. C'est sa félicité, son Dieu, sa vie. On dit qu'il existe quelque part dans



l'espace des diables, et c'est peut-être vrai ; mais que la femme soit un diable sur terre, cela est une vérité certaine. Les femmes sont les forgerons qui forgent de leurs mains délicates des fers pour les hommes. Voyez seulement mon exemple. Combien de fois elle m'a tenu dans son étreinte brûlante, combien de serments elle m'a faits pour m'assurer de son amour, combien de fois elle m'a arrosé le visage de ses larmes amoureuses, de quels baisers elle me prouvait son attachement : et finalement voilà à quoi aboutit son amour pour moi ! Les chaînes de glace, le bain, la mort solitaire et désespérée.

»

Ce condamné avait auprès de lui sa femme et sa nièce. Cette femme se conduisait envers lui avec tant de grandeur d'âme qu'elle fit plusieurs fois le voyage de Petrograd afin de solliciter en sa faveur. En 1906, il mourut à Tchita. Je le confessai et lui donnai la communion par trois fois. Sa noble femme Praxède Matviévna quitta Tchita après sa mort pour vivre à Saratov.



# UN MOINE DE L'ÉGLISE D'ORIENT

*Lev Gillet (1893 – 1980)*

Moine bénédictin brillant envoyé en mission en Galicie uniate, il rejoindra l'orthodoxie en 1928, ce qui n'ira pas sans apporter son lot d'incompréhensions et d'épreuves. Mais en naîtra le rayonnement spirituel qui permet par la suite à de jeunes communautés orthodoxes de langue française de se développer à Paris — plaque tournante de l'émigration russe — et à Beyrouth<sup>364</sup>. Nous choisissons de citer *Communion in the Messiah*, plutôt que l'une de pour quelques passages rapprochant chrétiens et juifs<sup>365</sup> :

S'impose en place de ses nombreuses allocutions à fins spirituelles<sup>366</sup>, comme traduisant une grande liberté intérieure, un témoignage fort et qui s'avérera mystique au cours d'une progression du récit. Exceptionnellement nous n'omettons rien :

*Interview avec le Père Lev Gillet*<sup>367</sup>

En 1972, le père Lev Gillet accorda une interview à Edward Robinson, un « chercheur en expérience religieuse » du collège Manchester de l'université Oxford<sup>368</sup>. Père Lev a 79 ans au moment de l'interview. Cette interview constitue un document unique sur la vie intérieure du père Lev, bien qu'il comprenne aussi de longs échanges, en apparence secs et académiques, avec le chercheur. Car le père Lev et le chercheur ne tiennent pas le même discours : le chercheur est un académique qui se veut scientifique, alors que le père Lev, qui comprend très bien le milieu académique et le point de vue de son interlocuteur, est avant tout un spirituel, un « libre croyant universaliste, évangélique et mystique »<sup>369</sup>, qui a une

---

<sup>364</sup> Elisabeth Behr-Sigel, *Lev Gillet, Un moine de l'Église d'Orient / Un libre croyant universaliste, évangélique et mystique*, Cerf, 1993. Dont on recommande : 290-291, 377...

<sup>365</sup> Lev Gillet, *Communion in the Messiah / Studies in the relationship between Judaism and Christianity*, James Clarke, Cambridge, 1942, 2002.

<sup>366</sup> *La prière de Jésus*, 1963, etc. Cf. Elisabeth Behr-Sigel, *Lev Gillet...*, *op.cit.*, « L'oeuvre littéraire... », 617-623.

<sup>367</sup> *Le Pasteur de nos âmes, Lev Gillet / Un moine de l'Église d'Orient*, YMCA-Press / F.X. de Guibert, Paris, 2008, « Interview avec le père Lev Gillet », 297-329.

<sup>368</sup> Edward Robinson, *This Time-Bound Lacer Ten Dialogues on Religious Experience*, Religious Experience Research Unit, Manchester College, Oxford, 1977.

<sup>369</sup> Sous-titre de la biographie par Élisabeth Behr-Sigel, Lev Gillet, « Un moine de l'Église d'Orient », Cerf, 1993.

longue expérience en tant que conseiller spirituel auprès de toutes sortes de personnes aux appartenances les plus variées. De fait, l'interview [298] débute difficilement, sur une discussion quelque peu intellectuelle concernant le sens et la nature de l'« expérience religieuse », et alors que la pensée du père Lev s'oriente tout naturellement vers le concret, le vécu, le chercheur introduit à plusieurs reprises des notions abstraites dans la discussion. Ce sont justement ces paroles du père Lev relatant ses expériences intimes intérieures et ses convictions personnelles au-delà de tout credo formel, qui témoignent dans cette interview d'un grand spirituel.

Les parties en italiques sont les questions et remarques du chercheur et celles en caractères normaux, les réponses du père Lev.

*Au point de départ, on a demandé à des personnes d'écrire un rapport de toute expérience où ils sentaient qu'ils avaient été sous l'influence d'une puissance soit au-delà ou en partie au-delà d'elles-mêmes et de nous raconter l'effet qu'une telle expérience avait produit sur leur vie. Nous avons reçu un grand nombre de comptes-rendus très variés ; ils vont de descriptions les plus sensationnelles du super-naturel et de l'occulte, des apparitions des morts et des rencontres avec des soucoupes volantes jusqu'à une forme plus traditionnelle d'expérience religieuse. Quelle approche faites-vous d'un tel ensemble ?*

Je pense que chaque cas doit être considéré à part, étudié et analysé très attentivement.

En faisant cela, on trouve certains traits communs.

*Qu'attendez-vous de trouver qui présente un intérêt particulier ?*

Cela dépend de votre conception d'un phénomène religieux. J'ai bien sûr, ma propre idée là-dessus.

*Pouvez-vous nous dire quels sont vos critères ?*

Je pense qu'il s'agit d'un phénomène religieux lorsque vous avez conscience, d'abord, de quelque chose qui vous transcende : quelque chose de plus grand que vous-même, au-delà de vos limites. Deuxièmement, bien que ce soit transcendant, cela doit de quelque façon être immanent à vous-même, vous devez le rencontrer en vous. Troisièmement, entre ces deux expressions d'une réalité suprême (que je ne définirai pas pour le moment), il existe une possibilité d'échange dynamique. Vous en recevez quelque chose et vous lui donnez quelque chose. C'est ma conception d'un phénomène religieux. Ceci s'applique à beaucoup de cas où Dieu n'est pas en question. Vous pouvez envisager le sexe, par exemple, comme cette réalité à la fois transcendant et immanente. Ce pourrait être une sorte de religion. Vous pourriez prendre la société, ou le cosmos, pris au sens scientifique. Vous pouvez aussi la considérer comme une réalité personnelle ou supra personnelle — Dieu.

*Dans quel sens le sexe, la société ou le cosmos peuvent-ils être transcendants ?*

Prenons le cas d'un psychologue freudien. Il peut envisager la libido comme un pouvoir qui est transcendant et cependant immanent à tout homme et constituant la réalité suprême : quelque chose qui correspond à l'élan vital de Bergson.

*[300] Est-ce que ceci ne consiste pas à prendre ses désirs pour des réalités ? En fait, il le projette et le considère comme transcendant parce qu'il veut avoir quelque chose qui de fait est au-delà de lui-même, n'est-ce pas ?*

Je ne le juge pas. Je m'intéresse seulement de savoir si pour lui cela possède une valeur transcendante ou non.

*Diriez-vous alors que tout le monde est religieux en un certain sens ?*

Je ne sais pas ; je n'en suis pas sûr ; il peut y avoir des personnes qui ne le sont pas du tout. Mais je suppose que la plupart des gens le sont de mille façons différentes.

*Comment reconnaîtrez-vous alors une personne non religieuse ? Serait-ce quelqu'un pour qui l'existence n'a pas de sens ?*

Oui. Ou bien quelqu'un qui ne veut reconnaître rien au-delà de sa propre réalité physique ou mentale. Prenez un marxiste : je ne le considère pas comme non religieux. Le marxisme est bien une théologie. Le matérialisme dialectique, pour autant que d'abord ce soit le matérialisme, est dogmatique et deuxièmement « dialectique », implique cette sorte de structure cosmique, universelle.

*À partir de ceci, vous pouvez dire que tous ceux qui trouvent un quelconque sens à la vie sont religieux.*

Peut-être ; mais je pense qu'il y a pas mal de gens qui n'ont pas du tout de quête de sens ; des gens qui n'ont pas d'intérêt, qui n'accusent pas ou qui ne reconnaissent pas un tel besoin. Ils vivent un jour après l'autre sans se poser de questions.

*Existe-t-il vraiment de telles personnes qui ne cherchent pas du tout de sens ?*

J'en ai rencontré pas mal. D'abord, j'étais victime d'une illusion : je pensais que ces personnes vivaient vraiment une sorte d'anxiété intérieure, mais ne savaient pas comment l'exprimer, ou bien qu'elles n'en étaient pas conscientes. J'ai changé d'avis maintenant que j'ai rencontré à Londres pas mal d'hommes et de femmes qui ne se posent certainement pas la moindre question ;

elles n'éprouvent aucun besoin de chercher du sens, cela ne les intéresse pas. De toutes apparences, leur expérience est simplement une réaction aux événements et aux circonstances au fur et à mesure qu'ils se présentent.

*Diriez-vous que cette attitude peut survivre à une crise qui pourrait se présenter dans leur vie ? Je m'intéresse à un certain nombre de personnes qui nous écrivent pour dire les effets de toute sorte de crises, et comment, jusqu'au moment où elles furent confrontées à des événements qui exigeaient un sens — le deuil et ainsi de suite — elles ne cherchaient vraiment aucun sens. Diriez-vous que les personnes que vous décrivez n'ont jamais eu à affronter des problèmes qui demandent quelque chose de plus profond que l'existence quotidienne ?*

Permettez-moi de vous raconter une étrange expérience que j'ai vécue l'an passé [1971]. Au mois de mars [302] à cette époque, j'étais très malade. J'étais en train de mourir. Pendant une semaine environ j'étais inconscient et je délirais. D'une part, je disais des choses dépourvues de sens aux personnes autour de moi. Mais tout le temps, il y avait le développement d'une sorte de dialectique à l'intérieur de moi, dont j'étais conscient et qui tenait la route. Il s'agissait de l'extension d'un rêve ou d'une vision, que je vais vous raconter maintenant.

Le premier jour de ma maladie, j'avais rendu visite à une femme persane qui avait un enfant handicapé moteur (spastique). Je lui rendais visite avec mon médecin. Je vis cet enfant bouger sur le lit, émettant des gémissements, essayant de faire des mouvements, mais incapable de les coordonner. Il tenait simplement une bouteille de lait en main, gémissant et cherchant quelque chose. Ensuite, quelques personnes sont arrivées ainsi qu'une famille persane. La situation était plutôt drôle : la mère ennuyée, ça sautait aux yeux, aurait préféré qu'elles partent. Soudain, l'enfant spastique semblait prendre conscience de la situation et se leva quelque peu disant : « Maman, kawa ! » Cela voulait dire que l'enfant savait que l'on offre du café à tout hôte ; il rappelait à sa mère de leur présenter du café. Ce qui était frappant, profondément émouvant, était de voir cet enfant sortir tout à coup de ses limites, sa prison d'enfant spastique, et de manifester un intérêt altruiste pour ces personnes. J'en étais fortement impressionné.

La nuit suivante, je devins très malade ; je commençai à perdre conscience. Puis j'eus un rêve — ou bien le vis-je d'une façon imaginaire ? — je ne sais. Je me vis sur une plaine très blanche pendant une nuit noire ; j'étais couché sur le sol. Je ne pouvais voir aucune lumière ni à droite ni à gauche, pas de maison, rien, sauf sortant de terre, par-ci par-là, de petits êtres spastiques semblables

à des vers de terre. Certains d'entre eux prononçaient le mot « café » (kawa en perse) ; ils portaient une très petite lumière, comme des vers luisants. Soudain j'avais l'impression d'avoir une vision de l'univers entier : notre univers est tel où chacun, jusqu'à un certain degré, est un enfant spastique. Chacun se meut selon son propre spasme, qui peut être l'ambition, l'argent, le sexe, n'importe quoi. Chacun est prisonnier de son propre spasme comme cet enfant spastique. Mais il arrive que soudain certains d'entre eux prennent conscience de réalités en dehors d'eux-mêmes et commencent à demander du café pour les autres.

Pour moi, c'était une forme de dialectique qui se développa pendant toute une semaine dans mon inconscient alors que je délirais aux yeux des autres personnes. Il me sembla que tout l'univers était ainsi. Le sens de tout progrès dans le monde était que nous devrions aider toutes ces personnes spastiques autour de nous de façon à devenir capables, à certains moments, de demander du café pour les autres. Ceci dura toute une semaine avec des développements que je ne préciserai pas maintenant. Il y avait une séquence dialectique dans tout ceci.

Je pense maintenant que vous avez raison, quand vous avez dit qu'il y a des personnes qui, à moins de faire une crise, ne sont pas conscientes de tout ceci. Ce sont en effet des personnes spastiques, qui se meuvent [304] seulement de façon quelque peu mécanique, jusqu'au moment où leurs yeux s'ouvrent tout à coup et ils prennent conscience des autres.

*Ceci suggère que notre état naturel n'est pas d'être conscient du sens, et que tous nous devons sortir de cet état.*

Selon ma propre conception qui est purement individuelle et que je ne peux ni prouver ni réfuter, je pense que l'enfant spastique ne pourrait jamais être capable de songer à du café pour d'autres personnes si cela ne lui était pas donné ou suggéré par quelque chose ou quelqu'un qui lui est transcendant : ce qu'un chrétien appelle la grâce.

*Quelles limites mettriez-vous à ce qu'on appelle le transcendant ? Nous avons un grand nombre de personnes parmi nos correspondants qui disent : « Nous avons trouvé un sens, c'est cela notre expérience religieuse ». Nous ne pouvons approcher entièrement cette réalité sans préconceptions, sans certaines valeurs qui nous soient propres. Nous devons demander comment le pouvoir transcendant peut être reconnu, et comment percevoir la bonté ou la malignité des influences de ce genre.*

Je ne me posais aucune question à ce sujet : j'en étais venu à cette interprétation du rêve parce que j'avais déjà mes propres

convictions religieuses. Celles-ci sont en relation avec une puissance personnelle ou super-personnelle, avec qui je pense avoir eu un contact personnel à certains moments de ma vie — aux moments décisifs de ma vie. J'ai eu dans ma vie tout à fait personnelle et intime, d'abord un sentiment de présence, d'une présence donnée et super personnelle. Ce sentiment demeurait en moi une heure entière de façon très intense, m'envahissant, me faisant pleurer sans la moindre raison, me submergeant complètement. Ceci m'est arrivé aux bords du lac de Galilée, peut être sous l'influence de l'environnement, le paysage et les souvenirs associés au lac de Galilée dans l'Évangile. Mais c'était tellement saisissant que je vis soudainement que l'intention que j'avais eue d'aller à Jérusalem était tout à fait inutile. Ce que j'avais vu et ressenti dépassait tout ce que j'aurais pu faire à Jérusalem. Il ne me restait qu'à retourner immédiatement en Europe et rien d'autre.

*Avez-vous connu à d'autres moments cette sensation de présence ?*

Oui, beaucoup, mais celle-ci, ainsi que le rêve des personnes spastiques, étaient les plus frappants. L'impact de ce rêve sur moi était le suivant : si je voulais voir les enfants spastiques sortir du sol, je ne pouvais le faire que si moi-même j'étais couché par terre tout à fait à plat, perdant toute sensation de ma propre importance, réalisant que tout ce que je faisais : écrire, parler aux gens, n'avait aucune importance. La seule chose qui importait était d'être capable de rester couché sur le sol. Alors je pouvais voir ces personnes spastiques qui se levaient. La seule chose que je peux faire est d'aider de telles personnes.

*Comment mettriez-vous en rapport ces expériences en rêve et le sens de présence que vous avez ressentie avec les expériences que d'autres personnes appelleraient purement psychiques ?*

Je n'ai aucune expérience psychique de quelque nature que ce soit. Ces choses me sont entièrement étrangères.

*Beaucoup de personnes nous écrivent en décrivant ce qui leur semble être une véritable expérience religieuse alors qu'ils ont vu une lumière, ou des lumières, ou leurs environnements illuminés ; ceci se combine avec la joie et parfois de la crainte. Pourquoi est-ce si courant ?*

Je pense que c'est un phénomène courant dans toutes les religions. Moi-même, par exemple, j'éprouve très souvent un sentiment, non d'une lumière extérieure, mais d'une sorte d'illumination intérieure, quelque chose de radieux associé au nom de Jésus. J'ai beaucoup pratiqué ce que les orthodoxes appellent la prière de Jésus, qui consiste simplement dans la répétition du nom



de Jésus. Cette expérience du nom de Jésus peut devenir quelque chose qui vous imprègne et vous donne une sorte de lumière intérieure : vous vous sentez entouré d'une lumière intérieure que vous ne pouvez décrire.

*Comment pouvez-vous défendre ceci devant la critique du sceptique qui y verrait simplement une technique dont le contenu est sans rapport ? N'importe quelle philosophie que vous aimez pourrait servir de contexte à cette sorte d'expérience.*

Je ne veux pas le nier. Je pense que c'est tout à fait possible qu'il y ait une origine psychologique. Mais je dirais en même temps que je ne dissocie pas Jésus de Mohammed, ni de Bouddha ou de Krishna, ou de beaucoup d'autres divinités, Isis ou Aphrodite. Je pense que beaucoup de personnes ont des contacts authentiques avec Jésus sous d'autres noms et formes.

*Et je suppose qu'elles prendraient les mêmes attitudes que vous ?*

Un Hindou certainement.

*Vous dites ne pas avoir d'expérience psychique. Mais que diriez-vous à quelqu'un qui décrirait votre expérience comme psychique ? Votre sens de la présence par exemple ?*

Je ne dirais rien. Sa déclaration pas plus que la mienne ne peuvent se prouver. J'en resterais là.

*Un de nos grands problèmes consiste en la difficulté de distinguer entre ce que certaines personnes écarteraient d'emblée comme étant psychique et ce que d'autres apprécieraient comme étant de grande valeur et appelleraient religieuses. Et le cœur même de ces expériences qui, dans beaucoup de cas, paraît être semblable. Ce qui semble constituer l'élément religieux est la façon dont les gens réagissent, la façon dont ils reçoivent et répondent.*

Ce sont des choses qu'on peut partager ou pas. Si quelqu'un ne partage pas son expérience, c'est inutile d'en parler. Dans ce domaine il n'y a pas de vérification au sens scientifique. Là où on ne peut pas mesurer, la vérification est impossible, et il n'y a pas de mesures à appliquer à ce genre de choses. C'est un domaine qui relève du qualitatif sans aucune recherche possible sur le quantitatif

*[308] Vous diriez alors, qu'à moins de pouvoir présenter des résultats sous forme quantitative, votre travail n'est pas scientifique ?*

Il fut un temps [1917-1918] où je travaillais dans le laboratoire de psychologie expérimentale à Genève avec [Édouard] Claparède. Il avait placé ces paroles de Lord Kelvin sur la porte de son

laboratoire : « Si tu peux exprimer en chiffres ce dont tu parles, tu en possèdes une certaine connaissance. Sinon, tu n'en connais rien et ce que tu dis n'a guère de valeur ».

*Seriez-vous encore d'accord maintenant avec ce point de vue ?*

Certainement, d'un point de vue scientifique. Dans mon esprit je fais une distinction très nette entre ce qui peut être analysé par la recherche scientifique et ce qui ne peut l'être. Il n'y a pas de pont entre le quantitatif et le qualitatif.

*L'un est-il plus réel que l'autre ou ne portez-vous pas de jugement ?*

Il ne m'appartient pas de juger. D'une certaine façon, je suis un parfait agnostique et un parfait croyant d'autre part.

*N'êtes-vous pas ouvert à la compartimentation, à penser en termes de deux mondes qui ne peuvent pas entrer en contact l'un avec l'autre ?*

Je ne dirais pas cela. Je dis simplement que je ne me permets pas de dire que je sais, si je ne peux pas prouver par l'expérience ce que je sais.

*Alors, la seule sorte de psychologie que vous accepteriez comme scientifique est une sorte de psychologie behavioriste ?*

Non, je rejette le behaviorisme comme je rejette la psychanalyse. En ce qui me concerne, la seule forme de psychologie scientifique prouvée est la psycho-statistique.

*On pourrait objecter à Lord Kelvin qu'en fait les nombres n'ont d'autre signification que mythique.*

Les nombres sont la seule façon pratique d'appliquer la connaissance à la vie. Sans les nombres, il n'y a pas de connaissance scientifique, pas de technique scientifique. Je ne crois pas du tout dans une mystique des nombres.

*Je pense que Kelvin disait aussi qu'il ne pouvait réellement comprendre une théorie que s'il pouvait construire un modèle.*

C'est de l'imagination. Cette phrase n'a aucune valeur pour moi. Ce qui a de la valeur est le nombre, la réalité. Le modèle n'a pas de réalité ; c'est une illusion de l'esprit. Dans le domaine de la science, les modèles peuvent changer tous les vingt ans, les nombres restent.

*Mais un modèle est utile pour communiquer vos idées à quelqu'un d'autre.*

Oui, de façon purement empirique.

*Je pense qu'on peut soutenir que les nombres sont aussi un simple modèle, que toute description scientifique est peut-être un modèle dans un langage différent : un langage qui [310] est plus pratique dans un certain sens ; vous pouvez vous en servir pour contrôler ou pour prédire. Mais c'est cependant un modèle : cela ne nous rapproche pas davantage de ce qui est vraiment là.*

Je ne comprends pas l'idée de « ce qui est vraiment là ». J'ai été impressionné profondément par quelque chose qui s'est passé dans un laboratoire de botanique. J'essayais de dessiner ce que je voyais sous le microscope. Le professeur vint voir ce que chacun faisait. Moi, je dessinais des cellules ; mais à la place de laisser des intervalles entre elles je les dessinais tout à fait contiguës. Le professeur me dit : « Que pensez-vous que vous êtes en train de faire ? » Je dis : « J'essaie de dessiner ces cellules ». « Pas du tout, répondit-il, vous faites de la métaphysique ». Ces paroles me sont restées et ont eu une énorme influence éducative sur moi.

*Que voulait-il dire ?*

Il voulait dire que j'étais en train de dessiner quelque chose qui n'était pas une réalité physique. Les intervalles entre les cellules étaient la réalité ; mais moi, j'étais en train de dessiner des cellules qui se touchaient, ce qui n'était donc pas une réalité physique et par conséquent pas de la physique non plus ; donc de la métaphysique, de la spéculation.

Voulait-il dire que vous aviez permis que votre perception soit influencée par une théorie métaphysique ?

Je ne pense pas qu'il soit allé aussi loin. Je pense que pour lui la métaphysique était une des pires qualifications. Je dessinais simplement quelque chose que je ne voyais pas.

*Vous venez justement de dire maintenant que vous n'acceptiez pas la conception de « ce qui est réellement présent là ». Mais au début, vous parliez de l'expérience religieuse comme expérience d'une réalité transcendante.*

Veillez m'excuser, je déteste les mots « expérience religieuse ». Je pense qu'ils sont la cause d'une grande confusion et j'en veux à William James [philosophe pragmatique américain 1842-1910] d'avoir introduit pareille idée. Essayez par conséquent de trouver d'autres mots. Il y a quelques mots que j'aimerais faire disparaître du dictionnaire, tels que « expérience religieuse » ou le mot « mysticisme ».

*Pourrais-je définir l'expérience religieuse comme l'expérience d'un phénomène religieux, en d'autres termes, comme quelque chose qui est l'objet propre de notre intérêt religieux ?*

Le mot « phénomène » suffit amplement — « ce qui apparaît ». Qu'y a-t-il derrière l'apparence ? Je ne le sais ; quantitativement, scientifiquement, je ne le sais.

*Mais vous avez des critères pour dire : « J'ai fait l'expérience de ceci ; je suis maintenant dans le "domaine religieux" ».*

Je peux dire que ceci est le domaine des expériences religieuses ; vu de l'extérieur, je pense qu'un sociologue ou un psychologue athée seraient d'accord avec moi sur la définition d'un phénomène religieux.

*[312] Vous ne pensez pas que c'est nécessaire d'avoir soi-même un intérêt religieux, d'être sensible à quelque chose avant qu'on puisse reconnaître ce qui est important dans ce domaine ? Je ne pense pas qu'un athée ait assez d'intérêt dans le domaine de la religion pour percevoir les caractéristiques importantes d'un phénomène religieux.*

Je connais des psychologues de la religion qui sont des athées et qui s'intéressent très fort aux phénomènes mystiques, etc.

*Sont-ils qualifiés pour les interpréter correctement ?*

Oui, parce qu'ils ont un esprit scientifique. L'interprétation ne m'intéresse pas tellement, ce qui m'intéresse, c'est la description.

*Mais si vous décrivez un phénomène comme étant religieux, ce mot a alors sûrement une valeur interprétative ?*

Il a seulement un sens conventionnel. Je déteste également les mots « religion » et « religieux ». De même que le mot « mysticisme », la « religion » ne trouve pas place dans la Bible.

*Vous finissez par adopter une position purement phénoménologique. Vous dites : « Je ne demande pas une interprétation de ces expériences ; tout ce que je ferai est simplement les approcher toutes ».*

Oui, exactement.

*[313] Ceci semble être plutôt réducteur. Ce qui est important pour la personne qui a vécu l'expérience en est l'interprétation.*

Je suis incapable d'en donner l'interprétation. Je peux simplement essayer de tâtonner, de voir ma voie à un moment donné.

*Comment pouvez-vous alors évaluer l'expérience d'autres personnes ?*

Je n'évalue pas l'expérience d'autres personnes.

*Diriez-vous que ceci est une attitude scientifique ?*

Oui, exactement. Le mot « valeur » n'a pas sa place en science.

*D'où viennent les valeurs alors ?*

Je n'ai probablement pas de valeurs.

*Vous n'avez pas de valeurs ?*

Je ne pense pas. J'ai des réactions.

*Vous pensez que les principes du comportement humain sont purement relatifs au moment ?*

C'est une question d'éthique personnelle.

*Oui, mais cela n'est pas en rapport avec la question de valeur ?*

Je ne sais pas. Je hais le mot « valeur ». Je hais tous ces termes philosophiques. Je peux peut-être parler de [314] guidance ; je sais ce que cela signifie ; je sais ce que je ferais dans des cas particuliers. Ou même d'amour, qui est un mot terrible.

*Dites-vous que toutes ces choses sont intuitives, qu'il ne sert à rien d'essayer d'en faire un système ?*

Je ne sais pas ce que signifie « intuitif », bien que je fusse un disciple de Bergson dans ma jeunesse. Mais je crois qu'il peut y avoir cette conviction, qui n'a rien à voir avec la science, qu'il y a une lumière intérieure donnée par Dieu. J'en parle dans le sens que lui donnent les quakers.

*En fin de compte, la seule guidance valable est justement ce que tout un chacun éprouve comme sa propre expérience individuelle ?*

Il n'y a pas deux cas qui soient semblables. Il ne peut y avoir de valeurs absolues qui ont la même force pour des personnes différentes. Bien que j'admette tout à fait qu'un État doit avoir des lois.

*Lorsque saint Jean dit : « Il faut éprouver les esprits » (1 in 4, 1), pour voir quels sont les bons et les mauvais, n'incluait-il pas que vous deviez avoir quelques critères de jugement ?*

Oui, j'ai des critères.

*D'où viennent-ils ?*

Je pense qu'ils viennent de Dieu.

*Ceci ne nous amène-t-il pas à une position où chacun peut dire : « Je possède mes propres valeurs intuitives, ma propre guidance, qui sont aussi bonnes que les vôtres » ?*

Je pense certainement que vous avez toujours le droit de dire « ma guidance est aussi bonne que la vôtre ». Si c'est vraiment de la guidance, elle est aussi bonne que celle de n'importe qui. Il n'y a pas de guidance commune à deux personnes.

*Mais notre connaissance de Dieu est imparfaite et chacun de nous interprète la volonté de Dieu selon sa propre expérience. Vous diriez sûrement que certaines personnes sont plus proches de l'Esprit de Dieu que d'autres ?*

Certainement. Mais Dieu a une façon différente d'agir selon chaque personne. Je rejetterais absolument comme une hérésie horrible — pour autant que je sois un chasseur d'hérésies, ce que je suis — l'idée que Dieu aime certaines personnes plus que d'autres. Je dirais qu'il n'y a rien de quantitatif en Dieu, en lui il n'y a pas de plus ni de moins. Ne quantifiez pas Dieu. N'évaluez pas son amour. L'amour de Dieu est une sorte de pression atmosphérique qui porte chacun de façon égale. La seule différence est qu'il y a des personnes qui s'ouvrent à cette pression, tandis que d'autres se ferment. Mais c'est le même amour entier, total, divin, absolu qui entoure chacun, qui parle à chacun, qui agit en chacun. [317]

*Et un Hitler, un Staline sont complètement fermés à cela, pensez-vous ?*

Certainement. Ils ont été entourés par la même pression d'amour divin que n'importe quel autre saint, mais ils se sont fermés.

*Comme disciple de Bergson, pourriez-vous nous dire comment il approchait des questions de cette sorte ? Il aurait sûrement validé l'expérience d'autres personnes.*

Oui, certainement.

*Plus que vous ?*

Non. J'ai le plus grand respect pour l'expérience sincère d'autres personnes. Comme disait Bergson, lorsque vous voulez connaître un sujet, vous allez trouver un spécialiste. Lorsque je veux connaître la réalité des choses spirituelles, je vais directement trouver les mystiques, les saints, les personnes qui ont des visions ou des extases. Ils connaissent des choses que moi je ne connais pas ; je dois me renseigner auprès d'eux. Si j'ai des réparations électriques à faire dans ma maison, je fais venir un électricien.

*Vous diriez alors qu'il peut y avoir une certaine valeur dans l'étude de l'expérience religieuse d'autres personnes ?*

L'expérience religieuse d'autres personnes peut m'ouvrir de formidables paysages, d'énormes et nouvelles visions. Et je serai

toujours reconnaissant à ceux et celles dont les visions ont enrichi les miennes.

*Ceci comprendrait William James ?*

Eh bien, j'ai des sentiments très complexes à l'égard de William James.

*Beaucoup de personnes sont reconnaissantes à James parce que par ses travaux, il a ouvert leurs esprits à la possibilité de l'expérience religieuse.*

Oui, son livre [Les variétés de l'expérience religieuse, 1902] a eu une influence énorme. Mais je me demande s'il n'a pas seulement soulevé un intérêt pour cette question. A-t-il mené à une foi plus grande dans la validité de ces expériences ? D'un point de vue scientifique, c'est très intéressant, mais pas du tout d'un point de vue religieux. La seule question religieuse pourrait être : est-ce que le livre de James a créé chez les personnes qui l'ont lu plus d'amour pour Dieu et pour leur prochain ?

*Il a créé chez beaucoup de personnes, j'en suis sûr, qui auparavant n'étaient pas prêtes à regarder ces choses sérieusement, un empressement à se demander : « Je me demande s'il y a quelque chose en tout ceci ou non » ? Et ceci a fait tomber pas mal de personnes au bas de l'échelle qui...*

Oui, probablement. Je pense que son influence peut avoir été très positive.

*[318] Vous avez introduit beaucoup de valeurs ; vous les avez glissées par la porte arrière : des attitudes positives, l'amour de Dieu — pourquoi est-ce que ces choses en valent la peine ?*

Oh, parce qu'on m'a dit que cela en valait la peine, Dieu me l'a dit.

*Que diriez-vous de la personne qui aurait fait l'expérience contraire ?*

Je dirais probablement qu'elle a fait une expérience authentique et que Dieu lui a parlé par sa conviction qui est très différente de la mienne. Mais il doit y avoir une faille quelque part. Je pense que toute expérience qui est authentique, immédiate, sincère est vraie. Je dirais qu'une expérience authentique conduit à un contact authentique avec Dieu.

*Il me semble que ceci conduit à une grande richesse et en même temps à un désordre suprême.*

Je ne suis pas sûr que cet univers soit bien ordonné. Selon moi, cet univers n'est pas celui que Dieu a fait : c'est un univers imparfait. Et ce Dieu, mon Dieu, est un Dieu qui souffre.

*Comment en arrivez-vous à ce jugement sur votre Dieu ? Vous avez choisi votre Dieu.*

Non, je n'ai pas choisi mon Dieu. Dieu a choisi la sorte d'expérience, si vous aimez ce mot, qu'il m'a donné. Ce n'est pas mon choix : c'est une sorte de révélation que Dieu m'a faite de lui-même.

*Mais c'est vous qui choisissez. Vous dites que vous allez trouver les experts qui ont l'expérience. Mais il y a beaucoup de personnes qui vous donneraient des conseils différents, qui prétendent avoir eu une expérience directe et authentique.*

Je suis toujours disposé à les écouter.

*Et alors vous discernez pour vous ce qui est valable ou pas.*

Je pense que Dieu me guide dans mon interprétation et mon choix.

*« Dieu » semble alors être simplement un nom pour ce que vous pensez être la réalité la plus valable.*

Je suis tout à fait d'accord d'éliminer le mot « Dieu ». Il ne signifie rien. Il ne contient rien de précis, ni d'instructif ni d'éclairant sur lui.

*C'est dans la Bible, à la différence de « religion » et « mysticisme ».*

Il ne se trouve pas dans la Bible. Dans la Bible, il a un nom très personnel, Yahvé. L'Ancien Testament ne parle jamais de Dieu de façon abstraite. Je pense que nous avons vidé le mot « Dieu » de toute signification. Si nous voulons vraiment que notre prière soit authentique, nous devons nous adresser dans tous les cas à Dieu personnellement avec nos besoins actuels qui nous font nous adresser à lui. Il y a des moments où je lui dirais : « Seigneur de Beauté » ; à d'autres : « Seigneur de Vérité ». Mais pas : « Dieu », qui est simplement une abstraction. [320]

*Où trouvez-vous l'unité dans ces différents aspects de Dieu ?*

Je pense que toutes ces qualifications que nous donnons à Dieu, toutes nos demandes pour nos besoins, peuvent toutes se ramener à quelque chose que nous recevons de Dieu : « Tu es aimé », les paroles mêmes adressées par l'ange au prophète Daniel (Dn 9, 23). Et ma réaction : « Je t'aime et j'aime les autres » — c'est l'Évangile. « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? », demande l'Évangile : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout toi-même » (Mt 22, 37-40). C'est tout.



*Mais ceci ne veut pas dire que vous devriez aimer tout ce qui, pour vous, a une signification au sens le plus large.*

Je pense qu'un mot très important dans cette phrase de Jésus est « ton ». « Le Seigneur ton Dieu » est un Dieu dont tu peux faire l'expérience comme ton Dieu.

*Pourriez-vous dire quelque chose au sujet du mal ?*

Le problème du mal est insoluble pour moi si vous le séparez de l'idée d'une chute. La véritable tragédie n'est pas apparue avec le premier homme, mais avec la première séparation de ce que l'Évangile appelle la puissance des ténèbres, le Prince des ténèbres. À un moment donné, il y a eu un affrontement que nous ne connaissons pas entièrement, une séparation. Depuis lors, les créatures qui étaient créées pour vivre en synchronisation, pour coopérer, ont commencé à se dénaturer en se développant indépendamment. Je suis d'accord avec Teilhard de Chardin lorsqu'il dit que l'origine du mal peut déjà se rencontrer en biologie lorsqu'un tissu ou une cellule veut vivre une vie indépendante, ne dépendant plus des autres. C'est à ce moment que le cancer commence. Le cancer est vraiment un modèle du mal parce que c'est le genre de chose qui se déclare indépendant et qui veut croître indépendamment en rompant la coopération avec d'autres éléments. Il y eut à un certain moment, un temps de refus, lorsque Dieu demanda un « oui » ou un « non » à certaines puissances. Certaines dirent « non » et en disant ce « non » elles devinrent indépendantes. Et l'harmonie entière de tout l'univers fut brisée. Alors les différentes espèces biologiques commencèrent à se manger les unes les autres, etc. Ce n'est pas cela que Dieu voulait.

Je pense maintenant que Dieu est un Dieu souffrant, non un Dieu assis sur un trône, mais luttant avec nous, parmi nous. Et durant cette lutte, il lui arrive d'être blessé, même d'être apparemment tué dans telles ou telles âmes. Et pourtant nous croyons qu'il sera le plus fort à la fin. Comment un Dieu tout-puissant, comme je le crois, peut-il être en même temps un Dieu souffrant ? Être un Dieu souffrant ne veut pas dire qu'on peut lui imposer de force la souffrance. On ne peut forcer Dieu en rien. Mais volontairement, spontanément, il peut prendre la souffrance humaine sur lui partager notre souffrance, parce que c'est nécessaire pour que notre propre « oui » à son égard puisse être totalement libre.

Il veut que nous lui disions « oui ». Si nous devons pouvoir dire « oui » valablement, nous devons aussi être capables de dire « non ». Et si nous sommes capables de [322] dire « non », cela ouvre la

porte à tous les reniements, les refus, les chagrins, les catastrophes et tout le reste.

*Je m'étonne combien cette harmonie qui existait jadis et qui a été cassée est, à vos yeux, en relation avec l'expérience que beaucoup de personnes rapportent comme étant une sorte de sentiment « océanique », un sens d'unité cosmique, comme formant d'une certaine façon « un » avec leur environnement — la sorte de chose que [William] Wordsworth a décrit ?*

Je pense que dans cette vie déjà cette harmonie, cette unité peut être établie par quelques personnes privilégiées. Je pense qu'il y a des personnes, des saints par exemple, qui peuvent obtenir un pouvoir sur le monde physique, le monde animal et végétal.

*Mais l'établissement de cette harmonie même est peut-être quelque chose de différent de la vision momentanée que beaucoup de personnes décrivent dans leur expérience.*

Cet instant de vision est une partie de l'harmonie originelle, je pense, une anticipation de ce que nous aurons ou pourrions avoir.

*Qu'en est-il alors de la doctrine chrétienne de la création qui dit qu'elle est très bonne ?*

Elle était très bonne. Je pense que l'important est ce qui s'est passé dans le monde des anges. Je crois fermement en un monde angélique qui est plus important que notre monde humain. Je pense que de grandes décisions ont été prises dans le monde des anges et des démons.

Je pense que la seule représentation correcte de la grande personne du démon est la représentation musulmane. La représentation chrétienne est une caricature. Le Satan musulman est Iblis. Le péché d'Iblis fut un excès d'amour pour Dieu. Il était tellement attiré par la beauté de Dieu, la splendeur de Dieu, qu'il ne pouvait pas supporter l'idée que Dieu puisse un jour venir parmi les hommes. Il rejeta cette idée afin de sauvegarder l'unicité de Dieu, la suprême beauté de Dieu. C'est la conception musulmane, qui est très belle.

*Mais n'est-ce pas l'élément d'indépendance que vous trouviez être au centre de la conception chrétienne de la chute ?*

Je pense que le lien entre les deux conceptions est une certaine recherche de noblesse et de pureté. Nous ne devons pas voir Satan dans la caricature du monde occidental. Il est un personnage de grande noblesse, beauté et importance. Il demeure un Prince des anges. Et les vraies tentations qui viennent de Satan ne sont pas des tentations ignobles, comme celles qui viennent des instincts. Elles viennent sous la plus belle forme de l'intellect, le moral, le spirituel

et l'esthétique : des créations séparées de Dieu. Elles se trouvent en toute création artistique qui nous mène au désespoir ou qui est une expression de désespoir. Je vais dire quelque chose qui pourrait vous scandaliser. Je considère les œuvres de Wagner et des musiques comme la neuvième symphonie de Beethoven et les nocturnes de Chopin comme influencées par le diable, parce qu'elles sont souvent l'expression d'un pur désespoir, sans la moindre lueur d'espoir du monde beau, grand, mais séparé. [324]

*Est-ce que celles-ci n'expriment pas une authentique expérience ?*

Si, mais il n'y a pas de place pour Dieu.

*Mais est-ce qu'on ne trouve pas Dieu dans cette conscience existentielle de désespoir et dans le fait d'y faire face ?*

Certainement, si ce désespoir est transformé par une lueur de lumière, Dieu y serait présent. Mais dans le cas de Schopenhauer, par exemple, c'est diabolique.

*Mais le désespoir peut de fait être un état créatif. Beaucoup de personnes décrivent qu'elles ont seulement été capables d'atteindre une nouvelle conscience de la vérité, résultat d'un désespoir total ; elles se sentent au fond du panier.*

Vous revenez alors à cette image dont j'ai parlé quand j'ai moi-même fait l'expérience d'être couché à terre incapable de descendre plus bas encore. Comme une balle qui touche le sol et doit alors rebondir. Mais il y a des personnes qui restent à terre et ne voient aucune lueur d'espoir.

*Est-ce que je peux revenir à Bergson ? Comment interpréteriez-vous son idée de l'élan vital en termes religieux ? Quelle relation y a-t-il entre ceci et ce que nous appellerions l'expérience religieuse ?*

Jung a fait un lien entre eux. Pour lui, la libido était l'élan vital. Il y a une tendance vers quelque chose de toujours plus grand, tendant, comme dirait Teilhard de Chardin, vers le Point Oméga.

*Mais est-ce que l'élan vital est quelque chose d'immanent ou est-ce quelque chose qui vient d'au-delà de l'homme ?*

D'au-delà de l'homme, oui. Bergson a écrit explicitement dans une phrase dont je me souviens : « Je crois en un Dieu, libre et personnel, libre et créateur ».

*Mais l'idée de la libido de Jung n'est pas aussi transcendante que cela.*

Dans les deux dernières années de sa vie, Jung pensa cet élan comme existant vraiment. Et il ajouta à ceci son idée des Archétypes qui agissent sur nous depuis le commencement.

*Pensez-vous que le mal puisse prendre une initiative ? Lorsque nous parlons de guidance, je pense à des démons déguisés en anges de lumière.*

Il y a des critères très précis pour juger la guidance. D'abord la guidance ne doit pas venir seulement une fois ; elle doit être répétée. Deuxièmement, elle doit être prononcée dans le style de Dieu ; c'est très important. Dieu a son langage, à lui. Je dirai que vous pouvez reconnaître grammaticalement une phrase parlée par Dieu. Troisièmement, vous pouvez tester une guidance en la partageant avec d'autres personnes. Demandez à quatre ou cinq personnes qui comprennent votre problème de prier pour trouver une solution et demander une guidance, et voyez si les réponses convergent. Quatrièmement, celle sans équivoque : est-ce que cette guidance vous cause de la tristesse, de l'amertume, de la [326] haine ou bien la joie et l'amour envers Dieu et les autres ? Jugez l'arbre à son fruit.

*Pourriez-vous dire quelque chose sur le style ? Différentes personnes le décrivent de façon différente. Les variétés d'expériences religieuses reflètent les variétés de la grammaire de Dieu. Comment pouvez-vous dire que tel est un vrai style et un autre un faux ? Que se passe-t-il si quelqu'un n'est pas d'accord avec vous sur le style ?*

J'ai posé ces questions à plusieurs personnes et j'ai vu qu'elles s'accordaient sur le style de Dieu. Mais souvent, dans leurs interprétations, leurs développements des paroles prononcées par Dieu, elles essayaient de les formuler de façon humaine — en de longues phrases que l'on ne peut pas attribuer à Dieu. Dieu parle toujours en de très courtes phrases. Souvent il ne dépasse pas plus de cinq ou six mots. Ils sont prononcés d'une façon telle que je ne trouve qu'un adjectif : IRRÉVOCABLE. Il ne laisse la porte ouverte à aucun argument, aucune contestation, aucun questionnement. Je pense que ce sont les deux caractéristiques : une grande brièveté et un caractère absolu.

*Beaucoup de personnes qui nous écrivent disent que leur première conscience de cette autre dimension leur vint sous forme de doutes. Des questions s'élevèrent elles-mêmes. Ceci semble être un problème différent du verdict final, autoritaire et définitif & la ressemble davantage à de l'incompréhension.*

C'est un autre problème. C'est ce que j'appellerais la méthode d'infiltration par Dieu. Vous vous rappelez l'épisode dans l'Évangile des deux disciples sur la route d'Emmaüs. Ils discutent entre eux

quand Jésus arrive (cf. Lc 24, 13-16). Dans l'Évangile, lorsque Jésus rencontre des personnes, il leur fait face. Ceci est le seul cas où Il s'approche d'eux par derrière. Il les suit, les écoute, les entend et entre dans leur conversation. Ceci n'est pas la façon de parler avec autorité, mais la méthode d'infiltration. Il peut entrer en nous comme l'encre peut pénétrer dans du papier buvard.

*Il se peut qu'il y en ait qui ne soient conscients d'aucune guidance au moment même, rien de transcendant, mais plus tard ils regarderont en arrière et verront un style ; ils verront que des portes furent ouvertes et fermées.*

Oui, cela arrive.

*Je me demande si les idées de Michael Polanyi vous intéressent, lorsqu'il fait la distinction entre la connaissance explicite et tacite, et suggère que la connaissance tacite est plus fondamentale que la connaissance explicite. Je pense que la connaissance explicite s'ajoute à la connaissance tacite de façon continue.*

Je tiens seulement beaucoup à ne pas mélanger ce qui est science avec ce qui ne l'est pas, c'est-à-dire, ce qui n'est pas vérifiable, mesurable.

*Mais toute science ne peut pas s'exprimer en termes de choses matérielles.*

Je ne réduis pas la réalité à des choses matérielles. Pour l'instant, je parle seulement des critères de la connaissance scientifique. [328]

*Est-ce que Bergson aurait admis que l'élan vital soit ouvert à l'investigation scientifique ?*

Non. Il insista là-dessus.

*Comment alors défendre sa philosophie contre l'accusation de produire un deus ex machina dans cet élan vital, une sorte de Dieu qui remplit les lacunes dans les parties que la science ne peut expliquer ?*

C'était simple pour Bergson : il ne s'appuya pas sur la science, mais sur l'intuition, et l'intuition est quelque chose de tout à fait différent de l'approche scientifique.

*Et le critique dira que vous déplacez gentiment le problème dans un monde où vous ne pouvez plus le questionner. Selon Polanyi, il n'est pas nécessaire de prendre cette sorte d'action défensive, puisque d'après lui, la science dépend davantage de l'intuition ; on est actuellement prêt à le reconnaître.*

Ne compliquons pas les choses. je parle de la connaissance scientifique. Lorsque je dis que le roi Louis XVI fut décapité le 21 janvier 1793, ie parle de quelque chose que l'on peut vérifier. Ceci

est de la connaissance scientifique. Mais il y a beaucoup de choses qui ne sont pas de la connaissance scientifique. Nous parlons des lois de la nature : elles n'existent pas. Nous avons seulement les calculs des probabilités et les statistiques. Vous ne pouvez pas, par exemple, prouver qu'il ne peut pas y avoir une résurrection des morts. La seule chose que nous pouvons dire est que jusqu'à maintenant, nous ne disposons pas d'un cas vérifiable de résurrection d'un mort. Cela ne signifie pas que, parce que quatre-vingt-dix-neuf ne sont pas ressuscités, le centième ne ressuscitera pas. C'est une question de probabilité : il n'y a pas de lois. Les lois de la nature sont une fiction de l'imagination. En ce qui me concerne, je ne vois pas de conflit entre la religion et la science parce qu'elles ne se mélangent d'aucune façon.

*Vivons-nous alors dans un ordre dualiste ?*

Exactement, je suis d'accord avec vous. Du point de vue de la connaissance, nous ne pouvons jamais mélanger ce qui est vérifiable avec ce qui ne l'est pas. Du point de vue de la connaissance, nous vivons dans un monde dualiste. Mais je ne dis pas que la science nous donne l'essence du monde. »

# LILIAN SILBURN

## *Le Vide, le rien, l'abîme*<sup>370</sup>.

L'expérience spirituelle est bien plus une expérience de plénitude qu'une expérience de vide ; pourtant l'une n'est pas possible sans l'autre, la vie mystique étant constituée par une alternance ininterrompue de vides et de pleins qui vont s'approfondissant de concert.

Avant d'entrer dans cette vie nouvelle, on ne peut imaginer ni se faire quelque idée, même approximative, du vide mystique, car on voit seulement des reflets de surface, jeux de lumières et d'ombres sur un écran qui n'offre qu'une illusion de profondeur ; mais dès que l'on aborde la vie réelle, l'écran s'évanouit, une troisième dimension se présente soudain, tout se creuse, s'approfondit, l'espace s'ouvre à l'infini, devient ce domaine immense dans lequel vacuité et plénitude prennent un sens parce qu'elles touchent à l'être substantiel.

Ainsi le vide donne relief et intensité aux êtres et aux choses qu'il enveloppe, il les situe à leur juste place et permet leur vivante interpénétration. Vide ou énergie vacuitante, pénétration et plénitude dépendent donc les uns des autres et engendrent une manière très nouvelle d'éprouver et de comprendre. Dès que les cavernes de l'entendement et de l'imagination sont vacantes, l'essence divine se révèle; mais on pourrait aussi bien dire qu'une chose indicible s'infuse constamment dans l'intime de l'être et le vide de son contenu; trop subtile pour être appréhendée, elle produit l'impression d'une étrange vacuité; reconnue ensuite, elle devient plénitude; trop puissante, elle cause ivresse, extase et ravissement. Mais à leur tour, des états qui ont d'abord fulguré comme plénitude apparaissent comme vide une fois dépassés.

En fait le vide mystique est d'une richesse inépuisable. Les pages qui suivent ne peuvent en donner que quelques aperçus, illustrés par des impressions vécues de nos jours et par des expériences très vivantes de grands mystiques d'autrefois. [16] <sup>371</sup>.

---

<sup>370</sup> Contribution parue dans : *Hermès* 6, « Le Vide, Expérience spirituelle en Occident et en Orient », imprimé pour les Amis d'Hermès, 1969, 15-62 ; réimpr. : *Hermès*, Nouvelle série n°2, Ed. des Deux Océans, 1981, 15-62.

<sup>371</sup> [La pagination d'origine est reproduite entre crochets ; elle est utilisée pour certains renvois].

Mon but est de souligner l'importance du vide dans l'expérience spirituelle de tous les âges et de tous les pays sans prétendre aucunement à une étude de mystique comparée.

Il a paru nécessaire de consacrer une première partie à définir certaines modalités du vide, qui se retrouvent d'un bout à l'autre de la vie mystique, avant d'aborder les vacuités qui en caractérisent les diverses phases.

## *LES MODALITÉS DU VIDE*

### *CONCENTRATION MENTALE ET VIDE MYSTIQUE SPONTANÉ*

Le terme 'vide' prête à équivoque. Il faut donc distinguer le vide mort et stérile de la concentration volontaire du vide spontané, vivant, qui apporte des énergies. Le premier vide mental acquis par un effort intense et persévérant vise à l'inhibition ou à l'arrêt de la pensée; c'est un vide ponctiforme où la conscience se resserre et se rétrécit sur un point. Par contraste avec cette vacuité rigide, figée, fermée sur soi que caractérise la contraction, le second vide, mobile et fluide où la conscience se relâche, s'élargit, est 'ouverture', car il n'a pas de limite.

On peut encore préciser : si dans le vide-concentration le moi est actif et le vide immobile, dans le vide spontané au contraire, le moi est passif et le vide dynamique.

Je fabrique le premier, j'accueille et reçois le second.

Le vide mental dont les adeptes du *hathayoga* sont souvent victimes n'a rien du véritable *samādhi*. Il ne conduit jamais à la plénitude; en fait il ne mène à rien si ce n'est à faire échec au véritable vide.

Ruysbroeck dénonce ce 'vide absolu' où demeurent sans connaissance et étrangers à toute vertu certains hommes qui se prennent pour des saints et s'adonnent au recueillement habituel au-dessus des images sensibles :

*«... On rencontre d'autres hommes qui... au moyen d'une sorte de vide, de dépouillement intérieur et d'affranchissement d'images, croient avoir découvert une manière d'être sans mode et s'y sont fixés sans l'amour de Dieu. Aussi pensent-ils être eux-mêmes Dieu... Ils sont élevés à un état de non-savoir et d'absence de modes auxquels ils s'attachent ; et ils prennent cet être sans modes pour Dieu.»*<sup>372</sup>.

[17] D'après un maître tibétain :

---

<sup>372</sup> *Oeuvres de Ruysbroeck l'admirable*, Trad. de Wisques, t. I, Vromant, 1921. *Le Livre des sept clôtures*, ch. XIV, p. 180.



*« La cessation du processus de la pensée peut être pris à tort pour la quiescence de l'esprit infini qui est le but véritable. »*<sup>373</sup>.

Les Bouddhistes chinois eux aussi mettent en garde contre la « concentration » qui, s'accompagnant d'activité mentale et d'effort, vise à s'emparer de la vacuité :

*« S'il en est qui, accroupis, figent leur esprit pour entrer en concentration, fixent leur esprit pour regarder la pureté... ramassent leur esprit pour avoir l'expérience intérieure, toutes ces pratiques font chez eux obstacle à la bodhi (éveil). »*<sup>374</sup>.

Houei-neng disait aussi :

*« Fixer son esprit et contempler la pureté, c'est une maladie et non pas du dhjāna. Quel progrès fait-on vers l'absolu en astreignant son corps à rester longtemps accroupi ? »*<sup>375</sup>.

*La même erreur se renouvelle d'ailleurs tout au long de la voie : après ceux qui figent leur esprit pour saisir la concentration, d'autres mettent leur esprit en mouvement, le contemplent et « saisissent la vacuité », à moins qu'ils ne s'identifient à elle. Certains, ayant passé par-delà erreur et éveil « sans pénétrer leur nature foncière, demeurent dans le non-être et se confient à la vacuité » (p. 46).*

Par contraste avec le vide passif issu de l'activité mentale, le Vide mystique ne résulte jamais d'un effort, on ne peut pas même le provoquer ; il s'établit soudain, sans qu'on le cherche, sans qu'on le désire. En conséquence les maîtres des disciplines les plus diverses, chrétiens, indiens, musulmans et autres font dépendre ce vide de la grâce, pur don gratuit et indéterminé. En agissant, la grâce commence par précipiter qui la reçoit dans le vide ou ce que l'on appréhende comme tel lorsque l'agitation a pris fin. En effet la grâce est infiniment délicate, elle pénètre [18] de façon trop intime, trop silencieuse pour qu'on la décèle. Perçue ou conçue, elle n'aurait rien de suprême. Sens, mémoire, imagination, pensée, intuition ne peuvent l'appréhender; mieux encore, dès que la grâce s'infuse dans les profondeurs du Soi, ces facultés se trouvent privées de leurs activités. N'éprouvant rien, on se croit vide :

*« Si l'effort tendu vers une tâche, un devoir à accomplir est anéanti, l'ignorant imagine que lui aussi est réduit à rien. Il n'en est pas de même quant à la Réalité intériorisée, siège de l'omniscience : elle*

---

<sup>373</sup> *Le Yoga Tibétain et les Doctrines secrètes*. Trad. française de M. La Fuente, Paris, 1938, p. 86.

<sup>374</sup> J. Gernet, *Entretiens du Maître de dhyāna Chen-Houei du Ho-Tsö*, Hanoï, E-F-E-O, 1949, p. 57, 'Concentration' traduit ici le terme sanscrit *samadhi*.

<sup>375</sup> *Id.*, p. 57, n. 31. T'an King. *Dhyāna* est un recueillement plus élevé que le *samadhi*, pour les Bouddhistes.

*ne peut jamais être anéantie, puisqu'elle est la seule chose que l'on puisse percevoir* » (*Spandakārikā, I, 15-16*).

Plus tard les effets de la grâce, devenus sensibles, se manifestent clairement.

À l'inverse de la vacuité d'ordre mental où l'on s'efforce de lâcher prise en vue de faire le vide, ici c'est le vide qui permet de lâcher prise : les plongées dans le vide, semblables à des morts répétées, dégagent de l'emprise du moi et des choses tandis que les liens tombent d'eux-mêmes. Par la voie d'indifférenciation, ce vide dynamique va anéantissant et consumant tout ce qui n'est pas l'essentiel ; il supprime la dualité moi et non-moi et livre accès à l'immensité et à la liberté.

S'il peut être qualifié de dynamique, c'est moins à cause de son pouvoir destructeur que de la vibration qui en forme le trait distinctif. Pas de vibration sans un vide préalable et pas de vide fécond sans vibrations. En effet, sitôt les mouvements grossiers disparus, la vibration se fait sentir.

Les mystiques vivantes non les spéculations sclérosées reconnaissent toutes l'importance de la vibration dans une expérience vécue, vibration signifiant toujours une certaine prise de conscience subtile qui permet de franchir les états de vacuité. Les çivaïtes du Cachemire la nomment *spanda*, *sphurattā* et en font la pierre angulaire de leur système. C'est aussi le *zīkr* du cœur et de l'intime des *sūfī*, l'ébullition du pèlerin russe. Or, la vibration qui apparaît dès le début est très importante; plus on avance dans la vie mystique et plus cette importance s'affirme. C'est au sommet de la vie spirituelle que nous conduit saint Jean de la Croix lorsqu'il compare l'Esprit-Saint à un feu d'amour pénétrant d'abord l'âme pour la purifier; flamme destructive et douloureuse qui engendre le vide durant la Nuit spirituelle, elle prend ensuite l'aspect d'une « vive flamme d'amour » :

*« Plus l'âme est purifiée dans sa substance et ses facultés... plus aussi la Substance divine l'absorbe d'une manière profonde, subtile et élevée dans sa divine flamme. Durant l'absorption de l'âme dans la Sagesse, l'Esprit-Saint met en mouvement les vibrations glorieuses [19] de sa flamme. L'âme resplendit au-dedans des Splendeurs de Dieu. Les mouvements de cette flamme divine sont des vibrations, des jets de flamme que l'âme transformée en flammes n'est pas seule à produire. Elle le fait conjointement à l'Esprit-Saint. »*<sup>376</sup>.

---

<sup>376</sup> *Vive Flamme d'Amour*, str. III et comm. du saint.

Par cette vibration, le mystique échappe à l'écueil du vide stérile et passif, véritable piège pour qui manque d'ardeur et se refuse à sortir des limites de l'ego. Afin de rendre la conscience vibrante et, de ce fait, vigilante, certains maîtres *sūfi* accumulent des vibrations dans le cœur de leur disciple en remplissant son souffle d'une énergie qui, selon leur expression, 'l'électrifie'. Le souffle vibrant se répand peu à peu dans le corps et, lorsque la personne est entièrement pénétrée de vibrations, elle est mûre pour la surconscience de l'éveil du Soi.

Notons enfin une autre différence fondamentale entre ce vide et le simple vide mental : il s'accompagne de plénitude, soit que plein et vide alternent, soit qu'ils coexistent, des vides de durée variable parsemant un fond ininterrompu de plénitude apaisée, ou inversement, un fond de vacuité se trouvant jalonné de moments de plénitude.

### *ASPECTS PASSIF ET ACTIF DU VIDE MYSTIQUE*

Outre le vide dû aux efforts de la concentration, il existe des vides mystiques, quiétudes inertes, bonnes en elles-mêmes parce que favorables au dépouillement de l'esprit, mais qui deviennent de dangereuses erreurs si l'on s'y attarde. De grands mystiques comme Ruysbroeck mettent en garde contre elles : il condamne ceux qui, repliés sur eux-mêmes, demeurent assis, immobiles et oisifs, pensant s'évanouir à eux-mêmes en s'enfonçant dans un repos naturel et dans un vide intérieur total :

*« Ce repos n'est pas chose permise, dit-il, car il engendre en l'homme aveuglement et ignorance ainsi qu'un affaissement sur soi-même dans l'inaction. Une telle tranquillité est oubli de Dieu, de soi-même et de toutes choses... elle est exactement le contraire du repos surnaturel qui consiste à se fondre d'amour, avec un regard nu, dans l'incompréhensible Clarté. Et ce repos en Dieu, plein de recherche, plein d'ardeur... qu'on poursuit de plus en plus après l'avoir trouvé, dépasse le repos de la simple nature, autant que Dieu l'emporte sur toutes les créatures. »*<sup>377</sup>.

La quête d'une paix toujours nouvelle n'est pas la stagnation dans un état que dénoncent aussi les Bouddhistes Chinois du Grand Véhicule [20] :

*« Les Çrāvaka cultivent la vacuité, demeurent dans la vacuité et sont liés par elle. Ils cultivent la concentration, demeurent dans la concentration et sont liés par elle. Ils cultivent la tranquillité, demeurent dans la tranquillité et sont liés par elle... »*<sup>378</sup>.

---

<sup>377</sup> *Ornement des noces spirituelles*, fin de la seconde partie, les faux mystiques.

<sup>378</sup> J. Gernet, *op. cit.*, p. 36.

Les philosophes çivaïtes du Cachemire distinguent eux aussi deux sortes de vide : l'un *çūnya*, vide proprement dit, et l'autre *anākhya* 'indicible', vide fécond entre tous.

Le premier vide, qui efface momentanément la dualité du corps et du monde extérieur, n'a pourtant rien d'un néant puisqu'il renferme des vestiges de la dualité, attachement au moi et aux êtres ou aux choses, dont on n'a pas connaissance en temps ordinaire parce que trop enfouis, mais qui émergent à certains moments difficiles. Est un adepte du vide (*çūnyapramātri*), nous le verrons, celui qui y demeure conscient. Par contre, un tel vide sera mort et stérile pour qui y perd toute conscience. Sur le plan cosmique, de même, le Sujet universel, conscient du Vide transcendant et total, a rompu sa relation avec l'univers diversifié, on le nomme en conséquence *anāçritaçiva*.

Le second vide, mais peut-on en toute rigueur le désigner ainsi? c'est ' l'indicible ' qui constitue en dernière analyse l'essence indifférenciée de la Conscience; bien qu'insaisissable, on ne peut le nier puisqu'on en a en quelque sorte conscience. Il correspond au Rien dynamique sur lequel je m'étendrai plus loin. Comme le vide précédent, il se présente à des niveaux différents de l'expérience mystique; mais si la Réalité qui se dévoile à ces niveaux est la même, elle varie pourtant en intensité, en expansion, en libre spontanéité. Le monde, qui était ignoré et parfois repoussé dans le vide proprement dit, se trouve ici assimilé par la conscience dès que les vestiges de la dualité, notions erronées et attachements, ont disparu. Le yogin peut dès lors appréhender le monde tel qu'il est, en jouir, le conquérir puis s'en détacher. Sa certitude est absolue du fait qu'il adhère parfaitement au Réel, indicible et certitude (*pramiti*) se montrant toujours indissociables.

Abhinavagupta <sup>379</sup> ne s'intéresse qu'à 'l'indicible' et considère avec méfiance le vide (*çūnya*) dont il connaît trop les pièges. Il refuse même de l'utiliser comme un moyen d'accès vers l'Indifférencié.

Cependant une ancienne école çivaïte, le *Krama*, lui accorde une certaine importance à condition de le dépasser, car s'il offre de réels dangers [21] pour qui, manquant de courage et d'audace, s'y enlise, il permet néanmoins de lâcher prise : le yogin ne se cramponne plus au moi ni aux choses, et découvre la tranquillité, l'absence de dispersion et un silence apaisé. Nous verrons aussi que la coagulation des doutes et des difficultés s'effectue dans ce vide et qu'il mène à la fonte propre au vide indicible.

---

<sup>379</sup> Grand philosophe et mystique qui vivait au Cachemire au Xe siècle, auteur du *Tantrāloka* et de gloses aux *āgama*.

En outre il se présente naturellement aux moments essentiels de la progression : le mystique ne peut en effet parvenir à un niveau supérieur sans quitter le niveau inférieur et, cette transition étant vécue comme un vide, il demeure plus ou moins inconscient entre un domaine dépassé et un autre non encore exploré qui s'instaure lentement, de nature plus subtile que le précédent, et que seule une intuition fine et bien exercée peut discerner. La pensée ne sait plus que penser, la volonté que désirer, le coeur qu'aimer, les facultés n'éprouvant donc que vacance.

À ces deux sortes de vide (*çūnya* et *anākhyā*) président deux énergies divines opposées que nous allons envisager successivement : le vide passif se rattache à l'énergie divine de négation et d'exclusion (*apohanaçakti*) qui délimite l'Essence une et indéterminée; le vide dynamique infiniment précieux, «l'indicible», relève de l'énergie accueillante, la grâce, qui unifie et fait fondre les différenciations. L'énergie d'exclusion écarte, repousse, nie (*apoh*) et engendre le vide en cachant la plénitude originelle : elle cristallise et exclut en cernant ou en traçant des limites là où 'il n'y en a guère. Cette énergie, partout à l'oeuvre dans les états de veille, de sommeil et dans les diverses vacuités, transforme la vibration consciente de haute fréquence le *spanda* en un mouvement ralenti, oscillant entre les deux pôles du sujet et de l'objet; elle fait du grand souffle indifférencié de vie cosmique (*prānana*) le mouvement alternant, en constant déséquilibre, de l'inspiration et de l'expiration. La vibration naturellement apaisée n'est plus qu'agitation et l'homme, pris dans l'étau d'un déterminisme à double pôle, ne peut se fixer dans l'Un. Ainsi l'énergie d'exclusion détermine alternative et doute <sup>380</sup> : tout exclut tout, non seulement dans le temps, mais dans l'espace. Si la pensée dualisante propre à la veille se calme, les souffles s'équilibrent, s'unifient en un seul point et deviennent le souffle égal (*samāna*) de l'homme profondément endormi ou demeurant dans un vide mystique passif tel un cocon où s'arrête l'impact du monde; mais, au sortir de ce vide, oscillation et [22] alternative réapparaissent sans avoir perdu leur emprise. Ainsi ce vide horizontal ne peut à lui seul donner accès à une réalité supérieure.

Un Tantra faisant allusion à l'énergie d'exclusion qui agit par cristallisation déclare :

---

<sup>380</sup> Il ne s'agit donc pas d'un doute intellectuel mais de l'énergie à la source des fluctuations dualisantes qui empêchent d'adhérer au Réel. Comme le doute préside à toute la vie et s'étend à la sensibilité et à l'activité où il se manifeste par hésitations, craintes, déchirements, contradictions, il semble inéluctable. Il disparaît seulement dans l'expérience du Soi, où fulgure la certitude absolue.

« Celui qui apprend de la bouche d'un maître ou des livres sacrés ce que sont l'eau et la glace, n'a plus de devoir à accomplir, cette présente naissance sera pour lui la dernière. »<sup>381</sup>.

La Réalité est en effet comparable à une eau vive éternellement jaillissante que l'énergie coagulante transforme en glaçons. L'eau continue à couler, mais l'homme de désir, afin de s'en emparer, la transforme aussitôt en un morceau de glace, car son moi rend inerte tout ce qu'il touche. La grâce, au contraire, permet de percer entre les glaçons et d'atteindre l'eau vive en plongeant dans le vide ineffable, vide dynamique et vertical, par contraste avec le vide passif horizontal de l'énergie d'exclusion. À la grâce correspond un souffle différent, issu du *samāna* équilibre des forces en un point et nommé *udāna* parce qu'il s'élève tout droit. Ce « feu central » fait fondre les glaçons de la multiplicité en suscitant une vibration de plus en plus subtile dans les divers centres du corps, à mesure qu'il se creuse un passage vers le sommet du crâne.

La conscience fine et délicate, coulée vivante et non plus cristallisation stérile, recouvre sous l'influence de la grâce sa vibration initiale, *spanda* primordial ou Vie cosmique, dans laquelle tous les souffles ne forment qu'un. Au souffle *udāna* répond l'extase libre de notions (*nīrvikalpasamādhi*) et le vide dynamique d'une paix lucide et consciente. Des profondeurs insondables de ce vide indicible l'acte jaillit comme une flèche, instantané, sans devenir et imprévisible parce que spontané.

### *VIDE INTERSTITIEL*

Est qualifié de roi parmi les *yogin* l'être audacieux qui délaissant d'un coup tout support, se détournant des moyens qui lui servent à faire le vide, ne s'attache pas même à Çiva conçu comme l'objet de sa contemplation. Il est tellement épris d'unité et d'absolu que, dans son élan fougueux vers Çiva, il écarte brusquement les alternatives et se forant dans l'entre-deux un passage voie interstitielle ou indicible vide il se précipite dans le domaine du milieu (*madhyamapada*) qui n'est autre que sa propre essence, origine dont toute chose rayonne. [23]

Il s'y installe définitivement et, de là, il répand sur les extrêmes qu'il avait repoussés, la lumière resplendissante du Centre. Puis, Centre et extrêmes unifiés en une seule clarté s'évanouissent, la pensée illuminée s'effaçant devant l'indestructible lumière.

---

<sup>381</sup> La *Mahārthamañjarī* de *Mahesvarānanda*. Trad. et Introd. par L. Silburn, à paraître chez de Boccard [paru en 1968, Publ. de l'Institut de Civilisation Indienne, fasc. 29]. Citation dans le commentaire de la stance 57.

Le *yogīndra* jouit alors de la liberté absolue découverte au coeur de l'univers dès qu'il échappe à l'engrenage inexorable du temps et du déterminisme causal, vivant dans un instant éternel.

Ainsi quelques êtres d'exception n'ont pas à franchir laborieusement les vides étagés ou *samādhi* passifs ; non retenus par doutes et fluctuations, irrésistiblement attirés vers le Centre, ils s'élancent de vide indicible en vide indicible tant est grande leur impatience et parfaites leur foi et leur certitude.

Certains Chrétiens tel l'auteur du *Nuage d'Inconnaissance* préconisent la percée dans l'entre-deux. À un jeune ami qui, hésitant entre jeûne et nourriture, silence et conversation, solitude et compagnie, lui avait demandé conseil, ce maître anonyme répondait en espérant qu'il ne serait pas « assez ignorant pour se lier par des vœux contrefaits à de pareilles singularités », car, sous couleur d'une sainteté qui ne serait en fait qu'un « pieux esclavage », il n'y aurait là que « destruction définitive de cette liberté du Christ qui est le vêtement spirituel de la plus haute sainteté. . . ».

[24]

Et voici quel était son enseignement :

*« Lorsque tu vois que ces pratiques peuvent avoir un usage bon ou mauvais, je t'en prie, laisse-les toutes les deux, car c'est le mieux que tu puisses faire si tu veux rester doux et simple (meak). Et laisse aussi les considérations et la curiosité de ton esprit qui veut savoir laquelle est préférable. Mais agis plutôt ainsi : mets l'une dans une main et l'autre dans l'autre, et choisis quelque chose de caché entre les deux, et qui, une fois obtenu, te permettra, en toute liberté d'esprit, de te saisir de n'importe laquelle des deux, selon ton propre gré et sans encourir aucun blâme.*

*« Tu me demanderas alors ce qui est caché là, et je te répondrai : c'est Dieu Dieu pour qui tu dois te taire s'il te faut te taire; pour qui tu dois parler s'il te faut parler; pour qui tu dois jeûner s'il te faut jeûner et manger s'il te faut manger., et ainsi de suite... Car le silence n'est pas Dieu et la parole n'est pas Dieu... et il en est de même pour toutes ces paires d'opposés. Dieu est caché entre les deux, et aucune opération de ton âme ne peut le trouver, mais seulement l'amour de ton coeur. »<sup>382</sup>.*

Ce choix de Dieu, réalisé en écartant les extrêmes pour passer entre eux, se fait à l'aide du trait acéré et aveugle d'un amour ardent, lequel ne manque jamais son but. Puis, quand on a découvert Dieu dans l'entredeux, on le découvre dans les extrêmes ; que l'on jeûne

---

<sup>382</sup> A Pistle of Discrecioun of Stirling, pp. 70-72, dans Deonise hid Divinite and other treatises on contemplative prayer related to The Cloud of Unknowing, ed. by Phyllis Hodgson, London, 1955. Early English Text Society, No. 231.

ou mange, peu importe, la plénitude ne varie guère : « Choisis-le donc et tu parleras tout en gardant le silence, tu seras silencieux tout en mangeant ; tu mangeras tout en jeûnant et tu jeûneras tout en mangeant et ainsi de suite. » Tel est aussi le sens de la 'voie du milieu' enseignée par les Bouddhistes Mahāyāna : « ne pas s'attacher à la vacuité et ne pas saisir la non-vacuité, voilà l'illumination subite ». La vérité du chemin du milieu c'est seulement, d'après Chen-Houei, voir l'absence de pensée <sup>383</sup>.

Mais par-delà encore, dès que les extrêmes être et non-être, vue interne et vue externe sont à jamais abolis, le chemin du milieu, lui aussi, disparaît : l'esprit n'étant plus prisonnier ni de la quiétude, ni de la distraction n'est que vacuité. En l'absence de pensées erronées, l'Éveil à son tour s'évanouit. C'est à cela que nous reconnaissons notre esprit propre, c'est là l'égalité d'esprit ultime (*samatā*).

Alors le mystique « plongé dans une quiétude constante, atteint l'immense, l'illimité, le permanent et l'immuable. Pourquoi cela? à cause du caractère insaisissable de la pure substance de notre nature propre... » <sup>384</sup>.

Ces modalités du vide une fois définies, voyons comment on peut caractériser les diverses vacuités qui jalonnent l'itinéraire mystique.

Ruysbroeck distingue trois degrés élevés de la rencontre divine : le premier degré est un repos d'amour pur et essentiel. Le second, un sommeil en Dieu lorsque l'esprit se perd lui-même sans savoir ni qui, ni où, ni comment. Le dernier degré dont on peut encore parler, celui où l'esprit mort et éperdu plonge dans la ténèbre, un avec Dieu sans différence ni distinction, c'est la profondeur de l'abîme dans lequel il doit mourir en béatitude et revivre en vertu, c'est à-dire actif dans la vie ordinaire, accomplissant spontanément ce que Dieu veut et comme il le veut <sup>385</sup>.

Suivant un plan analogue, mais en envisageant le vide par rapport aux niveaux de conscience et d'inconscience, j'étudierai d'abord les vides du dénuement, associés à la conscience ou à une demi-conscience ; puis [25] les vides totalement inconscients qui mènent au Rien; enfin le Rien et son efficace, c'est-à-dire, sur un fond permanent d'inconscience, connaissance et activité revenues, mais transfigurées.

---

<sup>383</sup> J. Gernet, *op. cit.*, pp. 53, 43, 27.

<sup>384</sup> *Id.*, pp. 37, 74, 109, note 33, et p. 56.

<sup>385</sup> *L'Anneau ou la perle brillante*. Jan van Ruysbroeck, *Werken*, Tiel, Lannoo, 1944-1948, 2e éd., t. III, p. 40.



## VIDE DU DÉNUEMENT

Ce vide s'établit en trois étapes : détachement apaisé à l'égard du monde et du moi la conscience se vide de son contenu habituel; « coagulation » des doutes qui purifie la subconscience ; nuit spirituelle qui s'attaque au « sentiment et à la connaissance nue de l'être propre », l'ego s'effaçant à son tour.

## VIDE ET DÉTACHEMENT DE LA QUIÉTUDE

En ce premier vide le Soi est saisi dans son intimité apaisée; le coeur repose dans la douceur d'un calme vide et silencieux ; les préoccupations s'évanouissent comme par magie; on y jouit sans se lasser de la simplicité de sa nature, de l'essence nue de son être. On y est conscient, mais sans faire acte de conscience.

Les Bouddhistes désignent par le terme *dhyāna* « la quiétude foncière et l'absence d'activité mentale » et la considèrent comme le « véritable *samādhi* de l'esprit » par contraste avec « la concentration du moi (intéressé) »<sup>386</sup> où subsistent effort et activité mentale. Par suite de cette concentration (*samādhi*), il n'y a plus de distinctions (*vikalpa*). Vacuité et quiétude originelles : voilà l'illumination subite<sup>387</sup>.

En effet, c'est en ce vide que le mystique s'exerce inconsciemment à une appréhension subtile, son intuition devient ténue, délicate, la fine pointe de son esprit s'aiguise et il parvient à s'emparer de l'acte jaillissant et à vivre l'instant à mesure qu'il surgit. Plus tard, ce même vide s'approfondit au point de permettre un 'agir sans agir' dès que attachements et artifices ont disparu.

Les mystiques comparent cette phase au sommeil, *yoganidrā* des Indiens, état crépusculaire entre l'agitation de la veille et l'inconscience du sommeil sans rêve. Bien qu'exempt de pensée (*nirvikalpa*) on ne doit pas le confondre avec l'extase sans pensée dualisante à laquelle d'ailleurs il peut conduire lors de l'illumination de la Conscience. [26]

Le *yogin* plongé en ce sommeil, ayant tout oublié, jouit d'un état que les *Upanishad* décrivent comme la gaine de félicité. C'est probablement à cette même félicité qualifiée de totale (*nirānanda*) que fait allusion Abhinavagupta : elle apparaît dans le vide au moment de l'arrêt complet du souffle<sup>388</sup>.

---

<sup>386</sup> J. Gernet, *op. cit.*, p. 79.

<sup>387</sup> *Id.*, p. 53.

<sup>388</sup> *Tantrāloka*, IV, 43. The Kashmir series of texts and studies, Srinagar, Vol. III, 1921.

Tantôt surnage seule une connaissance obscure se détachant sur un fond de vacuité, tantôt une impression d'activité si connaissance et désir se sont évanouis. Les uns n'éprouvent aucun sentiment agréable. Les autres ressentent un plaisir qui dépend du souffle devenu égal au moment où inspiration et expiration s'apaisent dans la vacuité du coeur, hors d'atteinte des sens et de la pensée. Généralement, corps et monde extérieur demeurent à peine perceptibles, à l'arrière-plan.

L'auteur du *Nuage d'Inconnaissance* dans son *Épître à la direction intime* (ch. VI) conseille de n'éprouver aucune confusion à s'endormir dans une aveugle considération de Dieu tel qu'il est, puis il ajoute :

*« Et c'est à juste titre que l'on compare cette oeuvre au sommeil, car de même que, dans le sommeil, cesse l'usage des sens corporels afin que le corps puisse se reposer en nourrissant et fortifiant la nature corporelle ; de même, dans le sommeil spirituel, les vaines recherches de nos esprits égarés, les raisons imaginaires, sont tout à fait paralysées et réduites à néant, afin que l'âme simple puisse dormir doucement et se reposer dans la contemplation aimante de Dieu tel qu'il est, en nourrissant et fortifiant pleinement la nature spirituelle. »*<sup>389</sup>.

Sainte Thérèse d'Avila appelle un tel repos ' sommeil des puissances ' :

*« Je dis sommeil, écrit-elle, parce qu'il semble, en effet, que... l'âme est comme endormie ; elle ne dort pas complètement et elle ne se sent pas non plus éveillée. »*<sup>390</sup>.

Les Taoistes aussi font grand cas de la paix dans le vide, état indéfinissable où l'on arrive à s'établir. Quelqu'un demanda à Lie-tzeu :

*« Pourquoi tenez-vous le vide en si haute estime? Le vide, répondit Lie-tzeu, ne peut être estimé pour lui-même, mais pour la paix qu'on y trouve... Si l'on veut être sans nom, rien ne vaut le silence, rien ne vaut le vide. Par le silence on atteint ses demeures. Mais celui qui prend, celui qui donne perd ses demeures »* (ch. I).

Et Tchoang-tzeu disait que pour se laisser aller au fil de l'évolution universelle et devenir un vrai sage, il suffisait d'oublier les êtres, d'oublier [27] le Ciel, de s'oublier soi-même. Par cet universel oubli, l'homme s'identifie au Ciel (ch. XII).

---

<sup>389</sup> *The Cloud of Unknowing and the Book of Privy Counselling*, ed. from the manuscripts by Phyllis Hodgson, London, 1944. Early English Text Society, No. 218, p. 152.

<sup>390</sup> *Le Château de l'âme*. Cinquième demeure. Chapitre I.

De façon concise, les maîtres taoïstes dégagent les traits distinctifs de ce premier vide : paix, silence, découverte de ses propres assises et oubli s'étendant à tout.

Voici maintenant quelques témoignages modernes à ce sujet :

*« Durant quelques années j'ai vécu dans un état crépusculaire : effacées les modalités ordinaires de la conscience : impressions sensorielles, désirs, images, souvenirs. Ma pensée ne fonctionnait guère. Si une idée même insignifiante se présentait, elle m'accablait d'un poids insupportable. J'avais perdu tout intérêt à l'égard de mon corps et de mon entourage. Je demeurais des heures sans bouger, sans cligner des paupières, savourant chaque seconde à la fois, sans me soucier ni du passé ni de l'avenir ; j'étais infiniment heureux et ne faisais jamais aucun projet, moi précédemment si actif et incapable de rester un seul moment tranquille. Je gardais juste assez de conscience pour effectuer les tâches immédiates et indispensables, mais de façon automatique et lente, dans l'oubli perpétuel et une grande vacance.*

*Je n'entrais pas dans ce vide de temps à autre, j'y vivais, tout en côtoyant sans cesse la plénitude, car m'enfonçant soudain dans un vide plus profond, j'émergeais dans la plénitude, vide et plénitude constituant un cycle déterminé.*

*Je me mouvais comme en un rêve, dans un univers ouaté, estompé, errant pendant des heures, marchant très vite ou très lentement, voyant sans voir et à quelques pas devant moi, juste ce qu'il fallait pour éviter l'obstacle, mais sans reconnaître les passants ni pouvoir formuler une parole. La conscience qui surnageait en ces états variait selon les heures : tantôt je ne percevais que ma propre respiration si légère dont la douceur m'enchantait. Le plus souvent j'éprouvais une vibration continue procédant du cœur. À d'autres moments j'avais l'impression de flotter, allégé de tout poids, dans une immensité sans limites. Vacuités légères, transparentes... vacuité opaque, vacuités à perspectives infinies qui amènent la conscience à se dilater divinement.*

*Tantôt n'affleurerait en ce vide qu'une impression ténue de félicité dont je ne pouvais dire si elle était continue ou sujette à interruption. Tantôt s'imposait uniquement une conscience uniforme dégagée de toute spécification, celle de mon immuable essence. »*

Après ce récit d'ordre général, portant sur une expérience de longue durée, voici des exemples d'approfondissement du vide au cours de moments d'absorption, tels qu'une autre personne les rapporte :

*« Juin. Je prends conscience d'un feston de petites pensées légères qui frémit sur le bord de ce fond de grand vide. Je prends conscience au-dessous : c'est un frissonnement de jubilation impalpable. Je regarde plus profond encore : fine, à peine perceptible, mais*

*puissante, vibration [28] au tréfonds du coeur. C'est elle la source. ( J'ai pris conscience dans le but de répondre à votre question, normalement je serais restée dans un vécu direct sans ces prises de conscience qui toutefois, le vide étant bien établi, n'ont rien dérangé. Elles-mêmes sont d'ailleurs fines et subtiles, et surtout comment dire? elles n'engagent pas l'ego : elles fusent et retombent sans le provoquer à réaction, car il dort d'un grand sommeil peut-être est-ce cela le fond de grand vide : le sommeil de l'ego qui entraîne la disparition de son champ habituel.)*

*« Juillet. Je m'abandonne au vide qui fait le désert autour de moi : plus de jardin, ni de soleil... qui fait le désert en moi : plus de perception, pas même cette quête obstinée... qui fait un désert de moi, immensément, longuement. Mais voici que le vide s'est mué en félicité : au centre, au coeur de l'immense, quelque chose palpite et irradie, alors, peu à peu, presque insensiblement, tout mon être, si vide que je ne le sentais plus, se trouve envahi de paix, de joie et de douceur, le corps lui-même éprouve un bien-être souverain. En fait 'paix', 'joie' sont des aspects que j'isole, pour les besoins du langage, d'une totalité insécable, ce ne sont que des images d'approche, car l'impression est spécifique, indicible et foncièrement une.*

*« Printemps 1968. Pendant une grande partie de la nuit, samddhi d'une texture toute nouvelle et d'une ineffable délicatesse. Comme à chaque nouvelle étape, le vide change de qualité ou ce qu'on prend pour le 'vide', c'est-à-dire un vidage de tout l'humain ou ce qu'on prend, à chaque nouvelle étape, pour 'tout' l'humain. Plus ce vide se creuse, plus ce qu'il révèle est beau, inouï. Chaque fois c'est inattendu. Chaque fois c'est une merveille plus grande qui apparaît comme l'ultime vérité, l'ultime félicité. J'en prends une fine conscience qui pourrait ne pas avoir lieu, et par moments je prends une légère conscience de l'anéantissement, point trop, car si cette dernière durait ou se précisait, la félicité risquerait de s'atténuer. »*

Remarquons au passage cette expérience assez peu fréquente de plénitude et d'anéantissement simultanés.

Une sensation de vertige accompagne souvent les états de vide; elle peut même atteindre une grande intensité :

*« Hier soir, dans mon lit, impression fantastique de vertige, comme si j'étais lancée en tous sens pendant une ou plusieurs minutes, violemment. Plus aucun point d'appui ni de référence : on ne sait plus si l'on a la tête en haut ou en bas, ni s'il y a des côtés. À cette impression assez effrayante je me suis abandonnée avec confiance, car j'ai compris de suite qu'elle était d'ordre mystique. »*

On pourrait insister sur la plénitude de ces apaisements, pourtant leur valeur dépend du vide de plus en plus profond qu'ils

comportent; ce vide, en effet, non seulement permet l'éveil et ouvre la voie à la plénitude, mais il joue aussi un rôle de transformation radicale bien que [29] progressive, qui concerne la personne entière. Là, et uniquement là, tout se défait, tout change, là de nouveaux germes sont semés, croissent et s'épanouissent. Vacuité et subtilité s'approfondissent simultanément.

Dès le début, la pensée est touchée : préjugés, erreurs, étroitesse tombent; une ample vision unifiée de l'homme et de l'univers se fait jour, se précise, supprimant angoisse et confusion. Plus tard, cette connaissance elle-même, intuitive certes, mais encore à double pôle, s'effacera à son tour devant la pure révélation du Soi, qui comble l'esprit plus qu'aucune connaissance ne peut le faire.

Sur le plan du coeur, la sensibilité et l'intuition s'affinent, les sentiments se décantent; la passion ardente, la jalousie à l'égard de l'être aimé, le besoin de possession se calment et font place à une tendresse affectueuse où subsiste un certain attachement. Puis, lorsque les résidus du sentiment sensible et égoïste ont disparu, le sentiment qui demeure est si profond que le mystique en est à peine conscient ; il chérit l'aimé plus que lui-même puisque, sans hésitation, il se sacrifie pour lui. À ce stade il ne sent plus son amour, il ne le proclame plus, mais ses actes en portent témoignage. L'amour véritable commence ici, dans l'oubli du moi et de l'autre : plus de retour sur soi, plus d'objet séparé; identifié à l'aimé, comment pourrait-il dire 'j'aime'? Comment pourrait-il penser à celui qui réside dans l'intime de son être, se confond à sa substance? Alors, que l'aimé vive ou meure, qu'importe ! Ainsi le coeur est vraiment vide, il n'a plus ni passion, ni émotion, ni attachement. Quelque chose qui ressemble à l'amour le remplit, ou plutôt il n'est plus qu'amour.

Sur le plan de la volonté, il se passe une évolution parallèle à celle du coeur. La volonté n'est plus tendue vers ses satisfactions habituelles et cesse d'osciller sans fin entre prendre et rejeter; elle s'assouplit et se dégage, orientée vers un seul but, obscur il est vrai. La vacuité porte ici sur l'intentionnalité, ce que l'Inde appelle *arthakrijākāritva*, ou « préoccupation prévoyante » de Heidegger, c'est-à-dire la préoccupation de l'homme pour son individualité en tant que telle. L'ego une fois éliminé, le Je profond se dévoile, libre des tourments vis-à-vis de soi et des autres, caractéristiques de l'ego.

Ainsi, l'attitude générale à l'égard de la vie se modifie, mais pour que pensée, coeur, volonté, activité soient réellement purifiés, il faut que le vide, s'étendant aux couches du subconscient, recèleur des conditionnements auxquels nous obéissons d'ordinaire, opère (après une phase d'affleurement au niveau conscient) leur

dénouement puis leur effacement, selon un processus que je nommerai « coagulation », en empruntant ce terme à l'école çivaïte Krama. Peu de mystiques échappent à ce travail [30] dramatique et douloureux. Le vide spontané présente en effet deux pôles de coloration opposée : l'un, qui vient d'être envisagé, tend vers la félicité; aussitôt les préoccupations disparues, les tendances fusionnent dans un bonheur apaisé et très pur où l'on se sent léger et libre; l'autre, dont l'étude va suivre, s'accompagne d'un sentiment d'abolition, ayant pour tonalité angoisse et tension pour la première phase, et désespoir implacable pour la seconde. L'ego est alors en travail.

### *VIDE ET COAGULATION*

Le système Krama fait allusion à la coagulation dans ses hymnes à la déesse Kālī<sup>391</sup> et la désigne par le terme *rodhana*. Lorsque le yogin pénètre dans le vide, il est à son insu la proie de tendances et vestiges obscurs et sans objet, ensemble de craintes, de doutes, d'habitudes de penser, d'attachements sournois, ainsi que des impressions subtiles déposées par les événements passés. Ces résidus inconscients, imprégnations (*vāsanā* et *samskāra*) constituent des obstacles épars et informes auxquels le yogin ne peut s'attaquer ni durant la veille, où son activité trop tendue ou trop dispersée les recouvre, ni durant le sommeil sans rêve, faute d'une attention vigilante, ni non plus durant les rêves, où la coagulation s'effectue, mais partiellement et de façon fugace, sans la prise de conscience qui facilite le dénouement des noeuds. Même dans les états mystiques conscients et apaisés, il ne consent pas à coaguler ses doutes et à faire face à ses difficultés de peur de retomber dans le devenir et ses soucis. En conséquence, sorti de l'absorption paisible, il redevient esclave de ses habitudes et ne progresse pas. C'est donc uniquement dans un vide spécifique, à demi-conscient et comparable au sommeil, que les résidus prendront consistance, et pour celui-là seul qui vit dans la quiétude et qui a un maître averti. Étant donné le désencombrement des tendances grossières de la veille, quand pensées, distractions, sentiments s'atténuent, la coagulation peut se faire. Alors les doutes et les problèmes se réveillent et sont dragués jusqu'à la surface en vue de les mieux détruire. Le yogin coagule l'ensemble des résidus sur un point vital : jalousie, peur de la mort, etc., où son être tout entier se ramasse dans la lutte, bloqué avec intensité sur un seul doute devenu une véritable obsession.

---

<sup>391</sup> *Tantrāloka*, ch. IV, vers 158. Commentaire, p. 173.

Signalons ici plusieurs dangers : s'il n'a pas de maître, les forces inconscientes qu'il éveille peuvent le dépasser ; si, d'autre part, la coagulation dure indéfiniment, il n'échappe plus à la vacuité, le bloc forme [31] un obstacle invincible et, l'élan se trouvant brisé, le yogin s'enlise dans un vide stérile chaque fois qu'il se concentre; ou encore, si la fonte s'effectue avant que la coagulation ne soit achevée, des cristallisations demeurent et le yogin devra recommencer, en des circonstances souvent défavorables.

C'est donc au moment précis où la coagulation atteint sa maturité que la fonte doit se produire spontanément. Avec un bon maître, coagulation et fonte se succèdent sans arrêt : le disciple concrétise doutes, alternatives, en fait un bloc, et dès que celui-ci a fondu, l'élan se renouvelle, la vie s'écoule librement et un grand progrès a lieu. Puis il recommence, mais à un niveau plus profond et plus subtil jusqu'à ce que son subconscient soit entièrement purifié.

Pour faire fondre l'obstacle des doutes, et par un vide devenu vibrant parvenir au vide indicible, il faut, d'après un texte sacré, l'élan aveugle d'un tourbillon (*bhramavega*) sans aucune discrimination, l'adepte portant à son paroxysme toute son énergie en vue de la ranimer et de la faire vibrer. Si la pensée surgit, la fonte sera interrompue.

Le système Krama <sup>392</sup> préconise de son côté de méditer sur la roue des énergies qui a pour moyeu le Coeur ou le Soi, Centre à partir duquel elle se meut très vite en tourbillonnant et se déploie en plusieurs cercles : pensée et organes sensoriels pour parvenir à la périphérie où le mouvement ralentit. Puis à nouveau s'effectue le retour vers le centre, à mesure que la vibration recouvre sa haute fréquence. Le déploiement correspond à la coagulation des alternatives, le repliement à leur fonte. Afin de détruire les traces inconscientes et résidus de l'objectivité, l'adepte doit évoquer la roue sous son aspect grossier, c'est-à-dire tirer vers l'extérieur, ou la périphérie, les ultimes obstacles pour qu'ils se manifestent en toute leur puissance. Lorsqu'il en a pris une claire conscience, la roue, dans sa rotation de plus en plus rapide, entraîne les résidus vers le centre et les dissout. Le méditant ne perçoit plus alors ni objets, ni connaissances, le mouvement même semblant aboli tant la roue tourne vite, les différenciations happées par le Centre le Soi parfaitement révélé. La fonte achevée, le mystique pénètre en une fraction de seconde dans le Vide indicible.

Ce processus de coagulation et de fonte (*rodhana* et *dravana* de l'école Krama) est connu également du Bouddhisme Mahāyāna, qui

---

<sup>392</sup> *Tantrāloka*, V, 27-32.

le transmet par l'intermédiaire des Chinois aux maîtres du Zen ; il prit alors la forme du *koan*. [32]

Lorsque la coagulation est déjà bien avancée, s'étant effectuée sur des obstacles particuliers, le mystique n'est plus arrêté par aucune entrave détectable; son être maintenant unifié et purgé, ne se présente plus qu'un empêchement : cet être même. Alors une nouvelle et dernière coagulation reste à faire.

N'est-ce pas à cela que fait allusion l'auteur du *Nuage d'Inconnaissance* quand il recommande de se livrer constamment à la considération et à la contemplation aveugle du péché ramassé en un bloc, sans examiner tel ou tel péché en particulier ?

*“... tu dois toujours sentir le péché comme une masse horrible et fétide, tu ne sais quoi, entre toi et ton Dieu; et cette masse n'est autre que toi-même. Et tu dois considérer qu'elle est unie et congelée avec la substance de ton être, pour ainsi dire sans distinction” (ch. 43).*

L'évocation du péché où le moi apparaît comme une charge pesante doit être ininterrompue, ainsi que la désolation spirituelle qui l'accompagne et dont dépend l'oubli de soi et de toutes les créatures :

*“Si le sentiment et la connaissance nue de ton être propre étaient détruits, tous les autres obstacles le seraient du même coup”<sup>393</sup> (ch. 44).*

La parfaite affliction spirituelle est donc pour le mystique “de savoir et de sentir non seulement ce qu'il est, mais (bien) qu'il est”<sup>394</sup> (ch. 44).

*Il faut alors “une très grande tranquillité et une disposition, tant du corps que de l'âme, tout à fait saine et pure” (ch. 41), et le cri inlassable : “péché, péché!” est “d'autant meilleur qu'il reste dans le pur esprit, sans aucune pensée particulière et sans être prononcé” (ch. 40).*

La vigilance centrée sur l'oubli de soi-même et dans le désir de perdre le sentiment de sa propre existence doit se faire dans une sorte de vide ensommeillé et non dans la tension du corps et de l'esprit : “demeure assis tranquillement comme pour dormir, tout absorbé et plongé dans l'affliction” (ch. 44).

Ici comme dans le système Krama, semble-t-il, la coagulation est soumise à plusieurs conditions : elle doit d'abord s'effectuer dans le vide, pensée et sentiments habituels étant supprimés afin d'être mieux saisis en leur source ; quand toute manière de connaissance

---

<sup>393</sup> Deux phrases condensées en une seule.

<sup>394</sup> « Not onli what he is, bot that he is. »



et de sentiment à l'égard des créatures a disparu, "l'œuvre"<sup>395</sup> que veut ce livre – [33] ébranlement soudain, élan nu et pur qui jaillit avec force vers Dieu s'accomplit dans l'oubli de soi et d'autrui, et dans le dégoût de tout ce qui n'est pas Dieu.

C'est donc "un aveugle élan d'amour" qui délivre du péché le pesant fardeau de soi-même obstacle à l'union définitive ; élan aveugle, car s'il était clair il relèverait de la pensée discursive, et lucide, il se confondrait avec l'extase ou vide indicible des çivaïtes.

Lorsque l'affliction s'intensifie au point de s'attaquer au "sentiment de l'être nu", elle se confond avec les tourments de la nuit mystique.

### *NUIT DE L'AMÈRE DESTRUCTION*

Certains êtres, n'ayant nul besoin de coaguler le doute vont directement de la félicité apaisée à la vacuité qui consume comme un feu dévorant. Comme ils n'ont pas perdu leur calme impassible, le vide leur semble d'autant plus pénible à supporter : en effet, ce qui était repos dans la plénitude devient immobilité dans un vide sans fond où ne règnent que nausée, impuissance et silence implacable. Tant que les pensées déferlent en une course éperdue, aucune joie, aucune douleur ne vous atteignent vraiment, de multiples distractions vous en tirent sans répit. Mais dès que l'on entre dans ce vide et son dénuement, ne peuvent subsister que bonheur parfait ou nuit de la mort.

Une grave erreur serait de confondre ce vide avec un retour à l'état normal précédant la découverte de l'intériorité, ce qui causerait seulement une détresse ordinaire. Le vide qui s'agrandit d'un coup et engloutit tout est d'une autre nature, il vous laisse désemparé, suspendu entre deux univers : l'un le monde que l'on a depuis longtemps quitté, l'autre, ce domaine illimité et obscur où l'on avance à tâtons, sans comprendre. Phase essentielle dans un total dépouillement intérieur, il dure de longs mois et même des années, c'est le 'deshacimiento', 'défaïance' de l'ego, purification passive si bien décrite par saint Jean de la Croix dans la Nuit obscure.

Si l'on ne peut en donner la moindre idée à qui ne l'a pas traversée, on peut essayer de déterminer son champ de mort : l'anéantissement n'épargne rien, le monde entier n'offre aucun intérêt, il semble vide, plus même il se défait en une constante annihilation contre laquelle on ne peut se défendre. Nul plaisir des sens ne vous attire, ni la musique ni la poésie tant aimées, ni les plus

---

<sup>395</sup> « L'oeuvre », élan d'amour, est exposée dès les premiers chapitres et revient tout au long du livre.

beaux paysages; soucis et maladies vous laissent indifférent. On n'aspire qu'à la mort.

Les facultés unifiées dans la paix à l'étape précédente sont désormais [34] paralysées ; elles ne veulent ni ne peuvent fonctionner, toutes également touchées et au même moment : mémoire, imagination, pensée se vident, d'où un oubli rongeur ; les idées se font rares et traînantes et l'on est comme précipité dans un gouffre dans lequel on perd pied sans pouvoir se raccrocher à l'armature protectrice des notions et des habitudes mentales. Le cœur est aride, sentiments et désirs le quittent. La volonté ne veut qu'une seule chose qui lui échappe et dont elle ne sait rien. Incapable d'accorder un regard à quoi que ce soit, on se sent dénué de tout, faible et inintelligent, égaré dans d'épaisses et lourdes ténèbres. Le moi se prend en dégoût. Mais ce sentiment d'indignité n'est pourtant pas d'ordre moral, car il ne s'y mêle aucune culpabilité ; plus profond encore, il tient à l'être même.

C'est ainsi que le mystique est dépouillé de toutes manières de comprendre et d'aimer, dans l'unité d'une profonde vacuité et dans la certitude du néant, un néant qui le mine sans répit ; il ne peut qu'attendre sans le moindre allègement, solitaire et indifférent, dans l'ennui et la misère intérieure.

Ce vide spécifiquement mystique, au cours duquel l'homme traverse la nuit spirituelle et supporte la destruction de son moi sans être lui-même détruit, doit se distinguer de cas en apparence voisins, mais en fait opposés. D'abord le vide intérieur du faux sage d'occident, vu à travers la littérature moderne ne relève même pas de l'annihilation de l'ego ; le moi exalté se défend et se drape dans son expérience d'absurdité, d'où une attitude cynique et sceptique. Les nuits, dont romans et essais contemporains <sup>396</sup> offrent des exemples, ne correspondent en aucune manière à la réalité que vit le mystique. Celui-ci n'a pas de lutte, d'angoisse, de doute, il est tellement au-delà ; il ne cultive ni n'exploite sa douleur bien que pas une seconde il n'y échappe. La vie ordinaire continue pour lui sans que ses amis s'aperçoivent de rien, car il ne paraît pas abattu ; il garde un sens de l'humour toujours prêt à fuser, à la façon d'un condamné à mort qui plaisante en dépit de son désespoir.

En second lieu, et ce cas illustre les graves dangers auxquels s'expose la destruction de l'ego, l'expérience spirituelle peut avorter si le processus s'arrête à mi-chemin. Que la première étape de pacification n'ait pas été assez poussée, et le mystique stagne dans

---

<sup>396</sup> Ainsi G. Bataille, *L'Expérience intérieure*, Partie II, le Supplice, pp. 46 sv., Gallimard, 1953.

le vide ; s'il n'a pas un maître capable de l'en tirer, il lutte alors pour rattraper ce qui lui échappe, d'où un état de vide terne et sans issue.  
[35]

Enfin la mélancolie offre un cas d'altération pathologique de l'ego qui peut, de l'extérieur, prêter à confusion avec la véritable nuit spirituelle. Pour le mélancolique tout s'effondre, y compris ses forces physiques ; dans une complète asthénie, la pensée ralentie, immobile et figé, il se concentre sur sa douleur et ressasse son indignité. Il se sent éminemment coupable, car il a perdu l'estime de soi en cela son ego n'est pas anéanti, mais dévalorisé, d'où l'aspect dramatique et spectaculaire de son deuil. Le temps arrêté, rien d'heureux ne peut plus se passer pour lui. Il reporte rétrospectivement son état actuel dans le passé et annule tout ce qu'il y avait de positif dans sa vie ; il n'y voit rien de bon, persuadé qu'il a toujours été coupable et malheureux. Le suicide que certains de ces malades commettent, loin de réaliser le dépouillement de l'ego, constitue l'acte égoïque suprême, une autopunition intense.

Le mystique au contraire a eu précédemment une longue expérience fondamentale de paix, de plénitude et de repos complet ; il possède la stabilité, ses tendances sont unifiées. Il sait qu'il a eu autre chose et se souvient, quoiqu'il ne puisse imaginer son bonheur passé. Même submergé par le sentiment de sa propre indignité, il ne doute pas, ne vacille pas. D'autre part, ce qu'il a perdu n'est pas l'estime de soi, c'est le divin, et tout au long de la nuit il reste branché, aimanté sur la Réalité éprouvée auparavant et qui n'a pas vraiment disparu bien qu'il se sente douloureusement privé de contact avec elle. Impuissant il assiste à la mort du moi, sans drame, sans autopunition, sans jamais se complaire à sa douleur. Il ne souffre d'aucun épuisement, ni d'asthénie, ni d'insomnies, s'adonnant sans goût à une activité normale.

Une autre différence est à noter : à l'inverse de ce qui se passe chez le mélancolique, le mystique, une fois la nuit achevée, découvre une plus grande plénitude, le calme est plus profond, le détachement plus complet. Il conserve le souvenir précis de cette vacuité et reconnaît combien elle lui fut précieuse ; comprenant son sens et sa valeur, volontiers il y retournerait : sans elle pas de mort totale à soi-même ni de véritable plénitude. Il faut être vidé de l'accessoire multiple pour être rempli de l'unique essentiel. Mais cet essentiel, on ne peut le reconnaître au début parce que trop délicat, insolite, et indifférencié ; on éprouve donc seulement le vide qu'il creuse afin de s'y loger.

Précisons enfin que pour le mystique, c'est le maître qui, sous l'influence de la grâce, précipite à un certain moment son disciple dans le vide et la nuit, et lui encore qui l'en tire dès que le vide a fait

son œuvre ; il veille sur lui, inaccessible et silencieux, sachant combien cette phase importante comporte de dangers. [36]

Un tel détachement n'est pas à la portée de l'homme sans une intervention directe de Dieu ; lui seul, soutient Tauler, peut purifier l'esprit créé en l'arrachant à tout ce qui n'est pas l'absolue ténèbre et en le transportant au-dessus de l'être jusque dans l'Esprit incréé de Dieu. Au chemin lumineux Tauler oppose ainsi le chemin obscur des épreuves :

*« Les hommes qui sont conduits par ce chemin ne doivent rien boire qui puisse produire en eux une ivresse, comme c'est le cas de ceux dont nous venons de décrire la joie... (Ils) sont mis et poussés sur un étroit chemin, où tout est sombre et sans consolation, où ils ressentent un insupportable tourment, et qu'ils ne peuvent pourtant point quitter. De quelque côté qu'ils se tournent, ils ne trouvent que profonde misère, désert, désolation, ténèbre. C'est là qu'ils doivent entrer et s'abandonner au Seigneur sur ce chemin aussi longtemps qu'il lui plaît. Et enfin le Seigneur fait comme s'il ne savait rien de leur tourment : c'est une insupportable indigence et un profond délaissement, et pourtant ils doivent s'y abandonner... »*

*Il dit encore : « Ces hommes sont dans la plus vraie, la plus profonde pauvreté, et dans un complet renoncement à eux-mêmes. Ils ne veulent, ils n'ont, ils ne désirent rien d'autre que Dieu et rien de ce qui concerne leurs nécessités personnelles. Il leur arrive souvent de travailler dans la nuit, c'est-à-dire dans l'abandon, dans la pauvreté, dans d'épaisses et lourdes ténèbres, dans l'absence de toute consolation, si bien qu'ils ne trouvent aucun appui, qu'ils ne rencontrent ni ne goûtent aucune lumière, aucune chaleur. »<sup>397</sup>.*

Ruysbroeck décrivant, dans le *Livre de la plus haute vérité* (ch. VII), le terrible mal et la sombre misère de l'homme à qui Dieu se cache, insiste sur la liberté et l'égalité d'esprit que confère la Nuit. Si l'homme abandonne librement, et sans tristesse de coeur, sa volonté propre et laisse faire Dieu, le ciel remplira bientôt pour lui l'enfer. Alors, que la balance de l'Amour monte ou s'abaisse, tout désormais lui semblera égal et il demeurera toujours libre et impassible.

## **VIDES INCONSCIENTS**

Au sortir de la nuit, l'âme est établie en une telle paix qu'elle est comme silencieuse et endormie. Elle jouit de plus en plus souvent de précieuses inconsciences échelonnées tout au long de l'itinéraire mystique et qui peuvent durer de quelques secondes à plusieurs heures.

---

<sup>397</sup> L. Cognet, *Introduction aux mystiques rhéno-flamands*, Desclée, 1968, pp. 141-142.

On ne doit pas les confondre avec le sommeil sans rêve ni le sommeil [37] spirituel (*yoganidrā*) : il arrive que, les yeux ouverts, on garde l'attitude inconfortable de l'instant où l'inconscience vous a surpris : debout, le verre aux lèvres par exemple. Un vacarme qui vous tirerait du sommeil ne peut vous rendre à la conscience ordinaire. Quelques minutes de cette inconscience reposent mieux qu'une nuit d'un profond sommeil.

Le vide porte sur une suppression totale de la conscience normale et du sentiment de notre propre existence. La pensée s'est tue, la conscience et la félicité mystiques des débuts se sont endormies ; quelque chose dont on ne sait rien, mais plus subtil et plus large a pris leur place; une énergie spécifique flue spontanément sans faire retour sur elle-même, ni se diviser en un sujet et un objet. Plus de durée vécue, tout se passe à un autre niveau. Le mystique perd le sentiment du temps écoulé, ne sachant si le vide a duré une seconde ou quelques heures, tandis que dans le sommeil il conserve un sens approximatif du temps. Autre chose à noter : avant de revenir à la conscience normale, il parcourt des stratifications celles de ses expériences mystiques antérieures lui permettant d'évaluer de quelles profondeurs il remonte. Mais il ne se souvient pas clairement de ce qui précéda ce retour, l'acte de mémoire ne pouvant s'effectuer dans un tel vide.

Sur ce retour je livre un témoignage moderne :

*« L'absence de tout Avant, et la conscience pure de là.*

*Le vide absolu où vibrait cette pure présence de rien.*

*En ce vide le bondissement retenu*

*L'étonnement fasciné par l'arrêt du temps*

*L'immobilité mi-close de l'étonnement*

*L'absence annulant l'étonnement de l'absence qui pourtant s'y love.*

*Conscience de rien.*

*L'oubli de moi, la conscience annulante de cet oubli*

*la joie sans fond de cette annulation*

*la stupéfaction de la joie*

*l'annulation intensifiante de cette stupéfaction par son identité à l'évidence et la dissolution incessante de cette annulation, de cette stupéfaction, de cette joie, de cet oubli dans le jaillissement perpétuellement immobile d'être là.*

*Pur de tout passé, vierge même de la conscience de cette pureté, absolument arrivant ici.*

*Mais d'où?*

*La question à peine effleurant la fluidité la fit trembler et ébranla le temps.*

*En un rien de temps, le temps de maintenant, celui de l'écriture, une distance infinie se détendit à partir d'un asymptotique zéro et [38] je touchai la première escale à peine un léger choc, la mère de la toute enfance, un sourire ensoleillé*

*un saut, un deuxième jet plus lent, la femme apparut, celle de la rencontre originelle*

*et à peine touchée,*

*encore une trajectoire à la courbure plus douce, un tour de l'invisible manège et je suis amené enfin à moi, le fil entier en quelques secondes s'est déroulé, toute la mémoire de moi retrouvée de cette existence et un dernier voile où un arrêt encore était tapi s'écarte sur le souvenir de quelque chose de sablonneux, une douceur coalescente qui prit avec précaution le nom de « hier » en chutant avec mollesse sur le « maintenant ».*

*La familiarité alors se réveilla, pourtant éblouie, ruisselante, féroce et heureuse.*

*Mais je puis dire autrement. Voici :*

*Coup de conscience absolument pure. Un là indicible.*

*Choc nu : « quelque chose » a disparu ou « manque », mais quoi?*

*Choc encore, plus intense, ondes centrifuges : c'est « l'avant » qui n'est pas là. Il devait y avoir un « avant ». Mais toute trace en est absente. Ce n'est que la conscience de l'oubli d'un « avant ».*

*Un vide surgit : béance de l'avant. L'« avant » est là, mais vide vide de quoi?*

*Or du fond de ce vide, une remontée étrange s'éprouve : moi, c'est moi moi pur, sans mémoire, sans passé. Maintenant je suis là et c'était donc moi qui avais disparu? Un soupir profond réintègre toute présence familière, et sans effort enfin, comme un immense soulagement, une déception très douce, tout est revenu en deux petits coups jusqu'à la soirée d'hier...*

*Note. C'est maintenant, dans l'écriture, qu'est dit : « Au début, il n'y avait pas d'avant ». Le pur commencement ne se sait pas commencement. Mais il le devient immédiatement dès qu'un quantum de temps « apparaît » pour le constituer comme commencement. De ce côté-ci, cela apparaît comme moment originel. Mais de l'autre? Il n'y a pas d'autre côté.*

*Dès que du temps se fut écoulé (et je ne veux pas dire par là que cet écoulement fut en quoi que ce soit une « cause »), la pure conscience-de-là prit figure d'un « éveil », d'un commencement*

*incompréhensible. Aucune succession, aucune causalité (ceci est tautologique) n'est à être mise ICI.*

*L'oubli portait sur le Moi. Pourquoi écrire maintenant le et M majuscule? C'est qu'il est difficile d'écrire : 'moi', j'avais disparu.*

*QUI, en effet, éprouva ce qui est écrit ici, QUI s'en souvient? Aucun truquage, aucune contorsion stylistique ne viendront à bout de la réponse qui s'impose grammaticalement : c'était moi. » [39]*

Un second témoignage fait état d'une inconscience prolongée que les Bouddhistes désignent par le terme '*asamjñīsamāpatti*', c'est-à-dire extase spontanée et dépourvue de notions et d'images puisque l'activité mentale n'y a plus cours :

*« Un jour, je me souviens, mon corps demeura inerte durant des heures. Puis, au sortir de ce vide totalement inconscient, la vie reprit peu à peu et, me semblait-il, au niveau des molécules. C'était un malaise effroyable, une souffrance jamais éprouvée. »*

Une autre personne, après une inconscience de plusieurs heures dans la journée, note au réveil :

*« Une impression étrange, mon corps est si lourd, si enfoncé dans le lit, comme un roc, presque au-dessous de moi que je me demande s'il est mort ou vivant. Réveil rapide pourtant. »*

Mentionnons aussi une absorption quasi instantanée : le regard devient fixe, les yeux grands ouverts, on voit sans voir, abîmé dans le Soi.

Grâce au vide du dénuement, le 'je' façonné et impur (que l'Inde nomme *ahamkāra*), après avoir perdu ses possessions, est détruit; puis, le 'je' naturel et profond qui demeurerait encore, meurt à son tour dans la Nuit. Néanmoins l'anéantissement n'est pas complet tant que le mystique n'a pas obtenu la nudité essentielle en s'immergeant dans le 'Je' universel. Pour parvenir à ce niveau cosmique, les traces d'attachement et d'habitudes ancestrales qui subsistent dans son inconscient doivent être détruites, à l'aide d'une vacuité nue, aveugle, qui l'amènera au Rien.

Cette vacuité, issue de la ferveur et du détachement, apporte un apaisement bien supérieur au vide de la quiétude, et l'inconscience y atteint une profondeur ineffable. Vide mystérieux, infus, qui s'accomplit au tréfonds de l'âme et dont on sort plein de force et de vibrations. Parallèle aux autres vides, mais plus essentiel qu'eux, il s'instaure d'abord en présence d'un maître et dure alors une demi-heure. Le moi commence par résister, il a peur, et pendant quelques minutes, le disciple se refuse à plonger dans les ténèbres, préférant s'agripper à de menus soucis. Mais, après un temps, il s'adonne spontanément à des plongées répétées et se vide ainsi de tout ce qui est relatif et déterminé, perdant de vue et soi-même et le monde. Peu à peu il se plaît dans ce vide, et quand il y vit de façon

permanente, il est parvenu à l'absorption ininterrompue dans le maître, que les *sūfī* nomment *fanā'* du *shaykh*.

Ainsi, à force de plonger dans le torrent qui l'entraîne à une allure vertigineuse il ne sait où, son moi s'use peu à peu et, un jour, sans qu'il [40] sache comment ni pourquoi, il se sent englouti dans un océan sans rivage. À son grand étonnement, il n'est plus nulle part, il n'est plus personne.

Sous l'effet d'absorptions de plus en plus fréquentes, cette riche inconscience deviendra un fond permanent sur lequel se détachera plus tard la conscience éveillée. Mais au début on ne peut jouir des deux simultanément.

Cette inconscience en laquelle tout se noue correspond à la « connaissance non-connaissante » d'Eckhart. Les mystiques chrétiens y voient l'opération de Dieu dans l'âme. « Au milieu du silence me fut dite la parole secrète. » Maître Eckhart commente ainsi :

*« Maintenant tu demanderas : Qu'opère donc Dieu sans image dans le fond et essence de l'âme? Je ne suis pas en état de savoir cela, car les puissances de l'âme ne peuvent percevoir qu'en images... Cela leur demeure caché. Et c'est ce qui leur est de plus salutaire... L'ignorance les attire comme vers quelque chose de merveilleux et les lance à sa poursuite ! Car l'âme sent bien que c'est, mais ne sait pas... ce que c'est. »*<sup>398</sup>.

L'âme reçoit en effet un message secret qu'elle ne peut déchiffrer tant il est lourd de sens, subtil. La pensée s'efface aussitôt qu'elle cherche à s'en emparer. Néanmoins il s'imprime de telle sorte dans la substance de l'âme que rien ne pourra ébranler la certitude de sa vivante présence.

Dans le *Château de l'âme*, sainte Thérèse se préoccupe elle aussi de l'inconscience propre à l'oraison d'union, union si intime avec Dieu qu'elle transforme complètement l'âme en Dieu :

*« Toutes nos puissances sont endormies, dit-elle, et même profondément endormies par rapport à toutes les choses du monde et à nous-mêmes. Et en vérité, l'âme est comme privée de sentiment durant le peu de temps que dure cette oraison d'union ; et le voudrait-elle, il lui serait impossible de penser. Aussi elle n'a pas besoin d'user d'artifice pour suspendre son entendement. Si elle aime, elle est dans un tel sommeil qu'elle ignore comment elle aime, ni ce qu'elle voudrait. Enfin, elle est comme complètement morte au monde pour vivre davantage en Dieu ; voilà pourquoi c'est une mort délicieuse. »*

---

<sup>398</sup> *Oeuvres de Maître Eckhart*. Trad. Paul Petit, Gallimard, 1942, p. 42.



La sainte différencie avec précision cette oraison d'union du 'sommeil des puissances' éprouvé dans la demeure précédente où l'âme « tant qu'elle n'a pas une longue expérience, se demande avec anxiété ce qui a eu lieu. Était-elle dans l'illusion? Était-elle endormie? Est-ce une faveur de Dieu?... Mille doutes l'envahissent »<sup>399</sup>. [41]

Au contraire, dans l'oraison d'union, nul doute ne peut subsister, elle est souverainement certaine que Dieu opère en elle sans que personne ni elle-même puisse troubler son action :

*« Vous voyez cette âme que Dieu prive complètement d'intelligence pour mieux imprimer en elle la véritable Sagesse; elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien durant le temps de cette oraison... Dieu s'établit lui-même dans l'intime de cette âme, de telle sorte que, quand elle revient à elle-même, elle ne saurait avoir le moindre doute qu'elle n'ait été en Dieu et que Dieu ait été en elle... Mais me direz-vous, comment l'âme a-t-elle vu ou compris cette faveur, puisqu'elle ne voit ni ne comprend? Je ne dis pas qu'alors elle l'a vue, c'est ensuite qu'elle s'en rend parfaitement compte. C'est une certitude qu'elle possède et que Dieu seul peut donner. »*<sup>400</sup>.

Il existe aussi dans la sixième demeure un ravissement où l'âme a des lumières et des connaissances concernant Dieu :

*« Cela semblera impossible, écrit-elle, car si les puissances et les sens sont tellement suspendus que nous pouvons dire qu'ils sont comme morts, comment l'âme peut-elle se rendre compte qu'elle comprend un tel secret? J'avoue que je l'ignore, et peut-être qu'aucune créature ne saurait le dire. »*<sup>401</sup>.

Un problème analogue se pose quant au souvenir : si l'âme ne se souvient plus ensuite de ces hautes faveurs, quel profit en retire-t-elle? À cela sainte Thérèse répond : « Bien que l'on ne puisse expliquer ces faveurs, elles demeurent parfaitement gravées dans le plus intime de l'âme, et l'on n'en perd jamais le souvenir. Mais, ajouterez-vous, si elles n'ont aucune image qui les représente, et si les puissances ne peuvent les comprendre, comment peut-on s'en souvenir? Moi non plus je ne le comprends pas. »<sup>402</sup>. Quant à l'effet extraordinaire de cette oraison, il consiste en un

*« tel oublié de soi que l'âme semble véritablement n'avoir plus d'être... Elle est tellement transformée qu'elle ne se reconnaît plus. Elle ne songe plus qu'il doit y avoir pour elle un ciel, une vie, un*

---

<sup>399</sup> Sainte Thérèse de Jésus, *OEuvres complètes*, Le Seuil, 1948, pp. 894 sv., Ve demeure.

<sup>400</sup> Ve demeure, ch. I, trad., p. 898.

<sup>401</sup> VIe demeure, ch. IV, trad., p. 958.

<sup>402</sup> *Id.*, p. 959.

*honneur propre, parce qu'elle est tout entière occupée à la gloire de Dieu... Ainsi non seulement, elle ne se préoccupe pas de ce qui peut arriver, mais elle est sous ce rapport dans un oubli tellement étrange que, je répète, il semble qu'elle n'est et qu'elle voudrait n'être rien en rien... »<sup>403</sup>. [42]*

Afin de parvenir à ce degré élevé d'oraison, l'âme selon la comparaison de Thérèse d'Avila, a dû s'enfermer comme le ver à soie dans un cocon étroit et obscur qu'il a filé lui-même. C'est là qu'il meurt au monde, là qu'il perd ensuite sa vie de ver afin de renaître papillon<sup>404</sup> :

*« O puissance de Dieu, dit-elle, qui pourra exprimer l'état de l'âme après cette union durant laquelle elle a été abîmée dans la grandeur de Dieu et si étroitement unie à lui pendant quelques instants : je dis 'quelques instants', car le temps à mon avis n'arrive jamais à une demi-heure. Je vous le dis en toute vérité, cette âme ne se reconnaît plus. Il y a la même différence entre son état passé et son état actuel qu'entre ce ver à soie difforme et le petit papillon blanc. »<sup>405</sup>.*

D'après saint Jean de la Croix, inestimables sont les biens qu'impriment dans l'âme la communication silencieuse de Dieu et les onctions très mystérieuses et délicates de l'Esprit-Saint qui infusent secrètement dans l'âme richesses et grâce sans qu'elle y prenne part, sans même qu'elle le comprenne alors : «...Elle se sent blessée et ravie avec tendresse et suavité sans savoir par qui, ni d'où, ni comment. »<sup>406</sup>. Sur cette transformation de l'âme en Dieu, au terme de l'anéantissement, Suso écrit :

*«... Ici l'esprit est dépouillé de cette obscure lumière qui l'avait accompagné suivant le mode humain depuis la révélation de ces choses. Là, il en est dépouillé, car il se trouve lui-même, proprement autre, différent de ce qu'il comprenait de lui-même, suivant le mode de la lumière qui lui était donnée auparavant... et il est ainsi dénudé et dépouillé de tout mode, dans l'absence de mode de la simple essence divine. »*

Plus loin, après avoir bien précisé que l'âme « ne devient pas Dieu par nature », il ajoute :

*« Il faut dire malgré tout que, dans cet anéantissement, qui suit cette absorption d'elle-même, l'âme voit disparaître son incertitude étonnée, en cette perte où elle est dépouillée de son être propre en l'être absolu, par son inconscience d'elle-même. »<sup>407</sup>. [43]*

---

<sup>403</sup> VIIe demeure, ch. III, trad., p. 1042

<sup>404</sup> Ve demeure, ch. II, trad., p. 904.

<sup>405</sup> *Id.*, p. 904 de la trad.

<sup>406</sup> *Llama de Amor viva*. Commentaire de la stance III.

<sup>407</sup> *Vie*, dans L. Cognet, *op.cit.*, pp. 194-195.

## ANÉANTISSEMENT ET RIEN

L'inconscience de ces profondes immersions permet donc l'anéantissement par lequel se parachève le dénuement. Mais il est impossible de classer de pareilles réalisations. En effet, si le vide du dépouillement qui fait du mystique un homme « pauvre et nu », les absorptions inconscientes durant lesquelles il est réduit à rien sans même le savoir, l'anéantissement en Dieu et l'accès au Rien sont des expériences très précises et nettement distinctes pour celui qui les éprouve, elles ne constituent pas des phases strictement successives : l'une peut s'amorcer avant que la précédente ne soit terminée ; plusieurs progressent de façon parallèle et l'on a souvent un éclair des accomplissements futurs. Ne nous en étonnons pas, car, l'expérience spirituelle conduisant à l'intemporel et à l'indifférencié, tout est là à tout moment : on a donc grand'peine à établir des étapes comme si elle évoluait dans le temps. En outre, dès que le mystique vit dans le Rien ne demeurant nulle part les vacuités antérieurement traversées tendent à se confondre pour n'en faire plus qu'une : dans l'oubli du moi et de toutes choses, dans l'oubli de l'oubli lui-même, il se perd constamment dans un abîme dont il ne sait rien.

Pour ces diverses raisons, il ne faut pas chercher un ordre rigoureux dans les extraits qui suivent.

Et d'abord, en survol, l'itinéraire des anciens maîtres et poètes *sūfi* :

Abou-Sa'id Al Kharraz dit du serviteur que Dieu choisit pour compagnon fidèle :

*«... Lorsque le regard de ce serviteur tombe sur la Majesté et la Magnificence, ce dernier reste sans lui-même. Alors le serviteur devient (une parcelle) du temps anéanti... »*<sup>408</sup>.

Ibn'Atā'Allāh décrit ainsi l'anéantissement (*fanā'*) :

*« L'homme disparaît de lui-même, il ne sent rien des apparences extérieures de ses membres, ni du monde extérieur, ni de ce qui se passe en lui; il disparaît de tout cela, et tout cela disparaît de lui, fuyant vers Dieu d'abord, en Dieu ensuite. »*

Louis Gardet explique : « Vers Dieu d'abord, c'est le *fanā'* ; en Dieu ensuite, c'est-à-dire le sujet disparaît de la disparition elle-même, c'est le *fanā'* du *fanā'*... Abolition, annihilation du sujet empirique pour que le « je » profond « subsiste » en Dieu. Perte de tout par le

---

<sup>408</sup> R. Khawam, *Propos d'Amour des Mystiques musulmans*. Éd. de l'Orante, 1960, p. 75.

retrait et [44] l'esseulement radical... pour que tout soit redonné selon la suprême Réalité. »<sup>409</sup>.

« Mais l'anéantissement de soi n'a de valeur que si le regard s'en détourne pour se porter vers l'état de subsistance en Dieu (*baqā'*). »  
« La crainte de Dieu se situe au moment où nous sommes anéantis et consiste à repousser toute complaisance à l'égard de notre propre fana'; cette complaisance lui rendrait pour nous une valeur positive qui masquerait la seule valeur positive en soi : la subsistance en Dieu (*baqā'*). On ne peut accéder jusque devant l'essence divine que par la pure négativité de l'anéantissement personnel. »<sup>410</sup>.

Par-delà encore anéantissement et son oubli, par-delà permanence en Dieu, le saint se tient dans l'égalité sans houle, c'est ce que veut dire Abou'l-Hasan Al-Nouri :

*«... La route de ceux qui sont anéantis est celle où leur anéantissement s'accomplit en leur Bien-Aimé, qui est l'objet de leur Espérance. La voie de ceux qui demeurent est celle où leur permanence tient à sa permanence à Lui. Cependant celui qui s'élève au-dessus des deux états d'anéantissement et de permanence, il n'y a plus pour lui ni anéantissement, ni permanence. »<sup>411</sup>.*

L'auteur du *Nuage d'Inconnaissance*, à cette étape, condense son enseignement en deux mots : « nulle part » et « rien » :

*« Car nulle part corporellement, c'est partout spirituellement... j'aimerais mieux n'être nulle part corporellement, luttant avec cet aveugle rien, que d'être un si grand seigneur que je puisse, lorsqu'il me plairait, être partout corporellement...*

*« Laisse ce partout et ce quelque chose, pour ce nulle part et ce rien. Ne t'inquiète point si ton intelligence ne peut appréhender ce rien, car assurément je ne l'en aime que mieux. Il est en lui-même si précieux qu'elle ne peut l'appréhender. Ce rien, on l'éprouve plutôt qu'on ne le voit, car il est tout aveugle et pleine ténèbre pour ceux qui ne l'ont pas encore beaucoup contemplé... Une âme en l'éprouvant est plus aveuglée par l'abondance de lumière spirituelle qu'on ne l'est par les ténèbres ou le manque de lumière physique. Qui donc l'appelle 'rien'? C'est assurément notre homme extérieur, non l'intérieur. L'homme intérieur l'appelle 'Tout', car par lui, il lui est donné de comprendre toute chose, corporelle ou spirituelle, sans en considérer aucune en particulier » (ch. 68). [45]*

---

<sup>409</sup> L. Gardet, *La mention du nom divin (dbiker) dans la mystique musulmane*. Revue thomiste, 1952-III, Desclée, Paris, p. 676.

<sup>410</sup> R. Amaldez, *La Mystique et les mystiques*. La mystique musulmane, Desclée de Brouwer, 1965, p. 640 et 630.

<sup>411</sup> R. Khawam, *op. cit.*, p. 81.

Et Walter Hilton :

*« C'est donc une bonne obscurité et un rien très riche qui apportent à l'âme tant d'aise spirituelle et une aussi calme douceur. Je crois que David entendait cette Nuit ou ce rien lorsqu'il disait : 'J'ai été réduit à rien et je ne l'ai pas su'. C'est-à-dire la grâce que notre Seigneur Jésus a envoyée dans mon coeur a tué en moi et réduit à rien tout amour du monde et je n'ai pas su comment. Car ce n'est pas par mon travail ni par ma propre volonté... mais par la grâce... »*  
412.

Un témoignage moderne va établir clairement la distinction entre 'vide' et 'rien'. Il comporte trois expériences dont les deux premières se réfèrent au vide et la dernière au Rien : d'abord un rêve de vide, sorte d'appel de l'abîme <sup>413</sup> et le lendemain, en état de veille, son accomplissement sous la forme d'un anéantissement de soi, perçu comme libération et félicité. Dans la troisième expérience, lors d'un état mystique profond et en la présence du maître (présence spirituelle et non corporelle), fulguration du Rien :

*« L'expérience de l'abîme a été précédée d'un rêve : j'étais plaqué contre la paroi d'une cage d'escalier me donnant l'impression d'un trou sans fond, dans lequel j'allais basculer. Aucune crainte ni angoisse, le réflexe pourtant de rester accroché pour ne pas tomber.*

*« Le jour suivant, étendu et éveillé, j'ai ressenti la présence en ' moi ' d'un gouffre analogue à celui du rêve : même appel à lâcher prise, mais accompagné du désir d'y tomber.*

*« Dans cet espace intérieur qui n'était pas celui du corps physique, je tombais avec un sentiment de lâcher prise dans une sécurité totale et un parfait abandon. Détente de tout l'être, impression de noeuds se déliant. Cela se faisait par vagues, avec légèreté, délice, n'en finissant plus de tomber, remontant même pour mieux redescendre.*

*« Un mois après, expérience très différente, sans rien de spatial : durant la nuit, dans un demi-sommeil, d'abord quelques ondes de félicité très fines et délicates et pourtant très fortes, localisées au coeur : la présence du maître à peine esquissée, un éclat de rien, absolument rien, cri d'effroi, réveil complet.*

*Éclat de rien lié à cette présence et pourtant indépendant d'elle. Si je me centre sur l'expérience même du rien : entre cette présence et je rien, je vois les deux faces d'une même chose sans épaisseur : l'espace entre le maître et le rien étant plus nul encore que le rien lui-même. Le cri d'effroi, jailli de la contiguïté pure entre le maître*

---

<sup>412</sup> *The Scale of Perfection*, ed. by E. Underhill, London, 1923, Ch. XXVII.

<sup>413</sup> L'auteur de cette page emploie le mot au sens courant et nullement au sens d'Abîme divin.

*et le rien lequel avait brusquement disparu par le rien tient à cette brusque [46] révélation : le maître étant cela, rien, toute chose et moi-même sommes également 'rien'. N'est-ce pas ce dont j'avais eu seulement l'intuition, quelques années auparavant, lorsque j'écrivais :*

*Au coeur de l'être vibre le vide*

*Et au coeur du vide, le rien.*

*Après, quand j'ai senti que c'était l'Absolument Rien qui m'avait fait reculer d'effroi, je me suis jeté contre si peu que ce soit je me suis lancé dessus (contre, dans?) et naturellement la riposte est instantanée : il n'y a même pas deux temps pour cela. C'est déjà au-delà de la transfiguration du monde, au-delà de l'unité nirvāna-samsāra; celle-ci est le fond sans fond au coeur duquel jaillit cet élan de fusion. Le but lui-même a disparu.*

*Si l'on n'a pas peur, à partir de là, frénésie, élan absolu, désir impérieux de ne faire qu'un, mais je n'ai pas le pouvoir de refaire cet élan.*

*Et c'est un 'rien très riche' puisque l'appel est si impérieux qu'on obtient aussitôt la réponse. »*

Le récit suivant révèle comment une autre personne, après de longues années d'expériences de vides, accède définitivement au Rien ceci n'est qu'un exemple de ce qui se passe tout au long de la vie mystique : l'état, au début à peine supportable une seconde, finit par s'installer. Le Rien devient alors un fond permanent dans lequel baigne le mystique <sup>414</sup>.

*« J'eus d'abord un rêve : des voleurs s'efforçaient de me dérober un trésor enfoui dans les souterrains de ma demeure ; j'en ignorais la nature et jusqu'à l'existence, mais je presentais pourtant son inestimable valeur et je le défendais, pour moi et les miens, refusant de quitter la place. Tirée du rêve, je conservai la certitude que j'avais depuis toujours un tel trésor et qu'il me serait bientôt révélé ; mais à toute idée que je m'en forgeais, mon coeur répondait 'non', car lui, savait. Mon maître, à qui je confiai ce rêve, me dit : 'Effectivement, le trésor est là, et vous êtes sur le point de le découvrir ; mais un obstacle s'interpose encore.'*

*« Quelques jours plus tard, peu de temps avant de le quitter, mon maître me fit asseoir en face de lui. Après une profonde absorption, en revenant à la conscience, quelle ne fut pas ma stupéfaction : il n'y avait rien et dans le Rien, je n'étais plus. Impression étrange,*

---

<sup>414</sup> Mais qu'on ne confonde surtout pas les expériences ici décrites avec l'impression, éprouvée à l'orée de la vie spirituelle, de vivre dans un monde illusoire et irréel.

*illimitée. Pourtant, depuis près de vingt ans, j'avais traversé bien des vides : vides inconscients, mort douloureuse et même un anéantissement total. Maintenant, c'était différent, il n'y avait pas d'annihilation, de dépouillement, ni même de vide, puisque vide signifie toujours vide de quelque chose ; il fallait dire 'rien' toutes les vacuités antérieures [47] remises éprouvées fondues en une seule, insaisissable et définitive, car je n'en suis plus.*

*À mon maître qui me demandait comment je me sentais, je répondis : 'Où suis-je? Nulle part, me semble-t-il!' et avec un sourire indéfinissable il acquiesça : 'Oui, nous ne sommes plus nulle part.' À partir de ce jour, les rives escarpées, changeantes, prodigieuses, entre lesquelles fluait précipitamment le fleuve de ma vie, s'évanouirent. Il n'y eut plus que l'immensité de la mer. Extases et phénomènes extraordinaires firent place à une paix simple, inébranlable et à un très grand silence : rien en moi, rien au-dehors, rien en Dieu. Une fluide harmonie où ne demeure qu'un ineffable indéterminé.*

*Le trésor une fois découvert, bien des choses me furent révélées. Et d'abord je pris conscience du rien dans lequel vivait mon maître. Je compris aussi que 'rien' est la condition de toute efficacité, et en particulier de la plus haute de toutes, la transmission de maître à disciple, et c'est pourquoi la transmission ne s'enseigne pas. En effet, c'est en 'rien' et grâce à 'rien' que le maître suscite le 'rien' en son disciple, en lui encore que la grâce se transmet, puisque là seulement, elle ne rencontre pas d'obstacle. »*

Les oeuvres de Ruysbroeck contiennent des pages superbes sur l'abîme, le Rien, la solitude immense de la divinité :

*«... L'homme a été créé de rien. C'est pourquoi il poursuit ce rien, qui n'est nulle part, et, dans cette poursuite, il s'écoule si loin de lui-même, qu'il perd sa propre trace ; plongé dans la simple essence de la Divinité, comme dans son propre fond, il s'en va mourir en Dieu. »*<sup>415</sup>

Dans l'*Ornement des noces spirituelles*, il dégage trois actes essentiels de la rencontre sans intermédiaire entre l'homme intérieur et Dieu :

*« De l'Unité divine rayonne en lui une simple lumière et cette lumière lui révèle : ténèbre, nudité, rien.*

*Dans la ténèbre il est enveloppé et il s'enfonce dans une chose sans modes où il est perdu comme quelqu'un qui s'égare.*

*Dans la nudité il est destitué de sa lumière propre et de la faculté de discerner les choses, et pénétré par une simple lumière, transfiguré.*

---

<sup>415</sup> *Le Royaume des Amants*. Trad. E. Hello, Ruysbroeck l'admirable. OEuvres choisies, Paris, 1912, p. 230.

*Dans le Rien, toutes ses activités défailent et il est vaincu par l'activité de l'Amour abyssal de Dieu. »*<sup>416</sup>.

Et voici, par lui encore, la description des êtres nus, irrésistiblement attirés par l'Amour divin qui, de l'intérieur, les invite à l'Unité [48] :

*« Les hommes éclairés, d'un libre esprit, sont ravis plus haut que la raison, jusqu'à la vision nue et sans images. C'est là que l'Unité divine appelle éternellement : et avec une intelligence nue et vide d'images, ils dépassent toutes les oeuvres, toutes les pratiques, toutes les choses enfin, et atteignent au sommet de l'esprit. Là, leur intelligence nue est entièrement pénétrée d'éternelle Lumière comme l'air est pénétré par la lumière du soleil. La volonté nue et ravie est transformée et pénétrée par l'amour sans fond comme le fer par le feu. Et la mémoire nue et ravie se sent enclose et établie dans un abîme*<sup>417</sup> *sans formes. »*<sup>418</sup>.

En une inspiration hardie Maître Eckhart affirme un double anéantissement : anéantissement de l'âme pour laisser la place à Dieu et anéantissement de Dieu en l'âme :

*« Là où finit la créature, là commence l'être de Dieu. Tout ce que Dieu te demande de la façon la plus pressante, c'est de sortir de toi-même dans la mesure où tu es créature, et de laisser Dieu être Dieu en toi. La moindre image créée qui se présente en toi de quelque manière que ce soit est tout aussi grande que Dieu. Pourquoi? Parce qu'à la totalité divine elle barre le chemin qui mène à toi... Sors en totalité de toi pour l'amour de Dieu, et Dieu sortira entièrement de Lui-même pour l'amour de toi. Et quand ils sont sortis tous deux, ce qui reste alors, c'est l'unité simple »*<sup>419</sup> (p. 144).

Il dit autre part :

*« Si tu pouvais t'anéantir toi-même, ne fût-ce qu'un instant ou même moins de temps qu'un instant, alors tout cela t'appartiendrait en propre qui réside dans ce mystère incréé du dedans de toi-même »* (p. 231).

Bien plus, l'amour à l'égard de Dieu, la connaissance de Dieu, la jouissance de l'âme en Dieu doivent, elles aussi, disparaître :

*« On peut trouver étrange l'affirmation que l'âme doit perdre jusqu'à Dieu... Pour que l'âme devienne parfaite, à plus d'un égard, il lui est plus nécessaire de perdre Dieu que de perdre la créature. Il faut, il est vrai, que tout soit perdu, car la place de l'âme doit être dans un libre néant. Le dessein bien arrêté de Dieu, c'est que l'âme*

---

<sup>416</sup> Texte flamand, t. II, pp. 223-224.

<sup>417</sup> 'Grondelose', sans fond.

<sup>418</sup> *Le Livre de la plus haute Vérité* ou *Samuel*. Texte flamand, t. III, p. 292.

<sup>419</sup> Maître Eckhart, *Traité et sermons*, Paris, Aubier, 1942.



*perde Dieu. En effet, tant que l'âme a encore un Dieu, connaît un Dieu, a la moindre notion d'un Dieu, elle est encore éloignée de Dieu. C'est pourquoi, c'est le désir formel de Dieu de s'anéantir Lui-même dans l'âme afin que l'âme se perde elle-même... Et le plus grand honneur [49] que l'âme puisse faire à Dieu, c'est de l'abandonner à Lui-même et de s'affranchir de Lui.*

*« C'est dans ce sens qu'il faut entendre la mort la plus intime de l'âme, celle qui lui permet de devenir divine » (p. 248).*

Dans l'Introduction aux *Traité*s et sermons de Maître Eckhart, M. de Gandillac explique : « On verra que dans sa prédication, notre auteur va parfois jusqu'à décrire la conscience de l'union à Dieu comme le dernier empêchement à la parfaite Béatitude, en sorte que l'Homme noble devra 'se libérer de Dieu même', c'est-à-dire précisément de toute connaissance de Dieu, et non pas même, selon la tradition dionysienne, pour que cette 'inconnnaissance' soit une 'plus haute connaissance', mais pour que le Vide absolu se fasse dans l'âme » (p. 17) .

En des pages magnifiques, Maître Eckhart décrit la pauvreté intérieure à laquelle s'applique la parole de l'Évangile : « Heureux les pauvres en esprit. »

*« Celui-là est un homme pauvre qui ne veut rien, ne sait rien, n'a rien. » Il ne veut rien, pas même accomplir sciemment la volonté de Dieu, car celui qui veut accomplir la volonté de Dieu « a encore une volonté... et ce n'est point là la véritable pauvreté » (pp. 254-255) .*

*« Est un homme pauvre celui qui ne sait rien... il faut qu'il soit à tel point vide de tout savoir qu'il ne sache, ni ne connaisse, ni ne sente que Dieu vit en lui » (p. 256). « C'est dans ce sens, dis-je, que l'homme doit être affranchi et libre de Dieu, afin qu'il ne sache, ni ne connaisse que Dieu agit en lui... Dieu ne connaît ni ceci, ni cela. C'est pourquoi Dieu est dépouillé de toutes choses et c'est pourquoi Il est Lui-même toutes choses. Celui qui est pauvre en esprit doit être dépouillé de tout savoir propre, de telle sorte qu'il ne sache absolument rien ni de Dieu, ni de la créature, ni de soi-même. D'où la nécessité pour l'homme d'aspirer à ne rien savoir, à ne rien connaître des opérations divines » (p. 257).*

Mais la pauvreté la plus intime, la plus vraie, est par-delà le dépouillement de toutes choses, des créatures, de soi-même et de Dieu; il ne doit rester en l'homme de lieu où Dieu puisse opérer :

*« En effet, si Dieu trouvait l'homme en cette pauvreté, c'est sur soi-même qu'Il devrait exercer son opération et Il serait Lui-même le lieu de son opération, précisément parce qu'Il est celui qui opère en Lui-même. Ici, dans cette pauvreté, l'homme retrouve l'être éternel... » (p. 258).*

*« Nous disons donc que l'homme doit être tellement pauvre qu'il ne soit pas un lieu et n'ait pas en lui un lieu où Dieu puisse opérer. Tant que l'homme conserve encore en lui un lieu quelconque, il conserve [50] aussi quelque distinction. C'est pourquoi je prie Dieu de me libérer de Dieu » (p. 258).*

Et même jusque dans ses actes, l'homme pauvre doit être détaché, vide et libre, et pour cela il doit vivre « sans avant ni après », c'est-à-dire dans le moment présent en une éternelle reprise :

*Car « il y a dans l'âme un Fond secret d'où découlent la connaissance et l'amour; ce quelque chose ne connaît pas et n'aime pas; ce sont les puissances de l'âme qui connaissent et qui aiment... Ce Fond secret n'a ni passé ni futur, il n'attend rien qui puisse s'ajouter à lui, car il ne peut ni gagner ni perdre » (p. 256).*

Et Eckhart citant un « maître païen », probablement Proclus ou le Pseudo-Hermès :

*« Dieu est quelqu'un dont le néant remplit le monde entier, et son quelque chose n'est nulle part. C'est pourquoi le quelque chose de Dieu n'est point trouvé par l'âme, tant qu'elle n'a pas été réduite à néant, en quelque lieu qu'elle se trouve, créée ou incréée... » (p. 249).*

Dans un autre sermon il déclare à propos de l'homme dont le temple intérieur brille d'une très pure lumière :

*« Si l'âme entre alors dans la lumière sans mélange, elle est transportée en son Rien, et, dans ce Rien, elle est tellement loin de son moi créé que sa puissance propre ne lui suffit plus à la ramener à son moi créé. Mais alors Dieu, lui qui n'est pas créé, saisit le Rien de l'âme et accueille cette âme en lui-même. L'âme a osé s'anéantir et ne peut plus maintenant retourner d'elle-même en elle-même, aussi loin qu'elle soit sortie d'elle-même, avant que Dieu ne se soit saisi d'elle. Il doit nécessairement en être ainsi » (p. 120).*

## **CONSCIENCE REVENU SE DÉTACHANT SUR UN FOND DE VIDE INCONSCIENT**

Aussitôt l'âme anéantie, et Dieu aussi en elle anéanti c'est-à-dire les plus hautes valeurs auxquelles elle eut accès dans l'oubli de la voie et de son aboutissement, par-delà anéantissement et permanence, une vie nouvelle s'instaure, vie fluide et déliée, perdue dans l'Immense et l'universel.

La conscience libérée de ses entraves, doutes et hésitations, récupère ses facultés précédemment suspendues, paralysées, plus tard interdites, stupéfiées et enfin endormies durant de profondes immersions : alors [51] absolue devient sa certitude, gratuits et spontanés ses actes qui jaillissent du rien et y retournent, aussitôt oubliés. Ces actes étant en effet inconditionnés ne collent pas à un moi, n'obéissent plus aux impulsions du désir ni à de faux

impératifs ; exempts de projet, ils n'entraînent pas inquiétudes et tourments et ne troublent jamais la tranquillité. Le mystique sans cesse disponible, affranchi des nombreuses tâches qui l'assaillaient jadis et séjournant à demeure dans l'immensité vide et silencieuse, a l'impression de ne rien faire ; pourtant son activité est plus grande encore que dans le passé.

Plus extraordinaires que des pouvoirs miraculeux est ce surgissement des activités ordinaires hors du rien d'où elles tirent une puissance et une liberté sans commune mesure avec l'ordinaire. En voici la raison : affranchi du temps et de l'espace, le mystique vit en pleine vibration originelle (*spanda*), source de toute connaissance ou activité, dans l'acte intérieur, indivisible et complet simple élan, mais toujours prêt à exploser en une gerbe d'actes énergiques et libres qui se manifestent dans l'espace et dans le temps. Il mène alors une vie normale sans extases, son être étant entièrement tissé d'extase, mais actes et pensées ont pour fond une vivante inconscience : il pense sans penser, agit sans agir, connaît au sein d'une véritable inconnaissance. Et ce fond indifférencié est pour lui infiniment plus précieux que les manifestations qui se jouent en surface. Il ne perd donc pas contact avec lui, même durant le sommeil.

Diverses sont les modalités de sa « connaissance dans l'inconnaissance » : tantôt il sait d'une manière intuitive et globale sans trop savoir qu'il sait, mais il agit avec promptitude comme s'il était averti des événements futurs. Tantôt il voit clairement, en se tenant dans le vide, jusqu'aux moindres détails, ce qu'il désire connaître et cela seulement.

Aucun système autant que le Taoïsme n'a mis l'accent sur le Vide et son efficace ; pour montrer que toute efficience sort du vide, le Lao-tzeu <sup>420</sup> donne des exemples bien connus d'objets dont l'utilité se réduit à leur creux, à leur vide :

*Bien que trente rayons convergent au moyen*

*c'est le vide médian*

*qui fait marcher le char.*

*L'argile est employée à façonner des vases,*

*mais c'est du vide interne*

*que dépend leur usage. [52]*

*Il n'est chambre où ne soient percées porte et fenêtre*

*c'est donc le vide encore*

---

<sup>420</sup> Le Lao-tzeu, *La Voie et sa vertu*. Trad. Houang-Kia-Tcheng et Pierre Leyris, Le Seuil, St. XI, p. 53.

*qui permet l'habitat.*

*L'être a des aptitudes*

*que le non-être emploie (XI).*

De même un être est efficace en tant seulement qu'il est vide, et ce vide se traduit par le non-agir. Tchoang-tzeu déclare au sujet des anciens sages : « Ils se tenaient sur l'abîme et se promenaient dans le néant. »<sup>421</sup>. Pour eux tout suit alors son cours naturel.

Il recommande encore :

*« Faites du non-agir votre gloire, votre science... Le non-agir n'use pas. Il est impersonnel... Il est essentiellement un vide. Le surhomme n'exerce son intelligence qu'à la manière d'un miroir. Il sait et connaît, sans que s'ensuivent ni attraction ni répulsion, sans qu'aucune empreinte persiste. Il est en conséquence supérieur à toutes choses et neutre à leur égard. »*<sup>422</sup>.

Non-agir, non-intervention, qui se ramènent en définitive au Tao « par qui tout se fait, bien que lui-même n'agisse pas », ne sont qu'un rayonnement spontané. À propos du Tao, M. Granet écrit : « Sa règle unique est le *wou wei*, la non-intervention. On pense certes qu'il agit... mais en ce sens qu'il rayonne inlassablement une sorte de vacuité continue. »<sup>423</sup>. Ainsi du sage impassible et autonome il est dit :

*« ... Serait-ce parce qu'il est sans moi  
son moi par là se parachève (VII).*

.....

*Entre ciel et terre*

*On dirait d'un soufflet*

*Vide et pourtant inépuisable*

*Plus il peine et plus il exhale*

*Il n'est mots si nombreux qu'ils le puissent sonder*

*Mieux vaut se tenir au milieu (V)*<sup>424</sup>.

Ce milieu est d'après une note du traducteur<sup>425</sup> « méfiance à l'égard des extrêmes », comme pour les çivaïtes.

On trouve encore dans le Lao-tzeu [53] :

*« ... Seul le rien s'insère dans le sans-faille*

---

<sup>421</sup> L. Wiegner, *Les Pères du système taoïste*. Belles Lettres, Cathasia, ch. VII, D.

<sup>422</sup> L. Wiegner, *op. cit.*, ch. VII, p. 267.

<sup>423</sup> *Pensée Chinoise*. Albin Michel, 1934, p. 524. Cf. L. Wiegner, *op. cit.*, p. 141-143.

<sup>424</sup> Ces extraits sont tirés de *La Voie et sa vertu*.

<sup>425</sup> *Id.*, p. 46.

*À quoi je reconnais l'efficace du non-faire.  
La leçon du non-dire  
l'efficace du non-faire  
Rien ne saurait les égaler (XLIII).  
... Décroître encore décroître  
jusques à non-agir  
Par non-agir rien qui ne s'accomplisse.  
Tout abdiquer c'est gagner l'univers... (XLVIII).*

.....

*Le Sage connaît sans bouger  
Sans voir comprend  
Sans agir oeuvre (XLVII).*

Voici maintenant selon Lie-tzeu la connaissance du Sage parfait :

*« Sous une apparence corporelle, Nan-kuou-tzeu cache la perfection du vide, ses oreilles n'entendent pas, ses yeux ne voient pas, sa bouche ne dit mot et son esprit ne pense plus. Son extérieur est toujours impassible. »<sup>426</sup>.*

Mais Tchoang-tzeu va plus loin : le Sage qui a pénétré jusqu'au Tao, 'à la fois vide et paix, non-agir et silence, moteur de l'évolution cosmique', a identifié son action à la sienne :

*« Se tenant à l'origine, à la source, uni à l'unité, il connaît... par intuition dans le Principe (Tao )... Il voit dans les ténèbres du Principe; il entend le verbe muet du Principe. Pour lui, l'obscurité est lumière, le silence est harmonie. Il saisit l'être au plus profond de l'être, et sa raison d'être... dans le Tao. Se tenant à cette hauteur, entièrement vide et dénué, il donne à tous ce qui leur convient. Son action s'étend dans l'espace et dans le temps. »<sup>427</sup>.*

Et Lie-tzeu précise :

*« Keng-Sang était, dit-on, capable de voir et d'entendre sans se servir de ses yeux et de ses oreilles; il explique comment : 'mon corps est uni à mon centre, le centre est uni à l'énergie, l'énergie est unie à l'esprit et l'esprit est uni au non-être'. Une chose si menue soit-elle, un ton à peine perceptible,... s'ils me concernent, me sont infailliblement connus mais j'ignore s'il s'agit d'une perception des sens ou d'une connaissance instinctive : tout ce que je sais, c'est que*

---

<sup>426</sup> Benedyct Grynopas, *Le Vrai classique du Vide parfait*. Lie-tzeu, Gallimard, 1961, p. 87.

<sup>427</sup> L. Wieger, *op. cit.*, ch. XII, C, p. 295.

*cette connaissance me vient spontanément.* »<sup>428</sup>. [54]

Ainsi, pour les Taoïstes, vacuité signifie tranquillité profonde et inébranlable. Est le possesseur du Tao celui qui peut transmuier toute chose selon son désir. Alors et alors seulement, il peut conduire les autres au Tao<sup>429</sup>.

« *N'est-il pas évident, dit Tchoang-tzeu, que vide, paix, contentement, non-agir, silence, vue globale et non-intervention sont la racine de tout bien? Qui a compris cela... pourra régner, comme un roi, sur la destinée des hommes; ou, comme un Sage, sur leurs esprits.* »<sup>430</sup>.

Il ajoute ensuite au sujet des anciens souverains :

« *Leur pensée s'étendait à tout, sans qu'ils pensassent à rien; ils voyaient tout en principe, sans rien distinguer en détail ; leur pouvoir, capable de tout, ne s'appliquait à rien.* »<sup>431</sup>.

Richard de Saint-Victor s'étonnait lui aussi :

« *De façon merveilleuse, nous souvenant nous ne nous souvenons pas, voyant nous ne voyons pas, comprenant nous ne comprenons pas, pénétrant nous ne pénétrons pas.* »<sup>432</sup>.

*R. Otto dit de l'âme telle que la conçoit Maître Eckhart :*

« *Ainsi, dépouillée de son essence propre, comme Dieu seul est encore son essence, elle saisit Dieu par Dieu lui-même. Alors elle entend sans parole, elle voit sans lumière. Alors son coeur est sans fond, son âme sans conscience, son esprit sans forme, sa nature sans essence. Ayant dépassé toute connaissance rationnelle qui pourrait lui fournir sa force propre, elle est parvenue à la puissance « obscure » du Père dans laquelle toute différence logique expire. Sans parole : car elle est une saisie intérieure dans une expérience spontanée. Sans lumière, car elle est une pure conscience, sans détermination...* »<sup>433</sup>.

Les Bouddhistes chinois du grand Véhicule font de l'absence de pensée ou « esprit de non-demeure » le pivot de l'enseignement ésotérique qu'ils reçurent de l'Inde, non-demeure équivalent pour eux à vacuité ultime (p. 74). L'esprit n'étant plus incité par

---

<sup>428</sup> Benedyct Grynypas, *op. cit.*, p. 87.

<sup>429</sup> En effet 'le Tao peut être transmis mais non saisi'. L. Wieger, *op. cit.*, VI, D, p. 255.

<sup>430</sup> L. Wieger, ch. XIII, A, p. 309.

<sup>431</sup> *Id.*, B, p. 3 ii.

<sup>432</sup> *Benjamin Major*. Opera omnia, Paris, 1855.

<sup>433</sup> R. Otto, *Mystique d'Orient et Mystique d'Occident*. Trad. J. Gouillard, Payot, 1951, p. 182.

alternative et bipartition (*vikalpa*) ne prend appui sur rien et « ne demeure nulle part » (p. 15) ; autrement dit, dès qu'il se soustrait aux deux pôles propres à la connaissance discursive de 'mise en relation', il atteint le vide de l'entre-deux. [55]

L'absence de pensée consiste alors en une vue totale, indéterminée (*nirvikalpa*), qui ne rejette ni ne retient <sup>434</sup>. Elle ne signifie donc pas ignorance et inaction, bien au contraire : « C'est grâce à une connaissance sans distinctions que le *Tathāgata* est capable de distinguer toutes choses. Comment, s'il avait un esprit pourvu de distinction, les distinguerait-il? » (p. 68).

Plus précisément encore, l'esprit de non-demeure se caractérise par « l'absence de pensée » ainsi définie : « L'absence de pensée, c'est au sein de la pensée, demeurer sans pensée. » <sup>435</sup>. « Lorsque l'esprit n'est plus que vacuité, on est capable de voir, d'entendre, de percevoir et de connaître, mais au milieu de toutes ces impressions, on reste dans une vacuité et une quiétude constantes... On n'est pas lié par le bien ou par le mal. » <sup>436</sup>. « Que l'on soit en marche, debout, assis, couché, l'esprit reste inébranlable et il est, à tout instant, vacuité et insaisissable » (p. 109).

La pensée affranchie de sa dialectique d'écartèlement, ne prenant plus appui sur ses notions et souvenirs, se renouvelle d'instant en instant; intuitive et immédiate, elle jaillit spontanée et fibre :

« L'absence de pensée c'est la pensée instantanée et la pensée instantanée, c'est l'omniscience » <sup>437</sup>. Un moment suffit donc pour qu'il y ait Éveil : En une pensée instantanée tous les obstacles sont réduits à néant (p. 78) .

Pour Maître Eckhart, également, « si la volonté se détourne d'elle-même, ne fût-ce qu'un instant, elle retrouve aussitôt sa véritable liberté, et dans cet instant elle rattrape tout le temps perdu » (p. 145).

L'absence d'activité mentale ne veut pas dire non plus inaction, pour les Bouddhistes, puisque « dans l'immobilité de ce qui est ainsi par soi-même, il y a activité de mouvement inépuisable » (p. 106).

Bien que l'on n'ait plus ni pensée, ni réflexion, ni recherche, ni acquisition : « Lorsqu'on est plongé dans la quiétude constante... (on possède) une activité de réponse (aux sollicitations des êtres) qui est illimitée. L'activité avec vacuité constante, la vacuité avec activité constante, l'activité avec absence d'être, voilà la vacuité

---

<sup>434</sup> J. Gernet, *op. cit.*, pp. 109, 74, 15 et 68, note 6.

<sup>435</sup> *Id.*, p. 13, note 5.

<sup>436</sup> *Id.*, p. 109, note 33, T'an King.

<sup>437</sup> *Id.*, p. 74.

absolue. Dans la vacuité sans non-être il y a l'être transcendant que constitue le Savoir mystique ; c'est la *mahāprajñā* » (p. 107) . [56]

À un interlocuteur qui l'interrogeait sur la vacuité et la non-vacuité, le maître Chen-Houei répondait :

*«Le caractère insaisissable de la substance de l'absolu s'appelle vacuité. Mais lorsqu'on est capable de voir cette substance insaisissable et que l'on est alors plongé dans une quiétude constante, on possède des activités nombreuses comme les grains de sable du Gange. C'est pourquoi on parle de non-vacuité » (p. 58).*

À la fin de l'*Ornement des Noces spirituelles*, Ruysbroeck ramasse en un puissant raccourci les thèmes que je me suis efforcée de dégager ; il montre comment, à partir du vide, de la perte de soi et de la nudité d'esprit, surgissent le discernement intuitif, l'action, la liberté dans la vie intérieure et dans la vie extérieure :

*« On ne peut contempler Dieu par Dieu lui-même, sans intermédiaire, dit-il... si l'on ne s'est perdu soi-même dans l'indétermination sans chemin et dans une ténèbre où tous les contemplatifs errent dans la jouissance, sans jamais plus se retrouver eux-mêmes selon le mode de créature. C'est dans l'abîme de cette ténèbre où l'esprit aimant est mort à lui-même, que commence la révélation de Dieu... C'est là que luit la lumière incompréhensible; et en elle on devient voyant... Cette lumière divine est donnée à la simple vision de l'esprit, là où il reçoit la clarté qu'est Dieu Lui-même... dans le vide où l'esprit s'est perdu par amour... Voyez, cette mystérieuse clarté dans laquelle on contemple tout ce que l'on peut désirer dans la mesure du vide de l'esprit est telle par son immensité que le contemplatif aimant n'aperçoit et ne sent en son propre fond qu'une Lumière incompréhensible. Et dans la simple Nudité qui enveloppe toutes choses, il se sent identique à cette lumière grâce à laquelle il voit. »*

Et plus loin il précise que le contemplatif voit Dieu et toutes choses sans distinction, d'un simple regard, dans la divine clarté. Et c'est la plus haute des contemplations puisque l'homme reste maître de soi et libre dans sa vie intérieure et dans la pratique des vertus.

À maintes reprises Ruysbroeck insiste sur la nécessité de posséder simultanément amour intérieur et activité extérieure : c'est en un seul et même exercice qu'il faut trouver le repos et l'action, aller vers Dieu avec un amour intense en une éternelle activité et, en Dieu, entrer dans un éternel repos. Résider en Dieu tout en sortant vers les créatures par un universel amour :

*«... Éternellement nous demeurerons en Dieu, débordant toujours au-dehors et rentrant sans cesse au-dedans. C'est par là que nous*



*posséderons véritablement la vie intérieure dans toute sa perfection.*  
»<sup>438</sup>. [57]

En de très beaux vers Ruysbroeck chante les êtres unis à Dieu :

*« Avec Dieu ils flueront et reflueront,  
Possédant et jouissant, ils iront vides,  
Ils travailleront et pâtiront,*

*puis se reposeront en sécurité dans leur superessence.*

*Ils sortiront et rentreront et trouveront leur nourriture.*

*Enivrés d'amour, ils s'endormiront en Dieu dans une lumineuse  
obscurité. »*<sup>439</sup>.

Fondus dans la vie universelle, ils jouissent selon Abhinavagupta d'un esprit égal et peuvent s'adonner librement, dans l'ineffable vide, au mouvement primordial de la vie : expansion et retrait. Ils se tiennent dans l'élan, à la jonction du repos et du mouvement, de l'unité et de la multiplicité, du dedans et du dehors, ou d'après une image de maître Eckhart, dans le gond de la porte : qu'elle s'ouvre ou se ferme, le gond ne bougera pas. Lui aussi insiste sur l'activité intérieure : il convient que l'homme apprenne à collaborer avec Dieu, en exerçant activité intérieure et extérieure, en travaillant avec son intérieur, par lui et en lui et qu'il prenne l'habitude d'être actif tout en gardant l'esprit entièrement libre<sup>440</sup>.

C'est parce qu'ils ont découvert la source d'une activité inépuisable, après avoir renoncé à l'agir propre, que des mystiques intensément vivants comme Ruysbroeck, Eckhart, Abhinavagupta condamnent avec une telle véhémence les adeptes de la vacuité passive qui tournent le dos à la vie et à son dynamisme, l'expérience de l'acte spontané et efficient leur faisant totalement défaut :

*« Unifiés dans le vide aveugle et sombre de leur être propre, ils s'y croient un avec Dieu, et ils prennent cela pour la béatitude éternelle... au-dessus de ce repos essentiel qu'ils possèdent, ils ne sentent ni Dieu ni diversité. La lumière divine ne s'est pas manifestée à eux dans leurs ténèbres parce qu'ils ne l'ont pas recherchée avec un amour actif et une liberté surnaturelle. »*<sup>441</sup>.

En effet tout est là, ils sont dépourvus de liberté et ne peuvent surmonter cette attitude erronée qui remonte à leurs premiers pas dans la vie spirituelle. Tragique est donc leur position, d'où la mise

---

<sup>438</sup> *Ornement des Noces*. Trad. Bizet, p. 347.

<sup>439</sup> Demières pages du Livre de la plus haute Vérité.

<sup>440</sup> *Sermons*. Trad. Aubier, p. 60.

<sup>441</sup> *Le Livre de la plus haute Vérité*. Trad. de Wisques, t. 2, pp. 205-206, avec de légères modifications.

en garde que leur adressent ces grands génies de la mystique. Ce qu'ils ignorent et repoussent ainsi, c'est la caractéristique même de la vie : l'acte, sa spontanéité, son efficacité et sa merveilleuse liberté dans le flux et le reflux d'une vie divinisée <sup>442</sup>.

L'homme devenu le « réceptacle du grand Vide » <sup>443</sup> jouit d'une efficacité miraculeuse qui va jusqu'à transmettre paix, félicité et efficacité elle-même. S'il jette un regard en arrière, il ne voit plus trace du chemin parcouru. C'est que, selon Jean de la Croix :

*« les voies par lesquelles l'âme s'achemine vers Dieu sont aussi secrètes et cachées pour le sens de l'âme que pour celui du corps les sentiers dans la mer ». Le prophète royal parlant à Dieu dit de ce chemin de l'âme : « Tes Splendeurs ont brillé sur la rondeur de la terre et l'ont éclairée... Ta voie se trouve dans la mer et tes sentiers en de nombreuses eaux, et tes pistes ne seront point connues » (Ps. 76, 19-20).*

Ainsi demeurent inconnus les pas de Dieu dans les âmes qu'il conduit à la perfection de la sagesse <sup>444</sup>.

Et Çankara dans son commentaire à la *Māndukhyopaniṣad* :

*« Celui qui est le Soi de tout être et le salut de tout être, les célestes eux-mêmes sont déconcertés au sujet de sa voie, à la poursuite de la trace du sans-trace, de même qu'on ne retrouve pas le chemin de l'oiseau dans l'éther » (IV, 82).*

Selon les Bouddhistes Chinois aussi, insaisissable est la substance du chemin, on ne peut la comparer à rien; dépourvue de connaissance, d'éveil et d'activité de rayonnement, elle est sans intérieur, ni extérieur, ni milieu, sans concentration ni distraction, elle est absence de pensée, absence de réflexion. On ne peut donc l'éprouver <sup>445</sup>. Ruysbroeck dit de la Jouissance où tous les saints sont engloutis :

*« Cette jouissance est sauvage et déserte comme un lieu perdu : on n'y voit ni modes, ni chemin, ni sentier, ni retraite, ni mesure, ni fin ni commencement, ni rien qui puisse se rendre ou exprimer en paroles quelconques. » <sup>446</sup>.*

Telle est encore la non-voie (*anupāya*) des Çivaïtes du nord, tel le *tao* qui désigne indistinctement voie et but [59] :

---

<sup>442</sup> Le Lao-tzeu disait également : « Qui sait par le repos passer peu à peu du trouble au clair et par le mouvement du calme à l'activité, ne désire pas être plein. N'étant pas plein, il peut subir l'usage et se renouveler. » (XV.)

<sup>443</sup> Selon l'expression du *Vijñānabhairava*, verset 120.

<sup>444</sup> Nuit obscure, II, ch. XVII.

<sup>445</sup> J. Gernet, *op. cit.*, p. 79.

<sup>446</sup> *Le Livre des sept clôtures*. Trad. de Wisques, t. I, p. 192, ch. XIX.

*« Le tao est fuyant et insaisissable  
Et pourtant il est quelque chose  
il contient une sorte d'essence perpétuelle  
très vraie qui comporte l'efficacité. »* <sup>447</sup>.  
Maître Eckhart déclare de son côté ;

*« Tout ce qui a être est suspendu dans le 'non'. Et ce non est en même temps un si inconcevable quelque chose que tous les esprits du ciel et de la terre sont impuissants à le saisir et à le scruter. »* <sup>448</sup>.  
Ainsi par l'oubli des mille riens qui encombrant le chemin, par le chemin indifférencié de la vacuité, l'homme réduit à rien se fond dans l'ineffable Rien, l'Indifférencié dont il faut tout nier. En fait nul chemin n'y conduit puisque nul ne sort du Tout indéterminé. Il n'y avait donc rien à atteindre, tout étant éternellement présent.

### *L'ABÎME*

Et maintenant, par-delà et en deçà de ce que je viens d'écrire, l'*abîme* : cet abîme dont on ne peut jouir de façon permanente qu'après avoir traversé dénuement, anéantissement et Rien. C'est la simple et indicible Réalité, ni vide, ni plénitude bien que participant des deux, à cause de son immensité légère, frémissante de vie. On la dit « fond sans fond » fond sur lequel tout se détache et pourtant sans fond parce que insondable, infini. Douceur inexprimable, paix, béatitude, pure jouissance dans laquelle il ne reste aucune place pour l'inconscience, ni pour l'illusion, car le monde qui y baigne ne paraît pas un mirage. Même douloureux, il est éprouvé comme parfait. Tout est ainsi et ne peut être autrement. Le mal a disparu. Aucun problème ne se pose. Patrie retrouvée et qui ne fut jamais perdue, elle ne suscite ni étonnement ni émerveillement ; mais que l'on ait pu vivre autrefois dans une si monstrueuse folie, voilà l'étonnement !

C'est encore la liberté prise en sa source et non plus, comme précédemment, les actes qui en jaillissent ; gratuité libre dans laquelle tout perd sa nécessité et son déterminisme. Liberté inséparable de connaissance, amour et béatitude, ces trois confondus dans la simplicité. On ne peut comparer ce bonheur aux félicités ressenties au début de la vie mystique [60] puisqu'il est immense, cosmique, bien qu'aucune parole ne puisse les discerner. Tout est là simultanément : l'abîme, réceptacle vivant duquel à chaque instant tout sort et tout retourne, n'est pas vide et pourtant il ne contient rien, en ce sens qu'il absorbe inlassablement dans son

---

<sup>447</sup> Le Lao-tzeu, stance XXI.

<sup>448</sup> R. Otto, *op. cit.*, p. 36.

indifférenciation primordiale particularités et distinctions, plaisirs et douleurs qui se perdent en lui tels de légers flocons de neige qui voltigent sur la mer et s'y dissolvent, sans laisser la moindre trace.

Ce fond tranquille et inexprimable ne se refuse donc à aucune description imagée :

Le Lao-tzeu compare le *tao* à un « bol vide que l'usage ne comble, un sans fond dont toute chose tire son origine » (strophe IV).

De façon plus mystérieuse, Tchoang-tzeu :

*« La lumière diffuse demanda au néant de forme (l'être infini indéterminé, le principe tao) : existez-vous, ou n'existez-vous pas? Elle n'entendit aucune réponse. L'ayant longuement fixé, elle ne vit qu'un vide obscur, dans lequel, malgré tous ses efforts, elle ne put rien distinguer, rien percevoir, rien saisir. Voilà l'apogée, dit-elle ; impossible d'enchéir sur cet état. Les notions de l'être et du néant sont courantes. Le néant d'être ne peut être conçu comme existant. Mais voici, existant, le néant de forme... C'est là l'apogée, c'est le Principe ! »*<sup>449</sup>.

Il déclare encore :

*« Lao-tzeu dit : Infini en lui-même, le Principe pénètre par sa vertu les plus petits des êtres. Tous sont pleins de lui. Immensité quant à son extension, abîme quant à sa profondeur, il embrasse tout et n'a pas de fond. »*<sup>450</sup>.

Maître Eckhart insiste sur l'Essence nue de la Divinité, le fond sans fond de la totale Dêité, Dêité vide et sans modalité « qui ne donne ni ne reçoit » : « Elle est, dit-il, aussi pauvre, aussi nue et aussi vacante que si elle n'était pas. Elle n'a pas, elle ne veut pas, elle n'a pas de besoin, elle n'opère pas, elle n'engendre pas... »<sup>451</sup>.

Pourtant l'abîme, le « grundelos grunt » fond sans fond du divin exerce une attirance irrésistible ; Eckhart écrit au sujet de l'âme :

*« Bien qu'elle n'arrête pas de s'enfoncer dans l'unité de l'essence divine, elle ne peut cependant jamais toucher le fond. C'est l'essence parfaite de l'âme qu'elle ne peut sonder le fond de son créateur. Pourtant [61] on ne doit plus parler d'« âme », car dans l'unité de l'essence divine elle a laissé son nom. Elle ne s'appelle plus âme, elle s'appelle essence sans mesure. »* « Le surplus de bien qui doit en outre rester pour elle (en sus de ce qu'elle saisit chaque fois) dans l'éternité en sorte qu'elle ne soit pas capable de le

---

<sup>449</sup> L. Wieger, *op. cit.*, ch. XXII, I, p. 399.

<sup>450</sup> *Id.*, ch. XIII, G, p. 315.

<sup>451</sup> R. Otto, *op. cit.*, p. 186.

*pénétrer, c'est justement cela l'abîme qui l'attire et dans lequel elle tombe éperdue, éternellement.* » <sup>452</sup>.

Les çivaïtes mettent l'accent sur Bhairava, l'effroyable engloutisseur, Conscience universelle qui absorbe tout dans son indifférenciation. C'est à lui-même, feu dévorant, qu'il fait offrande de l'univers en un grand sacrifice :

*« Lorsqu'on verse en oblation dans le Feu sacrificiel ce réceptacle du grand Vide les éléments, les organes, les objets etc. y compris la pensée, voici la véritable oblation dans laquelle la conscience fait office de cuiller sacrificielle.* » <sup>453</sup>.

Il ne s'agit pas ici de dénuement, mais d'une surabondance de béatitude ; la conscience illuminée, servant d'intermédiaire entre le monde diversifié et le vide dynamique de la Conscience ultime, jette sans répit dans le Feu cosmique toutes les différenciations à mesure qu'elle en jouit.

Ruysbroeck situe au sommet de la vie mystique l'amour et la jouissance dits de fruition (ghebruken) c'est-à-dire jouissance de Dieu même. Et c'est un amour de feu : « Le terrible et immense amour de Dieu qui veut consumer tous les esprits aimants et les engloutir en lui-même. » <sup>454</sup>.

Dans le Royaume des Amants, il montre comment l'âme pénétrée, envahie par cet incompréhensible amour vient à la jouissance :

*« La jouissance est si grande que Dieu et tous les saints, ainsi que tous les hommes excellents y nagent et y fondent en des profondeurs sans modes, c'est-à-dire dans la nescience où ils se perdent pour l'éternité ; mais c'est en plongeant ainsi dans cet abîme pour s'y perdre, qu'on goûte la jouissance suprême... À l'instar des Personnes divines qui à tout instant s'absorbent dans l'essence abyssale et débordent dans la jouissance... ainsi l'homme adonné à la vie commune doit se tenir au sommet de son esprit... entre la jouissance et l'action, toujours suspendu essentiellement par un débordement de jouissance, et sombrant dans son néant, c'est-à-dire dans les ténèbres de la divinité. C'est là la jouissance suprême de Dieu et de tous les esprits. »* <sup>455</sup>. [62]

Afin de préparer l'homme au royaume de Dieu, Ruysbroeck donne la comparaison suivante :

*« Imaginez-vous, si vous voulez, une mer immense faite de flammes ardentes et blanches, où brûle la création réduite en feu ; ce feu est*

---

<sup>452</sup> *Id.*, pp. 188-189.

<sup>453</sup> *Vijñānabhairava*, verset 149.

<sup>454</sup> *Le Miroir du salut éternel*. Trad. de Wisques, t. I, p. 128.

<sup>455</sup> Trad. J.-A. Bizet, pp. 176-177.

*immobile, il brûle sur lui-même. L'amour essentiel se possède ainsi, dans la paix brûlante, jouissance de Dieu et des élus, au-dessus de toute forme et de toute pensée. »*<sup>456</sup>.

Évoquant le psaume : ' l'abîme appelle l'abîme ' (XLI, 8), il précise :

*«... L'abîme de Dieu appelle l'abîme, à savoir tous ceux qui sont unis à l'esprit de Dieu par l'amour de fruition. Cet appel, c'est l'inondation d'une clarté essentielle. Et cette clarté essentielle, nous enveloppant d'un amour insondable, nous amène à nous perdre nous-mêmes et à nous écouler dans la ténèbre farouche de la Divinité. »*<sup>457</sup>.

Enfin il célèbre ainsi l'inépuisable et indescriptible Simplicité de l'abîme, asile où reposent éternellement les esprits d'amour :

*« Or l'abîme sans chemin de la divinité est si ténébreux et si inconditionné qu'il engloutit en lui-même tous les chemins divins, les activités et les attributs des (trois) Personnes dans le magnifique embrassement de l'unité essentielle ; et la fruition divine s'accomplit dans l'abîme de l'Ineffable. Ici l'esprit trépasse dans la béatitude de fruition, il fond et s'écoule dans la nudité essentielle où tous les noms de Dieu, toutes les conditions et toutes les images qui se reflètent dans le miroir de la Vérité divine sombrent dans la Simplicité sans nom de l'essence, dans le sans chemin où nulle raison n'a prise.*

*« Or dans cet abîme insondable de la Simplicité, toutes choses sont embrassées dans la béatitude fruite. Mais l'abîme lui-même ne peut être embrassé par rien si ce n'est par l'Unité essentielle. C'est en lui que doivent se résorber les personnes divines et tout ce qui vit en Dieu, car il n'y a ici que repos dans l'embrassement fructif du flot de l'amour... C'est là le ténébreux silence dans lequel vont se perdre tous les amants. »*<sup>458</sup>.

---

<sup>456</sup> Le Livre des sept clôtures. Trad. E. Hello, p. 109.

<sup>457</sup> *Les Noces spirituelles*. Trad. J.-A. Bizet, p. 328.

<sup>458</sup> Dernières lignes des *Noces*.

# Table des matières

**Dix-septième au Vingtième siècle ..... 3**

**MYSTIQUES CHRETIENS..... 3**

**BENOIT DE CANFIELD ..... 5**

1. Qu'est-ce que la volonté de Dieu essentielle. Que c'est Dieu même ; et de la différence entre icelle et la volonté intérieure. ....	5
2. Qu'il n'y a nul moyen humain de parvenir à cette volonté essentielle, et les raisons pourquoi.....	8
3. Qu'il y a un moyen sans moyen, savoir passif, non actif ; tout divin, et par-dessus tout entendement ; non humain, ni par les actes de l'esprit ; et que ce moyen est de deux sortes.....	10
4. Quatre points principaux du premier moyen, et l'explication du premier point. ....	11
5. Du trop grand bouillonnement des désirs et de l'écoulement d'iceux fervents désirs et actes en Dieu, où est montrée une subtile et essentielle élévation d'esprit. Second point. ....	14
6. De la parfaite dénudation d'esprit.....	23
7. De la proximité ou continuelle proche vision et assistance de la fin heureuse.....	26
8. Du deuxième moyen. Que ce moyen n'est autre chose que la volonté de Dieu, illustré par l'annihilation, laquelle a deux points, connaissance et pratique ; et du premier point. ....	29
9. Pratique de l'annihilation, deuxième point. Que l'homme est la source de tout erreur et du trop grand avancement de l'être des créatures, et ce par ses ténèbres et non par son être ; lesquelles ténèbres annihilées, tout cet erreur est aboli ; que telle annihilation ne peut être active, mais passive. ....	33
10. Des empêchements de cette annihilation, et de très subtiles et inconnues imperfections de contemplation. ....	35
11. De deux sortes d'annihilation : la différence de l'une et de l'autre, et comme elles servent aux deux amours.....	41
12. En quoi consiste cette annihilation active, à savoir à s'égaliser à la passive, et en quoi sa pratique, à savoir en lumière et ressouvenance. ....	44
13. Des imperfections ou empêchements de cette annihilation active. .	47
14. Qu'il ne faut pratiquer ces deux annihilations, l'une au temps et lieu de l'autre, mais chacune en son propre temps et lieu. Quel est le temps et lieu	

de l'une et de l'autre. De trois sortes d'opérations. De la vraie et fausse oisiveté, avec leurs différences et marques pour les connaître. ....	50
15. La manière d'opérer par les trois sortes d'opérations, extérieure, intérieure, et intime, où est montré la réduction de la vie active et contemplative à la vie superéminente ; et la pratique des deux premières volontés en la troisième. ....	56
LETTRE CONTENANT LA RÉPONSE A UN DOUTE TOUCHANT L'OBJET DE LA VOLONTÉ DE DIEU.....	62

**MARIE DE L'INCARNATION ..... 65**

Un choix dans sa Correspondance spirituelle :.....	65
L.1 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, fin 1626 (?).....	65
L.5 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, début 1627... ..	65
L.6 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, 27 juillet 1627. ....	66
.....	66
L.9 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, 1634 (?).....	66
L.17 De Tours, à Dom Raymond de S. Bernard, Feuillant, 3 mai (?) 1635. ....	67
.....	67
L.56 De Québec, à son Fils, 4 septembre 1641.....	68
L.66 De Québec, à Mademoiselle de Luynes, 29 septembre 1642. ....	71
L.68 De Québec, à son Fils (1), 1 <sup>er</sup> septembre 1643. ....	74
L.84 De Québec, à l'une de ses Sœurs /, 3 septembre 1644.....	78
L.87 De Québec, à la Mère Françoise de S. Bernard,.....	79
L.100 De Québec, à son Fils, 11 octobre 1646. ....	81
L.101 De Québec, à sa Nièce, la Mère Marie de l'Incarnation, Religieuse Ursuline de Tours, octobre 1646.....	82
L.201. De Québec, à son Fils, 10 août 1662. ....	99
L.216 De Québec, à son Fils, 29 juillet 1665. ....	100
L.222 De Québec, à son Fils, 22 septembre 1666. ....	106
L.242 à son Fils, 12 octobre 1668.....	108
L.243 De Québec, à son Fils, 16 octobre 1668. ....	109
L.263 De Québec, au P. Poncet, Jésuite, 17 septembre 1670.....	110
L.267. à son Fils, 25 septembre 1670.....	111
L.274 à son Fils, 8 octobre 1671.....	114

**JEAN DE BERNIERES ..... 119**

**JACQUES BERTOT Directeur mystique 157**

Correspondance avec Madame Guyon.....	157
Opuscule 1. Conduite de Dieu sur les âmes. (Extraits).....	163

**MARIE PETYT Béguine .....167**

Marie Petyt, I. Autobiographie.....	167
III. l'Ermitage » à Malines.....	208



IV. Nuit et déréliction .....	226
VI. « Esprit de prière » perpétuel et supplications.....	274
VII. L'État de simplicité essentielle .....	283

## **ROBERT BARCLAY Quaker ..... 293**

On ne peut connaître le Fils que par l'Esprit.....	293
L'Esprit a été promis par le Christ pour toujours .....	294
L'Esprit est la vie même du Christianisme .....	294
L'inspiration de l'Esprit est « objective » et non pas simplement « subjective ».....	295
Caractère infaillible des vraies révélations de l'Esprit.....	297
L'Esprit, suprême garant des Ecritures et de la Tradition .....	298
La révélation progressive de la Lumière intérieure .....	299
Proposition.....	300
Les Ecritures, règle seconde et subordonnée à l'Esprit .....	301
Les Ecritures ne peuvent résoudre tous les problèmes particuliers.....	303
L'Esprit, guide indispensable pour lire les Ecritures .....	304
Vrai rôle et bon usage des Ecritures.....	304
Tout ce qui est contraire aux Ecritures est contraire à l'Esprit.....	306
La nouvelle révélation du saint et vieil Evangile .....	306
Dieu accorde à chaque homme « un jour ou temps de visitation » .....	308
Vraie nature de la Lumière divine ou Christ intérieur.....	308
Lumière intérieure, raison et conscience : différence radicale et relations entre elles.....	310
C'est Dieu seul qui fait briller, quand il le juge bon, la Lumière dans les coeurs.....	312
La Lumière divine, accueillie d'abord passivement, fortifie peu à peu la volonté de l'homme.....	313
La parabole du semeur et celle des talents .....	314
L'Evangile intérieur et universel.....	315
Sans la Lumière intérieure, la création extérieure ne peut révéler vraiment la puissance et la volonté de Dieu.....	315
« Le royaume de Dieu est au-dedans de vous ».....	316
Bien des Chrétiens méconnaissent la présence de la Lumière en eux ...	317
Connaissance stérile et connaissance fructueuse du Christ.....	317
Le salut de ceux qui ignorent tout de l'Evangile extérieur et du Christ historique.....	318
Intuitions préchrétiennes.....	320
Par le ministère des Quakers, Dieu exhorte tous les hommes à écouter le Christ intérieur.....	322
La nouvelle naissance ou régénération intérieure par le Christ .....	323
« Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ».....	323

## **FRANÇOIS DE FÉNELON ..... 325**

Présentation .....	325
--------------------	-----

Une rencontre mystique.....	328
Fénelon maintient secrètement le contact.....	333
ŒUVRES & OPUSCULES SPIRITUELS .....	341
Le Gnostique de saint Clément .....	349
L'Union chez Cassien.....	355
Explication des Maximes (29 janvier 1697).....	356
Instruction pastorale sur l'Explication des maximes (15sept1697) .....	360
Œuvres spirituelles.....	366
LETTRÉS DE DIRECTION.....	379
Duc (1656-1712) puis duchesse (-1752) de Chevreuse .....	382
Charlotte de Saint-Cyprien (~1670-1747).....	395
Duchesse de Mortemart (1665-1750).....	419

## **MADAME GUYON..... 433**

Les TORRENTS .....	433
PREMIERE PARTIE .....	433
Chapitre I. Divers retours de l'âme à Dieu.....	433
Chapitre II. Voie active de la méditation. ....	434
Chapitre III. Voie passive de lumière.....	440
Chapitre IV. Voie passive en foi, premier degré .....	445
Chapitre V. Imperfections de ce premier degré. Sécheresses .....	452
Chapitre VI. Deuxième degré de la voie passive en foi. ....	459
Chapitre VII.....	464
Section I. Troisième degré de la voie passive en foi. Morts. ....	464
SECTION DEUXIÈME. Second degré de dépouillement.....	470
SECTION TROISIÈME. Troisième degré du dépouillement. ....	471
SECTION QUATRIÈME. Entrée dans la mort mystique. ....	477
Chapitre IX. Quatrième degré de la voie passive en foi. Vie divine. ....	484
SECONDE PARTIE .....	493
Chapitre I. Vie ressuscitée et divine.....	493
Chapitre II. Paix,et liberté divine .....	497
Chapitre III. Déformité. ....	501
Chapitre IV. Mouvements tous divins. Paix inaltérable.....	505

## **Archimandrite SPIRIDON..... 509**

MES MISSIONS EN SIBÉRIE .....	509
PREMIÈRE PARTIE .....	511
LA FORMATION ET LES PÈLERINAGES .....	511
DEUXIÈME PARTIE.....	531
LES MISSIONS EN SIBÉRIE.....	531
TROISIÈME PARTIE.....	543
DANS LA PRISON DE TCHITA.....	543
QUATRIÈME PARTIE .....	572
LE BAGNE DE NERTCHINSK .....	572

## UN MOINE DE L'EGLISE D ORIENT 595

Lev Gillet (1893 – 1980).....	595
Interview avec le Père Lev Gillet.....	595

## LILIAN SILBURN.....615

Le Vide, le rien, l'abîme.....	615
LES MODALITÉS DU VIDE.....	616
CONCENTRATION MENTALE ET VIDE MYSTIQUE SPONTANÉ.....	616
ASPECTS PASSIF ET ACTIF DU VIDE MYSTIQUE.....	619
VIDE ET COAGULATION.....	630
NUIT DE L'AMÈRE DESTRUCTION.....	633
VIDES INCONSCIENTS.....	636
ANÉANTISSEMENT ET RIEN.....	643
CONSCIENCE REVENUE SE DÉTACHANT SUR UN FOND DE VIDE INCONSCIENT.....	650
L'ABÎME.....	659
Fin.....	667

*Fin*

**Il reste à alléger le volume en limitant les extensions de PETYT et de FENELON à moins de cent pages !**